

DIGITHÈQUE

Université libre de Bruxelles

L'Art moderne, Bruxelles, 1909, n°1 à 52.

Les nombreuses recherches effectuées par la Digithèque de l'ULB conduisent à croire que l'oeuvre ici reproduite *appartient au domaine public.*

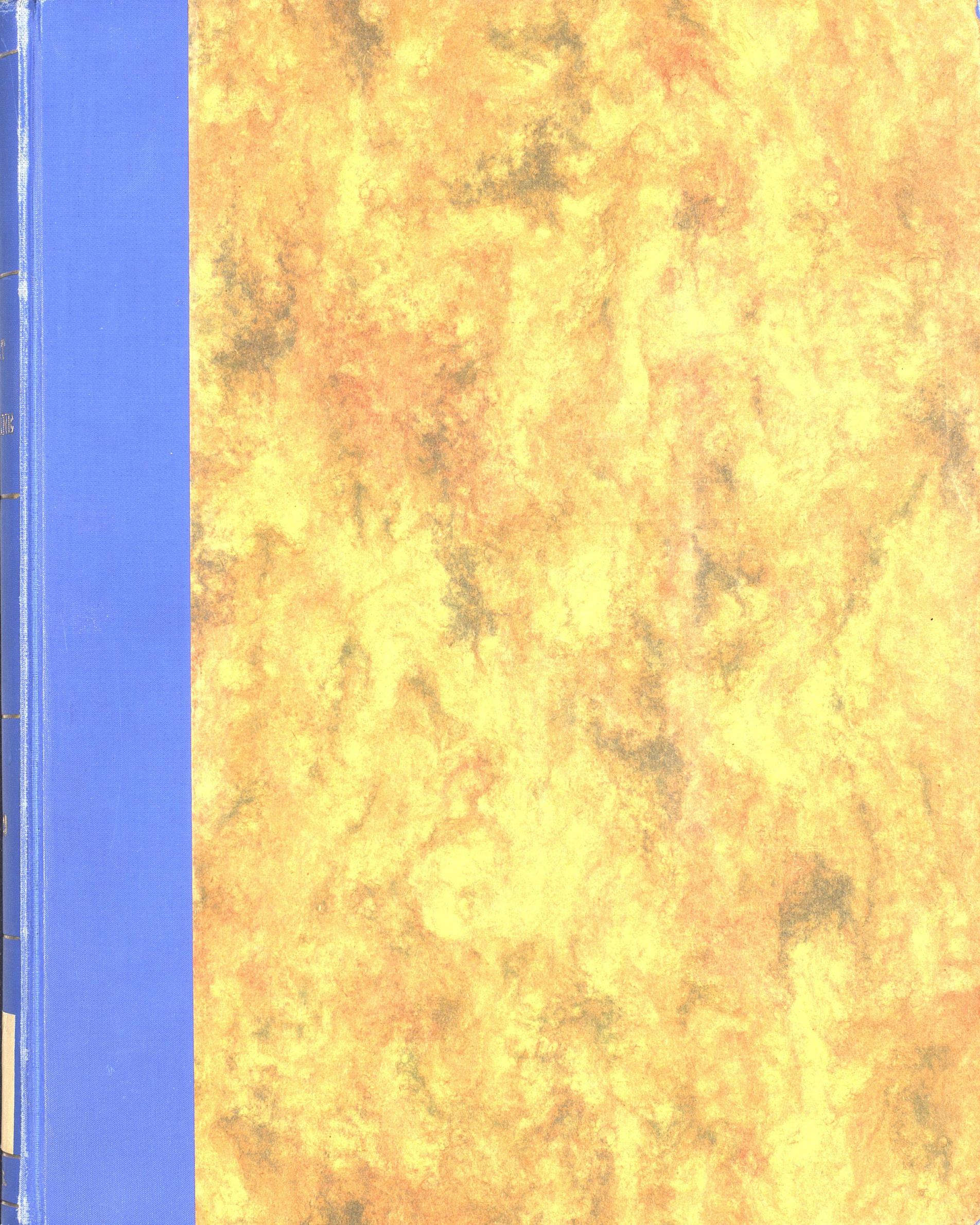
S'il s'avérait, malgré les efforts déployés, qu'une personne soit encore titulaire de droits sur l'oeuvre, cette personne est invitée à prendre immédiatement contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : bibdir@ulb.ac.be)

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette oeuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

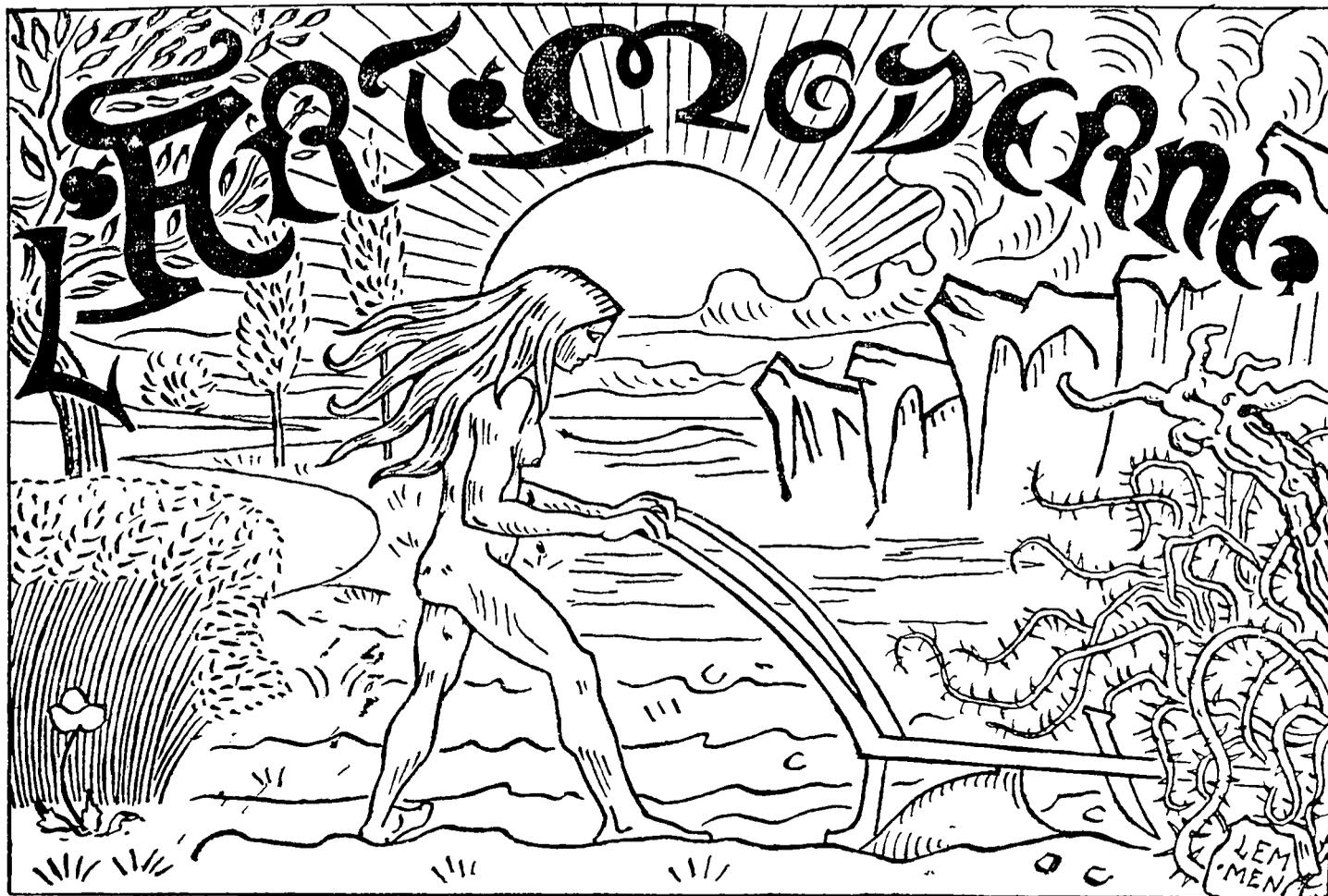
L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

Accessible à : http://digistore.bib.ulb.ac.be/2013/DL2864764_1909_f.pdf



L'ART MODERNE

1909



3 JANVIER 1908

VINGT-NEUVIÈME ANNÉE

NUMÉRO UN

SOMMAIRE

Albert Erlande (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Direction du Conservatoire (O. M.). — Ariane et Barbe-Bleue (O. M.). — M. d'Harcourt et « Salomé » (H.). — Publications d'Art : *Les Chefs-d'œuvre des grands maîtres ; Bibliothèque des classiques de l'art ; Michel-Ange* (L.). — Le IV^e Congrès de la Presse périodique. — L'Art à Paris : *Exposition Van Dongen* (LOUIS VAUXCELLES). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique judiciaire des Arts : *Acteurs et Directeurs*. — Petite Chronique.

ALBERT ERLANDE

Il y a beaucoup d'écrivains en vers, mais il y a peu de poètes. Pour ma part, je n'en vois presque pas aujourd'hui parmi les jeunes. Non pas que je les dénigre, étant moi-même de leur génération et n'ayant jamais commis, autrefois, que quelques mauvais vers, à la manière des magistrats dans leur adolescence. Mais simplement parce que j'assiste, depuis la fin du symbolisme, à une singulière stérilité poétique. Notre génération littéraire a beaucoup de dons mais elle ne brille ni par l'enthousiasme, ni par l'abondance des idées et des sentiments. Elle est fort adroite et connaît

merveilleusement les ressources de la rhétorique. En revanche, en dehors du roman, où elle excelle, et de la critique, où elle sévit, je ne vois pas qu'elle ait grand' chose à dire.

Après tout, c'est bien naturel. Le reflux succède au flux. Après le mouvement qui nous a donné Verhaeren, Régnier, Merrill, Jammes, Mauclair, Elskamp, Vielé-Griffin, Jean Dominique, Klingsor, etc., il y eut une réaction qui, menée par des gens sans verve poétique ni intuition musicale, est systématiquement retournée, en prosodie, aux vieilles formes fixes dont l'harmonie mathématique et monotone tient lieu de tout lyrisme, et, en inspiration, aux sujets, aux anecdotes, aux idées développables par des artifices logiques. La poésie actuelle est redevenue de la littérature ordinaire, écrite en vers classiques.

Car sauf des exceptions comme M. Milosz (dont les *lieds* sont étonnants), les poètes en vers libres sont peut-être plus pauvres encore que leurs confrères néoparnassiens : rien n'est plus lamentable qu'une *idée prosaïque* développée selon des rythmes qui veulent être libres mais qui ne parviennent qu'à être irréguliers, amorphes et faux.

Cet état de choses n'est triste que pour ceux qui considèrent la littérature comme une propriété rurale



devant rapporter, bon an, mal an, un certain nombre de produits. Cette conception est naïve. Pour qui fréquente les classiques et qui sait par quelle sévère sélection aux sacrifices innombrables ils sont devenus tels, la stérilité relative d'une époque, durât-elle cinquante ans, n'offre aucune espèce d'importance.

Cependant au milieu de cette pénurie de poètes, il se présente d'heureuses surprises. M. Albert Erlande en est une.

Savez-vous que ce jeune homme, dont on a relativement peu parlé parce que, quoique connaissant admirablement les dessous de la vie de Paris et peut-être même à cause de cela, il n'a point voulu faire les démarches et consentir aux concessions que l'on y demande à tout esprit libre et fier, savez-vous qu'avant de publier le *Défaut de l'armure* (1), ce livre généreux, cruel et violent sur les déboires qui attendent à Paris un écrivain ingénu et de talent, il avait déjà écrit trois romans fort curieux, méprisants des formules consacrées jusqu'à la maladresse, mais à tout instant traversés d'intuitions rares, de belles images, de tragiques péripéties : *Le Paradis des Vierges sages* (2), *la Tendresse* (3), et surtout *Jolie personne* (4), livre bizarre entre tous? Savez-vous qu'avant cela, et en même temps, il écrivait, avec une abondance que d'autres trouvaient excessive mais au milieu de laquelle se présentaient toujours des choses intéressantes et belles, des poèmes qui furent réunis en volume sous ces titres : *Les Échos et les Fleurs*, *Hélène* (5), *Odes et Poèmes* (6), *le Cœur errant* (7), *les Hommages divins* (8). etc. Et je ne parle pas de la trilogie que depuis longtemps il prépare : *Le Chant*, *la Déesse*, *la Flamme*, drames dont je ne sais rien expressément mais qui doivent être remarquables s'ils se contentent seulement de continuer l'évolution vers le pathétique et la grandeur que présageaient les pièces que j'ai lues autrefois de lui, mais qu'il n'a jamais voulu publier, les jugeant insuffisantes.

C'est dans ses poèmes surtout que se manifestait son tempérament. Et ce tempérament était absolument à part.

Malgré qu'il n'ait jamais innové en matière technique (ce qui est curieux de la part d'un poète aux inspirations aussi neuves et ce que, pour ma part, je regrette, car je ne sais pas jusqu'où aurait atteint la magnétique beauté de son talent s'il avait donné à la

brûlante matière de ses *odes* une forme adéquate et nouvelle), malgré qu'il se soit restreint à l'emploi des expressions habituelles : alexandrin et octosyllabique, Albert Erlande a néanmoins montré à ceux, très rares, qui ont su le lire, qu'il était dans la plus pure et la plus essentielle tradition de la poésie.

Si, comme le prétend avec une justesse indiscutable M. Camille Mauclair, qui est le meilleur et à peu près le seul esthéticien de notre temps, « la poésie est cette chose mystérieuse qui naît lorsque l'érudition, la logique, la composition, l'idéologie ont fini de parler et ne semblent plus laisser de place qu'au silence », Albert Erlande est un vrai poète, car il n'a précisément élevé la voix que pour chanter des états d'âme que l'érudition, la logique et l'idéologie ne peuvent même pas deviner et devant lesquels ses contemporains sont restés silencieux. Ce sont des rêveries élyséennes et hors la vie ; vous y rencontrerez si peu d'anecdote, de réalisme et, pour tout dire, de prose, que si vous n'êtes pas attentif vous trouverez cela vague, indistinct et presque incompréhensible. Mais, si, réagissant contre la médiocrité de la versification actuelle à sujets fixes et à formes banales, vous avez envie de comprendre et d'aimer, de trouver quelque chose de nouveau, alors vous serez infiniment et subtilement séduit par ce lyrisme à la Shelley, purement spirituel, aux images grandioses et indéterminées. C'est une poésie d'âme, chaste et blanche, légère, envolée, mystérieuse. Tout y est amorti : passion, colère, amour, mélancolie, comme les bruits et les formes dans la neige, et tout y prend un sens nouveau, à peine tracé, aérien, étrange. Ici le mot « comprendre » perd sa *densité* et sa valeur puisqu'il s'agit de tout autre chose que d'intelligence et d'idéologie et de développement rhétorique. C'est *sentir* qu'il faut, et si vous ne sentez pas, vous êtes perdu, égaré dans un paysage imprévu. Lorsque vous tenez une image, ne cherchez pas à la suivre jusqu'au bout de sa logique mais laissez-vous conduire, avec une volonté moins âpre, moins prosaïque d'arriver à une conclusion matérielle. Alors cette image, se défaisant graduellement, vous mènera par des chemins pareils à ceux où vous errez dans les rêves à une autre image, et ainsi de suite. Et lorsque vous aurez fini, il ne vous restera pas dans l'esprit cette satisfaction glacée d'avoir compris les idées générales du poème, analogue au morceau de charbon qui est non seulement la preuve et le déchet du feu, mais le souvenir ébloui et vague d'une flamme qui a passé, sans traces mais indubitable.

Une telle poésie, très semblable, je le répète, à celle des lyriques anglais, de Shelley à Browning, ne pouvait avoir de succès en France, où l'on n'aime que l'éloquence, où Hugo, — c'est tout dire, — passe pour être notre plus grand poète.

(1) ALBERT ERLANDE. *Le Défaut de l'Armure*. Paris, Sansot.

(2) Id. *Le Paradis des Vierges sages*. Paris, *Mercure de France*.

(3) Id. *La Tendresse*. Paris, Ollendorff.

(4) Id. *Jolie Personne*. Paris, *Mercure de France*.

(5) Id. *Hélène*, poèmes. Paris, *Mercure de France*.

(6) Id. *Odes et Poèmes*. Paris, *Mercure de France*.

(7) Id. *Le Cœur errant*, poèmes. Paris, *Mercure de France*.

(8) Id. *Les Hommages divins*, poèmes. Paris, Sansot.

Elle n'en eut pas, en effet, et c'est pour nous que je le regrette, car Albert Erlande a reçu sa meilleure récompense du seul fait d'avoir pu rêver et écrire ses beaux vers. Mais je vois que je ne vous ai pas parlé de son dernier roman, *Le Défaut de l'Armure*. Eh bien, voici :

Imaginez qu'un poète, un vrai, vienne à Paris et essaie d'y imposer son nom, mais plus encore son idéal. Il se heurtera à la sottise payée de la critique, à la lâcheté de ses rivaux, à l'ignorance du public. Sa maîtresse le trompera, ses amis le trahiront, la vie du boulevard rongera ses énergies. Il ne verra partout que le triomphe de la médiocrité et de la vilénie. Les hommes de génie qu'il admire, la misère les tuera, tandis que la tourbe des gens de lettres, vaniteux, bêtes, voleurs d'idées, sans style, ni générosité, ni grandeur, réussiront, c'est-à-dire obtiendront l'argent, les places, les décorations, le succès et la célébrité.

Écœuré, il partira. Mais cette quotidienne confrontation au vice et à la bassesse parisienne l'aura à ce point déprimé qu'il ne sera plus capable d'effort ni pour le travail de l'esprit, ni pour son propre bonheur personnel, et que, pauvre cœur tendre et enthousiaste, blessé au défaut de l'armure, il deviendra la proie d'une idée, celle du suicide, bientôt triomphante.

La mentalité du héros de ce livre s'éclaire soudain, lorsqu'on a lu les poèmes d'Albert Erlande, d'une lueur inattendue, car l'insuccès des vrais poètes n'est pas un fait matériel, mais bien purement spirituel, et la vraie poésie, toujours, partout, — qu'elle soit de forme fixe ou libérée, qu'elle soit tendre, confidentielle ou abstraite, — si elle est pure, si elle est vivante, si elle est sincère, si elle vient du mystère de l'âme, si elle est *la poésie*, est destinée à l'incompréhension éternelle des peuples à qui elle s'efforce de parler.

FRANCIS DE MIOMANDRE

La Direction du Conservatoire.

On se préoccupe à juste titre, dans tous les milieux artistiques, de la succession directoriale de M. Gevaert. Le maître que la mort vient de frapper avait élevé le Conservatoire à un niveau d'art dont il importe de ne pas le faire déchoir. Classé dans l'opinion unanime au premier rang des établissements similaires, il ne gardera son prestige que si son chef, perpétuant les traditions qui ont fait sa renommée, allie à la compétence musicale l'autorité que donnent l'intelligence, l'expérience, l'impartialité, la largeur d'esprit, la fermeté de caractère. La multiplicité des fonctions d'un directeur de conservatoire exige à la fois un musicien et un administrateur, un professeur et un chef d'orchestre. M. Edgar Tinel, dont on annonce la nomination, réunira-t-il cet ensemble de qualités diverses ?

Directeur de l'École archiépiscopale de Malines, auteur de *Franciscus*, de *Godelieve* et de cette *Katharina*, encore inédite,

dont le théâtre de la Monnaie nous réserve la primeur, M. Tinel est un musicien savant, familiarisé de longue date avec les arcanes de la fugue et du contrepoint, mais dont le sectarisme intransigeant inquiète ceux qui estiment que pour remplir son rôle d'initiateur musical, de vulgarisateur de beauté, un directeur de conservatoire doit avoir les idées les plus indépendantes, les initiatives les plus éclectiques. On redoute l'exclusivisme d'un artiste cantonné dans le domaine de la musique sacrée et que ses goûts semblaient prédestiner plutôt à la direction d'une maîtrise de cathédrale qu'à celle d'un établissement d'éducation musicale. On se demande aussi si M. Tinel possède les qualités de chef d'orchestre nécessaires à l'ethnarque d'une province dont les grandes auditions musicales constituent l'une des principales sources de richesse.

L'avenir nous fixera sur ces points. La désignation de M. Tinel est, paraît-il, conforme au désir exprimé par M. Gevaert lui-même, et c'est un vœu de l'illustre défunt que le gouvernement s'est hâté d'exaucer en élevant l'auteur de *Franciscus* à l'honneur de le remplacer.

La mission du nouveau directeur ne sera pas exempte de difficultés. Espérons qu'il aura, dans son accomplissement, le tact et la libéralité de vues nécessaires pour lui conquérir la sympathie du corps professoral, des élèves et du public. O. M.

ARIANE ET BARBE-BLEUE

Au moment où paraîtront ces lignes, Ariane aura promené sa lampe dans le caveau où s'étiolent parmi les ténèbres les pâles épouses de Barbe-Bleue, et vainement elle aura tenté de délivrer celles-ci des liens qui les emprisonnent plus étroitement que les murailles épaisses et les fossés du château...

Nos lecteurs connaissent, par le résumé explicite que nous en avons publié dernièrement (1), les idées exposées par Maeterlinck dans son délicieux conte dialogué. Et nous avons, lors des représentations qui furent données d'*Ariane et Barbe-Bleue* à Paris, proclamé la vive et profonde admiration que nous inspire la partition magnifique dont l'a ornée M. Paul Dukas (2). On ne pouvait revêtir d'un vêtement sonore plus somptueux la pensée du poète.

L'heure de notre tirage ne nous permet pas d'apprécier dès aujourd'hui l'ensemble d'une représentation qui fera époque dans les annales du théâtre de la Monnaie et s'annonça, à la répétition générale, comme devant réaliser d'une manière parfaite le double vœu du compositeur et de l'écrivain.

Qu'il nous soit permis, tout au moins, de remercier ici MM. Kufferath et Guidé pour les hautes sensations d'art dont ils furent les dispensateurs et de féliciter chaleureusement tous ceux qui contribuèrent avec eux à cette éclatante « première » : M^{me} Claire Friché, admirable de voix, d'expression, d'intelligence musicale et de plastique dans le rôle d'Ariane, qui domine l'œuvre; M^{lle} Lucey, qui, servie par un organe généreux et par un talent tragique émouvant, donne au personnage de la Nourrice une beauté et une importance qu'on ne lui soupçonnait pas; M^{lles} Bourgeois, Olchansky, Bérély et De Bolle, qui forment un

(1) Voir l'*Art moderne* du 13 décembre dernier.

(2) Voir l'*Art moderne*, 1907, p. 145.

ensemble vocal de premier ordre, supérieur à celui de l'Opéra-Comique; M. Artus, M^{lle} Florin, dont les rôles, sacrifiés, nécessitent néanmoins l'intelligence et la sûreté de la mimique. Et citons en tête de ce bulletin de victoire M. Sylvain Dupuis, le musicien attentif, sensible, vibrant et compréhensif qui a discipliné avec une souveraine autorité son armée d'instrumentistes et de choristes et obtenu de l'orchestre une exécution colorée, nuancée et expressive, dont la délicatesse et la légèreté alternent avec les plus puissants effets de sonorité.

La deuxième représentation d'*Ariane et Barbe-Bleue*, qui constitue l'un des plus beaux spectacles d'art qui aient été donnés à Bruxelles, est fixée à jeudi prochain. O. M.

M. d'Harcourt et « Salomé »

Chez Fischbacher, vient de paraître la deuxième partie du rapport de M. d'Harcourt sur « la musique actuelle en Allemagne »; ce travail est intitulé *Mission du gouvernement français*. Ouvrant le volume au hasard, vous y trouvez :

« C'est à Munich que j'entendis pour la première fois *Salomé*, cette œuvre qui fait sensation dans le monde entier. Au point de vue de la conception et de la coupe, *Salomé* appartient à ce genre d'actions rapides dont *Cavalleria rusticana* de Mascagni est le prototype, et au point de vue musical c'est un égarement et un dérèglement comme *Pelléas et Mélisande* de Debussy, avec cette différence que *Salomé* est une œuvre très bruyante, tandis que *Pelléas* est une œuvre très douce. »

Voilà une distinction que personne ne se serait avisé de faire. Heureusement que le gouvernement français a envoyé M. d'Harcourt en mission pour nous l'apprendre. Poursuivez :

« *Pelléas*, c'est le vague mièvre, énervant, stupéfiant, paradoxal, c'est un narcotique empoisonnant, tandis que *Salomé*, c'est de la musique franchement agressive, où les tonalités se bataillent perpétuellement sans se vaincre et dégènerent souvent en une mêlée générale de sons informes. »

Parfaitement, M. Debussy est un jésuite et M. Strauss une brute; M. d'Harcourt, à tout prendre, préfère la brute.

Voici qui est meilleur :

« Au milieu de cette fange, il y a néanmoins un rayon d'honnêteté et d'apaisement dans le rôle de saint Jean, dont le motif d'un parfum wagnérien qui fait songer à *Tristan* et à la forge de *Siegfried* surnage comme une épave de salut. »

Beauté des métaphores et science des chargés d'affaires musicaux du gouvernement français! Admirons, chers amis, admirons ce motif parfumé, qui fait songer à une forge, et qui surnage au milieu de la fange comme un rayon d'apaisement, qui est dans un rôle Et quel trait de génie d'avoir révélé cette réminiscence! Les quatre premières notes de la longue phrase de lochanaan sont en effet les mêmes que celles d'une partie du chant de Siegfried forgeant; M. d'Harcourt aurait pu multiplier les rapprochements : les trois premières notes de ce même thème sont celles de nombreuses fanfares de cavalerie; les deux premières sont exactement parcelles aux notes par lesquelles débute la *Marseillaise*. Ce Strauss! Quel plagiaire! Et que les travaux de M. d'Harcourt projettent des lumières profondes sur l'état présent de la musique en Allemagne! O peuple français, gouvernement glorieux qui peut inscrire au budget de son pays la dépense fructueuse d'une mission pareillement remplie! H.

PUBLICATIONS D'ART

Les Chefs-d'œuvre des grands maîtres.
par M. CH. MOREAU-VAUTHIER. — Bibliothèque des classiques de l'art : Michel-Ange (1).

Les grands titres risquent toujours de ne pouvoir s'apparier avec exactitude aux réalisations obtenues. C'est ainsi qu'on peut regretter dans les *Chefs-d'œuvre des grands maîtres* de M. Ch. Moreau-Vauthier certaines présences de noms insuffisants à justifier une si haute fortune quand d'autres, qui sont absents de l'ouvrage, l'eussent fortifié de leur autorité et de leur valeur. La sélection, en outre, fut assez inexplicablement limitée à l'art français et anglais, comme si la Belgique, entre autres, pour ne parler que d'un pays de grande tradition d'art, ne comptait pas, avec Leys, les deux Stevens, H. de Braekeleer, Rops, Artan, Verwée, etc., des maîtrises égalables aux plus belles qui soient ailleurs. Néanmoins, si regrettable que soit un tel parti pris d'omissions, on n'est pas éloigné d'avoir ici, en quelques-uns de ses grands types essentiels tout au moins, une sorte d'aspect général de l'art au XIX^e siècle. Proudhon, David, Ingres, Géricault, Delacroix sont bien les expressions élégantes, nobles et héroïques d'un siècle à ses origines classique, conquérant et voluptueux. Constable et Turner acheminent aux grands naturalistes, les Rousseau, les Corot, les Millet, les Troyon; un cycle nouveau s'ouvre ensuite avec Goya, Manet, Monet, Sisley, Renoir. Mais ni Renoir ni Manet ne figurent dans les choix de M. Moreau-Vauthier. En revanche, peut-être est-il excessif de ranger au nombre des « grands maîtres » en qui s'intensifient les évolutions de la sensibilité moderne les peintres Gleyre, Chaplin, Le Comte de Nouy, La Gandara, et même Baudry, Carolus-Duran, Nittis, Cazin, Harpignies, auxquels un simple tabouret, à côté du trône des dieux, semble déjà un appréciable honneur.

L'auteur, en regard de chacune des œuvres reproduites, a entrepris d'écrire avec modération de brèves et substantielles notices qui parfois sont de jolies pages de critique. Il arrive qu'on y trouve d'intéressantes anecdotes et de significatifs aphorismes.

L'ouvrage entier, avec son impression grasse, ses encadrements, ses lettrines, ses belles héliogravures, est certes un des plus magnifiques parmi les grands livres d'art que publie annuellement la célèbre librairie avec le caractère particulier, cette fois, d'un renouvellement dans le mode de la présentation et du décor livresques.

Si l'œuvre, dans son ensemble, peut aider les gens du monde à prendre connaissance de la mobilité et des variations de l'esthétique moderne, une publication comme la *Bibliothèque des classiques de l'art*, en nous suscitant un Michel-Ange après le Dürer qui l'inaugura l'an dernier, est bien faite pour nous incliner aux certitudes des formes d'art entrées dans la définitive admiration des âges. Ici, comme pour le maître de Nuremberg, il nous semble pénétrer dans le cerveau même d'un de ces tout-puissants créateurs en qui s'accomplit et se renouvelle le cycle des morphologies. Nous assistons à des formations, à des développements, à des réactions, à des métamorphoses : il n'est pas de plus merveilleuse et de plus passionnante histoire quand il s'agit d'un surhomme comme le Buonarrotti. Cent soixante planches nous le montrent peintre, sculpteur, architecte, non plus à travers un

(1) Paris, Hachette et Cie.

texte seulement, mais dans la vie et l'animation même de l'œuvre immédiate. Mythes et religions, brassés dans les formidables creusets du génie michelangesque, en resurgissent avec l'ampleur sacrée d'une genèse portant partout la marque forcenée d'un Dieu-le-Père de l'art.

L.

Le IV^e Congrès de la Presse périodique.

Réuni le 15 novembre sous la présidence de M. Jules Le Jeune, ministre d'État, le quatrième Congrès de la Presse périodique belge a voté les résolutions suivantes :

« Les membres du IV^e Congrès de la Presse périodique belge, directeurs et administrateurs de trois cent cinquante périodiques, unis dans une manifestation d'union et de solidarité,

1^o Constatent que l'importance, le rôle et le développement croissant de la Presse périodique, tant en Belgique que dans le monde entier, sont démontrés une fois de plus par les rapports et discussions du Congrès, ainsi que par l'exposition organisée à son occasion, et proclament que cette Presse est une force intellectuelle et sociale consacrée à la défense des intérêts supérieurs dans tous les domaines ;

2^o Protestent énergiquement contre les prétentions vraiment extraordinaires d'exclusivisme qui ont été émises par certains au sein du Congrès de la Presse quotidienne et décident de continuer à revendiquer sur tous les terrains les droits de la Presse périodique au rang et au titre qui lui reviennent ;

3^o Confirment en toute leur teneur les résolutions des Congrès d'Ostende et de Spa en ce qui concerne les relations qu'il y a lieu de voir établir entre la Presse périodique et la Presse quotidienne ;

4^o Emettent le vœu de voir constituer un Comité permanent mixte dans lequel seraient représentées toutes les associations de la Presse, aux fins de rechercher les moyens de prévenir ou d'aplanir le conflit et de régler les questions relatives aux domaines mixtes ou frontières. »

L'Assemblée a décidé qu'un Congrès international de la Presse périodique aura lieu en septembre 1910 à Bruxelles. Ce Congrès aura pour but le développement des relations entre les périodiques de tous les pays, l'étude comparée et à un point de vue international de toutes les questions se rattachant à la rédaction, à l'impression, à l'administration, à la diffusion des périodiques et la recherche des moyens à mettre en œuvre pour réaliser la coopération internationale dans ce domaine.

A cet effet, des rapports et des communications seront demandés dans les divers pays sur les questions du programme ; pour chacune d'elles il sera désigné un rapporteur général qui centralisera et coordonnera les données consignées dans les rapports particuliers et qui formulera des conclusions.

Le Congrès sera organisé par les associations de Presse périodique, groupées à l'initiative du bureau du quatrième Congrès.

L'ART A PARIS

Exposition Van Dongen.

Kees Van Dongen, dont une centaine d'œuvres : peinture, aquarelle, pastel, sculpture et céramique, furent récemment exposées à la galerie Bernheim, est, pour la foule simpliste, un des « fauves » les plus terrifiants. Le public, qui ignore que la peinture est un « langage » qu'on ne comprend presque jamais du premier coup, ne se donne pas la peine de chercher. Il rit. Ajoutons que depuis qu'il y a des artistes et un public, le public a toujours ri de ce qui est neuf et hardi. Aussi bien Kees Van Dongen ne se soucie-t-il guère de l'opinion moyenne. Il ne fait pas de concessions, ne songe pas à flatter, et crée avec une tranquillité candide. Son art est souvent violent, outrancier, anarchique ; tel est son tempérament.

Voici déjà une douzaine d'années que ce peintre est venu de Hollande à Paris. Il a débuté par des portraits d'un faire serré, et peints timidement dans une matière sombre ; puis sa vision s'est élargie, il a pris conscience de soi. A l'exemple de ses maîtres préférés, Van Gogh, Toulouse-Lautrec, il s'est audacieusement attaqué aux thèmes les plus malaisés. Il a entrepris l'étude de ce monde, extraordinaire de facticité et de réelle beauté, que sont les filles de cafés-concerts, les dompteuses, les clownesses, les belles de nuit, aux joues verdies de fard, aux yeux agrandis et soulignés par le kohl, qui vivent et brillent, tels des phalènes, à la lueur nocturne de l'électricité, du magnésium et de l'acétylène. Il traduit avec une singulière puissance l'aspect fantomatique, irréel, artificiel, de ces créatures.

Coloriste ardent, il « recherche et décompose les harmonies de la peau rosée, où il découvre des acidités vertes, des rouges de mandarine, sanguine, des jaunes phosphoreux, des lilas vineux, des bleuités électriques » (ces expressions si précises sont de Marius-Ary Leblond).

Le dessin nerveux et osé de Van Dongen déforme systématiquement les êtres, pour en accentuer le caractère. Ce procédé que lui reprochent les personnes qui n'admettent que la plate et servile copie de la réalité, c'est en somme le procédé des artistes qui, des Assyriens aux Gothiques et des Gothiques à Rodin, ont amplifié, outré, déformé volontairement. Van Gogh ne héroïisait-il pas la nature ?

On ne discute pas moins chez Van Dongen, ce serti qui cerne ses figures comme d'un halo ; Van Dongen circonscrit ainsi les formes de vermillon, de vert ou de pourpre pour exalter les modelés.

Ses nus sont d'une impudeur totale. Il dit tout, naïvement. Ce sont des corps de filles, avachies par la débauche ; l'épiderme rêche ou velouté, la tiédeur, le grain de la peau, sont restitués avec une étonnante saveur de matière.

L'étrangeté de ses ballerines dansant dans la cage des lions graves, le charme vénéneux de ses fleurs de rêve, la séduction du portrait de fillette (une gamine aux joues de pomme d'api qui s'est enfouie dans le veston et sous le chapeau paternels), un énergique portrait de vieillard, des marines sommaires mais où tout l'essentiel est dit, telle est cette exposition d'un artiste contesté, inégal, âpre et attirant.

LOUIS VAUXCELLES.

LA MUSIQUE A LIÈGE

(Correspondance particulière de l'Art moderne.)

Il faut enregistrer comme un fait de sérieuse importance le cent vingt-cinquième concert de charité organisé par les *Amateurs*. Un petit orchestre qui observe à ce point le rythme et les nuances mérite considération. M. Robert a lieu d'être satisfait de sa jeune phalange. Nous avons applaudi également avec un vif plaisir deux jeunes filles pour lesquelles l'art a plus d'attrait que les vanités mondaines : M^{lles} van Beneden, violoniste, et N. Trassenster, pianiste, l'une et l'autre de forte école.

Au Conservatoire, le nouveau et sympathique gouverneur a tenté, dans le discours qui précéda la lecture du palmarès annuel, de galvaniser la bonne volonté des Liégeois. Les concerts payants sont, en effet, désertés et ruineux. Qu' alors y faire ? M. le gouverneur n'a pas donné la recette. Nous proposons de chauffer la musique et de chauffer moins la salle. Ce sera économique et sûr.

M. Henri Hermans est un organiste dont les doigts sont excellents et le sentiment large autant que juste. M. Roels est bien doué aussi ; mais pourquoi ces octaves dans le *Concertstück* de Weber ? M^{lle} Salmon a bien chanté son air de *Rézia* (*Obéron*). Est-ce M. le directeur qui pousse les cuivres à tonitruer si déplaisamment dans *Milenka* ? Il avait su laisser une sonorité palestrinienne aux chœurs de *Caligula*, œuvrette joliment cristallisée de Gabriel Fauré ; elle a rafraîchi l'atmosphère. M. Charles Radoux dirigeait lui-même sa *Vision* symphonique. Quelle vision ? On ne saura peut-être jamais. Nous

avons eu celle d'une volière disloquée dont les matériaux appartinrent jadis à Planquette, le chantre de Corneville, et à Richard Strauss, le magicien. O don Quichotte. O Tyll! Allah est grand, mais il faudrait un fameux métier pour être son prophète!

Le programme du deuxième concert Brahy n'apportait pas d'inconnu; mais on fut heureux de réentendre la *Lénore* de Duparc, le *Wallenstein* (fragment) de d'Indy et la scène d'amour de *Roméo et Juliette* où Berlioz a enchâssé dans un style inégal les bijoux de sa tendresse.

M. Brahy a excellemment caractérisé les différentes personnalités, à commencer par Weber dans l'Ouverture du *Freischütz*. Il a été magistral dans la conduite de l'accompagnement du concerto pour violon où tout Beethoven s'est concentré. Henri Marteau, armé de son fin Stradivarius, réapparaisait à Liège auréolé du souvenir laissé par sa collaboration au quatuor de Joachim. Artiste pur, simple, impeccable de goût et de technique, il joue plutôt comme un archange que comme un homme ému. La sonate en *ré* mineur de Bach a été son triomphe.

GEORGES RITTER

Chronique judiciaire des Arts

Acteurs et Directeurs

Un artiste a-t-il le droit de refuser un rôle de son emploi s'il le juge indigne de son talent et de sa réputation? Cette question, qui a donné lieu à maints conflits, vient d'être résolue en droit par le tribunal de la Seine, qui a énoncé avec précision la question de principe. D'après son jugement, le directeur seul est maître de la distribution des rôles et l'artiste ne peut se soustraire à l'obligation de jouer ceux qui lui sont confiés.

Les faits sont simples. M. André Brulé, engagé par M. Porel, directeur du théâtre du Vaudeville, pour remplir les emplois de jeune premier, refusa d'interpréter le rôle de Mitsouda dans *Princesse d'Amour* et quitta le Vaudeville pour se faire engager au théâtre Réjane, où il joua *Raffles*, puis à l'Athénée, où il vient d'obtenir dans *Arsène Lupin* un vif succès. M. Porel assigna son pensionnaire en paiement du dédit de 25,000 francs stipulé au contrat, et le tribunal a condamné M. Brulé à payer cette somme à son ancien directeur.

Voici les principaux motifs de cette décision, qui est conforme à la jurisprudence :

« Attendu qu'il faut rechercher si, pour une cause quelconque, M. Brulé pouvait se refuser à remplir le rôle de Mitsouda de *Princesse d'Amour*.

Attendu, tout d'abord, que l'engagement du défendeur ne contenait aucune restriction sur les rôles qu'il entendait jouer; que Porel avait donc le droit de lui assigner un rôle quelconque, sans s'inquiéter de ses préférences, du moment où ce rôle n'était pas de second plan et n'était pas de nature à compromettre, ni sa situation, ni sa réputation d'artiste;

Que, sans doute, le rôle de Mitsouda n'avait pas de grands développements, mais qu'il était le seul en vue parmi ceux pouvant répondre au genre et au talent de M. Brulé;

Que cette constatation est suffisante pour qu'on écarte les récriminations du défendeur au sujet du prétendu pas en arrière que Porel aurait, de propos délibéré, voulu lui faire faire;

Que quelle que soit sa réputation, que quels que puissent être ses succès antérieurs, l'artiste même en vue qui contracte un engagement avec un directeur de théâtre, sans restriction, ne peut se faire juge ni de la valeur des pièces, ni de l'importance des rôles qu'on lui réserve;

Que son droit de discussion n'existe que si on lui a attribué un rôle secondaire alors que la pièce en comporte de plus importants rentrant dans ses moyens;

Attendu, enfin, qu'en vain M. Brulé cherche à prétendre qu'il se serait expliqué d'une façon catégorique avec M. Porel sur son

parti bien arrêté de ne plus jouer de rôles comme ceux qui lui avaient été assignés dans le *Bourgeon* et la *Chaîne anglaise*;

Qu'au surplus, si le jeune Mitsouda se présente au début de la pièce comme un jeune niais chinois, sa laideur ne tarde pas à disparaître à l'instant où il est mis en présence de l'*Oiseau Fleur* et où il se trouve sous les charmes de la jeune fille;

Que le prétexte imaginé par M. Brulé de refuser le rôle de Mitsouda est donc illusoire, alors surtout que, postérieurement à la rupture de son engagement, il a joué un rôle analogue dans *Chérubin* au théâtre Fémina. »

PETITE CHRONIQUE

Les amis du peintre Théo Van Rysselberghe, alarmés, le sachant actuellement en Sicile avec sa femme et sa fille, d'être privés de ses nouvelles depuis la catastrophe, apprendront avec joie qu'un télégramme reçu de Palerme hier nous rassure complètement sur lui et les siens.

Lorsque la mort le surprit, M. Gevaert travaillait à une refonte de son *Traité d'harmonie*. Dans sa version nouvelle, l'ouvrage, dont le maître avait déjà rédigé les treize premières leçons, devait avoir une portée essentiellement pratique et rendre l'étude de l'harmonie plus accessible aux élèves. Ce nouveau traité ne sera malheureusement pas livré à l'impression, l'auteur ayant exprimé la volonté formelle qu'aucun de ses manuscrits ne fût publié après sa mort.

M. Gevaert a, en outre, recommandé qu'on ne remit à la scène aucune de ses œuvres lyriques avant un certain nombre d'années.

Des œuvres de MM. Nestor Cambier et Florent Menet seront exposées, à partir de demain lundi et jusqu'au 14 courant, au Cercle artistique.

C'est dimanche prochain, à 2 h. 1/2, qu'aura lieu à l'Alhambra le deuxième concert Durant, consacré au *Requiem* de Mozart et à d'autres œuvres du même maître. Répétition générale la veille, à la même heure.

Concerts populaires. — Le deuxième concert d'abonnement aura lieu à la Monnaie le dimanche 24 janvier, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M. Efreim Zimbalist, violoniste, qui exécutera le concerto de Beethoven et la sonate en *sol* mineur de Bach. Au programme symphonique : *En Italie*, fantaisie symphonique en quatre parties, op. 16, de Richard Strauss; *La Forêt*, poème symphonique de A. Dupont (1^{re} audition); l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*.

M. César Thomson annonce un récital à la Grande Harmonie pour le 21 janvier prochain, à 8 h. 1/2 du soir.

La Société J.-S. Bach, sous la direction de M. Albert Zimmer, donnera ses trois concerts annuels à la salle Patria les 22 janvier, 2 et 31 mars. On y entendra les cantates : *O holder Tag erwünschte Zeit*, *Ich will den Kreuzstab gerne tragen*, *Der Friede sei mit dir* et *Ich armer Mensch, ich Sündenknecht*, la Suite pour orchestre en *ré* majeur, la *Sinfonia* de la cantate *Non sa che sia dolore*, le *Concerto brandebourgeois* en *sol* majeur, le concerto pour deux violons, le concerto en *la* majeur pour piano et celui en *ut* majeur pour trois pianos, la Sonate en *ré* majeur pour violoncelle et piano et la Sonate en *ut* mineur pour flûte, violon et piano.

M^{me} Noordewier-Redingius (Amsterdam), MM. J. Messchaert (Francfort) et G.-A. Walter (Berlin), M^{lle} L. Derscheid, MM. E. Jacobs, M. Crickboom, E. Bosquet, G. Minet et E. Lambert prêteront leur concours à ces concerts.

Une Cour d'amour à Bruxelles. — Le moyen âge, est dans l'histoire de la langue française, l'une des périodes les plus fécondes en coutumes naïves et charmantes dont la tradition

s'est effacé peu à peu mais dont le souvenir fait rêver à des heures poétiques qu'il serait agréable et reposant de ressusciter.

Telle est la tâche que le *Foyer Intellectuel de Saint-Gilles* assume aujourd'hui en reconstituant l'une de ces exquises cérémonies connues sous le nom de « Cour d'Amour ».

Qu'était-ce au juste que les Cours d'Amour du moyen âge? Les historiens littéraires diffèrent d'avis à ce sujet, mais le *Foyer* s'est arrêté à la version qui les représente comme des Tribunaux féminins appelés à juger des choses de l'amour.

Nos poètes seront donc invités à dire leurs vers devant un gracieux parterre de robes blanches et verront sanctionner leur talent par les bravos des assistants et le verdict de celles dont ils vantent les charmes et la beauté.

Trois sujets seront imposés : *L'Amour, la Femme, la Galanterie*, et pourront être traités soit dans la forme régulière (sonnet, triolet, etc...) soit en vers libres.

A ce concours public viendra s'ajouter toute une évocation poétique et musicale des odes amoureuses d'autrefois, qui fera revivre en un soir ce que le génie des Ronsard, des du Bellay, des Louise Labbé a produit de plus délicieusement séduisant.

Les poèmes devront être adressés au Secrétariat du *Foyer intellectuel*, 80, rue du Fort, à Saint-Gilles (Bruxelles) avant le 15 février prochain.

Le *Foyer* publiera en une élégante plaquette les œuvres primées et espère que nos poètes auront à cœur d'encourager par leurs envois cette tentative, dont le but est surtout d'intéresser le grand public aux productions littéraires de notre époque.

Un fait assez rare dans l'histoire des grands livres d'art s'est produit à l'occasion de la mise en vente du *Félicien Rops* de M. Camille Lemonnier. L'éditeur parisien, M. H. Floury, sur les 2.000 du tirage, voyait, dès la première semaine, partir près de treize cents exemplaires.

La *Revue jeune* est devenue la *Revue française*. Elle publie dans sa dernière livraison le deuxième acte du *Marchand de Venise* traduit M. C. Demblon, une nouvelle de M. des Ombiaux, des articles de MM. A. du Bois et R. Colleye, des vers de MM. Boué de Villiers, E. Despréchins, A. Varlez et H. Néville. Bureaux : 31, rue de Ligne, Bruxelles.

Autre revue nouvelle : la *Flandre artiste*, périodique mensuel illustré paraissant dans les Flandres belge et française sous la direction de M. Albert Croquez. Le premier fascicule renferme un article de M. Croquez sur James Ensor, des poèmes d'Emile Verhaeren, une étude de M. Boué de Villiers sur M. Armand Rels, dessinateur, un hommage de poètes à Verhaeren, des chroniques artistiques et bibliographiques, etc. Bureaux à Courtrai, 56, rue de Buda.

La partition chant et piano de la comédie musicale *L'Heure espagnole* composée par M. Maurice Ravel sur la charmante pièce de Franc-Nohain vient de paraître chez les éditeurs A. Durand et fils. Cette œuvre est inscrite au programme de l'Opéra-Comique.

La *Nouvelle Revue française*, dont nous avons annoncé la création sous la direction d'un comité composé de MM. Michel Arnauld, Jacques Copeau, Edouard Ducoté, André Gide, Charles-

Louis Philippe, André Ruyters, Jean Schlumberger, etc., ne fera paraître qu'en mars prochain son deuxième fascicule, diverses améliorations et modifications devant être apportées à la publication.

Des journaux se sont émus de ce que, en Allemagne, des industriels ont résolu de ne pas participer à l'Exposition universelle de Bruxelles en 1910. On en a hâtivement conclu que nos voisins d'outre-Rhin témoignaient peu d'enthousiasme pour notre exposition et que la participation allemande laisserait à désirer. Il n'y a, fort heureusement, rien de fondé dans cette impression.

M. le ministre des Affaires étrangères a reçu de M. le baron Greindl, ministre de Belgique à Berlin, une lettre qui vient d'être communiquée au Comité exécutif et qui montre les excellentes dispositions de l'Allemagne à l'égard de l'Exposition de Bruxelles.

De Londres :

La National Gallery a acquis récemment pour la somme de 725.000 francs un portrait de famille de Frans Hals qui se trouvait chez lord Talbot, au château de Malahide, près de Dublin.

La National Gallery ne possédait jusqu'ici, dit la *Chronique des Arts*, que deux œuvres de Frans Hals de second ordre. La nouvelle acquisition est donc des plus précieuses. La moitié du prix d'achat a été payée par l'Etat ; l'autre moitié le sera par la Société des Amis de la National Gallery soit au moyen d'une souscription, soit par l'avance de trois de ses versements annuels (125.000 fr.) au musée.

Le conseil communal de Vienne a acquis, au prix de cent mille couronnes, la maison natale de Franz Schubert, qui porte aujourd'hui l'enseigne : « A l'Écrevisse rouge », et qui est située 54, Nussdorferstrasse. On est en train de l'aménager et d'y organiser un musée Schubert. Celui-ci sera inauguré prochainement.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs ; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & FILS, éditeurs
4, place de la Madeleine, PARIS

MAURICE RAVEL. — L'HEURE ESPAGNOLE

Comédie musicale en un acte.

Poème de FRANC-NOHAIN. — Partition pour chant et piano transcrite par l'Auteur.

Prix net : 12 francs



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

La Presse Européenne

Coupures de journaux artistiques, commerciaux, politiques et financiers

Bruxelles, 54, rue de Longue-Vie.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an.	fr. 12,00	Un an.	fr. 15,00
Six mois.	7,00	Six mois.	8,00
Trois mois.	3,50	Trois mois.	4,00
Le n°.	0,25	Le n°.	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Etranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

“ LA BALANCE ”, (VIESSY)

REVUE RUSSE DE LITTÉRATURE ET D'ART

1909. Sixième année. — DIRECTEUR : SERGE POLIAKOFF

Poèmes, Nouvelles, Romans, Essais inédits sur la littérature, les arts et les sciences. Comptes rendus de tous les livres nouveaux parus soit en langue russe, soit en toute autre langue et envoyés aux bureaux de la Revue.

La Balance paraît tous les mois en livraisons d'un grand format, avec dessins (en noir et en couleurs) d'artistes russes et étrangers. — Prix d'abonnement pour l'Union postale : 18 francs par an.

Bureaux : Moscou, Place de Théâtre, Métropole, 23.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32. BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMERO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La partition d'« Ariane et Barbe-Bleue » (OCTAVE MAUS) — Le Troisième Salon de l'Estampe (F. H.). — Livres nouveaux (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art à Paris : *Exposition Mary Cassatt* (L. V.). — Chronique théâtrale : *Qui perd gagne* (GEORGES RENCY). — Chronique judiciaire des arts : *Le Procès de « Monna Vanna »*. — Sicile-Calabre. — Petite Chronique.

La partition d'« Ariane et Barbe-Bleue »

Au lendemain de la première représentation d'*Ariane et Barbe-Bleue* à l'Opéra-Comique, j'écrivais, cherchant à résumer la profonde impression que j'avais ressentie : « Ce qui donne à l'œuvre de M. Dukas sa valeur, c'est l'abondance et la qualité des idées, la clarté des développements, l'ordonnance équilibrée des périodes, la solide structure polyphonique, l'unité et la pureté du style. C'est aussi la richesse d'une instrumentation réalisée avec une incomparable maîtrise et qui demeure, du début à la fin, d'une logique et d'une lucidité parfaites. Chaque instrument est employé dans les limites de sa sonorité propre; l'harmonie et le quatuor fondent leurs timbres dans un concert expressif qui attribue aux deux groupes un rôle symétrique. On ne peut imaginer un orchestre plus vivant et en même

temps plus pondéré, plus éclatant et plus contenu tout à la fois (1). »

Cette appréciation, maintes auditions l'ont confirmée depuis. Et j'ai éprouvé, la semaine dernière, à réentendre *Ariane et Barbe-Bleue* dans son cadre nouveau, avec ses interprètes différents, l'émotion et l'admiration que ces quelques lignes s'efforçaient, encore que bien imparfaitement, de traduire.

Il n'est peut-être, de nos jours, aucun musicien qui ait construit un drame musical avec plus de méthode, de logique, de sobriété et de sûreté. Quelques idées fondamentales, qu'on peut aisément ramener à une dualité essentielle, — ténèbres et lumière, interdiction et gestes licites, ou encore : affranchissement et servitude, — forment la trame d'une polyphonie orchestrale qui enveloppe et suit dans ses flexions les plus subtiles le développement psychologique de l'action. Dès le prélude du premier acte, ces deux éléments s'opposent l'un à l'autre, associés à un martèlement périodique de six notes précipitées qui fait pressentir l'intervention des paysans inquiets et menaçants. Présentés sous les aspects rythmiques les plus variés, tantôt entremêlés, tantôt dissociés, développés avec une surprenante fertilité d'invention dans la forme de la variation libre, ces motifs s'accroissent, au premier acte, d'un facteur nouveau : la douloureuse mélodie du souterrain, avec laquelle contraste une phrase lumineuse qui semble symboliser la mission libératrice d'Ariane. A leur tour ces deux idées deviennent les lisses d'un tissu

(1) *L'Art moderne*, 1907, p. 145.

somptueux que rehaussent d'étincelantes broderies. Le chant de servitude se transforme, au troisième acte, par une modification de rythme, en un joyeux babil symphonique qui, associé à la phrase de la libération, commente le goût de la parure, le désir de plaire, la conscience de leur beauté qui s'emparent des femmes de Barbe-Bleue rendues à elles-mêmes par l'Initiatrice. Si l'on y ajoute une plaintive expression de pitié par quoi se dénonce un autre aspect de la Femme, — et qui décrit en particulier l'idiocrasie d'Alladine, la petite exotique demeurée la plus instinctive, — je crois bien qu'on aura dénombré tous les éléments primordiaux mis en œuvre par le compositeur.

Ramenée à ses bases fondamentales, la partition d'*Ariane et Barbe-Bleue* est en parfait accord avec le poème, qui repose, lui aussi, sur quelques idées générales très simples dont l'opposition entre le mystère et la clarté, entre l'erreur et la vérité constitue la source. Mais cette œuvre abstraite, dont la philosophie désabusée n'est pas sans grandeur, a des ressorts émotifs que lui impose sa forme dramatique. Pour accentuer leur portée, le musicien a donné libre cours à sa généreuse éloquence, et ici encore son inspiration s'unit étroitement à celle du poète. L'éblouissement des pierreries jaillies en cascades irradiantes au premier acte, la triomphale délivrance des captives et leur essor vers la lumière qui couronnent le deuxième, le tragique épisode du combat dont les femmes de Barbe-Bleue suivent avec angoisse les péripéties des fenêtres du château sont des pages merveilleuses d'intensité, de mouvement et de vie, les plus colorées et les plus expressives peut-être qui aient été réalisées au théâtre.

Fidèle à ses procédés de composition, qui excluent tout élément étranger aux racines mêmes de la partition, M. Dukas n'utilise dans ces trois scènes descriptives que les quelques éléments mélodiques énumérés ci-dessus. Et c'est merveille de les suivre dans leurs transformations incessantes, dans leurs évolutions harmoniques, dans les altérations que subissent leurs rythmes. Comme s'ils étaient animés d'une vie réelle, leur physionomie se modifie au gré du compositeur, que guide la volonté inflexible de transposer dans la langue divine des sons les nuances les plus délicates de la pensée du poète.

Ce sont là, j'en conviens, artifices de métier qui échappent aux spectateurs dont l'éducation musicale est imparfaite. Mais ces artifices créent l'unité de style que requiert toute œuvre d'art. Ils établissent entre l'élan poétique et l'essor musical le parallélisme indispensable pour assurer aux auditeurs une jouissance intellectuelle totale. Et ceux même qui n'en pénètrent point les secrets sont sensibles à l'ordonnance équilibrée, à l'harmonieuse statique qu'ils déterminent.

L'impression qu'ils font naître peut être comparée à celle que provoque l'architecture eurhythmique de quelque majestueux temple de la Grèce.

A l'intérêt du discours symphonique s'ajoute le charme d'une déclamation lyrique noblement cadencée, dont la sobriété n'exclut pas le pathétisme. Celle-ci atteint son maximum d'intensité et d'expression au troisième acte, que M. Édouard Dujardin n'a pas hésité à qualifier, dans une magistrale étude publiée par le *Mercur de France*, « la plus grande émotion qui nous ait été donnée depuis Wagner (1). »

L'étude approfondie de la partition de M. Dukas est féconde en joies et en enseignements. Purement classique, appuyée sur les grandes traditions du passé, elle n'en apporte pas moins, avec l'expression d'une sensibilité particulière, une beauté neuve et une formule inédite. Elle n'est pas, comme *Pelléas et Mélisande*, l'exceptionnelle tentative d'un musicien décidé à briser les moules et à inaugurer une conception personnelle du théâtre musical. Il faut la considérer au contraire comme l'aboutissement d'une longue suite d'expériences, d'efforts, de recherches, d'explorations dans tous les domaines du royaume des sons. Rattachée par son esthétique, sinon par les particularités de l'inspiration qui l'enfanta, aux chefs-d'œuvre que nous légua toute une lignée de maîtres illustres, elle marque, parmi les éternelles renaissances de l'art, une étape décisive. Lorsqu'elle aura subi l'épreuve des années, on en appréciera mieux encore la valeur et l'importance. Comme l'a dit avec sagacité l'écrivain cité ci-dessus, « l'homme de génie d'une époque n'est pas celui qui lui apporte des façons de penser et de sentir nouvelles, mais celui qui exprime les aspirations, c'est-à-dire qui formule les façons de penser et de sentir nouvelles de cette époque... Il symbolise les forces de son temps, coordonne ses tentatives, profite de ses tâtonnements; les travaux faits autour de lui deviennent les matériaux de son œuvre; il ramasse les richesses éparses; les autres ont creusé les fondations et apporté le bois et la pierre; il construit le temple. Shakespeare, vu de loin, semble un isolé; vu de près, dans son milieu, il est la formule d'une pléiade ».

OCTAVE MAUS

Le Troisième Salon de l'Estampe

Je ne prétendrai pas que ce troisième Salon de l'Estampe le cède en intérêt aux deux précédents. Cela, parce qu'il suffit qu'un artiste vraiment doué expose quelques belles œuvres pour satisfaire le besoin d'émotion du visiteur. Au surplus, il y en a plusieurs, ici, qui retiennent l'attention. Mais que de non valeurs

(1) *Le Mouvement symboliste et la Musique*. Paris, *Mercur de France*, 1^{er} mars 1908.

à côté de véritables chefs-d'œuvre ! L'exposition en est encombrée. La médiocrité, je le sais, est un élément indispensable qui permet d'apercevoir mieux les grandes œuvres. Il n'y a pas de grands hommes sans une foule de pédants gravitant autour d'eux. Il n'y a pas d'exposition excellente sans un certain nombre de médiocres morceaux qui sont en quelque sorte comme des figurants, muets et humbles, au milieu desquels les chefs-d'œuvre, les grands rôles, dominent plus aisément. Sans doute. Mais encore faudrait-il que ces figurants s'abstiennent de faire un tapage gênant, et prennent conscience de leur rôle modeste. Quelle n'est pas la vanité humaine ! Et puis, dans une exposition où règnent des artistes tels que Piranèse, Rops, Chahine, Raffaelli, De Bruycker, n'eût-il pas été juste de ménager à de pareils souverains des sujets plus éclairés et plus dignes ?...

Mais la critique est facile... Aussi, empressons-nous de louer hautement l'esprit large qui a présidé à l'organisation de ce Salon et nous a permis d'admirer, par exemple, l'œuvre étonnante de Piranèse, ce vénitien qui burina, à une époque où la gravure était encore, à de rares exceptions près, engoncée dans le domaine étroit de la copie, des pages d'imagination puissante ; cette série de seize *Prisons* est une suite d'évocations dantesques, colossales géhennes où se meuvent des grappes de forçats dont la peine consiste à édifier ces constructions jamais achevées. On ne peut que s'incliner devant cet architecte fabuleux chez qui l'exécution, d'une étourdissante hardiesse, s'équilibre souverainement avec l'idée cyclopéenne. La présence très nombreuse de Rops, si elle n'offre presque rien qui n'ait été maintes fois publié, n'en est pas moins heureusement saluée, cette fois encore. Voici Edgar Chahine, avec un envoi considérable, — plus de cinquante œuvres, — très varié, assez inégal, où l'on trouve du meilleur et quelquefois aussi du pire. Certaines planches, peu travaillées, dénoncent une activité hâtive ; d'autres, caricaturales, sont d'un caractère facile et trop sommaire. Une atmosphère spéciale et bien personnelle entoure cependant toutes ces œuvres, parmi lesquelles on en peut découvrir de vraiment curieuses, telles ces pointes-sèches d'un faire si souple, et, parmi les *Impressions d'Italie*, quelques croquis justes, spirituels, où Chahine me paraît spécialement exceller. Il y aurait beaucoup à écrire sur cet artiste, dont le talent est assez fuyant et divers pour retenir longtemps l'attention. Mais d'autres me réclament, et particulièrement De Bruycker, ce farouche gantois, à peine entrevu de loin en loin, pendant ces dernières années, avec des œuvres d'une étonnante intensité de vision et que *l'Estampe* révèle aujourd'hui comme un aquafortiste remarquable, se plaçant d'emblée à côté des maîtres du procédé. Nul mieux que De Bruycker n'a traduit l'atmosphère âpre de l'étrange ville flamande ; ses *Marchés* où grouille une populace rampante parmi le fatras des vieilles nippes, des objets surannés qui s'entassent sur le pavé, sont des pages d'une extraordinaire richesse lumineuse, d'un mouvement bizarre, d'un caractère fouillé. Rien de ce qui échappe au burin de cet artiste exceptionnel n'est laissé au hasard. On y sent une volonté constante, une âpre clairvoyance, une certitude d'exprimer tout entière une conception foncièrement personnelle. Hazledine, qu'on revoit avec plaisir, expose cette année un petit nombre de planches excellentes, d'une allure bien libre malgré le procédé apparemment hésitant du dessin. Son *Remorqueur*, notamment, est une page claire, d'une belle venue. C'est une note claire aussi que jettent les paysages aérés, largement découverts de Raffaelli, un des seuls aquafortistes, le seul peut-être,

qui aient su mêler au procédé pur et simple un coloris vivant, naturel et savoureux. D'autres noms attirent encore l'attention ; on retrouve Danse, toujours vaillant ; MM. Dake, Henry Meunier, Oleffe, Stark, Delaunois, Thysebaert, Van Offel, Ramah, Combaz, Mmes Danse et Destrée montrent d'intéressantes œuvres. Mais la cohue des figurants me circonviert, et force m'est de chercher une issue.

F. H.

LIVRES NOUVEAUX

Avec *Marie fille-mère* (1) M^{me} Delarue-Mardrus révèle une face inattendue de son talent. Quand je mesure le chemin parcouru depuis *Occident*, je demeure plein d'admiration. La vie a passé là, balayant dans le beau jardin de la culture toute la poussière des livres et de l'artificiel. Il ne reste plus aujourd'hui en M^{me} Mardrus qu'une âme de femme, une des plus hautes, des plus tendres et des plus ingénues que je connaisse. Le roman qu'elle vient de nous donner est une simple et banale histoire, mais traitée par un poète, et un poète méditatif, elle acquiert une beauté presque philosophique, tout en restant humaine, émouvante, déchirante même parfois.

Voilà du réalisme tel que je le comprends. L'aventure est familière, mais le ton dont elle est racontée a quelque chose de digne et d'élevé, et ce n'est pas solennité littéraire, loin de là. Le secret de cette maîtrise est bien simple : l'auteur sait s'attendrir. Art difficile, que seul donne l'accord du cœur et de l'intelligence. M^{me} Mardrus nous conte les malheurs de cette pauvre fille sans vouloir bouleverser l'ordre social, sans prétentions démagogiques. Esprit net et bien constitué, elle constate la fatalité qui pèse sur la femme, sur les miséreux, sur les races. Cœur ému et âme d'artiste, elle s'apitoie sur le caractère triste et lamentable de cette fatalité. Mais sa sagesse se garde bien de conclure par des conseils de bouleversement social (elle en sait la vanité) ou par des sentences de pessimisme cosmique. C'est une Française de pure race, une Normande sensée et prudente. Tout son livre, admirable au point de vue de la composition, de la force, de la sensibilité, du style, a une qualité que je préfère encore à toutes celles-là : sa sagesse, je ne trouve pas d'autre mot. Notre claire raison française, qui sait se nourrir de sentiment et s'épanouir dans l'idéologie, sourit doucement dans ce beau livre. Et ce n'est pas un peu surprenant contraste que celui qui existe entre une œuvre comme celle-ci et une autre comme *Horizons*, par exemple, ces aveux farouches d'un poète suprêmement sensible et individualiste.

La réédition que publie aujourd'hui M. Gilbert de Voisins des *Moments perdus de John Shag* (2) n'a presque aucun rapport avec la version qui en parut en 1906. Au lieu de trente pièces, il y en a bien cent, bien comptées, et l'ensemble y gagne.

L'on peut discuter la conception que M. Gilbert de Voisins se fait du poème en prose (d'autres le préfèrent négligé comme un aveu) mais on ne peut lui contester qu'il soit passé maître dans la sienne. Il écrit comme on n'écrit plus guère, avec un purisme, un classicisme, une élégance, une subtilité remarquables. C'est la perfection.

(1) LUCIE DELARUE-MARDRUS : *Marie Fille-Mère*. Paris, Fasquelle.

(2) GILBERT DE VOISINS : *Les Moments perdus de John Shag*. Paris, Bernard Grasset.

Mais cette perfection serait pour moi sans intérêt si elle était froide et négative : elle ne l'est pas. M. Gilbert de Voisins infuse à sa littérature je ne sais quel sang âcre et violent qui n'enchantent pas peut-être ceux qui la voient, mais qui retiennent et passionnent. Peste ! Ce n'est pas fade. Les *Moments perdus de John Shag* ne sont pas faits pour les petites filles ; et il faut une certaine *pureté intellectuelle* pour aborder, sans en être troublé, ces pensées raffinées, ces sentiments complexes, ces sensations rares et aiguës. Livre d'homme mûr, qui a beaucoup vécu, mais dédaigne de raconter tous ses souvenirs. Il s'en tient aux plus curieux, aux plus profonds. Je conseille la lecture de ce bouquin à ceux qui n'aiment pas la sensiblerie, mais qui sont enchantés par les beautés du style, et je sais bien que Baudelaire l'aurait goûté.

Je n'ose plus parler de Rémy de Gourmont, ici. Je ne sais plus qu'en dire. L'admiration ne s'épuise pas, mais les formules qui l'expriment ne sont pas variées. Et puis, quelles paroles suggéreraient l'impression que donne *Couleurs ?* (1) C'est l'extrême atteint dans l'impondérable, et je ne crois pas que la littérature puisse aller plus loin dans l'expression de certaines nuances. Ces menues aventures d'amour se passent — littéralement — dans une atmosphère physique et mentale de la couleur que donnent, en allusion, le titre et l'épigraphe. Et je ne saurais vraiment vous en expliquer plus long. Mais recourez au texte. Et quand vous vous souviendrez que l'auteur de ces exquis choses a écrit aussi la *Culture des idées* et le *Problème du style*, vous vous direz qu'il y a encore de beaux jours en France pour le talent.

Les Aventures de Bécot (2) m'ont un peu déçu. Je m'attendais à un conte philosophique plein d'un sens profond et je n'ai trouvé qu'une aimable fantaisie, délicieusement écrite, mais trop sérieuse pour des enfants et pas assez pour des hommes. C'est la faute de la prière d'insérer, aussi. Elle annonce du Swift et c'est tout juste du Voltaire. Après tout, je ne m'en plains que d'une façon relative.

Pimprenette (3) continue *Un Petit Vieux bien propre*, et c'est très amusant. Les livres gais n'ont pas plus d'histoire que les peuples heureux. C'est un livre gai, mais le chapitre où René de Gernys, pour faire fructifier son héritage, joue aux courses, est mieux que gai. J'en ai apprécié la rare et savoureuse documentation.

Les *Sept nouvelles* (4), de M. Hyppolyte Scheffler révèlent un observateur sensible et fin. Ce jeune écrivain a, il me semble, le meilleur avenir de conteur.

Ame blanche (5), de M^{lle} Marguerite Van de Wiele, est une histoire naïve et tendre mais sans prétention et parfois bien jolie. Par contre, la *Peste de Tirgalet* (6) est une des choses les plus ahurissantes qu'il m'ait été donné de lire dans ma carrière de lecteur intrépide.

(1) REMY DE GOURMONT : *Couleurs*, suivi de *Choses anciennes*. Paris, *Mercure de France*.

(2) PAUL LECLERCQ : *Aventures de Bécot*. Paris, éditions de la *Vie parisienne*.

(3) WILLY : *Pimprenette*. Paris, Bibliothèque des Auteurs modernes.

(4) HIPPOLYTE SCHEFFLER : *Sept Nouvelles*. Nice, Éditions de Horéal.

(5) MARGUERITE VAN DE WIELE : *Ame blanche, histoire d'une petite fille*. Bruxelles, Ed. de la *Belgique artistique et littéraire*.

(6) B^{on} CH VAN BENEDEN : *La Peste de Tirgalet*, tragi-comédie en trois actes et quatre tableaux. Bruxelles, Ed. de la *Belgique artistique et littéraire*.

M^{lle} Marie Dauguet est un authentique poète de la nature. Ce n'est pas une émotion littéraire qu'elle ressent devant les spectacles de la vie rustique, mais une émotion directe et vive, et qui s'exprime avec les mots précis, évocateurs, d'un pâtre et d'un laboureur. Pourtant je désirerais dans les *Pastorales* (1) un rythme plus libre, plus familier encore, plus adéquat aux sensations exprimées. Avec *Par l'Amour*, il semblait que M^{me} Dauguet partit pour ces tentatives, et aujourd'hui on dirait qu'elle s'arrête en route.

Ce reproche, je l'aurais peut-être fait autrefois à M. Guy Lavand. Mais *Du livre de la mort* (2) est une œuvre si touchante et qui atteste un don poétique tel que je serais bien étonné si ce jeune écrivain n'arrivait pas un jour à trouver une forme particulière pour enclorre sa pensée.

Citons encore — et je supplie ceux dont je vais parler de m'excuser si je suis si bref, mais la pile de livres qui s'accumule sur ma table ne me permet pas mieux — citons encore :

Triptyques (3), de M. Albert de Bersaucourt, magnifique édition contenant de charmants poèmes en prose dont chacun est formé comme de trois versets, de trois états si je puis dire. Ainsi se justifie le titre un peu mystique ;

Paysages passionnés (4), de Gabriel Faure, qui sont d'une lecture douce et mélancolique ;

Rêves païens (5), par E. Psycha, dont je ne sais rien d'autre que ce livre, païen en effet, mais moderne, écrit dans un noble style et parfois plein de subtilité ;

Rapport au public sur les Beaux-Arts (6), par Péladan : suite de quatre études que je trouve d'une profonde justesse. Les idées de M. Péladan ne sont pas celles de tout le monde, mais elles n'en sont pas plus fausses pour cela, au contraire, et le chapitre intitulé : « les Dessous de la peinture contemporaine », outre qu'il est très courageux, explique bien des choses qui surprennent le brave public dans la peinture qu'il voit aux vitrines ;

Littérature d'aujourd'hui (7), où M. Firmin van den Bosch envisage certaines questions et certaines personnes de ce temps au point de vue religieux, et particulièrement catholique. M. Firmin van den Bosch ne manque pas de perspicacité, mais il me semble qu'il fait fausse route en voulant introduire le jugement religieux dans l'appréciation des œuvres ressortant à l'esthétique. Il y a confusion de pouvoirs ;

Les Soirs ardents (8), *rythmes et cadences*, par M. Adrien Bertrand ;

Bobette, petite-sœur de la Lune (9), roman, bluette plutôt, par M. Sylvain Bonmariage, qui, décidément, aime la littérature minuscule ;

(1) MARIE DAUGUET : *Les Pastorales*, poèmes. Paris, *Mercure de France*.

(2) GUY LAVAUD : *Du livre de la mort*, poèmes. Paris, Éditions de *La Phalange*.

(3) ALBERT DE BERSAUCOURT : *Triptyques* (ornements de Paul Vulliaud). Paris, Sansot (tirage limité à 212 exemplaires).

(4) GABRIEL FAURE : *Paysages passionnés*. Paris, Sansot.

(5) E. PSYCHA : *Rêves païens*. Paris, Imp. de Vaugirard.

(6) PÉLADAN : *Les Idées et les Formes, rapport au public sur les Beaux-Arts*. Paris, Sansot.

(7) FIRMIN VAN DEN BOSCH : *Littérature d'aujourd'hui*. Bruxelles, Albert Dewit.

(8) ADRIEN BERTRAND : *Les Soirs ardents, rythmes et cadences*. Paris, Sansot.

(9) S. BONMARIAGE : *Bobette, petite-sœur de la Lune*, roman. Bruxelles, H. Lamertin.

Enfin, *les Bonaparte littérateurs* (9), essai bibliographique fort documenté de M. Gustave Davois, où il apparaît clairement (malgré que ce ne soit pas dans les intentions de l'auteur) que, sauf Napoléon 1^{er}, — et encore il eut de très faibles moments, — les Bonaparte étaient de bien mauvais écrivains.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'ART A PARIS

Exposition Mary Cassatt

Miss Cassatt est une grande artiste, inconnue du public qu'elle méprise, ne visant qu'à l'estime de l'élite qui la respecte et l'admire. Elle s'est toujours solidarisée avec les maîtres indépendants, ses émules et ses amis, Degas, Renoir et Claude Monet. Son art, personnel et délicat, se ressent parfois des influences qu'elle a heureusement subies.

Miss Cassatt (ce fut un des gestes les plus élégants de M. Delcassé que de la décorer, il y a trois ans) est un des meilleurs peintres de l'enfant. Elle excelle à représenter le baby rose, frais et potelé, tout en fossettes, l'enfant bien portant et souriant, le mioche anglo-saxon que la maman radieuse déshabille dans la nursery avec des gestes câlins. Elle peint l'enfant tel qu'il est. Carrière étudiant la prime enfance, la doue d'une gravité intellectuelle précoce; pour Renoir et Besnard, le visage de l'enfant est un fruit, une fleur. Mary Cassatt restituée aux yeux enfantins leur expression candide; elle décrit avec justesse l'ovale exquis, les petits bras tendus, les ébats, le rire.

Dans ses portraits de jeunes femmes, elle apporte une grâce, un sentiment, un goût raffinés. Elle a trouvé des harmonies légères égales en délicatesse à celles de l'adorable Berthe Morisot.

Aussi bien son nom, avec deux ou trois noms d'aujourd'hui (celui de la pauvre et quasi géniale statuaire Camille Claudel, entre autres), est l'un des très rares grands noms de l'art féminin contemporain.

L. V.

CHRONIQUE THEATRALE

Qui perd gagne, par M. PIERRE VÉBER.

Si l'on n'a pas lu le roman qu'Alfred Capus publia jadis sous ce titre, il doit être assez difficile, à mon sens, de s'intéresser beaucoup à la pièce que M. Véber en a tirée récemment et que M^{me} Réjane est venue, récemment, jouer au théâtre du Parc. La littérature scénique a des raccourcis brutaux qui ne laissent apparaître d'un personnage que son caractère essentiel. Il sera bon ou il sera méchant : point de moyen terme. Impossible, en effet, de le montrer dans l'infinie complexité de sa psychologie particulière, ainsi que le fera sans peine le romancier. Ce n'est pas de psychologie que l'on s'embarrasse au théâtre, et l'auteur dramatique ne peut s'attarder à des explications, à des commentaires, à des atténuations qui fassent accepter par le public une situation trop choquante ou un type manifestement répugnant.

Or, le mérite principal du roman de Capus était précisément de nous amener à lire jusqu'au bout, avec une espèce de sympathie inavouée, les aventures de quelques fripouilles parisiennes : un pseudo-journaliste, Farjolle, qui épouse sa blanchisseuse; celle-ci, Emma Farard, qui, tout en aimant son « homme » d'un amour de bonne ménagère, prend un amant d'abord pour le plaisir, puis un autre par intérêt; un directeur de journal, Verugna, brute grossière, sans lettres et sans esprit, sous qui

tremblent tout Paris et la France; un autre journaliste, un autre encore; un banquier; des cerceux; des filles; le monde de la finance et de la fête qui ne sait plus ce que sont la pudeur, la dignité, l'honneur. La bonne humeur sceptique et indulgente de Capus avait tellement bien enveloppé toute cette canaille que leurs vilains gestes n'avaient pas plus d'importance à nos yeux que ceux des fantoches d'un théâtre de foire. Son roman se terminait sur une scène d'une rare audace : le journaliste Farjolle y acceptait un chèque de 200.000 francs, gagné par sa femme, on devine comment, pendant qu'il était lui-même en prison. Eh bien, cela passait très bien, tant le ton naturel de l'auteur faisait impression sur le pusillanime lecteur.

Au théâtre, je doute fort que le tour de passe-passe se fût exécuté aussi aisément. Il y a certaines convenances que l'on ne brave pas impunément devant un public. Une aimable ignominie que savourerait en secret le lecteur du roman révolterait toute une salle. Aussi, dans la pièce de M. Véber, si la blanchisseuse a un amant pour le plaisir, la voyons-nous repousser les offres alléchantes de celui qui veut payer ses faveurs. Toutefois, elle s'y prend si bien que le Monsieur en question — c'est Verugna — donne pour rien ce qu'il lui offrait d'abord en échange du don d'elle-même. Évidemment, ce n'est pas tout à fait propre, mais enfin cela peut à la rigueur s'admettre. La morale courante ne reçoit de la sorte qu'un accroc presque insignifiant. Est-il besoin d'ajouter que je me place ici au point de vue des veules héros de cette pièce ultra-rosse ?

M. Véber est donc un auteur malin. Il a tiré le meilleur parti possible du roman qu'il avait mission de découper en actes. Mais ce qu'il n'a pu faire, c'est que ses personnages vivent sur la scène comme ils vivaient dans le livre. Types spéciaux et rares — heureusement! — ils n'avaient point de trop de tout le talent d'un romancier psychologue pour nous devenir accessibles et pour nous intéresser. Transportés au théâtre, il n'en reste que la silhouette falotte, et seul le jeu spirituel d'acteurs d'élite est capable de nous donner un instant l'illusion qu'ils existent réellement.

Ces acteurs d'élite, le Parc les avait mis en ligne, l'autre jour : M^{me} Réjane, quoique très enrhumée, était une Emma tout à fait admirable d'inconscient cynisme; M. Carpentier faisait un Verugna odieux à souhait; M. Barré, en mari trompé et intéressé, montrait tout juste autant de discrétion qu'il était nécessaire; M. Cahuzac en amant transi — encore un rôle « embelli » dans la pièce! — parvenait presque à émouvoir sur son sort malheureux. Et maintenant, faut-il se demander s'il est bon ou mauvais que des pièces de ce genre soient jouées par de bons artistes et obtiennent du succès? Grave question. Le théâtre suit-il ou précède-t-il les mœurs? Je laisse à mes lecteurs le soin de résoudre ce problème délicat.

Le Parc a repris ensuite le *Monde où l'on s'ennuie*, avec M^{me} Judic dans le joli rôle de la duchesse de Réville. La célèbre artiste y est charmante de bonne grâce et d'esprit, et elle y a obtenu un succès enthousiaste, ainsi que dans les vieilles chansons qu'elle chante si délicieusement à la fin du spectacle.

Au même théâtre, jeudi dernier, une matinée littéraire était consacrée à François Coppée. Le conférencier, le comte Maxime de Bousies, nous a redit aimablement tout ce que nous savions de l'auteur des *Humbles*, et il a insisté à bon droit sur la grande bonté que l'homme avait dans l'âme et qu'il a fait passer dans son œuvre.

La troupe du Parc a interprété ensuite *Madame de Maintenon*, drame en cinq actes et un prologue, le premier drame que Coppée fit jouer à l'Odéon. C'est le drame historique selon la bonne formule, avec des mouchards et des conspirateurs, des tirades et des effets de scène, et tout ce qu'il faut pour plaire au bon public. La troupe du Parc n'a pas précisément les éléments qui conviennent à l'interprétation de pièces de ce genre. Elle a fait cependant de son mieux et l'on n'a pu qu'applaudir de grand cœur à son considérable et méritant effort.

GEORGES RENCY

(18) GUSTAVE DAVOIS : *Les Bonaparte littérateurs*. Paris, à Édition Bibliographique.

Chronique judiciaire des arts

Le procès de « Monna Vanna ».

Nos lecteurs connaissent le différend qui s'est élevé entre M. Maurice Maeterlinck et M. Henri Février au sujet des représentations de *Monna Vanna*, œuvre lyrique composée par ce dernier sur le célèbre drame de notre compatriote.

Estimant que le cadre de l'Opéra ne convenait pas à cet ouvrage et lui préférant celui de l'Opéra-Comique, M. Maeterlinck avait interdit à son collaborateur et à l'éditeur de la partition, M. Heugel, de traiter avec MM. Messager et Broussan pour les représentations de *Monna Vanna*. L'œuvre ayant été, malgré cette injonction, mise à l'étude à l'Opéra et la répétition générale publique en ayant été annoncée pour le 10 janvier, M. Maeterlinck assigna MM. Messager et Broussan en référé aux fins d'obtenir du président du tribunal l'autorisation de faire saisir la partition et le matériel d'orchestre pour en confier la garde à un sequestre jusqu'à la solution du procès, qui doit être plaidé incessamment.

Après avoir pris connaissance du traité intervenu depuis longtemps entre MM. Maeterlinck et Henri Février d'une part et l'éditeur Heugel d'autre part — traité par lequel les deux auteurs cèdent à M. Heugel le droit absolu de faire représenter leur œuvre sur telle scène qu'il lui plaira — M. le président Ditte a débouté M. Maeterlinck de sa demande et décidé qu'il n'y avait pas lieu à référé.

SICILE-CALABRE

Désireuse de contribuer au soulagement des victimes de la catastrophe de Sicile et de Calabre, la direction du théâtre royal de la Monnaie a décidé de donner la répétition générale de *Monna Vanna* au bénéfice des sinistrés.

Pour cette soirée, placée sous le patronage de S. Ex. le comte Bonin Longare, ministre d'Italie, toutes les places, sauf celles réservées à la Cour et au corps diplomatique, seront mises à la disposition du public.

Le prix des places est ainsi fixé : baignoire, fauteuil d'orchestre et fauteuil de balcon, 25 fr. la place; seconde loge de face, 20 fr. la place; parquet et seconde loge de côté, 15 fr. la place; troisième loge de côté et parterre, 7 fr. la place; troisième de face, 5 fr. la place; quatrième loge et quatrième de face, 3 fr. la place; paradis, 2 francs.

La location s'ouvrira aux bureaux du théâtre le 14 janvier.

En vue de s'associer à l'élan charitable provoqué de toutes parts par la catastrophe qui vient de plonger l'Italie dans le deuil, la *Belgique artistique et littéraire* se propose de publier dans le plus bref délai possible un album de grand luxe dont la rédaction et l'illustration sont confiées aux meilleurs écrivains, peintres et musiciens belges. Le produit intégral de la vente de cette publication unique sera transmis au gouvernement italien.

Les membres artistes du Cercle artistique et littéraire sont réunis, au moment où nous mettons sous presse, en vue de délibérer sur les mesures à prendre pour organiser une manifestation artistique ayant le même but philanthropique.

PETITE CHRONIQUE

De même que M. Théo Van Rysselberghe, MM. Van Biesbroeck père et fils, qui voyagent en ce moment en Sicile, ont heureusement échappé au cataclysme qui a dévasté la région. Des nouvelles reçues la semaine dernière nous ont appris qu'ils sont sains et saufs à Palerme.

Les sculpteurs A. Puttemans et H. Wouters, les peintres M. Jefferys, G. Haustraete, A. Patterson, M. Wagemans, Ph. Swynop et F. Smeers, les artisans d'art Willems et Giroux exposent du 7 au 17 janvier quelques-unes de leurs œuvres à la Salle Boute.

Le cercle d'art *Vie et Lumière* ouvre aujourd'hui, dimanche, au Cercle artistique et littéraire de Gand, une exposition d'ensemble qui réunira quelques-unes des œuvres les plus récentes de M^{mes} Anna Boch, Anna De Weert, Jenny Montigny, A. Wallaert, de MM. Georges Buysse, Emile Claus, Oscar Coddron, Rodolphe De Saegher, Alfred Hazledine, A.-J. Heymans, Modeste Huys, Georges Lemmen, R.-H. Monks, Guillaume Montobio, Georges Morren, Willem Paerels, Henri Roidot, Fritz Van den Berghe, Jean Van den Eeckhoudt et Edmond Verstraeten.

L'exposition restera ouverte jusqu'au jeudi 21 janvier.

Il est question de réunir à Anvers, à l'Exposition d'aquarelles, de pastels et de dessins qu'ouvrira au printemps prochain la Société pour l'encouragement des Beaux-Arts, une partie de l'œuvre de feu J. Lambeaux.

L'Art Contemporain ouvrira à Anvers le 20 mars son Salon annuel. Le comité organisateur, composé de MM. Jacobs Smits, Georges Morren, Auguste Oleffe et Emile Vloors, s'occupe de réunir des ensembles rétrospectifs d'œuvres d'Artan, Boulenger, Evenepoel et Lamorinière, ainsi qu'un choix de sculptures de Carpeaux.

L'exposition groupera, outre les envois des membres de la Société, un important contingent d'invités belges, français et allemands. Elle restera ouverte jusqu'au 25 avril.

Le ministre de l'Industrie et du Travail a visité l'Exposition des projets de diplômes de l'Exposition de Bruxelles en 1910. Le ministre a témoigné toute sa satisfaction de l'heureuse idée qu'a eue le Comité Exécutif d'organiser ce concours, et il s'est déclaré très satisfait des résultats de celui-ci.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, deuxième concert Durant, consacré à Mozart. Solistes : M^{mes} A. Delhaye, Houzé-Ceuppens, J. Flament, MM. Lheureux, Brétiny, L. Capet et L. Van Hout.

Aujourd'hui, à 2 heures, Salle Patria, concert symphonique annuel du Cercle instrumental avec le concours de M^{lle} S. Poirier, de MM. Van Hecke, Kuhner et Marteau. Au programme : Blockx, Huberti, Strauwen et Saint-Saëns.

Le Cercle artistique de Bruxelles annonce pour mardi, mercredi et jeudi prochains, à 8 h. 1/2, l'audition intégrale des Trios et Variations de Beethoven pour piano, violon et violoncelle par M. Alfred Cortot, Jacques Thibaud et Pablo Casals.

La troisième séance du Quatuor Zimmer aura lieu le lundi 18 janvier, à 8 h. 1/2, à l'Ecole allemande. Au programme : Trio (op. 101) de Brahms; Quatuor (op. 132) de Beethoven et Quintette de César Franck.

Le premier concert de la Société J.-S. Bach aura lieu le vendredi 22 janvier à la Salle Patria. Au programme : suite en ré majeur pour orchestre; sonate de « l'Offrande musicale » pour violon, flûte et clavecin; cantate nuptiale pour soprano, solo et orchestre; concerto pour deux violons et orchestre. Solistes : M^{me} Nordewier-Reddingius; MM. Crickboom, Lambert, Minet et Strauwen. L'orchestre sous la direction de M. Albert Zimmer.

Au lieu de l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, inscrite au programme du deuxième concert populaire (27 janvier), M. Sylvain Dupuis dirigera la *Fantaisie espagnole* de Gevaert pour rendre hommage à la mémoire du maître disparu.

M. Edgar Tinel dirigera le 31 janvier le premier concert du Conservatoire. Le programme se composera de la *Symphonie héroïque* et d'œuvres de F.-A. Gevaert : la cantate *Van Artevelde*,

l'arioso de *Quentin Durward*, chanté par M^{lle} J. Lucey, et le chœur *La Mer* sur un poème de Lamartine.

M. Ernest Van Dyck va, dit-on, être nommé professeur au Conservatoire de Bruxelles où il dirigera une classe supérieure de déclamation lyrique.

D'autre part, on annonce comme imminente la nomination de M. Paul Gilson au poste d'inspecteur de l'enseignement musical, en remplacement de M. Edgar Tinel.

Le nouveau directeur du Conservatoire de Bruxelles, installé officiellement hier dans ses fonctions par le ministre des Sciences et des Arts, semble, par l'étymologie de son nom, prédestiné à présider avec fermeté aux destinées de l'institut musical qui lui est confié. *Tinel*, au moyen âge, servait en effet à désigner un bâton ferré par les deux bouts. C'est ce qui fit attribuer le sobriquet au *Tinel* à Renoart, fils du comte de Narbonne Aimery de Beaulande et frère de Guillaume au Court-Nez, prince d'Orange, en raison de la vigueur et de l'habileté avec lesquelles, dans les combats, il maniait le bâton ferré. (Cf. *Le Roman de la Rose*, V. 16285).

Lorsqu'il brandira sa baguette de chef d'orchestre M. Edgar Tinel se montrera-t-il digne de cette illustre ascendance ?

Notre collaborateur M. Georges Rency fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Livre, une conférence sur : *Les Livres qui marqueront l'année 1908*.

Le théâtre de Monte-Carlo donnera du 26 au 31 janvier et du 2 au 7 février deux cycles de *l'Anneau du Nibelung* avec le concours de M^{mes} F. Litvinne, J. Raunay, Ch. Lormont, B. Deschamps-Jehin, M. Borga, etc. et de MM. E. Van Dycl, Delmas, Rousselière, Swolfs, Bouvet, Vallier, etc.

Les représentations auront lieu les mardis, jeudis, samedis soir et le dimanche en matinée.

De Paris :

Le Comité du Salon d'automne vient de constituer comme suit son bureau pour l'année 1909 :

Président, M. Frantz Jourdain; vice-présidents, MM. Georges Desvallières, Camille Lefèvre, Charles Plumet; trésorier, M. G. Weiss. Présidents de sections : peinture, MM. Ch. Guérin; sculpture, Alb. Marque; architecture, H. Sauvage; dessin, M. Dethomas; gravure, J. Perrichon; art décoratif, H. Hamm. Membres titulaires : MM. P.-L. Baignières, R. Duchamp-Villon, P. Laprade, L. Le Bail, Massoul. Secrétaire général : M. Étienne Avenard.

Une exposition d'œuvres de M. André Wilder s'ouvrira demain, lundi, à la Galerie Bernheim.

En présence des exigences pécuniaires de M. Richard Strauss, qui demandait, paraît-il, une somme de 40.000 francs, en plus de ses droits d'auteur, pour les représentations de *Salomé*, la direction de l'Opéra a définitivement renoncé à monter cet ouvrage.

A la vente Henri Say, qui a eu lieu dernièrement à Paris, un Lancret, la *Ronde champêtre*, a été adjugé 280.000 francs, ce qui, avec les frais, en fixe le prix à 308.000 francs. Le tableau n'avait atteint en 1881 (vente de Beurnonville) que 60.000 francs, en 1882 (vente Fabvre) que 51.000 francs. En 1898, à la vente Tabourier, on le poussa à 112.000 francs. On en demandait, cette fois, 200.000 francs.

A signaler les hauts prix atteints, à la même vente, par une *Bacchante* de Greuze, adjugée 60.000 francs, par la *Conversation galante* de Pater (95.000 fr.), par le *Passage du gué* de Fromentin (62.000 fr.), et par deux Hubert Robert, vendus 60.000 francs.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par ÉMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

VINCENT D'INDY. — **Wallenstein**, trilogie d'après le poème dramatique de SCHILLER (op. 12).

Transcription à deux pianos (quatre mains) par MARCEL LABEY.

I. *Le Camp de Wallenstein*. Prix net : 7 fr. — II. *Max et Thécla*. 6 fr. —

III. *La Mort de Wallenstein*, 8 fr.

MAURICE RAVEL. — **Gaspard de la Nuit**. Trois poèmes pour piano, d'après ALOYSIUS BERTRAND.

I. *Ondine*. Prix net : 3 fr. — II. *Le Gibet*. 1 fr. 75. — III. *Scarbo*. 4 fr.

En recueil : 6 fr.

MANUEL DE FALLA. — **Pièces espagnoles** pour piano.

I. *Aragonesa*. Prix net : 2 fr. — II. *Cubana*. 2 fr. — III. *Montanesa*. 1 fr. 75.

— IV. *Andaluza*. 2 fr.

PARTITIONS D'ORCHESTRE FORMAT DE POCHE

CAMILLE SAINT-SAËNS. — **Le Déluge**, poème biblique en 3 parties, de LOUIS GALLET (op. 45).

Prix net : 8 fr.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

L'Intermédiaire de la Presse

lit, traduit, découpe tous les journaux et revues du monde et en adresse des extraits sur tous sujets et personnalités.

Bruxelles, 54, rue de l'Ermitage (Avenue Louise).

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,50	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

“ LA BALANCE „ (VIESSY)

REVUE RUSSE DE LITTÉRATURE ET D'ART

1909. Sixième année. — DIRECTEUR : SERGE POLIAKOFF

Poèmes. Nouvelles. Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les sciences. Comptes rendus de tous les livres nouveaux parus soit en langue russe, soit en toute autre langue et envoyés aux bureaux de la Revue.

La Balance paraît tous les mois en livraisons d'un grand format, avec dessins (en noir et en couleurs) d'artistes russes et étrangers. - Prix d'abonnement pour l'Union postale : 18 francs par an.

Bureaux : Moscou, Place de Théâtre, Métropole, 23.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

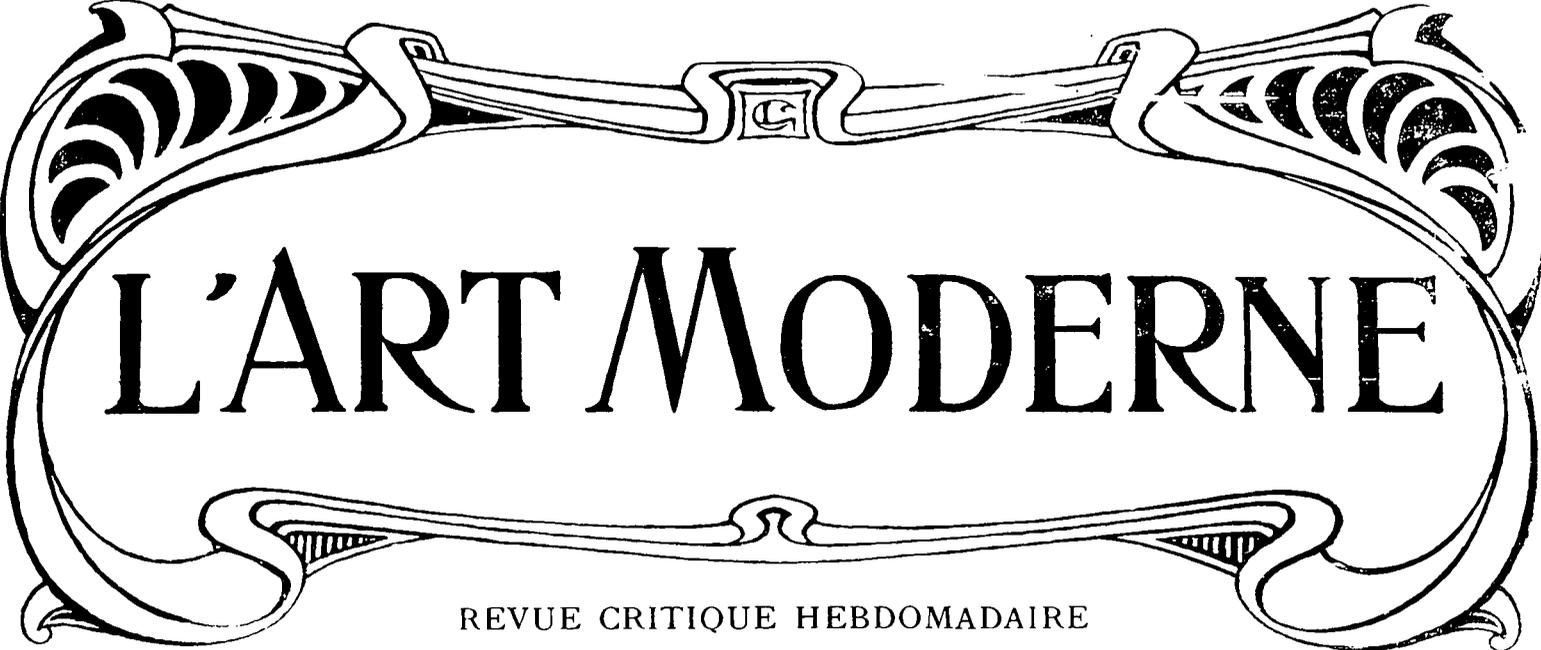
Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Divergences musicales (OCTAVE MAUS). — Les Contes de Kipling et l'Impérialisme (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Au Cercle Artistique (O. M.). — A propos de « Monna Vanna ». — Notes de musique : *L'Œuvre de Beethoven pour piano, violon et violoncelle au Cercle Artistique*; *le Concert Durand : Mozart* (Ch. V.). — Concerts. — La Troisième Conférence des Amis de la Littérature (G. R.). — Petite Chronique.

DIVERGENCES MUSICALES

De toutes les définitions par lesquelles on tenta de préciser la notion de l'Art, celle de Tolstoï est peut-être la plus satisfaisante : « C'est, dit-il, l'activité humaine par laquelle une personne peut, volontairement, et au moyen de signes extérieurs, communiquer à d'autres les sensations et sentiments qu'elle a éprouvés elle-même (1). »

Pour être un peu longue, cette définition n'en résume pas moins avec clarté les qualités essentielles de l'œuvre d'art. Celle-ci doit être *volontaire*, c'est-à-dire résulter d'une conscience agissante; elle exige des *signes extérieurs*, c'est-à-dire un véhicule perceptible aux sens humains; enfin elle n'existe que pour exprimer une « sensation » ou un « sentiment ».

Il semble que Tolstoï, bien que dénué de sens musi-

cal, comme d'ailleurs de tout instinct artistique, ait moulé sa définition sur les formes frémissantes de la musique, à laquelle elle s'adapte mieux qu'à tout autre art. Spécialement, la dualité de sa terminologie : *sensations* d'une part, *sentiments* de l'autre, s'applique plus rigoureusement, si l'on veut bien y réfléchir, aux manifestations musicales qu'aux traductions plastiques ou graphiques de l'émotion humaine. Ces dernières supposent toujours une réalité objective, — figure, paysage, motif ornemental, — que la fantaisie du peintre ou du sculpteur interprète suivant la qualité de son tempérament. Purement subjectif, le poème des sons est indépendant des contingences matérielles. S'il naît parfois du contact de l'homme et de la nature, c'est-à-dire s'il décrit une sensation, il échappe le plus souvent à la vie ambiante et trouve en lui-même, dans les combinaisons euphoniques dont il est créé, ce qu'on appelait jadis sa « perséité », c'est-à-dire son existence individuelle.

Mais il n'atteint son but que s'il exprime un sentiment. Le rythme, la mélodie, l'harmonie sont ses moyens d'action. Ceux-ci ne suffisent pas à réaliser par eux-mêmes la conception esthétique. Pour constituer une œuvre d'art, l'agrégat de sonorités dont se compose la musique doit être l'extériorisation expressive de notre sensibilité. C'est par là qu'elle se sépare des sciences mathématiques, dont elle pare d'une pathétique splendeur l'ordonnance équilibrée.

*
*
*

A toutes les époques, l'expression des sentiments a été la genèse de la production musicale. Déjà la cantilène

(1) L. Tolstoï. *Qu'est-ce que l'art?*

monodique qui marque le point de départ de la musique médiévale et dans laquelle on a cru trouver, à tort ou à raison, un reflet de la musique des Grecs, revêt un caractère expressif. On n'y rencontre pas toujours, ainsi que l'a fait remarquer M. Vincent d'Indy, comme dans les adaptations musicales modernes, l'équivalence d'une formule musicale pour chaque mot significatif. « Dans bien des pièces, dit-il, surtout celles du genre orné, l'expression résulte de la forme générale, de l'ossature mélodique, de la construction rythmique plutôt que du dessin lui-même. Celui-ci, purement ornemental, n'a qu'un but décoratif, tout à fait comparable aux enluminures et aux arabesques plus ou moins compliqués qui ornent les majuscules des manuscrits médiévaux et surchargent plus ou moins leurs contours primitifs sans les faire jamais disparaître complètement (1). »

La diaphonie informe du x^e siècle, — premiers balbutiements de l'harmonie, — l'invention du contrepoint que vit éclore, dans sa réalisation rudimentaire, le xiv^e, la polyphonie flamboyante à laquelle il donna naissance furent les étapes successives d'une ascension vers l'idéal expressif que devaient atteindre, au xviii^e et au xix^e siècles, les radieux maîtres de la symphonie et du drame lyrique.

Ce voyage de conquêtes subit, bien entendu, des péripéties diverses. Il serait sans exemple que le développement progressif d'un art se fit sans secousses et sans interruptions. Mais ses oscillations, pour être intéressantes à suivre sur le diagramme qu'il trace dans la succession des siècles, n'altèrent guère la rectitude de sa ligne.

La crise peut-être la plus redoutable que traversa la musique fut provoquée au début du xvii^e siècle par la substitution de la « basse continue » aux polyphonies qui avaient porté si haut sa puissance expressive. En vain M. Henri Quittard, dans la pénétrante étude qu'il a consacrée au maître liégeois Henry Du Mont, cherche-t-il à atténuer l'importance de cette réaction, plus apparente que réelle, selon lui, et dont les artisans furent plutôt des théoriciens que des compositeurs (2). Elle n'en troubla pas moins, durant plus d'un siècle, l'esthétique musicale. En abolissant la superposition des parties mélodiques, qui donnait au madrigal, à la musique de chambre et de concert une vie expressive si intense, pour la remplacer par la banalité du « solo » modulé sur un accompagnement quelconque, abandonné le plus souvent à l'initiative d'un virtuose ignorant, la doctrine nouvelle instaura le règne de la vulgarité et du mauvais goût.

Pour le défendre, on parlait de retour à l'antiquité.

(1) VINCENT D'INDY. *Cours de composition musicale*, 1^{re} partie, p. 75. Paris, A. Durand et fils.

(2) HENRI QUITTARD. *Un musicien en France au XVII^e siècle : Henry Du Mont (1610-1684)*, pp. 83 et s.

On prétendait s'inspirer de la nature. On alléguait la logique et la vérité. En réalité, la sensualité musicale l'emportait sur l'expression des sentiments, à laquelle devaient ramener l'art de la composition, cent cinquante ans plus tard, Jean-Sébastien Bach et Georges-Frédéric Haendel.

Superficialité de la sensation, expression profonde d'un sentiment pathétique : l'opposition de ces deux termes est au fond de toutes les querelles qui, périodiquement, agitent les musiciens. Faut-il chercher une autre cause à la campagne qui mit aux prises, au xviii^e siècle, Gluckistes et Piccinistes, — à celle qui divisa, au xix^e, Rossinistes et Wagnériens ?

J'intitule arbitrairement « Rossinistes », pour simplifier ma pensée, tous les partisans du style d'opéra dont Wagner débarrassa la littérature lyrique en la dotant de quelques chefs-d'œuvre dont la beauté expressive nous est assez familière pour me dispenser de la signaler ici.

Dans chacun de ces différends, le pathétisme finit par l'emporter sur le clinquant des divertissements sonores que la frivolité du goût tenta de lui substituer.

* * *

L'aurore du xx^e siècle semble ressusciter des controverses qu'on pouvait croire abolies. La symphonie et le drame lyrique ont éclairé de leur gloire jumelle une longue période, la plus fertile peut-être et la plus belle de l'histoire musicale. Le génie de Beethoven, celui de Gluck et de Rameau paraissent avoir imprimé à la pensée musicale une direction dont elle ne dévierait plus. Et, tout entière, la pléiade touffue des musiciens du xix^e siècle les choisit pour guides.

Leurs noms, vous les connaissez. Pour ne citer que quelques-uns des symphonistes, — car le drame lyrique fera l'objet d'un examen spécial, — en Allemagne : Schumann, Brahms, Richard Strauss, Weingartner, par exemple; en France : Saint-Saëns, César Franck, d'Indy, Chausson, Dukas, Ropartz, Magnard; en Belgique : Huberti, Leken, Théo Ysaye, Gilson, Vreuls, Jongen. — Énumération dépouillée de tout jugement critique et destinée uniquement à évoquer quelques types d'œuvres instrumentales que leurs caractères morphologiques rattachent à la même hérédité.

Mais voici que des influences mystérieuses réveillent inopinément la discorde. Tandis que la plupart des compositeurs poursuivent le développement d'un art en quelque sorte « organique » en ce sens qu'il trouve en lui-même, dans la combinaison des thèmes et la diversité des rythmes, ses éléments de vie, certains musiciens, et non des moindres, proclament que seule l'action physique exercée par la sensation doit déterminer

la création musicale. La musique étant le langage naturel des émotions, il lui suffit, d'après eux, pour remplir son rôle, de traduire une impression, quelque fugitive qu'elle soit, par un choix de sonorités appropriées. Loin de seconder sa mission, la syntaxe à laquelle s'assujettissent les compositeurs traditionalistes l'éloigne de son but par les exigences scolastiques qu'elle interpose entre la sensation et sa réalisation phonétique. La structure d'une œuvre, l'exposition et le développement méthodiques des éléments qui la composent sont d'ordre intellectuel, non d'ordre émotionnel : il faut donc les bannir d'une conception moderne de l'art musical.

Cette théorie, pour séduisante qu'elle soit en ce qu'elle affranchit l'artiste de toute contrainte, est inadmissible en tant qu'on veut en généraliser l'application. Elle n'est, au demeurant, qu'un retour à la doctrine des « naturalistes » de la fin du XVI^e siècle que je vous rappelais tantôt. Et les exégètes qui s'en font les apôtres ont en Vincent Galilée — s'en doutent-ils ? — un affidé qui les devança de trois cent cinquante ans. Les raisons qu'il invoqua en faveur de sa thèse : exemple de l'antiquité païenne, beauté du panthéisme, ingénuité de la nature, etc., sont reprises aujourd'hui pour démontrer que seuls MM. Debussy, Ravel et ceux qui marchent à leur suite sont dans la vérité.

Le schisme a des adeptes zélés, des prosélytes intranquillants et, si j'ose dire, des théologiens qui en proclament l'orthodoxie. Je ne tenterai pas de déterminer ici à quelles causes il doit son origine. Réaction contre une tendance à compliquer avec excès le mécanisme contrapuntique ? Reflet de l'évolution qui, dans la peinture actuelle, accorde à la sensation une part prépondérante ? Propagation de la musique russe qui nous a initiés, par répercussion, à la musique d'Extrême-Orient, dont la saveur spéciale excite la verve des musiciens de même que les estampes japonaises influencèrent naguère les directions de la peinture ?

Aucune de ces causes n'est, peut-être, étrangère au phénomène. Mais il faut y voir surtout une nouvelle manifestation de la rivalité qui, périodiquement, divise les esprits sur la fonction de la musique.

Dans une intéressante étude, M. Calvocoressi a tenté de définir les deux tendances par lesquelles cette rivalité se dévoile. — Tâche ingrate, puisqu'il s'agit d'une question d'ordre métaphysique infiniment complexe et délicate. — L'une peut être, d'après lui, qualifiée *sensorielle* parce qu'elle trouve sa source dans une émotion, l'autre *cérébrale* parce qu'elle a pour base une pensée. Seule la musique sensorielle lui paraît réaliser le but de l'art, qui est de créer de la beauté, et non d'exprimer des idées. « L'élément intellectuel, de pensée pure ou de pure logique, dit-il, n'ajoute rien à la valeur

des combinaisons sonores, pas plus que le « sujet » à la valeur artistique d'un tableau (1). »

La classification serait exacte si elle embrassait deux catégories d'œuvres dont l'une exclurait l'émotion, — car la cérébralité pure ne peut engendrer une conception esthétique... Mais dans la controverse qui nous divise, l'émotion est le principe des deux doctrines. Ce qui diversifie celles-ci, c'est que l'une restreint le rôle de la musique à la communication d'une sensation, tandis que l'autre lui assigne une finalité expressive moins superficielle et moins fugitive. On pourrait dire : musique *instinctive* et musique *consciente*, et encore cette terminologie ne serait-elle que très approximative, tant est pauvre notre lexicologie quand on y cherche de stricts déterminatifs.

L'antithèse musique *amorphe* et musique *plastique* répond mieux, somme toute, au classement, puisque c'est principalement la forme du discours musical que repoussent et défendent énergiquement les partis en présence.

(La fin prochainement.) OCTAVE MAUS

Les Contes de Kipling et l'Impérialisme

M. Albert Savine vient de traduire, à quelques mois d'intervalle (depuis 1907 jusqu'à aujourd'hui) de nouveaux livres du grand conteur anglo-indien. On ne se plaindra plus en France d'ignorer la production étrangère, tout au moins lorsqu'il s'agira de Kipling, mais surtout lorsqu'on pensera à M. Albert Savine, car ce remarquable traducteur déploie, à nous révéler les manifestations de la pensée des races voisines, une activité extraordinaire, et il convient de le remercier de nous avoir fait connaître Shelley et une grande partie de l'œuvre d'Oscar Wilde.

Les Contes des Collines (2 et 3) n'ajouteront rien à la gloire de Kipling. Ils ont les défauts particuliers aux conteurs anglais et à Kipling en particulier, notamment une insupportable prétention, le ton agaçant des gens qui savent tout, ne veulent s'étonner devant rien et affectent d'être familiarisés depuis des temps et des temps avec n'importe quel milieu, n'y eussent-ils fréquenté que quelques jours.

Mais il est surprenant que ces contes aient été composés à vingt-quatre ans. Ils ne valent pas grand'chose par comparaison avec la prodigieuse maturité du reste de l'œuvre de leur auteur, mais, en *eux-mêmes*, ils annoncent quelqu'un de remarquable. Ils sont construits avec une sobriété et une rapidité étonnantes, et souvent leur satire porte très loin. Il est bon de les avoir lus, ne serait-ce que pour mesurer le chemin parcouru.

Quant aux histoires de troupiers (4 et 5), elles sont tout simplement admirables.

(1) M.-D. CALVOCORESSI : *Musique sensorielle et musique cérébrale*. (L'Art moderne, 1907, p. 107).

(2) RUDYARD KIPLING : *Simplex contes des collines*, 1907.

(3) Id. Id. *Nouveaux contes des collines*, 1908.

(4) Id. Id. *Trois Troupiers*, 1908.

(5) Id. Id. *Autres Troupiers*, 1908.

Quatre volumes traduits par ALBERT SAVINE et parus chez Stock, à Paris.

Et tout d'abord, l'écrivain s'y interdit de jamais parler pour son compte. Il place tous ses récits dans la bouche de l'un des trois troupiers, de telle sorte que chaque événement, envisagé par une de ces trois sensibilités si différentes de celles d'un civilisé des villes et si différentes entre elles, n'a pas le même aspect qu'il aurait s'il était présenté par le romancier lui-même et que nous le considérons, nous les lecteurs, comme réfracté et transposé. Plus exactement nous le devinons et le reconstituons, tel qu'il a dû être, et ce nous est un plaisir très raffiné que de suivre cette histoire ainsi, sur deux portées parallèles où notre intelligence fait l'accord.

Certes, c'est un procédé, mais Kipling ne l'emploie que parce qu'il est difficile. Il aime la difficulté et il la résout toujours suivant la formule la plus rare et la plus élégante. Cependant c'est plus et mieux qu'un procédé. Rudyard Kipling connaît à fond la mentalité du soldat anglais : celle de l'Irlandais (Mulvaney) dévôt et paillard, courageux et bavard, gibier de salle de police et graine de héros, un peu pareil à notre Barnavaux, décrit par Pierre Wille, lequel mériterait de devenir aussi populaire chez nous, — si nous aimions notre impérialisme ; celle du Londonien (Ortheris), le jeune voyou sec et mince, crapuleux et mélancolique rêvant à une petite boutique au bord de la Tamise ; celle enfin de l'Écossais (Learoyd), le géant raif et candide, le Porthos de l'association. Et connaissant ainsi le soldat anglo-indien, et l'aimant, — car il l'aime, — il sait, d'une manière pour ainsi dire automatique et inconsciente, quelles réactions les moindres faits produiront en lui et comment il pourra les raconter. Si donc il se substitue ainsi à ces personnages pour narrer les aventures qui leur sont arrivées à eux-mêmes, c'est que vraiment il n'y éprouve aucune peine ; j'irai même plus loin : je pense que lorsqu'il envisage ces aventures, c'est tout naturellement, avec une âme semblable à celles d'Ortheris, de Learoyd et de Mulvaney. Après tout, est-il si loin d'eux ?

Justement non ! Et c'est pourquoi ces livres sont des chefs-d'œuvre. Oui, cet homme d'études, ce cerveau puissant, organisé pour la domination intellectuelle et pour la compréhension des idées les plus abstraites, cet homme qui est un poète violent et génial, un conteur subtil, un connaisseur impeccable de l'humanité, cet homme a un cœur tout pareil à celui de Mulvaney. Lorsqu'il s'agit de la gloire de l'Empire, de l'honneur du Roi, du prestige de l'Angleterre, il ignore superbement les métaphysiques apprises et les révoltes du scepticisme anarchique, il devient le défenseur acharné de cette gloire, de cet honneur et de ce prestige, au mépris de toutes les justices, au mépris du monde entier. Il faut voir avec quelle ironie il moque les desseins de souveraineté de quelques radjahs, fussent-ils milliardaires et entourés de troupes. Il n'y a de puissant que l'Angleterre. L'Angleterre est la seule patrie qu'un homme puisse aimer et défendre. Tout est légitime lorsqu'il s'agit de la vie de cette patrie, la patrie par excellence.

Cet écrivain pour qui rien n'est sacré, qui raille l'amour sentimental comme le zèle administratif, et la naïveté d'un lieutenant qui débute comme les prétentions à la civilisation du plus raffiné des Hindous, devient simple comme un enfant et comme un homme du peuple lorsqu'il s'agit de l'Angleterre.

Pour moi, loin de me sembler gênante, cette attitude est d'une profonde sagesse, dans sa conformité parfaite avec le geste unanime de la nation. Au lieu, par exemple, que chez nous le geste nationaliste, malgré la légitimité des raisons qui le suscitent,

s'énerve, parce qu'il est en désaccord avec le doute et le scepticisme d'une race fatiguée et trop civilisée, s'énerve et devient vite brutal et maladroit, l'allure de Kipling, ici — très bellement — représentative de celle de l'Angleterre, est pleine de sécurité, de grandeur. Par son unanimité, elle impose. Si elle ne se justifie pas en droit ou en philosophie, pratiquement il faut l'admettre. La force n'est jamais ni ridicule, ni banale.

Et puis cette mentalité du troupiier anglais est loin d'être bêtement simpliste ou brutale. Mille délicatesses y prennent place : l'honneur y est une religion, le sentiment une faiblesse attendrissante, mais bien chère. Lisez son *Honneur de simple troupiier*, et surtout *Sur la colline de Greenwood*, qui est une ravissante histoire d'amour, au dénouement d'autant plus déchirant que c'est Ortheris qui la conte maladroitement, sèchement, comme il peut. C'est du grand art et c'est profondément humain. Et le prodigieux *Amour des Femmes !* Quelle fin épouvantable et magnifique !

Ah ! c'est tout de même quelqu'un que celui qui a pu écrire les *Trois Troupiers* et *La Lumière qui s'éteint*, *Kim* et *la Marque de la bête*, et les *Ballades* et les *Livres de la Jungle*. Ce n'est qu'un hasard évidemment si c'est nous qui avons déroulé et les Anglais Kipling, mais on comprend que le fait puisse paraître plus significatif à des imaginations plus simples et plus vives.

FRANCIS DE MIOMANDRE

AU CERCLE ARTISTIQUE

MM. Ch. Houben et M. Nickerk se partagent la cimaise du Cercle Artistique. Tous deux réalistes fervents, ils s'efforcent de traduire avec sincérité leurs impressions, et l'un et l'autre, sous l'impulsion de tempéraments nettement distincts, y réussissent en suivant des voies opposées.

Le premier, sollicité par l'objectivité des sites qui fixent son choix, en exprime vigoureusement le coloris. Sa palette se rapproche de celle des peintres qui fondèrent naguère l'École belge du paysage. S'il ne possède pas leur maîtrise, son idéal semble se confondre avec le leur. Et dans les quelque quarante tableaux et études qu'il réunit ici, on perçoit une louable ambition de serrer de près la vérité tout en échappant aux exigences trop rigoureuses du détail. Peut-être pourrait-on reprocher à l'artiste une certaine uniformité de vision et de facture. Les impressions qu'il recueille dans l'Oise ne diffèrent pas sensiblement de celles que lui suggèrent les aspects maritimes de nos Flandres. Mais toutes ont de l'éclat, de la sonorité, et tel *Jardin sous la neige* trahit la filiation directe — et certes glorieuse — d'Hippolyte Boulenger.

M. Nickerk paraît plus soucieux d'extérioriser la subjectivité de sa sensation. En de curieuses études dont les rues de Bruxelles, les abords de la Bourse, les boulevards, la gare du Nord, la place Sainte-Gudule forment le thème principal, il note les effets de lumière diurne et nocturne qui transforment et magnifient le paysage citadin, il enveloppe d'une atmosphère tantôt fuligineuse, tantôt diaprée, tantôt opalisée et piquée de points de feu le spectacle animé de la vie urbaine. Ses tableaux manquent souvent de plans, les « valeurs » chevauchent l'une sur l'autre. Mais il y a en lui un coloriste subtil qui évoque le souvenir de Toorop, — du Toorop

des rues d'Amsterdam encore subjugué exclusivement par l'aspect de la nature et les jeux de lumière qui la modifient.

Ses chevaux d'omnibus, ses passants sont bien observés et synthétiquement exprimés. La main est lourde, sans doute, mais l'œil est perçant et scrutateur. Et l'ensemble des qualités que révèle ce début l'emporte sur les insuffisances de métier dont il témoigne.

O. M.

A propos de « Monna Vanna ».

A la veille des représentations de *Monna Vanna* à l'Opéra, M. Maurice Maeterlinck a adressé au *Figaro* une lettre qui est toute d'actualité au moment où le même ouvrage va être joué au théâtre de la Monnaie :

8 janvier 1909.

Mon cher Serge Basset,

Si la répétition générale de *Monna Vanna* doit avoir lieu dimanche, comme on l'annonce, les épreuves de la partition ne m'ayant été communiquées qu'hier matin 7 janvier, je tiens à ne pas assumer la responsabilité d'un certain nombre de fautes de français, répétitions de mots, etc., dont M. Février a bien voulu agrémenteur mon texte.

Monna Vanna dit, notamment, dans le drame primitif : « J'aurais fait mieux ou pis. » M. Février trouve plus élégante l'expression suivante, que chantera probablement M^{lle} Bréval : « J'aurais agi mieux ou pire. »

Monna Vanna disait encore : « Puisque tu vas à Pise. » M. Février lui fait dire : « Puisque tu pars à Pise. »

Plus loin, je trouve : « Non, ce n'est pas cela », que tout poème peut accepter. A quoi M. Février substitue : « Non, non, ce n'est pas ça!!! » qui, en effet, est tout autre chose, etc., etc.

Je me demande aussi pourquoi, entre autres bizarreries, Prinzivalle répète vingt fois de suite : « Elle est à moi! », et Marco douze fois : « Monte parmi les fleurs. » Je n'en vois pas la nécessité, non plus que de bien d'autres choses. Mais je n'ose guère insister, puisqu'il s'agit d'une œuvre qui, paraît-il, ne m'appartient plus...

Je vous serre bien cordialement la main.

MAETERLINCK.

M. Maeterlinck a fait suivre cette lettre du télégramme ci-après :

Ai-je besoin d'ajouter à la lettre que vous avez dû recevoir aujourd'hui que, sans accepter le principe de la répétition générale, j'abandonne de bon cœur, si le spectacle le comporte, toute espèce de droits d'auteur aux victimes de Messine? C'est vraiment trop naturel pour qu'il soit même nécessaire de le dire. Cordialement.

* * *

S'occupant des incidents provoqués par les représentations de *Monna Vanna* à l'Opéra, M. Nozière écrit dans le *Gil Blas* :

« On a estimé que le dramaturge n'avait plus aucun droit sur la pièce qu'il avait livrée au musicien. Certes, le labeur du compositeur est respectable et imposant. Mais, dans le drame lyrique, le dialogue et la musique doivent être aujourd'hui si étroitement unis qu'il semble un peu inique de ne pas avoir tenu compte de la volonté exprimée par l'écrivain. M. Maurice Maeterlinck n'est par un vulgaire librettiste. Un artiste de cette valeur méritait des égards exceptionnels.

Ce qui est tout à fait fâcheux, c'est qu'on ait pu soupçonner M. Maurice Maeterlinck de vouloir imposer à son collaborateur une interprète qui lui est chère, M^{me} Georgette Leblanc. Je me hâte de dire qu'elle ne m'a pas semblé compromettre la fortune d'*Ariane et Barbe-Bleue*. Peut-être ses moyens vocaux ont ils parfois trahi la partition de M. Dukas. Mais elle fut bien l'héroïne

qu'avait rêvée M. Maurice Maeterlinck. Je ne saurais oublier la beauté significative de ses gestes, de ses attitudes, de son visage.

La question a été mal posée par M. Maeterlinck. Il affirme que le cadre de l'Opéra était trop vaste pour sa tragédie. Il se trompe. Ses personnages sont très grands et ils ne paraîtront petits sur aucune scène. Ce qui est vrai, c'est que le musicien a diminué la pièce et c'est ce que M. Maurice Maeterlinck aurait pu déclarer. Un écrivain ne doit-il pas rester le maître de sa pièce jusqu'au moment où la partition du collaborateur est achevée? Aujourd'hui M. Maeterlinck ne peut accepter les offres des compositeurs qui seraient tentés par *Monna Vanna*. Il est l'esclave d'une œuvre qu'il n'approuve sans doute pas et il doit se taire. Jamais *Monna Vanna* ne pourra inspirer un musicien d'un beau tempérament. C'est ce que nous devons déplorer. »

NOTES DE MUSIQUE

L'Œuvre de Beethoven pour piano, violon et violoncelle au Cercle Artistique.

Après les quatuors (1), les sonates pour piano et violon (2) et pour piano et violoncelle (3), voici que le Cercle, continuant les bonnes traditions, donne l'œuvre entier de Beethoven pour piano, violon et violoncelle.

On ne saurait trop approuver ces séances, où l'on voit défiler toutes les compositions qu'a écrites un grand maître dans un genre déterminé, surtout lorsque l'exécution en est confiée à un trio d'artistes comme MM. Cortot, Thibaud et Casals.

Je n'ai pas à faire ici l'éloge de ces derniers. Qu'il me suffise de dire que, dans le domaine de la musique de chambre, tous trois mettent le meilleur d'eux mêmes au service de la partie qu'ils ont à exécuter : Cortot, son sens pianistique merveilleux, son style incomparable, sa sensibilité concentrée; Thibaud, son cœur; Casals, son âme. La fusion de ces merveilleux éléments produit plus que le sentiment de la perfection : il donne celui de la communion directe avec le tréfonds des œuvres interprétées.

Certes, tout n'est pas également beau dans les trios pour piano et cordes de Beethoven. Soutenir que le trio en *mi* bémol (œuvre posthume), écrit par Beethoven à quinze ans, est autre chose qu'un gentil babillage superficiel, dans le style de Haydn et de Mozart, serait aller un peu loin. Admirer sans réserves les ingénieuses variations en *mi* bémol, op. 44 (1792-93) serait pousser au delà des limites permises le culte beethovenien.

Mais on peut dire que le maître apparaît déjà presque complètement formé dans ses trois trios op. 1, composés vers l'âge de vingt-cinq ans, et dans le trio op. 11 écrit en 1798, et dont la partie de violon était originairement conçue pour clarinette.

Les deux trios op. 70 (1808) ont fait une très vive impression. Le premier, en *ré* majeur, avec son célèbre *largo*, d'un sentiment si tragiquement douloureux, est trop connu pour que je m'y arrête. Le second, en *mi* bémol, — que l'on joue peu — est d'un sentiment moins net, plus atténué, mais il ne parle pas moins à l'âme, et sa *Stimmung* plus féminine et plus raffinée lui donne une étrange puissance de séduction.

Je ne dirai rien non plus du *Trio à l'Archiduc* (op. 97, 1811), si ce n'est pour signaler qu'on y trouve déjà appliqué, dans le sublime *andante*, le principe fécond de la « grande variation » lyrique, qui va jouer un rôle si important dans les derniers quatuors et dans les dernières sonates de piano.

Le petit trio en *si* bémol (œuvre posthume) que Beethoven écrivit en 1812, pour l'envoyer à « sa petite amie Maximilienne Brentano » ne comporte qu'un seul mouvement : il appartient à cette catégorie d'œuvres de la dernière période de la vie du maître, dans lesquelles le grand enfant qu'il resta jusqu'à sa mort

(1) Avec le Quatuor Joachim.

(2) Avec MM. Bosquet et Chaumont.

(3) Avec MM. Cortot et Casals.

reprenait le dessus et se servait de la musique comme d'un jouet.

Enfin les variations sur la chanson : *Ich bin der Schneider Kadu* (op. 121, éd. 1824), bien que fort belles, n'atteignent pas la hauteur de l'introduction si pathétique et d'une puissance de son presque orchestrale, qui les précède.

CH. V.

Le Concert Durant : Mozart.

Le meilleur concert que M. Durant ait donné jusqu'à présent... Le plus homogène comme exécution... Le plus significatif au point de vue des progrès accomplis par le jeune chef d'orchestre : de plus en plus, la conception de l'ensemble primant le détail, sans le négliger, influence sa manière de diriger, et l'on ne pourrait plus, aujourd'hui, l'accuser de « signoler » au détriment de la ligne générale.

Programme curieux, exceptionnel... Une toute petite symphonie, la première de Mozart, écrite quand le maître avait huit ans : rien de « prodigieux » ; de l'assimilation adroite des procédés en usage en 1764 ; dans les mouvements vifs du début et de la fin, de la gaité bon enfant, exprimée dans un langage instrumental grêle, menu, quelque peu raide : un *andante* aux allures archaïques, avec une petite pointe de romantisme délicieusement rendue par le cor.

L'air par lequel débute *Idoménée* (1781) : assez conventionnel, mais déjà animé de ce souffle pathétique, qui, manié avec plus de souplesse, donne une beauté si pure aux « airs sérieux » des opéras-comiques qu'écrivit Mozart dans la suite ; fort difficile à chanter : M^{lle} Delhaye s'en est tirée avec honneur.

La symphonie concertante avec violon et alto soli : totalement inconnue en Belgique, bâtie sur des riens, mais ces « riens » sont développés avec tant d'art que l'ensemble forme un tout d'une délicatesse exquise. MM. Capet (1) et Van Hout exécutèrent les soli de violon et d'alto avec un sens raffiné du classicisme propre à Mozart, fait de sensibilité et d'élégance spirituelle.

Enfin, M. Durant avait mis à son programme le *Requiem* ou du moins la partie de ce dernier dont l'auteur est sans nul doute Mozart lui-même. L'œuvre a été mise au point de la façon la plus remarquable, grâce surtout au concours de M. Carpay et de son chœur mixte, dont l'interprétation a été irréprochable. Les solistes, M^{me} Ceuppens-Houzé, M^{lle} Flament, MM. Lheureux et Bréiny, ont chanté leurs parties dans le style voulu. La voix de M^{me} Ceuppens, d'une suavité céleste, convenait admirablement à la partie du soprano, mais celle de M. Bréiny était d'une tessiture un peu élevée pour la partie de la basse.

Le *Requiem* reste une œuvre discutable à bien des égards. Ses audaces harmoniques et instrumentales, ses accents parfois vraiment tragiques, ses échappées de ciel bleu et ses entrevues de félicité éternelle, ne parviennent guère à lui enlever cet aspect de catholicité mondaine beaucoup plus théâtrale que mystique, qui le mettra toujours bien au-dessous des cantates de Bach et de ses précurseurs.

CH. V.

CONCERTS

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, salle Patria, troisième Concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de MM. Alfred Cortot, Jacques Thibaud et Pablo Casals.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, troisième séance du Quatuor Zimmer. — Le même jour, à 8 h. 1/2, salle Patria, concert symphonique dirigé par M. J. Strauwen, avec le concours de M^{lle} S. Poirier.

Mardi, à 8 h. 1/2, salle Patria, concert donné par M^{me} Henriette Schmidt, violoniste, et M. Gervase Elwes, ténor. — Le même soir, à la Maison du Peuple, concert de musique belge moderne avec le concours de M^{me} Crickboom, M^{lle} Laenen et Levering, MM. Crickboom et Gaillard.

(1) M. Capet dirige, à Paris, un Quatuor à cordes réputé.

Jeudi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de violon par M. César Thomson.

Vendredi, à 8 h. 1/2, salle Patria, premier concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer avec le concours de M^{me} Noordewier-Reddingius, MM. Crickboom, Lambert, Minet et Strauwen. — Vendredi également, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, troisième séance du quatuor « Piano et Archets ». Au programme : Quatuor n° 2 de Mozart, Quatuor (op. 41) de Saint-Saëns, Quatuor (op. 25) de Brahms. — Le même jour, à 8 h. 1/2, salle Le Roy, audition des Vingt-quatre caprices de Paganini pour violon seul et de la Chaconne de J.-S. Bach, par M. Alexandre Sebald.

Dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis, avec le concours de M. Ephrem Zimbalist. Au programme : *En Italie*, fantaisie symphonique en quatre parties (R. Strauss), Concerto pour violon et orchestre (Beethoven), *la Forêt*, poème symphonique, première audition (A. Dupont), Sonate en sol mineur pour violon seul (J.-S. Bach), *Fantaisie espagnole* (F.-A. Gevaert). Répétition générale la veille, à 2 heures. — Dimanche également, à 2 h. 1/2, salle Patria, concert donné sous les auspices du Cercle Néerlandais par le célèbre chœur *A capella* d'Amsterdam, sous la direction de M. Anton Averkamp. Le programme se composera d'œuvres de Sweelinck, Bach, Lotti, Valerius, Ingegneri, Mozart, Bruckner, etc. M^{me} Marie Crommelin chantera des œuvres de Bach, Haendel, Haydn, Berlioz, Strauss et Weingartner. Billets chez Breitkopf et Schott frères, ainsi qu'aux bureaux de M. le chevalier de Stuers, 5, place de Brouckère.

La troisième Conférence des Amis de la littérature.

Elle a été faite par M. Iwan Gilkin, qui devait parler des Poètes belges. L'ampleur et la complexité du sujet ont effrayé le conférencier et la causerie, très attachante, très originale, s'est bornée à évoquer les origines du mouvement poétique de 1880. Avant cette date, il y avait en Belgique quelques mauvais versificateurs, et un seul poète digne de ce nom : André Van Hasselt. Vers 1880, Bruxelles devient une vraie capitale et commence à attirer à elle tous les éléments intelligents et actifs du pays. Plusieurs jeunes écrivains vont s'y établir, laissant là la petite ville ou le village natal. Bientôt la nostalgie s'emparera d'eux et leur inspirera des chants de révolte ou de tristesse : c'est la poésie d'un Albert Giraud, d'un Rodenbach. Verhaeren, au contraire, sentira son âme s'exalter jusqu'à la fièvre devant le spectacle tumultueux des grandes capitales, tandis que des poètes comme Théo Hannon ou Iwan Gilkin lui-même — tout au moins dans sa première manière — se laisseront aller au charme morbide et vicieux de ce qu'on pourrait appeler la poésie du trottoir. On voit la thèse, et comment le conférencier voulait montrer l'influence du développement des grandes cités sur le mouvement poétique d'un pays. Est-elle tout-à-fait vraie ? Il n'y a pas de thèse tout-à-fait sans reproche. Mais elle est ingénieuse et, quand il s'agit par exemple d'un poète comme Rodenbach, elle aide à mieux comprendre le sens profond de son œuvre. M. Iwan Gilkin avait entremêlé sa causerie de citations bien choisies et nettement caractéristiques. Son succès fut très grand. L'indépendance du jugement s'unissait, dans sa conférence, au désir de faire mieux connaître et aimer nos écrivains nationaux. Il a prouvé qu'un conférencier peut parler avec bienveillance de ses confrères en littérature sans renoncer le moins du monde à son droit de critique.

À l'issue de la soirée de l'Hôtel de Ville de Bruxelles, M. Carton de Wiart a annoncé au public que M. Giraud, empêché de faire sa causerie sur le Théâtre belge, serait remplacé à la tribune par M. Edmond Picard. Des applaudissements nourris ont accueilli cette excellente nouvelle.

G. R.

PETITE CHRONIQUE

Un grand nombre de candidats se disputaient le poste de bibliothécaire à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, devenu vacant à la suite de la mort de M. Gustave Lagye. C'est M. Grégoire Le Roy, qui, à l'unanimité, l'a emporté sur ses concurrents.

La Ville ne pouvait faire un meilleur choix. M. Grégoire Le Roy s'est, par ses beaux poèmes *Mon cœur pleure d'autrefois* et la *Chanson du Pauvre*, classé au premier rang des hommes de lettres belges et sa nomination a été accueillie de toutes parts avec la plus grande sympathie.

Les membres artistes du Cercle artistique de Bruxelles ont décidé, en vue de s'associer aux manifestations de solidarité que provoquent les désastres d'Italie, d'organiser un concert et une exposition de dessins, croquis, esquisses, gravures et lithographies qui seront ensuite mis en loterie. Le nombre des billets (à 20 francs l'un) sera strictement limité à celui des œuvres offertes à la tombola.

L'exposition sera ouverte du jeudi 4 au dimanche 7 février inclusivement.

La Société des Beaux-Arts s'est réunie lundi en assemblée générale. Elle a nommé membre d'honneur M. Jan Stobbaeris; membres correspondants étrangers, MM. Mari Bauer, Bernard Boutet de Monvel, Ferdinand Hodler, René Piot; membre effectif artiste, M. Egide Rombeaux en remplacement de Jef Lambeaux; membres correspondants belges, MM. Albert Crahay, René Gevers, Marcel Jefferys, Georges Minne et Jacob Smits.

Le second Salon de printemps aura lieu au mois de mai, au Cinquantenaire.

Le sculpteur Ch. Samuel expose dans son atelier, 36, rue Washington, du 16 au 23 janvier, le buste qu'il vient d'achever de S. A. R. M^{me} la princesse Albert de Belgique.

M^{lle} Augustine de Rothmaler fera mercredi prochain, à 5 heures, au Cercle artistique, une conférence sur *George Sand à Nohant* illustrée de projections.

L'éditeur Edmond Deman fera paraître le mois prochain les *Petites villes à pignons*, quatrième partie de « Toute la Flandre », de M. Emile Verhaeren. Celui-ci achève en outre en ce moment un volume de vers intitulé *Rythmes souverains*.

C'est le lundi 25 janvier qu'aura lieu au théâtre de la Monnaie la répétition générale publique de *Monna Vanna* au bénéfice des victimes de la Sicile et de la Calabre. La première représentation est fixée au mercredi 27.

Voici la distribution de l'ouvrage de MM. Maeterlinck et Février : Guido Colonna, M. Bourbon; Prinzivalle, M. Verdier; Marco Colonna, M. Billot; Trivulzio, M. Petit; Borso, M. Delrue; Torello, M. Delaye; Vanna, M^{me} Pacary; Védio, M^{lle} De Bolle.

Une tentative originale en matière d'auditions musicales aura lieu prochainement à Bruxelles sous les auspices de l'Institut musical et dramatique d'Ixelles et avec des éléments appartenant à l'Institut. Il s'agit d'acclimater chez nous un genre d'auditions pratiqué depuis nombre d'années en Allemagne sous le nom de *Musik-Austellungen* (expositions de musique), séances destinées à faire connaître les œuvres nouvelles, de bon style et de petite difficulté, de nature à intéresser la grande masse des amateurs. De jeunes élèves de l'Institut exécuteront des morceaux pour piano à deux ou à quatre mains, pour violon, etc., le tout encadré d'une causerie qui sera faite par M. E. Glosson.

Des invitations pourront être demandées à l'Institut d'Ixelles, 35, rue Souveraine, ainsi que chez les principaux éditeurs de musique.

On nous écrit d'Anvers que M. Georges Pitsch a obtenu, mercredi dernier, un grand succès en interprétant avec autant de sentiment que de rythme et de sûreté le Concerto d'Eugène d'Albert et le Poème de Victor Vreuls pour violoncelle et orchestre.

L'Institut de France a acquis, pour y installer la bibliothèque et les archives que lui a léguées le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, l'immeuble que possédait à Chantilly la Congrégation de Saint-Joseph de Cluny. Les formalités administratives sont accomplies et les travaux d'installation vont commencer incessamment.

Les collections, objets d'art, portraits de famille, meubles anciens, etc., appartenant au défunt vont être, par les soins de M. Eugène Gilbert, exécuteur testamentaire du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, réunis à l'Université de Louvain, qui a fait approprier trois salles pour les recevoir.

Le peintre A.-W. Finch, établi depuis plusieurs années à Helsingfors, vient de faire en cette ville une exposition de ses dernières œuvres, dont la plupart furent exécutées au cours d'un récent voyage en Italie. Le grand succès remporté par cette exposition montre combien le talent de notre compatriote est favorablement apprécié en Finlande.

De Paris :

Le théâtre de l'Oeuvre représentera mercredi (répétition générale), jeudi et vendredi prochains, au théâtre Femina, *Perce-Neige et les Sept gnomes*, conte en vers de Grimm adapté par M^{lle} J. Dortzal, musique de scène par J. Massenet, et la *Chaîne*, drame en un acte de M. Level et Jacques Monnier.

Nous apprenons avec plaisir que M. H. von Tschudi vient de réintégrer ses fonctions de directeur des Musées impériaux de Berlin. On se rappelle qu'il avait été envoyé « en congé » par l'Empereur, qui n'a point les mêmes tendances artistiques que l'éminent conservateur, — loin de là!... Un décret l'exila à Cassel. Mais le vent a tourné : à la suite des incidents qui ont fait assez de bruit pour que les échos en arrivent aux artistes qui nous lisent, le chancelier de Bulow a prié M. von Tschudi de reprendre sa place à Berlin. Nous nous en félicitons grandement pour l'art et pour les artistes.

M. Siegfried Wagner vient d'achever une nouvelle comédie lyrique, *Herzog Wildfang*, dont la première représentation aura lieu dans la petite ville de Plauen, en Saxe.

Ce quatrième ouvrage du fils de Richard Wagner est, dit-on, intéressant comme sujet et la musique en est fort jolie.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Tapisserie ancienne à personnages

à vendre publiquement, le 21 janvier courant, à 1 heure.

Phalempin (France-Nord)

Phot. sur demande aff. — MARIAGE, notaire audit lieu.

L'Intermédiaire de la Presse

lit, traduit, découpe tous les journaux et revues du monde et en adresse des extraits sur tous sujets et personnalités.

Bruxelles, 54, rue de l'Ermitage (Avenue Louise).

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicov, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 1,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n ^o	0,25	Le n ^o	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE BLACK Van Loey Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM Breitkopf et Hærtel, Bruxelles.

“ LA BALANCE,, (VIESSY)

REVUE RUSSE DE LITTÉRATURE ET D'ART

1909. Sixième année. — DIRECTEUR : SERGE POLIAKOFF

Poèmes. Nouvelles. Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les sciences. Comptes rendus de tous les livres nouveaux parus soit en langue russe, soit en toute autre langue et envoyés aux bureaux de la Revue.

La Balance paraît tous les mois en livraisons d'un grand format, avec dessins (en noir et en couleurs) d'artistes russes et étrangers. — Prix d'abonnement pour l'Union postale : 18 francs par an.

Bureaux : Moscou, Place de Théâtre. Métropole, 23.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

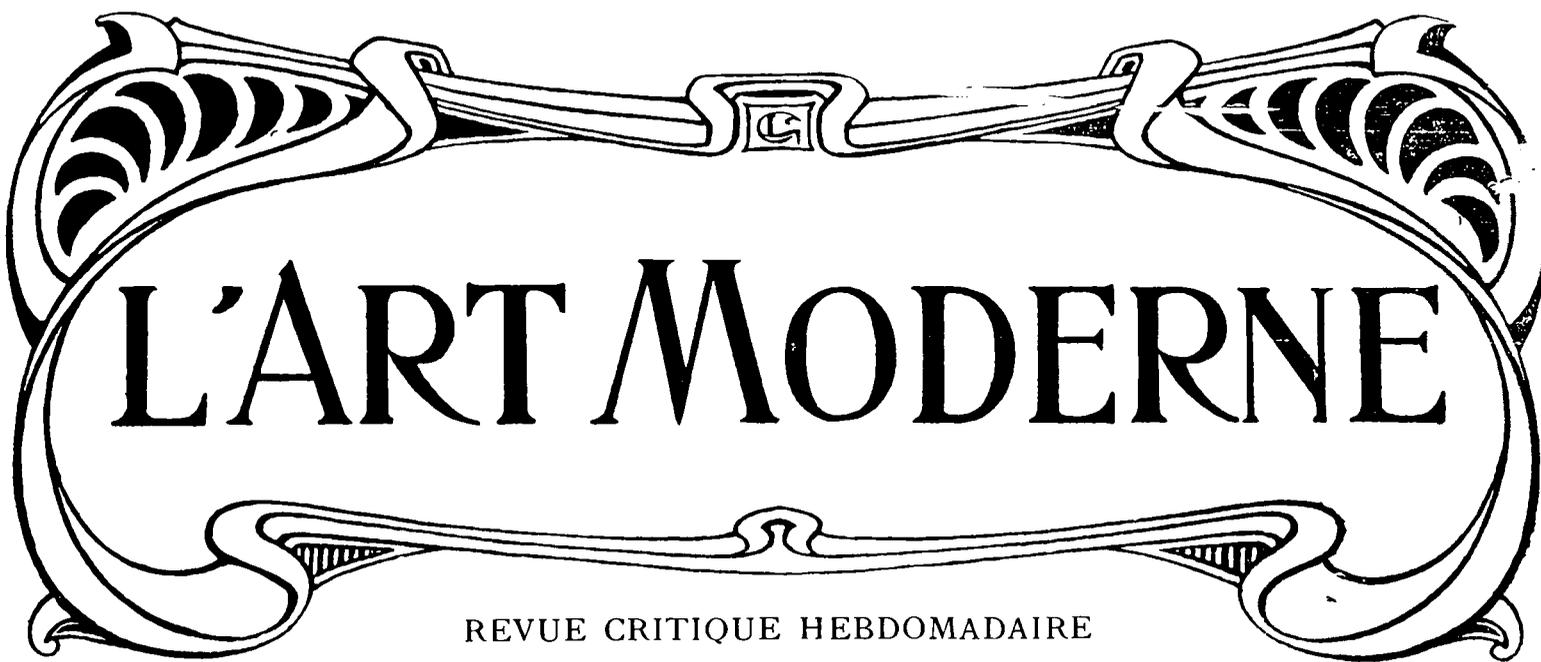
83, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. (Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.)

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Divergences musicales (OCTAVE MAUS). — Ernest Reyer (O. M.) : *Notes biographiques*. — Les vers de Jean Dominique (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Concert Ysaye (Ch. V.). — Chronique théâtrale. (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Charles Tardieu* (O. M.). — Concerts. — Petite Chronique.

DIVERGENCES MUSICALES ⁽¹⁾

Faut-il approuver, faut-il blâmer ceux qui limitent la musique à la sensation? Et quel sort l'avenir réserve-t-il à leurs tentatives?

Il y a, selon moi, une distinction à établir entre la musique pure, c'est-à-dire celle dont l'expression émotive résulte de ses propres ressources, et la musique lyrique, qu'éclaire un texte explicatif. (Ce texte peut même n'être pas chanté ou récité, lorsqu'il sert à guider pas à pas la description symphonique : songez à *l'Après-midi d'un faune*.)

Dans la première, extérioriser musicalement une sensation, c'est fixer rapidement sur la toile une « impression ». Cette sensation exprimée, comment construire l'œuvre dont elle est la cellule, si la raison n'intervient pour en déterminer le plan, le style et les

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

proportions? Lorsqu'elle est adaptée à un poème qui en précise le sens, la musique peut, dans une certaine mesure, se libérer des rigueurs de la forme. Si, au contraire, elle est livrée à sa propre dynamique, il faudra bien qu'elle puise ses éléments expressifs dans l'eurythmie de ses combinaisons, dans l'ordonnance de ses phrases, dans le développement méthodique des moyens dont elle dispose. Sinon elle ne réalisera qu'un chaos sonore. Son architecture, c'est la structure anatomique des vertébrés, la ramure des arbres, la charpente des édifices. Il faut qu'on la sente sous la peau, sous les feuillages, sous les briques, sans qu'elle apparaisse. C'est elle qui supporte et soutient l'appareil extérieur que nous percevons. Et cette nécessité de « construire » est si évidente que, lorsqu'il aborde la musique pure, M. Debussy lui-même s'y soumet. Son quatuor à cordes, par exemple, sous une forme libre en apparence, est classiquement édifié.

D'agréables assemblages de sonorités flattent notre oreille, et nous éprouvons parfois de l'agrément à retrouver, musicalement noté, l'écho de nos propres sensations auditives. Mais ce ne sont là que jeux dont on se lasse. L'imitation, pas plus que la reproduction photographique, ne peut émouvoir. L'évocation, qui seule touche nos cœurs, est subordonnée au style, c'est-à-dire à la forme.

N'accordez donc qu'un intérêt relatif aux théories par lesquelles on tente de substituer à la langue qu'ont parlée Bach, Beethoven et Franck un dialecte qu'on prétend appelé à régénérer notre vocabulaire. N'ai-je pas entendu récemment un des apôtres de la secte nouvelle

dire dédaigneusement, après une audition du quatuor de Franck : « Cela ne m'intéresse pas ; c'est de la musique polyphonique » ? Le temps remettra les choses au point.

Je suis loin, toutefois, de méconnaître le vif attrait que présentent certaines des compositions que la scission a fait naître. Ce sont des bruits de cloches, des bruissements de feuillage, la chanson de l'eau, le sifflement du vent... Par la liberté du système harmonique et la flexibilité du rythme, par la diversité chatoyante des colorations, par la nouveauté qui résulte de l'emploi d'intervalles empruntés à l'Orient, ces œuvres ont introduit dans la musique occidentale des éléments propres à la rajeunir et à en rafraîchir les expressions. On peut douter toutefois qu'elles survivent longtemps à l'impression de surprise et de curiosité qu'elles ont fait naître. Quand nous serons blasés sur leurs timbres inédits, sur les silhouettes de pagodes et de minarets qu'elles érigent, leur polychromie nous paraîtra sans doute trop superficielle pour captiver notre attention. N'est-ce pas le cas, entre autres, pour le charmant musicien norvégien Edward Grieg, qui passionna un moment l'opinion pour reprendre bientôt sa place secondaire ?

*
* *

Ces réserves ne s'appliquent pas à l'expression lyrique de la musique appuyée uniquement sur la sensation. Ici l'évolution a une signification et une importance capitales.

Un musicien de génie servi par un poème d'une lumineuse beauté a donné au drame musical une orientation imprévue. Et son esthétique me paraît durable parce qu'elle subordonne la sensualité des sons à la vie expressive du texte poétique. Tandis que la musique se borne à suggérer des émotions, le drame expose le conflit de sentiments qu'elle fait naître. L'intellectualité et la sensibilité, dont l'association est indispensable à toute œuvre d'art, se trouvent ainsi réunies.

Cette conception s'écarte de celle des maîtres du drame lyrique. Dans les partitions de Wagner, par exemple, — auxquelles il faut rattacher presque toute la production scénique moderne (rappelez-vous *Fervaal*, *l'Étranger*, *le Roi Arthur*, *Salomé*, *Ariane et Barbe-Bleue*), — l'orchestre se fait, selon l'expression de M. Laloy, l'exégète infatigable de l'action et le héraut des symboles. L'élément symphonique y prend une telle place que maintes pages de la partition peuvent être détachées du poème. Jouées dans les concerts, elles ont une signification indépendante du texte verbal qu'elles commentent. « Dans *Pelléas et Mélisande*, — je laisse ici la parole à M. Laloy, — chaque caractère s'exprime dans la ligne même du chant avec une précision, une justesse et une intensité miraculeuses, et cela

par la seule vertu d'une mélodie libre, modelée sur la parole, et en même temps profondément musicale.

« Et tout ce que les personnages ne disent pas, toutes les raisons de leur cœur qu'ils ne s'avouent pas à eux-mêmes, toutes les suggestions des choses qu'ils subissent sans les comprendre, tout ce qui se cache au fond de leur conscience, c'est la vivante symphonie de l'orchestre qui le révèle et le réalise (1). »

M. Debussy se signale par deux innovations, ou plutôt par deux rénovations capitales. D'une part, il ramène le chant à la ligne presque unisonale de la psalmodie catholique, image la plus exacte de la parole latine et française. L'arbre grégorien reverdit comme par miracle. M. Vincent d'Indy a évoqué incidemment celui-ci dans *Fervaal*, où le chant liturgique *Pange lingua* sert de conclusion au drame, dans *l'Étranger*, dont l'antienne *Ubi caritas et amor* forme l'un des motifs fondamentaux, dans *Jour d'été à la montagne*, etc. M. Debussy s'abrite à son ombre et tisse de ses rameaux la trame même de son œuvre.

L'autre particularité, c'est l'abandon du dualisme des modes, le majeur et le mineur, qui régit l'harmonie depuis le XVII^e siècle, et le retour aux modes variés du plain-chant, dont les apparentes dissonances dérivent du libre jeu de la mélodie. Ici encore, par la spontanéité de ses harmonies, M. Debussy s'abrite aux vénérables traditions qui lui ont dicté ses libertés rythmiques.

Il est donc tout aussi inexact de voir en lui un novateur que de considérer M. d'Indy comme un révolutionnaire parce qu'il s'est forgé une langue rythmique et harmonique personnelle. Écoutez ce que dit de lui M. Laloy, que je cite avec plaisir parce qu'il apporte dans ses appréciations sur les deux maîtres qui incarnent à l'heure actuelle nos divergences musicales autant d'impartialité que d'intelligence compréhensive : « Sa musique a un accent décidé, noble et hardi ; seul Rameau a aussi grand air avec autant d'élégance. Je dirais volontiers que c'est une musique *déterminée*, et j'entends par là non seulement la précision de son harmonie, la netteté de ses divisions et la force de ses rythmes, mais aussi et surtout son allure fière, un peu hautaine, dont l'effort se dissimule sous un demi-sourire contenu et sérieux (2). »

Fervaal et *l'Étranger* ont exercé une action directe sur la production musicale de ces dernières années. Je n'entends parler que de celle qui nous intéresse, car il serait vain d'analyser celle des fabricants patentés qui alimentent le théâtre, au retour de chaque saison, d'un produit estampillé de leur marque de fabrique. Et

(1) L. LALOY. *Le Drame musical : Claude Debussy* (Mercurie musical, 1905, p. 241).

(2) L. LALOY. *Le Drame musical moderne : Vincent d'Indy* (Mercurie musical, 1905, p. 15).

pour ne citer que les œuvres encore inédites, dans *Guercœur* d'Albéric Magnard, *Éros vainqueur* de Pierre de Bréville, *Cœur de Rubis* de Gabriel Grovlez et même le *Cœur du moulin* de Déodat de Séverac, qui combine fréquemment les deux influences contradictoires, vous trouverez, sous la diversité des tempéraments, des analogies de conception musicale, de procédés, de style, avec les œuvres de M. Vincent d'Indy. Celles-ci sont conçues selon l'esthétique du drame wagnérien, bien qu'elles s'en distinguent radicalement par l'inspiration mélodique, par la spiritualité musicale et par l'orchestration.

Il est probable que l'influence de M. Debussy modifiera dans l'avenir cette conception. Déjà, dans le lied, la forme se métamorphose. Les mélodies de MM. Ravel, Inghelbrecht, Albert Roussel, Raymond Bonheur, Léon Jongen et autres échappent aux rythmes réguliers dont se servirent Schubert, Schumann, Duparc, Fauré, par exemple ; — et le lied n'est-il pas l'esquisse du drame lyrique ?

Il faut s'en réjouir en tant que cette renaissance affirme une réaction contre les complications sonores et l'agitation frénétique qui ont désorbité le drame musical. Le paroxysme de cette progression incessante d'effets fait, par exemple, de la *Salomé* de M. Richard Strauss un type de grandiloquence boursoufflée, de rhétorique prétentieuse et de vulgarité. L'auteur, dont je ne conteste ni le talent ni l'énergie créatrice, a montré, par le déséquilibre de la musique et du poème, à quelle aberration peut conduire l'abus des procédés que le génie de Wagner a employés avec discernement. Un orchestre qui ne se tait jamais (et quel tonitruant orchestre !) étouffe continuellement les voix. Ce n'est plus un commentaire musical, c'est une vocifération instrumentale ininterrompue.

Souhaitons que ces excès décident les musiciens à retourner à la simplicité et à la concision. Deux voies s'ouvrent à eux : celle que leur a tracée M. d'Indy, celle que leur ouvre M. Debussy. L'une et l'autre les mèneront au but, car ce ne sont point, quand on va au fond des choses, des routes divergentes, mais deux avenues parallèles créées par le clair génie français.

OCTAVE MAUS

ERNEST REYER

Plus qu'ailleurs peut-être, la mort d'Ernest Reyer a eu en Belgique, qui fut le berceau de sa gloire, un écho douloureux. C'est, en effet, au théâtre de la Monnaie que l'auteur de *Sigurd* trouva, il y a vingt-cinq ans, l'hospitalité que lui refusaient obstinément les directeurs successifs de l'Opéra, et c'est à Bruxelles qu'on acclama pour la première fois l'œuvre qui devait prendre aussitôt après l'une des premières places dans le répertoire lyrique moderne. Musiciens et amateurs bruxellois gardent, — et qui les en

blâmerait ? — quelque fierté de l'événement. Le séjour de Reyer parmi eux en 1884 et le grand souvenir que laissa à Bruxelles sa pathétique interprète, M^{me} Rose Caron, s'unissent étroitement dans la mémoire des artistes. Et s'il fût né sur les rives de l'Escaut ou de la Meuse au lieu d'avoir honoré de son premier sourire le département des Bouches-du-Rhône, Reyer n'eût pas compté en Belgique plus d'affections, d'admiration et de dévouements. On put le constater en 1890, lors de la première représentation de *Salammbo*, qui, malgré la faiblesse de l'ouvrage, valut au maître un succès flatteur.

C'est à ces deux partitions, qu'un injuste ostracisme reléqua dans les cartons de leur auteur au delà du temps où elles auraient logiquement dû prendre leur essor, qu'Ernest Reyer dut sa renommée. Celle-ci est pure, car elle récompensa un labeur probe et digne, une vie droite dont aucune compromission n'altéra la sincérité.

Reyer fut plus grand peut-être par la fermeté de son caractère que par le talent qu'il dépensa dans les quelques œuvres lyriques auxquelles se réduit son activité créatrice. Il posséda, comme l'écrivit au lendemain de sa mort M. Gaston Carraud, le premier, le plus rare mérite de l'artiste : la personnalité. Son art n'est point du tout celui de Rossini, d'Opéra, de Meyerbeer, de Gounod, d'aucun de ceux qui se sont partagé, au moment où son esprit se formait, les faveurs de la mode. Il a choisi plus haut ses modèles, et su se garder indépendant de ceux mêmes qui l'ont influencé le plus profondément : Berlioz, Weber, Gluck. Il a été, à leur exemple, et avec un don frappant, non pas seulement un assembleur de sons, mais un évocateur d'êtres, de paysages, j'oserai dire : de races disparues.

S'il n'arriva pas à égaler les maîtres dont il adopta l'es hétéroclite, il n'en dota pas moins le théâtre musical d'ouvrages dont la fraîcheur d'idées, la noblesse, l'accent ému et le lyrisme passionné prolongèrent à notre époque le règne d'un romantisme chaleureux et éloquent.

L'homme et l'artiste s'associaient dans une entité harmonieusement équilibrée. Et c'est un juste hommage que rendit à Reyer M. Dujardin-Beaumetz en rappelant sur sa tombe, après les mérites du compositeur, les qualités morales de cette haute personnalité : « L'indépendance de sa pensée et de son caractère, la netteté de ses opinions, la vivacité de son imagination, son intelligence incisive que tempéraient les plus exquises qualités du cœur, un esprit aussi prompt à l'attaque qu'à la riposte, tout contribuait à donner à sa forte personnalité un relief particulièrement puissant. Reyer était bien la haute expression de cette race provençale où l'agitation féconde des idées se traduit naturellement par cette intensité de mouvement et de vie qui révèle l'accord de la pensée et de l'action. »

O. M.

Notes biographiques.

M. Ernest Rey, dit Reyer, était né à Marseille le 1^{er} décembre 1823. Élève de l'École communale de musique de Marseille, il vint compléter à Paris son éducation musicale.

En 1850, il écrivit une ode-symphonique, le *Sélam*, qui fut exécutée à la salle Ventadour. Peu après, il faisait son début scénique en donnant au Théâtre-Lyrique *Maître Wolfram*, qui fut repris à l'Opéra-Comique en 1873. Puis il écrivit pour l'Opéra la musique d'un ballet, *Sacountala*, et reparut au Théâtre-Lyrique avec la *Statue*, opéra en trois actes, dont le succès fut vif. Et

en 1862, il fit représenter au théâtre international de Bade *Erosstrate*, opéra en trois actes, qui fut joué sans succès à Paris en 1871.

N'ayant pu, par la suite, faire accepter ses ouvrages dans les théâtres de Paris, M. Reyer fit représenter à la Monnaie de Bruxelles *Sigurd* en 1884 et *Sulambo* en 1890, que l'Opéra de Paris reprit en 1885 et en 1892.

M. Reyer a peu travaillé en dehors du théâtre. Outre une scène dramatique, la *Madeleine au désert*, exécutée aux Concerts Populaires en 1874, et un hymne, l'*Union des Arts*, on ne connaît de lui que deux recueils de mélodies, quelques morceaux de musique religieuse, quelques cantates, etc.

Critique musical distingué, il a collaboré à l'ancienne *Revue française*, au *Courrier de Paris*, à l'ancienne *Presse*, au *Moniteur universel* et au *Journal des Débats*. Il a réuni un certain nombre d'articles en un volume intitulé *Notes de musique*.

Élu membre de l'Académie des Beaux Arts le 11 novembre 1876, il était, depuis le 14 juillet 1899, grand-officier de la Légion d'honneur.

Les Vers de Jean Dominique.

Après l'*Anémone des mers*, je ne pensais pas que Jean Dominique pût se dépasser. Il me semblait qu'on avait atteint là quelque chose d'extrême mais qu'il n'y avait pas moyen d'aller plus loin dans l'expression de certains sentiments indicibles et rares.

Mais c'est la magie propre aux vrais poètes de déjouer ces prévisions propres aux littérateurs et de surprendre par une perpétuelle, une inépuisable nouveauté. Et après l'*Ombre des roses*, la *Gaule blanche* et l'*Anémone des mers*, voici que Jean Dominique publie encore un recueil de poèmes appelé : l'*Aile mouillée* (1), qui ne contient que vingt-deux pièces, mais dont la plupart sont des merveilles.

Contrairement à tant d'écrivains en vers (réguliers ou libres) qui évoluent avec peine et lenteur des balbutiements maladroits du jeune homme aux habiles développements oratoires de l'homme mûr, mais toujours en demeurant en pleine prose, sans jamais trouver la source pure du sentiment, Jean Dominique, méprisant les efforts et les travaux, les écoles et les techniques, les discussions et les genres est essentiellement et ingénument un poète. Il n'a pas eu à s'essayer pour écrire en vers : mais la forme poétique lui fut aussi naturelle que le don même de la parole et si cette forme fut, les premiers temps, imparfaite et un peu gauche, elle avait cependant déjà les traits essentiels et caractéristiques auxquels on reconnaît le lyrisme intérieur et vrai.

Il est bon, il est sage, il est doux de pouvoir ici ne plus penser avec la foule et d'opposer à la cohue des rimeurs primés, officiels, fêtés... et vides quelques rares privilégiés, visités par les fées, hantés par la mystérieuse puissance et qui ont de la musique en eux.

Jean Dominique a de la musique en lui : l'instrument le mieux accordé, par le plus savant des rhéteurs, ne donne pas le timbre exquis de cette voix mélancolique. Je ne dirai pas : « Lisez-le », mais : « Ouvrez son livre, et écoutez-le. » Rien n'y est fait pour l'abstraite satisfaction de l'œil qui compte les syllabes et retrouve les consonnes d'appui, rien n'y est fait pour les grammairiens, les érudits ni personne de tous ces gens qui jugent une œuvre d'après sa conformité avec des règles dont ils ne savent d'ailleurs

pas la primitive raison d'être; mais tout s'y adresse au cœur par la sûre médiation de l'oreille, le juge suprême, au délicat instinct.

Jamais Jean Dominique, qui pourtant n'abusait guère jusqu'ici des verbes compliqués ou rares, n'en a élu de plus simples, de plus familiers, jamais sa syntaxe, pourtant sans rétorsions, ne fut plus pure, jamais on ne put mieux le juger qu'ici, dans ce livre de l'*Aile mouillée*. Et pourtant jamais il ne fut plus secret, plus lointain, plus absent que dans cette apparence d'abandon. Sa mélancolique douceur est devenue mystérieuse et la souffrance qu'il avouait autrefois et dans le corps de laquelle le sang rouge du cœur coulait, charnellement encore, s'est tout à fait spiritualisée; il n'en reste, dirait-on, qu'une blanche et angélique effusion : calme prière du soir planant sur le souvenir du jour.

Ce petit livre ne sera pas compris par tout le monde, mais ceux qui sont dignes de l'aimer le chériront de plus en plus. Ils y trouveront, à chaque visite, un calme élyséen, une tranquillité de l'âme, une candeur enfantine et ils en ressentiront la bénéfique et reposante influence.

Ne croyez pas d'après cela que l'inspiration qui anime la muse de l'*Aile mouillée* soit froide; elle est au contraire humaine, profonde, vivante, mais elle ne se montre pas.

Comme un oiseau dans l'immobilité du vol,

son ardeur prodigieuse mais indiscernable suscite des mouvements dont la mesure et la lenteur peuvent égaler la frivole attention. Et on la devine vaguement, on pressent sa force, mais sans pouvoir en comprendre la nature.

Il faut savoir un gré immense à Jean Dominique de cette discrétion, si rare. Songez que cette poésie est confidentielle, mais, si loin qu'elle plonge dans l'aveu, il reste quelque chose qu'elle ne dit point et qu'on devine à peine. Et plus elle dit, plus on voit qu'il reste à dire. Ainsi deux sens parallèles courent au long de ces lignes de musique intime, et le second sens donne au premier sa profondeur et son attrait.

Lorsque Jean Dominique parle du cœur, de la tendresse, du souvenir, de l'amour, de la souffrance, il dit à leur propos toutes les choses ravissantes que leur évocation peut susciter dans une imagination ornée, délicate et ingénue à la fois. Et c'est un jaillissement adorable de pensées et de sensations infiniment subtiles et rarement exprimées. Mais si belles que soient toutes ces belles paroles, elles font allusion à quelque chose de beaucoup plus profond et de tout à fait ineffable et incommunicable : ce qui est, chez chacun de nous, notre secret, la réserve inconnue dont nous offrons la force à nos sentiments successifs, dont nous prêtons la vie à nos illusions, le trésor inalienable du cœur. Et dans les poèmes de Jean Dominique, on pense toujours à cela, on touche toujours cela.

C'est l'accompagnement mystérieux et monotone, profond, qui soutient les légères mélodies du Gilles chanteur. Et lorsqu'elles se sont tues, voilà qu'il s'élargit dans notre cœur un sentiment très serein, comme une douleur que l'on a savourée tout entière et dont il ne reste que l'âme, l'ombre, le souvenir. Aucune parole ne se présente pour exprimer cela; c'est l'essence même du silence. Non pas du silence primitif qui précède la parole ou l'action mais de celui qui leur succède, qui les résorbe en soi, les résume et les annule. C'est le silence de la fin du jour, lourd de pensée, plein de rêves, mais qui jusqu'au sommeil refusera de se rompre.

Oui, c'est cela surtout que je voudrais faire entendre : que Jean Dominique est le poète du silence. A la fin de l'*Ombre des Roses*, il y avait un poème en prose qui commençait ainsi :

« Puisque je t'ai perdu, ô Silence, c'est toi que je chanterai d'abord. »

Eh bien, il l'a toujours chanté. Il n'a dit que les choses que l'on pense sous son empire, il a exprimé avec des paroles — bien douces, il est vrai, bien basses ! — ce qu'il s'est toujours réservé de rêver les lèvres closes, il l'a évoqué lui-même, comme l'idole vague du crépuscule, qui respire le suprême arôme des amours finies avec le jour. Il s'est voué tout entier au silence, lui et ses pensées, et ses sentiments, et sa candeur, et ses chants si purs.

On dirait vraiment que, dans une longue nuit d'été, calme et sans bruit, tout à coup s'est élevé un faible cri qui révélait tout ce que l'âme humaine, affolée de tendresse, peut rêver dans son éphémère passage, peut désirer de pitié, d'harmonie et d'éternité, et puis qu'il s'est éteint dans l'universelle sérénité, si irrévocablement qu'on ne sait plus s'il était contre ce silence une protestation passionnée et... vaincue ou la voix même et l'aveu enfin de ce silence.

Chante, Gilles, et sois pur, et ne t'endors qu'au jour,
Quand tu chancelleras de sommeil et d'amour !

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE CONCERT YSAÏE

Thibaud, Cortot, Casals... Le concours de ces trois magiciens devait nécessairement décider du succès du concert. Et le succès est venu, très grand, très enthousiaste. Non pas que les œuvres interprétées par les trois artistes fussent particulièrement transcendantes... Seul peut-être le concerto en ré mineur de W.-F. Bach a été une belle surprise. On ignore assez généralement que le fils aîné de Jean-Sebastien avait du génie, et que malgré le désordre de sa conduite, — que l'on connaît surtout, — il manifesta ses dons dans des œuvres qui dépassent considérablement, en virilité et en inspiration, les compositions beaucoup plus célèbres de son frère Philippe-Emmanuel. Le concerto qu'a joué M. Cortot, — évidemment un concerto d'orgue transcrit pour piano, bien que le programme n'en dit rien, — est précisément l'une de ces œuvres tellement grandes que l'on pourrait, sans se tromper sur sa valeur, la mettre en parallèle avec les plus beaux morceaux d'orgue de Sebastien Bach. M. Cortot l'a exécuté d'une manière singulièrement suggestive : on eût dit qu'il avait métamorphosé son Pleyel en orgue.

Le concerto pour violoncelle de Brahms (op. 102) n'était pas inédit à Bruxelles. M. Durant l'avait donné l'an passé à l'un de ses concerts. J'en ai dit alors (1) le bien et le mal que j'en pensais. Mon impression est restée la même. MM. Thibaud et Casals n'ont pu y ajouter rien de plus que ce qu'y avaient mis M. Glickboom et M^{lle} Ruegger au Concert Durant.

Le concerto pour piano, violon et violoncelle de Beethoven, à l'exécution duquel prirent part les trois grands artistes, venait heureusement compléter le cycle des trios exécutés par eux, la semaine d'avant, au Cercle artistique, par une œuvre nécessitant le concours de l'orchestre. C'est loin d'être l'une des meilleures compositions du maître. Bien que datant d'une époque (1804) où son génie était déjà complètement développé, elle est extérieure, superficielle, parfois vulgaire, et elle a de telles longueurs que les nombreuses coupures pratiquées par les exécutants apparais-

(1) Voir *Art moderne* du 3 mai 1908, p. 142.

sent toutes naturelles. Beethoven devait à coup sûr la mépriser profondément, et aurait trouvé qu'on aurait bien pu la couper tout entière. Ce qui la sauve, c'est son brillant et l'effet d'oraif indéniable qu'elle fait quand elle est exécutée avec brio comme elle le fut par MM. Cortot, Thibaud et Casals.

La partie purement symphonique du concert se composait de fragments importants de la *Psyché* de César Franck, — que M. YsaÏe dirigea *con amore*, et qui eurent un gros succès, — de l'ouverture du *Retour au Pays* de Mendelssohn, œuvre élégante, bien faite, mais très « à l'eau de rose », — des *Murmures de la Forêt* et de l'ouverture du *Vaisseau fantôme*.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Passe-Partout, aux Galeries.

C'est le titre d'un grand journal de Paris, un journal bien moderne, qui s'occupe de tout, se mêle de tout, dirige d'une façon occulte le monde de la politique et de la finance, et fait trembler les ministres que, d'ailleurs, il choisit ou renvoie à son gré. A sa tête se trouve Lionel Régis, homme parti de peu, d'une moralité douteuse, d'un égoïsme sans limite et sans frein. Son succès lui est venu de la confiance extraordinaire qu'il a en soi-même ; et cette confiance, il la doit à l'admiration béate dont ses parents l'ont toujours entouré. Arrivé à la fortune, à la gloire, il fait à sa mère une pension convenable, mais refuse absolument de s'occuper de son frère et de sa sœur. Que ceux-ci se débrouillent, et surtout qu'ils ne gênent pas sa propre ascension ! Son frère, Eugène Régis, a toujours souffert de l'injuste préférence accordée à son aîné, et son caractère s'est peu à peu aigri : il n'est pas jaloux, mais il grogne. Son frère l'a surnommé : le hérisson. Survient une jeune amie de la famille, Jacqueline Héloin, demeurée veuve avec deux petits garçons, et qui voudrait gagner sa vie à Paris. De fort mauvaise grâce d'abord, Lionel Régis l'emploie au *Passe-Partout*. Au deuxième acte, nous l'y retrouvons, secrétaire du patron et, pour son air sérieux, appelée « Minerve » par tout le monde. Elle seule a son franc parler dans la maison. Elle seule ose dire à Régis ce qu'elle pense du milieu interlope dans lequel il vit et des manœuvres plus ou moins honnêtes auxquelles il doit sa grande situation. Étonné, puis séduit, puis emballé à fond, Régis la désire, l'étreint, va l'entraîner dans une aventure où elle laissera son honneur et son bonheur. Heureusement, Eugène Régis arrive à temps pour empêcher Jacqueline de commettre cette irréparable folie. Il l'aime aussi, lui, d'un amour profond et durable, et il lui demande d'être sa femme. Quel ne hésite, n'accepte pas encore. Mais elle ne sera pas à Lionel, et elle fait le *Passe-Partout*. Au troisième acte, nous la voyons en présence des deux frères. Lionel l'assiège de son désir brutal. Eugène la défend avec violence et crie à son aîné tout ce qu'il a, depuis tant d'années, sur le cœur. Ému pour la première fois de sa vie, Lionel renonce à Jacqueline et la pousse dans les bras de son frère.

Ce qu'il y a surtout d'intéressant dans la pièce de M. Georges Thurner, c'est, d'une part, le conflit des deux frères, si simplement, si véritablement humain, et, d'autre part, l'étude des mœurs d'un grand journal moderne et de son chef. On pourrait, à ce point de vue, reprocher à Lionel Régis de manquer un peu de caractère. Nous ne distinguons pas nettement par quelles qualités spéciales d'énergie, d'endurance, par quel génie particulier de l'intrigue, par quels coups d'audace inattendus, par quelles canailleries originales il a conquis sa puissance. La seule scène où nous le voyons « travailler » nous le montre pareil à un maître-chanteur assez banal. Le caractère de son frère n'est pas non plus exempt de tout reproche. Il est vraiment trop geignard et trop naïf et il mérite une part de sa malchance. De son côté, Jacqueline Héloin paraît bien hésitante entre les deux hommes : si elle épouse Eugène, ne regrettera-t-elle pas Lionel ? On sait bien qu'il en est ainsi dans la vie et que les caractères nettement tranchés sont rares : mais le théâtre s'accommode mal de ces nuances et exige des situations claires et des sentiments bien précis.

Toutefois le *Passé-Partout* est une bonne pièce, alertement menée, peuplée de personnages épisodiques très amusants, et s'élevant parfois jusqu'à la puissance. Elle est admirablement jouée aux Galeries. M. Tarride est un Lionel Régis d'un naturel parfait : son succès a été très vif. M^{lle} Jeanne Delmar joue avec son talent délicat le joli rôle de Jacqueline et M. J. Laurent sait mettre de l'élégance et de la passion dans le rôle ingrat d'Eugène Régis.

À l'Olympia, on joue une extraordinaire folie : *Feu la mère de Malamé*, de M. Georges Feydeau, qu'on pourrait sous-titrer : la rentrée du bal des Quat'z'arts, ou encore : la Nu t agitée. Le flegmatique M. Gildès est excellent dans le rôle du mari, M^{lle} Lucile Norbert enlève avec un brio étourdissant celui de la femme nerveuse et jalouse, et M^{me} Lepers fait une bonne d'une drôlerie intense.

Le *Poussin*, de M. Ed. Guiraud, qui précède sur l'affiche cette extravagante bouffonnerie, est une étude, poussée presque jusqu'au vaudeville, des excès de l'amour maternel. À trente ans, et bien qu'il soit inscrit depuis plusieurs années au Barreau Georges Pierrelattes est encore sous la puissance de sa tendre mère : c'est le poussin. L'amour ne l'affaiblit pas. Le mariage même le maintient en tutelle. Il ne sera libre véritablement que quand sa femme lui aura donné à lui un fils, et à sa mère un autre poussin. Cette gentille comédie est fort bien jouée par M^{me} de Mornand, admirablement belle et habillée à ravir ; par M. Baudouin qui, malheureusement, paraît un peu trop son âge, et par l'excellente troupe de l'Olympia.

Au Molière, en matinée, on a repris avec succès le *Toréador*, l'opéra comique d'Adam, et *Bon soir Voisin*, de Poise. Le public fidèle de ces matinées semble prendre grand plaisir à ces reconstitutions de pièces oubliées dans lesquelles tout n'a pas vieilli et où l'on retrouve des pages d'une fraîcheur et d'un charme exquis.

Au même théâtre, *L'Étoile*, d'Emmanuel Chabrier, a succédé à *Boccace*. Elle est charmante, cette opérette, avec son livret ingénieux (il est dû à MM. Leterrier et Van Loo), sa musique alerte et de belle tenue, sa gaieté, son entrain, ses costumes chatoyants, ses décors lumineux, son Orient de fantaisie. M^{mes} Delormes et de Brassy, M. George et Baudouin et leurs camarades la jouent au Molière dans le mouvement et dans le ton qu'il faut. Elle a obtenu un grand et légitime succès.

Au théâtre communal, le cercle *Euterpe* a donné, le 16 janvier, une soirée de gala consacrée à la littérature dramatique belge. Les amateurs du cercle, admirablement préparés par M. Jahan, du théâtre du Parc, leur régisseur, ont fort bien joué *Maitre Alice Hénaut*, de Paul André, et l'extraordinaire vaudeville d'Edmond Picard, *Trémouillet et Mélidon*.

La comédie dramatique de Paul André étudie l'un des mille conflits que le féminisme peut provoquer dans un ménage bourgeois. Jean Darioux et sa femme sont tous deux avocats. Une cause que la femme accepte de plaider, malgré la défense de son mari, amène leur séparation. La médisance, dans la suite, prête fausement à maitre Alice Hénaut une aventure galante. Son mari la croit coupable et refuse de la revoir. Cependant une maladie de leur enfant les réconcilie au pied du berceau.

Il y a là une idée dramatique intéressante, mais qui ne semble pas mise au point. Un mari, tout avocat qu'il soit, ne chasse pas sa femme parce qu'elle lui a désobéi. D'autre part, quelle est la mère qui — remarquez bien que celle-ci adore son mari et son enfant — renoncera par vanité à sa place au foyer ? Ces réserves faites, et en dépit de certaines longueurs au premier acte, il faut reconnaître que la pièce de Paul André est bien conduite et touche en plusieurs endroits à la véritable émotion.

Dans notre prochaine chronique nous rendrons compte de la *Patronne*, de Maurice Donnay, qui obtient en ce moment un joli succès au théâtre du Parc.

GEORGES RENCY

NÉCROLOGIE

Charles Tardieu.

M. Charles Tardieu, membre de l'Académie royale de Belgique, ancien directeur de l'*Indépendance belge* et du journal *L'Art* à Paris, président d'honneur de la Section bruxelloise de l'Association de la Presse belge, est mort à Bruxelles, dimanche dernier, à l'âge de soixante dix ans. L'événement, pour être prévu, car notre confrère souffrait depuis longtemps d'un mal sans espoir, n'en a pas moins causé une émotion douloureuse dans le monde des lettres, où le spirituel chroniqueur et le critique avisé étaient également appréciés.

Wagnérien de la première heure, Charles Tardieu fut, au temps où Louis Brassin initiâ le public bruxellois aux partitions du maître de Bayreuth, l'un des artisans de l'active propagande qui aboutit à asseoir définitivement la célébrité de Richard Wagner en Belgique. L'art musical lui doit beaucoup, car ses jugements, inspirés par un goût sûr et un fervent amour des belles œuvres, étaient généralement écoutés. Dans ses appréciations des Salons de peinture, il apportait le même discernement ; et bien qu'on pût discuter ses tendances, il fallait reconnaître en toutes circonstances la bonne foi, l'impartialité, la sincérité de sa critique. Doué d'une mémoire prodigieuse, armé d'une plume mordante qui faisait de Charles Tardieu un polémiste redoutable, il fut, durant un demi-siècle, le journaliste toujours à son poste, attentif à noter, à décrire, à commenter l'actualité. Il marquait d'un accent personnel ses moindres « échos » et, en maintes occasions, affirma, sous la superficialité du labeur expédié en hâte au jour le jour, les qualités d'un écrivain de race.

On recherchait Charles Tardieu pour sa conversation brillante, son humour, ses réparties malicieuses, ses traits acérés. Ses adversaires les plus malmenés ne lui gardaient point rancune, tant la courtoisie de ses attaques corrigeait ce que celles-ci avaient d'amer. Et ceux-là même qui souffrirent de ses coups de pointe rendent hommage à la vivacité, à la loyauté, au talent de cet escrimeur passionné qui, sur le terrain de la politique et celui des arts, ne cessa, au cours d'une longue carrière, de faire de « belles armes ».

O. M.

CONCERTS

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h 1/2, au Théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M. Erem Zmbalisi.

Judi, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital de piano par M. Léon Sampax.

Vendredi, à 8 h. 1/2, salle Patria, concert par M^{me} Henriette Schmidt et M. Gervase Elwes. — Le même soir, salle Le Roy, audition des Vingt quatre caprices de Paganini pour violon seul et de la Chaconne de Bach par M. A. Sebald.

Samedi, à 8 h. 1/2, salle Patria, concert donné au bénéfice des sinistrés d'Italie par M^{lle} Alice Cholet et M. Julien Cholet avec le concours de M^{mes} A. Archambaud et M. Everaers, MM. H. Seguin, Chautard et G. Metdepenningen.

Dimanche 7 février, à 2 h. 1/2, salle Patria, quatrième concert Ysaye sous la direction du capelmeister A. Birnbaum, avec le concours du maître pianiste Raoul Pugno.

Au programme : 1. Ouverture de *Ruy Blas*, de Mendelssohn ; 2. Concerto n° 23, en la majeur, de Mozart ; 3. Symphonie n° 5, de Tchaïkowsky ; 4. Concerto n° 4, en ut mineur, de Saint-Saëns ; 5. a) *Moltau (Vltava)*, poème symphonique n° 2 (première audition), de Smetana, et b) Ouverture de *Tannhäuser*, de Wagner.

Dimanche 14 février troisième concert populaire, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{me} Schumann-Heink, cantatrice, et de M^{lle} Magdalen Tagliaferro, pianiste. La première chantera l'air de la *Clémence de Titus* de Mozart ainsi que la grande scène de Waltraute du *répuscule des Dieux*, la seconde exécutera les concertos en si b-mol majeur de Beethoven et en ut dièse mineur de Rimsky Korsakow. — Le programme symphonique sera publié ultérieurement.

PETITE CHRONIQUE

Désireux de rendre hommage aux initiatives artistiques dont MM. Kufferath et Guidé ont fait preuve pendant la première période de leur direction, qui a pris cours en 1900, et à l'occasion du renouvellement de leur privilège, un groupe d'habités du théâtre se proposent de leur offrir un souvenir de gratitude et d'affection. Ils ont prié le sculpteur Godofroid Devreese de modeler leur médaillon, qui leur sera remis avec une adresse signée par les donateurs.

L'idée rencontre de nombreuses sympathies. Les souscriptions doivent être adressées à M. Paul Bosquet, trésorier du Comité, rue Royale, 174. Les souscripteurs d'au moins 25 francs recevront la reproduction en bronze du médaillon.

Le violoncelliste Georges Pitsch a donné la semaine dernière à la salle Erard, avec le concours de M^{lle} Valentine Pitsch, un concert qui a réuni un assez nombreux et très enthousiaste auditoire. Dans trois œuvres classiques : une sonate de Locatelli, la sonate en ré de J.-S. Bach et la sonate en la de Beethoven, M. Pitsch a fait apprécier des qualités de musicien et de virtuose qui lui ont valu un succès aussi vif qu'unanime.

M^{lle} Pitsch a, par son jeu sobre et sérieux, contribué à l'excellente impression de cette soirée. Musicienne de race, elle ne craint pas de s'effacer dans les accompagnements et sait reprendre à temps l'autorité que lui donnent un mécanisme développé et une sonorité ample et pleine.

M. Robert Sand donnera le jeudi 28 janvier, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison du Livre, 3, rue Villa Hermosa, une conférence sur : *La Chalcographie*.

De Paris :

M. Vincent d'Indy dirigera, les dimanches 31 janvier et 7 février, l'Orchestre des Concerts Lamoureux. Au programme, entre autres, en première audition, le *Poème de la Forêt*, symphonie en quatre parties, par M. Albert Roussel, interprétée l'hiver dernier, à Bruxelles aux Concerts populaires sous la direction de M. Sylvain Dupuis.

Une nouvelle revue mensuelle de littérature et d'art, *Akademos*, vient de naître à Paris. Elle se présente sous les plus heureux auspices, puisqu'au sommaire de la première livraison figurent les noms d'H. Barbusse, Jean Moréas, Emile Verhaeren, Colette Willy, R. Scheffer, A. Symons, L. Tailhade, T. de Visan, Julian Ochsé, Legrand-Chabrier, etc. On s'abonne (30 fr. par an, 36 fr. pour l'étranger) à l'administration, librairie Messein, 19, quai St-Michel, Paris.

Les représentations de Bayreuth sont fixées aux dates suivantes : 22 juillet, *Lohengrin* ; 23, *Parsifal* ; 26 28, l'*Année de Nibelung* ; 31, *Parsifal* ; 1^{er} août, *Lohengrin* ; 4, *Parsifal* ; 5, *Lohengrin* ; 7, 8 et 11, *Parsifal* ; 12, *Lohengrin* ; 14-17, l'*Année de Nibelung* ; 19, *Lohengrin* ; 20, *Parsifal*.

Les représentations commenceront à 4 heures, sauf celles du *Rheingold*, fixées à 5 heures.

On peut retenir dès à présent à l'administration du théâtre des places pour l'ensemble des six spectacles, ou pour l'une des deux séries de la tétralogie, ou encore pour les représentations réunies de *Lohengrin* et de *Parsifal*. La location s'ouvrira le 1^{er} mars pour les représentations isolées de *Parsifal* des 7 et 8 août.

« Il n'est pas très sûr que Titien ou Velasquez aient été compris de leurs contemporains comme ils eussent désiré l'être, il est

certain que Michel-Ange et Beethoven vécurent dans une solitude affreuse, et la vie de Rembrandt nous apprend la disproportion qu'il peut y avoir entre la trace que laisse un homme dans l'histoire et la place qu'il occupait dans les préoccupations de ses contemporains. »

C'est en ces termes que l'éditeur Floury présente au public l'ouvrage dans lequel M. Elie Faure a tenté d'évoquer d'une façon complète et définitive l'art encore si discuté, à la fois si simple et si profond, d'Eugène Carrière. Le volume, paru dans la collection des Maîtres de l'Art moderne, est orné d'une eau-forte originale de Lequeux d'après le *Christ*, et d'un grand nombre d'illustrations à pleine page ou dans le texte d'après les dessins ou tableaux de l'artiste. Prix de l'édition de luxe (sur Japon, avec double suite de gravures), 50 francs ; de l'édition sur vélin, 25 francs le volume.

Un des projets formés lors du centenaire de Rembrandt, en 1906, fut l'achat et l'aménagement de la maison, située dans la Jodenbreestraat, que le peintre habita de 1639 à 1658. Une commission dont font partie MM. Quack, Bredius, J. Veth et autres a été constituée à cet effet. La libéralité d'un riche Amsterdamois a permis à cette commission d'acheter la maison et d'y faire exécuter les travaux essentiels qui, en abattant les cloisons modernes, permettront de la rétablir, dans ses grandes lignes, telle qu'elle fut du temps de Rembrandt. L'idée de la commission — idée à laquelle on ne saurait qu'applaudir — est de compléter ces aménagements et d'organiser dans la maison une exposition permanente des plus belles eaux-fortes du maître ; on y joindrait des dessins, des autographes, des documents et des livres sur Rembrandt et son époque. La commission fait appel, pour la réalisation de ce plan, au concours de tous les amis de l'art.

Sottisier :

« ... Nus comme le petit saint Jean au jour de son baptême dans ces eaux du Jourdain que certains affirment être familières au député d'Albi... »

G. BERTHOULAT. *la Liberté*, 17 janvier.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYFÈ

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in 8°, comprend de 30 à 35 planches hors texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs ; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Vient de paraître chez MM. A. DURAND & Fils, éditeurs

4, place de la Madeleine, Paris.

ROGER-DUCASSE. — **Variations plaisantes** sur un Thème grave pour harpe obligée et orchestre.

Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. Prix net : 5 fr.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

L'Intermédiaire de la Presse

lit, traduit, découpe tous les journaux et revues du monde et en adresse des extraits sur tous sujets et personnalités.

Bruxelles, 54, rue de l'Ermitage (Avenue Louise).

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

“ LA BALANCE, (VIESSY) ”

REVUE RUSSE DE LITTÉRATURE ET D'ART

1909. Sixième année. — DIRECTEUR : SERGE POLIAKOFF

Poèmes. Nouvelles. Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les sciences. Comptes rendus de tous les livres nouveaux parus soit en langue russe, soit en toute autre langue et envoyés aux bureaux de la Revue.

La Balance paraît tous les mois en livraisons d'un grand format, avec dessins (en noir et en couleurs) d'artistes russes et étrangers. — Prix d'abonnement pour l'Union postale : 18 francs par an.

Bureaux : Moscou, Place de Théâtre, Métropole, 23.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

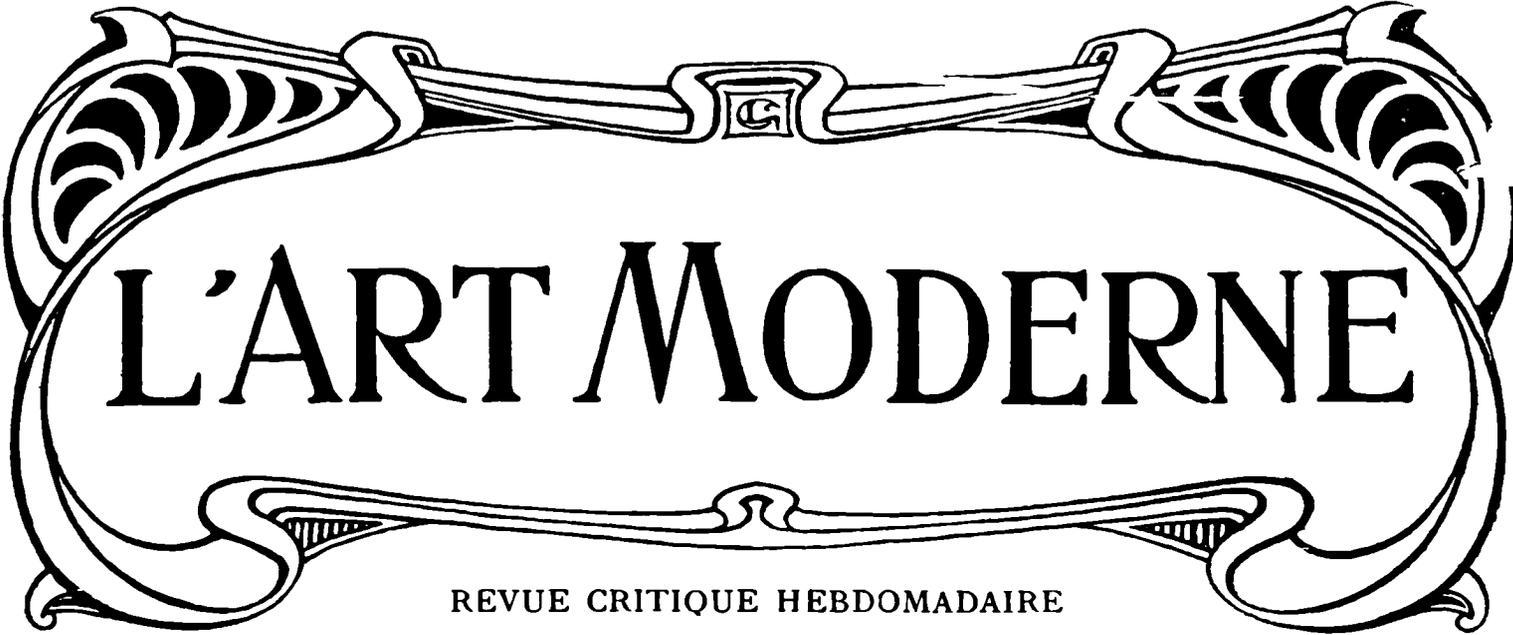
Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Monna Vanna (CHARLES VAN DEN BORREN). — Constant Coquelin (O.-M.). — *George Sand à Nohant* (A. DE ROTHEMALER). — Notes de musique : *Concert de la Société J.-S. Bach*; *le Concert populaire* (Ch.-V.). — Le Théâtre à Paris (O.-M.). — Sicile-Calabre. — Concerts. — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

MONNA VANNA

Drame lyrique en 3 actes, poème de M. Maurice Maeterlinck,
Musique de M. Henry Février.
Première représentation au théâtre de la Monnaie,
le 27 février 1909.

Ce qui frappe à première vue lorsqu'on lit le drame de M. Maurice Maeterlinck, c'est le peu de plasticité musicale qu'il offre. Tout le premier acte, notamment, est si peu fait pour la musique qu'on a la sensation bien nette, en le lisant, qu'il restera toujours plus beau tel quel que sous une forme lyrique quelconque, quelque soin ou même quelque génie qu'on mette à l'en parer. Le mélange d'action rapide et de psychologie subtile que comporte cette première partie du drame s'oppose à ce qu'elle traîne en longueur par le fait de la musique. Le deuxième acte, il est vrai, ne tombe pas tout entier sous le coup de cette inaptitude : le début et le milieu de la scène entre Vanna et Prinzivalle offrent, au contraire, une matière entièrement favorable au développe-

ment musical; mais ce qui suit, et le dernier acte tout entier, — bien qu'à un moindre degré que le premier, — n'offre guère autre chose au musicien que prétexte à un déploiement de sonorités empreintes d'un dramatisme plus ou moins conventionnel.

Autant *l'ellean* suggérait la musique, autant *Ariane et Barbe-Bleue* avait besoin d'elle pour apparaître dans toute sa beauté, — autant *Monna Vanna* pouvait et devait s'en passer.

C'est une tendance très heureuse de notre époque que les musiciens prennent pour poèmes de leurs drames lyriques des ouvrages dus aux grands écrivains, mais encore faut-il qu'ils montrent dans leur choix un certain discernement; et, d'autre part, il ne faut pas non plus que des maîtres de second ordre, si bien doués soient-ils, se mettent à dénaturer des œuvres de premier rang, en y adaptant une musique qui n'en est pas digne. A ce compte, j'aime encore mieux l'ancien système qui consistait à créer des chefs-d'œuvre sur des livrets médiocres, en idéalisant la mince part de beauté qu'ils pouvaient contenir : qu'on se souvienne à cet égard des librettistes de Mozart, de Beethoven, de Weber, de Franck...

M. Février est, malheureusement, un « maître de second ordre. » Il possède une science sûre et de l'adresse, et il a de l'instinct dramatique. Mais ce qui lui manque, — jusqu'à présent du moins, — c'est de faire partie du chœur des élus qui savent faire dire à la musique ce qu'elle n'a encore jamais dit. Certes, il y a dans sa *Monna Vanna* des éléments qui n'excluent pas l'éloge : sa déclamation musicale, qui

ne cesse pas un instant d'emprunter le ton de l'*arioso*, aurait pu être extrêmement monotone; or, elle ne l'est guère, et l'équilibre qu'il établit entre elle et son commentaire symphonique est presque constamment harmonieux. L'orchestration de *Monna Vanna*, sans être originale, est en général supérieure à celle des maîtres dont se réclame l'auteur et en tête desquels se trouvent MM. Massenet et Messager. Certains passages purement symphoniques, tels que le prélude du deuxième acte et la description du convoi qui s'en va vers Pise, sont même traités d'une façon intéressante. M. Février possède, en outre, le sens du mouvement dramatique qu'il obtient par des moyens fort simples et qui se manifeste un peu partout dans son drame, mais d'une façon plus particulièrement heureuse au retour de Vanna au troisième acte : il y a là une certaine puissance où n'interviennent ni les recettes de M. Massenet, ni la brutalité vulgaire des véristes italiens.

Mais à côté de ces qualités, il y a des défauts ou des lacunes qui contribuent à rendre la partition inférieure à ce que l'on aurait pu attendre. La déclamation musicale, si variée soit-elle, manque souvent de noblesse. Le texte en prose excluant la forme de « l'air d'opéra », M. Février semble en éprouver un regret : aussi, chaque fois qu'il le peut, il donne à sa cantilène des inflexions caressantes et fades et la conclut, aux points d'arrêts, par des cadences auxquelles on ne s'attend que trop et qui évoquent le souvenir de M. Massenet et de ses imitateurs. Je ferai toutefois exception pour la scène entre Vanna et Prinzivalle au cours de laquelle ils se rappellent l'un à l'autre leur enfance : ce passage, essentiellement « musicable », a été traité avec délicatesse et distinction par M. Février, et la manière dont l'orchestre y commente le texte, en dialoguant avec les personnages, ne manque pas de charme.

La partie symphonique, quoique supérieure à la partie vocale, a les mêmes défauts. De temps en temps les rôles inutilement sensuels du violon solo viennent avertir l'auditeur que M. Février est dans les meilleurs termes avec l'auteur de la *Méditation de Thais*. On pourrait dire d'ailleurs, après avoir entendu *Monna Vanna*, que M. Février est un « Massenet épuré », un Massenet qui, pour suivre la mode, aurait choisi pour poème un drame en prose, aurait renoncé à la « Petite table » et à la « Valse des roses », et aurait pris la décision d'écrire moins vite et d'être moins cynique dans ses procédés.

L'interprétation de *Monna Vanna* est soignée et intéressante. M^{me} Pacary est une belle Vanna, à la diction claire, au jeu adroit et intelligent. Ses costumes sont splendides et sa coiffure blond pâle, à la florentine, lui va singulièrement bien.

M. Bourbon, en Guido, est le tragédien sûr de lui, l'acteur épris de son rôle, le chanteur vivant, expressif

et constamment en progrès que l'on voudrait ne jamais voir quitter la scène de la Monnaie. Je n'aime guère M. Verdier en Prinzivalle : il n'a ni le physique ni la voix mâle que l'on voudrait : il ténorise avec trop de tendresse. M. Billot, dans le rôle du vieux Colonna, — le plus mauvais de la partition, — n'a de vieux que sa barbe et ses cheveux blancs. M. Petit est excellent en Trivulzio. Les autres rôles sont bien tenus.

M. Dupuis dirige l'orchestre avec grand soin.

Les décors de M. Delescluze méritent une mention spéciale. Ils sont réussis au delà de toute expression : quand l'intérêt musical languit, c'est une joie de pouvoir contempler l'intérieur du palais de Colonna avec ses magnifiques fresques dans la manière de Benozzo Gozzoli, la tente de Prinzivalle faite d'étoffes d'un rouge indéfinissable, et, au troisième acte, la vue lumineuse du baptistère et de la cathédrale de Pise.

CHARLES VAN DEN BORREN

CONSTANT COQUELIN

Interrogée par un journaliste sur l'impression que lui causait la nouvelle de la mort de Coquelin, M^{me} Suzanne Desprès répondit avec sérénité : « Elle me laisse indifférente. » C'est, dans sa franchise inusitée (ah ! qu'on farde habituellement la vérité autour des funérailles !) l'expression d'une opinion qu'eussent énoncée, s'ils avaient osé être sincères, la plupart des artistes questionnés. Certes, la disparition de ce brave homme, qui fut un comédien en probe et un loyal directeur de théâtre, est, en soi, regrettable, et l'on s'incline avec respect devant la douleur des siens. Mais au point de vue artistique, le seul auquel, logiquement, devait se placer la créatrice de *Poil de carotte*, les dithyrambes que provoque cet événement ne sont nullement proportionnés à l'importance de l'événement. Encensé de son vivant, Coquelin s'était dans une apothéose. S'il n'avait prescrit, avec une modestie qui est toute à sa louange, que son inhumation fût accomplie avec discrétion dans ce village de Pont-aux-Dames où il fonda généreusement une maison de retraite pour les invalides de la Rampe, on lui eût peut-être décerné le suprême honneur des funérailles nationales. Sous Gambetta, qui le découvrit et en fit une célébrité, on n'y eût, croyez le bien, pas manqué.

Aux yeux des comédiens d'aujourd'hui, et c'est ce qui justifie l'indifférence de M^{me} Suzanne Desprès, Coquelin ne représente, en raison des limites étroites de son idéal et de ses moyens dramatiques, qu'une figure de second plan. Il tint avec maîtrise les rôles de valets dans le répertoire. Il fut un Mascarille frondeur, un Crispin plein de verve. La farce était son élément, et s'il joua le *Bourgeois gentilhomme*, s'il incarna même *Tartuffe*, il demeura, dans tous ses rôles, et jusque dans celui de *Cyrano de Bergerac*, composé pour lui par M. Edmond Rostand, le Scapin étourdissant auquel le vouaient la volubilité de sa diction, le comique de sa physionomie et l'animation joyeuse de sa mimique. Dans cette réalisation qui résume son talent dramatique, sa voix nasillarde, sonore, perçante, le servait à souhait. M. Nozière l'a défini d'un mot synthétique : « Il était

un trompette, comme M. Mounet-Sully est un orgue.» A une époque où les Antoine, les Gemier, les Guitry, les Lugné-Poe, les Leborgny, les De Max, les Feraudy balbutiaient encore les fables de La Fontaine, cette voix, cette articulation et cette désinvolture pouvaient suffire à éblouir les foules. Aujourd'hui, la conception d'un comédien de valeur est tout autre, et l'école à laquelle appartenait Coquelin paraît singulièrement démodée.

Celle-ci trouvait déjà, il y a quelque vingt-cinq ans, d'irréductibles adversaires. Se souvient-on des coups de sifflet par lesquels, dans sa juvénile impertinence et son ardente conviction artistique, Max Waller accueillit, au Théâtre des Galeries si ma mémoire n'est pas en défaut, les tirades précipitées de l'illustre comédien en représentations? Ce fut un gros scandale, et le procès qui en fut la conséquence, — procès de principe qui passionna la *Jeune Belgique* et toute la Littérature d'alors, — fournit à Georges Rodenbach l'occasion de faire une étincelante plaidoirie, l'une des seules qu'il prononça, à laquelle répliqua non moins spirituellement M. Eugène Robert, demeure, lui, fidèle au Palais.

Si la réputation de Coquelin n'en fut guère atteinte, il demeura acquis qu'on pouvait le discuter, et cela surprit prodigieusement ceux qu'un bromidisme invétéré courbait docilement devant sa gloire. On prit conscience d'une forme moins surannée, d'un art plus souple, plus humain, plus vaste et plus émouvant. Si Max Waller eût vécu jusqu'à nos jours, nul doute qu'il eût pris le train de Paris pour aller embrasser Suzanne Després.

O. N.

George Sand à Nohant.

M^{lle} A. de Rothmaler a fait le 20 janvier au Cercle artistique, sous ce titre : « George Sand à Nohant », une conférence fournie de documents inédits admirablement ordonnée, et qui fut dite avec une simplicité élégante et un charme communicatif qu'a vivement ressenti l'auditoire, exceptionnellement nombreux. George Sand à Nohant, aux sources de sa vie et de son génie, apparut comme la plus haute incarnation d'elle-même; comme la George Sand déjà classée que l'avenir retiendra.

M^{lle} de Rothmaler a bien voulu communiquer à *L'Art Moderne* un fragment de cette belle causerie, qu'accompagnèrent, au Cercle artistique, d'intéressantes projections lumineuses.

Du haut de la côte de Corlay nous découvrons tout à coup une large vallée aux grands horizons bleus. L'Indre coule au fond sous des berceaux d'aulnes sombres. Le pays, planté d'arbres, coupé d'innombrables haies, a de loin l'aspect d'un bocage. Nous sommes dans la « Vallée Noire », au pays de George Sand, celui qu'elle a peint avec amour dans *Valentine*, dans *André*, dans les *Lettres d'un Voyageur*, où elle a déroulé les scènes de ses romans champêtres, qu'elle a fait entrer, en un mot, dans la géographie littéraire de la France. A défaut de grandeur, ce pays a la fraîcheur et le charme; il est ravissant à la pointe du printemps quand toutes les haies de prunelliers en fleur étendent sur la campagne leur blancheur légère et transparente.

Passé le village de Vicq on aperçoit, à gauche de la route, les arbres d'un parc : C'est Nohant. Nous prenons un petit chemin entre deux haies; au bout de quelques pas nous débouchons sur une minuscule place de village. L'herbe y pousse sous quatre très

vieux ormes; quelques maisons sont éparpillées autour. Au milieu, un petit calvaire, la pierre des morts; au fond, une pauvre église au porche de bois.

A droite de la petite place, qui sourit dans son abandon, une grille s'ouvre et l'on aperçoit, derrière un massif, la façade d'une grande maison claire. L'autre façade, que l'on découvre de la route, donne sur le jardin et le parc. Voici les deux cèdres que George Sand fit planter à la naissance de son fils et de sa fille. Le jardin, un bon jardin de province, est soigné, non peigné; le parc est un petit bois envahi par le lierre et le buis sauvage, toujours tapissé au printemps de pervenches et de primevères en fleurs.

Presque rien n'est changé ici depuis près d'un siècle, depuis le temps où la petite Aurore Dupin élevait, au plus obscur de ce bois, un autel de rocaille et de fleurs à « Corambe » et, sacrifice agréable à cette divinité bienveillante, y rendait solennellement la liberte aux papillons et aux oiseaux captifs.

Entrons dans la demeure accueillante et sans prétention : un large vestibule où tourne un escalier de pierre, et nous sommes dans la salle à manger, toute blanche, très simple. A cette table hospitalière se sont assis, au cours d'un demi-siècle, tous les amis, obscurs ou illustres, de la châtelaine de Nohant, ses amis berrichons d'abord, Rollinat, Néraud, Michel de Bourges, qui iront à la postérité avec les *Lettres d'un Voyageur*; et les hôtes célèbres d'un moment ou d'un temps, depuis Liszt et Chopin, Delacroix et Balzac jusqu'à Flaubert, Renan, Dumas fils et le prince Napoléon.

Voici le grand salon avec les portraits de famille : Aurore de Koenigsmark, beauté célèbre, qui eut d'Auguste II le Fort, électeur de Saxe et roi de Pologne, un fils qui devait être le maréchal de Saxe, le vainqueur de Fontenoy. Le pastel de Maurice de Saxe par Latour est au-dessus de la cheminée. Une fille du maréchal de Saxe, Marie-Aurore, épousa à trente ans le fermier-général Dupin de Francueil, le beau Francueil aimé autrefois de M^{me} d'Épinay et qui était encore à soixante-deux ans le charmant Francueil. Un pastel nous le montre, assis une palette à la main, la physionomie fine et tendre; en face, en un forme charmante, leur fils unique, Maurice Dupin, brillant officier de l'Empire, qui fut le père de George Sand. Puis des portraits de George Sand elle-même et de ses enfants.

Dans un coin de la demeure se cache la curiosité de Nohant : le théâtre des marionnettes, à côté d'un vrai petit théâtre bien monté, où, sous le second Empire, des comédiens illustres vinrent essayer les pièces à succès de George Sand : *le Mariage de Victorine*, *le Marquis de Villemor*.

Les marionnettes furent le grand divertissement de la vieillesse de George Sand. Il y en a deux cents, fort expressives. Son fils Maurice les a sculptées et peintes. Il les faisait jouer avec un talent très original dans des pièces improvisées qui rappellent la « comédie de l'art » italienne.

Toute l'existence de George Sand se lie étroitement à Nohant.

C'est ici que s'écoula son enfance, entre sa grand-mère et un vieux précepteur qui lui donna une éducation presque virile. On peut se représenter vers 1812 la petite fille aux grands yeux — elle avait alors huit ans — se promenant dans les allées du jardin aux côtés de cette grande dame d'ancien régime, avec son éternelle robe de soie brune et sa coiffure à l'ancienne mode, qui la formait aux belles manières. En revanche, elle courait aussi les « traînes » avec les enfants du village. Avec eux elle faisait « le ravage », avec eux elle allumait de grands feux dans les prés

humides de l'automne, et elle leur contait de belles histoires.

Après un séjour de trois ans à Paris, au couvent des Anglaises, dont elle nous a laissé dans *l'Histoire de ma Vie* la fraîche et vive peinture, Aurore Dupin revint à Nohant. Sa grand-mère étant morte, l'unique héritière du domaine épousa à dix-huit ans le baron Dudevant. C'est à Nohant qu'elle vécut, occupée de soins domestiques, neuf années d'un mariage qui ne fut pas heureux.

Elle se plaisait, elle se plut toujours à tous les travaux des femmes; mais par de vastes lectures, par une longue correspondance avec un ami lointain, par la douleur aussi, s'élaborait à l'insu de tous, à l'insu d'elle-même, la future Georges Sand. Elle ne se fût jamais révélée sans doute si la vie domestique ne fût devenue intolérable; alors, par une de ces brusques résolutions qui contrastèrent toujours avec sa passivité naturelle, la jeune M^{me} Dudevant partit pour Paris.

(*La fin prochainement*)

A. DE ROTHMAIER.

NOTES DE MUSIQUE

Concert de la Société J.-S. Bach.

Nous avons donc maintenant une Société J.-S. Bach à Bruxelles. C'était une chose nécessaire; pareille institution devrait exister et prospérer partout où l'on aime vraiment la musique, car J. S. Bach est le plus grand épurateur du goût qui soit, et là où il règne, il devient impossible de supporter la médiocrité et de lui laisser prendre la place encombrante qu'elle n'a que trop occupée jusqu'ici dans nos concerts.

Le concours de M^{me} Noordewier-Reddingius donnait au premier concert Bach de cette année un attrait tout particulier. On se souvenait avec émerveillement de l'avoir entendue, l'an passé, dans la *Passion selon saint Mathieu*, au festival organisé par la Société néerlandaise de bienfaisance, et l'on attendait son retour avec impatience pour pouvoir admirer son talent, cette fois dans une œuvre profane de Bach, la cantate nuptiale *O holder Tag*. Elle n'a déçu personne. Sa voix angélique, si merveilleusement sereine dans les épisodes lyriques de la Passion, s'est faite ici tendrement passionnée et vibrante d'un enthousiasme profond et concentré. Ne s'agissait-il pas de louer le doux pouvoir de la musique? La cantate de Bach, en effet, sous prétexte de célébrer le mariage d'un ami du maître, ne prend autre chose pour thème que l'éloge de la musique et sa défense contre ses detracteurs (1). Et c'est alors, parmi des récitatifs polis et repolis jusque dans les moindres détails, un déroulement d'airs à *da capo* qu'animent des mélodies divinement tendres et douces, enveloppées de souples guirlandes de vocalises rendues par la voix humaine, le hautbois ou la flûte, tandis que les cordes et le clavecin parfument l'harmonie et complètent l'ensemble.

Sans parler de la Suite d'orchestre en *ré* majeur, — celle qui contient le célèbre *Aria*, — le programme comportait encore le lumineux concerto en *ré* mineur pour deux violons, qui fut exécuté avec chaleur et avec style par MM. Crickboom et Lambert, et une sonate en *ut* mineur (tirée de l'*Offrande musicale*), pour violon, flûte et piano. Cette dernière est l'un des joyaux les plus précieux de la musique de chambre: le cadre froid de la salle Patria lui convenait peu; elle a néanmoins produit un effet d'irrésistible séduction, grâce à l'interprétation pleine de charme de MM. Crickboom, Strauwen et Minet.

M. Zimmer dirigeait l'orchestre; ses progrès sont sensibles; il devient plus adroit, plus sûr de lui et acquiert plus d'autorité;

(1) Il paraît d'ailleurs que Bach, qui trouvait cette cantate de circonstance fort réussie, la fit exécuter encore une fois, après le mariage de son ami, en y adaptant un texte exclusivement consacré à la louange de la musique (Schwartz, *J.-S. Bach*).

mais dans les passages en *tutti*, et, d'une manière générale, quand il y a des nuances rythmiques à obtenir, il semble qu'il ne soit pas encore totalement maître de son corps d'instrumentistes.

Le Concert populaire.

Encore un petit prodige! Décidément il en pleut! Après le petit von Vecsey, le petit Elman; après le petit Elman, le petit Zimbalis. Ce dernier n'est ni moins bon ni moins mauvais que ses congénères, et suggère les mêmes réflexions. Après une exécution splendide du concerto de Beethoven, d'une sonate pour violon solo de Bach ou de toute autre œuvre du beau répertoire, vous voilà tout perplexes et vous vous demandez avec anxiété: « Est-ce possible! Tant d'autorité à cet âge! Est-ce que cela vient de lui? Est-ce qu'il sent réellement ce qu'il joue? ». Succès sur toute la ligne... Public emballé... On bisse... Et, sans se faire prier, le petit prodige, transformé en tzigane de bas étage, revient jouer un ou deux petits morceaux à effet, aussi plats, aussi vulgaires que possible... Non! le petit prodige n'a pas compris, n'a pas éprouvé ce qu'il joue. On le lui a inculqué, et, en bonne mécanique enregistrée, il s'est assimilé à merveille. Plus tard, il comprendra... Et il se repentira alors d'avoir mis un jour Bach et les tziganes sur le même pied.

Une œuvre déjà ancienne de M. Richard Strauss, *En Italie* (op. 16), *La Forêt*, poème symphonique de M. Dupont, et la *Fantaisie espagnole* de Gevaert constituaient le programme symphonique de M. Dupuis.

La *Fantaisie espagnole* est très joliment orchestrée pour l'époque à laquelle elle a été composée (vers 1850); elle est solidement bâtie et ne manque pas de verve. La *Forêt* de M. Dupont est bien écrite, mais d'inspiration assez courte: c'est de la bonne musique d'amateur.

Quant à la « fantaisie symphonique » de M. Strauss, que M. Dupuis a dirigée avec beaucoup de vigueur et un grand sens du pittoresque, elle est, comme beaucoup d'œuvres de l'auteur de *Salomé*, un mélange étonnant de richesse d'inspiration et de géniale vulgarité. Le début du premier mouvement (*Dans la campagne*) est plein d'une émotion véritable et profonde. Les ruines de Rome (2^{me} mouvement) n'inspirent à M. Strauss que des choses incohérentes ou d'un sentiment faux. L'*Andantino* (*Au bord de la mer à Sorrente*) est voluptueux à en devenir énervant, mais délicieusement orchestré. Le dernier mouvement, bâti sur la chanson populaire *Funiculi Funicula*, est pittoresque et amusant.

CH. V.

P. S. — Je n'ai pu assister à la troisième séance du Quatuor *Piano et Archets*, cette séance ayant eu lieu le même soir que le concert de la Société J.-S. Bach. A huitaine, faute d'espace, le compte rendu du magnifique concert donne au profit de la Société néerlandaise de bienfaisance, sous les auspices du Cercle néerlandais de Bruxelles, par le Chœur *A Capella* d'Amsterdam.

LE THÉÂTRE A PARIS

La Dette, pièce en trois actes de M. GABRIEL TRARIEUX. — **Les Jumeaux de Brighton**, quatre actes de M. TRISTAN BERNARD (THÉÂTRE ANTOINE). — **En Camarades**, deux actes de M^{me} COLETTE WILLY (THÉÂTRE DES ARTS).

Je ne vous surprendrai guère en vous disant que M. Gémier a remporté, une fois de plus, dans un nouveau rôle fait à sa taille qui lui fournit l'occasion de déployer toutes les ressources de son talent pathétique, un succès considérable. De plus en plus le directeur du Théâtre Antoine s'affirme comme l'un des plus grands comédiens de ce temps et chacune de ses créations, loin de le montrer semblable à lui-même, révèle en lui des aspects inédits. Sa magistrale interprétation d'un rôle de médecin, le docteur Barthe, soumis à l'épreuve d'un cas de conscience délicat, constitue le principal attrait de la pièce de M. Gabriel Trarieux que vient de représenter le Théâtre Antoine. Celle-ci met en œuvre

des moyens que le melodrame a banalisés et son intrigue, passablement laborieuse et inutilement surchargée, repose sur un cas trop particulier pour nous émouvoir. C'est du théâtre anecdotique dont la portée ne dépasse pas celle d'un honnête roman. Ses personnages, d'une psychologie exceptionnelle, manquent d'humanité et même de vraisemblance. Tout l'artificiel des conventions surannées transparait sous l'apparence de vie moderne dont l'auteur cherche à nous donner l'illusion. Il y a, certes, de l'accent et même de la puissance dans certaines scènes, qui trahissent l'homme de métier que l'*Ahbi* et l'*Otage* ont classé dans l'opinion. Mais on excuserait volontiers quelques maladresses scéniques en faveur d'une originalité de pensée plus profonde, d'une observation moins superficielle, d'une conception dramatique plus vaste et plus neuve. *La Dette*, au surplus, est fort bien jouée et merveilleusement mise en scène.

Une joyeuse comédie de M. Tristan Bernard, les *Jumeaux de Brighton*, inspirée au délicieux auteur de *Monsieur Codomat* par les *Ménechmes* de Plaute et dans laquelle M. Janvier est irrésistiblement comique, complè le spectacle. Joués l'an dernier au Théâtre Femina, les *Jumeaux de Brighton*, pour n'être pas du meilleur Tristan Bernard, n'en ont pas moins retrouvé sur la scène du boulevard de Strasbourg l'accueil sympathique que justifient la gaité, la verve, l'esprit, le mouvement et la bonne humeur de ce vaudeville achevé.

* * *

Au Théâtre des Arts, *En Camarades* a servi de début à M^{me} Colette Willy, qui aborde avec succès la littérature dramatique. Cette petite comédie toute en nuances, d'une délicatesse et d'une subtilité de sentiments vraiment exquis, repose sur la plus frêle action : un ménage s'aime « en camarades », c'est-à-dire avec une indépendance qui tolère tous les enfantillages, tous les flirts, toutes les hardiesses qu'interdisent, dans les milieux plus disciplinés, les conventions matrimoniales. Mais il suffit à Fanchette de se trouver en tête à tête avec « le Gosse », dans la garçonnière où l'a poussée la curiosité, et aussi, peut-être, une pointe de jalousie, pour éprouver l'amertume des trahisons. Et de son côté, Max, instruit de l'imprudence de sa femme, n'hésite pas à quitter brusquement la belle Marie, qui lui a accordé un rendez-vous, pour s'empressez auprès de Fanchette et la reconquérir. Le deuxième acte, qui concentre l'intérêt de ce petit drame intime, révèle la sensibilité raffinée, la mélancolie et le tempérament impulsif d'un rivain que *la Requête sentimentale* et les *Vrils de la Vigne* ont placé au premier rang des écrivains d'aujourd'hui. Cet essai dramatique, dans lequel l'auteur remplit lui-même avec grâce le rôle principal, n'a pas déçu ceux qui admirent l'art très personnel et très neuf de M^{me} Colette Willy et fondent sur lui de hautes espérances.

O. M.

SICILE-CALABRE

Nous avons annoncé que *La Belgique artistique et littéraire* se proposait de publier un album de grand luxe, dont le produit de vente serait versé à la souscription en faveur des sinistres d'Italie.

MM. P. André et F. Larcier ont rencontré, dans leur généreuse initiative, un accueil vraiment unanime et admirable, tant de la part du public que de celle des artistes belges.

L'album sera édité de façon superbe. Il contiendra des planches hors texte en couleurs et de nombreuses illustrations en noir ainsi que des pages de musique aux orphes alternant avec des poèmes et des proses inédits, le tout signé de nos meilleurs peintres compositeurs et écrivains.

Dès à présent sont remis en manuscrits et les dessins de MM. Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Iwan Gilkin, Carton d'Witt, L. Courouble, L. De laire, M. des Obiaux, J. Destree, P. André, Fierens Gevaert, G. Garnier, E. Gillert, H. Liebrecht, F. Mahutte, G. Marlow, H. Maubel, Sander Pierron, G. Rency,

Arnold Goffin, L. Solvay, Gérard Harry, A. Vierset, H. Davignon, Grégoire Le Roy, Robert Sand, Jules Leclercq, F. Van den Bosch, G. Virrès, L. Chomé, Hubert Krains, Marg. Van de Wiele; — Amédée Lynen, V. Rousseau, A. Rassenfosse, G. Flasschoen, X. Mellery, E. Claus, A. Bastien, M^{me} Cailteux, Ch. Watelet, Louise Danse, Géo Bernier, C. Montald, F. Kknopff, M.-J. Lefebvre, W. Wagemans, J. Ensor, J. Lambeaux, Ch. Samuel, C. Van Offel, O. Coppens, E. Ganz, G.-M. Stevens, G. Charlier, Ch. Houben, Eug. Smits, A. Pinot, A. Delaunois, E. Laermans, Ch. Van den Eeden; — P. Gilson, E. Mathieu, A. Deppe, Th. et Charles Radoux, P. Lagye, Fremolle, etc., etc. Nombreuses autres collaborations, tout aussi brillantes sont, en outre, promises.

L'album de *La Belgique artistique et littéraire* sera encarté dans une couverture en quatre couleurs due au grand artiste Constant Montald. Il sera adressé à toutes les personnes qui auront fait parvenir aux bureaux de la Revue, 26 28, rue des Minimes, à Bruxelles, avant le 1^{er} février, une somme d'au moins 5 francs. Les noms de ces souscripteurs seront publiés dans l'album. L'album ne sera mis plus tard en vente en librairie qu'au prix de 20 francs.

La plupart des auteurs des illustrations ont abandonné les originaux de leurs dessins à MM. P. André et F. Larcier, qui feront, de ces œuvres d'art inédites, ainsi que de nombreux tableaux et sculptures dont il leur est fait don dans cette intention, une vente aux enchères au profit de la souscription de *La Belgique artistique et littéraire*.

CONCERTS

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, premier concert du Conservatoire, sous la direction de M. Edgar Tinel. Au programme : Symphonie n° III de Beethoven; *Adieux à la mer* (chœur), arioso de *Quentin Durward*, *Jacques Van Artevelde* (cantate), de F. A. Gevaert.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, récital de piano par M^{me} Henriette Eggermont Grande-Harmonie.

Au Cercle artistique : *la Musique russe*, conférence par M. M.-D. Calvocressi, avec illustrations musicales par M^{lle} Clara Schultz, M. Katchenowsky et M. Ricardo Vinès.

Jeudi, à 8 h. 1/2, salle Patria, concert de M. Pablo Casals avec le concours de M^{lle} H. Zielinska, harpiste, et de M. B. Socias, pianiste. Au programme : œuvres de J.-S. Bach et E. Moor.

Dimanche prochain, à 3 heures, concert de la Société de musique de Tournai Halle aux Draps. Au programme : *Rédemption*, de Cesar Franck; *Cantate nuptiale* de J.-S. Bach. Soliste : M^{lle} Marie Pironnav). Concerto pour violoncelle de Dvôrák et sonate de Locatelli (M^{me} Camposacchi Jessler). Le concert annuel de la Société est fixé au dimanche 18 avril à 2 h. 1/2. Il sera consacré à *Sainte-Lulmille* de Dvôrák première exécution en français. Solistes : M^{mes} Homburger et Philippi, MM. Plamondon et Frolich.

Egmont et *Le Christ au Mont des Oliviers*, de Beethoven, figurent au programme du 3^{me} Concert Durant, qui sera donné à l'Alhambra les 20 et 21 février. Solistes : M et M^{me} A. Plamondon, M^{me} Andriani, M. Brétiny. Location : Maison Katto, 46-48, rue de l'Écuyer.

CHRONIQUE THEATRALE

Théâtre du Parc : « La Patronne ».

Le métier d'auteur dramatique est un métier bien difficile. Si le public vous fête, la critique vous boude, et réciproquement. Si vous voulez concilier l'un et l'autre, vous vous les mettez tous deux à dos. C'est ce qui est arrivé à Maurice Donnay en écrivant *la Patronne*. Fatigué de s'entendre appeler un auteur « bien parisien », il a voulu montrer, sans doute, qu'il était capable de

créer autre chose que l'éternelle pièce à adultère et à mots d'esprit qu'on ne cesse de jouer devant nous, sous des noms différents, depuis quelque quinze ans. Il s'est dit : « Faisons, cette fois, une pièce où il y ait de la véritable humanité; faisons-la aussi spirituelle et amusante que possible, pour ne pas déplaire au public; mais faisons-la sincère, émouvante et profonde, pour mériter l'estime des gens sérieux ». Mauvais calcul. Qui trop embrasse... et M. Maurice Donnay a voulu trop embrasser. On a trouvé que, dans la *Patronne*, l'homme d'esprit faisait tort au moraliste, et que celui-ci lui rendait bien la pareille. Le problème que pose la pièce est trop grave pour être traité de la sorte, en souriant. Et cependant, quel beau sujet il y avait là en puissance! Quelle admirable drame aurait écrit sur cette donnée un homme qui aurait bien pu ne pas posséder tout le talent facile et brillant de M. Donnay, mais qui n'aurait pas été, comme lui, hanté du désir de ménager le chou-public et la chèvre-académie! Hâtons-nous d'ajouter que telle qu'elle est, la *Patronne* est une pièce très intéressante, très agréable à voir et à entendre, nullement ennuyeuse ainsi qu'on en a répandu le bruit; et disons en outre qu'elle est symptomatique d'un état d'esprit quasi général dans le monde des geus qui s'occupent de théâtre, soit pour en faire, soit pour le juger, soit simplement pour en jouir. De plus en plus on se fatigue des pièces « rosses » où, sous prétexte d'indépendance d'esprit et d'absence de préjugés bourgeois, des petits messieurs repugnants justifient toutes les canailleries lucratives, et des petites dames hystériques exaltent le droit aux plus scabreux frissons. Dans la *Patronne*, il faut voir une tentative sérieuse d'échapper à ce théâtre ultra-moderne, et déjà si vieux! Si la pièce n'a pas mieux réussi, c'est que la tentative n'est pas absolument franche et qu'elle consent encore à trop de petites rosseries accessoires. L'émotion ne s'y donne jamais librement carrière. L'auteur a eu peur qu'on ne l'accusât d'avoir perdu le sens du ridicule.

En quelques mots, voici l'anecdote de la pièce. Un jeune homme de vingt ans, qui rêve de gloire littéraire, Robert Bayanne, quitte sa maman et sa lointaine province pour venir occuper à Paris une place de secrétaire chez un gros industriel, Sandral, dont la femme, Nelly Sandral, femme de quarante ans, est sa petite cousine. M^{me} Sandral, c'est la Patronne. Il lui a voué une affection très tendre, presque filiale, et, de son côté, elle éprouve pour lui un sentiment très pur, très chaste, très profond, où l'amour maternel se mêle, à son insu, à une tendresse plus vive, qui fait songer à ce que ressent M^{me} Arnoux pour Frédéric dans l'*Éducation sentimentale*. Dès le premier acte, qui se passe dans le salon des Sandral, après un grand dîner, la situation se pose très nettement. On comprend qu'au contact de la jeunesse intacte, naïve, enthousiaste, si adorablement provinciale du jeune Robert, M^{me} Sandral va prendre peu à peu en horreur la vie de luxe et de plaisir qu'elle mène. Depuis six ans elle est la maîtresse d'un excellent homme, Vincent Le Hazag, qui l'aime de tout son cœur. Sa faute a la meilleure des excuses, car son mari la délaisse et la trompe au vu et au su de tout Paris. Eh bien, à cause de Robert, non précisément parce qu'elle l'aime, mais parce qu'elle voit avec épouvante ce que la vie de Paris a fait en quelque mois de son innocence, de sa vertu, de sa stricte et sévère moralité, de son enthousiasme, de sa fraîcheur d'âme et de corps, elle cesse peu à peu d'aimer son amant, elle le quitte, elle veut se réhabiliter à ses propres yeux, redevenir propre et digne, s'arracher au tourbillon de compromissions, de mensonges, de rosseries, de saletés qui entraîne vers l'abjection totale les hommes et les femmes au milieu desquels elle a toujours vécu. Et quand Robert, séduit puis abandonné par une coquette, tenté ensuite par un élégant couquin — en un troisième acte qu'on a eu bien tort de supprimer à Paris et qui a fait le plus vif plaisir à Bruxelles — a perdu tout sens moral, tout enthousiasme, tout respect des femmes et de l'amour, quand il est descendu jusqu'à la trahison et jusqu'au vol, Nelly Sandral intervient, au risque d'être accusée d'adultère par son mari, et renvoie l'enfant dans sa province où il pourra se régénérer.

On le voit, ce qu'il y a de vraiment neuf, de très noblement humain dans la *Patronne*, c'est l'étude parallèle du relèvement de M^{me} Sandral et de la chute de Robert Bayanne. Celle-ci est la

condition de celui-là. C'est en constatant ce que l'absurde et vile existence de ce qu'on appelle le « monde » à Paris fait en moins de deux ans d'un cerveau et d'un cœur de poète ingénu, que la Patronne se met à détester les bassesses de sa propre vie et aspire à s'en relever. Ainsi M^{me} de Warens, si elle avait vécu à la cour, eût, au contact du jeune Rousseau, retrouvé le goût des mœurs simples et pures.

La troupe du Parc a fort bien joué cette pièce délicate, toute en nuances, à laquelle il ne manque que plus de décision pour plaire sans réserve. M^{lle} Marguerite Caron, du Vaudeville, incarne avec beaucoup de tact le personnage central de Nelly Sandral. M^{lle} Terka Lyon est délicieuse de perversité élégante dans le rôle de la coquette par qui Robert souffre son premier tourment d'amour. Ce dernier, c'est un débutant, M. Gance qui, avec de détestables moyens vocaux — mais peut-être était-il grippé? — a été tout à fait remarquable de candeur enthousiaste, puis de cynisme précoce, puis de repentir désolé. Il faut citer encore M^{lle} Osborne, MM. Chautard, Carpentier et Richard, non moins bons dans des rôles moins importants.

* * *

Au même théâtre, en matinée littéraire, M. Reding nous a donné une pièce de Giacosa, célèbre écrivain italien mort il y a deux ans. Le *Mari amoureux de sa Femme* est une comédie d'intrigue assez intéressante, à la manière des pièces de Goldoni. M. Wilmotte a fait, avant la représentation, une causerie sur Giacosa et le théâtre italien en général. Il a insisté surtout sur le manque d'unité de ce théâtre dont le caractère national ne s'affirme pas encore.

* * *

Au Molière, enfin, bonne reprise du *Petit Duc*. La fameuse opérette de Lecocq a été chantée et jouée avec verve et gaieté par M^{mes} Delormes, Weil Favart, Siezel et par MM. Harlé et Baudhuin. Succès enthousiaste, ainsi qu'il est de tradition à l'heureux et familier théâtre de la rue du Bastion.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

La Société des Amis de la Médaille d'art (section belge) s'est réunie dimanche dernier en assemblée générale. M. A. de Witte, président de la section, a donné les meilleures nouvelles du Congrès de numismatique en voie d'organisation pour 1910 et auquel S. A. R. le prince Albert de Belgique a bien voulu accorder son haut patronage. Ce Congrès rallie de nombreuses adhésions parmi les numismates les plus en vue de tous les pays.

M. Buls, président de la Société, a annoncé qu'une salle serait réservée aux médailles à l'Exposition universelle de Bruxelles. C'est là une heureuse innovation, due à l'insistance de MM. Buls et de Witte qui en prirent l'initiative.

Les membres présents ont reçu une élégante plaquette, l'*Enseignement du dessin*, composée par M. Wissaert fils, que cette œuvre de début classe parmi les spécialistes d'avenir.

Des œuvres de MM. J. Leempoels et V. Wagemakers sont exposées actuellement, et jusqu'au 3 février, au Cercle artistique et littéraire.

C'est le 8 mai que sera inaugurée à Anvers, dans la Salle de Fêtes de la place de Meir, l'exposition de la Société d'encouragement des Beaux-Arts. Cette exposition, réservée aux aquarelles, pastels, gravures, eaux-fortes et dessins, ainsi qu'aux sculptures de petites dimensions, restera ouverte jusqu'au 14 juin. Les demandes d'admission doivent parvenir avant le 15 avril à M. A. Van Nieuwenhuysse, secrétaire de la Commission. Les œuvres seront reçues du 19 au 24 avril, dernier délai.

A l'Université Nouvelle. — Lundi 8 et mercredi 10 février, à 8 heures 1/2 du soir, 7, rue de la Concorde, conférence par M. G. Jean Aubry sur les *Origines de la musique de clavier*

actuelle. Auditions musicales par M. J.-J. Nin. Au programme : F. Couperin, Rameau, Dandrieu, Daquin, Dagincourt, Royer et Duphy.

De Paris :

Une intéressante primeur artistique : M. Stanislawski, le directeur du théâtre de Moscou qui a monté avec un luxe somptueux de décors et de costumes l'*Oiseau bleu* de Maurice Maeterlinck, dont les représentations se poursuivent depuis deux mois avec un succès ininterrompu, vient de louer pour le mois de mai le Théâtre Sarah Bernhardt où il fera jouer en russe par sa troupe la féerie de notre illustre compatriote. Ces représentations sensationnelles auront lieu à la même époque que celles du *Pri ce Igor*, de la *Psk vitaine* et des ballets de MM. Glazounow et Tchepine organisées au Châtelet par M. Serge de Diaghilew et dont nous avons publié l'intéressant programme.

A propos de Maurice Maeterlinck, annonçons que l'auteur de *Monna Vinna* vient de terminer un nouveau drame intitulé *Marie Maletta*.

C'est mardi prochain qu'aura lieu au Théâtre de l'Œuvre (Salle Femina) la première représentation du conte féerique de Grimm *Perce-Neige et les Sept nains* traduit en vers par J. Dortzal et accompagné d'une partition de M. Massenet.

La Société des Artistes indépendants a composé comme suit son bureau pour 1909 : président, M. Paul Signac; vice-présidents, MM. Paviot et Luce; secrétaire, M. Seguin; secrétaire adjoint, M. Delton; trésorier, M. Périnet. Le président sortant, M. Valton, oblige d'abandonner ses fonctions pour motifs de santé, a été élu président honoraire.

George Sand est d'actualité : tandis que M^{lle} A. Rothmaler évoque à Bruxelles son souvenir, M. René Doumic inaugure à Paris un cours en dix leçons dans lequel il se propose de passer en revue l'œuvre entière de la vie de l'illustre écrivain de Nohant.

M^{me} Georgette Leblanc, qui vient de chanter avec un grand succès *Thais* et la *Navarraise* au théâtre des Arts, à Rouen, est engagée pour une série de représentations au même théâtre où elle créera, en février, avec M^e Ferens, le tenor Pasquale et le célèbre baryton Chaliapine, le *Méphistophélès* de Boito qui fut, on s'en souvient, représenté pour la première fois en français au théâtre de la Monnaie en 1883, sous la direction de Joseph Dupont.

L'œuvre a été jouée dernièrement à Monte Carlo, où elle fut très favorablement accueillie.

À l'issue des funérailles d'Ernest Reyer, un Comité a été formé dans le but d'élever sur la place qui, au Lavandou, porte son nom, un monument à la mémoire du maître.

Font partie de ce comité : MM. G. Levgues, ancien ministre de l'Instruction publique; Henriot, Jean Aicard, H. E. Cross, V. Gourel, M^{mes} Rose Caron, Hippolyte Adam, Juliette Millie, etc. Une souscription publique est ouverte pour rendre à l'auteur de *Sigurd* et de *Sa ammb* le plus pieux hommage.

On achève en ce moment, dans la petite ville de Martigues, chère aux artistes, l'installation d'un « Musée Zema » à l'hôtel de ville. Le Conseil municipal a récemment voté cette création en reconnaissance du premier don d'un de ses tableaux que le peintre avait offert à la ville où il aime revenir travailler. Depuis lors, l'artiste a fait plusieurs autres dons, notamment celui d'un portrait de Ricard, et il y a joint 500 francs pour couvrir les frais d'aménagement. Le Musée Zema contiendra, outre les œuvres de ce peintre, des toiles de MM. Montenard, Dauphin et autres artistes provençaux.

Le troisième congrès de l'*International Musikgesellschaft* s'ouvrira à Vienne le 27 mai prochain, à l'occasion du centenaire d'Haydn et pendant les fêtes annoncées en l'honneur du vieux maître. La *Société internationale de Musique* y sera représentée par les principaux de ses membres, qui se proposent d'y faire d'intéressantes communications. Parmi ceux-ci, MM. L. de la Laurencie, Louis Laloy, J. Écœurville, H. Quittard, etc.

Une jolie anecdote racontée par M. Pierre Mille dans une chronique du *Petit Bleu* :

Un jour, le poète Burns entendit, au bord d'un golfe d'Écosse, des matelots qui chantaient des vers qu'il avait faits. Il s'approcha modestement.

— Pourriez-vous me dire, demanda-t-il, de qui sont ces rimes ?

— Nous n'en savons rien, répondirent-ils, étonnés. C'est une chanson... Est-ce qu'on sait jamais de qui est une chanson ? Mais n'est-ce pas que celle-ci est belle ?

Alors, Burns salua la mer obscure et retentissante et il s'écria gravement : « That's glory ». Ceci est la gloire !

Il venait de comprendre que la vraie gloire est anonyme, qu'une œuvre n'est éternelle que le jour où elle est entrée dans le patrimoine populaire, où elle apparaît comme une chose de la nature, une fleur qu'on cueille, une montagne qu'on voit.

SOTTISIER :

Dans toutes les questions se rattachant à ce problème complexe nous avons trouvé le Moto-Club ardent à la lutte, comme s'il eût voulu faire siennes les paroles de Terence : « Rien de ce qui touche au tourisme ne saurait me laisser indifférent ».

Bulletin du Touring Club de Belgique, 15 janvier 1908; extrait du discours de M. LEROY au banquet du Moto-Club.

M. Rostand à Paris : « Deux adolecents sautèrent dans l'auto paternelle, qui dérapa immédiatement à grande allure. »

La Patrie, 26 janvier.

Coquelin est mort. Il ne jouera pas *Chant clair*.

Manchette du *Matin*, 28 janvier.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in 8, comprend de 30 à 35 pages hors texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume s'impriment à l'Imperial du Japon, texte rempli à grandes marges, illustrations supplémentaires, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustre des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE & C^{ie}, éditeurs

18, Boulevard de Strasbourg, PARIS

ALBERT ROUSSEL. Sonate (en ré mineur) pour piano et violon op. 11.

Prix net : 8 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Intermédiaire de la Presse

lit, traduit, découpe tous les journaux et revues du monde et en adresse des extraits sur tous sujets et personnalités.

Bruxelles, 54, rue de l'Ermitage (Avenue Louise).

“ LA BALANCE,, (VIESSY)

REVUE RUSSE DE LITTÉRATURE ET D'ART

1909. Sixième année. — DIRECTEUR : SERGE POLIAKOFF

Poèmes. Nouvelles. Romans. Essais inédits sur la littérature, les arts et les sciences. Comptes rendus de tous les livres nouveaux parus soit en langue russe, soit en toute autre langue et envoyés aux bureaux de la Revue.

La Balance paraît tous les mois en livraisons d'un grand format, avec dessins (en noir et en couleurs) d'artistes russes et étrangers. — Prix d'abonnement pour l'Union postale : 18 francs par an.

Bureaux : Moscou, Place de Théâtre, Métropole, 23.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

Mardi 9 février 1909 et quatre jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES ET ESTAMPES

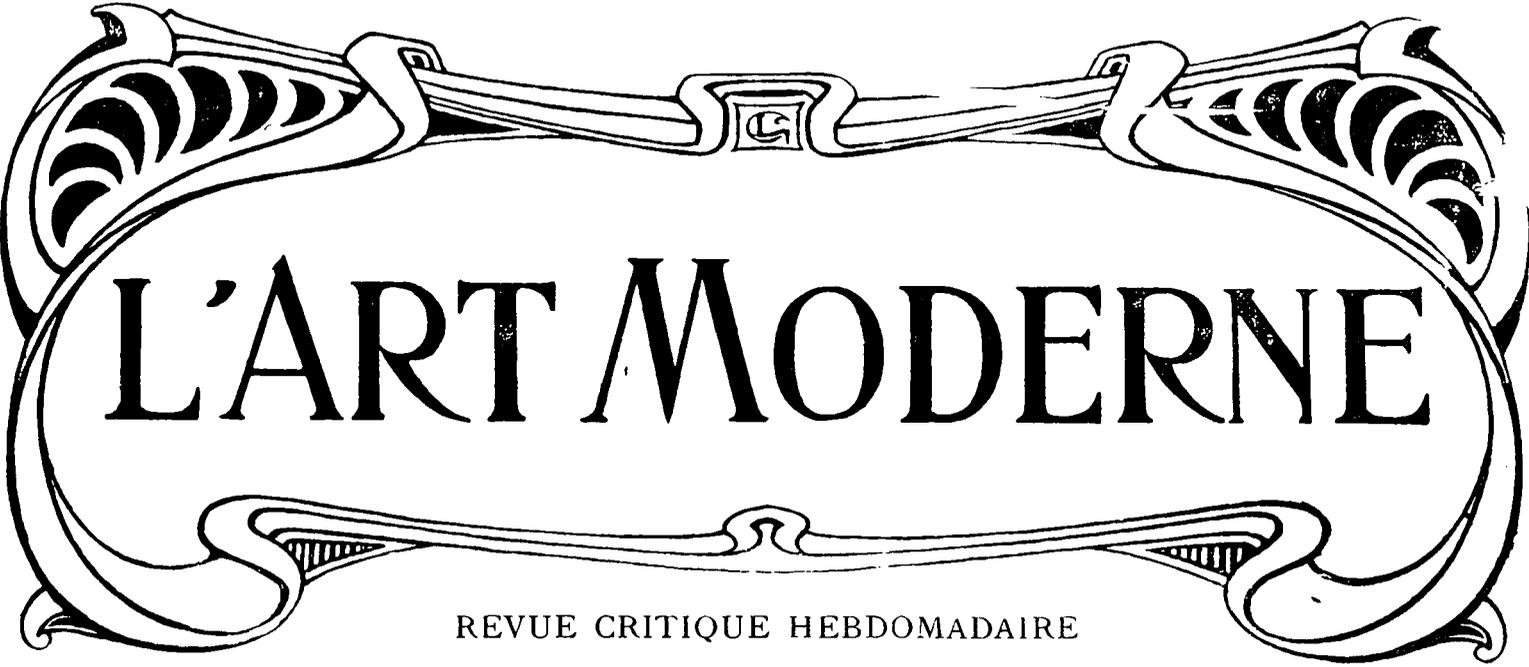
provenant des collections de feu M. CH.-M. MAUS, conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles (suite) et de feu MM. CAM. LAURENT, avocat à Charleroi et L. VAN NIEUWENHUYZE bibliophile brugeois (1^{re} partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,261 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition le samedi 6 février de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures (le catalogue servant de carte d'entrée) et les jours des vacances de 10 heures à midi.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Actualités littéraires : *Le Préjugé de la jeunesse* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — George Sand à Nohant (*suite et fin*) (A. DE ROTHMALER). — Le Salon de « Pour l'Art » (F. H.). — Notes de musique : *Le chœur l' « A Capella » d'Amsterdam, Séance Russe au Cercle Artistique, la Musik-Ausstellung de l'École de Musique d'Icelles* (Ch. V.). — La musique à Paris (O. M.). — Nécrologie : *Édouard Fétis*. — Concerts. — Petite chronique

ACTUALITÉS LITTÉRAIRES

Le Préjugé de la Jeunesse.

Lancé beaucoup trop jeune dans la carrière littéraire, parfois à peine au sortir de l'école, l'écrivain d'aujourd'hui ne se rend aucunement compte de son rôle et de sa fonction et il n'est pas loin de considérer la littérature comme un moyen d'arriver, un métier comme les autres.

Il se trompe : la littérature est une très jalouse maîtresse. Elle exige de ceux qui se sont voués à elle une abnégation absolue, le désaveu de tous les avantages sociaux. Si elle les donne, c'est par surcroît et par accident, mais il n'est pas dans son intention de les donner et on ne doit pas compter sur eux lorsqu'on est son esclave.

Cette idée du sacrifice de l'homme de lettres, je la développerai plus tard. Aujourd'hui, je ne l'ai énoncée que pour en faire ressortir une des conséquences.

La littérature est un but et non un moyen. Lorsque, après des années et des années d'apprentissage, de travail pour devenir maître de sa technique et de souffrance pour avoir l'expérience de la vie, on est à peu près sûr de pouvoir dire ce qu'on veut d'une façon convenable, on n'en a pas fini avec l'étude. Il reste encore à apprendre, encore à éprouver, et l'on s'aperçoit de plus en plus que les bénéfices et les plaisirs procurés, indirectement, par l'œuvre accomplie ne sont pas, malgré l'apparence, le légitime paiement de cette œuvre, mais plutôt une sorte de *distraction* permise au voyageur pour lui donner plus de force à continuer le chemin. Et comme pour mieux accentuer ce caractère accidentel des compensations ainsi offertes à l'artiste, l'histoire des génies véritables et des talents réels ne nous apparaît que comme une suite de déceptions, de tristesses et d'aridités ne laissant aux artistes que la seule satisfaction du labeur accompli. Elle est la loi : une loi de fer, cruelle, injuste, absurde, mais qui probablement s'appuie sur des considérants mystérieux, puisqu'il n'y a pas d'exemple où elle se soit trouvée fautive.

C'est pour ne pas envisager la littérature à ce point de vue sérieux et presque sacré que tant de gens constituent leur talent et que tant d'autres le fatiguent avant qu'il soit mûr. Ils se trompent, mais ils nous trompent aussi. Et s'est sans doute parce qu'elle n'a ainsi aucune idée des fins et des raisons de l'art que l'opinion publique adopte, en face des œuvres et des hommes proposés à son jugement, tant de préjugés naïfs.

Un des plus graves est celui qu'elle professe vis-à-vis de la jeunesse.

La jeunesse! Une œuvre de jeune doit être belle. Elle l'est certainement! Et puis, si elle ne l'est pas, tant pis, elle est de jeune, c'est-à-dire sacrée. Lorsque le même homme, qui aujourd'hui a fait un livre bête et banal, aura rêvé, pensé et souffert, aura en un mot accompli sa fonction inutile et noble d'artiste, il fera peut-être un livre magnifique. Ce jour-là, on ne lui trouvera plus de talent. Ce ne sera plus un jeune!... Les tentatives de jeunes, si folles, si peu intéressantes soient-elles, sont dignes de respect et d'attention. Plus tard, elles ne le seront plus. Est-ce que les théories auront changé? Non, mais les hommes auront vieilli qui les avaient lancées et ce n'étaient pas les idées que l'on jugeait, mais la personne physique de ceux qui les professaient. Bizarre! Bizarre!

Ce préjugé est relativement récent. Autrefois, c'était le préjugé contraire qui régnait. Une œuvre de jeune ne pouvait pas être bonne, parce qu'elle était d'un jeune. Une fâcheuse suspicion pesait sur elle. Les pédants avaient à l'œil les enfants sublimes. Et il fallait qu'ils fissent longtemps leurs preuves pour être admis à l'honneur d'être écoutés avec bienveillance. Ce sentiment, qui dans la pratique aboutissait à des effets absurdes et désastreux, et notamment à empoisonner de tristesse les débuts de toute carrière, était au moins juste dans son principe : on supposait que pour avoir le droit de donner son opinion sur la vie, l'écrivain devait d'abord l'avoir vécue. C'était une partie de la méthode d'éducation générale et qui voulait (elle le veut encore et personne n'a la sensiblerie de s'en révolter) que les enfants ne se mêlassent point à table à la conversation des grandes personnes.

Il y eut de tels abus que l'opinion, lancée par les novateurs de toutes les écoles, se retourna et adopta un avis exactement opposé. Elle ne peut, dirait-on, prendre que des partis extrêmes. La modération et la justesse ne sont pas son fait.

Pour nous, tenons-nous à l'écart de toute appréciation exagérée, et surtout ne confondons pas ensemble le légitime sentiment de complaisance qu'il est généreux d'éprouver vis-à-vis d'un effort, quel qu'il soit, tenté par un être jeune et qui a déjà pour lui cette bonne note de préférer les hasards d'une existence difficile à la sécurité bourgeoise d'une position sociale mieux reconnue, ne confondons pas ce sentiment avec la théorie qui voudrait alors que cet effort eût par le fait même un résultat intéressant. Il y a une nuance.

Restons bienveillants vis-à-vis de la jeunesse et disons-nous, — car c'est en effet la vérité, — qu'elle représente l'avenir. Mais ne transformons point cette bienveillance en admiration béate, en admiration quand même.

Car que signifie ce respect, cette superstition de l'avenir? Croyons-nous, par hasard, qu'il nous appor-

tera une révélation inattendue, prodigieuse? Que non. L'avenir sera à peu près semblable au présent, et si nous révérons en la personne des jeunes gens les futurs hommes mûrs, ne soyons pas injustes envers les hommes mûrs d'aujourd'hui, qui étaient hier des jeunes gens.

FRANCIS DE MIOMANDRE

GEORGE SAND A NOHANT (1)

C'était au début de 1831. Elle abandonnait à son mari la jouissance de ses biens, elle voulait vivre indépendante avec ses deux enfants et gagner sa vie par son travail.

Elle ne songe pas d'abord à écrire des romans, elle peint des portraits, des boîtes de Spa — on en conserve dans le petit musée de Nohant qui témoignent de beaucoup de goût — puis elle entre au *Figaro* comme apprenti journaliste. Mais il y avait des compensations à ce labeur ingrat, à cette vie de l'étudiant pauvre qu'elle menait dans ses petites chambres du quai Saint-Michel : la liberté, l'amour, l'initiation à l'intense vie intellectuelle qui entlève Paris dans les premières années de la monarchie de juillet.

Aux vacances, Nohant la revoit avec ses enfants. Elle y écrit *Indiana*, *Valentine* qui paraissent en 1832. Du jour au lendemain c'est le succès, qui ne se démentira plus pendant une carrière de quarante années. Après *Lélia* (1833), c'est la gloire. Ce sont les triomphes de la femme à côté de ceux de l'écrivain : c'est l'amour de Musset et le voyage d'Italie; c'est cette aventure orageuse qui est entrée dans le roman du siècle et qui, si elle leur a inspiré à l'un et à l'autre des pages inoubliables, finit si douloureusement pour tous deux.

Un crayon anonyme du Musée Carnavalet nous montre George Sand dans l'hiver de 1834-35 au moment de la crise la plus aiguë de cette passion. Elle avait coupé ses beaux cheveux noirs et les avait envoyés comme une offrande expiatoire au poète qui ne l'aimait plus. Quelques lignes de son journal intime font allusion à ces cheveux coupés, à ces deux grandes rides qui se sont formées depuis l'autre jour sur ses joues. Elle est vêtue en bousingot, et, cachée sous ce costume, elle va aux Italiens pour essayer de se distraire de la pensée qui l'obsède.

« Me voilà en bousingot, seul, désolé d'entrer au milieu de ces hommes noirs. Et moi aussi, je suis en deuil. J'ai les cheveux coupés, les yeux cernés, les joues creuses, l'air bête et vieux. Et là haut il y a toutes ces femmes blondes, blanches, parées, couleur de rose, des plumes, de grosses boucles de cheveux, des bouquets, des épaules nues. Et moi, où suis-je, pauvre George? — Voilà, au-dessus de moi, le champ où Fantasio va cueillir ses bluets. »

C'est à Nohant que George Sand se réfugie, c'est de Nohant qu'elle écrit à Sainte-Beuve, son directeur de conscience, ces deux admirables lettres où elle fait sur elle-même un si amer retour. Elle essaie de retrouver le calme et le goût de la vie dans l'amour de ses enfants et l'affection de ses amis. Et peu à peu l'apaisement se fait. — Puis, quand une séparation judiciaire la laisse maîtresse de sa demeure patrimoniale, elle s'y installe. Dès lors elle ne la quittera plus guère que pour passer chaque année quelques mois à Paris. Mais c'est à Nohant qu'elle vivra

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

sa vraie vie, qu'elle écrira désormais. Et la sérénité de l'air des champs baignera doucement sa pensée et son style.

A la belle saison elle y recevra ses amis. Que d'hôtes illustres ont passé ici ! Au printemps de 1837, Liszt y vint avec Madame d'Agoult. Il nous a laissé le tableau de la vie qu'on y menait. Un printemps capiteux et soudain succédait à un long hiver de neige. Il y avait Mallefille, Eugène Pelletan, Bocage, le grand acteur romantique, et des amis berrichons. Dans la journée on faisait de grandes excursions à pied ou à cheval, on parlait philosophie, on lisait Shakespeare, Victor Hugo, Schiller et Hoffmann, alors dans leur nouveauté pour des français, et pendant les tièdes soirées on écoutait, de la terrasse, les fenêtres ouvertes, Liszt qui dans la pénombre improvisait au piano. Plus tard, quand la maison dormait, George Sand et Liszt s'asseyaient à la même table, lui travaillant à sa transcription des symphonies de Beethoven, George Sand achevant Mauprat, dont les premiers chapitres avaient paru dans la *Revue des Deux Mondes* à l'admiration générale. L'hôtesse active et enjouée redevenait le laborieux ouvrier de la plume qui succombait parfois à la tâche. Dans son journal : « Ma tête est brisée par le travail d'une nuit aride. J'ai deux heures à dormir. Il faut que je fasse tantôt six lieues à cheval pour renouer une affaire avec des bûcherons dans des chemins perdus où j'ai failli rester avec mon cheval en revenant; la nuit prochaine il me faudra encore travailler quatorze heures comme celle-ci, la nuit suivante idem, pendant six nuits de suite, ma parole y est engagée. En mourrai-je ? Déjà je succombe. »

George Sand fut, comme Balzac, comme Hugo, comme tous ces géants de l'époque romantique, un prodigieux travailleur. Une franche camaraderie la liait à Balzac. L'année suivante Balzac vint, de Frapesle, faire une visite de trois jours à Nohant. Il la raconte, de façon très intéressante, dans une lettre à Madame de Hanska.

Il trouva le camarade George Sand fumant après le diner, au coin de son feu, dans une immense chambre solitaire. Elle portait le costume à demi oriental sous lequel il l'a représentée dans *Béatrix*, ce roman à clef où il a peint à la fois George Sand, M^{me} d'Agoult, Gustave Planche et Liszt.

« Au physique elle avait doublé son menton comme un chanoine. Elle n'a pas un seul cheveu blanc malgré ses effroyables malheurs; son teint bistré n'a pas varié; ses beaux yeux sont tout aussi éclatants; elle a l'air tout aussi bête quand elle pense, car, comme je le lui ai dit, après l'avoir étudiée: toute sa physiologie est dans l'œil. Elle est à Nohant depuis un an, fort triste, et travaillant énormément. Elle mène à peu près ma vie. Elle se couche à six heures du matin et se lève à midi; moi je me couche à six heures du soir et me lève à minuit. Mais, naturellement, je me suis conformé à ses habitudes, et nous avons pendant trois jours bavardé depuis cinq heures du soir, après le diner, jusqu'à cinq heures du matin. »

Je glane encore un peu dans cette longue lettre: il est intéressant d'avoir l'opinion d'un psychologue tel que Balzac. « Elle est garçon, elle est artiste, elle est grande, généreuse, dévouée. Elle a de hautes vertus, de ces vertus que la société prend au rebours. Nous avons discuté avec un sérieux, une bonne foi, une candeur, une conscience dignes des grands bergers qui mènent les troupeaux d'hommes, les grandes questions du mariage et de la liberté (de l'amour). Car, comme elle le disait avec une immense fierté: « Puisque par nos écrits nous prépa-

rons une révolution pour les mœurs futures, je suis non moins frappée des inconvénients de l'un que de ceux de l'autre. »

« Elle est excellente mère, adorée de ses enfants... Elle joue peut-être un peu trop à la princesse, et je crois qu'elle s'est peinte fidèlement dans la princesse du *Secrétaire intime*... »

Delacroix, qui nous a laissé de George Sand deux portraits très connus, fit plusieurs séjours à Nohant. L'autre jour, à la vente Chéramy, on a vu passer un portrait inédit et une série de dessins représentant les allées de Nohant avec la grande table de pierre qui n'a point changé de place.

En 1839, au printemps, George Sand ramenait de Majorque à Nohant Chopin malade. Il y revint huit années de suite. Pendant huit ans, à la belle saison, la maison s'enchantait de sa musique; pendant huit ans, il fut l'enfant gâté et parfois difficile, le « malade ordinaire » de George Sand.

C'est à Nohant, dans cette même année 1839, que le peintre Charpentier peignit George Sand dans tout l'épanouissement de sa beauté: c'est le portrait-type, c'est Lélia elle-même. Dans le portrait gravé par Calzavatta en 1840, Lélia, toujours belle, s'est un peu alourdie. Enfin, dans ce buste de Clésinger, son gendre, qui doit dater de 1847, il semble bien que la Lélia romantique ait pris l'ampleur et la noblesse classique d'une Cérés.

Dans les années qui précèdent la Révolution de 1848, George Sand est toute à la politique: elle fonde avec Pierre Leroux, le réformateur socialiste, la *Revue Indépendante* et elle mène dans sa province, avec ses amis berrichons, une active campagne de propagande républicaine. La révolution de Février éclate et l'arrache à Nohant. La voilà à Paris, mettant sa plume éloquente et infatigable au service du Gouvernement Provisoire, rédigeant presque seule les *Bulletins de la République*. Mais les journées de juin surviennent, la Révolution avorte et la dictature se prépare; découragée, George Sand se réfugie à Nohant, cherchant dans la nature et le travail une consolation à ses déceptions politiques comme elle leur demandait autrefois un adoucissement aux peines du cœur. Elle quittera encore brusquement sa retraite, après le coup d'État, pour se jeter aux pieds de l'empereur, implorer et obtenir de lui la grâce de ses compatriotes républicains du Berry. Puis elle revient à Nohant, qu'elle ne quittera plus guère. Tous les soirs, à l'angle de la maison, sa lampe de travail s'allumera, blanche dans la verdure, et ne s'éteindra qu'au matin.

Requise, reprise par la terre natale, elle se remet à nous conter ses histoires champêtres, — elle s'y était essayée déjà dans *Jeanne* et dans la *Mare au Diable*, — les adorables *Maitres sonneurs* entre autres, que Taine trouvait beaux comme du Virgile.

Il faut être berrichon peut-être pour savoir combien sont vraies les peintures rustiques de George Sand, avec quelle fidélité elle a reproduit non seulement le paysage mais la façon de vivre, les travaux, les vieilles coutumes de ses paysans et jusqu'aux grâces un peu lentes de leur parler. Mais aussi, pas un buisson des traines qu'elle n'eût battu, pas une chaumière où elle ne se fût reposée au cours de ses longues chevauchées. Les paysans de Nohant, elle les avait soignés dans leurs maladies, consolés dans leurs peines, aidés dans leurs besoins. Propriétaire et campagnarde, elle avait cultivé la terre avec eux; avec eux elle avait dansé la bourrée aux « assemblées » des villages. Dans l'âme de cette race fine, honnête, placide et cordiale, elle retrouvait les traits de sa propre nature.

Quand on voudra savoir, plus tard, quelle était cette France

du Centre avant les chemins de fer et la civilisation d'aujourd'hui, on ouvrira les romans de George Sand, — et la Marche, le Bourbonnais avec ses muletiers et ses fendeurs de bois, le Berry avec ses laboureurs et ses pasteurs, revivront, baignés d'une lumière harmonieuse qui fait songer aux paysages de Corot.

A. DE ROTHMALER

Le Salon de « Pour l'Art ».

Les cercles vieillissent, comme les hommes. Généralement ils ne vivent pas ce qu'on appelle une « vie d'homme » ; c'est dire que beaucoup d'artistes qui en faisaient partie leur survivent. Pourtant quelques cercles d'art de chez nous ont la vie dure, témoin, notamment, *Pour l'Art*, qui en est à son XVII^e hiver, âge respectable qui ne l'empêche pas de se montrer vert et robuste comme une forêt de bons sapins — car il n'y a que les sapins, et quelques autres, qui restent verts à la morte saison...

Chaque année la sapinière de *Pour l'Art* monte d'une hauteur et déploie de nouvelles branches. Mais, comme dans une plantation de pins, l'œil ne se promène pas ici sans un peu de lassitude ; les aspects de ce Salon sont souvent monotones, malgré le décor presque somptueux dans lequel ils se déroulent. L'air qu'on y respire est sain ; les poumons n'ont à craindre aucun miasme et c'est très alertement, avec franchise et bonne humeur, que l'on est mené en pleine nature par des guides aussi vivants que ceux de *Pour l'Art*.

Si peu de sites ont été renouvelés, parmi ceux que le Cercle nous découvre cette année, il en est cependant qu'on se plaît à revoir avec une jouissance nouvelle. Personne ne se plaindra d'être ramené une fois de plus au *Cimetière de Campagne*, que Laermans ressuscite ici sous un titre plus synthétique : *le Silence*, et où l'on retrouve la même splendeur recueillie, la même joie de vivre que dans le paysage du Salon de 1906. Alfred Voerhaeren a des *Intérieurs* vert et rouge qui sont de vrais coins de nature verdoyants et rutilants. Comme on le voit, tout n'est pas monotonie dans la sapinière *Pour l'Art* ; il y a des clairières, Dieu merci ; telles, par exemple, les bacchanales de couleurs gaies et chantantes de Camille Lambert, tels encore les frais visages de Jean Van den Eekhoudt qui sont comme des rondes de soleil entre les branches sombres. Au-dessus de tout règne une paix à la fois grave et heureuse, évoquée par la maîtrise de Fabry, dont les conceptions synthétiques, robustes, harmonieuses, traduisent des rêves bien humains.

Au « cœur frais » de cette forêt, une vraie surprise nous attend. Deux noms surtout la provoquent : Victor Rousseau et Henri Bonquet. On peut se consoler de ce que les jeunes se soient abstenus, dans ce Salon, d'élans hardis et inattendus, en admirant sans réserve la beauté créée par ces deux prestigieux artistes, le premier arrivé au plein épanouissement de son génie, l'autre enlevé au moment où il paraissait devoir s'affirmer définitivement. Victor Rousseau montre une œuvre achevée, d'une beauté maîtresse ; Bonquet laisse des œuvres remarquables et combien de projets esquissés qui prouvent quel coup aveugle et cruel la nature a frappé en le rayant de la vie !

Le sculpteur des *Sœurs de l'illusion* n'est pas un artiste abondant. La vie ne ruisselle pas entre ses doigts ; il ne construit pas d'audacieux monuments. C'est un poète jaloux de ses strophes, conscient qu'en chacune d'elles rayonne une beauté parfaite. Sans se répéter jamais, c'est partout la même grâce pure et souple des lignes. Ici une *Jeune mère* étroitement unie à l'enfant qu'elle tient comme une branche porte un fruit ; là un *Dionysos* jeune et fougueux, s'élançant avec un délire joyeux, tenant d'une main le masque tragique, l'autre main librement brandie vers la vie enivrante.

Plus loin, c'est un groupe de femmes : *l'Été et l'Automne*, dont le contraste de gracilité heureuse et de calme recueillement n'éclate que pour les mieux unir, l'un annonçant l'autre. Mais ce qui me paraît vraiment incomparable, c'est cette *Tête de femme* où l'artiste, avec les moyens les plus sobres, fait chanter et vibrer un

poème à la fois contenu et débordant, car à l'exquise pureté du profil et à l'idéale élégance de la chevelure qui l'achève l'artiste s'est plu à ajouter quelque chose d'émouvant, de directement humain, qui s'extériorise dans l'asymétrie voulue, à peine indiquée pourtant, de la ligne du nez et de la bouche souriante. Par l'exactitude et la grâce florentine du dessin, Rousseau sait imprimer à ses figures le mouvement intense et permanent de l'âme ; celle-ci rayonne dans les formes et les entoure, comme d'une délicieuse symphonie, d'un bruissement de lumière qui ne tarit pas.

Chez Bonquet l'émotion jaillit moins de la forme elle-même que de l'attitude, du mouvement. Cet artiste avait, au plus haut degré, le sens du mouvement. L'ensemble des sculptures exposées ici démontre bien les admirables qualités de vie, de souplesse, dont l'artiste était doué. Dans ses œuvres achevées, des influences disparates se marquaient encore. Il y a quelque marge du *Solitaire* farouche et fruste à ces bronzes de forme harmonieuse : *Mélancolie*, *Indolence*, où l'inflexion charmante des attitudes n'exclut cependant pas quelque rudesse de conception. C'est dans l'intéressante série des esquisses, des bronzes à cire perdue qu'il faut chercher la direction dans laquelle Bonquet s'était engagé lorsque la mort vint le frapper : son art s'y affirme dégagé, personnel, maître de lui-même. L'artiste succomba au moment où réellement son art prenait vie et allait s'élever. Il y a heureusement assez de coups d'ailes dans l'œuvre qu'il laisse pour qu'on salue en lui un grand artiste.

Des œuvres de Lagae et de Jean Gaspar complètent dignement la belle efflorescence sculpturale qui rehausse le Salon de *Pour l'Art*.
F. H.

NOTES DE MUSIQUE

Le chœur « A capella » d'Amsterdam.

Le chœur *A capella* d'Amsterdam est une phalange d'élite dirigée par un homme fort compétent, M. Averkamp, et composée d'artistes qu'unie une même pensée de dévouement à une œuvre magnifique. Aussi ses exécutions portent-elles l'empreinte d'une belle conviction et offrent-elles l'exemple d'une perfection à laquelle nous ne sommes guère habitués.

Au concert donné sous les auspices du *Cercle néerlandais*, M. Averkamp a fait exécuter des morceaux de musique polyphonique vocale appartenant à toutes les époques et à toutes les écoles de l'Europe occidentale, depuis les franco-néerlandais du XV^e siècle jusqu'à Bruckner.

Plus on remonte haut, plus apparaît la beauté d'un style qui est avant tout celui d'une époque déterminée (le XV^e, le XVI^e et en partie le XVII^e siècle) et que les siècles d'après n'ont fait qu'imiter, le plus souvent à titre d'exercice d'école.

L'Ave Maria de Bruckner est de la musique catholique moderne bien faite, qui cherche à se dégager de la suavité trop onctueuse qu'avait mise Mozart dans son *Ave Verum*, en imitation de Pergolèse. La belle *Prière* (1) de Bortniansky, le « *Palestrina russe* » (1752-1825), est bien la musique d'un homme du XVIII^e siècle resté pieux, nourri des traditions de l'école romaine, et que n'ont pas encore entièrement contaminé les tendances frivoles de l'Opéra napolitain qui régnaient alors l'Europe, y compris la Russie.

J.-S. Bach, dans son admirable motet *Lob und Ehre*, ne semble pas toujours à l'aise dans le domaine de la musique *a capella*. On sent, dans maints passages, que sa conception est plus instrumentale que vocale (2), et s'il est des moments où sa griserie mystique se traduit en un bercement d'une douceur ineffable, il en est d'autres où la vigueur rythmique provoque une allure raide qui ne convient nullement au style *a capella*.

(1) *Die Hirte Israels*.

(2) On n'est d'ailleurs pas exactement fixé sur la question de savoir si Bach ne faisait pas exécuter ses motets avec un accompagnement instrumental, tout au moins d'orgue.

Un quart de siècle plus tôt, à Venise, Lotti représente encore avec honneur la vieille école du contrepoint vocal. Son *Crucifixus* à huit voix est une œuvre qui sonne merveilleusement, et dont les harmonies suggèrent l'or de Saint-Marc et la lumière de la lagune au soleil couchant. Mais son effet est déjà plus décoratif et dramatique que vraiment mystique, et l'on sent, à la répétition à l'infini des onze mots dont se compose le texte, que ce dernier a bien plus servi de prétexte à faire de belle musique qu'à exprimer simplement et avec conviction la Passion du Christ.

Sweelinck, le merveilleux assimilateur de tous les styles traditionnels qui régnaient en Europe à la fin du XVI^e siècle, est encore plein d'originalité et de conviction dans ses œuvres *a capella* religieuses et profanes; dans son *Psaume 134* qu'a fait chanter M. Averkamp, il est des passages d'une inspiration magnifique.

Avec Palestrina et son contemporain Ingegneri, qui lui ressemble tant, nous arrivons à la période d'apogée de la polyphonie vocale. Le *Tenebrae facte sunt* du second et l'*improperia: Populus meus*, du premier, sont profondément émouvants et d'une qualité artistique bien supérieure à tout ce que l'on a écrit après eux en style *a capella* en Italie. Ici, plus de répétition de mots: le texte est le centre lumineux qui fait jaillir directement l'inspiration. Chaque mot a sa valeur, son sens propre, et la musique sert uniquement à exprimer plus fortement la pensée ou le sentiment que recèle le verbe.

Cette conception apparaît avec plus de vigueur encore chez les maîtres de l'époque antérieure, comme Pierre de la Rue, dont l'*O salutaris hostia* est la composition la plus ancienne que M. Averkamp ait mise à son programme. C'est aussi la plus belle, la plus pure, la plus pathétique dans son extraordinaire simplicité. Elle m'a fait vivement regretter que le chœur d'Amsterdam n'ait pas chanté plus de pièces des maîtres néerlandais du XV^e siècle et du début du XVI^e, tels que Dufay, Brumel, Obrecht, Josquin des Prés, etc...

Parmi les morceaux profanes je ne citerai que *Janne Moye* et *Een Bierenbroyken* (1), qui m'ont fait l'impression d'être du Breughel ou du De Coster en musique.

M^{me} Crommelin prêtait son concours à ce beau concert. Elle a chanté, d'une voix assurée et qui s'est considérablement assouplie, des airs de Bach, de Haendel, et des mélodies de Berlioz, Strauss, etc. Ses interprétations sont excellentes et témoignent de beaucoup de goût. M. Minet l'accompagna d'une façon délicate.

La Séance Russe au Cercle artistique.

Séance du plus haut intérêt. Causerie introductive fort bien pensée et élégamment dite par notre confrère Calvocoressi: introduction parfaite à ce qui allait suivre.

Ce qui suivit fut étrange et fascinateur. M. Vinès, le pianiste probe entre tous, l'artiste aussi modeste que profondément épris de son art, avait assumé la lourde tâche d'exécuter des œuvres russes écrites pour le piano. Il l'a fait avec une conscience et un talent magnifiques. Les exécutions des morceaux de Borodine, de Liapounow, d'Akimenko (un tout jeune russe qui paraît très influencé par les tout jeunes français), des *Tableaux d'une Exposition* de Moussorgsky, et de l'*Islamey* de Balakirew furent aussi « parlantes » qu'il est possible d'imaginer et montrèrent admirablement ce que l'art instrumental russe a de coloré, de chatoyant, de pittoresque, et ce qu'il parvient à suggérer par des moyens que l'occident ne connaît et ne pratique encore qu'en partie.

Le programme comportait, en outre, l'interprétation d'œuvres vocales totalement ou presque totalement inconnues à Bruxelles: elles furent toutes chantées en russe par M^{lle} Clara Schultz et par M. Katchenowsky. Ce dernier, qui est attaché à l'Opéra-Comique, est bien le plus drôle d'homme qu'il soit possible d'imaginer. Quand il paraît, il est impossible de ne pas rire: il a le visage et l'expression d'un chanteur comique qui aurait une toute

(1) Ces morceaux font partie d'un recueil publié par M. Averkamp chez Breitkopf et Härtel (*5 Geistliche und 7 Weltliche Lieder für den Koncertgebrauch bearbeitet*).

petite voix blanche; et quand on entend sortir du gosier de ce petit homme une voix formidable, pareille à celle des trompettes du jugement dernier, on reste tout d'abord ahuri devant cette contradiction... Mais le rire reprend, quand il se met à chanter des morceaux où se déploie l'humour russe, caricatural à plaisir: *Le Conseiller titulaire* et le *Meunier* de Dargomijsky sont, à cet égard, des œuvres absolument caractéristiques et d'un effet de comique irrésistible.

Cet extraordinaire chanteur fut aussi excellent dans la farouche et humoristique ballade d'Ivan le Terrible, chantée par Varlaam dans *Boris Godounow*. Il m'a moins plu dans l'Arioso du tsar Boris: son tempérament comique et trop exubérant ne se prête pas à exprimer le sentiment qui règne dans ce grand monologue, auquel la sobriété et la merveilleuse plastique du grand Chaliapine convenaient si parfaitement. C'est pour la même raison que M. Katchenowsky ne donne pas une interprétation idéale des mélodies impressionnantes, d'allure très byzantine, de Gretchchaninow: *La Mort* et *la Quête pour la Cloche*.

Mais, par contre, comme le revoilà à son aise dans la scène inédite du *Mariage* de Moussorgsky (1), et comme il rend avec un réalisme amusant le rôle de Podkolesine! M^{lle} Schultz, « la marieuse », lui donne la réplique avec non moins d'humour. Cette scène est d'ailleurs d'un intérêt suprême au point de vue du procédé dramatique: rien, dans notre musique occidentale, ne peut lui être comparé et nous pourrions sans doute trouver de féconds enseignements en étudiant de près et en analysant avec soin la partition récemment éditée du *Mariage*.

M^{lle} Schultz a une belle voix. Le léger trac qu'elle avait ne l'a pas empêchée de chanter, d'une manière pleine de naturel et d'aisance, des mélodies de Rimsky-Korsakow, de Moussorgsky et de Glinka. On a surtout admiré, de ce dernier, la romance très inspirée, originale et pleine d'un beau sentiment, de *Rousslan et Liudmila*.

M. Lauweryns, en accompagnateur, fut infatigable et rendit à merveille la partie souvent importante et difficile confiée au piano.

La Musik-Ausstellung de l'École de Musique d'Ixelles.

Depuis quelques années on organise en Allemagne, sous le nom de « Salon musical » (*Musik-Ausstellung*), des auditions destinées à faire connaître les plus récentes publications dans le domaine de la musique « d'intérieur » (*Haus-Musik*). Une audition de ce genre avait été organisée dimanche dernier par l'École de musique d'Ixelles, avec le concours de jeunes élèves des cours de piano et de violon. Le programme, établi progressivement, groupait les noms d'une douzaine de compositeurs belges, allemands, slaves, scandinaves, italiens, pour la plupart inconnus ici, si ce n'est peut-être Alessandro Longo et Louis Schytte. Tout a fort bien marché. On a particulièrement applaudi les pièces de Zileher et de Schytte, un Rigaudon de Hinton, d'un modernisme curieux, des « quatre mains » de Laurischkus, une sérénade slave de Néruda pour violon, crânement jouée par le jeune Steinberg, deux originales piécettes de M. H. Thiébaud, enfin des *Impressions* de Bortkiewicz d'une facture solide et d'un caractère très pianistique; un petit *Trio* d'Émile Paul, adroitement écrit pour piano, violon et violoncelle, clôturait la séance.

Dans une excellente causerie préliminaire, notre confrère Ernest Closson avait précisé le but des auditions de l'espèce, justifiées par les obstacles que rencontre la diffusion de l'œuvre d'art musicale, laquelle (alors que l'œuvre d'art plastique se communique directement) nécessite, entre la création et la communication, l'acte intermédiaire important de l'interprétation. Il a passé en revue les diverses institutions de concert qui, en dehors des *Musik-Ausstellungen* instituées en Allemagne par l'éditeur Rahter, fonctionnent dans ce but, rendant hommage notamment aux auditions de musique nouvelle organisées, à Bruxelles, aux XX^e et à la *Libre Esthétique*. CH. V.

(1) M. Calvocoressi a consacré dans le Bulletin français de la Société internationale de musique du 15 décembre 1908 un article fort intéressant à cette comédie musicale inachevée de Moussorgsky.

LA MUSIQUE A PARIS

La présence de M. Vincent d'Indy au pupitre directorial des Concerts Lamoureux, en remplacement de M. Chevillard absent, a donné au concert de dimanche dernier un très particulier intérêt. On sait avec quelle autorité, quelle vie, quelle précision expressive et rythmique M. d'Indy conduit l'orchestre. Jamais peut-être il n'affirma avec plus d'éclat ces qualités exceptionnelles. L'exécution de la Symphonie pastorale et celle de son admirable *Wallenstein*, qui garde, inaltérables, sa jeunesse et sa fraîcheur, lui valurent l'une des plus chaleureuses ovations auxquelles nous ayons assisté. Les solistes de ce beau concert : M. Bourgeois, qui chanta avec style des fragments de l'émouvant *Orfeo* de Monteverde, M^{lle} Blanche Selva, la parfaite interprète des œuvres de Franck dont elle joua avec sa maîtrise habituelle les *Variations symphoniques*, partagèrent le succès de la séance, que clôtura la suite d'orchestre tirée par Lalo de son ballet *Namouna*.

* * *

M^{lle} Blanche Selva ne fut pas moins applaudie aux deux séances qu'elle donna à la salle Pleyel les 26 janvier et 2 février. Programmes de choix, exécution d'un style magnifique. Au premier concert, deux sonates, rapprochées pour la première fois, et qu'une égale beauté, une semblable ampleur d'inspiration permettent de mettre sur la même ligne parmi les chefs-d'œuvre de la littérature du clavier : l'op. 106 de Beethoven et la Sonate en *mi* de Vincent d'Indy. Au second programme, les sonates pour piano et violon d'Albéric Magnard (1901), de Vincent d'Indy (1904) et d'Albert Roussel (1908). Cette dernière, tout récemment parue, révèle un nouvel aspect du délicieux musicien des *Rustiques* et du *Poème de la Forêt*. Au charme de son art descriptif, volontiers pastoral, s'ajoute, dans cette œuvre nouvelle, l'attrait d'une pensée plus soutenue, d'un tempérament musical plus généreux. D'un accent personnel et neuf, cette sonate se développe en trois parties dont l'intérêt musical ne languit pas un instant. Les deux premiers mouvements plaisent par la clarté des idées et la pureté de la forme, d'une grâce tout hellénique. Le troisième s'élève plus haut. L'œuvre prend, dans ce final émouvant, une envolée superbe qui a produit sur l'auditoire une impression considérable. On a acclamé unanimement M. Roussel et ses deux excellents interprètes, M^{lle} Selva et M. Firmin Touche.

* * *

Signalons aussi, parmi les initiatives musicales qui visent plus haut que les vaines démonstrations de la virtuosité, la très intéressante série de conférences-auditions poursuivie de quinzaine en quinzaine, depuis le début de novembre, par M^{lles} Mary et Fernande Pironnay et M. P. Landormy. C'est un véritable cours d'histoire de l'art musical que, sous le titre *Les grandes époques de la musique*, ces artistes désintéressés et dévoués offrent méthodiquement au public. La sixième séance, consacrée à Rameau, fut particulièrement intéressante. Elle fournit à M. Ricardo Viñes, l'un des plus remarquables pianistes d'aujourd'hui, l'occasion de faire valoir son jeu précis, agile et sûr en interprétant des pièces pour clavecin du maître de *Dardanus* et de quelques-uns de ses contemporains, — pièces qui alternaient avec des fragments lyriques chantés par M^{lles} R. Matho et M. Pironnay.

La voix pure et l'excellente méthode de cette dernière furent appréciées, quelques jours après, au troisième concert mensuel de la *Schola cantorum* donné à la Salle Gaveau sous la direction de M. Vincent d'Indy, qui dirigea une très vivante et pathétique exécution d'*Euryanthe*. La distribution de cet ouvrage suranné et charmant, précurseur immédiat de *Lohengrin*, de la *Valkyrie* et de *Tristan*, groupa, aux côtés de M^{lle} Pironnay, M^{me} J. Lacoste, MM. Plamondon, Monys et Brochard.

O. M.

NÉCROLOGIE

Edouard Fétis

Le vénérable doyen de la presse belge s'est éteint presque centenaire. Une sympathie unanime auréolait ce vieillard bienveillant, spirituel, lettré, dont la vie offrit l'exemple d'une curiosité toujours en éveil, d'une activité inlassable, d'une jeunesse intellectuelle que le poids des années n'arriva jamais à altérer. La mort semblait l'avoir oublié. Et lorsqu'on le félicitait sur sa surprenante verdeur, il répondait avec humour : « On ne meurt plus à mon âge. » Il y a peu de jours, il rédigeait encore avec sérénité, de son écriture cursive et menue, la chronique musicale de l'*Indépendance*, dont il ne cessa durant soixante-dix ans d'être le titulaire.

Sa longue carrière s'écoula parmi les livres et les tableaux. Conservateur en chef de la Bibliothèque royale, président de la Commission directrice des Musées royaux, président de la Commission administrative du Conservatoire, membre de l'Académie de Belgique, président ou membre d'une foule de commissions officielles, Edouard Fétis fit apprécier dans ces nombreuses sphères d'activité l'esprit conciliant, le jugement intègre, la parfaite courtoisie que reflétaient ses écrits. Et c'est avec raison que M. Beernaert, ministre d'Etat, résuma en ces termes, le jour des funérailles, l'impression générale : « Il nous reste de Fétis le souvenir d'un homme de cœur et d'un homme de bien, d'un critique plein d'aménité qui, curieux de toutes choses, sut ne blesser personne, d'un homme d'infiniment d'esprit et qui jamais n'en abusa; d'un vieillard de quatre-vingt dix-sept ans qui ne laisse ni un ennemi ni un jaloux. Puisse-t-on un jour en dire autant de nous ! »

CONCERTS

M^{me} Bruckwilder-Rockstroh, la jeune cantatrice applaudie aux Concerts Durant, donnera mardi prochain, à la salle Patria, avec le concours de M^{lle} Jacoba Schumm, violoniste, et de M. Marcel Demont, flûtiste, un concert au profit des sinistrés d'Italie.

Jeudi, à 8 h. 1/2, même salle, séance à deux pianos donnée par M^{lles} Gabrielle Tambuyser et Cécile Callebert..

La réapparition de M^{me} de Nuovina devant le public de nos concerts fera la grande attraction de la séance annoncée pour vendredi, salle Patria, par le pianiste Léon Delafosse.

Dimanche prochain, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, troisième concert populaire, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{me} Schumann-Heink, cantatrice, et de M^{lle} Magdalena Tagliaferro, pianiste. Programme : *W'ether*, poème symphonique de Victor Vreuls (1^{re} audition); Concerto en *si bémol* majeur, pour piano et orchestre, de Beethoven; 3. Air de Vitellia, de la *Clémence de Titus* de Mozart; Concerto en *ut dièse* mineur, pour piano et orchestre, de Rimsky-Korsakow (1^{re} audition); Fragment du *Crépuscule des Dieux* de Richard Wagner : a) Voyage au Rhin; b) Scène de Waltraute; c) Marche funèbre.

PETITE CHRONIQUE

La *Libre Esthétique*, qui fêta l'an dernier son jubilé de vingt-cinq ans, inaugurera au début de mars, dans les salles du Musée moderne, un nouveau cycle d'expositions internationales. Le Salon groupera, entre autres, un choix d'œuvres des peintres E. Claus, H. De Groux, J. Delvin, F. Knapff, G. Lemmen, A. Oleffe, G.-M. Stevens, J. Van den Eeckhoudt, Théo Van Ryselberghe, et des sculpteurs P. Du Bois, J. Gaspar, J. Lagac, V. Rousseau, F. Schirren, Y. Serruys, Strauss, etc.

La participation étrangère, des plus importantes, réunira notamment diverses expressions du portrait moderne en peinture, en sculpture, en gravure et en lithographie.

Le paysagiste Paul Hagemans ouvrira mercredi prochain, à 2 heures, à la Galerie Royale une exposition particulière de ses œuvres récentes. Ce Salonnet rassemblera une cinquantaine de tableaux et de gouaches dont les motifs ont été principalement choisis dans la Vallée de la Meuse.

Du 8 au 17 février, au Cercle Artistique, exposition des œuvres de sculpture de M. Jules Herbays.

Pour rappel, lundi 8 et mercredi 10 février, à 8 heures 1/2 du soir, à l'Université Nouvelle, 7, rue de la Concorde, conférence par M. G.-Jean Aubry sur les *Origines de la musique de clavier actuelle*. Auditions musicales par M. J.-J. Nin. Au programme : F. Couperin, Rameau, Dandrieu, Daquin, Dagecourt, Royer et Duphly.

Le Président des États-Unis vient d'engager le Congrès à voter une somme de deux cent mille dollars pour assurer la participation officielle des États-Unis à l'Exposition de Bruxelles.

Nous avons annoncé qu'on projette d'élever au Lavandou (Var), où Reyer vécut ses dernières années, un monument à la mémoire du compositeur. Une souscription est ouverte à cet effet par les soins du comité, définitivement constitué comme suit : Président d'honneur, M. Georges Leygues, ancien ministre, l'un des amis les plus intimes du maître; présidents honoraires, MM. Jean Aicard, H.-E. Cross, Henriot, Vigourel, M^{mes} Rose Caron, Juliette Millie, H. Adam; président effectif, le Docteur Félix Brémont; vice-président, M. E. Flory; trésorier, M. R. Villan; secrétaire, M. L.-C. Carrère.

De Paris :

Pour montrer son éclectisme, le théâtre de l'Œuvre vient de représenter un ouvrage essentiellement différent de ses spectacles habituels. *Perce-Neige et les Sept Gnomes*, le conte populaire de Grimm, si joli dans sa forme ingénue, se teinte, sous la plume de J. Dortzal, d'un symbolisme imprévu dont l'opportunité est contestable. Le personnage d'un gnome-poète, Karl, créé par l'auteur, et qui expose d'assez banales controverses entre l'idéal et la réalité, jure singulièrement avec le caractère puéril du récit de Grimm, qu'il eût, semble-t-il, mieux valu laisser intact sous son aspect d'imagerie légendaire. MM. de Max, Jehan Adès et leurs camarades n'en ont pas moins été applaudis pour la façon élégante dont ils ont joué ce conte de fées et dit les vers un peu impersonnels de M^{lle} Dortzal.

Perce-Neige fut précédé d'une comédie en un acte de M^{lle} Level et Monnier, la *Chaîne*, qui nous ramène, par sa rosserie et l'inexpérience dont elle témoigne, aux débuts du Théâtre Libre.

A la fin du mois, sous les auspices du théâtre de l'Œuvre, débutera à Paris une troupe allemande qui fera connaître dans leur version originale des œuvres de Goethe et de Grillparzer, et aussi, en langue allemande, plusieurs pièces d'Ibsen. M^{me} L. Dumont et M. Lindemann, de Dusseldorf, qui dirigeront ces représentations, apporteront à Paris tout le matériel des décors, des costumes et de la mise en scène.

La *Nouvelle Revue française*, placée sous la direction d'un comité composé de MM. Jacques Copeau, André Ruyters et Jean Schlumberger, a fait paraître le 1^{er} février son premier fascicule. M. André Gide y publie le début d'une œuvre inédite, la *Porte étroite*; M. Lucien Jean : *L'Enfant prodigue*; M. Michel Arnauld : *L'Image de la Grèce*; M. Jean Croué : *Rivages*.

Par sa tenue littéraire, l'intérêt et la variété de son texte, la valeur des écrivains qu'elle rassemble, la *Nouvelle Revue française* est appelée à prendre la première place parmi les périodiques d'aujourd'hui. Bureaux : 78 rue d'Assas, Paris. Abonnement d'un an : France, 10 fr. Etranger, 12 fr.

Une admirable exposition des dessins, eaux-fortes, lithographies et peintures de Frank Brangwyn est ouverte actuellement à la galerie Boissy d'Anglas. — A l'Hôtel des Modes, 13 rue de la Ville-l'Évêque, l'œuvre entier de Félix Bracquemond et celui de Sir F. Seymour Haden sont mis sous les yeux du public, avec

les suites d'états qui confèrent à cette double exposition un précieux intérêt. — Tandis que MM. Durand-Ruel prêtent leurs salles à la *Société moderne*, dont la première exposition s'ouvre demain, la Galerie Bernheim réunit une quarantaine de tableaux qui accroissent singulièrement, dans l'opinion des artistes et du public, la renommée de M. Pierre Bonnard. — La *Société d'Art français* groupe au Cercle de la Librairie d'intéressants spécimens de l'art de MM. Ch. Guérin, P. Laprade, Ch. Lacoste, L. Sue, A. Urbain, T. Klingsor, L. Paviot, E. Rouart, etc.; de MM. Rodin et Bourdelle. — A l'élégante galerie Devambez, ce sont MM. Boutet de Monvel, J. et P. Brissaud, M. Taquoy et Ph. Besnard qui occupent depuis huit jours la emise. — Chez Weill, exposition plus «corsée» de MM. Braque, Camoin, Derain, Dufy, Marquet, Verhoeven, etc. — Mais la plus belle, peut-être, des expositions offertes actuellement à la curiosité des amateurs est celle des Estampes japonaises anciennes récemment inaugurée au Pavillon de Marsan.

De Rome :

Une commission ministérielle chargée d'examiner la valeur des manuscrits de Paganini récemment découverts en a reconnu toute l'importance. Ces précieux documents sont au nombre de 53 et comprennent notamment quatre concertos qu'on croyait définitivement perdus, six duos, quatre trios, dix quatuors, onze menuets et quatorze sonates.

Les manuscrits de Paganini sont très rares, car l'illustre violoniste dédaignait généralement de mettre sur le papier les morceaux qu'il composait et qu'il exécutait avec tant d'éclat.

M^{me} Eléonora Duse se propose, dit-on, de fonder à Bologne un théâtre qu'elle baptisera du nom de Brendel, le personnage qui, dans *Rosmersholm*, symbolise l'idéal.

Le testament de Pablo Sarasate, mort à Biarritz en septembre dernier, contient les donations suivantes : 1^o au Conservatoire de Pampelune, 25,000 francs et sa bibliothèque musicale; 2^o 15,000 francs aux indigents de la ville; 3^o au Conseil municipal, deux de ses violons, avec leurs archets, ses bijoux et ses décorations, pour être placés dans une pièce spécialement affectée à leur conservation; 4^o au Conservatoire de Paris, où il fit ses premières études et remporta ses premiers succès, son fameux *Stradivarius* de l'année 1724, don de la reine Isabelle; 5^o également au Conservatoire de Paris, une somme de 20,000 francs, dont les revenus seront affectés à la création d'un prix annuel de violon.

Enfin, le Conservatoire de Madrid reçoit 100,000 francs pour l'institution d'un prix de violon.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^T-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays. — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Intermédiaire de la Presse

lit, traduit, découpe tous les journaux et revues du monde et en adresse des extraits sur tous sujets et personnalités.

Bruxelles, 54, rue de l'Ermitage (Avenue Louise).

A VENDRE D'OCCASION

Partitions pour piano et chant

RICHARD WAGNER. — Lohengrin (relié).
" Tannhäuser (relié).
" Siegfried (broché).

W.-A. MOZART. — Les Noces de Figaro (relié).

J. MASSENET. — Marie-Magdeleine.

S'adresser au bureau de l'Art Moderne.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

Mardi 9 février 1909 et quatre jours suivants d'une importante réunion de

LIVRES ET ESTAMPES

provenant des collections de feu M. CH.-M. MAUS, conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles (suite) et de feu MM. CAM. LAURENT, avocat à Charleroi et L. VAN NIEUWENHUYZE, bibliophile brugeois (1^{re} partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises, par le ministère de l'huissier L. Cox, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1,261 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition le samedi 6 février de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures (le catalogue servant de carte d'entrée) et les jours des vacances de 10 heures à midi.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Catulle Mendès (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Musée du Conservatoire (O. M.) — Notes de Musique : *le Concert du Conservatoire, le Concert Henriette Schmidt, le Concert Ysaye, les Origines françaises de la musique de clavier actuelle* (CH. V.). — La Musique à Paris (O. M.). — Concours musical. — Concours d'affiches. — Concerts. — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Nécrologie : *Cloude Kleeberg-Samuel* (HENRY LESBROUSSART), *Coquelin Cadet*. — Petite chronique.

CATULLE MENDÈS

Le plus stupide accident vient de frapper, je ne dirai pas en pleine jeunesse, mais en pleine force un homme dont les idées et les rêves n'étaient sans doute plus les nôtres depuis longtemps mais dont la vie offrit un rare exemple de dévouement constant à la littérature et de bonne volonté attentive envers les mouvements nouveaux, et qui avait devant lui encore de longues années pour comprendre, aimer et défendre les choses de l'esprit.

Car il avait encore de longues années à prévoir, car sa vitalité était surprenante. Malgré une jeunesse orageuse, pleine de passion, d'enthousiasme, de duels, d'aventures de toutes sortes, malgré son existence remplie de travail, encombrée de fonctions et de démarches, malgré ses veilles, il tenait bon, il surprenait ses contemporains par ses allures de bohème immuable et mondain, par sa façon et sa verve, par l'ardeur de ses convictions, par sa présence infatigable. Alors que, malgré leurs précautions et la tranquillité de leurs habitudes, les derniers représentants du Parnasse, sauf un, avaient disparu, on aurait dit que

l'atmosphère parisienne, la fièvre, le surmeange intensif le conservaient, qu'il était comme macéré dans leur essence et devenu indestructible. Certes, obscurément, nous le croyions. Nés à la littérature au moment où Mendès était en pleine réputation et avait déjà assisté à l'évolution et à l'évanouissement de deux ou trois écoles littéraires, nous l'avions toujours vu dans la loge du spectacle, marquant les coups, enregistrant les victoires et les défaites, et souriant dans sa barbe fleurie. Et, très sérieusement, nous avions peu à peu pris l'habitude de ne le considérer presque plus comme une personne, mais comme une sorte de type, quelque chose d'immortel et qui se confondait avec la notion même de la critique. Et, dois-je le dire, à la longue, de penser que tant de nos prédécesseurs immédiats et de nos camarades avaient débuté, bataillé, défendu leur idéal et succombé sous les yeux de cet écrivain qui continuait à apprécier, à juger, à comprendre, cela nous remplissait de scepticisme sur la valeur de ce que nous défendions; et enclins dès lors à juger, sans enthousiasme et sans illusion, les préférences de notre jeunesse, nous nous reportions avec impartialité aux temps du romantisme, et, emplis de respect, nous reconnaissons dans le romantisme l'origine authentique, la source généreuse de tout notre art contemporain.

Le Romantisme! Catulle Mendès l'avait connu, il en avait approché les écrivains. Jeune homme à cette époque, il avait lutté pour les défendre, il avait épousé la fille d'un de ses plus grands poètes. Il fut une sorte de lien entre ce mouvement et le Symbolisme. Et tout le

Naturalisme put passer sur lui sans entamer sa foi tenace en un idéalisme généreux et élégant, en son Romantisme, en un mot.

Car cet écrivain que les journaux vont certainement présenter au public comme un Parnassien fut peut-être, à son insu, envers et contre toutes les écoles, un romantique : il avait des hommes de la génération d'Hugo, de Gautier, de Paul de Saint-Victor la truculence, la verve, l'instinct des grandes images et des idées, l'horreur des détails et l'amour des aperçus larges et des descriptions majestueuses, le goût de la mélancolie et le culte de la passion. C'est par là qu'il s'apparente, sinon par son œuvre, qui n'est que le pâle reflet de son rêve et qui est quelque peu fragile à cause de la rapidité avec laquelle elle fut édifiée, tout au moins par les intentions de son œuvre à tous ses grands camarades : à Wagner, à Villiers, à Hugo, à tous ceux qu'il a défendus et qu'il défendait encore, courageusement, dont il se souvenait avec respect, sachant et proclamant qu'il n'était que leur héraut et que ce rôle lui semblait encore très satisfaisant.

A ces qualités romantiques il joignait une tendance qui lui était personnelle vers la sensualité, et cela n'est pas sans donner à son œuvre quelque chose de particulier : un *accent* où on le reconnaît. Je ne crois pas que personne que lui ait pu écrire *Zo'har* ou *Gog* ou *le Roi vierge*. Il dut le plus fragile et le plus contestable de sa réputation à l'exagération de cette sensualité, lorsque, pour des raisons de gloire ou de profit, il eut le tort de faire des contes érotiques. Mais, même là, il faut reconnaître que, malgré ce sacrifice à l'exigence basse du public, il tenta de sauver son honneur d'écrivain par l'élégance, la désinvolture et la grâce, de telle sorte qu'aujourd'hui ces erreurs, d'ailleurs oubliées, apparaissent comme négligeables et tout à fait indignes d'attirer l'attention défavorablement sur lui.

Longtemps il se crut Parnassien, et il défendit ses camarades du Parnasse comme il l'avait fait pour ses aînés du Romantisme, et même il fit (et en prodigieuse abondance) des vers à formule parnassienne, impersonnels à souhait, virtuoses, agréables et de bonne facture, et très sensuels aussi, et très parfumés.

Mais le Parnasse à son tour passa. Il demeura. Alors nous assistâmes à quelque chose d'assez singulier, dont nous n'eûmes pas conscience : c'est que Catulle Mendès, cette fois tout seul et plus assez jeune ni pour comprendre pleinement un mouvement de poésie comme le Symbolisme, ni pour, s'il l'avait compris, s'en mettre, retourna peu à peu à ses origines et redevint romantique. Sa conversation, sa critique, une partie de son œuvre d'imagination attestèrent, et chaque jour davantage, sa croyance à l'idéal du romantisme et combien son imagination tout entière était possédée par le sentiment romantique. En plein vingtième siècle, un homme

se promenait dans Paris qui voyait le monde, l'amour, la vie, les mœurs du même regard qu'un Hugo, qu'un Villiers, qu'un Gautier surtout (car il avait beaucoup de Gautier). En critique notamment (car sa conception de la vie privée ne nous regarde pas, malgré qu'elle fût intimement connexe de celle qu'il se faisait de la vie littéraire, et tout ce qu'il m'est permis d'en dire c'est qu'elle était la même que celle des Musset, des Ziem, des Liszt, etc.), en critique il fut irréductible.

Mais, précisément, cette largeur de vue, cette référence constante à quelques idées directrices, cette esthétique essentiellement basée sur l'enthousiasme, toutes ces qualités avaient fini par nous paraître au moins aussi justes, sinon davantage, que les petites idées de la critique dénigrante et analytique ; et si cette œuvre critique péchait par la hâte, du moins était-elle excellente dans son principe et il suffisait de l'imaginer accomplie par quelqu'un qui aurait eu le temps.

Le Romantisme explique tout Mendès : il fut son salut et sa perte, en même temps. Car si d'avoir gardé les beaux côtés du Romantisme sauvegarda son souvenir contre notre défaveur, et si la sympathie qu'il témoigna et essaya de témoigner à la jeunesse nous impose le respect, les mauvais côtés du Romantisme ont empêché son œuvre d'atteindre son plein développement.

Le goût du faste et de l'aventure, de la vie intense et brillante qui ne veut pas choisir entre le travail et le plaisir l'obligea à une production abondante, à laquelle d'ailleurs l'entraînait son goût d'improvisateur, sa facilité extraordinaire, sa richesse d'imagination, sa virtuosité amusée. Il dispersait dans une foule de travaux des dons précieux qui eussent rendu parfaites quelques œuvres construites avec soin. Mais il partageait encore avec les grands romantiques ce mépris de sa propre gloire en faveur d'une vie passionnément, pleinement, magnifiquement vécue. Avec un peu plus de génie, il aurait été une manière de Liszt, de ce Liszt qu'il a si ferveusement décrit dans *le Roi vierge*, et il serait demeuré de lui des œuvres qui eussent été égales à celles qu'il comprenait si fraternellement.

Il restera de lui des livres dont le jet unique est d'une si belle venue qu'il vaut la meilleure composition. *Les Mères ennemies*, *le Roi vierge* et surtout *Zo'har*, une fort belle chose, très intense, très étrange et très poignante, et, avec les meilleures pièces trouvées dans ses nombreux recueils de vers, une anthologie qui ne serait pas négligeable ; mais surtout le souvenir d'un homme d'esprit infatigable et généreux et du plus tenace, du plus impartial et du plus attentif ami que les Belles-Lettres aient conservé dans les milieux hostiles du journalisme, — du journalisme français dont il était l'honneur et dont il fut la dernière gloire :

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE MUSÉE DU CONSERVATOIRE

Un don fait par M. Louis Cavens a enrichi de quatre cent trente-sept pièces nouvelles la collection, déjà si importante, d'instruments anciens que possède le Musée du Conservatoire de Bruxelles et qui compte plus de trois mille numéros.

Mais l'accroissement dû à M. Cavens a plus qu'une valeur numérique. Les instruments qu'il a offerts au Musée, et qui furent réunis par le patient collectionneur gantois César Snoeck, résument en quelque sorte toute l'histoire de la fabrication des instruments de musique en Belgique depuis le xvi^e siècle. La lutherie y est représentée par une précieuse série de violons, altos et violoncelles signés par les plus habiles spécialistes de Bruxelles, Gand, Tournai, Anvers. Les instruments à vent de Teurlinckx et de Dupré, les cuivres de Sax et de Mahillon voisinent avec les clavecins de Ruckers, Grauwels, Britsen, Delin, qui illustrèrent l'industrie néerlandaise, avec les pianos d'Ermel, Lichtenthal, Fétis instaurateurs de la fabrication des instruments à clavier en Belgique. Des orgues, des sonnettes anciennes, des spécimens curieux d'instruments populaires à percussion et à vent complètent ce remarquable ensemble, qu'il était urgent de sauver de la dispersion.

Les salles dans lesquelles ont été installés ces glorieux vestiges archéologiques porteront le nom du donateur, dont la libéralité dote Bruxelles d'une collection sans équivalent qu'il ne serait guère possible de former aujourd'hui. Mais une autre mesure s'impose : celle d'abriter le Musée dans des galeries dignes des richesses qu'il renferme, protégées contre les dangers d'incendie et largement ouvertes au public. Le *Guide musical* a publié à cet égard les édifiantes informations suivantes : « Le Musée du Conservatoire occupe, rue aux Laines, deux immeubles, le n° 11 et le n° 7, communiquant entre eux, mais séparés cependant par un troisième immeuble occupé par un particulier. Ce ne sont pas des bâtiments *ad hoc*, mais des maisons d'habitation appropriées tant bien que mal. L'ensemble comporte 29 (nous disons bien vingt-neuf) *chambres* — et non *salles* — généralement mal éclairées, où les instruments sont entassés les uns sur les autres au point que les visiteurs, en certains endroits, ne peuvent se mouvoir sans risquer d'accrocher quelque chose, et qu'il a fallu limiter à un maximum d'une douzaine de personnes les visites en corps. Dans l'immeuble principal, le n° 11, — le Musée proprement dit, — l'installation d'un calorifère et l'aménagement des cheminées écartent plus ou moins les risques d'un incendie qui, dans ces bâtiments vétustes, aurait des conséquences terribles; rien de semblable n'a été fait dans l'annexe du Musée, au n° 7, qui reste à la merci du moindre accident.

Mais il y a mieux. Le personnel chargé de la surveillance les jours d'ouverture comporte en tout et pour tout cinq hommes. Cinq hommes pour vingt-neuf chambres où les objets — la plupart de petites dimensions — sont exposés, faute d'armoires pour les contenir, à portée de la main ! La prudence la plus élémentaire commandait de prendre à ce sujet des mesures sévères. Mais si elles sont efficaces, elles n'en sont pas moins regrettables. Qu'on en juge. L'annexe du n° 7 (contenant notamment les « salles Louis Cavens »), reste constamment fermée. On y conduit les visiteurs qui en font la demande, ainsi que les personnes spécialement compétentes, artistes, archéologues, etc. Au Musée proprement dit (n° 11), le rez-de-chaussée (comprenant notamment les bureaux du conservateur en chef et du conservateur-adjoint) reste également fermé; on se borne à ouvrir *alternativement* les premier et deuxième étages, comprenant respectivement les instruments anciens (artistiques européens) et la collection ethnographique (instruments exotiques et folklore européen) : en résumé, le quart environ du Musée est accessible aux visiteurs.

Il n'était peut-être pas inutile de préciser cette situation, pleine d'inconvénients de tous genres, dont le moindre est de susciter, avec des réclamations et des incidents continuels, l'étonnement et la gaieté des étrangers. »

Nous joignons nos protestations à celles de notre confrère et souhaitons que l'État prenne promptement les mesures que commande la situation. Le nouveau directeur du Conservatoire aura à cœur, nous l'espérons, de réaliser dès son entrée en fonctions cette réforme.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Le premier Concert du Conservatoire.

C'étaient les débuts de M. Tinel comme chef d'orchestre au Conservatoire. Il n'a déçu personne. Son interprétation de l'*Héroïque* a été excellente. Sa direction énergique, attentive aux moindres détails, et son parti pris d'être fidèle en tous points aux intentions du maître et de ne se laisser aller à aucune fantaisie, ont donné l'impression qu'il entendait bien se conformer aux traditions du plus pur classicisme, sans toutefois tomber dans la sécheresse ou la froide correction. Je n'ai jamais entendu exécuter aussi bien le premier mouvement de l'*Héroïque*. C'était d'une vigueur, d'une netteté, d'une ampleur, d'une richesse de son qu'aucune autre audition ne m'avait jamais données. J'ai aussi beaucoup apprécié l'interprétation étonnamment claire des variations du finale.

La seconde partie du programme était destinée à honorer la mémoire de Gevaert et comportait uniquement des œuvres composées par lui : un chœur, les *Adieux à la mer*, écrit en 1848 sur un poème de Lamartine, un arioso de *Quentin Durward*, et la cantate *Jacques Van Artevelde* (1863). Cette dernière exige absolument le plein air : dans le vaisseau long et étroit de la salle du Conservatoire elle paraît bruyante et vulgaire et perd tout accent.

L'arioso de *Quentin Durward*, ajouté en 1880 à la partition de cet opéra pour sa reprise à Bruxelles, ne manque pas de noblesse et rappelle en certains passages la grandeur berliozienne. M^{me} Croiza l'a chanté avec l'incomparable talent que l'on sait. Les *Adieux à la mer* sont bien du Lamartine en musique. C'est un mélange agréable de Mendelssohn et de Niedermeyer, avec de jolis effets d'orchestre, de charmantes arabesques dessinées avec amour par les violons; c'est de la musique comme devait en écrire à vingt ans un jeune belge romantique.

Le Concert Henriette Schmidt.

M^{me} Henriette Schmidt est bien connue à Bruxelles. La belle allure de sa silhouette et son jeu violonistique plein de style font d'elle une artiste sympathique entre toutes. On a fort goûté son exécution correcte et élégante d'un noble concerto (en *ré* mineur) de Tartini, d'une amusante sonate de Porpora avec accompagnement de clavecin, et son interprétation tendre et chaleureuse du beau *Poème* de Chausson.

On connaît aussi M. Elwes pour l'avoir entendu l'an passé au cours d'une séance donnée par Miss Brema. C'est le chanteur de lieder le plus exquis qui soit : sa voix de ténor au timbre délicat et expressif, son articulation parfaite, son « polyglottisme » qui lui permet de chanter aussi correctement en français ou en allemand qu'en anglais, tout cela fait de lui un artiste d'élite que l'on aime à entendre et à réentendre.

Outre des lieder de Brahms et des mélodies anglaises anciennes et modernes, il a chanté toute une série de poèmes de Verlaine (*L'heure exquise*, *Paysage triste*, *Dansons la gigue*, etc.) mis en musique avec un réel talent par M^{me} Poldowski. Ces mélodies sont fort adroitement conçues et très finement ciselées; elles sont d'un sentiment juste, et après tant de petits chefs-d'œuvre écrits sur les poèmes de Verlaine, elles conservent encore un charme et un parfum personnels indéniables.

Le Concert Ysaye.

M. Birnbaum est un « revenant » qui est en passe de devenir un favori des concerts Ysaye. Nous l'avons entendu, l'hiver passé, et sa direction énergique et vivante avait généralement plu (1). L'impression est restée la même cette année. Mais plus d'un a dû regretter de voir dépenser tant d'efforts dans l'exécution de cette « grande machine » qu'est la symphonie n° 5 de Tchaïkowsky : grandiloquence, vulgarité, développements filandreux, tels sont les défauts de cette œuvre dans laquelle on rencontre cependant, au début du premier mouvement, et au cours du

(1) Voir l'*Art moderne* du 12 avril 1908.

deuxième, des détails ingénieux et charmants, et des trouvailles d'instrumentation qui dénotent un artiste maître de sa technique et parfois capable de sobriété et de goût.

Après cet indigeste « morceau », le charmant poème symphonique *Moldau*, de Smetana, a paru plein de fraîcheur, de clarté et de spontanéité : C'est certes le plus joli exemple de musique « nationaliste » à programme que j'aie jamais entendu ; il n'y faut chercher aucune profondeur, mais la parfaite sincérité qui y règne est une qualité précieuse entre toutes et trop rare pour ne pas être appréciée.

M. Birnbaum a, en outre, donné d'excellentes interprétations de la très romantique ouverture, si bien orchestrée, que Mendelssohn a faite pour *Ruy Blas*, et de celle de *Tannhäuser*.

Le soliste du concert était M. Pugno. On l'a réentendu avec plaisir dans le concerto n° 23 de Mozart et dans le concerto n° 4 de Saint-Saëns, qu'il interprète magistralement.

A l'Université Nouvelle.

Les Origines françaises de la musique de clavier actuelle.

Deux conférences par M. G.-Jean Aubry.
Audition par M. J.-Joachim Nin.

« Plaçons-nous, pour communiquer avec le public, dans une atmosphère de Foi, de Conscience et de Volonté, à travers laquelle nous pourrions mieux prêcher la Beauté. Cherchons dans l'émotion qui se dégage de toute œuvre véritablement belle, le talisman qui doit nous mériter les suffrages des gens sensés....

Et surtout, et toujours, et avant tout, songeons à ce que, de tous les sentiments que l'âme humaine peut éprouver, les plus beaux sont les plus simples : n'oublions pas, encore une fois, que tout l'Art est fait de Beauté. Soyons donc simples, afin de le servir plus dignement. »

Telle est la partie la plus importante de la conclusion par laquelle M. Nin termine la brochure intitulée *Pour l'Art*, qu'il vient de publier et qui fut distribuée aux auditeurs de l'Université Nouvelle. Ce petit ouvrage est un fier pamphlet dirigé contre le mercantilisme et la virtuosité. Il devrait être le catéchisme de tout artiste véritable.

Lors des deux séances qui furent données, en février 1907, devant le même auditoire (1), M. Nin avait montré que ce n'était pas seulement sur le papier ou en paroles qu'il entendait faire de la propagande pour ses idées sur la mission de l'artiste. Il nous est revenu, ces jours-ci, plus intransigeant, plus désintéressé, plus simple encore : rarement, il m'a été donné de rencontrer un homme aussi profondément épris des œuvres qu'il s'est proposé de faire revivre, un artiste s'inclinant avec autant d'humilité devant le caractère sacré de l'œuvre d'art. Ce qu'il écrit, ce qu'il dit, il le pense de toute sa force et l'applique de tout son cœur.

M. G.-Jean Aubry a les mêmes idées que M. Nin. Animés tous deux d'un même esprit de pro-élytisme en faveur de la Beauté, ils s'entendent parfaitement à harmoniser leurs efforts : le conférencier n'empiète pas sur l'exécutant, l'exécutant ne projette aucune ombre sur le conférencier.

La place me manque pour donner quelques détails sur les deux belles causeries de M. Aubry. Qu'il me suffise d'en marquer les points culminants :

M. Aubry retrouve, chez les clavecinistes français de la seconde moitié du XVII^e siècle et de la première moitié du XVIII^e, la véritable tradition française, faite de clarté dans l'ordonnance et dans l'expression, d'esprit allant jusqu'à l'ironie, d'élégance, de pittoresque, de sensualité panthéiste, et d'horreur pour toute redondance. Cette tradition a, sous des influences étrangères, italiennes et allemandes, été quasi abandonnée pendant plus d'un siècle (1770 à 1870-80) ; mais depuis 1880 une réaction s'est faite, et nous assistons aujourd'hui à un mouvement musical qui n'est autre qu'un retour à la belle tradition française...

Au cours du commentaire qu'a fait M. Aubry du programme

(1) Voir *l'Art moderne* du 3 mars 1907. Il s'agissait, cette fois aussi, des *Origines de la musique de clavier*, mais dans un sens plus large. Les conférences étaient faites par M. Calvocoressi.

musical, il a parlé d'une façon charmante et juste des grands clavecinistes français Couperin, Rameau, Dandrieu, etc. Il a particulièrement bien caractérisé l'étrange figure de Rameau et la beauté propre à son œuvre.

Les exemples musicaux comportaient des morceaux de clavecin de Couperin le Grand, Rameau, Dandrieu, Daquin, Royer et Duphy. M. Nin les a exécutés avec une vie et une variété incomparables et a montré par là qu'il ne s'agissait point d'un art mort et d'une sorte de reconstitution historique, mais bien d'un art plus vivant que jamais, d'un art totalement accessible aux profanes par sa clarté dans le raffinement, son charme mélodique et sa grâce spirituelle.

Je ne puis analyser ici ce programme dans lequel tout était original, soit par la forme, soit par le fond... Il me faudrait pour cela des pages entières, et ce serait profaner un si beau sujet que de le traiter en un court résumé auquel manqueraient nécessairement les mille nuances qu'il exige.

Ct. V.

LA MUSIQUE A PARIS

M. Vincent d'Indy dirigea pour la seconde fois, dimanche dernier, l'orchestre des Concerts Lamoureux, et l'intérêt artistique qu'il donna au concert ne fut pas moindre que celui de sa première séance. Il fit entendre la belle symphonie de M. Albert Roussel, *le Poème de la Forêt*, dont Bruxelles eut, l'an passé, la primeur aux Concerts populaires de M. Sylvain Dupuis. La poésie agreste, le charme mélodique et la distinction de cette œuvre bien pensée et bien écrite rencontrèrent le plus favorable accueil. Avec la Sonate dont nous parlâmes la semaine dernière, *le Poème de la Forêt* classe décidément M. Roussel parmi les meilleurs compositeurs d'aujourd'hui. On lui rendit justice en applaudissant avec chaleur cette partition d'une écriture si personnelle et d'un accent si pénétrant. Les *Souvenirs* de M. d'Indy furent, de même, acclamés comme le mérite cette admirable page symphonique, la plus émouvante peut-être qu'ait signée l'auteur de *Wallenstein*.

Il faut louer aussi M. Frölich de l'art généreux, noble et ardent avec lequel il chanta les « Adieux de Wotan », et déplorer que M. et M^{me} Pablo-Casals, dont le talent est merveilleux, propagent une œuvre aussi vide et ennuyeuse, aussi vulgaire et dénuée d'intérêt que le Concerto pour deux violoncelles de M. Emmanuel Moor.

M^{me} Jane Bathori et M. Émile Engel ont repris jeudi la série de leurs auditions vocales, qu'ils poursuivront les jeudis 4, 11, 25 mars et le lundi 5 avril. Ce fut, à ce concert inaugural, le charme expressif de Debussy alternant avec l'harmonieuse inspiration de Gabriel Fauré, d'Ernest Chausson, d'Henri Duparc ; et aussi la grâce un peu mièvre de Reynaldo Hahn, et la subtilité de Maurice Ravel, et la saveur plus corsée de Chabrier. M^{me} Bathori et M. Engel soulignèrent tantôt isolément, tantôt en duo, les caractères distincts de chacun des maîtres inscrits au programme, et ils le firent avec un art exquis qui leur valut à tous deux de nombreux rappels. Les chœurs, formés des élèves de l'École Engel-Bathori, chantèrent avec justesse et avec sentiment *l'Ode à la musique* de Chabrier et *l'O fons Bandusia* de R. Hahn.

O. M.

CONCOURS MUSICAL

La Maison du Lied, à Moscou, nous prie de signaler aux compositeurs le concours international qu'elle a ouvert pour la transcription musicale, avec accompagnement de piano, de dix chansons de Burns au choix des concurrents.

Les prix attribués à ce concours s'élèvent à 4,350 francs.

Les manuscrits devront être adressés au plus tard le 15/28 septembre 1909 à la Maison du Lied, Mal. Gniezdnikovski, d. Spiridonova, 11, Moscou.

CONCOURS D'AFFICHES

Signalons aux artistes le concours international ouvert par la municipalité de Barcelone (Espagne) pour une affiche de publicité dont le sujet est : *Barcelone. ville d'hiver*.

Un prix de cinq mille pesetas sera décerné au projet primé.

Pour tous détails, s'adresser à M. le docteur L. Mathé, 29 bis rue Demours, Paris, ou à l'alcade de Barcelone.

CONCERTS

Aujourd'hui dimanche, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, troisième concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec les concours de M^{lle} Schumann-Heink, cantatrice, et de M^{lle} M. Tagliaferro, pianiste. Première audition de *Werther*, poème symphonique de V. Vreuls. Œuvres de Beethoven, Mozart, Rimsky-Korsakoff et Wagner.

Jeudi, à 8 h. 1/2, Salle Patria, concert de M^{lle} Germaine Lievens, pianiste. L'orchestre, sous la direction de M. Emile Agniez, professeur au Conservatoire.

Le même jour, salle de l'École allemande, deuxième séance de sonates de MM. Nicolas et Marcel Laoureux (Mozart, Brahms, Franck).

Dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, troisième concert Durant. *Egmont et le Mont des Oliviers* (Beethoven). Solistes : M^{mes} A. Plamondon, A. Archaimbaud, Andriani, Labrecque, MM. A. Plamondon et Brétiny.

Le deuxième concert de la société J.-S. Bach aura lieu le mardi 2 mars, à la salle Patria. Au programme : Concerto Brandebourgeois en sol pour orchestre ; Cantate : *Ich Will den Kreuzstab gerne tragen* ; concerto pour piano en la majeur ; trois chorals à quatre voix ; récitatif et air de la cantate *Der Zufrieden-gestellte Aeolus*.

Exécutants : Prof. Johann Mosschaert, basse ; Émile Bosquet, pianiste ; chœurs et orchestre sous la direction de M. A. Zimmer. Le concert du trio Cortot-Thibaut-Casals, fixé au jeudi 11 mars, à 8 h. 1/2, Salle Patria, s'annonce comme devant être un des plus intéressants de la saison. Les demandes de places affluent déjà à la maison Breitkopf et Hærtel, qui organise cette solennité musicale.

Les puissantes sociétés chorales : *Deutscher Gesangverein de Bruxelles* (Président M. Ch. Dicker) et *Deutsche Liedertafel d'Anvers* (Président M. W. von Mallinckrodt), toutes deux sous la direction de M. F. Welcker, donneront leur grand concert annuel (300 exécutants) le 26 avril à Anvers, le 27 avril à Bruxelles. Au programme, *Elie* de Mendelssohn, pour commémorer le 100^e anniversaire de la naissance du maître.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Théâtre du Parc : l'Oiseau blessé.

Il est arrivé à M. Alfred Capus la même mésaventure qu'à M. Maurice Donnay. On était habitué à les regarder, l'un et l'autre, comme des auteurs gais, prêchant en souriant la théorie séduisante du laisser-passer, du laisser-faire et du laisser-dire. On a donc refusé de les prendre au sérieux quand ils s'avisèrent de revenir timidement sur leurs pas et d'écrire des pièces où tout ne fût plus pour le mieux dans le meilleur des Paris. La critique déclara que la *Patronne* était une œuvre ratée ; elle porte le même jugement sur *l'Oiseau blessé*.

Et cependant, quel joli sujet ! Figurez-vous un homme de quarante ans, riche, honoré, célèbre, mari d'une femme fidèle et charmante, à qui tout a réussi et qui n'a jamais souffert. Cet homme, c'est l'historien politique Salvière. Une frasque d'un de ses cousins l'oblige à intervenir en son nom auprès d'une

jeune fille que ce polisson a rendue mère. Au lieu d'une aventurière ou d'une petite bourgeoise sans esprit, il trouve devant lui un aimable petit oiseau blessé : un peu plaintive, un peu fâchée, un peu découragée, pas trop, mais toute pleine de joyeuse fantaisie et d'amour de vivre. Tel est le personnage d'Yvonne Janson, l'un des plus exquis qu'ait conçus M. Capus. Cette fillette va être, pour l'heureux et rangé M. Salvière, une cause de beaucoup de trouble, de beaucoup d'angoisses, et aussi d'un grand, d'un intense plaisir. Elle représente la fatalité. Elle survient, on ne sait d'où, dire à ce mari fidèle : « Jusqu'à présent, il ne t'est rien arrivé que de calme et d'heureux ; maintenant, il faut que tu obéisses à la loi commune, et que tu connaisses le délice et l'inquiétude de la trahison, le tourment d'aimer, ou de croire aimer, sans être sûr d'être aimé toi-même. C'est l'aventure, quoi, la tentante et décevante aventure, le rêve de tout homme sérieux, ce qui fait que l'on souffre et que l'on fait souffrir autour de soi, mais ce que chacun doit avoir au moins une fois connu et éprouvé, sous peine d'en emporter dans la mort un regret infini. »

Et M. Salvière se laisse aller au cours fatal des choses, et Yvonne, qui l'aime, devient sa maîtresse. Court bonheur, fait d'ivresses fugitives, de disputes, de jalousie et de délicieuses réconciliations. M^{me} Salvière ne tarde pas à tout apprendre, et, comme elle est l'épouse légitime, comme elle n'a pas cessé, au fond, d'être aimée par son mari, elle est la plus forte dans la lutte qui s'engage et elle reconquiert son époux. C'est ainsi que cela se passe dans la vie. Pour une fois que M. Capus, délaissant sa formule, a fait du théâtre vrai, du théâtre de simple réalité, on lui reproche d'avoir créé des personnages incohérents. L'incohérence n'est pas dans sa pièce, mais dans l'humaine nature. Si nous engageons ses critiques à relire Montaigne ?

J'avoue, pour ma part, que j'ai pris un vif plaisir à la représentation de *l'Oiseau blessé* au théâtre du Parc. M. Chautard est excellent dans le rôle de Salvière. M^{me} Rafaële Osborne a toute la dignité, l'élégance morale et la tendresse profonde que comporte celui de M^{me} Salvière. M^{lle} Colonna Romano, très belle, très personnelle, avec son petit jeu décidé, est une Yvonne Janson d'une troublante et irrésistible séduction. Et elle a dit avec un sûr talent, au premier acte, la jolie fable de La Fontaine, *l'Oiseau blessé*, qui donne son titre à cette charmante pièce.

* * *

Ailleurs, c'est le règne de la folie. A *l'Olympia*, une spirituelle revue de MM. Malpertuis, Wicheler et Redelsperger, *Bruxelles Potins*, permet d'applaudir M^{lle} Marguerite Deval et M. Defreyn, un compère et une commère comme on en voit, hélas ! trop peu, aussi bons chanteurs tous deux que diseurs experts et commédiens étourdissants. C'est une revue sans mise en scène, sans défilés, sans ballets, et qui remplace tout ce clinquant par des couplets fort bien venus, finement rilleurs et de bonne tenue. Un instant déconcerté — on lui a servi tant de mets indigestes depuis quelques années ! — le public a fait le meilleur accueil à cette tentative de réhabilitation d'un genre qui meurt d'un excès de luxe et d'obscénité.

* * *

Folie aussi à l'Alcazar où l'on joue une revue de M. Enthoven, dont le mieux que l'on peut dire est que quelques danses, quelques ballets, quelques tableaux inondés de lumière atténuent un peu le fâcheux effet de la grossièreté qui y sévit : et c'est dommage, car la direction a fait de grands frais pour cette mauvaise farce de Bruxellois ivres, tout comme s'il s'agissait d'une satire spirituelle des mœurs de notre temps ; folie aux Galeries où l'on hurle, où l'on gesticule, où l'on chahute pendant trois heures et demie, chaque soir, autour de cette Amélie dont chacun s'occupe en ce moment. *Occupe-toi d'Amélie* ! Le grand succès de Paris, le grand succès de Milan, de Venise et autres lieux, le grand succès de Bruxelles, aussi, n'en doutons pas. « C'est absurde ! disent les spectateurs qui sortent à ceux qui entrent. Mais nous avons ri comme des bêtes ! » Et le moyen, je vous prie, de faire autrement ?

M. Feydeau, l'heureux auteur de cette formidable bouffonnerie, semble avoir voulu y réunir tous les trucs, toutes les ficelles des vaudevilles célèbres, les siens d'abord, puis ceux des autres. Il va plus loin : il cite ses sources. « Vous vous rappelez le *Fil à la Patte*? demande un personnage. Eh bien, voyez moi ça! » Et il esquisse un jeu de scène emprunté à cette pièce. Si vraiment le vaudeville en est là et qu'il doive se recommander soi-même faute de trouver encore du nouveau, ne pensez-vous pas que sa fin soit prochaine? « *Occupe-toi d'Amélie!* », est-ce vraiment le chant du cygne, pardon, du canard? Souhaitons-le, tout en constatant que la pièce de M. Feydeau est admirablement jouée aux Galeries par des interprètes qui ont tous les talents, y compris celui de courir à quatre pattes, de ramper sous les lits et de faire à la perfection tous les ges es avec lesquels, au cirque, les clowns amusent les petits enfants.

* * *

Au Molière, enfin, bonne reprise des *Cloches de Corneville*. M. George, l'excellent comique que les habitués du Molière applaudissent depuis trois ans, a été très remarquable dans le rôle du père Gaspard. La scène de la folie, à la fin du deuxième acte, lui a valu une longue ovation.

GEORGES RENCY.

NÉCROLOGIE

Clotilde Kleeberg-Samuel.

Cette femme vaillante aimait passionnément son art. Elle entretenait allègrement une foi, des scrupules d'interprète qu'aucun souci de succès facile n'entama jamais. L'acclamation d'un auditoire exaltait son juste amour-propre; mais sa vraie joie était dans sa conscience. Elle portait en son âme, sans ostentation, une intransigeance naturelle qui s'exerçait dans le choix des œuvres, dans le respect des auteurs. Elle était admirablement modeste, écoutant avec discernement tous les conseils, s'assimilant avec souplesse les indications fournies par ses lectures, son observation aiguë.

Souvent les femmes qui vouent leur vie à l'art craignent de ne pas grandir si elles ne s'évadent de leur sexe. Clotilde Kleeberg avait compris qu'en le reniant elle s'amoindrirait. Elle était joliment femme, dans la grâce, le soin, la pudeur de son talent; femme sans mièvrerie, qui avait surmonté énergiquement les périls d'un instrument ingrat, et qui pouvait aborder toute la littérature du piano. On sait avec quelle délicatesse, quelle animation, quelle poésie nuancée elle explorait l'œuvre de Schumann, dont elle joua près de cent fois le concerto. Bach, Mozart, Chopin, Schubert et plus récemment les jeunes maîtres français sollicitaient sa sensibilité claire et pondérée. D'année en année, son talent s'améliorait; plus elle pénétrait dans la beauté musicale, plus elle était attirée vers les œuvres pensives. Son dernier effort fut l'étude de la Sonate op. III de Beethoven. Nous avons dit récemment ici comment elle la comprenait : sous la forme d'une prière, plus proche de la consolation que du désespoir.

A cette intelligence active se joignait une exquise bonté d'âme. Elle était sans malveillance et sans amertume. Tous l'estimaient; beaucoup l'affectionnaient. Elle multipliait à travers l'Europe des courses successives; la France, l'Angleterre, l'Espagne, la Suisse, l'Allemagne, l'Autriche la fêtaient avec une sympathie toujours accrue. On la croyait endurcie par une existence sans relâche; il n'en était rien. Avec entrain, elle poursuivait une âpre vie pour subvenir à des charges pieuses; secrètement, elle s'épuisait. L'épreuve de la maladie survint, et la brisa.

Pauvre et charmante femme! L'heure barbare fut prématurée. Celle dont le jeune courage avait défié le malheur semblait mériter enfin des heures de détente heureuse au foyer qu'une double tendresse avait édifié. Le public nombreux d'amis qui assistait mardi dernier aux poignantes funérailles songeait à tout ce que cette vie abondante contenait encore d'espoir et d'œu-

vres douces; la brutalité tragique de sa fin semblait d'autant plus douloureuse.

Certaines unions apparaissent si étroites qu'en parlant de celle qui s'en va on doit penser à celui qui reste. Pas un cœur qui ne se serre en évoquant sa peine. Maeterlinck a écrit : « La douleur nous restitue ce que notre âme lui a prêté durant les jours heureux. » Charles Samuel n'a pas eu de ciseau plus adroit et plus vivant qu'en fixant les traits de celle qu'il pleure maintenant; son attachement pour son modèle lui donne aujourd'hui la matérialité du souvenir.

Ils garderont aussi avec émotion le souvenir de Clotilde Kleeberg-Samuel, tous ceux qu'avaient séduits l'animation souriante de ses vertus, le charme de son art.

HENRY LESBROUSSART

NOTES BIOGRAPHIQUES

Clotilde Kleeberg, née à Paris le 27 juin 1866, est morte à Bruxelles le 7 février 1909. Élève, au Conservatoire de Paris, de M^{mes} Réty et Massart, elle se fit entendre en public pour la première fois au courant de l'hiver 1878 : elle débutait aux Concerts populaires de Pasdeloup en jouant le concerto en *ut* mineur de Beethoven. Depuis lors sa réputation de pianiste à la technique délicate, au goût distingué, s'est répandue à travers toute l'Europe, qu'elle a parcourue dans de nombreuses tournées de concerts.

De 1879 à 1883, tout en continuant ses études musicales et littéraires, Clotilde Kleeberg joue, chaque année, soit chez Pasdeloup, à la Société des concerts du Conservatoire, chez Lamoureux, soit chez Colonne. A partir de 1884, elle se fait entendre pour la première fois dans les grands concerts symphoniques de Londres, aux Cristal Palace Saturday Concerts, aux Saturday and Monday Popular Concerts, à la Philharmonie Society, etc. Son succès y fut tel que tous les salons de Londres se la disputèrent. Au cours d'une de ces soirées mondaines, elle joua la *Fantaisie chromatique* de Bach. Hans Richter, se trouvant dans l'assistance, fut tellement charmé qu'il engagea immédiatement Clotilde Kleeberg pour la société philharmonique de Vienne.

Elle eut l'honneur d'être appelée à Londres, à l'occasion du bicentenaire de Bach, pour interpréter avec Joachim des œuvres du vieux maître. En 1887, elle se fait entendre pour la première fois en Allemagne. Hans de Bülow assiste à ses deux premiers concerts de Berlin, et l'engage aussitôt pour les Sociétés philharmoniques de Berlin, de Hambourg et de Brême qu'il dirigeait alors. A la suite de ces concerts, Bülow lui adresse sa photographie avec cette dédicace : « A Clotilde Kleeberg, Clara Schumann II, la pianiste la plus brillante par sa loyauté de musicienne ».

Depuis cette époque, Clotilde Kleeberg s'est fait entendre dans toutes les grandes villes d'Europe, avec un succès triomphal. Nous n'avons pu retrouver la date de sa première audition à Bruxelles; mais nous nous souvenons l'avoir entendue, au premier concert Ysaye, il y a une quinzaine d'années, jouer le *Concerto* de Schumann au Cirque Royal, rue de l'Enseignement.

Elle était la seule femme membre honoraire du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles.

Clotilde Kleeberg avait épousé en 1900 le sculpteur belge Charles Samuel.

Coquelin Cadet.

Coquelin cadet n'a survécu que de quelques jours à son frère. Entré il y a deux ans dans une maison de santé, il vient d'y mourir subitement au moment où son état semblait s'améliorer et donnait quelque espoir à ses amis.

Sa mort a eu moins de retentissement que celle de Coquelin aîné, mais peut-être a-t-elle causé des regrets plus sincères. Modeste, sympathique, d'un talent discret et fin, homme de goût épris d'art, collectionneur avisé, esprit cultivé et cœur excellent, Ernest Coquelin vécut à l'ombre de son aîné, satisfait de son sort, sans que jamais un soupçon d'envie effleurât sa pensée. Il semble jusque dans la mort avoir voulu s'effacer devant lui.

Coquelin cadet était né à Boulogne-sur-Mer en 1848. Premier

prix de comédie au Conservatoire de Paris, en 1867, il entra aussitôt après à l'Odéon et, dès l'année suivante, débuta dans *les Plaideurs* à la Comédie-Française où il fit, à l'exception d'une année passée aux Variétés, toute sa carrière. Comique excellent, il fut un Basile remarquable, un Scapin plein de verve et de malice. Dans le *Sphinx* d'Octave Feuillet, *l'Ami Fritz* d'Eckmann-Chatrian, dans *Tabarin* de Paul Ferrier, il fit des créations restées célèbres. Il composa un grand nombre de monologues, qu'il débitait avec une irrésistible drôlerie.

PETITE CHRONIQUE

Par suite de la mort de M. Edouard Fétis, la composition de la Commission directrice des Musées royaux a été modifiée comme suit : président, M. Beernaert, ministre d'Etat; vice-président, M. le marquis de Beaufort. M. J. Lagae, statuaire, est nommé membre de la Commission.

Indépendamment des artistes belges cités, le Salon international de la *Libre Esthétique*, consacré en majeure partie cette année à la figure et au portrait, groupera en mars prochain quarante artistes de nationalité française, anglaise, polonaise, russe, suisse, suédoise et américaine unis, malgré la diversité de leurs tendances, par le même esprit d'affranchissement. Ce sont, pour la peinture, M^{mes} Ethel Carrick et Lucie Cousturier, MM. A. André, P. Bonnard, A. Braut, R. Burgsthal, P. Cirou, M. Denis, G. d'Espagnat, J. Flandrin, R. Fornerod, Ch. Guérin, A. Jolly, P. Laprade, A. Le Beau, H. Manguin, A. Maurer, R. Piot, O. Redon, A. Renoir, K.-X. Roussel, E. Vuillard, E. Zak; pour la sculpture, M^{mes} B. Potter, J. Poupelet, F. Raphaël, MM. A. Charpentier, P. Christophe, A. Marque, M. Wittig.

Une section spéciale réunira un ensemble d'eaux-fortes, de gravures sur bois et de lithographies originales exécutées par MM. F. Brangwyn, L. Carré, Michel Cazin, P. Colin, G. Gobô, F. Seymour Haden, C. Larsson, B. Naudin, S. Rappa et N. Seddeleer.

Le gouvernement se propose, dit-on, de dissocier le Salon des Beaux-Arts de l'Exposition universelle de Bruxelles en 1910 et de l'installer au Palais du Cinquantenaire. Ce projet est vivement combattu par les artistes, qui estiment que la foule, attirée au Solbosch par les attractions de l'Exposition, négligera complètement les lointaines galeries où l'on compte exiler les Beaux-Arts. Les délégués de tous les cercles d'art belges sont invités à assister mardi prochain, à 4 heures 3/4, au Cercle artistique et littéraire, à une réunion où la question sera examinée et discutée.

L'Œuvre des artistes, de Liège, prépare pour le mois de mai son Salon annuel, qui sera exclusivement consacré à la Figure féminine. Nombre de peintres étrangers et d'artistes belges d'avant garde ont promis à *L'Œuvre des artistes* leur concours.

D'ici-là, exposition des œuvres de M^{lle} Georgette Meunier et de M. L. Franck (fin février), du peintre espagnol J. Sunyer, de MM. Richard Heintz et José Wolff (mars).

Le jury du concours triennal de littérature dramatique de langue française vient d'être composé comme suit : MM. Doutrepont, Eugène Gilbert, Louis Dumont-Wilden, Valère Gille et Lucien Solvay.

Mardi prochain, à 8 1/2 heures, M. Louis Piérard fera à la Maison du Peuple (section d'Art et d'Enseignement) une conférence sur le *Vagabond dans la Littérature* avec le concours du poète Jehan Rictus, qui récitera des extraits de ses œuvres.

De Paris :

Les œuvres que représenteront en langue allemande, à la fin du mois, les artistes du Schauspielhaus de Dusseldorf dirigé par M^{me} L. Dumont et M. Lindermann sont : *Médée* (Grillparzer), le

Triomphe de la Sensibilité (Goethe), *la Vie de l'homme* (Andreïew), *les Revenants* et *Hedda Gabler* (Ibsen). Ces représentations seront données au théâtre Marigny sur l'initiative de M. Lugné-Poe, directeur du théâtre de l'Œuvre.

Le Salon d'Automne organisera en octobre une exposition rétrospective du peintre Henri Evenepoel, qui a laissé à Paris, où il passa les dernières années de sa vie, les plus sympathiques souvenirs. Deux autres rétrospectives sont projetées : celles de Ricard et des figures féminines de Corot.

Outre les expositions que nous avons énumérées dans notre dernier numéro, sont ouvertes en ce moment : au Grand Palais, le Salon d'hiver, le Salon annuel des Orientalistes (comprenant une exposition annuelle de l'*Union des femmes peintres et sculpteurs*, l'Exposition de jouets artistiques organisée par la Société *l'Art et l'Enfant* et l'Exposition des *Peintres du Paris moderne*.

Demain, lundi, s'ouvrira à la Galerie Druet une exposition de dessins rehaussés de M. Gaston Hochard.

Le Salon des Humoristes s'ouvrira au Palais de Glace le 24 avril et durera jusqu'au 15 juin. M. Valmy-Baysse, secrétaire-général du Comité, vient de transférer son bureau 14 Boulevard l'oissonnière.

L'Opéra-Comique répète en ce moment *le Cœur du Moulin*, conte lyrique en deux actes inédits de M. Déodat de Séverac, poème de M. Magre, qui passera au début de mars. Cette charmante partition, dont nous avons vanté naguère, lors des auditions privées qu'en donna l'auteur à ses amis, le charme délicat et la fraîcheur mélodique, sera précédée de *Myrtil*, pièce en deux actes de M. Ernest Garnier.

Une exposition d'art ancien des plus importantes vient de s'ouvrir à Saint-Petersbourg sous les auspices de la Société impériale d'encouragement aux Beaux-Arts. Les Ecoles flamande et hollandaise y sont représentées par des toiles de Rubens, Van Goyen, N. Maes, S. Koninck, Terburg, Ruysdael, Gossaert, Jérôme, Bosch, Van Orley, H. de Bles, Lieberechts, Teniers, Flinck, etc.; l'Italie, par Carpaccio, Bordone, Luini, Bronzino, Tiepolo, Filippo Lippi, Andrea del Sarto, Titien, etc.; l'Espagne, par Murillo, Greco et Ribera; la France, par Clouet, Largillière, Watteau, Pater, Lancret, Fragonard.

C'est M. Richard Strauss qui dirigera le prochain festival rhénan. Celui-ci aura lieu à Aix-la-Chapelle, à la Pentecôte.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTIENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LE COURRIER EUROPEEN

HEBDOMADAIRE INTERNATIONAL

280, BOULEVARD RASPAIL, PARIS

Comité de direction : Bjørnstjerne Bjørnson, Jacques Novicow, Nicolas Salmeron, Gabriel Séailles, Charles Seignobos, Giuseppe Sergi.

Rédacteur en chef : Louis Dumur

Collaborateurs de premier rang de tous pays — Informations originales. — Indispensable à toute personne désirant suivre le mouvement politique international.

FRANCE		UNION POSTALE	
Un an	fr. 12,00	Un an	fr. 15,00
Six mois	7,00	Six mois	8,00
Trois mois	3,5	Trois mois	4,00
Le n°	0,25	Le n°	0,30

Demandez un numéro spécimen gratuit.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Intermédiaire de la Presse

lit, traduit, découpe tous les journaux et revues du monde et en adresse des extraits sur tous sujets et personnalités.

Bruxelles, 54, rue de l'Ermitage (Avenue Louise).

A VENDRE D'OCCASION

Partitions pour piano et chant

RICHARD WAGNER. — Lohengrin (relié).

" Tannhäuser (relié).

" Siegfried (broché).

W.-A. MOZART. — Les Noces de Figaro (relié).

J. MASSENET. — Marie-Magdeleine.

S'adresser au bureau de l'Art Moderne.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

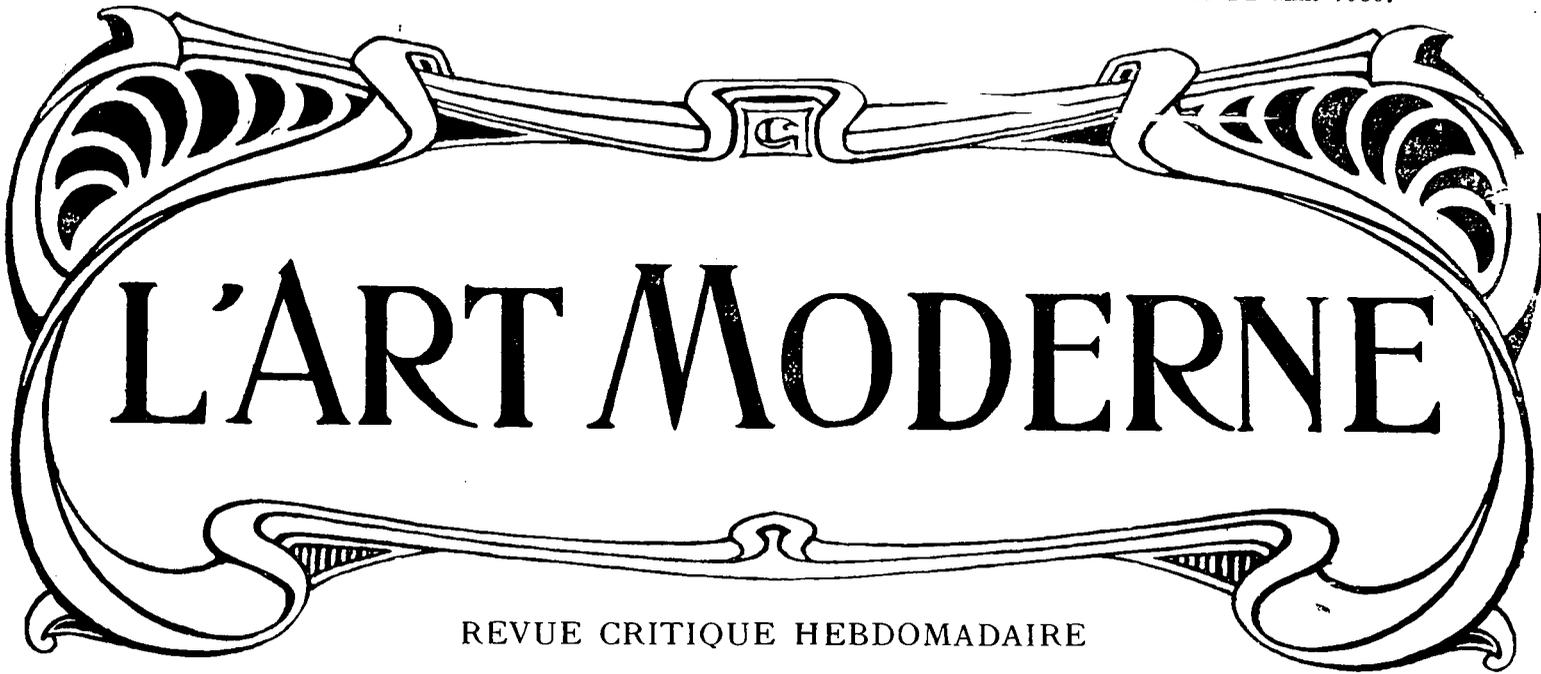
Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

André Fontainas : *La Nef désarmée* (GEORGES RENCY). — Paul Adam sociologue (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Chapelle de Ruysbroeck (THOMAS BRAUN). — Notes de musique : *Le Concert populaire, le Concert Lievens* (Ch. V.); *Deux Séances de Sonates, par Nicolas et Marcel Laoureux* (M. M.). — La Musique à Paris (O. M.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — M. et M^{me} Wytzman au Cercle artistique (F. H.). — IV^e Conférence des Amis de la littérature (G. R.). — Nécrologie : *Edgar Baes*. — Concerts. — Petite chronique.

ANDRÉ FONTAINAS

La Nef désarmée (1).

Cette nef désarmée est symbolique : elle représente l'âme du poète qui, elle aussi, semble se mouvoir avec peine sur la mer agitée de la vie. La nef est sans mât et sans boussole : l'âme a perdu sa direction : inquiète, douloureuse, hésitante, doit-elle aimer ou haïr ? Doit-elle sourire ou pleurer ? Un immense orgueil l'isole et la tourmente. Elle méprise le bonheur quotidien, aspire à des joies plus hautes, moins faciles, regrette un passé où elle était jeune et brillante, tremble devant un avenir qui la verra sans force et sans clarté. Est-ce le spleen qui la démoralise de la sorte, l'ennui vague dont souffrent les gens trop riches ou trop aimés ? Rien de précis ne se dégage de ses confidences : elle analyse son mal sans en découvrir la cause. Sa mélancolie est pareille à une grande figure silencieuse aux yeux pleins de larmes, mais dont un doigt scelle à jamais la bouche. On pourra

(1) Paris, édition du *Mercury de France*.

savoir que le poète est triste : il ne veut pas qu'on sache pourquoi.

M. Fontainas est un parnassien égaré dans le symbolisme. Du Parnasse il a gardé, avec le culte des mots sonores et imagés, la répugnance à se confesser en public. Du symbolisme, il a adopté cette forme incertaine, fluctuante, molle et vaporeuse qui voudrait se prêter à tous les mouvements de l'idée comme une transparente batiste trahit tous les gestes d'un beau corps. De là, je ne sais quelle discordance entre le noyau de sa poésie et son enveloppe : celle-ci est analytique jusqu'à la minutie ; celui-là est synthétique jusqu'à l'excès. A première lecture, il semble que ses poèmes soient d'une absolue clarté. Mais à la réflexion, leur sens se dérobe et fuit sous les yeux, pareil à un oiseau de mystère et de rêve qui chante quelque part, dans un jardin plein de roses, et que le regard cherche en vain à travers les buissons embaumés.

La poésie de Stéphane Mallarmé donne souvent la même sensation troublante. Cependant chez l'auteur de *l'Après-midi d'un Faune* la forme a une plasticité, une rigueur solide et ferme qui contient l'émotion et la modèle pour l'éternité. La poésie de Mallarmé est semblable à une statue énigmatique, aux contours nettement arrêtés, dont on ne s'explique pas toujours la signification réelle, mais qui charme par la parfaite harmonie de ses parties. Au contraire, chez M. Fontainas l'obscurité de l'idée poétique s'augmente encore de tout ce qu'il y a de fugitif, de flottant, de vague dans les vers libres qui s'efforcent de l'exprimer. Est-ce à dire que ses poèmes soient incompréhensibles ? Non,

mais que les transitions y sont si peu indiquées que chacun d'eux aurait besoin d'un commentaire ou d'une paraphrase. Pour ma part, j'avoue préférer à cette poésie sybilline, qui n'est française que de nom, la manière sobre et forte d'un Henri de Régnier ou d'un Charles Guérin, d'un Fernand Séverin ou d'un Albert Giraud.

Irai-je jusqu'au bout de ma pensée? Si la nef de M. Fontainas est à ce point désarmée qu'il doute de tout, y compris de soi-même, et qu'en dépit d'un don poétique réel il n'arrive pas à formuler ce qui s'ébauche en son esprit, je crois bien qu'il faut l'attribuer à son déracinement. D'où est-il, ce poète? Où sont ses attaches? Sur quel sol s'appuient ses pas?

Il est né Belge, mais il habite la France depuis sa jeunesse et il s'y est fait naturaliser. Il n'a pas emporté là-bas ses traditions et ses dieux. Il n'a pas davantage réussi à s'adapter au milieu nouveau où il vit depuis quelque vingt ans. Pendant longtemps, grisé de toutes les joies spirituelles que peut donner à un écrivain la vie de Paris, il ne songea à son pays natal vraisemblablement que pour le plaindre de son obscure et laborieuse médiocrité. Vint l'âge mûr, et, en même temps, la lassitude de toute cette littérature artificielle et de pure intellectualité qui se distille goutte à goutte, loin de la terre et des morts. Peut-être en ce moment M. Fontainas se rappela-t-il qu'il appartenait à une race déterminée, et qu'il y avait quelque part un pays où la cendre des siens revit et se ranime dans le parfum des fleurs et dans les chants des poètes. D'autres n'avaient point cessé de croire en leurs vertus raciques, et ceux-là qu'étaient-ils devenus? C'étaient Lemonnier, Maeterlinck, Eekhoud, Verhaeren, Demolder qu'il voyait grandir chaque jour dans l'admiration de l'élite, grâce à l'affirmation, nettement et énergiquement proclamée, de leurs ancestralités profondes. Si nous avons bien compris le sens secret de son dernier livre, M. Fontainas doit regretter de n'avoir pas, comme ses grands compatriotes, fondé son art sur des réalités concrètes et tiré sa force créatrice du sang si riche de sa race. C'est ce regret qui soupire dans ses poèmes désenchantés et qui donne à toutes ses sensations un goût si tristement amer.

Je ne sais pas quelle sera l'œuvre prochaine de M. Fontainas, mais je serais bien étonné si l'on ne lui trouvait pas un caractère moins impersonnel et plus autochtone. Quand ce poète aura vraiment quelque chose à nous dire, fût-ce même tout simplement que son âme souffre de n'avoir point de patrie. Je ne doute pas que son art subtil et nuancé ne s'élève tout à coup jusqu'à la pure et simple clarté d'un lyrisme d'autant plus émouvant qu'il sera plus tardif et plus sincère.

GEORGES RENCY

PAUL ADAM SOCIOLOGUE

Il est de mode aujourd'hui, dans certains milieux littéraires et chez certains jeunes dont l'élégante stérilité n'en fera pas longtemps accroître, de prétendre que Paul Adam écrit trop et, pour un peu, qu'il serait une sorte de journaliste. Ce paradoxe grincheux et sot m'a trop souvent agacé lorsque je l'entendais tomber des lèvres dédaigneuses de quelque petit imbécile des lettres, raté déjà à dix-huit ans, pour qu'il ne me prenne pas l'envie de le réfuter aujourd'hui à l'occasion de trois des livres que ce bel écrivain vient de faire paraître (1). Plus que jamais il m'a paru, au contraire, en les lisant, que nous avons aujourd'hui en Paul Adam un des trois ou quatre plus grands esprits de notre temps, capable d'aborder toutes les questions et sachant les résumer avec une maîtrise, une rapidité étonnantes et les élucider d'une façon si parfaite qu'il nous semble toujours avoir dû penser ce qu'il pense : comme étant la conclusion la plus logique, la plus belle, la plus juste sur un sujet qui, la veille, nous était étranger.

Si vous gardez des préventions, si, injustement aiguillé dans votre opinion par la lecture de tel article de journal, hâtif, où l'auteur a poussé jusqu'au paradoxe une pensée d'abord exacte, vous vous êtes faussement imaginé que Paul Adam, après avoir été le brillant rêveur des *Cours utiles* et des *Tentatives passionnées*, avait été gâté et énervé par une intense production de chroniqueur, lisez simplement : *les Disciplines de la France*. Et si vous n'admirez point, avec respect, l'esprit capable d'embrasser avec cette largeur philosophique et cette passion de noble moraliste des questions aussi éloignées en apparence que celles du *Centenaire de Tilsitt* et de la *Suprématie du travail*, que celles de la crise vinicole et de la *Péine de mort*, que celles de la suprématie allemande et de la psychologie des inventeurs, si vous n'apercevez pas quelle somme de travail habilement dissimulée sous la parure du style révèle chacune de ces brillantes et rapides chroniques et combien elle est documentée malgré son lyrisme, si vous ne comprenez pas le génie de synthèse qui anime ces pages, qui en explique le titre général et en illustre l'épigraphe (*l'Individualisme tue la Nation*), si vous n'appréciez pas la générosité qu'il y a pour un homme qui fut d'abord le plus séduisant des anarchistes intellectuels, le plus individualiste des artistes, le plus sceptique des idéologues, à incliner tout ce qu'il ne considère plus que comme des préférences personnelles devant ce qu'il vénère comme l'intérêt supérieur de la race et du pays : c'est-à-dire la discipline, c'est-à-dire le sacrifice, c'est-à-dire, au fond, l'héroïsme. — alors je crois bien qu'il est inutile d'insister et que vous pouvez retourner à des lectures plus aimables, vous contentant, en fait de frissons spirituels, des plaisirs que l'on peut obtenir de la lecture des petits romans faciles et lamentablement parcellaires et *bien faits*, où les caractères, la composition et le style sont aussi peu poussés l'un que l'autre, de peur d'exagération.

Ce n'est pas brusquement, vous le pensez bien, que Paul Adam passa de l'anarchie souriante d'un jeune bachelier à ce hautain et pur sentiment civique qui constitue aujourd'hui son idéal et que nous devrions vénérer, si nous avons, ne fût-ce qu'obscurément,

(1) PAUL ADAM, *Les Disciplines de la France*. Paris, Nony.

Id., *Le Progrès des races, le Nouveau Catéchisme et le Taureau de Mithra*. Paris, Sansot (coll. in-12 couronne).

le désir de notre préservation sociale et nationale. Mais, de si loin que je me souviens (car j'ai suivi cette évolution depuis les débuts), ce sentiment, d'abord inconscient parce que venant du plus obscur de la famille et de la race, s'affirma, se développa. L'étude de l'histoire (dont des livres comme la série de la *Force et Irène* et les *Eunuques* furent les résultats littéraires) confirma Paul Adam dans ces principes dont le plein épanouissement est marqué avec les *Disciplines de la France*. A l'heure actuelle il demeure pour lui parfaitement indiscutable que le salut d'un peuple est dans le respect d'une autorité intelligente, sagement contrôlée, rigoureusement morale. Conciliant d'une manière inattendue les postulats de l'Esthétique et de la Morale, il démontre que la force d'un peuple ne peut se conserver qu'à la condition que la discipline morale en soit observée (fût-ce au prix d'apparentes injustices individuelles); que, en un mot, l'esprit de la *Loi* demeure aussi puissant qu'il le fut sous la domination de Rome, avec cette différence que le Christianisme a apporté dans les mœurs quelque chose de doux et de beau éminemment propre à nous faire admettre l'esprit de la *Loi*. Lorsque cette discipline est établie sans obstacle, elle prépare une foule soumise aux élites, et des élites capables de n'envisager dans leur action et dans leur pensée que le bien public et les intérêts supérieurs de la Pensée. Et, par une conséquence immédiate, la force, respectée, d'un peuple tel lui permet les loisirs nécessaires à la création de toutes les œuvres d'art. Et c'est ainsi que l'art est assuré d'une existence autrement forte que s'il dérivait, dans une nation désorganisée, des efforts confus et dispersés de l'hédonisme; sans parler de la vitalité et de l'énergie que lui infuse la sève d'un idéal moral plus haut, plus noble, plus généreux.

Avec un courage très admirable dans une époque comme la nôtre, où nous confondons trop facilement la licence des mœurs avec la liberté de la pensée, Paul Adam dénonce, précisément, toutes les occasions où ce sophisme, essentiellement boulevardier, se fait jour; il sépare, avec un sens profond et sûr de la dissociation des idées, la générosité idéologique d'avec le sentimentalisme grossier d'une foule abruti par la littérature de rhéteurs et de reporters que les politiciens lui proposent.

Esprit trop juste pour croire au progrès, il admettra cependant l'illusion et le désir du progrès comme le moyen le plus puissant que nous ayons pour enrayer ce mouvement naturel qui nous pousse — individus et foules — à l'inertie, au vice, au désordre, à la dissolution.

Esprit trop perspicace pour se tromper sur la valeur de la foule, du public, cette tourbe confuse, cette matière lourde sur laquelle le vent de l'esprit creuse à peine quelques rides, il ne commettra pas cependant l'erreur de se désintéresser de tout effort sous prétexte que cette foule ne peut le comprendre; au contraire, il maintiendra les droits de l'inventeur, du savant, du conducteur d'hommes, du prêtre, du saint, de l'artiste, du poète, — droits toujours contestés, pourtant vainqueurs. — il aura toujours présent à la mémoire que, au point de vue historique, le génie a dirigé le monde à son insu.

Dans le *Public et l'Inventeur*, morceau d'ailleurs admirable et poignant, il raconte la mésaventure d'un pauvre ingénieur démissionnaire, auteur de travaux méconnus sur les explosifs, et qui, voulant prendre l'omnibus Clichy-Odéon, le trouve complet, s'en désole, en jette à terre son chapeau, ce qui fait prononcer à une petite dame évaporée : « C'est quelque génie incompris », à la grande hilarité des gens de l'omnibus :

« Ce fut une joie sincère, saine, indubitable. Rien ne paraissait drôle et digne de quolibets à ces gens comme le « génie ». Eux étaient sûrs au moins de ne pas posséder ce ridicule. Ils s'en réjouissaient longuement. Et toutes les âmes entassées là se crurent parentes, un instant. Leurs figures s'amuserent tant que j'oubliai de descendre et d'offrir ma place au pauvre homme. Je ne me le pardonnerai jamais. »

Eh bien ! quels que soient le talent verbal, la culture littéraire, l'élégant scepticisme dont se croient doués les petits écrivains qui sourient quand on parle d'idées générales, de sociologie et de métaphysique, ils sont, essentiellement, pareils à ce public hilare de l'omnibus. Trop sûrs de n'avoir jamais de génie, ils essaient d'en couvrir la notion de ridicule mais, à deux jours ou à vingt mètres de distance, leurs prétentions et leurs discours paraissent d'une mesquinerie affligeante, et je donnerais toutes leurs minuscules réussites d'écriture pour dix lignes de l'auteur du *Nouveau Catéchisme*, du *Taureau de Mithra* et des *Disciplines de la France*.

Et il me semblerait prudent, au lieu de traiter ce qu'il dit comme de brillants morceaux de littérature, d'écouter davantage les conseils désintéressés de sa clairvoyance, la voix de son esprit.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA CHAPELLE DE RUYSBROECK

On sait que le gouvernement a pris l'initiative de perpétuer la mémoire de Jean de Ruysbroeck l'Admirable en lui élevant un monument. La question est de savoir où on l'élèvera.

Déjà le village brabançon qui, en 1293, vit le Bienheureux naître et se tenir debout, âgé de sept jours, dans le baquet où le lavait sa nourrice, revendique sur la statue des droits acquis de primogéniture, comme si le prodigieux destin qui éternise son illustre enfant ne suffisait pas à reconnaître ses origines : *ære perennius*. A ce compte, la rue de Ruysbroeck n'avait-elle pas aussi des titres à faire valoir ?

Mais ne plaisantons pas.

Afin de guider notre orientation, réfléchissons d'abord à la qualité du personnage qui, — pour être un rare écrivain, dont les philologues dissèquent les écrits savourés par les poètes, et le type du mystique populaire flamand, comme Denys est le mystique grec et Thérèse la mystique espagnole — n'en fut pas moins avant tout un vicaire zélé de Ste-Gudule, un humble et fervent moine de Groenendael, béatifié par Rome, qui en fera bientôt, on l'en prie, un des saints de l'Eglise catholique.

Il importe donc que l'hommage qui se prépare soit avant tout religieux, et il serait digne et juste de le voir rendu dans la collégiale de Bruxelles, où Jean Ruysbroeck dit sa première messe et où sa dépouille vénérable fut solennellement ramenée en 1783, lors de la suppression du monastère, et honorée jusqu'à ce qu'en 1789, au rétablissement de l'abbaye par les Etats, elle reprit la route de la forêt pour y disparaître peu après dans le tumulte révolutionnaire.

Mais c'est là surtout, au cœur de la vallée verte, que je voudrais voir perpétuer son souvenir et célébrer son culte populaire.

Écartons aussitôt l'idée d'un monument théâtral, dressé à la bonne place, sur un tertre approprié, au bord de l'étang où se dessinerait sa silhouette, dans le remous poussiéreux d'un retour de courses.

Combien préférerais-je à cette lamentable profanation une modeste chapelle où les bûcherons et les ramasseuses de bois mort coiffées du mouchoir rouge iraient s'agenouiller sur la planchette de bois vermoulu, dire leur prière, allumer une chandelle, porter quelques anémones en avril ou un bouquet de colchiques de septembre, comme ils font déjà à Tervueren, à N.-D.

au Bois, à N.-D. de Bonne-Odeur et à Groenendael même, entre la sapinière et l'étang, devant la niche de saint Corneille !

Ce rêve n'exclut pas celui d'une belle œuvre d'art.

De même que les chasseurs ont élevé à la Converserie, dans la forêt de Freyr, près de la barrière de Champlon, en pleine bruyère ardennaise, une chapelle votive à l'endroit où le cerf apparut à Saint-Hubert, et que sous sa voûte romane sont abrités les trophées cynégétiques, les ex-votos de vénerie, les collections de boutons d'équipage, les tableaux légendaires, les bas-reliefs taillés par nos meilleurs ouvriers de la pierre, — de même j'imagine la chapelle gothique du Voyant, et j'aperçois déjà, à l'abri des vandales, à travers sa grille de fer forgé, une austère statue blanche dominant l'autel où chaque automne le curé de Hoeylaert viendrait célébrer la messe pour ses fidèles.

L'endroit où devrait s'élever ce sanctuaire forestier est tout indiqué : sur les fondations mêmes de la chapelle de marbre vouée par l'infante Isabelle à N.-D. de Lorette, à l'ombre parfumée et sucrée du célèbre tilleul sous lequel, bourdonnant d'abeilles mystiques et auréolé de hautes flammes ardentes, quelques siècles plus tôt, Ruysbroeck avait été trouvé comme ivre et insensible. De ce feu, qui illuminait le végétal, dit Pomérius, on peut facilement conjecturer de quelle ferveur d'esprit il brûlait et brillait intérieurement.

C'est le tilleul centenaire qui a séché, comme le figuier évangélique, lorsque, au XVI^e siècle, les moines ont dû fuir leur abbaye et se réfugier à la Madeleine; c'est lui enfin qui après leur joyeuse rentrée, sous Spinola, reprit racine et reverdit, à la stupéfaction de tous, d'une frondaison abondante et touffue chantée dans les odes d'un poète emphatique de la Renaissance.

La chapelle, au dire des historiens (1), était somptueuse, « ornée de très beaux tableaux sortis des plus habiles pinceaux » de Mollins, de Van den Es, de De Crayere et de Roger van der Weyden. On y voyait aussi les mausolées de Ruysbroeck et de son compagnon, Jean de Leeuw d'Afflighem, le « Goede Kok » ou « Bonus Cocus », cuisinier mystique du couvent.

L'arbre et la construction, « *Tillia Rusbrochii* » et « *Sacella Lauretana* », sont très exactement représentés sur les gravures de Lucas Vostermans (1639) dans Sanderus, et de Petrus Van Anoni (1694) dans les *Coenobia celebriora* de Leroy. Malgré leur apparente fantaisie, ces plans concordent avec beaucoup d'exactitude, et il est aisé par eux d'identifier le site, bien que de l'ancienne abbaye ne subsiste qu'une partie du mur d'enceinte et l'église transformée en garage, mais dans l'immuable décor du Vauvert.

Ils s'élevaient à l'ombre l'un de l'autre, au bout des jardins, au couchant, sur une colline, au-dessus du labyrinthe, à hauteur du milieu de l'étang précisé par une île, un retour du mur d'enceinte et le héron d'airain, « *ardea Caesuris* », dressé en mémoire de celui que Charles V tira d'un coup d'arquebuse à 115 pieds....

Conduit par un fervent disciple du maître, j'ai foulé hier les feuilles rouges de la colline où pousse un jeune taillis de hêtres. Plus de tilleul, plus de chapelle de marbre. Mais l'étang, alimenté par la même fontaine, n'a guère changé de territoire et une des trois îles qui le cabochonnent coïncide, sinon avec le Héron d'airain, tout au moins avec le retour du mur d'enceinte, pour marquer le départ de la ligne que je trace au travers du labyrinthe abolî jusqu'à la crête du vallon.

C'est là sans aucun doute, à la rencontre de deux sentiers, dont l'un descend perpendiculairement sur l'avenue des Étangs et dont l'autre oblique vers les dépendances du château, qu'il venait contempler la face de Dieu sous l'arbre illuminé.

La vue du vallon, la hauteur de la côte, dont l'autre versant redescend aussitôt sur le chemin de Mont-St-Jean, un petit ravin que le labyrinthe n'aurait pu franchir, détermine exactement notre géométrie.

C'est là aussi que j'imagine la chapelle nouvelle, ressuscitant l'autre, reprenant vie, si l'on peut dire, comme, sous Spinola, le tilleul.

Celui-ci, nous le replanterons à son tour. Nous irons de l'autre

(1) Georges Fricx, description de la ville de Bruxelles, 1743, et Sander Pierron, *Histoire de la Forêt de Soignes*.

côté de l'étang, à l'Arboretum, choisir un sujet vigoureux. Par une matinée de mars nous l'enfoncerons dans la terre humide.

Puissent ses jeunes racines retrouver celles de son ancêtre et le culte populaire de l'Admirable refleurer dans la vallée verte comme au temps où, pour l'interroger et lui demander des miracles, y affluait d'Augsbourg, de Bâle, des villes du Rhin, de l'Université de Paris et des villages de Flandre la foule des pèlerins !

THOMAS BRAUN

(Journal de Bruxelles)

Le *Petit Bleu* donne au sujet de ce monument l'information suivante :

« Nos lecteurs savent que le ministre des Sciences et des Arts avait ouvert un concours entre sculpteurs et architectes pour un monument à ériger à la mémoire de Ruysbroeck l'Admirable, le génial mystique du XIV^e siècle. Les projets des concurrents devaient être envoyés au plus tard le 1^{er} janvier de cette année.

» Renseignements pris à bonne source, nous pouvons affirmer que le nombre des projets envoyés ne répond pas à l'attente des organisateurs de ce concours. Toutefois, il y a une grande variété dans la conception, et la simplicité qui fut recommandée par la circulaire ministérielle triomphe.

» Le jury, dont la tâche ne sera pas aisée, se composera de deux artistes élus par les concurrents, de deux artistes choisis par le ministre et du directeur général des Beaux-Arts.

» Les projets seront exposés publiquement aujourd'hui et demain au Musée ancien. »

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert populaire.

Le concert débutait par un poème symphonique de M. Vreuls, d'après le *Werther* de Goethe. Il y avait quelque hardiesse, pour un moderne modernisant, à prendre pour thème le plus romantique des romans et à tenter d'en exprimer les épisodes sentimentaux et dramatiques culminants sous la forme concentrée de la symphonie. M. Vreuls s'est tiré d'affaire avec honneur et je ne comprends guère l'indifférence avec laquelle le public a accueilli cette œuvre si heureuse d'inspiration, si vraie et, — ce qui ne gêne rien, — si bien faite.

On connaît, pour avoir entendu à Bruxelles d'autres compositions de ce jeune maître, la puissance de ses moyens techniques, la beauté de son orchestration, la manière toute particulière dont il sait faire chanter « en chœur » les instruments, son lyrisme mélodique d'une générosité parfois presque excessive, ses attaches intimes avec la belle tradition des Franck et des Lekeu : tout cela s'est révélé à nouveau dans son *Werther* de la manière la plus brillante, la plus décisive. Au point de vue expressif, M. Vreuls a fort bien rendu le sentiment général de l'œuvre de Goethe : les thèmes, d'allure tour à tour tendre, passionnée ou dramatique, sont développés avec un sens parfait de l'équilibre et de la gradation; un souffle tragique véritable traverse les passages du poème où les événements se précipitent, et la lamentation funèbre de la fin est d'une émouvante beauté. M. Dupuis a donné à *Werther* l'interprétation animée qui lui convenait.

M^{lle} Magdalena Tagliaferro, — une toute jeune pianiste, élève de M. Cortot, — s'est fait remarquer dans l'exécution du concerto en *si bémol* majeur de Beethoven, et d'un concerto pittoresque et plein de détails intéressants de Rimsky-Korsakow. Son aspect simple, modeste, sérieux, est des plus sympathique; son jeu intelligent, plein de style et de goût, son « articulation » claire et nette, son phrasé délicat et juste indiquent un beau tempérament d'artiste et font prévoir une carrière faite de conscience et de probité. Peut-être manque-t-elle encore de la force physique nécessaire pour donner aux *crescendo* toute leur ampleur et pour marquer les accents avec toute la vigueur souhaitable; aussi avait-elle bien fait de choisir le premier concerto de Beethoven, écrit dans des tonalités de *si bémol* et de *mi bémol* essentiellement tendres et féminines.

M^{me} Schumann-Heink est l'une des ces grandes cantatrices allemandes qu'il est indispensable d'entendre lorsque l'on veut se rendre un compte exact de l'art wagnérien dans ce qu'il a de plus accompli. Chantée par elle, la scène de Waltraute, du *Crépuscule des Dieux*, acquiert une grandeur, une beauté plastique, une variété et un raffinement expressif incroyables, et l'aisance absolue avec laquelle elle l'interprète laisse une impression inoubliable de vie et de réalité. L'excellente artiste chanta aussi avec style et intelligence un air de la *Clémence de Titus*, de Mozart, et le *Roi des Aulnes*. La ballade de Schubert eût beaucoup gagné à être accompagnée au piano : l'orchestre ne lui convient guère.

Le *Voyage au Rhin* et la *Marche funèbre de Siegfried* complétaient, d'une manière heureuse, le programme de ce beau concert.

Le Concert Lievens.

M^{lle} Germaine Lievens, pianiste, élève de M. Arthur De Greef est un beau tempérament d'artiste. Elle a de l'assurance, de la netteté, de la verve, beaucoup de rythme, une virilité qui n'exclut pas la tendresse féminine, et quelque chose de volontaire et de décidé qui lui donne cette autorité dont manquent si souvent les jeunes artistes. Son programme seul aurait déjà suffi à la faire accueillir avec sympathie : un concerto de Bach (*ré mineur*), le concerto de Schumann et les *Variations symphoniques* de Franck.

Elle a immédiatement conquis son auditoire par l'intelligence subtile avec laquelle elle a interprété la première de ces œuvres. Dans le concerto de Schumann, elle a mis tour à tour la douceur, l'emportement et le charme spirituel qui le caractérisent. Enfin, dans l'œuvre de Franck, elle a merveilleusement compris et rendu le sens poétique de ces variations qui, à chaque audition, apparaissent plus jeunes, plus fraîches, plus éternellement belles.

Un petit orchestre, dirigé par M. Agniez, jouait la partie symphonique.

CH. V.

Deux Séances de Sonates

par NICOLAS et MARCEL LAOUREUX.

Impression excellente. Vraie joie — devenue rare — de réentendre en public le sincère artiste qu'est Nicolas Laoureux, dont le talent largement compréhensif témoigne à la fois d'une maturité sûre d'elle-même et d'une sensibilité affinée, élégante.

Marcel Laoureux a déjà la belle conscience de son père et un talent sain d'artiste de vingt ans qui se donne comme il est, avec la belle technique, le soin, la finesse, la bravoure, la chaleur, dont un jeune amoureux d'art peut témoigner quand il a, comme celui-ci, une des plus savoureuses, une des plus solides « écoles » du continent. Marcel Laoureux fait honneur à son maître, Arthur De Greef; sa jeune personnalité promet déjà un développement de belle et noble envergure.

M. M.

LA MUSIQUE A PARIS

M. Chevillard a dirigé dimanche dernier la Deuxième symphonie de M. Marcel Labey dont nous avons, l'an passé, lorsqu'elle fut exécutée au concert de la Société nationale de musique sous la direction de l'auteur, vanté la solide structure, l'heureuse inspiration mélodique et l'écriture élégante. L'œuvre, dont les diverses parties sont reliées l'une à l'autre par un thème qui se présente sous divers aspects rythmiques, est développée avec un talent désormais sûr de lui et instrumentée avec goût. Les préférences de M. Labey vont, semble-t-il, à Vincent d'Indy et à Albéric Magnard, dont la double influence paraît avoir orienté son style sans peser sur une personnalité qui déjà s'accuse. Le compositeur excelle à varier les rythmes, à combiner des polyphonies qui, pour dériver des principes scolastiques, n'en ont pas moins leur accent particulier et leur physionomie moderne. La musique de M. Labey est claire, très française d'allures, d'une sobriété et d'une distinction qui ont particulièrement frappé l'auditoire. Celui-ci a fait à cette belle composition l'accueil le plus favorable

et ses applaudissements ont été plus chaleureux et plus nourris que ceux que provoquent d'ordinaire les œuvres nouvelles.

Les *Poèmes* pour chant et orchestre de M. H. Busser sur des textes d'Henri de Régnier n'ont, par exemple, pas rencontré la même sympathie. Et malgré le talent de M^{lle} Yvonne Gall et de M. David Devriès, qui les ont défendus avec zèle, on s'est accordé à en trouver l'inspiration monotone et la forme banale.

Des œuvres connues : l'ouverture de *Coriolan*, la *Pavane* de Gabriel Fauré, la *Jeunesse d'Hercule* de Saint-Saëns (qui a vieilli, malgré son titre) et la Quatrième symphonie de Schumann complétaient le programme.

Aujourd'hui, le concert Chevillard sera consacré à l'*Or du Rhin*, exécuté intégralement avec le concours de M^{me} Croizat, de M. Ernest Van Dyck, etc.

* * *

La deuxième séance Engel-Battori a mis en lumière trois compositeurs d'aujourd'hui : MM. Raymond Bonheur, Albert Roussel et Florent Schmitt, qui, à des titres divers, méritent de fixer l'attention. Nous avons cité à plusieurs reprises, depuis quelque temps, le nom de M. Roussel, dont la belle Sonate pour piano et violon, interprétée par une débutante très heureusement douée, M^{lle} Veluard, et par M. Baillon, a été unanimement applaudie, de même qu'un choix de mélodies auxquelles M^{me} Bathori et M. Engel ont donné une pénétrante expression.

M. Bonheur est moins connu. Des poèmes de Francis Jammes délicatement mis en musique et deux chœurs de *Polyphème* ont révélé en lui une nature sensible et fine, une musicalité apte à suivre fidèlement les moindres intentions des auteurs dont elle commente la pensée.

Quant à M. Schmitt, six quatuors vocaux en forme de valse, accompagnés à quatre mains comme les *Liebeslieder* de Brahms auxquels ils s'apparentent, affirment un tempérament mélodique généreux, un lyrisme qui s'exprime avec franchise, plus proche de la conception musicale allemande que de l'esthétisme français contemporain. L'harmonisation de ces quatuors et la complication de leurs accompagnements en rendent l'exécution extrêmement épineuse. Aussi faut-il féliciter leurs interprètes, M^{mes} Bathori et Emma Vadot, MM. Engel et Bourgeois, M^{lle} Marie Vadot et Florent Schmitt, d'avoir victorieusement triomphé des difficultés que l'auteur y a accumulées.

La prochaine soirée, fixée au 4 mars, sera réservée aux œuvres de MM. Charles Bordes et Louis de Serres.

O. M.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Le troisième Concert Brahms embrassait trois siècles à peu près de musique. La *Suite en ré* de Bach, qui comprend le fameux *Aria* dont tous les instrumentistes et même les chanteurs se sont emparés, et qui plait moins à l'orchestre, étant plus affiné, plus celeste comme solo, formait la base magistrale et puissante de la pyramide. La *Procession nocturne* de Rabaud, triptyque concentré en un seul poème et réellement emouvant à sa troisième partie, au moment de la bénédiction, constituait le sommet récent; le thème de la procession, vingt fois repris dans le même ton, avec des contrepoints variés pour dissimuler cette insistance pittoresque, est hypnotisant. Le *Don Juan* de Strauss, les *Airs de ballet* de Grétry, la marche du *Prince Igor*, opéra de Borodine, se coudoaient avec une surprise croissante. M. Brahms a montré une souplesse et un tact parfaits dans cette série d'interprétations; l'orchestre l'a suivi avec un entrain tout artistique qui lui fait honneur.

Le brillant pianiste Harold Bauer, qui chante sans doute intentionnellement ce qu'il transmet par le clavier, a des secrets délicieux de sonorité, un brio sans désordre, une grande pureté de ligne et du charme plutôt que de la chaleur communicative. L'*Intermezzo* du Concerto de Schumann gâta le reste, qui était bon et rappelait le beau style de Borik; c'était crémeux, languissant, pas du tout *allegretto*. L'*Etude-valse* de Saint-Saëns et le *Caprice* de Mendelssohn (en bis), furent réussis à souhait.

Au Conservatoire, l'audition Sebald, violoniste hongrois, révéla un technicien de première force à qui rien n'est impossible; les Vingt-quatre *Caprices* de Paganini constituent un cours de violonistique. Il faut bien crier au prodige, quoi qu'il adienne de vous, après ce défilé. La *Ciaccona* de Bach rassura le public sur le talent réel du virtuose; son interprétation personnelle et indépendante remporta un gros succès. GEORGES RITTER

M. et M^{me} Wytzman au Cercle artistique

Frais, gai, d'une sérénité tranquille, l'art de M. et M^{me} Wytzman n'est pas de ceux qui réclament une longue analyse. Il n'inspire pas l'enthousiasme et ne laisse pas non plus dans l'indifférence. Nous éprouvons un plaisir des yeux véritable à nous baigner dans cette lumière abondante et harmonieuse; mais nos yeux seuls jouissent. Les symphonies de couleur sont calmes; il y manque sans doute quelques rythmes nouveaux, quelques gammes personnelles, un peu d'exultation, du mouvement, en un mot; et puis trop de pages, peu renouvelées, nuisent à l'ensemble de cette exposition. Cela sent un travail facile, enjoué, peu médité, un travail exécuté mainte fois par cœur. Plus condensée, cette œuvre gagnerait infiniment. Il y a en M. Wytzman un tempérament de luministe peu ordinaire; son pinceau harmonise toutes les grâces de l'atmosphère. Et l'on s'étonne de voir un pareil artiste signer certaines toiles qui semblent plutôt des esquisses de décors que des analyses ou de simples notations de la lumière jouant avec la libre nature. Il y a du reste des toiles bien venues, d'un charme intense, où l'artiste affirme sa vision claire et heureuse du paysage. F. H.

IV^e Conférence des Amis de la littérature.

M. Picard, remplaçant M. Giraud, empêché pour cause d'hypochondrie, parlait du Théâtre belge. Ce serait mal connaître l'orateur que de s'étonner qu'il ait profité d'une si belle occasion pour rééditer une fois de plus ses théories sur le caractère propre — dans les deux sens du mot — de notre littérature en général, et de notre littérature dramatique en particulier. Ces théories, je les crois justes, mais encore aurait-il fallu préciser un peu mieux en quoi et comment un théâtre spécial à la Belgique est possible. M. Picard s'est contenté d'affirmer que nous avons un théâtre national; il ne nous a pas clairement expliqué ce qui le différencie des théâtres étrangers. Pour finir, il a lu le *Pierrot Narcisse* d'Albert Giraud. Cette lecture a paru bien longue et a failli compromettre le succès de la soirée. G. R.

NÉCROLOGIE

Edgar Baes.

M. Edgar Baes, dont les travaux littéraires étaient appréciés, vient de mourir à Bruxelles, âgé de soixante ans. On lui doit, outre un roman, la *Famille Floris*, une série d'ouvrages critiques dont les principaux sont : *Les Caractères constitutifs de l'École flamande en peinture*, *Le Régime de la profession de peintre avant Rubens*, *l'Influence italienne sur Rubens et Van Dyck*, le *Symbole et l'Allégorie dans la figuration de la pensée*.

M. Baes, couronné plusieurs fois par l'Académie de Belgique, collaborait à divers périodiques belges et étrangers.

CONCERTS

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, troisième concert durant, consacré à Beethoven : *Egmont*, air de ballet de *Pro-méthée* et *le Christ au Mont des Oliviers*. Solistes : M^{mes} A. Plamondon, Andriani, Labrecque; MM. A. Plamondon et Brétiny.

Vendredi, à 8 h. 1/2, Salle Patria, concert de MM. L. Siegel, violoniste, et F. Hendricks, pianiste.

Samedi, à 4 h. 1/2, au Cercle artistique, séance de musique de chambre par le quatuor « Piano et Archets ».

Le concert annuel de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. Huberti, aura lieu le lundi 15 mars à 8 heures du soir, à l'École, rue Gallet, 131. Les élèves du cours de chant d'ensemble exécuteront deux œuvres de Beethoven : *Chant Élégiac* et le final du deuxième acte de *Fidélis*; la *Naissance de Vénus*, scène mythologique de M. Gabriel Fauré et deux chœurs de M. Albert Dupuis. Le programme comprendra en outre un duo de Marcello, interprété par des lauréates des derniers concours, et des *Rondes* de Jacques-Dalcroze, chantées par les chœurs d'enfants.

PETITE CHRONIQUE

Des auditions de musique nouvelle seront données au Salon de la *Libre Esthétique* le mardi, à 2 h. 1/2, à partir du 16 mars, avec le concours de M^{les} Blanche Selva et Marguerite Rollet, de MM. Vincent d'Indy, Pierre de Bréville, Albert Roussel, Joseph Jongen, Émile Chaumont, Émile Bosquet, Ricardo Vinès, Lucien Lambotte, Léon Van Hout, Joseph Jacob, Georges Pitsch, du Quatuor Zimmer, etc.

Les jours de concert, le prix d'entrée au Salon sera de 3 francs. Cartes permanentes : 10 francs.

Le Salon de l'Art contemporain s'ouvrira à Anvers le 13 mars et sera clôturé le 18 avril. Outre les œuvres d'un grand nombre d'artistes belges et étrangers, il réunira, ainsi que nous l'avons annoncé, des ensembles rétrospectifs de J.-B. Carpeaux (sculpture et peinture), L. Artan, H. Boulenger et H. Evenepoel. Il groupera en outre quelques-unes des principales œuvres de Lamorinière, le peintre anversois qu'une cruelle infirmité tient depuis bientôt dix ans éloigné du mouvement artistique.

Une salle sera réservée aux peintres luministes.

La ville d'Anvers se propose, dit-on, de reconstituer la maison bâtie par Rubens, au numéro 7 de la rue Rubens, et d'en faire un musée où sera réuni tout ce qu'on pourra trouver des œuvres de cet illustre peintre existant en Belgique, les copies de ses œuvres dispersées dans les différents musées d'Europe, ses esquisses, ses ébauches et ses lettres.

Le 4 juin s'ouvrira à Stockholm la première Exposition d'art appliqué suédois, destinée à donner un tableau de la situation actuelle de l'art industriel en Suède, par un choix de productions des diverses branches de l'art industriel et de l'art rustique. Elle sera installée dans des galeries entourées de jardins fleuris et qui offriront aux visiteurs des reconstitutions fidèles d'anciens intérieurs suédois. L'exposition, placée sous le haut patronage du roi, durera jusqu'au 15 septembre.

Le ministre des colonies des Pays-Bas est entré en pourparlers avec le ministre de l'agriculture et avec le gouverneur général des Indes néerlandaises relativement à la participation de cette riche colonie à l'Exposition de Bruxelles.

On a reconnu le haut intérêt pour les Indes néerlandaises de participer à celle-ci.

M. Paul Otlet terminera demain, à 8 h. 1/2 du soir, à l'Université Nouvelle (67, rue de la Concorde), la série de ses entretiens sur l'*Organisation de la science et du travail scientifique*.

Les représentations *Ariane et Barbe-Bleue*, interrompues par le départ de M^{me} Claire Friché, seront continuées au théâtre de la Monnaie en avril. M^{me} Friché reprendra possession de son rôle aussitôt après l'expiration de son engagement à Marseille, où elle est actuellement en représentations.

Le nouveau directeur du Conservatoire n'a pas dû se donner une méningite en composant les programmes de ses prochains concerts. Il annonce, en effet, pour la deuxième matinée, une Symphonie de Raff (quel besoin d'exhumer pareille vieilleries!), la *Symphonie italienne* de Mendelssohn, le Concerto pour violon du même auteur et la *Fest-ouverture* de Lassen. Le troisième concert sera consacré à *Samson*, de Haendel, dont feu F.-A. Gevaert avait commencé les études; le quatrième programme sera identique au précédent. « Et si ma chanson vous.... amuse, nous allons la (ter) recommencer. »

Vraiment, on pouvait espérer que M. Tinel aurait à cœur de donner à la musique une tout autre impulsion. L'indigence de ses programmes est, parmi les musiciens et dans le public, l'objet de commentaires qui n'ont pour l'auteur de *Katrina* rien d'éloqu coast.

Le Quatuor Zimmer partira la semaine prochaine pour Berlin où il exécutera, pour la première fois dans cette ville, le deuxième quatuor à cordes de Vincent d'Indy.

Le sculpteur Charles Vander Stappen continue à se consacrer entièrement à l'exécution du Monument du Travail. Il achève de modeler en ce moment, dit le *Petit Bleu*, le Pégase cabré faisant partie du groupe de la face antérieure et symbolisant les arts. Il espère que le monument pourra être inauguré en 1910.

Le même journal nous fait part d'une découverte faite par un de ses collaborateurs, M. A. Boghaert-Vaché au sujet d'un point d'histoire demeuré obscur. Il s'agit de l'identité de la grande cantatrice Rosine Stoltz, dont on ignorait jusqu'ici le lieu et la date de naissance, et jusqu'au nom véritable.

Celle qui conquiert la célébrité sous le pseudonyme de Rosine Stoltz s'appelait Victoire Noël et naquit à Paris le 13 février 1815, ainsi qu'en fait foi l'acte du mariage qu'elle contracta à Bruxelles, le 2 mars 1837, avec Auguste-Alphonse Lescuyer, administrateur du théâtre de la Monnaie.

On sait que c'est à ce théâtre que Rosine Stoltz fit ses débuts et qu'elle y créa notamment *la Juive* avec un succès éclatant. Elle mourut à Paris le 30 juillet 1903.

On nous écrit de Paris :

C'est sur la terrasse du jardin des Tuileries que s'ouvrira, le 2 avril prochain, le Salon des Indépendants, que la démolition des serres de la ville de Paris a obligé à chercher un nouvel abri. Une tente sera aménagée pour y installer l'exposition.

M. Alexandre Charpentier exposera au prochain Salon de la Société nationale des Beaux-Arts la vaste composition qu'il a exécutée pour le monument Zola.

L'œuvre, des plus importantes, est appelée à faire sensation. Elle se compose d'un grand nombre de figures, les unes en ronde-bosse, les autres en bas-relief, parmi lesquelles on reconnaît, groupées autour d'Émile Zola dans la salle d'audiences de la Cour d'assises, devant la barre des témoins, la plupart des personnages qui défendirent l'innocence d'Alfred Dreyfus : M^e Laborit MM. Desmoulin, Alfred Bruneau, Vaughan, Georges et Albert Clémenceau, Picquart, Duret, Mirbeau, etc.

Émile Zola, représenté debout au centre de la composition, est d'une ressemblance saisissante. Le groupement est des plus heureux et l'artiste a su fort habilement « esthétiser » le costume moderne, — auquel la noblesse de la toge apporte, ça et là, une agréable diversité, — en se libérant à la fois du romantisme et des reminiscences classiques.

La partie était difficile à jouer; mais on peut, dès à présent, et bien qu'elle ne soit pas terminée, la considérer comme définitivement gagnée.

Le jury du concours ouvert par l'*Art décoratif* pour la composition d'une plaquette commémorative du Centenaire de la maison Pleyel a décerné à l'unanimité le premier prix à M^{me} Eliza Beetz, qui est chargée de l'exécuter.

Le deuxième prix est attribué à M. S. Kinsburger; le troisième à M. P. Grandhomme; le quatrième à M. F. Roques. Il y avait une vingtaine de concurrents.

L'Opéra Comique reprendra prochainement *Ariane et Barbe-Bleue*. C'est M^{lle} Chenal qui interprétera le rôle créé par M^{me} Georgette Leblanc, actuellement en représentations au Théâtre des Arts, à Rouen.

L'Heure espagnole, de M. Maurice Ravel (texte de M. Franc-Nohain), passera en mai avec *Feuersnot* de M. Richard Strauss et un lever de rideau.

M. Debussy met la dernière main à deux drames lyriques qui seront prêts à être représentés l'hiver prochain. Ils sont tirés l'un et l'autre de deux contes célèbres d'Edgar Poe : *le Diable dans le beffroi* et *la Chute de la maison Usher*.

L'auteur de *Pelléas et Mélisande* termine en outre l'orchestration de cinq pièces symphoniques qui seront exécutées prochainement aux Concerts Colonne et, sous sa direction, à Londres et à Edimbourg.

M. Raymond Bonheur, à qui l'on doit la musique de scène et les jolis chœurs de *Polyphème* d'Albert Samain, a tiré un ouvrage lyrique en deux actes de *Malva*, l'un des contes de Gorki paru dans *les Vagabonds*.

La Route d'Émeraude est en répétitions au Vaudeville et passera le mois prochain. A ce propos, on s'étonne de la désinvolture avec laquelle, dans les communiqués adressés aux journaux, le nom de l'auteur, M. Eugène Demolder, est passé sous silence. Il n'y est question que de M. Jean Richepin, dont le rôle se borna à mettre en vers la pièce de notre compatriote.

Il est peut-être utile de rappeler ici que M. Demolder n'est pas seulement l'auteur du roman *la Route d'Émeraude*, mais qu'il tira de son livre, sur les conseils de M. Guitry, une comédie que M. Jean Richepin lui proposa de mettre en vers, ce qui fut accepté. C'est dans cette version que M. Porel la fera représenter. La part de collaboration de M. Richepin n'est sans doute pas négligeable, mais l'œuvre n'en est pas moins de M. Eugène Demolder et non de ce dernier.

Dernièrement, dans *Comœdia*, M. Sacha Guitry, qui publia sous la signature fallacieuse de P. Roulier-Davenel une série de jolis croquis et de fins médaillons d'artistes, écrivait : « Comment, mon vieux, si je connais *la Route d'Émeraude*, d'Eugène Demolder?... Oui! oui! Ah! je comprends votre enthousiasme! C'est une merveille. Eugène Demolder tient une place à part dans la littérature française. Demolder est Flamand, d'ailleurs; mais ses livres sont parmi ceux, rares, qui n'ont pas l'air de traductions.

La Route d'Émeraude est l'œuvre d'un homme riche, extrêmement heureux et sensible. Et c'est aussi l'œuvre d'un peintre et d'un grand peintre. Il a l'âme de Rembrandt lorsqu'il décrit un tableau de ce dieu. Eugène Demolder est un homme qui respire la bonté et qui la fait respirer à tous. La bonne humeur et la malice se disputent ses yeux. Il est timide et jovial; Demolder der et la vie s'aime passionnément; ils se trouvent parfaits tous deux. Je sais une phrase de lui qui m'enchantait :

« Bâti au bord du fleuve où ses trois tours plongeaient leurs bases, le château où Walburge naquit semblait se mettre en marche pour traverser l'Escaut, chaque fois que les cygnes, lentement, gagnaient la rive opposée. Mais, depuis des siècles, le castel était immobile et de blanches générations d'oiseaux s'évertuaient à le tirer au fil de l'onde sans l'ébranler jamais... »

Est-ce charmant!

Sottisier :

Cette convention, dont l'initiative revient à chacun des deux gouvernements...

Lokal Anzeiger (Berlin), 9 février.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYFE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8^o, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture. Philosophie. Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

A VENDRE D'OCCASION

Partitions pour piano et chant

RICHARD WAGNER. — Lohengrin (relié).

" Tannhäuser (relié).

" Siegfried (broché).

W.-A. MOZART. — Les Noces de Figaro (relié).

J. MASSENET. — Marie-Magdeleine.

S'adresser au bureau de l'Art Moderne.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

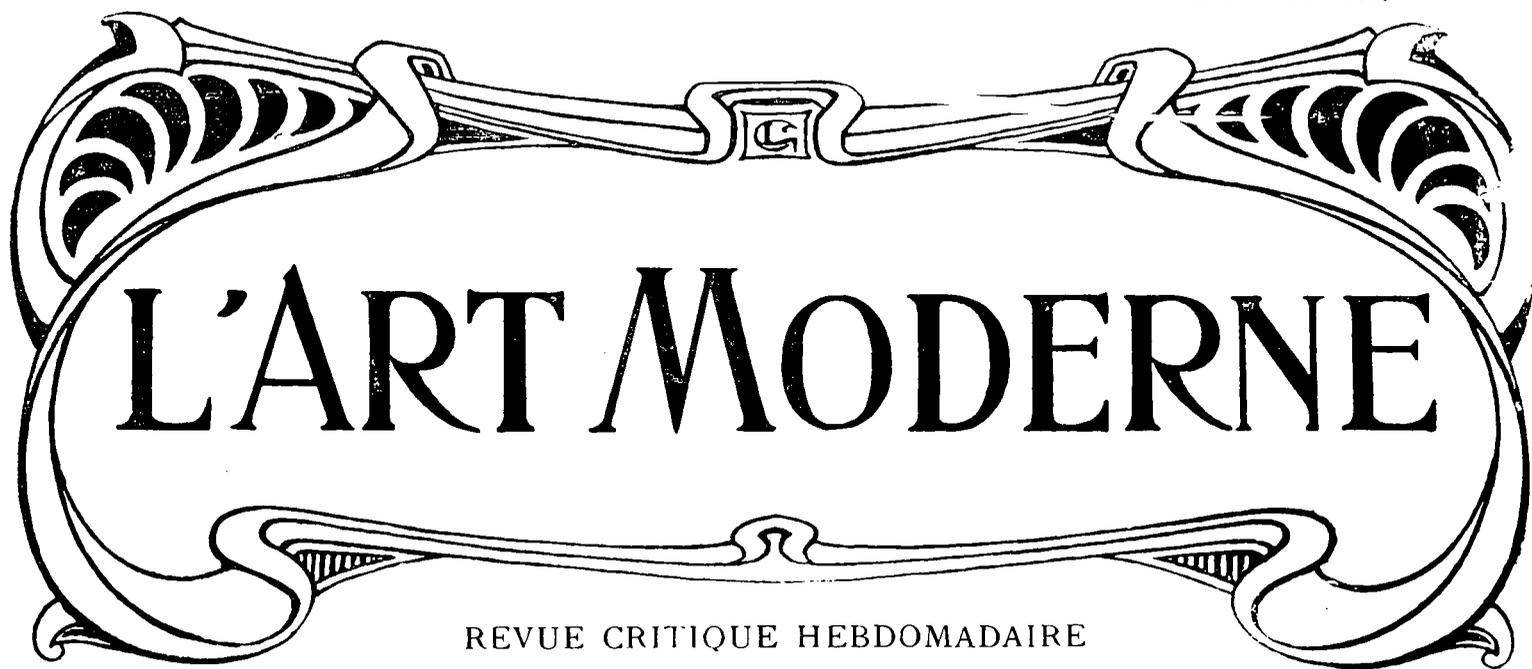
Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Portraits et Figures (OCTAVE MAUS). — Les Artistes et l'Exposition de Bruxelles. — Franz Courtens (FRANZ HELLENS). — Expositions (O. M.). — Le Monument Ruysbroeck (JEAN LAENEN). — L'Art à Paris : *Frank Brangwyn* (GABRIEL MOUREY). — Chronique théâtrale : *Les Corbeaux* (GEORGES RENCY). — Les Concerts. — Avis. — Nécrologie : *Paul Élie Ranson* (O. M.). — Petite chronique.

PORTRAITS ET FIGURES

En groupant quelques expressions contemporaines du Portrait et de la Figure, la *Libre Esthétique* a le dessein, tout en variant l'intérêt de ses programmes, de montrer un aspect particulier et nouveau de l'art d'aujourd'hui.

Des recherches passionnées ont, depuis vingt-cinq ou trente ans, marqué l'évolution de la peinture : la vision, la palette et les techniques ont subi des bouleversements profonds. Et tandis que naguère les artistes craignaient de s'écarter d'un idéal que le goût du temps décréta tour à tour classique, romantique, réaliste, symbolique, ils s'efforcent désormais de laisser fleurir librement, sans nul souci de conformité, leur personnalité esthétique.

Au régime des écoles a succédé le règne de l'individualisme. L'émancipation est totale. Si l'on peut suivre d'une génération à l'autre la trace de certaines influences directrices, celles-ci n'entravent plus, chez les forts, l'essor des tempéraments. A cet égard, notre

époque est peut-être unique dans l'histoire de l'art. Aucune autre n'offrit le spectacle de courants plus distincts, de tendances plus opposées, d'efforts plus divergents. Mais si l'expression diffère, la sincérité de tant de volontés tendues s'affirme identique : de bonne foi chacun poursuit la vérité, qui n'est, dans les arts, que l'accord de la sensibilité avec la nature.

Préoccupés de réaliser cet accord par des procédés qui ont renouvelé les anciens modes de peindre et créé pour ce langage visuel une syntaxe neuve, les artistes n'ont, à de rares exceptions près, appliqué que progressivement leurs innovations aux divers genres par lesquels on a coutume de diviser leur domaine. Le paysage, les intérieurs, les études de fleurs et d'accessoires parurent à certains, au début, s'accommoder seuls de théories que repoussaient, d'après eux, les exigences de la figure. Malgré l'exemple de Manet, et, à l'aurore du néo-impressionnisme, celui de Seurat, on soutint que l'interprétation de l'effigie humaine était incompatible avec les principes récemment instaurés : erreur propagée au surplus par ceux qui commandaient à des peintres leur portrait et qu'effarait l'idée de sortir de cette épreuve avec des reflets verts sur les cheveux ou des ombres bleues sur le visage.

Le procédé de la division du ton, qui excita particulièrement l'hostilité et l'hilarité publiques, fut considéré, par exemple, par les critiques les plus indulgents, comme pouvant donner de la fluidité aux horizons maritimes ou champêtres; mais c'était l'unique avantage qu'à leurs yeux on en pouvait retirer. Les tentatives que firent les peintres novateurs en vue de soumettre à

la même discipline l'étude du corps humain furent saluées d'éclats de rire et d'injures, — souvenez-vous d'*Un dimanche à la Grande-Jatte*...

Aujourd'hui les barrières sont tombées: le champ d'action de la renaissance picturale s'est agrandi. A mesure que se déployait dans une atmosphère plus légère la pensée artiste, les peintres équilibraient de mieux en mieux leurs forces. Maîtres de leurs moyens, ils élargissaient leur vol. Ils franchissent aujourd'hui la zone que n'osèrent dépasser la plupart de leurs aînés, et le public s'est confié à eux.

Aux portraits conçus et exécutés selon d'invariables formules succèdent d'expressives interprétations dans lesquelles la fantaisie de l'artiste diversifie à l'infini l'éclairage, les attitudes, l'ambiance, la mise en pages, et que rehausse l'âpre ou voluptueuse saveur de l'esthétique d'aujourd'hui. Exceptionnels jadis, rares hier, ils se multiplient de plus en plus. C'est ce qui justifie la place prépondérante qui, cette fois, leur est assignée.

Faut-il ajouter qu'il ne s'agit point de produits fabriqués par les spécialistes patentés? On s'en doute peut-être. Le portraitiste professionnel exerce une industrie honorable qui a valu à plus d'un la fortune et la renommée. Les jubilé, les anniversaires, les manifestations dont les mess régimentaires sont le théâtre (et surtout, en Belgique, les lieux de réunion des officiers de la Garde civique) alimentent généreusement cette production. Mais qu'on ne s'attende pas à en rencontrer ici quelque spécimen. La *Libre Esthétique* s'oriente vers d'autres buts, et peut-être n'est-il pas inutile, au seuil de ce Salon où dominera le Portrait, de faire remarquer qu'aucun Portraitiste n'y fut convié.

C'est qu'il y a portrait et portrait; et si l'on songe à réunir quelques représentations de la figure humaine dues à des artistes affranchis des conventions habituelles, c'est dans l'espoir que leur exemple révélera les ressources infinies qu'offre le portrait lorsqu'il échappe à l'odieuse banalité, aux poses consacrées, à l'atmosphère artificielle qui en rendent trop souvent la vue intolérable.

Faut-il conclure de ceci que tous les portraits exposés à la *Libre Esthétique* seront des modèles à suivre? Qu'ils ouvriront des avenues dans lesquelles se mettra en marche le cortège des peintres de l'avenir? Ah! qu'il serait vain de l'espérer et puéril d'éprouver quelque déception à n'en point voir exaucer le vœu! L'intérêt de cette exposition résidera surtout — sans préjuger du mérite individuel des œuvres — dans la variété des conceptions, dans la diversité des moyens employés, dans les différences qui séparent l'une de l'autre les versions graphiques. L'expérience sera d'autant plus significative que, dans certains cas, il a été possible d'opposer l'une à l'autre deux ou trois interprétations du même modèle, homme ou femme, par

des peintres différents: variations sur un même thème, fertile en enseignements et révélatrices des forces imaginatives de chacun.

A côté des tableaux, la gravure et la lithographie offriront, elles aussi, ainsi que la sculpture, divers aspects du portrait d'aujourd'hui.

Tel est, en résumé, le plan que s'est imposé cette année la *Libre Esthétique*. Constatons, en terminant, que les classifications par genres sont toujours arbitraires et n'offrent qu'un intérêt pratique, en quelque sorte « administratif ». Un peintre qui se spécialise est rarement un artiste complet. Qu'importe, d'ailleurs, si une toile est belle, qu'elle représente un chou, la gare St-Lazare ou l'empereur d'Allemagne? Rembrandt n'a-t-il pas fait d'un bœuf écorché un chef-d'œuvre? Et Cézanne d'une corbeille de pommes? Seule la variété des tendances, des styles, des époques crée parmi les œuvres d'art des divisions logiques. Aussi n'a-t-on pas suivi à la lettre le programme trop strict que serait celui d'une exposition consacrée exclusivement à l'image humaine. Les visiteurs voudront bien ne voir en ce Salon d'art neuf que le contrôle d'une étape accomplie. Sans doute trouveront-ils quelque agrément à en apprécier et à en discuter les résultats.

OCTAVE MAUS

Les Artistes et l'Exposition de Bruxelles.

Voici l'ordre du jour qui a été voté par l'assemblée des délégués des Cercles d'art belges réunis le 16 février au Cercle Artistique :

« Des représentants des principaux Cercles d'art de Bruxelles, réunis au Cercle artistique et littéraire, protestent avec énergie contre le projet du Gouvernement consistant à détacher de l'ensemble de l'Exposition Universelle de 1910 la Section des Beaux-Arts et à la reléguer au Palais du Cinquantenaire;

Rappellent qu'à Anvers en 1894, à Bruxelles en 1897, à Liège en 1905, la Section des Beaux-Arts, située au cœur même de l'Exposition, en constituait l'attraction principale et y avait remporté un succès considérable;

Estiment que si l'Exposition des Beaux-Arts était reléguée au Cinquantenaire, la grande masse des visiteurs, sollicitée par les attractions du Solbosch, l'ignorerait absolument;

Considérant le rôle que joue l'Art dans l'ensemble de l'activité nationale, dont il est la plus noble expression, adjurent M. le Ministre des Beaux-Arts, Sciences et Lettres de prendre la défense des artistes et de faire réserver à leurs œuvres l'emplacement auquel elles ont droit. »

Cette protestation, à laquelle se rallient unanimement les peintres, sculpteurs, graveurs, architectes de toute la Belgique, est malheureusement tardive. Il ne sera guère possible de faire modifier le malencontreux projet qui relègue au Cinquantenaire le Salon des Beaux-Arts qui eût dû être l'un des principaux attraits de l'Exposition de 1910. Déjà le ministre des Beaux-Arts est allé visiter, en vue de leur affectation nouvelle, les salles du Palais du Cinquantenaire.

Bien que toutes les autorités compétentes soient d'accord avec les artistes pour blâmer la résolution prise, celle-ci sera, paraît-il, maintenue. Les délégués des Cercles espèrent que des compensations seront accordées à ceux dont elle lèse les intérêts : c'est vers ce but qu'ils dirigent leurs efforts, certains de rencontrer auprès du ministre, auquel ils ont demandé une audience, un accueil sympathique.

FRANZ COURTENS

Un fait curieux, que M. Gustave Vanzype a noté dans la substantielle étude qu'il vient de consacrer à l'œuvre de Courtens (1), c'est ce qu'on pourrait appeler la fidélité, ou, mieux, la filialité du peintre qui n'a considéré dans ses œuvres que les aspects de ses pays d'origine et n'a pas succombé à la séduction de l'exotisme : son art n'a pas franchi les bornes de la Belgique flamande et de la Hollande, terres sœurs où sa famille trouve des racines communes. Ce barbare, ce nomade pris de subits et irrésistibles besoins de se déplacer, de voir d'autres sites, qui voyagea en Allemagne, en Angleterre, en Italie, conserve partout ses instincts farouches, exclusifs, qui lui défendent de prendre ailleurs que chez lui la matière de son inspiration. En Italie, à Naples, à Venise, il s'est contenté de jouir de la lumière intense ; peut-être sa vision claire et sensuelle des choses baignant dans l'atmosphère s'est-elle renforcée pendant ce séjour. Mais le pays ne le tenta pas ; il n'en a rapporté aucun tableau ; pas une étude, pas une esquisse.

Ce fait est rare et caractéristique. Il peint, d'un trait, l'homme de race voué tout entier au seul culte d'art qui réponde aux instincts les plus profondément imprimés dans sa nature. Tout Courtens est là. « Un grand instinctif », tel est le peintre de l'Été et de la Nichée. Il ne lit pas, ou presque pas, de peur d'altérer la fraîcheur primesautière de son inspiration. Il a trouvé toute sa raison de vivre dans la lumière de son pays ; et l'on sait si ses conceptions se révèlent larges et s'expriment avec une intense, une vibrante et voluptueuse vigueur.

Expression vivante et scrupuleuse du sol où plongent les racines de sa lignée, Courtens se montre le viril et têtu continuateur de ces hommes du passé habitant des contrées rudes où la vie se déployait à lutter hardiment contre les empiétements de l'eau :

*Rusés et patients, comme les éléments,
Recommençant l'effort qui, tous les jours, échoue
Pour conquérir, grace au reflux, un peu de boue...*

dit Verhaeren dans ses *Heros*. M. Vanzype caractérise parfaitement le pays de Termonde où Courtens est né, au bord de l'Escaut : « Elle n'est point femme, cette nature. Il y a en elle autant de virilité que de grâce, plus de force dominatrice que de charme. On ne la courtise pas, on se mesure avec elle ; on sera, on le pressent, toujours vaincu, parce qu'elle est toute la force, toute la puissance. C'est à elle-même qu'elle se livre. Elle est le mâle et la femelle. » Toute l'œuvre se ressent de cette lutte ; elle semble construite de digues de frondaisons, de retranchements de glèbe, entre lesquels la lumière coule, ruisselle, avec des remous sonores, en vagues magnifiques.

(1) *Franz Courtens*, par GUSTAVE VANZYPE. Bruxelles, Van Oest et C^o.

Cette volonté de se mesurer avec la nature, dans une lutte loyale, se manifeste chez Courtens dès le début de sa carrière. Le jeune homme semble pénétré d'une force qui ne reculera devant aucun obstacle. Chétif, sans appui, il quitte Termonde, ses parents ; il gagne Bruxelles, dépourvu de toute ressource matérielle. Là, il ne tarde pas à se lier avec Vogels qui découvre au débutant les voies lumineuses de l'impressionnisme. « Tout, pour lui, sera révélation », et sa nature véhémente va pouvoir se déployer dans une voie fraîchement déblayée des anciennes formules des Wappers et des De Keyser. Les maîtres de l'école de Tervueren seront les siens. La route est encore hérissée de barrières, mais il les culbute avec sa fougue naturelle en compagnie de déblayeurs hardis dont il est digne, Verstraete, Rosseels, Heymans. A Gand, Gustave Den Duyts menait la même lutte avec la nature âpre, rebelle, dont ses instincts de flamand têtù s'obstinaient à fixer la rude mélancolie.

Le succès ne tarde pas à venir. On se rappelle l'espèce de triomphe que remporta sa *Barque à moulins*, refusée d'abord à Anvers et récompensée à Amsterdam par la médaille d'or.

Malgré le succès que son œuvre lui valut dans toute l'Europe, Franz Courtens est demeuré, comme au début, l'homme simple et retranché dans le cadre volontaire de son pays. Ses dernières toiles ne diffèrent apparemment pas des premières. Même vision fraîche, large, intense. Le métier s'est fortifié, il est vrai, par une suite ininterrompue d'efforts harmonieux et puissants. Courtens reste toujours le travailleur opiniâtre qui passait, autrefois, ses soirées à l'académie libre de la *Patte de dindon*.

« Pour ce paysagiste, dit M. Vanzype, rien n'a jamais existé que le paysage ». Ses instincts sont d'un panthéiste ingenu qui semble en quelque sorte s'ignorer soi-même. Il ne conçoit pas un être en dehors de la nature ; il ne l'aperçoit et ne le fixe qu'enveloppé dans l'atmosphère, d'accord avec le sol, les arbres, la lumière, communiant et vivant de tout ce qui l'entoure. Il se montre, en ce sens, l'héritier de ce paysagiste merveilleux qu'était Breughel l'ancien. Comme celui-ci, Courtens ne laissera aucune figure isolée de son milieu, aucun morceau, sauf quelques dessins, rapides croquis, qui sont d'ailleurs de savoureux chefs-d'œuvre.

Tel apparaît bien le peintre de la Flandre et de la Hollande : un paysagiste, dans tout la force de l'expression, continuateur des Ruysdael, des Van Goyen, des Hobbema, de toute cette admirable lignée de peintres des Pays-Bas qui constituent « la première grande école de paysage ».

En finissant, M. Vanzype résume d'une façon heureuse la vision du paysagiste flamand : « De la matière vivante, des formes résistantes ayant des gestes sous les caresses, les a-sauts et les brutalités de la lumière et de l'eau, unies et fermentant dans la couleur. Les clartés, les souffles, les frissons fourniront le changement accessoire autour de l'éternelle héroïne ; ils la vêtent, la parent, l'agitent, mais ne la modifient que superficiellement ; dans le drame ou l'idylle, ils ne se substituent point à elle. »

Ce livre, un des meilleurs de l'excellente collection des *Artistes belges contemporains* publiée par G. Van Oest, montre Franz Courtens en pleine lumière. Il est brillamment illustré et bourré d'aperçus vivants sur le mouvement de peinture contemporain.

FRANZ HELLENS

EXPOSITIONS

Des souvenirs d'Algérie et de Bretagne, des évocations de Malines et de Bruges, de consciencieuses études dont la banlieue de Bruxelles — Uccle, Tenbosch, Woluwe — a fourni les motifs, révèlent, groupés à la Salle Boute, la probe personnalité de M. Louis Berteault. L'ensemble comprend près de soixante tableaux et aquarelles. Plus habile dans le maniement de la main que de la brosse, l'artiste est avant tout un dessinateur correct et précis, soucieux d'exactitude et pour qui le fouillis des branches, le moutonnement des terrains, le jeu fugitif des nuages n'ont plus de secrets. Ses paysages d'hiver l'emportent en intérêt sur les autres : la structure des arbres dépouillés, l'aspect dénudé des campagnes endormies trouvent en M. Berteault un interprète fervent et fidèle, dont le tempérament semble être plutôt celui d'un graveur que d'un peintre.

Quelques unes de ses aquarelles, exécutées en tons plats cernés d'un trait vigoureux, font songer aux jolies lithographies en couleur d'Henri Rivière. Les plus récentes ont, semble-t-il, subi l'influence de M. Gaston Prunier et s'imprègnent de sa vision violacée. Souhaitons que l'artiste se libère de ces souvenirs : il possède assez de dons, d'expérience et de talent pour se frayer une route neuve.

Les vallées de la Semois, de l'Amblève, de l'Ourthe, de la Meuse, les hauteurs de Bohan, de Francorchamps, du Grand-Duché ont séduit l'aquarelliste Wagmann, dont l'exposition voisine avec celle de M. Berteault. Si ces notations n'affirment rien d'inédit, il faut néanmoins féliciter l'artiste d'avoir osé exprimer, et de l'avoir fait parfois avec bonheur, une nature qui passe pour n'être point « picturale ».

* * *

A la galerie Rubens, M^{me} Marie Lambert Cluysenaar expose, parmi des portraits qui rappellent la manière de son père, des tableaux anecdotiques d'un sentimentalisme suranné auxquels il est permis de préférer les sanguines et quelques aquarelles qui forment, au demeurant, l'intérêt à peu près unique de son exposition.

Des trois exposants qui se partagent, avec M^{me} Lambert, la cimaise, il n'y a vraiment à signaler que M. James Thiriar, un débutant dont l'humour, l'esprit, l'habileté à reconstituer des « scènes du temps jadis » ou à saisir sur le vif les aspects de la vie moderne nous promettent un futur émule d'Amédée Lynen, de Bernard Boutet de Monvel et de Pierre Brissaud, l'archaïque et charmant illustrateur de *Clara d'Ellébeuse* et d'*Almaïde d'Étremont*.

LE MONUMENT RUYSBROECK

Bruxelles, le 21 février 1909.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je viens vous demander l'hospitalité de *l'Art moderne* pour émettre quelques idées relatives au monument Ruysbroeck. Je ne serai pas long. Il n'entre pas dans mes vues de décrire les maquettes soumises au jury, car les lecteurs de *l'Art moderne*, toujours si avertis de toutes les manifestations artistiques, n'ont certes pas manqué d'aller les examiner au Palais des Beaux-Arts.

Les journaux quotidiens ont été unanimes à constater le fiasco du concours, mais ils ont omis d'en dégager les enseignements. Voici ceux qui me frappent surtout :

Primo : Le résultat atteste l'indigence littéraire des cinquante sculpteurs concurrents. Vous m'objecterez : Parmi nos hommes de lettres il en est bien peu qui ont pénétré la pensée purement abstraite du génial solitaire ; beaucoup ne connaissent de l'Admirable que les titres de ses œuvres principales. D'ailleurs M. Maurice Maeterlinck n'a-t-il pas écrit dans son introduction aux *Noces spirituelles* : « Il nous est à peu près impossible de nous mettre dans la position de l'âme qui, sans effort, a conçu une science : nous ne pouvons l'apercevoir *ab intra* et la reproduire en nous-même » ?

Je vous l'accorde. Toutefois celui qui veut concourir a pour devoir initial de se documenter, d'étudier son sujet. C'est ce que beaucoup des artistes concurrents n'ont pas fait. Leurs projets en témoignent. Peut-on concevoir, pour réaliser pareil sujet, des images aussi baroques, aussi vulgaires ? Où réside dans ce débâlage la conscience de l'artiste ?

Secundo : Laissant à part l'idée que devait évoquer le monument Ruysbroeck, la plupart des concurrents n'ont-ils pas fait des anachronismes ? Certains ont abrité le moine mystique du *xiv^e* siècle sous des chapelles du plus flamboyant gothique !

Tertio, enfin : Quel poncif dans la figure et quel manque absolu de plastique ! Vraiment il importe de répéter ce précepte d'Eugène Carrière : « L'artiste doit être le visionnaire de la réalité. » Nos jeunes sculpteurs semblent trop l'oublier.

Dans ce projet de monument, l'intérêt psychologique devait prévaloir. La tâche, certes, était malaisée pour nos sculpteurs, en général trop peu intuitifs, trop peu « voyeurs d'abstractions ». C'est pourquoi j'estime que le concours aurait dû avoir lieu entre sculpteurs et poètes. Chaque projet eût dû naître de leur collaboration. Oh ! il ne s'agit pas en l'espèce de poète catholique ou religieux : tout art est religieux du moment que l'artiste a trempé dans les sources de la beauté pure.

L'association d'un stannaire et d'un poète pourrait créer des projets de monuments dont la simplicité expressive exalterait l'âme du passant, déterminerait en elle un élan vers l'intangible. Le monument Ruysbroeck serait, au cœur de la forêt de Groenendaël, le lieu où tout être humain viendrait « s'agenouiller comme à des reposoirs de l'éternelle procession du mystère », pour employer les termes de ce subtil psychologue, Henry Maubel.

Voilà, mon cher Directeur, les pensées que la visite de l'exposition des projets d'un monument Ruysbroeck m'a suggérées. Espérant qu'elles présentent quelque intérêt pour les lecteurs de *l'Art moderne*, je vous serais bien obligé si vous vouliez leur réserver un petit coin dans votre honorable journal.

Veuillez agréer, avec mes remerciements, l'assurance de mes sentiments distingués.

JEAN LAENEN

L'ART A PARIS

Frank Brangwyn.

C'est une heureuse idée, et dont on ne saurait trop les féliciter, qu'ont eue les directeurs de la Galerie Boissy d'Anglas d'inaugurer leur salle d'exposition par une exposition d'œuvres de Frank Brangwyn.

Le fait est assez fréquent pour certains artistes étrangers qu'ils jouissent chez nous de la célébrité, alors que leurs productions ne sont connues que d'un public relativement restreint de professionnels et d'amateurs. Frank Brangwyn est de ce nombre : durant quelques années, voici longtemps déjà, il participa assidûment aux expositions de la Société Nationale des Beaux-Arts. D'importants travaux de décoration, une lassitude peut-être de milieux devenus de moins en moins favorables à la présentation de certaines catégories d'œuvres d'art l'éloignèrent de nous, malheureusement. Il cessa de figurer aux grandes expositions annuelles.

Cependant il conquerrait en Angleterre une situation de premier rang : en Allemagne, en Italie, en Autriche, il était fêté comme il méritait de l'être.

Toutes les promesses que Frank Brangwyn nous avait faites

comme peintre, il les a tenues et bien au delà, et il est devenu en plus l'un des manieurs de pointe les plus audacieux, les plus évocateurs, les plus énergiques de l'Europe actuelle, cela par l'exaltation constante de ses dons de lyrisme et de l'esprit de sa race. Son génie s'est affermi, développé, enrichi; son génie s'est épanoui avec une plénitude, une puissance, une maîtrise vraiment admirables.

Pourquoi songeai-je, en contemplant celles de ses eaux-fortes qui me semblent le plus significatives de sa personnalité, les *Constructeurs de navires*, la *Démolition du Hannibal*, la *Démolition du Caledonia*, le *Chantier de navires*, la *Construction du nouveau musée de South-Kensington*, et quelques-unes de ses impressions si émouvantes des vieilles villes flamandes, — pourquoi songeai-je à Ruydard Kipling? Brangwyn ne possède-t-il pas, medisais-je, la même façon de grandir, de « lyriciser », si l'on peut dire, la réalité, de glorifier les aspects momentanés des choses pour nous en faire sentir plus profondément les beautés secrètes, aussi pour nous donner de l'homme qui les possède et les comprend une idée plus haute, plus dominante. L'art de Frank Brangwyn est de l'art impérialiste, de l'art d'un citoyen de la plus grande Angleterre.

Quelle science, quoi qu'il en soit, de l'effet, quelle noblesse de caractérisation, quelle force de transposition! Il va à Venise après tant d'autres dont le délicieux, le divin Whistler, et il nous en rapporte des visions grandioses: *Chantiers de gondoles*, *Santa-Maria della Salute*; il va en Belgique, et nous donne les *Vieilles Maisons de Gand* et l'*Église de Saint-Nicolas de Dixmude*; à Montreuil-sur-Mer, à Constantinople, à Londres, partout il s'arrête, il saisit des apparences, des décors, tout ce qu'ils peuvent contenir de beauté et de grandeur. Il est héroïque et passionné, tumultueux et frémissant. Ses poèmes gravés sont révélateurs de magnificences inconnues. Ce qu'il dit, personne ne l'a dit avant lui; il est la chantre de l'effort humain, du travail moderne, de l'autrefois et des demains...

GABRIEL MOUREY

L'Exposition Brangwyn, close à la Galerie Boissy d'Anglas, est transportée en bloc à la Galerie de l'Art décoratif, 7, rue Laffitte.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Corbeaux.

Les Corbeaux d'Henri Becque furent représentés pour la première fois en 1882. Ils n'eurent pas de succès. Le public d'alors supporta mal le pessimisme et la cruauté de cette pièce tragique. Depuis, les audaces des successeurs de Becque, les brutalités des Mirbeau et des Bernstein ont si bien aguerris les spectateurs que l'art sombre de l'auteur des *Corbeaux* leur apparaît comme tout naturel.

C'est bien là dessus que comptait M. Reding quand il osa jouer les *Corbeaux* devant les habitués des matines littéraires du théâtre du Parc. S'il est, en effet, un public auquel un tel drame semble peu convenir, c'est celui-là. Eh bien, non seulement il n'y eut pas, cette fois, de mécontentement dans la salle, mais le succès fut très vif. On trouva généralement que la pièce était d'une vérité intense. Le trio de fripouilles, l'associé, le notaire et l'architecte, qui s'acharne sur la famille Vigneron et la ruine n'étonna pas le moins du monde. « C'est comme dans la vie! » disait une brave dame assise auprès de moi. Parole peu flatteuse pour la vie, hélas! mais qui prouve qu'on a eu tort d'accuser Becque de pousser au noir ses tableaux.

On a tout écrit sur les *Corbeaux*. Quels que soient ses défauts, cette pièce demeurera comme l'une des productions les plus fortes et les plus fécondes de l'art dramatique au XIX^e siècle. Je ne sais pas si l'on peut dire que ce soit vraiment du théâtre, car l'action y est quasi nulle. Mais la *Parisienne* est dans le même cas. Et cependant que de pièces, et de bonnes pièces, n'existeraient pas si Becque n'avait écrit ni la *Parisienne*, ni les *Corbeaux*! Ce qui est tout à fait admirable, ici et là, c'est l'acuité de l'observation et

la nervosité amère du dialogue. Tout y est vrai, d'une vérité qui dépasse souvent l'expérience quotidienne, mais qui traduit les pensées les plus secrètes du cœur. Les personnages y sont montrés non seulement tels qu'ils apparaissent, mais tels qu'ils sont. Certaines de leurs répliques ouvrent des jours d'abîme sur la hideur de leurs âmes.

E-t-ce à dire que Becque haïssait les hommes? Je ne le pense pas. Sa misanthropie, comme celle de Rousseau et de tant d'autres, était faite de beaucoup d'amour rentré. Cela se devine dans certaines de ses créations. Sans doute la *Parisienne* est une exécration petite créature de cruauté et de mensonge, mais qu'elle est adorable, et qu'on l'aime, et qu'on aimerait de souffrir par elle! Et les quatre femmes, — je devrais dire cinq, et y joindre l'excellente et fidèle vieille bonne, Rosalie, — quels caractères droits et purs il leur a donnés, et comme elles restent fières dans l'adversité et sans amertume devant la méchanceté et la malhonnêteté des hommes! Becque savait haïr, certes; mais il savait aussi aimer. Seulement, dans les *Corbeaux*, c'est la haine qui l'emporte, et c'est ce qui crée autour de la pièce une atmosphère d'angoisse et de tristesse presque irrespirable.

Constatons l'excellence de l'interprétation que les *Corbeaux* ont trouvée au Parc: M. Carpentier surtout a été tout à fait admirable dans le rôle de Teissier. On sait, au surplus, avec quel soin, quel art, quelle conscience cet acteur compose tous ses rôles.

La conférence ordinaire était faite par M. Dwelshauvers, dont les opinions véhémentes et toujours intéressantes ne sont pas toujours d'une justesse parfaite. Son éloquence, cette fois encore, a fait merveille et a été saluée de bans et de triples bans, selon une habitude un peu agaçante, par la jeunesse universitaire.

GEORGES RENCY

CONCERTS

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, deuxième concert du Conservatoire sous la direction de M. Edgar Tinel: *Fest-Ouverture* (Lassé); *Dans les Alpes*, symphonie (Raff); Concerto pour violon (Mendelssohn); Symphonie italienne (idem).

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, Salle Patria, deuxième concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer, avec le concours de MM. J. Messchaert, basse, et E. Bosquet, pianiste.

Le même jour, à la même heure, à la Maison du Peuple, (Salle Blanche), concert du *Groupe des Compositeurs belges*, avec le concours de M^{lles} M. Laenen et A. Delhayé, de MM. Crickboom et Gaillard.

Mercredi, à 8 h. 1/2, même salle, récital de violon par M. E. Zumbalist.

Vendredi, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, concert de M. Wladimir Cernikoff, pianiste, avec le concours de M^{lle} de Saint-André, cantatrice, et de M. de Wesdahlen, pianiste.

Dimanche prochain, 7 mars, à 2 h. 1/2, Salle Patria, cinquième concert Ysaye sous la direction de M. Franz Van der Stucken, avec le concours de M. Fritz Kreisler, violoniste. L'orchestre exécutera la quatrième symphonie de Schumann (*ré mineur*), *Mort et Transfiguration* de R. Strauss, et l'ouverture d'*Euryanthe* de Weber. M. Kreisler jouera le concerto de Beethoven et le *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns.

Le quatrième et dernier concert populaire, fixé au dimanche 14 mars, sera consacré à l'exécution de deux ouvrages pour soli, chœurs et orchestre: *Le Déluge*, poème biblique en trois parties de Saint-Saëns, et *la Sulamite*, scène lyrique de Chabrier. Pour ce concert, M. Sylvain Dupuis s'est assuré le concours de solistes de tout premier ordre: M^{lles} Claire Croiza et Lily Dupré, MM. Bourbon et Dua, du théâtre Royal de la Monnaie. Chœurs du théâtre.

AVIS

Un emploi de professeur de violon est vacant au Conservatoire de musique de la ville de Mons.

Traitement : Minimum, 1,300 francs ; médium après cinq ans, 1,400 francs ; maximum après dix ans, 1,500 francs.

Adresser les demandes à l'Administration communale avant le 15 mars prochain.

Les candidats seront soumis à un examen.

NÉCROLOGIE

Paul-Élie Ranson.

Nous apprenons à regret la mort du peintre Ranson, qui, sans avoir atteint le premier rang parmi les artistes de sa génération, n'en avait pas moins conquis sa place parmi les peintres aimés de ceux qui savent apprécier un probe effort, une volonté consciencieuse, une intelligence claire animée par le dessein de créer des formules neuves. Il appartient au groupe de novateurs qui, sous l'impulsion de Gauguin, s'efforcèrent de libérer le paysage d'un réalisme étroit, d'en styliser les motifs, d'en combiner les lignes expressives dans un sens décoratif, de suggérer par des courbes synthétiques et des colorations simplifiées les sensations qu'il éveille en nous. Avec Emile Bernard, Paul Sérusier, Armand Seguin, Louis Anquetin, Maurice Denis, etc., il tenta, par cette méthode qu'on dénomma assez imparfaitement « cloisonniste », d'orienter la peinture du paysage vers des destinées nouvelles. Si son dessein ne fut pas entièrement réalisé, du moins faut-il reconnaître l'intérêt qu'offrit cet essai d'idéalisme ornemental, que d'autres poursuivirent avec plus de succès et dont on retrouve l'esprit dans nombre de compositions signées par les nouveaux-venus.

Paul-Élie Ranson prit part aux Salons de la *Libre Esthétique* en 1894, 1895 et 1898. Il fut mêlé de près aux luttes des *Indépendants* et l'on put voir il y a quelques années, exposé à la Galerie Druet, un ensemble important de ses œuvres. Écrivain humoristique, il publia cette inénarrable suite de scènes pour un théâtre de marionnettes réunies sous le titre *L'Abbé Prout*, qui est bien, avec *Ubu-Roi* d'Alfred Jarry, la plus extravagante bouffonnerie qu'ait produite la littérature dramatique moderne.

L'an dernier, sur le conseil de quelques amis, il ouvrit à Paris une académie à laquelle s'empressèrent d'apporter leur collaboration dévouée les plus en vue des maîtres de la génération nouvelle : Denis, Van Rysselberghe, Bonnard, Vuillard, Roussel, Maillol et quelques autres, attestant ainsi l'estime et l'amitié qui les unissaient à lui. L'œuvre qu'il fonda, et dont les résultats artistiques se dessinent déjà, ne sera pas inermement par sa mort. Et le souvenir de l'artiste désintéressé, indépendant, fervent et convaincu que la mort a frappé fortifiera les bonnes volontés que son cœur affectueux sut réunir en un vivant faisceau.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* sera ouvert au public dimanche prochain, à 10 heures du matin. La veille, à 2 heures, inauguration réservée exclusivement aux Membres protecteurs, aux artistes invités, à la Presse et aux porteurs de cartes permanentes. S'adresser pour celles-ci à la direction, 27, rue du Berger.

La première audition musicale est fixée au mardi 16 mars, à 2 h. 1/2. Nous en publierons dimanche prochain le programme. Les concerts suivants auront lieu les mardis 23, 30 mars et 6 avril.

Parmi les débuts les plus intéressants de cette année, signalons ceux d'une jeune cantatrice, Mme Marie Anne Weber, et d'un pianiste belge, M. Lucien Lambotte, qui ont l'un et l'autre fait leur éducation musicale à la *Schola Cantorum*.

Mme Weber interprétera des œuvres de R. Strauss et de F. Weingartner ; M. Lambotte, une Suite de M. de Sirou et des compositions récentes de M. Debussy.

Le Salon du Cercle *Pour l'Art*, qui a obtenu beaucoup de succès, sera irrévocablement clôturé aujourd'hui, dimanche, à 4 heures. Avis à ceux qui n'ont pas admiré encore les nobles figures de V. Rousseau, les toiles émouvantes d'E. Laermans, l'intéressante rétrospective de Bonquet, le buste expressif de Lagae, etc.

Expositions ouvertes :

Au Cercle artistique, M. et Mme Wytzman. — Du 1^{er} au 10 mars, M^{lle} M. Verboeckhoven et M. G. Van Zevenberghen.

Galerie Royale, M^{mes} Marie Lambert-Cluysenaar, Marguerite Verstraete, Valentine Caruel, MM. Isidore de Rudder, James Thiriart.

Salle Boute, MM. Ch. Wagnmann et L. Berteault.

M. Bénédite, conservateur du Musée du Luxembourg, s'est rendu dernièrement à Gand où il a fait choix, pour le musée, d'une toile importante de M. Jean Delvin, le *Charroi*, qui remporta la médaille d'or à l'Exposition internationale de Barcelone en 1907, et de plusieurs œuvres de P. De Vigne, J. Lagae et G. Minne. C'est grâce à l'intervention d'un Français établi à Gand, M. Laroche Lecha, que le Musée du Luxembourg a reçu ces accroissements.

Le Salon des Beaux-Arts de Liège réunira, en mai et juin prochains, des envois des peintres et sculpteurs français Cottet, Ménard, H. Martin, Sureda, Guirand de Scevola, Dauchez, Boutet de Monvel, Bartholomé, Boucher, A. Charpentier, Fix-Masseau, R. Bugatti, prince Troubetzkoï, etc.

La section rétrospective sera consacrée à un ensemble des sculptures de Dalou. Enfin, des gravures de Brangwyn, Chahine, Cottet, Delteil, Leheutre et Zorn compléteront la participation étrangère.

M. Hamoin fera à l'Université nouvelle, 67, rue de la Concorde, le lundi 8 mars à 8 h. 1/2, et les mercredis, vendredis et lundis suivants jusqu'au 31 mars, à 5 heures de l'après-midi, une série de onze conférences sur *Bernard Shaw et le théâtre*.

Il est question de monter au théâtre de la Monnaie l'*Heure Espagnole*, le désopilant conte lyrique de MM. Franc-Nohain et Ravet que va représenter l'Opéra-Comique de Paris. Après *Katharina*, on aura vraiment besoin de s'amuser un brin !

L'excellent violoniste Chaumont a inauguré vendredi dernier, à la *Schola Musica*, les séances d'œuvres modernes qu'il consacre cette année à G. Lekeu, Knud Harder, Albert Roussel, Marcel Labey, Joseph et Léon Jongen, Georges Lauweryns, etc.

Mme Marie Mockel et M. Stéphane Austin partent demain pour une tournée de concerts consacrés au XVIII^e siècle français, qui embrassera l'Autriche Hongrie, la Serbie, la Roumanie, Constantinople, etc. Ils seront accompagnés de M. Olivier qui fera précéder chaque séance d'une causerie explicative.

De Paris :

Le Salon d'Automne a l'habitude, on le sait, d'offrir tous les ans une partie des salles dont il dispose à une nation étrangère pour y organiser une exposition collective de ses peintres et de ses sculpteurs. Ce furent successivement la Russie, la Belgique, la Suède et la Finlande qui bénéficièrent de cette hospitalité. Cette année, le Salon d'Automne a invité l'Italie et l'Autriche Hongrie, dont les envois occuperont plusieurs salles du Grand Palais.

La rétrospective des figures de Corot, dont nous avons parlé, est décidée, de même que celle d'Henri Evenepoel. Il est question aussi d'un ensemble rétrospectif d'œuvres du peintre allemand Hans von Marées.

La Section musicale, désireuse de donner à ses auditions le caractère de véritables expositions de musique et non de concerts, fait appel aux compositeurs de tous les pays et les prie de lui faire

parvenir avant le 1^{er} mai, au plus tard, les manuscrits qu'ils désirent soumettre à l'examen des membres de la Commission. Indépendamment de la musique de chambre instrumentale et vocale, on admettra des fragments d'ouvrages lyriques non encore exécutés. Les œuvres doivent être adressées au secrétaire du Salon d'Automne, M. Étienne Avenard, 14, Passage Gourdon, Paris (XIV^e).

La Société Nationale des Beaux-Arts vient de décider qu'elle adjoindrait au Salon de cette année une section spéciale où seront exposés nombre d'objets qui tiennent au théâtre et sont les accessoires des spectacles auxquels assiste le public. Celui-ci pourra se rendre compte de la façon dont sont employés et dressés les décors, ce qui les constitue, etc.

La *Peinture à l'eau* a ouvert à la Galerie des artistes modernes son salonnet annuel. M. H. Cassiers y triomphe avec une suite d'aquarelles de Hollande et de Venise; les *Souvenirs du Bruges d'autrefois*, de M. Khnopff, intéressent et retiennent les visiteurs. La gravité recueillie de M. Delaunois, la limpidité de M. Marcette, la gaieté de M. F. Charlet sont fort goûtées, et certes les envois de nos compatriotes font-ils excellente figure parmi les Besnard, les Auburtin, les La Touche, les Walter Gay, les Montalba et autres membres du Cercle, auxquels furent adjoints, cette année, à titre d'invités, M^{mes} Blatherwick et Esté, ainsi que M. Ernest Laborde.

Les collections d'art moderne du Petit Palais viennent de s'accroître d'un don très précieux. M^{lle} Courbet a donné au Musée de la ville de Paris six œuvres choisies parmi les plus caractéristiques de son frère, l'illustre peintre. Ces œuvres sont : le *Portrait de Courbet au chien*; le *Portrait de M^{me} Zélie Courbet*; le *Portrait de M^{lle} Juliette Courbet*; le *Portrait du père de Courbet*; les *Amants dans la campagne*; les *Trois Baigneuses*.

Ces tableaux sont exposés depuis mardi dernier dans une salle spéciale qui porte le nom du maître.

Le Congrès organisé à Vienne (Autriche) par la *Société internationale de musique* à l'occasion des fêtes du Centenaire de Haydn aura lieu du 25 au 29 mai prochain. Un grand concert historique, un Festival Haydn, des auditions de la *Festmesse*,

des *Saisons*, etc., seront offerts aux congressistes. La direction en est confiée à MM. F. von Weingartner, Luze, F. Schalk, F. Loewe, E. Thom's, qui ont obtenu le concours de la Chapelle impériale, de la Société philharmonique *Singverein der Gesellschaft der Musikfreunde*, de la *Singakademie*, du *Wiener Männergesangverein*, du *Schubertbund*, de l'*A-Capella Chor*, du Quatuor Rosé, du Quatuor Prill, de M^{me} Nordewier-Reddingius, MM. Joh. Mes-schaert, F. Senius, etc.

Les adhésions sont reçues au *Musikhistorisches Institut der K. K. Universität*, Türkenstrasse, 3, Vienne, IX.

Le festival dramatique annuel de Cologne aura lieu cette année du 10 au 29 juin. On donnera six représentations : Les *Maîtres chanteurs* de Wagner, les *Noces de Figaro* de Mozart, *Fidélío* de Beethoven, la *Sauvage apprivoisée* de Götz, et deux fois *Elektra* de Richard Strauss.

Cette dernière œuvre, qui vient d'être jouée successivement à Dresde et à Berlin, a produit une sensation considérable. Elle a des admirateurs enthousiastes et aussi des détracteurs résolus. Attendons, pour être fixés sur sa valeur, la première à Bruxelles, que nous annoncent, pour l'hiver prochain, les directeurs de la Monnaie. C'est notre confrère Henry Gauthier-Villars qui est chargé d'en écrire la traduction.

MM. Bach et C^{ie}, éditeurs à Londres, 139, Oxford Street, viennent de mettre en vente les 2^{me} et 3^{me} recueils des œuvres inédites d'Alexandre Scarlatti dont nous avons annoncé la publication sous la direction de M. J. S. Shedlock. Ces deux volumes contiennent six toccatas et plusieurs autres pièces qui intéresseront vivement les musiciens.

Une nouvelle édition de la remarquable Étude thématique et analytique sur *Fervaal*, par Pierre de Bréville et Henry Gauthier-Villars, vient de paraître chez les éditeurs A. Durand et fils, à Paris.....

Sottisier :
Ariane et Barbe-Bleue, l'œuvre nouvelle de Paul Dukas, conçue, on le sait, selon la formule néo impressionniste...

(*L'Idéal Philosophique*, 15 janvier 1909.)

Vient de paraître à a MAISON BEETHOVEN (Georges Oertel)

17-19, rue de la Régence, Bruxelles.

- GEO ARNOLD. — **Arioso** pour violon et piano (op. 11, n° 9). — *Prix net* : 2 fr. 50.
 MATHIEU CRICKBOOM. — **Chanson, Chant populaire, Romance**, trois pièces très faciles pour violon avec accompagnement de piano. — *Prix net* : 2 francs.
 Id. — **Idylle pastorale**, pour violon et piano. — *Prix net* : 1 fr. 75.
 AUGUSTE DE BOECK. — **La Prière** (M^{me} A. TASTU), chant et piano. — *Prix net* : 1 fr. 35.
 Id. — **Mazurka** pour piano. — *Prix net* : 2 francs.
 Id. — **Toccate** pour piano. — *Prix net* : 2 francs.
 Id. — **Esquisse** pour piano. — *Prix net* : 1 fr. 75.
 Id. — **Humoreske** pour piano. — *Prix net* : 2 francs.
 E.-CHARLES GENTY. — **Hymne** pour violon et piano. — *Prix net* : 2 francs.
 PAUL GILSON. — **Petite Suite** pour violon et piano. — *Prix net* : 3 francs.
 EUG. - N. GUILLAUME. — **Romance** pour violon et piano (op. 3). — *Prix net* : 2 francs.
 J. GURIDI. — **Élégie** pour violon et orchestre ou piano. — *Prix net* : 2 francs.
 J. KUHNER. — **Simple Chanson** pour violoncelle et piano. — *Prix net* : 1 fr. 75.
 SILVIO RANIERI. — **Berceuse** pour violon et piano.
 Id. — **Lied** pour violon (ou violoncelle) et piano. — *Prix net* : 2 francs.
 XAVIER RENGIFOG. — **Vos Yeux!** (P. PALGEN), chant et piano. — *Prix net* : 1 fr. 70.
 HONORÉ RIMBOUT. — **Romance** pour clarinette et piano. — *Prix net* : 2 francs.
 ALFRED WOTQUENNE. — **Vingt-cinq leçons de solfège** dans les clefs usuelles, extraites des œuvres vocales de J.-S. Bach. — *Prix net* : 1 franc.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France: 20 francs; Étranger: 25 francs.

Le numéro; France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

Deux Poèmes de José Hennebicq

“Les Cloches en la Nuit” et “Adieu”

PAR

EUGÈNE-SAMUEL-HOLEMAN

(Chant et piano)

En vente chez J.-B. KATTO, éditeur, Bruxelles

Prix net : 3 francs chacun.

A VENDRE D'OCCASION

Partitions pour piano et chant

RICHARD WAGNER. — Lohengrin (relié).

” Tannhäuser (relié).

” Siegfried (broché).

W.-A. MOZART. — Les Noces de Figaro (relié).

J. MASSENET. — Marie-Magdeleine.

S'adresser au bureau de l'Art Moderne.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Intermédiaire de la Presse

lit, traduit, découpe tous les journaux et revues du monde et en adresse des extraits sur tous sujets et personnalités.

Bruxelles, 54, rue de l'Ermitage (Avenue Louise).

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

Bureaux et magasins retransférés

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

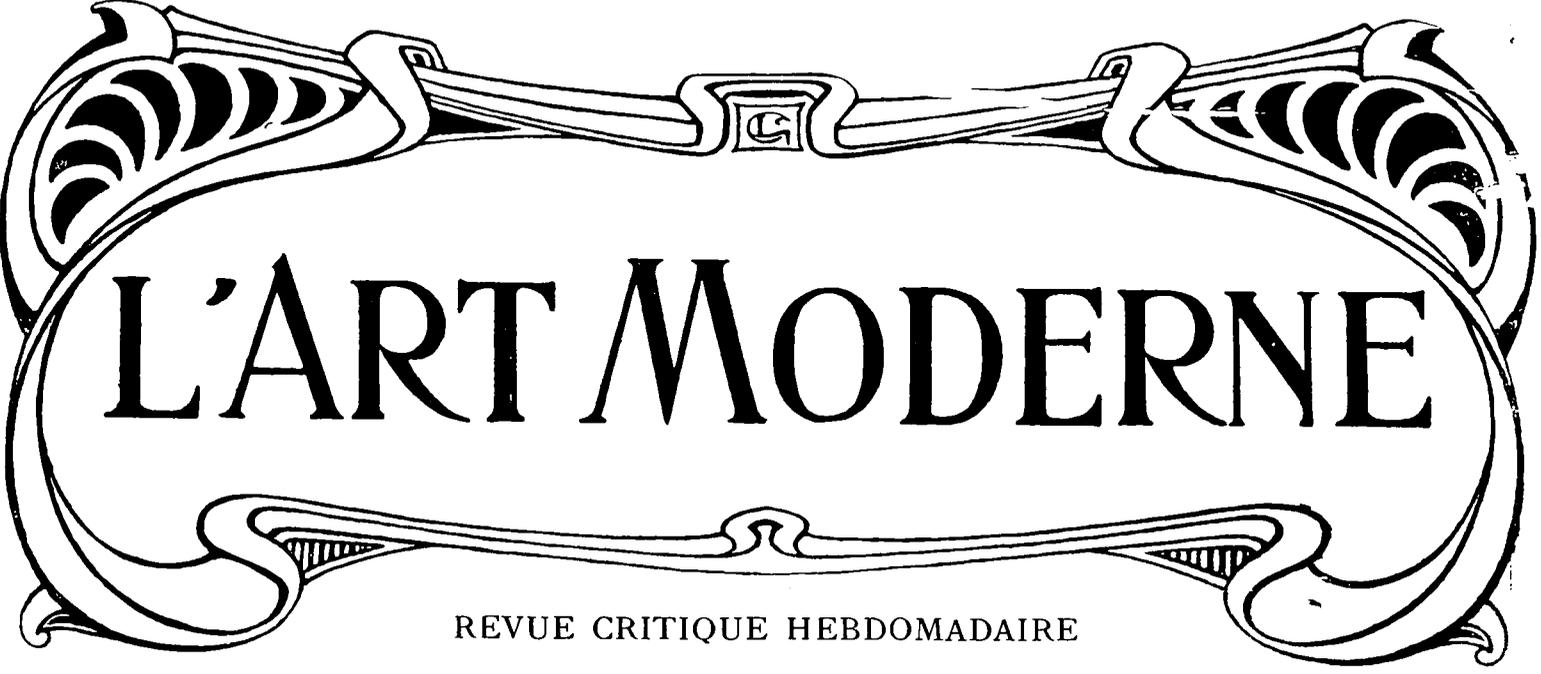
Livres rares ou précieux, anciens et modernes

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Alexandre Charpentier (OCTAVE MAUS). — Katharina (O. M.). — Un Musée bruxellois : *A propos du musée Wilson* (UN AMI DES MUSÉES) — Expositions de Beaux-Arts. — Au Cercle artistique : *M. G. Van Zevenberghen*; *M^{lle} M. Verboeckhoven* (F. H.). — Publications artistiques : *James Ensor*. — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale. : *le Chant du Cygne* (GEORGES RENCY). — Chronique judiciaire des Arts : *Leblanc et Leblanc*. — Concerts. — Nécrologie : *Henriette Ronner*. — Petite Chronique.

ALEXANDRE CHARPENTIER

Une très douloureuse nouvelle nous arrive de Paris : l'excellent sculpteur Alexandre Charpentier, que de fréquents séjours à Bruxelles ont fait un peu des nôtres, et qui, depuis plus de vingt ans, fut mêlé de près au mouvement d'art dont les Salons des XX et de la *Libre Esthétique* contribuèrent à assurer le succès, est mort mercredi dernier à Neuilly.

Depuis plusieurs années, sa santé inspirait à ses amis des inquiétudes. Mais il gardait tant d'activité, d'entrain, de bonne humeur, il travaillait avec un zèle si constant qu'on ne pouvait le croire sérieusement atteint. Et ceux même qui le savaient menacé se faisaient, à le voir toujours laborieux, cordial et gai, des illusions que l'événement vient de décevoir cruellement.

La physionomie artistique d'Alexandre Charpentier était si personnelle, ses idées et ses convictions avaient une indépendance si nette, — bien qu'il fût, dans ses goûts, profondément attaché à la tradition française, — qu'il occupait parmi ses contemporains une situation

absolument spéciale. Statuaire de haute valeur, nourri d'une éducation classique qui laissait des traces dans chacune de ses œuvres, il signa, après la figure du *Tireur à l'arc* qui, au Salon de 1879, attira sur lui l'attention, ces grands bas-reliefs qui reflètent, sous le costume et dans un décor modernes, la noblesse antique : *Gomorrhe*, les *Boulangers*, la *Vie heureuse*. Il composa à la mémoire du peintre de batailles Charlet un monument plein de vie qui nargue les banales effigies dont sont peuplés les jardins publics et les carrefours de Paris.

On le croyait voué à la statuaire monumentale : il se fit médailleur. Comme tel, il suscita une renaissance dont l'influence libératrice franchit les frontières françaises. Aux effigies conventionnelles, aux moules académiques invariables il substitua des profils modelés avec une souplesse et une intensité d'expression qui rivalisent avec la sûreté du métier. Il exécuta plus de deux cents médaillons qui constituent en quelque sorte tout l'armorial artistique de notre temps et parmi lesquels on rencontre, saisissants de ressemblance, Théodore de Banville, François Coppée, Puvis de Chavannes, Edmond de Goncourt, Camille Pissarro, Émile Zola, Catulle Mendès, Constantin Meunier, Eugène Ysaye, Vincent d'Indy, Jane Raunay, André Antoine, Réjane, Séverine, Luce Colas, Georges Ancy, François de Curel, Georges Lecomte, Paul Alexis, Rodolphe Darzens, Paul Margueritte, Maximilien Luce, Francis Jourdain, Gausson, Bracquemond, Hermenjat, Fabre et cent autres.

Il fit aussi, pour commémorer des anniversaires, de

vivants portraits de MM. Paul Janson, Alexandre Braun, Valère Mabille, Albert Sartiaux, des docteurs Segond, Potain, Besnier, etc.

Le mouvement des Arts décoratifs qui, aux environs de 1890, entraîna vers des applications industrielles un grand nombre d'artistes, le détourna de ces travaux et donna un nouvel aliment à son activité. Curieux de procédés neufs, de techniques inédites, il créa des modèles de poterie d'étain, de meubles, d'objets en cuir, en argent, en ivoire; il fabriqua des bijoux et des pommeaux de portes, dessina au crayon lithographique des estampes délicieuses, composa des programmes pour le Théâtre-Libre, des couvertures d'albums, des menus.

Mais c'était toujours à la sculpture qu'en fin de compte il revenait, car sous l'artisan habile, ingénieux, adroit, transparaisait le statuaire passionnément épris de la beauté des formes et que seule satisfaisait l'étude approfondie de la nature humaine. Lorsqu'il imaginait un modèle de pendule, ou d'encrier, ou de pot à vin, ou de bougeoir, ou de vasque, ou de sonnette, ou de corbeille à pain, ou d'armoire à layettes, c'était dans le dessein d'y modeler un groupe harmonieux ou quelque torse aux formes pures. Aussi la plupart des objets soi-disant « usuels » qu'il créa ont-ils pris place dans les vitrines des musées ou des collections particulières sans avoir jamais rempli la destination que l'auteur leur avait modestement assignée.

Frantz Jourdain, — qui, en l'appelant « l'imaginatif Touche-à-tout », l'a défini tout entier d'un mot, — a tracé de lui ce vivant portrait que je ne puis relire sans émotion : « Une figure de jours de barricade, — comme l'a finement silhouetté Ajalbert. Un mâle, maigre, musclé, lesté, solide, d'attaque et capable de se faire casser la g... tête pour ses convictions, mais aussi prêt à détériorer celle des autres quand on l'embête. Par exemple, après la bataille ramassera les blessés auxquels il distribuera le fond de sa gourde. La rondeur d'un ouvrier, la peau tannée d'un loup-de-mer, un parler brusque où la pensée a l'air de chasser les mots à coups de pied, le clignement d'œil narquois d'un gavroche, un sourire en tire-bouchon, et un amusant foncement de tête en avant lorsqu'il exécute, d'un mot, un spécialiste quelconque en idéal. Extérieur négligé : feutre caboché, pantalon de haute fantaisie, maillot de laine, veston sans mode, — le tout ne sortant pas de chez les fournisseurs attitrés de M. le prince de Sagan (1). »

Tel il apparaissait tous les ans à Bruxelles, aux ouvertures de la *Libre Esthétique*, à Paris, aux vernissages du Champ-de-Mars dont il était l'un des socié-

(1) FRANTZ JOURDAIN. *Les Décorés et Ceux qui ne le sont pas*. Paris, H. Simonis Empis, 1895.

taires les plus influents. On l'aimait pour sa simplicité, pour sa bonté, pour son mépris des conventions, pour son ironie malicieuse et son esprit caustique. Peu d'hommes concentrèrent plus de sympathies, même parmi ceux dont il combattait les opinions.

Lorsque nous le vîmes pour la dernière fois, il y a quinze jours, dans son clair et calme atelier de Neuilly — ah! comment soupçonner alors que cet ami très cher allait bientôt disparaître à jamais! — Alexandre Charpentier travaillait au bas-relief monumental qui devait compléter l'Hommage à Zola dont il avait, en collaboration avec Constantin Meunier, reçu la commande. L'œuvre, presque achevée, — mais ce « presque » n'est-il pas affreusement douloureux! — traduit avec éloquence l'admiration du sculpteur pour l'écrivain illustre dont il a retracé les traits d'une façon magistrale. La composition a une grandeur, une allure, un héroïsme qui révèlent l'âme ardente et la nature généreuse de l'artiste. Inspirée par un idéal de vérité et de justice, elle proclame la foi de l'homme d'action qui fut résolument, dès le début du drame, du parti de la victime. Elle marque à la fois, dans la carrière désintéressée et loyale de Charpentier, l'apogée de son talent et l'estampille de son caractère.

C'est une vie de luttes, de travail persévérant, de débats passionnés que la mort vient de clore. Elle fut dure, à son aurore, pour l'artiste indiscipliné qui refusait de se plier aux préceptes de l'Académie et n'entendait rien devoir qu'à sa conscience et à sa volonté. « Quand on est aussi pauvre et aussi mal mis que vous, lui jeta un jour M. Paul Dubois, directeur de l'École des Beaux-Arts dans laquelle il s'était fourvoyé, on reste à sa place, on ne cherche pas à devenir artiste. » Ce qui n'empêcha pas l'obstiné sculpteur de s'élever peu à peu au premier rang de ses contemporains.

Si l'homme au cœur aimant, plein d'enthousiasme et de rêves, que le sort nous dérobe laisse dans le cercle des affections dévouées qu'il avait conquises un vide profond, la perte de l'artiste délicat et sensible n'est pas moins cruelle pour l'Art français, dont Alexandre Charpentier était un des plus fermes et des plus glorieux soutiens.

OCTAVE MAUS

KATHARINA

Dans sa ville provinciale au silence lourd, cloîtré dans son école archiépiscopale au seuil de laquelle meurent les bruits du dehors, M. Edgar Tinel est demeuré étranger à l'évolution musicale. Il pense comme on pensait il y a soixante ans; il écrit comme écrirait un honnête maître de chapelle rivé à ses devoirs professionnels en quelque Rothenburg suranné, et resté fidèle aux admirations de sa jeunesse, à Mendelssohn, à Reinecke, à Field, à Spohr, à Raff, à Lachner.

Sa musique est-elle bonne ou mauvaise? Je ne sais. Elle est

vieillesse, elle a le goût des choses passées, elle laisse indifférent l'auditeur venu pour écouter une œuvre contemporaine.

L'art n'est émouvant que lorsqu'il exprime la sensibilité d'une époque. Ce qui fait la grandeur de Bach, la grâce de Mozart, la puissance de Beethoven, c'est que ces maîtres ont traduit les sentiments de leur temps, qu'ils en ont synthétisé la foi, la frivolité, l'héroïsme. Que dirait-on d'un musicien qui tenterait de ressusciter de nos jours les formules au moyen desquelles ils ont extériorisé leur génie? La langue musicale se modifie comme la vie elle-même, dont elle suit les phases. Utiliser des lexiques abolis, c'est faire besogne stérile; c'est aboutir au pastiche, à l'archaïsme, aux redites, c'est-à-dire au néant.

Katharina ne nous semble pas devoir survivre à la curiosité temporaire qu'excite tout spectacle nouveau parce qu'elle ne renferme pas une parcelle d'inédit. Le discours musical de M. Tinel ne peut intéresser les artistes d'aujourd'hui. Ils l'ont entendu trop souvent dans les mêmes formes, avec les mêmes harmonies, les mêmes modulations, avec d'identiques chutes de phrases, pour ressentir, à l'écouter, autre chose que de l'ennui. Les modèles que suit docilement l'auteur de cette monotone compilation peuvent encore avoir pour nous de l'attrait. Consciemment ou même à notre insu, nous nous plaçons, pour les apprécier, au point de vue de ceux à qui ils furent proposés. Et l'accord que nous sentons entre le style, même imparfait, d'une œuvre et l'époque où cette œuvre naquit, en justifie le caractère. Mais que dire d'une partition qui, écrite de nos jours, ressuscite toute cette phraséologie démodée sans même la rafraîchir d'un accent personnel? C'est de l'académisme intégral, qui n'apporte au patrimoine musical pas plus de richesses que n'en donnent à l'architecture les vaines reconstitutions des monuments du passé.

M. Tinel a, dit-on, dans la ferveur de son inspiration inclinée au mysticisme, visé Memling et Luini. Hélas! Il n'a atteint que Bouguereau. Sa Catherine d'Alexandrie n'a rien du caractère sacré dont il eût logiquement dû l'investir. On songe à la physionomie musicale qu'en eût tracée César Franck ou tel autre compositeur dont l'idéal religieux ne se confond point avec le sentimentalisme édulcoré dont les images de Saint-Sulpice nous offrent l'exacte expression. Et dans la *Légende de sainte Cécile* d'Ernest Chausson, dans la *Sainte Rose de Lima* de Pierre de Bréville, il y a, à chaque page, plus de réel mysticisme, plus de ferveur et de piété que dans les trois interminables actes de M. Tinel.

La niaiserie du livret que le compositeur a été appelé à mettre en musique vouait, au surplus, celui-ci à la banalité. Il n'en est guère de plus factice, de plus conventionnel, de plus dénué d'intérêt. On admettrait qu'il ne fût point scénique si quelques beautés poétiques, dans l'invention ou dans le verbe, en éclairaient, même passagèrement, la conception. Mais cette compensation même nous est refusée. C'est, sans plus, l'insignifiant scénario de quelque pièce composée en vue d'une distribution de prix dans un collège de Jésuites. La littérature en est bannie, avec la vraisemblance et la plus rudimentaire psychologie.

Faisons crédit au compositeur en raison des clichés offerts à son inspiration. Il a prouvé par la ferme écriture de ses chœurs, par la ligne mélodique de ses récits, par l'agrément de son ballet sacré, sur lequel passe l'ombre de Gluck, qu'il y a en lui un musicien de théâtre habile, sûr de son métier et maître de sa pensée. Souhaitons lui voir rencontrer un poète capable de construire

un drame qui, mieux que *Katharina*, lui permette de déployer ses ailes.

A défaut de collaborateur littéraire M. Tinel a eu, dans ce premier essai de musique dramatique, l'heureuse fortune de trouver en M^{lle} Croiza une interprète d'élite dont la voix expressive, le jeu sobre, les attitudes extatiques ont merveilleusement servi ses desseins. Elle a réussi à fixer jusqu'au dénouement l'intérêt d'un auditoire que la monotonie du spectacle et les fastidieuses redites de la partition eussent, sans son concours, promptement lassé.

La direction a encadré l'œuvre d'une mise en scène élégante et de fort beaux décors. Et M. S. Dupuis, tout heureux de se retrouver à la tête d'une armée chorale importante, a prouvé qu'en lui le chef d'orchestre et le chef de chœurs étaient dignes l'un de l'autre.

O. M.

UN MUSÉE BRUXELLOIS

A propos du Musée Wilson.

Nous recevons la communication suivante :

Il est beaucoup question depuis quelque temps des avatars de la collection Wilson : je crois bien faire, Monsieur le Directeur, en donnant aux lecteurs de *l'Art moderne* quelques indications au sujet de cette institution spécialement bruxelloise.

Et tout d'abord rappelons qu'il y a quelque trente ans feu Wilson, gentleman anglais, né à Bruxelles le jour de la bataille de Waterloo, voulut commémorer le souvenir de cet événement. Très lié avec le grand bourgmestre Anspach, il fut convenu que dans un local spécialement aménagé serait installée une collection de beaux tableaux donnée par lui; il complétait sa libéralité par l'apport d'un capital de 500,000 francs destiné à l'installation, à l'entretien et au développement de sa donation.

Londres, les grandes villes d'Angleterre et d'Amérique nous offrent des exemples de musées magnifiques légués dans des conditions analogues par des personnalités éclairées désireuses de propager le goût de l'Art.

La Ville fit installer la collection dans une salle de l'Académie des Beaux-Arts, et un conservateur fut chargé de présider à son entretien sur les fonds du legs Wilson. La Ville, admirablement inspirée, fit l'acquisition successive d'un merveilleux retable en bois sculpté et polychromé et d'un ensemble d'intéressantes peintures; elle se fit plus tard adjuger la superbe tapisserie de la collection Somzée. Ces acquisitions se rapportent toutes, il est intéressant de le constater, à des œuvres d'artistes bruxellois, exécutées dans des conditions inimitables.

Vint le moment où les tableaux furent expulsés de l'Académie Royale, trop à l'étroit dans ses locaux, et installés dans le capharnaüm dit « Musée de la Maison du Roi », qui constitue bien la réunion la plus cocasse d'objets hétéroclites qu'on puisse rassembler au nom du folklore bruxellois! Là, par exemple, dans l'escalier, un tronc d'arbre voisine avec les *Cinq Pucelles*, dont de violents replâtrages ont à tout jamais défigurés les charmes sculpturaux. De lamentables croûtes « orment » les murailles de l'escalier afin, sans doute, de préparer les visiteurs à l'inspection de la grande salle, modèle du marché de bric-à-brac où les plus belles œuvres d'art voisinent avec les pires.

Les plus absurdes niaiseries occupent les meilleures places. Alors que les tableaux sont accrochés à la muraille face à la

fenêtre qui fait miroiter leurs vernis, des vues du Vosse-Gat ou de l'impasse de la Mâchoire sont étalées sur des écrans ; des faïences bruxelloises d'ordre intime voisinent avec des ferrures d'escaliers et des boîtes vitrées renfermant les décorations ayant appartenu à de défunts serviteurs de l'Etat, etc.

Pourquoi ne pas consacrer cette belle salle aux belles pièces de la collection Wilson ?

Sur le grand mur du fond, en face de la Grand'Place, la superbe tapisserie du XVI^e siècle encadrée dans le style de la salle viendrait compléter l'ensemble de l'architecture. De chaque côté, sur chacun des murs fenestrés vers les petites rues, serait exposée une moitié du grand retable. Enfin, sur des écrans garnis de velours, à l'instar de ceux qui existent aux Musées de peinture moderne et ancienne, on installerait les tableaux de la collection Wilson. Il est impossible de rêver un jour plus favorable que celui qui éclaire des tableaux placés à côté de fenêtres projetant la lumière latéralement. L'ensemble serait prodigieux ! La belle Maison du Roi, grâce à cet appoint de haut goût, deviendrait encore plus intéressante et constituerait une nouvelle attraction pour les amis de l'art et les visiteurs étrangers.

Par ce moyen, et peut-être n'est-ce point négligeable, la Ville de Bruxelles tiendrait les engagements qu'elle a pris envers un défunt : le buste de Wilson, placé au milieu de l'ensemble créé grâce à lui, exciterait au respect et à la reconnaissance dus à sa mémoire.

La jeune Société des Amis des Musées pourrait inaugurer ces dons magnifiques intelligemment réunis et proposerait en exemple le fastueux donateur.

UN AMI DES MUSÉES

EXPOSITIONS DE BEAUX-ARTS

Le Salon de Printemps organisé par la Société des Beaux-Arts a failli être ajourné au mois de septembre « par suite des travaux d'enlèvement des fermes des grands halls. » Le Gouvernement est heureusement revenu sur cette décision, qui avait rencontré un accueil plutôt frais auprès des artistes et de la presse. Il a résolu de différer jusqu'en juillet l'entreprise de démolition projetée. Cette solution n'exigeait point, on en conviendra, un dangereux effort d'intelligence.

C'est donc décidément le 8 mai que sera inauguré le Salon de Printemps. Ajoutons que les délais d'envoi sont, pour les artistes de la province et de l'étranger, fixés aux 19-29 avril (Maison Félix Mommen et C^{ie}, 37, rue de la Charité), et pour les artistes habitant Bruxelles, aux 26-29 avril (Palais du Cinquantenaire).

N'est-il pas stupéfiant que les expositions des Beaux Arts soient toujours menacées de la sorte ? Que nous ne possédions pas de locaux où il soit possible d'organiser d'une façon régulière, au retour des beaux jours, comme dans toutes les capitales, un Salon annuel ? Ah ! si c'était l'Exposition des automobiles qu'on balançait de la sorte, on en ferait, du raffut !

En ce qui concerne l'Exposition des Beaux-Arts de 1910, le gouvernement persiste dans le projet de dislocation contre lequel nous nous sommes déjà élevés. Nous laissons la parole à *la Gazette*, qui résume en ces termes la question :

« Les artistes, unanimement, ont protesté contre l'idée d'installer au Cinquantenaire, l'an prochain, loin de l'Exposition, la section des Beaux-Arts.

Mais il faut croire que cela ne les regarde pas. Est-il encore, d'ailleurs, en Belgique une seule chose qui regarde les intéressés, un seul problème que les ministres ne tranchent pas selon leur bon plaisir ?

Toujours est-il que M. Descamps, l'éminent ministre des Arts, a

décidé formellement, à la suite d'une visite au hall gauche du Cinquantenaire, que la section des Beaux-Arts serait installée là.

Si pourtant les artistes s'entendaient pour s'abstenir d'envoyer leurs œuvres à la section des Beaux-Arts ? On devrait bien s'apercevoir alors que cette affaire les regarde, et qu'il est tout de même difficile d'organiser sans eux une exposition. »

AU CERCLE ARTISTIQUE

M. G. Van Zevenberghen. — M^{lle} M. Verboeckhoven.

M. Van Zevenberghen est un coloriste de lignée bien flamande ; il y a quelque chose de sensuel, de très savoureux en somme dans sa manière ; sa palette n'est pas sans lourdeur pourtant. Dans le nombre considérable de toiles qu'il expose, on découvre des tâtonnements, d'heureuses trouvailles parfois, rien encore de définitif. Tour à tour terne ou éclatant, hésitant ou hardi, l'artiste semble chercher sa voie. Certaines toiles se ressentent de l'influence de Stobbaerts, d'autres font penser aux claires visions de certains impressionnistes français.

C'est dire toute la distance qui sépare les propres idées du peintre. Mais au milieu de tout cela d'excellents morceaux font pressentir en M. Van Zevenberghen un artiste bien doué, un coloriste de tempérament intéressant. Citons *Le Tub*, *Zinius*, *le Bassin de la voirie*, *les Lessiveuses*, *la Toilette*.

Les marines de M^{lle} Verboeckhoven sont de subtiles et curieuses notations, d'un faire nullement maniéré. Il y a mieux que de simples notations même : certaines toiles, comme *la Vague*, sont largement vues, d'une exécution originale.

F. H.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

James Ensor, par ÉMILE VERHAEREN (1).

James Ensor occupe dans l'art belge contemporain une place qu'il n'a prise à personne et qu'il ne partage avec aucun. Son œuvre est originale et reste à l'abri de toute imitation.

Peintre de natures-mortes, Ensor tire des éclats inouïs d'un chou, d'un coquillage ou d'une raie ; luministe, il remplit ses intérieurs d'une atmosphère où la poussière elle-même vibre. Ensor par là sait peindre, comme savaient peindre Chardin ou Manet. Et si l'on examine ses eaux-fortes, on y découvrira un technicien non moins miraculeux : les nuages qui roulent au-dessus de « Mariakerke » ou les « Patineurs » qui grouillent sur un étang se meuvent avec une telle liberté que tout procédé disparaît, que le trait échappe.

Aux mains d'Ensor, d'ailleurs, pinceau et burin ne servent le plus souvent qu'à évoquer des objets et exprimer des rêves sur lesquels il est seul à exercer un droit. Il règne sur un territoire où il pousse des masques comme des fruits, où la cocasserie se pare de grâces et où la fumisterie devient philosophique. Il a planté ainsi des champs-élysées pour pitres et creusé des enfers à l'usage des faux bienfaiteurs de l'humanité. Juges prévaricateurs et chirurgiens trop empressés vont à la fournaise comme dans des farces médiévales ; mais d'autre part quelles cathédrales de féerie éclosent en plein royaume de mufles au son des orphéons et sous l'œil ébahi des milices bourgeoises !

Du réalisme quasiment organique dans la reproduction d'objets familiers jusqu'à l'idéalisme le plus angélique dans tel « Projet de chapelle à dédier à S.S. Pierre et Paul », ou le plus monstrueux dans diverses caricatures anti-bourgeoises, James Ensor apparaît toujours comme un extraordinaire artiste.

On devine avec quelle beauté verbale, avec quelle verve, avec

(1) *Collection des Artistes Belges Contemporains*. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

quelle fougue M. Émile Verhaeren analyse pareille œuvre, qui est aussi de la robuste prose et de la poésie exaltée.

La variété et l'importance de l'illustration aident à faire de cette monographie un des plus intéressants volumes de la *Collection des Artistes Belges Contemporains*. L'ouvrage forme un beau volume publié par MM. G. Van Oest et C^{ie}, d'environ 130 pages de texte, sous couverture dessinée par l'artiste. Un catalogue chronologique complet des toiles, dessins, eaux-fortes et pointes-sèches d'Ensor ainsi qu'une bibliographie font suite à l'étude de Verhaeren.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Après une série de concerts agencés en vue de la bienfaisance au cours desquels M^{me} Simony, comme cantatrice, et M^{lle} Maud Delstouche, comme violoniste, ont particulièrement attiré l'attention par leur virtuosité et la délicatesse de leur style, est venu le dernier concert de M. Brahms. La deuxième symphonie de Schumann y a été réentendue avec grand plaisir; le premier *allegro*, mieux orchestré que l'*Adagio* et le final, où les timbres des bois et de quelques cuivres se fusionnent souvent en une sonorité neutre que voile le quatuor, a été enlevé avec chaleur. La poésie ne manque point à l'*Adagio*.

Le second prélude de *Gwendoline*, de ce Chabrier wagnérien qui ne déroge rien à Wagner, et *Sadko*, aux modulations ingénieuses et pittoresques, — un des meilleurs morceaux de Rimsky-Korsakoff, — enfin l'*Akademische Ouverture* de Brahms complétaient le bouquet varié de la partie symphonique et furent exquisément interprétés.

Le soliste, un jeune homme prodigieusement doué par la nature et enrichi par un travail fécond, Ephrem Zymbalist, de l'École russe, se fit applaudir dans la *Symphonie espagnole* de Lalo. Intensité du son, vélocité des doigts, etc., etc., pizzicati à la Kreisler, notes harmoniques comme des chants de fête, il a tout acquis. Le « Paganini » l'a bien prouvé.

Nous espérons l'entendre de nouveau dans quelques années, afin de le juger quand son goût sera épuré; nous ignorons s'il a subi de fâcheuses influences à cet égard ou s'il s'agit d'erreurs juvéniles. Evidemment cela se corrige, et nous souhaitons que ce prodigieux virtuose ennoblesse son esprit et son cœur par la réflexion. Il sera alors le rival des maîtres.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Chant du Cygne.

Quand l'ancien régime, au théâtre, se rencontre face à face avec le nouveau, le triomphe lui est assuré d'avance. L'ancien régime, paraît-il, avait pour lui l'esprit, le charme, la distinction, la poésie. Le nouveau, tout scientifique, tout utilitaire, tout à la spécialité, n'est plus « homme du monde » pour un sou.

Dans le *Chant du Cygne*, la pièce charmante de MM. Duval et Roux, que l'on joue en ce moment aux Galeries avec un grand succès, l'ancien régime est représenté par un vieux marquis, à peine retiré de la galanterie active, et qui y rentrera un instant — le temps de dire son chant du cygne, — pour empêcher son gendre, un affreux savant, le régime nouveau, de tromper sa fille qu'il adore. Le piquant de l'histoire, c'est que Jessy Cordier, qui ne sera pas la maîtresse du gendre, mais qui sera celle du beau-père, au moins durant une nuit, appartient elle-même au nouveau régime. La médisance l'a baptisée : « La grue scientifique ». Elle dirige une revue rédigée par des femmes et... commanditée par des hommes. Laverdière, le gendre du marquis, lui ayant paru convenir à merveille pour ce dernier usage, elle a jeté les yeux sur lui. Pendant six mois, le malheureux savant n'en a rien obtenu. Enfin, moyennant le versement de cinquante mille francs dans la caisse de la revue, il va être heureux quand le marquis,

qui a tout deviné, survient tout à coup, le renvoie à sa fille et prend sa place. Avec une autorité, une bonne grâce souriante, un raffinement de manières qui, prétend-on, ne sont plus d'aujourd'hui, il obtient en une heure, au cours d'un souper aux écrivains et au champagne — encore un souper de l'ancien régime! — ce que son gendre a mis six mois à ne pas obtenir. La scène est exquise. Elle termine le deuxième acte et a été saluée de longs applaudissements. Ce n'est pas tout : le lendemain, rentré au château, le marquis reçoit la visite de sa savante conquête qui vient lui rapporter le portefeuille qu'il a laissé chez elle; elle ne veut pas qu'un intérêt d'argent s'attache pour elle au souvenir délicieux de cette nuit d'amour, la plus belle de sa vie. Mais le marquis l'oblige doucement à garder l'argent, qu'elle veuille bien le considérer comme abonné à sa revue pour l'éternité, et il la renvoie en soupirant, en lui jetant le long regard des voyageurs qui quittent un beau pays pour n'y plus jamais revenir.

M. Félix Huguenet, dans le rôle du marquis, est admirable de naturel, d'aisance et d'autorité. Il a joué la scène du souper en très grand artiste. Rien n'est curieux comme de suivre, sur sa physionomie si extraordinairement mobile, le jeu des sentiments de son personnage. Quand sa fille lui déclare qu'elle n'aime pas son mari, parce qu'elle en aime un autre, et qu'elle lui décrit cet autre, et qu'il finit par comprendre que cet autre, c'est lui-même, la douleur, l'étonnement, l'émotion, une émotion sans cesse grandissante et allant jusqu'aux larmes, aux vraies larmes, se peignent tour à tour sur son masque puissant et tendre, d'une manière inoubliable. C'est dans des scènes de ce genre qu'on se rend compte de tout ce que la collaboration d'un grand acteur apporte aux meilleures pièces de théâtre, et que l'on s'explique pourquoi Molière, excellent acteur aiant qu'auteur de génie, refusait si obstinément de livrer ses pièces à l'impression : il sentait qu'une pièce n'est jamais finie et que chaque fois qu'il jouait l'une des siennes il y ajoutait un trait nouveau. Le théâtre français compte aujourd'hui plusieurs comédiens de tout premier ordre : M. Huguenet est du nombre et, comme il est en progrès constant, il ne tardera pas à occuper le premier rang.

A côté de lui, il faut citer, aux Galeries, M^{me} Laurence Duluc, excellente dans le rôle de Jessy Cordier, M^{me} Jane Delmar, MM. Gildès et Frémont.

Le théâtre Molière nous a donné la primeur d'une opérette de M. Pessard, *Mamzelle Gogo*, qui est très agréable à regarder et à entendre. Jolis costumes, musique gentille et animée, voilà qui suffit amplement à compenser l'insuffisance d'un livret embrouillé et peu intéressant.

La troupe du Molière n'a pas tout à fait les voix qu'il faudrait pour mettre en valeur l'élégante partition de M. Pessard. Elle a fait du moins tout ce qu'elle pouvait, et *Mamzelle Gogo* est certes l'un des plus jolis succès de cette année. Il est toutefois regrettable qu'un ouvrage de ce genre, qui est un véritable opéra-comique, ne puisse être interprété par une troupe plus homogène et plus brillante : il mérite un cadre et des soins que le théâtre Molière, malgré sa bonne volonté, était incapable de lui donner.

GEORGES RENCY

Chronique judiciaire des Arts

Leblanc et Leblanc.

Il y eut Durand et Durand. Il y a Leblanc et Leblanc. Et notez que M^{me} Georgette Leblanc, dont le nom est célèbre, n'est pas en cause...

Celle qui se plaint d'une homonymie préjudiciable à sa notoriété s'appelle Renée Leblanc. Elle chante aux concerts Touche et enseigne aux aspirants pianistes l'art de rythmer avec grâce le *Gradus* de Clémenti et les études de Czerni. Son nom est régulièrement inscrit sur son acte de naissance, et rien n'est plus légitime que son droit d'en parer les programmes des concerts auxquels elle participe.

La surprise de M^{lle} Renée Leblanc fut grande de voir ce nom, qu'auréole une honorabilité inattaquable, figurer en vedette sur les affiches des Folies-Bergère entre ceux d'un clown excentrique et d'un dresseur de phoques. Renseignements pris, il s'agissait d'un pseudonyme adopté par une chanteuse de café concert. Mécontente de s'appeler, sur les registres de l'état-civil, Alphonsine Marlot, cette capricieuse artiste avait choisi un nom plus élégant, et celui de Renée Leblanc avait fixé son choix.

A la suite d'une première réclamation, elle avait, il est vrai, consenti autrefois à transformer « Renée » en « Reine ». Si « Renée » remporta au Conservatoire un premier accessit d'opéra-comique, c'est « Reine » qui joua au théâtre Cluny, puis au théâtre lyrique municipal avant d'entrer aux Folies-Bergère...

Ceci lui conférerait-il le droit de garder un pseudonyme qui avait servi à établir sa personnalité d'artiste ?

Le juge de paix se prononça pour la négative et condamna M^{lle} Marlot à payer 200 francs de dommages-intérêts à l'authentique Renée Leblanc, avec interdiction de faire désormais usage du nom de la plaignante.

Le tribunal de la Seine, appelé à décider en dernier ressort, réforma cette sentence pour les motifs suivants :

« Attendu que M^{lle} Alphonsine Marlot, désirant embrasser la carrière artistique, fut amenée, pour des raisons de famille, à entrer au Conservatoire sous un pseudonyme, celui de Renée Leblanc, composé d'un de ses noms de baptême, Renée, et du nom patronymique de sa mère, née Leblanc ;

Attendu que fin juin 1907, à la suite d'une démarche faite auprès d'elle par M^{lle} Leblanc, Alphonsine Marlot se serait engagée à modifier son pseudonyme et à se faire dénommer à l'avenir « Reine Leblanc » ;

Attendu toutefois qu'on ne saurait faire grief à l'appelante de ce que moins d'un mois après cette entente amiable, en juillet suivant, elle ait pris part au concours du Conservatoire sous son pseudonyme primitif, alors qu'elle avait toujours été connue dans cet établissement comme s'appelant Renée Leblanc et y avait même, l'année précédente, obtenu sous ce nom une récompense en opéra-comique ;

Attendu que, depuis lors, l'intimée ne peut relever contre l'appelante aucun fait d'usurpation de nom : qu'il résulte du programme officiel de la fête annuelle donnée le 28 juin 1908 par l'École dentaire que M^{lle} Marlot y a été ainsi désignée : « Reine Leblanc, lauréate du Conservatoire. La Commère » ;

Qu'en mars 1908, M^{lle} Marlot débutait au théâtre Cluny sous le pseudonyme de Reine Leblanc ;

Attendu que M^{lle} Renée Leblanc ne saurait interdire à M^{lle} Marlot l'emploi d'un pseudonyme dans lequel le nom de Leblanc serait assorti d'un prénom autre que celui de Renée, le nom de Leblanc seul pouvant être considéré comme appartenant au domaine public. »

Il est donc désormais loisible à tout artiste de prendre le nom de Leblanc. Le tout est de savoir comment on le porte....

CONCERTS

Aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, Salle Patria, cinquième concert Ysaye sous la direction de M. Frank van der Stucken, avec le concours de M. Fritz Kreisler, violoniste. Au programme : Beethoven, Weber, Schumann, Saint-Saëns, Strauss.

Demain lundi, à 8 h. 1/2, même salle, récital du pianiste L. Kreutzer. Orchestre sous la direction de M. Van Dam. Au programme : Bach, Rameau, Brahms, Liszt, Scriabine, Rachmaninoff. — Même soir, même heure, salle de la *Scola Musicæ* (90, rue Gallait), deuxième séance de musique moderne par M. Emile Chaumont.

Mardi, à 8 h. 1/2, École allemande, séance de sonates par M. A. Barthélémy et M^{lle} H. Eggermont. Au programme : Bach, Beethoven, Fauré.

Jeudi, à 8 h. 1/2, Salle Patria, séance de musique de chambre par le trio Cortot-Thibaut-Casals.

Voici le programme du quatrième Concert Populaire qui aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie. Première partie : *le Déluge*, poème biblique en trois parties pour soli, chœurs et orchestre, texte de Louis Gallet, musique de Saint-Saëns; quatuor solo : M^{lles} Croiza et Lily Dupré, MM. Bourbon et Dua. Deuxième partie : 1) *la Sulamite*, scène lyrique pour mezzo-soprano et chœurs de femmes, poème de Jean Richepin, musique de Chabrier (la Sulamite, M^{lle} Croiza); 2) *Kaisermarsch*, avec chœurs, de Richard Wagner. — Répétition générale la veille, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie.

Lundi 15 mars, à 8 h. 1/2, Nouvelle Salle, 11 et 13, rue Ernest-Aillard, soirée musicale de Miss Flora Millard, pianiste, MM. H. Shostac, violoniste, et H. Stettner, violoncelliste. Billets chez Schott frères.

L'inauguration du Cycle musical de la *Libre Esthétique* aura lieu le mardi 16, à 2 h. 1/2, avec le concours des compositeurs J. Jongen et Joaquin Turina, dont on exécutera respectivement le Quatuor et le Quintette (inédits). M^{me} Marie-Anne Weber interprétera des mélodies de R. Strauss et F. Weingartner.

Le quatrième concert Durant, consacré à Wagner et à Brahms, aura lieu à l'Alhambra le dimanche 21 mars, à 2 h. 1/2 (répétition générale la veille à la même heure). Au programme : *Requiem* (Brahms, pour soprano, baryton, chœur mixte et orchestre; solistes : M^{lle} Beaumont et M. Bouilliez. Ouverture de *Tannhäuser* et la *Cène des Apôtres* (R. Wagner), pour chœur d'hommes et orchestre, avec le concours de *La Musicale de Dison* (225 exécutants).

Même jour, concert à l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode (131 rue Gallait) sous la direction de M. Huberti.

Le pianiste Émile Sauer donnera un récital à la Grande Harmonie le mercredi 24 mars.

M. Norman Wilks, pianiste, donnera le 23 mars un récital à la Grande Harmonie.

Le Quatuor Zimmer, privé du concours de sa regrettée partenaire M^{me} Cloilde Kleeberg, se voit obligé de modifier le programme de sa prochaine séance qui aura lieu le 29 mars, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, au lieu du 11 mars.

Il exécutera les quatuors en *mi* bémol de Mozart, celui en *fa* majeur, op. 59, de Beethoven et le quintette à deux violoncelles de Schubert avec le concours de M. Jacques Kuhner.

NÉCROLOGIE

Henriette Ronner.

La doyenne des femmes peintres, M^{me} Henriette Ronner, vient de s'éteindre dans sa 88^e année. Née à Amsterdam en 1821, elle s'était fixée à Bruxelles et, au cours de sa longue carrière, prit part, en Belgique et à l'étranger, à un grand nombre de Salons. Elle s'était, on le sait, spécialisée dans la peinture des chats, dont l'interprétation attendrie, spirituelle, malicieuse, lui valut une réputation universelle.

M^{me} Ronner était chevalier de l'ordre de Léopold et d'Orange-Nassau. Nous présentons à son fils, M. Edouard Ronner, et à ses filles, M^{lles} Alice et Emma Ronner, qui toutes deux ont embrassé la carrière dans laquelle s'est illustrée leur mère, l'expression de nos condoléances et de nos regrets.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Le Salon de la Libre Esthétique, au Musée moderne. Tous les jours, de 10 à 5 heures.

Cercle artistique : M^{lle} Verboeckhoven et M. Van Zevenberghen, Salle Boute : M^{lles} Cats et Salkin, MM. D. Van Roy, P.-N. de Kessel, Willy Thiriart, E. Tillemans, J. Parmentier, L. Faille, P. Vanderlinden, L. Vander Hasselt et L. Crombin.

MM. Franci et Destrée avaient interpellé le gouvernement pour savoir à quelle date celui-ci comptait ouvrir enfin au public le monument des *Passions humaines*, de Jef Lambeaux.

M. le ministre des Travaux publics a répondu mardi dernier à la Chambre qu'il venait d'approuver toutes les pièces pour la mise en adjudication publique des travaux nécessaires. Le monument sera ouvert dès le début de l'Exposition de 1910.

C'est M. Paul Gilson qui composera la Cantate inaugurale de de l'Exposition universelle de Bruxelles en 1910. M. Sylvain Dupuis en dirigera l'exécution.

Ces deux désignations ont été faites avant hier, à l'unanimité des voix, par la Commission musicale, présidée par M. Edgar Tinel; et l'on ne pouvait faire un meilleur choix.

M^{me} H. van den Boorn-Coclet figurera, de nouveau, aux programmes des séances du Salon Musical de la Société Nationale des Beaux-Arts. Après sa Sonate pour piano et violon et ses mélodies, cette année ce sont deux de ses œuvres pour violoncelle : *Vers l'Infini* et *Sérénade* qui ont été admises par le jury.

L'Idéal Philosophique est le nom d'une revue qui paraît à Bruxelles depuis le 15 janvier dernier. Conçue dans l'esprit des revues spiritualistes anglaises et américaines, elle s'intéresse au mouvement scientifique et sociologique, à la littérature, aux arts.

Rédaction et administration : Bruxelles, 12, rue du Boulet. Abonnements : Belgique, 5 francs; étranger, 6 francs par an. Numéro spécimen sur demande.

On mettra prochainement en vente à Berlin un volume nouveau de lettres de Richard Wagner. Il contiendra près de quatre cents lettres, la plupart encore inédites, adressées aux artistes qui ont été les collaborateurs du maître à Bayreuth. Le contenu du livre formera ainsi une sorte d'histoire de ce que l'on est convenu d'appeler « l'œuvre de Bayreuth ». Les premières correspondances sont datées de 1872 et les dernières de 1883, année de la mort de Wagner.

Le musée de Brême vient d'acquérir un tableau de Manet, le premier qui entre dans cette galerie : le *Portrait du sculpteur Zacharie Astruc*, peint en 1867.

Le même musée avait acquis naguère le beau tableau de Claude Monet, *la Femme à la robe verte*, qu'on a admiré longtemps dans la galerie Durand-Ruel.

L'Empereur d'Allemagne a décidé d'une mauvaise presse dans les milieux artistiques. Les *Münchner Nachrichten* ont publié dernièrement, sous la signature d'un critique d'art berlinois qui fait autorité en Allemagne, M. Richard Nordhausen, un article dans lequel les goûts esthétiques de l'impérial Touche-à-tout sont légèrement malmenés. « Il ne nous suffit pas, dit-il entre autres, que l'empereur renonce cette année à influencer les juges du prix Schiller; il doit être établi qu'à l'avenir le goût artistique de Guillaume II n'aura pas plus d'importance pour le pays que les appréciations de tout autre dilettante. Personne n'entend refuser à l'empereur le droit d'aimer l'art qui lui plaît, d'acheter, selon ses moyens, et d'orner sa demeure selon sa fantaisie. Je regrette qu'il ait acquis des montagnes entières d'aquarelles de Kitsch,

qu'il en ait encombré trois grandes salles de l'Académie et qu'il ait dépensé pour cela près d'un demi-million; mais cela ne regarde que sa cassette privée. Qu'il fasse jouer tant qu'il veut les pièces de Joseph Lauff, c'est encore son affaire, puisqu'il comble de sa poche le déficit annuel du Schauspielhaus. Mais tout le respect du monde ne saurait nous empêcher de combattre les caprices du monarque, quand ils se réalisent aux frais du contribuable. Nous prendrons la responsabilité de poursuivre une « politique d'art » qui exprimera les vœux des connaisseurs et non les préférences impériales. L'Allée de la Victoire est faite, ainsi que le Dôme, ainsi que le tas de marbre de la porte de Brandebourg. Rien ne peut plus nous débarrasser de ces horreurs. Mais d'autres travaux sont à l'étude, entre autres la création d'un Opéra de luxe. Si les amis de l'art savent profiter de la bonne étoile présente, la marée de novembre peut être pour eux le présage d'un clair et fertile printemps. »

Ces réflexions confirment celles qu'exprimait ici même, il y a trois mois, M. Jean de Mot (1).

Le musée des Beaux-Arts de Budapest vient de s'enrichir d'un tableau jusqu'ici inconnu de Velasquez. Autour d'une table servie on y voit assis à gauche un vieux paysan auquel une jeune fille verse à boire, et, vis-à-vis de lui, un jeune homme. Cette peinture appartient à la série des *bodegones* peints à Séville par l'artiste avant son départ pour Madrid. Elle a passé successivement dans la collection Sanderson, d'Edimbourg, et dans celle de l'historien R. Langton-Douglas.

La partition de *Katharina* a pour opus le n° 44.

(*L'Indépendance belge*, 21 février.)

(1) Voir notre numéro du 6 décembre 1908.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

En vente chez MM. Breitkopf et Härtel, Editeurs.

LEIPZIG, BERLIN, BRUXELLES, LONDRES ET NEW-YORK.

KATHARINA (Sainte Catherine d'Alexandrie)

Légende dramatique en trois tableaux par L. VAN HEEMSTEDÉ.

Version néerlandaise par E. DE LEPELEER, adaptation française par F. VAN DUYSE.

Musique d'EDGARD TINEL (op. 44.)

Partition piano et chant : 20 francs.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

Deux Poèmes de José Hennebicq

“Les Cloches en la Nuit” et “Adieu”

PAR

EUGÈNE-SAMUEL-HOLEMAN

(Chant et piano)

En vente chez J.-B. KATTO, éditeur, Bruxelles

Prix net : 3 francs chacun.

A VENDRE D'OCCASION

Partitions pour piano et chant

RICHARD WAGNER. — Lohengrin (relié).

” Tannhäuser (relié).

” Siegfried (broché).

W.-A. MOZART. — Les Noces de Figaro (relié).

J. MASSENET. — Marie-Magdeleine.

S'adresser au bureau de l'Art Moderne.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

L'Intermédiaire de la Presse

lit, traduit, découpe tous les journaux et revues du monde et en adresse des extraits sur tous sujets et personnalités.

Bruxelles, 54, rue de l'Ermitage (Avenue Louise).

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le Mardi 23 mars 1909 et 3 jours suivants

d'une importante réunion de

LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections

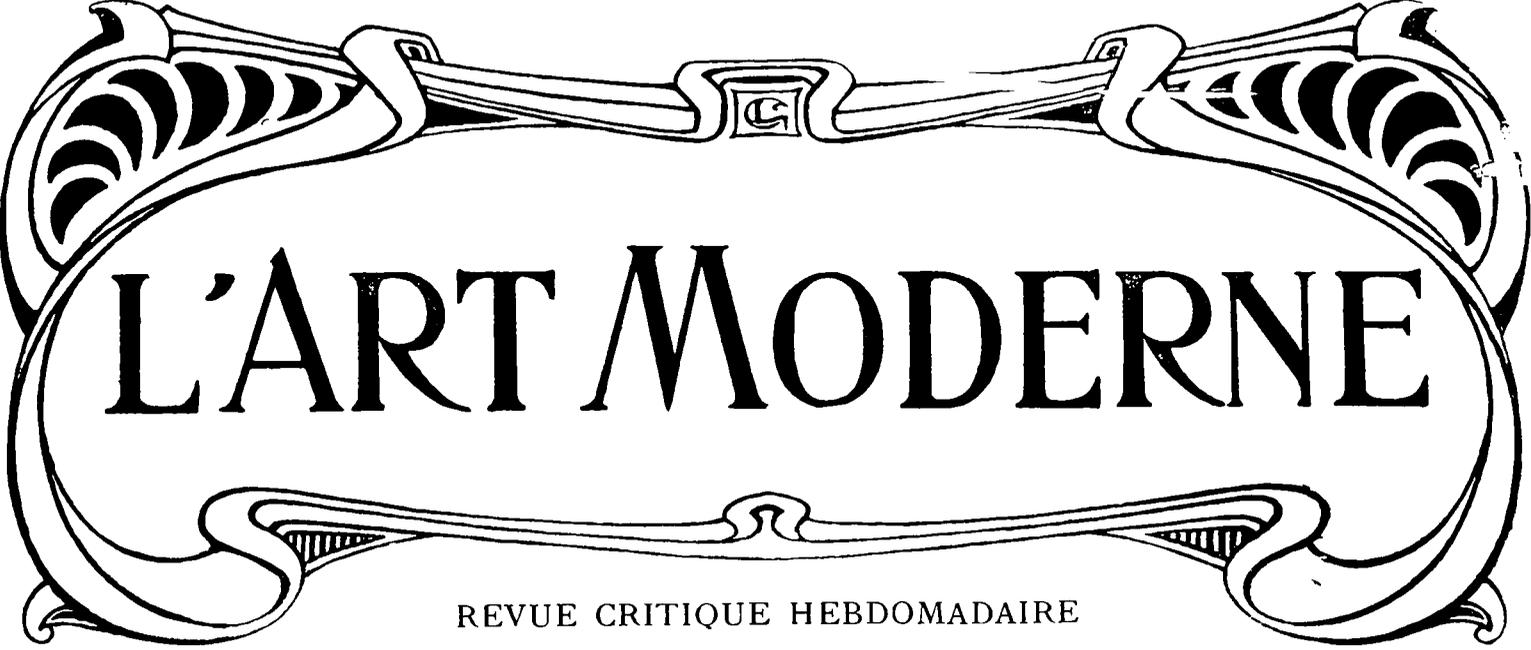
de feu M. CH.-M. MAUS, Conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles (fin)
et de feu MM. CAM. LAURENT, avocat à Charlevoix et L. VAN NIEUWENHUYSE,
bibliophile brugeois (2^e partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises par le ministère de l'huissier L. COX, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 80, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1062 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition générale le samedi 20 Mars, de 10 h. à midi et de 2 h. à 5 h. (le catalogue servant de carte d'entrée) et partielle les jours des vacances, de 10 h. à midi.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Peintres belges à la Libre Esthétique (FRANZ HELLENS). — Isadora Duncan (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Musique à la Libre Esthétique (MAUBEL). — Les Amis de la Littérature : *Cinquième Conférence* (G. R.). — Notes de Musique : *Le Quatuor « Piano et Archets »*; *Deuxième Concert de la Société Bach* (O. M.). — Le Théâtre à Paris : *La Route d'Émeraude* (A. F.). — La Libre Esthétique et le « Peuple » (L. P.). — Chronique théâtrale : *La Victoire* (GEORGES RENCY); *le Jongleur de Notre-Dame*. — Concerts. — Petite Chronique.

Les Peintres belges à la Libre Esthétique.

Ce fut en Belgique que le mouvement de peinture impressionniste trouva ses premiers adeptes étrangers et, chose curieuse, son influence se manifesta surtout chez les peintres flamands. L'impressionnisme, événement si français par la clarté de ses formes, par l'optimisme de son idéal et ses procédés analytiques, n'eut pas d'écho aussi unanime dans la partie de notre pays qui paraît répondre le plus exactement aux qualités du génie français.

Le flamand est coloriste d'instinct. Il a horreur de toute contrainte. L'orientation nouvelle de l'art, sous la poussée impressionniste, le séduisit par cela même qu'il y trouvait une théorie renouvelée de la couleur. Impatient des entraves d'école, il aperçut immédiatement le libre champ qu'offrait à l'artiste ce mouvement qui, tout en proposant des moyens nouveaux, favori-

sait toutes les tendances, les plus disparates même. Les peintres belges qui évoluèrent dans le sens de l'impressionnisme ne perdirent rien de leur saveur spéciale; ils conservèrent les qualités foncières de leur race et continuèrent, en y apportant une note nouvelle, la lignée des grands paysagistes flamands. L'impressionnisme purifia leur vision; il leur donna une conscience nouvelle de la vie. Il manifesta chez nous une sincérité toute particulière; il fut un moyen, jamais un but d'originalité. Bref, chez nous l'impressionnisme a depuis longtemps pris racine et il s'est levé en de magnifiques frondaillons.

Les tableaux que la *Libre Esthétique* groupe actuellement au Musée moderne offrent pour nous un intérêt tout spécial. Parmi tant de manifestations diverses, de Signac à Maurice Denis, de d'Espagnat à Fornerod, l'œuvre des peintres belges se distingue de prime abord. Deux tendances dominant, représentées par deux artistes dont l'influence s'est fait sentir avec une égale intensité, Théo Van Rysselberghe et Émile Claus. Théo Van Rysselberghe, mêlé dès le début au mouvement néo-impressionniste, fixé à Paris, nous appartient cependant par des qualités propres à sa race : fermeté du dessin, intensité du coloris souvent truculent. Après avoir utilisé la méthode rigoureuse de la division, il a élargi et simplifié sa manière, l'assouplissant, la dépouillant de ce que le procédé avait primitivement d'un peu brutal et dur. Chez Van Rysselberghe nous voyons ce que le néo-impressionnisme a réalisé de plus étonnant : le portrait. Cela semblait une gageure; nul, avant lui, n'y avait réussi. Ses derniers portraits, ceux de *Jean-*

Marie Gevaert, de *Vincent d'Indy* et d'*Émile Verhaeren*, la *Dame au Griffon*, *M^{me} V. R. (soir)* sont d'une conception et d'une facture qui atteignent la définitive maîtrise ; et le jeu des couleurs donne aux physionomies un caractère et une vie extraordinaires.

Le principe de la division du ton séduit chez nous, dès l'abord, un certain nombre de peintres dégagés des liens d'école. Heymans, Claus, Finch, Lemmen, Morren, d'autres encore l'adoptèrent. Tous ne le poussèrent pas également loin ; mais ils lui doivent un renouvellement heureux de leur façon de voir et de sentir la couleur. Aucun ne s'en servit comme Van Rysselberghe, avec une pareille audace, avec une pareille logique triomphante de toutes les difficultés. Georges Lemmen, demeuré dans son pays, s'avère artiste plus sensuellement épris de la couleur ; il a moins de fermeté, mais plus de poésie. C'est un symphoniste délicat, parfois somptueux ; il est parmi ceux qui ont chanté la couleur avec le plus de lyrisme et fait vibrer les harmonies de l'ombre et de la lumière autour des objets et des corps avec le plus de chaleur. G.-M. Stevens n'a pas cette subtilité dans le coloris, mais il a du charme et un talent de mise en page incontestable.

Chez Claus, on ne peut séparer le peintre de figures du paysagiste ; il est paysagiste avant tout. Ses portraits, toujours brossés en plein air, en plein soleil, reçoivent la vie de la lumière ambiante, de la couleur des feuillages et de la terre. Qu'il peigne l'homme ou la glèbe, son œuvre est toujours le poème bruissant de la clarté. La plupart des paysagistes de la jeune génération ont subi son influence. Morren, le plus fervent, est aussi l'un des plus attachants : sa couleur est d'une rayonnante saveur. Plus vigoureux, un peu dur même, J. Van den Eeckhoudt a le coloris aussi ferme que le dessin ; il est le dernier venu des paysagistes belges que l'impressionnisme a nettement dirigés. Avec moins d'accent, Anna Boch s'affirme par des qualités d'observation fine de la nature.

D'autres peintres se sont engagés dans des voies personnelles où s'exerce leur vision spéciale. A part Oleffe, que des recherches de clarté rapprochent du mouvement impressionniste, ils cèdent à d'autres penchants et poursuivent d'autres buts.

S'il faut louer Jean Delvin pour la puissance de sa palette, réduite à trois ou quatre tons essentiels, on peut lui reprocher quelque lourdeur dans la facture, d'indécision dans la forme. Ses *Lueurs fugitives* ont de l'allure ; néanmoins, et leur sonorité cuivrée appelle l'attention. Les portraits d'Henry De Groux dénotent une curieuse et profonde compréhension de la figure humaine. Celui de la *Comtesse Venturni* est supérieur aux autres par l'intensité de vie qu'il dégage. L'artiste voit grand ; il s'efforce, dans son interprétation, d'aller au delà de la ressemblance matérielle et de pénétrer

l'âme de ses modèles. Y réussit-il toujours ? C'est déjà un mérite que de s'y efforcer.

Le portrait d'enfant exposé par Fernand Khnopff date de 1883 : ce fut, croyons-nous, l'une des premières œuvres qui signalèrent à la sympathie du public cet artiste au talent multiple, que des influences littéraires détournent souvent, — et l'on ne peut que le regretter, — de l'art délicat, souvent émouvant, que lui inspire la vision directe de la réalité. Ce minuscule portrait est l'une des œuvres les plus raffinées du Salon, où il retrouve le succès qui l'accueillit naguère à la Section d'art belge du Salon d'Automne.

Oleffe est sollicité par des courants divers. Je disais plus haut qu'il se rattache par certains côtés à l'impressionnisme, et certes est-ce à Manet surtout qu'il fait songer en cherchant à baigner d'une atmosphère limpide les figures qu'il peint dans de lumineux décors de jardins ou de plages. Sa grande toile *Mai* a de jolies qualités de coloris : le chapeau de paille d'une des jeunes filles, le vase de fleurs qui orne la table, la maison de campagne du fond sont des morceaux de virtuosité enlevés de verve. L'œuvre, pourtant, ne satisfait pas pleinement : elle a, dans les valeurs, un déséquilibre qui la rend cahotante. Les tons de chair manquent d'éclat. Les lumières et les ombres sont distribuées avec uniformité et les plans chevauchent les uns sur les autres. Par ses qualités de composition, par son parti pris de vérité, ses tendances nettement accusées, le tableau d'Oleffe n'en force pas moins la sympathie, sinon l'admiration.

FRANZ HELLENS

ISADORA DUNCAN

(Poème en prose.)

Issue du fond neutre et nul de la tapisserie comme un fantôme blanc de la nuit, comme une pensée soudaine des vagues profondeurs de l'Inconscient elle vient, la danseuse aux pieds purs et à la chaste tunique, elle accourt, oui vraiment comme une pensée, la voici tout près de nous, nous offrant de ses bras étendus les idées et les sentiments qu'elle figure, la poésie et le rythme qu'elle est.

Elle danse... Et sa danse ne ressemble en rien à l'absurde tourbillon de ses sœurs illustres, les ballerines, vestales d'un art périmé qu'habille une paradoxale fleur de tulle renversée, en rien à leur sautillerment d'insectes ivres, à leur acrobatie vertigineuse que termine l'arrêt brusque de leur corps haussé sur les pointes, visage peint d'un sourire prostitué. Elle danse pour imiter ses pensées et ses rêves, suivant les rythmes innombrables et chaque jour découverts inclus dans son corps, et c'est pourquoi ses jambes ne sont pas seules à danser, mais aussi ses bras aux belles courbes, son buste penché par la pitié, l'extase, la joie et la religion, son cou gonflé et pathétique, toutes les agitations de son masque sensible aux vents de l'émotion comme un lac clair et frissonnant à ceux de la nature.

Elle danse... Elle est une prêtresse, une bacchante, une petite fille qui joue sur une plage, une vierge enivrée de patriotisme, un guerrier bondissant dans la phyrrique... Que dis-je? une prêtresse, non, une théorie de pleureuses accompagnant au supplice leur souveraine sacrifiée; que dis-je? une bacchante, non, mais la bacchante elle-même, furieuse, possédée par le dieu, abandonnée à sa volonté toute-puissante et chaste cependant jusque dans le délire de la chute sous la pluie des roses dont la guirlande se dénoue.

Une petite fille, une vierge? Non, mais une foule d'enfants joyeuses et joueuses, une frise de vierges exultantes. Et non pas seulement un Scythe, mais une armée tout entière, visitée par l'esprit de la Victoire.

Elle danse... Autour d'elle, appelée par l'incantation involontaire de ses gestes souverains, se dessine sur le fond neutre et nul de la tapisserie l'apparence sans cesse défaite et sans cesse renouvelée, légère et idéale comme une image de notre cerveau, l'apparence du décor où évolue le personnage dont ses attitudes évoquent, essentiellement, l'existence et le mouvement: un bois sacré pour la bacchante, une flotte de vaisseaux triomphants sur la mer aux yeux de la fille des héros, la plage et le temple, l'autel et l'allée funèbre. Et sous ses mains naissent et s'évanouissent les objets qu'elle touche; la balle et les osselets, le javelot et le bouclier, le voile, l'urne, le thyrsos et la palme.

Et lorsque, toujours vraiment semblable à une pensée et à un rêve, elle disparaît, tous ces prestiges se sont dissous avec elle et il ne reste plus devant nos yeux que la haute et vide tapisserie, frémissante à peine, et dans notre cœur ce regret que tout ce qui existe en possédant le charme du mouvement soit ainsi condamné, et pour cela, à mourir sitôt né, éphémère comme le vent, le flot, la foudre, le bonheur et l'harmonie.

Mais elle reparait. D'un bond, elle est devant nous: elle va créer une autre illusion. Elle sera la valseuse éperdue et romantique du *Beau Danube bleu*, la fiancée norvégienne qui dit sa joie pure comme la neige, la jeune fille en plein bonheur que chaque avertissement de la mort étonne davantage, jusqu'au dernier, celui où elle succombe; et toujours, quoi qu'elle représente, nous sentirons que nul poème, nulle musique, nulle peinture ne nous donnerait de chacune de ces choses une émotion aussi essentielle, aussi vraie, aussi profonde. Tous les arts ont leur rythme propre mais celui-là est le rythme même.

Parallele à un flocon de neige, à une vague, à une nuée, légère, innocente, enfantine, prêtresse d'un culte nouveau et d'une religion immémoriale, animant de sa foule les paysages qu'elle fait éclore, harmonieuse comme un accord résolu dans la plénitude, suave et poignante comme un rêve d'amour, ardente et belle comme une flamme, chaste comme la pensée, elle danse...

FRANCIS DE MIOMANDRE

La Musique à la Libre Esthétique.

Dans sa « Vie musicale » mensuelle du *Petit Bleu*, notre confrère Maubel donne sur l'activité musicale de la *Libre Esthétique* ces intéressants détails:

Pour la beauté, l'audace et la persistance de l'effort, quoi de comparable à l'œuvre de la *Libre Esthétique*, et du groupe révolutionnaire des *Vingt* qui la précéda? Fondée à l'époque des soirées wagnériennes de la Monnaie et de ce banquet Lemonnier qui marqua la date initiale de notre mouvement littéraire, elle s'est

développée sans interruption, sans compromission ni faiblesse, jusqu'à présent. Ses Salons furent des foyers de poésie. Nous y avons eu, pendant des années, le spectacle rare de la communion des formes qui servent l'imagination. Des maîtres tels que Verlaine, Villiers, Mallarmé y sont venus parler à une époque de leur carrière où la France ne les honorait peut-être pas autant que maintenant. Les écrivains les plus originaux et les plus purs y apportaient, à certains jours, des paroles méditatives où résonnait ce qu'il y a d'éternel dans le silence des images et la mobilité des sons. Ce furent de délicieux périple pour nos esprits portés d'un pôle à l'autre de la sensibilité, et d'autant plus mémorables qu'ils ne s'accomplirent point sans lutte.

Ouvrez l'*Art moderne* aux dates du 9 avril 1893 et du 19 avril 1903, vous y trouverez deux tableaux statistiques bourrés de noms d'auteurs et de titres d'œuvres qui attestent l'extraordinaire vitalité de cette entreprise. Ce ne sont que de sèches mentions, mais elles sont exactes et précises, et, en attendant l'histoire spirituelle et anecdotique que quelqu'un en tirera peut-être, nous les consulterons utilement. Revoir un panorama, refaire en esprit un voyage, réveiller des souvenirs, ressusciter des sensations aide au bon ordre de nos connaissances et à l'équité de nos jugements.

On a quelquefois reproché au directeur de la *Libre Esthétique* ses tendances exclusives. On eût mieux dit ses préférences. Quel homme éclairé et actif n'en a pas? Elles nous ont cependant permis de connaître et, pour ainsi dire, de participer au mouvement musical qui suivit le wagnérisme. Ce mouvement avait lieu en France. En nous orientant de ce côté à une époque où nous semblions las et disposés à marquer le pas, on a rendu service à notre culture. Je crois qu'on l'a fait impartialement. Voyez les programmes du temps des *Vingt*. Ils sont éclectiques plus qu'on ne l'eût attendu d'une société d'avant-garde. Celui qui les a composés s'est préoccupé de faire une œuvre historique des mouvements, des impulsions, des expressions inédites de l'art. L'ancien peut être inédit et il arrive que des hommes sont inconnus parce qu'ils furent méconnus. On a tenu compte de cela. On a joué aux auditions des *Vingt* des œuvres de musiciens de tous les pays. Les Belges y furent conviés en grand nombre. A côté des noms de César Franck et de ses disciples se placent ceux d'un Flamand comme Peter Benoit, d'un Wallon comme Émile Mathieu qui ne suivaient pas l'esthétique nouvelle.

La *Libre Esthétique*, qui succéda au groupement des *Vingt*, sut respecter le titre significatif qu'elle s'était donné. On sait à quel point son champ est vaste et combien les personnalités qui s'y sont fait connaître diffèrent les unes des autres. Songez à d'Indy, à Fauré, à Chausson, à Duparc, à Guillaume Lekeu qui serait un maître de leur taille s'il avait vécu. Bien qu'ils eussent hérité du même maître un idéal et une règle qui mettaient entre eux le lien d'une parenté spirituelle, ces musiciens n'ont-ils pas exprimé des aspects nettement distincts de la sensibilité et de la pensée? Leur tradition, si peu étroite qu'elle fût, a cédé à l'effort violent de la vie. Elle est rompue maintenant; elle a cessé d'être parce que le rêve qu'elle portait s'est réalisé. Claude Debussy, détaché des compositeurs de l'école de Franck, s'est, d'une certaine manière, opposé à eux et déjà, dans ce Paris fiévreux où les idées vont vite, voici Ravel qui bouscule un peu le musicien glorieux de *Pelléas et Mélisande* pour le dépasser. Les aînés gardaient quelque chose de Wagner et de toute l'influence allemande. C'étaient des intellectuels. Les nouveaux venus, en affinité avec les Russes, sont des impressionnistes et des naturalistes. Il semble que l'évolution musicale suive les mêmes courbes et même sa marche par les mêmes degrés que l'évolution littéraire. En ce moment-ci, on descend. Est-ce vers des sites modestes où la vie est plus fraîche, plus ombreuse, plus simple, plus aisée? Est-ce vers une vallée que fertilisent des sources? Des esprits veulent demeurer en plein soleil... ou en pleine neige, sur la hauteur, et la dispute, ainsi qu'aux temps passés, recommande sur la perpétuelle antinomie de la pensée et de la sensation. Les uns veulent une musique réfléchie, méditée, construite; les autres, rejetant l'armature contrapuntique, voire toute syntaxe, décident qu'ils ne chanteront que les mouvements inconscients d'une sensibilité touchée par la nature.

Ces divergences, qui donnent tant d'animation au mouvement musical français, ont naturellement leur répercussion dans les pays d'alentour. La *Libre Esthétique* les reflétera. Elle mêlera, dans ses programmes, les conceptions et les races qui luttent pour la sélection. Ces luttes ne sont-elles pas le signe de la fécondité d'un art, l'indice d'une accentuation excessive de ses caractères?

Comme M. Octave Maus le faisait entendre dans une judicieuse étude, l'historien ne prend point parti. Il goûte à droite et puis à gauche ce que la vie lui offre. Il est curieux. C'est son plaisir d'écouter, et ce plaisir il le traduit par un sourire sceptique et par ce mot du peintre devant le morceau : « C'est amusant ! » Il attend. Quoi? L'émotion nouvelle. C'est son rôle de la susciter. Il excitera les combattants, il applaudira à l'émulation, à la lutte, jusqu'à ce qu'un artiste vienne pour réduire à sa volonté les impulsions qui se heurtent et pour les combiner dans une œuvre en quelque sorte classique, tellement parfaite, si équilibrée et si pondérée qu'on regrettera, en l'admirant, de n'avoir plus à se battre autour. Souhaitons qu'elle ne vienne pas bientôt, car ce serait la fin d'un admirable mouvement. En art, les batailles sont passionnantes.

Les concerts qui commenceront le 16 de ce mois à la *Libre Esthétique* offriront donc aux amateurs de musique de quoi leur réchauffer le sang. On y entendra un grand nombre de pages inédites dont plusieurs sont dues à des Belges. M. Lauwereyns, dont la Monnaie a représenté dernièrement un ballet : *Quand les chats sont partis...* interprétera au piano, avec l'excellent violoniste Chaumont, une sonate qui est, croyons-nous, sa première œuvre de musique de chambre. M. Delcroix, qui a publié des articles au *Guide musical* et dont on a entendu au dernier Salon de la *Libre* un trio, figure au programme de cette année avec un quatuor pour piano et cordes. Et puis il y aura les deux Jongen; l'aîné, qu'on connaît déjà et dont la réputation s'est étendue à Paris, à Berlin, et le cadet qu'on ne connaît guère, bien qu'il ait obtenu ici un second prix de Rome en partage avec M^{lle} Berthe Busine, ce qui est tout de même une petite consécration scolaire. Du premier, le bagage est déjà notable. Rappelez-vous ses pièces pour piano, ses mélodies, sa musique de chambre, sa fantaisie pour orchestre sur des Noëls wallons, son poème symphonique intitulé : *Lalla Rouck*. On entendra de lui une valse pour le violoncelle, un épithalame pour trois violons écrit à l'occasion du mariage de M^{lle} Ysaye et « créé » au cours de la cérémonie nuptiale par MM. Eugène Ysaye, Chaumont et Deru; enfin un quatuor pour piano et cordes, applaudi par le public de Paris au Salon d'automne de 1907. On sait que M. Octave Maus y avait organisé une section belge. Ce fut un beau succès pour nos peintres et nos musiciens. La fête eût été plus belle encore si quelques-uns de nos poètes avaient été invités à y participer.

Passons aux étrangers. Joaquín Turina, Manuel de Falla... qu'est-ce que cela vous dit? Rien sans doute. Ce sont des noms nouveaux. Avec Albeniz, ce lauréat de la classe de piano de notre Conservatoire qui a pris place au premier rang des compositeurs de ce temps, ils représenteront l'Espagne. Turina a été joué à la *Schola cantorum*. Albeniz travaille à un drame en trois soirées : *Merlin*. On ne jouera de lui que des pièces pour piano. Quel dommage qu'il ne puisse venir les jouer lui-même. On le dit gravement malade.

La plupart des œuvres françaises seront inédites. On reprendra cependant la fantaisie que d'Indy a écrite pour le hautbois sur des thèmes populaires. Il jouera la partie de piano. Ces pages d'accent, de saveur et de style où il verse quelque chose de l'âme de sa terre sont les plus immédiatement accessibles. Elles séduisent par ce qu'elles ont de fort. D'Indy musicien apparaît souvent comme un frère de l'auteur du *Tourment de l'Unité* et des *Pas sur la Terre* : Adrien Mithouard.

Voyons les œuvres nouvelles. Il y en a de M. de Seroux, un débutant. Il y en a de M. Déodat de Séverac, dont l'Opéra-Comique répète deux actes mêlés de naturisme et d'allégorie : *Le Cœur du Moulin*. Le poème en est de Maurice Magre. Les titres de M. de Séverac indiquent son penchant d'artiste : *Le Chant de la Terre*, *Loin des Villes*, *Baigneuses au Soleil*. On entend tout de suite que sa musique n'incline pas vers l'abstrait. Il est méridional. Bréville,

qui donne à ce programme, ainsi que Debussy, des mélodies, est un auteur discret, rare, délicat, s'il m'est permis de souligner ici sa personnalité fine sans apprécier sa musique, car ce n'est pas ma mission : les habitués de la Monnaie entendront l'hiver prochain son *Eros vainqueur*.

J'allais oublier Albert Roussel. Enfin Maurice Ravel, le plus discuté de tous, l'auteur de *Jeux d'eau*, *Miroirs*, pièces pour pianos; *Asie*, la *Flûte enchantée*, *L'Indifférent*, pièces pour chant et orchestre; illustrateur lyrique de l'*Heure espagnole* de Franc-Nohain, qui sera représentée en mai à l'Opéra-Comique. Les poèmes *Ondine*, *le Gibet*, *Scarbo*, adaptations musicales de trois « fantaisies » du *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand, donneront la note vive du talent de M. Ravel. Quant à son quatuor, on l'écouterait avec d'autant plus d'attention qu'on sera curieux de voir comment ce novateur applique aux formes nécessairement disciplinées de la musique de chambre sa théorie de la sensation.

L'Allemagne sera représentée à la *Libre Esthétique* par MM. Weingartner et Richard Strauss.

MAUBEL.

Les Amis de la littérature.

Cinquième Conférence.

La dernière conférence de cette année a été faite par M. Fierens-Gevaert qui avait pris pour sujet : *L'Indépendance des lettres belges*. M. Fierens-Gevaert est un conférencier idéal : il a la voix, le geste, le ton juste, le charme d'une parole abondante et qui coule de source. Sa causerie a extrêmement plu au public : il a su, sans exagération, montrer que nos écrivains vivent sur leur propre fonds et puisent dans les traditions de notre race le meilleur de leur inspiration. Il a fait aussi un vibrant appel à l'union et a prié les jeunes d'apporter à la lutte littéraire un enthousiasme dépouillé de toute méchante âpreté. Puisse cet appel être entendu ! Il n'est que temps, d'ailleurs, qu'il le soit, car il règne un bien singulier esprit d'arrivisme et de réclame dans nos générations littéraires du dernier bateau.

Une remarque générale sur ce premier cycle de conférences : il a paru généralement qu'elles manquaient de cohésion. Pour l'avenir, on fera bien d'arrêter un plan d'ensemble et de déterminer exactement quelle sera la tâche des conférenciers. De cette façon on évitera que l'on vienne dire au public exactement le contraire de ce que lui a dit le conférencier précédent, ou qu'un autre vienne recommencer un exposé qui a déjà été fait antérieurement.

Il faut convenir aussi que, tout au moins à Bruxelles, ces conférences n'ont pas touché le grand public et qu'elles ont prêché des convertis. Dans le but d'y attirer, l'an prochain, plus de monde, et un monde plus varié, — celui des instituteurs et des institutrices, celui des jeunes gens, des étudiants, par exemple, — on pourrait les donner dans un théâtre, l'après-midi plutôt que le soir, et y adjoindre l'attraction de récitations de poèmes et de contes par des artistes de talent. C'est une idée que je soumetts à M. Rouvez, le distingué et actif secrétaire du Comité des Amis de la littérature, à qui est dû le grand succès des soirées de cette saison.

G. R.

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatuor « Piano et Archets ».

Le Quatuor « Piano et Archets » poursuit au Cercle artistique le cours de ses séances de vulgarisation. Destinées à faire l'éducation musicale des fils et filles de membres du Cercle, elles n'en sont pas moins suivies par tout ce que le Cercle artistique renferme d'amateurs de musique. L'excellence de l'interprétation et le choix des programmes, où les œuvres classiques alternent avec les plus nobles pages de la littérature instrumentale contemporaine, justifient cet empressement et classent les auditions don-

nées par MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Jacob parmi les plus belles de la saison musicale.

Dernièrement, nous entendîmes, joués avec une précision, une expression, une homogénéité de son et de nuances absolument remarquables, le Quatuor en *mi* bémol de Mozart, le Quatuor d'Alexis de Castillon, délicieux de tendresse et de grâce mélodique, et le Quatuor de Chausson, l'une des plus émouvantes compositions dont s'honore l'École française. Hier ce fut le Quatuor pour piano et cordes de Beethoven, celui de Saint-Saëns et le Quatuor inédit de J. Jongen, qui sera joué mardi prochain à la *Libre Esthétique*. La dernière séance aura lieu samedi prochain, à 4 h. 1/2.

Deuxième Concert de la Société Bach.

Il faut louer M. Albert Zimmer de la ferveur avec laquelle il s'efforce de faire revivre à Bruxelles le culte de J.-S. Bach, source inépuisable de hautes sensations d'art. Son zèle d'apôtre rencontre, au surplus, un accueil empressé, et le public accourt nombreux à son appel. A l'orchestre qu'il a formé, M. Zimmer a ajouté l'important appoint d'un chœur mixte qui a fait, au deuxième concert, d'excellents débuts dans trois chorals à quatre voix et dans la cantate *Ich Will den Kreuzstab gerne tragen*.

Le soliste de la soirée était M. Messchaert, basse célèbre qui prit part, depuis vingt ans, à la plupart des grandes exécutions d'oratorios et de cantates en Hollande et en Allemagne. Une indisposition a malheureusement privé l'éminent interprète d'une partie de ses moyens : il n'en a pas moins été applaudi avec chaleur par un auditoire qui eut l'occasion, à diverses reprises, d'apprécier dans des conditions meilleures son talent et sa voix généreuse.

Le triomphateur du concert fut M. Émile Bosquet, qui exécuta avec une lumineuse clarté de style et une parfaite compréhension artistique le Concerto en *la*, la *Toccatu et Fugue en ut mineur* et une Gavotte ajoutée au programme sur l'insistance du public.

Le troisième concert aura lieu le 31 mars avec le concours de M. George A. Walter, ténor ; M. Edouard Jacobs, violoncelliste ; M^{lle} Louise Derscheid, MM. G. Minet et M. Laoureux, pianistes.

O. M.

LE THÉÂTRE A PARIS

La Route d'Émeraude, pièce en vers, en cinq parties, de M. JEAN RICHEPIN, tirée du roman de M. EUGÈNE DEMOLDER (Théâtre du Vaudeville.)

Malgré les craintes que pouvait inspirer l'adaptation au théâtre — et au théâtre en vers, par M. Richepin — du merveilleux roman de M. Demolder, il faut reconnaître qu'on serait mal venu, cette fois, à se lamenter ou à s'indigner. L'adaptateur a visiblement aimé l'œuvre qu'il voulait transformer et populariser ; il en respecte la pensée, en la reproduisant chaque fois que cela lui a paru possible. Son texte nouveau répète, autant qu'il peut, le texte ancien. Sans doute, au lieu de cette étude chatoyante, vivante, enivrante des mœurs de la Hollande au XVII^e siècle, nous assistons tout d'abord, en ce drame du Vaudeville, au déroulement d'une action un peu simplette, et qui, par les soins du poète, tourne inutilement au mélodrame par endroits ; mais le détail reste frais, le pittoresque amusant et émouvant tout à tour ; les décors charment, les costumes grisent le regard. De Dirk, devenu le personnage principal, M. Decori a fait une création remarquable, et il a été secondé à plaisir par MM. Joffre (Balhazar), Gauthier (Kobus), par M^{mes} C. Caron (Katje), Carège (Lisbeth) et M. Carlier, éblouissante Siska, point profonde ni fatale, mais dénuée tout de même avec son allure un peu trop inexpérimentée.

La presse parisienne, au lendemain de la première, et après le succès réel qu'elle présagea, ainsi que la répétition générale, a diversement jugé la tentative, en tous cas curieuse et estimable, de M. Richepin. Nous avons eu la joie d'y trouver l'unanime éloge (nous serons reconnaissants tout au moins à M. Richepin d'en avoir fourni l'occasion) de notre cher et grand Demolder et de son œuvre admirable, qu'on ne saurait mettre trop haut.

A. F.

La Libre Esthétique et le « Peuple ».

Les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. Depuis pascal de temps, ma foi ! sévit dans les colonnes du *Peuple* un chroniqueur artistique qui semble vouloir ressusciter, comme « le spectre du feu roi », la suffisance de tous les Tartempions de la critique petite bourgeoise qui saluèrent de leurs lazzis, il y a vingt ans, les efforts des grands novateurs.

En Belgique comme ailleurs, les événements ont infligé à ces Beckmesser une leçon bien méritée. Jean Cœur — c'est Jean Cœur qu'on l'appelle — semble l'ignorer.

Comment ne pas regretter que l'un des journaux intelligents de Belgique publie des appréciations de ce calibre :

« On est toujours certain lorsqu'on se rend à la Libre Esthétique de trouver là de véritables *abus picturaux, péchés mortels* commis au nom du Renouveau (*sic*). Cette année, les abus prédominent. Il y a là des non-sens, des œuvres déroutantes où l'art pur, le dessin, les demi-teintes, l'harmonie sont sacrifiés à une prétendue impression (???). Ne voyons en tous ces excès, produits de *cerveaux parfois dégénérés*, que le résultat d'une exaspération d'esprit tendu obstinément vers l'horizon où rien ne se distingue encore comme idéal nouveau. En attendant cette formule régénératrice d'un *art ultra-décadent*, abstenons-nous de citer les *horreurs* du Salon. »

Il est invraisemblable que les artistes qui luttent courageusement contre l'art officiel et les conventions bourgeoises ne trouvent dans un journal qui devrait favoriser leurs tendances et seconder leur effort qu'hostilité, ignorance et incompétence. Le *Peuple* se doit à lui-même d'avoir un chroniqueur artistique à la hauteur de sa mission.

L. P.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Victoire, par M. H. VAN OFFEL (Théâtre du Parc).
Le Jongleur de Notre-Dame (Théâtre de la Monnaie).

Le hasard a voulu que je ne pusse assister à la première représentation de la *Victoire*, de M. Horace Van Offel, que le théâtre du Parc vient de jouer trois fois. Le lendemain j'eus tout naturellement la curiosité de consulter, dans les journaux, les comptes rendus de cette « première d'auteur belge ». Tous commencent dans l'éloge : M. Van Offel avait ce qu'on appelle une presse admirable. Les critiques les plus sévères lui avaient été doux. Tant mieux, me dis-je, il y aura donc du monde aux représentations annoncées pour lundi et pour mardi.

Eh bien, savez-vous combien de spectateurs contenait le théâtre du Parc le soir de la deuxième représentation, c'est-à-dire trois jours après la première, et par conséquent à un moment où chacun avait eu le temps de lire les articles parus çà et là sur la pièce, et de se faire une opinion ? Pas tout à fait deux cents ! Et les trois quarts n'avaient pas payé leur place !

Le soir de la première, tous les abonnés, sauf trois ou quatre peut-être, brillaient par leur absence. Est-ce qu'on se dérange pour entendre l'œuvre d'un « auteur belge » !

Et voilà où nous en sommes. Nous n'avons pas fait un pas. Nous n'avons rien gagné. Nous sommes au même point qu'il y a quinze ans. Il n'y a pas à dire, c'est encourageant !

Les absents ont-ils eu tort ? Oui, certainement, trois fois, dix fois, cent fois tort ! La *Victoire* est une bonne pièce, un peu trop concise peut-être, et qui montre que son auteur ne connaît pas encore l'art des préparations scéniques, mais qu'on écoute d'un bout à l'autre avec intérêt et qui même, à plusieurs reprises, fait passer dans la salle un noble frisson d'enthousiasme. Elle est infiniment plus attachante que nombre de pièces parisiennes qui ne sont que des articles de commerce et où il n'y a ni réelle observation humaine, ni idée, ni sentiment sincère, ni recherche d'art d'aucune espèce.

Je la résume rapidement : A Anvers, ou dans toute autre ville occidentale que traverse un grand fleuve, une famille de constructeurs de navires, l'antique famille des Ruedens, est tombée dans

une profonde *décadence*. Le père, presque aveugle, occupe tous ses instants à essayer de remettre en mouvement une antique horloge. Cette horloge symbolise la routine que tant de gens travaillent à restaurer ou à maintenir. L'un des fils, Alfred Ruedens, est un dégénéré, un noceur dont les frasques ont achevé de ruiner ses parents. Mais l'autre fils, Roland, revient d'Amérique pour rendre au nom des Ruedens son ancien éclat. Il veut construire, d'après les méthodes nouvelles, de grands navires vainqueurs, et notamment un trois mâts destiné à une expédition polaire et qui s'appellera la *Victoire*. Contre lui se ligue tout le passé : les hésitations de son père, les craintes de sa mère, la mauvaise volonté des ouvriers, la trahison enfin, la plus triste et la plus noire, celle de son frère et de sa propre femme qui s'aime d'un amour adultère et qui, découverts par le vieux père aveugle, vont se noyer ensemble dans le fleuve. Mais Roland est épris d'avenir, amoureux de la lutte, possédé d'une fièvre nerveuse de dégénéré — car lui aussi est le fils d'une race usée — qui prétend réagir et rencontrer le courant ; son énergie résiste à tous les coups de la fatalité, surmonte toutes les douleurs et s'exalte dans un chant de triomphe éperdu, au moment où le *Victrix*, dans le fracas des trompettes et le tonnerre de l'artillerie, glisse doucement du chantier vers le fleuve et de là vers la mer.

Je ne dirai pas que toute influence d'Ibsen soit absente de cette pièce. Mais qui donc, au moins dans ses premiers ouvrages, n'a subi l'influence de quelqu'un ? Malgré les défauts inhérents à toute œuvre de début, la *Victoire* peut être regardée comme l'une des plus remarquables productions du jeune théâtre belge. Elle exprime avec passion l'élan magnifique de notre peuple vers l'avenir, notre désir unanime d'échapper aux antiques préjugés et de gagner, comme le *Victrix*, la haute mer, la mer libre où nous pourrions enfin respirer, combattre, conquérir, nous enivrer d'espace et de soleil !

La *Victoire* a été fort bien jouée par la troupe du Parc, MM. Carpentier, Bender, Scott, Verlez, et M^{mes} Angèle Renard, Sasci et d'Assilva.

Rien n'excuse donc le public de sa mauvaise grâce, disons mieux : de sa muflerie. Mais précisons un peu le degré de responsabilité de chacun. S'il faut blâmer le spectateur ordinaire, M. Tout-le-Monde, de son abstention, que dire des hommes de lettres eux-mêmes, et des artistes, peintres, sculpteurs, musiciens, graveurs, dessinateurs, aquafortistes, architectes, etc. etc., au nombre, à Bruxelles, d'au moins deux ou trois mille, et qu'on ne voit jamais aux représentations d'auteurs belges ? Quand nous nous plaignons de l'indifférence du public à l'égard de nos lettres, ils font chorus avec nous, ils crient plus fort que nous, ils nous encouragent à protester énergiquement contre le Bétisme de nos compatriotes. Mais ils n'ont garde, bien que nombre d'entre eux soient bien rentés ou gagnent beaucoup d'argent, d'acheter nos livres, de s'abonner à nos revues ou de passer au guichet du théâtre du Parc les soirs où l'on y joue un auteur belge ! Voilà les vrais coupables, ceux qui pourraient créer un mouvement sympathique à nos lettres et qui ne le font pas. Leur responsabilité est plus lourde que celle du bourgeois sans culture et d'ordinaire mal informé.

GEORGES RENCY

Le *Jongleur de Notre-Dame*, que son archaïsme discret et son caractère de « mystère » marquent d'un signe distinctif dans l'œuvre abondant et fleuri de Massenet, a été repris vendredi dernier à la Monnaie. Le rôle de Jean est, on le sait, l'une des meilleures créations de M. Lafitte, qui le joue à ravir et le chante d'une voix exquise. M. Bourbon est un Boniface candide et bon : il donne à la « Légende de la Rose et de la Saugé » un charme caressant, une émotion attendrie tout à fait captivants. Et le personnage du Prieur a trouvé en M. Billot l'autorité qu'il requiert. Délicatement accompagné par l'orchestre de M. Dupuis, le *Jongleur de Notre-Dame* a été applaudi avec entrain et trois rappels en ont salué la péroration.

CONCERTS

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h., au théâtre de la Monnaie, quatrième concert populaire sous la direction de M. S. Dupuis, avec le concours de M^{mes} Croiza et Lily Dupré, MM. Bourbon et Dna. *Le Déluge* (Saint Saëns), *la Sulamite* (E. Chabrier) et *Kaisermarsch* avec chœurs (R. Wagner).

Demain lundi (et non le 21 comme on nous l'a fait dire par erreur), à 8 h., concert annuel de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode sous la direction de M. Huberti.

Mardi, à 2 h. 1/2, inauguration des auditions musicales de la *Libre Esthétique*, avec le concours de M^{me} Marie-Anne Weber, cantatrice, des compositeurs Joaquin Turina et Joseph Jongen, de MM. Émile Chaumont, Piéry, L. Van Hout et J. Jacob.

Jeudi, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, 15^e et dernière séance de piano par M. J. Wieniawski.

Vendredi, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, récital de piano par M. Émil Sauer.

Samedi, à 4 h. 1/2, quatrième et dernière séance du Quatuor « Piano et Archets ».

Dimanche 21, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, la *Requiem* de Brahms, l'ouverture de *Tannhäuser* et la *Cène des Apôtres* de Wagner, sous la direction de M. F. Durant. Solistes : M^{lle} S. Beaumont et M. A. Bouilliez.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Le Salon de la Libre Esthétique, au Musée moderne. Tous les jours de 10 à 5 h. Le mardi, à 2 h. 1/2, audition musicale.

Cercle artistique : MM. Emile Van Doren et Henri Roidot.

Salle Boute : M^{mes} Catz et Salkin, MM. Van Roy, de Kessel, W. Thiriart, J. Parmentier, etc. — M^{lle} Corrie Denekamp.

Trois tableaux nouvellement acquis par le gouvernement ont été placés depuis quelques jours dans une des salles du Musée moderne. Ce sont : le *Bourrelleur*, de Jan Stobbaeris, l'*Escalier*, de René Janssens, et la *Furie espagnole*, de Leys.

À l'Exposition des Beaux-Arts qui s'ouvrira en juin au Glaspalast de Munich, trois salles seront réservées à l'École belge contemporaine. Celle-ci sera représentée par une quarantaine d'artistes de tendances diverses dont chacun est invité à exposer une œuvre.

La participation des artistes belges à l'Exposition des Beaux-Arts de Venise sera particulièrement importante cette année. Elle comprendra entre autres plusieurs grandes compositions décoratives et un ensemble des « peintres de la Lys » groupés autour d'Emile Claus, leur initiateur.

Le Salon triennal de Gand s'ouvrira le 1^{er} août dans les salles du Casino. Il sera clôturé le 27 septembre.

Les œuvres doivent être annoncées avant le 7 juin à M. Fernand Scribe, secrétaire de la société pour l'Enseignement des Beaux-Arts, rue de la Chénaie, à Gand, et parvenir à destination du 15 au 22 juin.

Le jury de peinture sera composé de quatre membres nommés par la Commission directrice, de trois membres désignés par le gouvernement, de deux membres de la Commission et de trois membres élus par les exposants. Le jury de sculpture, de deux membres nommés par la Commission directrice, d'un membre désigné par le gouvernement, d'un membre de la Commission et d'un membre élu par les sculpteurs du pays. Le jury d'architecture, de trois membres nommés par la Commission directrice. La commission sur les ventes sera de 5 p. c.

À l'occasion des fêtes qui auront lieu l'an prochain à Louvain pour célébrer le jubilé de l'Université, une exposition des œuvres de Constantin Meunier aura lieu en cette ville avec le concours du gouvernement. On reconstituera, au moyen de moulages, le

Monument au Travail non pas tel qu'il fut présenté (en hémicycle) au Salon rétrospectif de l'Art belge en 1905, mais suivant le dispositif imaginé par M. Victor Horta et approuvé par Constantin Meunier.

L'esquisse du monument, figurant un cube orné sur ses quatre faces des hauts-reliefs *l'Industrie*, *la Moisson*, *la Mine*, *le Port*, flanqué aux angles des figures symboliques du *Travail*, de la *Maternité*, etc., et surmonté de la statue du *Semeur*, fut exposée, on s'en souvient, au Cercle artistique à l'exposition d'ensemble qu'y organisa le maître en 1902.

Ajoutons qu'il n'est nullement question « d'ériger à Louvain le *Monument au Travail*, » ainsi que l'ont erronément annoncé plusieurs de nos confrères.

Le Jury du Concours pour le monument Lambrmont, composé, outre MM. Canon-Legrand, président, et Jottrand, secrétaire, de MM. Van der Stappen, Van Cuyck, Delvin et Carpentier, représentant respectivement les Académies de Bruxelles, Anvers, Gand et Liège, vient d'être complété. Une élection faite mercredi dernier à la Bourse a désigné comme titulaires MM. V. Rousseau, E. Rombaux et J. de Lalaing, comme suppléants MM. Vinçotte, Baetes, Anthone et Lagae.

Une prime de 1,500 francs sera allouée aux auteurs des six meilleurs projets. Une épreuve définitive décidera ensuite du mérite respectif des concurrents victorieux.

La *Chronique* s'occupe à son tour de la question du Musée Wilson, soulevée par un de nos correspondants (1) :

« Comme le savent nos lecteurs, dit-elle, le bourgmestre de Bruxelles, interpellé à la dernière séance du conseil communal au sujet des tableaux enfouis dans le capharnaüm de la Maison du Roi, a répondu avec désinvolture que cette situation n'est que provisoire et que lorsque les bureaux auront quitté la Maison du Roi, des salles seront aménagées pour abriter décemment ces tableaux.

Informations prises, il est certain que les susdits bureaux ne déménageront pas avant une dizaine d'années.

Il n'est pas admissible que les superbes tableaux de la collection Wilson restent en cet état pendant dix ans encore. Ils ne sont pas « soignés » à la Maison du Roi, et il serait criminel de les laisser plus longtemps exposés au soleil, à la poussière, sans surveillance.

L'Etat n'a pas offert à la ville de les hospitaliser. C'est entendu. L'Etat n'avait pas à faire cette offre, mais la ville devrait en faire la proposition, qui serait certainement agréée.

Et quand, plus tard, la Maison du Roi sera vraiment aménagée en musée bruxellois, la ville pourrait demander à l'Etat de lui prêter pour ce musée communal certaines toiles de l'ancienne galerie historique, aujourd'hui reléguées dans les greniers ou les caves du Musée royal et qui ont, à défaut d'intérêt artistique, un intérêt bruxellois : portraits de maîtres, d'échevins, de souverains brabançons, vues de Bruxelles, reproductions de tournois, cavalcades, etc.

Bien organisé, ce musée aurait un intérêt local, en faisant revivre l'histoire de Bruxelles, comme le musée Carnavalet fait revivre l'histoire de Paris.

Cette combinaison, dans laquelle l'Etat et la ville conserveraient tous leurs droits de propriété, serait tout à l'avantage du public et des artistes. »

C'est en une réunion qui aura lieu le 23 courant, à 5 heures, au Cercle artistique, que seront remis à MM. Kufferath et Guidé les portraits qu'a modelés le sculpteur Devreese.

On sait que ces portraits sont offerts aux deux directeurs de la Monnaie par un groupe important d'actionnaires, d'abonnés, d'habitues du théâtre, d'artistes et de compositeurs belges et étrangers, en reconnaissance de l'artistique gestion de ces messieurs pendant les neuf années de leur première concession directoriale.

Les élèves sortis de la classe de M. Demest, au Conservatoire de Bruxelles, continuent à se distinguer à l'étranger. Nous appre-

(1) Voir notre dernier numéro.

nons que le ténor Fontaine, actuellement au Grand Théâtre de Lyon, vient de signer, à de très belles conditions, un engagement de quatre saisons consécutives à Covent-Garden. Déjà le baryton C. abbé et la basse Huberty, élèves du même maître, font partie de la troupe de cet important théâtre d'opéra.

Signalons à nos lecteurs les conférences que donnera à l'Université nouvelle, 67, rue de la Concorde, M. H.-D. Davray sur *Meredith* (mardi prochain, à 8 h. 1/2) et sur *Wells* (jeudi, même heure).

Dans le même local, lundi, mercredi et vendredi prochains, à 8 h. 1/2, M. Eugène Marsan entretiendra l'auditoire de *Trois générations littéraires en Italie* (Carducci, d'Annunzio et Pascoli; Corradini, Papini, etc.).

Institut musical et dramatique d'Ixelles (section des hautes études). Ouverture des cours suivants au local de l'Institut, rue Souveraine, 35 : *Culture humaine*, prof. M. Paul Nyssens, ingénieur. Aujourd'hui dimanche, à 3 h. : *La Culture humaine et l'auto-suggestion*. Dimanche 28 mars, à 3 h. : *la Formation du caractère au point de vue de l'art*. Vendredi 19 mars, à 8 h. pré-cises du soir, avec le concours de M^{lle} Gemma Calimani : *Histoire de la littérature italienne*, prof. M. Marcel Balot. Pour les invitations s'adresser à l'Institut, tous les jours, de 2 à 4 heures.

Nous lisons avec surprise dans la *Fédération artistique* :

« Au cours d'explications que donne l'*Art moderne* après le *Mercure de France*, on voit Richard Strauss s'aligner à la suite de Schumann et de Brahms comme continuateur du génie de Beethoven, Gluck et Rameau ! Un peu plus loin, MM. Chausson et Théo Ysaye suivent Saint-Saëns et César Franck ! Puis, on propose de bannir la syntaxe, la structure, l'exposition et le développement méthodique d'une conception moderne de l'art musical... »

Il faut que la *Fédération* lise bien mal nos articles pour en travestir le sens de la sorte.

M. Anatole France s'embarquera le 30 avril pour Buenos-Ayres, où il est invité à faire une série de cinq conférences sur Rabelais. Il touchera, dit-on, le modeste cachet de 50,000 francs pour ce déplacement.

Sottisier.

Le *Thyrse* a découvert cette perle dans la *Revue* du 4^{er} janvier dernier, sous la signature de M. de Morsier :

« Si Alph. Karr avait vécu dix-huit ans de plus, il aurait célébré lui-même le centenaire de sa naissance. »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an ; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Aimand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro ; France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

VIENT DE PARAÎTRE :

Deux Poèmes de José Hennebicq
"Les Cloches en la Nuit" et "Adieu"

PAR

EUGÈNE-SAMUEL-HOLEMAN

(Chant et piano)

En vente chez J.-B. KATTO, éditeur, Bruxelles

Prix net : 3 francs chacun.

A VENDRE D'OCCASION

Partitions pour piano et chant

RICHARD WAGNER. — Lohengrin (relié).

" Tannhäuser (relié).

" Siegfried (broché).

W.-A. MOZART. — Les Noces de Figaro (relié).

J. MASSENET. — Marie-Magdeleine.

S'adresser au bureau de l'Art Moderne.

L'Intermédiaire de la Presse

lit, traduit, découpe tous les journaux et revues du monde et en adresse des extraits sur tous sujets et personnalités.

Bruxelles, 54, rue de l'Ermitage (Avenue Louise).

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le Mardi 23 mars 1909 et 3 jours suivants

d'une importante réunion de

LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections

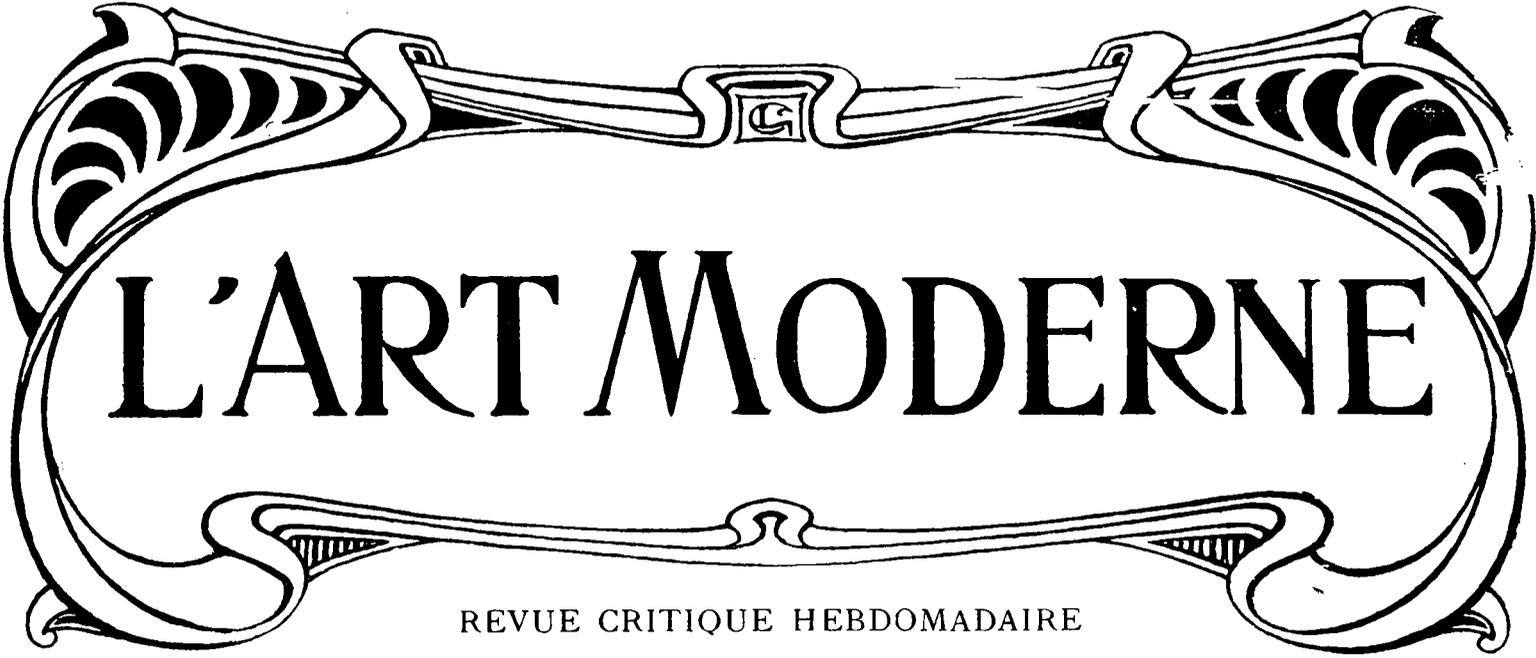
de feu M. CH.-M. MAUS, Conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles (fin) et de feu MM. CAM. LAURENT, avocat à Charleroi et L. VAN NIEUWENHUYSE, bibliophile brugeois (2^e partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises par le ministère de l'huissier DE COX, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1062 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition générale le samedi 20 Mars, de 10 h. à midi et de 2 h. à 5 h. (le catalogue servant de carte d'entrée) et partielle les jours des vacances, de 10 h. à midi.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Art Contemporain (GEORGES SERIGIERS). — Fragment d'une lettre ouverte à M. Francis de Miomandre, à Paris (VALBERT) — Une belle tentative d'art : *Représentations à Paris du Schauspielhaus de Dusseldorf* (FRANCIS DE MIOMANDRE) — A la Libre Esthétique : *Premier Concert* (CH. V.). — Notes de musique : *Cinquième Concert Ysaye*; *Quatrième Concert populaire* (O. M.). — Exposition de Liège. — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Concerts. — Petite chronique.

L'ART CONTEMPORAIN⁽¹⁾

Notre sensibilité actuelle est essentiellement diverse et multiforme. Elle ne saurait s'adapter à cette discipline dans laquelle certaines époques enserraient la presque universalité des artistes. La dissociation des sensations se développe simultanément à celle des idées : elle répond à l'évolution de l'appareil cérébral vers une complexité sans cesse plus grande se résolvant en un individualisme toujours plus accentué.

(1) Quelques jours après le seizième Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrait à Anvers, le 13 mars, le sixième Salon de l'*Art Contemporain*, que des affinités de tendances et un même esprit de lutte et d'émancipation unissent fraternellement à son aîné. M. GEORGES SERIGIERS, vice-président de l'*Art Contemporain*, chargé, en l'absence de M. GRISAR, président, de recevoir le ministre des Sciences et des Arts, prononça à la cérémonie inaugurale un remarquable discours dont nous croyons intéressant et utile de publier les pages essentielles. Ce document, dont la forme littéraire est digne de la pensée qui le dicta, trouve tout naturellement sa place parmi les études sur l'évolution esthétique auxquelles les expositions de la *Libre Esthétique* et de l'*Art contemporain* servent de prétexte.

De là ces visions si diverses, parfois singulièrement contradictoires. D'où également les procédés les plus divergents.

Toutes ces visions, tous ces procédés ont droit à la vie, au respect lorsqu'ils répondent à un vouloir de probité, à l'admiration lorsqu'ils se réalisent en une œuvre de talent. Ce droit, dont la méconnaissance, ou l'incompréhension, ou l'oubli, a déterminé de si cruels malentendus, tant d'irritations et d'injustices aujourd'hui peut-être pardonnées mais non encore oubliées, — et combien il s'impose de ne point les oublier et de les remémorer à tous, car elles forment pour les générations artistes qui montent la vivante et salutaire leçon! — ce droit est inscrit à la base de notre association comme un principe fondamental et infrangible.

Et sa proclamation n'apparaît point seulement celle d'un principe théorique arbitrairement imposé : elle s'affirme comme l'expression d'un besoin moderne, essentiel et immédiat dans une société où les sensations comme les idées tendent à se diversifier à l'infini.

*
**

Une des caractéristiques de cette société est, parallèlement à cette expansion d'individualisme intellectuel, et de par le développement progressif des moyens de communication et d'échange, la compénétration de tous les mouvements d'art, et, par voie de conséquence, la solidarité, la fraternité entre tous les artistes, d'où qu'ils viennent et où qu'ils aillent.

Cela aussi nous l'avons proclamé et consacré par des invitations qui s'étendent largement au delà de nos

frontières, et en appelant à nous, au cœur même de notre Cerele, en qualité de membres associés, un contingent notable d'artistes étrangers à notre cité.

Certes nous n'oublions point ce que nous devons à ceux qui, si noblement, si courageusement, travaillent, luttent et parfois peinent avec nous et à côté de nous. C'est avant tout autour de soi que l'homme a le devoir d'exercer son action, car là surtout son œuvre s'embellira d'utilité et de fécondité dans un champ approprié à son activité.

Mais il ne faudrait pas que cette conscience de notre devoir envers les nôtres fût, dans la moindre mesure, restrictive de ce mouvement de modernité large qui tend à l'abolition de toute frontière artistique ou intellectuelle. Les portes doivent rester larges ouvertes. Il ne faut point que des barrières d'octroi viennent intercepter le libre échange artistique. Nous ne devons pas nous laisser entraîner par l'arriérisme de l'esprit de clocher.

Ou plutôt, non, gardons l'esprit de notre clocher, car notre clocher à nous, n'est-ce pas? c'est cette tour qui domine la cité et qui avec le fleuve en constitue le glorieux symbole. Regardez-la donc et tirez la leçon de cette forme élégante et fière qui surgit vers l'azur, laissant à ses pieds sourdre les rumeurs, se débattre les intérêts et les passions étroites.

Elle est le phare qui, bien au delà de la ville, attire à soi, dans un appel bienveillant et prometteur, tous ceux de bon vouloir et de bonne espérance. L'esprit de ce clocher-là ne saurait être particulariste. Son âme ne peut être qu'accueillante et fraternelle.

*
* *

Et enfin notre société moderne ne s'affirme-t-elle aussi essentiellement une société préoccupée d'affinement, de culture psychique, d'échange d'idées, d'éducation scientifique? La vision, la compréhension s'élargissent. L'homme vraiment moderne sera non point certes le surhomme, mais un être intelligent, cultivé, assoiffé de sensations, curieux d'idées, à l'affût de tout ce qui pourrait devenir la parure et la force de son cerveau.

Et alors, je vous le demande, le procédé, la technique, la forme plastique suffiront-ils à réaliser l'artiste moderne dans son acception intégrale si sa mentalité reste en-deçà de son époque? Comment parviendra-t-il à exprimer la sensibilité actuelle s'il reste en réalité étranger à cette sensibilité?

Certes il serait insensé et puéril de prétendre imposer à l'artiste une conception d'art intellectuel, théorie que chez certains aboutit à d'hybrides confusions entre les formes littéraires et plastiques; mais, cette réserve faite, il importe d'affirmer que notre sensibilité moderne ne

se trouvera entièrement satisfaite, que notre émotion ne sera intégrale qu'à l'appel d'une œuvre dans laquelle nous percevrons ce qui n'exclut ni le caractère ni la force: l'émoi d'une âme affinée, éduquée, d'une âme d'artiste ayant pénétré la vie de son temps en en partageant les préoccupations et les angoisses, s'en étant assimilé la culture, armé de cette culture générale qui est bien une des manifestations les plus intéressantes et les plus nobles de l'intellectualité de notre époque.

*
* *

Je vous prie d'accueillir avec bienveillance ces quelques considérations que je livre à vos méditations, non dans un esprit dogmatique, mais comme l'expression d'une pensée qui s'offre à vous dans une absolue sincérité.

Et il ne me reste alors qu'à ouvrir le « trésor » de notre exposition, — et quand j'emploie ce mot, je ne pourrai être accusé d'user de formules hyperboliques et laudatives avec exagération envers les artistes présents ou vivants dont la délicatesse pourrait s'en offusquer: car, quand je ne m'arrêteraï qu'aux œuvres qui nous entourent dans cette salle et dont nous pouvons parler librement puisqu'elles sont celles de morts glorieux dont l'Art belge s'enorgueillit, ne suffiraient-elles même seules à justifier cette qualification?

Vous trouverez dans notre Exposition de nombreuses œuvres déjà entrées dans l'histoire de l'art et dont il semble que la place y soit marquée définitivement.

Vous y rencontrerez la collaboration d'étrangers illustres, l'apport de peintres et sculpteurs, les uns au sommet d'une carrière noblement remplie, les autres encore dans l'ardeur et la fièvre du combat, mais déjà marqués par la victoire, et enfin ceux dont les jeunes promesses apportent de réconfortantes espérances.

Tout cela s'impose à notre attention et notre respect, et vous me permettrez, M. le Ministre, de me détourner un instant de vous pour m'adresser à mes concitoyens ici présents, afin de tâcher de pénétrer de cette idée ceux d'entre eux qui n'en auraient encore compris l'importance; et afin que tous nous cherchions à en convaincre les absents d'aujourd'hui, que les jours prochains conduiront sans doute dans ce Salon, je voudrais terminer en leur disant ceci:

Que personne ne croie avoir accompli son devoir envers l'Art, non plus le devoir qui incombe à chacun de nous envers soi-même de développer son éducation artistique, en rendant à cette Exposition une visite sans lendemain. L'œuvre d'art profonde et rare ne se livre point aux curiosités vaines et superficielles. Il faut l'avoir étudiée, bien plus, avoir vécu avec elle, en sa compagnie, dans sa fréquentation, ainsi que vous pourrez le faire dans ce Salon, s'être penché sur elle

pieusement, pour en pénétrer le mystère et la beauté, bien plus pour que ce soit elle un jour qui aille à vous et qui vous parle comme à un ami digne de la comprendre et qui s'exprime alors dans le plus merveilleux et le plus émouvant des langages !

GEORGES SERIGIERS

Fragment d'une lettre ouverte à M. Francis de Miomandre, à Paris.

Je vous écris, mon cher ami, — comme je fais toute chose hélas ! qui me soit un plaisir, — trop vite et entre deux besognes dont la meilleure est détestable ! Reconnaissez à ce signe infailible vos amis de Bruxelles au rire entrecoupé d'une franche mélancolie et à qui ce fut charité doublement judicieuse d'envoyer votre livre exquis, son rire, sa mélancolie !...

Nous le lûmes à haute voix, après le thé, sous l'abat-jour. Et l'heure était divine pour évoquer dans ce calme retrait provincial la silhouette effervescente et voltigeante d'Henri Nanteuil, votre héros, que le premier chapitre fait si merveilleusement évoluer des mains d'un chapelier du boulevard au sommet de la Tour Eiffel, dans les bras d'une amante, à travers les embûches que lui dressent la vie et la cité babylonienne aux inextricables remous... Ah ! que nous vous avons bien reconnu ! Qu'il est vivant pour nous ce personnage qui prend tout naturellement votre accent et votre mimique, et jusqu'à ce conflit habituel du cou perpétuellement agité et du faux-col insistant pour une accalmie, tandis qu'une mèche un peu longue vient danser imperceptiblement sur l'œil et sur la joue ! Si vous ne l'aviez dit, aussi, nous l'aurions lu entre les lignes, le rêve qui l'obsède pendant qu'il s'en va trébuchant de complications impossibles en deboires exténués, de vivre au grand soleil, là-bas, vers Grasse, « inutile, éphémère et paresseux comme une branche de mimosa éventée par la brise marine ». Oui, nous l'aurions glissée là, cette phrase, si vous l'eussiez, par malheur, oubliée, car nous connaissons bien ce double aspect charmant de votre personnalité, ô Henri Nanteuil, notre cher ami ! Car vous irez de page en page, nous le savons déjà, développant par des sursauts harmonieux et par de brèves mélodies le cours parallèle des heures faites de volutes délicates et belles et de fantasques étrangetés.

« Cela n'aura pas l'air d'un livre » dites-vous dans l'introduction, — et certes, nous en convenons, vos livres sont plutôt l'exacte ressemblance de « ce rêve absurde, fatal, incohérent, douloureux, délicieux que nous appelons la vie ». Mais justement — et c'est cela surtout que je veux vous écrire, bien que le temps me presse et que je n'aie vraiment aucun moyen de vous développer aujourd'hui ma pensée — ce tourbillon palpitant, cette poussière d'émotions diverses, soulevée devant votre esprit comme au rythme de votre respiration, échafaudée en plein rêve, avec des proportions justes, avec des matériaux neufs, avec de l'inattendu dans les lignes et de l'air divers circulant autour, une architecture exquise et solide, mouvante cependant qu'indestructible, et frêle.

Dans cette lettre, ouverte au public averti qui sait votre talent, il suffit d'ailleurs que j'indique d'un grand geste d'appel la foule de vos personnages. L'énumération seule en est évocative, attachante et charmante, pareille à une procession bariolée que l'on voit entrer et sortir dans les bals travestis, par les nuits aigres-douces d'un printemps pâle et sans verdure.

Venez, vous tous, que sur son chemin de poussière humilié de pluie ou brillant au soleil Henri Nanteuil a rencontrés, allant au travers de l'amour, de la pitié, de l'ironie, de la douceur et du guignon sévère : Lyonnnette, aux yeux de misère, qui pleure et rit avec tant de droiture, Faverolle et les courtisanes, Raymond

et ses mésaventures désinvoltes qui n'endommagent que le prochain — l'ombre chérie de Henri Heine, ce frère aîné du plus secret Nanteuil — et Pierre Pons, le pantin de Rap, gardien philosophique aux semelles démesurées, qui demeure au logis, dans la chambre mauve et neigeuse du jeune homme en voyage, opposant sur son seuil une incrédulité toute divine aux événements médiocres de l'existence humaine.

Et venez encore, vous, la femme aimée, lumière tiède, parfum soyeux aux lèvres, idéale blessure qu'on porte sur son cœur comme un fardeau sanglant, suave et triste. Vois, « Petite Douceur », pour lui le poète a trouvé ce nom subtil et tendre, ce nom qui fait qu'on croit vous tenir dans la main comme une poussière de larmes, de sable fuyant, de vie éternelle.

VALBERT

UNE BELLE TENTATIVE D'ART

Représentations à Paris
du Schauspielhaus de Dusseldorf.

J'ai eu la bonne fortune d'assister ces jours derniers à la série de représentations que la troupe allemande de Dusseldorf a données à Paris, à l'Œuvre naturellement, — il est inutile de le demander. Car elle n'aurait pu les donner ailleurs, personne à Paris, sauf M. Lugné-Poe, ne songeant à sortir de l'ornière théâtrale où le vaudeville, les pièces à thèses et les comédies du boulevard s'enfoncent et cahotent joyeusement à qui mieux mieux.

J'ignore si mon témoignage a la moindre valeur critique et je le donne uniquement pour ce qu'il est : celui d'un simple spectateur, heureux d'ignorer encore les roueries du métier. Pourtant je dois ajouter que je me rendais à Marigny plein de préventions et de préjugés : je m'imaginai que j'allais me trouver en face d'essais patients et grossiers, d'une sorte de peinture de Sécession transposée dans les décors, les costumes et le style théâtraux, et je m'apprêtais presque à en dire du mal, à n'avoir plus qu'à développer ce thème facile et banal (vous le connaissez) : l'Allemand lourd et plein de bonne volonté tentant péniblement d'acquiescer ce que nous, Français, possédons de naissance, de remplacer par les efforts de l'érudition et les reconstitutions de toutes sortes une absence fâcheuse de spontanéité et de charme ; la camelote de Berlin rivalisant avec le délicieux article de Paris ; la prétention insupportable des Prussiens voulant nous apprendre quelque chose à nous, à nous qui savons tout, à nous qui pouvons nous passer de tout, grâce à notre tact, etc., etc.

Eh bien ! dès le premier soir j'avais changé d'avis. Il se trouve, au contraire, que ces gens sont pleins de tact précisément et de goût, qu'ils ne viennent pas du tout pour nous épater, mais simplement et modestement soumettre à notre appréciation de citoyens de la capitale des Arts une tentative qu'ils jugent eux-mêmes en pleine évolution et non définitive. Il se trouve que cette tentative est entièrement réussie, que nous nous trouvons en présence, non pas d'une troupe, mais d'une sorte de confrérie, jouant pour l'amour désintéressé de son art et (soit patience et volonté tenace, soit génie naturel, il n'importe) jouant magnifiquement, et déployant des ressources inouïes jusque dans le plus petit détail de mise en scène, bref nous proposant (sans morgue et même sans y songer) une haute leçon d'art dramatique dont nous ne profiterons naturellement point parce que le courant qui nous entraîne ailleurs est formidable et vient de trop loin, mais dont nous devrions profiter si nous avions le moindre souci de notre dignité.

Pour montrer ce qu'elle savait faire, la troupe de M^{me} Louise Dumont et de M. Gustave Lindemann a joué successivement *Medea*, une tragédie romantique d'un poète autrichien de 1830 : Gustave Grillparzer ; *La Vie de l'homme*, drame philosophique du grand réaliste russe Léonide Andréïeff ; *Le Triomphe de la sensibilité*, fantaisie satirique de Gœthe ; enfin *Les Revenants* et *Hedda Gabler*, les drames bien connus, même en France, d'Ibsen. Programme varié, comme on le voit.

Tout, sauf *Medea*, était du théâtre éternel, du théâtre universel, susceptible d'être compris partout. *Medea* date, et de plus porte la marque allemande dans le mauvais sens du mot, mais avec quelle science cette vieille chose était rajeunie et vivifiée ! M^{me} Louise Dumont y était tragédienne admirable, d'une beauté de ligne et de draperies qui ne se démentait point, et le décor, simplifié et nu, avait quelque chose de pathétique et d'abstrait dont l'effet immédiat et sûr était de ne laisser qu'à l'action seule un impératif qu'il n'accaparait et ne distraignait jamais ; enfin les personnages, superbement costumés, à quelque instant qu'on les regardât, composaient par leurs groupements et leurs attitudes des tableaux parfaits, parfois même et aux moments intenses, des frises. Mais tout cela avec tact et si subtilement qu'on ne s'en apercevait qu'après réflexion.

Je n'insiste d'ailleurs pas trop sur *Medea*. C'est une concession qu'il nous faut faire à notre tour au goût d'une nation étrangère. Il est tout naturel que des Allemands jouent une pièce allemande. Ce que j'attendais impatientement, c'était la suite. La suite, ce fut la *Vie de l'Homme*, leur plus belle réussite, certes, et une des plus poignantes choses que j'aie vues sur une scène. Représenter ce drame philosophique constituait une tentative devant laquelle le plus fol des directeurs français eût reculé et je mettrais ma main au feu que jamais en Russie on ne l'a joué et que certes jamais Andréiev ne l'a destiné à la scène. Quoi qu'il en soit, et grâce à la plantation d'un décor terriblement nu et schématique (*les Contours symboliques d'une habitation humaine*, dit le programme), au jeu automatique des comparses contrastant avec celui, pittoresque, furieux, vivant, des héros, à l'étonnante intelligence de la mise au point réalisant la fusion intime du réalisme le plus cru avec l'abstraction métaphysique, de la pensée dominante du poème, ce drame fut d'un bout à l'autre une chose parfaite et suggestive de la plus haute et noble émotion.

Le lendemain, et pour nous reposer de tant d'intensité, les acteurs de la veille, méconnaissables même à l'examen attentif des lunettes, jouèrent le *Triomphe de la sensibilité*, de Goethe, une fantaisie charmante, raillant le werthérisme avec les procédés et le style des contes de Voltaire et située par le goût parfait de M. Gustave Lindemann en pleine Chine du XVIII^e siècle, fausse et rococo à souhait. J'ai rarement vu quelque chose de plus exquis, de plus français. D'un bout à l'autre je fus dans le ravissement ; tout m'enchantait, depuis ce décor si simple (il ne comportait que deux tableaux) en étoffes, sans accessoires, mais de couleurs si riches et si harmonieusement éclairé, jusqu'aux costumes splendides et fous, jusqu'au déballage ahurissant de l'appareil de poésie, caisses d'où sortent : un clair de lune, une cage d'oiseaux, une allée d'arbres, un banc dans un bocage, un petit torrent romantique, depuis le babil étourdissant des suivantes de la reine jusqu'à la rose jaillie de l'orteil du *Maître de la Nature*, cet étonnant metteur en scène de l'appareil de poésie. Je n'entendais plus la langue. Et jamais je ne me serais cru en face d'une troupe allemande. Quelques heures, l'illusion que le XVIII^e siècle français, celui des féeries, des contes philosophiques et des ballets dans la verdure, était ressuscité me tint sous son charme.

Quant aux deux pièces d'Ibsen, je n'en puis rien dire d'autre (vous en connaissez trop bien le sujet) sinon qu'on ne pouvait rien réaliser de plus parfait comme entente des situations et comme composition des personnages.

D'où vient que jusqu'ici nous avons pu, sans trop de ridicule, avoir si beau jeu en souriant de ce que faisaient les Allemands dans les domaines de l'activité intellectuelle où nous triomphons d'habitude (je parlais tout à l'heure de la peinture de la Sécésion) ? C'est que l'intelligence, même servie par l'érudition, la bonne volonté, la patience, le travail ne sont pas tout lorsqu'on force son tempérament. Mais ce tempérament lui-même n'est rien, lorsque la foi est présente. Et cette troupe de Dusseldorf a la foi. Je le répète, c'est plutôt une confrérie qu'une troupe. Pas l'ombre de cabotinage en elle. Je n'y ai jamais surpris qu'un acteur vint, se détachant des groupes nécessités par l'action, en face du spectateur mendier pour sa propre personne un applaudissement ni un regard. Ces gens jouent pour l'amour de l'œuvre qu'ils représentent, avec le but d'en donner l'idée la plus parfaite : ils y sacri-

fient leur vanité. En outre, cette œuvre elle-même, ils ne l'ont pas choisie sans raison. Mais un amour supérieur du beau les y a déterminés. Ils se font une idée du théâtre extrêmement élevée : une idée morale. N'entendez point par là que la pièce à thèses soit ce qu'ils préfèrent. Pas du tout. Ils ne jouent point de pièces à thèses. Ils jouent de belles pièces, simplement, parce que le spectacle fréquent des belles pièces doit faire partie de la culture intellectuelle, donc morale, d'un individu. Il lui donne, au même titre qu'une lecture sérieuse, que la vue d'un noble tableau, que l'audition d'une belle symphonie, des idées plus hautes que les pensées médiocres où l'inclinerait la banalité de sa vie personnelle. Il éduque sa pensée et donc affine ses mœurs, il ne la moralise point par un prêche déguisé. Du reste, les intentions de M^{me} Dumont ne sont pas inconscientes : elle les a déclarées dans une lettre dont voici un passage :

« Si l'on prenait notre théâtre pour une scène ordinaire où se donnent des représentations à la façon courante, cela nous désobligerait... Nous entendons être pris pour ce que nous sommes, des travailleurs visant à une culture spéciale, des éducateurs. Aussi bien les matinées poétiques et lyriques que nous avons instaurées à Dusseldorf... ont déjà trouvé des imitateurs à Munich, Mannheim, Elberfeld (le plus pauvre y peut assister). Elles ont contribué à hausser le niveau de la vie intellectuelle et fourni de puissantes incitations morales ».

FRANCIS DE MIOMANDRE

(La fin prochainement.)

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Premier Concert.

Dans sa remarquable étude sur *La Musique espagnole moderne* (1), M. Henri Collet apprécie en ces termes M. Joaquin Turina, dont un quintette inédit pour piano et archets ouvrait le premier concert de la *Libre Esthétique* :

« Un grand talent s'est révélé, après Albeniz, dans la personne du jeune Andalou Joaquin Turina. Il étudia d'abord à Séville avec D. Evaristo Garcia Torres, maître de chapelle à la cathédrale, puis à Madrid sous la direction de José Trago, enfin à Paris avec Vincent d'Indy, qu'il appelle « le poète de la forme et le continuateur de Bach et de Beethoven ». Turina admire et comprend nos maîtres français : Dukas, Fauré, Debussy, mais il reste un véritable Espagnol par son « expressivisme » simple et profond. Nous devons compter sur cet artiste intelligent et consciencieux qui prépare sans doute quelque drame lyrique dont sa seconde patrie, la France, aura certainement la primeur. »

Le quintette exécuté à la *Libre Esthétique* a montré, en effet, en M. Turina un artiste de race, d'un talent à la fois spontané et réfléchi. L'œuvre n'est pas sans se ressentir d'influences françaises, — fort heureuses d'ailleurs, — mais elle conserve, malgré cela, une allure personnelle que caractérisent avant tout une altière élégance, une profondeur de sentiment et un sens du mystère qui forcent l'attention et captivent le sens esthétique. La fugue lente du début est l'exposé lumineux de la donnée poétique générale du quintette : elle est admirablement construite et est empreinte, d'un bout à l'autre, surtout dans le *smorzando* final, d'une poésie indéfinissable, très mystérieuse, très prenante. Dans le mouvement *animé* qui suit, il y a de l'emballement et de l'humour, de cet humour fantasque, plein de bonhomie, qu'on trouve dans les derniers quatuors de Beethoven. L'*andante*, suivi de *scherzo*, est très original : une adroite combinaison de l'élément rythmique à caractère gai avec l'élément mélodique à caractère sérieux finit par y prédominer et produit une antithèse d'un effet surprenant. Le même contraste réapparaît dans le final, dont le lyrisme riche et exubérant achève de donner à l'œuvre entière une valeur artistique pleine de promesses.

(1) *Bulletin français de la Société internationale de musique*. Quatrième année, nos 3 et 9.

La seconde œuvre de musique de chambre exécutée à ce concert était le quatuor pour piano et cordes de M. Jongen. Je ne reviendrai plus sur les mérites de cette belle composition dont j'ai, à plus d'une reprise, eu l'occasion de vanter les qualités de jeunesse, d'invention et de technique (1). Elle a été accueillie avec toute la faveur dont elle est digne.

L'exécution du quintette de M. Turina et du quatuor de M. Jongen était assumée par les auteurs eux-mêmes et par un groupe d'artistes de l'archet, MM. Chaumont, Piéry, Van Hout et Jacob, dont les noms seuls suffisent pour témoigner de l'excellence des interprétations qui leur avaient été confiées.

M. Jongen a, de plus, joué deux de ses compositions pour piano : un *Clair de lune* et un *Soleil à midi*, dont le premier surtout m'a paru d'une heureuse conception. Peut-être est-ce parce que le son du piano convient mieux pour rendre la clarté argentine et liquide de la lune que celle trop aveuglante du soleil !

Une jeune cantatrice, M^{me} Marie-Anne Weber, a chanté avec une parfaite distinction et un sens raffiné de la vérité d'expression des mélodies bien écrites, mais peu originales, de M. R. Richard Strauss, et des lieder d'un humour délicieux de M. Weingartner : *Die Post im Walde* et *Plauderwäsche*. Sa voix prenante, si délicatement timbrée, sa physionomie fine, toute en lumière, son intelligence et sa simplicité, tout a contribué à faire de ses interprétations quelque chose d'exquis.

CH. V.

NOTES DE MUSIQUE

Cinquième Concert Ysaye.—Quatrième Concert populaire.

La fin de la saison musicale offre, semble-t-il, plus d'intérêt que ses débuts. Nous assistâmes coup sur coup, à huit jours d'intervalle, à deux concerts symphoniques excellents, aussi attrayants par la composition du programme que par les mérites de l'interprétation. L'un, c'était la cinquième maînée Ysaye, placée sous la direction d'un musicien belge qui a fait à New-York une brillante carrière : M. Franck Van der Stucken. Concert de tout repos : œuvres connues, consacrées par le succès, agréables à réentendre : la Quatrième symphonie de Schumann; *Mort et Transfiguration*, l'un des meilleurs poèmes symphoniques de Strauss (que n'a-t-il suivi toujours le même filon!) l'ouverture d'*Euryanthe*; et soliste de premier ordre, le « dessus du panier » des violonistes, M. Fritz Kreisler, dont on ne se lasse pas d'applaudir le jeu sobre, large, sonore, dépouillé de tout cabotinage, et si pur, et si expressif, et si sympathique ! Il semble qu'on ne puisse donner plus d'émotion concentrée à la phrase ascendante du Concerto de Beethoven, plus de grâce et de légèreté aux pièces du XVIII^e siècle dont M. Kreisler a formé une gerbe fleurie et comme parfumée de tendresse.

L'autre audition, ce fut la séance par laquelle M. Sylvain Dupuis clôtura la série d'abonnement des Concerts populaires. Avec le concours de solistes remarquables, M^{lles} Lily et Dupré et Croiza, MM. Dua et Bourbon, avec la collaboration des chœurs de la Monnaie, dont on admira la discipline et la belle sonorité, il remit sur pied le *Déluge* de Saint-Saëns qui, pour dater de 1875, n'en a pas moins gardé, grâce à sa clarté mélodique, à la fermeté de sa structure, à la variété chatoyante de son instrumentation, un réel intérêt.

Elle marque bien l'aurore de la renaissance qui a élevé si haut le niveau de l'art symphonique français, et à ce titre encore, aujourd'hui que le public est familiarisé avec l'œuvre de d'Indy, de Chausson, de Dukas, de Magnard, il était opportun de ressusciter ce poème biblique qui, en préludant à des partitions plus significatives, marqua une date dans l'évolution musicale. L'exécution en fut irréprochable.

Moins bien mise au point, la *Sulamite* de Chabrier, qui devance singulièrement son temps par ses libertés rythmiques et la har-

(1) Voir l'*Art moderne* du 17 mars 1907, p. 85, et du 15 mars 1907, p. 85.

diesse de ses harmonies, trouva en M^{lle} Croiza la parfaite interprète dont le talent expressif s'assouplit à tous les rôles, à tous les styles, et qui, à en juger par sa plus récente création, arriverait à faire revivre les momies d'El Fayoum elles-mêmes. Une fois de plus, Emmanuel Chabrier est apparu l'un des musiciens les plus humains, les plus personnels, les plus sensibles d'une école dont on n'a pas encore compris toute l'éloquence et la surprenante fertilité. La justice a le pas lent, comme chacun sait, mais sûr.

La *Kaisermarsch*, avec les chœurs à l'unisson entamés par les troupes allemandes le jour de sa rentrée victorieuse à Berlin, terminait avec éclat ce beau concert. C'est strident, sauvage, patriotique, évocateur de chocs d'armées et de gloire. Cela vous secoue et vous fait frissonner, comme les charges de cavalerie, comme le défilé des canons au galop à la fin d'une revue. La commotion que procure cette tempête de sonorités n'est peut-être pas exclusivement déterminée par des causes artistiques. Mais que voulez-vous ? Je suis d'un temps où pour défendre Wagner contre les Philistins qui le sifflaient il fallait faire le coup de poing. Et la *Kaisermarsch*, que Joseph Dupont conduisait comme s'il entraînait des bataillons au feu, versait dans nos cœurs des torrents d'héroïsme... Depuis, je ne puis l'entendre sans émotion, — sans attendrissement au souvenir de tant de choses lointaines, de tant d'années disparues, de tout ce passé que glacent peu à peu les années.

O. M.

L'EXPOSITION DE LIÈGE

L'Exposition internationale des Beaux-Arts organisée à Liège par l'*Association pour l'Enseignement des Beaux-Arts* sous la présidence de M. Paul Van Hoegaerden aura lieu du 9 mai au 20 juin au Palais du Parc de la Boverie. Les demandes d'admission doivent être adressées en double, le 28 mars au plus tard, à M. A. de Neuville, secrétaire général de l'*Association*, rue Bassenge, 21, à Liège. Les œuvres seront reçues au Palais des Beaux-Arts du 10 au 17 avril, dernier délai.

La Société prend à sa charge les frais de transport, aller et retour, sur territoire belge, par tarif spécial n° 10. A l'exception des artistes spécialement invités, les exposants étrangers devront affranchir leurs colis jusqu'à la frontière belge.

Le jury d'admission et de placement pour la peinture sera composé de deux membres nommés par la Commission directrice, de quatre membres élus par les exposants; pour la sculpture, de deux sculpteurs belges nommés par les sculpteurs exposants. Le président ou son délégué fait de droit partie du jury. En cas de partage, sa voix est prépondérante.

La Société prélève sur les ventes une commission de 5 p. c. Une tombola composée de lots acquis parmi les œuvres exposées sera organisée par les soins de la Société.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Bon Roi Dagobert, de M. André Rivoire, que représente en ce moment le théâtre du Parc, est de l'excellent théâtre en vers. La poésie y ressort du sujet et ne s'y étale pas simplement à la surface, à la façon de ces bois rares dont on plaque du bois blanc. Le roi Dagobert qui est le héros de cette pièce joyeuse n'a que peu de traits communs avec le roi de la fameuse chanson. Il est jeune, il est poète, il est amoureux de toutes les femmes. Il est aussi terriblement distrait, au point de partir pour la chasse le matin de ses noces, et de n'être point rentré au palais au moment de l'arrivée de sa fiancée, la noble fille du roi des Goths.

Heureusement. Eloi, son ministre, se trouve à son poste et par ses mensonges ingénieux — car ce ministre est vraiment un grand ministre : il ment comme il respire ! — parvient à faire prendre patience à la petite souveraine.

Ce n'est point, cependant, qu'elle soit avide de voir le roi : elle ne l'épousera que contrainte et forcée, et tout son cœur s'envole vers un petit cousin qu'elle a laissé au pays. Même, dans l'espoir d'empêcher ce mariage odieux, elle s'est fait précéder de sa camériste, déguisée en sorcière, pour annoncer au peuple que le roi mourra s'il épouse celle qu'on lui destine. Le présage, grâce au sceptique Eloi, a manqué son effet ; mais il a convaincu Nantilde, une esclave attachée au palais et qui aime Dagobert en secret. Puisque la reine caresse l'espoir de se faire répudier, après quelques jours d'union, à cause du caractère insupportable dont elle ne cessera de donner des preuves à son époux, Nantilde consentira à le remplacer la nuit auprès du roi. De la sorte, la reine se gardera intacte pour son cousin et Nantilde sauvera la vie — du moins elle le croit — à son royal seigneur et maître.

La substitution sera rendue possible par un nouveau mensonge d'Eloi : s'appuyant sur le présage, il déclare à Dagobert qu'il mourra aussitôt s'il s'avise de regarder, pendant la nuit, le visage de sa femme. Les deux époux devront donc s'aimer dans une complète obscurité.

N'est ce pas que la fable est charmante ? On dirait d'un conte de la Renaissance italienne, à la fois goguenard et galant.

Naturellement, Dagobert découvre la ruse. Furieux d'avoir été ainsi joué, il répudie la reine et ordonne de pendre Nantilde. Après quoi il part en guerre contre le roi des Goths. Eloi qui est un grand ministre, parce qu'il est un grand menteur et un grand voleur, est aussi un très brave homme. Au lieu d'envoyer Nantilde au supplice, il l'envoie dans un couvent. C'est là que Dagobert la retrouvera au dernier acte et l'épousera pour tout de bon.

La pièce amusante et gracieuse de M. Rivière est fort bien jouée au Parc par M^{lles} Terka Lyon, la reine ; Yvette Quettier, une charmante ingénue qui débute dans le rôle de Nantilde ; par MM. Cahuzac, un Dagobert distrait, fantasque et amoureux à souhait ; Carpentier, étonnant de malice narquoise dans le rôle d'Eloi ; Richard et tous les autres artistes de la troupe. *Le Bon Roi Dagobert* obtiendra à Bruxelles un succès égal à celui qu'on lui a fait à Paris.

* * *

Au même théâtre nous avons eu une matinée littéraire consacrée à Louis Legendre, l'auteur de *Pylade*, mort il y a six mois. M. Rivollet est venu nous dire avec émotion, en une conférence qui a enchanté le public, combien Legendre fut un excellent homme et un poète de mérite. Puis ce fut le tour de M. André Beaunier de parler, sur la même scène, de l'écrivain et de l'ami. Et bientôt, *great event*, M. Maurice Donnay, deux joudis de suite, viendra tresser autour d'une mémoire chère les guirlandes de sa spirituelle parole. Que trois écrivains de cette valeur tiennent à honneur de faire mieux connaître leur ami mort à notre public, cela est hautement flatteur aussi bien pour nous que pour Legendre.

De ce dernier, la troupe du Parc a joué, avec une bonne volonté qui ne suppléait pas toujours à ses défaillances de mémoire, une comédie en trois actes, *Mademoiselle Morasset*, dont l'héroïne préfère la mort au déshonneur d'être la fille d'un homme qui s'est enrichi malhonnêtement, et la femme d'un homme qui accepte cette honte et s'en accomode : pièce très noble et très généreuse, un peu mélodramatique et, hélas ! terriblement invraisemblable. Le deuxième acte, tout-fois, en est fort bon, et l'ensemble a produit un gros effet d'émotion sur le public.

GEORGES RENCY

CONCERTS

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, concert F. Durant : *Requiem* de Brahms, ouverture de *Tannhäuser* et *Cène des Apôtres* (R. Wagner). Solistes : M^{lle} S. Beaumont et M. A. Bouilliez.

Mardi, à 3 h., deuxième audition de musique nouvelle au Salon de la *Libre Esthétique*, avec le concours de M^{lle} Marguerite

Rollet, cantatrice, de MM. Georges Lauweryns, Lucien Lamboite, Émile Chaumont, L. Van Hout et J. Kuhner. Au programme : quatuor de L. Delcroix, sonate de G. Lauweryns, *l'Isle joyeuse* de C. Debussy ; première audition d'œuvres d'E. Chausson, V. Vreuls, M. de Seroux. — Le même jour, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, récital de piano par M. Norman Wilks.

Mercredi, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, récital de piano par M. Émil Sauer.

Vendredi, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, Lieder-Abend de M. Anton Van Rooy.

Dimanche 28, à 2 h. 1/2, salle Patria, sixième et dernier concert Ysaye sous la direction de M. F. Van der Stucken, avec le concours de M. Anton Van Rooy.

La quatrième séance du Quatuor Zimmer aura lieu le lundi 29, à 8 h. 1/2, à la salle de l'École allemande. Au programme : les quatuors en *mi bémol* de Mozart, en *fa majeur* (op. 59) de Beethoven et le quintette à deux violoncelles de Schubert avec le concours de M. Jacques Kuhner.

Le troisième concert de la Société J.-S. Bach aura lieu le mercredi 31, à 8 h. 1/2, Salle Patria. Au programme : cantates *Wachet auf* et *Ich armer Mensch* ; sonate pour violoncelle et piano ; Sinfonia de la cantate *Non sa che sia dolore* ; *Geistlichen Lieder* ; concerto à trois pianos en *ut* majeur. Exécutants : MM. George A. Walter, ténor ; Edouard Jacobs, violoncelliste ; M^{lle} L. Derscheid, MM. G. Minet et M. Laoureux, pianistes ; chœur et orchestre de la Société sous la direction de M. Albert Zimmer.

Le troisième concert du Conservatoire est fixé au 4 avril. Il sera consacré au *Samson* de Haendel (solistes : M^{lles} J. Lucey et Y. de Tréville). Le quatrième concert aura lieu le 2 mai. M. Tinel y fera exécuter des œuvres de Wagner avec le concours de M. Ernest Van Dyck, ainsi que la *Symphonie héroïque*, déjà entendue au premier concert.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Le Salon de la Libre Esthétique, au Musée moderne. Tous les jours de 10 à 5 heures. Le mardi après-midi, audition musicale.

Cercle artistique : MM. Emile Van Doren et Henri Roidot (clôture aujourd'hui). — Du 22 au 31, MM. Firmin Baes, Henri Ottevaere et Louis Reckelbus.

Salle Boute : le *Cercle des X* (de 10 à 5 heures).

Galerie Royale : M. Auguste Breugelmans.

Le Salon de l'Art Contemporain s'est ouvert le 13 mars, dans la Salle des Fêtes de la ville, place de Meir. Il sera fermé le dimanche 18 avril.

La section rétrospective est dominée par une magnifique exposition de l'œuvre de Carpeaux et comprend, en outre, les peintres Artan, Boulenger, Evenepoel et Lamorinière. Les artistes étrangers invités sont : MM. Cottet et Simon pour la France, MM. Arthur et Eugène Kampf et J. von Bulow pour l'Allemagne, M^{me} Suze Robertson-Bisschop pour la Hollande. Parmi les exposants belges, citons MM. Stobbaerts, Mellery, Claus, Baseleer, Verhaeren, Victor Hageman, Morren, M^{lle} Montigny, M. et M^{me} Wytzman, etc., etc.

Nous avons dit que les artistes protestent énergiquement contre le projet du gouvernement qui consiste à dissocier de l'Exposition de Bruxelles 1910 le Salon des Beaux-Arts en exilant celui-ci au Palais du Cinquantenaire. Afin d'atténuer le préjudice que ce projet leur causera, le ministre des Beaux-Arts cherche à attirer la foule au Cinquantenaire par quelque attraction de premier ordre, par un « clou » de taille à accrocher l'attention universelle. Il a imaginé à cet effet une Exposition rétrospective ressuscitant sous son aspect artistique et décoratif l'époque des archiducs. Des démarches seront faites auprès des gouvernements étrangers en vue d'obtenir le prêt de tableaux de

Rubens, Van Dyck, Teniers, etc. On réunira des tapisseries, des meubles, des bijoux, des armes, des portraits du temps.

Il est même question de compléter ce projet, certes d'un intérêt considérable, par l'organisation de fêtes et de cortèges rappelant les fastes brabançons sous le règne d'Albert et d'Isabelle. Des conciliabules ont lieu à ce sujet entre le ministre et M. De Mot, président du Comité exécutif de l'Exposition.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Liste d'acquisitions : A. BOCH, *Au jardin*. — ETHEL CARRICK, *la Promenade*. — A. JOLLY, *Figues et Raisins*. — GEORGES LEMMEN, *Dormeuse*. — EUGÈNE ZAK, *Breton*. — PIERRE CHRISTOPHE, *Pélican* (bronze). — J. POUPELET, *Lapin* (id.).

Comme les années précédentes, diverses associations artistiques sollicitent l'autorisation de visiter en groupe le Salon de la *Libre Esthétique*. Citons entre autres, parmi celles à qui cette autorisation a été accordée, le *Foyer intellectuel de Saint-Gilles*, l'*École professionnelle de typographie*, le *Cercle Kunst en Kennis* de Gand, formé des anciens élèves de l'Académie de cette ville, les élèves des cours supérieurs de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, etc.

Il n'est pas indifférent de constater l'intérêt croissant qui s'attache à ces Salons de combat, malgré l'hostilité qu'on leur suscite dans certains milieux incompréhensifs et réactionnaires. Le fait de voir les directeurs des Académies y envoyer leurs élèves est, à cet égard, significatif.

C'est vendredi prochain, à 5 heures, dans les salons du Cercle artistique, que sera offert à MM. Kufferath et Guidé, à l'occasion du renouvellement de leur privilège, le médaillon modelé à leur effigie par le sculpteur Devreese, ainsi qu'une adresse de félicitations signée par de nombreux amis, les membres du Collège échevinal, les commanditaires du théâtre, les compositeurs belges et étrangers accueillis à la Monnaie, etc.

Le médaillon sera remis en triple exemplaire (or, argent et bronze) aux héros de cette manifestation de sympathie, qui a pris une extension et une importance dépassant de beaucoup les prévisions de ses organisateurs.

La *Chronique* se paie spirituellement la tête du critique de l'*Indépendance* à propos des réflexions que lui inspire le Salon de la *Libre Esthétique*. Il paraît (nous l'avions oublié) que nous avions, l'an dernier, légèrement écornifflé cet éliacien : dès lors s'explique son ressentiment.

Mais l'in vraisemblable charabia qui lui sert de copie ne mérite qu'un sourire...

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple (Salle blanche), M. Maurice des Ombiaux lira des contes, extraits de ses œuvres.

Le théâtre de la Monnaie annonce pour jeudi prochain la première représentation de *la Habanera*, de M. Laparra.

La défense des « Ketjes ».

Parlant du groupe de M. Van der Stappen qui orne le Rond-point de l'Avenue Louise, un de nos confrères dit : « L'artiste nous montre le héros *aux prises terribles avec un athlète sérieux*... Or, savez-vous comment nos « ketjes », qui lisent peu Cladel, expliquent ce pugilat ? Ils se figurent que c'est un noyé qu'un sauveteur courageux a retiré des étangs d'Ixelles ! »

Si nos « Ketjes » ignorent Cladel, leur interprétation n'en est pas moins plus proche de la vérité que celle de notre confrère ! Le statuaire a représenté, en effet, dans son groupe *Arribial exhibant au peuple le cadavre d'Ompdrailles*. Il faut être quelque peu myope pour y voir une scène de « pugilat », un lutteur « aux prises terribles avec un adversaire sérieux »...

L'École de musique de Louvain, dirigée par M. Léon Du Bois, vient de donner son deuxième concert annuel. Au programme figurait la reprise de la *Fête de la Nation*, un des épisodes les plus caractéristiques de l'*Ile vierge*, la grande fresque symphonique écrite par Du Bois d'après le poème de Camille Lemonnier. Des

chœurs, des danses schématiques, un hymne aux fructifications de la terre d'un effet imposant alternent avec ampleur dans cette page qui par les rythmes et l'accent général évoque les grandes fêtes sacrées des anciens.

La salle a fait une ovation au compositeur, témoignant ainsi le désir, partagé par tous les amis de la musique, de voir bientôt l'œuvre portée sur une grande scène.

Nous avons eu, dimanche matin, dit l'*Express*, le plaisir d'entendre, au Musée Archéologique, une très intéressante causerie de M. le docteur Jorissenne sur « l'École de Lambert Lombart ». Ce sujet ne pouvait manquer d'attirer les amateurs d'art et les admirateurs du grand peintre que fut Lombart. M. Jorissenne a su, par ses paroles éloquentes, communiquer à ses auditeurs son enthousiasme et son admiration.

Il parla des élèves formés à l'école de Lombart : Franz Floris, le meilleur d'entre eux ; Suavius, le beau-frère de l'artiste ; Ramay, Guillaume Key, et d'autres encore, et caractérisa par quelques traits leurs procédés de peinture. Ces traits particuliers permettent de reconnaître leurs œuvres ; beaucoup de tableaux de ces élèves furent attribués pendant longtemps à Lombart, dont il ne reste en réalité aujourd'hui que très peu de toiles authentiques.

Il termina en déplorant — à juste titre — que le nom du grand artiste ne soit pas plus célèbre et qu'il n'ait pas dans sa ville natale soit une rue qui porte véritablement son nom, soit un monument commémoratif.

La *Gazette de Cologne* nous apporte les échos élogieux d'un concert consacré par M. Otto Neitzel, le professeur réputé du Conservatoire, à des œuvres nouvelles des Écoles belge, française et espagnole. M. Neitzel, qui trouva en MM. Eldering, Schwartz et Grutzmacher des partenaires dignes de lui, initia l'auditoire à la Sonate pour piano et violon de M. Victor Vreuls, dont les qualités rythmiques et mélodiques furent unanimement appréciées, aux trois poèmes pour piano : *Gaspard de la Nuit*, inspirés à M. Maurice Ravel par les œuvres inquiètes d'Aloysius Bertrand (M. Ricard Vinès les interprétera le 6 avril prochain à la *Libre Esthétique*) et à un quatuor pour piano et archets de M. J. Manèn, jeune compositeur et virtuose espagnol qui unit à une technique sûre un tempérament ardent et un instinct musical exceptionnel.

Il est intéressant de voir l'Allemagne, si protectionniste et si réactionnaire dans le domaine musical, s'ouvrir aux expressions nouvelles de l'art d'aujourd'hui.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par ÉMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

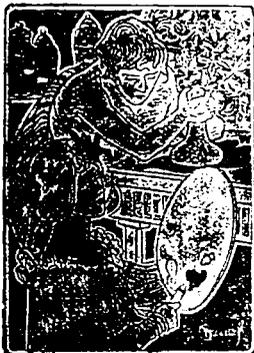
Prix : broché, 10 francs ; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE (ET ATELIERS) : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

VIENT DE PARAÎTRE :

Deux Poèmes de José Hennebicq

“ Les Cloches en la Nuit ” et “ Adieu ”

PAR

EUGÈNE-SAMUEL-HOLEMAN

(Chant et piano)

En vente chez J.-B. KATTO, éditeur, Bruxelles

Prix net : 3 francs chacun.

L'Intermédiaire de la Presse

lit, traduit, découpe tous les journaux et revues du monde et en adresse des extraits sur tous sujets et personnalités.

Bruxelles, 54, rue de l'Ermitage (Avenue Louise).

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile
BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro ; France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

A VENDRE D'OCCASION

Partitions pour piano et chant

RICHARD WAGNER. — Lohengrin (relié).

” Tannhäuser relié.

” Siegfried (broché).

W.-A. MOZART. — Les Noces de Figaro (relié).

J. MASSENET. — Marie-Magdeleine.

S'adresser au bureau de l'Art Moderne.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le Mardi 23 mars 1909 et 3 jours suivants

d'une importante réunion de

LIVRES, DESSINS ET ESTAMPES

provenant des collections

de feu M. Ch.-M. MAUS, Conseiller à la Cour d'appel de Bruxelles (fin)
et de feu MM. CAM. LAURENT, avocat à Charleroi et L. VAN NIEUWENHUYSE,
bibliophile brugeois (2^e partie).

La vente aura lieu à 4 heures précises par le ministère de l'huissier DE COX, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 1062 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition générale le samedi 20 Mars, de 10 h. à midi et de 2 h. à 5 h. (le catalogue servant de carte d'entrée) et partielle les jours des vacances, de 10 h. à midi.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Supplément à l'Art moderne du 21 mars 1909.



Salon de la Libre Esthétique.

MUSÉE DE PEINTURE MODERNE

DEUXIÈME AUDITION DE MUSIQUE NOUVELLE

Mardi 23 mars 1909, à 3 heures précises.

PROGRAMME

1. **Sonate pathétique** pour violon et piano. GEORGES LAUWERYS.
Moderato. — Largo ma non troppo. — Con moto.
MM. E. CHAUMONT et G. LAUWERYS.
2. **Marines** pour piano MAURICE DE SEROUX.
I. *La Sortie du Port.* — II. *Élégie.* —
III. *La Roche aux Mouettes.*
(Première audition)
M. LUCIEN LAMBOTTE.
3. { **L'Automne sur la Fagne** (JEAN DOMINIQUE) VICTOR VREULS.
 Sérénade italienne (P. BOURGET). ERNEST CHAUSSON.
(Première audition)
M^{lle} MARGUERITE ROLLET.
4. **L'Isle joyeuse** CLAUDE DEBUSSY.
M. LUCIEN LAMBOTTE.
5. **Quatuor** (op. 8) en *la mineur* pour violon, alto, violoncelle et piano (inédit). LÉON DELCROIX.
Assez animé. — Nocturne (modérément lent). — Intermède (assez vif). — Final (très animé).
MM. É. CHAUMONT, L. VAN HOUT,
J. KUHNER et L. LAMBOTTE.

PIANO ÉRARD

PRIX D'ENTRÉE : 3 FRANCS

L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Une Etape (Discours de M. Octave Maus). — La Habanera (O. M.). — Une belle tentative d'Art : *Représentation à Paris du Schauspielhaus de Dusseldorf* (Suite et fin) FRANCIS DE MIOMANDRE. — Camille Lemonnier en Russie. — A la Libre Esthétique : *Deuxième Concert* (Ch. V.). — Le Théâtre belge à l'Exposition de Bruxelles en 1910. — Notes de musique : *Le Récital Sauer au Cercle Artistique. Le Concert Durant* (Ch. V.). — Concerts. — Nécrologie : *Charles Conder*. — Petite Chronique.

UNE ÉTAPE

La cordiale manifestation de sympathie organisée en l'honneur de MM. Kufferath et Guidé rassembla avant-hier au Cercle artistique une foule nombreuse d'amis, — compositeurs, hommes de lettres, artistes, auxquels s'étaient joints le Bourgmestre de Bruxelles, les échevins, les commanditaires du théâtre, etc.

Chargé d'exprimer les sentiments de l'assemblée et de préciser la signification de la réunion, M. Octave Maus prononça l'allocution suivante :



CHERS DIRECTEURS,

Il y a neuf ans, nous vous vîmes avec allégresse prendre possession du navire qui porte les destinées de l'art lyrique, coiffer la casquette de capitaine et monter d'un pas ferme sur la dunette du commandement. Nous avons la certitude, nous vos amis et vos frères d'armes, que vos mains expertes et prudentes sauraient diriger le bâtiment entre les récifs et le conduire vers des ports de joie et de clarté. Vos goûts, votre intelligence, votre activité, votre jugement droit, vos connaissances multiples rassuraient ceux qu'aurait pu inquiéter cette témérité de confier à des artistes, — à un parfait musicien et à un pur homme de lettres, — des fonctions

que le sort réserve habituellement à des commerçants...

Aujourd'hui, après la longue traversée qui justifia nos espoirs et mûrit votre expérience, nous hissons sur les quais des drapeaux de fête.

Avec un empressement flatteur, sans même faire appel, selon l'usage, à des compétitions éventuelles, la Ville de Bruxelles vient de renouveler le privilège

qu'elle vous conféra en 1900. Permettez-nous de marquer d'un souvenir de gratitude cette date heureuse. La vie bruxelloise est si étroitement unie à celle du théâtre de la Monnaie que tout ce qui concerne celui-ci prend les proportions d'un événement civique. Je croyais n'avoir à vous féliciter qu'au nom d'un groupe d'amis, — de ceux qui suivent de près vos efforts, les familiers de votre hospitalière Maison. Mais les sentiments que ceux-ci tiennent à vous exprimer sont partagés par tant de cœurs battant à l'unisson des leurs que le cercle des manifestants s'est singulièrement élargi. A vos intimes se sont joints les membres du Collège échevinal, vos commanditaires, les compositeurs belges et étrangers que vous avez accueillis. De toutes parts, ce fut un concert de sympathies spontanées dont je suis heureux d'être l'écho.

C'est que chacun a constaté que vous savez allier à une administration habile un souci d'art qui classe le théâtre de la Monnaie au premier rang des grandes scènes lyriques de notre temps. Les modifications que vous avez apportées à la mise en scène des ouvrages du répertoire, vos constantes recherches, dans la mise au point des œuvres nouvelles, pour faire revivre par la vérité des décors, des costumes, des accessoires telle époque, telle civilisation abolie, la discipline que vous avez introduite dans les chœurs et la figuration, toutes ces initiatives qui contribuent à l'attrait esthétique de vos spectacles sont appréciées comme elles le méritent par ceux qui se rendent compte du continuel effort de volonté qu'elles nécessitent.

Dans un autre domaine, vous vous êtes acquis de nouveaux titres à notre sympathie. N'avez-vous pas spontanément, sans nulle obligation, majoré le traitement des modestes collaborateurs du théâtre? N'avez-vous pas créé et développé cette « Mutualité du petit personnel » qui est aujourd'hui la plus florissante du pays? Des cœurs généreux comme les vôtres pouvaient seuls concevoir cette œuvre de solidarité, inspirée par un sentiment démocratique trop rare dans les entreprises théâtrales.

Je n'entends évoquer ici que quelques-uns des motifs qui nous dictent notre démarche. Les autres, ceux qui proclament publiquement l'éclat et l'autorité de votre direction, sont trop connus pour que j'aie à les dénombrer. Les affiches de vos représentations, sur lesquelles alternent les noms des maîtres d'autrefois avec ceux d'aujourd'hui, les compositeurs les plus illustres des écoles étrangères avec les meilleurs de nos musiciens nationaux, sont plus éloquentes que ma parole. Qui d'entre nous n'a pas gardé le reconnaissant souvenir des hautes sensations d'art que dispensèrent vos belles reconstitutions d'*Alceste*, d'*Armide*, des *Iphigénie*? Qui ne se souvient avec émotion des soirées où fut réa-

lisé, par la représentation successive des *Troyens à Carthage* et de *la Prise de Troie*, le vœu ardent d'Hector Berlioz? Et cette formidable Tétralogie de Wagner, n'est-ce pas vous qui, les premiers sur une scène française, dès 1903, en réalisâtes l'exécution intégrale dans des conditions d'interprétation et de mise en scène qui ne laissèrent dans l'ombre aucune de ses beautés?

Les noms d'auteurs aimés, de nobles partitions affluent sur mes lèvres tandis que je songe aux créations par lesquelles s'illustra votre direction. C'est Vincent d'Indy et son *Étranger*; Ernest Chausson et *le Roi Arthur*; *Louise*, de Charpentier; *Pepila*, d'Albeniz; *Pelléas et Mélisande*, de Claude Debussy; *Sa'omé*, de Richard Strauss; *Ariane et Barbe-Bleue*, de Paul Dukas...

A côté de celles-là, combien d'autres œuvres, intéressantes à des titres divers : six partitions dues à l'inlassable fécondité de M. Massenet, quatre ouvrages de M. Messager, des opéras ou des ballets de Georges Pfeiffer, Poise, Leroux, Widor, Silver, Vidal, Ganne, Béon, Février, André Gailhard, Laparra, Puccini, Alfano, Jaques-Dalcroze, etc. Parmi les nôtres, la *Fiancée de la Mer* de Blockx, *Princesse Rayon-de-Soleil* et la *Captive* de Gilson, *Jean-Michel* et *Martille* d'Albert Dupuis, *Katharina* d'Edgard Tinel, des ballets de Rasse, Jacob, Agniez, Lauweryns. Au total, cinquante-huit ouvrages neufs, soit plus de six nouveautés par saison! Il n'est guère de théâtres lyriques qui offrent l'exemple d'une pareille activité.

Puisque je résume ici votre premier « novennat », qu'il me soit permis d'associer à vos deux noms celui du plus dévoué, du plus fidèle, du plus précieux de vos collaborateurs, de Sylvain Dupuis, le chef d'orchestre toujours à son poste, infatigable, miraculeux d'énergie et de santé, qui unit à une indiscutable compétence technique les qualités de compréhension et d'expression qui ne peuvent s'acquérir par le travail et que seule développe dans une nature d'artiste une âme musicale comme la sienne.

Mon cher Kufferath, mon cher Guidé, nous avons voulu, en vous apportant le témoignage de notre affectueuse reconnaissance, commémorer par un souvenir durable la première étape de votre fraternelle association. La double effigie fixée dans l'or, l'argent et le bronze par le burin délicat et sûr de Godefroid Devreese vous rappellera les années de lutttes, de labeur persévérant, et aussi d'enthousiasme et de triomphe qui ont cimenté à jamais votre mutuelle amitié.

Puisse-t-elle, en vous prouvant notre gratitude, affermir votre volonté aux heures de doute et la maintenir, inflexible, dans les sentiers de la Beauté. Des hommes de votre trempe trouvent leur récompense dans l'accord de leurs actes avec leur conscience d'artistes. Et c'est

avec raison qu'un des plus grands parmi les compositeurs de ce temps, Claude Debussy, écrivait à l'un de nous en lui transmettant son adhésion à la manifestation qui nous rassemble : « Il est indispensable que l'on manifeste en l'honneur de Kufferath et Guidé, et que cela soit un exemple durable pour les directeurs à venir. Ceux-ci y trouveront peut-être la leçon nécessaire de ce qu'aimer passionnément la musique est encore le meilleur moyen de durer dans la mémoire de ses contemporains ».

M. Kufferath répondit à ce discours en son nom et au nom de M. Guidé. Dans une improvisation pleine d'humour et de cœur, avec un tact parfait, il exprima l'émotion, la joie et la reconnaissance qu'il ressentait. En rappelant l'amitié qui le lie depuis l'enfance à celui qui avait été désigné pour prendre la parole, il évoqua les initiatives musicales successives qui, depuis Louis Brassin, Joseph Dupont et l'aurore du wagnérisme en Belgique, réunirent leurs goûts et leurs activités. « Malgré notre amour des ténérances harmoniques et des dissonances, dit-il spirituellement, il n'y eut jamais entre nous qu'une suite d'accords parfaits. »

M. Kufferath associa à l'hommage rendu à la direction M. Sylvain Dupuis et tous les collaborateurs du théâtre, sur lesquels il reporta modestement la grande part du bon travail artistique accompli.

Une heureuse nouvelle fut ensuite annoncée par M. F. Rotiers, président de l'Association de la Presse. A la demande d'un grand nombre de compositeurs et d'écrivains français, le Gouvernement de la République décerne à M. Kufferath la croix de chevalier de la Légion d'honneur. (M. Guidé fut, il y a quelques années, l'objet de la même distinction). On devine les applaudissements et les bravos qui accueillirent cette nouvelle.

Après la remise aux jubilaires des exemplaires du médaillon de M. Devreese, — dont tous les assistants vantèrent la ressemblance et le caractère artistique, — des réductions en or, en argent et en bronze de cette œuvre d'art et d'un album commémoratif, la cérémonie s'acheva en d'affectueuses conversations.

LA HABANERA

Les frères Laparra, le peintre et le musicien, inclinent vers une vision tragique. Le premier exposa au dernier Salon des Champs-Élysées une vaste composition, *le Piédestal*, qui montrait la figure symbolique d'un conquérant juché à cheval sur des monceaux de cadavres, tandis qu'à l'avant-plan pleuraient des veuves, des orphelins. Le second, en cette *Habanera* que vient de représenter le théâtre de la Monnaie, éclabousse de sang la fête casillane dont il déploie, au lever du rideau, le tableau ensoleillé.

Deux frères aiment la même femme. L'amour de Ramon l'aveugle jusqu'au meurtre. Il plante sa navaja dans le dos du

préféré, dont le spectre, un an après, avive les remords de l'assassin, lui enjoint de dévoiler l'auteur, demeuré inconnu, du crime à celle qui en fut l'instigatrice inconsciente, sous peine de la voir descendre à son tour au royaume des ténèbres. Au cimetière, sur la tombe même de la victime, Ramon tente le suprême aveu : mais les mots affreux s'arrêtent dans sa gorge. Le jour fuit, l'ombre enveloppe la sierra jusqu'à sa cime, des chants funèbres montent dans le crépuscule. Le délai prescrit par le fantôme est expiré, la menace s'accomplit : attirée par une invincible puissance, la fiancée de Pedro s'incline vers la dalle et meurt tandis que Ramon s'enfonce dans la nuit de l'épouvante et du désespoir.

Conte ou légende, ce sujet macabre ne manque pas de farouche grandeur, encore qu'on en puisse regretter le caractère artificiel et l'allure mélodramatique. C'est l'accession au théâtre lyrique des spectacles d'horreur qui ont fait la fortune du Grand-Guignol. Le drame, au surplus, semble n'être dans *la Habanera* qu'un prétexte à fixer en tons vigoureux, en oppositions violentes, des tableaux de mœurs rustiques, et ceux-ci forment, étudiés sur le vif par un artiste scrupuleux et réceptif, l'intérêt principal de son œuvre. C'est à les peindre fidèlement dans leur réalisme âpre et brutal, à en exprimer le bouillonnement de vie, le caractère sauvage, l'odeur de cierges et de sang que s'est efforcé M. Laparra par un accord de toutes les ressources que lui offrait le théâtre. Envisagée à ce point de vue, *la Habanera* a réalisé ses intentions.

Aux joliessees pittoresques et conventionnelles d'une Espagne de roman M. Laparra substitue l'Ibérie des passions véhémentes, des rixes sanglantes, des superstitions, de l'ignorance, de la crédulité; le pays tragique où des Christs tordus et grimaçants s'érigent en des paysages convulsés, où des églises sombres s'emplissent de femmes voilées de noir, où la plaine aride et revêche isole les villages oubliés par la civilisation. Cette Espagne-là, celle de Zurbaran et du Greco, de Ribera, de Goya et aussi de Dario de Regoyos, qui l'évoqua de façon saisissante dans ses illustrations pour *l'España negra* d'Emile Verhaeren (1), c'est celle que projette sur l'écran des décors, dans la lumière crue ou blafarde d'un jour surchauffé ou d'une nuit lunaire, le musicien-peintre-dramaturge, avec le concours d'une direction théâtrale qui a merveilleusement compris sa pensée.

L'union étroite des sites avec l'humanité fruste qui s'y ment, avec l'action qu'ils encadrent, donne à cette esquisse, qui relève tout autant (et même plus) des arts graphiques que de la musique, une saveur assez neuve. Mais il est difficile d'y voir plus qu'une ébauche, que l'étude prestement brossée « au motif » en vue d'un tableau mûri et définitif. Musicalement, l'œuvre est faible, mais peut-être l'auteur a-t-il volontairement sacrifié tout développement symphonique à la volonté de maintenir un « équilibre rigoureux entre les divers éléments qui concourent à son dessein. La partition est bâtie sur quelques thèmes de danse que relie la « habanera » tragique, et le prélude de l'œuvre, de même que ses interludes, ne sont que de brefs exposés des idées musicales qui soulignent le récit. Celui-ci est coupé de cris, d'interjections, de « parlés », dont l'emploi jure avec l'esthétique du drame lyrique telle que nous la concevons. A défaut de finesse (la lourdeur et la gaucherie de l'orchestre étonnent chez un musicien de notre époque), la *Habanera* a du mouvement, de la fougue, une vie trépidante qui décèlent chez son auteur un indéniable tempérament dramatique et une personnalité distincte.

L'œuvre fut, malgré ses difficultés d'interprétation, jouée d'une façon remarquable par une troupe homogène qui apporta à l'exécution vocale tout le brio et la volubilité nécessaires. A sa tête, M^{lle} Lucey, qui a composé en véritable artiste le personnage de Pilar, MM. Bourbon, Saldou et La Taste. Si l'orchestre couvre parfois les voix, il n'en faut pas, croyons-nous, rendre responsable M. Dupuis, qui préside avec autorité à cette bataille sonore, mais M. Laparra lui-même, dont l'écriture a des maladresses.

Les décors de M. Delescluze ont beaucoup de caractère et la mise en scène, animée et fort bien réglée, suffirait à intéresser la foule.

(1) Barcelona, Imprinta de Pedro Ortega, 1899.

* * *

Le spectacle commençait par le *Tableau parlant* de Grétry, dont l'ingénuité littéraire et musicale offrait avec le terrifiant épisode lyrique de M. Laparra un contraste complet. On a écouté avec sympathie M^{lles} L. Dupré et Eyreams égrener d'une voix harmonieuse leurs vocalises, M. Dua chanter en musicien consommé le récit du voyage de Pierrot; et la bonne humeur joviale de M. Caisso a divertit les spectateurs, que les longueurs d'un dialogue désuet ont quelque peu lassés. La scène finale du *Tableau parlant*, — celle qui justifie son titre, — est amusante; mais il faut acheter le plaisir qu'on ressent à l'écouter par une rançon de patience qui parut lourde à quelques uns. M. G. Lauveryns dirigea l'orchestre en musicien sûr et attentif.

O. M.

UNE BELLE TENTATIVE D'ART

Représentation à Paris du Schauspielhaus de Dusseldorf (1).

L'intelligence, la volonté, l'érudition, dont la présence est indiscutable dans la troupe de Dusseldorf, auraient certes expliqué à peu près tout ce qu'elle a fait, tout, sauf la vie et le mouvement qu'elle y a mis. Oui, c'est la réflexion qui a imposé le choix de ces décors simplifiés, *poussés* dans le sens décoratif (l'étymologie elle-même ne l'indique-t-elle pas, qui m'oblige à cette assonance?), c'est une suite logique de raisonnements qui en a éliminé tout l'accessoire — l'éphémère et l'inutile — tout ce qui distrairait l'intérêt du spectateur de l'action essentielle; oui, mais tout cela n'aurait abouti qu'à une œuvre morte, froide et ennuyeuse si l'enthousiasme de l'acteur, croyant à sa mission d'artiste et à la beauté de ce qu'il joue, ne remplissait pas ce décor, n'en animait les vides architectures. Et de tout ainsi. Cette remarque peut s'étendre à la composition des personnages, à leur diction, à leurs déguisements, aux moindres détails de ces représentations.

Ces hommes et ces femmes, qui la plupart ne sont pas acteurs de profession mais qui, intelligents et lettrés, se sont réunis pour jouer de belles choses, ont la foi et la passion. Et cela explique que le moindre d'entre eux soit un excellent comédien. Quant à M. Lindemann et à sa femme, ce sont de grands acteurs, simplement, avec ce quelque chose en plus que donnent l'enthousiasme et le désintéressement de toute vanité.

M^{me} Louise Dumont, qui joue *Medea* en grande tragédienne, se montre la plus fine comédienne dans le rôle d'*Hedda Gabler*, par exemple. Ce n'est pas son personnage qu'elle transforme, mais sa personne. Jamais une actrice française ne consentirait à sacrifier ainsi sa figure: il faut toujours qu'on la reconnaisse, elle et son sourire célèbre, dans tous ses rôles. M^{me} Louise Dumont considère sa personne comme une chose indifférente, comme une matière plastique à modeler chaque fois d'une autre manière. Et elle y arrive d'ailleurs avec un art si consommé que tout d'elle-même, d'un soir à l'autre, est méconnaissable jusqu'aux traits que l'on tient pour les plus immuables d'une figure, jusqu'à son profil même.

Et M. Gustave Lindemann est mieux qu'un metteur en scène de premier ordre, c'est un acteur étonnant. Je n'ai jamais vu composer un rôle comme à lui. Chez nous, le moins vaniteux des comédiens ne peut se défaire de ce je ne sais quoi d'artificiel et d'exagéré qui gâte sa diction, ses gestes, son costume. Il hausse toujours un peu le ton, il est toujours un peu plus élégant qu'il ne conviendrait, il accentue toujours au delà de cette célèbre mesure dont il fait tant de cas sans en connaître les secrets. Mais M. Lindemann joue comme s'il vivait, et il arrive à nous faire tout deviner du passé, des habitudes, des pensées quotidiennes des personnages qu'il représente par des riens, par des gestes inachevés, par une certaine manière de marcher, de toucher des

objets, de rentrer, de sortir, de s'habiller, de fumer. Cela est si discret qu'on n'y pense pas si l'on suit la pièce, mais si parfait en même temps qu'on en demeure étonné lorsqu'on l'examine en particulier.

Et que dire des autres, car le plus *compare* mérite l'attention, que dire de M. Otto Stoeckel qui trouve moyen d'incarner des héros aussi divers que le père de l'homme, dans la pièce d'Andréiew, le mélancolique et romanesque prince Oranaro dans la fantaisie de Goethe, et le pasteur Manders et Loevborg respectivement dans les *Revenants* et dans *Hedda Gabler*, sans qu'on le reconnaisse jamais, tant il est habile à transformer sa personne et ses gestes et sa diction? Compliment d'ailleurs qu'on peut leur adresser à tous, à M. Franz Everth comme à M^{lle} Elsa Valéry et à M^{lle} Kathe Rosenberg.

J'ai parlé tout à l'heure de la leçon qu'on pourrait tirer de ces représentations. Cette leçon me paraît comporter deux parties assez distinctes.

La première regarderait le choix des sujets. Il n'y a à se le dissimuler que les pièces que l'on joue aujourd'hui en France attestent un idéal lamentable, un idéal de vaudevillistes et de pornographes que tous les soins de la mise en scène n'arrivent pas à dissimuler et sur la qualité duquel tous les *bluffs* de la réclame payée, des grands couturiers et des snobs ne donnent le change à personne.

Cette troupe de Dusseldorf, remarquez-le bien, n'est qu'une troupe de province, et il paraît qu'elle n'est pas la-bas la seule. Si la qualité des spectacles choisis par cette troupe de province nous faisait un peu honte sur la qualité de ceux que choisissent les directeurs de notre capitale, si les critiques dramatiques, au lieu de faire preuve de la basse indulgence qu'ils témoignent à l'égard de cette basse production rappelaient impitoyablement et obstinément les exemples qui nous viennent de l'étranger, nous n'assisterions pas à cette navrante décadence de notre théâtre, juste bon tout au plus à amuser des rastas en tournée, prétentieux et creux quand il est social, équivoque et pornographique quand il est léger, bête à pleurer quand il est de bonne compagnie.

A défaut de cela, qui semble bien impossible, et dont il faut, je crois, désespérer, est-ce que les acteurs d'ici ne pourraient pas faire leur profit de cette autre partie de la leçon, celle qui concerne l'interprétation? Est-ce qu'au lieu de jouer pour eux, pour le photographe et le cachet, ils ne pourraient un peu jouer en l'honneur de ce qu'ils jouent, pour le plus grand intérêt de l'action qu'ils trahissent? Et les directeurs, et les costumiers, et les metteurs en scène, et les décorateurs n'auraient-ils pas pu aller faire un petit tour à Marigny, ces jours derniers, y apprendre les éléments du métier respectif qu'ils ignorent si grossièrement? Mais si j'en juge par l'accueil de la critique des journaux, par le sourire niais et l'air stupéfait et gêné que j'ai vu à quelques cabotines et cabotins célèbres épars dans la salle, il faut désespérer de cela aussi. Le plus fort, c'est que tous ces gens-là, qui ont une mentalité de modistes, se défendraient en alléguant le patriotisme, affectant de croire à l'invasion pacifique étrangère, à la perte de notre gracieux idéal français si nous devenions lourds et sérieux.

Et cependant, il ne s'agirait pas de perdre nos qualités, mais bien de les retrouver. La figure d'une vieille courtisane peinte de fard n'est-ce pas une figure fraîche et voilà bien longtemps que nous oublions notre si beau rôle historique de novateurs intellectuels pour maquiller et rafistoler des vaudevilles avachis. Certes cette troupe allemande n'est pas venue pour nous humilier, ni pour apprendre à nos cabots les secrets de l'art dramatique, elle qui, très gentiment, avec une bonne grâce et une bonne humeur charmantes a consacré une soirée à celui des poètes allemands qui a le plus raillé l'Allemagne au profit de la France. Mais cela n'en est que plus caractéristique. Il est très triste de penser que ce soient des étrangers — et ceux-mêmes dont nous moquions le plus les tentatives esthétiques, — qui nous donnent cette leçon involontaire.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Camille Lemonnier en Russie.

Un fait assez extraordinaire, tout à l'honneur de nos lettres, se produit en ce moment en Russie.

Trois maisons d'édition, l'une à Moscou et les deux autres à Saint-Petersbourg, lancent concurremment l'œuvre de Camille Lemonnier traduit en russe. Les premiers volumes publiés par l'éditeur de Moscou sont un recueil de contes, l'*Hystérique* et *Happe-Chair*. L'une des deux maisons de Saint-Petersbourg fait paraître d'abord le *Mâle*, le *Mort* et le *Possédé*. Enfin le troisième éditeur annonce la publication en bloc de l'œuvre total (romans et nouvelles) en quarante volumes.

Chacune des maisons faisant, pour sa part, un tirage minimum de 10.000 exemplaires par livre, c'est un chiffre de 6 à 700.000 exemplaires qu'atteindra cette énorme circulation, la plus forte qu'aurait connue en Russie les écrivains de langue française, avec Zola et Maupassant.

Nous avons sous les yeux la nomenclature des titres dans l'une des deux éditions de Saint-Petersbourg. Il est curieux d'y voir défigurer le *Mort* en l'*Horreur de la vie de campagne*, les *Charniers* en *Chair à canon*, le *Bon Amour* en l'*Amour gratuit*, etc.

Chacune des trois éditions sont accompagnées d'une étude générale sur l'œuvre de l'écrivain. Celle qui précède les *Contes* (Moscou) ne trahit qu'une connaissance fort imparfaite de notre littérature. Un excellent et très au courant de la littérature générale et qui s'est chargé de la traduction de plusieurs des romans, M. Michel de Grodzki, remettra sans doute dans son introduction à l'une des éditions de Saint-Petersbourg les choses sous leur vrai jour.

Par malheur, la grande attention qui va se faire autour de l'œuvre de Camille Lemonnier profitera plus à sa gloire qu'à ses intérêts. La Russie n'ayant pas adhéré à la législation sur les droits d'auteur, les éditeurs échappent à toute revendication de la part des auteurs. Un éditeur de là-bas peut tirer des millions d'exemplaires, qui naturellement l'enrichissent, sans avoir un kopek à payer à l'auteur!

Pourquoi ne pas reprendre l'idée d'un vaste mouvement collectif de protestation comme il en a été question en France lors des démarches faites par le président de la Société des gens de lettres de Paris auprès des pouvoirs de l'Empire? On assure que le tsar n'y serait pas insensible.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Deuxième Concert.

On ne peut reprocher au directeur de la *Libre Esthétique* de faire fi de la musique belge quand on considère que ses deux premiers concerts ont été consacrés en majeure partie à des jeunes compositeurs d'ici. Voici qu'après le quatuor de M. Jongen (1), exécuté à la première matinée, il nous a été donné de faire connaissance avec une sonate pour piano et violon de M. Lauweryns et avec un quatuor pour piano et cordes de M. Delcroix. De ce dernier, nous avons déjà eu l'occasion d'entendre l'an passé à la *Libre Esthétique* une œuvre de date plus récente, un trio d'allure légère et distinguée (2).

Le quatuor (op. 8) nous a moins plu. Certes, il contient en germe les qualités de charme et d'élégance qui caractérisent le trio, mais il est plus compacte, moins concis et n'a pas le même équilibre. A part cette critique, le deuxième mouvement (*Nocturne*) est empreint d'une poésie rêveuse et tendre qui se fait, par instants, suavement passionnée, et l'*Intermède*, avec son motif rythmique conçu dans une tonalité grégorienne, a les allures et l'esprit d'un fort joli *scherzo*.

La *Sonate pathétique* de M. Lauweryns est une œuvre plus solide et plus mûre, malgré son extrême jeunesse, que le quatuor de M. Delcroix. Fortement charpentée et très violonistique, elle se

(1) Voir l'*Art moderne* du 21 mars 1909.

(2) Voir l'*Art moderne* du 29 mars 1908.

ressent de l'influence de Lekeu, surtout dans son deuxième mouvement (*largo ma non troppo*), mais parvient néanmoins à s'en libérer et à donner l'impression d'une personnalité naissante. J'apprécie beaucoup les beaux élans lyriques du premier mouvement, ainsi que le rythme décidé et la belle matière musicale du final; mais la *largo* me plaît encore plus, par sa profondeur de sentiment et par sa belle atmosphère romantique.

La sonate de M. Lauweryns éditée par l'auteur et par M. Chaumont; le quatuor de M. Delcroix par MM. Chaumont, Van Hout, Kuhner et Lucien Lambotte. Exécution en tous points excellente.

M. Lambotte, jeune pianiste belge récemment sorti de la *Schola Cantorum* de Paris et actuellement professeur à l'École des Roches, a interprété en outre une suite, *Marines*, de M. Maurice de Seroux, dont le troisième morceau, *la Roche aux Mouettes*, est particulièrement évocatif, et l'*Isle joyeuse* de Claude Debussy.

La partie vocale du programme était confiée à M^{lle} Marguerite Rollet, qui unit à un talent expressif une musicalité parfaite. M^{lle} Rollet a chanté avec un profond sentiment un poème descriptif, l'*Automne sur la Fugne*, de Jean Dominique, dont la musique de M. V. Vreuls traduit avec intensité la mélancolie et le charme agreste. Elle a fait applaudir également la *Sérénade italienne* de Chausson et deux mélodies de M. Debussy, le *Colloque sentimental* et le *Rondel de Charles d'Orléans*, complaisamment ajoutées au programme.

CH. V.

Le Théâtre belge à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

Conclusion d'un excellent article de M. Gérard Harry dans *La Chronique* :

« Il faudrait du neuf quand même pour l'Exposition de 1910, si nous voulons qu'elle ne se passe pas exclusivement en famille, et l'admirable poète Iwan Gilkin croit en avoir trouvé. Il m'esquissait hier le programme de toute une saison de théâtre belge à organiser avec encouragement pécuniaire des pouvoirs publics, pour montrer aux visiteurs exotiques et provinciaux de la World's Fair la simultanéité de nos progrès intellectuels avec nos progrès matériels, et doter Bruxelles d'une de ces attractions qui la tiraient de son habituelle maladie du sommeil estivale. On n'aurait que l'embarras du choix parmi les œuvres belges qui apporteraient leur fraîche saveur au public étranger blasé de ses spectacles ordinaires. Le superbe *Clotilde* de Verhaeren serait presque de l'inédit encore pour des milliers de Belges, pour nos voisins de France et d'Allemagne, de même l'*Aglavaine et Sélysette* de Maeterlinck; le *Savonarole* de Gilkin (dont, par parenthèse, il est question de monter à la Monnaie l'audacieux *Prométhée*, ouvrage de musique de scène par Gilson); les *Étapes* de Van Zype; l'*Imposteur magnanime* d'Eekhoud, Spaak et Van Offel — on ajoute même Lemonnier — préparent des œuvres nouvelles qui seraient en l'occurrence des éléments de haut ragoût, avec quelques actes de Valère Gille, Morisseaux et Liebrecht — lequel tire actuellement de l'*Uilenspiegel* de Decoster une pièce qui serait de circonstance aussi en prêtant la vie du dialogue à cette sorte de « Bible nationale ». La *Princesse Maleine*, qui n'a jamais vu les feux de la rampe, serait un véritable clou. Iwan Gilkin s'effraye des difficultés qu'elle susciterait, avec ses changements de tableaux aussi brusques et fréquents que dans le théâtre shakespearien. Mais pourquoi ne pas tirer parti de ces complications mêmes et faire quelque chose de fortement original en ressuscitant le fruste décor du grand Will : de simples écriteaux indiquant, devant des quinquets, et avec du public sur la scène, le lieu de chaque phase du drame. Gorgé du luxe des décors modernes, un public cosmopolite s'amuserait infiniment de cette reconstitution du théâtre primitif comme le palais se plaît aux mets simples, presque ingénu, après un long régime de plats épicés.

Dans tous les cas, nous avons un théâtre à nous, dont les gau-



cherie- techniques mêmes reposent des pièces monotone- ment parfaites du répertoire courant et qui, bien représentées, éveillaient les curiosités des publics du dehors, comme tout ce qui est autre que ce qu'ils voient et montent chez eux. On se passionne pour la Zélande rien qu'à cause du prestige des costumes de ses habitants, si différents du banal uniforme universel. Notre costume intellectuel, figuré par notre théâtre si peu ou si mal connu, aurait le même pouvoir d'attrance... Voilà l'idée de Gilkin, que je fais mienne, et dont nous ne disputerons même pas l'initiative à ceux qui la réaliseraient — la recherche de la paternité étant interdite... et puis qu'importe le père, si l'enfant est viable et beau?»

On ne peut qu'approuver cette idée et souhaiter qu'elle aboutisse.

NOTES DE MUSIQUE

Le Récital Sauer au Cercle artistique.

M. Sauer est un grand pianiste et un grand artiste. Sa technique et son interprétation me donnent une satisfaction complète et je ne vois aucune critique à y faire. Son répertoire, trop exclusivement romantique, ne me plaît pas toujours, mais, cette question de goût personnel mise à part, je dois reconnaître que rarement il m'est donné d'écouter de la musique de piano avec un plaisir semblable à celui qu'il me fait goûter. C'est qu'il comprend à merveille ce qu'il joue et il le rend avec une conscience et un amour qui font que rien de ce qu'il doit faire par son instrument n'est sacrifié ou ne reste dans l'ombre.

On peut trouver que la manière dont M. Cortot interprète le Concerto d'orgue en ré mineur — transcrit pour piano — de W.-F. Bach est plus logique que celle de M. Sauer, parce qu'elle ne perd pas un instant de vue les sonorités de l'orgue et qu'elle tente de les évoquer au moyen du piano; mais il est impossible de ne pas être également ému par l'exécution moins austère mais plus chaleureuse du pianiste allemand. Une même œuvre n'est-elle pas susceptible de diverses interprétations?

M. Sauer a donné de la bonne vieille *Sonate pathétique* de Beethoven une version toute rajeunie, tout illuminée; le *Rondo* final a été pour lui l'occasion d'un succès très mérité.

Puis sont venus des morceaux divers de Mendelssohn, Schumann, Brahms, Chopin, etc. Tout cela fut rendu délicieusement, sans une faute de goût, avec un charme exquis... Belle et bonne soirée qui comptera parmi les meilleures du Cercle.

Le Concert Durant.

C'était une grosse entreprise que celle de mettre sur pied une œuvre aussi difficile d'exécution que le *Requiem* de Brahms. Grâce au concours du chœur mixte de M. Carpay et de deux solistes excellents, M^{lle} Beaumont et M. Bouilliez, M. Durant s'est tiré d'affaire avec honneur. Ce *Requiem* est l'une des plus belles compositions de Brahms et c'est peut-être la plus noblement pensée de toutes. Elle a, par son sujet et, à certains égards, par sa réalisation, de l'analogie avec les *Béatitudes*; mais « ses » beautés, si nombreuses qu'elles en deviennent parfois monotones, ne peuvent rivaliser avec « la » beauté radieuse et l'originalité du chef-d'œuvre de Franck. Quoi qu'il en soit, le *Requiem* mérite le plus grand respect par son austère gravité et par le souffle de poésie biblique qui le traverse. Il est, au surplus, très intéressant de forme et de facture, et occupe, à ce point de vue, une place tout à fait à part dans l'histoire de la musique religieuse.

Le programme de M. Durant comportait une autre œuvre importante, *La Cène des Apôtres*, de Wagner, dont l'exécution avait été assumée par *La Musicale* de Dison, chœur d'hommes dirigé par M. Voncken. Cette « scène biblique » n'a pas la beauté qu'on pourrait lui supposer, étant donné qu'elle est à peu près contemporaine de *Tannhäuser*. Elle se souvient encore trop de *Rienzi*, ce qui l'affecte, en plus d'un passage, d'un certain manque de noblesse. Il s'y trouve notamment un endroit où le Saint-Esprit se met à... gu... d'une manière bien peu édifiante...

La Musicale donne à la *Cène des Apôtres* une interprétation d'une littéralité trop absolue, qui accentue ses défauts et lui enlève toute souplesse.

CH. V.

CONCERTS

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, Salle Patria, sixième Concert Ysaye sous la direction de M. Frank Van der Stucken avec le concours de M. Anton Van Rooy. Au programme : Ouverture d'*Égmont* (Beethoven), Symphonie n° 1 (Brahms), air de *Hans Heiling* (Marschner), Thème et Variations de la Suite n° 3 (Tchaïkowsky), les *Adieux de Wotan* (Wagner).

Mardi, à 3 heures, troisième audition de musique nouvelle à la *Libre Esthétique* avec le concours de M^{mes} Marguerite Rollet et Blanche Selva, de MM. Vincent d'Indy, Pierre de Bréville, Émile Chaumont et Fernand Piérard. Première audition de la Sonate pour piano et violon de M. Albert Roussel, de pièces pour piano de MM. Ch. Bordes, de Séverac et Albeniz, de mélodies de MM. P. de Bréville et R. de Castéra; *Fantaisie pour hautbois* de M. Vincent d'Indy. — Le même jour, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, la *Danse*, par M. Achille Segard, avec illustrations chorégraphiques par M^{lles} Chasles et Meunier, de l'Opéra. Au piano : M. Minet.

Mercredi, à 8 h. 1/2, Salle Patria, troisième Concert de la Société J.-S. Bach sous la direction de M. Albert Zimmer, avec le concours de MM. George A. Walker et Ed. Jacobs, M^{lle} L. Derscheid, MM. G. Minet et Laoureux.

Par suite de circonstances imprévues, la quatrième séance du Quatuor Zimmer annoncée pour le 29 mars est remise au vendredi 2 avril, à 8 h. 1/2 heures, à la salle de l'École allemande.

Le concert annuel de la Société de musique de Tournai aura lieu le dimanche 18 avril, à 2 heures, à la Halle aux Draps. On y exécutera, pour la première fois en langue française, *Sainte Ludmille*, oratorio en trois parties pour soli, chœur, orgue et orchestre, d'Anton Dvorak. Solistes : M^{mes} Hamburger et Philippi, MM. Plamondon et Frölich. Répétition générale la veille, à 8 heures.

NÉCROLOGIE

Charles Conder.

Nous apprenons à regret la nouvelle de la mort d'un peintre anglais dont on apprécia à Bruxelles, au Salon de la *Libre Esthétique* (1902), et à Paris, aux Expositions de la Société Nationale des Beaux-Arts et dans diverses expositions particulières, l'art délicat, teinté à la fois de modernisme et d'un reflet de l'imagination aristocratique des maîtres du XVIII^e siècle.

Charles Conder, qui affectionnait Watteau, groupait dans des parcs de rêve des figures féminines d'une grâce languie. Il peignait sur soie d'élégants panneaux décoratifs (les plus beaux furent ceux qu'il exécuta pour M. Bing, à l'Art nouveau), des éventails, des écrans. Ses tableaux, qui évoquaient les *Fêtes galantes* de Verlaine, unissaient l'intimité du sentiment à l'harmonie d'un coloris estompé, tout en nuances. Né à Londres en 1870, il passa sa jeunesse aux Indes et en Australie. Un séjour prolongé aux environs de Paris, à la Roche-Guyon, dans une modeste auberge où il laissa un certain nombre de ses œuvres, le mit en contact avec la plupart des membres de la Société Nationale, qui l'éluèrent associé. Marié depuis quelques années, il s'était fixé définitivement en Angleterre, où il a succombé le mois dernier.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Le Salon de la Libre Esthétique, au Musée moderne. Tous les jours de 10 à 5 heures. Le mardi à 3 heures, audition musicale.

Cercle artistique : MM. Firmin Baes, Henri Ottevaere et Louis Reckelbus.

Galerie Royale : M. Auguste Breugelmans. — Demain, à 2 h. 1/2, ouverture de l'exposition de M^{me} Ch. Hynderick.

ANVERS : *Salon de l'Art contemporain*.

GAND (Cercle artistique) : MM. V. de Sadeleer, M. Huys et K. Lateur.

Le Cercle d'Art de Cureghem-Anderlecht inaugurera le 4 avril prochain, à 10 heures, sa troisième exposition annuelle.

Le comité constitué pour commémorer le souvenir d'Isidore Verheyden a résolu, comme on sait, de consacrer les sommes recueillies à l'institution d'un « Prix Verheyden ». Ce prix sera fondé à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles, dans la classe que le maître a dirigée; il sera destiné à récompenser la meilleure figure dans le paysage.

Des listes de souscription sont déposées au Cercle artistique. Avant de les clôturer, le comité fait un dernier appel à ceux qui voudraient participer à cette manifestation.

M. Ernest Van Dyck, qui devait chanter des œuvres de Wagner aux concerts du Conservatoire, part pour la Hongrie et laisse M. Tinel en tête à tête avec *Samson*. Aussi cet oratorio sera-t-il servi deux fois de suite aux abonnés, les 4 et 25 avril. A ceux qui trouveraient que les programmes manquent de variété, le directeur pourra répondre qu'il est dans les traditions de la Maison de faire du même sac plusieurs moutures. Mais on était en droit d'espérer mieux de la nouvelle direction.

Les dernières conférences de M. Hamon sur *Bernard Shaw et son Théâtre* auront lieu à l'Université Nouvelle (67, rue de la Concorde) les lundi 29, mardi 30 et mercredi 31 mars, à 5 heures.

Le jury chargé de décerner le prix quinquennal de littérature dramatique a commencé ses travaux. Dès à présent, le choix du jury semble devoir se circonscrire entre deux œuvres : *Savonarole*, le beau drame de M. Ivan Gilkin, et *Kaatje*, la pièce en vers de M. Paul Spaak.

Le Grand-Duché de Luxembourg a décidé de participer officiellement à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

Le Commissaire Général du Grand-Duché vient d'être désigné en la personne de M. Léon Metz, Président de la Chambre de Commerce du Grand-Duché, membre de la Chambre des Députés, qui aura comme adjoints : MM. Léon Kauffman, conseiller du Gouvernement, et Victor Dondelinger, ingénieur des mines.

Le siège officiel du Commissariat sera établi à Luxembourg, en l'hôtel du Gouvernement.

Une matinée de gala sera donnée au théâtre du Parc le vendredi 2 avril, à 3 heures, sous les auspices de la *Semaine littéraire et artistique*, avec le concours de M. Jean Richepin, de M^{lle} Rosita Maury, de MM. Noté et G. Lauweryns.

On annonce que M^{lle} Croiza chantera le 10 mai, à Louvain, à l'occasion des fêtes jubilaires de l'Université, le rôle de Katharina en *flamand*.

M^{lle} Croiza a toutes les bonnes volontés. Et certes cette délicieuse cantatrice, née d'une mère italienne et d'un père américain d'origine irlandaise, est capable, en s'appliquant, de chanter fort correctement : « Wie gij ook zijt, ik heb u welgekomen! 'K Heb, waar der wijsheid zon haar bloemen stooft, mij aan het gretig plukken afgesloofd », etc. Mais est-ce qu'on ne comprend vraiment plus le français à l'Université de Louvain? C'est un peu inquiétant pour l'enseignement qu'on y donne.

Nous avons annoncé que M^{me} Georgette Leblanc devait chanter à Rouen, au Théâtre des Arts, le *Mefistofele* de Boito. Le succès qui a accueilli cette création a été décisif. Le *Journal de Rouen* dit entre autres : « Ce qu'il faut particulièrement admirer en cette cantatrice, c'est son talent de composition; son personnage est admirablement étudié et elle ne saurait rien laisser au hasard. A l'acte du Jardin elle fut bien « la fillette du village » révée par le librettiste, comme à la scène de la Prison elle fut la pauvre folle chez qui la vue de Faust fait naître un moment de lucidité; tout cet acte de la prison, M^{me} Georgette Leblanc l'a chanté avec une émotion profonde qui a produit un effet dramatique intense; aussi l'assistance lui a-t-elle fait à la fin de l'acte une chaleureuse ovation.

A l'acte de la Grèce, M^{me} Georgette Leblanc a fait admirer ses superbes attitudes et de nouveaux rappels l'ont accueillie à la chute du rideau. »

Même note élogieuse dans la *Dépêche* : « Disons tout de suite que M^{me} Georgette Leblanc a obtenu non pas un succès, mais un véritable triomphe. Après la scène de la prison on a relevé le rideau trois fois devant les applaudissements enthousiastes et unanimes des spectateurs.

L'interprétation des deux rôles du *Mefistofele*, Marguerite et Hélène, par l'admirable artiste que nous avons eu le bonheur d'entendre et de voir offrir à la fois une joie supérieure et un enseignement.

Quand vous entendrez, à votre tour, M^{me} Georgette Leblanc, vous apprendrez comment une œuvre d'un intérêt musical en somme médiocre peut être défendue par une grande artiste.

M^{me} Georgette Leblanc a une diction merveilleuse, des gestes et des attitudes si expressifs qu'ils sont à eux seuls tout un langage; une voix, une science du chant, une entente pour ainsi dire instinctive et géniale du théâtre.

C'est admirable de voir ce qu'elle fait de ce médiocre tableau du Jardin de Dame Marthe. On oublie la pauvreté musicale de la partition de Boito.

Mais c'est surtout à la scène de la Prison (la meilleure peut-être au point de vue vocal de toute la partition) que M^{me} Georgette Leblanc s'est révélée. Ceux qui l'ont entendue emportent de cette scène un souvenir inoubliable. La divagation de la pauvre Marguerite, faite d'horreur, de remords, de tendresse encore, de joie enfantine, de misères physiques, elle l'a chantée avec une expression extraordinaire.

Enfin, dans le court épisode d'Hélène, elle a su mettre en valeur, par la seule puissance de son talent et la seule beauté de ses attitudes, une scène qui en elle-même n'a pas d'intérêt. »

A propos de M^{me} Georgette Leblanc, annonçons un projet qu'étudient en ce moment les directions réunies de la Monnaie et du Parc. Il s'agirait de monter en mai, après la clôture, sur la scène de la Monnaie, *Pelléas et Mélisande* dans sa version *dramatique*, en y ajoutant l'attrait de la musique de scène et d'entr'actes composée par M. Gabriel Fauré pour l'œuvre de Maeterlinck. M^{me} Georgette Leblanc viendrait jouer le rôle de Mélisande, qu'elle a créé à Londres sous cette forme. Souhaitons que les pourparlers aboutissent : le projet est des plus séduisants.

Sottisier :

« J'ai vu les religieuses se coucher à ses pieds quand elle faisait sa digestion, qu'elle avait très laborieuse car elle était très sensuelle. »

Déposition de M^{lle} Humbert au procès Le Fer de la Motte. (*Gil Blas*, 24 mars).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE (ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître à L'ÉDITION MUTUELLE,
en dépôt au Bureau d'édition de la SCHOLA CANTORUM, 269, rue Saint-Jacques, Paris,
et chez MM. BREITKOPF et HÆRTEL, Bruxelles.

- I. ALBENIZ. — **Iberia**, quatrième cahier pour piano. — *Prix net : 7 francs.*
Malaga. — Jerez. — Eritaña.
- RENÉ DE CASTÉRA. — **Jour de fête au pays basque**, pièce symphonique (op 91).
Réduction pour deux pianos. *Prix net : 6 francs.*
- Id. — **Je ne sais pourquoi** (P. VERLAINE), chant et piano (op 10). — *Prix net : 2 francs.*
- JEAN CRAS. — **Six mélodies** (G. RODENBACH, P. VERLAINE, A. DROIN), chant et piano.
Prix net : le recueil, 5 francs.
- M. DANÉY DE MARCILLAC. — **Petite Suite en Style français** pour piano.
Prélude. — Sarabande. — Gavotte. — Gigue en rouleau. Prix net : 2 fr. 50.
- Id. — **Berceuse** (L. DUPONT), chant et piano. — *Prix net : 1 fr. 50.*
- JEAN DUPÉRIER. — **Sonate poétique** pour violon et piano. — *Prix net : 5 francs.*
- MARCEL ORBAN. — **Neige** (PAUL GÉRARDY), chant et piano. — *Prix net : 1 fr. 50.*
- ACHILLE PHILIP. — **Sonate** (en ut dièse mineur) pour piano et violon. — *Prix net : 9 francs.*
- Id. — **En aimant** (ARMAND SILVESTRE), lied. — *Prix net : 2 francs.*
- ERNEST ROLIN. — **Fuga** (op. 2) pour piano. — *Prix net : 2 fr. 50.*
- E.-B. SIEFFERT. — **Sonate** (en ut mineur) pour piano. — *Prix net : 8 francs.*
- Id. — **Sonate** (en la) pour piano et flûte (ou violon) — *Prix net : 8 francs.*
- Id. — **La Ronde des Heures** (ISABELLE BOÏT), chant et piano. — *Prix net : 2 fr. 75.*

E. DEMAN, Libraire-Editeur

Bureaux et magasins retransférés
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle de Vente et d'Expositions.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

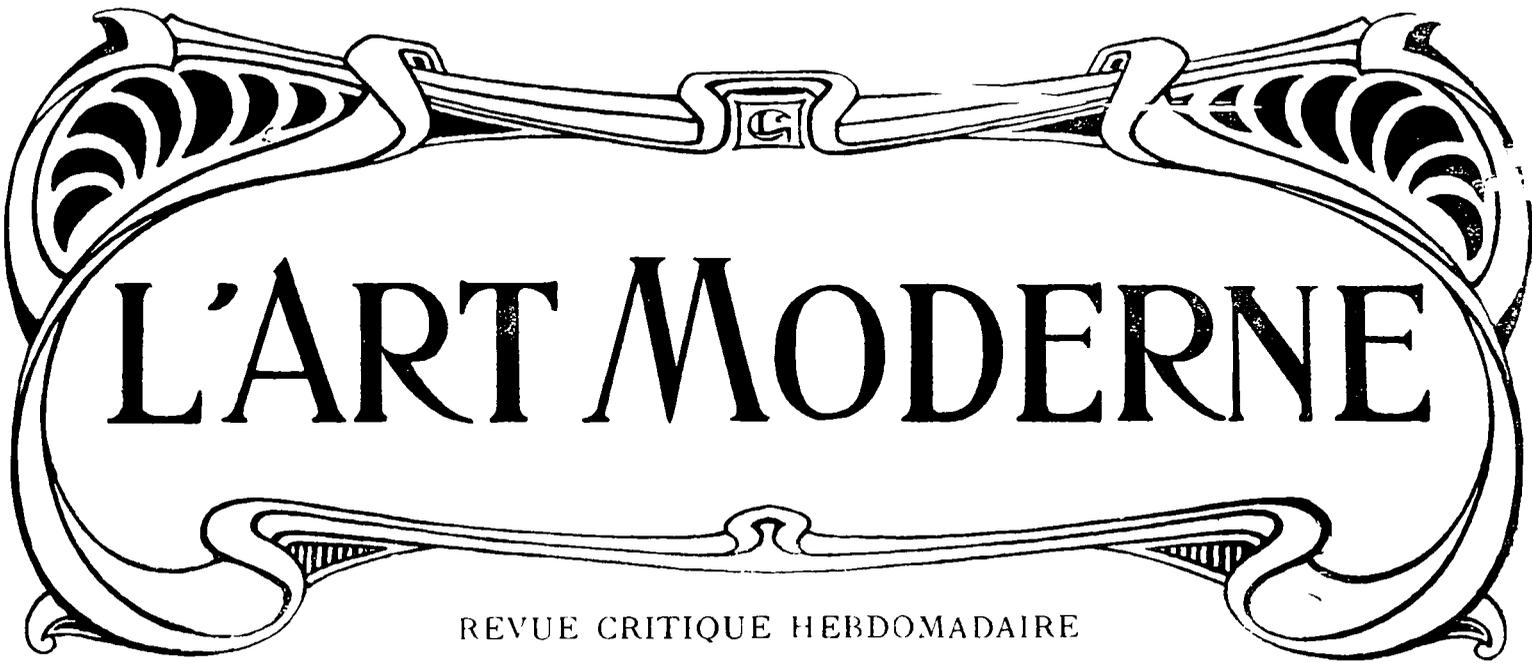
192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury
SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Autour de la Livre Esthétique (OCTAVE MAUS). — Livre de Vers et de Prose (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Au Cercle Artistique : *Exposition Maurice Blicq* (F. H.). — A la Libre Esthétique : *Troisième Concert* (Ch. V.). — Le Salon de Liège. — Notes de musique : *Le Lied Abend Van Roy au Cercle Artistique* (Ch. V.); *Sixième Concert Ysaye* (O. M.); *Troisième Concert de la Société J.-S. Bach* (S.). — L'Art à Paris : *Expositions Pierre Laprade et Louis Valtat* (LOUIS VAUXCELLES). — Chronique théâtrale : *Le Foyer*; *Marthe* (GEORGES RENCY). — Concerts. — Petite Chronique.

Autour de la Libre Esthétique.

Cette année le mufler donne. Il pullule. Il fonce. Depuis l'Exposition rétrospective des peintres impressionnistes, de belliqueuse mémoire, aucun Salon n'excita plus d'hostilité, d'exaspération et de colères. L'Exposition des Portraits et Figures apporte-t-elle vraiment des gerbes d'efforts neufs, des moissons de sensations inexprimées? A voir le mufler s'émouvoir, renifler, protester, amener les pingoins ses frères et s'associer à leurs cris, on peut, sans vanité déplacée, en concevoir l'espérance et en ressentir le légitime orgueil.

Dans l'appréciation des œuvres qui échappent aux règles établies, aux conventions admises, l'opinion du mufler est une pierre de touche infaillible. Il est sans exemple qu'en prenant le contre-pied des jugements qu'elles suscitent chez lui on ait pu se méprendre sur leur valeur, leur importance, leur signification, leur

viabilité. C'est le mufler qui vanta Delaroche et dénigra Courbet; qui repoussa Corot, Troyon, Rousseau, Millet; qui exalta Cabanel et accueillit par des huées et des éclats de rire les initiatives de Cézanne, de Gauguin, de Seurat, de Van Gogh, de même qu'il siffla Wagner, dédaigna César Franck et envoya à la Cour d'assises Flaubert, Baudelaire, Lemonnier...

Aucune page de l'histoire des arts n'est vierge des souillures de l'incorrigible muflerie humaine. Déplorer celle-ci? Et pourquoi? Phénomène nécessaire, sorte de loi naturelle qu'il serait oiseux de vouloir réformer, elle trempe les énergies et fixe les sélections. Loin de détruire les renommées, elle les consacre. Félicitons-nous donc de voir le Salon de la *Libre Esthétique* en provoquer, cette fois encore, la manifestation périodique, normale, régulière et attendue. Le jour où ces expositions tendancielles rencontreront l'agrément des foules, elles n'auront plus de raison d'être. A quoi servirait de doubler les innombrables groupements, si aisés à former, de paysages de tout repos, d'intérieurs aimables, de figures souriantes et de natures-mortes dont l'aspect fait jaillir spontanément de la plume des critiques tous les adjectifs laudatifs du dictionnaire?

Les expositions des cercles y suffisent; la *Libre Esthétique* vise plus haut et plus loin. Mais peut-être n'est-il pas inutile d'éclairer une fois de plus les bonnes volontés sur le but qu'elle poursuit en ces expositions discutées qui, chaque année, font passer un vent de fronde dans la calme atmosphère bruxelloise. Prétend-elle imposer un idéal nouveau? Fonder une école? Culbuter de leurs socles de glorieuses effigies érigées

par le passé? Le croire, c'est demeurer sourd à l'enseignement qu'elle donne patiemment, avec persévérance, avec obstination.

Dans la fermentation des idées, chacun cherche sa voie. Des courants se dessinent. Les mêmes tendances réunissent parfois des activités diverses. Déterminées par les pensées directrices d'une époque, des influences réciproques s'exercent. De là les classements par lesquels les historiographes fixent les périodes de l'évolution : romantisme, réalisme, impressionnisme, etc. Mais qu'importent ces étiquettes arbitraires? Le principe unique des modifications de l'idéal individuel, c'est le besoin qu'éprouve tout artiste d'extérioriser par des signes personnels sa sensation particulière, c'est l'instinctive horreur qu'il éprouve, s'il a reçu le don de la création, à répéter servilement ce qui fut dit avant lui. Comment accorder avec des moules usés une plastique inspirée par la sensibilité la plus raffinée? Il faut qu'aux modes nouveaux de sentir correspondent des expressions inédites, un vocabulaire renouvelé. C'est à enregistrer ces formules inconnues, à les divulguer et à les populariser que s'applique la *Libre Esthétique*, guidée par un esprit d'apostolat dont les années n'ont pu refroidir l'ardeur.

Les aspects de l'art ont une singulière mobilité. Ce qui paraît d'une audace inadmissible devient, lorsque le temps est révolu, classique, voire réactionnaire. Peu d'années suffisent à opérer ce soi-disant miracle. « Comme c'est sage! » dit-on aujourd'hui en présence des tableaux de Seurat qui passaient naguère pour follement révolutionnaires. Soyez certains qu'il en sera de même pour les Manguin, pour les Braut, pour les Cousturier, pour les Flandrin, pour les Vallat, pour les Laprade que rassemble le présent Salon et qui ont, paraît-il, l'honneur d'être particulièrement en butte aux sarcasmes. On sent dans une marine de Signac, dans un paysage de Cross, trop de puissance, d'éclat et de sûreté pour oser ricaner devant eux et il faut être d'un provincialisme excessif ou d'une ignorance d'escargot pour se permettre d'écrire au sujet d'un des plus illustres maîtres de notre époque : « M. Maurice Denis n'est évidemment pas le premier venu... » Mais d'autres, parmi les plus attachants, déclament des propos qui décèlent une incompréhension dont notre amour propre patriotique pourrait éprouver quelque confusion s'il n'était cuirassé de longue date contre les incartades qu'elle suscite.

Les réflexions que provoquent, par exemple, les expressifs portraits et les délicates compositions de Bonnard et de Vuillard donnent une médiocre idée du goût de nos compatriotes. Quand ces deux très beaux peintres auront avec leur ami Roussel rejoint Manet au Louvre, on s'apercevra peut-être, même en Belgique, qu'ils sont l'honneur de la peinture contemporaine,

comme Renoir, comme Monet, comme Degas, comme tous ceux qui, au lieu de pasticher les artistes en vogue, marquent leurs discours d'un accent personnel.

La lutte recommence autour de leurs noms parce qu'ils ont, peu soucieux de suivre leurs aînés dans les recherches de lumière qui ont passionné une génération et amené des certitudes désormais indiscutables, innové à leur tour et exploré d'autres domaines.

Qu'on ne s'imagine pas, en effet, que l'esthétisme moderne ait pour fin, pour aboutissement, pour orientation définitive l'éclaircissement des palettes. D'intéressantes explorations ont été faites, des découvertes heureuses ont libéré la peinture de certaines conventions. Mais il serait tout aussi absurde de s'immobiliser dans ces pratiques que de rester prisonnier des techniques d'autrefois. Ce sont des moyens d'expression, et rien de plus. Le diapason établi, il s'agit de chanter un air. Malheureusement beaucoup de peintres, surtout parmi nos compatriotes, se contentent d'avoir trouvé le diapason.

Le mérite des Bonnard, des Vuillard, des Guérin, des Laprade, etc., est précisément d'échapper au rigorisme d'un code de doctrines qui, pour être généreuses et appropriées à l'esthétique d'aujourd'hui, n'en sont pas moins des Doctrines, c'est-à-dire un obstacle au libre essor des tempéraments. Leur sensibilité, leur vision, leur conception artistique orientée vers les intimités du foyer et de la vie sont nettement distinctes de celles des peintres d'où ils sont issus.

Il en est de même pour les Maurice Denis, les Flandrin, les Piot, que M. Fierens-Gevaert a très justement appelés des néo-classiques, et qui n'ont traversé les bosquets de l'impressionnisme que pour pénétrer dans le temple hellénique qu'ils ombragent.

Le public, qui admit les impressionnistes après les avoir conspués, s'insurge contre l'insolence des artistes qui s'écartent des sentiers où il eut tant de peine à rejoindre leurs prédécesseurs. Il en sera toujours ainsi, — souhaitons-le. Lorsqu'une formule est comprise et adoptée, c'est que le temps est venu d'en imaginer d'autres. Et ceci suffirait à justifier les Salons de la *Libre Esthétique*, à en faire saisir aux moins clairvoyants le but, l'utilité et l'intérêt.

OCTAVE MAUS

LIVRES DE VERS ET DE PROSE

MM. Marius-Ary Leblond viennent des îles et ils ont apporté dans la littérature contemporaine, avec les histoires qu'ils racontent se passant aux îles, un frisson nouveau. *Le Zézère, la Sarabande, les Sortilèges* sont ces histoires, et elles nous ont enchanté. Mais ils ne veulent pas se contenter d'être de savoureux romanciers exotiques : ils ont en leur esprit quelque chose de constructeur et de didactique qui les pousse à s'occuper d'une sociologie

où les rêves de leur imagination, transformés, deviendraient des lois et des dogmes. Leur dernier livre : *L'Idéal au XIX^e siècle* (1), est, à ce point de vue, très caractéristique. Fils d'une patrie où la nature est à l'âge d'or, ils ne pouvaient pas ne pas jeter sur la société actuelle et sur le siècle un regard comme celui de Rousseau et de Bernardin de Saint-Pierre. Mais parce que ce ne sont pas des utopistes sans contrôle et qu'ils sont très renseignés, ils ont tenté une synthèse, et parce qu'ils sont très ingénieux ils ont aisément renoué entre elles les diverses tentatives que fit en effet le XIX^e siècle pour organiser sa notion d'un idéal primitiviste. Si trois cents grandes pages d'Alcan ne vous effraient point, lisez ce livre : il est très curieux, très subtil, très entraînant. Pour moi, qui ne souscris pas aux conclusions des auteurs, mais qui voudrais bien y souscrire, je le trouve généreux, consolant, plein d'aphorismes justes, de renseignements neufs, et il atteste une forte lecture. On n'avait jamais parlé des primitivistes du XIX^e siècle, des Bernardin, des Rousseau, des Sand, des Proudhon, etc., avec cette sympathie compréhensive.

M. Robert Randau, leur ami, n'a rien de bucolique en lui. C'est un truculent, un forcené et un actif. Il aime la vie violente et s'écarte de plus en plus des choses qui le passionnèrent autrefois et surtout de la littérature pour elle-même. *Les Colons* nous racontaient la patrie algérienne et *les Explorateurs* (2) nous décrivent la grande brousse. C'est, ma foi, un pays passionnant, et les tableaux que M. Randau en trace sont d'une intensité de couleur aveuglante. L'humanité qui l'habite est primitive à sa façon, qui est celle de la brute : sauvage, féroce, meurtrière. On m'a souvent reproché d'aimer tout indistinctement et de dire du bien tantôt d'une œuvre correcte et puriste, tantôt d'une œuvre faisandée et décadente. Il est parfaitement vrai que j'aime beaucoup de choses, mais ce n'est pas indistinctement : c'est très distinctement au contraire, avec une conscience très claire des motifs de ma dilection. Ainsi je trouve un très vif plaisir à lire, par exemple, les œuvres de M. Boylesve ou de M. Marcel Boulenger, mais je me refuse à comprendre pourquoi cela m'empêcherait de goûter l'imagination ardente et encombrée de M. Randau. Qu'on me prenne pour ce que je suis et ma critique pour ce qu'elle vaut, mais je ne puis ni me changer ni la changer : j'écris uniquement pour raconter l'émotion que me donnent les livres : les livres médiocres ou plagés seuls ne m'en donnent pas, ou de très faibles.

Notez bien que cela ne m'empêche pas de voir — et très nettement — ce que les critiques à courte vue appellent des défauts. Si j'entrais dans cette manière de voir, j'en trouverais d'énormes à M. Randau. Mais, précisément, je n'entre pas dans cette manière de voir ; je considère le style touffu, tendu, insolite de M. Randau comme faisant partie intégrale de sa personnalité, de sa conception de l'univers ; et même lorsque sa couleur et son bruit me fatiguent, je ne songe pas plus à le lui reprocher qu'à lui reprocher le sujet qu'il a choisi et qui les nécessite, après tout.

M. Randau est plein de santé et d'énergie : il observe bien, il peint avec netteté : c'est un homme d'action qui méprise nos paresseuses et nos rêveries et ne nous l'envoie pas dire.

Même si *Mariages nouveaux* (3), le livre de M. Claude Reni,

(1) MARIUS-ARY LEBLOND, *L'Idéal au XIX^e Siècle*. Paris, Félix Alcan.

(2) ROBERT RANDAU, *Les Explorateurs*, roman de la Grande Brousse. Paris, Sansot.

(3) CLAUDE RENI, *Mariages nouveaux*, roman. Paris, Sansot.

n'était pas si lourd de style et si «mastoque» de composition, il aurait encore contre lui cette terrible chose d'être à thèse, c'est-à-dire, comme toutes les œuvres à thèse, de ne rien prouver parce qu'il veut trop prouver. Certes il est franc, généreux, plein de nobles intentions, mais ces belles qualités, toutes morales, se résolvent en digressions et en tirades, et cela ne peut nous prévenir qu'en défaveur de ses conclusions, si humaines qu'elles se veulent être.

C'est bête de parler après cela d'un livre de Willy, mais ce n'est pas de ma faute, n'est-ce pas ? L'étalage d'un libraire est autrement bariolé que la cervelle d'un critique contemporain. Je ne vous cache pas que j'aime les romans... légers de Willy. Je ne vous conseille pas de les lire si vous êtes prude ; surtout *la Journée du petit Duc* (1), qui contient quelques passages assez lestes. Mais si vous n'êtes ni prude, ni le contraire, — c'est-à-dire si ce genre d'ouvrages vous procure seulement une honnête gaieté et le plaisir de voir la vie en plus rose, plus amusant, plus savoureux qu'elle n'est en réalité, — alors amusez-vous. Ça ne vaut pas les *Mille Nuits et une Nuit*, parce qu'il y manque la poésie, mais ça a de l'esprit, de la grâce, du charme et une certaine joliesse éphémère et bon enfant de chose qui se donne pour ce qu'elle est : une improvisation sans prétention.

M. Émile Henriot est un de nos plus jeunes poètes, et je sais qu'il peut beaucoup mieux que ces *XI portraits dont un de femme* (2) que son goût de bibliophile vient de lui faire si luxueusement et joliment éditer. Il s'attarde, en très jeune homme qu'il est, à ces bagatelles à ces menus exercices à ces pastiches savants, à ces élégances, à ces hésitations devant le sanctuaire. Ce n'est pas moi qui le lui reprocherai. Ce n'est que trop tôt, hélas ! qu'un poète souffre et fait ensuite servir à l'expression de sa souffrance la science et l'habileté qu'il aurait cru plus longtemps à employer célébrer la joie.

Les soins pieux d'un ami nous permettent d'apprécier aujourd'hui l'œuvre de ce très charmant jeune homme, si tôt arraché aux lettres : Olivier Calemard de La Fayette (3). Je respecte profondément ce sentiment et je suis le premier à dire que peut-être, s'il avait vécu, il aurait écrit de fort belles choses. Ce qu'il en reste ne dépasse point, hélas ! le niveau habituel : c'est d'une inspiration banale et simple et d'une technique facile. Images et style sont sans accent, et même le pressentiment terrible de la fin y est-il exprimé d'une manière rhétoricienne avec des développements prévus, des idées courantes. J'avoue avoir été très déçu et un peu triste.

Les vers de M. Charles Boudon ne sont pas meilleurs (4), mais j'ai trouvé dans *le Flambeau de bronze* (5) des notes très justes et très jolies. C'est bien le journal d'un étudiant qui s'ennuie à Paris, qui rêve du pays natal mais qui, malgré tout, jeune et un peu humoriste, se distrait à observer, et dont les enthousiasmes et les générosités se font jour malgré tout.

(1) WILLY, *La Journée du Petit Duc*. Paris, Bibliothèque des Auteurs modernes.

(2) ÉMILE HENRIOT. Onze portraits, dont un de femme ; tirage à 100 exemplaires. Paris, *Mercur de France*.

(3) OLIVIER CALEMARD DE LA FAYETTE (1877-1906), *La Montée*, poème suivi d'extraits de la correspondance, de notes et de fragments de prose. Paris, Hachette.

(4) CHARLES BOUDON, *Le Double Destin*. Paris, Vanier.

(5) Id. *Le Flambeau de bronze*. Paris, Vanier.

Des poèmes de M. René Lyr (9) je ne puis vraiment rien dire, ni bien ni mal. Il y a comme cela, tant en France qu'en Belgique — et ailleurs aussi je suppose, — des centaines et des centaines de jeunes gens, cultivés, fins, charmants, sensibles, de conversation agréable, et qui font des vers. Mais les poètes sont rares.

FRANCIS DE NIOMANDRE

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition Maurice Blicck.

C'est un art énergique que celui du peintre Maurice Blicck. Il ne s'attarde pas en de mesquines préoccupations de détails; il voit haut et fort, solide et bien d'aplomb. A cette vision saine, le peintre ajoute l'attrait d'une exécution mouvementée, véhémence. On sent qu'il travaille avec passion, avec fougue; il rencontre de préférence les moments tumultueux de la nature, et dans celle-ci il cherche l'élément le plus puissant, le plus renouvelé, cette mer du Nord et son tributaire l'Escaut, sources d'inépuisables énergies où tant d'artistes de chez nous ont trouvé leurs plus belles notes. M. Blicck dégage fort bien le caractère héroïque de la mer et du fleuve en lutte avec l'homme.

Cette fois le peintre s'est orienté vers le midi. La Venise qu'il nous montre est paradoxale. Elle n'a rien de la grâce et du charme séducteur que lui prête justement Signac. C'est une Venise toute en couleur, robuste, pas compliquée du tout ni chatoyante. Blicck se montre, d'ailleurs, dans ces pages, le coloriste puissant que ses précédentes œuvres ont fait apprécier. *Le Canal* et *la Tartane*, notamment, sont de fort beaux morceaux.

Il faut citer encore, dans cette remarquable exposition, *La Rivière*, *Le vieux Pont*, *Intimité*, *Femme à l'orange*, des pages de belle allure vivante et claire.

F. H.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Troisième Concert.

La Sonate en ré mineur (op. 41) pour piano et violon de M. Albert Roussel par laquelle s'ouvrait le concert est une œuvre d'un charme prenant qui, d'un bout à l'autre, est empreinte d'une exquise joie de vivre. Nous sommes plus ou moins habitués, depuis quelques années, à entendre, en fait de sonates, des compositions empreintes de cette âpre nostalgie, de ces lancinantes aspirations et de ce lyrisme douloureux qui constituent les aspects principaux de la sonate de Franck et surtout de celle de Lekeu. C'est là une précieuse tendance, qui nous a procuré maintes sensations profondes et durables. Cependant il ne nous déplaît pas d'entendre de temps en temps une autre cloche, et cette cloche, la sonate de M. Roussel l'a fait retentir très joyeusement à nos oreilles.

On se trompe souvent lorsqu'on cherche à découvrir quel a été l'état d'esprit d'un musicien tandis qu'il composait telle ou telle œuvre. Mais il me semble que je ne fais pas erreur en supposant que la sonate de l'auteur du *Poème de la Forêt* lui a, comme ce dernier, été inspirée par le sentiment de la nature. Il y règne une telle atmosphère de plein air et de belle saison, un tel ensoleillement, une telle griserie de parfums printaniers qu'en l'écoutant j'ai l'impression de me promener heureux et solitaire parmi de belles campagnes toutes bourdonnantes de vie. Les trois mouvements de la sonate participent à titre égal à cet état d'âme, mais avec des variantes subtiles et élégamment équilibrées. La légère pointe de mélancolie du *lento* par lequel débute

(9) RENÉ LYR, *Dans le Silence*, poèmes. Bruxelles, Librairie Spineux.

et s'achève le premier mouvement ne fait que mieux préparer, par le calme et la douceur de sa mélodie et de ses harmonies, à la joie ensoleillée qui domine l'œuvre entière. C'est dans le second mouvement (*assez animé*) que le sentiment général se précise le mieux et donne lieu aux développements les plus variés et les plus intéressants. J'aime beaucoup aussi le *très animé* final, si papillonnant, si chatoyant, si plein de goût, d'une élégance si française...

M^{lle} Blanche Selva et M. Émile Chaumont ont joué la Sonate de M. Roussel avec beaucoup d'élan et de vie.

M^{lle} Rollet a chanté en musicienne accomplie, d'une voix admirablement assurée et avec une intelligence parfaite, des mélodies de MM. de Bréville et de Castéra. De ce dernier, *En rêve* et *Une jeune fille parle* sont des choses exquises, d'une plasticité, d'une expressivité et d'un rythme qui dénotent un musicien élevé dans la belle tradition française et qui me paraît avoir retrouvé quelque chose de l'ingénuité des trouvères et des troubadours. Les mélodies plus en grisaille, plus fugitives de M. de Bréville (*Nuit de jardin*, *le Rhin*, *Sur le Pont*) sont précieuses par le tempérament d'artiste raffiné qu'elles dénotent.

On a ensuite entendu M^{lle} Selva dans deux savoureux *scherzo* rythmiques de M. Bordes, et dans de jolies pièces descriptives de M. de Séverac : *Fête en Cerdagne*, — qui rappelle, par sa conception et sa facture, sa Suite *En Languedoc* et son *Petit soldat de plomb*, — et *Baigneuses au soleil*, dont l'impressionnisme ne vise pas à rendre autre chose que la sensation : il la rend d'ailleurs avec autant de vivacité qu'aurait pu le faire M. Debussy lui-même. *El Polo* (du troisième cahier d'*Iberia*) de M. Albeniz est aussi un morceau impressionniste, d'une couleur puissamment originale.

M^{lle} Selva a joué ces œuvres d'une manière idéale, ne laissant place à aucune critique, et ne pouvant susciter qu'une admiration sans mélange. Son art d'évocation a atteint le comble dans son interprétation des *Tableaux de voyage* de M. d'Indy, qui, avec le recul, ont paru presque classiques et ont montré une fois de plus que M. d'Indy est un merveilleux poète, infiniment expressif, qui traduit ses sentiments en musique selon le principe : *Mehr Stimmung als Malerei*, et qui, à raison de cela, peut être à juste titre considéré comme moins « cérébral » que les « sensoriels » qui pratiquent le principe inverse.

Le concert se terminait par la belle *Fantaisie pour hautbois* (op. 31) de M. d'Indy. Tandis que le maître jouait la partie de piano, M. Piérard exécutait, avec une technique et un goût parfaits, les phrases tour à tour âprement mélancoliques et joyeusement campagnardes du hautbois.

CH. V.

LE SALON DE LIÈGE

On est à peu près fixé sur l'importance du Salon qui s'ouvrira au Palais des fêtes du Parc de la Boverie, à Liège, le dimanche 9 mai prochain. La France y sera représentée par ses artistes les plus en renom, tant sculpteurs que peintres, et d'Allemagne, d'Angleterre et de Hollande des adhésions précieuses sont aussi parvenues au Comité.

Les principaux artistes belges ont tenu, de leur côté, à s'inscrire des premiers parmi les exposants. Nous citerons notamment : M^{lle} Berthe Art, MM. Apol, F. Baes, Baseleer, Geo Bernier, M. Blicck, N. Cambier, G. Charlier, Claus, Cluysenaer, Crahay, Courtens, De Groux, Delaunois, P. Du Bois, J. Ensor, W. Geets, Farazyn, Gouweloos, Gilsoul, V. Hageman, F. Hens, A. Jamar, R. Janssens, F. Klnopff, C. Lambert, M^{me} Lambert de Rothschild, MM. Lantoine, Laermans, Levêque, Luyten, Marcette, M^{lle} Georgette Meunier, MM. M.-H. Meunier, Oleffe, H. Richir, H. Smits, Sohie, G.-M. Stevens, Uytterschaut, M. van der Loo, van Holder, van Zevenbergen, Viérin, Willaert, M. et M^{me} R. Wytzman, Ch. van der Stappen, etc. Quant aux artistes liégeois, presque tous ont envoyé leur demande d'admission. On compte sur un total d'environ huit cents tableaux, aquarelles et pastels.

Les envois en sculpture seront de même importants et nombreux; ils occuperont toute la partie centrale du Palais des Fêtes et se composeront, notamment, de six bronzes à cire perdue de Dalou et de deux bronzes de Bartholomé. M. G. Charlier exposera son groupe *Les Aveugles* et M. G. Petit son groupe de la campagne romaine *En famille sur le chantier, à midi*. Rodin enverra un buste; Paul Du Bois un groupe et un buste.

Le mouvement impressionniste sera représenté par des toiles de Claude Monet, Renoir, Sisley et Pissarro. Enfin, parmi les dernières adhésions reçues, on signale celles de M^{lle} Angèle Delasalle, MM. René Chrétien, Paul Renouard, Ch. Sauter, Aug. Hagborg et Schlittgen.

NOTES DE MUSIQUE

Le Lieder Abend Van Rooy au Cercle artistique.

Le chanteur-fantôme nous est enfin apparu en chair et en os, et nous n'avons rien perdu pour l'attendre si longtemps. Il n'a pas changé depuis le temps immémorial où nous l'avons entendu pour la dernière fois à Bruxelles, et sa voix est restée la même : une voix de baryton d'un timbre admirable de virilité et de charme.

Son sens interprétatif n'a pas faibli non plus. Il s'est peut-être même affiné. C'était merveille d'entendre Wotan se faire tout petit et chanter avec une *Sehnsucht* doucement attendrie les strophes si délicatement mélodieuses du cycle de lieder de Beethoven *À la bien-aimée absente*. Il ne se montre pas moins bon dans la *Frühlingsglube* et dans *An die Musik* de Schubert, dont l'interprétation nécessite un mélange d'absolue sincérité et d'exceptionnel raffinement expressif.

Le plus grand succès qu'il obtint alla aux *Deux grenadiers* de Schumann, qu'il chante exactement comme on désire qu'ils le soient. Mais, malgré sa grandeur et sa belle allure dramatique, j'aime infiniment moins ce lied que le *Frühlingsfahrt* du même Schumann, ou surtout que le dantesque *Gruppe aus dem Tartarus* de Schubert que M. Van Rooy avait inscrits à son programme et qu'il interpréta de façon magistrale.

La fin du concert était consacrée à de vieilles chansons populaires hollandaises tirées du célèbre recueil de Valerius et pourvues d'accompagnements fort bien conçus, au point de vue stylistique, par M. Röntgen. Ces chansons, qui ont fort belle allure, furent très favorablement accueillies.

M. Lauweryns, au piano, accompagna merveilleusement.

Ch. V.

Sixième concert Ysaye.

C'est M. Frank Van der Stucken qui, cette fois encore, dirigea l'orchestre en l'absence de M. Eugène Ysaye, retenu à l'étranger. Il le fit en homme d'expérience, en musicien sérieux maître de ses nerfs et sachant imposer aux exécutants sa volonté. Après l'Ouverture d'*Egmont*, on écoute avec résignation la Symphonie n° 1 de Brahms, dont la matière musicale compacte n'est guère égayée par l'instrumentation : celle-ci est sourde, d'un coloris uniforme et d'une indigence de ressources que rendit particulièrement sensible le voisinage du Prélude et du Final de *Tristan et Isolde*, remplaçant au programme les Variations de Tchaïkowsky. A noter, dans cette interminable symphonie de Brahms, une curieuse analogie entre la première idée du final et le thème de l'Ode à la joie.

M. Van Rooy retrouva, en chantant les airs néerlandais et les *Deux grenadiers* de Schumann qu'il avait interprétés au Cercle artistique, le succès qui l'avait accueilli la veille. Et les *Adieux de Wotan*, qu'on ne peut déclamer avec plus d'émotion, d'expression et d'autorité, terminèrent la séance dans une tempête d'applaudissements et de bravos.

O. M.

Troisième concert de la Société J.-S. Bach.

La Société J.-S. Bach a clôturé son deuxième exercice par une audition qui témoigne de sérieux progrès dans l'exécution cho-

rale et orchestrale à laquelle M. Albert Zimmer se consacre avec une activité si louable. Le chœur de la cantate *Wachet auf*, l'une des plus poétiques inspirations du maître, fut chanté avec ferveur et conviction, sinon avec toute la sonorité qu'il comporte; et la cantate *Ich, armer Mensch*, dans laquelle le soliste, M. George Walter, déploya d'admirables qualités de voix, d'expression et de style, reçut de la part des chœurs une interprétation très satisfaisante.

Les *Geistlicher lieder* valurent à M. Walter un succès justement mérité, que partagèrent M. Éd. Jacobs et M^{lle} Derscheid pour leur exécution de la Sonate en *ré majeur*.

Le concerto en *ut* pour trois pianos, fort bien joué par M^{lle} Derscheid, MM. Laoureux et Minet, termina brillamment la séance.

S.

L'ART A PARIS

Expositions Pierre Laprade et Louis Valtat.

L'exposition de Pierre Laprade (1) fut le gros succès du mois dernier, tout comme l'avait été celle de Pierre Bonnard le mois précédent. Le nom de Laprade aura grandi dans l'estime et l'admiration. Nul ne peut s'en réjouir plus que nous. Le talent de Laprade est exquis de grâce légère, de sentiment juste et d'accents inédits, imprévus; talent de tradition française, nourri de l'esprit voluptueux du XVIII^e siècle, évoquant les délicatesses de Fragonard et de notre Berthe Morisot, mais personnel profondément, et sûr et maître de soi.

Laprade s'est développé selon sa ligne, sans que rien l'en déviât. Il est allé passer plusieurs printemps sous le ciel pur et fin de Florence. Mais alors que tant d'autres, et non des moindres (je ne parle pas des prix de Rome, qui, neuf fois sur dix, ne comprennent rien à l'Italie, et y pastichent naïvement l'art du Vatican et du Musée), sont influencés jusqu'à la perte du moi par l'art de Sienna, d'Assise ou de Florence, Laprade, conscient et fort, s'est enrichi en ce pays divin, et nous en revient avec une maîtrise qui s'impose à tous.

Décorateur d'un rythme délicieux, peintre des ciels légers, des arbres en fleurs, des charmes ombreuses où passent de douces figures féminines; analyste d'une Venise *qui est à lui*, et qui séduira tous ceux que lassent les redites, peintre de l'eau chatoyante et nuancée de reflets, du Grand Canal (*Venise par un temps gris*, n° 24, est un pur bijou), Laprade demeure en ses nus et en ses vigoureuses natures-mortes coloriste souple et chaleureux. Il ne dit que juste ce qu'il veut, s'arrêtant au point élu, grâce à sa mesure parfaite, à son tact réticent. Très savant, en dépit des apparences qui déconcertent les gens à jugement étroit, auxquels il faut des œuvres pignochées et refroidies, ses négligences, selon le mot du poète, sont ses plus grands artifices.

A son exposition de peinture, Pierre Laprade, que l'admiration raisonnée de ses pairs classe enfin au tout premier rang, a joint une série d'aquarelles de la plus lumineuse limpidité. Et ses grisailles, destinées à illustrer le roman de *Manon Lescaut*, sont d'une compréhension aiguë, d'une émotion commun captive, d'une tendresse indicible, gaies ou tragiques, dignes en un mot du chef-d'œuvre immortel qui les inspira.

Louis Valtat (2) a réuni une cinquantaine de ses œuvres. Sa féconde imagination décorative, la force de ses paysages provençaux, la sonorité de ses marines bleues, la vigueur synthétique et le charme prenant de ses figures de femmes lui ont conquis un succès que ce fier artiste mérite. Et je me plais à dire, ayant vu juxtaposées des œuvres récentes et des œuvres anciennes de Valtat, que la matière de sa peinture gagne à vieillir une magnificence sonore et un éclat d'émail.

LOUIS VAUXCELLES

(1) Galerie Druet, 20, rue Royale.

(2) Galerie Vollard, 6, rue Laffitte.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Foyer, par MM. OCTAVE MIRBEAU et THADÉE NATANSON (Galeries). — **Marthe**, par M. H. KISTEMACKERS (Alcazar).

Le Foyer — dont l'anecdote est assez connue pour que je puisse me dispenser de la conter tout au long — est une pièce dure et maladroite. Les personnages qu'elle met en scène sont trop uniformément ignobles. L'art français nous a habitués à un souci plus respectueux des nuances, et nous avons peine à croire à la réalité d'une malice si complète en tant d'âmes si également mmondes.

Cependant n'attachons pas une importance excessive à la vertueuse indignation que témoignent certains spectateurs. Sachez qu'il est de bon ton d'aller s'indigner au *Foyer* et de dénier tout mérite à une pièce qui, malgré son outrance et l'allure un peu traînante du premier acte, est, somme toute, une œuvre très remarquable. Ce qui choque, c'est la réunion de tant d'êtres pervers dans un même lieu, ce n'est pas le fait de leur existence individuelle. Il existe des baron Courtin, Tartufes de la charité; il existe des Biron, bons mufles, sympathiques canailles; il existe aussi des Thérèse Courtin, sensuelles et amORALES, acceptant les pires déchéances pour ne pas perdre leur luxe et leurs plaisirs. Oui, mais il existe aussi des êtres qui ne sont rien de tout cela et, comme on n'en voit pas un seul dans la pièce, il apparaît trop clairement que celle-ci est le résultat d'un parti pris et que ce n'est pas la vie réelle qui y est représentée.

MM. Mirbeau et Natanson, dans le *Foyer*, ont poussé la satire au delà des limites que les convenances lui assignent. Ils n'ont pas senti qu'en les dépassant, ces limites, ils manquaient leur but qui était, vraisemblablement, d'inspirer au public une horreur efficace pour les hypocrites et les jouisseurs de la classe dirigeante. Depuis sa création, le théâtre français s'est toujours proposé de ridiculiser les travers ou d'exalter les vertus de l'humanité, d'exciter le rire ou l'admiration. Le *Foyer* ne fait ni l'un ni l'autre : il crée seulement une atmosphère de gêne souverainement déplaisante, car on devine que le baron Courtin, Armand Biron, Thérèse, M^{lle} Rambert, Célestin Lerible, tous les personnages de la pièce enfin, continueront à être impunément d'affreux gredins, d'abominables gourmandines, sans amendement possible, sans remords, sans même l'exacte notion de leur infamie. Dès qu'on a cette impression-là en écoutant une œuvre dramatique, on est comme dans une impasse et l'on aspire à revoir devant soi un chemin qui laisse quelque chose à l'imprévu, peut-être au relèvement de ceux qui sont tombés, si l'on ose encore parler, en notre veule aujourd'hui, de réveil de la conscience et de progrès moral.

Mais que cette pièce discutable et sensationnelle est donc admirablement jouée au théâtre des Galeries! Quelle interprétation unique, d'une homogénéité extraordinaire, avec des artistes comme Huguenet, Laurence Duluc, Darcey, Gildès, Frémont et M^{lle} Guertel! Je ne pense pas que l'on ait pu mieux faire à la Comédie-Française, et Bruxelles peut être fier de posséder des théâtres comme le Parc et les Galeries — ces frères ennemis — qui rivalisent, pour la plus grande satisfaction du public, d'activité, de talent, de luxe et de bon goût.

Il n'y a également que des éloges à adresser à la troupe de l'Alcazar pour la façon dont elle a interprété *Marthe*, la comédie dramatique, disons même mélodramatique, de M. Henry Kistemackers. *Marthe* est l'une des premières pièces de l'auteur de *l'Instinct*, et M. Kistemackers a fait mieux depuis. Comme le dit un communiqué à la Presse, *Marthe* rappelle toutes les qualités du *Maître de forges* : une jeune femme, mal mariée par des parents aveugles à un aigrefin de l'aristocratie, rencontre, trop tard, l'âme sœur, le mari et l'amant idéal, sous les espèces d'un humble roturier devenu riche par la seule puissance de sa volonté. Désirant s'unir à lui par des liens légitimes, elle supplie son indigne époux de consentir au divorce. Il s'y oppose. Elle n'a donc plus que la ressource de fuir. Mais le mari a reconnu dans son futur successeur un ex-chasseur d'Afrique qui fut jadis condamné à mort

pour avoir voulu l'étrangler, lui, son lieutenant. Il va le dénoncer et, au lieu du bonheur rêvé, c'est le peloton d'exécution qui attend son rival au bout de l'aventure! Non, car Marthe, très habile tireuse — nous le savions depuis le premier acte, ô ficelle! — lui loge une balle dans le dos, au moment où il quitte la chambre. Au moins, s'il a mal vécu, le marquis d'Aiguerose saura bien finir. Devant les gens attirés par le coup de revolver, il déclare qu'il s'est tué pour échapper aux conséquences d'une dette de jeu trop lourde pour sa bourse.

Et chacun, sans doute, feindra de croire qu'il a pu s'appliquer l'arme fatale entre les deux épaules et que c'était là la manière la plus aisée de s'envoyer *ad patres*.

Il y a d'ailleurs, dans cette pièce fautive et surtout tragi-comique, des moments de franche gaieté et de poignante émotion. C'était Sarah Bernhardt qui devait en son temps la créer à Paris. Elle y renonça et M^{me} Jane Myriell recueillit le rôle. C'est elle qui le joue en ce moment à l'Alcazar avec son beau talent sincère et discret. Elle est très bien entourée par MM. Laurel, Cueille et Duvernay.

GEORGES RENCY

CONCERTS

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième concert du Conservatoire sous la direction de M. Edgar Tiné. Au programme : *Samson*, oratorio en trois parties de Haendel. — Aujourd'hui également, à 3 h. 1/2, au Palais de la Bourse, Festival Peter Benoit avec le concours de M^{me} G. Wybauw-Deuilleux, de MM. Fontaine et Wilford.

Mardi prochain, à 3 heures précises, quatrième audition de musique nouvelle à la *Libre Esthétique* avec le concours de M^{lle} Hélène Dutreux, de M. Ricardo Vinès, de M. Aug. Strauwen et du Quatuor Zimmer (MM. A. Zimmer, G. Ryken, L. Baroen et E. Doehaerd). Au programme : Quatuor à cordes de C. Debussy, *Suite basque* pour flûte et quatuor de Ch. Bordes; première audition de *Gaspard de la Nuit*, trois poèmes pour piano de Maurice Ravel d'après Aloysius Bertrand, des *Pièces espagnoles* de Manuel de Falla et d'un *Andante et Scherzo* pour harpe chromatique et quatuor, par Florent Schmitt. — Le même jour, à 8 heures 1/2, séance d'orgue donnée à la *Scola Musicae* (90, rue Gallait), par M. J. Jongen avec le concours de MM. E. Chaumont et E. d'Archembeau.

A signaler le charmant programme du concert donné jeudi dernier au Cercle artistique de Gand sous la direction de M. D. Van Reysschoot avec le concours de M^{lle} Marguerite Rollet et de M. Minet : *Larmes humaines*, chœur (L. Boëlmann); la *Ronde de la Marguerite* (A. Bruneau); *Sur la mer*, solo et chœur (Vincent d'Indy); la *Damoiselle élue*, poème lyrique pour soli et chœur (C. Debussy); *Mandoline* (G. Fauré) et les *Chevaux de bois* (C. Debussy); les *Danses de Lormont*, chœur (César Franck).

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Le Salon de la Libre Esthétique, au Musée moderne. Tous les jours, de 10 à 5 heures. Le mardi à 3 h., audition musicale.

Cercle artistique : M^{lle} Gabrielle Van der Vin, M. Maurice Blicek (clôture le 11 avril). M. Joseph François (clôture le 18 avril).

Galerie Royale : M^{me} Ch. Hynderick (clôture le 7 avril).

Salle Boute : *Le Lierre* (clôture le 17 avril).

C'est le cercle d'art *Vie et Lumière* qui prendra possession des salles du Musée moderne après la fermeture du Salon de la *Libre Esthétique* irrévocablement fixée au 12 avril (lundi de Pâques). L'exposition s'ouvrira le samedi 17 avril et sera clôturée le 10 mai.

A côté des œuvres les plus récentes de M^{ms} A. Boch, P. Deman,

A. De Weert, J. Montigny, A. Wallaert, de MM. G. Buysse, E. Claus, O. Coddron, R. De Saegher, G. De Smet, L. Detroy, J. Ensor, A. Hazledine, M. Huys, M. Jefferys, R.-H. Monks, G. Morren, A. Oleffe, W. Paerels, H. Roidot, F. Van den Berghe, Edm. Verstraeten, ce Salon réunira un ensemble important d'œuvres du maître marseillais Monticelli, dont l'exposition rétrospective obtint à Paris, au dernier Salon d'automne, un si retentissant succès.

Le Salon de Printemps de la Société Royale des Beaux-Arts s'ouvrira le 8 mai prochain au Palais du Cinquantenaire.

La Société a fait appel à tous ses membres belges et étrangers. Parmi les premiers, elle est assurée de la participation de MM. E. Smits, Baseleer, Bernier, De Vriendt, Claus, Rousseau, Ciamberlani, Fabry, Montald, Van der Stappen, A. Verhaeren, Van Doren, Smeers, Pinot, Samuel, Thomas, F. Hens, Delaunois, Devreese, Van Holder, Mathieu, Wagemans et Heymans. Le Salon réunira un ensemble important de ce dernier.

Parmi les étrangers, citons pour la France MM. Simon, Cottet, Caro-Delville, Bartholomé, Aman-Jean, Besnard, Renouard, Hoffbauer, Huet, et un ensemble d'œuvres de Carpeaux; pour l'Angleterre, MM. Grosvenor, Thomas, Lavery, Sickert, Austen Brown; pour l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, MM. Klinger, Kampf, Lazlo; pour l'Italie, un groupe d'artistes vénitiens.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Deuxième liste d'acquisitions: E. Claus, *Jeune paysanne*. — R. Fornerod, *Femme à la rose*. — Edw. Straus, *Poulains ardennais* (sculpture).

Le jury du concours pour le monument Lambermont a retenu six des quarante-trois projets présentés à la première épreuve. Ce sont ceux de MM. J. Bernaerts, Verbanck et Woerwyck, L. Maseré, A. Pierre, Sturbelle, Grandmoulin et Van Holder.

Les concurrents sont invités à fournir pour la seconde épreuve une maquette au cinquième et un fragment en grandeur d'exécution. Le coût du monument, qui sera érigé sur l'une des places d'Anvers, est de soixante-quinze mille francs, fondations non comprises.

Plusieurs des concurrents écartés protestent contre la décision du jury, l'exécution des projets primés devant, d'après eux, dépasser de beaucoup la somme fixée. Une réclamation a été adressée de ce chef aux autorités compétentes.

L'Exposition des Beaux-Arts de Venise s'ouvrira le 22 avril et sera clôturée le 31 octobre. Deux affiches illustrées, l'une de M. A. Sezanne, et qui reproduit celle de l'exposition précédente, l'autre due à M. A. de Carolis, célébrant la résurrection du Campanile de Saint-Marc qui s'accomplira pendant la durée du Salon, annoncent par des compositions de circonstance cette manifestation artistique internationale.

Le Roi d'Italie a acheté à l'Exposition internationale de Rome plusieurs gravures d'artistes belges, parmi lesquelles: *Sensation d'hiver*, par Auguste Donnay; *la Cathédrale*, par James Ensor; *L'Olivier*, par François Maréchal; *Sapinière*, par Henry Meunier; *le Quadriga de Saint-Marc*, par Louise Danse.

M. Th. Vinçotte exposera dans son atelier les 5, 6 et 7 avril, de 2 à 6 heures, le fronton qu'il a exécuté pour le Palais du Roi.

M. Emile Van der Velde fera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Section d'Art de la Maison du Peuple (Salle des Fêtes) une conférence sur ses Impressions de voyage au Congo (projections lumineuses).

M. Pierre de Bréville s'est entendu ces jours derniers avec MM. Kufferath et Guidé sur la distribution de son drame lyrique en trois actes *Éros vainqueur*, qui sera représenté à la Monnaie au début de la saison prochaine. C'est, comme nous l'avons annoncé, M^{lle} Croiza qui créera le rôle principal. L'œuvre sera mise en scène d'après les dessins de M. Jacques de Bréville, frère du compositeur, dont le pseudonyme Job, a consacré la réputation de peintre et d'illustrateur. M. Jacques de Bréville a

soumis à la direction des projets de décors et de costumes d'une fantaisie charmante qui seront prochainement livrés aux spécialistes chargés de les réaliser.

Éloge naïf. — Tout émue par la représentation de *Katharina* à laquelle elle venait d'assister, une habilleuse du théâtre de la Monnaie disait à une des interprètes, qui sortait de scène: « Oh! Madame! que c'est beau! Jamais je n'ai tant pleuré! Je me croyais à un enterrement de première classe! » (Authentique).

M^{me} Armand-Coppine donnera le 8 mai prochain, à 1 h. 1/2, au Théâtre Flamand, une audition des élèves de son cours particulier de chant et de déclamation lyrique. Les élèves interpréteront des scènes d'opéras et d'opéras-comiques, en costumes et avec décors. Au programme: *Le Cid*, *Sigurd*, *Carmen*, *Thaïs*, *les Noces de Jeannette*, *le Maître de Chapelle*, *Cavalleria Rusticana*, *Lakmé*, *la Tosca*, *Pailleuse*, *Suzanne*, *l'Africaine*, *Faust*, *les Huguenots*.

Pour les places écrire rue Philippe-le-Bon, 49, ou s'adresser chez les éditeurs de musique.

Le Quatuor Schörg, qu'on applaudit jeudi dernier chez M^{me} Errera, s'embarquera prochainement pour la Havane, où il donnera quatre concerts, et se rendra de là à Mexico où, pour la seconde fois, il est engagé pour une série de vingt-quatre auditions. En octobre il se fera entendre en Angleterre, puis en Suède et Norvège.

Le Congrès international de Numismatique, dont nous avons annoncé la réunion à Bruxelles en juin 1910, comprendra deux sections: l'une de numismatique et de sigillographie, l'autre réservée à l'art de la médaille contemporaine. Organisé par la Société royale de Numismatique de Belgique et par la Société hollandaise-belge des Amis de la médaille d'art, le Congrès, placé sous le haut patronage du prince Albert de Belgique, est dès à présent assuré d'un plein succès. Des comités de patronage fondés en Allemagne, en Angleterre, en Autriche, en Bulgarie, en Danemark, en Espagne, en France, en Grèce, en Hollande, en Hongrie, en Italie, en Norvège, en Portugal, en Roumanie, en Russie, en Suède, en Suisse, en Turquie et jusqu'aux États-Unis, au Canada, au Brésil, au Japon, réunissent les personnalités les plus éminentes de la Numismatique. Plus de quarante mémoires sont déjà parvenus au comité, que président MM. le vicomte B. de Jonghe et A. de Witte.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix: broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution:

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMÉN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND ET FILS, éditeurs,
4, place de la Madeleine, Paris.

BIBLIOTHÈQUE DES CLASSIQUES FRANÇAIS

J.-PH. RAMEAU. — **Dardanus**, airs de ballet transcrits à quatre mains par LÉON ROQUES.
Première suite, 4 francs. — Deuxième suite, 3 fr. 50.

Echos de France (4^{me} volume), recueil des plus célèbres airs
de ballet et danses de 1689 à 1815, recueillis et harmonisés par LÉON ROQUES. — *Prix net* : 7 francs.

MUSIQUE ANCIENNE

Les Vieux Maîtres du violon, révision et accompagnement de piano
d'après la basse chiffrée par ALFRED MOFFAT. — J.-B. SENAILLÉ, *Sarabande et Gigue*, 2 francs.

J.-B. LÉILLET, *Air et Allegro*, 1 fr. 75. — A. CORELLI, *Sarabanda et Corrente*, 1 fr. 75.
T.-A. ARNE, *Gavotta*, 1 fr. 75. — N. PORPORA, *Branle*, 1 fr. 75. — F. DI GIARDINI, *la Chasse*, 2 francs.
— M. MASCITTI, *Preludio et Corrente*, 2 francs.

Airs classiques, avec accompagnement de piano. Textes français et allemand ou italien.
Révision et traduction française par M^{me} HENRIETTE FUCHS.

J.-S. BACH (dix airs et duos de cantates à 1 fr. 35, 2 francs et 2 fr. 50).
G.-F. HANDEL (quatre airs à 1 et 2 francs.). — SCARLATTI. *Ainsi qu'un papillon léger*, 2 francs.

MUSIQUE MODERNE

ŒUVRES VOCALES

LOUIS AUBERT. — **Douze chants** avec accompagnement de piano (texte français et anglais),
pour voix élevées (A) ou voix moyennes (B). — *Prix net* : 8 francs.

Id. — **Crépuscules d'Automne**, six poèmes pour chant avec accompagnement de piano
(textes français de A.-F. HÉROLD, R. CATTEAU, A. SAMAIN, C. MAUCLAIR, R. VIVIEN). — *Prix net* : 6 francs.

AUGUSTE CHAPUIS. — **Six mélodies**, chant et piano,

(textes de V. HUGO, A. THEURIET, S. BORDÈSE), 2 francs et 1 fr. 75 chacune.

MAURICE RAVEL. — **Douze chants** avec accompagnement de piano, (textes de S. MALLARMÉ,
JULES RENARD, H. DE REGNIER, P. VERLAINE; traduction anglaise par NITA COX) voix moyennes.
Prix net : 8 francs.

ŒUVRES INSTRUMENTALES

CLAUDE DEBUSSY. — **Première arabesque**, transcription pour violoncelle et piano
par J.-J. GURT, 2 fr. 50.

Id. — **Fu Bateau**, transcription pour violoncelle et piano par J.-J. GURT, 2 fr. 50.

Id. — **Menuet**, transcription pour violoncelle et piano par GASTON CHOISNEL, 2 fr. 50.

JOSEPH JONGEN. — **Valse** pour violoncelle avec accompagnement de piano, 2 fr. 50.

C. SAINT-SAËNS. — **Suite algérienne** (op. 60), partition d'orchestre format de poche, 5 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Expositions.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Salon de la Libre Esthétique : *La Sculpture* (GRÉGOIRE LE ROY); *la Gravure* (ROBERT SAND). — Publications artistiques : *Attraverso gli albi e le cartelle; la Galleria d'arte moderna a Venezia* (O. M.). — Deux Beaux Livres : *Le Reste est silence, Maïvine* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Expositions (O. M.). — A la Libre Esthétique : *Le Dernier Concert* (Ch. V.). — Le Concours Lambrmont. — Le Théâtre à Paris : *Le Roi Bombance, la Clairière* (F. M.). — Notes de musique : *Le Troisième Concert du Conservatoire, les Matinées musicales de Mme Beauch* (Ch. V.). — *Concerts*. — Petite Chronique.

Salon de la Libre Esthétique.

La Sculpture.

Si le peintre, pour peu qu'il se sente une personnalité, trouve à sa disposition un nombre presque illimité de moyens d'innover, il n'en est pas de même pour le sculpteur.

Les couleurs sont une source intarissable d'interprétations, alors que la ligne plastique, elle, ne permet que de faibles écarts et ne peut transgresser les lois que lui trace la vérité de la nature. Or, si l'aspect coloré des choses varie à l'infini, il est rare qu'il n'y ait point unanimité sur leur aspect linéaire.

Le fait que cet accord ne se constate pas toujours n'infirmes pas cette loi; la divergence git dans le fait que d'aucuns n'admettent que la nature rigoureusement rendue, tandis que d'autres, soit par stylisation, soit dans un but de synthèse n'en veulent retenir que les formes essentielles, caractéristiques du sentiment

à exprimer. Encore cette divergence ne se rencontre-t-elle généralement qu'en dehors du monde des artistes; ceux-ci sont à peu près unanimes — je ne dis pas dans leurs préférences, mais du moins dans leur jugement — pour admirer, malgré ses tendances d'exception, une œuvre telle que le *Balzac* de Rodin. C'est qu'en effet il y a moins de distance entre le réalisme lyrique d'un Lambeaux et le gothique libéré d'un Georges Minne qu'entre l'impressionnisme d'un Manet et celui d'un Seurat. Aussi cette unanimité se brise-t-elle aussitôt qu'il s'agit d'apprécier les peintres. Autant de visions, autant de systèmes dans les admirations.

Il s'ensuit que la mêlée, les discussions, tout le bruit en un mot, se mènent autour des tableaux et que c'est presque dans l'apathie et la dérégulation que les plâtres et les marbres érigent leur tranquille et tacite beauté. Quel discernement des nuances, quelle sûreté d'analyse ne faut-il pas pour deviner la beauté spéciale de chacune de ces œuvres, quand toutes sont limitées dans leur ensemble par les lois immuables et rigides de la statuaire!

Les personnalités ne peuvent s'affirmer que par des nuances, et c'est ainsi qu'à première vue *la Femme à sa toilette* de M^{lle} Jane Poupelet s'apparente aux *Baigneuses* de Paul Du Bois. Pourtant la vision de ces deux artistes est toute différente.

La première se préoccupe essentiellement de la ligne que son œuvre décrira dans l'espace, et le sentiment de beauté qu'elle veut exprimer n'émanera que de cette ligne. Le modelage des formes, le toucher des chairs, le détail anatomique, la sensualité en un mot l'indiffèrent

presque, alors que ce sont là précisément les préoccupations principales de ceux qui mettent la beauté de leur art à faire vivre et palpiter la matière.

Voyez les *Baigneuses* de Paul Du Bois ; la grâce en est moins dans la ligne que dans le modelé ; la beauté y est multiple et comme disséminée dans chacune des parties. Sans qu'il y paraisse, heureusement, tous les éléments en sont recherchés en vue d'une impression unique : la grâce ; une grâce moelleuse, onduleuse, très douce. Nulle ligne anguleuse ; les corps se replient en courbes liées ; les parties s'enchaînent et s'enlacent pour former une masse ardente et sensuelle.

Il est peu d'artistes plus maîtres de leur métier et plus attentifs à en suivre les règles. L'art avec lequel le sculpteur a disposé les visages de ce groupe le dénote clairement. Ces visages se penchent avec harmonie et, par rapport à l'éclairage, de façon que l'un en prenne la lumière comme un peu de sérénité joyeuse, l'autre l'ombre, comme la gravité d'une pensée.

Paul Du Bois montre, là, un souci des plans et des effets que l'on en peut tirer, dont peu de sculpteurs se doutent. C'est pourtant l'une des plus belles ressources de la statuaire, et ce qui prouve qu'il ne peut être question ici de hasard heureux, c'est que la même chose s'observe dans sa *Tête d'Enfant*, une très belle œuvre également, belle par sa simplicité et son expression.

Il serait injuste de ne pas citer encore de M^{lle} Jane Poupelet les études d'animaux (*Lapin, Coq, Canard*), quoique nous leur préférions, à vrai dire, sa *Femme à sa toilette*.

Mais soyons très sévère pour Jean Gaspar, car on est en droit d'en exiger de très belles choses, tant il est doué. C'est pourquoi je lui reprocherai le manque de caractère, l'indolence et le flou de son *Lion*. Nous ne nous sentons point devant un fauve, et c'est là une faute d'autant plus grave que l'artiste lui-même préconise avant tout la synthèse, c'est-à-dire la recherche du caractère.

Nous ne dirons rien de Charpentier ; l'art de ce maître a été plusieurs fois analysé ici-même, et ce ne sont pas, au surplus, ses œuvres capitales que nous avons retrouvées à la *Libre Esthétique*.

Citons enfin les noms de M^{mes} Bessie Potter, France Raphael, de M^{lle} Yvonne Serruys et de MM. P. Christophe, A. Marque, F. Schirren, E. Straus et E. Wittig, dont les œuvres, à titres différents, requièrent l'attention et l'intérêt.

Pour A. Marque et E. Wittig, il serait souhaitable de retrouver leurs noms, au prochain Salon de la *Libre Esthétique*, sous un ensemble d'œuvres plus importantes que celles qu'ils nous montrent cette fois. Leurs qualités et leur sentiment de la statuaire ne sont qu'indiqués ; de façon, certes, à nous inspirer toute

confiance, mais pas assez cependant pour que nous y trouvions tous les éléments d'une appréciation consciente et complète.

GRÉGOIRE LE ROY

La Gravure.

La Libre Esthétique a réservé cette année une salle entière à l'estampe : gravures et lithographies. Elle continue en cela une tradition qui remonte aux premiers Salons des XX, qui révélèrent aux amateurs de ce pays les Whistler, les Bracquemond, les Jacquemart et tant d'autres. Aussi bien le programme de cette année, qui impliquait dans le choix des œuvres une préférence non pour le portrait proprement dit mais pour l'interprétation esthétique de la personne humaine, imposait, pour être complet, les présentations d'œuvres graphiques en noir et blanc.

Il ne faut pas oublier d'ailleurs que l'évolution de l'art de la gravure est intimement liée aux transformations du goût en matière de peinture. La vogue prolongée d'un Meissonnier et de ses sujets de roman-feuilleton qui remplacèrent sans avantage les dessus de pendule chers à la monarchie de juillet, nous avait valu toute une école de graveurs non sans talent — on pourrait même dire qu'ils en avaient trop — mais qui limitaient leur effort soit à reproduire les tableaux en vogue, soit à traiter le portrait, le paysage et surtout cette chose odieuse qu'on appelle la scène de genre parce qu'elle n'en a aucun, avec le seul souci d'une perfection toute conventionnelle du métier. Entre les mains de ces graveurs classiques à la manière de l'abbé Delille, l'art de la gravure, confiné dans l'emploi exclusif du burin, avait perdu toutes les ressources admirables de couleur et d'intensité d'expression que l'eau-forte, la pointe sèche, le vernis mou et l'aquatinte lui avaient autrefois données.

Contrairement à l'opinion des Académies, ce n'est que du jour où les graveurs n'ont plus considéré la taille douce que comme un procédé utile entre d'autres plus utiles encore que la grande tradition de l'art de la gravure a été reprise.

Je n'en veux d'autre preuve que ce portrait de Whistler gravé à la pointe sèche par Helleu, et qui nous reporte à bien des années en arrière. Fut-il assez honni par les graveurs officiels ! Et cependant cette planche, qui dans l'œuvre inégale et trop peu renouvelée d'Helleu doit être considérée comme une des plus belles, est d'une perfection et d'une liberté de dessin tout à la fois qui en font un véritable chef-d'œuvre. L'emploi audacieux alors de la pointe sèche donne au trait un velouté qui charme à l'égal d'une belle harmonie de couleurs.

Rien n'étonnera plus ceux qui n'ont pas suivi depuis

quelques années l'évolution du talent d'Odilon Redon que la blondeur de ses portraits lithographiés. Ses planches d'autrefois, — apparitions lumineuses toutes de beauté ou de terreur surgissant des ténèbres du rêve ou du cauchemar, — étaient admirées pour la profondeur, le velouté, la variété de leurs noirs. L'art du Redon d'aujourd'hui est lumineux ; ses effigies sont si blondes qu'on les dirait presque translucides, et ils sont vraiment pleins de charme et d'attraction ce profil mince et allongé de M. Vuillard, la sanguine délicate d'après M. Paul Sérusier, le portrait un peu floconneux, comme ouaté, de M. Ricardo Viñes et surtout l'admirable effigie de M. Pierre Bonnard.

Savourons aussi le charme des lithographies de M. Séverin Rappa, la *Convalescente*, *l'Enfant à la poupée*, un portrait d'Alexandre Charpentier dessinant avec minutie, et par-dessus tout le portrait de M. Maximilien Luce : l'artiste a levé son pinceau, il s'est penché pour saisir un aspect fugitif de la nature et le regard est si éveillé, l'attention du visage si tendue, le geste si naturel et le croquis si lumineux que l'œuvre est charmante à la fois d'art et d'esprit.

Tout à côté, les jolies eaux-fortes de M. Carl Larsson. Un simple contour d'une taille toujours égale, pour les personnages comme pour le décor environnant, pour le modelé de petits portraits si fins qu'ils paraissent gravés à la pointe d'aiguille. Cela est blond et lumineux, et *l'Artiste et sa fille Brita*, *le Modèle au poêle*, *la Mère de l'artiste* ne méritent que de l'admiration.

Me sera-t-il permis d'aimer moins les deux graveurs sur bois, M. Seddeler, qui a pourtant un sens assez curieux du décor, et M. Paul-Émile Colin, dont le métier semble vraiment trop impressionné par le maître inimitable du genre : M. Félix Vallotton ?

Les eaux-fortes de M. Bernard Naudin ne manqueront pas d'attirer l'attention des amateurs. Ce sont de curieuses évocations de la vie des Bohémiens traités avec une liberté et une couleur tout à fait remarquables.

MM. Léon Carré et Georges Gobô mêlent l'aquatinte à l'eau-forte avec un rare bonheur. Il faut retenir le *Marché arabe* et les *Goumiers* du premier, et surtout les *Laveuses à l'étang de St-Nicolas* du second, avec ses tons d'aquatinte si joliment nuancés entre le premier et l'arrière-plan.

J'ai gardé pour la fin les gravures de M. Michel Cazin dont il me sera peut-être permis de dire qu'elles ont toutes mes préférences. La *Vieille Vendéenne* est interprétée avec une austérité de métier qui rappelle les plus admirables bois anciens. Son *Étude de nu* est charmante de couleur ; *Le Franc-Picard*, *Ulysse* au regard vif et aux lèvres disertes, son portrait du chimiste Schneider sont des eaux-fortes d'un métier souple, sûr et d'une rare sobriété. Mais par-dessus tout il faut

citer le *Patron de barque* et le *Marin d'Equihen*, effigies d'une intensité et d'une grandeur d'allure admirables : personnages de Massaccio à l'intelligence vive, à la beauté altière, aux désirs violents, retrouvés dans la vie contemporaine. Le dessin est âpre comme le caractère du modèle, le trait est profond, aigu comme leurs regards. l'ensemble est puissant, solide, magnifique, et ces deux portraits comptent parmi les plus beaux du Salon de la *Libre Esthétique*.

ROBERT SAND

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

VITTORIO PICA. *Attraverso gli albi e le cartelle (Sensazioni d'arte)*. Serie terza, Fascicolo VIII. — *La Galleria d'arte moderna a Venezia*. Serie prima, Fascicoli XI-XVI. Bergamo, Istituto d'arte grafiche.

M. Vittorio Pica poursuit dans les « albums et portefeuilles » des maîtres de la gravure contemporaine ses investigations d'esthète averti. Et le huitième volume qu'il consacre à ses attachantes analyses biographiques et critiques est digne, en tous points, de ceux qui l'ont précédé.

C'est par l'œuvre de M. Alberto Martini, l'illustrateur vénitien d'Edgar Poë, que s'ouvre le nouveau volume de M. Pica : œuvre étrange, d'une imagination à la fois macabre, érotique et satirique, dont les visions terrifiantes ou voluptueuses sont traduites avec une sûreté de métier peu ordinaire. Deux maîtres septentrionaux, MM. Anders Zorn et Frank Brangwyn, l'un et l'autre en possession d'une maîtrise incontestée, livrent ensuite le trésor de leurs cartons : leurs plus belles planches sont reproduites et commentées par l'écrivain italien, qui en précise avec sagacité l'esprit et la technique. Enfin, Steinlen, le peintre du peuple parisien, l'illustrateur de la vie des rues, des marchés, des bistros et des bals publics, clôt ce volume que recommandent à la fois son texte et ses nombreuses illustrations.

Du même auteur, signalons les récentes livraisons de l'élégant ouvrage consacré par l'Institut des arts graphiques de Bergame à la Galerie de peinture moderne de Venise et publié sous les auspices de la municipalité de cette ville. On y trouvera de fort belles reproductions, en noir et en couleurs, d'œuvres de MM. F. Khnopff (*Effigie féminine*), J. Van Biesbroeck (*A nos morts*), A. Besnard, P. Troubetzkoy, Ph. Zilken, L. Deltmann, Ch. Storm de Grave-sande, F. Brangwyn, des artistes italiens B. Bezzi, L. Bistolli, A. Fontanesi, C. Laurenti, P. Fragiaco, D. Trentacoste et G. Giardi, A. Baruffi, P. Canonica, etc. Le texte, soigneusement documenté, de M. Pica rehausse l'intérêt d'un recueil qu'on souhaiterait voir imiter en Belgique afin de faire mieux connaître et apprécier nos collections publiques. La Société des Amis des Musées ne pourrait-elle prendre l'initiative d'une publication de ce genre ? Le plan de l'ouvrage dirigé par M. Vittorio Pica est excellent et l'on pourrait s'en inspirer pour mettre en valeur les richesses de notre patrimoine artistique.

O. M.

DEUX BEAUX LIVRES

Le Reste est silence, par EDMOND JALOUX.
Maivine, par LUCIEN ROLMER.

Deux jeunes écrivains de la génération d'aujourd'hui viennent de faire paraître simultanément deux livres qui sont leurs chefs-d'œuvre, du moins jusqu'ici. L'un est M. Edmond Jaloux, le romancier décoratif et sensible à qui nous devons déjà *les Sangues*, *le Jeune Homme au masque*, *l'École des Mariages* et

le *Démon de la Vie*. L'autre est M. Lucien Rolmer, le conteur âpre et satirique, réaliste et fantaisiste de *Madame Fornoul et ses héritiers* et de *l'Hôtel de Sainte-Agnès et des Célibataires*, le poète lyrique des *Chants perdus*.

Tous deux sont nés à Marseille, et ils ont fréquenté à peu près les mêmes milieux intellectuels. Cependant les différences de leur esprit sont infinies et je ne pense pas qu'on puisse les aimer facilement ensemble. Si je parle dans le même article de leurs deux livres, c'est parce qu'ils sont étroitement contemporains et qu'ils sont beaux, dans deux esthétiques opposées.

Depuis bientôt quinze ans que M. Edmond Jaloux travaille à pénétrer les secrets de la composition des chefs-d'œuvre du roman, soit en étudiant attentivement ceux de ses illustres devanciers, soit en écrivant lui-même, il fut toujours particulièrement hanté par le désir d'arriver à la plus intense émotion par le moyen de la suggestion. Ne pas dire les choses directement, mais les faire deviner. Cela tient en quelques mots et c'est la suprême difficulté du roman. C'est même plus difficile à un romancier qu'à un dramaturge, car ce dernier, maintenu pour ainsi dire par les nécessités d'expression que lui impose l'optique du théâtre, ne peut guère se permettre de digressions personnelles, d'explications. L'action le précipite malgré lui vers le dénouement et l'oblige à une synthèse, à un *ramassé* qui pratiquement donne souvent au spectateur l'impression de la suggestion. Mais le romancier, libre de tous ses moyens, doit lui-même s'astreindre à une discipline assez cruelle s'il veut arriver aux mêmes effets. Il lui faut non seulement éviter toute intervention d'auteur dans son intrigue mais encore arriver à deviner, — pour les reproduire, — ces allures si étranges de la vie qui nous surprennent toujours dans notre existence personnelle, nous mettant en présence de drames, d'appréhensions, d'angoisses, de douleurs sans nom, de sentiments imprévus et nuancés à propos des plus simples et des plus banals événements.

Cette préoccupation constante chez M. Jaloux s'était jusqu'ici combinée (si je puis dire) avec des qualités d'un tout autre ordre, opposées souvent. Son habileté d'écrivain avait opéré cette fusion.

Ainsi, ce souci d'introduire dans une action simple et humaine et, par un certain côté, décorative et élégante, un secret, une sorte de germe inconnu se développant avec lenteur pour éclater à la fin en une surprenante révélation, ou, si vous préférez, une autre action, faible et sournoise, naissant au cœur de la première, y grandissant à ses dépens jusqu'à ce qu'on s'aperçoive qu'elle l'ait dévorée et s'y soit substituée, — ce souci, je le répète, se traduit dans les précédents romans de M. Jaloux par des inventions dans l'intrigue d'un caractère tout particulier; personnages divinatoires connaissant les mobiles des autres héros et en profitant pour modifier quelque peu le dénouement (*l'École des Mariages*; *le Démon de la vie*) ou idées d'abord confuses s'imposant peu à peu à l'esprit d'un homme jusqu'à leur réalisation pratique, à travers tout un jeu d'événements contradictoires (*le Jeune Homme au Masque*).

Et c'était fort curieux et fort attachant, ce spectacle d'un écrivain qu'une inclination naturelle porte vers les images du luxe, de la beauté, de la grâce, de la fantaisie, du bonheur et du loisir, saisi malgré cela par cette obsession grave et noble qui fait les grands romanciers : obsession de la douleur humaine, de la souffrance de vivre, toujours et surtout au milieu des apparences de la joie, obsession du secret perpétuel qui s'agite obscurément sous les évidences sensibles.

Mais jamais comme dans *Le reste est silence* (1) la suggestion de toutes ces choses vagues, tristes, essentielles, ne fut plus forte, plus seule, plus dégagée de toute littérature.

Un homme se souvient de son enfance et il en raconte quelques épisodes *tels absolument tels* qu'ils lui apparurent à cette époque. Et cela n'est rien qu'une petite agitation confuse et absurde de deux personnages autour d'un enfant qui ne les comprend pas et cela se trouve être un drame de famille, banal et épouvantable, triste, quelconque, horrible. Pas un instant l'auteur ne se permet un mot : l'enfant parle, non, pas même

(1) EDMOND JALOUX : *Le Reste est silence*, roman (suivi d'un conte, *le roi Cophetua*). Paris, P.-V. Stock.

l'enfant, l'homme, impassible, se rappelant les sensations, qu'il juge sottes, de l'enfant qu'il fut. Il raconte son intérieur gris et terne, la petite ville (il ne la nomme pas) où se passa cette aventure, les discussions bêtes du père et de la mère, bêtes, quotidiennes, mais où l'on devine une longue, inavouée, sournoise, effrayante incompatibilité, les sorties de la mère, jeune femme jolie, frivole, menteuse, quelconque..., ses rencontres avec un jeune homme aux yeux durs que l'enfant ne s'explique pas. Et la scène de famille, l'orageuse et longue dispute dont il n'entend que le bruit, et la fuite de la femme, et son retour, et le pardon, et la vie qui reprend, et l'ignorance et le doute au sujet des suites de cette vie qui a l'air de se perdre dans des sables tant on la devine inconnue, incertaine, triste, découragée, pleine de réticences, de faux pardons, de faux oublis, de résignation, et vraie, incomparablement vraie...

Il faut lire *Le reste est silence*. Lisez aussi *Le roi Cophetua*, sorte de nouvelle à demi-féerique qui suit le roman, fantaisie d'une mélancolie grandiose, où passe ce frisson d'amertume qu'ont éprouvé tous ceux que gâta la satiété de la puissance; mais lisez surtout *Le Reste est silence*. C'est un chef-d'œuvre. Il porte M. Edmond Jaloux au premier rang des romanciers actuels, tant par la suprême habileté des moyens techniques (on ne peut les imaginer plus parfaits) que par l'émotion intense qu'il a su nous donner. Cette simple histoire, où pas un détail n'est faux, est une de celles où il m'a été donné de rencontrer le plus d'humanité, de vérité, d'indulgence et de tristesse. Il est impossible de la lire sans déchirement; mais cette émotion n'a rien de nerveux. Elle est haute et grave dans son désespoir, sereine, stoïque et compatissante.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(La fin prochainement.)

EXPOSITIONS

M^{me} Ch. Hynderick, qui fit son éducation artistique sous la direction de Théodore T'Scharner, son beau-père, exposa, ces jours derniers, à la Galerie Royale, une série considérable d'impressions et d'études évoquant avec sincérité, et souvent avec émotion, les aspects du littoral : paysages aux horizons bas, mer glauque secouée par la brise, plages solitaires, villages tapis dans les dunes à l'abri des vents du large. Les sites de la côte west-flamande : Coxyde, La Panne, St-Idesbald, Ghyvelde, Nieuport, ont fourni à l'artiste les thèmes sur lesquels elle module d'incessantes variations selon l'heure du jour, la saison, le ciel, l'atmosphère diaphane ou brumeuse. M^{me} Hynderick a une vision subtile, un goût affiné et des dons de coloriste qui la serviront heureusement lorsqu'elle aura acquis un métier plus sûr et dégagé sa personnalité.

O. M.

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Le Dernier Concert.

La première partie du concert était consacrée aux deux maîtres les plus en vogue parmi les « sensoriels », MM. Debussy et Ravel.

Je ne dirai pas que le Quatuor à cordes de M. Debussy, — qui fut adorablement joué par MM. Zimmer, Ryken, Baroen et Dochaerd, — ne nous a rien apporté de neuf. C'est, au contraire, le propre de l'auteur de *Pelléas* d'exciter un intérêt toujours plus vif, à chaque nouvelle audition d'une même composition. Son Quatuor, bien qu'ayant le caractère d'une œuvre de transition dans sa production musicale, nous le révèle pourtant déjà tout entier, car sous sa forme concise, presque classique, il montre, en germe, tout ce qui le distingue des musiciens qui l'ont précédé et fait nettement entrevoir ce que sera la musique de l'avenir : libérée de l'op-

primante discipline de l'harmonie classique et de ses formules limitées, elle domptera le « monstre chromatique » et, grâce à un système musical nouveau, basé sur des gammes infiniment plus nombreuses que nos gammes majeures et mineures diatoniques actuelles, elle muera en douceur et en infinie subtilité de nuances ce qui n'était jusqu'à présent qu'âpreté, tension trop forte et acuité exagérée... Mais tout cela n'est-il pas déjà complètement réalisé dans les œuvres les plus récentes de M. Debussy? N'a-t-il pas, dès maintenant, donné l'exemple de cette discipline nouvelle, plus large que l'ancienne et qui durera jusqu'au moment où un génie futur la trouvera trop étroite et la remplacera par une autre plus large encore?

Mais parlons de M. Ravel : c'est un debussyste, mais un debussyste diablement « ravellisant », je veux dire par là que sa personnalité est très nettement tranchée. Voyez ses *Histoires naturelles*; voyez ses trois compositions pour piano écrites d'après des passages du *Gaspard de la Nuit* d'Aloysius Bertrand. C'est le système musical de l'auteur de *Pelléas*, mais c'est aussi du Ravel, et du Ravel le plus pur. Il y a là un sens de l'humour et du fantastique à la Poë que ne possède point M. Debussy. Je veux bien reconnaître que ses trois dernières pièces (*Ondine, le Gibet, Scarbo*) déroutent tout d'abord par leur caractère absolument imprévu, mais si l'on consent à s'abstraire de cette considération, on ne peut leur dénier, en toute impartialité, une grande puissance d'expression; elles disent ce qu'elles doivent dire dans le domaine imaginal, avec une vérité qui peut nous choquer à cause de notre manque d'habitude, mais qui n'en est pas moins la vérité, dans toute sa beauté, dans toute sa nudité... Elles sont, en outre, merveilleusement pianistiques, surtout la première. M. Viñès les joue en grand artiste; n'est-il pas, avec M^{lle} Selva, le plus parfait interprète des œuvres contemporaines

A lui aussi était confiée l'interprétation des *Pièces espagnoles* de M. Manuel de Falla : petits morceaux sans prétention, d'une écriture experte qui rappelle celle de l'*Iberia* de M. Albeniz.

Je ne m'étendrai pas longuement sur l'*Andante et Scherzo* de M. Florent Schmitt pour harpe chromatique et quatuor à cordes, dont l'exécution était assumée par une excellente harpiste, M^{lle} Dutreux, et par le Quatuor Zimmer. Je n'ai pas compris grand-chose à cette œuvre dont certains passages m'ont paru inspirés par un sentiment très fin, mais dont l'ensemble m'a donné une impression d'incohérence. Je ne pense pas que cela soit dû à un manque de plan, mais bien plutôt au fait qu'aucune fusion ne s'opère entre la partie de harpe et celle du quatuor : la première semble superposée à la seconde et n'avoir avec elle que des rapports assez lointains.

Le concert se terminait par la *Suite basque* pour flûte et quatuor à cordes de M. Charles Bordes. Ce délicieux poème montagnard, aux tonalités exquises et aux rythmes enchanteurs, a bénéficié d'une interprétation parfaite de la part du Quatuor Zimmer et de M. Strauwen, qui en ont exprimé l'intense poésie avec la plus grande délicatesse. M. Strauwen est un flûtiste de très grand talent, qui joint à la pureté et à la douceur du son la compréhension la plus vive des œuvres qu'il exécute.

CU. V.

LE CONCOURS LAMBERMONT

On sait qu'un groupe important d'artistes n'admet pas le jugement des maquettes du Concours Lambermont, presque tous — et peut être même tous — les projets classés devant dépasser, s'ils étaient exécutés tels qu'ils ont été conçus, la somme de 75,000 francs fixée à l'article 3 des conditions de ce concours.

Ces artistes ont adressé à tous les membres du comité Lambermont une lettre dont voici la conclusion :

« Nous ne pouvons admettre que le jury choisisse même un seul des projets ne respectant pas les conditions imposées. Mais nous croyons devoir attirer votre attention sur les conséquences que peut avoir le jugement qui vient d'être rendu.

Les projets qui ont été retenus pouvaient certainement être plus beaux puisque leurs auteurs les avaient conçus sans tenir compte du prix de leur exécution. Or, maintenant le comité exécutif, d'après un communiqué passé dans les journaux, impose comme conditions à la seconde épreuve du concours l'obligation pour les six concurrents classés de remettre un projet définitif en tenant compte du chiffre de 75,000 francs primitivement fixé.

Il est de toute évidence que des projets comprenant actuellement douze ou quatorze statues, ou six ou sept groupes, seront loin d'être aussi beaux lorsque les artistes auront dû réduire le nombre de statues et de groupes et l'importance de l'architecture, afin de rester dans les limites du prix indiqué.

Il arrivera alors probablement ceci, c'est que le jury, ne pouvant se déclarer satisfait du second concours, l'annulera purement et simplement et remettra la commande à un artiste qui n'aura pas concouru.

Nous nous permettons d'attirer toute votre attention sur cet état de choses qui décourage profondément tous les artistes statuaires belges.

Nous nous plaisons à espérer que, comme suite à la présente, vous voudrez bien, Monsieur, demander la convocation du Comité Lambermont dont vous faites partie et que ce Comité nous fera l'honneur de recevoir nos délégués qui viendront développer devant lui les faits relatés plus haut et d'autres que nous désirons lui signaler en même temps.

Nous vous serions très reconnaissants si le Comité voulait bien en attendant suspendre provisoirement la décision du jury.

Confiants dans notre bon droit, nous espérons recevoir une réponse favorable et nous vous prions d'agréer, Monsieur, » etc.

LE THÉÂTRE A PARIS

Le Roi Bombance (1).

Non, vraiment, quelque indulgents et veules que soient les Parisiens et leurs critiques dramatiques, ils renaclent quelquefois. Et ils se sont absolument refusés à admirer *le Roi Bombance*. Le symbolisme en est par trop sommaire et les idées absolument enfantines. Il y a entre *Ubu Roi* et *le Roi Bombance* la même différence qu'entre un drame shakespearien et une pièce de guignol, avec cette différence que la pièce de guignol est naïve et ne cherche pas à épater les petits enfants qui lui servent de public.

Toutes ces tirades prétentieuses et vagues, ces métaphores qui se contredisent toutes les deux lignes, ce lyrisme abstrait et creux, ces mots, ces mots, ces mots... non, impossible!

M. Marinetti est un homme du monde charmant qui n'a qu'un tort, celui de faire de la littérature. Puisqu'il est assez riche pour jouer le rôle magnifique du Mécène intelligent et qu'il a assez de goût pour n'accueillir dans sa revue *Poesia* que de véritables poètes, pourquoi veut-il lui-même écrire des poèmes? Et comment aucun de ses nombreux amis ne l'a-t-il pas averti de son erreur? Comment ne l'a-t-il pas empêché de lancer son dernier manifeste?

Autre chose est de posséder une culture assez raffinée pour comprendre merveilleusement les subtilités de la langue française chez nos maîtres, autre chose est de vouloir à son tour être un de ces maîtres. La tentative de M. Marinetti est désastreuse.

J'ajoute que cet échec, inévitable, porte le plus grand tort à une forme d'art autrement noble et féconde que la formule boulevardière. Il se passera des années maintenant avant qu'un directeur ose monter autre chose que des comédies rosses ou de mauvaises pièces en vers. La méfiance règne.

(1) *Le Roi Bombance*, par M. MARINETTI, représenté au Théâtre de l'Œuvre en avril.

La Clairière (1).

Je ne parlerai pas de la pièce, qui est à peu près classique, en tout cas fort connue et que la lecture a révélée à un public plus nombreux que celui même des représentations.

Elle a cependant été quelque peu modifiée. Les mots, les plaisanteries, les chansons ont été rajeunies et un acte, supprimé, a été « distribué » dans le reste. Mais rien de ces changements n'affecte le sens général, la portée, l'intérêt dramatique de cette comédie qui a, entre autres mérites, celui de réagir contre l'affreuse et banale tendance du théâtre de boulevard.

D'aucuns prétendent qu'elle n'est pas réussie. Il y a confusion de termes. Elle n'est pas réussie dans ce sens que le sujet qu'elle traite avorte et démontre son impuissance à se réaliser socialement. C'est donc dire qu'elle est réussie, au contraire, puisque c'est précisément cela qu'ont voulu prouver les auteurs : l'impossibilité de créer des *clairières* et qu'il vaudrait peut-être mieux porter ailleurs sa philanthropie et son effort.

M. Gémier, en Collonges, fut pareil à lui-même, c'est-à-dire parfait et M. Janvier, s'il ne fait pas oublier Antoine, le remplace et ne le fait pas regretter. Ce merveilleux acteur de *composition* peut jouer absolument tout ce qu'il veut : il y fait preuve toujours de la plus intuitive intelligence. MM. Marchal, Flateau, Maxence, Descaves, Colas et Clases donnent d'eux, dans leurs divers rôles, la plus haute idée de la souplesse de leur talent et de leur adresse à se mouvoir dans un ensemble dramatique sans tirer à eux les effets : ce qui est la suprême tradition d'Antoine.

M^{lle} van Doren fut au souvenir de Suzanne Desprès ce que Janvier fut à celui d'Antoine. C'est assez dire qu'elle fut mieux qu'excellente et qu'elle trouva dans le rôle d'Hélène Souricet un de ses plus beaux succès. Il serait à souhaiter que ce triomphe rendit tout à fait célèbre cette si sympathique et laborieuse artiste. Il est heureux qu'on ait confié à M^{lle} Lavigne, avec le personnage de M^{me} Beau, mieux que ces rôles de bonne où elle est extraordinaire, je le sais, mais qui eussent fini par lui faire une réputation un peu trop particulière. Elle a été exquise et irrésistible.

Quant à M^{lle} Cassive, elle est on ne peut mieux dans les vau-devilles des Nouveautés, mais pourquoi veut on l'en sortir ? Nous nous demandions tous, tout en l'écoutant avec bienveillance, pourquoi on n'avait pas confié le rôle d'Adèle Rouffieu à cette artiste véhémement et intense qu'Eugénie Nau avait été jadis et serait certainement encore aujourd'hui si on avait été la trouver.

F. M.

NOTES DE MUSIQUE

Le troisième Concert du Conservatoire.

Samson, de Haendel, constituait à lui seul le menu du programme. M. Tinel a donné une exécution admirablement préparée, vivante et chaleureuse, de cette œuvre respectable qui supporte avec vaillance le poids des ans et n'apparaît surannée qu'en de rares endroits. On y trouve des chœurs d'une tenue parfaite, d'une grandeur et d'un effet pathétique allant parfois jusqu'au sublime, des récitatifs largement et noblement déclamés, des cantilènes sévères ou gracieuses dont quelques-unes sont d'une beauté achevée ; mais on y rencontre aussi des airs qui sacrifient au goût du temps, ce qui n'est pas sans nuire à leur effet et à leur valeur esthétique.

Les solistes principaux, M^{lles} Lucey et de Tréville, MM. Seguin et Lheureux ont chanté leurs rôles respectifs d'une manière irréprochable. Les autres solistes étaient également fort bons. Les chœurs et l'orchestre se sont comportés à la satisfaction de tous.

Les Matinées musicales de M^{me} Beauck.

M^{me} Beauck a inauguré des auditions d'élèves fort intéressantes dans l'originale salle qu'elle a fait construire à Uccle.

(1) *La Clairière*, pièce en 4 actes de MM. LUCIEN DESCAGES et MAURICE DONNAY. Reprise au Théâtre-Antoine le 11 mars dernier.

La dernière de ces auditions était consacrée à M^{lles} Davanzi et Willia, qui sont toutes deux douées de fort belles voix et qui ont fait preuve de qualités d'interprétation de premier ordre dans un répertoire de mélodies artistiquement choisies parmi ce que les Italiens, les Allemands, les Français, les Slaves et les Scandinaves ont écrit de meilleur depuis le XVII^e siècle jusqu'à nos jours.

M^{lle} Davanzi, un soprano d'un timbre merveilleux et étrangement prenant, a chanté avec une intelligence parfaite et un charme exquis des airs italiens du XVII^e siècle de Bencini, Gaffi et Falconieri (une délicieuse *Villanella*), de Schubert (en allemand ! bravo !) et des mélodies modernes parmi lesquelles *l'Invitation au Voyage* de Duparc, la *Procession* de C. Franck, et un lied verlainien d'une inspiration très pure de M. Brusselmans.

M^{lle} Willia a une voix de contralto magnifique et une fort belle diction, que j'ai surtout appréciée dans les deux scènes de *l'Orphée* de Gluck dont elle a puissamment rendu le caractère pathétique.

CH. V

CONCERTS

M. Albert Dupuis vient de faire exécuter aux Nouveaux Concerts de Verviers le premier acte du drame lyrique *Fidélaine* qu'il a écrit sur un poème de M. H. Lejeune. L'œuvre a beaucoup plu par sa fraîcheur mélodique et son caractère expressif.

Aujourd'hui dimanche, à 10 heures, la maîtrise de Saint-Boniface interprétera à l'occasion des fêtes de Pâques, sous la direction de M. Carpay, la messe à trois voix et orgue de Capocci, un *Tantum ergo* à quatre voix et orgue de Witt et une *Marche solennelle* pour orgue d'A. Mailly. A 4 heures, au Salut, œuvres de Haendel, V. Leiszing, J.-S. Bach, G. Vecli, C. Porta et E. Tinel. Organiste : M. A. De Boeck.

Le Quatuor Zimmer, qui s'est fait entendre dernièrement avec succès à Berlin, donnera la semaine prochaine un concert à Cologne. Il partira ensuite pour Montpellier et Nîmes où il interprétera en cinq séances, dans chacune de ces villes, la série complète des quatuors à cordes de Beethoven.

M. Eugène Ysaye, rentré avant-hier à Bruxelles après une tournée de vingt-et-un concerts en Suède et Norvège, de douze concerts en Italie et en France qui furent pour lui une série de triomphes, dirigera mercredi prochain à Anvers un grand concert symphonique dont son excellent orchestre interprétera le programme.

Le groupe de compositeurs belges donnera dimanche 18 avril, à 3 heures, à la Salle Patria, son quatrième concert avec les concours de M^{me} Carlhant, du Théâtre de la Monnaie, MM. A. De Greef, Crickboom, De Boeck, Moulart, Radoux et Raway.

Le jeune violoncelliste Jean Jacobs, élève de M. Hugo Becker, se fera entendre le mardi 20 avril, à 8 heures, à l'Institut musical et dramatique d'Ixelles. M^{me} Crommelin, cantatrice, prêtera son concours à cette séance. S'adresser pour les invitations à l'Institut, 35, rue Souveraine, de 2 à 4 heures.

M. Jan Kubelik donnera à la Grande Harmonie, le mercredi 28 avril, à 8 h. 1/2, un récital de violon. Au programme : Bach, Tartini, Paganini, H. Wieniawski, Fibich, Dvorak, Hubay. Il se fera entendre à Liège le 1^{er} mai, à Anvers le 3.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Le Salon de la Libre Esthétique, au Musée moderne. De 10 à 5 heures. Demain, lundi de Pâques, à 5 heures, clôture.

Cercle artistique : M. Joseph François (clôture le 18). M^{lles} de Bièvre et G. Van der Vin, M. Maurice Blicck (clôture demain). — Du 12 au 21, MM. H. Meuwis, Ed. Thiébaud et G. Jacquotte.

ANVERS : Salon de l'Art Contemporain (clôture le 18.)

GAND : *Kunst en Kennis* à l'Université, rue des Foulons.

Le jury d'admission et de placement du Salon des Beaux-Arts de Liège vient d'être formé. Il se compose, pour la peinture, de MM. Carpentier, de Witte, Farasyn, Rassenfosse, Ubaghs, Van Holder et Willaert; pour la sculpture, de MM. Carpentier, Jespers et Rombaux.

Mardi prochain aura lieu, à 2 h. à la Galerie du Régent, 14, boulevard du Régent, l'inauguration de l'exposition des tableaux de M^{me} C. Espinet, dont les œuvres ont figuré aux Salons annuels de Paris.

Différents musées de France possèdent des tableaux de cette artiste, qui s'est consacrée à la peinture des paysages et marines de la Bretagne.

L'exposition durera quinze jours, de 10 à 5 heures. L'entrée en sera gratuite.

Le cercle d'art anversois *De Scalden*, qui groupe un grand nombre de poètes, de peintres, de sculpteurs, fêtera le 9 mai prochain le cinquième anniversaire de sa fondation. Les Associations artistiques du pays seront invitées à se faire représenter aux fêtes qui auront lieu à cette occasion : réception officielle à l'Hôtel de Ville, séance jubilaire, visite aux galeries particulières, banquet, etc.

Cet anniversaire sera accueilli avec une vive sympathie. On sait que les *Scalden* ont par leurs publications annuelles, leur collaboration aux fêtes et solennités artistiques, leurs expositions d'art appliqué, etc., contribué à développer à Anvers le sentiment esthétique et que leurs initiatives désintéressées ont eu d'heureux résultats. Leur douzième annuaire, dont le texte est dû à leur dévoué président M. Jules Baetes, à MM. Victor de Meyere et Edouard Van Offel, évoque tout ce glorieux passé dont quatre-vingt-dix illustrations de tous genres fixent graphiquement le souvenir.

Le comité chargé de l'érection à Iéna d'un monument à la mémoire du célèbre sociologue Abbe vient d'accepter, à l'unanimité de ses soixante-dix membres, le projet que lui avait présenté notre compatriote M. Henri Van de Velde. Ce choix est d'autant plus significatif que le chauvinisme allemand écarte volontiers les concurrents étrangers lorsqu'il s'agit de commandes importantes...

Détail intéressant : le monument composé par M. Van de Velde est un temple dont les murs seront ornés des quatre haut-reliefs en bronze du *Monument au Travail* de Constantin Meunier. Au centre de l'édifice, la figure d'Abbe par Max Klinger. L'œuvre maîtresse de l'illustre statuaire belge va donc, grâce à l'heureuse initiative de M. Van de Velde, être réalisée au cœur de l'Allemagne avant d'avoir vu le jour en Belgique!

Un appel avait été fait à plusieurs éminents sculpteurs allemands, mais c'est le projet de l'artiste belge qui rallia d'emblée tous les suffrages.

La direction du théâtre de la Monnaie est en pourparlers avec la direction de l'Odéon pour donner en matinée, à l'issue de la saison théâtrale, quelques représentations du *Beethoven* de M. Fauchois qui vient d'obtenir à Paris un grand succès.

Une saison de drame s'ouvrira au théâtre des Galeries; le 1^{er} juin, sous la direction de M. G. Mertens. Parmi les artistes engagés en représentation figurent MM. Paul Mounet, de la Comédie-Française, et Henry Krauss.

Des matinées classiques auront lieu le jeudi, à 2 heures, de quinzaine en quinzaine, à partir du 3 juin. On y représentera : *le Gendre de M. Poirier* (E. Augier), *Claudie* (G. Sand), *M^{lle} de la Seiglière* (J. Sandeau), *le Flibustier* (J. Richepin) et *le Mariage de Figaro* (Beaumarchais).

La saison prochaine des matinées littéraires, au théâtre du Parc, s'ouvrira par la représentation de *Mihien d'Avène*, pièce en vers tirée par M. Gabriel Nigond du beau roman de M. Maurice des Ombiaux. C'est M. Georges Rency qui fera la conférence préliminaire.

M. Louis Cavens a fait don à la ville de Bruxelles d'un immeuble dont le revenu servira à l'exécution, par un artiste de valeur,

d'une pièce d'orfèvrerie en métal précieux ou en ivoire (les deux matières pouvant être réunies). Cette œuvre sera exposée à l'Hôtel de Ville de Bruxelles, dans une salle accessible au public, ou au Musée communal. Le but du donateur, qui conserve jusqu'à sa mort l'usufruit de l'immeuble en question (évalué deux cent mille francs) et subordonne sa donation à un legs particulier, est de voir réunir une collection analogue à celle qui se trouve à Londres au Guild-Hall et de favoriser la renaissance en Belgique d'un art autrefois florissant.

Le journal officiel anglais publie à la date du 23 mars la composition de la Commission chargée d'organiser la participation officielle de la Grande-Bretagne aux Expositions de Bruxelles 1910, de Turin et de Rome 1911. Le prince de Galles est président de la Commission, laquelle est composée des personnalités les plus en vue de la Grande-Bretagne. M. Ulrick Wintour, directeur de la branche des Expositions au Ministère du Commerce, est secrétaire de la Commission et commissaire général du Gouvernement.

On lira avec intérêt dans le numéro du 15 mars de la *Vie intellectuelle* une superbe étude de M. Georges Eekhoud sur l'Abbaye Saint Michel d'Anvers; de charmants poèmes en prose, tendrement maternels, de M^{me} Hélène Canivet; un article de M. Léon Leclère, professeur à l'Université de Bruxelles, à propos du vingt-cinquième anniversaire de la fondation de notre *Alma Mater*; une étude critique, très impartiale et très consciencieuse, de M. Robert de Beauplan sur Catulle Mendès; enfin la revue du mois : un article de M. Georges Rency sur Molière, à propos d'un livre récent, une étude sur Courtens et Van Zype, par M. R. Hotlat, etc. Ce numéro est illustré d'une vue de la grande salle de lecture de l'Institut de sociologie (Institut Solvay).

Abonnement à la *Vie intellectuelle*; 10 francs par an; le numéro : 1 franc.

TABLEAUX. — Très beaux Constantin Meunier, Garrido et Beauquesne à vendre 22, rue Guillaume Stocq, Étangs d'Ixelles.

Violons mécaniques (expl. de brevet belge). — MM. WAUJERS et HARRIS, titol. du brevet 199395 du 18 avril 1907 pour perfectionnement dans les violons mécaniques, désirent négocier la vente de leur privilège ou l'octroi de licences d'exploitation. — S'adresser à M. NORBERT STOCQ, ingénieur-conseil à Bruxelles, chaussée d'Ixelles, 337.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de **40 francs**.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323)

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

A VENDRE D'OCCASION

Partitions pour piano et chant

RICHARD WAGNER. — Lohengrin (relié).

» Tannhäuser (relié).

» Siegfried (broché).

W.-A. MOZART. — Les Noces de Figaro (relié).

J. MASSENET. — Marie-Magdeleine.

S'adresser au bureau de l'Art Moderne.

L'Intermédiaire de la Presse

lit, traduit, découpe tous les journaux et revues du monde et en adresse des extraits sur tous sujets et personnalités.

Bruxelles, 54, rue de l'Ermitage (Avenue Louise).

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Expositions.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

LES MARGES

Gazette littéraire fondée en 1903 par M. Eugène Montfort

Paraissant six fois par an.

Paris : 5, rue Chaptal, et chez Floury,
près le Café Napolitain.

Abonnements : 5 francs par an ; sur Japon : 10 francs.
Le numéro : fr. 0,85.

VIENT DE PARAÎTRE :

Deux Poèmes de José Hennebicq
" Les Cloches en la Nuit " et " Adieu "

PAR

EUGÈNE-SAMUEL-HOLEMAN
(Chant et piano)

En vente chez J.-B. KATTO, éditeur, Bruxelles

Prix net : 3 francs chacun.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Monticelli (ANDRÉ GOUIRAND). — Deux Beaux Livres (suite et fin): *Le Reste est silence; Maïvine* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Maximilien Luce (ÉMILE VERHAEREN). — Les Indépendants. — Bibliographie musicale : *Le Traité d'orchestration d'Hector Berlioz* (Ch. V.). — La Musique à Liège : *Une heure de musique à l'Œuvre des Artistes* (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale (G. R.). — Concerts. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

MONTICELLI

Adolphe Monticelli, descendant d'une ancienne famille vénitienne, est né à Marseille le 14 octobre 1824 (1). A cette époque, l'école de Provence était particulièrement florissante, ainsi qu'en témoignent les noms de Gustave Ricard, de Loubon, d'Aiguier et de Paul Guigou qui en sortirent plus tard. A l'encontre de trop de jeunes hommes qui, pressés de produire, se mettent, non sans dangers, trop vite à la couleur, sans connaître assez les éléments les plus indispensables de leur art, Monticelli apprit à cette école à dessiner sans hâte,

(1) Le Cercle *Vie et Lumière*, dont le Salon annuel s'est ouvert hier au Musée moderne, a réuni un fort bel ensemble de tableaux de Monticelli. Nous croyons utile, à l'occasion de cette intéressante rétrospective, de publier l'étude que fit paraître sur l'illustre artiste marseillais M. André Gouirand au moment où le Salon d'Automne organisa, en octobre dernier, une exposition de cent soixante dix-sept toiles du maître.

en élève docile; et cette éducation un peu rigide lui fut très utile quand, dans l'âge mûr, il se livra à toute la fougue imaginative d'un tempérament excessif.

Malgré un brillant premier prix de modèle vivant, Monticelli dessina longtemps encore avec la patience d'un primitif; et après quelques années passées dans sa ville natale, il arriva à Paris où il se liait bientôt d'amitié avec les grands peintres de son époque. Troyon, Daubigny, Corot, Diaz, Courbet reconnaissaient déjà en lui un maître de la couleur; déjà, après de dures épreuves, s'affirmait sa renommée, quand la guerre de 1870 éclata.

Monticelli dut gagner sa Provence, dans quel état! Faisant la route à pied, il vint s'échouer dans une petite localité des Basses-Alpes, à Ganagoby, où il vécut pendant près de deux ans, en compagnie de paysans et en communion étroite avec le sol provençal.

C'est dans ses rapports constants avec l'âpre nature méridionale que le peintre eut la révélation des grandes lois de l'harmonie aérienne, de l'émotivité, de la vie, enfin, non enclose dans l'atmosphère de l'atelier.

* * *

Par toutes ses séductions la nature prit le peintre. Le peintre l'aima et la posséda. Monticelli commença lui aussi cette symphonie pastorale qui demeurera peut-être la plus belle partie de son œuvre; cette symphonie, véritable poème impressionniste dans laquelle l'artiste, fuyant le Vrai pour atteindre le Beau, raconte en poète l'Histoire des Saisons et des Heures et résout mieux

ainsi, en quelque sorte, les problèmes énigmatiques des aurores et des soirs qui échappent à l'explication par les solutions picturales ordinaires.

Monticelli fit surtout une géniale transposition de la nature. Elle lui devient bientôt un thème à modulations si riches, si imprévues, que même le motif principal, s'il n'est pas incisif, est oublié. Sa sensation est tellement forte, qu'elle tord, qu'elle broie, qu'elle transforme... mais elle l'aide à créer.

Et Monticelli crée, il crée tout un monde à lui sorti de son cerveau de visionnaire et d'amant. Après Lancret, après Watteau, dans *ce style de fête* dont parle Carlyle, il trouve de nouveaux gestes, de nouvelles attitudes, d'inconnues genuflexions qui donnent à la grâce féminine une mélancolie mystérieuse et prenante. Il trouve pour ses *Fêtes Galantes*, pour ses *Jardins d'Amour*, pour ses *Décamérons*, et plus tard pour ses grandiloquentes évocations d'Orient, de Pompéi et de Byzance, des décors élyséens ou tragiques; et son rêve se magnifie dans le cadre somptueux de magiques arabesques, audacieuses harmonies de couleurs et de lignes, qui sont d'incomparables et d'irradiantes apothéoses.

« Le mot *irradiation*, a pu dire excellemment M. Robert de Montesquiou, caractérise bien le fluide dans lequel baigne une grande partie de l'œuvre de Monticelli. Ce sont des trouées, des infiltrations, des percées lumineuses, quasi incandescentes; comme des vols d'abeilles de flamme, des essaims de papillons ignés ou des lucioles envahissant les feuillages, soudain piquetés, tiquetés, tigrés de voltigeantes étincelles. »

Ah! pourtant Monticelli n'a pas fait de la peinture philosophique, anecdotique, encore moins de la peinture littéraire; il est resté simplement peintre comme Mozart et Bach sont restés simplement musiciens. Et aussi comment expliquer, avec des mots, cette œuvre picturale? On ne décrit pas plus une symphonie orchestrale qu'une harmonie colorée; c'est en regardant longuement les toiles de Monticelli qu'on arrivera à les bien comprendre et à subir l'envoûtement de leur magnétisme impérieux.

* * *

Quand on examine, disions-nous, certaines toiles de ce peintre, on a l'impression de l'ouverture d'un écrin contenant des pierres précieuses et des bijoux rares subitement placés à la lumière. Vraie parure de princesses des contes de fées et d'héroïnes de Schéhérazade, ces joyaux nous apparaissent, dévotement sertis, avec leurs ornements niellés, leur orfèvrerie ajourée, l'éclat doux de leurs diamants vieillis, la patine de leurs métaux de couleur, comme d'anciennes merveilles d'un art oublié. De même qu'un échange sympathique de rayons lumineux a pu se faire, à la longue, entre les

pierres précieuses voisines et en a harmonisé l'éclat, de même la violente richesse de la palette de Monticelli s'est maintenant apaisée: la couleur trop neuve s'est agatisée et sa matière en est devenue ivoire avec le temps.

Cette peinture d'un émail merveilleux a, tout à la fois, l'aspect des vieilles mosaïques rehaussées d'or, la translucidité des fragments de vitrail, la soyeuse splendeur d'anciennes tapisseries. Elle est bien, suivant l'expression du poète, *une joie pour toujours*.

* * *

En artiste suprêmement élégant, Monticelli a tout ennobli par la couleur. Il n'a vu dans ses modèles, surtout dans ses portraits de femmes et d'enfants que les caresses de la lumière sur l'exqu Coast de la chair. En aristocrate, il n'a choisi pour ses compositions que les lévriers et les chevaux de race. Il a affectionné les attitudes énigmatiques, les duvets neigeux et roses des cygnes, des ibis; les parures royales des aras et des paons. Il a dans une simple et large synthèse rendu lyrique le plus simple coin de nature. Il a donné, enfin, aux plus modestes objets de nature morte une splendeur de lignes, des trésors de couleurs insoupçonnées.

C'est le 29 juin 1886 que le peintre marseillais acheva son rêve d'art. A lui aussi conviendrait bien l'épithaphe inscrite sur le monument de Paul Arène :

M'envau l'amo ravidu
D'agué pantaia ma vido.

Je peins pour dans trente ans, s'écriait fièrement Monticelli quelques années avant sa mort, en réponse aux quolibets de ses concitoyens. Ces paroles prophétiques sont près de s'accomplir. Les Temps sont révolus, car l'œuvre du peintre acquiert toute sa valeur au moment où elle sort de la période des silences intéressés, des sourires ironiques et des enthousiasmes contenus.

ANDRÉ GOUIRAND

DEUX BEAUX LIVRES (1)

Le Reste est silence, par EDMOND JALOUX. — **Maivine**, par LUCIEN ROLMER.

Tandis que le héros du livre de M. Jaloux ayant accepté une vie qu'il juge essentiellement triste la continue, celui du livre de M. Rolmer (2), ne pouvant pas souffrir la contradiction qui existe entre ses rêves et cette existence, met fin à ses jours pour ne pas en être déchiré plus longtemps.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

(2) LUCIEN ROLMER : *Maivine* (roman), édité à Marseille, auctoris opera, et imprimé par Mistral en Provence.

Pourtant cette contradiction n'est que métaphysique, mais il est des esprits pour lesquels la pensée et l'émotion ne sont qu'une même exaltation, et qu'une antinomie de logique affole au même point qu'une trahison d'amour, au même point et de la même manière.

Ce sont les mystiques : c'est pour eux qu'écrivent des gens comme Angèle de Foligno, comme Ernest Hello, comme Villiers de l'Isle-Adam, tant d'autres. Lionel Mirège, le héros de *Maïvine*, est un mystique. Étrangement pareil à l'Axel de Villiers, lui aussi comblé par l'amour et par l'amour lui aussi d'une femme de race souveraine, d'âme haute et de cœur pur, il ne trouve que dans la mort la solution du problème de perfection qui le hante. Lui aussi — car on dirait qu'à une certaine hauteur de sentiments il n'y a pas deux manières d'agir — ne peut supporter qu'il y ait une suite de jours ordinaires et de vie quotidienne à la suprême exaltation qu'il goûta dans le premier moment de l'amour; et plutôt que de souffrir, comme font tous les hommes, cette déchéance insensible, cette imperceptible abdication de son idéal, il arrête sa vie au moment même où elle atteignit son sommet et où elle eût commencé à descendre.

Les élans de l'âme, les effusions, les poèmes épars dans ce livre et qui souvent se rient de son unité d'intrigue ont paru à certains des signes de romantisme. Pour moi, je ne souscris pas à cette opinion. Ce livre n'est pas romantique du tout, il est mystique. Son idée primordiale, sa direction et ses conclusions sont d'un mystique, et c'est ce qui explique sans doute que, d'une manière générale, il ait été fort peu compris. Notre époque est universellement positive. Les réalités tangibles seules l'intéressent et elle n'est pas loin de considérer comme des folies toutes les passions qui n'ont ni la chair ni l'argent pour mobiles. Un enthousiasme d'ordre intellectuel la fait sourire : moins s'il est d'un savant parce que son application pratique est imminente mais beaucoup s'il est d'un poète, d'un religieux, d'un métaphysicien.

« Lorsque nous cherchons l'esprit, dit M. Lucien Rolmer dans sa préface, nous ne trouvons que la chair. Celui qui aime suivant la terre ne peut pas exister comme Dieu. Le cœur d'un amant peut un instant refléter l'harmonie mais ne peut pas lui être comparé. Aimer, c'est agir comme les animaux, c'est obéir comme les plantes, c'est être un fragment et non pas une essence ! Pour ressembler à Dieu, le condenser en soi, pour être l'image du monde il faut donc se sacrifier. Se sacrifier c'est faire le contraire de ses tendances, c'est vivre à l'opposé de toute l'humanité. »

Comme vous le voyez, ce sont des sentiments inhabituels. Et presque tout, dans le cours du livre, est également inhabituel, différent de ce que nous lisons couramment. Un lyrisme continu soulève cette action et la maintient, quoiqu'elle soit simple et sans complications ni accessoires, ni ornements, au-dessus du niveau de la vie courante. Le personnage de Lionel Mirège contemple la nature et la vie avec des regards de poète mystérieux et donne à toutes choses des significations pour lui fort simples, pour les autres presque incompréhensibles. Magnifiant ce qu'il aime, réduisant à rien ce qu'il méprise, il crée des différences de niveau là où ceux qui l'entourent ne voient que la vie courante, plane et uniforme, il vit dans une perpétuelle création de valeurs nouvelles.

Ne croyez pas, d'après ce que je vous en dis, qu'il s'agisse là d'une œuvre abstraite. Non. M. Lucien Rolmer réunit en lui les deux tendances si opposées d'habitude du rêveur et du réaliste. Il est réaliste avec une vivacité, une verve surprenante. J'irai

même plus loin, je dirai qu'il est réaliste avec colère. En lisant *Maïvine*, vous verrez que tous ses personnages de second plan, que l'auteur traite en comparses en effet, en repoussoirs, sont établis en quelques traits hâtifs et d'une netteté extraordinaire. L'auteur, évidemment agacé d'en être encombré, s'est pour ainsi dire vengé sur eux en leur donnant, avec la vie, les caractères de leur bassesse, en accusant sur leurs figures les lignes inscrites par leurs passions.

Quoi qu'il en soit d'ailleurs des raisons qui le font voir juste, l'auteur voit juste. Et ce n'est pas une de ses moindres qualités que de pouvoir ainsi introduire dans un tableau aux vastes et nobles ensembles ces minutieux et justes détails d'observation familière.

La destinée des livres est un secret. J'ignore quelle sera celle de cette œuvre ardente et haute, pleine de délire, de ferveur, d'enthousiasmes incessants, planant sur la vie réelle d'un vol fiévreux, à qui le mépris n'inspire cependant nulle sérénité, traversée d'élans lyriques, de colères, hantée d'une folie mystique. Mais c'est un livre généreux et de la plus rare et de la plus fière inspiration.

FRANCIS DE MIOMANDRE

MAXIMILIEN LUCE⁽¹⁾

Il vous a plu, mon cher Maximilien Luce, de ne point désirer prendre, parmi les néo-impressionnistes dont jadis vous renforciez le groupe, la place prépondérante que d'autres y occupaient. Plus que le vôtre, certains noms étaient connus et sonnaient haut dans la lumière audacieuse et violente des batailles. Vous, vous étiez celui qui s'efface et se contente d'être fidèle et fervent, dans l'ombre.

De même, ce ne furent ni les noms de Pissarro, de Cézanne et de Guillaumin qui, au temps du premier impressionnisme, attirèrent, dès le début, l'attention. Ils furent comme obscurcis par les feux aveuglants des noms de Manet, Degas, Renoir, Monet. Aujourd'hui l'œuvre de ces peintres-là, d'abord négligée, sort à son tour, non certes des ténèbres, mais du demi-jour où longtemps on la relégua. Votre œuvre, mon cher Luce, aura, je l'espère, le même sort. Vous aurez été celui qui, s'étant mis en route dès l'aube, comme les autres, s'est attardé, mais les a rejoints bientôt par des chemins de traverse et arrive en même temps qu'eux à l'étape du soir.

On ne rencontre pas en vos toiles les qualités que j'appellerais volontiers de souriant accueil et qui sont la grâce et le charme, mais bien celles qu'on finit par leur préférer, je veux dire la gravité, la sévérité et même la rudesse.

Vous aimez mieux les sites du Nord que ceux du Midi, les aspects âpres de la nature que ses décors riants, et la sombre Hollande que la claire Italie. Vous vous êtes complu — il y a quelques années déjà — à traduire le tumulte des pays de flamme et de charbon : les usines compactes, les hauts fourneaux aux briques calcinées, les cheminées géantes, les terrils géométriques. Vous montriez ainsi, non seulement votre application à

(1) En primeur, cette préface de M. Émile Verhaeren au catalogue des œuvres de M. Maximilien Luce qui s'ouvrira demain à Paris, à la galerie Eernheim jeune et C^{ie}, 15, rue Richepanse.

revêtir de la parure des couleurs et des lignes des fragments de monde que la beauté semblait bannir de son domaine, mais vous prouviez surtout quel talent âcre, puissant, farouche, était le vôtre. On vous reconnaît en votre art qui ne fait qu'un avec vous-même. On sait combien vous êtes à la fois rugueux et bon. Vous vivez parmi nous comme un ouvrier de choix qui ne veut rompre aucun des liens qui le rattachent à la foule et qui instaure dans son travail la manière plébéienne et robuste des tâcherons.

En Hollande, d'où vous nous revenez avec ce beau lot d'œuvres qui rehausse votre exposition d'aujourd'hui, vous avez recherché, comme jadis au pays minier belge, tout ce qui caractérise le travail sombre. Voici : *Les travaux du port, La grue, Le remorqueur, Delfshaven, Les environs de Rotterdam*, voici les docks et les môles, et les aspects tristes et brumeux de là-bas. Voici les steamers fuligineux et les barques éclatantes, et les élévateurs et les dragueurs, et puis, surtout, voici les eaux pesantes et opaques charriant leur courant lourd à travers les digues, les prés et les marais. Vous en avez traduit, mon cher Luce, avec sûreté, la grandeur mélancolique, l'air épais et humide, l'étendue secouée par le vent ; vous ne vous êtes point arrêté au détail pittoresque, vous n'avez point sacrifié les vastes ensembles aux motifs aisément sollicités ; en un mot, vous avez dégagé de la vie des contrées maritimes la vision puissante de l'obstiné et violent effort moderne.

Vous qui aimez Poussin d'un ferme amour, vous cherchâtes comme lui à construire vos œuvres, moins pour qu'elles nous fussent un plaisir que pour qu'elles satisfassent notre examen et notre jugement. Cette volonté d'ordonner un tableau demeure en vous constante, quel que soit le sujet, grave ou allégre, que vous traitez. Dans votre *Baignade* aux tons clairs, d'où le rire devrait jaillir en des éclaboussures d'eau et de soleil, vous suivez les conseils de votre sagesse coutumière ; vous combinez vos lignes et vous groupez vos masses de façon à ne rien abandonner ni à l'impétuosité ni au désordre. Les jeux des gamins dans l'eau sont calmes et surveillés. Tout vous sert à composer vos toiles, non d'après l'impression, mais suivant la réflexion.

Puis-je vous dire aussi combien, à mes yeux, il fut heureux que vous vous soyez affranchi de plus en plus de ces tons liés de vin dont jadis vous alourdissiez toutes vos pages ? Vous ne les employez plus qu'avec parcimonie et toute votre peinture en est rassemblée.

Et voici qu'à cette heure, comme pour contredire aux réflexions que je viens de faire, vous nous réjouissez par quelques natures mortes agréables et que dans vos *Essais de frise*, surtout dans *Buffalo*, s'exaltent avec furie quelques tons éclatants et joyeux.

ÉMILE VERHAEREN

LES INDÉPENDANTS

Excellent début d'un article de M. L. Vauxcelles dans le *Gil Blas* sur le *Salon des Indépendants*, qui vient de s'ouvrir à Paris :

« Les voici donc revenus, ces *Indépendants* (si chers au cœur innombrable de M. Beaumetz que, pour les mieux étouffer, il voudrait les presser tous sur sa vaste poitrine), les voici donc revenus comme en 1884 au jardin des Tuileries !

Ma foi, nous avons un instant craint pour leur sort. Les pouvoirs publics semblaient se consoler assez facilement de la démolition des serres et partant de l'embarras de la Société. Les ministres, qu'ils soient de l'Agriculture ou des Beaux-Arts, ou de n'importe quelle autre denrée, sont le plus souvent indifférents et même hostiles aux choses d'art. Ils s'en remettent à l'Institut. Or, vous savez quelles pensées s'agitent sous la coupole de cette sinistre bâtisse.

Le pauvre « Bleu et Rouge » fut donc, durant six semaines de cet hiver de pluies et neiges, fort menacé. Heureusement Signac, bon pilote de Saint-Tropez, veillait au grain. Flanqué de quelques jeunes lieutenants ardents, résolus et soutenus aussi — il faut le dire, car le fait est rare au Parlement, ce refuge usuel des ignares, — soutenus par plusieurs députés énergiques, il somma les pouvoirs publics d'hospitaliser en 1909 les *Indépendants*.

Les pouvoirs publics se firent tirer l'oreille tant qu'ils purent. Ils mirent la main sur leur cœur de vieux peintre bonapartiste, et jurèrent avec des sanglots dans la voix, qu'ils donneraient en 1910 — ou en 1930 — le Grand Palais aux *Indépendants*. Mais malheureusement, en 1909, ce Grand Palais au fronton duquel un ironiste a écrit *Palais des Beaux-Arts*, n'était pas libre. Il devait s'y succéder tant de Salons du mobilier, de villages soudanais et de foire au jambon qu'il ne restait plus de place pour les artistes, sauf, bien entendu, les artistes des Salons officiels.

À défaut du Grand Palais, on obtint, en insistant, l'Orangerie des Tuileries. Et les baraquements actuels nous rappellent la période héroïque du Carrousel.

Qu'importe après tout ? Un bon tableau est plus viable, même abrité temporairement dans une cahute de plein vent, qu'un coloriage académique accroché précieusement au mur d'un palais d'État.

Nous préférons les oranges d'ici aux navets de là-bas.

Et puis, que d'illustres antécédents ! Au siècle passé, tous les ans, à la Fête-Dieu, les *Indépendants* de ces temps lointains, en révolte contre l'autorité de l'Académie Royale, venaient poser contre des tapisseries pendantes à toutes les fenêtres de la place Dauphine, les tableaux de l'*Exposition de la Jeunesse*. Chardin y débuta avec un *Chat dans un garde-manger* qui est au Louvre !

Et qu'on n'aille point dire que les jurys, supprimés par les *Indépendants*, faisaient autrefois force de loi ! Le jury, inventé en 1778, par je ne sais quel Lenormand de Tournehem, directeur des Bâtiments, fut aboli par l'Assemblée nationale en 1791. Au Louvre, en plein Salon Carré, en pleine Galerie d'Apollon, les artistes de la Révolution et du Directoire exposèrent *sans jury*.

Et la République de 1848 supprima, elle aussi, le jury.

Les *Indépendants*, ces anarchistes (« sans jury ! » s'exclamait M. Beaumetz avec l'intonation d'Harpagon répétant : sans dot !) ont donc d'illustres devanciers. Ballotés des serres de la Ville à l'Orangerie du jardin national, ils peuvent tenir sans vaciller leur charmante oriflamme aux deux vives couleurs.

Ils ont fait leurs preuves depuis vingt-cinq ans. Tout ce qui compte dans l'art moderne est sorti de leur pépinière. Si l'on dressait le bilan comparatif de ce que les *Indépendants* et les « Prix de Rome » ont donné, — je ne dis pas ce qu'ils ont coûté, — la comparaison risquerait d'être cruelle pour l'auberge romaine dont Carolus Duran est le fastueux tenancier. Que pèseraient nos modernes Abel de Pujol en regard de Van Gogh, de M. Degas et

des maîtres impressionnistes qui, presque tous, ont passé aux *Indépendants* ?

Je ne retracerai pas une fois de plus la glorieuse lignée qui va de Georges Seurat à Jean Puy, en passant par Vuillard. Cinquante talents se sont révélés ici, qu'on eût étouffés ailleurs. Et si l'absence de barrières permet à quelques « amateurs » tordants d'apporter leurs candides élucubrations, eh bien ! rions franchement — tout comme nous rions au Salon devant les tableaux de M. Courtois... »

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

RICHARD STRAUSS. *Le Traité d'orchestration d'Hector Berlioz*; commentaires et adjonction coordonnée et traduite par ERNEST CLOSSON. Leipzig, Ed. G.-F. Peters.

L'homme bouillonnant d'activité qu'est l'auteur de *Salomé* ne se contente pas d'étonner le monde par des drames musicaux sensationnels et par des symphonies géantes; il sait aussi se faire humble et accomplir des besognes d'ordre moins subjectif. Sollicité par la maison Peters de préparer une édition revue et augmentée du *Traité d'Instrumentation* de Berlioz, il a accepté cette tâche et l'a réalisée avec une véritable piété. Respectueux avant tout du caractère génial de l'œuvre du maître, il s'est borné à y ajouter, dans une forme très simple et d'une parfaite clarté, des notes fort concises dont l'ensemble, tiré-à-part, forme une brochure de 88 pages. Ces notes, que précède une introduction des plus intéressantes où M. Strauss fait preuve tant de son aptitude à manier les idées géniales que de ses connaissances historiques dans le domaine de la musique symphonique (1), — ces notes, dis-je, résument d'une manière très méthodique les progrès accomplis depuis Berlioz dans la construction de certains instruments (hautbois, clarinettes, flûte, cor, trompette, orgue, etc.) et les conséquences qui en résultent au point de vue de leurs capacités techniques et de leur utilisation dans l'orchestre; elles signalent aussi l'apparition d'instruments nouveaux (beckelphone, flûte, alto, les *tuben* de Wagner, etc.) dont l'usage est de nature à augmenter le coloris et la puissance d'expression de l'orchestre; elles analysent enfin, d'après des documents inconnus de Berlioz, — parmi lesquels brillent au premier rang les derniers drames wagnériens, — les effets esthétiques et expressifs que l'on peut obtenir au moyen de certains instruments ou de certaines combinaisons d'instruments : l'expérience personnelle de M. Strauss l'a beaucoup servi dans cette partie de sa tâche.

Présentés par un symphoniste de sa valeur, ces diverses considérations sur l'orchestre moderne acquièrent une autorité de premier ordre. Désormais le *Traité d'orchestration* de Berlioz réédité par M. Strauss sera, à côté de celui de Gevaert, la bible de tout symphoniste en herbe... Il a paru, dans le même ordre d'idées, il y a quelques mois, un livre de M. Ergo intitulé *Dans les propylées de l'Instrumentation*. C'est un ouvrage extrêmement intéressant, qui mérite une lecture approfondie; j'en parlerai prochainement dans *L'Art moderne*.

Les commentaires et adjonctions au *Traité d'orchestration* de Berlioz ont été traduits en français par M. Ernest Closson d'une manière à la fois correcte et élégante, qui en rend la lecture facile et agréable.

CH. V.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Une heure de musique à l'Œuvre des Artistes.

Ce fut, dernièrement, le tour de M^{lle} Folville; son programme comportait quelques-unes de ses œuvres pour piano, pour piano et violoncelle, enfin pour chant. L'excellent violoncelliste Maurice

(1) Cette introduction a été publiée dans le numéro de mars 1909 du Bulletin français de la Société internationale de musique, p. 225.

Dambois prêtait son précieux concours à l'auteur, et M. Van Stappen, un ténor doué d'une voix chaude et vibrante (un peu trop de vibration la gâte et surtout la gâtera), avait plusieurs mélodies à interpréter. Le *Concertstück* pour violoncelle et piano et le *Poème* ont une valeur supérieure aux autres compositions; on y trouve une inspiration sincère et ardente; des *crescendo* à la Schubert, par modulations ascendantes, et certains épisodes en sourdine ou *pianissimo* méritent particulièrement d'être signalés. M^{lle} Folville a des idées plus faciles que profondes. Elles ne manquent jamais d'élégance. *Prélude*, *Lucioles*, *Danse rustique* ont les qualités pianistiques de *Pluie de perles*, *Chanson de jeune fille* et seraient entrés dans un album de Pessard. Les mélodies écrites autrefois par cette distinguée artiste offraient, avec la jeunesse, une tendresse plus personnelle que *Songe*, *Chant d'amour*, *la Vie* et *Attente*. Ce qu'on y admire, c'est l'enchaînement logique, une certaine flamme; le pathétique y dégénère parfois en emphase, mais le défaut le plus sérieux pour la viabilité de ces productions, c'est qu'on devine trop aisément la note qui va suivre celle qu'on entend.

Un bon et agréable concert de M. Debeve a reçu récemment tous les éloges et les applaudissements d'un public nombreux. L'effort n'était pas mince d'introduire Deppe et Ravel à côté des maîtres classiques! Après une exécution entraînante et claire de la IV^e symphonie de Beethoven, le Concerto op. 28 pour piano de Tchaïkowsky nous fut donné avec le pouvoir magique d'un talent supérieur par M^{me} Carreno. Depuis le passage de Slivinsky à Liège, nous n'avions plus entendu cette œuvre en une salle de concert. L'entrée, avec ses accords échelonnés, est superbe, et M^{me} Carreno, dont la puissance, la précision, la plénitude du toucher sont admirables, fit un effet colossal sur les auditeurs. La grande artiste ne fut pas moins heureuse dans les légers *mezzo voce* avec accompagnement discret de la flûte et du hautbois; c'était exquis. L'œuvre est de valeur moyenne et ne manque pas d'inspiration. M^{me} Carreno et Slivinsky lui ont fait honneur.

Le Chopin n'a pas réussi à la virtuose; cela nous a surpris. Elle a été ravissante dans une *Valse* de sa composition et un morceau, *la Sorcière*, qu'elle a donnés en *bis* et que nous ne connaissons pas.

La *Marche jubilatoire* de M. A. Deppe est réellement prise sur le vif; on se sent en pleine fête, étouffé par les cloches, les bruits et les chants de la multitude. Vivement applaudie, elle reparaitra avec succès sur les programmes de l'an prochain. Les associations de sonorités en sont aussi riches que neuves, les développements naturels et logiques.

Que penser de la *Rapsodie espagnole* de Ravel? L'intention paraît assez claire. Le pastiche de R. Strauss et de Chabrier nous révèle en M. Ravel un homme de beaucoup d'esprit et d'un talent soigneusement cultivé. Parodier les harmonies imitatives de Strauss, montrer que Chabrier, en peintre exact, a côtoyé la vulgarité parfois, lui si distingué dans *Gwendoline*, c'est de bonne guerre. Et ma foi, ami de Chabrier et de Strauss, nous avons vigoureusement claqué des mains.

GEORGES RITTER

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Nous ne savons rien de M^{lle} Rita Sacchetto qui est venue danser, au théâtre du Parc, pendant toute la semaine écoulée: mais il nous étonnerait fort qu'elle ne fût point Allemande en dépit de son nom italien. Bonne musicienne, certes, gracieuse et souple, d'une variété remarquable de gestes, de mines et d'attitudes, elle donne un peu l'impression que tout cela est le résultat d'une étude patiente et longue, et non la manifestation spontanée d'une nature harmonieuse. Elle a dansé, dans le costume prêté par Gainsborough à la duchesse de Devonshire, une sarabande de Haendel et deux menuets de Mozart; puis, en bohémienne, la fameuse rhapsodie hongroise de Liszt; en grande dame espagnole, en s'accompagnant elle-même de castagnettes, des danses andalouses de

Rubinstein et de Moszkowsky; enfin, toute voilée de gaze d'or, couronnée de roses, la *Valse du Printemps* de Strauss. Ses costumes sont merveilleux et ses interprétations toujours plausibles et intéressantes. Dans la *Valse du Printemps* surtout elle est délicate de jeunesse et de radieux émerveillement.

* * *

La reprise du *Roi*, aux Galeries, n'a pas manqué de retrouver le succès que l'on avait fait à la première série de représentations de cette spirituelle et amusante satire. Huguenet et M^{lle} Félyne sont restés ce qu'ils étaient : la perfection même. M^{lle} Ève Laval-lière, qui joue maintenant le rôle de Youyou, exagère peut-être un peu le comique de ses effets; elle est d'ailleurs charmante.

A deux pas, le théâtre de l'Alcazar représente la même pièce — ou du moins une pièce si peu différente — sous le titre de *Béguin de Roi*. Que ses auteurs, MM. de Marsan et Nunès, se soient inspirés de l'œuvre de MM. de Flers et de Caillavet, cela est trop évident. Ils y ont ajouté un rôle d'un gros comique, le municipal, joué à l'Alcazar par l'excellent Subac, et l'appoint d'une petite séance de cinématographe : les courses à Auteuil. Il paraît que *Béguin de Roi* est une opérette; disons à sa décharge que l'on s'en est à peine aperçu.

Enfin, le Molière a repris les légendaires *Brigands*. Ne boudons pas à notre plaisir : nous avons réentendu volontiers le bruit des bottes, des bottes, des bottes... et l'alerte musique du vieil Offenbach.

* * *

Au même théâtre les matinées d'opéras-comiques ont été particulièrement brillantes cette année. La dernière était consacrée à l'opéra de Grétry *Zémire et Azor*, sur un livret de Marmontel, qui fut joué pour la première fois à Fontainebleau en 1771. Cette délicate partition porte allègrement son grand âge et le public du Molière l'a entendue avec le plus grand plaisir. Le grand air de *Zémire* a été bisé d'enthousiasme et a valu un grand succès personnel à M^{lle} Teyckaert qui chantait le rôle. M. Lheureux dans le rôle d'Azor a été également fort applaudi.

En soirée, le même théâtre a repris la *Fille de Mme Angot*, avec M^{lle} Jane Maubourg dans le rôle de M^{lle} Lange. C'est dire que la première représentation a été triomphale. M^{lle} Maubourg est l'enfant gâtée du public bruxellois qui ne lui a ménagé ni son enthousiasme ni ses bouquets. Après le deuxième acte, la scène ressemblait à un parterre abondamment fleuri sur lequel pleuvaient des violettes par tas embaumés.

G. R.

CONCERTS

Aujourd'hui dimanche, à 3 heures, salle Patria, quatrième concert du *Groupe des Compositeurs belges* avec le concours de M^{me} F. Carliant, de MM. A. De Greef, M. Crickboom, F. Pié-rard, H. Biévelez, Pecheny et De Beer. Au programme : œuvres de R. Moulaert, E. Raway, M. Crickboom, A. De Boeck et Ch. Radoux. — A 2 heures, à Tournai, concert annuel de la *Société de musique* (Halle aux Draps). Première audition en langue française de *Sainte-Ludmille* d'A. Dvorak (traduction May de Rud-der). Solistes : M^{mes} Homburger et Philippi, MM. Plamondon et Frœlich. — A 2 h. 1/2, audition musicale E. Van Nieuwenhove au Cercle d'Art de Cureghem-Anderlecht (22, rue du Chapeau).

Demain lundi, à 8 h. 1/2, deuxième concert de l'Association des Concerts Debefve au théâtre Royal de Liège, avec le concours de M^{lle} Van Dyck, cantatrice, et de M. Kuhner, violoncelliste.

L'Administration des Concerts Ysaye organise pour le dimanche 25 avril, à 2 h. 1/2, salle Patria (répétition générale la veille, à 3 heures) un concert extraordinaire sous la direction de M. Théo Ysaye avec le concours, comme soliste, du maître Eugène Ysaye. Au programme : Concerto pour trois violons de Vivaldi (avec la collaboration de MM. Deru et Chaumont); concerto en *la mineur* (n° 22) de Viotti; concerto en *ré majeur* de Brahms. Location chez Breitkopf et Haërtel.

Le 27 avril, le *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles exécutera *Elie* de Mendelssohn à l'occasion du centenaire du maître (deux cent cinquante exécutants). Solistes : M^{me} Van Wickevoort-Crom-melin, M^{lle} Dervillier, MM. Batz et Rase.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *L'Arc-en-Ciel*, par PIERRE NOTHOMB. Bruxelles, éd. de *Durendal*. — *Chants d'avant l'Aube*, d'A.-CH. SWINBURNE, traduits par GABRIEL MOUREY. Paris, P.-V. Stock. — *L'Anti-Homme*, poème dramatique, par ARCHER DE LIMA. Paris, L. Vanier. — *Crépuscules d'amour*, par GEORGES BATAULT. Paris, Ed. de l'Occident. — *Icones féodales*, par OMER DE VUYST. Bruxelles, Ed. du *Thyrse*. — *L'Amie des Saisons*, par VICTOR KINON. Bruxelles, V^e F. Larcier.

ROMAN. — *Couleur du Temps*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, *Mercure de France*. — *La Bataille*, par CLAUDE FARRÈRE. Illustrations d'après les dessins de CH. POURRIOL. Paris, A. Fayard. — *Le Fruit défendu*, par HENRI VIGNEMAL. Paris, Calmann-Lévy. — *La Vie des Frelons (Histoire d'un Journaliste)*, par CHARLES FENESTRIER. Mons et Paris, éd. de la *Société Nouvelle*. — *Le Musée de Monsieur Dieulafruit*, par J.-F. ELSLANDER. Paris, Ollendorff. — *La Caverne*, roman précédé d'une introduction documentaire par Ray Nyst. Bruxelles, 46, rue Vautier; Paris, Baillièrre et fils; Londres, D. Nutt; Leipzig, Twietmeyer. — *Le Vent et la Poussière*, par FRANCIS DE NIOMANDRE. Paris, Calmann-Lévy. — *Altitudes*, par M. S. BON-MARIAGE. Préface de M. GEORGES EEKHCUD. Paris, Société française d'Éditions modernes. — *Ma Cousine et mon Ami*, badinage de ville d'eaux, par PAUL MÉLOTTE. Bruxelles, Ed. de la *Belgique artistique et littéraire*.

CRITIQUE. — *Félicien Rops; l'homme et l'artiste*, par CAMILLE LEMONNIER. Vingt-cinq gravures hors texte; cent reproductions dans le texte. Paris, H. Floury. — *Victor Rousseau*, par MAURICE DES OMBIAUX. Nombreuses illustrations hors texte et dans le texte. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie} (Collection des artistes belges contemporains). — *James Ensor*, par EMILE VERHAEREN. 35 hors-texte et 10 illustrations dans le texte. Bruxelles, id. — *Chardin*, par EDMOND PILON. Vingt-quatre illustrations hors texte. Paris, librairie Plon. — *Georges Ramaekers*, par CLÉMENT PERDIEUX. Bruxelles, Société belge de Librairie. — *Benoît Quinet*, par PAULIN RENAUULT. Bruxelles, id. — *Le Chanoine L. Guillaume*, par FR. DUFOUR. Bruxelles, id. — *De l'organisation des musées*, par FIRMIN VAN DEN BOSCH. Gand, extrait du Bulletin de la *Société d'histoire et d'archéologie*. — *Le Dernier Logement de Beethoven* (Notre-Dame-de-Nonserat), par JEAN DE LA LAURENCIE. Huit photographies hors texte. Paris, Édition de la *Schola Cantorum*. — *La Belle Musique*, par JEAN D'UDINE. Entretiens pour les enfants, calligraphiés et ornés par l'auteur, illustrés par ANDRÉ DEVAMBEZ. Paris, Devambez et Heugel et C^{ie}. — *Berlioz*, par ARTHUR COQUARD. Douze reproductions hors texte. Paris, H. Laurens (Les Musiciens célèbres). — *Félicien David*, par RENÉ BRANCOUR. Douze reproductions hors texte, id. — *Fervaal*, étude thématique et analytique, par P. de Bréville et H. Gauthier-Villars. Deuxième édition. Paris, A. Durand et fils. — *Une Philosophie de l'Art flamand*, par LÉON WÉRY. Bruxelles, éd. du *Thyrse*. — *Le Vieux Bruxelles*. Travaux élaborés par le Comité institué sous le patronage de la Ville de Bruxelles et de la *Société d'Archéologie*. Préface-programme; l'Évolution du Pignon à Bruxelles, par CHARLES BULS. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}. — *Les Grandes Étapes dans l'œuvre d'Hector Berlioz*, par PAUL MAGNETTE. I. La Symphonie fantastique, avec un portrait de Berlioz. Liège, Vve L. Muraille. — *Pour l'Art*, par J.-JOACHIM NIN. Imp. Ervann, 10, rue de la Pépinière, Paris. — *Étude des qualités artistiques et pratiques de la Harpe Pleyel* (Système G. Lyon), par JEAN RISLER. Paris, A. Ledue.

THÉÂTRE. — *Charité bien ordonnée...*, un acte par JEAN CONTI. Paris, Ed. de *Dramatica*. — *Maître Alice Hénaut*, pièce en trois actes, par PAUL ANDRÉ. Bruxelles, Ed. de la *Belgique artistique et littéraire*.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Cercle *Vie et Lumière* au Musée moderne.

Cercle artistique : MM. H. Meuwis, Ed. Thiébaud et G. Jacquemotte.

ANVERS : Aujourd'hui dimanche, clôture du Salon de l'Art contemporain.

Une exposition des œuvres de M. Edmond Verstraeten s'ouvrira mardi prochain dans la grande salle du Cercle artistique. Elle comprendra toute la production du paysagiste en ces dernières années.

Une exposition de cent portraits anciens appartenant à M. Gavers sera ouverte du 1^{er} au 31 mai prochain à la Galerie Royale au profit de l'Œuvre du Serviteur sous la présidence d'honneur de S. A. S. la duchesse d'Arenberg et du comte Eugène d'Oultremont.

L'inauguration sera faite par S. A. R. la princesse Elisabeth.

La Société royale belge des Aquarellistes fêtera par une exposition qui aura lieu à la fin de l'année, au Musée Moderne, le cinquantième anniversaire de sa fondation. Cette exposition ne comprendra que les œuvres des membres effectifs et des membres honoraires belges. Trois aquarellistes récemment décédés, M^{me} Henriette Ronner, MM. H. Stacquet et Lanneau, y seront représentés.

MM. James Ensor et Charles Michel viennent d'être élus en remplacement de ces deux derniers.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Troisième liste d'acquisitions : Fornerod, *Vieilles maisons en Espagne*. — G. Lemmen, *Jeune fille au panama*. — A. Jolly, *Araignée de mer*. — H. Manguin, la *Sieste*.

La Chambre syndicale provinciale des Arts industriels fondée à Gand en 1876 vient de publier le programme de ses concours pour 1909 (sculpture, peinture décorative, mosaïque, ferronnerie, ébénisterie, cuirs repoussés, broderies, tissus).

Les intéressés peuvent s'adresser pour tous renseignements au secrétariat de la Chambre syndicale, hôtel du Gouvernement provincial, Gand.

M. Eugène Barnavol fera demain et après-demain, 19 et 20 avril, à 8 h. 1/2, à l'Université nouvelle (67, rue de la Concorde), deux conférences sur *les Débuts du réalisme dans la peinture belge au XIX^e siècle* (lundi, *Joseph Stevens*; mardi, *Charles De Groux*).

Les mardi 20, jeudi 22, samedi 24, mardi 27 et jeudi 29 avril, à 5 heures, au même local, M. João de Barros étudiera l'évolution de la littérature portugaise.

Mardi prochain, à 3 heures, M. Charles Faure fera dans les salles d'exposition de *Vie et Lumière* une conférence sur Monticelli. La recette sera versée à la souscription ouverte pour élever à Marseille un monument à la mémoire du maître.

A propos de Monticelli, signalons la très intéressante étude que vient de faire paraître dans la collection de la *Grande Revue* M. Charles Faure, qui dès 1874 admira le peintre, alors ignoré ou méconnu, lui commanda son portrait (1) et se lia d'amitié avec lui. D'excellentes illustrations, d'après les clichés de M. E. Druet, ornent l'ouvrage, qui sera vendu à l'Exposition au profit du monument.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple, le comte Pietro Antonelli fera une conférence pour remercier le peuple belge de ce qu'il a fait pour les victimes de Sicile et de Calabre.

Cette conférence sera suivie d'une audition musicale dans laquelle se fera entendre M^{lle} Adaberto (de l'Opéra de New-York), qui chantera des mélodies siciliennes, etc.

Sous le titre *Kunstbladet* paraît à Copenhague, sous la direction de MM. Carl V. Petersen et Villh. Wanschier, un fort

(1) Ce portrait figure au Salon de *Vie et Lumière*.

beau périodique illustré dont les tendances ont toutes nos sympathies. A noter dans la livraison de mars, qui vient de nous parvenir, un intéressant rapprochement de Rembrandt et de Cézanne, une étude sur l'art de l'architecte danois Martin Nyrop, un article sur les eaux-fortes de Rembrandt, des notes sur quelques peintres scandinaves, un compte rendu de l'exposition finlandaise au Salon d'Automne, etc. Texte et gravures donnent à la revue danoise un précieux intérêt.

Délicieux! Nous cueillons dans le *Bien public*, qu'une main amie nous adresse pour nous divertir, cette phrase joyeuse : « Monsieur Maus, plus fort en prose élégante et délicate qu'en histoire naturelle, proclame, dans l'Art moderne du 4 avril, que le pingouin est le frère du mufle... »

L'érudition du *Bien public* irait-elle jusqu'à pouvoir déterminer le genre de l'animal dénommé mufle? En dénombrer les espèces, en classer les variétés? Oh! dites vite, *Bien public!* Quel service vous rendrez à la science zoologique!

De Paris :

Le troisième Salon des Humoristes, organisé par *Le Rire*, aura lieu, comme les précédents, dans le vaste local du Palais de glace des Champs-Élysées du 25 avril au 15 juin (vernissage le 24 avril). Outre les œuvres des artistes contemporains, le Salon réunira trois expositions rétrospectives : le *Portrait-charge au XIX^e siècle*, l'*Œuvre de l'humoriste allemand Wilhelm Busch*, l'*Œuvre de Caran d'Ache*. M. J. Valmy-Baysse, secrétaire général, 14, boulevard Poissonnière, renseignera les intéressés.

M. Gabriel Fauré, directeur du Conservatoire de musique, a été élu membre de l'Institut (section de composition musicale) en remplacement de feu Ernest Reyer. Il avait pour compéteurs MM. Widor, Gabriel Pierné, Maréchal, Ch. Lefebvre et Emile Pessard.

Le résultat, vivement disputé, a fait grand plaisir à tous ceux qui espèrent voir l'Institut s'ouvrir à un esprit de réformes et de rajeunissement. Le talent de M. Fauré, son caractère et ses tendances modernistes auront à cet égard la plus heureuse influence sous la Coupole.

Flagornerie :

M. Edmond Rostand a quitté Paris pour retourner à Cambô. Un journal parisien rend compte de cet événement en ces termes : « ... Un sifflet!... Le train est parti... *Et nous sommes tout étonnés de voir qu'il y a encore du soleil.* »

TABLEAUX. — Très beaux Constantin Meunier, Garrido et Beauquesne à vendre 22, rue Guillaume Stocq (Étangs d'Ixelles).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C., Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323)

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

A VENDRE D'OCCASION

Partitions pour piano et chant

RICHARD WAGNER. — Lohengrin (relié).

” Tannhäuser (relié).

” Siegfried (broché).

W.-A. MOZART. — Les Noces de Figaro (relié).

J. MASSENET. — Marie-Magdeleine.

S'adresser au bureau de l'Art Moderne.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Expositions.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
 { France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DES

TABLEAUX

Études, aquarelles, objets d'art, porcelaines, faïences, grès, bronzes, cuivres, argenteries, vitraux, verres, cristaux, dentelles, lithographies, gravures, meubles, etc.

de feu M. LÉON BECKER, artiste-peintre, Galerie J. et A. Le Roy frères, rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles, les mercredi 21, jeudi 22 et vendredi 23 avril 1909 à 2 heures.

Experts : MM. J. et A. Le Roy frères, place du Musée, 12, à Bruxelles.

EXPOSITIONS : Particulière, lundi 19 avril 1909; publique, mardi 20 avril 1909, de 10 à 4 heures.

Le catalogue se distribue chez les experts prénommés, place du Musée, 12, et rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écr. re indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Littérature anglaise (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Nos Imagiers à Séville (L. MAETERLINCK). — Publications artistiques : *Le Vieux-Bruxelles* (O. M.). — L'Art à Paris : *Exposition Louis Sée* (L. V.). — Les Musiciens célèbres : *Hector Berlioz*; *Félicien David*. — La Protection des sites pittoresques. — A la Société de musique de Tournai : *La « Sainte Ludmille » de Dvorak* (Ch. V.). — Au théâtre de la Monnaie. — Concerts. — La Libre Esthétique et la Presse. — Petite Chronique.

Littérature anglaise.

Deux livres viennent de paraître coup sur coup, nous venant d'Angleterre, ou plus exactement deux traductions : l'une est de Wells et l'autre de Swinburne.

Algernon-Charles Swinburne est le premier poète lyrique anglais d'aujourd'hui, quelque chose comme un Victor Hugo de là-bas, et les analogies qu'il présente avec Victor Hugo sont assez nombreuses, en effet, outre cette unique ressemblance d'être sans égal en son pays (1).

L'un et l'autre ont vu plusieurs générations et sous leurs yeux se sont accomplis en Europe des changements politiques importants auxquels ils se sont inté-

(1) Cet article était écrit et composé lorsque nous parvint la nouvelle de la mort de l'illustre poète, qui succomba à l'âge de soixante-douze ans, au début de ce mois, dans sa maison de Putney où il s'était retiré depuis quelques années.

ressés. L'un et l'autre ont voulu jouer un rôle élevé d'éducateur auprès du peuple. L'un et l'autre ont atteint la vieillesse dans le respect universel, l'un et l'autre ont trouvé moyen d'incarner la mentalité générale et la sensibilité de deux peuples tout en gardant des ressemblances étranges dans leurs modes d'expression, l'un et l'autre ont un génie où se mélangent, selon de déconcertants dosages, le lyrisme pur et la rhétorique agaçante, l'ingénuité du barde et les roueries de l'écrivain.

Mais une différence essentielle les sépare et ce n'est pas du tout, comme on pourrait le croire, leur nationalité. Cette différence est morale. Leurs âmes ne se ressemblent pas. Et cela apparaît surtout dans celles de leurs œuvres à préoccupations sociales.

Victor Hugo possède un tempérament de poète lauréat : les gouvernements successifs où il trouvait quelque avantage lui semblaient une riche matière à développements de rhétorique et à pompeuses flatteries. Les réalités de la politique, au lieu de lui inspirer de l'horreur comme à Baudelaire ou à Vigny par exemple, trouvaient en lui des expressions abondantes. Il les mettait en vers avec une extraordinaire facilité. Mais son caractère d'homme était vulgaire et égoïste et c'est pourquoi son idéal a si souvent varié. Chez Swinburne, au contraire, le libéralisme généreux qui l'anime est resté toujours pareil. Ce poète des raffinements de la passion sensuelle, subtil jusqu'à la décadence, mystérieux et exquis, garde au fond de son âme et depuis sa jeunesse un amour quasi-romantique pour la Liberté. Ce mot a dans sa bouche l'accent, le timbre,

la résonnance touchante et secrète qu'il avait dans la bouche d'un Byron, d'un Henri Heine, d'un Lamartine, d'un Kossuth. Pour ces hommes, pour les hommes de 48, l'expression tangible, la réalisation gouvernementale de la Liberté, c'est la République; et Swinburne, à ce point de vue, est resté, jusqu'à aujourd'hui, un homme de 48. Enfant d'un pays à constitution monarchique et plein d'institutions aux apparences féodales, il croit à la République d'autant plus naïvement et il trouve, pour glorifier cet état social futur, des mots et des images évocateurs de l'âge d'or :

« Car nous sommes tiens, dit-il à l'Italie libérale, et nôtre — tu es; jusqu'à ce que les saisons engendrent — un peuple parfait, et que toutes les puissances soient avec ceux qui produisent des fruits sur la terre; — jusqu'à ce que le cœur intérieur de l'homme ne fasse qu'un — avec la liberté et avec le souverain soleil; — et que le Temps, pareil à un guide, — conduise la République comme une fiancée — aux côtés de Dieu. » (1)

M. Gabriel Mourey, à qui nous devons déjà la traduction des *Poèmes et Ballades* (2), nous permet aujourd'hui de connaître ces *Chants d'avant l'aube* qui complètent la physionomie littéraire de Swinburne. A les lire on comprend mieux, on admire davantage l'âme de ce poète lyrique, si simple au fond et, dirai-je, si simpliste sous les apparentes perversions avouées dans ses premières œuvres. Ces raffinements, ces perversions n'avaient en effet rien de malsain : elles étaient plutôt un excès d'enthousiasme au lieu que généralement, chez les poètes, elles indiquent la stérilité. Mais l'imagination de Swinburne est fastueuse et inépuisable. Ses rêves sont jeunes, ses désirs pareils. Et l'étreinte dont il rêve d'embrasser la Liberté, vierge légère, est la même que celle dont il voulait saisir autrefois les belles divinités de marbre, immortelles. Ardent, individualiste, païen utopiste, tel est Swinburne. Victor Hugo n'était que démagogue, égoïste et bourgeois.

L'éloge de Wells n'est pas à faire en France : il y est célèbre, grâce à M. Henry-D. Davray qui, tantôt seul, tantôt aidé de M. B. Kozakiewicz, en a déjà traduit seize ouvrages. C'est plus qu'il n'en faut pour très bien connaître ce génial Jules Verne de la Grande-Bretagne, si varié, si souple, si abondant. Car ce poète du progrès mécanique et de la science moderne, qui a écrit *L'Île du docteur Moreau* et *la Guerre des Mondes*, et *la Machine à explorer le temps*, est aussi l'auteur de *L'Amour et M. Levisham*, ce petit chef-d'œuvre d'ironie sentimentale, de tendresse et d'observation familière, que Dickens eût signé sans honte. Quelquefois même, comme dans certains de ses contes, il mêle

la raillerie sociale ou morale à une intrigue scientifique et cela crée un genre d'humour inattendu, bien anglais, certes, mais tout à fait séduisant.

L'avenir, pas celui de l'individu, mais celui de la race, a toujours vivement sollicité son attention. La bonne moitié de ses œuvres atteste ce souci, d'une manière plus ou moins heureuse au point de vue de la réussite littéraire. Mais un jour toutes ses idées sur ce passionnant objet prirent une consistance, une cohérence et une vie soudaine, s'ordonnèrent avec une netteté absolue et H.-G. Wells entrevit, dans un tableau intense et complet, ce que serait d'ici trois cents ans la société future, et il écrivit *Quand le dormeur s'éveillera*, qui est certainement un des livres les plus beaux, je n'exagère pas, du XIX^e siècle. Rien ne manque à ce chef-d'œuvre, parfait en tous points et qu'il est impardonnable d'ignorer : la composition, l'intensité, le mystère, la noblesse morale, la grandeur. On ne peut l'oublier quand on l'a lu : il marque dans l'esprit des traces ineffaçables et qui persistent jusqu'au cours des rêves. Le dernier phénomène explique assez la genèse d'un tel livre, certes conçu en grande partie, et dans son sentiment général, dans sa structure subconsciente, au cours du sommeil, tandis que son armature fut construite à l'état de veille.

Toutes les pensées d'un homme, pensées prolongées dans les songes et y trouvant des aliments inattendus, collaborèrent à cette œuvre grandiose et totale, si complète qu'elle interdit à tout jamais aux écrivains que passionne ce genre de sujets la possibilité de les aborder. Non seulement on ne pourrait mieux faire, mais on n'écrirait rien qui ne ferait fâcheusement souvenir de cette magistrale et définitive réussite.

Seul, Wells lui-même peut traiter de nouveau le problème mais, chose étrange et logique, il est obligé, lui aussi, de compter avec lui-même et c'est dans ce monde qu'il a créé qu'il replace ses personnages futurs, dans cette même atmosphère de rêve, dans cette ambiance. Lisez, à la fin de *Douze histoires et un rêve* (1), cet admirable et poignant récit qui s'appelle *Un rêve d'Armageddon* et qui est le plus beau de ces treize contes. Vous y verrez que dorénavant, pour Wells, à côté du monde actuel qu'il voit, existe, avec la vivacité du réel, un autre monde, organisé, nouveau, multiple, où il peut se remuer avec la même aisance. Et pour peu que *Quand le dormeur s'éveillera* vous frappe assez fortement, vous éprouverez la même et étrange impression de dédoublement.

Arriver à une telle intensité de suggestion ne s'explique que par la présence du génie.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) « Sienna » dans *Les Chants d'avant l'aube* par SWINBURNE, (trad. de Gabriel Mourey) Paris, P.-V. Stock.

(2) A.-CH. SWINBURNE : *Poèmes et Ballades* (trad. de Gabriel Mourey) et *Nouveaux poèmes et ballades* (trad. Albert Savine). Même éditeur.

(1) H.-G. WELLS : *Douze histoires et un rêve*, traduits par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz. Paris, *Mercure de France*, 1909.

(Tous les autres romans de Wells, traduits en français, ont également paru au *Mercure de France*.)

Nos Imagiers à Séville.

Dans un ouvrage actuellement sous presse (1), nous nous sommes occupé des curieuses sculptures profanes que nos imagiers et faiseurs de stalles flamands ou wallons, exécutèrent non seulement en Belgique, mais aussi, et en si grand nombre, dans la plupart des pays de l'Europe.

Cette étude était à faire, car nos savants et esthètes belges avaient dédaigné jusqu'ici ce genre de reliefs, où l'on peut suivre pourtant d'une façon si complète l'histoire anecdotique et populaire de la société belge médiévale, grâce à des documents contemporains d'une valeur folklorique inestimable.

Malheureusement, peut-être à cause de leur caractère satirique et licencieux, daubant impartialement l'artisan comme le seigneur, le moine comme le prélat, la plupart de nos stalles belges disparurent. Leur nombre resté grand dans les autres pays mérite surtout d'être signalé.

Nous savons qu'en France nos faiseurs de stalles et de miséricordes œuvrèrent non seulement à Rouen et à Bourges, où leur présence est attestée par des pièces d'archives d'une authenticité indiscutable, mais qu'il est aisé de reconnaître leur genre de travail et leurs sujets habituels dans les églises des Mathurins et des SS. Gervais-et-Protais à Paris; à Saint-Martin-au-Bois (Oise); à l'Isle-Adam (Seine-et-Oise); à Boos (Seine-Inférieure); à Saint-Martin, à Champeaux; à Saint-Spire, à Corbeil; à Saint-Léonard (Haute-Vienne), comme aussi à Vendôme, à Saint-Sulpice-de-Favières, à Gassicourt et même jusqu'en Gironde, à l'église de Saint-Seurin à Bordeaux.

En Angleterre nos imagiers ne furent pas moins choyés. On sait qu'Edouard III promit aux artisans flamands non seulement de gros salaires, mais qu'il leur fit vanter sa bonne bière anglaise, ses rôtis de bœuf savoureux, ses lits moelleux et bien garnis « car filles d'Angleterre sont renommées par leur beauté ». C'est à des huchiers belges, ou tout au moins à leur influence, que nous croyons pouvoir attribuer les chefs-d'œuvre de menuiseries artistiques des cathédrales d'Ely et de Sherbone; du cloître de Christ-Church à Beverley; des églises de Nantwich à Boston (Lincolnshire); à Willinborough, à Ludlow, à Herreford, à Winchester et à Westminster.

Parmi les stalles exécutées en Allemagne, citons celles, si curieuses, de Kempen; les stalles des cathédrales de Bâle, d'Ulm, de Xanten, de Lund et de Kuttendorf, qui toutes présentent dans leurs sculptures les mêmes caractères bien reconnaissables de l'art et de l'esprit flamands.

Les stalles exécutées par nos huchiers en Espagne sont moins connues et cependant dans ce pays plus qu'ailleurs ils créèrent des chefs-d'œuvre d'une splendeur inouïe, inégalés dans les autres contrées. On sait d'ailleurs que pour orner leurs églises d'Amérique et de la Péninsule ibérique, les souverains espagnols prodiguèrent leur or venu du Nouveau-Monde, mais ce que l'on ignore, c'est que de véritables colonies artistiques belges se formèrent en Espagne, même jusqu'en Andalousie.

Dans un travail récent, d'un grand intérêt, intitulé : *Notice historique et biographique des principaux artistes flamands que*

(1) *Les Miséricordes satiriques, fantastiques et licencieuses de la Belgique* (300 illustrations inédites et plus de 400 pages de texte). — Sous presse chez M. Jean Schemit, Librairie d'art français, rue Laffitte, 52, Paris

travaillèrent à Séville depuis le XVI^e siècle jusqu'à la fin du XVII^e, M. Gestoso y Peres nous apprend que nos compatriotes fondèrent dans cette ville une « nation flamenca » ou *Vlaamsche Natie*, à l'instar de nos anciennes gildes belges. (On sait que les « nations » corporatives existent encore à Anvers). Cette nation comprenait non seulement des peintres et des sculpteurs, mais des verriers, des luthiers, des orfèvres, des céramistes, des écrivains, des luthiers, des dinandiers, des brodeurs et des tisserands, mais tous ceux qui façonnaient l'étain, les barnacheurs de luxe, les fabricants d'orgues et de clavecins, ceux qui s'occupaient des riches équipements militaires et de la confection de cent autres objets précieux exigeant une grande dextérité manuelle.

Les stalles et les retables sculptés de Séville, datant de la fin du xv^e siècle, sont d'une grande beauté et leur exécution vraiment merveilleuse. On en connaît les auteurs, et même on a conservé leurs quittances signées de leur nom. Parmi les principaux sculpteurs de la cathédrale figurent plusieurs des nôtres : Dancaert « Pieters sayn » (fils de Pierre) natif du Brabant; Roque de Bolduc (de Bois-le-Duc?); Juan de Gante (de Gand) Juan Danver (d'Anvers); Maître Copin (Wallon?) Pedro et Cornielis Flamand et bien d'autres encore.

Des données précises permettent d'affirmer que dès les premières années du xvi^e siècle, les Flamands résidant à Séville possédaient déjà, non seulement un local, mais une maison de bienfaisance et même un hôpital placé sous l'invocation de saint André.

Sous Philippe II, la nation sévillane se trouva à son apogée de richesse et de gloire. Les membres de la gilde obtinrent de leur souverain une maison située en face de l'« insigne archevêque de Séville ». Ils y adjoignirent une importante chapelle pour célébrer entre eux leurs fêtes religieuses et corporatives. Un cimetière, assuré de nombreuses fondations, y fut ajouté.

La chapelle fut richement ornée et décorée. Sur l'autel principal fut placé un superbe retable sculpté en bois doré et peint. Parmi les tableaux fixés aux murs figurait un *Martyre de saint André*, patron des Flamands de Séville, chef-d'œuvre du peintre sévillan Juan de las Roelas. Le mobilier comprenait des ornements sacerdotaux les plus précieux. Les orfèvreries étaient somptueuses et les joailleries du plus grand prix. Nombre d'œuvres charitables furent instituées pour et par nos nationaux : des dots pour faciliter le mariage des jeunes filles; des habits pour les orphelins des deux sexes; des secours pour les veuves, les malades et les infirmes, etc.

Malheureusement de toutes ces splendeurs il n'existe plus que le souvenir. L'invasion française de 1810 qui supprima les richesses de toutes les communautés religieuses mit une fin brutale à l'histoire de notre riche nation flamande, sur laquelle M. Gestoso vient de jeter une si vive lueur.

L. MAETERLINCK

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

Le Vieux Bruxelles, travaux élaborés par le Comité institué sous le patronage de la Ville de Bruxelles et de la Société d'archéologie de Bruxelles. *Préface-Programme. — L'Évolution du Pignon*, par CHARLES BULS, président du Comité. — Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

Nous avons signalé l'important ouvrage entrepris par le Comité d'études historiques du Vieux Bruxelles en vue de fixer le souve-

nir des richesses archéologiques que les transformations incessantes de la capitale détruisent peu à peu (1). Un exposé préliminaire, accompagné de cent planches reproduisant d'intéressants spécimens architecturaux, avait permis au public d'apprécier l'étendue et l'utilité de cette publication. Les premières livraisons du *Vieux Bruxelles*, que vient de mettre en vente la librairie Van Oest, en précisent la signification et la valeur documentaire.

Dans une préface-programme sobrement rédigée, M. Charles Buls, que son culte fervent pour l'esthétique urbaine désigna tout naturellement à la présidence du Comité, expose le plan du travail en cours. Afin de diriger méthodiquement les investigations du collège d'archéologues chargé d'étudier l'évolution architecturale de Bruxelles, celui-ci fut convié à déterminer les facteurs principaux qui imprimèrent un caractère local aux constructions brabançonnaises : le climat, la géologie, la flore et la faune, la topographie, dont la description ouvrira le volume.

Influencé par ces éléments, l'art de bâtir se transforma, au cours des siècles, à la suite des modifications amenées par l'évolution historique du Brabant et de la cuve de Bruxelles, par leur évolution sociale et économique, par leur évolution administrative, par la diversité des modes de construction et le perfectionnement graduel des moyens mécaniques ; l'examen de ces multiples causes de métamorphoses fera l'objet de chapitres distincts. Et l'histoire de l'évolution esthétique envisagée successivement dans le plan intérieur des habitations et dans leur décor extérieur couronnera logiquement cet imposant monument d'études, d'observations, de comparaisons et de patientes recherches.

Le plan est vaste, on le voit, mais le zèle et la compétence de ceux qui en ont assumé l'exécution permettent d'en envisager avec confiance la prompte réalisation. Déjà M. Charles Buls a terminé l'une des sections les plus attrayantes de ce recensement archéologique : son étude sur les Pignons offre, avec une sûre documentation, l'attrait d'une page d'histoire instructive et pittoresque. Une vingtaine de planches reproduisent les types les plus caractéristiques des divers pignons décrits par l'auteur, depuis les pignons à gradins dont Bruxelles possède, Montagne de l'Oratoire, 16, un spécimen caractéristique datant de 1690, jusqu'aux frontons décoratifs de la fin du XVIII^e siècle, dernier avatar du pignon que remplaça définitivement, au XIX^e, la corniche horizontale, destructive de la personnalité des habitations bourgeoises.

O. M.

L'ART A PARIS

Exposition Louis Süe.

La galerie Druet est dans la plus heureuse veine. Après la délicieuse exposition Pierre Laprade qui fut, à tous points de vue, un retentissant succès, voici l'exposition fleurie et charmante d'un autre jeune artiste, déjà fort goûté. M. Louis Süe.

Des soixante-douze morceaux de peinture montrés par M. Süe, il n'en est point d'indifférents. Et plusieurs sont de tout premier ordre. M. Süe a ressenti à ses débuts l'influence de son jeune maître et ami Charles Guérin ; il avait adopté à sa suite une facture savoureuse et drue, mais sa façon de construire et de mettre en pages n'était pas suffisamment personnelle.

(1) Voir *l'Art moderne* du 18 octobre 1908.

Le voici aujourd'hui libéré, sûr et maître de soi, ayant sa couleur et sa lumière fine et blonde. Ce qu'il possédait en propre dès ses débuts et possède toujours, c'est un goût exquis, un sentiment nuancé et voluptueux des intimités, et une tendresse à peindre les fleurs, les jeunes femmes dans le tiède décor d'un cabinet de toilette, ou rêvant, ou cousant. De même qu'il y a un type de femme créé par Renoir, ou Maillol, et parfois par Maurice Denis, de même je crois qu'on saura distinguer ces visages ovales et charmants, ces corps potelés et douillets, auxquels se complait le pinceau de M. Süe.

Très belle exposition. M. Süe ira fort loin.

L. V.

LES MUSICIENS CÉLÈBRES

Hector Berlioz, par A. COQUARD. — **Félicien David**, par R. BRANCOUR, Paris, H. Laurens.

La collection des *Musiciens Célèbres* de l'éditeur Laurens s'est enrichie dernièrement de deux volumes : *Hector Berlioz*, par M. A. Coquard ; *Félicien David*, par M. R. Brancour.

L'ouvrage de M. Arthur Coquard présente un résumé très exact, très vivant de l'existence mouvementée, parfois tragique du compositeur, dont l'œuvre est analysée avec beaucoup de compétence et d'impartialité. M. Coquard, avec raison, fait au cours de cette analyse quelques réserves, mais ces critiques de détail, exagérées aujourd'hui à plaisir par certains, ne diminuent en rien — et M. Coquard le fait très bien comprendre — celui qui fut un des plus grands musiciens de notre époque et dont l'influence fut considérable.

De la façon la plus intéressante, dans un style attachant et alerte, M. René Brancour retrace la biographie de Félicien David, ses aventures Saint-Simoniennes, ses pérégrinations en Orient. Ces pays d'Orient où les hasards de la destinée l'avaient conduit, où l'artiste allait trouver sa voie véritable, devaient être pour lui l'occasion d'acquiescer non la fortune, mais une renommée subite, véritablement prodigieuse, et aussi d'apporter à l'art des émotions tout à fait neuves. Félicien David fit le premier de l'orientalisme en musique ; c'est là la caractéristique dominante d'une œuvre qui a rencontré en M. Brancour un juge averti, plein de tact et de goût, ennemi des admirations convenues ou des critiques faciles.

De nombreuses illustrations documentaires, heureusement choisies, viennent ajouter à l'attrait qu'offre la lecture de ces deux nouveaux volumes de la collection.

La Protection des Sites pittoresques

Extrait du rapport présenté par le Comité de la *Société nationale pour la protection des sites et des monuments* à l'assemblée générale de cette société :

Il y a quelques mois, à l'appel du président Roosevelt, se tenait à Washington une conférence pour la conservation des richesses naturelles aux États-Unis. Les cinquante et un gouverneurs des États et territoires de l'Union y étaient présents et l'on y nomma, à l'appel éloquent du Président, une commission fédérale chargée d'étudier les mesures à prendre pour conserver les

richesses naturelles et principalement les forêts. Qu'advient-il de cette initiative ? Nous ne pouvons le dire encore. Mais il est certain qu'elle produira inmanquablement des effets heureux et l'on s'en convainc davantage quand on se rappelle les soins religieux avec lesquels ont été constitués les deux immenses « parcs nationaux » de la Yellowstone et de la Yosemite. De nombreuses « réserves » s'ajoutent à ces prototypes du genre, et une convention récente entre les Etats-Unis et le Canada vient d'édicter des mesures urgentes de sauvegarde à l'endroit des chutes du Niagara qui forment la frontière des deux pays.

La République Argentine s'est inspirée de cet exemple et aura comme les Etats-Unis ses parcs nationaux. Dans des proportions moins considérables, un certain nombre de pays d'Europe ont préservé, par des procédés analogues, des régions privilégiées. En Belgique même, la clairvoyance du Roi n'a-t-elle pas assuré la conservation du vaste domaine d'Ardenne-Ciergnon qu'elle a mis à l'abri de tout vandalisme ?

Sans avoir, de loin, l'importance de la conférence de Washington, le congrès tenu à Guéret, dans le courant du mois de juillet dernier, n'en a pas moins présenté un vif intérêt. Il a permis de constater la diffusion des sentiments esthétiques et émis des vœux qui contribueront à l'accélérer. L'un d'eux consiste dans la vulgarisation des paysages par la peinture et les affiches dans les gares, les écoles et sur les édifices publics en général. Depuis longtemps nous étions préoccupés de cette vulgarisation. On n'aura pas perdu le souvenir du concours organisé par nous pour la décoration murale de la gare du Luxembourg à Bruxelles, notre exposition des sites de la Meuse à Namur, nos requêtes écoutées pour l'ornementation des steamers de la ligne Ostende-Douvres. Des chromos réussies viennent d'être exécutées en vue des écoles communales et seront certainement placées aussi en province. Notre collègue M. Heins publie un album particulièrement consacré à la région flamande et qui n'a pas moins de mérite. Nous voyons donc avec plaisir que notre idée gagne partout du terrain et nous voudrions y voir tout le monde converti.

A la Société de musique de Tournai

La « Sainte Ludmille » de Dvorak.

Le concert annuel de la Société de musique de Tournai était consacré à révéler en Belgique cet important oratorio du maître tchèque.

Excellamment traduite en français par M^{lle} May de Rudder, l'œuvre a été exécutée avec la plus grande vaillance par les admirables chœurs de la Société de musique, sous la direction de M. De Loose, et par des solistes de choix : M^{lles} Homburger et Philippi, MM. Plamondon et Fröhlich. L'orchestre plus ou moins improvisé qui prêtait son concours à l'exécution s'est montré plein de bonne volonté et d'entrain ; il en est résulté une interprétation d'un style irréprochable, pas toujours parfaite quant au rythme, excellente pourtant dans l'ensemble et bien faite pour donner une image fidèle de ce que Dvorak a voulu réaliser.

Si l'on se place au point de vue de l'évolution progressive que la musique semble suivre en vertu d'une loi fatale, on doit considérer l'auteur de *Sainte Ludmille* comme un attardé. Si attrayantes que soient certaines parties de l'œuvre, si grandiose que soit l'effet de la plupart de ses chœurs, si magistrale que soit

la technique contrapontique du maître, il faut pourtant reconnaître que la conception artistique qui l'a guidé regarde bien plus le passé que le présent ou l'avenir. Ecrite vers 1886, *Sainte Ludmille* fait singulièrement penser à Haendel qu'elle ne dépasse guère, si ce n'est pour emprunter ça et là quelques éléments d'audace à des maîtres moins éloignés de nous, tels que Weber et Wagner. D'autre part, le coloris « national » qu'on se serait d'autant plus attendu à y trouver qu'il s'agissait d'une légende locale, ne s'y rencontre point. Nous avons donc affaire à l'un de ces compositeurs classico-romantiques, — admirablement doué, d'ailleurs, — pour qui le progrès n'existe pas, et dont la personnalité n'est pas assez forte pour savoir se dégager des entraves d'un passé dont la grandeur n'est pas destinée à se perpétuer sous des formes toujours identiques à elles-mêmes.

Sous ces réserves, *Sainte-Ludmille* est néanmoins une œuvre dont la probité et la beauté, — dans le sens relatif du mot, — sont indéniables et, à ce titre, elle méritait hautement qu'on la fit connaître.

CH. V.

P. S. — La coïncidence de l'exécution de *Sainte Ludmille* à Tournai, et du quatrième concert du *Groupe des Compositeurs belges*, à Bruxelles, m'a empêché d'assister à ce dernier, dont le programme était des plus intéressants. Outre des mélodies de MM. Raway et de Boeck, il comportait une fantaisie pour violon de M. Ch. Radoux, une sonate pour piano et violon de M. Crickboom et une *Suite* (andante, fugue et final) de M. Moulart pour instruments à anche double (hautbois, hautbois d'amour, cor anglais et hautbois ténor).

Signalons aussi l'intéressant récital de violoncelle donné par M. Jean Jacobs, mardi passé, à l'Institut des hautes études musicales et dramatiques d'Ixelles, avec le concours de M^{me} Crommelin.

CH. V.

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

On annonce les reprises suivantes, qui auront lieu avant la clôture (8 mai) : *Samson et Dalila* demain lundi, *Le Caid* et peut-être *Le Barbier de Séville* avec M. Edmond Clément.

Le 10 mai prochain, et jusqu'au 16, la troupe entière de l'Odéon, dirigée par M. Antoine, donnera, au théâtre de la Monnaie, sept représentations du *Beethoven* de M. René Fauchois.

Les ouvertures de *Coriolan*, de *Léonore* et d'*Egmont* serviront de préludes aux trois actes de la pièce. Des fragments des 2^e, 5^e et 9^e symphonies seront exécutés au cours des actes.

La partie musicale sera dirigée par M. Sylvain Dupuis.

CONCERTS

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, salle Patria, concert Ysaye (hors série), sous la direction de M. Théo Ysaye, avec le concours de M. Eugène Ysaye et de MM. Deru et Chaumont. Au programme : Vivaldi, Viotti, Brahms. — Au Conservatoire, à 2 h., quatrième et dernier concert sous la direction de M. Edgar Tinel. Seconde audition de *Samson*, oratorio de Haendel.

Mardi prochain, concert annuel du *Deutscher Gesangverein* de Bruxelles. Au programme : *Elias*, de Mendelssohn (250 exécutants).

Mercredi 20, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, récital Kubelik : Bach, Tartini, Wieniawski, Fibich, Dvorak, Hubay et Paganini.

Dimanche 2 mai, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, cinquième concert Durant sous la direction de M. F. Durant, avec les concours de M. Morati et de la section chorale mixte des Concerts Durant sous la direction de M. H. Carpay. Audition d'œuvres de MM. A. De Boeck, A. De Greef, F. Durant et P. Gilson.

C'est le lundi 10 mai que sera exécutée à Louvain, sous la direction de M. Léon Du Bois, à l'occasion du 75^e anniversaire de l'Université, la *Katharina* de M. Edgar Tinel. L'œuvre sera chantée dans sa version flamande par M^{me} Croiza, M. Georges Petit, M^{lle} Bourgeois, etc. Deux cents choristes. Orchestre du théâtre de la Monnaie et de l'École de musique de Louvain.

— Société J.-S. Bach. Les personnes qui désirent, en vue des Concerts Bach de la saison prochaine, faire partie des chœurs mixtes de la Société, sont priées de se présenter dès à présent chez M. Alb. Zimmer, 64, rue Henri Wafelaerts, le samedi, de 4 à 7 heures.

La Libre Esthétique et la Presse.

Bien que le service des découpures de journaux nous ait été fait cette année avec moins de régularité que d'habitude, nous avons pu recueillir un certain nombre d'articles publiés sur le Salon et les Concerts de la *Libre Esthétique*. En voici, pour les intéressés, la nomenclature :

EXPOSITION. — *L'Indépendance belge*, 8, 14, 24 et 28 mars; *l'Étoile belge*, 9 mars; *le Petit Bleu*, 7, 8, 10 mars, 2 avril; *la Gazette*, 6 et 12 mars; *la Chronique*, 5, 16, 21 et 22 mars; *le Journal de Bruxelles*, 15 mars; *le Soir*, 20 mars; *De Vlamische Gazet*, 8 mars; *Gil Blas* (Paris), 27 février.

L'Éventail, 15 et 21 mars; *la Fédération artistique*, 28 mars, 4 avril; *la Belgique artistique et littéraire*, avril; *le Thyrsé*, avril; *l'Art flamand et hollandais*, 15 mars; *le Foyer intellectuel*, avril; *l'Idéal philosophique*, 15 avril; *Kunstbladet* (Copenhague), avril; *l'Art moderne*, 28 février, 14 mars, 4 et 11 avril.

CONCERTS. — *L'Indépendance belge*, 26 mars; *le Petit Bleu*, *la Chronique*, 18, 25 mars, 1^{er} et 8 avril; *le Guide musical*, 21, 28 mars, 4 et 11 avril; *l'Éventail*, 28 mars, 4 et 11 avril; *Théâtre*, 18 avril; *la Belgique artistique et littéraire*, avril; *l'Art moderne*, 14, 21, 28 mars, 4 et 11 avril.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Cercle *Vie et Lumière*, au Musée moderne.

Cercle artistique : Exposition des œuvres de MM. Emile Jacques et Auguste Keller (22 avril au 2 mai).

Une exposition des œuvres de feu Émile Namur a été inaugurée jeudi dernier au Cercle artistique.

Monticelli triomphe au Salon de *Vie et Lumière*, après avoir été l'objet, l'an dernier, au Salon d'Automne, d'un magnifique tribut d'hommages. Désormais sa renommée est bien assise et la postérité le classera parmi les grands peintres du XIX^e siècle.

Peut-être n'est-il pas sans intérêt de rappeler qu'à une époque où il était encore inconnu du public, en 1886, — l'année même qui devait être celle de sa mort, — il fut invité à prendre part à l'un des premiers Salons des XX. Pour répondre à cette invitation, l'artiste envoya de Marseille trois toiles : *La roche percée*, marine, appartenant à M. J. B. Ricard, un *Rendez-vous de chasse* et une étude de la collection L. Guinand. Les XX complétèrent cet envoi par une *Fantaisie* que leur prêta M. Gustave Dekens et par une petite toile, *Midi*, appartenant au peintre A.-J. Heymans.

Il y a vingt-trois ans de cette première exposition de Monticelli à Bruxelles.... C'était l'époque où l'artiste, méconnu de ses concitoyens, était obligé de solliciter les acheteurs en offrant ses toiles pour un louis (et même pour dix francs!) aux Marseillais attablés aux terrasses des cafés de la Cannebière....

« Je peins pour dans trente ans », avait-il coutume de dire fièrement. Et sa prophétie se réalise. Aujourd'hui les collectionneurs se disputent les toiles qu'ils dédaignèrent jadis et l'on va ériger, dans sa ville natale, un monument à celui que toucha la gloire.

Nous avons annoncé qu'une exposition rétrospective des œuvres de Constantin Meunier serait ouverte en mai à Louvain à l'occasion du jubilé de l'Université. Cette exposition, qui aura lieu dans les salles du nouvel institut d'Arenberg, rue de Namur, et dont l'inauguration est fixée au dimanche 9 mai, sera, dit un de nos confrères, absolument complète. Le *Monument au Travail*, ce chef-d'œuvre incomparable, s'élèvera dans les jardins de l'exposition; les différentes parties qui se trouvent actuellement au musée de Bruxelles seront expédiées cette semaine et l'on se mettra immédiatement à l'œuvre pour les réunir et réaliser pour la première fois la grandiose conception de Meunier. Plusieurs autres grandes pièces, notamment le *Cheval à l'abreuvoir*, sont déjà arrivées à Louvain.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE. — M. P. de Bréville s'est entendu avec MM. Kufferath et Guidé sur la distribution de son drame lyrique en trois actes *Eros vainqueur* (poème de Jean Lorrain), qui sera représenté au début de la prochaine saison. L'œuvre sera mise à la scène d'après les dessins de M. Jacques de Bréville, dont le pseudonyme, Job, a consacré la réputation de peintre et d'illustrateur.

On annonce que le *Fervant* de M. Vincent d'Indy sera repris au cours de la saison prochaine.

Il paraîtrait que les exigences de M. Richard Strauss auraient été telles que les directeurs de la Monnaie auraient dû renoncer à monter *Elektra* pour la saison prochaine.

De Paris :

C'est M. Jean Aicard qui a remplacé François Coppée à l'Académie française. Il a fallu huit tours de scrutin pour lui donner la majorité. Ses concurrents étaient MM. Haraucourt, Jean Lahor, de Pomairols, Ernest Daudet, A. Dorchain. Le fauteuil de Gaston Boissier échut d'emblée à M. René Doumic, qui l'emporta par 16 voix contre 15 sur M. Denys Cochin.

Le prix des tableaux :

À la vente Jules Gerbeau, à Paris, une minuscule toile de Corot, *l'Étang* (25 centimètres de hauteur sur 33 de largeur), a été adjugée 9,200 francs; une petite étude de Rousseau, 1,550 fr.; un *Canal de Jongkind*, 3,200 fr.; une *Madeleine* de Henner, 5,050 fr.; une *Vue d'Anvers* de Boudin, 2,500 fr.; une *Jeune Fille rousse* de Besnard, 5,100 fr.; *le Jeu*, de Fantin-Latour, 1,520 fr.; des *Paysannes bretonnes* de Gauguin, 1,900 fr.; un *Vergers* de Guillaumin, 1,500 fr.; un *Ziem*, 3,050 fr.; *le Pont de Moret*, par Sisley, 3,350 fr.; un *Hiver* de Claude Monet, 6,100 fr.

La collection Gerbeau contenait vingt-quatre toiles de Lebourg, qui ont été bien vendues. Quelques prix : *Environs de Rouen*, 3,100 fr.; *Bords de la Seine*, 2,050 fr.; *La Route de Bonnières*, 1,850 fr.; *Vue de Hollande*, 1,660 fr.; *Bords de la Seine (effet de neige)*, 1,420 fr.; *Route aux environs de Rouen*, 1,360 fr.; *Vue de Pont-du-Château*, 1,120 fr.; *l'Allier à Pont-du-Château*, 1,100 fr.; *la Tombée du Jour*, 1,300 fr.; *l'Inondation*, 1,020 fr.; *Village près de Rouen*, 1,020 fr., etc.

La symphonie en *fa* de M^{me} Henriette Van den Boorn-Coclet, qui fut exécutée l'an passé aux *Concerts populaires* de Bruxelles, sera jouée pour la première fois, en France, jeudi 29 avril, aux *Concerto Rouge*, sous la direction de M. Rabani.

Cet été, dit le *Guide musical*, on érigea à Vienne, dans le parc de Heiligenstadt, un monument en l'honneur de Beethoven. On y placera la statue du maître d'après les dessins du sculpteur Rudolf Weigt, mort il y a sept ans. Beethoven sera représenté debout, la tête penchée, l'esprit agité par l'inspiration.

Echos de la première, toute récente, de *Pelléas et Mélisande* à Rome :

Durant toute la représentation, les sifflets n'ont cessé de faire rage. M. Pierre Lalo a commenté en ces termes, dans le *Temps*, l'attitude du public italien et surtout celles de MM. Mascagni et Puccini.

« Personne ne s'est indigné de voir ces petits auteurs occuper chez nous un rang si élevé et si mal proportionné à leur mérite. Les musiciens, les dilettantes et le public italien auraient pu se souvenir de ce fait avant de condamner sans l'entendre une œuvre française. Ils ont tort d'appeler par leur intolérance notre attention sur la tolérance excessive dont nous avons usé jusqu'ici envers les produits de leur art ; ils manquent à la fois de mémoire, de politesse et de prudence. »

Sottisier :

Le *Gil Blas* a trouvé dans un compte rendu de Salon cette jolie phrase (qui n'est pas de Sander Pierron) :

« Pour les traire, la fermière arrête les *genisses* une à une, et c'est le tableau de la vie pastorale. »

TABLEAUX. — Très beaux Constantin Meunier, Garrido et Beauquesne à vendre 22, rue Guillaume Stocq (Étangs d'Ixelles).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs ; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Vient de paraître chez MM. A. DURAND ET FILS, éditeurs,
4, place de la Madeleine, Paris.

BIBLIOTHÈQUE DES CLASSIQUES FRANÇAIS

J.-PH. RAMEAU. — **Dardanus**, airs de ballet transcrits à quatre mains par LÉON ROQUES.

Première suite, 4 francs. — Deuxième suite, 3 fr. 50.

Echos de France (4^{me} volume), recueil des plus célèbres airs de ballet et danses de 1689 à 1815, recueillis et harmonisés par LÉON ROQUES. — Prix net : 7 francs.

MUSIQUE ANCIENNE

Les Vieux Maîtres du violon, révision et accompagnement de piano d'après la basse chiffrée par ALFRED MOFFAT. — J.-B. SENAÏLLÉ, *Sarabande et Gigue*, 2 francs.

J.-B. LÉILLET, *Air et Allegro*, 1 fr. 75. — A. CORELLI, *Sarabanda et Corrente*, 1 fr. 75.

T.-A. ARNE, *Gavotta*, 1 fr. 75. — N. PORPORA, *Branle*, 1 fr. 75. — F. DI GIARDINI, *la Chasse*, 2 francs.

— M. MASCITTI, *Preludio et Corrente*, 2 francs.

Airs classiques, avec accompagnement de piano. Textes français et allemand ou italien.

Révision et traduction française par M^{me} HENRIETTE FUCHS.

J.-S. BACH (dix airs et duos de cantates à 1 fr. 35, 2 francs et 2 fr. 50).

G.-F. HAEDEL (quatre airs à 1 et 2 francs). — SCARLATTI, *Ainsi qu'un papillon léger*, 2 francs.

MUSIQUE MODERNE

ŒUVRES VOGALES

LOUIS AUBERT. — **Douze chants** avec accompagnement de piano (texte français et anglais), pour voix élevées (A) ou voix moyennes (B). — Prix net : 8 francs.

Id. — **Crépuscules d'Automne**, six poèmes pour chant avec accompagnement de piano (textes français de A.-F. HÉROLD, R. CATIEAU, A. SAMAIN, C. MAUCLAIR, R. VIVIEN). — Prix net : 6 francs

AUGUSTE CHAPUIS. — **Six mélodies**, chant et piano,

(textes de V. HUGO, A. THEURIET, S. BORDÈSE), 2 francs et 1 fr. 75 chacune.

MAURICE RAVEL. — **Douze chants** avec accompagnement de piano, (textes de S. MALLARMÉ, JULES RENARD, H. DE REGNIER, P. VERLAINE ; traduction anglaise par NITA (ex) voix moyennes.

Prix net : 8 francs.

ŒUVRES INSTRUMENTALES

CLAUDE DEBUSSY. — **Première arabesque**, transcription pour violoncelle et piano par J.-J. GURT, 2 fr. 50.

Id. — **Fu Bateau**, transcription pour violoncelle et piano par J.-J. GURT, 2 fr. 50.

Id. — **Menuet**, transcription pour violoncelle et piano par GASTON CHOISNEL, 2 fr. 50.

JOSEPH JONGEN. — **Valse** pour violoncelle avec accompagnement de piano, 2 fr. 50.

C. SAINT-SAËNS. — **Suite algérienne** (op. 60), partition d'orchestre format de poche, 5 francs.



Maison Félix MOMMÉN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle. Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Parisiens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement : 6 francs. (Étranger 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts, philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement : 5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois. Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration : 2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs. Le numéro : 1 franc.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Expositions.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

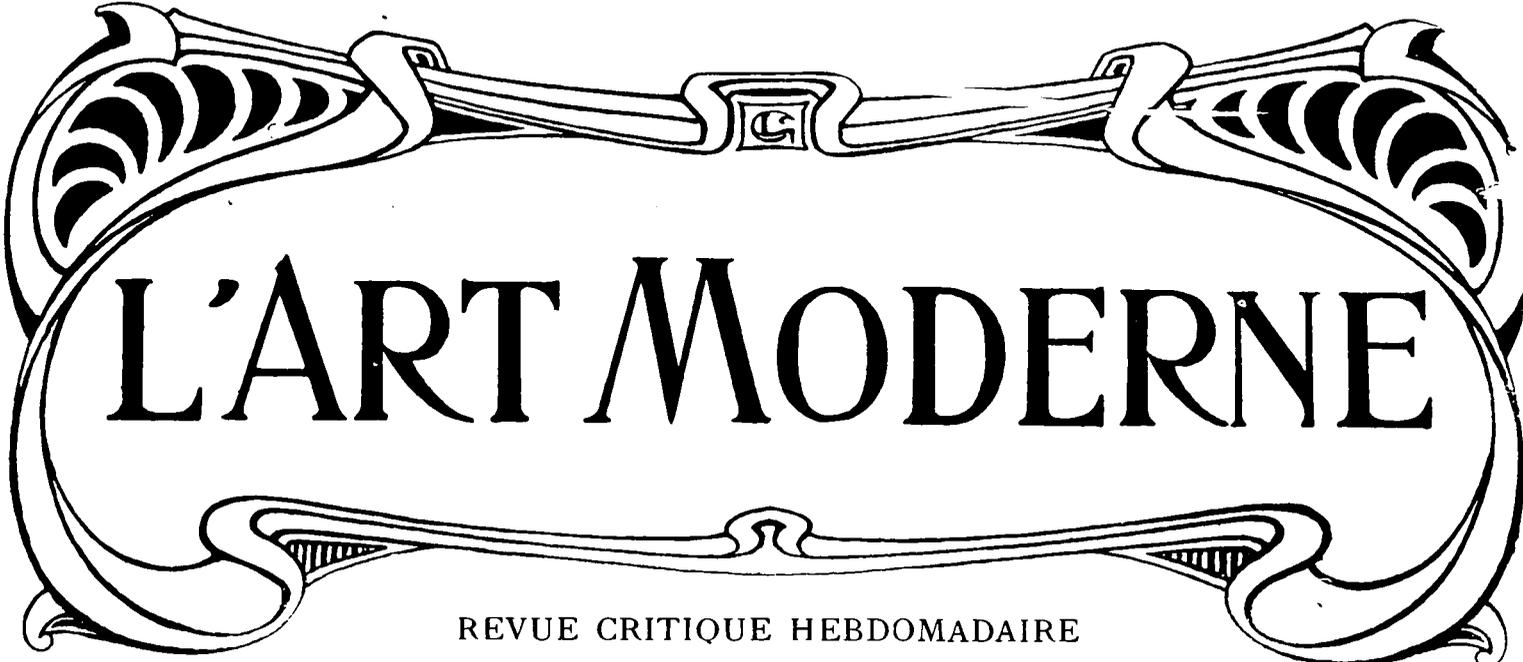
Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

A la mémoire de Fantin-Latour (OCTAVE MAUS). — Une lettre inédite de Liszt. — Des Livres (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Notes de Musique : *Le Dernier Concert du Conservatoire*; *Le Concert Ysaye* (Ch. V.). — Au théâtre de la Monnaie : *Reprise de « Samson et Dalila »* (Ch. V.). — Chronique théâtrale (GEORGES RENCY). — Concerts — Le Testament musical de Verdi. — Chronique judiciaire des Arts : *Directeurs et Acteurs*. — Petite Chronique.

A la mémoire de Fantin-Latour.

M. Adolphe Jullien fut des intimes de Fantin-Latour. Il figure avec Chabrier, Vincent d'Indy, Camille Benoit, Lascoux, Edmond Maître, le violoniste Boisseau et Amédée Pigeon au nombre de ceux que le peintre groupa dans cette toile célèbre, *Au tour du piano*, par laquelle il affirma à la fois son talent de portraitiste et l'art sobre, réfléchi, classique qui le guidait dans la composition d'un tableau. Mieux que personne, M. Jullien était à même de fixer d'une manière définitive la physionomie et l'esthétique de l'artiste illustre dont la vie et la pensée furent exemplaires (1). Il l'a fait avec un pieux respect de sa mémoire, et, mieux encore, avec l'attendrissement d'un cœur ému et reconnaissant.

(1) *Fantin-Latour, sa vie et ses amitiés* (lettres inédites et souvenirs personnels), par ADOLPHE JULLIEN. Avec cinquante trois reproductions d'œuvres du maître, tirées à part, six autographes et vingt-deux illustrations dans le texte. — Paris, Lucien Laveur.

« Oui, écrivait-il naguère, — et c'est par cette citation d'une étude écrite en 1903 que s'ouvre le beau volume qu'il a récemment fait paraître, — j'admire et j'aime Fantin-Latour. Depuis quarante ans, il a été un des charmes de ma vie. Je n'ai jamais eu l'occasion de le lui dire. Je veux au moins le dire à vous et à vos lecteurs. C'est un admirable peintre, issu des meilleurs, des plus solides et des plus lumineux des Hollandais et des Vénitiens; il tient d'eux ce bon savoir, sans lequel le sentiment n'est qu'un trouble inutile. Il a de beaux moyens d'art et une belle conscience. Il a le respect et l'amour de la vie. Ses portraits, ses groupes respirent une gravité douce, dans la calme lumière qui les baigne. Je ne sais rien de plus touchant que ces assemblées d'amis, qu'on trouve en grand nombre dans son œuvre. Ces figures y vivent une vie à la fois familière et sublime. J'appellerais, volontiers, Fantin-Latour le maître de l'amitié... »

La monographie de M. Jullien est le développement et la justification de cette appréciation synthétique, si expressive dans son affectueuse admiration. Elle déploie à nos yeux toute la vie et la carrière artistique du maître, évoque depuis leur genèse jusqu'à leur épanouissement les nobles œuvres qu'il créa, — et parmi lesquelles les groupes d'artistes, d'hommes de lettres que réunirent les liens d'une parenté spirituelle tiennent la plus grande place, — étudie l'artiste dans ses goûts musicaux, dans sa correspondance, dans l'intimité de ses relations. Tout ce passé de probe labeur, d'enthousiasme pour la beauté, de droiture et de fidélité ressuscité à la lumière d'un jugement sain et d'une critique

sûrement documentée. Et souvent c'est le peintre lui-même que fait parler l'auteur, attentif à ne rien écrire qui ne soit scrupuleusement exact. Quel charmant couplet que ce fragment de lettre, datée du 30 décembre 1871 : « Le charme de l'esquisse est cette chose impossible à déterminer, à affirmer ; le charme est dans son incertitude que chaque spectateur achève à son idée. On y voit ce que l'on veut. C'est un peu comme la sonate qui fait rêver, chacun selon son goût, ceux qui ont de l'imagination et le goût du rêve... Ces esquisses sont des hommages, des actes d'admiration envers des maîtres que j'aime ; c'est un peu comme si l'on chantait des mélodies que l'on aime, comme aussi des variations sur un thème que l'on admire. On essaye ainsi ses forces en se mettant dans les idées d'un autre avant d'avoir les siennes ; on se rend compte ainsi des choses, pourquoi ceci, pourquoi cela. C'est en faisant des esquisses que j'ai compris tous ces maîtres du passé. . »

En même temps qu'il fera aimer davantage l'homme et l'artiste, l'hommage que lui rend M. Adolphe Jullien contribuera à dissiper les erreurs nombreuses dont resta jusqu'ici environnée sa mémoire. « En vertu de quelle loi secrète arrive-t-il donc, écrit l'auteur, que les événements les plus précis, les faits les plus formels, même ceux qui datent d'hier à peine et dont les témoins n'ont pas tous disparu, se déforment si vite en passant par la bouche des hommes ou la plume des journalistes? » Le peintre de l'*Atelier*, d'*Un coin de table*, de l'*Hommage à Delacroix*, d'*Autour du piano* souffrait des inexactitudes propagées sur ses opinions, ses sentiments et ses sympathies. Son amour de la vérité ne pouvait supporter la substitution de la légende romanesque à la réalité. Et c'est un ardent et secret désir de son ami que M. Jullien a fraternellement accompli en décrivant dans la simplicité et la bonté de sa vie laborieuse une figure déformée par des informations hâtives et non contrôlées.

Les souvenirs personnels de l'écrivain, les lettres nombreuses dont il sollicita la communication l'aidèrent à asseoir sur des données irréfutables son patient travail biographique et critique. S'il montre en Fantin-Latour l'amateur passionné de musique qui influença profondément son imagination créatrice, il ne néglige ni les éléments essentiels qui formèrent son talent, ni les luttes qu'il souligna contre l'incompréhension de la foule, ni les manifestations impétueuses de ses admirations et de ses antipathies. Et bien qu'il se défende modestement d'avoir fait mieux qu'une ébauche destinée à seconder l'écrivain d'art qui tentera un jour d'écrire sur Fantin le grand travail d'ensemble que mérite sa renommée, c'est, en vérité, une très complète et très significative étude qu'il nous offre, et la lecture en est aussi instructive qu'attrayante. En pouvait-on moins attendre de celui qui éleva à la mémoire de

Richard Wagner et d'Hector Berlioz les glorieux monuments dont nous avons, en leur temps, signalé l'intérêt?

Fantin a en Belgique des admirations ferventes. Il prit part à un grand nombre d'expositions, à la suite desquelles il reçut la croix d'officier de l'Ordre de Léopold. Une de ses toiles les plus caractéristiques (*La leçon de dessin*, 1879) figure au Musée de Bruxelles. M. G. Charlier possède de lui *La lecture* (1870). L'un de ses portraits (1858) est au Musée d'Anvers. Et quel est, parmi nous, le musicologue ou le dilettante qui n'ait orné son cabinet de travail de quelque une des belles lithographies par lesquelles il traduisit la souplesse onduleuse des Filles du Rhin, la mystérieuse évocation d'Erda ou le juvénile héroïsme de Siegfried?

Le livre de M. Jullien sera donc bien accueilli ici, où son art trouva des échos sympathiques. On s'accordera, après l'avoir lu, à considérer celui qui l'inspira - comme un des plus rares et des plus exquis charmeurs que la musique pourrait envier à la peinture -, ainsi que l'a défini joliment M. Léonce Bénédite, et à reconnaître avec celui-ci que sans qu'il se soit peut-être douté de son rôle, il ouvrit toute grande à l'art moderne, par la série de ses compositions simples, graves, émues, du plus haut style et de la plus belle technique, une voie nouvelle dans laquelle il n'a pas été dépassé.

OCTAVE MAUS

Une Lettre inédite de Liszt.

Elle est fort touchante la lettre, demeurée inédite jusqu'ici, de Franz Liszt à Ary Scheffer, que vient de publier *le Temps*. Elle montre, en même temps que la bonté et l'humour du maître, sa clairvoyance et la sûreté de son goût : qui eût pressenti en 1845 le génie de César Franck, alors à peine âgé de vingt-trois ans?

Le futur auteur des *Béatitudes* venait d'achever la composition de son premier oratorio, *Ruth*. Liszt songea aussitôt à lui fournir l'occasion de le faire entendre, et c'est pour l'aider à obtenir dans ce but la salle du Conservatoire qu'il écrivit au peintre la lettre que voici :

« MON CHER AMI,

M. César-Auguste Franck, qui a le tort : 1° de s'appeler César-Auguste ; 2° de faire très sérieusement de la belle musique, aura l'honneur de vous remettre ces lignes. Meyerbeer vous a confirmé l'opinion que je vous avais exprimée sur son oratorio de *Ruth*, et le *sincère* suffrage du grand maître me paraît d'un poids décisif.

Ce qui importe maintenant pour ce jeune homme, c'est de se faire jour et place. S'il pouvait y avoir pour les productions musicales comme pour la peinture des expositions annuelles ou décennales, nul doute que mon recommandé ne s'y distinguât de la façon la plus honorable, car parmi les jeunes gens qui suent sang et eau pour arriver à coucher quelques idées sur un méchant papier de musique, je n'en sache pas trois en France qui le vaillent. Mais il ne suffit pas de valoir quelque chose, il faut encore et surtout se faire valoir.

Pour arriver à ce résultat, il y a bien des obstacles et bien des degrés à franchir. Lui, aura probablement plus de peine que

d'autres. car, ainsi que je vous l'ai dit, il a le tort de s'appeler César-Auguste, et ne me paraît guère d'ailleurs posséder ce bienheureux *entregent* qui fait qu'on se fourre partout. C'est peut-être une raison pour que des gens de cœur et d'intelligence lui viennent en aide, et la noble amitié que vous me portez depuis plusieurs années me fait espérer que vous excuserez ce qu'il peut y avoir d'indiscret dans la démarche que je fais aujourd'hui.

Le but de ces lignes est donc tout simplement :

Que vous ayez la bonté de faire toucher deux mots à M. de Montalivet sur le mérite particulier de M. Franck, et de persuader Son Excellence de lui accorder la salle du Conservatoire pour exécuter son oratorio dans le courant de l'hiver.

Quel que soit le résultat de cette négociation, je vous serai reconnaissant de la part que vous aurez bien voulu y prendre et voudrai vous en remercier avant peu.

Tout à vous d'admiration et de sympathie.

F. LISZT.

Nancy, 12 novembre 1845. »

Grâce à la protection de Liszt, César Franck reçut l'autorisation désirée, et c'est au Conservatoire qu'il fit exécuter son églogue biblique, le 4 janvier 1846. Il garda toujours pour Liszt une affectueuse reconnaissance. Lorsque son disciple préféré, Vincent d'Indy, fit son premier voyage en Allemagne, en 1873, c'est à Liszt qu'il l'adressa tout d'abord, le chargeant de lui remettre, à Weimar, un exemplaire de *Rédemption* qu'il venait de faire paraître.

DES LIVRES

M. Marcel Boulenger professe sur l'époque des opinions qui sont la sagesse même. Il suffit de lire *Nos Élégances* (1) pour les connaître à peu près toutes. Lisez *Nos Élégances*, vous ne vous ennuierez pas. Car l'auteur a un esprit de tous les diables, et il écrit si bien que c'en est presque insolent. Il se moque des snobs, des faux artistes, des mauvais écrivains, des forçats de la comédie mondaine, des progrès de la science et de tous les ridicules et balivernes contemporains avec une verve modérée et fine et comme quelqu'un qui connaît admirablement ce dont il parle, qui *sort d'en prendre*. Il est au courant de ce qui se porte ce matin en fait de grotesque et il en sourit, mais pas à la façon d'un humoriste ordinaire. Il ferait plutôt figure de philosophe et de sage. Il juge d'un peu haut et parle avec un demi-sérieux de ces frivolités.

Un des plus délicieux chapitres de son livre s'appelle *les Dilettautes* : il décrit à peu près parfaitement l'idéal que M. Marcel Boulenger se fait de l'honnête homme qui jouit des choses de la vie et de l'art *sans se presser*, faisant servir sa culture à son plaisir. M. Marcel Boulenger est lui-même cet honnête homme, passionné de beauté, mais pas de toutes les beautés, amoureux du temps passé, mais sachant pourquoi et s'en expliquant sans équivoque, méfiant devant les progrès du temps présent et sachant aussi pourquoi, et démontrant la vanité de ces progrès ennemis du bonheur humain, dernier chevalier de la pure langue française en haine des poètes affolés, des emphatiques, des étrangers, des journalistes et de tous les barbares. Ces qualités et bien d'autres encore lui composent une personnalité assez rare aujourd'hui, assez sur-

(1) MARCEL BOULENGER. *Nos Élégances*. Paris, Ed. des Bibliophiles fantaisistes.

prenante. Nous sommes quelques-uns dans ma génération (elle succède, je crois, immédiatement à la sienne) qui le suivons avec sympathie depuis *la Femme baroque* et *le Page* et pour qui les idées, les décors, les personnages et les aventures de ses romans correspondent particulièrement à nos goûts secrets. Aussi avons-nous accueilli avec un vif plaisir *Nos Élégances*, cette sorte de bréviaire de l'homme dégouté, de l'artiste solitaire et du sage mondain.

Sainte-Beuve, depuis quelques années, a une bonne presse. Serait-ce un signe des temps? M. Remy de Gourmont, dont la moindre boutade scintille de génie auprès de toute l'œuvre de ce vieux concierge, essaie de lui refaire une virginité. Et M. Georges Grappe avec ses essais : *Dans le jardin de Sainte-Beuve* (1) tente de nous faire croire que Joseph Delorme doit être pour nous comme une espèce de maître. Si jamais tel effort aboutissait, il y aurait dans notre mentalité quelque chose comme une régression. Non, non, allons plus loin, allons ailleurs, n'importe où, mais en dehors du cercle dessiné par la férule des pédants. Toute la piété de ce fin critique qu'est M. Georges Grappe n'empêchera pas que Sainte-Beuve soit un plat poète et un vaseux romancier et que sa critique, vide d'idées générales, anecdotique, grincheuse et pleine d'un fiel secret, n'ait aucune espèce de valeur. Grâce à Dieu, il suffit de lire toutes les études que M. Georges Grappe consacre à d'autres que lui : à Hugo, à Dumas père, à Sand, à Quinet, à Mérimée, à Balzac pour s'apercevoir qu'il est sorti, et victorieusement, du hideux petit jardin moisi, et qu'il apprécie les choses de la littérature en homme, en homme plein de vie et de générosité. Les pages consacrées à Hugo, à Balzac, à Dumas sont de premier ordre.

Dans son nouveau recueil de vers : *Du Vent sur la Plaine* (2), M^{lle} Nicolette Hennique s'affirme un poète toujours noble et ardent, souvent exquis et précieux. Ses thèmes de choix sont, d'une manière très générale, ceux de toute poésie. Les trois titres sous lesquels elle groupe ses pièces marquent assez la tendance d'une évolution qui va de l'amour égoïste et personnel à la philanthropie et à la bonté. Cela s'appelle : *Près de l'amour*, *Vers le beau*, *Dans le Peuple*, et en lisant d'un peu près le volume on s'aperçoit qu'il ne s'agit point là seulement d'un artifice d'écrivain. En effet *près de l'amour* le poète ressent surtout sa vanité, ses mesquineries, la gêne inspirée par la constatation de son égoïsme souverain et il va vers la nature et *vers le beau* avec la confiance naïve d'un enfant qui souffre de sa première désillusion. Mais c'est *dans le peuple*, c'est-à-dire au centre même de la douleur humaine, en éprouvant la grande pitié panthéiste des sages, qu'il trouvera le calme du devoir accompli : calme mélancolique, sérénité triste et cependant pleine d'une sorte de satisfaction amère et simple. M^{lle} Nicolette Hennique, dont la forme est encore en pleine évolution et dont les recherches avouent un tourment de perfection aussi bien pour la pensée que pour la forme, est du moins un poète viril et généreux, sans aucune des mièvreries, des faveurs, des énervements et des naïvetés « dyonisiaques » habituels aux écrivains femmes.

(1) GEORGES GRAPPE. *Dans le jardin de Sainte-Beuve*, essai. Paris, P.-V. Stock.

(2) NICOLETTE HENNIQUE. *Du Vent sur la Plaine*, poèmes. Paris, Fasquelle.

Le Musée de M. Dieulafait (1), de M. J.-F. Elslander, est un roman fort amusant et très bien fait, où défile la plus cocasse procession de bons hommes de petite ville, depuis le monsieur sage et tranquille qui collectionne des *planches libres* jusqu'à la grue retirée des affaires et versant dans la pudibonderie, en passant par le frère un peu proxénète de la demoiselle, la dame prude et revêche, le bourgeois à qui pèse sa vertu et les gouailleurs habitués du café : toute une vitrine de grotesques, savoureusement modelés.

Citons enfin les *Notules* (2) de M. Albert de Bersaucourt, dont quelques-unes sont délicieuses; *Maître Alice Hénault* (3) de M. Paul André, pièce en trois actes et qui prouve que le devoir de la femme (d'accord avec son tempérament) est de rester chez elle auprès du berceau de son enfant; *Attitudes* (4) de M. Sylvain Bonmariage, livre où ce jeune écrivain ajoute d'autres gestes à ceux, si précieux déjà, qu'il avait esquissés dans les *Merveilleuses aventures de l'abbé de Lassus* et dans *Bobette, petite sœur de la Lune*; *Les Exils* (5), poèmes où M. Camille Lemerrier d'ERM s'affirme violemment Breton et aristocrate dans des rythmes qui précisément gagneraient à être davantage d'accord avec la fierté hautaine et rare de son attitude; enfin *Les Wallons* (6) et *Paris-la-Prostituée* (7), violentes diatribes de M. Albert du Bois, diatribes qui contiennent une part de vérité politique indiscutable, mais énoncées avec une âpreté si insolente et conenant à l'égard de ce pauvre Belgique notamment des appréciations tellement injurieuses que, par déférence pour la revue où j'écris, je n'insisterai pas davantage.

En me relisant ne m'aperçois-je pas que j'allais oublier d'autres livres encore qui mériteraient mieux que cette sèche mention : *La Vie des Frelons* (8), âpre et cruelle étude que M. Charles Fénestrier consacre aux milieux du journalisme parisien et où il montre leur effrayante puissance de dissolution morale; *Le Fruit défendu* (9) de M. Henry Vignemal, roman passionné et qui rappelle parfois d'Annunzio, et où la lutte du sentiment amoureux et de l'idéal religieux dans des âmes italiennes atteint une violence qu'elle n'a plus depuis longtemps chez les races de l'Europe plus occidentale : c'est un livre ardent et chaleureux qu'eût sans doute aimé Stendhal; *Sybille mère* (10) de M^{me} Renée d'Ulmès, œuvre sévère et sans agrément, moins soignée selon moi que les autres livres du délicat analyste de *l'Ombre du soir*; *Crépuscules d'amour* (11) de M. Georges Batault, poète que séduisent les ten-

(1) J.-F. ELSLANDER. *Le Musée de M. Dieulafait*, roman. Paris, Oulendorff.

(2) ALBERT DE BERSAUCOURT. *Notules*. Paris, Sansot.

(3) PAUL ANDRÉ. *Maître Alice Hénault*, pièce en trois actes. Bruxelles, éd. de *la Belgique artistique et littéraire*.

(4) SYLVAIN BONMARIAGE. *Attitudes*. Paris, Société française d'éditions modernes.

(5) CAMILLE LEMERCIER D'ERM. *Les Exils*, poèmes (préface de CHARLES LE GOFFIC). Paris, Sansot.

(6) ALBERT DU BOIS. *Le Premier livre des Poèmes Impériaux. Les Wallons*. Paris, Sansot.

(7) Id. *Le Second livre des Poèmes Impériaux. Paris-la-Prostituée*. Id.

(8) CHARLES FÉNESTRIER. *La Vie des frelons* (Histoire d'un journaliste). Mons, Éd. de *la Société nouvelle*.

(9) HENRY VIGNEMAL. *Le Fruit défendu*, roman. Paris, Calmann-Lévy.

(10) RENÉE D'ULMÈS. *Sybille mère*, Paris, Lemerre.

(11) GEORGES BATAULT. *Crépuscules d'amour*, poèmes. Paris, Bibliothèque de l'Occident.

dresses harmonieuses et lentes; *L'Arc-en-ciel* (1) de M. Pierre No homb, vers d'une inspiration souvent religieuse et où il m'a semblé percevoir quelque peu de l'accent de ce pauvre Charles de Sprimont, et *Icones féodales* (2), de M. Omer de Vuyst, qui est incomparablement mieux à son aise dans des contes d'observation humoristique.

FRANCIS DE MIOMANDRE

NOTES DE MUSIQUE

Le dernier Concert du Conservatoire.

Reprise du *Samson* de Haendel, dans des conditions d'exécution absolument identiques à celles du concert précédent. Mêmes interprètes, même interprétation vivante, rythmée, colorée, chaleureuse. Même impression de grandeur, de noblesse, mitigée de temps à autre par un froid conventionalisme ou par une mièvrerie souvent exquise mais ne convenant guère au sujet.

Le Concert Ysaye.

Je m'en fus donc dimanche à la Salle Patria. Ysaye devait jouer lui-même, du début à la fin du concert... Et je le vis jouer. Du moins il avait l'attitude d'un homme qui joue du violon. Mais les sons que j'entendais n'avaient pas l'air de sortir de son Guarnerius. Ils semblaient venir d'ailleurs, de je ne sais où, du ciel peut-être, et ils étaient à ce point immatériels que l'idée de violon, de violoniste, d'archet frottant des cordes ne venait pas un instant à l'esprit. C'est le grand secret d'Ysaye de faire ainsi jaillir le son d'une source mystérieuse et c'est là ce qui fait de lui le plus grand parmi les artistes du violon.

Cette voix du ciel se révéla tout d'abord dans le concerto *À la Nativité* de Corelli où elle se profila, d'une manière vague et quasi estompée, sur un chœur d'anges exécuté avec une ineffable douceur par le quatuor. C'était d'une tendresse exquise et cela se passait dans une lumière surnaturelle, celle qui guida les bergers et les mages vers l'Enfant.

Puis ce fut l'or des soleils couchants de Venise et des mosaïques de Saint-Marc que le maître, aidé de ses fidèles disciples, MM. Deru et Chaumont, évoqua dans un splendide concerto pour trois violons du vénitien Vivaldi.

Après ces deux œuvres merveilleusement belles, le concerto en *la* mineur de Viotti aurait pu paraître fort décadent à maints esprits que le point de vue violonistique pur n'intéresse que médiocrement.... n'était la manière prestigieuse dont Ysaye parvient à le transfigurer. Certes, l'œuvre contient de jolis détails, surtout dans son *moderato* initial et à la fin de *l'adagio*. Il s'y trouve quelque chose du souffle de Mozart, mais avec des fautes de goût que le maître de Salzbourg n'eût pas commises. Et il est certain qu'Ysaye, à force de jouer bien, y met plus qu'il ne s'y trouve en réalité.

Le concert se terminait par le concerto en *ré* majeur (op. 77) de Brahms. Ici encore, le maître a montré que l'art d'interpréter également bien les œuvres les plus diverses est illimité chez lui. Il a rendu avec une extraordinaire force d'expression les aspects variés de cette noble composition, dont le sens précis m'échappe mais dont il me faut reconnaître *a priori* la belle ordonnance et le pur idéalisme.

CH. V.

(1) PIERRE NOTHOMB. *L'Arc-en-ciel*, poèmes. Bruxelles, Éd. de *Durendal*.

(2) OMER DE VUYST. *Icones féodales*, poèmes. Bruxelles, Éd. de *Thyrse*.

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de *Samson et Dalila*.

Samson et Dalila est une œuvre qui, comme la plupart de celles de M. Saint-Saëns, n'a pas assez de souffle pour susciter l'enthousiasme et qui n'est pas assez médiocre pour qu'on puisse la dédaigner. Le savoir-faire tout-puissant de son auteur lui a conféré une moyenne de beauté qui n'est pas la beauté suprême mais qui n'a cependant rien de vulgaire. C'est peut-être ce caractère moyen à tous égards qui fait son succès et qui porte les plus indulgents parmi les bons critiques et les bons musiciens à la considérer comme une « œuvre classique ». Eh bien, oui ! si « classique » veut dire sage, bien équilibré, propre, harmonieux, *Samson et Dalila* appartient sûrement à ce classicisme-là. C'est celui d'un Mendelssohn, d'un Tinel, d'un Dvorak, et certes il mérite qu'on ne le méprise pas ; mais il ne faudrait pourtant pas qu'on le vante trop, car cela aboutirait très rapidement à un encombrement du marché musical, — dans le sens figuré, — par des productions mitoyennes et transactionnelles, au détriment des œuvres vraiment indépendantes dues au génie spontané. C'est ainsi que les concertos de M. Saint-Saëns prennent déjà trop souvent, au concert, la place de compositions anciennes ou modernes qui leur sont supérieures et que l'on n'entend guère ou pas assez souvent.

Je ne parle pas ici pour le théâtre. Les meilleures scènes lyriques sont, pour diverses raisons, soumises à tel point à la nécessité de représenter des pièces dont la valeur artistique est quasi nulle qu'un opéra comme *Samson et Dalila*, comparé à ces dernières, apparaît comme un joyau.

La reprise de l'œuvre de M. Saint-Saëns a été entourée des soins les plus attentifs. M. Verdier, qui s'était signalé de façon remarquable au public artiste par son interprétation du rôle de Siegfried dès la fin de la précédente année théâtrale, a compris à merveille le personnage de Samson : il en rend le caractère, par la voix et par le geste, avec beaucoup de vie et de simplicité. M^{lle} Croiza chante délicieusement le rôle de Dalila, mais on la voudrait plus perverse, plus séductrice. M. Lestelly est un grand-prêtre plein de prestance. Orchestre et chœurs excellents sous la direction de M. S. Dupuis.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le théâtre du Parc a clôturé brillamment sa saison en nous permettant d'applaudir M. de Féraudy ; et la foule est accourue comme si le printemps ne l'occupait pas ailleurs. Ce succès est pleinement mérité. M. de Féraudy est un acteur tout à fait admirable. Qu'il joue le rôle de M. Perrichon ou celui du lourd et pathétique Forou du *Marché*, qu'il se montre sous une figure plaisante ou sous un masque tragique, il donne à chaque fois l'illusion de la perfection absolue. On ne saurait être comique avec plus de candide bonhomie. On ne saurait remuer une salle avec des moyens plus simples et plus vrais.

Je dirai d'abord un mot du *Voyage de M. Perrichon* que chacun a vu ou revu avec un plaisir délicieux. Eh quoi ! il y eut donc un temps, et nos pères l'ont connu, où le théâtre avait cette fraîcheur, cette naïveté, cette gaieté sans malice, cet esprit dépourvu de roserie ! Nous en croyions à peine nos oreilles et nos yeux.

Et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est que cette pièce sans prétention, vieille de cinquante années, ou peu s'en faut (elle fut créée en 1860) a paru plus jeune que beaucoup de nouveautés — ou soi-disant telles — qui sortent chaque année des usines dramatiques de Paris. Le *Voyage de M. Perrichon*, que l'on a pu appeler la comédie de l'ingratitude, est fécond en traits de caractère profondément humains. M. Perrichon est un type littéraire que l'on placera un peu au-dessous de ceux de Molière, mais dans la même lignée.

Quel contraste brutal fait avec cette pièce de famille le *Marché* de M. Bernstein dont M. de Féraudy nous a apporté une version nouvelle ! Le *Marché* est l'une des premières œuvres de l'auteur de la *Rafale* et de la *Griffe*. Elle n'obtint, en son temps, qu'un succès relatif et M. Bernstein l'a remaniée à plusieurs reprises. Il y a deux ans, M. Antoine est venu la jouer sur cette même scène du Parc où M. de Féraudy la joue en ce moment. Il convient de constater tout de suite que l'interprétation de M. de Féraudy fait oublier celles de tous ses devanciers au point d'abuser le public sur la valeur véritable de la pièce. Quand une comédie est jouée de cette façon — car M. de Féraudy est secondé au Parc par une troupe excellente, M^{me} Fériel, M^{lle} Rafaëlle Osborne, MM Chautard, Mauger, Bender, etc. — la critique est pour ainsi dire désarmée. Elle peut bien déplorer la brutalité des effets scéniques que l'auteur a provoqués, mais elle est forcée de convenir qu'une salle transportée, enthousiaste, a confondu pièce, auteur et interprètes dans un même applaudissement.

En quelques mots, voici le sujet du *Marché* : Le jeune ménage Certier possède en commun beaucoup d'amour, mais fort peu d'argent. Le mari est une sorte d'aimable fantoche qui aime sa femme et beaucoup d'autres en même temps, et se ruine en souriant, le cœur léger, une cigarette aux lèvres. M^{me} Certier, follement amoureuse de son volage époux, a plus de tête et entend le prouver en rétablissant les affaires compromises de la communauté. Deux financiers lui ont laissé espérer qu'ils l'aideraient à sortir d'embarras. Successivement, tous deux lui font la cour et, quoique l'adultère lui répugne abominablement, elle se donne à eux par dévouement à son mari. On a crié à l'invraisemblance. On s'est demandé comment il était possible qu'une femme intelligente, sérieuse, point coquette et amoureuse de son mari, pût oublier de la sorte toute pudeur et toute dignité. Je crois, au contraire, que le cas est beaucoup plus fréquent qu'on ne se l'imagina, et non seulement à Paris, mais partout où le luxe oisif est devenu pour de certaines gens une absolue nécessité. Là où la ruine est considérée comme le pire malheur, parce qu'on se sent incapable de le réparer, parce qu'on se reconnaît inapte à tout travail, il est évident que l'idée de pareils marchés doit naître fatalement dans l'esprit des jolies femmes. L'amour que Germaine éprouve pour son mari ne sera, en l'occurrence, qu'une excitation de plus. Elle se vendra d'autant plus facilement qu'elle veut empêcher à tout prix l'homme qu'elle aime de se livrer au désespoir.

Mais les deux financiers en question sont des joueurs malhonnêtes. Quand il s'agit de tenir leurs promesses, ils se dérobent. Germaine s'est sacrifiée en vain, et la situation du ménage est plus grave, plus obérée que jamais. C'est alors qu'apparaît Forou. Forou est un ancien maquignon, devenu colossalement riche, mais resté grossier d'allures et de maintien. Il aime silencieusement, profondément, désespérément Germaine, et n'oserait lui avouer cet amour monstrueux s'il n'apprenait ses

pressants besoins d'argent. Mais quoi ! Il sait qu'elle s'est vendue à d'autres, et que ceux-ci l'ont indignement trompée. Pourquoi ne lui appartiendrait-elle pas à lui aussi, à lui qui, du moins, jouerait franc jeu et la délivrerait de tous ses embarras ? Il lui propose ce nouveau marché en une scène à la fois très forte et très pénible. Il sait être éloquent et, malgré le caractère spécial de sa prière, une sorte de sympathie étonnée le récompense de sa sincérité et de la puissance loyale de son désir. Germaine, sans doute, ne l'aimera jamais, car elle ne cesse pas d'être amoureuse de son mari. Mais on devine qu'elle accepte le marché avec moins d'horreur qu'elle ne le croit elle-même.

Faut-il faire remarquer tout ce que cette pièce a de brutal pessimisme, et qu'elle manque aux convenances les plus élémentaires ? Mon résumé, tout incomplet qu'il soit, l'aura suffisamment fait ressortir. Toutefois, je le répète, elle produit grand effet, gros effet plutôt, et, en dépit de certaines scènes que l'on a vues dans *Samson* et que l'auteur y a donc repêchées, elle n'est pas la moins bonne qu'ait signée M. Bernstein.

GEORGES RENCY

CONCERTS

Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, cinquième concert Durant sous la direction de M. F. Durant, avec le concours de M. Lheureux (remplaçant M. Morati indisposé) et de la section chorale mixte des Concerts Durant sous la direction de M. H. Carpay. Audition d'œuvres de MM. A. De Boeck, A. De Greef, F. Durant et P. Gilson, sous la direction respective de MM. Deboeck, De Greef et Durant.

Mercredi 5 mai, à 8 h. 1/2, soirée musicale organisée par M^{lle} Olga Miles, directrice de l'Institut musical pour jeunes filles, 24, rue de Florence, avec le concours de MM. Bourbon (du Théâtre de la Monnaie) et Chaumont, violoniste. La soirée sera en partie réservée à l'audition de quelques œuvres de M. Jean Strauwen.

Samedi 8 mai, à 1 h. 1/2, au Théâtre Flamand, audition annuelle des élèves du cours particulier de chant et de déclamation lyrique de M^{me} E. Armand-Coppine. Au programme, des scènes du *Cid*, de *Sigurd*, de *Carmen*, etc.

Dimanche 9 mai, à 2 h. 1/2, troisième matinée musicale organisée par M^{me} Emma Beuck dans sa salle d'auditions de l'avenue des Fleurs, 84, à Uccle, avec le concours de M^{lle} Germaine Schellinx, violoniste.

Jeudi passé a eu lieu, à la Salle Ravenstein, l'audition des élèves (amateurs) de M. Bernard ten Kate, avec le concours de M^{me} Van de Zande, cantatrice. Programme éclectique comportant du Beethoven, du Schumann, du Chopin, du Tchaikowsky, etc.

Le Testament musical de Verdi

Ils demeurent d'actualité, — et plus que jamais, — ces conseils que paternellement donna Verdi, à la suite de son testament, aux jeunes compositeurs :

« J'aurais voulu mettre pour ainsi dire un pied sur le passé et l'autre sur le présent et l'avenir, parce que la musique de l'avenir ne me fait pas peur. J'aurais dit aux jeunes disciples : Exercez-vous à la fugue d'une manière constante, obstinément, jusqu'à ce que votre main soit devenue suffisamment libre et forte pour plier la note à votre volonté.

» Appliquez-vous aussi à composer avec confiance, à bien disposer les parties et à moduler sans affectation ; étudiez Palestrina et quelques-uns de ses contemporains, ensuite passez à Marcello et portez spécialement votre attention sur le récitatif ; assistez à

quelques représentations d'œuvres modernes sans vous laisser éblouir par les nombreuses beautés harmoniques et instrumentales, ni par l'accord de « la septième diminuée », écueil et refuge de ceux qui ne savent pas écrire quatre mesures sans employer une demi-douzaine de ces septièmes.

» Faites ces études jointes à une forte culture littéraire, et j'ajouterai finalement : Et maintenant, mettez une main sur votre cœur, écrivez, et — en admettant un tempérament artistique — vous serez compositeur. »

Chronique judiciaire des Arts.

Directeurs et acteurs.

Un directeur de théâtre a-t-il le droit d'engager une artiste pour l'immobiliser, la tenir éloignée de la scène et la laisser désaffectionner des directeurs et ignorer du public ?

C'est en ces termes — textuellement reproduits — que le conseil de M^{lle} Lantelme, l'une des plus jolies actrices de Paris, a posé aux juges du tribunal de la Seine une question qui, par son caractère général, intéresse tout le monde des coulisses. Il arrive fréquemment, en effet, que pour des raisons diverses, les directeurs laissent dans l'inaction certains artistes engagés par eux, s'imaginant remplir envers ceux-ci, par le paiement de leurs appointements, les seules obligations qui leur incombent. Tel fut, paraît-il, le cas pour M^{lle} Lantelme, qui, entrée au théâtre Réjane aux appointements de 600 francs par mois, créa successivement des rôles dans *la Savelli*, dans *Paris-New York* et dans *Zaza*. Mais depuis le mois de mars 1907, aucun rôle ne lui fut plus confié, et M^{me} Réjane semble avoir oublié jusqu'au nom de sa pensionnaire.

D'où le procès. M^{lle} Lantelme réclame le dédit de rupture, fixé par contrat à 40,000 francs. Elle affirme que sa directrice lui avait promis de lui fournir l'occasion de se faire valoir en interprétant des rôles dignes de son talent. De plus, son traité stipule qu'elle jouera au moins six mois par an. Or, à la date de l'assignation, l'artiste était inoccupée depuis près d'un an...

A ces griefs, M^{me} Réjane oppose les torts qu'a eus vis-à-vis d'elle M^{lle} Lantelme en acceptant, sans son autorisation, de paraître sur la scène de la Comédie-Royale et sur celle des Variétés. Si elle n'a pu faire jouer sa pensionnaire depuis le mois de mars 1907, la faute en est due uniquement au succès de *Raffles* dont les représentations ne pouvaient être interrompues pour donner à M^{lle} Lantelme une satisfaction d'amour-propre. Dans ces circonstances, c'est au profit de la directrice que doit être prononcée la résiliation du traité, et c'est à elle que le dédit de 40,000 francs est acquis.

La thèse de M^{me} Réjane a été adoptée par le tribunal, qui vient de débouter M^{lle} Lantelme de son action et de la condamner à payer à sa directrice le dédit, réduit à vingt mille francs.

A la suite de ce jugement, M^{me} Réjane a généreusement renoncé à le faire exécuter, et son ancienne pensionnaire a refusé de se pourvoir en appel. Assaut d'amabilités qui réconcilia les adversaires d'hier.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Cercle *Vie et Lumière*, au Musée moderne. — Jeudi, 29 Avril, à 3 1/2 heures, conférence de M. Louis Delattre : *La Fontaine et ses Fables*.

Cercle artistique : exposition des œuvres de M^{lle} Heyvaert et de MM. Edmond Verstraeten, Adolphe Keller, Emile Jacques, Emile Namur (clôture aujourd'hui, dimanche).

Salle Boute : Exposition des œuvres de M^{lle} Maria Herbays, artiste-peintre (jusqu'au 5 mai).

Le Salon de printemps qu'organise la Société royale des Beaux-Arts s'ouvrira le samedi 8 mai.

On verra notamment à ce Salon une exposition rétrospective des œuvres du peintre Louis Aulnier et un ensemble de tableaux du paysagiste Heymans.

Tous les membres de la Société prennent part à ce Salon. Citons : Baes, Baeseleer, Bastien, Bernier, Blicck, Cambier, Ciamberlani, Claus, Crahay, Delaunoy, Devreese, Dierckx, Ensor, Fabry, Frédéric, Gilsoul, Laermans, Mathieu, Michel, Montald, Opsomer, Pinot, Rombeaux, Ronner, Rousseau, Smeers, Samuel, Smits, Thomas, Van Doren, Verhaeren, Wagemans.

Deux très beaux ensembles de Carpeaux et de Paul Huet, ainsi que les participations de nombreux peintres étrangers donneront un intérêt particulier à ce Salon. Citons parmi eux : Simon, Cottet, Besnard, Bartholomé, Aman Jean, Hoffbauer, Renouard, Lavery, Shannon, Austen Brown, Thomas Grosvenor, Sickert, Paterson, Lazlo, Deronco, Kampf, Mesdag, Caro-Delvaillie, Hornel.

C'est le jeudi, 6 mai, qu'aura lieu en matinée, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, la représentation annuelle au bénéfice de la Société mutualiste *le Personnel du Théâtre royal de la Monnaie*. — Programme varié : 1^{re} partie, le *Caid* d'A. Thomas; 2^e partie, la *Nuit d'octobre* de Musset, récitée par M^{me} Croiza et M. Chautard; mélodies, chantées par M^{lle} de Tréville; scène et trio de *Jérusalem*; trois époques de la Danse, avec le concours du corps de ballet.

Le Cercle Artistique a tenu dimanche matin son assemblée générale annuelle. Celle-ci a nommé comme vice-président M. Adolphe Max, échevin de la ville de Bruxelles.

Dans son discours M. E. Janssens, président du Cercle, a salué la mémoire d'Edouard Fétis et de Charles Tardieu qui firent partie, à diverses reprises, de la commission administrative du Cercle.

L'assemblée a ensuite renouvelé une partie de son comité.

Sommaire du numéro d'avril de *La Vie Intellectuelle*. — Un article de M. De Rudder sur Lubeck ville d'art; un conte de M. Max Deauville; une étude de M. le Dr Ensch sur la Médecine préventive et la Sélection naturelle; une critique de M. Barrès et de sa dernière œuvre, *Colette Baudoche*, par M. Georges Rency; des articles sur Gallé, le verrier de Nancy, par le professeur Marcel Laurent, sur Claude Farrère, par Louis Thomas, sur *Patrice*, l'œuvre posthume de Renan, par M. Cornet; enfin une étude de M. Derk Moryn sur Quérido, le grand romancier néerlandais.

L'Art théâtral à l'Exposition de 1910. — La classe XVIII de l'Exposition (art théâtral) a été constituée sous la présidence de M. Alfred Mabilie, directeur des Beaux-Arts de l'administration communale de Bruxelles.

Parmi les membres présents se trouvaient MM. Kufferath et Guidé, Victor Reding, Sylvain Dupuis, A. Lynen.

Cette exposition sera divisée en deux parties: l'une réunissant le matériel industriel; l'autre ayant un caractère d'exposition rétrospective maquettes de décor, costumes, armes, tableaux portraits, affiches, autographes, documents, souvenirs, etc.

Un appel aux collectionneurs sera lancé, et les organisateurs de ce compartiment espèrent réunir à Bruxelles ce qui a trait non seulement au théâtre en Belgique, mais aussi en France, en Allemagne, en Autriche et en Italie.

A Louvain. — Mardi 4 mai, à 2 heures de l'après-midi, manifestation en l'honneur des écrivains catholiques belges et en commémoration du mouvement de la *Jeune Belgique*, organisée par différents groupes estudiantins de l'Université de Louvain.

L'inauguration de l'exposition des œuvres de Constantin Meunier, à Louvain, au nouvel Institut de Chimie, rue de Namur, aura lieu le dimanche 9 mai, à 11 h. 1/2 du matin.

A Liège. Association des Concerts Debefve. Jeudi 6 mai, à 8 h. 1/2, Salle du Théâtre Royal, Festival wallon avec le concours de M^{me} Fassin-Vercauteren, cantatrice, et M. Mathieu Crickboom, violoniste

Voici la liste des adhésions principales au Salon de la Femme, que l'Œuvre des Artistes de Liège organise, en cette ville, du 2 au 30 mai prochain, dans les salles de l'Emulation :

Artistes étrangers : M^{me} Dannenberg (Russe); MM. Aman-Jean, Henri d'Estienne, Claude Bourgonnier, Quentin Brix, Caro-Delvaillie, H. Detouche, Abel Faivre, Gervex, Guirand de Scevola, La Gandara, Legrand, Madeline, Manzana-Pissarro, Redon, Abel Truchet, Willette; les sculpteurs Bugatti, Gust, Michel, prince Troubetskoï, etc.

Artistes belges invités : MM. Alb. Crahay, Gouweloos, Khnopff, Aug. Oleffe, Baronne Lambert de Rothschild, M^{me} Philippson, Richir, van den Eeckoudt, Watelet, le sculpteur Du Bois.

La série des concerts et conférences du *Salon de la Femme* débutera le mercredi 5 mai, à 4 heures, par une conférence de M. L. Piérard sur *la Femme dans l'Art*.

La « saison russe » de Paris.

M. Chaliapine vient de terminer à Monte-Carlo ses représentations de *Mefistofele* et de la *Roussalka*. Le grand artiste est rentré en Russie pour remplir quelques engagements, et son arrivée à Paris est annoncée pour les premiers jours de mai, époque à laquelle auront lieu des représentations d'opéra russe au théâtre du Châtelet.

Chaliapine chantera notamment *Ivan le Terrible*, une de ses plus belles créations.

Ces représentations russes comprendront non seulement des opéras de Glinka, Borodine et Rimski-Korsakof, dans lesquels on entendra la Lipkovska, Felia Litvinne, la Petrenko, les ténors Smirnof et Danaef, les barytons Davidof, Kastorski et Charonof, mais encore quatre ballets : *le Pavillon d'Armide*, *Cléopâtre*, *le Festin* et *les Sylphides*, dansés par les étoiles des théâtres impériaux de Russie, le tout avec l'orchestre et les chœurs des théâtres impériaux.

On annonce la mort, à Meran, à l'âge de 54 ans, de M. Heinrich Conried, l'ancien directeur du Métropolitan-Opéra de New-York. C'est lui qui, le premier, appela des musiciens belges à New-York. A un moment donné, on en comptait sept ou huit parmi les chanteurs et le personnel de la scène. C'est à son initiative que *Parsifal* fut monté pour la première fois ailleurs qu'à Bayreuth, contrairement aux volontés de Wagner.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par ÉMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S. LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture. Philosophie. Histoire, Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

COMMISSAIRES-PRISEURS DE REIMS

VENTE VOLONTAIRE

aux enchères publiques après décès de

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Aquarelles, gouaches, dessins, gravures

Meubles anciens et de style, miniatures, bibelots anciens, faïences, porcelaines, objets étrusques, poteries grecques et gallo-romaines, armes, médailles, monnaies, manuscrits. Bibliothèque dépendant de la succession de M. LÉON MOREL (P. A. I.), collectionneur archéologue, à Reims, Hotel des Ventes, rue Salin, 9. Les 10, 11, 12, 13, 14, et 15 mai 1909, à 2 heures.

EXPOSITIONS

Particulière : le 7 mai, de 1 h. 1/2 à 6 heures.

Publique : les 3 et 9 mai, de 1 h. 1/2 à 5 h. 1/2.

Catalogue illustré sur velin prix 5 francs, non illustré 50 cent.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'ÀUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Expositions.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)
ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE VIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (4,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

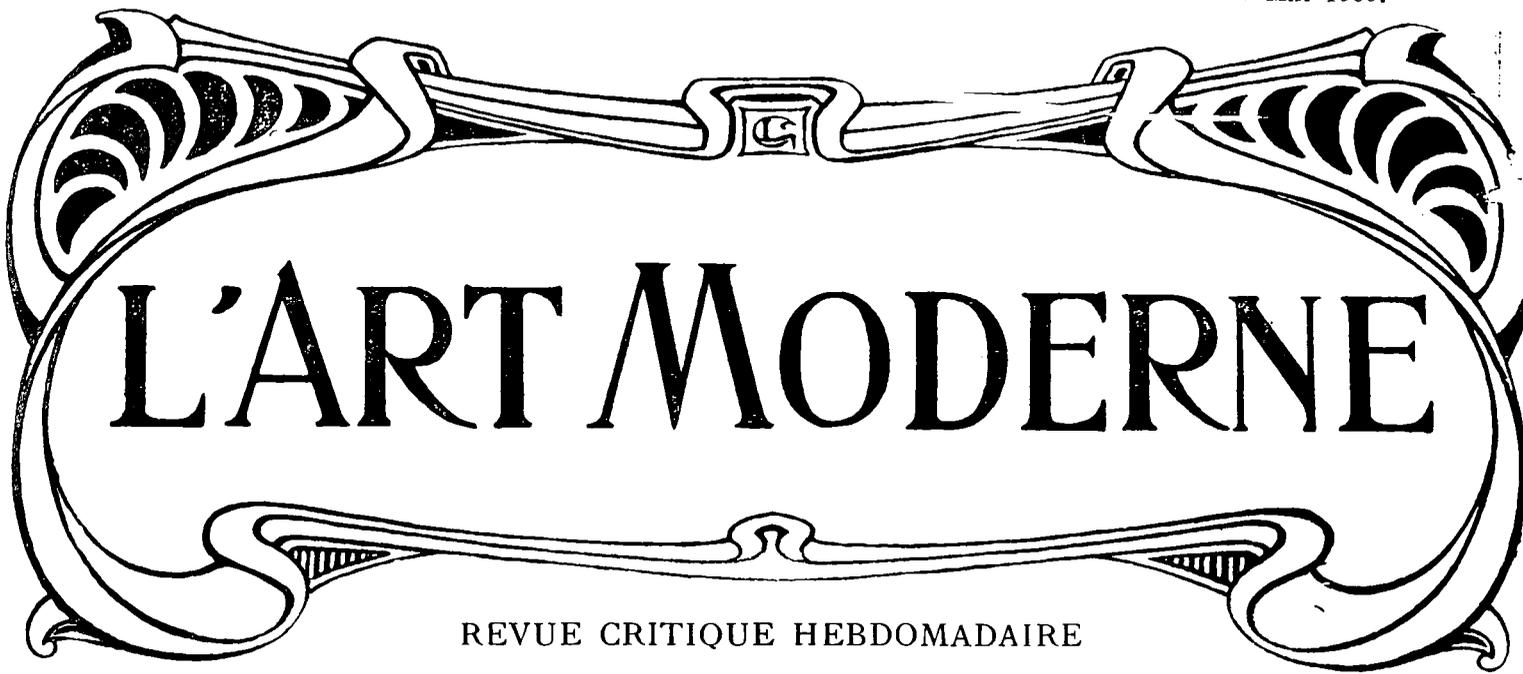
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Louis Delattre (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Paul Sérusier (MAURICE DENIS). — Le Quatuor à cordes (VINCENT D'INDY). — Vie et Lumière (F. H.). — Exposition Albert et Isabelle. — Notes de musique : *Le Concert Durant* (Ch. V.). — La Troupe lilliputienne de Rome (E. C., Ch. V.). — Concerts. — Petite Chronique.

LOUIS DELATTRE

Je n'ai pas la prétention de découvrir Louis Delattre aux lecteurs de *l'Art moderne*, qui l'appréciaient bien avant que je fusse né à la littérature. Pourtant j'en parlerai aujourd'hui, d'abord pour moi-même, afin d'élucider et de préciser quelques idées que j'en ai, et aussi pour que, si par hasard quelqu'un des susdits lecteurs ignorait ce ravissant écrivain, il ait immédiatement l'envie de le connaître.

L'œuvre de Louis Delattre est considérable et n'a jamais fait de bruit. Elle est peu connue en France : c'est très dommage. Elle ne se recommande point par l'intellectualité ou la sociologie : toute prétention en est, sans effort, bannie. Mais elle est profondément et joliment vivante, avec une ingénuité telle que je ne me souviens pas d'en avoir jamais rencontré d'aussi absolue.

Louis Delattre est un auteur pour ainsi dire local : il n'a jamais parlé que de la Flandre, qu'il connaît jusqu'en ses moindres détails de mœurs. Mais cette Flandre, surtout cette campagne flamande est pour lui l'abrégia-

tion de l'univers : elle lui suffit pour s'imaginer le jeu complet et complexe de la Nature, elle symbolise pour lui l'émotion même du monde et du mystère. Ironiste, railleur, humoriste, bon enfant, comme sont ceux de sa race (*Le jeu des petites gens*) (1) il sait, lorsqu'en vient le moment, rentrer en lui-même, retrouver son âme profonde, ressentir la tristesse, la mélancolie, la gravité de vivre. (Voir certains contes de *Une rose à la bouche* (2) et de nombreux passages de *La loi de péché*) (3).

Mais, plus secret encore, plus essentiel que ces qualités d'humour et de sérieux, on trouve un sentiment d'une qualité plus précieuse et plus rare et qui d'ailleurs explique en un homme la coexistence de l'ironie et de la mélancolie. Je parlais tout à l'heure d'ingénuité. Oui, sans doute, mais imaginez une ingénuité sans naïveté, une ingénuité extrêmement avertie et sensible, améliorée par la culture et tout imbue d'un panthéisme spontané, en communion constante non seulement avec l'âme des hommes simples, mais avec la nature elle-même, la nature tranquille et amie des campagnes.

Le peu que je sais de l'âme flamande et que j'en ai pu deviner me confirme dans cette opinion que ces tentatives de Louis Delattre sont en parfaite corformité avec celles de toute sa race ; et je suis certain que si, au lieu de se livrer comme elle le fait à l'instar de la France à une production effrénée et inutile de livres, la

(1) *Le jeu des petites gens*, soixante-quatre contes illustrés par LEMMEN. Liège, Auguste Bénard.

(2) *Une rose à la bouche*, contes. Bruxelles. Éditions du *Cog rouge*.

(3) *La loi de péché*, roman. Paris. *Mercur de France*.

Belgique se recueillait un peu sur ceux qui viennent véritablement de son esprit, elle ferait populaires (dans le meilleur sens du mot) ces œuvres de Louis Delattre si succulentes, si émues, si drôles, si naturelles.

Populaire !... J'aime ce mot, si distingué !... Ne sentez-vous pas comme moi combien il est riche, pur, savoureux ? Songez que la création de mots comme « démocratique » etc., l'a pour ainsi dire allégé, vidé de toute signification vulgaire et commune. Il est tout nettoyé, tout neuf, enluminé comme un jouet d'enfant, naïf comme un bahut ou comme une cruche de ferme, doux au regard de l'esprit comme un objet familier et logique après qu'on a longtemps regardé de la camelote brillante et bête.

Populaire ! Oui, j'applique avec joie ce mot à l'art de Louis Delattre et je sens que c'est le plus juste qu'on puisse trouver pour le caractériser.

Populaire en ses sujets : jamais vous n'y trouverez ni salons, ni alcôves, ni rues de grandes villes, ni foules luxueuses. Tout s'y passe dans un monde simple et sans prétention, tout y est tout près de la nature, en perpétuel contact avec elle. Populaire en son style : style varié, souple, sans jamais un effet de littérature, sans une de ces phrases odieuses qui donnent aux puristes et aux maniaques de syntaxe la joie des tours de force accomplis ; mais ce style se joue autour des pensées les plus fines et les plus rares avec une telle aisance qu'on ne s'en aperçoit pas et qu'on n'a pas un instant l'impression d'un travail. Et, au point de vue verbal, quelle abondance ! Louis Delattre aime les mots pour eux-mêmes, il est visiblement heureux lorsque le courant de la phrase en amène de bien curieux, de bien bariolés, de bien amusants. Avec quelle joie il exhume des vocabulaires archaïques et des argots de métier : de ces jolis mots qu'un long oubli a conservés purs et qui sortent alors, frais comme des choses qui n'ont jamais servi, éveillant en notre esprit toutes sortes de sensations et de synesthésies que les mots usés, émoussés, décolorés du langage courant ne suscitent plus qu'à force d'habileté dans l'arrangement des périodes !

Mais, je ne saurais trop le répéter, toutes ces qualités ne viennent aucunement de la volonté de les avoir : elles émanent avec une spontanéité inépuisable d'une âme fine et tendre, d'un esprit attentif, d'un cœur ouvert à toutes les émotions de la vie depuis les plus frêles jusqu'aux plus terribles.

Voulez-vous savoir comment le petit Quolet envisage les pensums (*Le roman du chien et de l'enfant*) ? Voici : (1)

« Aujourd'hui, au juste, il conjugue un verbe. Il passe, par toutes les fentes de la grammaire, une longue phrase qui, à

(1) *Le roman du chien et de l'enfant*. Bruxelles, Association des écrivains belges.

chaque mot, à chaque temps, à chaque personne, prend des allures différentes de conversation, de commandement, de chanson.

Que j'aime à courir dans la verte prairie.

Que tu aimes à courir..

Et chaque flexion parle à l'écolier, et il la voit s'exécuter. C'est bien doux. On ne dirait jamais que le petit Quolet rédige une punition reçue à l'école pour avoir couru dans le pré du charron, un bourru qui ne pardonne rien aux écoliers. Il tire la langue et agite la tête aux fioritures des majuscules. »

Tous les héros de Louis Delattre sont restés plus ou moins ce petit garçon qui tire un plaisir et une émotion même d'un pensum parce que pour lui tout vit, tout est doué de mouvement, tout possède une personnalité, jusqu'aux flexions des verbes. C'est prodigieux de sensibilité, lorsqu'on y songe.

Je sais que les enfants possèdent généralement cette précieuse faculté, mais ils se hâtent de la perdre. Louis Delattre l'a gardée, cette impressionnabilité exquise, ce *don d'enfance* par excellence ; et, mûrie par l'expérience, attendrie par l'amour, rectifiée par la bonté, soumise au contrôle de l'intelligence et de la méditation, elle est devenue quelque chose de tout à fait unique et qui donne à son œuvre entière sa qualité particulière, son animation et sa puissance à nous émouvoir.

« En silence, cette âme percluse et tendre, élevé dans la solitude, rend dans cet instant à la nature familière, par la perspiration de la sympathie, ce que celle-ci lui infusa au long des joies muettes et inconscientes de sa jeunesse. Pas de boniment ; ce cœur n'a point de parade. En Pierre-André, la vie s'est façonnée sans les mots. Tout ce qu'on lui fait dire, c'est aperçu par les vitres claires de son émotion plutôt que cueilli sur ses lèvres. »

(*La loi de péché.*)

Et il a su tirer de cette émotion constante, sympathique, généreuse, abandonnée en face de la nature) une sorte de philosophie d'une résignation joyeuse quoique avertie. — au fond celle des simples, au fond une métaphysique populaire.

« Va dans la vie caressante et n'insulte pas la destinée. Ne pleure pas sur ce qui s'en va, ne pleure pas sur ce qui arrive. Les événements sont les enfants de Dieu ; souvent dès l'abord on ne les reconnaît pas. On les croit étrangers et on se défie ; on leur trouve une physionomie sournoise et on est près de les chasser avec des pierres. Mais plutôt, attends. Les voilà qui tirent brusquement la main de leurs tabliers ; et ils t'offrent leurs bouquets de fleurs ! Je t'assure, dès à présent, qu'ils ont tous une fleurette à donner, ou pour le moins un petit minot veloureux, poudré de pollen d'or... Adieu te dis ! »

(*Une rose à la bouche.*)

Si vous avez cette heureuse disposition d'esprit qui vous porte à considérer les bibliothèques non pas comme des tombeaux pour les livres mais plutôt

comme des jardins où l'on cultive toutes les variétés de la flore de l'esprit, alors je vous conseille la lecture des œuvres de Louis Delattre lorsque vous serez fatigués des parfums trop forts de la littérature sensuelle et des calices élégamment découpés mais froids de l'intellectuelle. Vous tiendrez là dans votre main un bouquet d'herbes et de fleurs des champs, naïf, doux et enfantin et qui sent bon la terre, la sève et la rosée.

FRANCIS DE MIOMANDRE

PAUL SÉRUSIER

Sérusier est maintenant professeur : il enseigne à l'Académie Ranson. Mais il l'a toujours été; il a enseigné chez Julian, à Munich, en Bretagne, partout où il a passé, et je me souviens que lorsqu'il était massier des petits ateliers Julian, il m'enseignait, à moi nouveau, la philosophie de Plotin, avant de me révéler la technique et l'esthétique de la peinture synthétiste qu'il tenait de Paul Gauguin rencontré en Bretagne. Après avoir exposé au Salon des intérieurs minutieux et sombres, Sérusier avait été présenté à Gauguin, par E. Bernard, à la fin des vacances de 1888, chez la mère Gloanec, à Pont-Aven. C'est de là que date sa véritable vocation. Esprit cultivé, raisonneur à la fois logique et paradoxal, il s'attache à découvrir le lien des différentes formules que vivifient la parole et l'art de Gauguin. Il y met de l'ordre, il les systématise, il en tire une doctrine qui d'abord se distingue mal de l'impressionnisme, avant d'en devenir l'antithèse; et cela se passe précisément à l'époque où de la réunion des peintres et des poètes naît le Symbolisme.

J'ai démêlé depuis que la part de Sérusier a été grande dans l'élaboration de cette doctrine synthétiste, symboliste ou néotraditionniste, dont j'attribuais la paternité à Gauguin, à Van Gogh, à Cézanne. C'est à lui que je dois la lucidité avec laquelle dans l'article d'*Art et Critique* je fixais les points essentiels du système : le tableau, une surface plane recouverte de couleurs en un certain ordre assemblées; l'art, sanctification de la nature; l'expression par l'œuvre elle-même et non par le sujet représenté, etc.

Peu après, Sérusier découvrait l'Italie et les Primitifs, Gauguin était parti pour Taïti, et ce qui dominait maintenant dans les préoccupations des peintres c'était plutôt le symbolisme littéraire. Nous avions la prétention de renouveler l'art du décor de théâtre, et les essais d'Éd. Dujardin, ou de Paul Fort, ou de Lugné, entraînaient notre collaboration assidue. Sérusier commença à ce moment sa carrière de peintre de décors : il a été longtemps l'auxiliaire des audaces de l'*Œuvre*.

En même temps il prenait l'habitude de séjours plus prolongés en Bretagne. Abandonnant le littoral et les endroits fréquentés, il se fixa d'abord à Huelgoat puis à Châteauneuf, où il s'est maintenant installé définitivement.

Un de ses premiers élèves, devenu bénédictin, le père Verkade, attira plusieurs fois Sérusier en Allemagne au couvent de Beuron, ou en Italie au Mont-Cassin. Sérusier confronta ses propres doctrines avec celles du père Didier, et ce fut pour lui l'occasion de traduire la brochure du père Didier, *l'Esthétique de Beuron*, tra-

duction parue à l'*Occident*. Le hiératisme, la mathématique rigoureuse de l'école bénédictine, s'accordent d'ailleurs médiocrement avec l'imagination plutôt gothique et avec le subjectivisme de Sérusier.

On a pu suivre, il y a quelques mois, à l'exposition Druet, l'évolution de ses idées à travers toute sa peinture, depuis l'époque des paysages à figures inspirés de Gauguin, jusqu'aux derniers panneaux décoratifs, où ses élèves retrouveront ses plus récentes théories et, par exemple, l'application de son cercle chromatique, et l'harmonie des couleurs obtenue par l'opposition des gammes chaude et froide sur des préparations de gris, également contrasté en chaud et froid.

On peut dire que chacune de ces toiles représente une expérience esthétique ou technique. La réussite de beaucoup d'entre elles, — et mes préférences vont aux natures mortes, aux paysages bretons, aux études de figures, comme *l'Ève*, plutôt qu'aux sujets d'imagination pure — la réussite de ces toiles vient-elle de l'application rigoureuse des principes, ou de l'inspiration du peintre? C'est ce que je n'ose décider. Mais personne ne peut mettre en doute que l'application intellectuelle n'apporte ici un élément d'intérêt considérable, et ne confère à ces œuvres un caractère de sérieuse volonté qui les différencie profondément de toutes les productions de notre temps.

Nul n'a approché Sérusier sans être par lui amené à réfléchir. C'est un professeur, je l'ai dit, et je répète que je lui dois beaucoup.

On peut discuter ses doctrines, ses partis-pris, sa technique. Mais on doit admirer la conception élevée et rationnelle qu'il a de l'art. Dans la décadence, presque générale, en France du moins, des idées de 1890, je veux dire des tendances spiritualistes et symbolistes en art, Sérusier reste à l'avant-garde du petit nombre de ceux qui luttent pour la Pensée et le Style, de ceux qui croient que l'art a quelque chose à faire avec l'idée de Dieu et la Révélation chrétienne. C'est de ce dernier point de vue qu'on pourrait définir sa position par rapport au mouvement néo-classique qui entraîne une partie de la jeunesse d'aujourd'hui, tandis que l'autre se contente d'un art de sensations et de taches dont aucun idéal ne vient relever la médiocrité. Sérusier apparaît alors comme une sorte de Savonarole ou mieux de prophète hébreu, de nabi austère, toujours en lutte contre les excès de la sensibilité, contre les tentations de l'instinct, et qui condamne également la sensualité demi-païenne, demi-renaissance, élégante, versaillaise et un peu académique des jeunes classiques, — mais aussi la prétentieuse facilité des improvisateurs d'art nouveau, de ceux qui, en l'absence de toute esthétique et de toute tradition, n'ont de règle que le caprice individuel.

(*L'Occident*)

MAURICE DENIS

LE QUATUOR A CORDES (1)

MESDAMES, MESSIEURS,

Mon ami Nestor Lejeune me demande de vous parler des origines du Quatuor à cordes. Cette mission eût été sans doute mieux remplie par un historien de la musique (j'en vois dans cette assistance). Aussi dois-je m'excuser tout d'abord auprès de vous

(1) Causerie faite à Paris par M. VINCENT D'INDY à l'occasion de la première séance historique du quatuor Nestor Lejeune.

de parler ici en musicien et de vous faire une causerie évidemment un peu aride, en vous disant des choses dont ne se soucient guère que les gens de métier.

Il faut considérer dans le quatuor d'archet tout d'abord l'écriture, c'est-à-dire la réunion même, l'amalgame de quatre instruments, puis la forme que ce dispositif instrumental fut amené à revêtir.

L'origine de l'écriture en quatuor se rattache assez intimement à un genre musical aujourd'hui désuet, mais très en faveur au XVI^e siècle, je veux dire le madrigal. Quelle forme singulière dans l'histoire que celle du madrigal, de cette adaptation de la chanson populaire aux exigences du contrepoint savant ! Ne voit-on pas le madrigal restant purement vocal recueillir l'héritage du motet, et devenir lui-même insensiblement l'ancêtre de l'opéra ! Et d'autre part, comment ne pas remarquer qu'il cède peu à peu aux influences instrumentales jusqu'à devenir le point de départ de la symphonie moderne. Si bien que cette seule et même figure du madrigal se présente à nous comme un Janus dont une face regarde la tragédie lyrique, et dont l'autre se tourne vers la musique pure.

La vogue extrême du madrigal vocal jusqu'au début du XVII^e siècle, vous la connaissez. Mais vous savez aussi quelle place occupa l'élément instrumental dans la pratique de ce style polyphone. Toutes les chapelles, même en Italie, ne valaient point celle que les Gonzague mettaient à la disposition de Monteverdi. Combien de riches amateurs, de princes épris de musique, disposaient d'un nombre trop réduit de chanteurs pour assurer l'exécution fastueuse d'un madrigal en plein cœur ! Alors que fait-on ? Des instruments se substituent aux voix ; les violes, les cornets, les trombones prennent la place de ténors, de soprani, de basses absents. C'est ainsi qu'au début du XVII^e siècle nous rencontrons souvent des voix, en très petit nombre, à côté de groupes instrumentaux bien organisés.

Mais bientôt les instruments l'emportent, et les compositeurs prennent leur parti de ces substitutions. Bien plus, ils les mettent à profit, et l'on voit naître le concert d'église et le concert de chambre.

Voici donc un aspect très net du style madrigalesque : l'aspect collectif. Les instruments respectent l'équilibre établi par les voix, qu'ils viennent renforcer ou suppléer. Cette tendance conduit peu à peu à la symphonie d'orchestre.

Mais le madrigal connaît aussi un autre aspect, nous l'appellerons l'aspect individuel. Il arrive en effet que l'un des instruments force l'intérêt des auditeurs au détriment de ses partenaires, qu'il réduit au rôle subalterne d'accompagnateurs. Cette transformation nous mènerait jusqu'au concerto. Or, sous cette forme aussi, le vieux madrigal a subi la pénurie des exécutants et la réduction nécessaire des parties. Et nous arrivons ainsi, par des concessions successives, à l'écriture en trio. Nous touchons en même temps au triomphe de la basse continue, remplissage improvisé d'une harmonie gauche et pesante.

C'est en Italie que semble avoir pris naissance le trio. Steffani, Scarlatti et Corelli en sont les maîtres. Mais c'est en Allemagne qu'il nous faut suivre son rapide essor. L'Allemagne est la patrie de la musique intérieure, de cette *Hausmusik* concertée dans l'intimité d'un cercle d'amis et de familiers. Là reparait et se maintient, autour du clavecin habilement conduit, l'égalité nécessaire à tout art collectif. Là s'unissent à nouveau les cordes et les vents, dans un sentiment de liberté et aussi de réaction contre la tyrannie

de la basse continue. Le madrigal, devenu entre temps symphonie, fleurit à nouveau sous sa forme la plus parfaite et la plus épurée, celle du *Quatuor à cordes*.

Où, c'est bien le genre le plus élevé et le plus digne parmi tous dans la musique. Il n'est pas de manifestation qui nous révèle plus complètement le génie du maître. Par l'écriture, par la pensée, par la manière de mettre en valeur des idées, de les répartir aux quatre instruments de même famille et de même nature, le *Quatuor à cordes* est la forme de composition la plus difficile qui existe. Aussi a-t-on grand tort, à mon sens, de contraindre, dans les conservatoires d'Allemagne, les élèves qui sortent de leurs études de contrepoint à présenter un quatuor d'archet. Le premier quatuor qu'on écrit est toujours mauvais. Je pourrais en citer bien des exemples dans les temps anciens comme de nos jours.

Après vous avoir signalé comment l'écriture du quatuor a pu se modifier, ai-je le temps encore de vous dire un mot de l'évolution de sa forme ? Car, n'est-il pas vrai, toute pièce instrumentale à quatre parties ne saurait mériter le nom de quatuor ? Depuis que la musique s'est émancipée des habitudes de la polyphonie vocale, elle a revêtu bien des aspects, elle a passé par bien des états dont il faut, je crois, distinguer trois principaux :

Tout d'abord la fugue, que je symboliserais volontiers par le nombre 1. Car la fugue, c'est la forme unitaire par excellence. Elle ne contient qu'un seul thème, ou sujet, diversement accompagné, et qui concentre sur lui-même tout l'intérêt musical.

A côté de la fugue nous avons la suite, qui groupe une succession d'airs de danse, disposés dans un certain ordre. Cette forme est binaire. Chacun de ses morceaux est construit sur un modèle harmonique absolument identique : nous montons d'abord vers une tonalité dominante ou voisine, puis, après un arrêt, nous redescendons à la tonalité primitive. Le nombre 2 convient ici.

Enfin la sonate mérite le nombre 3. Car elle se compose de trois parties distinctes, dont la première est l'exposition des idées, la seconde le développement, et la troisième la réexposition, c'est-à-dire le retour de la donnée initiale (2).

Les pièces à quatre ont tout naturellement adopté les différentes formes dont je viens de vous parler. Mais le quatuor — ai-je besoin de le dire ? — ne prend véritablement son nom que le jour où il se présente sous la forme sonate, c'est-à-dire vers le milieu du XVIII^e siècle. C'est dans cette manière que traite l'art de Haydn et de Mozart, crépuscule national du soleil beethovenien, qui, de ses chauds rayons, féconda toute notre musique moderne.

Je termine en espérant ne pas vous avoir trop retenus par cette petite leçon de composition, tout à fait intime et sans la moindre prétention à la conférence, et je laisse la parole aux instrumentistes qui vous démontreront musicalement, et bien mieux que je ne puis le faire par des mots, ce que fut à son origine et ce que devint le *quatuor à cordes*.

VINCENT D'INDY

(2) Pendant longtemps la sonate n'est autre chose qu'une pièce sonnée sur des instruments. Aujourd'hui on ne saurait donner ce nom qu'à des pièces de sens ternaire.

VIE ET LUMIÈRE

L'art de Monticelli est le plus déroutant, le plus singulier que l'on puisse concevoir. Aucune école ne l'absorbe tout entier et pourtant il s'apparente, sans équivoque possible, à l'école de plus d'un grand nom; ses débuts furent avant tout une magnifique expression d'enthousiasme vers les maîtres qui s'étaient révélés à lui. Fêtes galantes, jardins, intérieurs, natures-mortes, marines, tout ce qui sortait de son pinceau exaltait ces dieux rayonnants; les influences multiples, avouées, criées, foisonnent dans ces compositions, non pas manifestées tour à tour mais combinées, entremêlées, brouillées, admirablement orchestrées, avec une franchise véhémence qu'illumine un continuel jaillissement d'enthousiasme. La nature, la vie, la couleur, il a tout vu, il a tout senti primitivement dans l'œuvre des Véronèse, des Watteau, des Turner, des Troyon, des Daubigny. A travers tout cela une incontestable personnalité se dessine et s'impose rapidement. Quoi qu'on ait dit, il ne fut jamais dupe de ses admirations; il s'y résume lui-même, avec ses qualités surprenantes et ses défauts, avec toute la frénésie de son génie bouillant porté aux suprêmes limites du lyrisme. Au milieu du trouble agité de ses premières ferveurs, les maîtres que Monticelli rencontra furent comme des phares qui éclairèrent sa route et semèrent son inspiration de points de repère prestigieux. En pleine possession de son génie, même l'influence de Rembrandt ne le quittera pas, mais elle servira sa nature plutôt qu'elle ne la dominera.

Que ce maître pénétré de tant de si hauts exemples, de tant d'influences volontairement exprimées, se soit élevé à la fièvre et magnifique conception de la beauté qui éclate en son œuvre, c'est là la marque d'un génie étonnamment puissant et fertile. La postérité ne lui marchandera pas l'admiration que ses contemporains ne surent lui témoigner. En disant qu'il peignait pour « dans trente ans ». Monticelli se montrait prophète. On a décrit éloquemment la somptuosité, le faste de son coloris; la science de son dessin, l'ardente poésie, le souffle qui animent les moindres parcelles de ses compositions, toute la vie débordante et ruisselante répandue dans son œuvre. Les toiles exposées par le cercle *Vie et Lumière*, bien qu'elles ne représentent qu'une minime partie de ses œuvres, permettent abondamment de goûter les hautes qualités qui font de Monticelli l'un des peintres les plus admirables de ce temps.

En inscrivant cette année le nom de Monticelli en tête de son catalogue, le cercle *Vie et Lumière* donne à sa devise une justification qu'il ne lui avait pas encore donnée aussi brillamment jusqu'ici. Il faut reconnaître, du reste, que les noms groupés à cette cinquième exposition forment un ensemble des plus suggestifs. Ce Salon montre clairement l'œuvre accomplie par la *Libre Esthétique* dans notre pays. La plupart des peintres que l'on retrouve ici furent tirés de l'obscurité par les expositions antérieures de la *Libre Esthétique*. Monticelli lui-même, il y a bien des années, nous avait été révélé au cercle des XX.

Je me bornerai à rappeler ce que je disais dans l'*Art moderne* à propos de la dernière exposition de la *Libre Esthétique* (1). Nous retrouvons, d'un côté, Émile Claus et quelques paysagistes de son école, Georges Buysse, le meilleur, Anna Boch, M^{lle} Montigny, dont je préfère les dessins nerveux aux peintures un peu

(1) Voir l'*Art moderne* du 14 mars 1909 : Les Peintres belges à la *Libre Esthétique*.

trop serviles, Henri Roidot, etc. Théo Van Rysselberghe que nous opposons à Claus est absent, mais en revanche voici de Lemmen un superbe ensemble, des nus, quelques figures, des fleurs, un enchantement de tons et de lignes et une série de dessins fort curieux. Très en progrès, en voie de conquérir une originalité des plus intéressantes, Willem Paerels expose entre autres une toile tout à fait exquise : *Petit Pierre*. Nous retrouvons Morren, bien représenté avec des paysages d'une belle venue; j'aime surtout *Le Vieux Bassin Bonaparte* et son grouillement, *les Fumées, les Glaçons, le Dégel*. Marcel Jefferys, dont le talent s'affine toujours et dont les tendances se précisent, se montre luministe délicat et pénétrant, mais à force de subtilité ses atmosphères sont parfois d'un ton métallique et froid. De James Ensor, une fort alléchante *Nature-Morte*. De Hazledine, des vues de Londres bien observées et d'un style que, jusqu'ici, je ne lui connaissais pas. Voici encore Oleffe, avec une toile : *Au jardin*, d'un coloris plein de verve et de mouvement; Léon Detroy, avec de rutilantes natures-mortes et de jolis dessins; Paule Deman, dont les impressions de la Côte Toulonnaise sont très personnelles. Citons encore, pour terminer cette rapide revue, M^{me} Deweert, MM. De Saegher, Huys, Coddron, Moncks, Wallaert, et surtout Edmond Verstraeten dont nous analyserons dans une prochaine étude le superbe talent.

F. H.

Exposition Albert et Isabelle (1).

Le programme général de l'Exposition Albert et Isabelle est sur le point d'être arrêté. La classification comporte les sections suivantes :

I. *Beaux-Arts*. Les œuvres d'art types représentatives du génie et du talent des principaux artistes de l'époque : Peintres, sculpteurs, architectes et décorateurs, musiciens. — II. *Arts appliqués*. Tapisserie, orfèvrerie, dinanderie, ferronnerie, armurerie, broderie, dentelles, gravures, médailles, monnaies, impressions artistiques, sceaux, diplômes, reliures, etc...

— III. *Sciences et Lettres*. Les œuvres types caractérisant l'activité intellectuelle de l'époque et le milieu social : L'œuvre des savants, l'œuvre des littérateurs et notamment des humanistes, les groupements sociaux et les manifestations de la vie collective (gildes, corporations, sociétés de tir, joyeuses-entrées, fêtes, cortèges, cérémonies, art militaire, faits d'armes). — IV. *Pièces documentaires*. Documents concernant les archiducs, documents concernant les grands hommes et les personnages non officiels.

Tous les renseignements concernant les Sciences, les Lettres, etc., peuvent être adressés à M. van Overbergh, directeur général de l'Enseignement supérieur, des Sciences et des Lettres au ministère des Sciences et des Arts; ceux concernant les Beaux-Arts et les Arts appliqués à M. Lambotte, chef de Division au ministère des Sciences et des Arts.

NOTES DE MUSIQUE

Le Concert Durant.

Le dernier concert Durant était consacré aux compositeurs belges, parmi lesquels M. Durant avait fait un choix nécessairement limité par la longueur des œuvres et des fragments d'œuvres exécutés.

Quatre noms au programme : ceux de MM. Deboeck, De Greef, Gilson et Durant, trois flamands et un wallon.

(1) En voie d'organisation à l'Exposition industrielle de 1910, à Bruxelles.

L'ensemble du concert a nettement donné l'impression qu'il existe en réalité un art musical national dans lequel prédomine ce qui distingue un salon de peinture auquel des Belges seuls prennent part : un coloris vigoureux, solidement appliqué à la grosse brosse ou à la truelle. Dans le domaine musical, ce coloris se retrouve dans l'orchestre : impérieux, envahissant, donnant souvent lieu à de truculents empâtements, il est le maître de la situation et il l'est à tel point qu'il lui arrive plus d'une fois d'en abuser et de réduire au servage la voix humaine : ainsi, par exemple, des *Chants d'amour* de M. Arthur De Greef, qui ne manquent pas d'envolée lyrique mais dont l'allure générale se caractérise, — sauf dans le joli épisode du carillon, que rend à merveille le célesta — par quelque chose de lourd et de fade tout à la fois.

Les *Gnomes du Rhin* de M. Deboeck, — du moins les fragments qui en furent donnés, — empruntent une grande partie de leur coloris orchestral à Wagner, et leur thématique a de nombreuses accointances avec celles de la *Tétralogie* et de *Tristan*. On a l'impression d'une véritable hantise. Mais tout cela est néanmoins plein de science, de verve et de mouvement; un vrai tempérament dramatique niche dans ce flamand de Merchtem, dont le *Reynaert de Vos*, récemment exécuté au théâtre lyrique d'Anvers, marque, dit-on, une orientation plus dégagée d'influences, plus personnelle, plus définitive.

La Symphonie en sol majeur de M. Durant n'a pas la prétention de nous transporter dans des sphères transcendantes. Et pourtant ce n'est pas une œuvre qu'une seule audition permette de juger à bon escient. Peut-être est-ce parce que, tout en adoptant une forme très classique, elle offre plutôt la matière musicale d'un poème symphonique à clef que celle d'une véritable symphonie? Ses thèmes sont plus pittoresques que lyriques et paraissent évoquer plutôt des spectacles extérieurs que des sentiments intérieurs... L'orchestration rutilante, farcie de cuivres, alourdit souvent la pensée dont la légèreté et l'esprit m'ont semblé plus d'une fois charmante, comme, par exemple, dans le *scherzo* et dans le *finale*...

La cantate jubilaire *Ludus pro patria* de M. Gilson est aussi peu « pompier » que possible. L'auteur de *la Mer* possède, en effet, le talent miraculeux d'écrire dans ce genre des œuvres que ne dépare point un caractère de solennité officielle aussi grotesque que déplorable au point de vue esthétique. N'empêche que je l'aime mieux quand des sujets plus réellement poétiques l'inspirent.

CH. V.

La Troupe lilliputienne de Rome.

Lundi dernier, aux Galeries, débuts de la troupe « lilliputienne » de Rome, fondée par les frères Billaud, directeurs du théâtre Quirino de Rome. Composée d'enfants recueillis dans les quartiers populeux de Rome, de Naples et de Palerme, la Compagnie loge, nourrit, habille et instruit ses pensionnaires; elle possède des écoles de musique et de chant où les enfants sont admis dès l'âge de huit ans; mais leur instruction est dirigée spécialement dans le sens du théâtre. Une fois sur les planches, ils sont rémunérés, mais la moitié des appointements est envoyée aux parents, tandis que l'autre est consignée au nom du bénéficiaire sur un livret de caisse d'épargne dont il ne pourra toucher le montant qu'à sa majorité. Bref, une institution intéressante.

Le répertoire comprend les opéras italiens classiques, *Lucie de Lammermoor*, etc., des opéras-comiques, opérettes, divertissements et pantomimes. Mardi dernier on donnait la *Geisha*, une opérette anglaise à porter le diable en terre et dont la musique ne fait pas oublier Offenbach. Disons de suite que le succès n'en a pas moins été très vif. Il est peu banal de voir de petits bons-hommes de quatorze ou quinze ans jouer, lancer le couplet non seulement avec cranerie, mais avec une aisance et une sûreté d'artistes faits, et le contraste est curieux entre cette maturité et le timbre « blanc » des voix d'enfants. On a vivement applaudi les petits Camarca et Speciale, qui tenaient les principaux rôles

d'hommes, très amusants sous leurs uniformes blancs d'officiers de marine, et la petite Gambini, qui jouait l'héroïne avec un entrain extraordinaire.

Il faut ajouter que certains membres de la troupe dépassent singulièrement l'âge de l'enfance. Ainsi de M^{lle} Lucia Castaldi (rôle de la Geisha), dont la beauté accomplie et le soprano très cultivé avouent au moins dix-sept printemps; une voix splendide d'ailleurs, qui vous campe le *mi* hémol avec une triomphante sûreté.

Encore une fois, un spectacle curieux et instructif où nos comédiens et nos chanteurs en herbe pourraient apprendre quelque chose. Costumes somptueux, décors... suffisants, et le maestro Giuseppe Miceli dirigeant la musique de Sidney Jones aussi sérieusement que s'il conduisait la *Neuvième*. E. C.

* * *

Depuis mardi dernier, la troupe lilliputienne a donné *Lucie de Lammermoor*, le *Barbier de Séville* et *Cavalleria Rusticana*. Nous avons pu assister à la représentation du drame veriste de M. Mascagni. L'impression res-entie est fort curieuse : Ces petits Italiens sont si bien doués pour le geste, dès leur naissance, que rien ne paraît faux dans leur mimique; extérieurement, c'est tout à fait ce qu'il faut, c'est bien ce que l'on attend, et cela ne choque pas, car cela n'a rien de conventionnel. Mais il va sans dire que la compréhension « intérieure » fait heureusement défaut, du moins chez les tout petits, comme, par exemple, ce minuscule Gamba Vittorio, qui contrefait le rôle de Turiddu avec une incroyable virilité, ou cette mignonne Maria Ceccarelli, dont la grâce ondulante convient à merveille au personnage de Lola. Mais Lea Wenry — Santuzza — est déjà trop âgée pour ne point comprendre un peu la portée de son rôle, et ses jeux de physionomie extrêmement expressifs arrivent presque à donner le change...

Ce même soir, avant *Cavalleria*, on donnait une *Zarzuela* espagnole de M. Quequa-Valverde, pourvue d'une musique foraine, et mettant en scène les choses burlesques qui se passent dans la grand'rue : d'où son titre, *La Gran Via*. Ici, les enfants se montrent d'un naturel inimaginable. On se croirait, à les voir et à les entendre, dans une rue populeuse de n'importe quelle ville italienne, un jour d'été, au moment où le soleil se couche et où commence le caquet des hommes, des femmes et des enfants.

CH. V.

CONCERTS

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, troisième matinée musicale organisée par M^{me} Emma Beuck dans sa salle d'auditions de l'avenue des Fleurs, 84, à Uccle, avec le concours de M^{lle} Germaine Schellinckx, violoniste. Des mélodies anciennes et modernes (Cavalli, Strozzi, Durante, Berlioz, Chausson, Wagner, François Beuck, etc.) seront chantées par M^{me} Beuck.

Aujourd'hui, également, à 3 heures, salle Patria, concert donné par M. Blanco-Recio, violoniste, avec le concours de MM. Mathieu Crickboom et Joan Frigola.

Samedi, 15 mai, à 8 heures, salle Sainte Elisabeth, 15, rue Mercelis, récital de piano donné par M. Sidney Vantyn sous les auspices de l'Institut musical et dramatique d'Ixelles.

Pour rappel, demain lundi, à Louvain, exécution de la *Katharina* de M. Edgar Tinel, sous la direction de M. Léon Dubois, à l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'Université. L'œuvre sera chantée dans sa version flamande par M^{me} Croiza, M. Petit, M^{lle} Bourgeois, etc. Deux cents choristes. Orchestre du Théâtre de la Monnaie et de l'École de musique de Louvain.

Le lendemain, 11 mai, à 1 h. 1/2, salle de Bériot, à Louvain, exécution des *Béatitudes* de César Franck, à l'initiative d'un comité présidé par M. Charles Martens.

Judi, 13 mai, à Liège (Salon de la Femme), concert consacré aux œuvres de Wieniawski et de Th. Jadoul.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Cercle artistique : Exposition des œuvres de M. Nicolas Van den Eeden, peintre-portraitiste.

Au Cinquantenaire : Salon de Printemps, organisé par la Société royale des Beaux-Arts.

L'un des principaux attrails du Salon de Printemps consistera dans l'exposition rétrospective des œuvres du peintre Louis Dubois.

L'inauguration de l'exposition des « 100 Portraits » a eu lieu le samedi 1^{er} mai, à 2 heures.

Les tableaux exposés n'ont jamais été vus nulle part. On peut voir parmi eux : dix Van Dyck, huit Rubens, quatre Teniers, huit Jordaens, cinq Frans Hals, six Rembrandt, deux Holbein, un Titien, un Leonard de Vinci, etc.

Même si toutes les œuvres exposées ne sont pas d'une authenticité absolue, cette exposition, organisée au profit de l'Avenir du Serviteur, n'en présente pas moins de l'intérêt.

Le catalogue in-4^o, orné de vingt-quatre photogravures, est en vente chez les principaux libraires. Clôture le 1^{er} juin.

La Commission des Musées royaux a fait quelques achats importants à la grande vente d'œuvres d'art qui vient d'avoir lieu chez Muller et C^{ie}, à Amsterdam.

Elle y a acquis notamment, pour 10,000 francs, une toile remarquable du maître peu connu Olis, dont les œuvres sont des plus rares.

Une seconde acquisition, pour 10,000 francs également, est le portrait d'un chanoine brugeois, attribué par les uns à Quentin Metsys, par d'autres à Mabuse.

Au théâtre de la Monnaie. — Pour rappel, demain lundi, première du *Beethoven* de M. René Fauchois.

Dans notre compte rendu plus que succinct de la dernière assemblée générale du *Cercle artistique et littéraire*, paru dans le dernier numéro de *l'Art moderne*, nous avons omis de mentionner que le président du Cercle a rendu hommage à la mémoire de F.-A. Gevaert et de Clotilde Kleeberg-Samuel.

C'est le 16 mai que sera inauguré à Anvers le monument érigé à la mémoire de Théodore Verstraete.

La saison russe à Paris :

Voici l'ordre dans lequel auront lieu au Théâtre du Châtelet les représentations russes (premières) dont nous avons parlé dans notre précédent numéro :

Mercredi, 19 mai : *Le Pavillon d'Armide*, drame chorégraphique de Tchérépnine; *Le Prince Igor*, opéra de Borodine; *Le Festin*, suite de danses en un acte.

Mercredi, 26 mai : *Ivan le Terrible (La Pskovitaine)*, opéra de Rimsky-Korsakow.

Mardi, 15 juin : *Les Sylphides*, rêverie romantique, musique de Chopin, instrumentée par des compositeurs russes; *Cléopâtre*, mimodrame; *Rousslan et Ludmila*, (1^{er} acte), opéra de Glinka.

Le Nouveau Théâtre Indépendant prépare d'ores et déjà sa nouvelle saison 1909-1910. M. Jean Conti et ses collaborateurs apporteront d'importantes améliorations à l'organisation de ces spectacles inédits. Le N. T. I. poursuivant avant tout un but de décentralisation et de diffusion, les ouvrages produits d'abord dans un théâtre du centre de la capitale seront transportés ensuite dans les salles de quartier et en province.

Les auteurs désireux de se faire représenter peuvent envoyer leurs manuscrits à la Direction du N. T. I., 8, rue Pigalle, (IX^e), Paris.

Les fêtes du centenaire de Haydn à Vienne. — Elles auront lieu durant tout le mois de mai 1909. Toutes les sociétés symphoniques et de musique de chambre de Vienne et de l'Autriche y prendront part.

Du 26 au 29 mai siégera le congrès de la Société internationale de musique.

Parmi les auditions les plus intéressantes : le 23 mai, *La Fêtemesse*; le 26 mai, *Les Saisons*; le 27 mai, concert historique.

C'est aujourd'hui dimanche que doit avoir lieu à Moscou l'inauguration solennelle du monument érigé en l'honneur du fondateur, avec Pouchkine, du réalisme dans la littérature russe, Nicolas Vassiliévitch Gogol. Ce monument est dû à une souscription nationale ouverte à l'initiative de la Société des Amis des Lettres russes, et l'inauguration coïncide à peu de jours près avec le centenaire de la naissance du célèbre auteur des *Ames mortes*.

Une accusation de plagiat a été portée dernièrement contre M. Richard Strauss par la *Rivista musicale* de Milan. L'auteur d'*Elektra* aurait, si l'on en croit des correspondances privées, employé, dans son dernier ouvrage, des thèmes nombreux de l'opéra italien *Cassandra*, du maestro Gnegchi. En fait, M. Richard Strauss sait bâtir ses ouvrages sur des motifs tellement embryonnaires qu'il pourrait bien arriver qu'on les retrouvât partout. N'a-t-on pas fait honneur à Rossini de l'un des thèmes des mieux venus de *Salomé*? Certes, l'auteur du *Barbier* pouvait bien se passer d'une telle paternité. S'il vivait encore, sans doute il rééditerait un de ses mots favoris : « Ma musique n'est pas encore faite; on y travaille. »

On pourrait croire que toutes les reliques que Richard Wagner a laissées sont classées aujourd'hui; mais voici qu'une vente, qui aura lieu le 11 mai à Munich, à la Galerie Helbing, va faire passer aux enchères vingt-cinq lettres du maître de Bayreuth, qui jusqu'à présent n'étaient connues que par des fragments. Ces lettres ont toutes été adressées à un ami intime, Ferdinand Heine, qui faisait partie du personnel du Théâtre royal de Dresde. Wagner y raconte les péripéties de sa vie d'artiste depuis *Rienzi* jusqu'à « *Siegfried* ». Ces lettres constituent donc à la fois un document humain du plus grand intérêt et une source importante pour la biographie de Wagner. Elles ont été imprimées en partie, d'une manière tronquée et inexacte, en 1888.

TABLEAUX. — Très beaux Constantin Meunier, Garrido et Beauquesne à vendre 22, rue Guillaume Stocq (Étangs d'Ixelles).

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU
par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS
par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR
par EMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8^o, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle.
Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Paroissiens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement : 6 francs. (Étranger 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts, philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement : 5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois.
Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration : 2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs. Le numéro : 1 franc.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Expositions.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)
ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

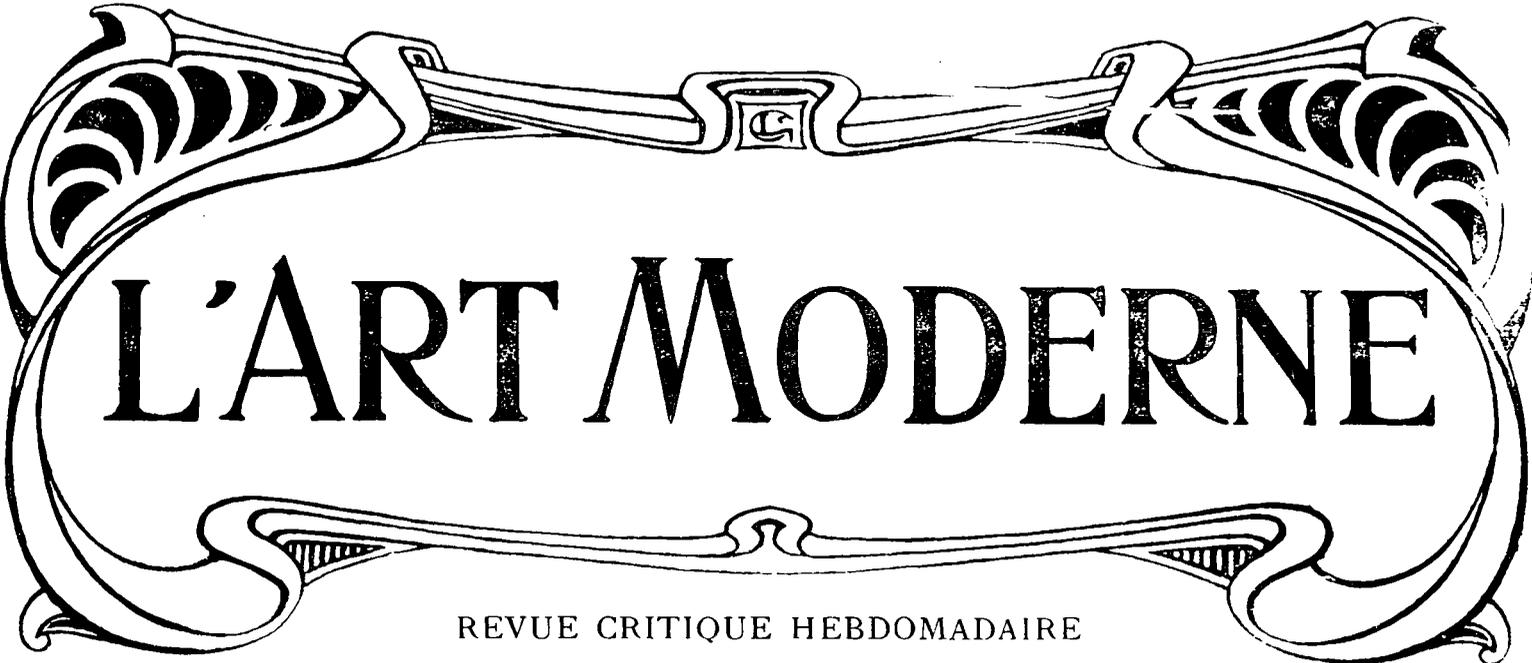
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Edmond Verstraeten (FRANZ HELLENS). — Silhouettes littéraires : *M. Gustave Geffroy* (HARLOR). — Conseils aux musiciens. — Le Droit d'auteur en Russie. — Bibliographie : *Le Livre des Mille nuits et Une nuit*; *le Poète Georges Ramaekers*; *Georges Rodenbach*; *Fernand Séverin*; *Une Philosophie de l'Art flamand*. — Au théâtre de la Mounaie : *le « Beethoven »* de *M. René Fauchois* (Ch. V.). — Concerts. — Petite Chronique.

EDMOND VERSTRAETEN

Parmi les jeunes peintres d'ici qui se sont montrés le plus heureusement inspirés par l'optimisme des idées nouvelles, Edmond Verstraeten s'est révélé, dès ses débuts, comme l'un des plus captivants et l'attention que ses efforts requéraient n'a pas été trompée par la suite. Il se range dès maintenant à côté de nos meilleurs peintres de la nature. Il est de ceux dont on est en droit d'attendre une œuvre sans cesse ascendante. Tout l'annonce dans les œuvres qu'il nous a montrées jusqu'ici; elles font preuve d'un tempérament ardent, fécond, très vivant, doué d'une vision pénétrante, sans cesse en mouvement, d'une verve, d'une passion parfois, qui dénotent une énergie créatrice peu commune et du meilleur augure.

Ce qui est caractéristique chez Edmond Verstraeten, c'est la souplesse de son talent qui s'oriente avec une égale vigueur vers les aspects les plus variés de la nature; c'est une faculté d'interprétation extrêmement riche et

renouvelée, c'est la fraîcheur et la sincérité de son inspiration détachée, c'est, en un mot, le don qu'il a de s'exprimer avec une clarté joyeuse, tout entier, dans ses toiles, de peindre comme on parle, comme on sent, librement, simplement aussi.

Verstraeten appartient à la lignée féconde des Heymans, des Verstraete, des Verheyden. Comme ceux-ci, il a saisi l'essence divine des atmosphères, la poésie de la clarté; il ne s'élève pas dédaigneusement au-dessus de la matière, mais il l'enveloppe, l'anime, la revêt d'une parure subtile. Cet artiste n'est pas un rêveur. Il ne ferme pas les yeux, écrasé par la beauté du spectacle ou impatient d'en pénétrer par l'âme les plus mystérieux lointains; on sent que, la prunelle dardée, il veut attirer à lui toutes les séductions de la couleur et qu'il ose regarder la lumière en face.

L'exposition nombreuse que le Cercle artistique nous a donnée des œuvres d'Edmond Verstraeten, permet d'apprécier d'une façon complète le talent de ce peintre. Je ne pense pas qu'il se soit déjà révélé par un ensemble aussi imposant. Nous avons vu, cet hiver, des expositions non moins abondantes, mais aucune, provenant d'un artiste jeune, ne fut d'aussi haute qualité.

Ce qui frappe d'abord, lorsqu'on parcourt ces toiles, ce qui retient, plus que leur coloris si vivant, c'est leur mise en page bien spéciale, c'est cette faculté que possède l'artiste de voir profond et loin, sans exagérer le détail ni forcer la vérité. Dans tous ces tableaux, aussi bien dans les grandes pages finies que dans les plus fugitives impressions, les plans s'espacent librement, la vue est large et le regard embrasse à la fois plusieurs aspects;

Il en résulte un mouvement curieux, un dessin étrangement animé. C'est cette recherche de la vie, de l'activité, qui semble être un des soucis constants du peintre. Ses grandes compositions sont à ce point de vue tout à fait caractéristiques. Dans le *Village flamand au printemps* se groupent autour du clocher toits rouges et bleus, vergers fleuris, champs ondulés coupés de chemins fuyants, toute une vie de choses si mouvementée dans ses rapports et ses harmonies que la présence de l'homme y apparaît clairement sans qu'elle soit autrement indiquée. De même dans la *Rentrée des foins*, où le travail s'effectue dans un cadre aéré, sur des plans successifs, avec un tel rythme heureux qu'il semble commandé par le ruissellement de la lumière. Dans *Germinal*, la plus complète de ses œuvres, à mon avis, l'artiste fait preuve d'une vigueur créatrice vraiment remarquable : toute la vie des champs s'y déploie, renouvelée à l'infini dans un même cadre ; il y a là une collaboration de tous les éléments, depuis l'homme à la charrue jusqu'aux nuages qui paraissent eux-mêmes labourer l'espace. Plus loin, ce sont deux lévriers blancs sur le bord d'un étang, dans les herbes ; dans une autre toile d'un calme absolu, un paysage de neige, *la Détresse des paons*, jette une note hautaine. Ici, *les Sarcleurs* travaillent par une matinée de septembre ; ici, c'est *le Vent* qui vit en communion avec les hommes, le soleil, les arbres. Il suffit de citer les titres : *Air de chalumeau ; Quand la mousse fleurit dans les bois ; La Caravane ; Lever de lune au soleil couchant ; Joie du matin ; Pendant que les paysans fêtent la Noël ; Août ; Vent et Soleil ; Le train à travers les blés mûrs ; Temps d'équinoxe ; Nuées d'été*. partout le rythme, le mouvement, le travail, et l'ensemble de tout cela fait un grouillement heureux, plein d'accords.

Mais la joie de ces pages éclate encore dans la fanfare des couleurs, dans le continu jaillissement de la lumière, qui y ajoutent un élément d'activité plein de charme. L'artiste est trop près de la nature pour forcer en aucune façon ce qu'il sent en elle de séduisant. Rien de systématique dans l'amoncellement des tons. Il sait observer les changements d'atmosphère, les aspects de la clarté et de l'ombre, d'un œil assez attentif pour donner les impressions les plus variées, les plus inattendues. Sa palette est une fête de tous les moments du jour, de toutes les saisons.

Un tel optimisme de vision, sincère, grandiose, fécond, déconcerte et ravit. Peu d'artistes procurent une joie aussi complète. Cet art sans vaine recherche, où retentit le chant d'une âme profondément éprise de la nature et intimement liée à ses moindres manifestations, est d'une poésie intense et claire. Un tempérament puissant s'y révèle. Je pense que devant un aussi fier talent il est permis de manifester librement son admi-

ration, sans songer même à formuler des critiques, qui ne porteraient, du reste, que sur des questions de métier. Le métier mûrit au soleil de l'âme.

Et le peintre de *Germinal* est taillé pour amasser de superbes récoltes.

FRANZ HELLENS

SILHOUETTES LITTÉRAIRES

M. Gustave Geffroy.

Critique, historien, romancier, journaliste, auteur dramatique, Gustave Geffroy n'a fait d'aucune œuvre un prétexte à confidences. Il ne parle pas de lui. Et ses opinions, il les exprime de telle sorte qu'elles paraissent le résultat des enquêtes les plus désintéressées plutôt que l'aveu d'un sentiment personnel. Il n'entend pas que l'homme de lettres, l'artiste, se prenne pour le centre de l'univers. Tous ses instincts de cœur et d'esprit répugnent à confondre l'égoïsme avec l'individualité.

Ce n'est point qu'il trouve le « moi » haïssable : il le trouve seulement borné. Au lieu que le « nous » est indéfini. L'homme s'agrandit en se penchant vers les autres hommes, et s'accroît en se mêlant à la nature. Gustave Geffroy dirait volontiers avec Emerson : « Le plus grand génie est l'homme le plus endetté. »

Il s'est expliqué là-dessus bien des fois, mais particulièrement aux pages qui, sous le titre « Dédicace à Michelet », forment une préface à la quatrième série de *la Vie artistique* : « L'individualité, si puissante chez les êtres représentatifs, se retrécit, devient toute petite, impuissante, si elle veut supprimer follement la communication avec ce monde immense d'où elle vient, qui lui a donné la vie, qui continuera à l'alimenter de sève »...

Amour de la Vie, de toutes les formes de la Vie, tel est donc le principe des théories d'art, des doctrines sociales qu'ont illustrées déjà les quinze ou vingt livres de Gustave Geffroy.

Autant dire qu'il est tout passionné pour la vérité — comme pour ceux qui cherchent en elle la plus merveilleuse source de poésie

Le convenu, la fausse élégance, les idées toutes faites, les timidités bourgeoises, les hypocrisies académiques, n'ont pas d'adversaire plus déclaré. Vérité sous-entend liberté. Il n'a cessé de combattre pour délivrer l'artiste des formules et l'homme des préjugés. Aussi n'a-t-il jamais donné une définition du Bien et du Beau. Il est de ceux qui peuvent dire devant tel acte ou tel spectacle : « Ceci me plaît », puis devant ce qui en semble l'opposé : « Cela me plaît également ».

Voilà pourquoi, sans doute, il n'a rien d'agressif. Nulle trace de violence dans sa critique de science et de vaillance. Car sa douceur n'est pas un effort de courtoisie. C'est bien la conséquence d'une extrême loyauté mentale, du besoin d'expliquer une certitude par des raisons aussi raisonnées que possible, d'une croyance à la force des explications sincères et des justifications bien coordonnées, enfin, peut-être, au fond, très au fond, d'une courageuse indifférence à être, s'il le faut, seul de son avis.

Il ne bataille pas, il disserte. Il ne se soucie pas d'étourdir le lecteur par une rhétorique gouailleuse ou pédante. Son style ne se démène pas. Il fuit le charlatanisme verbal. De même qu'il note un fait précis, il goûte le terme précis, — ce qui ne signifie pas le terme attendu. Sa forme, au contraire, ne doit rien qu'à

ses propres façons de sentir. Et c'est le prestige d'alliances de mots, de rythmes neufs. C'est un exemple de ce que produit une sensibilité inquiète du mystère des choses, mais qui a recours pour l'exprimer aux sortilèges de l'ordre et de la précision.

Faut-il rappeler ces lignes d'Edmond de Goncourt à Gustave Geffroy : « Vous êtes l'écrivain qui avez la plus admirable langue picturale, une langue colorée juste au point qu'il faut, une langue à la fois poétique et technique, et une langue charriant des idées dans de la clarté — enfin le plus beau français moderne qui soit. » (Préface de la première série de *la Vie artistique*.)

Ce français du critique d'art, c'est le même à peu près que celui de l'historien ou du romancier. En effet, Gustave Geffroy ne devait pas changer d'« écriture » en changeant de sujet de contemplation, car, pour lui, l'art n'est qu'un mode de traduction de la Vie, une histoire de la Vie, comme l'Histoire en est une autre. Il voit dans l'art une « solidarité établie avec tout ce qui existe... le poème de la terre qui nous porte écrit avec la force qui possède, avec l'émotion qui adore. »

Qu'on ne se trompe pas sur ce dernier mot : il est dénué de toute acception mystique. Gustave Geffroy a porté ses regards sur trop d'objets pour n'avoir pas constaté que l'équilibre parfait n'est jamais qu'une apparence, et qu'il y a une philosophie supérieure à celles qui s'emprisonnent dans un absolu.

S'il espère que le règne arrivera d'une cité heureuse, il ne promet pas que ce sera demain, ni même que ce sera tout à fait, ni que ce sera amené par un bouleversement transfigurateur. Si, entre tous les grands révoltés il admire Blanqui, si, afin d'en tracer l'image la plus sûre comme la plus émouvante, il a, dix ans durant, amassé des documents, été en pèlerinage aux cachots de l'« Enfermé », et pris contact avec tout le XIX^e siècle social et politique, c'est probablement pour avoir découvert que cet humanitaire irréductible comprenait « que la conception de justice et d'harmonie... ne reposait pas sur un dogme, mais faisait corps avec l'évolution elle-même; que pour savoir où on allait, il fallait savoir d'où l'on venait et par quelles étapes on avait passé », qu'un « rêve de bonheur pour l'humanité future » devait prendre « comme point de départ le réalisme scientifique ».

Qualifiera-t-on cependant Gustave Geffroy de réaliste ? Non. Il échappe à ce qu'il y a eu trop souvent, sous cette étiquette, d'étroit et de brutal. Les gros mots lui ont paru d'espèce aussi précaire que les grands mots : une mode. L'avocat d'un caprice littéraire ou des recettes d'art qui, une saison, font fureur, aurait-il pu célébrer sans manquer une occasion, et avec une gravité tendre qui vous trouble plus que l'enthousiasme claironnant, les artistes « parvenus à la domination universelle » ? (Étude sur Rembrandt.)

La nature arrangée, mise au goût du jour, ou bien vue comme si elle *posait* et pouvait se dérober à sa grande loi de mobilité, la nature corrigée ou cartonnifiée, il s'en détourne avec répulsion. Mais aussi quel plaisir à la rencontre du portraitiste, du paysagiste qui a su dégager de l'accidentel un caractère définitif !

Ce caractère, le respect traditionnel aide n'importe qui à le reconnaître devant les œuvres plus ou moins séculaires des musées. Mais il faut une rare perspicacité, des facultés de vision exceptionnelles, un sens divinatoire, et beaucoup de bravoure d'esprit pour le discerner parmi des ouvrages contemporains.

Gustave Geffroy eut cette bravoure et fut prophète. Sa campagne en faveur des Impressionnistes restera fameuse. Où les foules et bien des gens de métier se crurent mystifiés, il pressentit une

nouvelle et forte manifestation esthétique. Il en saisit tout de suite les rapports avec la sensibilité moderne, — cette sensibilité qui ne peut plus se passer du concours de l'intelligence et de la science. Il a prédit le triomphe des Manet, Monet, Degas, Sisley, Pissarro, Renoir, etc., et de Rodin et de Carrière, et cela sans répondre aux quolibets par l'invective, mais en rappelant les leçons du passé, l'étonnement rageur suscité, au long des siècles, par l'imprévu, par la rupture avec un cliché, par une perception et une traduction neuves du réel.

Au sortir des musées, après avoir admiré l'effort qui a immortalisé les rois de l'émotion plastique, Gustave Geffroy retrouvait la rue, la foule, les passants aux lassitudes ou aux empressements d'esclaves, l'effort obscur. Il plaignait cet effort-là. Il en estimait les beautés. Il s'en expliquait les laideurs.

Compatissant, ou plutôt animé par l'esprit de justice, psychologue et artiste que séduisaient des âmes, des habitudes, des décors peu explorés, en somme, il s'est préoccupé de la vie plébéienne.

Avec cette *Apprentie* dont il a tiré le drame poignant qui fut joué à l'Odéon, c'est la vie des faubourgs. Épopée véritablement populaire. Même lorsque ce n'est plus le peuple, mais la populace qui envahit les premiers plans, l'atmosphère demeure poétique, bien que rien ne soit idéalisé, — poétique comme le fut aux plus nobles époques d'art l'évocation des gens de travail, de misère, d'ignorance, de vice, mais en qui la force primitive de l'humanité est latente, en qui, dans toute sa perfection tragique, peut habiter la douleur.

Ici, les conditions ordinaires des détresses sociales se compliquent d'un désastre national et d'une guerre civile. *L'Apprentie*, c'est l'histoire de la désagrégation d'une famille d'ouvriers sur laquelle a passé le double cataclysme du siège et de la Commune.

Avec non moins d'amour qu'à Belleville ou à Ménilmontant, Gustave Geffroy a observé la vie plébéienne au village.

La biographie de *Hermine Gilquin* est une étude des plus vivantes sur les mœurs des gens de campagne. On retrouve la même franchise dans le recueil de nouvelles intitulé : *Pays d'Ouest*.

Gustave Geffroy est un démocrate, non un démagogue. Il ne flatte ni l'ouvrier ni le paysan. Il les décrit tels qu'ils sont, par conscience d'artiste, d'abord, et — bien qu'il soit loin de considérer l'art comme un serviteur de thèses — afin qu'on les aide à devenir ce qu'ils devraient être.

Hermine Gilquin, *Pays d'Ouest* sont livres d'ailleurs tout imprégnés du parfum de la terre et de la mer. Ils ont quelque chose d'uni, de désolé, de penché, — et quelque chose des nuances ténues qui vont et viennent sur les landes, les grèves du Morbihan et de la Vendée.

Les dictionnaires affirment que Gustave Geffroy est né à Paris. Il y a en lui, pourtant, une sérénité rêveuse qui le nationaliserait Breton.

A le voir, on se persuade tout à fait qu'il a eu des ancêtres dont l'œil bleu a longtemps réfléchi l'eau des baies armoricaines; et, à entendre sa voix méditative, qu'il a été bercé par les appels, les souvenirs, les mélancolies « qui errent sur les flots ».

Gustave Geffroy n'est pas un ambitieux.

L'œuvre terminée, il la publie sans remuer tapageusement autour d'elle. Il n'y a qu'à relire son incomparable monographie

d'un *Sarcophage égyptien*, sa description du « chef-d'œuvre pour toujours enfoui, exhibé dans l'obscurité, exposé dans le néant » pour bien connaître son aversion de la réclame.

Il ne s'est pas cru condamné, comme tant de ses contemporains, à se faire le courtier de ses propres ouvrages.

Il a vécu dans sa pensée. Il s'est replié sur lui-même, loin des vanités mondaines, partagé entre les devoirs de la profession et ceux que chaque jour propose à l'homme de cœur. Il a mis d'accord son existence avec ses doctrines.

Le cas n'est pas si fréquent de cette belle unité.

HARLOR

CONSEILS AUX MUSICIENS

Robert Schumann écrivit jadis sous ce titre une série de préceptes qui contiennent tout un enseignement et qui, après plus d'un demi-siècle, gardent leur actualité. Dans le même esprit éducateur, inspiré par l'idéal esthétique le plus élevé, M. J.-Joaachim Nin, l'excellent pianiste dont deux auditions à l'Université nouvelle ont permis d'apprécier à Bruxelles le talent sérieux et le goût sûr, vient de publier une série d'observations qui forment un précieux code de maximes à l'usage de ses confrères (1).

L'opuscule est dédié : « Aux musiciens interprètes, tels qu'ils sont, tels qu'ils devraient être. » Les idées qu'y énonce l'auteur sont de celles qu'il importe de propager, car elles ont pour source le respect de l'art et la conscience de la haute mission qui incombe aux artistes. Nous croyons donc utile de signaler, parmi les réflexions suggérées à M. Nin par son expérience, quelques-unes des plus significatives :

Deux fléaux rongent, en la torturant, notre vie d'artiste : le *mercantilisme* dont l'âpreté enlaidit tout, parce qu'il aboutit infailliblement à la virtuosité à outrance et quand même; la *virtuosité*, parce qu'elle tue l'Art en affaiblissant notre sensibilité et en faussant notre goût.

Il faudrait réagir par tous les moyens, dans le rayon d'action où il nous est permis de le faire, contre la *virtuosité* considérée comme but et non comme outil, et, surtout, contre le *mercantilisme*.

Il faudrait nous affranchir de tout ce qui, de près ou de loin, peut être considéré comme une entrave à la Vérité, car sans elle nulle beauté n'est possible, et tout l'Art n'est que Beauté.

Il faudrait, autant que possible, renouveler et élargir le répertoire actuel, trop limité dans le domaine moderne aussi bien que dans le domaine ancien. La répétition constante des mêmes œuvres, avec les mêmes gestes et dans les mêmes circonstances, n'est pas favorable à la formation du goût et du jugement du public; par contre, elle devient la source inévitable de perpétuelles rivalités techniques et de querelles de détail aussi fastidieuses qu'inutiles. Sans doute, en soumettant au public des œuvres nouvelles ou inconnues, on s'expose à le dérouter dans ses jugements sur l'interprète. Tant pis : c'est l'œuvre que l'on doit écouter et non celui qui l'exécute.

Il faudrait opposer toujours un refus formel au *bis* : d'abord parce qu'on ne peut y obéir sans satisfaire, nécessairement, les

(1) *Pour l'Art*, par J.-JOACHIM NIN. Imp. Ervann, 10, rue de la Pépinière, Paris.

préférences de certains auditeurs seulement; et ensuite parce que ces préférences sont généralement injustes et souvent vexantes, sinon pour nous-mêmes, du moins pour les autres œuvres qui ont été jouées. Tous ceux qui ont quelque expérience du public le savent très bien.

Pourquoi faire répéter une chose que l'on a parfaitement entendue?... Je comprends que l'on réclame avidement le *bis* pour un tour de passe-passe, pour quelque facétie d'escamoteur, pour une plaisanterie de clown ou pour quelque merveille acrobatique; mais pour une œuvre que l'on vient d'interpréter en y mettant toute son âme, toute l'énergie spirituelle dont notre volonté est capable aux plus beaux moments de notre vie, c'est-à-dire tout ce qu'il y a de meilleur en nous... non !... je ne le comprends pas.

Il n'y a qu'un cas où nous devrions recommencer : c'est lorsque le public n'a pas compris. Mais alors il ne crie jamais *bis* ! Si le public a compris parce que nous avons bien joué, c'est que nous avons tous deux fait notre devoir : alors, notre rôle est fini.

Il faudrait bannir sévèrement de toute audition publique toute œuvre qui n'est pas absolument originale; je veux dire par là que les transcriptions, amplifications et arrangements devraient être considérés, tout au plus, comme des sujets d'étude privés. Les œuvres qui peuvent être présentées au public telles qu'elles furent conçues par leur auteur ne devraient pas l'être autrement. C'est une déformation esthétique trop fréquente aujourd'hui que celle qui consiste à arranger une œuvre ancienne au moyen de doubles, remplissages et ornements, sous prétexte de l'embellir; ou bien, à jouer une œuvre écrite pour un instrument de caractère opposé à celui dont on se sert, croyant ainsi en augmenter la valeur, ou en faciliter la vulgarisation.

L'œuvre doit être sacrée pour nous. Respectons-la, si nous voulons être respectés nous-mêmes : car il est évident que si nous jonglons avec les idées des autres, on jonglera, tôt ou tard, avec les nôtres... et nous l'aurons mérité !

Ce qui est simple doit rester simple; ce qui est petit doit rester petit; toute violation de ce principe est un acte de vandalisme.

Soyons sincères !... Jouer par cœur nous gêne souvent. A quoi bon ce nouvel effort ?... Est-ce l'effort que l'on veut de nous, ou est-ce seulement l'évocation vraie et honnête de l'œuvre que l'on vient écouter?... Peut-on considérer, en tout cas, un effort de mémoire comme une manifestation d'énergie volontaire, ou bien faut-il n'y voir autre chose que le résultat de phénomènes passifs, secondaires et indépendants de notre volonté ?...

En outre, à quoi bon sacrifier le bon sens et la logique naturelle à une idée purement conventionnelle — d'ailleurs moderne — et inspirée souvent par une inutile vanité ?

Jouons donc naturellement, sans fanfaronnade, sans charlatanisme, avec la musique devant nous, quand même nous la saurions par cœur, et nous ferons ainsi un pas de plus vers la modestie et la simplicité; car, en vérité, nous n'avons guère le droit d'être fiers, notre infériorité vis-à-vis de l'œuvre étant trop évidente.

Le véritable Art — le seul qui soit — n'admet pas le mensonge ; soyons donc loyaux. Attirons notre public, puisque son concours nous est indispensable, non pas avec des moyens factices : virtuosité fanfaronne, gestes faux ou sensiblerie larmoyante, mais par la sincérité et la valeur réelle de l'effort.

Plaçons-nous, pour communiquer avec lui, dans une atmosphère de Foi, de Conscience, de Volonté, à travers laquelle nous pourrions mieux prêcher la Beauté. Cherchons dans l'émotion qui se dégage de toute œuvre véritablement belle le talisman qui doit nous mériter les suffrages des gens sensés.

Ne simulons pas l'émotion, si elle n'est pas en nous avec la Vie elle-même ; moins encore si l'œuvre ne la contient pas : nous ne la retrouverions plus le jour où nous la souhaiterions. Pensons que cette oppression inique du mensonge et de la parodie finirait, à la longue, par endurcir nos cœurs et par les rendre insensibles. Alors notre vie, qui peut encore être belle, aurait perdu toute sa valeur et tout son charme.

Et surtout, et toujours, et avant tout, songeons à ce que, de tous les sentiments que l'âme humaine peut éprouver, les plus beaux sont les plus simples : n'oublions pas, encore une fois, que tout l'Art est fait de Beauté. Soyons donc simples afin de le servir plus dignement.

LE DROIT D'AUTEUR EN RUSSIE

M. Jules Destrée a posé, le 1^{er} avril passé, à M. le ministre des Sciences et des Arts, la question suivante :

On annonce que des maisons d'édition de Russie vont lancer six à sept cent mille exemplaires des traductions d'œuvres de Camille Lemonnier.

Cette diffusion, assurément flatteuse pour notre grand écrivain, ne lui rapportera pas un centime de droit d'auteur, vu l'état de la législation russe.

M. le ministre, qui s'est montré soucieux des intérêts de nos littérateurs, pourrait-il nous dire ce que le gouvernement a fait jusqu'ici et ce qu'il compte faire pour assurer le respect des droits de nos producteurs ?

Le ministre lui a répondu en ces termes :

Le gouvernement russe qui s'est fait représenter à la récente conférence de Berlin pour la revision de la convention de Berne y a déclaré, par l'organe de ses délégués, qu'il estimait que le moment était venu de régler l'échange de la production littéraire, musicale et artistique entre la Russie et l'étranger par des arrangements internationaux. Les dits délégués firent toutefois remarquer, au cours des débats, qu'une règle trop stricte en matière de traduction pourrait être un obstacle à l'entrée de leur pays dans l'union.

D'autre part, la Russie s'est engagée, lors du renouvellement de ses traités de commerce avec l'Allemagne et la France, à négocier, dans un délai donné, avec ces pays en vue de la conclusion d'un traité particulier pour la protection des droits d'auteur.

Un vote récent de la Douma, par lequel cette assemblée a refusé de reconnaître les droits d'auteur des étrangers dont les œuvres traduites paraissent en Russie, vient contredire malheureusement ces bonnes dispositions du gouvernement impérial.

Pour le moment, il n'est donc point possible de faire reconnaître le droit de nos auteurs en Russie au point de vue de la traduction, mais aussitôt que les circonstances permettront au gouvernement belge d'agir efficacement, il saura faire le nécessaire pour que les droits de nos nationaux soient reconnus et protégés.

BIBLIOGRAPHIE

Le Livre des Mille nuits et Une nuit, traduction littérale et complète du Dr J.-C. MARDRUS. Paris, Eugène Fasquelle.

Qui ne se souvient du grand succès qu'obtint naguère la parfaite traduction des *Mille nuits et Une nuit* par le Dr Mardrus ? L'ouvrage, publié aux éditions de la *Revue blanche*, fut rapidement épuisé.

L'éditeur Fasquelle vient de commencer la publication, en livraisons périodiques, de cet important ouvrage, qu'il a illustré de la façon la plus somptueuse et la plus nouvelle en l'ornant du fac-similé en couleurs des miniatures et des encadrements qui décorent les manuscrits originaux persans et hindous. Il a réalisé avec bonheur l'harmonie absolue du texte, du format, de la teinte du papier, du coloris des planches. Les bibliophiles, les artistes et les amateurs de goût voudront posséder cette fidèle expression de la pensée orientale, que son prix minime (1 fr. 50 le fascicule) met à la portée de tous et qu'une irréprochable exécution typographique classe parmi les chefs-d'œuvre de la librairie moderne.

Le Poète Georges Ramaekers, par CLÉMENT PERDIEUS. Bruxelles, Société belge de librairie.

Dans cette petite « Collection Diamant » où M. Paulin Renault a déjà donné une étude fort sagace de la vie et de l'œuvre de Léon de Monge, M. Clément Perdieu analyse aujourd'hui l'œuvre de M. Georges Ramaekers, poète mystique. Après avoir considéré l'écrivain au point de vue du style, de la qualité de son lyrisme et des tendances littéraires qui se manifestent dans ses poèmes, il examine sa mystique, par laquelle Georges Ramaekers s'apparente aux grands passionnés et surtout aux mystiques flamands. L'étude est fort consciencieuse, encore qu'uniquement laudative.

Georges Rodenbach, par E. RÉVIL. Bruxelles, Société belge de librairie

Quand on parle de Georges Rodenbach on dit tout de suite : « Ah ! oui, *Bruges la morte* ! » On ne se rappelle que ce roman ému d'une Flandre belle et triste comme un reliquaire et l'on paraît oublier de l'œuvre du poète tout ce qui a précédé ou suivi *Bruges la morte*. Cependant, celui qui ne lirait de Rodenbach que ce beau roman ne pourrait se flatter de connaître toute l'âme du poète. C'est pourquoi M. Ernest Révil eut raison de lui consacrer un charmant petit volume de la collection Diamant. M. Révil analyse avec subtilité, comme il convient pour l'auteur de *l'Hiver mondain*, de *la Mer élégante*, de *la Jeunesse blanche*, les poèmes et les romans du bel écrivain de la *Jeune Belgique*. Après la lecture de cette étude on connaît mieux Rodenbach et on l'aime davantage.

Fernand Séverin, par G. M. RODRIGUE. Bruxelles, éd. du *Thyrse*.

Le *Thyrse* publie sur le lauréat du prix quinquennal de littérature, M. Fernand Séverin, une substantielle étude par G. M. Rodrigue élégamment éditée et illustrée d'un beau portrait hors texte du poète.

Une philosophie de l'Art flamand par LÉON WÉRY. Bruxelles, éd. du *Thyrse*.

Aux éditions du *Thyrse* également vient de paraître, au prix d'un franc, une pénétrante étude de Léon Wéry intitulée : *Une Philosophie de l'Art flamand*. C'est une œuvre de justice : elle restitue à Alfred Michiels la fameuse « théorie du milieu » attribué à H. Taine qui l'exposa comme « système » vingt ans après son véritable auteur, lequel, mieux inspiré, l'avait présentée comme « méthode ».

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Le « *Beethoven* » de M. René Fauchois.

Le *Beethoven* de M. Fauchois est l'une de ces œuvres devant lesquelles on reste tout d'abord perplexe, sans savoir au juste quelle attitude prendre. Inspirée à la fois par une haute pensée et par le plus noble et le plus populaire des musiciens, cette pièce séduit par sa tendance élevée, qui nous sort de l'odieux réalisme contemporain, et elle nous met en défiance par sa prétention de vouloir mettre à la scène un personnage que ses œuvres, plus que sa vie, nous ont appris à idéaliser chacun à notre façon... Nous craignons de voir, au théâtre, un Beethoven amoindri, et, dans tous les cas, un Beethoven autre que celui que nous imaginions...

Pourtant, l'impression change, et nous sommes désarmés quand nous voyons et entendons parler le *Beethoven* de M. Fauchois. Préservé par une ingénuité un peu simpliste des erreurs esthétiques que peut faire commettre la trop minutieuse érudition, et mû par une sympathie ardente pour le caractère de son héros, le dramaturge est arrivé à nous le présenter en bloc, d'une manière très synthétique, qui répond assez exactement à l'image moyenne que l'on s'en est faite d'avance : bonté bourru, désintéressement et générosité, spontanéité et brusquerie, profonde sensibilité et admirable compréhension de la mission qu'impose l'art, tels sont les traits essentiels de la nature de Beethoven que M. Fauchois est parvenu à mettre en relief, non sans puissance, dans une succession d'épisodes n'ayant entre eux que des liens très faibles, suffisants toutefois pour ne pas donner l'impression de l'artificiel. Ces épisodes, empruntés à la biographie de Beethoven, sont groupés sans souci de l'exacte chronologie, mais avec assez de tact pour qu'il n'en résulte rien de choquant. Leur principal attrait consiste dans la manière dont l'auteur a su les vivifier en y faisant intervenir les personnages connus qui ont joué un rôle important dans la vie du maître : ses frères Gaspard et Nicolas, — ce dernier étonnamment vrai sous ses allures d'homme enrichi par un heureux négoce, — son neveu Karl, son ami Schindler, les membres du quatuor Schuppanzig, le poète d'Arnim et Bettina Brentano, Giulietta Guicciardi, l'archiduc Rodolphe, le prince Kinsky, l'éditeur Hofmeister, le peintre Schimon, etc.

Mais le simplisme un peu naïf de M. Fauchois a aussi son revers; je n'en veux pour preuve que les passages de son drame où il lui faut planer au-dessus de la familiarité pleine d'aisance du dialogue, ou de la beauté fruste d'un noble geste ou d'un mot à l'emporte-pièce; à ces moments, le ton s'élève trop, devient emphatique, redondant parfois; ce n'est plus de l'envolée lyrique, c'est « de la phrase », cela devient « hugoësqe »; la forme, trop prévue d'avance, étouffe le

fond, et toute émotion disparaît pour l'auditeur que ces tirades versifiées ennui, parce qu'elles répondent à une forme d'art vieillie... Si encore les interprètes cherchaient à atténuer leur inutile fanfare, peut-être apparaîtraient-elles moins déclamatoires. Mais non! ils en sont encore toujours aux effets de voix..., et, ce qui est pire, ces effets de voix obtiennent du succès pour eux-mêmes et non pour les sentiments qu'ils sont sensés dépeindre.

A part cela, l'interprétation de *Beethoven* est d'une parfaite homogénéité et fait honneur à la troupe de l'Odéon. M. Desjardins incarne le héros de la pièce avec une grande autorité; sa physionomie expressive se prête admirablement à rendre les traits du maître de Bonn, et le timbre grave et incisif de sa voix convient à merveille pour exprimer l'« entières » de son caractère. M. Bernard a fait de Nicolas Van Beethoven une création des plus remarquables, et M. Bourny est un Schindler tout à fait excellent. Parmi les femmes, M^{lle} Ève Francis, notre séduisante compatriote, fait une Bettina Brentano d'un charme exquis, M^{me} Barjac personnifie avec un art consommé la cynique M^{me} Nicolas van Beethoven, et M^{lle} Devilliers est une Giulietta merveilleusement inconsciente.

La partie musicale comporte comme prélude et entr'actes les ouvertures de *Coriolan* et de *Léonore* (n° III) et l'*Allegretto* de la Septième Symphonie. Au cours de l'action, l'orchestre exécute des fragments de la deuxième et de la neuvième symphonie, d'*Egmont* et du dixième quatuor... L'intervention de la *Mort de Claire* (d'*Egmont*) et surtout de l'*adagio* du dixième quatuor, pendant les derniers moments du maître, est d'un effet profondément émouvant. L'orchestre de la Monnaie a exécuté avec soin ces œuvres et fragments d'œuvres sous l'habile direction de M. Sylvain Dupuis. CH. V.

CONCERTS

Les concerts du Waux-Hall commenceront cette année le lundi 17 mai prochain, à 8 h. 1/2 du soir, et seront dirigés par MM. Fritz Ernaldy et Anthony Dubois.

A Liège. — Cercle *Piano et Archets* : (MM. Jaspar-Marès, Bauwens, Foidart et Vranken). Mercredi 19 mai, à 8 h. 1/2, salle de l'Émulation, première séance (20^e concert historique) avec le concours de M^{me} Fassin Vercauteren, cantatrice, et M. Auguste Léva, clarinetiste. Programme : 1^o Quatuor n° 5 en la majeur (Beethoven); 2^o a) la Chanson de *Mignon*; b) *Loreley*, mélodies (Liszt); 3^o a) la *Reine de la Mer*; b) la *Mer* (Borodine); 4^o trio avec clarinette (V. d'Indy). Deuxième séance (21^e concert historique) avec le concours de M^{lle} Larrain, cantatrice et M. N. Radoux, flûtiste. Programme : 1^o suite basque pour flûte et quatuor d'archets (Ch. Bordes); 2^o a) *Rêve crépusculaire* (R. Strauss); b) *Recueillement* (Wolf); 3^o Sonate pour flûte et piano (Mouquet) première audition; 4^o Ronde (Lekeu); 5^o Quintette en mi bémol pour piano et cordes, première audition (Desjoyeaux.)

Vendredi a eu lieu, au Conservatoire, le concert organisé par l'Œuvre de l'Avenir artistique, instituée en faveur des jeunes filles qui se destinent à la carrière dramatique et lyrique. Le concours de M^{mes} Croiza et Simon-Gérard et de MM. Huguenot, Ernest Van Dyck, Arthur De Greef et Marcel Lefebvre et un programme d'un heureux éclectisme rendaient ce concert particulièrement attrayant.

Hier, samedi, a eu lieu la neuvième séance de la *Scola musica*, avec le concours de M^{mes} Van Heers et Azzolini et de MM. Charlier, Delavignette, Darchambeau et Gabriel Ysaye. Au programme : du Händel, du Gluck, du Haydn, du Tartini et des œuvres modernes.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

Au Cinquantenaire : Salon de Printemps, organisé par la Société royale des Beaux-Arts.

A la Salle Boute. — Exposition des tableaux de M. Édouard de Looz-Block.

A la Galerie royale. — Les cent portraits (clôture le 1^{er} juin.)

Au Musée moderne : Exposition annuelle de la Société nationale des aquarellistes et des pastellistes. — Clôture, le 7 juin.

Parmi les pastellistes français invités, citons : MM. Albert Besnard, René Menard, le Sidaner, Levy Dhürmer, Lhermite, Léandre, Guiraud de Scevola, René Gilbert, G. La Touche, Eug. Loup, François Thévenot, R. Billotte, etc.

Les Passions humaines. — On assure que M. Delbeke vient d'approuver le cahier des charges relatif à l'adjudication des travaux d'aménagement du petit bâtiment édifié par Horta dans les jardins du Cinquantenaire et que l'on va transformer de façon que la lumière, pénétrant par la toiture, éclaire l'œuvre obliquement, ainsi que le voulait Jef Lambeaux.

L'adjudication de l'entreprise est fixée au 18 juin prochain.

Le Comité constitué pour l'érection d'un mémorial à Paul Hankar, en exécution des décisions prises en assemblées générales des souscripteurs, a fait placer sur la façade de la maison rue Defacqz, n° 71, une plaque en bronze portant l'inscription : *A Paul Hankar, Architecte Novateur 1859-1901*, et a fait donation du solde de la souscription se montant à 4,500 fr à la ville de Bruxelles pour affecter le revenu de ce capital à la fondation d'un prix triennal, qui sera accordé à un architecte élève ou ancien élève de l'Académie royale des Beaux-Arts.

A Anvers. — Quelques détails à propos du monument Théodore Verstraete qui sera inauguré au Parc, aujourd'hui dimanche, à midi.

La famille Verstraete, l'auteur-donateur du monument, M. Charlier, et des délégués de différents cercles d'art sont invités à assister à cette cérémonie.

M. Charlier sera préalablement reçu à 11 heures à l'hôtel de ville, où un écrivain avec huit médailles et un album contenant les reproductions de chefs-d'œuvre de notre musée des Beaux-Arts lui seront offerts au nom de l'administration communale.

A l'invitation du gouvernement, la commission royale des monuments a chargé ses correspondants provinciaux de dresser un inventaire, accompagné de renseignements historiques, des objets d'art d'une réelle valeur que possèdent encore les fabriques d'église et les établissements publics.

Le travail est entamé dans presque toutes les provinces, mais peu de comités provinciaux ont commencé la publication du résultat de leurs recherches.

Les correspondants anversois viennent de donner un exemple excellent à leurs confrères, en faisant paraître un nouveau fascicule résumant les trouvailles de MM. Donnet et van Leemputten, qui ont visité nombre de communes de la province d'Anvers. L'intérêt de la publication est rehaussé par des photographies des objets dont la valeur est grande.

A Liège. — Salon de la femme : mercredi 19 mai, à 4 heures, conférence par M. Ch. Delchevalerie, critique d'art : *Poètes et Poèmes de chez nous*.

En Suisse. — M. Jules Destrée a été faire ces jours derniers, à Lausanne, trois conférences sur Emile Verhaeren, Constantin Meunier et Maurice Maeterlinck. Il a parlé en outre, à Genève, de Meunier et de *l'Art et du Peuple*. Les journaux locaux constatent le succès de ces conférences.

Un conflit qui intéresse le monde de la palette a surgi à Berlin entre une grosse légume de l'endroit et le maître-portraitiste Piek Morino. Le riche Mécène refusa carrément de payer l'artiste sous prétexte que son portrait n'était rien moins que ressemblant : d'où procès. Les débats ont donné lieu à des échanges de vues

très caractéristiques, en ce sens que la plupart des personnages en vue du monde de l'art ont été appelés à formuler leur opinion.

La plus intéressante est, certes, celle du grand artiste Max Liebermann, qui s'exprima à peu près en ces termes :

« La ressemblance est la condition *sine qua non* de tout portrait ; cette vérité ne sera contestée par aucun artiste ; seulement, qu'entend-on par ressemblance ? Ici les avis diffèrent jusqu'à se contredire absolument. Déjà Goethe plaignait les pauvres peintres qui ne parviennent à contenter personne. N'oublions pas que le portrait d'une personne brossée par un peintre n'est que l'image subjective de cette personne telle qu'elle se profile sur la plaque sensible du cerveau de l'artiste. Il en résulte qu'un homme, fût-il président d'un tribunal, ne pourra pas juger de la ressemblance du portrait de la même façon que les artistes. Rembrandt, le maître génial, a peint d'après nature un groupe de personnages sur sa toile fameuse *La Ronde de Nuit*. Les épiciers d'Amsterdam aussi jugèrent la ressemblance comme pas assez réussie, et le maître n'eut plus aucun portrait à faire. Il en fut de même de Frans Hals. N'est-ce pas Ingres qui a prétendu que tout portrait doit procéder quelque peu de la caricature ? Aussi n'est-ce pas la ressemblance photographique qui fait la valeur d'une œuvre de ce genre, mais bien le rendu caractéristique de la personnalité sous une forme artistique. »

Pour paraître dans quelques jours, chez Dufrane-Friart, éditeur à Frameries : *Aimons les arbres*, pages choisies par Louis Piéard, illustrées par Auguste Donnay avec une préface d'Emile Verhaeren.

La Compagnie de l'Exposition vient d'éditer une collection de cartes postales illustrées en couleurs donnant des aperçus fort intéressants des principales constructions et des jardins de la future Exposition.

La Compagnie de l'Exposition met dès aujourd'hui ces cartes en vente dans ses bureaux, 34, rue des Douze-Apôtres, à raison de 1 franc le paquet de 10 cartes. Une remise de 25 p. c. sera faite à ceux qui prendront une série de cent paquets au minimum.

ERRATUM. — Dans notre numéro de dimanche dernier, à propos de l'*Exposition Albert et Isabelle* (p. 149), nous avons dit en note : « En voie d'organisation à l'exposition industrielle de 1910, à Bruxelles. » C'est : *exposition universelle* qu'il fallait lire.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR ROUSSEAU

par MAURICE DES OMBIAUX

FRANZ COURTENS

par GUSTAVE VANZYPE

JAMES ENSOR

par ÉMILE VERHAEREN

Chaque volume, de format in-8°, comprend de 30 à 35 planches hors-texte et une quinzaine de reproductions dans le texte.

Prix : broché, 10 francs ; relié, 12 fr. 50

Les exemplaires de luxe de chaque volume, sur papier Impérial du Japon, texte réimposé, à grandes marges, et illustration supplémentaire, sont en vente au prix de 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMÉN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle. Directeur : M. CHARLES DELAIT. Secrétariat : 57, Avenue des Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 34, rue des Paroisiens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waelc). Abonnement : 6 francs. (Étranger 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts, philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement : 5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois. Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration : 2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs. Le numéro : 1 franc.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Expositions.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)
ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE N'OMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois. 3

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

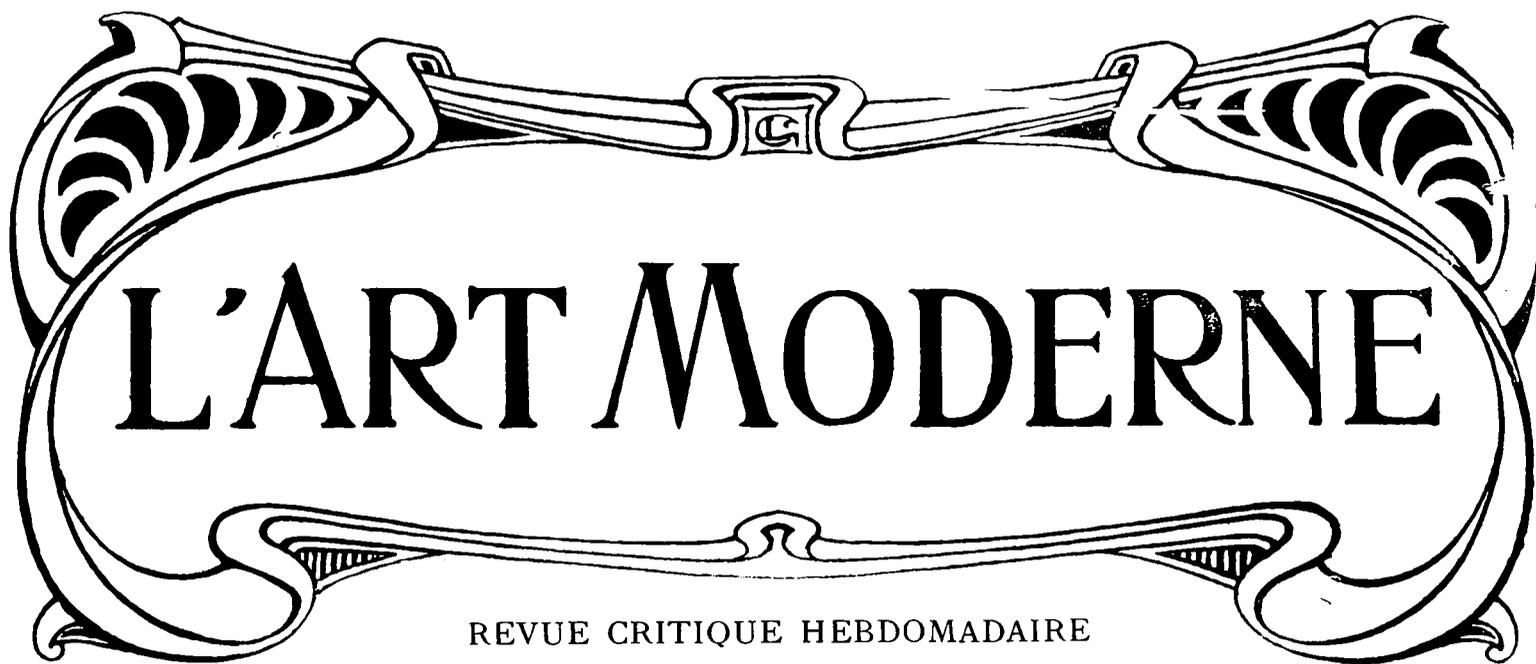
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Salon de Printemps (GRÉGOIRE LE ROY). — Un Romancier et un Poète : *Marthe Baraquin, Entre l'heure et la faux* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — « La Puce ». — Nouvelles Publications musicales (CH. V.). — Le Centenaire de Haydn (1732-1809) et le III^e Congrès de la Société internationale de musique à Vienne. — Préceptes de Moussorgski. — Chronique judiciaire des Arts. — Petite Chronique.

SALON DE PRINTEMPS

Il est peu de statuaires aussi somptueusement, aussi universellement doués que J.-B. Carpeaux. Il a su réunir dans son œuvre les qualités maîtresses et caractéristiques des grandes époques de la sculpture. A l'antiquité il emprunta le culte du style; à la Renaissance, le lyrisme; au xviii^e siècle, la grâce; à notre époque, enfin, son sentiment intense de la vie; tout cela en évitant les fautes qui leur étaient coutumières et qui, le plus souvent, n'étaient que l'exagération de leurs qualités. Ainsi l'ampoulé et le grandiloquent du xvii^e siècle, la mièvrerie du xviii^e et le manque de distinction si propre à nos contemporains.

L'œuvre de Carpeaux est heureuse et joyeuse comme celle d'un Lambeaux, mais quel instinct de la mesure, quel soin à éviter le débordement! Sa volupté et sa passion, ces écueils de la vulgarité, prennent conscience de leur attitude et s'imposent aussitôt la tenue du style. Et ne croyez pas que son enthousiasme

s'en ressente, que sa main se retienne, que son lyrisme se guinde; nul n'est plus libre que lui!

Et quel culte élevé de la beauté du corps! Non point seulement cet amour de la chair qui tenta les colosses de la Renaissance et ne laisse pas, le plus souvent, d'être un peu matériel, mais encore sa beauté linéaire, celle qui en fait la grâce et le sentiment, l'âme de cette beauté, en un mot.

S'il fallait, par un exemple, montrer ce que j'entends par là, je rappellerais l'impression générale que nous laisse le souvenir des Florentins, mais sans en désigner spécialement aucun. Les deux adolescents du groupe d'Ugolin sont, à ce point de vue, d'une souplesse, d'une courbe de ligne, d'un sentiment exquis, en même temps que d'une plastique et d'un modelé remarquablement serrés.

Jamais, dans Carpeaux, trace de labeur ou de travail ingrat; on le devine profondément heureux de son métier; il enfante avec joie; les trouvailles et la réussite s'offrent à sa main dès que l'imagination conçoit; il ignore la fatigue de l'application et ce qu'il produit paraît si spontané, si aisément venu que nulle part l'on ne trouve l'ombre triste d'un effort laborieux.

Et cependant quelle œuvre fut plus consciente? Son unité de beauté et de style — et tout, chez Carpeaux, porte l'empreinte d'un style personnel — son souci de faire vivre la matière, de la faire bouger et parler, l'expression manifeste, si l'on veut, de ce qu'il a *senté* et *voulu*, ne peut se nier dans la moindre de ses œuvres.

Par exemple, sa volonté d'animer est constante; on la retrouve dans chaque détail. L'œil ou plutôt le

regard est tenu pour peu de chose par la plupart des statuaires; lui, au contraire, les scrute et les exprime, parce qu'il y attache grande importance. Non seulement il rendra la forme de l'œil, mais aussi l'ombre ou la clarté des pensées qu'il y devine. Aussi bien, c'est peut-être cette passion de la vie, ce souci constant d'animer ses modèles de leur vrai caractère, qui fait que ses bustes même deviennent des œuvres complètes, intéressantes autant que les autres, et belles quel qu'en soit l'être reproduit.

Quelle chose banale pourtant, nulle et presque toujours laide que le buste! Il en est si peu qui ne soient des objets de répulsion et, les voyant, l'on se représente aussitôt l'artiste malheureux, dégoûté, peinant, grattant laborieusement la terre, sans jamais en tirer au reste qu'une œuvre fatiguée et naturellement vulgaire.

Je ne pense pas qu'on en trouve un de Carpeaux dont on ne pense exactement le contraire. Toujours l'artiste s'y révèle comme s'étant d'abord enthousiasmé pour son modèle et l'on dirait qu'il ne s'est mis à modeler que mû par un sentiment d'art, attiré par un aspect neuf de la beauté ou par la joie de restituer un caractère qui s'est soudain à ses yeux révélé.

L'œuvre de Carpeaux est heureuse et joyeuse, disions-nous, et remuante de vie; elle est aussi d'une très haute intellectualité.

On en ressent d'abord la conviction, non pas qu'il se soit imposé quelque tâche philosophique dont le symbole ou l'allégorie soient manifestes, mais parce que sa vision de beauté est une, toute de grâce forte et joyeuse, conçue dans son génie et non à la merci des choses; parce qu'il chante la vie, mais en poète, c'est-à-dire un peu au delà de la vie; parce qu'il aime la nature, assez pour ne jamais s'en écarter et non point assez pour en aimer, au hasard des rencontres, soit la beauté, soit aussi la vulgarité et la laideur.

L'œuvre de Carpeaux constituerait ainsi un juste point de ralliement pour les diverses esthétiques des statuaires.

Ils y trouveraient cette distinction, cette grâce et ce style qui, plus qu'à tout autre art, sont indispensables à la sculpture, parce qu'ils lui impriment cet air de grandeur et de suprématie, ce quelque chose de définitif et de durable, sans quoi nous passons indifférents, quelle qu'en soit la vérité et la perfection objectives.

Si pleine justice a été rendue à Louis Dubois, ce coloriste puissant, qui sut comprendre ses contemporains français et en divulguer fraternellement la beauté nouvelle à ses compatriotes, auxquels il servit ainsi de précurseur, par contre, la *chance* qui fait les grandes réputations n'a pas encore touché de sa lumière le nom de A.-J. Heymans. Il se pourrait aussi que l'intense poésie, le charme émotionnel et de rêve de son art,

soient pour quelque chose dans la négligence publique. Si l'œil se laisse encore charmer sans trop de peine, il n'en est pas de même pour l'âme. Il faut une attention sincère, un retour sur soi qui représente un effort mais qui reconstitue, pour ainsi dire, l'heure de solitude où s'engendra l'œuvre. C'est ce recueillement qui nous permet de nous trouver en face d'elle, comme l'artiste se trouva devant la nature, et d'en recevoir la secrète inspiration comme il la recueillit lui-même sur place.

Si, malgré cet effort et dans le silence de l'âme, l'œuvre n'a point parlé, c'est que son auteur est resté en-dessous de son art. Si, au contraire, moyennant cet effort qu'il est en droit de nous demander, nous avons compris et senti, c'est que sa main a su captiver le rêve et son œuvre dès lors est complète et porte en elle la plénitude de sa beauté relative.

Or, il n'est pas contestable que J.-A. Heymans ait réalisé sa mission. Son observation de la réalité est patiente et tenace; elle l'a même poussé jusqu'à remanier son métier, évolution heureuse. Son désir de poésie est constant et s'il s'y abandonne pleinement, ce ne sera jamais pourtant jusqu'à méconnaître les droits de la vérité objective. De cet heureux équilibre naissent ses maîtresses œuvres, — sa grande marine et son *Automne* pour ne citer que ces exemples, — œuvres graves et simples à la fois, vraies sans matérialité, sincères surtout et qui font de leur auteur l'un de nos plus heureux paysagistes.

Si les Salons officiels se dépouillent rarement de leur caractère de foire publique, par leur très, très large éclectisme, ils offrent du moins l'avantage de renseigner sur la marche générale des affaires de l'art. Ils sont comme des tableaux synoptiques des tendances et des écoles, comme ces cartes ou plans aussi, sur quoi — au moyen de petits drapeaux épinglés, — l'on marque la progression ou la retraite des armées.

Il n'y a point à le nier, les fidèles du paysage robuste et sain, du beau morceau de peinture, des coins de nature aux colorations chaudes et puissantes, de l'art exclusivement objectif en un mot, sont toujours légion. Tous, du reste, semblent y exceller; qu'ils se nomment Apol ou Van Doren, Hermanus ou Reckelbus, Baeseleer ou Blicck, ils ont un métier parfait, la maîtrise de la brosse et du couteau, le culte aussi des canaux, des ponts et des vieilles maisons. Par malheur, ils s'en ressentent et se ressemblent souvent; un œil bien exercé a peine à les distinguer l'un de l'autre et l'on serait heureux si parfois l'un ou l'autre — au risque de se montrer moins habile, — s'aventurait vers un art plus élevé, un peu moins près des yeux mais légèrement plus près de l'âme.

Car il en est qui sont impressionnables, Reckelbus par exemple, et ils ont de si sûrs moyens qu'on les verrait, avec espoir, explorer les terres inconnues.

Quant au portrait, ce domaine spécial où les grands se surpassent et les autres s'abiment le plus souvent dans la banalité et la vulgarité, ces derniers sont, hélas! les plus nombreux. Et point n'est besoin d'en quérir la preuve jusque dans le cabinet particulier où se prostituent les nombreuses images de Pie X. Peinture fausse et de mauvais aloi autant que les pièces du pape, peinture qui devrait ne plus avoir cours dans un Salon qui se prévaut d'une belle tenue.

Le peintre du pape aurait-il voulu, à l'encontre des idées sociales de son modèle, proclamer le triomphe du modernisme en peinture? Je ne serai point taxé de paradoxe en comparant Herbo à Van Dyck, si l'on vient à comparer Hierl à Herbo.

Mais il ne faut point trop longtemps avoir regret à ces misères du goût; revenons-en à l'art.

(La suite prochainement.) GRÉGOIRE LE ROY

Un Romancier et un Poète.

Marthe Baraquin, par J.-H. ROSNY.

Entre l'heure et la faux, par JULIEN OCHSÉ.

Il y a des jours où l'on doit renoncer, lorsqu'on analyse les livres, aux groupements qui satisfont la logique. Ainsi, avisant dans le tas des bouquins reçus depuis quelque temps deux œuvres qui m'ont particulièrement attaché, je découvre qu'elles n'ont entre elles aucun lien, puisque l'une est d'un romancier réaliste fort connu et l'autre d'un poète jeune et qui débute. Mais je n'y puis rien.

Marthe Baraquin (1), tel est le titre du dernier roman de J.-H. Rosny aîné, et certes vous savez déjà ce que c'est. On en a beaucoup parlé. Mais ce que vous ne savez peut-être pas, c'est que c'est un chef-d'œuvre, un des plus beaux romans réalistes qu'on ait écrits, un des plus beaux livres sortis de l'imagination de cet écrivain intense et fécond. Si j'analyse le détail de cette histoire, je ne pourrai que la trahir. En effet, le thème en est étrangement semblable à celui d'un roman d'Eugène Sûe, banal et romanesque en même temps, et on dirait que M. Rosny y a mis de la coquetterie. Une fille du peuple, admirable de beauté, traquée par le mâle, par tous les mâles qu'elle rencontrera, telle est Marthe Baraquin. Elle sera séduite par un demi-monsieur, violée et terrorisée par un apache, deviendra la proie plus ou moins consentante et plus ou moins triste de quelques autres hommes appartenant à diverses classes de la société, elle verra échouer toutes ses tentatives de travail honnête et solitaire à cause de cette persistance des mâles à la poursuivre et enfin ne trouvera le repos que dans l'amoureuse amitié d'un brave homme qui la comprend, ne la rudoie point et la sauve.

Vous imaginez aisément le parti qu'eût tiré de ce *sujet* un feuilletonniste. M. Rosny, dirait-on, en infusant à cette aventure toute la vie, l'observation et le pathétique possibles, a joué la difficulté. Ce n'est qu'une apparence. La vérité est plus subtile et plus profonde.

(1) J.-H. ROSNY aîné. *Marthe Baraquin*, roman, Paris, Plon.

Ce thème, ainsi posé, est le *seul*, le plus complet lorsqu'il s'agit de l'histoire d'une fille du peuple. C'est en quelque sorte une synthèse. Et les feuilletonnistes, qui ont plus d'intentions que l'on ne pense, le choisissent ou en choisissent de semblables d'une manière constante. Mais ils ne savent pas les traiter, voilà tout. Le style leur manque... Et si ce n'était que le style!... mais l'observation du détail, les idées générales, le sentiment de la vérité et celui des nuances, le tact, la connaissance psychologique des milieux sociaux, toutes qualités qui sont la caractéristique du vrai romancier. Or, M. Rosny est un vrai romancier à un degré extrêmement élevé. Il a pris ce sujet de la fille traquée, qui est éternel, il l'a élevé au général en insistant sur les caractères permanents et pour ainsi dire symboliques de son affabulation, et d'un autre côté l'a fortement caractérisé en choisissant des détails d'une précision aiguë, jusqu'à être momentanés, jusqu'à faire dater l'œuvre, et en outre lui a imprimé ce je ne sais quoi d'humoristique et d'amer dans les réflexions d'ordre scientifique et philosophique, et aussi cette particularité de tendresse humaine et panthéiste qui lui appartiennent en propre.

Ajoutez à cela que le roman est mené avec une rapidité terrible, une rigueur logique qui ne laissent pas une seconde place à une digression, à une lenteur, que l'auteur connaît à la perfection les milieux où il évolue et les décrit en quelques mots si justes qu'ils évoquent toujours des *dessous* pathétiques, des suggestions inquiétantes, qu'il est bon sans être dupe, bon comme un savant qui ne peut s'empêcher, en plaignant la victime, de formuler la loi qui la frappe.

Où, c'est bien cela qu'est M. J.-H. Rosny : un savant, un philosophe. Il se penche sur Marthe Baraquin non pas comme un conteur populaire sur le *sujet* dont il tirera des amusements pour son public, mais comme un médecin plein de scepticisme et de charité, comprenant l'inévitable et sachant que toutes les revendications sociales et les bouleversements éphémères du monde ne valent pas, pour guérir la douleur des hommes, une once de pitié et quelques paroles de consolation. Et cela, naturellement, sans se refuser aux devoirs éventuels envers la créature qui souffre. Jugez si nous voilà loin des feuilletons!...

* * *

M. Julien Ochsé avait déjà publié *l'Invisible concert*. J'en ai parlé ici même et dit que c'était un beau livre de début. Mais la suite aurait pu être quelconque ou simplement pareille; il n'en est rien. *Entre l'heure et la faux* (1) marque un progrès considérable et classe son auteur parmi les jeunes poètes de véritable avenir : sur l'imagination duquel nous pouvons compter sans craindre qu'elle ne s'épuise tout à coup.

Il y a beaucoup d'images, en effet, dans le livre de M. Ochsé, mais cette qualité lui est commune avec beaucoup de ses confrères. Seulement, chez ces derniers, les images s'alignent les unes à la suite des autres sans liens entre elles, sans même que certaine subtilité de syntaxe ou de métrique supplée à cette monotonicité. M. Ochsé au contraire ne se laisse pas envahir par le tumulte des métaphores : il prend celles qui lui semblent les plus justes et les plus fécondes et les *traite*, les développe dans un sens particulier et selon le sujet élu. Il les tresse entre elles, les combine, et comme il est écrivain (chose, hélas! de plus en plus rare

(1) JULIEN OCHSÉ. *Entre l'heure et la faux*, poèmes. Paris, Sansot.

chez les poètes) les habiletés de son style accentuent l'impression subtile et rare qu'elles doivent donner.

Il y aurait, si j'avais la place de développer cette idée, une séduisante étude à faire sur la relation pour ainsi dire nécessaire qu'il y a entre ces méthodes, ces procédés, ce style en un mot, et les sujets auxquels il s'applique. M. Julien Ochsé est un intimiste. Tout son livre, pour ainsi dire, est consacré à la minutieuse description d'un jardin et de la maison qu'il enclôt. Ainsi, à cet autre intimiste qu'on appelle Le Sidaner, suffit, comme thème inépuisable, pareillement une maison et le jardin qui sourit devant elle. Les émotions que M. Ochsé ressent devant les pelouses, les allées, les massifs du jardin, dans les chambres et les corridors, devant l'horloge, les estampes, les bibelots de la maison sont, il n'y a pas d'autre mot, indéfinies. On devine que le poète ne dit jamais tout, et de fait, lorsqu'il y revient, on s'aperçoit qu'il avait encore quelque chose à dire, et ainsi de suite. Mais ce n'est pas cela que je voulais faire observer. Je voulais dire que chez l'artiste intimiste il y a un rapport très étroit entre la qualité de l'émotion et les manières de l'exprimer et que cette expression, ce style, ce langage ont des allures qui imitent et rappellent les mouvements mêmes de la méditation constante, ses retours, ses insistances, ses effusions, sa langueur. M. Julien Ochsé est un artiste en même temps qu'un poète. Si sa métrique n'a pas encore pris toute la souplesse et la liberté qu'elle pourrait avoir, cela importe peu encore. Mais le jour où son vers déjà si pur et si léger ne sera plus que le reflet, très nuancé, de l'impression et de l'image, alors nous aurons peut-être en lui un nouveau Rolinbach, et ce ne sera pas à dédaigner par ce temps de rhétorique, de stérilité et de féroce culture du moi sans mélancolie.

Je veux, pour mieux donner une idée de ce poète qu'avec de vains mots, citer une de ses pièces les plus caractéristiques. Il aurait fallu en rappeler d'autres, et surtout : *Le parterre*, *L'escalier*, *Nuit*, *Les paons*, *La promenade à la lanterne*, *La rencontre*, *A mon visage*, *Le poète silencieux*, tant d'autres. Que l'on m'excuse, sur les nécessités du métier.

TABLEAU SUR SOIE

Contre le seuil ouvert qui l'encadre de noir
La chambre lumineuse et calme est suspendue,
Et son image étroite et fragile est tendue
Comme un tableau soyeux le long des murs du soir.

Son intimité claire est un doux paysage
Où la lampe étendant son grand vol transparent
Soulève de la nuit sur ses ailes d'argent,
Et frémit sur le bord éternel d'un voyage.

Son reflet qui se pose et qui vibre aux carreaux
Où passe le courant des ondes irréelles,
S'allume dans la nuit comme une demoiselle
Irisant une flamme aux tiges des roseaux.

Le creux des oreillers veille dans la pénombre,
La volupté se tresse, à leur souple pâleur,
Où traînent les rayons lointains de la chaleur
Lumineuse, où leurs plis semblent des cheveux sombres.

FRANCIS DE MIOMANDRE

« LA PUCE »

C'est le nom que, drôlement, M. Henri Bataille a donné au caricaturiste Sem dans une spirituelle chronique du *Figaro* consacrée aux « expressionnistes » du jour. M. Bataille y dit entre autres :

« Quatre grands noms dominant la chronique illustrée de ces dernières années, quatre qui la renouvelèrent de fond en comble : Caran d'Ache, Capiello, Forain, Sem. Chacun apporta son tempérament et sa vision; le journal s'en trouva révolutionné. Caran d'Ache apporta le premier un dessin graphique absolument conforme à ce qu'exigeait le « quotidien » avec son texte imprimé, ses caractères, sa mise en pages; un dessin net, précis, clair, presque définitif, qui rompait avec la tradition romanesque des Daumier, Gavarni, Cham, etc... Il inventa une sorte de comique du mouvement; il trouva ces suites de dessins inénarrables, cette cocasserie dans le détail et dans l'énormité de l'expression, ces schémas du rire, de la douleur, de l'angoisse que vous connaissez maintenant si bien... Pensez que cet homme se prodigue depuis tant d'années et que ses trouvailles, avec une égale probité artistique, ne s'épuisent pas encore et demeurent aussi verveuses qu'au premier jour !

Sur Forain tout a été dit, mille fois. Vous savez tout aussi bien que moi à quoi vous en tenir; je vous épargnerai le couplet. Son tempérament coïncida avec celui d'une génération remarquable, aux dons amers, à la volonté réaliste, qui s'épandait en manifestations de toutes sortes; dans le même temps que grandissait le Théâtre libre et sa pléiade, Forain construisait une petite comédie humaine parallèle, bien à lui; il renouvela les légendes, leur infusa un sang nouveau, plus âcre et plus généreux, et il donna du même coup au dessin d'illustration de la portée, de la valeur, de l'art en un mot. Ce furent des taches, des emplois d'encre et de pinceau inaccoutumés, un salmigondis de croquis de maître : tout un éblouissement noir.

Puis vint le tour de l'inattendu Capiello. Il se mit à modeler les figures, et l'expressivité atteint presque du coup son point culminant. La vie moderne, si passagère, fut enfin portraiturée, instantanée. Le visage humain connut un nouveau dompteur; de nouvelles formules s'ensuivirent. Enfin, dernier venu, le cas de Sem est bien le plus extraordinaire, le plus sorcier : il réside en ceci que ce bonhomme n'est qu'un sublime ignorant; *il ne sait pas dessiner*, il n'a rien appris, et son extraordinaire sensibilité supplée entièrement au savoir. Qu'il me soit permis de ne m'étendre aujourd'hui que sur ce cas, — l'exiguïté de ces colonnes ne permet qu'une pincée d'analyse à la fois.

Bien étrange travail, croyez-le, que celui de cet homme, et qui participe à la fois du don spontané de l'art, de l'anthropométrie et de l'hypnotisme ! Il faut bien se rendre compte que Sem ne possède pas l'ordinaire habileté manuelle du peintre; sa gestation est un effort momentané très contracté, une espèce de saillie de toutes les fixités de l'attention. On peut dire qu'il pond un dessin comme une poule pond un œuf, — avec douleur. Cela prouve qu'avant le peintre il y a eu en lui un psychologue véhément. Il vous cuisine un homme comme pas un. Il vous décortique l'âme d'un monsieur avec la fulgurante rapidité des écureuils qui épluchent les noix...

Le cas est essentiellement nouveau. Le peintre a toujours fait *poser*. En général, il ne connaît rien, ou presque rien, de la vie pas plus que des habitudes de l'être qu'il doit représenter. Sem,

au contraire, s'attache à lui comme une sangsue : il lui pompe sa vie ; il se blottit, tel un singe, derrière l'arbre d'où il guettera le passant. Sa pensée saute sur lui comme une puce, — à distance phénoménale. Il le suit au bar, au bain, partout. Il a véritablement créé un reportage dessiné ; et c'est exprès que je viens de glisser ici le nom d'un insecte redoutable, car si l'on nomme en un monde spécial certains agents de police des « mouches », je trouve qu'il siérait fort d'appeler Sem, détective insaisissable et tenace, *la Puce*. »

Citons encore ce fragment :

« Voici bien la première fois que quelqu'un a portraituré les gens de luxe en train de vivre leur vie sociale, en commun. Et celui-là donne une admirable leçon aux peintres chez lesquels le patient vient abdiquer toute personnalité pour prendre je ne sais quel vague posture de commande. Combien je leur souhaite d'imiter ce consciencieux tatillonneur, ce grignoteur de chair humaine, qui produit soixante-dix petits croquis du même individu, sans plier sous la lassitude, pour parvenir à sa connaissance complète, jusqu'à le pouvoir reproduire de chic, en ses plus subtiles manies, de dos, de profil, de face, sans hésitation ! Tout comme un roi, un jockey aura connu l'honneur d'avoir un peintre attaché à sa personne. Sem aura passé sur lui sa curiosité, et l'on sent bien que ce n'était pas pour l'unique plaisir d'assembler des lignes harmonieuses ou farces, mais qu'il s'amusa tout d'abord, et peut-être comme un fou, à déchiffrer pourquoi la vie avait donné à cet homme ce dos bossu, cette canne d'argent et ce fin sourire.

« Et, de mouvements en mouvements, de mètres en mètres, il a sondé, accaparé tout un monde qui n'était jusqu'ici réservé qu'à la photographie instantanée et aux magazines illustrés. Il a mis au jour de l'art, pour la première fois, toute une vie spéciale de Paris, mondains en goguette, gens de sport, gens de la noce, que la caricature semblait avoir dédaignés au bénéfice exclusif de l'homme célèbre ou populaire. Sem, lui, au contraire, se sera attaqué à monsieur Tout le Monde ; il reproduit son ventre avec amour, et même avec tant de soin appliqué que l'on se demande infailliblement : « Qui est-ce, quel est ce personnage important ? » Personne. Un tel. C'est Personne-Roi... Ce monsieur qui passe est charmant, a dit Musset. Et Sem griffonne à genoux le monsieur qui passe. Il immortalise le Néant : il aura fait le recueil des *Incélébrités contemporaines*. »

Nouvelles Publications musicales.

Le Sixième volume de la *Biblioteca di Rarità musicali*, publié par les soins de M. OSCAR CHILESOTTI.
Ed. Ricordi, Milan.

Le nom de M. Chilesotti n'est pas inconnu des lecteurs de *l'Art moderne*. Nous avons déjà eu l'occasion de parler de lui et de signaler ses intéressants travaux, à propos du livre — paru il y a deux ans — de M. E. d'Harcourt, sur *la Musique actuelle en Italie* (1).

Le nouveau volume que vient de faire paraître le directeur du *Museo Civico* de la petite ville de Bassano en Vénétie est d'un très grand intérêt, parce qu'il met à la portée des pianistes, en une édition claire et d'une irréprochable fidélité, une série de

variations (*Partite*) pour clavecin, de Girolamo Frescobaldi, d'une exceptionnelle valeur esthétique et qui, exécutées aujourd'hui par un artiste tout à fait maître de son art, sont susceptibles de produire le plus grand effet.

Jusqu'à présent il n'existe aucune édition moderne complète des œuvres instrumentales de Frescobaldi. Il serait hautement à souhaiter que cette lacune fût comblée. En attendant, nous devons nous contenter de recourir à des publications fragmentaires pour nous faire une idée de l'originalité propre au maître ferrarais. On peut en voir la liste, — incomplète d'ailleurs, — dans *l'Histoire de la musique de clavecin* (1), de Weitzmann, révisée et complétée par MM. Seiffert et Fleischer. Depuis que ce livre a paru, M. Luigi Torchi a publié, dans le troisième volume de *l'Arte musicale in Italia* (2), un choix fort important d'œuvres d'orgue et de clavecin de Frescobaldi. On peut, d'après les nombreux morceaux qui le composent, se rendre un compte très sérieux de la manière dont le maître a traité les divers genres instrumentaux en honneur à son époque, tels que la danse (*courante, passacaille*), la *Tocatta* et la *Canzone* pour orgue ou pour clavecin.

La variation n'y est représentée que par les admirables *Partite sopra Passacagli* (p. 217) dont la grandeur étrange décèle un génie d'une singulière puissance, mais qui, à raison de leur structure spéciale, très progressive, nous offre moins l'image de la variation proprement dite que celle de la Suite naissante.

Les quatre séries de *Partite* que vient de publier M. Chilesotti sont, au contraire, de véritables variations, conçues suivant le type anglo-néerlandais classique au début du XVII^e siècle. Echaufaudées sur des airs en vogue à cette époque : *la Romanesca, la Monicha, Ruggiero, la Follia* (3), elles font partie du recueil publié à Rome, en 1614, par Borboni, et datent, par conséquent, de la période de la vie du maître immédiatement postérieure à son retour des Pays-Bas, où il passa deux ou trois années vers 1605-1608. Alors régnait sur notre territoire l'art de la variation pour clavier imaginé par les virginalistes Anglais, importé dans nos provinces par John Bull et Peter Philips, et si bien assimilé par le génial hollandais Sweelinck (4). C'est chez nous que Frescobaldi s'initia à ce style instrumental nouveau, indépendant de la musique vocale et du répertoire d'orgue, et particulièrement approprié à la technique du clavier.

Mais les Anglais ont rarement réalisé, dans le domaine de la variation, des œuvres ayant une valeur esthétique complète. Leurs tâtonnements en vue d'arriver à une technique nouvelle se trahissent souvent par une certaine raideur un peu formelle, que compense heureusement la qualité des thèmes qu'ils mettent en œuvre. Sweelinck assouplit leur technique en formation, et, influencé par l'Italie où il était allé faire une partie de son apprentissage musical, il introduit dans ses variations un élément de

(1) Voir Weitzmann (Seiffert-Fleischer), *Geschichte der Klaviermusik*, p. 128. — Breitkopf et Haertel, 1899.

(2) Ed. Ricordi.

(3) Le thème de la *Follia*, tel qu'il est traité par Frescobaldi, ne nous paraît avoir que des rapports très lointains avec celui que Corelli, Vivaldi, Farinelli et d'autres encore ont développé, sous le même titre, en forme de variations.

(4) Voir les œuvres de Sweelinck pour clavier dans le premier volume de son œuvre complète, publiée par la *Vereeniging voor Noord-Nederlands Muziekgeschiedenis*. — Ed. Breitkopf et Härtel.

(1) Voir *Art moderne* du 4 août 1907, p. 243.

finesse harmonique dû à la fréquentation des grands madrigalistes, et leur donne ainsi une séduction et un charme tout particuliers. Voyez, par exemple, la façon dont il traite le lied *Mein junges Leben hat ein End'* ou la *Pavana Philippi*. Mais, bien souvent encore, nous rencontrons chez lui, à côté de passages d'une suavité exquise qui font penser à Monteverdi, des vides, des lacunes, qui ne permettent pas de donner à ses variations le rang d'œuvres d'art définitives. Chez Frescobaldi, la *Partita* a atteint le summum de la perfection. Le côté formel trop apparent a disparu; plus de raideur, plus de sécheresse, plus de vides harmoniques. Nous nous trouvons en présence d'une heureuse synthèse de la technique nouvelle venue du Nord et du raffinement esthétique conscient par lequel se caractérise l'Italie de la fin du XVI^e et du début du XVII^e siècle. L'harmonie des *Partite* est d'une étrange délicatesse et bénéficie de cette liberté tonale relative qui marque la transition entre le règne des modes d'église et celui des modes majeur et mineur modernes.

Au point de vue contrapontique, les variations de Frescobaldi sont supérieures à celles des artistes du Nord en ce que leur figuration se dégage complètement des formules, s'enrichit de l'acquis thésaurisé dans leurs toccates par les grands organistes de Venise (1) et sert désormais à des fins à la fois expressives et ornamentales, qui excluent presque totalement la virtuosité proprement dite. Il s'ensuit qu'elles constituent des œuvres d'art présentant toutes les conditions de la beauté parfaite tant au point de vue du fond qu'à celui de la forme. Comme la plupart des autres compositions de Frescobaldi pour l'orgue ou le *ceballo*, elles possèdent une sorte d'attrait mystérieux fait à la fois de grandeur et de profondeur dans la conception d'ensemble et de raffinement richement diversifié dans le détail harmonique, rythmique et figuratif. L'Allemand Froberger, élève du maître de Ferrare, héritera de ces tendances sévères et les fera fructifier en Germanie où son œuvre admirable, concurremment avec celle — non moins géniale — de Samuel Scheidt, servira de point de départ à l'efflorescence de cette merveilleuse école d'organistes et de clavecinistes qui trouvera en J.-S. Bach à la fois son aboutissement et son expression la plus complète.

CH. V.

Le Centenaire de Haydn (1732-1809) et le III^e Congrès de la Société internationale de musique à Vienne.

(25-29 mai 1909).

Voici le programme définitif du Congrès :

Mardi, 25 mai. — A 9 heures du matin, séance du Comité central; à 11 heures, exécution par la chapelle impériale et royale, de la *Festmesse* de Haydn; à 6 heures, séance de la Présidence et de la Commission de Rédaction de la S. I. M.

Mercredi, 26 mai. — A 10 heures du matin, ouverture du Congrès; à midi, assemblée jubilaire à l'occasion du Centenaire de Haydn (exécution d'œuvres de Haydn et discours); l'après-midi, assemblée générale du Congrès et constitution des sections.

(1) Les deux Gabrieli et Claudio Merulo.

Jeudi, 27 mai. — Le matin et l'après-midi, séance des sections; à 7 heures, grand concert historique.

Vendredi, 28 mai. — Le matin, séance des sections; à midi, concert historique de musique de chambre; l'après-midi, séance des sections et seconde séance de la Présidence; à 6 heures, exécution des *Saisons*.

Samedi, 29 mai. — Le matin, délibération des sections; l'après-midi, séance de clôture du Congrès et assemblée générale de la S. I. M.; le soir, à l'Opéra impérial, exécution de la *Serva padrona*, de Pergolesi, de *l'Isola disabitata* et de *lo Speciale*, de Haydn.

Parmi les autres attractions organisées par le Comité viennois, citons une excursion à Schoenbrunn, des visites de musées et de collections privées, un pèlerinage à Eisenstadt où Haydn fut au service chez les princes Esterhazy, et où un déjeuner sera offert aux congressistes par le prince et la princesse Esterhazy, etc., etc.

Rappelons que le président actuel de la S. I. M. est Sir Alexander Mackenzie; le secrétariat est assumé par M. le Dr Charles Maclean et la trésorerie par M. le Dr Oscar V. Hase.

La section belge est présidée par M. Edgar Tinel; notre confrère M. Ernest Closson en est le secrétaire et M. Hans Taubert le trésorier. Elle n'existe encore que sur le papier, mais on espère qu'elle pourra être mise en activité d'ici à peu de temps.

Préceptes de Moussorgski

L'Art n'est pas un but, mais le moyen de parler aux hommes.

La vérité, quelque pimentée qu'elle soit, l'audace, le parler franc à *but portant*, voilà ce qu'il me faut, ce à quoi je tends, ce en quoi je ne voudrais pas faillir. Comme si quelqu'un me poussait, je vais...

La recherche des traits intimes de l'individu et de la masse, l'incursion dans des régions inexplorées et l'apport des beautés qu'on y trouve, telle est la mission de l'artiste.

Dans la foule, dans les individus, il y a des trésors que nulle main n'a approchés. Les pressentir, les chercher, les trouver et en nourrir l'humanité comme d'un plat sain que nul n'a encore goûté, voilà le problème et la joie des joies!

(Citations de M^{me} MARIE OLÉNINE D'ALHEIM.)

Chronique judiciaire des arts

Le 6 octobre 1907, M. Stéphane Bourgeois, antiquaire à Paris, achetait à son collègue M. Champy, propriétaire d'un vieux château-fort situé à Saint-Appollinaire (Côte-d'Or), la statue d'une Vierge et sa niche.

La statue et la niche, garanties du XV^e siècle, lui étaient livrées contre une somme de 3,000 francs.

Par la suite, il fut établi que seule la niche datait du XV^e siècle; quant à la statue, c'était une imitation moderne d'une œuvre de l'époque.

M. Bourgeois poursuivit M. Champy devant le tribunal de commerce de Dijon en annulation de la vente. Le tribunal décida que la vente ne pouvait pas être totalement annulée, mais il condamna le vendeur à restituer à M. Bourgeois une somme de 1,200 francs.

M. Bourgeois fit appel de ce jugement.

La cour de Dijon, statuant après expertise et contre-expertise, a prononcé la nullité du marché et condamné M. Champy à restituer à M. Bourgeois la somme de 3,000 francs, avec intérêts à compter du jour de la demande d'annulation de la vente.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

A la salle Boute. — Exposition des tableaux de M. de Looz-Block, de M^{mes} Ramy et Roza Venneman. — Clôture ce soir.

Au Cinquantenaire : Salon de Printemps, organisé par la Société royale des Beaux-Arts.

A la galerie royale. — Les 100 portraits. — Clôture le 1 juin.
Au Musée moderne. — Exposition annuelle de la Société nationale des aquarellistes et des portraitistes. — Clôture, le 7 juin.

La vente des tableaux du roi.

L'opinion publique a été émue ces jours derniers par l'annonce que le roi avait l'intention de vendre sa collection de tableaux et que cette intention aurait déjà été réalisée en partie.

Des versions diverses et contradictoires circulent à ce propos dans les journaux. Voici la question que M. Vandervelde a posée au Ministre des Sciences et des Arts relativement à cet objet :

« Le journal *Le Temps*, de Paris, annonce que le roi des Belges a vendu à un marchand parisien sa collection de tableaux anciens. Cette collection renferme plusieurs œuvres célèbres, peintes par des artistes de l'école flamande.

Le fait est-il exact?

Dans l'affirmative, le ministre des sciences et des arts n'estime-t-il pas que le moment est venu de prendre des mesures pour sauvegarder notre patrimoine artistique? N'est-il pas disposé, par exemple, à prendre l'initiative d'un projet de loi semblable à la législation italienne qui prohibe, sous certaines peines, l'exportation des chefs-d'œuvre de l'école nationale? »

Le ministre a fait la réponse suivante :

« Les renseignements demandés par l'honorable membre ne concernent pas des faits d'ordre gouvernemental. »

M. Vandervelde interpellera le gouvernement à ce sujet.

Le Musée du Livre organise une exposition belge de reliure d'art qui s'ouvrira aujourd'hui dimanche, 23 mai, à 10 heures du matin, à la Maison du Livre, 3, rue Villa Hermosa. Elle groupera les plus belles œuvres de nos artistes relieurs. Le public y sera admis gratuitement tous les jours, jusqu'au 6 juin, de 10 à 12 heures et de 14 à 18 heures.

Demain, lundi, à 3 heures, M^{me} Georgette Leblanc-Maeterlinck fera au théâtre du Parc une causerie sur l'*Oiseau bleu*, la féerie de Maurice Maeterlinck qui vient d'obtenir en Russie un succès triomphal. Elle lira en outre des fragments de cette œuvre, encore inédite en langue française.

Représenté en novembre dernier à Saint-Petersbourg, l'*Oiseau bleu* tient encore l'affiche et fait salle comble. Six tournées parcourent la Russie avec le même spectacle, qui est joué à bureaux fermés à Moscou. L'œuvre sera représentée en octobre prochain à Londres par la Comédie Anglaise, qui inaugurera avec l'*Oiseau bleu* sa saison. Elle sera également jouée en Amérique à la même époque.

Jeudi 27 mai, à 8 heures du soir, au théâtre du Parc, audition des élèves de M^{me} Labarre.

Samedi, 29 mai, à 8 heures du soir, à l'Institut des Hautes Études musicales et dramatiques d'Ixelles, 65, rue Souveraine. Récital de chant par M^{me} Tyckaert, avec le concours de M^{lle} Mariette Du Tilly et de M. Flameng.

Sous les auspices de la Fédération wallonne des Cercles littéraires et dramatiques du Brabant, la Jeune Wallonie et le Cercle wallon de Vilvorde organisent pour le 4 juillet, à Vilvorde, une Cour d'Amour. Ils convient les poètes à un grand tournoi poétique doté de nombreuses récompenses et placé sous le patronage d'un jury composé d'écrivains wallons réputés. Les poèmes devront célébrer la Femme, l'Amour, la Galanterie, et pourront être conçus dans n'importe quel genre. Afin de ne pas priver les patoisants du plaisir de faire retentir leur lyre en cette circonstance joyeuse, il a été décidé que les envois seront classés en

deux catégories : les poésies d'expression française et les poésies patoises.

Chaque concurrent est prié de choisir un pseudonyme ou une devise, et de joindre au poème une enveloppe cachetée contenant ses nom et prénoms en regard de la signature qu'il aura adoptée.

Les envois seront reçus jusqu'au 15 juin, délai extrême, par M. René Dethier, rédacteur en chef de la *Jeune Wallonie*, 64, rue Joseph-Lefèvre, à Marchienne-au-Pont.

Gand. — Salon de la Société royale pour l'Encouragement des Beaux-Arts. — La commission directrice de la Société pour l'Encouragement des Beaux-Arts de Gand a l'honneur de faire savoir à MM. les artistes-peintres, aquarellistes, pastellistes, dessinateurs et graveurs, habitant Bruxelles ou ses environs, que la Société prendra à sa charge l'emballage des œuvres qu'ils destinent au Salon de Gand, à l'exception de celles qui mesureraient plus de deux mètres, cadre compris.

L'administration communale de la ville de Bruxelles ayant eu la gracieuseté de mettre à la disposition de la Société l'ancienne chapelle de la rue des Sols, 20, à Bruxelles, MM. les exposants sont priés d'y déposer leurs œuvres, de 9 heures à midi et de 2 à 5 heures, les 23, 24, 25 juin, terme de rigueur. M. Mommen, emballer-expéditeur, emballera sur place en tapissière les œuvres qui doivent figurer au Salon de Gand.

Le jury d'admission procédera à l'examen des œuvres présentées par les artistes bruxellois, à Bruxelles même; celles non admises devront être retirées du local à une date fixée ultérieurement.

Après la clôture du Salon, les envois seront réexpédiés chez M. Mommen, rue de la Charité, 37, à Bruxelles, et les exposants seront invités à venir les reprendre à une date qui sera fixée ultérieurement.

Les artistes belges à Venise. — Dès le lendemain de l'ouverture de l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Venise, deux œuvres belges importantes étaient acquises par le gouvernement italien : la *Fête de l'Automne*, de M. Victor Rousseau, pour la Galerie d'art moderne de Rome, et une œuvre de M. De Saegher : *Hiver en Flandre*, pour une salle du ministère des affaires étrangères.

M. Van Holder, d'autre part, a vendu sa jolie *Maison du bonheur* au Musée d'Udine. Signalons aussi la vente de *Blanc et Noir*, de M. Oleffe; les *Gens de Mer* (à la Société de navigation de Venise), de M^{me} Louise Danse; la *Maison de Desdémone* et *Torcello* (à la Bibliothèque Laurentienne de Florence), de M. Aug. Danse; une *Étude de Nice* (id.), de François Maréchal; les *Quais*, etc., etc.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMÉN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle. Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des Archebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Paroissiens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement : 6 francs. (Étranger 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts, philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement : 5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois. Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration : 2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs. Le numéro : 1 franc.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DÉSSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction des ventes publiques.

Salle d'Expositions

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux, aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix de pays. — Prix modérés

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)
ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.]

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

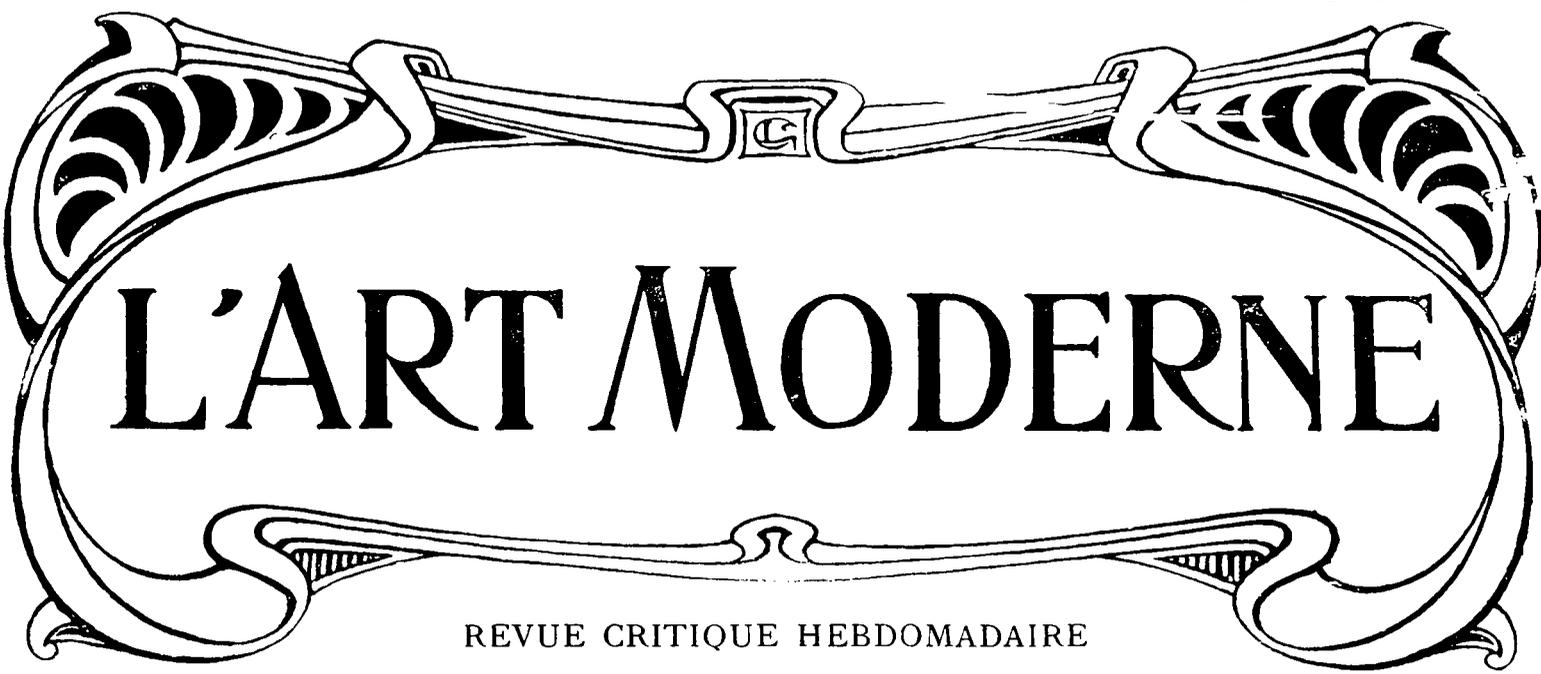
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Saison Russe (OCTAVE MAUS). — Maurice Beaubourg (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Verhaeren et l'Instinct natal. — Hans von Marées (1837-1887) (MARCEL MONTANDON). — Le Romantisme de Tintoret. — A propos du 150^e anniversaire de la mort de Hændel. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

LA SAISON RUSSE

Il y a désormais à Paris, chaque année, une « saison russe ». On l'attend avec curiosité, avec sympathie, et non sans impatience. Ouverte, elle déchaîne les élégances mondaines, alimente la conversation des 5 à 7, aiguise et renouvelle les snobismes. Mais sous ces extériorités négligeables transparissent des réalités artistiques incontestables. Et ces réalités sont d'une importance telle que l'audacieuse initiative de M. Serge de Diaghilew et de ses amis mérite l'admiration et la reconnaissance de tous.

Avec un patriotisme, une activité et un désintéressement dont trois campagnes successives n'ont fait qu'aviver l'ardeur, l'état-major qui dirige la brillante armée de chanteurs, de ballerines, de choristes, d'instrumentistes, de décorateurs, de machinistes levée à Moscou et à Saint-Pétersbourg a entrepris de faire rendre à l'art russe, si personnel et si puissant, l'hommage auquel il a droit. Pour réaliser ce dessein, il nous apporte dans leur cadre, avec leurs éléments

essentiels d'interprétation, des chefs-d'œuvre lyriques qui nous étaient totalement inconnus ou dont les exécutions fragmentaires, dépouillées du prestige de la mise en scène, ne nous avaient donné qu'une idée imparfaite et affaiblie.

L'an dernier, ce fut le formidable *Boris Godounow*, qui résume, dans une entité à la fois populaire et d'une aristocratie intellectuelle raffinée, l'âme superstitieuse, véhémement, crédule et naïve de la Russie. Cette année, c'est *Ivan le Terrible*, dans lequel Rimsky-Korsakow a décrit avec éloquence, dans une langue personnelle qui atteint fréquemment au lyrisme le plus émouvant, les luttes des provinces russes, à la fin du seizième siècle, contre la tyrannie. Il y a là des assemblées populaires, des tableaux de mœurs locales, des réminiscences de légendes ancestrales, des élans mystiques, de l'amour, de la tendresse, de la cruauté, qui font de cette œuvre tumultueuse un spectacle profondément impressionnant. Le caractère national se dessine nettement dans cette série de scènes auxquelles notre esthétique occidentale peut reprocher le défaut d'unité, l'absence d'équilibre entre les épisodes et les exigences de l'action, mais qui, toutes, ont un accent, une couleur, une intensité de vie propres à frapper l'imagination et à troubler les cœurs.

La partition de Rimsky-Korsakow s'appelait naguère *la Pskovitaine*. Le drame se noue, en effet, autour des malheurs d'une jeune fille du gouvernement de Pskow, la princesse Olga, aimée secrètement de Michel Toutcha et promise au boïar Matouta. Or Michel appartient au parti de l'indépendance et fomenta la révolte

tandis que le fourbe Matouta est un suppôt du tzar. Mais Ivan, entré en conquérant à Pskow et frappé de la beauté d'Olga, reconnaît en celle-ci une fille née de ses amours avec une boïarine. Il rompt le pacte odieux et va pourvoir à la destinée de la jeune fille lorsqu'Olga, qui sait Michel menacé, se précipite, pour le sauver, au devant des balles destinées à son amant. La toile tombe sur la douleur du tzar, qui est l'une des choses les plus poignantes que le théâtre musical ait réalisées.

La Pskovitaine est devenue *Ivan le Terrible*. J'ignore la raison de cette modification de titre. Peut-être s'explique-t-elle par le désir de mettre en vedette le rôle joué — avec quelle autorité, quelle vérité saisissante, quel art merveilleux! — par l'illustre baryton Chaliapine. Mais son rare et précieux talent n'en eût pas moins dominé de haut toute l'interprétation si l'on eût maintenu au drame son titre originaire et logique.

Car Chaliapine, dans cette œuvre farouche et douloureuse, est incomparable. Il n'apparaît qu'à l'issue du deuxième acte, et encore n'est-ce que pour faire en scène une entrée muette, à cheval, au milieu de ses gardes du corps qui sabrent et piétinent la foule. Mais cette apparition est épique. Les yeux fous, penché sur l'encolure de sa monture, le tzar surgit dans la mêlée comme le génie de la dévastation, comme le spectre de la guerre et de la mort. La vision est inoubliable. Au troisième acte, qu'il remplit tout entier, l'acteur tragique donne, ainsi que le chanteur, la mesure complète d'un art d'autant plus émouvant qu'il est spontané, direct, libéré de toutes conventions comme de tout artifice. C'est la vie même, jaillie à pleine source des gestes, des regards, des attitudes, des jeux de physionomie, des inflexions de voix.

Le tzar Boris fut, — qui ne s'en souvient? — si tragique qu'il sembla impossible d'impressionner davantage par les seules ressources de la mimique et de la voix. Le tzar Ivan semble avoir reculé les limites de cet art expressif. Sa composition est plus extraordinaire encore, parce qu'elle combine plus de sentiments divers, et plus de nuances dans le sentiment. La cruauté, la colère, la méfiance, l'orgueil, la tendresse, l'affliction s'y reflètent avec une réalité si humaine, en traits si exacts et si incisifs que l'illusion est absolue. Ajoutez à l'impression que provoque cette parfaite réalisation psychologique la suggestion de décors synthétiques dont la pensée complète les évocations discrètes, la vérité historique — ou légendaire, qu'importe? — des costumes et des accessoires, la discipline des chœurs et de la figuration qui participent directement à l'action, et vous comprendrez l'intérêt d'art qu'éveillent ces spectacles d'exception. Il est juste d'ajouter que M. Chaliapine a trouvé en MM. Kastorsky,

Charonow, Damaew, Davidow, en M^{mes} Lipkowska, Petrenko et Pavlova des partenaires dignes de lui donner la réplique; que M. Sanine est un régisseur de premier ordre et que M. Tchérépnine tire le meilleur parti possible d'un orchestre malheureusement inférieur à celui de l'Opéra mais qui, néanmoins, donne de la musique de Rimsky-Korsakow une interprétation assez satisfaisante.

Pour n'avoir point la singulière beauté et la profonde originalité de *Boris Godounow*, *la Pskovitaine* n'en renferme pas moins maintes pages musicales d'une inspiration élevée et d'un sentiment profond.

L'œuvre remonte à la jeunesse du compositeur, et l'influence qu'exerça sur lui Moussorgsky, son aîné, y est sensible. Bien qu'elle se rapproche davantage des moules traditionnels, elle forme, comme *Boris*, un acheminement vers le drame lyrique d'aujourd'hui et la musique s'y assouplit avec fidélité aux exigences du texte, qu'elle commente loyalement. L'utilisation de l'inépuisable trésor de la chanson populaire, la variété des rythmes, l'emploi des modes liturgiques, la prédominance du récitatif à inflexions sur la cantilène qui, en Italie, fit dévier et sombrer l'opéra, le judicieux usage des thèmes conducteurs destinés à intensifier l'expression lyrique concourent, avec l'agrément d'une instrumentation chatoyante, à fixer et à retenir l'attention des musiciens. Ceux d'entre eux qu'avait déçus, à l'Opéra-Comique, l'artificielle et banale *Snégourotchka* se sont sentis, dès le début, en présence d'une œuvre solide, personnelle, réfléchie, qui ne doit rien qu'à une inspiration pure, alimentée par des sources nationales. Et leur admiration grandit à mesure que se déroulaient les scènes capitales du drame : l'assemblée publique du deuxième tableau, couronnée par un hymne à la liberté qui a une réelle grandeur, l'entrée d'Ivan et le final du deuxième acte, la rêverie du tzar au troisième, son dialogue avec Olga, la mort tragique de celle-ci et les lamentations d'Ivan mêlées aux plaintes des Pskovitains pleurant la perte de leur indépendance. Aussi des acclamations enthousiastes accueillirent-elles la chute du rideau.

Il est question d'offrir l'an prochain à Bruxelles cet attrayant spectacle avec l'interprétation qui vient de faire triompher *la Pskovitaine* à Paris. Souhaitons que les pourparlers engagés à ce sujet avec les directeurs de la Monnaie aboutissent. Et si l'on pouvait monter aussi *Boris Godounow*, cette fête d'art serait complète.

Les organisateurs de la Saison russe nous réservaient une autre surprise en nous invitant au développement qu'a pris, sur les théâtres impériaux, l'art chorégraphique. Ils font alterner au Châtelet les soirées de ballet avec les représentations lyriques. Et les sveltes danseurs qu'ils ont présentés au public parisien, à la tête

desquels figurent M^{me} Karsavina et M. Nijinski, sont merveilleux de grâce, de légèreté, de souplesse et de précision. C'est une révélation et un joyeux enchantement. Ah! combien Mallarmé avait raison en plaçant la Danse parmi les plus hautes manifestations de la beauté! Mais il y a danse et danse, et celle des artistes russes est de celles qui justifient l'enthousiasme du poète. Ceci exige un commentaire que j'ajourne, faute d'espace et de temps, à une prochaine chronique.

OCTAVE MAUS

MAURICE BEAUBOURG

A propos de la récente apparition aux livraisons du *Mercure de France des Aventures du Petit Prince de Roussiqui et de sa Roussiquine* (1), je voudrais écrire ici quelques réflexions au sujet d'un écrivain que j'aime infiniment et dont je voudrais faire aimer également le talent étrange et savoureux, l'esprit plein d'humour et de force, le cœur épris de justice et de tendresse humaine.

Ces réflexions sont très difficiles à présenter parce que si elles portent sur le fond de la pensée de M. Beaubourg, vous n'aurez aucune idée de l'accent si particulier avec lequel il l'exprime et si elles portent sur cette expression, la pensée en sera un peu trahie.

C'est qu'il y a chez M. Beaubourg une sorte de besoin de pudeur, très raffiné, qui lui interdit d'avouer de façon directe toutes sortes de pensées, de sentiments, de rêves extrêmement délicats et nobles auxquels il désire nous amener, sans les nommer. Aussi, énumérer ces sentiments et ces rêves serait-il la besogne la plus brutale, équivaudrait-il à une simple trahison.

Ayant un sens du ridicule aigu jusqu'à la maladie, M. Beaubourg sait trop que certains attendrissements ne peuvent provoquer chez certaines gens (hélas! la plupart!) que l'incompréhension la plus choquante, celle qui se moque et ricane. A aucun prix, il n'exposerait à un pareil traitement tout cela qu'il aime d'un profond amour; et comme cependant rien de fort et de sincère n'est destiné à rester toujours secret et qu'il faut bien le révéler, l'auteur ne se décidera à rompre le silence qu'avec les plus savantes, les plus déconcertantes précautions.

Analyser ces précautions, c'est décrire son style, c'est montrer le mécanisme de son esprit, c'est conter son œuvre. Nommer les deux ou trois sentiments (le mot *émotions* serait peut-être encore plus juste) primordiaux que ces précautions enveloppent et qu'elles doivent cependant suggérer, c'est révéler la pensée profonde, le cœur de cet humoriste unique.

A qui achève la lecture de *Contes pour les Assassins* et des *Nouvelles passionnées*, sans trop réfléchir, il reste une impression équivoque et bizarre: celle d'une littérature paradoxale et savoureuse. L'auteur, en une langue d'un relief intense, d'une couleur vive et comme bariolée, brutale avec des délicatesses soudaines et exquises, d'une syntaxe simple et d'un verbalisme prodigieusement savant, pittoresque et vivant nous intéresse à toutes sortes

(1) MAURICE BEAUBOURG: *Aventures du Petit Prince de Roussiqui et de sa Roussiquine*, « *Mercure de France* » (livraisons du 16 mars et du 1^{er} et du 16 avril 1909).

de hors-la-loi: assassins, bandits, errants, ravageurs, nous conte leur vie et leurs crimes, se livre à propos d'eux à des accès de lyrisme singuliers, s'attendrit ou ricane, mais tout cela d'un air si pince-sans-rire, si réservé qu'il faut y revenir à deux fois pour pénétrer les intentions secrètes qu'il a pu avoir.

Alors, si on a cette patience, on s'aperçoit que la sympathie apparente que M. Beaubourg éprouvait pour les criminels est toute littéraire et qu'elle cache une sympathie réelle, profonde pour les hommes libres. La première était destinée à donner le change sur la seconde. Equivoque subtile, protection adroite. Le lecteur superficiel est dépisté, lassé. Il ne reste que celui qui aime les livres pour ce qu'ils peuvent lui révéler d'attachant et de vrai sur la vie et sur les obscurités du cœur humain. De ceux-ci M. Beaubourg n'aurait garde de se défier: ce sont ses amis inconnus, les seuls dignes de sa confiance. A ceux-ci ses livres vont réserver des joies inhabituelles, inconnues des lecteurs épris d'intrigues, ou de réussites techniques, de détails vains

Ils verront circuler, aux veines de ces livres étranges, comme un sang généreux et volatil, l'amour ardent, impatient, incorruptible de la liberté. Ils verront avec quelle attentive passion l'auteur, penché sur ces torrents de boue que sont les existences de toutes ces épaves humaines, y recueille les parcelles divines de l'or: le sentiment de l'indépendance.

Pour M. Beaubourg, le Bien, le Beau et le Vrai ne sont que des émanations du sentiment de la liberté, ne peuvent exister que dans l'état de liberté. Toute invention humaine destinée à en établir le culte sur les bases de la contrainte lui semble haïssable, antinaturelle, absurde. Toute morale étant une contrainte, est vouée, selon lui, à devenir hypocrisie, à fausser ses voies.

C'est la faute de la société si l'on en est réduit à chercher chez les malheureux traqués par les lois les vestiges de cette sainte liberté. Et si, par un coup de génie qui n'est qu'une prodigieuse chance de l'hypocrisie, elle oblige ces pauvres êtres à des vies coupables, s'ils veulent sauvegarder leur indépendance, son crime n'est que plus odieux et ses victimes plus à plaindre.

M. Beaubourg entend bien ne pas être dupe de ces roueries. Sa sympathie, qu'aucun sophisme ne saurait faire dévier, va, par un penchant naturel, vers tous ces déshérités. Il sait bien que, malgré leurs vices et leurs forfaits, leur nature est pareille à celle de tous les autres hommes, à cette différence près qu'ils sont les seuls et les derniers hôtes de cette pauvre liberté, exilée de partout. Il leur pardonne tout le reste, comprenant d'ailleurs qu'ils y sont pour ainsi dire contraints par des fatalités très vieilles, très puissantes, et dont personne ne fait rien pour les délivrer.

Encore une fois, toutes ces idées ne sont jamais prononcées par M. Beaubourg de cette façon froide et abstraite. Mais elles sont sous-entendues, suggérées par ses contes. Elles s'imposent à qui sait lire, à qui s'intéresse à ses fiévreux héros. Une pudeur native tient lieu, chez cet écrivain, de la réserve que s'imposaient autrefois les conteurs satiriques, par peur des censures officielles. Il sait bien, en effet, que le sourire du scepticisme est plus cruel pour les idées généreuses que la sanction d'une coterie politique. C'est pourquoi il jette sur sa pensée tant de voiles subtils et qu'il écrit une littérature quasi allégorique, accessible au fond à très peu de gens.

Or, il y a deux libertés et par conséquent deux races de gens capables d'aimer la liberté. Il y a la liberté que l'on appelle *volonté de puissance* et qui, chez un individu, tend à se développer sans arrêt, au mépris des limites opposées par la liberté des

autres, et la liberté toute simple, qui provient du sentiment modéré que l'on a de ses droits à la vie, qui ne veut pas dépasser ces droits. C'est celle que rêvent les honnêtes gens et les cœurs généreux. C'est de celle-ci que pratiquement la société s'est faite l'ennemi, tout en voulant théoriquement l'instaurer, puisqu'elle n'a guère réussi qu'à établir au-dessus de l'esclavage général le triomphe de la volonté de puissance de quelques-uns.

L'amour exclusif de l'indépendance physique aurait trop de tendances à l'égoïsme, donc au mépris final de la liberté. Par d'insensibles gradations, les œuvres de M. Beaubourg se firent plus humaines, plus tendres, plus fraternelles. De toutes les libertés possibles à revendiquer, une seule finit par lui paraître nécessaire, une seule incapable de perversion, une seule inoffensive : la liberté de l'amour. Et on peut dire que tous ses livres, depuis les *Nouvelles passionnées*, sont une apologie de la liberté de l'amour.

Il sait, mieux que personne, quel mauvais service ont rendu à cette cause les piètres écrivains qui ont voulu la défendre, avec quelle creuse rhétorique ils l'ont fait, et quelles armes terribles ils ont données à leurs adversaires par leur niaiserie, leur enfantilage, leurs sophismes. Il sait que, grâce à ces maladresses, les rieurs sont de l'autre côté, que celui qui prononce les mots de *liberté de l'amour* paraît tout de suite réclamer tous les droits au désordre et à l'immoralité.

Cependant cette idée le sollicite impérieusement. Il l'exprimera, avec une adresse plus grande, voilà tout.

Alors, il commence cette étonnante série qui va des *Joueurs de boules de Saint-Mandé* aux *Colloques des Squares* en passant par *Une saison au Bois de Boulogne*, *La rue amoureuse*, *La Crise de Mme Dudragon* et *Dieu ou Pas Dieu!* et où, variant les intrigues avec la plus prestigieuse habileté, ne se répétant jamais, inventant les épisodes les plus divertissants, les plus fous, les plus saugrenus, se dérobant sans nulle apparence, tour à tour, et toujours volontairement et toujours avec un but, lyrique, bouffon, larmoyant, pince-sans-rire, absurde, attendrissant, pittoresque, naïf, mystérieux, il ne poursuit qu'une chose, ne démontre qu'une vérité, ne prêche qu'un dogme : le droit que les hommes ont d'aimer.

J'ai dit *volontairement*. Il faut que je m'explique. Cette volonté n'est pas extérieure à lui-même, elle fait partie de son subconscient. Il y a chez l'auteur de *l'Image* une obsession si souveraine et si constante que tout spectacle de la vie, toute expérience, tout rêve devient pour lui une preuve de plus de la vérité de ce qu'il croit. Il ne torture pas en fables les événements de l'existence mais il discerne dans leurs arrangements naturels que l'amour est leur explication universelle; soit que, contrarié, il crée leur désordre, soit que, réalité, il aide à leur harmonie.

Jamais M. Beaubourg ne prend la parole avec le ton du moraliste. Il se contente, avec ce génie de narrateur et cet accent si singulier qui n'appartient qu'à lui et que je renonce à expliquer dans cette trop brève étude, de raconter ce qui se passe dans certains cas, lorsque l'idée de l'amour est faussée ou par une morale ou par une opinion politique ou par un préjugé personnel, ou par la volonté des autres, ou par n'importe quelle illusion, même, car cela arrive, par l'illusion idéaliste.

Si, au point de vue dont je viens de parler, les livres de M. Beaubourg se trouvent à peu près tous sur le même plan, si tous les héros, depuis la pauvre Euphrasie des *Joueurs de*

boules de Saint-Mandé jusqu'à la la Môme Bégoudis des *Aventures du Petit Prince de Roussiqui* expriment également leur amour de l'amour de manière aussi délicate et aussi émouvante, à un autre point de vue j'y discerne cependant une sorte d'évolution.

Le sentiment d'anarchie d'abord à peine perceptible devient de plus en plus persuasif et évident, s'impose. Lisez *Roussiqui* : vous serez étonné de sa force. Il domine l'intrigue : souverain absolu, sans rien qui lui fasse obstacle. Il dit *Je* avec l'auteur, il a le sourire du triomphe indiscuté.

C'est même extrêmement curieux que de lire ce conte savoureux, d'une richesse verbale inouïe, parisien jusqu'aux moelles, faubourien, canaille, plein d'invectives et fou de fantaisie, farci d'argot, truffé d'allitérations, décadent et solide, succulent, parfait, un chef-d'œuvre certainement et le chef-d'œuvre peut-être de M. Beaubourg, ce conte qui est une joie extraordinaire au pur point de vue de la forme pour un lettré et de sentir à tout moment au-dessous de tout cela qui ne prend même plus la peine de le cacher, ce souriant, tranquille, définitif mépris pour toutes les institutions sociales existantes et possibles, cette tranquille souriante et inexprimée démonstration de leur hypocrisie naturelle, de leur cruauté, de leur perversion. Il faut lire ce livre-là. Je vous assure qu'il n'est pas banal.

Les humoristes ont trop souvent manqué au devoir de leur fonction en riant de ce qui est bien avec les sots, les hypocrites et les gredins. Je sais gré à M. Maurice Beaubourg de s'être moqué inlassablement, fidèlement, avec fièvre, avec talent, comme un artiste et comme un homme de cœur, de tout ce qui est, sous les masques les plus trompeurs, ennemi de la suprême vertu, celle qui ne s'enseigne pas, la seule qui vaille : la Fraternité humaine.

FRANCIS DE MIOMANDRE

Verhaeren et l'Instinct natal.

Dans une chronique de l'*Écho de Paris* (1), M. Saint-Georges de Bouhélier cite cette appréciation de M. Gustave Lanson : « Il y a des jours où Émile Verhaeren m'apparaît manifestement comme le poète le plus grand de notre heure. »

Et il ajoute : « Venant d'un homme en général si froid, une telle opinion peut faire réfléchir. Pour ma part, j'incline à la croire parfaitement juste. Personne, en effet, comme le grand Flamand n'a su doter de poésie le monde actuel. Peut-être son génie lui vient-il tout simplement de son amour pour son peuple. Songez que, dans ses poèmes tumultueux, il a fait passer l'Escaut et la mer, les ruées des émeutes, la vie des trafics, la dévorante activité des métropoles et la tragédie des campagnes vidées par l'émigration des hommes vers les villes. Les problèmes sociaux qui agitent notre âge ont trouvé en lui un terrible traducteur. Ajoutez qu'il n'y a dans son œuvre autochtone rien d'étroit ni de local. Remarquez, enfin, que sa poésie n'est au service ni d'un groupement ni d'une doctrine. Il a célébré les destins divers des hommes : les navigateurs, les gens des usines, le pauvre passeur d'eau « attaché à sa barque », le changeur qu'on voit affairé derrière la vitre, « avec la fièvre aux yeux, éperdument » ; le banquier brassant l'or, à pleines mains, dans ses caisses, et,

(1) 3 décembre 1908.

enfin, quiconque fait, sur terre, son humble tâche. Depuis vingt-cinq ans à peu près que ce poète a commencé son œuvre, tout son effort aura été de chanter sa terre, d'Anvers à Frameries, et de réveiller son peuple endormi, par l'évocation héroïque des vieilles légendes, des marches de l'avenir, des métiers fameux. Ainsi s'est développée, dans le sens de sa race, cette grande personnalité. »

HANS VON MARÉES

(1837-1887)

Ce peintre étrange, génial et incomplet était inconnu du grand public (1). L'exposition posthume d'un certain nombre de ses œuvres, au Glas Palast, quatre ans après sa mort, avait provoqué plus de stupeur que d'enthousiasme, et la vingtaine de ses tableaux légués à l'État bavarois étaient allés s'enfuir dans les salles basses de la galerie de Schleissheim. La Sécession, encouragée par le succès des expositions rétrospectives des années passées, a réuni pour la première fois au complet (à de minimes exceptions près) l'œuvre de cet artiste, laquelle ira ensuite à Berlin et, dit-on, à Paris aussi, au prochain Salon d'automne. Elle comprend 134 toiles et cartons prêtés par les musées de Munich, de Berlin, de Hambourg, de Vienne, etc., par différentes galeries princières et par plusieurs collectionneurs.

La production de Hans von Marées peut se diviser en trois séries. Ses travaux d'étudiant berlinois : ils vont de 1853, quand il entre à l'école de Scheffek, jusqu'en 1862, où il doit encore, à Munich, produire des tableaux militaires pour la vente au Kunstverein. Ses études de peintre, qui commencent dès son arrivée à Munich, en 1857, par lesquelles il acquiert le métier et où l'on sent l'influence de l'école de Piloty, un reflet de l'école française et les stations à la Pinacothèque devant les tableaux hollandais. Enfin, la recherche d'un style nouveau qu'il est impuissant à réaliser et qui le conduira jusqu'à une sorte de folie.

Ses meilleures œuvres sont, dès le début, ses portraits : celui de son père (1862) ne le cède en rien à ceux que Lenbach répètera toute sa vie ; celui de *Mlle zu W...* (1863) pourrait passer pour un Leibl ; le double portrait, si fameux, *Lenbach-Marées* (1863), put à bon droit faire sensation ; aujourd'hui, on en juge mieux par la simple photographie en noir. L'œuvre entier de ce peintre témoigne, par la supériorité des reproductions sur les tableaux, que ses qualités sont dans le dessin et l'ordonnance, mais qu'il n'eut pas le don de la couleur. Quand la révélation de l'Italie (1864) lui fit entrevoir, à travers les pires alternatives de joie et d'abattement, rapporte M. Hildebrand, une forme d'art dégagée des conventions d'école, des compositions simplifiées où évolueraient, hors de tout indice de temps et de lieu, des personnages synthétiques, il perd pied tout d'abord, et c'est par des portraits encore qu'il se ressaisit : les études d'après la tête lippue, à la forte encolure, de son ami *Hildebrand* (1868) ; le portrait en pied du *D^r Fiedler*, qui, pour le distraire de ses déboires, l'emmène en Espagne et en France (1869), et qui demeurera

jusqu'à la fin le bienfaiteur le plus généreux et le plus délicat ; le double portrait de ses amis *Grant et Hildebrand*. Ses premiers *Paysages romains* (1868), — refusés par le baron Schack et dont l'un vient de se vendre 12,000 marks, — une *Scène du soir* au bord d'un bois sont les prémisses de sa nouvelle manière : le nu y prend la première place, sans recherche expressive, mais avec une entente de plus en plus heureuse de « l'équilibre des volumes et des compensations géométriques de l'arabesque ». Un retour en Allemagne (1870) est marqué par le portrait de son frère, l'un des plus achevés qu'il laisse. En 1872, il est à Berlin ; en 1873 à Dresde, chez le poète Koppel-Ellfeld, dont voici aussi le portrait robuste et frais, où l'on peut relever quelque influence des réalistes français. Cependant, on nous prévient que Marées tenait en médiocre estime la couleur et l'habileté des peintres français : ni l'une ni l'autre ne répondaient à ses besoins.

Un ami, Ant. Dohrn, lui fournit une occasion magnifique de donner toute sa mesure : il lui confie la décoration d'une salle dans la Station Zoologique qui venait d'être fondée à Naples. En quelques mois, pendant l'été de 1873, Marées en couvre les parois de fresques où il met pêle-mêle : le groupe des trois inséparables *Grant, Marées, Hildebrand*, la terrasse d'une *osteria*, un homme de dos qui cueille des oranges, le portrait de M. Dohrn, une vieille pêcheuse d'huîtres, un groupe d'enfants, etc., et deux sujets principaux : le *Départ des pêcheurs* et les *Rameurs*, bas-relief de lignes admirables, mais dont on ne saurait vanter ni la lumière ni la couleur. Il semble que ce soit trop dire de qualifier ce travail d'« œuvre décorative la plus importante de l'art moderne ».

Désormais, le peintre sombre dans une recherche presque malade de la perfection : toujours en doute sur le résultat qu'il obtient, il ne sait plus achever une œuvre ; il la reprend, il y revient jusqu'à une centaine de fois ; la couche de peinture prend des épaisseurs sarcomateuses, et sa pâte imbibée de vernis s'est abominablement détériorée. Dans les deux grands panneaux de *l'Age d'or*, dans *les Six hommes nus*, etc., le groupement, toujours équilibré, n'est plus que celui de poses d'atelier ; dans les triptyques monumentaux des *Hespérides*, du *Rapt d'Hélène*, de la *Demande en mariage*, on ne peut que déplorer l'échec d'intentions noblement indiquées.

Il reste à signaler toutefois quelques toiles où les repentirs à l'huile n'ont pas tout entamé du fond préparé *a tempera* : les *Âges de la vie* (1878), le *Conducteur de chevaux* (1882), sujets d'une grande beauté et qui conservent de la fraîcheur, le dernier portrait de *Conrad Fiedler* (1882), et parmi les dessins un autre portrait du *D^r Fiedler* et le carton très poussé des *Hespérides*.

Hans von Marées est mort à Rome, le 5 juin 1887. Il laisse, à défaut d'un œuvre victorieusement réalisé, l'exemple d'un hautain idéal d'art poursuivi sans trêve et sans écart, sinon sans défaillance.

MARCEL MONTANDON

LE ROMANTISME DE TINTORET

M. Adrien Mithouard publie dans *l'Occident*, sous le titre : « les Marches de l'Occident », une série d'études sur Venise, ses peintres, ses architectes illustres. Ce sont, en même temps que des pages de philosophie et de belle littérature, des leçons d'esthétique qui reflètent la haute culture et le clairvoyant esprit cri-

(1) Le Salon d'Automne prépare une exposition rétrospective des œuvres de Hans von Marées. On lira avec intérêt l'étude que lui a consacrée, dans le *Bulletin de l'Art ancien et moderne*, M. MARCEL MONTANDON, à l'occasion de l'ensemble que réunit dernièrement, du même artiste, la Sécession de Munich.

lique de l'auteur du *Tourment de l'Unité* et des *Pas sur le sable*. Nous en détachons un fragment sur Tintoret qui montrera, avec la sûreté de jugement de M. Mithouard, la valeur de ses aperçus.

C'était un peintre romantique. Sa curiosité infatigable et le grand nombre de ses tentatives l'ont jeté dans les recherches les plus inattendues et dans les inventions les plus hardies et les plus neuves, et il se trouve être ainsi le père ou tout au moins le précurseur des plus grands peintres romantiques, j'entends dire de ceux qui se sont complu dans l'effet dramatique.

Plus on admire le Greco, plus on retrouve en lui la lignée de Tintoret. Il lui emprunte jusqu'à ses procédés de composition, comme dans *l'Enterrement du comte d'Orgas*, cette perle de Tolède, qui rappelle *l'Adoration du Veau d'or* par la superposition des deux scènes. Mais les personnages de Greco, si soignées que soient les physionomies, vivent chacun pour soi, et sauf l'évêque et le comte, se désintéressent de l'action qui les rassemble. Ils ont l'air halluciné. Les portraits de Greco ont le même sérieux, le même arrêt, la même force de regard que ceux de Tintoret : le ton, la manière, l'art de les éclairer sont pareils. Le dernier des grands Vénitiens contribua ainsi à déterminer la formation de l'école espagnole, par l'influence qu'il exerça sur ce Grec mystérieux qui le premier en Espagne rompit avec les formules des *Primitifs* et inaugura la manière moderne.

Tintoret, de plus, par la liberté et l'ampleur théâtrale du geste, ne fait-il pas prévoir Rubens? Le Flamand connaissait et aimait les Vénitiens. On peut même admirer à Madrid avec quelle indépendance il faisait une copie de Titien. Mais son aisance et son emportement le rapprochent bien davantage de Tintoret, du Tintoret des *Fiançailles de sainte Catherine*, dont les procédés de dessin lui étaient si naturels qu'à peine il eut à les transformer pour les adapter à sa propre manière. Où l'on peut de nouveau constater que Tintoret se rattache beaucoup plus à nos écoles de l'Occident qu'à la tradition italienne issue de l'antique.

Ne pourrais-je, sans inconvenance, nommer ici encore Rembrandt, lequel certes se préoccupait bien peu de Tintoret, pour indiquer que celui-ci eut déjà par instants l'intuition des splendeurs qui se devinent dans une ombre un peu, à peine transparente et connue la beauté qui est propre au mystère des intérieurs et des lieux reculés? La petite bouchère du Louvre, entrevue derrière un bœuf écorché, n'est-elle pas la sœur des femmes qui sont assises aux *Noces de Cana* de Santa Maria della Salute? sa *Femme adultère* n'est-elle pas à l'avance une créature de Rembrandt?

A propos du 150^e anniversaire de la mort de Hændel.

Quelques biographes ont déjà accusé le célèbre compositeur d'avoir emprunté des phrases entières à divers auteurs, en se gardant bien de citer ses sources.

Un musicographe anglais, M. S. Taylor, nous montre d'une façon saisissante sa manie de s'appropriier le bien d'autrui. Il a juxtaposé les originaux d'Hændel et ses plagiats, et, de cette juxtaposition, il résulte que le trio de l'ouverture de *Théodora* est un trio de Muffat; que la marche de *Josua* est un rigodon du même Muffat; qu'une fantaisie, de Muffat toujours, est devenue l'ouverture de *Samson*; que plusieurs messes d'Habermann ont été pillées pour l'oratorio *Jephta*, etc.

M. Taylor a examiné de près les cahiers de notes de la main d'Hændel qui se trouvent au musée Fitz William de Cambridge et il a constaté que ces cahiers contiennent exclusivement des copies de compositions étrangères qu'Hændel faisait pour pouvoir y puiser à l'aise. La plus grande partie de ces copies se retrouvent dans les œuvres d'Hændel.

On s'explique maintenant la rapidité avec laquelle Hændel a écrit la plupart de ses œuvres, mais on ne s'explique pas comment ce musicien de génie a pu s'abaisser jusqu'à plagier des pages entières.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Pâque des Roses* (1900-1908), par TOUNY-LERYS; préface de FRANCIS JAMMES. Paris, *Mercur de France*.

ROMAN. — *Le Bar de la Fourche*, par GILBERT DE VOISIN. Paris, Arthème Fayard.

CRITIQUE. — *Charles Le Brun*, par PIERRE MARCEL. Vingt-quatre gravures hors texte. Paris, Plon (*les Maîtres de l'Art*). — *Autour d'un Problème. Réfutation du livre de M. Joseph Targuian sur Louis XVII*, OTTO FRIEDRICH. Paris, H. Daragon.

THÉÂTRE. — *Le Père*, pièce en un acte, par JEAN CONTI. Paris, éd. *Dramatica*. — *Justicier!* drame en un acte, par E. MATRAT et JEAN CONTI. Paris, éd. *Dramatica*.

VOYAGES. — *La Sicile*, par ACHILLE SEGARD. (Terres antiques). Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}.

DIVERS. — *Le Crime de la rue des Hirondelles* (affaire Van Calck), par LOUIS FRANCK. Paris, L.-Th. Frank.

PETITE CHRONIQUE

Les chantiers de l'exposition de Bruxelles 1910 sont ouverts au public tous les dimanches et jours fériés, de midi et demi à 5 heures. Le droit d'entrée est fixé à 25 centimes.

Parmi les tableaux faisant partie de la collection du Roi qui vont être dispersés à l'étranger, — ce qui émeut et mécontente vivement la Belgique, — se trouvait une fort belle toile de Van Dyck. Celle-ci échappera heureusement au bannissement qui frappe les autres œuvres de notre école : sur la proposition de la Commission directrice des musées, elle vient d'être acquise au prix de cent cinquante mille francs (c'est donné!) par le gouvernement.

Il vient d'être fondé à Bruxelles, sous le titre de Fédération Professionnelle des Beaux-Arts, une association ayant pour but de veiller aux intérêts généraux des arts plastiques et aux intérêts corporatifs de ceux qui les exercent. Cette association, qui s'interdit formellement toute discussion esthétique ou politique et toute ingérence dans les intérêts particuliers, se compose des représentants des cercles d'art de Bruxelles et du Brabant existant depuis au moins deux ans et comptant plus de vingt membres artistes.

Les cercles ayant adhéré jusqu'à présent aux statuts de la Fédération Professionnelle des Beaux-Arts sont au nombre de treize, à savoir : le Cercle Artistique et Littéraire de Bruxelles, le Cercle des Arts, Sciences et Lettres de Schaerbeek, « Doe stil voort », l'Élan, l'Estampe, les Indépendants, la Libre Esthétique, le Lierre, Pour l'Art, le Sillon, la Société nationale des Aquarellistes, Pastellistes, la Société royale des Beaux-Arts, Vie et Lumière.

Le Comité exécutif, élu pour une période de trois ans, est composé d'un secrétaire, M. Camille Gaspard; d'un trésorier, M. Philippe Wolfers, et de trois commissaires : MM. Paul Du Bois, William Jelley et Robert Sand.

Toutes les demandes d'adhésion et de renseignements doivent être adressées au secrétaire, 20, rue des Coteaux, à Bruxelles; celui-ci se fera un devoir de transmettre au comité de la Fédération les idées et les projets que les artistes auraient à lui soumettre.

Concerts Populaires. — M. Sylvain Dupuis a dès à présent arrêté les dates de ses concerts de la saison prochaine, qui auront lieu respectivement les 24 octobre et 12 décembre 1909, 23 janvier et 13 mars 1910. L'ouvrage avec soli et chœurs auquel M. Dupuis a l'habitude de consacrer un de ses concerts sera cette fois-ci la *Passion selon Saint Jean* de Jean-Sébastien Bach.

Une ponctuation erronée a rendu quelque peu obscure la liste, publiée dans notre dernier numéro, des acquisitions d'œuvres belges faites à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Venise. Rectifions cette nomenclature. Ont été acquis jusqu'ici : l'*Automne*, buste de M. Victor Rousseau, par la Galerie d'Art moderne de Rome; l'*Hiver en Flandre*, pastel de M. R. De Saegher, par le ministre des Affaires étrangères; la *Maison du bonheur*, tableau de M. F. Van Holder, par le Musée municipal d'Udine; *Gens de Mer*, tableau de M. A. Oleffe, par la Société vénitienne de Navigation à vapeur; la *maison de Desdémone* et *Vorcello*, deux eaux-fortes de M^{me} Louise Danse, par la Bibliothèque Laurentienne de Florence; un *Exode de nu*, eau-forte de M. A. Danse et *les Quais*, eau-forte de M. F. Maréchal, par des particuliers.

L'Exposition restant ouverte jusqu'au 31 octobre, il est probable que cette liste devra être complétée ultérieurement.

Le prix des œuvres d'art. — Les dernières ventes de l'hôtel Drouot :

Tableaux modernes. — *Les Baigneuses et la Table garnie*, de Fantin-Latour (respectivement 24,500 et 15,000 francs); *Idylle*, de Corot (20,150 francs); *Vue de Venise et le Port d'Amers* (aquarelle), de Ziem (respectivement 8,000 et 3,500 francs); *Masque de femme* (pastel), de Latour (6,500 francs); *Les Regrets mérités*, par M^{me} Gérard (6,100 francs); *Portrait de Baudelaire*, par Emile Derooy (2,050 francs, acquis par le Musée de Versailles);

Tableaux anciens. — *La Vierge et l'enfant Jésus*, par Lorenzo di Credi (5,680 francs); *Saint Jérôme en méditation*, de l'École de Nuremberg, xv^e siècle (3,000 francs); *Chevaux devant une écurie*, de l'École flamande du xvii^e siècle (1,810 francs.)

Deux grands médaillons représentant les figures allégoriques de *La Justice* et de *La Tempérance*, terre cuite émaillée sortant de l'atelier des della Robbia, ont été vendus 6,100 francs.

Sommaire du numéro du 15 mai de *La Société Nouvelle*. — Suite de l'étude d'Elie Reclus sur le pain, examiné cette fois surtout comme offrande aux morts, aux génies et aux dieux; *L'Hedda Gabler* d'aujourd'hui par M^{me} Constance Smedley; une nouvelle de M. Touny-Léris; suite du roman de *La Chaîne d'Or*, roman de Dominique de Bray; quelques pages de M. Jules de Gaultier sur *Une Métaphysique du phénomène*; un article de M. Louis Piérard sur la mort de Swinburne; des comptes-rendus des derniers salons d'art : « Vie et Lumière » à Bruxelles, « Les Indépendants » à Paris, etc.; la revue des revues par M. Léon Bocquet. Mais le grand intérêt de ce numéro reside dans la publication d'une étude bio et bibliographique de M. Jules Noël sur *Colins* avec un exposé sommaire de sa philosophie.

Le campanile de Venise, qui s'effondra il y a deux ans, est aujourd'hui, dit le *Gil Blas*, presque entièrement reconstruit.

La tour s'élève actuellement à quarante mètres; sauf imprévu, elle sera achevée au mois de novembre. On commencera ensuite la loggia de marbre qui doit la surmonter.

Pendant que la tour s'élève, on reconstruit, dans une des salles du palais des Doges, la loggetta de Sansovino.

Dans sa chute, le campanile a fait le moins de mal possible. Il a laissé intacts les statues, les bas-reliefs et les grilles de bronze, la plupart des colonnes et des chapiteaux de marbre. Les colonnes qui manquent seront remplacées par des colonnes pareilles, tirées des fouilles romaines; on restaure les parties brisées des sculptures avec des marbres pris dans le bloc du chapiteau lui-même, pour éviter toute différence de couleur. La Vierge de terre cuite dorée qu'on vénérât dans la chapelle avait été broyée; des artistes ont eu la patience d'en recueillir et d'en rajuster les quatre mille fragments. Elle est aujourd'hui reconstituée; il ne manque auprès

d'elle que le petit saint Jean, que le désastre a réduit en poussière.

La tour finie, on assure que les yeux des Vénitiens ne pourront la distinguer de l'ancienne; leurs oreilles mêmes y seront trompées. Des anciennes cloches, il ne reste que la plus grande, fondue en 1809; mais, peu de jours avant la catastrophe, le maestro Perosi avait noté leur son pour mettre d'accord avec elles un *Te Deum* qu'on devait chanter dans la basilique. Et le fondeur se flatte de rendre à la nouvelle sonnerie la voix des vieilles cloches de Saint-Marc.

Du *Guide musical* :

Se non e vero... Lorsqu'il fit construire sa villa de Passy, Rossini fit, paraît-il, jeter dans les fondations une médaille de l'empereur Caracalla, en disant : « Dans cinq ou six cents ans, quand les archéologues feront des fouilles ici, ils croiront que les Romains ont passé par Passy, et ils écriront d'interminables mémoires au sujet de cette médaille. Je sème peut-être la graine de deux ou trois membres de l'Académie! »

On vient d'inaugurer à Saint-Petersbourg, dit le *Gil-Blas*, une forme nouvelle d'exposition qu'il ne serait peut-être pas sans intérêt d'adopter au point de vue de la décentralisation artistique. Une société de peintres de la capitale russe a eu l'idée de constituer un Salon à bord d'un bateau, avec les différentes sections de peinture, sculpture, gravure, arts décoratifs, etc. Ce bateau descendra le Volga, s'arrêtant dans les villes et les villages, afin de permettre aux habitants de se familiariser avec les productions des meilleurs maîtres de l'empire du tsar.

Les organisateurs de cette « exposition populaire » n'ont d'autre but que de faire goûter au peuple des joies dont il est privé et de faire son éducation artistique. Des conférences sur les différentes écoles, russes et étrangères, sur la technique des arts, auront lieu, toujours à bord du bateau, en présence des amateurs de bonne volonté.

La croisière accomplie, l'exposition ambulante réintègrera la capitale.

Un jour, à l'Opéra de Pétersbourg, du temps de l'empereur Alexandre III, Hans de Bulow, le célèbre capellmeister allemand, donna une piquante leçon au Tsar. Il conduisait la Neuvième symphonie de Beethoven, lorsque soudain le Tsar et son aide de camp paraissent dans la loge impériale et continuent leur conversation sans s'inquiéter de la musique.

Hans de Bulow s'agite, s'impatiente; enfin, n'y tenant plus, il arrête son orchestre, et à l'aide de camp de l'Empereur qui vient s'informer des causes de l'interruption :

« Vous direz à Sa Majesté que je me suis rappelé que lorsqu'un souverain parle, tout le monde doit se taire .. »

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^T-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle. Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Paroissiens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement : 6 francs. (Étranger 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts, philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement : 5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois. Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration : 2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs. Le numéro : 1 franc.

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Expositions

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)
ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

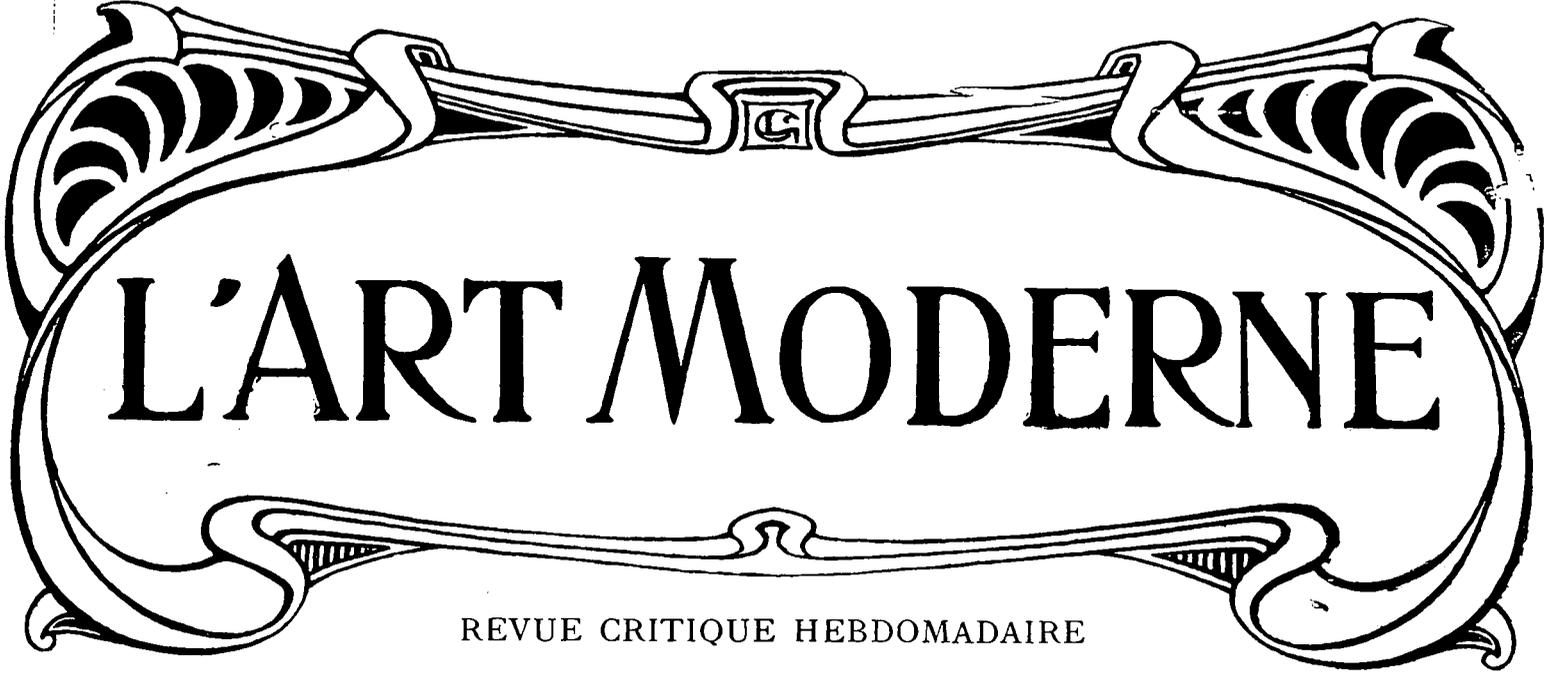
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Salon de Printemps (suite et fin) (GRÉGOIRE LE ROY). — Isaac Albeniz (OCTAVE MAUS). — Le x^e Salon des Aquarellistes (F. H.). — Transpositions (JEAN HOSTIE). — Le Bovarysme du collectionneur (LOUIS PIÉRARD). — La Musique à Louvain (N.). — Accusés de réception. — Nécrologie : *Émile Agniesz*; *Marie-Auguste Massacrie-Durand* (O. M.). — Petite Chronique.

LE SALON DE PRINTEMPS ⁽¹⁾

Il y a, ici, de Montald, une tentative d'évolution considérable, un effort de libération, qui méritait peut-être une meilleure réussite. Car, il faut bien le dire, ses essais manquent d'unité ou de relation entre la façon dont sont traitées les figures et le métier franc et large des accessoires. De là, sans doute, cette absence d'atmosphère et d'enveloppement. Le modèle sort de l'ambiance, la combat, la prime ou y succombe. Je n'en veux pour preuve que son nu. La chair y est amoureusement vue — comme il convient, au reste, qu'elle le soit, car seul celui qui aime le nu voluptueusement le peut rendre dans la plénitude de sa beauté, — mais la main semble avoir trahi l'idée de l'artiste. S'il a rendu ce qu'il a vu, il n'a point assez clairement exprimé ce qu'il a senti. Il a dépouillé le modèle de sa passion, comme il l'a séparé du milieu spécial où sa nudité lui apparut et auquel il avait le devoir de l'appa-

(1) Suite et fin. Voir notre numéro du 23 mai.

rener par l'enveloppement des lumières et des reflets.

Tel quel, l'ensemble est intéressant; plus d'un en pourrait être fier, mais nous pouvons espérer et exiger davantage quand l'auteur s'appelle Montald.

Notre reproche de banalité et de vulgarité ne saurait non plus s'adresser à André Cluysenaar. Son coloris en douceur, tenu dans des gammes discrètes et sobres, tel que l'affectionne plus d'un Anglais, impressionne favorablement et ajoute à l'intimité un peu mélancolique où volontiers il laisse ses modèles s'abandonner à quelque affection familiale. Il a encore le mérite de ne pas laisser au hasard le soin de sa mise en page; il compose et voit le portrait comme un sujet. De là cet intérêt qui rehausse sa distinction sobre et grave.

Que dire de Caro-Delvaile? Le jugement hésite : on craint de se tromper grossièrement. C'est qu'aussi bien il côtoie volontiers l'abîme; et s'il se tient sur la crête c'est grâce à des dons de peintre vraiment prodigieux.

Il est certain que l'intellectualité de son art n'est guère élevée; il frôle l'anecdote et la grivoiserie; on est pris de mécontentement devant ses nus trop lascifs. Par contre, son coloris est merveilleux; ses carnations sont vraies et veloutées; nul mieux que lui ne fait éclore les rouges et les ors des tonalités chaudes et l'on se demande quel définitif chef-d'œuvre il n'eût pas créé s'il eût simplement transposé en un autre monde, un monde de rêve, par exemple, en terre païenne peut-être, des figures identiques.

Ils forment donc encore le grand nombre ceux qui — parmi les réalistes — se complaisent essentiellement

à restituer les êtres et les choses au moment où ils se présentent à leurs yeux sous des couleurs nettes et intrinsèquement belles.

Mais, à côté d'eux, se développe un essaim de peintres qui, tout en demeurant fervents de la vérité, la considèrent moins dans sa matière qu'à travers le prisme des jeux de la lumière et du jour. L'intérêt de la couleur le cède à l'intérêt des notations subtiles de l'heure et de l'atmosphère; la vibration des rayons solaires, surtout, les captive.

Ils se nomment alors Théo Van Rysselberghe, Heymans, A. Patterson, et sont la joie des yeux, l'hymne de la nature claire et joyeuse.

Tout à côté, dans un chemin parallèle, quoique bien différent, et qui mène au même but impressionniste, Lucien Simon, que son envoi classe au rang des maîtres et dont le *Goûter* est le triomphe du Salon; Marcel Jefferys, presque un inconnu mais dont nul ne conteste plus l'avenir.

Enfin, entre ces deux tendances, quelques natures moins inquiètes qui participent également des naturalistes et des impressionnistes, tels qu'Henri Thomas et Frans Smeers.

Voilà, pensons-nous, ceux qui forment le contingent, toujours le plus nombreux, des partisans de la vision directe. L'œil demeure leur grand maître et, seule, leur personnalité tempère l'uniformité apparente de la vérité objective.

Quant aux autres, — que ce soit, comme pour René Piot, la fantaisie d'un rêve; pour de Saedeleer et de Gouve de Nuncques, la simple nature; pour Eugène Smits et Delaunois la découverte d'un monde idéal ou d'un milieu spécial, — c'est par leur excessive personnalité qu'ils prévalent.

Le critérium du jugement ne saurait plus être la vérité; il en résulte que toute discussion doit cesser. On n'a plus qu'à se laisser impressionner; ce ne sont plus les sens qui sont appelés à réagir, mais l'esprit; et que la naïveté voulue des uns soit le suprême degré de l'habileté ou que le métier des autres s'annule dans l'in vraisemblable, qu'importe? La sensation est-elle produite, la vision ou l'hallucination émeut-elle, c'est que l'artiste a triomphé, qu'il a fait œuvre d'art; et œuvre d'art d'autant plus méritoire qu'elle est ardue, ingrate, et qu'il sera toujours et malgré tout une voix dans le désert de l'incompréhension générale.

Il ne faudrait cependant point négliger les essais extrêmement curieux de trois vénitiens : Fragiaco, Scattola et Zanetti. Leur art se tient à l'écart de toute école. S'ils sont fervents de la belle couleur, ils le sont différemment des nôtres, car la vérité les laisse indifférents autant que les subtilités d'une impression. Évoquent-ils un monde mystérieux ou simplement ingénu? Non plus. Leur art s'apparente plutôt à la beauté

imprévue et décorative des chatoiements, des flammées, à l'intérêt que suscitent certains voisinages, rencontres ou oppositions des couleurs. Quoi qu'il en soit, on ne saurait rester indifférent et leurs essais valaient d'être tentés. S'il fallait assigner des origines à leur vision, peut-être les trouverait-on dans les tonalités merveilleuses que prennent en Italie les bleus, les blancs, les rouges et les verts de l'océan, des marbres, des couchants et des jardins somptueux de Venise.

Aux dessins et gravures, c'est toujours l'inépuisable et grandiose imagination de Frank Brangwyn qui domine. Brangwyn est le géant de l'eau-forte, et sa taille est de celles qui écrasent si l'on n'a point d'autres qualités à lui opposer.

Marc-Henry Meunier, par exemple, grâce à sa discrète onction, à son souci de la ligne synthétique et à son métier robuste, est celui qui souffre le moins de la turbulence de son glorieux voisin. Il est, lui, tout l'opposé d'un turbulent; si parfois il délaisse sa tristesse native et tranquille pour remarquer le drame de la nature, il en fera tenir tout le sujet dans un nuage de rafale ou dans l'aspect sinistre d'un chemin défoncé. La personnalité de cet artiste se définit de jour en jour et son œuvre est de celles qu'il faudra suivre dans son cours.

La sculpture, art sévère, art ingrat, sera toujours l'enfant repoussé des expositions. Pour elle, point de moyenne valeur; l'artiste y est écrasé s'il n'y domine; il ne peut, comme ailleurs, se racheter, un don ne supplantant point au défaut d'un autre; sous peine de se perdre dans la foule, le sculpteur doit être fort et grand. S'il s'égare et qu'il soit parmi les puissants, son œuvre ne sera point inaperçue car les fautes n'en sauraient être banales, n'étant généralement que l'exagération criarde des qualités.

Je tiens l'*Adduction du Bouc* pour telle. Le sujet en était tentant : un homme mène, à la force de ses mains dont l'une tient la corne et l'autre plie l'échine, un bouc destiné à quelque sacrifice. Il y avait là ce qu'il faut pour faire œuvre de statuaire : ce quelque chose de classique et de païen qui sied à l'art du sculpteur. Mais était-ce bien la peine d'appeler à la rescousse l'hercule légendaire, les muscles noueux, les épaules farnésiennes larges d'une aune pour dompter un bouc? C'était sacrifier volontairement un excellent élément de beauté et d'élégance : la beauté noble, svelte et harmonieuse de l'adolescent bien proportionné.

C'est un moyen facile, me semble-t-il, d'exprimer le sentiment de la force que d'y faire servir, — conventionnellement, il faut l'avouer, — l'anatomie de l'hercule, en somme anormale et d'une beauté plastique inférieure. Au reste, c'est un moyen prévu, attendu, le premier qui se présente à la pensée, et c'est précisément par l'inattendu et le caractère nouveau de la présentation d'un

groupe que les vrais statuaires nous ont prouvé leur maîtrise.

C'est aussi pourquoi les *Tigres* de J. de Lalaing ne nous disent rien, tandis que nous nous agenouillons devant le sentiment profond, presque religieux de douceur et de simplicité, de cette *Jeune fille se coiffant* de Bartholomé et devant la ferveur ou la noble passion des œuvres de Victor Rousseau.

Où réside le secret de beauté de ces deux artistes ? Apparemment dans la réserve et la simplicité imprévues de leurs moyens. Adeptes d'un art essentiellement matériel, ils semblent se vouer à en effacer, autant que possible, toute apparence de matérialité.

Je n'ai pas eu l'intention de faire de ces notes le palmarès du Salon ; j'ai seulement essayé de démêler, entre tant d'efforts opposés, le caractère des principales tendances et je n'ai cité de noms que pour autant qu'ils me parussent en évoquer la physionomie.

GRÉGOIRE LE ROY

ISAAC ALBENIZ

Albeniz est mort. Tous ceux qui ont connu cet artiste prime-sautier, délicat, ce compositeur exquis et ce pianiste délicieux, ressentiront douleureusement la détresse de ces trois mots. Tant de vie l'animait ; tant de bonté, de générosité, de cordiale exubérance s'épandaient de son cœur affectueux ! La musique, c'était le reflet de son âme aimante, demeurée ingénue à travers les cahots de l'existence, et si droite, et si loyale, et si sensible, et si ouverte à toutes les sensations de la nature !

Il avait écrit dans sa jeunesse d'innombrables œuvres pour le piano, pour le chant, des partitions d'orchestre, des pièces lyriques, pêle-mêle, avec fougue, emporté par son tempérament méridional qui voyait la vie en chansons et en sourires. Il fut un pianiste célèbre, élevé à la sévère discipline de Louis Brassin au conservatoire de Bruxelles, condisciple d'Arthur De Greef qu'il battit supérieurement au concours, comme en se jouant, après avoir donné l'illusion d'un élève noceur, fétard et insouciant destiné aux pires échecs. Il courut les Amériques, qu'il éblouit de sa virtuosité, de son humour malicieux, de ses réparties et de ses prodigalités.

Puis vint l'âge mûr, et avec la maturité la réflexion, le souci de l'œuvre sérieuse, l'enthousiasme pour cette renaissance musicale qui porte actuellement de si beaux fruits. Après douze ou quinze ans de vagabondage éperdu, d'aventures singulières, Albeniz nous revint à l'improviste, transformé, studieux, reniant son passé frivole et travaillant la composition avec une ardeur que la mort seule put interrompre. Il avait connu Vincent d'Indy, et l'influence de cette haute personnalité fut pour lui décisive.

Pendant plusieurs années il dirigea avec un dévouement et un désintéressement inlassables la classe de piano à la *Schola Cantorum*. Une indisposition grave de sa femme, qui l'éloigna de Paris, le força de quitter son poste, mais désormais sa voie était tracée. Il resta profondément attaché au maître qui l'avait ramené

à la grande tradition musicale, ainsi qu'à l'école où cette tradition est enseignée.

A Londres, qu'il habita pendant quelques années, un écrivain connu, M. Coutts, le chargea d'écrire la musique d'une trilogie sur Merlin l'Enchanteur dont il était l'auteur. Travail considérable, qui devait absorber longtemps toute l'activité créatrice d'Albeniz. Il s'installa à Auteuil et se mit courageusement à l'œuvre.

Lorsqu'on joua au théâtre de la Monnaie cette charmante partition de jeunesse, *Pepita*, qui n'obtint pas de notre public le succès que lui avaient valu en Espagne sa pétulante gaité et sa fraîcheur mélodique, le musicien donna, dans un cercle restreint d'amis, une audition de la première partie de son drame cyclique, et cette lecture fit présager une œuvre forte, de large envergure, pleine de noblesse et d'éclat. Une deuxième partition, *Lancelot*, devait suivre. A quelle page la mort en a-t-elle arrêté la composition ?

Si cette épopée lyrique demeure malheureusement inachevée, il n'en n'est pas de même des tableaux pittoresques qu'écrivit Albeniz à la gloire de l'Espagne, son pays natal. Les quatre recueils de pièces pour piano réunies sous le titre *Iberia* ont paru, et ces douze morceaux descriptifs, dans lesquels Albeniz a mis le meilleur de lui-même, la spontanéité et la pureté de son inspiration, la sensibilité de son cœur, la chaleur d'un tempérament dont la verve railleuse évoque parfois le souvenir d'Emmanuel Chabrier, caractérisent mieux que tout autre sa personnalité.

Déjà M^{me} Blanche Selva, dont le prosélytisme ne s'emploie qu'en faveur des œuvres vraiment hautes et belles, les a propagées à Paris et à Bruxelles, et sans doute se répandraient-elles rapidement, n'était leur extrême difficulté d'interprétation.

Un poème orchestral exubérant d'entrain et de joie, *Cataloña*, qu'Albeniz dirigea lui-même à Bruxelles lors de son dernier séjour, précise, de même, la nature d'un talent original qui s'exprime par des moyens personnels sans qu'on y puisse relever d'influences ou de souvenirs.

Toute cette joie s'est éteinte. Atteint d'une maladie des reins qui le mina lentement, avec des alternatives d'espoirs et de menaces, Albeniz a succombé le 19 mai à Cambo, où il s'était, sur le conseil des médecins, fait transporter il y a quelques semaines. Il repose désormais aux environs de Barcelone, dans un village dont il aimait goûter chaque année la paix agreste, en ce pays catalan qu'il chanta avec amour et qui lui dicta ses pages les plus belles.

OCTAVE MAUS

Le X^e Salon des Aquarellistes.

Pour célébrer l'achèvement de son deuxième lustre, la Société nationale des Aquarellistes et Pastellistes eût pu faire mieux que de rehausser son exposition par un choix d'œuvres d'artistes étrangers. Certes, les aquarelles et les pastels qui constituent l'envoi d'artistes tels que Besnard, Le Sidaner, Gaston Latouche, Ménard, Lévy-Dhurmer, sont bien faits pour donner au Salon une tenue intéressante, mais il eût été bienséant et de bon goût d'opposer à ces invités illustres des noms de chez nous qui eussent donné une meilleure idée de notre art. Or, les meilleurs de nos artistes de l'aquarelle et du pastel sont absents aux

Aquarellistes de cette année; plusieurs d'entre eux même, qui furent des familiers des précédentes expositions du Cerele, ne figurent pas au catalogue.

Malgré cela, l'exposition est bien fournie, abondante, mais rares sont les œuvres de quelque intérêt. On y retrouve tous les sujets poncifs du genre. Si les dimensions des pages exposées deviennent de plus en plus respectables, leur mérite n'y gagne guère et l'on est étonné de voir tant de virtuosité au service de si peu d'invention. Parmi les meilleurs envois étrangers, citons les curieux portraits au patel de Léandre; quatre bonnes pages de Le Sidaner; de Besnard, un joli nu nacré et nuancé; des Guirand de Scévola fort séduisants.

Les dessins pleins de caractère, nerveux, de M. Hansen-Wérup, tel le *Jardinnet campagnard*, sont dignes de remarque. J'ai fort goûté aussi les fines notations de M. Lucien Frank, les pastels concentrés de M. René Gevers.

F. H.

TRANSPOSITIONS

« L'idée de trouver dans un tableau le sujet d'un poème en prose est excellente. Nos littératures modernes lui doivent beaucoup de leurs meilleures pages. A une époque très laide mais aussi très intelligente, les arts au lieu de s'inspirer directement de la vie s'empruntent les uns aux autres. »

OSCAR WILDE, *Intentions*.
(Traduction de Hugues Rebell.)

BONNARD

L'Eau de Cologne.

Voici qu'en une chambre de bain, close aux regards du dehors par un rideau de discrète guipure blanche, une femme s'enivre au parfum frais et alcoolique de l'eau de Cologne. Les murs tapissés d'ocre se reflètent sur sa croupe et ses épaules. La poitrine gonflée d'air parfumé s'éclabousse de la lumière laiteuse que filtre la guipure, et les membres convulsés se tendent sous la caresse suprême de l'odorat.

Mme la comtesse R. Festetics de Tolna.

Qu'exprime ce sourire? Dans un décor de cendre violacée elle est assise, le menton appuyé sur la paume de la main. Écrin d'un sourire autour de lèvres en croissant. Les sourcils relevés sont deux arcs-boutants. Tout le mauve assourdi que dégage les meubles et les tentures se déverse sur son visage grisaille. Yeux bleus qui me fixent de leurs prunelles d'où le mystère émane... Pourquoi me fixent-ils? Me dévoreront-ils comme ils absorbent, ces yeux phosphoriques, les tons d'orage d'où leur éclair surgit? Je ne me laisserai pas magnétiser malgré moi. Je reviendrai trois fois, et peut-être davantage, vers leur énigme. Je veux revenir et je relirai ce soir les *Diaboliques*.

Madame Alfred Edwards en sa bergère encadrée de moulures rococo rêve... Sa bouche menue minaud. Nez volontaire. Je vais essayer une grande révérence.

ODILON REDON.

Fleurs de décoration, fleurs exquis libérées de la syntaxe éditée par les amis de la nature! Feuilles de bégonias nées du terreau capiteux de la fantaisie, châtons de saule ou de peuplier, — qu'importe? —, nymphées qui flotez sur l'éther de la pensée, et vous, fleurs mystérieuses, fleurs inouïes, cercles concentriques rouges et bleus, délivrez-nous, saintes fleurs, par votre grâce et votre intercession, des violettes modestes et des vertueuses roses — roses roses, blanches et jaune-thé!

PAUL SIGNAC.

DEUX MOSAÏQUES :

I. Constantinople; les caïques.

Étendards roses, jaunes et verts au centre de la toile : ce sont les voiles des caïques groupées en faisceau. A l'arrière-plan, le minaret de la mosquée dont la coupole protectrice surplombe les maisons ombreuses des croyants.

II. Venise; matin.

Vision d'onix et de jade. Lagune striée de vagues parallèles ouvrant ses sillons au vol régulier des gondoles. Au fond, regardez s'étendre le décor prestigieux d'un amas d'espars et de voiles : focs et clins focs sur des beauprés en espadon; vergues d'où pendent les voiles carrées des bricks et des trois-mâts; cornes contrecarrant de leur profil diagonal l'ascension verticale des mâts de perroquet; voiles auriques et pavillons multiformes.

THÉO VAN RYSSELBERGHE

Portrait de Madame V. R.

De quart devant la glace qui complète son portrait, Madame V. R. apparaît avec un profil juvénile et de joyeux cheveux blancs. Le pointillé rouge et vert de la tenture nous invite à reculer jusqu'à ce que la fusion de ces deux teintes s'opère. Et c'est alors que les cheveux verdis d'ombre et rosés de lumière couronnent à souhait la nuque où le plein jour projette l'or ardent d'un midi ensoleillé.

Portrait d'Émile Verhaeren.

A sa table de travail, au-dessus de laquelle il se penche, Verhaeren est assis. La grande moustache nordique ne dissimule qu'imparfaitement l'amertume de la bouche. Par à travers le pince-nez le regard darde oblique et de grands plis concentriques rayonnent vers la jointure des arcades sourcilières.

LÉON DETROY

Voici des courges et des melons, des courges aux profils masculins, courges pleines de sève volontaire et de tension. Voici des melons sphériques et charnus, des melons aux senteurs fades, qui s'étalent. Et voici des oranges, boules vermeilles artistement groupées et réparties au bout de branches inclinées sur un fond mauve clair.

VUILLARD

Portrait de M. Arthur Fontaine

Une figure souriante est éclairée par la lumière chaude d'une lampe de travail amicale et concentrée. Autour d'elle, le désordre d'un cabinet moelleux et encombré. Le front que la lampe laisse dans l'ombre se teinte de rose et de violet. L'œil émergeant d'un grand incunable rapporte du passé profond une perle dont l'orient fait sourire de joie la lèvre enfantine et tendre du lecteur.

ÉMILE CLAUS

Rosée

Ce sont les graminées charnues des prés au bord de l'eau. La Rosée s'y repose derrière une courtine de grands arbres. Elle sommeille encore. Le brouillard clôt l'horizon mauve et brun sur lequel se découpe le décor fouillé de la ramure. Mais là-bas, tout au fond, le soleil invisible a poursuivi son ascension subreptice. Et le voici qui surgit au-dessus du brouillard. La lutte s'engage autour du lit moelleux. Les rayons d'or frappent le ramage vert du rideau d'arbres qui s'étend à contre-jour.

La Rosée paresseuse sommeille toujours dans la fraîcheur épaisse de l'ombre. Mais il est temps que son sommeil prenne fin; par une fente de la courtine, la lumière inonde le pré. L'herbe émeraude se teinte de cadmium. C'est le jour. Et par la voie triomphale que sa dorure trace vers la rivière proche, une bande de canards dégringole en dodelinant.

La Rosée s'étire et sa couche apparaît toute tapissée d'une manne blanche qui tout à l'heure se transformera en encens.

AUGUSTE RENOIR

Madame Alfred Edwards.

La grande dame devant laquelle ma révérence s'inclina tout à l'heure a daigné depuis quitter sa bergère pour poser, et la voici telle que la peignit le pinceau fantaisiste d'Auguste Renoir. Des conques de cheveux lustrés imitent la dureté soyeuse du bois de Teck. Oh! Que ces yeux un peu bridés luisent entre les paupières! La nacre des chairs s'encadre de vieux rose. Une couverture précieuse faite de peaux de pigeons poignardés sert de litière au chien rêveur. La main de sa maîtresse palpe voluptueusement la peau lâche et soyeuse de son cou. Un peu de sang d'une de ces petites gorges d'oiseaux immolés a servi à teindre les lèvres de la belle Cochinchinoise.

JEAN VAN DEN EECKHOUDT

est un admirateur de Léon Detroy, dont il possède les prédis melons et courges, ainsi que des pastèques. Mais combien belge se révèle le tempérament du peintre de *Chou et tomates!* Le chou truculent et vineux éclaire les tomates luisantes de reflets rouges. Harmonie ardente de sang et d'or.

RICHARD BURGSTHAL

Voici les aquarelles illustratives de *Salammô*. La « Galère d'Hamilcar » est toute de volonté tendue. Son étrave laboure la grande houle monotone. Au ciel glissent des nuages roses. Deux

paquets de rames posent sur l'onde l'effort de mille galériens. Trois cornes croisées retiennent ouvertes au vent large l'outre triple des voiles auriques. La guivrelle, de fer forgé qu'on a recouvert de minium afin de la mieux protéger contre la rouille, accrochée — enseigne sanglante — sous le beau-pré, galope. Oh! les tricoteurs implacables de ses jarrets de métal!

JEAN HOSTIE

Le Bovarysme du Collectionneur.

A MON AMI M. JULES DE GAULTIER.

« On entend par Bovarysme la faculté départie à l'homme de se concevoir autrement qu'il n'est (1). » Ainsi, M. le baron van Scheldewindeke se croyait un grand collectionneur, le Pierpont Morgan, le duc de Norfolk ou l'Edmond de Rothschild de la petite ville flamande où il résidait. Ce brave homme partageait ses instants entre la bataille de Steenkerque à laquelle il avait consacré déjà un volume de méditations enflammées et illustrées par la photographie, son OEuvre de la *Retraite des valets de pied, des cuisinières et des dames de compagnie*, où se complaisait sa « philanthropie », et ses tableaux de maîtres.

Ses chers tableaux! Autant de trésors inestimables qu'il avait découverts et achetés à des prix dérisoires en des boutiques de brocanteurs ou des maisons paysannes. (Pourquoi de telles bonnes fortunes n'échoieraient-elle pas aussi bien à de zélés barons, priant Dieu et les saints chaque matin, qu'au premier pouilleux venu?). Les toiles du baron étaient visibles le dimanche, de dix heures à midi, dans sa maison du quai des Trois Escabels. Mais seuls, pendant vingt ans, quelques touristes, venant du Béguinage proche, soucieux d'épuiser le répertoire des curiosités de leur guide, avaient tenu à bénéficier de cette tolérance. Un vieux serviteur ébahi les avait menés au bout de la grande cour où l'herbe pointait entre les pavés, à la porte basse qui s'ornait d'une plaque de zinc où se lisaient, frappés au poinçon comme, sur les charrettes, les adresses de laitiers, ces mots alléchants et mystérieux :

*Musée du Baron van Scheldewindeke
Toiles de génies.*

Un jour pourtant, l'attention du grand public et des artistes fut forcée. Voici comment. Plusieurs fois, le baron avait tenté de s'introduire, au chef-lieu, dans la Commission du Musée. Hélas! l'administration de la ville était aux mains d'infâmes parpaillots qui ne lui pardonnaient point ses mœurs très chrétiennes.

A son cinquième échec, pris de mâle rage, il résolut de se venger. Il imagina d'abord d'organiser des visites dominicales au Musée pour les jeunes gens d'un patronage qu'il dirigeait. Il les groupait devant telle toile de Rubens ou telle récente acquisition et, retenant les passants par le prestige de sa voix sonore, de son maintien et de son ample barbe, proclamait que l'œuvre était fautive ou simplement infecte. Toute la ville en rit. Il fallait trouver mieux. « Ah! je leur en montrerai des Rubens, des Rembrandt, des Raphaël, des Velasquez! Je leur montrerai les miens »,

(1) *Le Bovarysme, la psychologie dans l'œuvre de Flaubert* par J. DE GAULTIER, Paris, 1892. (*Genèse de la conception du Bovarysme*).

Il dit, et comme une exposition des *Cinquante femmes* venait d'être ouverte à Paris, « à l'instar », il décida de donner ce nom à son exposition, encore qu'on dût y voir de nombreux portraits d'hommes. On vit ainsi aux cimaises du vieux Cercle royal artistique, littéraire et militaire une magnifique collection de tiaras : un portrait de cavalier — vivant — d'un vert de cadavre signé Rembrandt van Ryn, des Rubens terreux, de bonnes copies du Corrège, du Tintoret, de Velasquez, de Raphaël; des Holbein et des van Eyck fabriqués à Montmartre ou à Saint-Josse-ten-Noode. On vit même quelques bonnes toiles de petits maîtres flamands ou de l'école romantique.

J'allai voir ces merveilles, me défendant bien contre la religion du nom, me répétant qu'un beau tableau est un beau tableau, qu'il soit signé Paolo Vecelli ou Dujardin-Beaumetz, et qu'il importe assez peu, ma foi, que *King Lear* soit l'œuvre de William Shakespeare ou de Roger Manners, Count of Rutland. Le baron était là, pérorant devant ses toiles pour quelques bigotes ahuries : « Je vais vous raconter l'histoire de ce Bernardo Luini. » J'entendis la stupide et classique histoire du bon fureteur découvrant tout-à-coup, dans le bric-à-brac d'un antiquaire, sous une vénérable couche de poussière, la perle rare : « C'était un Bernardo Luini ! Je l'ai payé cinquante francs. Voyez maintenant ce Titien ; le Musée des Offices en possède une réplique... »

Tant de confiance me désarma. J'admirai une fois de plus sinon la splendeur de Rubens, le tragique de Rembrandt, la profondeur de Léonard de Vinci, du moins la puissance de cet éternel stimulant des hommes qui a nom l'Illusion. LOUIS PIÉRARD

LA MUSIQUE A LOUVAIN

Parmi les fêtes données à Louvain pour célébrer le jubilé de l'Université de cette ville, signalons le festival musical donné les 10 et 11 mai et dont le succès dépassa toute attente. La première journée, consacrée à une audition en flamand de la *Katarina* de M. Edgar Tinel, réunit au programme les noms de M^{mes} Croiza et Bourgeois, de MM. Petit, Steurbaut, De Vos, Van Kuyck, Bicquet, Ruelens et Vander Heyden. Exécution excellente de la part des solistes, des chœurs et de l'orchestre sous la direction énergique et souple de M. Léon Du Bois. Mais l'œuvre, faut-il le dire, parait, lorsqu'elle est dépouillée du prestige des décors et de la mise en scène, plus vide encore et plus monotone qu'au théâtre. M^{me} Croiza la défendit avec un talent, une conviction, une beauté de voix et de sentiment au-dessus de tout éloge.

Le second programme débutait par trois pièces symphoniques : l'ouverture de *l'Enfance de Roland* (E. Mathieu), le *Cortège héroïque* de V. Vreuls et la *Fantaisie* de J. Jongen sur deux Noël wallons, qui toutes trois furent très bien accueillies ; dans la seconde partie, on applaudit le prologue et quatre des admirables *Béatitudes* de César Franck (3^{me}, 4^{me}, 5^{me} et 8^{me}), fort bien interprétées par M^{lles} Delfortrie, Rollet et Mauroy, par MM. Lheureux, Bourbon et Dils, par les chœurs mixtes des Concerts Durant et l'orchestre des Concerts Ysaye dirigé par M. J. Jongen. Celui-ci s'est révélé chef d'orchestre précis, soigneux, attentif, sachant détailler une œuvre sans en briser la grande ligne et parfaitement familiarisé avec le style des œuvres qu'il conduit.

Solistes et chefs d'orchestre furent vivement acclamés et félicités.

N.

NÉCROLOGIE

Émile Agniez.

La mort de M. Émile Agniez, professeur au Conservatoire de Bruxelles, qu'une congestion cérébrale vient d'enlever brusquement, a eu de toutes parts un écho douloureux.

Émile Agniez était un musicien distingué qui contribua efficacement, depuis près de trente ans, au développement du goût musical en Belgique. Altiste, il fonda en 1881, avec Gustave Kefer, le violoniste Baudot et le violoncelliste Liégeois, un quatuor « piano et archets » qui propagea dans les concerts, les salons, les ateliers d'artistes, l'amour des œuvres classiques.

Il remplaça ensuite Léon Jehin au pupitre de second violon du Quatuor du Conservatoire, dont les autres membres étaient MM. Alex. Cornélis, Gangler et Ed. Jacobs. On le trouva, depuis lors, mêlé de près à la vie musicale bruxelloise, prenant part comme soliste ou comme quartettiste, parfois comme chef d'orchestre (il dirigea entre autres pendant plusieurs années le *Cercle symphonique*, formé d'amateurs), à une foule de concerts.

C'est en qualité de chef d'orchestre qu'il fut appelé en Russie, où il dirigea à plusieurs reprises les concerts symphoniques de Pavlosk. Mais l'altiste triompha en Italie où il conquit tous les suffrages par le sentiment et le style avec lequel il jouait de la viole d'amour. Il eut, en Allemagne, l'honneur de faire partie pendant quelque temps du célèbre Quatuor Joachim.

Nommé en 1891 professeur de la classe d'ensemble instrumental du Conservatoire, il se consacra presque exclusivement à l'enseignement. Les élèves qu'il a formés sont nombreux, et il convient de signaler parmi eux M^{me} la princesse Élisabeth de Belgique, qui lui demanda des conseils à son arrivée en Belgique.

Agniez avait étudié la composition sous la direction de Ferdinand Kufferath, de Gevaert et de Peter Benoit. On lui doit une pantomime, *Pierrot trahi*, représentée avec succès au théâtre des Galeries, plusieurs ballets, dont l'un, *Zanetta*, reçut à la Monnaie un accueil flatteur, des chœurs pour voix d'enfants, des cantates, des mélodies, des études et pièces pour violon, pour viole d'amour, etc., qui, sans avoir une très haute valeur, n'en affirment pas moins du goût et du savoir.

L'artiste sera universellement regretté car il était bon, simple et droit.

Marie-Auguste Massacrie-Durand.

L'éditeur A. Durand, chevalier de la Légion d'honneur, président honoraire du Syndicat des éditeurs de musique, est mort à Paris le 31 mai dans sa soixante-dix-neuvième année. Par sa courtoisie et la cordialité de son accueil, M. Durand s'était acquis d'universelles sympathies. Excellent musicien, sachant découvrir les talents originaux avant que le public les ait consacrés, il fut pour beaucoup de compositeurs ce que son homonyme Durand-Ruel fut pour les peintres auxquels il se voua.

Parmi les musiciens dont il édita et propagea les œuvres figurent, en première ligne, Camille Saint-Saëns, Vincent d'Indy, Claude Debussy, Paul Dukas, Maurice Ravel, Albert Roussel, Joseph et Léon Jongen, etc. On lui doit maintes initiatives intéressantes, notamment l'édition complète de l'œuvre de Rameau, la Bibliothèque des classiques français, la publication en format de poche des partitions d'orchestre de l'école moderne, etc.

Nous présentons à M. Jacques Durand, son fils, depuis longtemps associé aux travaux du défunt, l'expression de nos condoléances et de nos regrets.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes :

SALON DE PRINTEMPS (Palais du Cinquantenaire). Clôture le 13.
Au Musée moderne, exposition annuelle de la Société nationale d'Aquarellistes et de Pastellistes. Clôture demain, lundi.

Les délégués du Commissariat général du Gouvernement et du Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles ont reçu à Berlin, où ils ont eu plusieurs entretiens avec les autorités de l'Empire, un accueil cordial et chaleureux. L'Empereur leur a personnellement exprimé l'intérêt qu'il porte à l'Exposition et les vœux qu'il forme pour sa réussite. De toutes parts les demandes d'emplacement affluent et le Comité exécutif devra mettre à la disposition de l'Allemagne une superficie supplémentaire de 8,000 mètres carrés, ce qui portera à plus de 40,000 mètres carrés la superficie totale de la section allemande.

MM. Kufferath et Guidé se sont rendus la semaine dernière à Paris pour assister aux représentations d'*Ivan le Terrible (la Pskovitaine)* données au Châtelet par les troupes réunies des théâtres impériaux de Saint-Petersbourg et de Moscou. Des pourparlers sont engagés pour monter l'œuvre à Bruxelles l'an prochain. Ces messieurs repartent aujourd'hui et assisteront aux nouveaux spectacles que préparent les artistes russes.

Il est décidé que le théâtre de la Monnaie reprendra, au cours de la même campagne, *Ariane et Barbe-Bleue*, de M. Paul Dukas, ajournée par suite du deuil qui vient de frapper la principale interprète, M^{me} Claire Friche, et *Fervaal* de M. Vincent d'Indy, qui sera chanté par M^{me} Croiza, MM. Verdier, Bourbon et Laffite.

A l'occasion du soixante-quinzième anniversaire de l'Université de Bruxelles, le Comité officiel des fêtes s'occupe de réunir tous les documents de valeur artistique intéressant l'histoire de l'Université : portraits de professeurs ou d'administrateurs de l'Université (peintures, gravures, lithographies, sculptures, médailles, etc.); vues des anciens locaux de l'Université, journaux universitaires, caricatures, souvenirs divers.

Les personnes qui auraient en leur possession des documents de ce genre ou qui en connaîtraient l'existence sont instamment priées de les signaler le plus tôt possible à M. Jean De Mot, secrétaire du Comité, avenue Michel-Ange, 30, Bruxelles.

Vente publique, au profit des victimes de Sicile-Calabre, des œuvres d'art reproduites dans l'album de *la Belgique artistique et littéraire*.

La vente n'aura pas fait la joie des collaborateurs occasionnels de cette revue, et les artistes pourront se demander s'il ne serait pas plus profitable de faire la charité comme tout le monde, en espèces, plutôt que d'exposer leurs œuvres à la dépréciation.

Malgré l'appoint de quelques « morceaux de choix » dont une personne charitable avait discrètement corsé la vente, le public ne s'est guère emballé. Trois francs pour un dessin de Khnopff, deux pour un Delaunois; un dessin de Claus ne trouva point amateur à 10 francs!... A ce prix, qui voudrait se priver d'une petite galerie?

Aussi bien ce n'était pas à ses collaborateurs que *la Belgique artistique et littéraire* se proposait de faire la charité; ils n'ont donc pas à se plaindre de ce qui leur arrive.

Signalons l'heureuse initiative que prend M. Jules Fonson en éditant, pour contribuer au développement de l'art du médailleur en Belgique, une série de médailles consacrées aux morts illustres du pays. Celle du Dr Kufferath, confiée au sculpteur Devreese, ouvrira la série. Sont également en cours d'exécution les effigies de F.-A. Gevaert, par Ch. Samuel, et de Max Waller, par Godefroid Devreese.

Le piédestal du monument Julien Dillens vient d'être placé dans l'un des jardins de la place de l'Industrie à Bruxelles.

Ce piédestal, en marbre blanc, est, dit le *Petit Bleu*, conçu dans le style de la Renaissance flamande qu'affectionnait particulièrement Dillens. Sur la face antérieure est sculpté un beau médaillon-portrait du statuaire disparu, œuvre filiale de M. Jules Lagae.

Nous avons dit que le Comité du monument Dillens avait eu l'idée louable de commémorer l'œuvre de Julien Dillens en faisant exécuter une de ses œuvres. C'est en effet la *Renommée* modelée par Dillens et offerte à l'architecte Jamaer qui, reproduite à une échelle plus grande, couronnera le monument.

On avait dit, ces derniers temps, que d'importantes et artistiques peintures à fresque venaient d'être découvertes à l'église Notre-Dame, à Anvers. La *Métropole* nous apprend qu'il ne s'agit nullement d'une découverte nouvelle et que depuis longtemps on savait que l'église entière avait été polichromée, notamment en 1389. A différentes époques, des restaurations plus ou moins heureuses en ont été faites. C'est en 1645 que les marguilliers firent blanchir à la chaux tous les murs intérieurs de l'édifice. A différentes époques, notamment lors des travaux de réparations aux chapelles absidiales en 1869, puis, en 1897, différentes parties de la peinture furent mises au jour sous la chaux qui s'écaillait. Mais rien de nouveau n'a été découvert dans ces derniers temps.

L'Art flamand et hollandais vient de consacrer une édition spéciale à Jef Lambeaux, à l'occasion de l'exposition de ses œuvres à Anvers. C'est un superbe numéro, illustré d'une vingtaine de reproductions dans le texte et hors-texte des principales œuvres du maître. M. Herman Teirlinck a fait le commentaire de celles-ci dans une étude impartiale où l'artiste est décrit avec ses qualités et ses défauts.

A son prochain concert, fixé au 15 juin, le cercle *Piano et Archets* de Liège fera entendre au Palais des Beaux-Arts la Suite basque de Ch. Bordes, l'air de *Hulda* (C. Franck), le Quatuor et la Fantaisie pour flûte de G. Fauré, ainsi que trois mélodies de M. Maurice Jaspar.

Aux élections qui ont eu lieu la semaine dernière à l'Académie française, M. Marcel Prévost, l'auteur des *Demi-Vierges*, des *Lettres de femmes*, de *la Confession d'un amant*, de *Jardin secret*, etc. a été élu par 18 voix sur 32 votants en remplacement de Victorien Sardou. M. Prévost est âgé de quarante-sept ans.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez MM. A. DURAND ET FILS, éditeurs,
4, place de la Madeleine, Paris.

FERRUCIO BUSONI. — **Nuit de Noël**, esquisse pour le piano. — *Prix net : 2 francs.*

PAUL DUKAS. — **Ariane et Barbe-Bleue**, partition pour piano seul, transcription de LÉON ROQUES. — *Prix net : 12 francs.*

VINCENT D'INDY. — **Istar**, variations symphoniques (op. 42). Réduction pour piano à deux mains par GUSTAVE SAMAZEUILH. — *Prix net : 3 francs.*

JOSEPH JONGEN. — **Quatuor** pour piano, violon, alto et violoncelle (op. 23).
Prix net : 12 francs.

PARTITIONS D'ORCHESTRE (in-16)

CLAUDE DEBUSSY. — **Danses**, pour harpe chromatique (ou piano) avec accompagnement d'instruments à cordes. — I. *Danse sacrée*. II. *Danse profane*. — *Prix net : 2 francs.*

VINCENT D'INDY. — **Médée**, suite d'orchestre d'après la tragédie de CATULLE MENDÈS (op. 47).
Prix net : 5 francs.

HENRI RABAUD. — **La Procession nocturne**, poème symphonique d'après N. LÉNAU (op. 6).
Prix net : 3 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Expositions

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle.
Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Paroisiens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement : 6 francs. (Étranger 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts, philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement : 5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois.
Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration : 2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs. Le numéro : 1 franc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

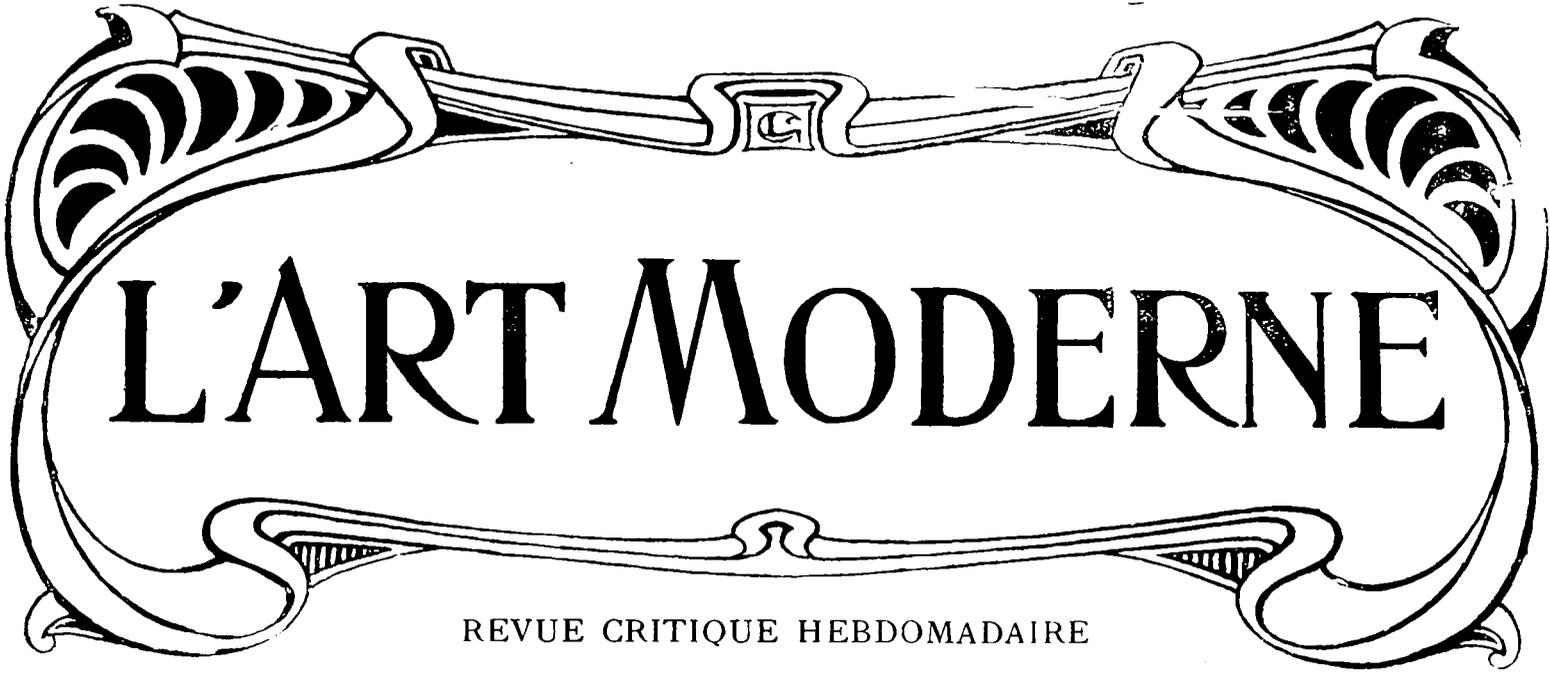
Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Artistes belges à la Société Nationale des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS). — Quelques livres : *Mme L. Delarue-Mardrus*; *MM. R. Boylesve, F. Bauf, L. Gros, A. Thomas, etc.* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Art à Paris : *Charles Milcendeau* (L. V.). — Miséricordes belges (L. MAETERLINGK). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Nécrologie : *Lucien Hillemacher* (O. M.). — Petite Chronique.

Les Artistes belges à la Société Nationale des Beaux-Arts.

Parlons-en « puisque c'est l'usage », — simplement parce que c'est l'usage. Aucun d'eux n'apporte, en effet, au Salon de révélation sensationnelle, et l'ensemble du contingent belge est, numériquement, plus faible encore que celui de l'an passé. Au total : quinze peintres, trois aquarellistes ou dessinateurs, deux graveurs, deux sculpteurs.

Dans la section des Arts décoratifs, un seul représentant de cette renaissance ornementale qui passionna un moment la Belgique, — et c'est tout.

On est en droit de s'en étonner, de le regretter. Naguère, les peintres et les sculpteurs belges occupaient au « Champ-de-Mars » une place en vue : Meunier, Dillens, Van der Slappen, Lambeaux, Lagac, Rombaux et autres y affirmèrent à maintes reprises la cohésion et la force de notre école statuaire, tandis que l'art pictural belge s'y manifestait par des envois nombreux. Aujourd'hui l'indifférence, la lassitude écartent

du Salon de Paris ceux que la mort n'en a pas éloignés à jamais. Et parmi les nouveau-venus, il en est peu qui s'engagent dans les chemins frayés par leurs aînés.

J'attribuais l'année dernière ce manque d'empressement à la coïncidence du Salon de Printemps, nouvellement instauré à Bruxelles, et qui draine, à l'époque des grandes manifestations artistiques parisiennes, les tableaux et marbres disponibles. Il faut y ajouter le discrédit qui frappe, de plus en plus, les « foires aux huiles » où la médiocrité domine, où l'industrie se substitue au talent, et que fuient la plupart des artistes peu soucieux de réclame et de bruit.

Le niveau des Salons a sensiblement baissé, il faut le reconnaître, depuis quelques années, et ce n'est plus aux Champs-Élysées que se porte l'intérêt artistique au moment où la floraison des marronniers proclame joyeusement l'ouverture de la saison des peintres. Ah ! l'impatience avec laquelle, jadis, on s'acheminait vers les halls où l'on allait contempler les sercines compositions de Puvis de Chavannes, les graves « Réunions d'amis » imaginées par Fantin-Latour, les mystérieuses évocations de Whistler, les émouvantes « Maternités » de Carrière, les radieuses impressions de Sisley ! La leçon était haute et forte. Aujourd'hui que nos maîtres ont disparu, on cherche vainement, à travers le dédale des galeries, l'œuvre qui attire et retienne. Pour un Maurice Denis demeuré fidèle à la tradition salonnrière, pour un Flandrin ou un Lebasque, dont l'indépendance séduit, combien de Dubufe (mais paix à sa mémoire !), combien de Courtois, de Carolus-Duran et de Jean Béraud ! La vivante et

magnifique école française d'aujourd'hui, celle de Claude Monet, de Degas, de Renoir, de Vuillard, de Roussel, de Bonnard, de Cros, de Signac, de tous ceux que marque une personnalité distincte, redoute ces milieux hétéroclites et ces promiscuités douteuses. Pour en apprécier la saveur, pour goûter le charme de ses expressions réfléchies et neuves, c'est ailleurs, dans les expositions particulières, dans les collections d'amateurs éclairés qu'il en faut poursuivre l'étude.

Ceci n'est, au surplus, qu'une constatation et n'implique ni blâme, ni approbation. Mais on peut regretter que l'abstention presque unanime des peintres les plus personnels de ce temps enlève aux Salons le caractère éducateur qu'on leur souhaiterait. L'orientation du public est faussée par les vedettes qu'on propose à son choix et la foule s'éloigne de l'art simple et vrai auquel il serait aisé de la ramener si l'on guidait ses pas.

Il faut louer ceux de nos compatriotes qui ne désertent pas le Grand-Palais. Bien que leur effort soit modeste, il contribue à l'agrément d'un Salon dont le cadre, la présentation, la disposition, l'ornementation demeurent parfaits. M. Émile Claus y expose cinq toiles dont la plus importante, *Soleil d'avant-midi*, évoque, en ces paysages des rives de la Lys qu'il nous a rendus familiers, la paix limpide d'une matinée d'automne. Une allée d'arbres déjà effleurés par l'hiver proche se profile dans la lumière tamisée des heures fraîches. Un fossé profond borde la route, et l'originalité de la composition dérive de ce que l'artiste s'est placé, pour l'établir, en contre-bas du talus gazonné, qui forme ainsi l'avant-plan du tableau. Des études (*la Minoterie, Givre, Coin de rivière*, etc.) exactement observées accompagnent cette toile où s'affirment les qualités habituelles du peintre.

M^{lle} Jenny Montigny, qu'une trop apparente influence de son maître rapproche de celui-ci, subit les rigueurs d'un placement détestable, et sa grande composition, *l'Étable*, appréciée à Bruxelles, a passé ici à peu près inaperçue, bien qu'elle méritât un meilleur traitement. J'en dirai autant du *Roi Hérode* de M. Walter Vaes, accroché à une hauteur où le caractère des figures, le détail des accessoires habilement exécutés échappent à l'analyse. Mais à part ces deux œuvres, les envois des peintres belges sont, en général, en bonne lumière, et plusieurs d'entre eux ont été particulièrement favorisés.

M. Leempoels, dont je ne puis aimer la peinture froide, méticuleuse et sans vie bien que l'artiste s'efforce d'en renouveler l'aspect par un coloris plus raffiné et par des recherches d'harmonies claires, attire l'attention par deux grandes compositions, le *Thé* et la *Lettre* qui lui servent de prétexte à de consciencieuses études de reflets. A la vulgarité de jadis a succédé une

élégance un peu factice, un chatoiement d'étoffes, d'argenteries, de tentures soyeuses dont le principal défaut est de disperser l'intérêt du tableau, mais qui ne peut manquer de séduire ceux que charme la virtuosité d'une exécution habile et minutieuse. Avec sa *Leçon de tricot* et son *Soir*, M. Léon Frédéric émeut bien davantage, quoiqu'on puisse lui reprocher aussi la sécheresse d'une interprétation analytique qui ne sacrifie pas un détail à l'effet d'ensemble. Elle est touchante, malgré tout, cette vieille à lunettes, humble et grave, qui surveille l'apprentissage de deux fillettes dont le tricot orange tranche sur le tablier violemment bleu. Et la grâce ingénue de cette pauvre cheminée de bois surmontée, sous un globe de verre, d'une madone au visage noir encadrée de deux modestes chandeliers de cuivre, évoque toute une existence recueillie et silencieuse.

Pour n'être qu'une simple « académie », *la Source* de M. Houyoux n'en affirme pas moins de réels progrès sur les envois antérieurs de cet artiste, qui serre la forme de plus en plus et équilibre de mieux en mieux les valeurs. M. Smeers poursuit sur les plages ses études de figures en plein air. Son *Estuade* a de jolies finesses de coloris relevées d'accents qu'on souhaiterait retrouver dans son *Nu*, trop uniformément grisailleux et « lâché », pour me servir d'un terme d'atelier. *La Dame au manchon* de M. Wagemans n'ajoute rien de bien significatif à l'impression que firent naître les premiers Salons de l'artiste. Et la frénétique, artificielle et discordante *Danse des Scythes* de M. Camille Lambert n'est guère plus plaisante que son *Longchamps fleuri*, que je revis dernièrement à l'Exposition internationale de Venise.

Il y a encore des portraits de M. Richir, des canaux et des béguinages de M. Willaert, des intérieurs de M. Haustrate, un paysage de M. de Baugnies. Il y a aussi, dans une note plus moderne et plus gaie, *l'Été* de M. George Morren, jolie toile ensoleillée, l'une des meilleures qu'il ait signées, et dont l'acquisition par l'État, lorsqu'elle fut exposée à Bruxelles, eût été unanimement approuvée. Enfin, un souvenir des chantiers du Palais du Roi et une grande composition, *les Rhododendrons*, par M. Marcel Jefferys. Cette dernière, bien que d'une exécution un peu sommaire, renferme d'excellentes qualités. Assises à l'ombre d'un arbre, deux jeunes femmes vêtues de robes d'été lisent en compagnie d'un enfant en veste rouge, d'un garçonnet sanglé dans un jersey rayé d'indigo. Une fleur de géranium posée sur la table que recouvre une nappe à médaillons verts et roses, un vase bleu, une théière de faïence blanche avivent l'harmonie de cette toile vibrante de clarté, qui exhale la paix joyeuse d'un après-midi de juin. Par le contraste des ombres et des lumières, par la justesse des relations tonales, par l'exacte observation des reflets, M. Jefferys affirme un

tempérament de peintre que nous avons déjà signalé ici et qui trouvera son expression définitive dans une étude plus rigoureuse de la forme.

Pour compléter ce rapide aperçu, il faut citer, dans la section des dessins et aquarelles, un *Intérieur de pêcheurs à la Panne* par M. L. Bartholomé, des études de nu par M. Tytgat, des fleurs de M^{lle} B. Art; dans celle des arts décoratifs, les habiles compositions de M. F. Thibaut; dans la section de gravure, des œuvres de MM. Van der Loo et Mignot; enfin, parmi les sculptures, deux bustes connus de M. Charlier et la gracieuse figure de M. Floors, *Jeunesse*, qui causa à Paris la même surprise joyeuse qu'à Bruxelles, où elle figura au Salon de Printemps. Nul n'eût pu soupçonner en ce peintre médiocre un statuaire accompli.

OCTAVE MAUS

QUELQUES LIVRES

M^{me} L. Delarue-Mardrus. — MM. R. Boylesve.
F. Bœuf. — L. Gros. — A. Thomas, etc.

Ce qui caractérise très nettement M^{me} Mardrus et la sépare de tant de femmes qui font de la littérature, c'est qu'elle ne se contente pas de sentir, elle pense aussi. Chose rare. Ce n'est ni une bas-bleu, ni une intellectuelle, elle n'essaie point de nous éblouir par les preuves de sa familiarité avec les livres et les philosophies, mais elle s'efforce de donner aux découvertes de sa sensibilité, d'ailleurs des plus affinées, la sanction, le lien, l'explication d'une idée générale. Elle ne court pas dans l'intrigue comme une folle ou une amusée, elle s'arrête pour méditer et même, on le devine, c'est cela, cet arrêt et cette méditation, qui lui agréé le plus.

Cette visible dilection pour la pensée donne à ses livres un charme de plus et leur force. Et l'on dirait parfois des livres d'homme. Mais ce sont bien, malgré tout, des livres qu'une femme seule peut écrire, car ils sont pleins d'une observation si délicate!... Les hommes ne se penchent pas d'ordinaire sur des détails aussi frêles.

Je pensais à ces choses, et à bien d'autres encore, en lisant le *Roman de six petites filles* (1), si simple, si naïf, si frais, ce roman qui a l'air si aisé, qui se déroule avec tant de facilité dirait-on. Et puis, pas du tout, la facilité n'est qu'apparente, ce n'est pas commode de parler des enfants, il faut avoir conservé une âme pareille à la leur, les souvenirs ne suffisent pas; si l'on n'a pas avec eux gardé le cœur où ils imprimèrent leur marque, on ne fera qu'œuvre de reconstitution, jeux de patience.

Une femme vraiment femme a toujours préservé de toute rupture le lien secret qui la rattachait à l'enfance.

Et M^{me} Mardrus le prouve bien. Mais là où peut-être intervient le talent, — un talent très sûr et très souple, — c'est dans la manière si subtile dont sont différenciées les six petites filles. Et quelle jolie psychologie, tendre, émue, aimante, que celle de Miss Olive! Et la petite Lili, la plus jeune, poète déjà, quelle création exquise!

(1) M^{me} LUCIE DELARUE-MARDRUS. *Le Roman de six petites filles* Paris, Fasquelle, 1909.

M. René Boylesve est surtout Tourangeau. C'est peut-être pour cela que je l'aime tant. Il y a tant de Méridionaux dans la littérature, ils font tant de bruit, ils prétendent avoir tant de talent que ce m'est une bien grande joie de m'écarter un peu de tout ce tintamarre pour goûter en paix l'œuvre d'un écrivain dont la moindre phrase révèle qu'il est né dans ce pays modéré, doux, exquis, le cœur même de la France, plus français même que Paris.

Ah! que M. Boylesve fait peu d'éclat! Mais comme il est aimé de ceux qui le connaissent! Le plus petit conte de lui ravit par sa mesure, son ironie discrète, sa grâce, sa vie paisible et tout intérieure. Tant de qualités, par leur modération, leur parfaite mesure, semblent à beaucoup de gens, que je connais, être trop éteintes pour qu'ils les remarquent. Mais cela prouve qu'ils ont les yeux usés par le clinquant littéraire. Affaiblie, sinon pervertie, leur vue ne peut être ravivée que par un peu de barbarie, j'allais dire de barbarisme. Mais la langue française est une très vieille langue. Ses éléments, mots et pensées, sont comme des petits cailloux de mosaïque qu'un artiste consommé seul peut encore assembler en d'heureuses combinaisons. M. Boylesve se sert du français avec cette sûreté modeste. Mais il est porté par le mouvement même de la pensée tourangelles, tout en nuances, qui sait beaucoup de choses, les sous-entend et ne s'étonne point.

Remarquez qu'une telle pensée peut tout admettre et qu'elle n'est timide devant rien. Seulement ses effets ne sont jamais violents *en dehors*. Lisez, par exemple, l'*Individu*, petite nouvelle qui se trouve à la fin de ce ravissant volume que viennent de publier les Bibliophiles fantaisistes : *La Poudre aux yeux* (1). Il y a là dedans une ironie, une âpreté, une satire extrêmement forte, mais *intérieurement*. Au lieu d'entendre proclamer une vérité, vous vous trouvez en face des réticences qui la voilent. A vous de deviner. L'indignation, ou le sourire, sont à votre choix. Voilà la plus jolie attitude que puisse prendre un écrivain; elle flatte les goûts les plus légitimes d'un lecteur averti, lettré, paisible, elle satisfait en lui toutes les exigences de sa culture.

Et puis, quand on est Tourangeau ou que seulement on aime le centre de la France, comment ne pas goûter, jusqu'à la mélancolie, des passages comme celui-ci, qui abondent :

Chinon est le plus joli pavillon du jardin de la France. Quand on y va, on y voudrait vivre, et ses petites rues où Jeanne d'Arc a passé et qu'ornent encore des pignons et des fenêtres en ogive par où, un jour, des yeux ont vu monter au château le cortège qui ouvrait la plus pure des épopées, ses petites rues vous donnent le goût des vieilles demeures charmantes et paisibles dont la pierre effritée ou le bois vermoulu inspirent la nostalgie enivrante des temps écoulés. Bon sens, simplicité et belle humeur, c'est ce que nous chantent toutes ces chères vieilleries françaises; elles disent aussi la soumission au réalisme de la vie, le fin sourire aux billevasées Charmantes gens aux veines de qui coule le sang du très avisé Rabelais! Figures éclaircies par l'incomparable vin! Palais flattés par la saveur du pain de seigle et du fromage de chèvre, et dont la voûte retentit des plus gentilles et des plus réjouissantes expressions de la plus belle langue du monde! Et vous enfin, bonne vieille au bonnet tourangeau, que nous avons vue, dans une pièce obscure d'une maison penchée sur le côté, dans la rue Saint-Maurice, et qui battiez des mains avec un petit enfant en chantant :

(1) RENÉ BOYLESVE. *La Poudre aux yeux*. Paris, Édition des « Bibliophiles fantaisistes ».

Pan, pan, pan!
 Je vous mets vos gants.
 Pan, pan, pan!
 Quelqu'un vous attend
 Pan, pan, pan!
 Rue du Puits des-Bancs!

Où, c'est vous, grand'mère et petit enfant de Chinon, plaisante image se présentant à la suite de quelques séductions confuses, qui nous avez arraché le cri : « Restons dans ce pays! »

* * *

Une nouvelle société d'éditions, *La Mutuelle des Auteurs*, composée en grande partie de jeunes écrivains, lance de fort jolis bouquins : papiers légers, couvertures bien composées, format heureux, pagination élégante. On aime à les regarder et à les lire. *Le Cœur nu* (1) de M. Francis Bœuf, premier volume de cette série, est plein d'intentions généreuses, dont un grand nombre d'ailleurs sont réalisées. A M. Francis Bœuf, il me semble qu'il ne manque guère que plus de style et plus de maturité pour que l'accord soit parfait entre ses conceptions et ses œuvres; car, dès maintenant, malgré des maladresses et des longueurs, il se révèle plein de force, de générosité, de psychologie nette et résu-mative et son sujet (l'histoire d'un prêtre abandonnant, par scrupule, la vie religieuse) est traité avec une austérité et une dignité parfaites.

Celui de la *Dame aux Billets* (2) de M. Léopold Gros a le tort, selon moi, d'être double. Ce n'est, de ma part, d'ailleurs, qu'une objection personnelle. Mais compliquer d'une intrigue sentimentale, même très délicate, une intrigue intellectuelle aussi attachante que celle qui fait l'axe du roman : à savoir, le cas d'un poète exploité par un autre, n'est-ce pas faire un peu perdre de vue l'intérêt que ce cas devrait autour de lui concentrer?

Encore une fois, ce n'est qu'une opinion et je ne l'exprime qu'à cause du désir que j'aurais eu de voir traiter ce problème si pénible jusqu'au bout de sa logique, mais seul.

Quant aux volumes de vers annoncés dans la notice subséquente, je ne sais absolument pas ce qu'ils peuvent promettre, sauf ceux d'Albert Thomas qui ne manquaient pas de souffle, mais ce poète hélas ! a disparu et la promesse n'a été tenue qu'à moitié.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'ART A PARIS

Charles Milcendeau.

Apprécié de longue date par les vrais amateurs, M. Ch. Milcendeau ne prodigue pas, ne gaspille pas son talent. Il figure rarement aux Salons, ne prenant le pinceau que lorsqu'il a quelque chose à dire. Il nous révèle cette fois un coin de l'Espagne inconnue, non point l'Espagne au pittoresque superficiel que tant de coloristes ont montrée, mais la vieille et mystique Espagne de Cervantès, avec ses paysans graves, drapés noblement en leurs manteaux deguenillés, et qui ont un style hautain, comme hiératique. Il a exprimé jusqu'au tréfonds l'âme obscure de ces

(1) FRANCIS BŒUF. *Le Cœur nu*, roman. Paris, « La Mutuelle des auteurs ».

(2) LÉOPOLD GROS. *La Dame aux Billets*, roman. Paris, Id.

hommes à la maigreur robuste, de leurs femmes qui s'accroupissent frileusement au coin de l'âtre, des fillettes au teint basané; l'ovale de leur visage de gitanes où luisent pensivement deux prunelles de feu s'encadre du serre-tête qui les encapuchonne. On sent que l'artiste a déchiffré ces êtres frustes, naturels et bons, que la civilisation déprimante n'a point touchés.

Milcendeau tire du pastel (d'ordinaire réservé à des effets de grâce mièvre) et de la gouache des effets sobres et soutenus, des harmonies sombres et chaleureuses, jamais noires. La tonalité safran ou cramoisi d'un châle, d'un fichu, éclate contre le fond roussâtre de la chaumière. Le dessin est musclé, d'une finesse nerveuse très forte et toujours libre. Art d'une intense concentration où revit le souvenir de Le Nain.

Nul autochtone de Ledesma, village de la province de Salamanque où vivent les modèles farouches de Milcendeau, n'aura exprimé ces solitaires avec plus d'énergique compréhension. Ce sont encore de tragiques pastorales, des béliers et des biques qui paissent l'herbe rare de la montagne, des bergers dont on croit ouïr la voix gutturale et rauque.

Vendéen, M. Milcendeau, qui vit en paysan artiste, féru de son terroir, a voulu nous montrer aussi, avec sa probité qui ne se dément point, quelques uns de ses groupes usuels des fils de chouans. Ces fils de chouans ne pouvant plus — heureusement ! — faire le coup de feu et « houpper derrière leurs messieurs », se contentent de braconner, en déjouant les ruses du garde champêtre ainsi que leurs aïeux déjouaient les ruses des gendarmes. Ces brigands assagis, vrais sans accentuation mélodramatique, sont attablés à la veillée devant un tonneau qui leur sert de table à jouer et à boire. Le type local, la courte veste bleue, le petit chapeau de feutre sont véridiquement observés. J'avoue goûter plus les belles scènes espagnoles que ces veillées vendéennes encore entachées parfois d'arrangement épisodique.

L. V.

MISÉRICORDES BELGES

Nous avons signalé dans une étude antérieure (1) la valeur documentaire, artistique et folklorique des sculptures profanes qui décorent les stalles de nos églises. Nous avons fait remarquer de plus que, nombreuses à l'étranger, les œuvres satiriques de nos huchiers ont été en grande partie détruites en Belgique, et que les quelques stalles qui nous restent ne sont guère que des spécimens incomplets ou appartenant à des églises relativement pauvres situées dans des localités éloignées.

La liste des stalles ornées de sculptures profanes que nous possédons n'est pas longue à dresser. On peut citer celles de l'ancien prieuré d'Hastières, près de Dinant, qui datent du XIII^e siècle, ainsi que quelques fragments de sièges sculptés d'une façon assez barbare, de la même époque, qui sont conservés au Musée d'archéologie de Gand; les miséricordes fantastiques des églises Saint-Jacques et Sainte-Croix à Liège (XIV^e siècle); les belles stalles du commencement du XV^e siècle, malheureusement mutilées, qui se trouvent à Saint-Pierre, à Louvain; puis, en les citant par rang d'ancienneté, les sièges sculptés du chœur de l'église Saint-Sauveur, à Bruges; les stalles de Diest et d'Aerschot;

(1) Voir notre étude : *Nos imagiers à Séville*. (*L'Art moderne*, numéro du 25 avril dernier).

celles de Walcourt, et enfin, plus complètes et d'une très grande richesse décorative, les stalles et les miséricordes qui se trouvent à la collégiale d'Hoogstraeten, au fin fond de la Campine anversoise.

A ce genre de reliefs très spéciaux doivent être rattachées diverses semelles de poutres sculptées, conservées dans plusieurs villes flamandes, notamment à Gand, à Courtrai, à Westvleteren et à Damme. Quelques autres sculptures en bois, entre autres un relief du XV^e siècle figurant la prise en pleine rue du « remède » cher à Molière, qui se trouve au Musée d'archéologie de Bruges, et des enseignes sculptées, signalées par M. J. Destrée, peuvent être également rangées dans cette catégorie.

Les poutres de Damme furent exécutées par Wautier van Inghen dans la première moitié du xv^e siècle. On sait qu'elles représentent un curieux assemblage de sujets bibliques ou religieux, juxtaposés à des scènes ultra licencieuses où nous reconnaissons notamment la satire des « Stoven » ou bains pour les deux sexes, assimilés alors, comme les jeux de paume, « Katspelen », aux maisons de prostitution; celle des luxurieux, qui, victimes de leur vice, viennent en chemise montrer leur cas à un docteur spécialiste; et enfin l'inspection grotesque de l'orifice d'un porc, souvenir satirique du malencontreux magistrat de Damme qui laissa s'ensabler le canal maritime du « Zwyn » et occasionna ainsi la ruine de ce port de mer qui avait fait jusqu'alors la richesse et la puissance de Bruges.

Lorsqu'on étudie les nombreuses scènes satiriques, fantastiques ou grotesques exécutées par nos huchiers et qu'on les confronte avec certaines pièces d'archives conservées dans nos anciennes villes de Flandre ou avec des ouvrages et chroniques du temps, la signification de certains groupes demeurés jusqu'ici énigmatiques s'éclaire. C'est ainsi que nos anciennes lois criminelles, si bien résumées par feu J. Cannaert dans son excellente étude : *Bydrage tot de oude Strafwet in Vlaender*, etc. (1), expliquent les scènes judiciaires que nos huchiers représentèrent souvent en sculpture d'une façon satirique. Les condamnations à combattre les infidèles, que l'on voit rappelées en grand nombre sur leurs miséricordes par les figurations caricaturales de nombreux musulmans grimaçants, coiffés du turban et armés du cimenterre, font songer non seulement aux croisades, mais rappellent que ce genre de punition s'appliqua aussi bien aux chrétiens qu'aux hérétiques et qu'on la conserva jusqu'après la Réforme pour punir des protestants.

Les nombreux procès de sorcellerie qui, à la fin du moyen âge et même jusqu'après l'époque d'Albert et d'Isabelle, décimèrent certaines de nos régions inspirèrent les scènes de sabbat sculptées où des sorcières, parfois jolies, s'ébattaient nues et sans vergogne avec Satan. Cette antique législation explique, de même, les supplices drôlatiques représentés sur nos miséricordes. Celui du panier : « in de mande »; celui du ton-

(1) Voir aussi par le même auteur : *Olim. Procès des sorcières*; ainsi que du chev. PH. BLOMMAERT : *Oudvlaamsche gedichten der XII^e, XIII^e en XIV^e eeuwen*; de NAP. DE PAUW, *De Voorgeboden der stad Gent*; de F. DE POTTER, *Gent van den oudsten tyd tot heden*, etc.; de G. VAN HOOREBEKE, *Étude sur l'origine des noms patronymiques flamands*; de GILLIOT VAN SEVEREN, *Coutumes des pays et comté de Flandre*; de A. DUBOIS et L. DE HONDT, *Recueil des anciennes coutumes de la Belgique*, etc., etc.

nean : « de heycke », réservés surtout aux débauchés et aux perturbatrices de l'ordre public; le supplice de la langue percée d'un fer rouge, appliqué aux blasphémateurs; les oreilles et les nez coupés, punissant les coupables des crimes de viol, de rapt ou de détournement de mineurs, ainsi que les amendes honorables en chemise, « in zyn linnen », et les châtiments grotesques réservés aux juifs et aux usuriers, assimilés dans nos archives aux vagabonds et aux mendiants.

Les chroniqueurs et poètes du temps, tels que Jean van Maerlant, Boendael, le gantois van der Loore; le greffier d'Anvers Jan Deekers; le wallon Gilles d'Orval; le louvaniste Willem Boonen; Olivier de la Marche; Marc Vaernewyck, et tant d'autres encore, nous documentent d'autre part sur les scènes de mœurs où nous voyons mise en action la vie intime de nos ancêtres grâce à des personnages choisis parmi toutes les classes de la société. C'est ainsi que les sculptures fantastiques de Liège daubent les moines, les clercs et les prélats, qui dans les églises liégeoises transformées en théâtre, fêtaient d'une façon grotesque le couronnement de « la Reine des concubines » ou l'élection d'un évêque des fous. (En Flandre, on organisait des cortèges en l'honneur de « l'Eselpaus » ou Pape-âne). Sur les miséricordes de Saint-Sauveur, à Bruges, nous voyons la satire des trouvères français dont les fabliaux et les romans, « van sryden en minen », eurent tant de succès dans l'ancienne résidence du duc de Bourgogne. Sur les consoles sculptées d'Aerschot, comme sur celles de Walcourt et d'Hoogstraeten, figurent des scènes amusantes empruntées aux tournois, que les bourgeois de Gand subsidiés par la ville parodièrent au xv^e siècle sur leurs places publiques. On y reconnaît aussi des souvenirs grotesques des Flagellants, du Juif errant, ainsi que des ribauds et des ribaudes, dont le roi était un fonctionnaire payé par la commune. Plus nombreux, nous y voyons défiler nos anciens proverbes et dictons populaires, dont les Flamands furent prodigues dans toutes les circonstances de leur vie, et que Pierre Breughel le Vieux illustra dans ses inimitables compositions vulgarisées par la gravure. Les miséricordes licencieuses de Walcourt et d'Aerschot évoquent d'autre part le souvenir de mainte farce ou plaisanterie grotesque où l'élément scatologique n'est pas le plus répréhensible. Nous y voyons défiler aussi les jalousies mesquines, mais si âpres, des métiers, les brimades, parfois cruelles, réservées aux apprentis, les tares de la société d'alors : le paupérisme, le brigandage, l'ivrognerie, la prostitution, la superstition; et tout cela rappelant des faits précis, des cas identiques consignés avec noms et dates dans nos archives et dans les documents authentiques les plus certains.

Une étude d'avant-garde, illustrée de croquis faits sur place par l'auteur (1), paraîtra prochainement sur ce sujet. Je souhaite qu'elle appelle l'attention des esthètes et des savants sur nos précieuses miséricordes profanes, qui constituent une réserve ignorée de documents artistiques et folkloriques médiévaux inédits de la plus grande valeur.

L. MAETERLINCK

(1) *Les Miséricordes satiriques, fantastiques et licencieuses de la Belgique* (400 pages, 300 phototypies et illustrations dans le texte). Sous presse chez M. Jean Schemit, Librairie de l'Art français, rue Laffitte, 52, à Paris.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Deux concerts consacrés à la musique mosane ont remporté à Liège un légitime succès; il y avait plus d'étrangers que de Liégeois dans l'auditoire. Tant mieux pour le jugement des œuvres et les organisateurs, tant pis pour les absents!

Au grand festival wallon de M. Debeve, Le Hamal, en un simple et modeste prélude d'opérette, Gossec, en sa symphonie terre-à-terre de la *Chasse*, Gressnick, dans l'air de l'*Heureux procès*, se défendaient peu contre l'oubli; nous avons entendu et lu des œuvres plus riches et plus personnelles de ces maîtres. Grétry avait bonne allure dans l'ouverture d'*Anacréon*, mais supporta difficilement le contraste avec le concerto en *ut* majeur de Vieuxtemps que M. Crickboom interpréta purement, brillamment, à une température moyenne, enlevant toutefois de longs bravos. La *Fête druidique*, fragment symphonique, est un adagio bien conçu, développé dans un sentiment naïf, élégamment harmonisé et d'une orchestration encore intéressante à suivre; il lui manque de la couleur locale, et cependant Étienne Soubre, son auteur, en a eu le souci dans ses chœurs et ses mélodies.

Guillaume Lekeu fut le triomphateur de la soirée. Sa merveilleuse *Fantaisie sur deux thèmes angevins*, partant de la note populaire, élargit ses ailes et embrasse peu à peu les extrêmes de la sentimentalité humaine; c'est vécu, c'est grand, c'est beau. La *Procession* de César Franck et son *Chasseur maudit*, aux modulations assez lassantes et aux formes un peu théâtrales, perdent assurément au contact du poème verviétois. Et il en fut de même pour la *Ballade* et la *Polonaise* de Vieuxtemps, malgré les louables efforts de M. Crickboom. M^{me} Fassin-Vercauteren se distingua surtout dans l'air de *Céphale et Procris*.

* * *

A l'Œuvre des artistes, la IX^e « Heure de musique » était dévouée à MM. Wieniawsky et Jadoul; mais le premier disparut du programme quelque temps avant la séance et son disciple, M. Firquet, exécuta du Chopin, du Bach, du Schumann, du Weber et du Liszt; ce pianiste aux doigts agiles, caressants, dociles et vigoureux au besoin, n'a pas médité suffisamment les intentions des compositeurs et les fait passer par la même porte, avec les mêmes politesses. Son talent l'oblige à mieux faire.

Les mélodies de M. Th. Jadoul, chantées avec grâce et finesse par M^{me} Philippens-Joliet, obtinrent, de la première à la dernière, un succès continu. *S'il est un charmant gazon*, avec son accompagnement en secondes délicieusement dissonantes, son *Attente* d'une inspiration chaude et soutenue, sa tendre et douce *Ephémère* dont le vol inquiet trouve un écho léger au piano, la *Cloche funèbre*, interprétée avec un accent profond par M^{me} Philippens et très impressionnante, *Aïmons-nous*, écrite avec ardeur, firent valoir les qualités de mélodiste, d'harmoniste heureux en ses trouvailles, de styliste qu'est M. Jadoul.

* * *

Deux récitals de MM. Lavoye et Robert (orgue et violon) réveillèrent le bon souvenir d'une soirée semblable au cours de l'année dernière. M. Lavoye, très simple et juste dans le Bach et le Pachelbel, fut tout à fait remarquable dans la *Pièce héroïque (si mineur)* de César Franck, dont il souligna les belles harmonies de timbres bien choisis, et dans le Concerto (*la mineur*) de Vivaldi-Bach.

Parmi les œuvres pour violon et orgue, la sonate en *sol mineur* de Locatelli, un adagio de Tartini (avec trop de reprises), une sonate en *la majeur* de Haendel, ample de phrasé et profonde de sentiment, une sonate en *la majeur* de Corelli, une cavatine en *mi bémol majeur* de Beethoven et la Chaconne en *sol mineur* de Vitali (redemandée) furent particulièrement dignes des longs applaudissements qui suivirent chaque morceau. Les deux professeurs font honneur à l'école de Liège; leur style est toujours irréprochable, leur technique savante; il ont le don d'émouvoir et ils s'élèvent au niveau des œuvres qu'ils interprètent.

GEORGES RITTER

NÉCROLOGIE

Lucien Hillemacher.

La fraternelle association qui, depuis trente ans, unissait dans la plus affectueuse collaboration les destinées musicales des frères Hillemacher vient d'être brisée par la mort. Le cadet, Lucien, a succombé à Paris, la semaine dernière, dans sa cinquantième année, laissant à tous ceux qui l'ont connu le souvenir d'un artiste délicat et d'un cœur excellent.

Prix de Rome en 1880, il signa avec son aîné *Loreley*, légende symphonique qui obtint le prix de la Ville de Paris; *Saint-Mégrin*, opéra en quatre actes joué au théâtre de la Monnaie en 1886; *Une aventure d'Arlequin*, représentée également à la Monnaie en 1888; *le Drac*, que monta M. Félix Mottl à Carlsruhe en 1896; *Orsola*, à l'Opéra en 1902; *Circé*, à l'Opéra-Comique en 1907.

De la collaboration de Paul et Lucien Hillemacher naquirent, en outre, *la Cinquantaine*, *le Régiment qui passe*, la musique de scène pour *Héro et Léandre* et pour la *Passion*, deux drames de M. Haraucourt, plusieurs pièces symphoniques, un recueil de mélodies, etc.

La mort de Lucien Hillemacher sera vivement regrettée, car au talent le plus probe, à une connaissance approfondie des ressources de son art, le compositeur ajoutait la séduction d'un caractère droit dont la modestie, la simplicité et la bonté étaient unanimement appréciées.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Jeudi dernier a été inauguré au Cerele Artistique le « Salon de la Femme » organisé le mois dernier à Liège par l'*Œuvre des Artistes*. Cette exposition, limitée cette fois aux artistes étrangers et aux membres du Cerele, réunit les noms de MM. Riehir, Gouweloos, Crahay, Waelet, Van den Eeckoudt, Klinopff, A. Jamar, Paul Du Bois, M^{mes} Lambert de Rothschild, Philippson, Salkin-Lambiotte, Radoux, etc., et ceux de MM. Abel Faivre, Aman-Jean, Guirand de Scévola, Caro-Delvaillie, Willette, Bourgonnier, Jeannot, Legrand, Truchet, La Gandara, Gervex, Manzana-Pissarro, Castelucio, Sunyer, prince Troubetzkoi, Bugatti, Gustave Michel, M^{mes} Dannenberg, Stettler, etc.

Demain, lundi, à 4 heures, l'*Œuvre des Artistes* donnera à l'exposition une « Heure de Musique » dans laquelle M^{lle} Juliette Folville, professeur au Conservatoire de Liège, et M. Maurice Dambois, violoncelliste, feront, avec le concours de M^{me} Philippens, cantatrice, entendre quelques-unes de leurs œuvres.

Le Salon restera ouvert jusqu'au 24 juin.

Les Indépendants ont ouvert hier au Musée moderne leur sixième Salon annuel. Cinquante artistes peintres et sculpteurs y sont représentés. Citons parmi les plus intéressants, en attendant un compte-rendu plus détaillé, MM. Marcel Jefferys, A. Oleffe, L. Thévenet, W. Paerels, R. De Man, W. Jelley, R. Heintz, etc., et, parmi les étrangers, le sculpteur Médardo Rosso, les peintres Zuloaga et Ottmann.

L'un des anciens collaborateurs de *L'Art moderne*, M^e Eugène Robert, avocat à la Cour d'appel, dont les spirituelles et fines chroniques littéraires contribuèrent puissamment au succès qui, dès ses débuts, accueillit notre revue, fêtera samedi prochain ses noces d'or avec le Barreau. A cette occasion, une manifestation de sympathie et d'admiration réunira à 3 h. 1/2 au Palais de Justice ses nombreux amis, qui lui offriront la reproduction en argent d'une des statuettes, *L'Homme de robe*, ornant le tombeau de Philippe-le-Hardi à Dijon.

Nous nous associons de tout cœur aux félicitations qui seront adressées au jubilaire pendant cette cérémonie.

La Fédération nationale des cercles dramatiques de langue française a reporté, à la suite de différentes demandes parvenues au comité, la date de son grand concours de littérature dramatique du 30 septembre au 31 octobre.

Les manuscrits sont reçus au secrétariat de la Fédération, rue Henri Maus, 51.

Le trente-septième concours de composition musicale, dit Concours de Rome, s'ouvrira à Bruxelles dans les premiers jours du mois d'août prochain.

Le Conseil municipal de Paris, réuni en commission du budget, sur la proposition du rapporteur général, et d'accord avec le bureau, a admis en principe l'ouverture d'un crédit de 135,000 francs pour la participation de la ville de Paris à l'Exposition de Bruxelles 1910. A la reprise de la séance, M. Dausset a fait ratifier cette décision.

Nous apprenons, d'autre part, que le gouvernement déléguera à Bruxelles, pour l'organisation de la section française des Beaux-Arts, MM. André Saglio et Marcel Horteloup, respectivement commissaire et commissaire adjoint des expositions des Beaux-Arts en France et à l'étranger.

Dinant s'inquiète des indices de décrépitude qui menacent d'une ruine imminente son vieux Rocher-Bayard. L'écroulement de ce campanile naturel, en offrant pour son voisinage de sérieux dangers, priverait la pittoresque cité mosane d'un ornement légendaire dont elle s'enorgueillit à juste titre. Une requête vient d'être adressée au gouvernement pour que des mesures de consolidation soient prises d'urgence. Souhaitons que le ministre des Travaux publics ne tarde pas trop à les ordonner.

Le festival lyrique annuel de Cologne, auquel prit part, l'an dernier, avec tant d'éclat, la troupe du théâtre de la Monnaie, comprendra cette année six représentations. Il a été inauguré jeudi dernier par une représentation des *Maîtres Chanteurs*, sous la direction de M. A. Nikisch. Suivront, aujourd'hui dimanche, *Der Widerspenstigen Zähmung*, de Herm. Götz, sous la direction de M. Félix Mottl; le 16, les *Noces de Figaro* (même chef d'orchestre); le 20, *Fidélité* (directeur M. F. Steinbach); enfin, les 27 et 29, deux représentations d'*Electra*, de M. Richard Strauss, sous la direction de l'auteur.

Parmi les interprètes, citons M^{mes} Preuse-Matzenauer, Fassbender, Frieda Hempel, Leffler-Burckard, Edith Walker, MM. H. Knote, P. Knüpfer, F. Feinhals, J. Geis, A. Kase, H. Lener, A. Reiss, etc.

Un festival dramatique sera donné du 18 juin au 15 septembre au Théâtre des Artistes (Kunstler Theater) de Munich par la troupe du Deutsches Theater de Berlin sous la direction de M. Max Reinhardt. Celle-ci représentera successivement *Hamlet*, la *Deuxième nuit*, le *Songe d'une nuit d'été*, le *Marchand de Venise*, les *Brigands*, la *Fiancée de Messine*, *Faust*, *Lysistrata* et *Judith*.

Parmi les artistes engagés, on cite M^{mes} Tilla Durieux, Camilla

Ebenschütz, Gertrud Eysoldt, MM. V. Arnold, O. Beregi, W. Diegelmann, R. Grossmann, P. Wegener, Ed. Van Winterstein, etc.

S'adresser pour tous renseignements à MM. Breitkopf et Härtel.

Les représentations annuelles du Théâtre Antique d'Orange sont fixées aux 7, 8 et 9 août prochain. On y représentera le premier soir *Bérénice*, le deuxième *Antigone*, le troisième la *Fille de Roland*. Deux pièces inédites compléteront ces spectacles, dont les principaux interprètes seront MM. Mounet-Sully et Paul Mounet, M^{mes} Bartet et Segond-Weber.

De Paris :

Aux concerts de la Société nationale des Beaux-Arts, destinés à faire connaître les œuvres nouvelles, figuraient, mardi dernier, trois mélodies de M. Alfred Goffin, le compositeur spadois dont un trio fut exécuté naguère au Salon de la *Libre Esthétique*. Interprétées par M^{me} Ermené Bonnal, ces mélodies, qui traduisent avec un sentiment juste des poèmes de Musset et de Verlaine, ont été fort bien accueillies.

Constantin Guys fut méconnu de son vivant mais un vif succès posthume venge sa mémoire. Un monument, œuvre du statuaire Golebski, inauguré hier au cimetière de Pantin, commémorera désormais l'œuvre d'un des artistes les plus personnels du second Empire.

En raison des circonstances et sur la demande des correspondants étrangers, le premier Congrès international pour la protection des paysages, qui devait avoir lieu du 23 au 26 mai, est remis au 17 octobre.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

269, rue Saint-Jacques, Paris; en dépôt à Bruxelles chez MM. Breitkopf et Haertel.

DÉODAT DE SÉVERAC. — **Le Cœur du Moulin**, pièce lyrique en deux actes,
poème de MAURICE MAGRE.

Partition pour chant et piano réduite par l'auteur. — *Prix net* : 15 francs.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Expositio

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323)

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle.
Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des
Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Parois-
siens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement :
6 francs. (Étranger 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts,
philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction
et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement :
5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois.
Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration :
2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs.
Le numéro : 1 franc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES
(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Le Ballet russe (OCTAVE MAUS). — Propos de théâtre : *Le Théâtre libre*; *Une traduction des œuvres de Shakespeare, Peter Pan* (FRANCIS DE MIDMANDRE). — Le legs Chauchard. — L'Art à Paris : *Exposition J.-F. Raffaelli, Walter Sickert*. — Publications d'Art : *Victor Gilsoul* (F. H.). — Concours du Conservatoire. — Nécrologie : *Chaplet* (L. V.). — Petite Chronique.

LE BALLET RUSSE

Ce fut l'apogée et comme l'apothéose de la saison parisienne. Durant un mois, malgré l'élévation du prix des places, malgré la multiplicité des spectacles qui, en mai et en juin, — l'époque la plus ardente de Paris, — sollicitent la population de la capitale et la marée cosmopolite dont le flux croît tous les ans, les contrôleurs du Châtelet virent tous les soirs les places de ce vaste théâtre prises d'assaut par une foule impatiente, curieuse, avide de sensations neuves, et qui ne se lassait pas, le rideau levé, de manifester son enthousiasme.

Jamais, peut-être, campagne théâtrale ne fut accueillie avec une faveur plus unanime. Et le succès fut si décisif que les organisateurs de la Saison russe songent, m'assure-t-on, à transformer en une entreprise régulière et durable ce qui ne devait être, dans leur pensée, qu'une manifestation temporaire.

Le triomphe de l'Opéra et du Ballet moscovites paraît justifier cet ambitieux projet. Les Italiens ne s'imposèrent-ils pas, jadis, avec la même autorité? Il

est permis d'espérer que la séduction exercée par les remarquables chanteurs, par les extraordinaires danseurs réunis par M. Serge de Diaghilew survivra à un engouement passager. La question est de savoir si le répertoire russe est assez varié pour répondre aux exigences d'un public que lasserait à la longue la répétition des mêmes spectacles.

Ceux-ci furent, cette année, fort agréablement composés. Mais déjà fit-on, et à juste titre, une notable différence entre l'élan lyrique d'*Ivan-le-Terrible*, dont j'ai vanté la beauté réelle, souvent émouvante, et certaines expressions d'un art suranné, de médiocre valeur musicale, comme l'acte de *Ruslan et Ludmila* dont un pieux hommage à la mémoire de Glinka justifiait seul l'exhumation, ou encore cette bruyante et creuse *Judith* de Serow qui ne fut qu'un prétexte à mettre en relief l'interprétation tragique et superbe de Chaliapine, la voix limpide de M^{me} Félicia Litvinne.

De même, les ballets qui nous furent offerts, — et c'est d'eux surtout que je veux parler aujourd'hui, — ne réalisèrent pas tous la même impression d'art. Il y en eut d'exquis : *les Sylphides*, délicieuse évocation du ballet classique qui, vers le milieu du siècle dernier, porta aux nues la renommée de la Taglioni, *le Festin*, auquel le caractère populaire de ses danses, rythmées sur des inspirations empruntées aux meilleurs compositeurs nationaux, donnait un accent particulier, et surtout la chorégraphie véhémement, tumultueuse, dyonisiaque du *Prince Igor*, enchâssée dans le cadre d'un drame lyrique qu'on eût été heureux de voir représenté intégralement. En revanche *le Pavillon d'Armide*, auquel

la partition mi-Bayreuth, mi-Revue des Folies-Bergère de M. Tchérépoutine ne prête qu'un intérêt musical relatif, n'appartient que comme un ingénieux prétexte à présenter, dans un cadre XVIII^e siècle élégamment imaginé par M. Alexandre Benois, une incomparable troupe de ballerines et de danseurs. Et si l'on admire les costumes merveilleux et la brillante interprétation de *Cléopâtre*, le scénario de ce « drame chorégraphique » et la musique de M. Arensky appellent d'évidentes réserves bien que des emprunts au répertoire de Moussorgsky, de Glazounow et de Rimsky-Korsakow varient l'intérêt de celle-ci. Dans ces deux œuvres, l'attrait de la mise en scène, le talent exceptionnel des artistes l'emportent manifestement sur la qualité intrinsèque de l'œuvre.

C'est donc l'interprétation surtout qu'il convient d'apprécier : tâche d'autant plus aisée qu'ici nulle restriction n'atténue l'éloge.

On ne peut guère se rendre compte, lorsqu'on n'a pas vu les danseurs de St-Petersbourg et de Moscou, de la perfection qu'atteint en Russie l'art chorégraphique. La légèreté et la souplesse s'unissent, chez ceux qui l'exercent, au sentiment du rythme, à la précision des mouvements, à l'élégance du geste. M. Nijinsky, surprenant danseur qui a conquis tout Paris en renouvelant les exploits légendaires de Vestris, bondit dans les airs, pirouette, effleure le sol pour rebondir encore sans jamais laisser soupçonner le moindre effort. Il danse comme les oiseaux volent, et danser semble chez lui une fonction naturelle. Quand il retombe, ses pieds se posent si doucement sur la terre qu'il donne l'illusion d'avoir des ailes. Et la grâce juvénile de ses attitudes, et le charme de son sourire!... C'est un être de joie et de lumière, quelque Ariel échappé des jardins du rêve et dont la claire vision illumine la scène.

Par leur agilité, l'eurythmie de leur mimique, l'équilibre harmonieux de leurs gestes, les étoiles du ballet russe rivalisent de talent avec cet incomparable danseur. Les noms de M^{mes} Pavlova et Karsavina sont promptement devenus populaires. Danseuses de style toutes les deux, disciplinées par l'enseignement d'un maître qui n'ignore rien des principes et des ressources de son art, M. Michel Fokine, elles accusent chacune, avec un tempérament différent, une personnalité nette. Celle-ci a plus de vivacité et de fantaisie, celle-là plus de noblesse, de classique beauté. Mais l'une et l'autre réalisent avec une perfection peut-être inégalée cet art charmant, séducteur et précieux dont les traditions, naguère glorieuses, se perdent dans la vulgarité et l'incohérence. Les banales chorégraphies que nous offrent les théâtres d'aujourd'hui nous éloignent de la Danse : l'École russe y ramène notre goût, et certes les sensations d'art qu'elle nous fait éprouver sont-elles d'une qualité rare et pure. On songe à l'intensité

qu'elles auraient si les divertissements qui les provoquent s'accordaient avec une inspiration musicale capable de nous émouvoir au même point.

Ce qui, plus encore que les danses individuelles, nous parait digne de tout éloge, c'est l'art qui, dans les ballets russes, préside aux ensembles. Il paraît impossible de régler ceux-ci avec plus d'exactitude, de mieux disposer les groupes, de faire manœuvrer avec plus de précision l'armée chatoyante dont le spectacle animé défile en mouvements sans cesse variés sous nos yeux. Dans les ballets inspirés par le folklore local surtout, — et c'est le cas pour celui du *Prince Igor*, pour la suite de danses qui composent le *Festin*, — la chorégraphie a un caractère expressif vraiment impressionnant. L'aisance des artistes s'y affirme avec une singulière éloquence. Elle donne l'illusion d'un peuple qu'entraîne dans un tourbillon rythmé la joie de vivre, et l'impression qu'on en ressent est d'autant plus aiguë qu'elle fait momentanément oublier la sévère discipline qui règle tous les pas. C'est une stylisation des divertissements populaires, et ici le ballet marche fraternellement de front avec la symphonie, qui, en Russie, a trouvé dans la chanson populaire sa source mélodique principale. La mazurka dansée dans le *Festin* par quatre couples de danseurs dont la stature et le travestissement firent sensation, la bacchanale sur laquelle, dans *Cléopâtre*, passe un frisson hellénique, les danses guerrières, d'une passion frénétique, destinées à adoucir, dans le drame lyrique de Borodine, la captivité d'Igor prisonnier des Pavlovtsiens sont d'inoubliables tableaux de mœurs dont nulle convention scénique apparente n'altère l'illusionnante vérité. L'impression de vie et de réalité qui s'en dégage ne peut être comparée qu'à celle que provoquent, en un temps déjà lointain, les saisissantes reconstitutions historiques accomplies par la troupe des « Meininger ». Mais à l'attrait d'une figuration excellemment réglée, à la composition des groupes au choix des costumes et des accessoires, au caractère évocatif des décors s'ajoute, ici, l'élément chorégraphique qui unit la fantaisie à la réalité, les caprices de l'imagination à l'observation de la vie. De cette alliance étroite naissent des sensations neuves dont le souvenir demeurera.

OCTAVE MAUS

PROPOS DE THÉÂTRE

Le Théâtre libre. par A. THALASSO. — **Une traduction des œuvres de Shakespeare,** par J.-H. ROSNY. — **Peter Pan,** par J.-M. BARRIE.

M. Adolphe Thalasso, qui est lui-même un très distingué auteur dramatique (les lettrés n'ont pas oublié ses pièces si curieuses et si intenses : la *Faim* et *l'Art*), vient de publier un livre d'une documentation aussi consciencieuse que définitive sur le Théâtre

libre (1). On n'est pas plus modéré dans l'exposé d'une théorie, ni plus chaleureux dans l'exposé des faits. Je trouve cet ouvrage, qui se veut du ton d'un manuel résumatif, aussi intéressant qu'un essai d'idées générales, tout au moins dans sa première partie. Il y a là notamment une distinction entre les œuvres dramatiques où la vie est créée par le mouvement et celles où le mouvement est créé par la vie qui est d'une intelligence, d'une justesse extraordinaire et, il me semble bien, neuve. Armé de cette théorie, dont l'infailibilité est absolue, il discerne dans les œuvres les plus brillantes, les plus réussies en apparence, la tare secrète de leur fabrication : l'illusion du mouvement par la vie. Et cette vue de l'esprit lui permet de reviser certains jugements, fort anciens et qui n'ont de vénérable que cette vieillesse. N'est-il pas tout à fait admirable de pénétration, ce simple petit morceau sur Sophocle et Euripide :

« Sophocle est le premier qui, au théâtre, a donné aux personnages la vie par le mouvement, comme Euripide est le premier qui leur a communiqué le mouvement par la vie. Aussi quelle différence entre le théâtre fataliste du premier et le théâtre si humain du second ! Sophocle subordonne les passions à la fatalité, Euripide subordonne la fatalité aux passions. L'un est l'homme de théâtre génial qui a étouffé dans le métier la vie de ses héros. L'autre est l'amateur dramatique de génie qui n'a eu d'autre objectif que l'humanité de ses créations ».

Il faut un courage intellectuel de premier ordre pour énoncer tranquillement de pareils aphorismes, qui renversent toutes les opinions reçues depuis des siècles sans contrôle par les générations successives. Ce courage ne peut être puisé que dans la certitude que la découverte que l'on a faite est absolument juste. C'est une intuition qui a mis M. Thalasso sur le chemin de cette vérité, par un mécanisme cérébral, — toutes proportions gardées, — analogue à celui qui explique l'intuition par exemple de M. Quinton découvrant ses lois de constance, c'est-à-dire de longues méditations se résolvant un jour, et soudainement, dans une idée qu'une seule phrase exprime, que l'on devine exacte et dont on n'a plus qu'à vérifier l'exactitude dans tous les cas possibles.

Je dois dire que, — malgré l'intérêt qui s'attache à une histoire aussi récente, aussi vivante que celle du Théâtre libre, — il me reste un regret : celui que M. Adolphe Thalasso n'ait point employé ses dons, son érudition, sa culture, sa finesse psychologique, son style mûr et son écriture toute de clarté logique à une histoire générale du théâtre. Quel bel essai nous aurions là ! Imaginez la transformation de tous les points de vue, le nouvel éclairage, si je puis dire, apporté dans l'appréciation de la littérature dramatique de tous les pays par la vérification de cette loi nouvelle. Vous pensez bien que le cas Sophocle-Euripide doit se représenter dans chaque théâtre national, surtout chez les peuples moins connus. Mais même en ne prenant que les grandes littératures classiques, quel livre intéressant, hardi, substantiel, paradoxal cela ferait !

Mais M. Thalasso est un modeste. De même que — homme de théâtre — il a depuis la *Faim* et *l'Art* abandonné la scène pour la critique, de même, en critique, il a élu des sujets particuliers, ignorés des journalistes et où sa force d'érudition se dérobe avec élégance sous le plus simple et le plus tranquille appareil de présentation.

(1) ADOLPHE THALASSO. *Le Théâtre libre*, essai critique, historique et documentaire ; préface de JEAN JULLIEN. Paris, *Mercure de France*.

J'ai un grand respect pour cette attitude. C'est le plus pur dans le dandysme moral qui l'inspire. J'ai aussi pour elle une sympathie doublée par l'horreur que, inversement, j'éprouve pour l'emphase creuse des gens qui ne savent rien et se lancent dans des généralités creuses. Loin d'être superficielles, en effet, les idées générales de M. Thalasso, qui sont nombreuses, possèdent une concentration bien personnelle. Il ne les livre, dirait-on, qu'à regret et en passant, comme si elles devaient détoner dans un livre de documentation pure. Mais on devine, à les lire, qu'elles sont le résultat d'une méditation constante. Loin de précéder le travail intellectuel et de lui préparer pour ainsi dire des cadres où on le disposera, elles n'éclosent qu'après ce travail et l'écrivain ne les utilise point pour d'ultérieurs développements. Je le répète, cette réserve m'est sympathique extrêmement. C'est par impuissance que la majorité des érudits l'adoptent : cela ne donne que plus de valeur à ceux qui pourraient s'en passer.

Puisque nous parlons de théâtre, laissez-moi vous dire un mot de la nouvelle traduction que M. J.-H. Rosny vient de tenter des œuvres de Shakespeare (1).

La lecture du premier volume de cette série me confirme d'abord dans cette croyance qu'il n'est de traduction que par un écrivain véritable et que les professeurs, pédants et autres scribes ne sont capables que de pauvres décalques sans âme et sans pensée, à qui il manque toujours le frisson de la vie et de l'intelligence.

Ainsi, de toutes les traductions de Shakespeare, la plus honnête, la plus près de l'exactitude verbale est, dit-on, celle de Montégut. Voyez comme elle est terne, inerte, inintelligible. Par moments, on se demande si le traducteur a cherché à comprendre ce qu'il écrivait. A coup sûr, la langue française est le dernier de ses soucis. Le travail, — difficile, je le reconnais, mais si attachant des équivalences, — il l'ignore. Par contre, la romantique traduction de François-Victor Hugo est jolie à lire, véhémence, colorée, mais, par une exagération dans un sens contraire, elle est fantaisiste et fallacieuse. Les autres ne valent pas la peine qu'on s'y arrête.

Bref, il n'est pas arrivé à Shakespeare la fortune qui échut à Milton avec Chateaubriand, à Edgar Poe avec Baudelaire et Mallarmé. M. J.-H. Rosny vient de réparer cette omission. Il avoue lui-même que l'entreprise ne représente pas un mince travail et qu'il lui faudra peut-être toute sa vie pour l'achever. Souhaitons pour notre compte que, au simple point de vue librairie, ce soit une assez bonne affaire pour encourager l'éditeur à aller jusqu'au bout.

C'est une chose attachante et belle à lire en français que ce travail de M. Rosny. La clarté, la force, le magnifique mouvement de la langue originale sont rendus avec toute la fidélité possible. Et l'auteur prend soin de nous avertir que, pour le reste, il n'a pas eu de peine à être littéral. Mais il suffit de lire sa préface pour savoir, d'avance, que la traduction sera excellente. On est rassuré, si je puis dire. Il y a là une hauteur de vues, une intelligence, une justesse d'aperçus que l'on devine avoir été employées avec une assiduité et un bonheur égaux au cours du travail lui-même et auxquelles nulle difficulté verbale n'a dû résister.

(1) J.-H. ROSNY. *Nouvelle traduction conforme au texte anglais des œuvres de Shakespeare. (Hamlet, Macbeth, Beaucoup de bruit pour rien)*. Paris, *Société française d'imprimerie et de librairie*.

Dans cette préface, M. J.-H. Rosny parle de la différence de langue et même d'imagination qui se remarque entre *Hamlet*, par exemple, et *Macbeth* et *Beaucoup de bruit pour rien*. Eh bien ! Il en donne l'équivalent en français. Travail difficile ? Je veux bien. Mais l'expression n'est pas assez juste. Le travail est facile au contraire à qui est très familier avec les subtilités — les subtilités de pensée — du texte original. Mais c'est à la réussite de ces choses que l'on discerne le traducteur vrai du mauvais traducteur.

Je ne veux pas signer ce trop court article sans citer tout au long le passage où M. Rosny parle du personnage d'Hamlet. J'en connais des interprétations, des critiques plus séduisantes au point de vue littéraire ; je n'en connais pas d'aussi justes, d'aussi belles, d'aussi satisfaisantes pour l'esprit. Toute la préface (mais surtout ce paragraphe-là) est de la plus haute critique :

« On a dit qu'Hamlet est une sorte de Christ de la Renaissance. Comme le Christ, il parle volontiers en paraboles, tient une mission de son père, a un apôtre dans Horatio, une Madeleine dans Ophelia, dans Judas, dans Rosencrantz et Guildenstern, et, s'il n'a pas la Vierge Marie pour mère, cependant il y a quelque chose de l'esprit du Christ dans sa colère contre le péché d'impureté commis par celle qu'il appelle malgré tout une reine sage, belle, vertueuse. Enfin, ce qui complète la ressemblance, c'est le peu de cas que fait Hamlet des choses de ce monde, ses attaques contre la corruption du siècle, contre les grands, les magistrats, les prêtres, les bureaux... Il est vrai que c'est un Christ rapproché des stoïques dans son amour exclusif de la vérité et de la noblesse, dans son mépris de la mort ; mais le ton est d'inspiration chrétienne. Non qu'il soit religieux : on y sent au contraire la liberté de penser de la Renaissance, et l'usage qu'on y fait de Dieu n'est pas toujours orthodoxe. Seulement, sur ce sujet essentiellement humain d'un jeune homme épris du plus noble idéal, contristé par la laideur du monde, persécuté par l'idée de voir sa mère appartenir, d'une lâche ardeur sensuelle, à un misérable assassin, sur ce sujet il était difficile de ne pas ressembler aux évènements du Christ légendaire. C'est, et ce sera toujours, une histoire aimée de tous les peuples, celle du héros en lutte contre ce qui fait souffrir les honnêtes gens : le mensonge, le triomphe du crime, un gouvernement oppresseur, une administration tracassière, le mauvais prêtre, le juriste pervers, le riche imbécile, le sot parvenu. L'éternel honneur de Shakespeare et, avec le sien, celui du peuple anglais, c'est d'avoir trempé ce héros dans une humanité vivante, de ne pas lui avoir mis autour de la tête une auréole de mots qui ne permettrait plus d'en apercevoir les traits ; mais, au contraire, de nous l'avoir montré doux et triste, avec une volonté combattue, une grande intelligence modeste, une sincérité tranquille, ardent à la vie et résigné à son rôle de vengeur, affectueux, artiste, délicat, homme du monde, spirituel, poli et bon. »

Ce serait à désespérer du goût et du bon sens publics si cette nouvelle traduction n'était pas accueillie avec la plus grande faveur.

Et puisque nous parlons de théâtre anglais, rappelons que le Vaudeville donne en ce moment, à Paris, *Peter Pan* (1) qui est un chef-d'œuvre adorable. Que ceux qui aiment les fées, les enfants et l'ingénuité, la fantaisie, la grâce se hâtent avant que cette troupe de Pucks et d'Ariels ne s'envole.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) *Peter Pan ou le Petit garçon qui ne voulait pas grandir*, par J.-M. BARRIE, musique de JOHN CROOK. Pièce en cinq actes et neuf tableaux (au Vaudeville).

LE LEGS CHAUCHARD

La galerie léguée par M. Chauchard à l'Etat français pour le Musée du Louvre comprend près de deux cents toiles de Millet, Troyon, Corot, Daubigny, Decamps, Diaz, J. Dupré, Th. Rousseau, Fromentin, Delacroix, Isabey, Meissonier, Ziem, etc., et coûta au légataire environ vingt-sept millions.

Parmi les Millet, citons : *l'Angelus*, payé 800,000 fr. ; *la Bergère*, un million ; *la Rentrée des moutons la nuit*, 1,100,000 fr. ; *le Vanneur*, *la Fileuse*, *la Fermière*, *la Petite bergère*, etc. Corot est représenté par un grand nombre de toiles, et notamment par *l'Amour désarmé*, *la Danse des nymphes dans la clairière*, *la Danse rustique à l'entrée du bois*, *la Charrette*, *le Matin à Ville-d'Avray*, etc. Troyon occupe une belle place avec *la Vache blanche*, *les Bœufs allant au labour*, *le Retour du marché*, *le Garde-chasse et ses chiens*, *les Vaches au pâturage*, *la Mare*, etc.

Les grands paysagistes de Fontainebleau sont tous réunis. Théodore Rousseau figure dans la collection avec *la Charrette*, *l'Orage*, *l'Avenue de la forêt de l'Isle-Adam* ; Jules Dupré avec *la Vanne*, *le Chêne*, *la Mare aux chênes* ; Daubigny avec *la Vallée d'Arques*, *les Cavernes au bord de l'Oise*, *le Soleil couchant*. Ziem, Diaz n'ont pas été négligés par le collectionneur.

Trente-cinq tableaux évoquent Delacroix, Decamps, Fromentin, Isabey. Citons enfin les quarante Meissonier, avec le fameux *1814*, *le Fumeur*, *la Confiance*, *le Liseur blanc*, *le Liseur noir*, *l'Homme à l'épée* qui vient de la collection Van Praet, *le Poste d'avant-garde*, *l'Auberge de Poissy*, *le Rieur*, *la Route d'Antibes*, etc.

M. Chauchard ajoute à sa collection de l'école de 1830 tous les tableaux qui ornaient les salons du rez-de-chaussée de son hôtel de l'avenue Velasquez : ce sont des œuvres de Nattier, Drouais, Gainsborough, des marbres de Coysevox, Lemoyne, Coustou, Caffieri et une série des premières épreuves de Barye. Tout cela ira au Musée du Louvre, avec le portrait du donateur par Benjamin Constant.

Et, pour aider à l'installation de ces œuvres d'art, M. Chauchard laisse à la disposition de son exécuteur testamentaire, M^e Jousset, et à M. Georges Leygues, spécialement chargé de surveiller l'aménagement de la future « salle Chauchard », les sommes qui seront nécessaires à la direction du Musée du Louvre, afin qu'aucune dépense n'incombe à l'Etat.

A la Ville de Paris, il laisse les deux groupes de bronze de Caïn, toutes les statues de marbre et tous les objets qui ornent les jardins du château de Longchamp, dont il était le locataire.

L'ART A PARIS

Exposition J.-F. Raffaëlli

On ne pourrait mieux définir l'art de Raffaëlli qu'il ne l'a fait lui-même en tête du catalogue de l'exposition qui rassemble actuellement dans les galeries Georges Petit quelque trois cent cinquante numéros, — peintures, pastels, dessins, gravures originales, illustrations et livres. En cette page l'artiste se dévoile tout entier, dans la noblesse et la simplicité de la pensée qui guida constamment son probe labeur :

« Au seuil de cette exposition, je me permets d'arrêter un

instant les visiteurs pour leur dire ce que j'ai essayé de voir, et ce que je crois avoir vu pendant trente années, et même davantage, consacrées à la peinture.

J'ai regardé près de moi par instinct d'abord, par raison ensuite. J'ai vécu ma vie où elle se trouvait installée, précaire ou solide. Je n'ai pas essayé de changer de milieu, de découvrir une autre nature et une autre humanité que celles que je connaissais, qui étaient mes entours, et dont je faisais partie. J'ai senti d'abord, et j'ai vu ensuite que les phénomènes de la vie n'étaient pas plus beaux ni plus considérables ailleurs que tout près.

Je me suis donc privé de faire de longs voyages pour aller peindre autre chose que les admirables spectacles que j'avais sous les yeux. Je suis allé en Amérique, c'est vrai, mais pour y faire des conférences sur l'art français, non pour y inventer une peinture américaine. J'ai vue l'Italie, la Belgique, la Hollande, en touriste. Je n'ai séjourné un peu longuement qu'aux bords de l'Angleterre, sur ces plages de famille d'où l'on voit encore la France quand le temps est clair, et toujours avec le désir de rentrer au plus tôt à Asnières et à Paris.

En France même, je ne me suis pas promené de paysages en paysages, cherchant le pittoresque que quelques grands peintres ont si bien trouvé. Ce n'est pas que je n'aime pas la nature, et j'admire, autant que d'autres, les couchers de soleil, les lisières de forêts, les marées montantes, mais je n'ai envie de les peindre que s'il passe quelqu'un devant. J'ai toujours vécu dans des endroits où la nature m'apparaissait inséparable de l'homme. Dans les paysages où j'habitais, il y avait toujours des maisons et des passants. Il y a des poètes du paysage que j'adore, des grands rustiques que j'admire, mais je n'ai pu faire autrement que d'être un homme des villes.

J'aime les villes, ces agglomérations de monuments anciens et de logis humains, ces concentrations de foules terribles, qui se dissolvent si souvent en innocentes flâneries. J'aime mes semblables, qui s'agitent comme moi, dans cette mêlée, avec les mêmes passions, et qui sont à la recherche du même bonheur incertain. C'est là qu'ont vécu les miens; c'est dans cette mêlée qu'ont disparu ou que combattent encore mes amis chers. J'ai tressailli de toutes les douleurs et de toutes les joies qui animent toujours ce peuple de bourgeois, d'ouvriers, de femmes, d'enfants, de misérables voués à la peine de chaque jour, d'esprits vaillants qui acceptent fièrement le sort.

Ai-je mis, sans programme, et de toute mon ardeur d'homme, et d'humain, un peu de ce tressaillement dans des œuvres d'artiste, depuis les champs noirs de la banlieue jusqu'aux avenues ombragées et fleuries de la ville? C'est toute l'ambition que j'avoue ici et qui a remplacé, aussi vive, aussi brûlante, la flamme d'enthousiasme de la jeunesse.

J'ai été vers les êtres qui vivaient en même temps que moi. Puissent-ils se reconnaître dans l'ombre et dans la lumière de tant de tableaux où j'ai tenté, chaque jour, de fixer leur vie et la mienne ».

J.-F. RAFFAELLI

Walter Sickert.

Une vente à l'Hôtel Drouot dispersera demain lundi, à 2 h. 1/2, un ensemble considérable — soixante-quatorze tableaux, six dessins, quatre pastels, — d'un peintre qui fut l'ami et l'élève de Whistler et dont certains collectionneurs prisent très haut le

talent : M. Walter Sickert. Ses œuvres ont pénétré dans les galeries de MM. E. Moreau-Nélaton, J.-E. Blanche, André Gide, Olivier Sainsère, E. Strauss, P. Robert, G. Hoentschel, etc., qui ne s'ouvrent qu'à bon escient. M. Adolphe Tavernier en a très exactement résumé le caractère en ces lignes de présentation :

« Voici un véritable artiste et voici de réelles œuvres d'art. Et nul ne s'inscrira en faux contre cette double affirmation en voyant défiler sous le marteau du commissaire-priseur ces études subtiles, ces esquisses doucement harmonieuses, ces œuvres nerveusement personnelles qui seront recherchées un jour par les amateurs avisés comme des bibelots de la qualité la plus précieuse.

On peut ne pas aimer le talent si particulier de Sickert, mais il faut rendre justice à cette « charmante nature d'artiste raffiné et consciencieux » dont les œuvres ont « la tenue de la vraie noblesse qui se réserve », ainsi que l'a dit excellemment le peintre Jacques-Emile Blanche.

Au reste, de grands artistes comme Whistler, comme Pissarro, comme Degas n'ont pas caché la haute estime qu'ils avaient pour le talent de cet Anglo-Danois, d'un esprit si aigu et d'une si rare culture.

Londres, Paris, Dieppe et Venise l'ont inspiré de la façon la plus heureuse. Une forte structure linéaire maintient dans la réalité ces aspects sur lesquels son imagination s'exalte : dolents ou vifs paysages urbains, intimités pathétiques, music-halls des quartiers populaires et ce nu féminin qu'il formule en un style hallucinant et singulier. Tout cela est peint avec une technique grasse et savoureuse, avec une richesse de palette sombre et sobre, et Arsène Alexandre a pu dire de tel de ses tableaux, qu'il semble pétri avec des roses fanées et comparer tel autre à un bijou de jais. »

PUBLICATIONS D'ART

Victor Gilsoul, par CAMILLE MAUCLAIR (1).

Ce volume est le neuvième de la *Collection des artistes belges contemporains* que publie l'éditeur Van Oest. Il est composé avec un soin tout particulier, abondamment illustré. C'est à M. Camille Mauclair que l'étude de l'œuvre de M. Gilsoul a été confiée et, disons-le tout de suite, il s'est acquitté de cette tâche avec cette clarté d'exposition, avec ce talent d'analyse brève et définitive qui lui sont particuliers. Écrite en une langue nette, d'un style rapide, nerveux, ramassé, cette étude fait admirablement ressortir la physionomie artistique du peintre; elle est pleine d'expressions décisives qui sont comme autant de traits résumant un caractère. Avec ces traits essentiels, l'auteur est parvenu à nous dessiner la synthèse d'une œuvre intéressante à plus d'un point de vue, discutable si l'on veut, mais qui ne laisse pas d'être d'un artiste probe, particulièrement doué, d'un tempérament qui requiert l'attention.

M. Mauclair va droit au cœur même de l'œuvre de Gilsoul. Son étude se borne à ces deux points de vue : « Gilsoul est possédé de la passion de faire vrai. Il se rattache au groupe traditionnel des paysagistes flamands ».

(1) Un vol. in-4°, Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}, Librairie nationale d'Art et d'Histoire.

Quand M. Maclair écrit que le peintre est possédé de la *passion* de faire vrai, il exprime par là, d'un mot juste et énergique, que nous n'avons pas sous les yeux l'œuvre d'un réaliste au sens strict du mot, d'un peintre minutieux et tâillon, mais une œuvre d'artiste animé et pénétré d'amour pour le pays qu'il peint, une œuvre émouvante en un mot. Suivons l'auteur pas à pas. « M. Gilsoul est, par excellence, un peintre de ce qui s'étend sous le ciel, un scrutateur d'horizontalité ». Il ne cherche jamais à fixer le côté exceptionnel des aspects qu'il choisit, mais à donner du paysage une « notion constante ». C'est le peintre « des heures ordinaires ». Il se réclame de cette formule qui veut « que le paysage soit une sculpture en plein air ». Bref, l'artiste s'est attaché à faire le portrait de son pays, de la Flandre en particulier. Il l'a fait avec amour, cherchant tout ce qui pouvait exprimer l'âme, la vie intime. Par le fond, Victor Gilsoul se rattache aux maîtres flamands et hollandais du paysage; par la forme, il est bien de ce temps, sa technique est solide, personnelle, heureuse. Parmi les paysagistes contemporains on pourrait lui trouver des points de contact avec Le Sidaner, et plus particulièrement avec Baertsoen. L'auteur analyse ensuite une à une les principales œuvres du peintre, depuis son premier envoi au Salon de Bruxelles, *Moulin à Waesmunster*, jusqu'à la série des paysages qu'il vient de rapporter d'un séjour à Overyssehe et qui inaugure une évolution heureuse de sa manière, un achèvement vers la clarté, l'abandon du sombre pour une vision radieuse et vibrante.

Étude concentrée et, je le répète, décisive. M. Camille Maclair semble avoir voulu éviter dans ces pages toute digression inutile et alourdissante. Il y a cependant, au début du livre, une dissertation assez poussée sur ce que l'auteur appelle « l'irruption impressionniste » et, plus loin, « l'art parisien ». « L'irruption impressionniste, dit-il, et de toutes les données esthétiques qui s'ensuivent, crée une cassure dans l'évolution de la peinture flamande plutôt qu'elle n'y apporte une transformation opportune ». Je me borne à signaler cette proposition pour ce qu'elle me paraît contenir de paradoxal et d'injuste même.

De très belles planches hors-texte et des reproductions de croquis font de ce livre une des meilleures publications de la belle série des *Artistes belges contemporains*.

F. H.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Instruments à vent (trombone, cor, trompette) :

1^{er} prix avec distinction : MM. Van den Hauwe et Dubois. — 1^{er} prix : MM. Carpels, Damers, Dupont, Quatrus, Tourlamain, Demesmaeker. — 2^e prix : MM. Kerkhof, Thiels, De Garnier, De Bruyne. — Accessits : MM. Rowet, Guillaume, Destrebecq, Verwaetermeulen.

Les prochains concours auront lieu aux dates suivantes :

Lundi 21 juin, à 9 heures : contrebasse et alto; à 15 heures : violoncelle, prix H. Van Cutsem. — Mercredi 23, à 9 heures : musique de chambre, harpe et prix L. Van Cutsem; à 15 heures : piano (jeunes gens). — Samedi 26, à 15 heures : orgue : — Lundi 28, à 9 et à 15 heures : piano (jeunes filles). — Jeudi, 1^{er} juillet et vendredi 2, à 9 et à 15 heures, violon. — Lundi, 5 juillet, à 3 heures : chant théâtral (jeunes gens). — Mardi, 6 juillet, à 9 et 15 heures : chant théâtral (jeunes filles) et duos de chambre. — Jeudi, 15 juillet, à 9 heures : tragédie et comédie.

NÉCROLOGIE

Chaplet.

J'apprends avec une peine profonde la mort d'un des plus grands artistes de ce temps, le potier Chaplet, qui s'est éteint brusquement dans sa petite maison de Choisy-le-Roi où tant d'artistes défilèrent, émerveillés. Il y vivait heureux, modeste et bon auprès de ses petits enfants avec son petit fils Lenoble, son disciple, un des meilleurs céramistes actuels.

Ce n'est pas en quelques lignes qu'il sied de caractériser l'art de ce magnifique artisan. Ah ! pourquoi notre pauvre manufacture de Sèvres, si cruellement en décadence, n'a-t-elle pas eu à sa tête l'auteur inégalable de tant de porcelaines aux formes robustes ou délicates, et dont les couvertes du plus somptueux coloris, bleu argentin, rouge pourpre ou or, sont dignes d'être confrontées aux pièces miraculeuses des Japonais et des Coréens ? Chaplet à Sèvres, avec Bracquemond, c'eût été la résurrection !... Ce fut, je le sais, le désir très intelligent de M. Léon Bourgeois, alors ministre de l'instruction publique. Projet malheureusement qui ne se réalisa pas.

Depuis l'année 1871, où Chaplet découvrit la « barbotine », jusqu'en 1889, où la cité le contraignit au repos (la flamme des grands fours est cruelle aux potiers, Carriès l'éprouva avant Chaplet), il ne cessa d'inventer. L'Exposition universelle de 1900 consacra sa mondiale maîtrise.

Ses émaux, la splendeur persane de la matière, l'harmonie de forme et de profil des innombrables vases, coupelles et pichets qui sont sortis de ses mains magiciennes lui conféraient le titre indéniable de roi des céramistes français. Je tiens pour assuré que ni M. Auguste Delaherche, ni M. Etienne Moreau-Nélaton, ni M. André Méthey, ni M. Félix Massoul ne me démentiront.

Cet homme excellent entre tous, ce savant libéré de tous les dogmes académiques ou autres, avait compté parmi ses amis Carrière, Gauguin, Rodin, Geffroy, Bracquemond. Je ressentais pour lui l'affection la plus profonde et la plus complète admiration. Je m'excuse de ne donner ici qu'un aperçu bien hâtif de son œuvre et un croquis bien sommaire de sa figure.

L. V.

PETITE CHRONIQUE

C'est M. Ivan Gilkin qui a remporté le prix triennal de littérature dramatique, et c'est justice car son *Savonarole* est une œuvre aussi bien pensée qu'élégamment écrite. Une voix a été donnée à *Kaatje*, de M. Paul Spaak.

Le jury était composé de MM. L. Solvay, président; Doutrepoint, E. Gilbert, V. Gille et L. Dumont-Wilden.

Les industries décoratives faisant partie du Groupe XII de l'Exposition universelle de Bruxelles (Décoration et mobilier des édifices publics et des habitations) viennent de se réunir en collectivité pour organiser de commun accord un ensemble qui occupera un espace de 5,000 mètres carrés.

C'est la réalisation d'un vœu exprimé dès la constitution des comités de classes et qui nécessita, pour aboutir, des négociations laborieuses. L'arrangement conclu permet d'espérer que les arts mineurs réunis dans le Groupe XII prendront un bel essor à l'Exposition.

À l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Munich, M. Alexandre Struys et M. Victor Rousseau ont reçu une médaille d'or de première classe. Les peintres A. Delanois, H. Cassiers, R. Baeseleer, F. Van Holder et le statuaire J. Dupont se sont vu attribuer la médaille d'or de seconde classe.

Quand se décidera-t-on à bannir des manifestations artistiques ces puérides distributions de récompenses ?

La direction de la Monnaie se propose de monter l'hiver prochain *Maitame Butterfly*, de M. Puccini. Elle a reçu la semaine dernière un ballet en un acte de MM. J. Szule et A. Fijeau, *Une nuit à Ispahan*.

Pour assurer aux peintres et sculpteurs les droits que la législation accorde aux compositeurs et aux hommes de lettres, une association vient de se constituer sous la présidence de M. Roll, la vice-présidence de MM. Franz Jourdain, Paul Signac et Gabriel Ferrier. La Société a pour but de garantir la propriété artistique, de combattre le faux en matière d'art et d'obtenir la perception d'un droit sur la plus value des prix de vente en faveur des artistes ou de leurs héritiers.

Nous avons déjà signalé et défendu l'équité de ce dernier principe, au sujet duquel M^e Chéramy a publié un projet de loi étudié avec soin dans tous ses détails. L'idée paraît s'acheminer vers une réalisation prochaine.

« Puisque nous avons pris l'habitude de signaler ici chacun des commencements d'incendie qui menacent le Louvre, dit la *Chronique des Arts*, enregistrons-en un encore, qui est bien le trente-neuvième. Nous n'avons pas l'espoir que la liste soit close et que le chiffre ne monte plus avant que la sécurité de notre grand musée soit complète; mais si les administrations ne se fatiguent pas de la lenteur et du laisser-aller, c'est au public à ne pas se lasser de veiller et de protester. »

On sait malheureusement avec quel dédain fut accueillie, dernièrement, la protestation internationale dont notre ami Louis Piérrard prit vaillamment l'initiative. Mais toutes les occasions sont bonnes d'insister. Poussons donc avec la revue française un nouveau cri d'alarme, dùt-on nous dire que nous nous mêlons de ce qui ne nous regarde pas.

Une nouvelle édition des *Fioretti*, la touchante légende de Saint François d'Assise, traduite de l'italien par M. André Pératé et illustrée par M. Maurice Denis, paraîtra prochainement sous le patronage de quelques amis de l'Art et des beaux livres, MM. L. Barthou, P. Baudin, B. Berenson, A. Bordes, J. Claretie, H. Cochin, P. Gallimard, comte Kessler, F. Lescur, Roger Marx, Octave Maus, A. Mithouard, P. de Nolhac, R. Poincaré, O. Sainsère, prince Scherbatoff et G. Thomas.

L'illustration en couleurs, gravée sur bois par J. Bertrand avec la collaboration de ses frères, Camille, Georges et Marcel, sera tirée à cent vingt exemplaires (dont cent réservés aux souscripteurs et vingt aux collaborateurs) sur la presse du graveur. Elle se composera de soixante-dix compositions environ, d'un encadrement décoratif varié et de lettres ornées. Le volume, dont le prix de souscription est fixé à 500 francs, payables en trois ans, sera imprimé par l'Imprimerie nationale sous la direction de M. G. Thomas. Il sera achevé le 15 avril 1911. Les souscriptions sont reçues par M. J. Bertrand, 69, boulevard Pasteur, Paris.

Les éditeurs Bach et C^{ie} (Londres, 139 Oxford Street) viennent de mettre en vente les VI^e et VII^e recueils des pièces inédites d'A. Scarlatti publiées par M. J.-S. Shedlock et dont nous avons déjà signalé l'intérêt. Ces deux cahiers renferment six *toccatas* (nos 14 à 20) pour clavecin ou pour orgue qui ne manqueront pas de piquer la curiosité des musiciens.

Sottisier :

M^{me} Webb, sa mère, s'est plainte, dans la langue de son pays, mais amèrement. *Le Matin*, 17 juin.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Vient de paraître chez MM. A. DURAND ET FILS, éditeurs,
4, place de la Madeleine, Paris.

FERRUCIO BUSONI. — **Nuit de Noël**, esquisse pour le piano. — Prix net : 2 francs.

PAUL DUKAS. — **Ariane et Barbe-Bleue**, partition pour piano seul, transcription de LEON ROQUES. — Prix net : 12 francs.

VINCENT D'INDY. — **Istar**, variations symphoniques (op. 42). Réduction pour piano à deux mains par GUSTAVE SAMAZEUILH. — Prix net : 3 francs.

JOSEPH JONGEN. — **Quatuor** pour piano, violon, alto et violoncelle (op. 23).
Prix net : 12 francs.

PARTITIONS D'ORCHESTRE (in-16)

CLAUDE DEBUSSY. — **Danses**, pour harpe chromatique (ou piano) avec accompagnement d'instruments à cordes. — I. *Danse sacrée*. II. *Danse profane*. — Prix net : 2 francs.

VINCENT D'INDY. — **Médée**, suite d'orchestre d'après la tragédie de CATULLE MENDÈS (op. 47).
Prix net : 5 francs.

HENRI RABAUD. — **La Procession nocturne**, poème symphonique d'après N. LÉNAU (op. 6).
Prix net : 3 francs.



Maison Félix MOMEMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)
ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 4 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.
Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Expositio

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323)

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches
rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui
confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle.
Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des
Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Paroi-
siens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement :
6 francs. (Étranger 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts,
philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction
et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement :
5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois.
Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration :
2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs.
Le numéro : 4 franc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

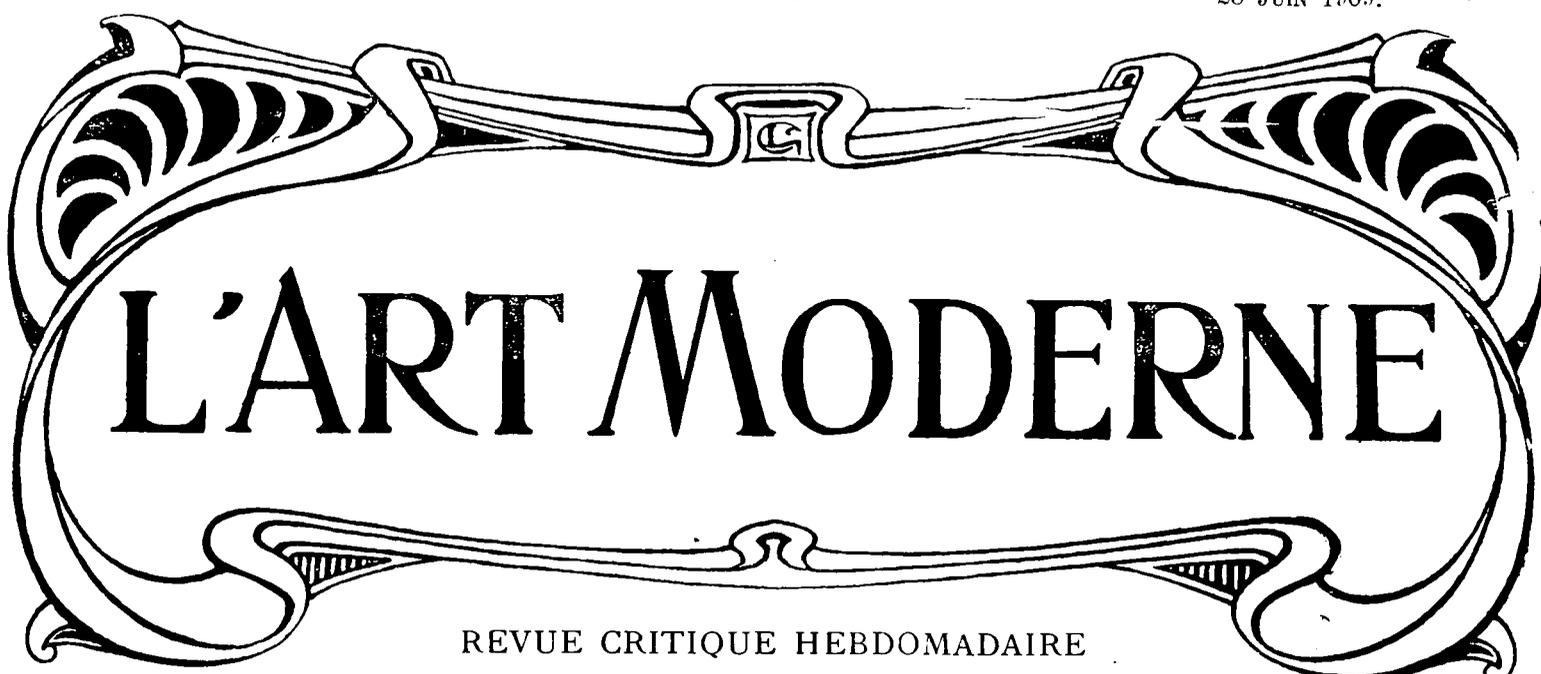
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM. rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Esprit de M. de Talleyrand (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Monument Cladel (OCTAVE MAUS). — Publications d'art : *Frans Hals, sa vie et son œuvre* (F. H.). — Haydn (HENRI GUILBEAUX et JACQUES REBOUL). — Concours du Conservatoire. — Publications musicales : *Nouvelle édition française de musique classique*. — Bœckliniana. — Accusés de réception. — Nécrologie : *Paul Claessens*. — Petite Chronique.

L'Esprit de M. de Talleyrand.

M. Louis Thomas vient de me rendre un grand service. Il a réuni dans un petit livre (1) quelques anecdotes et bons mots de M. de Talleyrand. Cela ne fait pas cent pages et c'est vite lu, mais on n'a pas besoin ensuite de s'imposer l'horrible ennui de feuilleter les mémoires, correspondances et autres paperasses relatives à ce fameux chambellan. M. Louis Thomas m'épargne un gros travail et j'en sais autant que j'en saurais après des volumes d'histoire, j'ose même dire : bien davantage.

A travers ces bons mots, ces anecdotes, c'est l'esprit de M. de Talleyrand, en effet, que j'ai aperçu; mais, entendez-moi bien, le vrai, l'espèce d'âme qui habitait cette espèce de personnage, et non pas sa faculté de lancer des épigrammes. Et cet esprit n'est, hélas ! pas que le sien, mais celui de toute une classe de gens,

(1) LOUIS THOMAS : *L'Esprit de M. de Talleyrand*. Collection des Bibliophiles fantaisistes. Paris, Dorbon aîné, 53^{ter}, quai des Grands Augustins.

laquelle se retrouve pareille à toutes les époques et sous toutes les formes de gouvernement.

M. de Talleyrand était *né* chambellan comme on naît homme de génie ou rôtisseur; il a les marques essentielles de ce genre d'hommes.

Un chambellan doit être *né* et avoir beaucoup d'esprit et de tact. Un chambellan qui ne serait pas *né* ferait toujours figure de mouchard ou de laquais, au moins de parvenu. Mais s'il est gentilhomme et spirituel, il saura se tirer d'affaire au milieu des circonstances les plus compliquées. C'est ce qu'a fait Talleyrand. Il pirouette si on l'insulte, joue en virtuose avec les difficultés de sa position, résout des questions graves avec un mot, avant tout garde sa place.

Je reconnais que, en sécurité dans sa fonction, il est incapable de justes vues politiques et d'un certain flair d'homme de gouvernement. Mais la postérité, l'opinion publique n'ont retenu de cette existence que cette fâcheuse souplesse de courtisan, cette féline soumission devant la puissance, soumission qui attend l'heure de la révolte, de la revanche plutôt, comme à un jeu. On peut dire que Talleyrand s'est mis à dos, et pour longtemps, la malveillance et le mépris par le continuel équivoque de ses attitudes, par les petitesesses de sa vie, ses apostasies, sa lâcheté. Il n'y a pas de ton de grand seigneur pour faire passer cela. L'âme est foncièrement vile, malgré l'impertinence, la grande allure, l'intelligence de l'homme qu'elle habite. On ne s'y trompe pas. Et Napoléon, avec sa terrible acuité de connaisseur d'hommes, ne s'y est pas trompé non plus lorsqu'il lui dit un jour, avec cette verve furieuse et vulgaire qu'il

possédait : « Tenez, monsieur, vous n'êtes que de la ... boue (le mot est plus dur) dans un bas de soie. » Et le chambellan ne bronche pas. Il se contente de dire, *en sortant, et à mi-voix*, à son voisin : « Quel dommage qu'un si grand homme soit si mal élevé ! ».

Tout l'homme est dans cette réponse qui n'est pas spirituelle et qui veut être méprisante. On y saisit, toute vivante, la médiocrité de caractère d'un personnage qui n'a jamais osé que des *mots* qui ne pouvaient lui nuire, qui n'a jamais risqué une riposte dangereuse pour le plaisir de dire la vérité, sans autre intérêt, comme l'eût fait Chamfort, comme le fit Rivarol, — un royaliste aussi celui-là, mais de quelle autre trempe et de quelle vision !

Je ne puis m'empêcher en effet de songer à Rivarol lorsque je pense à Talleyrand. Lisez le si complet, si intéressant portrait qu'en a fait M. Rémy de Gourmont dans son dernier livre (1) et voyez quel est le plus sympathique.

Ce monsieur-là n'a jamais cherché ni argent ni places : il a vécu en honnête homme et sous ses mots on sent plus que le plaisir de les faire, on devine l'ardeur d'une conviction. Cela les rend plus profonds et, chose curieuse, plus spirituels.

Cette méfiance confuse que l'on éprouve vis-à-vis de Talleyrand, parce qu'on pense à son caractère, on serait enchanté de la remplacer par un sentiment plus admiratif si, par exemple, son œuvre politique avait été belle. Écartons, pour ne pas mélanger la psychologie et la morale, toutes ses trahisons et ses revirements, ne songeons même pas à la qualité, tout au moins singulière, des moyens employés par lui pour établir ou maintenir en Europe l'État qui semblait le plus parfait à ses idées, ne nous occupons que de ces idées elles-mêmes.

Là, je pensais oublier le chambellan, et je le retrouve. Je ne le voulais pas, pourtant. C'est cependant ainsi qu'il juge l'Europe et non pas en profond politique. Installé aux côtés de ce génie extraordinaire que fut Napoléon, malgré ses fautes, ce sont ces fautes qu'il voit, qu'il juge et qu'il pressent : jamais le reste. Il a en lui quelque chose de l'esprit d'un professeur qui marque les points d'une dissertation au lieu de tâcher de voir les qualités littéraires du travail. Il n'essaie point de pallier ces fautes, ni de les prévenir : il attend que leur accumulation pèse plus lourd dans la balance que les hauts-faits, les travaux et les grandes pensées de l'autre plateau. Et lorsque la partie est perdue, il se donne les gants de dire qu'il l'avait toujours pensé.

Cette malice !... Comme si toute partie politique ne devait pas un jour être perdue !

(1) RÉMY DE GOURMONT : *Promenades littéraires* (3^{me} série), Paris, *Mercurie de France*.

Là se borne, je crois, la clairvoyance de de Talleyrand. Il n'a jamais vu plus loin que le règne suivant : il a prévu Louis XVIII sous Napoléon, et Charles X sous Louis XVIII, et Louis-Philippe sous Charles X.

Quant à avoir une seconde l'idée de ce qui s'agitait de puissant, de confus, de riche en possibilités de toutes sortes sous le libéralisme naissant, à en rêver l'organisation, ou même seulement la conciliation avec la juste théorie royaliste, jamais. Il serait instructif de comparer son attitude avec celle (par certains points semblables) de Metternich. Ce dernier fait figure de grand homme. Je jurerai que ce diplomate ne se faisait pas d'illusion sur le sort qui attendait la Sainte-Alliance, mais il a consacré sa vie à cette pensée politique et il aurait, sans hésiter, sacrifié ses honneurs et son pouvoir plutôt que d'abandonner ce projet. M. de Talleyrand l'aurait cyniquement lâché. C'était un opportuniste.

Je suis entièrement d'accord avec M. Thomas pour reconnaître que les actions de M. de Talleyrand n'avaient pas à être inspirées par les dogmes de la morale. Mais elles auraient dû l'être par un idéal, un idéal politique. Elles ne le furent point. Et pour cause. M. de Talleyrand, avec toutes ses belles qualités, sa finesse diplomatique, son esprit, ses manières, son impertinence, sa connaissance des hommes, manqua de ce qui les aurait fait ressortir. Jouisseur, sceptique, indifférent, il lui plut simplement de se maintenir, le plus longtemps possible, en meilleure posture possible, au spectacle du monde, à la comédie de la politique. Aussi sa fin est-elle lamentable, malgré sa tenue. Il y manque ce je ne sais quoi de sérieux et de digne qui entoure la chute de tous ceux qui ont eu un but dans la vie, même s'ils ne l'ont pas atteint. Et personne ne songe à le plaindre, pas plus aujourd'hui qu'autrefois. Il n'est pas tombé d'assez haut pour cela : il s'est étalé par terre, voilà tout.

M. Louis Thomas, qui le présente avec sympathie et qui s'est laissé séduire par son esprit, se moquera peut-être de moi pour avoir pris aussi au sérieux un recueil d'anecdotes. Qu'il me le pardonne. Ce n'est pas tous les jours qu'on a l'occasion de sortir de la littérature. Mais le livre m'avait semblé mériter mieux que quelques lignes d'analyse. FRANCIS DE MIOMANDRE

LE MONUMENT CLADEL

Un comité vient d'être constitué à Paris en vue d'élever un monument à la mémoire de Léon Cladel, et l'idée de ce monument rencontre d'autant plus de sympathies qu'il sera exécuté par le fils de l'écrivain, Marius Cladel, qui s'affirma, en ces dernières années, statuaire de talent, digne de glorifier l'auteur d'*Ompdrailles*, de *Pierre Patient*, du *Boucassé* et de tant d'autres romans âpres et pathétiques.

M. Marius Cladel a fait un beau buste de M. Edmond Picard, un autre d'Émile Verhaeren. La piété filiale guidera son inspiration lorsqu'il évoquera les traits du célèbre romancier que de fréquents séjours en Belgique firent un peu nôtre.

Qui ne se souvient, parmi les hommes de lettres et les artistes que groupèrent vers 1880 *la Jeune Belgique*, *l'Art moderne* et *la Société nouvelle*, de cette physionomie douloureuse et fine, de ce visage émacié qu'éclairait la flamme d'un regard perçant à la fois inquiet, fureteur, bienveillant et malicieux ? Qui ne revoit, tels que Félix Bracquemond en a fixé le souvenir dans un portrait célèbre (sa plus belle œuvre, avec le portrait d'Edmond de Goncourt), cette silhouette menue et frêle prématurément courbée, ces vêtements de pâtre, ces mains nerveuses, aux doigts brunis par les cigarettes, qu'inlassablement Cladel roulait, allumait, laissait s'éteindre tandis qu'il discourait avec volubilité, rallumait aussitôt en éparpillant autour de lui des allumettes comme les pièces d'un jeu de jonchets ?

Il avait des paroles d'apôtre, des gestes de prélat. On l'écou-
tait discourir pendant des heures, sans que jamais languit l'intérêt de sa conversation imagée, spirituelle, semée d'anecdotes et de souvenirs fidèlement enregistrés par une mémoire infail-
lible.

La littérature formait le thème inépuisable de ces dissertations, improvisées avec une verve magnifique. Cladel adorait son art. Il avait le culte de ceux qui le pratiquèrent avec dignité et les révérait comme des héros. Je l'ai vu bondir de colère en entendant discuter le génie d'Hugo ou parler trop légèrement à son gré de Flaubert. C'était attenter à sa religion, et il foudroyait le blasphémateur.

Si j'évoque ces souvenirs, c'est que l'exemple de Cladel eut, je crois, une sérieuse influence sur la renaissance de nos lettres et qu'au moment où la France se dispose à célébrer sa mémoire il est juste qu'on lui rende ici l'hommage qui lui est dû. Plus encore qu'à ses écrits, spécialisés dans un domaine régional qui excluait toute velléité d'imitation, je songe à l'action qu'il exerça par sa parole, par ses conseils, par la fermeté de ses convictions et l'ardeur de son enthousiasme, sur une génération littéraire encore indécise à laquelle il révéla ses ressources et sa personnalité. Les encouragements de ce grand aîné triomphèrent des timidités, rallièrent les forces éparses d'un parti en formation auquel il donna le signal de la marche en avant. Certains artistes entraînent un mouvement par le prestige de leur œuvre. Pour d'autres, et Cladel fut de ceux-ci, c'est leur personnalité qui détermine l'essor des tempéraments. Les uns et les autres sont dignes de reconnaissance et de respect.

Je n'entends pas, en parlant ainsi, entamer la renommée littéraire d'un écrivain qui marque parmi les puissants romanciers de son temps. Et mon admiration pour les dramatiques récits dans lesquels Léon Cladel a évoqué en peintre fougueux les sites et les mœurs du Quercy demeure intacte. Si j'attribue à son caractère plutôt qu'à ses livres l'influence heureuse dont bénéficia l'aurore de notre littérature, c'est que la qualité de son art était trop particulière, trop locale pour modifier l'orientation de notre esprit.

Comme l'a magistralement écrit Barbey d'Aurevilly, « Cladel est un génie de terroir. C'est le sol et le soleil de son sol qui l'ont fait, comme le vin. La patrie, cette patrie qui n'a que quelques pieds d'horizon et qui a porté notre berceau, qui nous entre par les yeux dans le cœur aux premiers moments de la vie et qui est comme le cœur concentré de l'autre et grande patrie, est

entré trop avant en lui pour que son talent puisse exister sans elle... » C'est ce qui lui donne sa forte personnalité, la saveur d'un style que nul ne pourrait imiter, pas plus qu'on n'invente les chants populaires qui jaillissent spontanément de l'âme ingénue des nations.

OCTAVE MAUS

PUBLICATIONS D'ART

Frans Hals, sa vie et son œuvre, par E. W. MOES (1)

Cette remarquable publication comble une étrange lacune. En effet, voici la première monographie en français de Frans Hals ; l'on peut s'étonner qu'une figure d'un pareil relief, célèbre au même titre qu'un Rubens, qu'un Vélasquez ou qu'un Van Dyck, n'ait inspiré que des études fragmentaires disséminées dans les revues d'art ou ne formant que de minces et insuffisantes plaquettes (2). L'étude de M. E. W. Moes, le distingué directeur du Cabinet des Estampes d'Amsterdam, traduite par M. De Bosschère, est une monographie complète, excellentement documentée, du grand portraitiste ; il serait difficile de concevoir une étude d'une érudition à la fois plus sobre et plus appuyée. L'auteur s'est imposé la tâche de déterminer une fois pour toutes la place de Frans Hals dans l'histoire de l'art aux Pays-Bas. Il l'a fait sans excès d'argumentation, mais avec sûreté et autorité. La curieuse physionomie du peintre apparaît désormais clairement, débarrassée de l'atmosphère de légende que la postérité lui avait faite. Son origine anversoise, ses maîtres, ses débuts, son caractère violent, sa période de gloire et aussi sa vieillesse laborieuse et dénuée, fournissent à M. Moes autant de sujets qui abondent en aperçus nouveaux.

L'érudition n'est pas l'unique mérite de cet ouvrage. L'œuvre de Frans Hals y est analysée directement ; l'auteur en exprime le caractère intense, l'extraordinaire habileté d'exécution, la fougue, en un mot la vie véhémence qui éclate dans cette merveilleuse série de portraits qui va de ses premiers groupes de *Confréries* à ces extraordinaires portraits de *Régents* où Hals se montre égal à Rembrandt.

Il y a, à la fin du volume, un exposé neuf et curieux de l'œuvre des Hals : Frans le jeune, Herman, Jan, Claes, Reynier et du genre du grand peintre, Pieter Gerritsz, où l'auteur fait une bonne fois la part de chacun.

La partie illustrée de cette publication est abondante, très soignée et donne une idée synoptique parfaite de l'œuvre. Il faut louer M. Van Oest d'avoir su imprimer une tenue très artistique à cet ouvrage de vulgarisation qui constitue un événement dans la librairie française.

F. H.

(1) *Frans Hals, sa vie et son œuvre*, par E. W. Moes, 1 vol. pet. in-4°. Bruxelles, G. Van Oest et C^{ie}.

(2) En même temps que cet ouvrage paraissait, à Paris, dans la collection des *Grands artistes* de M. Henri Laurens, une excellente et très littéraire biographie critique de Frans Hals, par M. ANDRÉ FONTAINAS, dont nous parlerons prochainement. Ce double hommage rendu à un maître trop longtemps négligé par la critique est significatif.

HAYDN

Joseph Haydn (1), s'il ne fut pas précisément un héros de son art, suivant l'expression de Carlyle, fut du moins un grand musicien et l'un de ceux que chacun peut gagner à connaître. Il se définit lui-même un sain et tranquille bourgeois : *ein gesunder und ruhiger Bürger*. Mais ce fut, de plus, un technicien et un travailleur acharné. La collection de ses œuvres, qui se prépare en Allemagne, ne comprendra pas moins de quatre-vingts volumes in-folio — et, dans ce sens, il intéresse l'histoire de la musique mieux par l'universalité de sa production que par toute autre raison d'influences esthétiques.

Contrairement à la légende qui rapporte à des familles de musiciens la naissance de ses grands hommes, Haydn vit le jour dans une simple famille de journaliers. Son père, Mathias, vécut à Francfort d'abord, puis à Rohrau, village de la rive gauche de la Leitha, où il épousa en 1728 la fille du *Marktrichter* Lorenz Koller. Marie lui donna douze enfants, dont six survécurent : l'aîné, né le 1^{er} avril 1732, était le petit Franz-Joseph.

On manque de détails sur l'enfance de Haydn. Il est probable que, parmi ces paysans tranquilles et braves, son éducation dut se réaliser assez librement. On faisait souvent de la musique en commun : l'enfant, qui était prédisposé, accompagnait, imitant avec des morceaux de bois le jeu de violon du maître d'école. On voit encore la maison natale du compositeur, à l'extrémité du marché. Deux fois détruite par l'inondation, en 1713 et en 1733, elle garde néanmoins son caractère original, ainsi qu'en témoigne un vieux dessin. C'est devant elle que Beethoven, modestement oublieux de son origine, devait s'écrier : « Vois donc, cher Hummel, la maison de Haydn : une mauvaise chaumière où un si grand homme devait naître ! »

Un hasard décida de l'avenir du petit Haydn. Un parent éloigné, du côté maternel, Johann Mathias Frankh, directeur d'école et régent de chœur à Hainburg, décida son père à lui confier le petit garçon. C'était en 1737. Haydn a toujours conservé un culte pour son premier maître. « *Ich war ein kleiner Igel* », écrit-il au souvenir des diableries et des tours qu'il lui a joués.

Un incident imprévu le conduisit bientôt à Vienne. Georg Reutter, compositeur et maître de chapelle à San Stephan, passant en voyage chez le curé de Hainburg, prit intérêt au petit et le voulut garder avec lui (1740). Joseph entra à l'école de chant de San Stephan, où il se montra dès lors un écolier très appliqué, abandonnant souvent les jeux de ses camarades pour étudier son clavier.

« Je n'étais maître d'aucun instrument, mais je connaissais la force et l'effet de chacun », pouvait-il déclarer, soixante ans plus tard, aux élèves de la chapelle Esterhazy.

A dix-huit ans, sa voix mue. Son maître, qui tenait à lui, l'invite à se faire... *Sopraniser*. Haydn préfère la lutte pour la vie et se trouve du jour au lendemain, avec ses seuls vêtements, sur le pavé de la capitale (automne de 1749).

(1) De grandes fêtes musicales et un congrès international ont marqué à Vienne, le mois dernier, le centième anniversaire de la mort de Joseph Haydn. On lira avec intérêt l'article biographique et anecdotique que viennent de consacrer, à cette occasion, au célèbre compositeur MM. H. Guilbeaux et J. Reboul dans le *Gil Blas*. Par son exacte documentation, cette étude méritait de survivre à la vie éphémère du quotidien.

Un ami lui donna l'argent nécessaire pour louer une chambre. Il vint habiter la Michaelerhaus, dans une mansarde : « Il pouvait considérer d'en haut le château, le théâtre et toutes les merveilles du monde » ; mais il devint aussi le voisin et l'ami du célèbre Métastase. Ce jeune homme vivait de leçons de divers instruments ; il travaillait de seize à dix-huit heures par jour. Ce fut une de ses petites compositions qui lui porta bonheur. La comtesse Thun, frappée de l'originalité du talent de Haydn, devint son élève et l'introduisit dans la haute société. La bienveillance des princes Esterhazy devait faire le reste (1761).

Déjà auparavant, directeur de la musique chez la comtesse Morzin, il s'était marié, malgré la volonté de cette grande dame, et avait perdu sa place (1759). Il commence dès à présent une existence libre, grâce à la protection d'un généreux Mécène. Il a alors trente ans.

De 1761 à 1766, il réside d'abord à Eisenstadt, en Basse Hongrie, puis à Esterhaz, au bord du Neudsiedler. Il passera les hivers à Vienne à partir de 1790.

Le prince Nicolas mit tout d'abord à sa disposition un petit théâtre, théâtré de marionnettes où il fait représenter : *Genovefs* (4 parties), *Philemon und Baucis*, *Dido*. Plus tard, inspiré par Versailles qu'il avait visité en 1764, le prince fait bâtir dans les belles forêts d'Esterhaz un immense palais dans le style italien (1766). Haydn a sa chapelle et son théâtre. L'on aime à se représenter *Papa Haydn*, en ce beau décor, instruisant les enfants placés sous ses ordres ou signant sa correspondance : « *Josef Haydn, Capellmeister S. Hoheit des Fürsten Esterhazy*. » (1800).

Populaires dès 1760, ses compositions se répandaient peu à peu en Allemagne et dans les pays du Nord.

Ce furent sans doute ces exécutions qui furent l'origine des invitations répétées que l'on fit à Haydn de se rendre en Angleterre pour y diriger lui-même ses œuvres. Il se décide en 1790, et par Munich, Bonn, — où il entend une de ses messes —, Bruxelles, il arrive à Calais où il s'embarque. Une gravure romantique de S. Bulla (Paris) nous représente le compositeur pendant la tempête *obligatoire* de la traversée. Il débarque à Douvres le 31 décembre. Son premier concert, toujours reculé, a lieu le 11 mars.

Haydn se retire cinq semaines, en été, chez le banquier Brassy, à 12 milles de Londres. Le prince Esterhazy le rappelle pourtant, bien qu'il soit lié par un engagement ; il lui reprochera plus tard de lui avoir fait épargner 40.000 florins...

A Covent Garden, qu'il trouve « sale et sombre », Haydn voit un opéra anglais de Shield. Il quitte enfin Londres en juillet 1792 et rentre à Vienne par la même voie. C'est à Bonn, où l'orchestre de l'électeur lui offre un déjeuner à Godesberg, qu'il se voit présenter le jeune Beethoven, alors âgé de vingt-deux ans. Il l'emène avec lui : l'électeur paye les frais de voyage.

Haydn devait encore retourner une fois à Londres (janvier-août 1794). Cette époque est celle de sa plus grande production musicale. Déjà, en décembre 1793, on avait donné au Burgtheater la première de ses six symphonies *anglaises*. Il composa à Vienne l'oratorio *Die Schöpfung* (la Création), sur un texte de Lindley. Cette œuvre marque une date importante dans l'histoire de l'oratorio (avril 1798).

Ses prédécesseurs italiens du genre : Palestrina, Animuccia, Emilio del Cavaliere, Carissimi, Scarlatti, Stradella, Buononcini, étaient alors fort négligés. Hændel était totalement inconnu en

Allemagne (la première audition de son *Messie* fut donnée avec Hiller à Berlin). Les Allemands. Ph.-E. Bach, Rolfe, Homileus n'étaient pas populaires. La *Création* eut un immense succès.

Haydn entreprit aussitôt un second oratorio, les *Saisons*, inspiré par le poème anglais de Thomson (1799-1800). L'œuvre fut donnée les 24 et 27 avril au palais Schwarzenberg, le 29 mai dans la salle de la Redoute.

A son dernier retour de Londres, Haydn avait acquis, sur des bénéfices réalisés, une petite maison dans un faubourg de Vienne (le *Moulin à vent*). Il put jouir de la liberté que voulait bien lui accorder le prince Esterhazy. Il était extrêmement populaire. En 1796 furent écrits la fameuse *Paukenmesse* et le *Kaisertied* (hymne national). Nous voyons plus tard le musicien composer un quatuor pour voix qu'il estime hautement et l'envoyer à l'impératrice de Russie, son ancienne élève...

Nous arrivons aux dernières années. Au printemps de 1804, Carl Marie de Weber écrit l'avoir visité. Ce fut plus tard le tour de l'acteur et poète Iffland. En 1805 et 1809, Haydn assiste deux fois aux péripéties de l'occupation française : il en est extrêmement affecté.

En avril 1809, il sent faiblir ses forces et réunit ses serviteurs. Le 10 mai, on était à l'habiller quand commença la canonnade française contre le faubourg de Mariahilf. Le premier coup ne tomba pas loin de sa demeure. Il eut encore le sang-froid de crier à son personnel affolé : « Ne vous effrayez pas, enfants ! Où est Haydn, il ne peut rien vous arriver ! » Les Français entrèrent pourtant dans la ville. Un officier français qui l'admirait voulut être présenté à lui. Il le trouva au lit, vers midi, et se mit à lui chanter un air de la *Création*. Haydn fut très ému de cet hommage et embrassa son visiteur. Le 26 mai, il réunit de nouveau ses serviteurs et se fit jouer trois fois au clavier le *Kaisertied*. Il entra en agonie. Cinq jours après, 31 mai 1809, vers une heure du matin, il expirait.

L'œuvre de Haydn est immense. On compte de lui environ cent cinquante-sept symphonies, deux cent soixante-quinze trios, quatuors et quintettes, dix-huit opéras, quatre cent quarante-huit airs de chant, plus d'un millier d'œuvres diverses. Sa facilité était prodigieuse : nous n'en voulons pour preuve que le recueil de trois cent soixante-cinq airs écossais qu'il publia pendant son séjour à Londres en 1794. Les principaux de ses opéras, qui sont peu connus, sont *Hamlet*, *Le roi Lear*, *Gaët von Berlichingen*. On reprendra cette année même à Vienne *Los Speziale* et *l'Isola disabitata*, un opéra-comique et une féerie. Il faut souhaiter, avec le professeur Guido Adler, que l'œuvre de Haydn soit de mieux en mieux connue, que l'on y découvre de nouvelles beautés. Le voisinage redoutable de Mozart et de Pergolèse ne saurait pas même le desservir.

HENRI GUILBEAUX et JACQUES REBOUL

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Basson. — Accessit : M. Sauvage.

Clarinete. — Rappel du 2^e prix avec distinction : M. Jacobsen ; 2^e prix : MM. Bertinchamps, Fichetef et Dallons ; accessit : MM. Votquenne, Leturcq et Lecomte.

Hautbois. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M. Pécheny ; 1^{er} prix : M. Flon ; 2^e prix : MM. Debert, Descotte, Van Grunderbeeck et Hayet ; accessit : M. Isselée.

Flûte. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M. De Ceuninck ; 1^{er} prix : M. Votquenne ; 2^e prix : M. De Gernier ; accessit : MM. Lechien et Van Donck.

Alto. — 1^{er} prix : M. Caestecker ; 2^e prix : M. Vanderborgh ; accessit : M. Goemans.

Contrebasse. — 1^{er} prix : Lebrun ; 2^e prix : M. Van Deyck ; accessit : M. Van Dooren.

Violoncelle. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M^{lle} Renson ; 2^e prix : MM. Heinen, Duchoud et Beauvais ; accessit : MM. Van de Kerckhove d'Hallebast et De Bever.

Le prix *Henri Van Cutsem* (1,000 francs) a été décerné à M. Berrens, de Luxembourg, qui avait obtenu le 1^{er} prix avec la plus grande distinction en 1908.

Musique de chambre. — 2^e prix : M^{lle} Mascré.

Harpe chromatique. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M^{lles} Hutse et Cheval ; 2^e prix : M^{lles} Rome et Goldschmidt.

Harpe diatonique. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M^{lle} Van Wijnberghen.

Prix Laure Van Cutsem. — M^{lle} Wauters.

Piano (jeunes gens). — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M. Jaeger ; 1^{er} prix : M. Decamps ; rappel du 2^e prix : Vanderlinden ; 2^e prix : M. Zoellner ; accessit : M. Dewaay.

PUBLICATIONS MUSICALES

Nouvelle édition française de Musique classique, publiée sous la direction artistique de M. VINCENT D'INDY. — Paris, M. Senart, B. Roudanez et C^{ie}.

Nous avons signalé déjà l'excellente publication populaire entreprise sous la direction de M. Vincent d'Indy par les éditeurs Senart et Roudanez. Cette bibliothèque si judicieusement choisie, si soigneusement révisée sur les textes ou les premières éditions, comprend aujourd'hui cent numéros et forme une très intéressante anthologie où figurent la plupart des maîtres de la musique classique.

On y trouve les meilleures pages des grands clavecinistes : Dominique Scarlatti, Couperin, Daquin. Rameau y est représenté par diverses compositions, de même que Kuhnau, Haendel, J.-S. Bach et son fils Philippe-Emmanuel. Des sonates de Haydn, Mozart, Beethoven accroissent ce répertoire, complété par une vingtaine d'œuvres de Weber, Schubert, Mendelssohn, Chopin et Schumann. Les pianistes trouveront dans cette première catégorie de pièces originales (car la publication exclut sévèrement tout arrangement) un champ d'études vaste et varié.

La musique instrumentale groupe les noms de Corelli, Locatelli, J.-S. Bach, Haendel, Marcello, Boccherini et Schumann, dont les éditeurs publient les meilleures sonates pour piano et violon, pour viole de gambe ou violoncelle, etc.

Dans la collection réservée à la musique vocale, signalons les mélodies de Beethoven, de Schubert, de Schumann, et une série d'airs extraits des cantates de Bach, des opéras de Haendel, Lulli, Rameau, Gluck et Mozart.

Bien que la *Nouvelle édition française de musique classique* soit loin d'être complète et que chaque année doive lui apporter des richesses nouvelles, elle rend déjà de sérieux services en offrant au prix vraiment modeste de vingt-cinq centimes le cahier une gerbe d'œuvres qui marquent parmi les plus pures de la pensée musicale et dont les textes offrent toute certitude d'authenticité.

BÖECKLINIANA

Il est vraiment singulier, dit M. Marcel Montandon dans le *Bulletin de l'Art ancien et moderne*, le procès que vient d'inter-tenter le président de la Société des Arts de Zurich au peintre bâlois Ed. Rudishuly, accusé d'avoir vendu pour des Bœcklin authentiques quatre de ses tableaux : un *Paganisme sacré* et un *Automne d'amour*, pour 25 et 30,000 francs, et deux *Paysages*, l'un pour 1,250 et l'autre pour 1,050 francs.

L'artiste prétend avoir acheté ces tableaux à un certain Oscar Tobler, qui les aurait possédés par héritage; mais ce Tobler semble introuvable.

On a consulté des experts, et il est à peine besoin de dire que les avis de ces experts — pourtant très sérieusement qualifiés, comme on va le voir, — ont été des plus contradictoires.

Ainsi le professeur Schmid, de Prague, qui passe pour un spécialiste de Bœcklin, tient les tableaux pour faux; mais, par contre, le peintre Jasius et son père, deux amis de Bœcklin, les tiennent pour vrais. M^{me} Bœcklin les croit aussi authentiques. Des fils de Bœcklin, l'un, M. Carlo Bœcklin, qui a été judiciairement entendu, conteste l'authenticité en faisant remarquer que dans l'une des peintures sont condensés des motifs bœckliniens d'époques différentes; l'autre, M. Félix Bœcklin, prétend, au contraire, avoir vu au moins l'un des tableaux dans l'atelier de son père. Enfin le peintre Lanzinger, un familier de la villa Bœcklin, reconnaît dans l'une des peintures une esquisse du maître terminée par son fils Arnold, et dans les trois autres, également des travaux de ce fils génial mais depuis longtemps interné comme fou.

De quoi sommes-nous sûrs, hélas?...

Ce curieux débat entre témoins oculaires sur des œuvres contemporaines, ne laisse pas que de donner à penser sur la validité des attributions de tant d'œuvres anciennes!

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Poèmes (la Misère des Cœurs prodigés, Nouveaux poèmes, Néréïs)*, par S. BONMARIAGE; préface d'ALBERT GIRAUD. Paris, Société française d'éditions modernes.

ROMAN. — *Une leçon de vie*, par LAURENT EVRARD. Paris, *Mercure de France*.

THÉÂTRE. — *L'Automne*, un acte en prose, par S. BONMARIAGE. Paris, Association internationale des Auteurs et Compositeurs.

CRITIQUE. — *Maurice Maeterlinck*, par GÉRARD HARRY (avec une bibliographie, deux héliogravures, neuf autres reproductions et un fac-simile d'autographe). Bruxelles, Ch. Carrington. — *Jemmapes au point de vue belge*, par FRANZ FOULON. Bruxelles, O. Lamberty. — *La Civilisation de la Crète ancienne*, par le D^r ADRIEN BAYET. Bruxelles, extrait de la *Revue de l'Université*. (Imp. la Meuse, Liège.) — *La Philosophie de Nietzsche*, par G. DWELSHAUWERS. Paris, Société française d'Imprimerie et de Librairie (Lecène, Oudin et C^{ie}). — *Le Baron Aug.-Fr. Gevaert*, par FR. DUFOUR. Bruxelles, Société belge de Librairie (Collection Diamant). — *Frans Hals*, par ANDRÉ FONTAINAS. Paris, H. Laurens (Collection des Grands Artistes). — *La Beauté des Formes*, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, Librairie universelle.

NÉCROLOGIE

Paul Claessens.

La mort de M. Paul Claessens, fondateur et directeur technique de l'École de Reliure de Bruxelles, président de la Chambre Syndicale de la Reliure et de la Brochure, qui vient de succomber inopinément à La Hulpe dans sa quarante-neuvième année, sera vivement regrettée. Paul Claessens contribua par ses intelligentes initiatives, par son activité, son goût affiné et la sûreté de ses connaissances professionnelles à la renaissance d'une des industries d'art qui intéressent le plus particulièrement les hommes de lettres. C'était un artiste et un érudit dont la compétence était indiscutable et qui fit revivre dans son enseignement les belles traditions classiques dont son père lui avait transmis le culte.

PETITE CHRONIQUE

Une importante réunion préparatoire à l'Exposition Albert et Isabelle a eu lieu la semaine dernière au Palais du Cinquantenaire sous la présidence du Ministre des Sciences et des Arts.

Cette réunion a eu un double objet : le rapport du baron H. Kervyn de Lettenhove sur son récent voyage en Espagne et la visite des locaux qui seront affectés à l'Exposition. M. le baron Kervyn a fait connaître le succès complet de ses démarches. Il a obtenu le patronage officiel du Roi, la formation d'un comité espagnol et l'adhésion de hauts personnages possédant de remarquables collections.

Le Palais Albert et Isabelle s'élève avec rapidité et fournira à l'Exposition un cadre superbe. On a surtout admiré le grand hall d'entrée, le narthex aux proportions splendides, les galeries couvertes et les salons, qui seront pour la plupart éclairés par le haut.

Un tableau de M. Ferdinand Willaere. *Béguinage à Termonde*, exposé au Salon de la Société nationale des Beaux-Arts, vient d'être acquis par le Conseil municipal de Paris.

M. Léon Cardon, membre de la Commission des Muséoroyaux, qui fut l'un des plus dévoués organisateurs de l'exposition de la Toison d'Or, vient de recevoir la croix de commandeur avec plaque de l'ordre d'Isabelle-la-Catholique.

Tous les amis de M. Cardon seront, dit l'*Eventail*, heureux de cette haute distinction qui est d'autant plus significative que S. M. le roi Alphonse, en remettant le brevet et les insignes à M. Kervyn de Lettenhove, à Madrid, a chargé celui-ci d'adresser tous ses compliments au nouveau commandeur, dont il apprécie les grands mérites.

L'*Art moderne*, qui compte M. Léon Cardon au nombre de ses collaborateurs, s'associe cordialement aux témoignages de sympathie qui lui sont exprimés à cette occasion.

Le théâtre de la Monnaie, dont la réouverture aura lieu au début de septembre, annonce comme devant composer les premiers spectacles de la saison : *Sigurd* (M^{mes} Pacary, Seroen et Lucey, MM. Verdier, Lestelly, Weldon, etc.), *la Bohême* (M^{mes} L. Dupré et Symiane, MM. Saldou, De Cléry, etc.), *la Favorite* (M^{me} Croiza, MM. Laffitte, Lestelly, Weldon et Lheureux), *Hérodiade* (M^{mes} Béral et Lucey, MM. Verdier, Lestelly, etc.) et *le Caïd*.

C'est M^{lle} Dorly qui chantera le rôle de Guilhen dans *Fervaal*, le drame lyrique de M. Vincent d'Indy, dont les autres rôles sont ainsi distribués : Fervaal, M. Verdier; Arfagard, M. Bourbon; Kaito, M^{lle} Lucey; Lennsmor, M. Lheureux; Grympuig, M. Delaye.

On lira avec intérêt, dans la *Vie Intellectuelle* du 15 juin, un nouveau projet d'aménagement de la Montagne de la Cour, dû à l'architecte Paul Hamesse. L'exposé du projet est accompagné

plan schématique. A lire aussi des notes sur la poésie de M. Fernand Séverin, un beau poème de M. Gaston Heux, un conte de M. Georges Rency, et la Chronique du mois particulièrement abondante dans ce fascicule. Le numéro est illustré de la reproduction d'un tableau d'Edmond Verstraeten, qui a obtenu récemment un si vif succès au Cercle Artistique.

Hier samedi, a eu lieu, à la *Scola Musicae* la 11^e séance de l'année 1908-1909. Elle était consacrée à l'audition des élèves des cours supérieurs. Programme composite, où se côtoyaient les noms de J.-S. Bach, Massenet, Haendel, Chopin, Mozart, Gounod, etc.

De Paris :

Oscar Wilde aura son monument au Père-Lachaise. Grâce à la générosité d'une donatrice qui a fait parvenir une somme de 75,000 francs à M. Robert Ross, exécuteur testamentaire de l'écrivain, celui-ci a acquis pour la sépulture de Wilde une concession perpétuelle et, conformément au vœu de la donatrice, confié au statuaire russe J. Epstein l'exécution du monument. L'œuvre est achevée et sera, dit-on, digne de la mémoire qu'il perpétue.

C'est jeudi prochain que s'ouvrira au Musée Galliera l'exposition des papiers et toiles imprimés et pochés, cartonnages et reliures industrielles organisée par la municipalité et qui promet d'offrir un intérêt à la fois artistique et pratique.

Le Comité de la Société « le Droit d'auteur aux artistes », dont nous avons annoncé la fondation sous la présidence de M. Roll, s'est réuni la semaine dernière. Il a décidé que tous les artistes français et étrangers, à quelque tendance qu'ils appartiennent, pourront faire partie de l'association à la condition d'accepter et de signer les statuts de celle-ci. La cotisation annuelle des membres a été fixée à 6 francs. La cotisation des membres protecteurs sera de 20 francs. Les ressources de la Société, qui seront affectées à son organisation et à son fonctionnement régulier, consisteront en outre dans la perception d'un tantième sur le droit d'auteur des artistes et dans les dons et legs éventuels.

Le comité administratif sera nommé pour deux tiers par élection parmi les fondateurs et désigné pour un tiers par le sort entre tous les sociétaires.

Une admirable exposition d'estampes japonaises anciennes organisée par M. Manzi dans les galeries qu'il a récemment fait édifier rue de la Ville l'Evêque a groupé, ces jours-ci, empruntées aux collections de MM. Vever, Marteau, Bing, R. Kuehlin, de Camondo, Rivière, de M^{me} Chausson, etc., des épreuves choisies d'Hiroshighé, Hokonsai, Outamaro, Harounobou, Sharakou et autres maîtres de l'art nippon. Une fois de plus ces œuvres, qui allient le sentiment de la nature et l'observation de la vie à un merveilleux instinct décoratif, ont enthousiasmé les artistes et les amateurs, proférant une grave et haute leçon qu'il serait utile de renouveler périodiquement.

Les recettes réalisées par les vingt représentations d'opéra et de ballet russes au théâtre du Châtelet ont atteint 522,075 francs, ce qui donne une moyenne de 26,103 fr. 75 par soirée. A part les six représentations de *Salomé* données il y a deux ans sous la direction de M. Richard Strauss au même théâtre et dont la moyenne fut de 32,048 francs par représentation (au total 192,291 francs), aucune entreprise théâtrale n'avait obtenu à Paris un chiffre de recettes aussi élevé.

La première nouveauté que montera l'Opéra l'hiver prochain sera *le Miracle*, drame lyrique en cinq actes de M. Georges Hue sur un livret de MM Gheusi et Mérané. L'action, qui se passe au début du quinzième siècle dans une place forte de Bourgogne, donne lieu à un grand déploiement de mise en scène, et c'est toute une reconstitution historique que préparent MM. Messager, Broussan et Lagarde.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Vient de paraître chez MM. M. SENART, B. ROUDANEZ & C^{ie}
20, Rue du Dragon et 9, rue de Médicis, PARIS.

NOUVELLE ÉDITION FRANÇAISE DE MUSIQUE CLASSIQUE à 25 CENTIMES

publiée sous la direction artistique de M. VINCENT D'INDY

Œuvres originales récemment parues : *Pièces pour Piano* de FR. SCHUBERT, F. MENDELSSOHN-BARTHOLDY, FR. CHOPIN et R. SCHUMANN. — *Piano et Violon* : Sonates de CORELLI, LOCATELLI et J.-S. BACH. — *Piano et Violoncelle* : Sonates de HAENDEL, MARCELLO, BOCCHERINI; pièces dans le style populaire de R. SCHUMANN. — *Musique vocale* : œuvres pour chant et piano de BEETHOVEN, SCHUBERT, SCHUMANN; œuvres pour chant et orchestre (transcrites pour chant et piano) de J.-S. BACH, HAENDEL, LULLI, RAMEAU, GLUCK et MOZART.

Cent numéros parus. Les œuvres comprenant plusieurs numéros se vendent réunies ou séparément.



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait
nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et
traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur
n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches
rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui
confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle.
Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des
Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Paroi-
siens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement :
6 francs. (Étranger, 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDEAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts,
philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction
et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement :
5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois.
Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration :
2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs.
Le numéro : 1 franc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

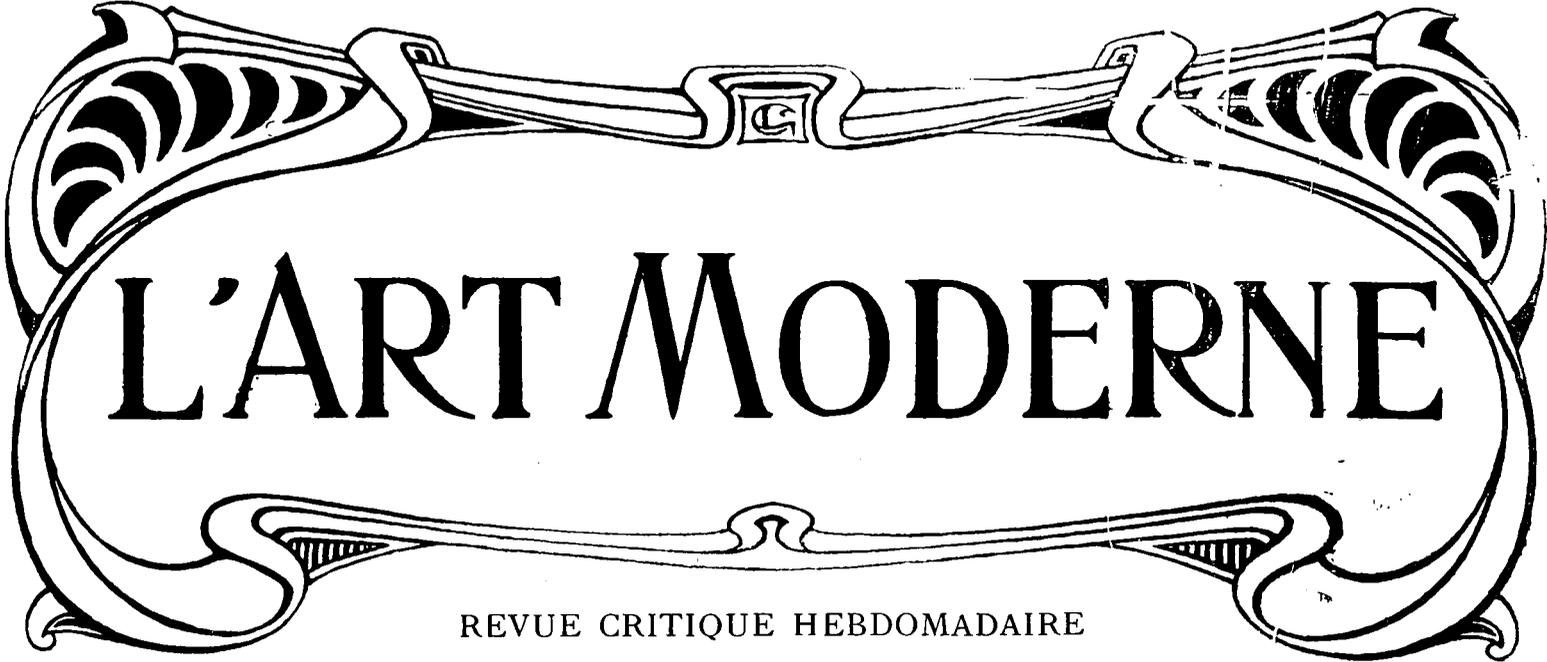
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Shakespeare chez Maeterlinck (OCTAVE MAUS). — Walt Whitman (JOSEPH-BARTHÉLEMY LÉCONTE). — Le Salon des Indépendants (FRANZ HELLENS). — Au hasard des livres : *La Bataille; le Bar de la Fourche; les Cannes de M. Bourget* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le cas Dupin (ALBERT GROZ). — Concours du Conservatoire. — Petite Chronique

Shakespeare chez Maeterlinck.

C'est dans le cadre grandiose de l'abbaye de Saint-Wandrille, séjour d'été de Maurice Maeterlinck, que le grand lyrique apparaîtra, vers la fin d'août, aux yeux des spectateurs qui s'associeront à la poétique, extraordinaire et audacieuse entreprise dont le projet vient d'être arrêté dans son programme définitif.

Depuis un an l'idée germait dans l'esprit inventif, fertile en ressources et toujours en éveil de celle que Maeterlinck unit à sa destinée. M^{me} Georgette Leblanc imagina de réaliser un soir, dans la prodigieuse demeure qu'elle habite, la tragédie la plus poignante que le théâtre ait produite, *Macbeth*, en faisant dérouler ses péripéties non sur des tréteaux, entre des coulisses de toile, mais dans le décor réel des terrasses, des tours, des immenses salles voûtées, des souterrains et des cloîtres dont l'accumulation, édifiée par six siècles, forme le magnifique domaine qui abrite la pensée d'un poète après avoir hospitalisé jadis une congrégation de quatre cents Bénédictins.

Ce plan fantastique, qui paraîtrait téméraire et fou quiconque ignorerait la volonté, l'activité, la persévérance de l'artiste qui le conçut, M^{me} Georgette Leblanc nous l'exposa à diverses reprises avec un enthousiasme croissant. On comprend que nous ne l'ayons pas révélé avant qu'il fût mûrement délibéré, étudié, établi avec précision. Aujourd'hui que tout est réglé, décidé, que la date de cette manifestation d'art sans précédent est sur le point d'être fixée, les barrières de la discrétion tombent d'elles-mêmes. C'est ce qu'a compris, comme nous le comprenons, M. Abel Bonnard qui, dans le *Figaro*, évoque dans ses grandes lignes la reconstitution dramatique qui se prépare.

« Qu'on pense, dit-il, à ce que sera l'émotion des spectateurs ! Elle sera démesurée, décuplée, permanente. Au théâtre, par nécessité, le drame nous est apporté dépoillé, appauvri, émondé de ses circonstances. Les acteurs crient dans de la toile et du carton. La convention nous blesse et nous repousse sans cesse et nous devons fermer les yeux pour ne pas la voir. Nous n'avons plus du drame que sa ramure : ici, au contraire, nous le retrouverons comme un chêne avec tout son feuillage fourni, avec son bruit complet, sa rumeur mystérieuse.

La pièce, ainsi rétablie, aura toute sa résonance ; aucun moment n'en restera pauvre : tous retrouveront leur écho ; ils ne seront plus adossés à un décor, ils s'appuieront à la réalité profonde : une porte grinçera, un pas lointain résonnera, *Macbeth* tremblera. Et, sans doute, c'est le fantastique tout d'abord qui profitera de cette reconstitution ; ce sera assurément

autre chose que la piètre fantasmagorie du théâtre, de voir les sorcières, au crépuscule, entre les buissons, tourner et s'activer autour d'un feu échevelé par le vent. Mais ce seront, plus encore, les circonstances ordinaires qui reprendront leur importance, leur solennité. Ainsi, au début, on verra, dans la paix de la nuit tombante, lady Macbeth, devant le château, attendre son hôte royal. Elle est déjà corrompue par son noir projet, elle l'étreint en elle. Et alors on entendra se rapprocher le pas régulier du cheval qui porte le bon Duncan. Comme ce simple bruit retentira! Peut-être l'ambitieuse hésite encore. Mais elle va être prise dans le dilemme des événements, le Destin ne lui permettra plus de demeurer indécise, et il va lui falloir choisir, agir.

Le public, au théâtre, existe sans modestie, trop exclusivement; il prend trop d'importance au détriment de la pièce elle-même; le public dévore le drame. Ici les spectateurs seront réduits à leur proportion véritable. Ils se pencheront sur *Macbeth*, comme on se penche au bord d'une cataracte. Ils reviendront tout petits aux pieds du colosse. Et, en même temps, la tragédie se remettra tout près d'eux. Les événements représentés sur la scène sont tellement éloignés, séparés de nous par la convention, qu'ils nous semblent à la fin n'avoir rien de commun avec ce qui peut nous arriver. Ils sont exclus du milieu où nous vivons, comme ces algues ternes dès qu'on les tire du flot, qui ne reprennent leur éclat que lorsqu'on les replonge dans l'Océan: l'Océan, c'est la vie où nous baignons tous.

Ainsi remise dans la réalité, une pièce comme *Macbeth* se rapproche formidablement de nous, elle redevient notre voisine, la sœur géante de notre destin. Nous comprenons, en la voyant si proche, que nous aussi nous avons dans notre vie des carrefours où nous sommes forcés d'opter, où nous sommes frôlés, séduits par des tentations terribles. Nous comprenons que, sous les espèces de la vie ordinaire, le tragique est inavoué et permanent, et que les grands drames de Shakespeare ne sont que la transfiguration fulgurante des *Macbeth* secrets, des *Roi Lear* obscurs, des *Hamlet* intimes.

Les trois quarts des hommes sont vains et contents parce qu'ils croient avoir éliminé les grands risques et rendu leurs destins définitivement petits. C'est le contraire qui est vrai; nous devons rester humbles, parce que les dangers et les possibilités de nos sorts demeurent toujours immenses. »

Il fallait, pour imaginer une pareille entreprise, et après l'avoir imaginée pour oser la réaliser, une foi et une ardeur peu communes. Cette foi, M^{me} Georgette Loblanc l'exprimait avec force dans les lettres où elle nous annonçait ses desseins: « Le projet est tellement beau que je ne puis en parler sans emballement... Plus

de fiction, plus de théâtre, plus de cabolinge! On *surprendra* la tragédie vécue par ses héros, on suivra l'action dans les salles où elle *doit* se développer. Ah! le bruit des pas sur les dalles!... Les cris dans *toute* l'abbaye au moment du meurtre, pendant que sonnera le tocsin!... L'arrivée du roi Duncan à cheval dans la cour d'honneur avec son cortège, à la lueur des torches!... Les apparitions des fantômes dans le cloître!... Le cauchemar de Lady Macbeth, qu'on rencontrera, une lampe à la main, dans le dédale des corridors sombres... Ses soupirs angoissés, ses yeux fixes qui regardent sans voir, son pas involontaire et martelé... Quand l'idée m'en est venue, l'année dernière, j'avais peur de ne pas vivre un an pour la mettre en œuvre. »

Certes, le spectacle sera d'une qualité rare et d'une saisissante impression de vérité et de vie. Le nombre des élus qui y assisteront ne pourra, en raison des conditions toutes spéciales qu'impose la tentative, dépasser soixante: c'est, en effet, le public qui, d'acte en acte, de scène en scène, se déplacera pour suivre les acteurs, pour épier leurs mouvements et leurs gestes, pour entendre les phrases pathétiques, les cris, les appels dont retentiront les échos de l'antique abbaye et des futaies voisines. Et cette déambulation exclut nécessairement la possibilité d'y convier la foule. Ajoutons que la représentation sera donnée au profit d'une œuvre de bienfaisance, ce qui écarte tout soupçon de lucre dans la pensée de celle qui en créa l'ordonnance et précise le caractère purement artistique d'un événement unique dans l'histoire du théâtre.

OCTAVE MAUS

WALT WHITMAN

Thérèse Bentzon terminait par ces mots, en 1872, un article qu'elle consacrait à Walt Whitman dans la *Revue des Deux Mondes*: « Ceux qui tiennent compte du goût continueront à considérer Longfellow comme le premier des poètes américains, n'en déplaise à Walt Whitman. » Et, quelques pages plus haut, elle écrivait à propos d'un poème de ce dernier, — poème d'une audacieuse conception et qu'elle n'avait pu comprendre: « Arrêtons-nous, le livre nous tombe des mains, la limite de l'absurde est dépassée; nous ne saurions suivre les divagations de l'ivresse ou de la folie ».

Eh bien! Ce poète que Thérèse Bentzon plaçait avec une si tranchante et amusante « autorité » au-dessous de Longfellow, si peu personnel toutefois et si peu américain, — ce « fou » (d'ailleurs en matière d'art ou de science ceux qu'on appelle fous sont souvent des génies encore incompris et méconnus), ce « fou » grandit d'année en année dans l'admiration des hommes et des poètes, au point, déjà, d'avoir dépassé du front non seulement Longfellow mais même, comme le dit M. Bazalgette dans la préface de sa très

belle biographie (1), ces artistes et ces grands hommes authentiques : Poe, Emerson et Thoreau. Mieux que cela. Car Whitman est bien plus que le plus grand des poètes américains. C'est, comme le dit encore M. Bazalgette, « un grand Aîné qui éclaire notre marche après avoir respiré notre atmosphère, suivi nos routes, éprouvé nos appétits et ruminé nos pensées. C'est le poète le plus neuf du siècle dix-neuvième dans son ensemble ».

Car Hugo qui, au total, eut peut-être autant de génie que Whitman, qui offre, en général, des œuvres mieux composées, n'est, malgré tout, que le couronnement magnifique du passé. Sa philosophie (du moins dans ses plus beaux poèmes), ses figures, sa technique (celle-ci partiellement) sont celles d'autrefois. Whitman, au contraire, est le premier jalon d'une poésie vraiment, totalement nouvelle, de sujets, de métier, d'accent. Au point de vue poétique, tout est neuf en lui. On a peine à croire qu'il soit né dix-sept ans seulement après Victor Hugo.

Et quelle originale figure d'artisan-poète que celle de Whitman ! Combien différente de celle des génies littéraires d'Europe, d'un Hugo ou d'un de Curel, par exemple, aussi différente que son œuvre l'est des leurs. Sa vie, tour à tour de typographe, d'instituteur, de rédacteur, de charpentier, d'ambulancier, d'employé, etc., son âme généreuse, large, humaine, fraternelle, compréhensive, cosmique, M. Bazalgette les dépeint d'après les sources les plus sûres, avec un rare souci de précision : « Je m'effacerai le plus possible derrière ceux qui furent en contact avec Walt Whitman, » déclare-t-il. Et il tient parole. Il écoute et il nous fait entendre les amis intimes, les « évangélistes » du grand poète-prophète : Burroughs, Bucke, O'Connor. Il scrute les documents publiés dans l'*Édition de Camden*, dans *In Re Walt Whitman*. Il interroge Traubel et Donaldson, compagnons des dernières années du grand homme.

Aidé par eux, M. Bazalgette étudie avec grand soin les ascendants de Whitman, l'influence qu'ont eue sur lui ses ancêtres, si caractéristiques de chacune des deux races — anglaise et néerlandaise — qui confluent en lui de manière à en faire un admirable spécimen de l'Américain primitif. M. Bazalgette nous montre encore le milieu « sauvage et doux, maritime et champêtre » où se passa la jeunesse de Whitman, l'empreinte que laissèrent sur sa philosophie la Société des Amis et leur prédicateur dissident, le fameux Elias Hicks. Bref, il n'épargne aucune touche pour rendre le portrait plus fidèle.

Il m'est impossible d'écouter, en compagnie de M. Bazalgette, Whitman conversant avec Emerson le long du « Communal » de Boston, de suivre le grand poète dans les ambulances de la guerre de Sécession, sur la plateforme des trams de Washington, dans toutes les aventures de son admirable vie. Mais je tiens cependant à exprimer tout le plaisir que j'ai éprouvé à lire les lignes où M. Bazalgette défend Whitman du reproche d'homosexualité.

« Certes, la femme et l'amour, au sens habituel, n'ont pas joué, dans la vie du poète, le rôle décisif et capital qu'ils tiennent dans l'existence de l'homme moyen », mais rien n'autorise à accuser Whitman d'homosexualité. Whitman était loin de « détester » les femmes, comme plus d'un écrivain, J.-H. Platt entre autres, l'a prétendu. Son aventure amoureuse à la Nouvelle-Orléans, l'existence de six enfants issus de lui, etc., le prouvent surabondamment et, au surplus, « l'homme qui a écrit le *Chant*

(1) LÉON BAZALGETTE. *Walt Whitman. L'homme et son œuvre*. Paris, Société du « Mercure de France ».

de moi-même et *Une Femme m'attend* n'a vraiment nul besoin d'avocats pour établir qu'au point de vue strictement sexuel il était formidablement normal ». Ce que craignait Whitman, ce n'était pas « l'aventure sexuelle, mais ses lendemains — le lien, l'accaparement, l'habitude prise, les restrictions imposées à sa personnelle et insolite manière de vivre à ses goûts, à ses penchants ». Il ne faut pas chercher d'autre explication à son aversion pour le mariage, comme à son indifférence à l'égard de l'argent, à sa crainte de devenir riche au point que la fortune fût une entrave au développement total de sa personnalité, à la réalisation de son idéal. Tout chez lui était subordonné à ce but : accomplir sa mission, « faire son œuvre ». Il paraissait à peu près « indifférent au genre de labeur que la vie exigeait de lui, pourvu que ce labeur le respectât, lui. » Tout est là. Ceux qui ne peuvent comprendre qu'un homme vive dans la continuelle « hallucination d'un mirage de foi, de pitié ou de gloire » (1), dans la contemplation, dans la poursuite tenace d'un but lointain, et y sacrifie tout, même le mariage, même l'amour, ceux-là seront toujours tentés d'accuser cet homme — fût-il Whitman — d'aversion pour les femmes, d'homosexualité. Et cependant, rien n'est plus simple, rien n'est plus logique et moins paradoxal que la vie de la plupart des grands hommes. Cette vie ne semble souvent bizarre, incohérente, qu'à ceux qui n'en possèdent pas la clef, qui oublient sa seule passion : accomplir une œuvre ou être un héros. Dès qu'on se place à ce point de vue, qui est celui du grand homme, la vie de celui-ci, souvent prétendue folle, apparaît au contraire d'une logique inflexible et admirable. Ce fut le cas de Whitman, entre autres, et M. Bazalgette l'a très justement compris et superbement exposé.

Je ne puis, en ces quelques lignes, dire tout le bien que je pense de la filiale, de l'éloquente biographie de M. Bazalgette, tout le bonheur qu'elle m'a donné. Je n'ai voulu qu'inciter à la lire, qu'engager aussi à lire la traduction, par le même auteur, des *Heaves of Grass* (l'œuvre capitale de Whitman) ceux qu'intéresse l'avenir de la poésie — éternelle quoi qu'en disent certains — ceux aussi qu'intéresse la vie, d'une saveur si américaine, si humaine, d'un des plus grands hommes que la poésie suscita.

JOSEPH-BARTHÉLEMY LECOMTE

Le Salon des Indépendants.

Les derniers Salons de cette année demeureront les premiers dans notre souvenir. Après la *Libre Esthétique* et, plus récemment, *Vie et Lumière* et le *Printemps*, voici, pour clore la saison artistique, le sixième Salon des *Indépendants*, une exposition luxuriante, gorgée d'excellents morceaux et dont la claire tenue et la chaude atmosphère font trop d'honneur à notre avare et méprisant soleil.

L'indépendance n'est pas ici prétexte à dévergondage. L'on constate avec joie combien nos peintres de la dernière génération, tout en se retrempant hardiment dans le courant des idées nouvelles, ont su sauvegarder les prérogatives de leur race. La fantaisie facile leur répugne ; leurs efforts s'appuient sur des bases solides et la témérité même de leurs gestes ne se perd pas en pure virtuosité. Ils ont l'art de se chercher opiniâtrément, sans se laisser rebuter

(1) F. DE CUREL. *La Fille sauvage*.

par l'insuccès; ils ne conquièrent pas une originalité factice par des coups d'audace, ils la découvrent en eux-mêmes et l'expriment en toute franchise.

En un mot, ils sont plus fidèles qu'on ne croit à la tradition, car ils laissent parler leur instinct et n'ont pas la vanité d'étouffer cette voix du passé au profit d'une mode, d'un engouement; leur brosse suit l'impulsion de cette sensibilité spéciale qui les pousse à exalter la matière, à faire chanter la couleur, avec un appétit non dissimulé. Mais ils se sont dégagés d'une funeste ornière de tristesse, ouvrant toutes larges leurs fenêtres, respirant un air renouvelé, s'élevant plus haut, en pleine clarté. Nos artistes ont pris contact avec le vent qui remue par le monde de nouvelles idées et de nouvelles formes; ils vivaient dans une atmosphère saturée dont leurs devanciers avaient absorbé tout l'élément vital.

Leur sensibilité étouffait, c'est pourquoi ils ont accepté de nouvelles voies d'expression. La plupart d'entre eux ont vu clair. L'exemple d'un Heymans, qui ne connut la jeunesse que vers la fin de sa carrière, réveilla bien des talents engourdis. Le pessimisme, où tant de valeurs se sont perdues, a vécu.

Il est possible de discerner une direction sûre parmi les multiples et curieux efforts qu'ont tentés les jeunes acquis aux idées nouvelles. Il y a d'une part ceux qui se rendent compte de l'importance de la forme, de l'équilibre, de l'autre ceux qui négligent le « vulgaire dessin » pour se complaire uniquement dans l'interprétation d'une sensation fugitive, en quelque sorte musicale. Cette distinction me permettra de faire rapidement le tour de ce Salon où chaque toile mériterait qu'on s'arrêtât attentivement devant elle.

La préoccupation de la forme, le souci d'unité, on les trouve de plus en plus dans l'œuvre de Lemmen. Comme Théo Van Rysselberghe, cet autre Flamand dont le coloris chatoyant enveloppe de puissantes et vigoureuses structures, Lemmen s'achemine vers une forme serrée, harmonieuse, libre pourtant et extrêmement personnelle. Aussi bien dans ses paysages que dans ses curieuses études de nu, l'équilibre de la ligne soutient et dirige la bruisante symphonie des couleurs. Sans rechercher d'autres analogies, on en peut dire autant d'Auguste Oleffe, dont le *Portrait* est d'une belle sobriété, d'A. Patterson qui semble, après d'opiniâtres et fructueux tâtonnements, avoir trouvé sa voie et nous montre deux toiles remarquables, *Procession en Bretagne* et surtout *Chaussée d'Ixelles vue de ma fenêtre*; l'observation en est juste et la mise en page des plus heureuses. Ottmann, Fernand Lantoiné, Paulus se recommandent par la même fermeté du dessin. Un autre artiste, dont le talent fut déjà signalé maintes fois, Richard Heintz, peu soucieux de style, possède néanmoins un coup de brosse si solide et si robuste qu'il donne à ses toiles une allure consistante et bien appuyée. Chez Marcel Jefferys et chez Paerels, au contraire, c'est le mouvement qu'il faut chercher avant tout; la forme en elle-même les préoccupe peu, en tous cas ils ne s'y attardent pas. Les études de foule du premier, *Bruxelles le soir*, *Kermesse de Bruxelles*, sont extrêmement curieuses; il est permis cependant de leur préférer cette petite toile tranquille, *Au Canal*, d'une pâte si savoureuse et d'un sentiment si juste. Mouvementés aussi les *Coins de Bruxelles*, de Paerels et, par cela même, en quelque sorte au-dessus des exigences de stabilité, mais on n'en pourrait dire autant de sa *Jeune fille*, dont le coloris agréable ne parvient pas à faire pardonner l'incohérence puérile du modelé et de la ligne. De même la *Nature morte* qu'expose Thévenet indique une déconcertante confusion de la simplicité avec la négligence et

l'à-peu-près. Ce ne sont là, espérons-le, que simples défaillances chez ces artistes merveilleusement doués, dont les débuts furent justement soulignés.

Dans le même ordre d'idées, tour à tour soucieux ou oublieux de la forme, Alfred Bastien, Albert Crahay, Jelley, Fain, Meuwis, Spilliaert, d'Haveloose — j'en passe, à regret. Tous se recommandent, du reste, par des qualités diverses sur lesquelles je ne peux insister, faute de place.

Après avoir goûté en passant les intéressants dessins de Van Offel, admirons pour finir les masques curieux du sculpteur Rosso. Ils forment un ensemble des plus impressionnants; sous des dehors fugitifs, ces physionomies qui affleurent à peine des blocs de cire, de plâtre ou de bronze atteignent une puissance prodigieuse d'expression. Ce sont de véritables synthèses que ces visages mystérieux qui ont l'air de disparaître dans un brouillard, à peine entrevus, mais qui évoquent toute une humanité de rire, de souffrance et de passion dans l'attitude rapide et fuyante de leurs traits.

FRANZ HELLENS

AU HASARD DES LIVRES

La Bataille.

Le Bar de la Fourche. — Les Cannes de M. Bourget.

M. Claude Farrère a en lui quelque chose de gentilhomme et de militaire qui le préserve et le préservera longtemps de toute fadeur romanesque en écrivant des romans. *La Bataille* (1) m'a bien donné l'idée de ce que pourrait être en effet le roman, celui du moins dont M. Farrère est capable, si l'on en supprimait tous les poncifs.

Ils sont si forts, ces poncifs, que l'auteur ne s'est pas senti le courage de les supprimer tout à fait, et l'intrigue de Felze et de M. Kocklez, — traitée cependant avec une réelle originalité, — apparaît comme superflue à cause de l'intérêt sentimental, autrement puissant, qu'emporte la guerre russo-japonaise et de l'intérêt idéologique et moral, autrement digne, qui s'attache au personnage de la marquise Yorisaka, laquelle, après avoir des années affecté le plus grand respect pour la culture européenne, se retire cependant, sans une explication, dans le couvent bouddhiste des filles de daïmios, à Kyôta, le lendemain de la mort de son mari, pour y vivre sous le cilice jusqu'à la mort.

Je connais peu de moments, dans les récits de la littérature, plus impressionnants que celui-là. Cette femme, que l'on a vue, — avec je ne sais quelle réticence cependant, — faire semblant de se prêter à tout ce qu'exige de ses fidèles la civilisation d'Occident, tout à coup, par cette obéissance à la tradition, par ce geste patriotique, révèle non seulement sa longue et courageuse dissimulation, mais encore la fidélité de toute sa race à la foi des ancêtres, fidélité malgré tout gardée, tenace, victorieuse.

Je connais également peu de plus émouvants passages que celui de la bataille de Tsou-Shima. C'est parfait, rapide, intense comme la course d'un croiseur de guerre qui fonce à son but. La langue est nette, propre, brillante, violente. Cela ne peut avoir été vu, pensé, écrit que par quelqu'un qui connaît admirablement ces organismes précis et complexes que sont les navires de guerre modernes. Et c'est très beau.

(1) CLAUDE FARRÈRE : *La Bataille*, roman. Paris, Fayard (collection : Les Inédits de Modern-Bibliothèque).

Il y a mille choses intéressantes encore dans ce roman touffu et vivant : ne serait-ce que le personnage de Tcheou Pé-i, le mystérieux mandarin chinois qui vient pour surveiller les événements mais dont la mission secrète, — on a envie de dire ésotérique, — serait plutôt de constater si le Japon remplit bien en effet, *jusqu'à l'âme*, son devoir de puissance orientale et si les progrès mécaniques qu'il est obligé de s'assimiler pour vaincre n'ont pas altéré son sentiment profond, sa sagesse ancestrale, dont la Chine (que lui, Tcheou Pé-i représente) est l'immémoriale dépositaire, souveraine intellectuelle de tout l'Extrême-Orient. Et le marquis Yorisaka lui-même, qui sacrifie sa jalousie et son honneur au sentiment patriotique et ne se venge que lorsque sa vie a été donnée à l'empereur, à qui elle appartient. Et le vicomte Kirata Takamori, qui se donne la mort parce qu'il a honte d'avoir un instant douté d'une nuance de l'honneur de Yorisaka, son compagnon d'armes.

A côté de ces héros, les personnages, tout épisodiques, de l'Américaine et du peintre français sont bien pâles. On pourrait presque les retirer de ce tableau de guerre. Mais peut-être l'auteur a-t-il eu l'idée de les opposer aux autres. Ils représentent alors, bien pauvrement, notre civilisation, laquelle, d'ailleurs, là-bas, n'étant qu'en voyage, doit faire piètre figure.

* * *

M. Gilbert de Voisins vient certes de signer son meilleur livre, celui où il approche le plus de la perfection qu'il rêve, en tout cas celui où toutes ses qualités prennent le plus de relief. *Le Bar de la Fourche* (1) est l'histoire d'un homme qui aime une femme qui ne veut pas de lui et, dans sa tristesse et sa rage, fait le vide autour d'elle. Lorsqu'il a tout tué, jusqu'à son père, parce qu'il ne voulait pas lui donner sa fille, il perd soudain tout ressort à la révélation que cette femme appartenait au plus ignominieux de ses compagnons et, devenu moins qu'une loque, se laisse faire justice, d'ailleurs atrocement.

Cela se passe dans un bar californien et autour, en un milieu savoureux où toutes les fripouilles des civilisations européennes constituent une manière de société.

M. Gilbert de Voisins raconte ces péripéties (chaque chapitre raffine d'horreur sur le précédent) en un style châtié, dépouillé, nerveux, froid, dont le contraste surprenant avec la truculence épouvantable du sujet eût enchanté Mérimée.

Ce livre, du reste passionnant à lire comme un roman de Gustave Aymard ou de Cooper, est un exemple extraordinaire de ce que peut la volonté chez un écrivain. Elle peut en effet faire voir à quelqu'un (à condition naturellement qu'il ait du talent) les milieux, les gens, l'atmosphère, les âmes, comme s'il s'était trouvé réellement à l'endroit supposé. Je ne sais pas ce que c'est qu'un bar californien mais je sais que ce doit être comme dans le roman de M. Gilbert de Voisins (sauf, bien entendu, l'accumulation des événements tragiques dans le minimum de durée) et j'ai idée que si l'on faisait lire ce livre à M. Frank Harris ou à tel autre spécialiste des histoires californiennes, il s'inclinerait avec une certaine déférence.

Quelque soin que M. Gilbert de Voisins prenne d'éteindre toute vibration dans son récit comme dans son style, la force incluse dans son sujet, et développée encore par l'intensité de la médita-

(1) GILBERT DE VOISINS : *Le Bar de la Fourche*, roman. Paris, Fayard (collection : Les livres nouveaux).

tion, fait éclater parfois jusqu'à l'impassibilité même de l'artiste et, malgré lui, nous sommes émus de tous les *dessous* que nous devinons par exemple dans le personnage de Van Horst, cet homme si féroce construit pour la domination et l'orgueil et que ronge, jusqu'à le faire s'écrouler, la tristesse de ne pas être aimé. Là, M. Gilbert de Voisins atteint à une véritable beauté humaine.

* * *

Très amusante, très fine, très délicatement écrite la dissertation de M. Eugène Marsan sur *les Cannes de Paul Bourget* (1). J'ai retenu surtout, vers la fin, une petite digression sur l'élégance du vêtement qui est tout à fait charmante. N'étant pas de ceux qui attendent de quelqu'un pour le juger qu'il ait fait un gros livre, j'avais déjà retenu, de ce dandy qui n'a commis que des plaquettes, certaines pages critiques dans l'*Occident* qui indiquent un esprit fortement organisé pour l'analyse (cf. une étude excellente sur les représentations de la Compagnie sicilienne à l'OEuvre).

Citons enfin, pour finir, *Ma meilleure pensée* (2), poèmes de J. Valcler, et *La Route douloureuse* (3), poèmes d'Adrien Arennes.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LE CAS DUPIN

J'éprouve le besoin de profiter de la place qui me reste pour dire mon mot sur « l'affaire Dupin », qui fit quelque bruit cet hiver (4). Aussi bien, la question est-elle encore d'actualité, à raison des récentes auditions d'œuvres données à la *Schola* par M. A. Parent, dont on reconnaît bien là l'infatigable esprit d'initiative.

Qui est-ce donc que M. Paul Dupin? Voici en substance sous quel aspect il fut présenté au monde musical : un homme étrange, qu'un sort malencontreux avait maintenu jusqu'ici dans la condition la plus humble, mais qui, portant en lui le génie même de la musique, avait tout seul, sans maîtres, sans lectures, par les seules forces d'un merveilleux instinct, réinventé les lois de l'art musical. Des œuvres allaient être produites au grand jour, des œuvres d'une beauté singulière, d'une saveur imprévue. Le miracle était annoncé partout dans le mode pompeux, non seulement dans les revues spéciales, mais jusque dans les grands quotidiens, d'ordinaire si totalement indifférents à tout ce qui touche notre art. Un tel tapage était bien fait pour mettre en

(1) EUGÈNE MARSAN : *Les Cannes de Paul Bourget*. Paris, Édition du *Décan*.

(2) J. VALCLER : *Ma meilleure pensée*, poèmes. Paris, Sansot.

(3) ADRIEN ARENNES : *La Route douloureuse*, poèmes. Paris, Sansot.

(4) Il fut beaucoup question, depuis un an, de M. Paul Dupin, dans lequel on voulut voir, à la suite de M. Romain Rolland, un génie musical incompris et en faveur duquel éclatèrent simultanément toutes les fanfares de la presse. M. Albert Groz examine avec impartialité, dans la *Tribune de Saint-Gervais*, le phénomène de ce subit engouement pour un compositeur qui n'a donné jusqu'ici que des promesses incertaines. Nous croyons utile de reproduire ce jugement d'un musicien sérieux, averti et dont aucun parti pris ne fausse l'opinion. On ne pourrait remettre les choses au point avec plus de justesse et de courtoisie.

défiance tous ceux que l'in vraisemblance d'un tel prodige avait frappés dès d'abord. Pourtant on savait que M. Romain Rolland s'intéressait à M. Dupin. On savait aussi que celui-ci avait tenté l'interprétation musicale de divers épisodes de *Jean-Christophe*. Ceci était de nature à expliquer la sympathie et jusqu'à un certain point l'emballement de M. R. Rolland. Pouvait-on admettre qu'un esprit aussi distingué, un critique aussi averti, se fût engoué à tort d'une non-valeur? On verrait bien. Le plus simple était d'attendre la révélation promise. C'est ce qu'on fit, non, somme toute, sans une certaine curiosité sympathique.

On ne peut dire que cette curiosité ait été entièrement satisfaite. Quand les œuvres de M. Dupin eurent été publiées et exécutées, on ne mit pas longtemps à s'apercevoir qu'il fallait singulièrement rabattre des éloges dithyrambiques dont on les avait imprudemment accablées par anticipation. Le cas de M. Paul Dupin est un peu celui des bâtons flottant sur l'onde :

De loin c'est quelque chose, et de près...

Mais non! Il serait exagéré, injuste de dire « que de près ce n'est rien ». M. Dupin a évidemment des dons de musicien. Seulement ces dons n'ont jamais été cultivés. Il est à l'heure actuelle dans une impossibilité absolue d'exprimer sa pensée, de l'extérioriser sous une forme réellement artistique. Je n'entends point faire état des innombrables gaucheries d'écriture qui attestent qu'en effet M. Dupin n'a bien reçu de leçons de personne. Je m'en tiens aux seules nécessités essentielles de la composition musicale; il est bien évident que M. Dupin ignore tout de cet art que nul ne peut apprendre sans de longues et patientes études, que rien ne remplace et que M. Dupin n'a pas faites. Nous avons de lui des vellétés, des ébauches, des essais, mais une œuvre, non pas. On trouve dans ces essais les traces manifestes des lectures les plus diverses, car l'auteur a lu de la musique, voire de la musique moderne, cela est indéniable. On y rencontre également des notations justes, des trouvailles ingénues et charmantes, un sentiment sincère parfois pénétrant. Tout cela, sans révéler encore de personnalité bien définie, est de nature à justifier si l'on veut, dans une certaine mesure, l'enthousiasme de M. Romain Rolland, mais de nature à justifier aussi une certaine irritation contre le zèle bruyant de ceux qui n'ont pas craint de jeter brusquement un malheureux en pleine « foire sur la place ».

On ne peut se faire une idée des théories ineptes qui ont été imaginées pour nous convaincre que les défauts mêmes des productions de M. Dupin « feraient un jour la gloire de l'auteur ».

On a prétendu que maintes fois Beethoven « se laisse aller à son inspiration sans se soucier de savoir s'il construit son *allegro* sur deux idées ou sur une seule, s'il ne développe pas trop la première aux dépens de la seconde, s'il n'écourte pas la réexposition », etc.

On a reproché à M. Debussy d'être resté « trop sage » dans son *Quatuor à cordes*. On a fait le procès, non de la forme, mais du mot *sonate*, en affectant de croire qu'une seule forme immuable correspondait à cette appellation. A M. d'Indy, qui a démontré par l'exemple que ce vocable recouvre aujourd'hui à peu près toute la variété des formes que la pensée musicale peut revêtir, on a reproché de n'avoir pas su écrire d'œuvres de musique de chambre dans l'esprit de son *Poème des Montagnes*, sans se douter que cette œuvre n'est en réalité rien d'autre qu'une véritable sonate pour piano. On a de nouveau confondu la musique

à programme avec la musique amorphe : le quatuor à cordes de l'avenir sera à programme ou il ne sera pas. On a parlé du mépris du génie pour les règles, sans réfléchir qu'il y a pour tous les arts un ensemble de lois permanentes que le génie n'a jamais cherché à enfreindre.

Mais que n'a-t-on pas dit? En vérité, le plus mortel ennemi de M. Paul Dupin n'aurait rien pu lui souhaiter de pire que de rencontrer de tels amis. On eût bien mieux compris qu'un groupe de personnes prudentes et éclairées se réunit pour lui donner les moyens de développer les dons qui étaient en lui, pour l'encourager matériellement et moralement pendant la durée de ses études, pour l'aider ensuite à se faire connaître une fois son éducation musicale terminée.

Au lieu de cela, quel funeste service lui a-t-on rendu? Obligé de produire vaille que vaille de nouvelles œuvres pour soutenir une renommée factice, quels progrès sérieux pourra-t-il réaliser? Passé le petit mouvement de curiosité artificiellement suscitée, qui se souviendra demain de M. Dupin? A cet homme, auquel son culte pour la musique, son opiniâtre persévérance à le célébrer au milieu de circonstances difficiles devait attirer d'utiles sympathies, mais dont on grise l'amour-propre avec un encens de mauvaise qualité, on n'a préparé qu'un avenir de néant. C'est une grande pitié.

ALBERT GROZ

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Orgue. — 1^{er} prix avec distinction : MM. Josse, Malingreau et Kumps.

Piano (jeunes filles). — Élèves de M. Gurickx. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M^{lles} Van Halmé et Preumont; 1^{er} prix : M^{lle} Sturm; 2^e prix : M^{lles} Lucas et Vrelust (rappel); accessit : M^{lle} Godderis.

Élèves de M. Wouters. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M^{lle} De La Torre; 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Smedts; 1^{er} prix : M^{lle} Lafontaine; 2^e prix : M^{lles} De Herve, Engberts et Schadde.

Violon. — Classe de M. Cornélis. — 1^{er} prix avec grande distinction, M. Van den Broecke; 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} Waetelet; 1^{er} prix : M. David; 2^e prix : MM. Watrin et Van Leeuw.

Classe de M. Marchot. — 1^{er} prix avec distinction : MM. Cognon, Winance et Schlossmacher; 1^{er} prix : MM. Coel, Hoogstoel et Van den Bussche.

Classe de M. Thomson. — 1^{er} prix avec la plus grande distinction : M^{lle} Roetsaert (60 p. sur 60) et M. Schkolnick (59 p. sur 60); 1^{er} prix avec grande distinction : M^{lle} Epstein; 1^{er} prix avec distinction : M^{lle} De La Torre, MM. Devreese, Goldfeld et Hecquet; 1^{er} prix : M. Boulanger; 2^e prix : M. Berra.

PETITE CHRONIQUE

Le portrait de François Duquesnoy par Van Dyck, qui faisait partie des collections du Roi et que vient d'acquérir l'Etat au prix de cent-cinquante mille francs, est exposé depuis quelques jours au Musée de peinture ancienne.

La belle toile de Jordaens *Saint Martin guérissant les possédés* vient, après avoir été rentoilée, de reprendre sa place dans la même galerie.

Les Jurys du Salon triennal de Gand sont constitués de la manière suivante : Peinture : MM. F. Courtens, J. De Vriendt et H. Richir, délégués du gouvernement; A. Baertsoen, P. Mathieu, Ch. Mertens et A. Struys, délégués de la commission directrice de la *Société pour l'encouragement des Beaux-Arts*; MM. Cogen,

F. Hens, H. Ottevaere et deux membres de la commission précitée.

Sculpture : MM. Cuypers, G. Devreese, H. Leroy, E. Rombaux et Ch. Samuel.

Architecture : MM. De Waele, Vaerenryck et Van de Voordt.

Le Salon annuel des Beaux-Arts d'Ostende s'ouvrira dans quelques jours au Kursaal.

Il est probable que le théâtre de la Monnaie restera ouvert l'an prochain pendant une partie de la durée de l'Exposition de Bruxelles. MM. Kufferath et Guidé ont élaboré à cet effet un programme de spectacles qu'ils ont soumis à l'examen du collège échevinal.

On a inauguré dimanche dernier à Uccle un monument à la mémoire de Léon Vanderkindere, ancien bourgmestre de cette commune, dont M. Paul Errera a rappelé dans les termes les plus heureux la carrière politique et administrative, en insistant sur l'intérêt constant qu'il porta à la jeunesse des écoles.

Le monument est dû au ciseau de M^{lle} Sylvie Vanderkindere, fille du défunt, qui s'est acquittée de sa tâche en artiste de goût et de réel talent.

L'exécution d'une cantate de M. Backs a clôturé la cérémonie, qui fut simple et émouvante.

Le concours de dentelles organisé par *les Arts de la Femme* a donné des résultats qui attestent, dans une industrie jadis si florissante en Belgique, une véritable renaissance. La distribution des prix aura lieu demain au siège de l'OEuvre (52, chaussée d'Ixelles) sous la présidence de S. A. R. la princesse Clémentine.

On a distribué mardi aux députés français le texte du projet de loi autorisant l'ouverture d'un crédit de 812,000 francs pour la participation de la France à l'Exposition universelle et internationale de Bruxelles.

L'exposé des motifs constate que l'Exposition de 1910 s'annonce comme devant être une manifestation industrielle et commerciale de la première importance et qu'il est de toute nécessité que la France y occupe une place en rapport avec le commerce qu'elle fait avec la Belgique et qui s'est élevé pour 1908 à plus d'un milliard deux cents millions de francs.

Un congrès du Chant grégorien se réunira les 6, 7 et 8 juillet aux Sables-d'Olonne sous la présidence de Dom Pothier.

Des exécutions de chant grégorien et de musique religieuse polyphonique seront données à cette occasion par la maîtrise et par la Manécanterie des Petits Chanteurs à la Croix de Bois. S'adresser pour tous renseignements au président du Comité directeur, M. Amédée Gastoué, 108, boulevard Arago, Paris.

Rappelons les dates du pèlerinage artistique de Bayreuth. Il y aura, cette année, deux représentations du cycle des *Nibelungen* (25-28 juillet, 14-17 août), sept de *Parsifal* (23 et 31 juillet, 4, 7, 8, 11 et 20 août), cinq de *Lohengrin* (22 juillet, 1^{er}, 5, 12 et 19 août). L'orchestre sera dirigé par MM. Hans Richter, Karl Muck, Michel Balling et Siegfried Wagner.

Des fêtes musicales en l'honneur de Brahms seront données à Munich du 10 au 16 septembre prochain. Le programme comprend, outre la plupart des œuvres de musique de chambre du maître, son *Requiem* pour chœurs et orchestre, son *Schicksalstied*, sa *Rhapsodie* pour voix d'alto et chœurs, etc. M. Émile Gutman, agent de concerts à Munich, est chargé de la location.

La plus-value des tableaux :

A la vente du vicomte Chabert (Paris, 5 juin), les portraits de Largillière ont atteint des prix fort élevés. Le portrait présumé de M^{lle} Ducloux (Marie Anne de Châteauneuf) a été adjugé 108,000 francs; celui de M^{me} de Parabère ou la *Femme à l'aillet*, 82,000; le portrait de la baronne de Prangins, 62,000; le portrait du baron de Prangins, 28,000; celui du marquis de Montault, 36,000.

A signaler aussi la faveur dont jouissent les tableaux de Cazin, nettement augmentée à la vente Coquelain aîné (Paris, 3 juin). La

Route Louis XV de ce peintre a obtenu 33,000 francs alors qu'à la précédente vente Coquelain (9 juin 1906) elle avait été rachetée par le vendeur 28,500 francs. Autres prix : *la Tombée de la nuit à Arbonne*, 10,000 fr.; *Faubourg de Charenton*, 7,200 francs.

A la vente de M. A. Baillehache (5 juin), un pastel de Degas, *les Danseuses*, a été adjugé 14,300 fr. Une toile de Claude Monet, *Rotterdam*, 9,100. Les Sisley ont atteint respectivement : *Matinée d'hiver (la Route)*, 6,500 fr.; *la Débauche*, 6,080 fr.; *Louvenciennes*, 4,500 fr. — A la même vente, *la Prairie*, de Corot, 8,000 fr.; *la Rivière*, de J. Dupré, 4,000 fr.; *la Rue Saint-Jacques*, de Jongkind, 5,800 fr.

Quelques eaux-fortes de Rembrandt ont atteint le mois dernier à l'hôtel Drouot (vente de la collection Hubert), des prix inusités.

Une épreuve du *Bourgmestre Six*, premier état, est montée, poussée par M. Junius Morgan, à 71,000 francs, soit, avec les frais, à 78,100 francs ! C'est incontestablement le record des prix atteints par une gravure.

Le deuxième état, sur Japon, de la pièce aux cent florins (*Jésus guérissant les malades*) a été acquise au prix de 61,500 fr. par M. Gutekunst, de Stuttgart.

Enfin on a payé 47,000 francs un premier état du *Paysage à la tour*; 23,000 francs une épreuve (premier état également) de *Jean Lutna*; 23,900 francs *le Vieux et le Jeune Haaring*; 17,000 francs les *Trois Croix* (troisième état); 12,600 francs le *Paysage aux trois arbres*; 11,600 francs la grande *Résurrection de Lazaire*.

Une coquille :

On a pu lire dernièrement dans un grand journal français : « La veuve de Richard Wagner, M^{me} Cosima Wagner, en ce moment en villégiature à Rapallo, sur la Côte d'Azur, est assez gravement malade. Il a fallu appeler le célèbre docteur Schweninger à son chevet. »

Gageons que c'est de son « chevet » qu'il s'agit...

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.
ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle.
Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des
Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Parois-
siens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement :
6 francs. (Étranger, 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts,
philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction
et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement :
5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois.
Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration :
2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs.
Le numéro : 1 franc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Rouveyre (LOUIS THOMAS). — Les Huitres et le Plaideur (OCTAVE MAUS). — Les Destinées de l'Indo-Chine (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Pour Constantin Meunier. — Les Artistes belges à Munich. — Le Monument Cladel. — Concours du Conservatoire. — Nécrologie : Jean Lahor (O. M.). — Petite Chronique.

ROUYEYRE

Aux environs de l'an 1900, on voyait parfois, lorsque le soir tombait, dans le jardin du Luxembourg, un jeune homme curieusement vêtu. Il était petit et maigre, portait des vêtements étriqués, des vestons courts, un minuscule chapeau mou et rond, presque sans bords. Avec une peau brune et rasée, il avait l'air d'un criquet ou d'un de ces insectes que l'on appelle cerfs-volants, et qui sont noirs et enfermés dans une carapace. C'était le dessinateur André Rouveyre, qui, ayant à peine dépassé la vingtième année, était tenu en grande estime par ces personnes peu sérieuses qui lisent et achètent les journaux dits « amusants ». Il donnait dans *le Rire* des dessins auxquels des légendes pleines d'humour assuraient un succès. C'était drôlement fabriqué, avec un large trait noir, comme écrasé, selon la technique puérile et sauvage instaurée par un homme bien ennuyeux, le dessinateur Jossot. Mais l'élève valait mieux que le maître : pour représenter des grotesques il ne sortait pas de la réalité ; de plus, il avait de l'es-

prit et quelque sens du pittoresque. Par exemple, il était impossible d'oublier après les avoir vus une fois ces trois artilleurs perdus dans leur pantalon de basane et concluant un marché avec une cateau de rempart, sous lesquels le jeune Rouveyre se contentait d'écrire : *le Cheval de Trois*.

Cependant cette verve n'allait pas très loin : Rouveyre avait le bonheur d'être jeune, comme on l'est lorsqu'on sort de l'École des Beaux-Arts et qu'on ne se destine pas à la peinture académique ; il riait et ne mordait pas. Une maladie, qui l'obligea à partir pour le Midi, le transforma ; il nous revint à peu près tel qu'il est maintenant : mince, pâle, une barbe courte et régulière et le carreau vissé dans l'œil ; et là-dessus un air grave et attentif. Nous avons perdu un très jeune plaisantin, nous retrouvions un homme et ce qui est plus, un satirique.

Il en est de certains esprits, les meilleurs, comme de certains plats, qui n'ont de montant que lorsqu'ils ont été lentement recuits ; et c'est un des tristes privilèges réservés aux hommes d'un beau tempérament de ne connaître toutes leurs ressources qu'en les voyant comme jaillir hors d'eux parmi les épreuves et les adversités que la vie nous prodigue. L'on devine, lorsqu'on compare les premiers dessins de Rouveyre à ses œuvres récentes, une transformation de ce genre : la douleur et le mal ont été l'excitant grâce auquel notre petit humoriste est devenu le terrible voyant d'aujourd'hui. Cependant, si l'on étudie dans leur ordre chronologique les volumes qui contiennent l'œuvre satirique de Rouveyre, l'on est obligé de reconnaître la

part due à l'effort de l'artiste, à son désir de faire mieux et plus grand ; et, tout en n'attachant pas une grande importance aux aspirations de celui qui est, avant tout, chargé de nous montrer comment il les réalise, nous n'en éprouvons pas moins une sympathie d'homme à homme pour un si beau coup d'énergie.

* * *

Dans les *150 Caricatures Théâtrales* (1) qui représentent le travail de Rouveyre de 1901 à 1904, nous trouvons un peu de tout : des charges guignolesques (Renaud, Calvé et Duc chantant *Hérodiade*; Cassive, Diéterle et Germain; Liane de Lancy.....), du déjà vu (Biana Duhamel traitée à la manière de Grévin), de la fantaisie géométrique (Brasseur, Suzanne Derval), des blagues de petit gosse très fort (Abel Hermant, Moréno), quelques croquis au gros trait selon sa première manière (Balthy), des choses qui ne comptent pas (Roggers, Piérat...), un très grand nombre de silhouettes, avec seulement le contour, comme les nus de l'atelier Grasset (Kem, Burguet, Bartet, Jean Lorrain, La Gandara, Doucet, de Cottens, Tarride, Grand...) et ça et là des morceaux de tout premier ordre, où l'on trouve à la fois l'acteur et la façon selon laquelle il interprétait et ridiculisait parfois un personnage (Sylvain dans *Iphigénie*, Guitry dans *Monsieur Bergeret*, Sarah Bernhardt et de Max dans *Jeanne Vedeking*). Au total, un livre assez disparate, jamais ennuyeux, et renfermant de très bons documents, mais trop mêlés pour retenir longtemps l'attention. Cette diversité est moins marquée dans les recueils qui ont suivi celui-ci, quoique dans les deux premiers le principal défaut soit encore que l'artiste y demeure rarement égal à lui-même.

* * *

Le volume sur Messieurs les Comédiens Français (2) n'avait d'unité que par le sujet : on ne sortait pas de la maison de Molière, mais on s'y promenait sans préoccupation bien nette, prenant au vol, ça et là, un croquis, au hasard du moment et de l'inspiration. Cela avait un premier résultat, fâcheux, qui était de laisser passer des tentatives manquées, comme les croquis d'après M^{lle} Delvair, ou de mettre sur le même pied que le reste des silhouettes presque insignifiantes (M^{me} Sylvain, Dessones, Un employé) ou même des essais dans

(1) *150 Caricatures Théâtrales de Rouveyre*. Chroniques par NOZIÈRE, Préfaces de CATULLE MENDÈS et ERNEST LA JEUNESSE. Paris, Albin Michel. in-12, 1904.

(2) *La Comédie-Française*, avec préface de ROBERT DE MONTESQUIOU. Album de lithographies en couleurs. Paris, Flammarion, 1905, épuisé. — Réduction au trait de l'album. Paris, Albin Michel, in-12, 1906.

un style emprunté, comme la plaisante effigie de M^{lle} Lecomte, à la façon d'Aubrey Beardsley. Cependant presque tous les croquis étaient intéressants et d'une vérité psychologique indiscutable. Certains n'étaient que des silhouettes, mais la sottise du personnage (Mayer) ou son aspect falot (Dehelly) ou sa beauté particulière (Truffier. Persoon) ou seulement sa démarche (M^{me} Piérat) (1) étaient prestement rendus, sans insistance, avec cette légèreté de définition que l'on prête au Parisien et qui est rare sur le boulevard aussi bien qu'à Vienne, à Liège ou à Chemulpo. Mais le meilleur du volume était encore une douzaine de morceaux plus poussés (M^{me} Bartet, M^{lle} Sorel, Lambert fils, Le Bary dans *le Marquis de Priola*, Mounet-Sully, Prud'hon...) où l'on découvrait quelque chose de plus important que l'esprit ou la fantaisie, ou même la vérité, je veux dire une façon âcre et personnelle de voir le monde et les hommes, un tour de main tout à soi, une insistance de misanthrope à montrer les tares d'un beau visage, le pli de chair qui sera demain une ride, la grimace en quoi se résout une attitude trop combinée, le tic, le port de tête outré ou ridicule qui est, à dire vrai, le principal dans la personnalité de certains princes de théâtre : c'étaient de superbes études de physionomie et de caractère, moins légères que des Capiello, aussi pénétrantes que des Sem, avec un coup de crayon plus savoureux, où l'on sent l'artiste, celui qui donne, après Dieu et M. Tout-le-Monde, une face nouvelle et plus vraie à ce qui existait à peine avant lui.

* * *

Le troisième album de Rouveyre (2) est presque tout entier composé de morceaux de cette valeur. Et je n'aurais justement qu'une critique à faire à son propos, c'est qu'on y rencontre des silhouettes trop brèves ou quelques croquis que l'artiste aurait dû garder dans ses cartons, pour les utiliser plus tard. Car s'il est très intéressant pour nous d'avoir une représentation, quelle qu'elle soit, du général Picquart, de M. Alfred Vallette ou de M. Victor Margueritte, nous préférerions en avoir une qui jetât quelque lumière sur le fond psychologique de ces trois hommes, tous trois d'aspect militaire; et surtout, s'il est assez drôle de conserver un œil surpris de M. Lamy, ou quelques figurations schématiques de M. Faguet, cela ne peut en rien nous troubler ou nous passionner. Et je ne parle même pas de M^{me} Rachilde, transmuée en cuisinière, ce qui est une erreur.

(1) Note pour les historiens de l'avenir : M^{me} Piérat, après avoir été une jeune fille mince et charmante, est devenue une jeune femme, plus ronde et également aimable : le bouton de rose s'est ouvert. Rouveyre a représenté la jeune fille au moment où elle venait à peine de quitter l'Odéon.

(2) *Carcasses divines*. Paris, Bosc. Petit in-4°, 1907.

D'ailleurs, peu m'importe, puisque je suis ici plutôt pour comprendre que pour dénigrer, et que je trouve en ces pages cinquante objets où m'émouvoir et exercer ma sensibilité. Il ne s'agit pas en effet, lorsque l'on regarde ces faces déchirées par le trait du satirique, de se demander si cela est ressemblant ou non, si l'artiste a bien ou mal fait de ridiculiser une femme, sans doute aimable, et si cette femme va souffrir : il suffit que le coup de caveçon marque, et que nous sursautions avec le patient. Et Rouveyre réussit à nous blesser, tous.

C'est qu'en chacun de ses personnages un vice, une manie ou un ridicule se trouve marqué : Rouveyre l'a ramené du fond de la poitrine où il dormait, comme il dort dans la nôtre ; il l'a étalé, et nous nous sentons atteints ; c'est un peu de nous que l'on bâtonne, la femme que nous avons trouvée belle, l'écrivain que nous admirons, le vieux monsieur que nous serons demain, la grimace qui déjà se devine sous notre masque de jeune homme. « La chair est triste », disait Mallarmé en un autre sens ; mais on pourrait le dire de nos contemporains : il est insupportable de vivre en côtoyant des gens que nos petits-fils prendront pour de purs esprits. L'un a l'asthme ou un accent auvergnat ; celui-ci est bancroche, celle-là ne songe qu'à l'argent ; ils rebutent plus qu'une viande gâtée.

(La fin prochainement.)

LOUIS THOMAS

LES HUITRES ET LE PLAIDEUR

On s'est chamaillé à Liège autour de la *Mangeuse d'huîtres*, l'une des plus belles toiles de James Ensor, exposée en 1886 au Salon des XX. Depuis deux ans, il est question d'acquérir l'œuvre pour le Musée de cette ville. Elle y fut même placée, car l'accord paraissait fait entre les fractions dissidentes du Conseil communal : la toile étant appelée à remplacer, moyennant une soule, une nature-morte moins importante, du même auteur, acquise antérieurement.

Contre toute attente, la toile, proposée au vote du Conseil à la suite du dernier Salon des Beaux-Arts, vient d'être repoussée, faute d'une voix. Treize « oui », treize « non », — chiffre qui devait être fatal à l'artiste, — tel est le bilan. Et la parité de voix ne profite pas, comme aux Assises, à l'accusé, — je veux dire à l'artiste !

Tant pis pour le Musée de Liège, qui perd un tableau capital, d'une rare puissance expressive et, peut-être, de toutes les œuvres d'Ensor celle qui accuse le plus fortement sa personnalité de grand coloriste et d'harmoniste subtil. Quant au peintre, il n'y a rien perdu, la *Mangeuse d'huîtres* ayant été, dit-on, acquise par un collectionneur anversoïse qui, en plaçant aussitôt la toile sur le meilleur panneau de sa galerie, a donné à la municipalité de Liège une leçon que celle-ci n'a pas volée.

Mais ce qui est divertissant, ce sont les arguments invoqués par les malheureux opposants pour justifier leur vote. Ils

révèlent une telle incompréhension, une si totale confusion des notions artistiques les plus élémentaires qu'on en demeure stupéfait. Que dire, par exemple, des proclamations esthétiques adressées par l'un des « treize », M. Lambrichts, médecin et conseiller communal, à notre confrère *l'Express* qui l'avait légèrement égratigné ?

« Contrairement à vous, écrit-il, je pense que l'Art vrai n'est pas et ne doit pas demeurer étranger aux préoccupations humaines.

Contrairement à vous, je pense que la lumière, la couleur, la ligne, la perspective, la vie, l'impression et tous les grands sentiments humains comptent dans un tableau, mais à condition qu'ils ne bouleversent ni les lois naturelles, ni la réalité des choses, ni la beauté des sentiments humains (*sic*).

Ainsi, Monsieur, la ligne veut que l'anatomie soit respectée dans un être vivant et qu'une main humaine soit une main et non un affreux magot (*re-sic*).

Ainsi, la perspective veut qu'une mangeuse assise à table n'ait pas l'étagère collée sur le dos.

Ainsi la couleur veut qu'une nappe de toile blanche n'ait pas l'aspect d'un morceau de zinc gris.

Ainsi, le sentiment humain veut qu'une scène de vieille dentelière le touche plus qu'une avaleuse d'huîtres, (!) etc. etc.

Cela veut-il dire que l'art doit être l'esclave, la copie, la photographie ? Non. Je conçois très bien qu'il ne suive point des règles absolues, mais un peu de respect pour la nature est légitime. Idéalisez, mais ne trompez point.

Les considérations d'ordre moral, comme je les ai qualifiées, ne sont pas celles d'un traité de médecine légale. Vous le savez bien, je n'ai pas dit non moral ou immoral dans le sens vulgaire du mot, mais bien dans le sens éducatif.

Nos musées, pour lesquels nous achetons, sont l'école du beau et non du vulgaire. Les élèves aussi bien que le public qui les visitent doivent y trouver des œuvres qui élèvent leur esprit et leur pensée, ennoblissent leur cœur et leurs sentiments. Ils doivent y trouver, avant tout, des œuvres qui groupent les grandes et belles choses de la nature et de l'humanité et non celles qui magnifient les bas appétits des mortels (!!!).

Et c'est pour cela que j'aime mieux m'extasier devant une vieille dentelière toute ridée, mais très humaine, dont les mains de travailleuse bien dessinées et bien peintes parlent à mon cœur et à mon cerveau, que de m'esbaudir devant une masse magotée (???) qui engloutit des huîtres ou même des « moules ».

C'est le vrai chemin où il faut conduire le peuple pour lui donner une véritable éducation esthétique et morale qui supériorise sa mentalité. Et sur ce chemin du beau, du grand, du noble, du vrai, du moral, je vous rencontrerai souvent quoi que vous en disiez ce jour dans votre pénible défense d'une mauvaise cause. »

Le morceau est assez coquet pour nous dispenser de tout commentaire. Nous nous bornons à l'épingler ici, en belle place, pour la joie des artistes et l'édification du public.

Mais peut-être celui-ci se demandera-t-il, avec raison, pourquoi un médecin est appelé à donner son avis dans un domaine qui lui est aussi complètement fermé. Est-ce qu'on demande à Ensor d'administrer des poisons ?

OCTAVE MAUS

Les Destinées de l'Indo-Chine (1).

M. Jean Ajalbert est un esprit distingué qui s'est intéressé assez passionnément aux choses de la vie moderne pour refuser de se spécialiser. C'est pourquoi nous l'avons vu successivement poète, conteur, romancier, dramaturge, chroniqueur, pamphlétaire, également apte à toutes ces formes de la littérature, partout à son aise, apportant dans la diversité de ses tentatives, outre un talent indiscutable d'écrivain, une netteté de vision réaliste parfaite, et de l'émotion, quelque chose surtout de généreux, d'honnête, d'intègre qui lui est particulier. Cela se sent plus que ça ne se démontre, même dans des ouvrages sans portée sociale directe, car on ne renie pas son sang.

Entre autres occasions où M. Ajalbert eut à prendre parti, il convient de citer la crise anarchiste de l'affaire Dreyfus. Et il faut ajouter aussi qu'il fut toujours des premiers à engager la lutte, au moment où ce n'était pas encore la mode et où ce pouvait être dangereux. J'ai la plus haute estime pour son caractère. A une époque où ce scepticisme élégant cache souvent tout autre chose que des âmes nobles mais blessées et sert seulement de masque à tout ce que vous voudrez de veulerie et d'égoïsme, M. Jean Ajalbert est un des rares hommes qui aient le courage d'élever la voix en faveur de ce qui lui paraît être le bon droit, l'humanité, la justice, et comme après tout il le fait sans sensiblerie, sous une forme littéraire mieux que suffisante et après avoir payé de sa personne, cette triple précaution lui donne une autorité qui n'est pas conférée aux rhéteurs et aux moralistes de cabinet.

Sa dernière campagne est celle qu'il soutient auprès de l'opinion en faveur de l'Indo-Chine. Et il n'est même pas la peine d'être Français ni patriote pour s'intéresser à son livre : il m'a semblé qu'il suffisait d'être Européen et, comme tel, d'admettre la nécessité, pour toute nation d'Europe, de colonies. *Les Destinées de l'Indo-Chine* peuvent passer pour une sorte de manuel de philosophie de la colonisation. Je doute fort que l'intérêt si vif que j'ai pris à le lire me soit strictement personnel. Non, il contient des généralités très hautes, de nature à obtenir l'attention de tout esprit qui ne borne pas ses spéculations intellectuelles aux seuls plaisirs de la littérature pure. (Au fait, je voudrais bien savoir ce que c'est que la littérature pure.)

Les Destinées de l'Indo-Chine ont une apparence de réquisitoire qui provient uniquement de ceci : que tous les faits examinés par l'auteur démontrent l'insuffisance de notre conduite en Indo-Chine. Mais ce n'est pas un réquisitoire, hélas ! car ils ne sont pas choisis pour prouver notre incapacité. Simplement, on a pris les faits les plus importants de notre action colonisatrice. L'ensemble est désastreux et inquiétant. La faute n'en est pas à telle ou telle personnalité, — encore une fois il ne s'agit pas d'un réquisitoire, — mais à la méthode suivie et cette méthode (M. Ajalbert juge superflu de s'appesantir sur cette évidence) est mauvaise parce que nous n'avons pas assez de patriotisme pour nous sacrifier à la colonisation.

L'Angleterre, les Pays-Bas, qui possèdent (la différence de superficie n'est pas en jeu) les plus belles colonies du monde, ont une façon de les administrer qui leur en garantit la possession jusqu'au bouleversement de la planète. Elles se superposent au territoire, changent à peine quelques rouages

(1) JEAN AJALBERT : *Les Destinées de l'Indo-Chine*. Voyages, histoire, colonisation. Paris, Louis Michaud.

administratifs, perçoivent, mais de la manière la plus insensible, l'impôt, et surtout respectent la religion et les mœurs des peuples expropriés. Ils ne s'effacent pas, non ; car l'Oriental a besoin de sentir la force pour obéir et le prestige de cette force pour être fidèle ; ils se font voir au contraire et dans l'appareil le plus saisissant de la puissance, mais ils ne touchent ni aux rites ni aux usages. Leur attitude envers les usages et les rites va de l'indifférence au respect apparent : jamais le mépris. Moyennant cette concession vraiment élémentaire, ils font ce qu'ils veulent et tirent donc des colonies les deux avantages essentiels : ils y drainent la production native : minerais, céréales, objets de consommation et de luxe, et ils y envoient le trop-plein de la population métropolitaine.

La France se conduit tout autrement. Chose curieuse, elle n'a jamais manqué d'hommes de courage et d'institutions pour fonder son empire colonial. C'est pour ainsi dire sur un plateau qu'on lui a offert, à l'heure où l'univers était encore à prendre, les plus beaux morceaux de cet univers. Quand elle ne les refusait pas, elle les revendait presque aussitôt. Le monde entier lui appartiendrait à l'heure actuelle si elle avait saisi l'opportunité des occasions. L'histoire de la Louisiane, du Canada, des Indes, quelle chose lamentable ! Quoi qu'il en soit, ses hommes d'Etat ne comprirent l'utilité et le prestige des colonies que lorsque les plus importantes furent à d'autres, et il faut leur rendre cette justice qu'ils nous obligèrent presque à prendre tout ce qui restait disponible : Algérie, Congo, Guinée en Afrique, et en Asie l'admirable et colossale Indo-Chine. Mais ils auraient peut-être dû préparer en même temps une école d'administrateurs et de colons...

Nous considérons notre empire colonial — au point de vue patriotique — comme une compensation aux pertes territoriales de nos guerres du XIX^e siècle ; au point de vue humanitaire, comme des terres vierges habitées de races neuves à qui nous devons de révéler les beautés des droits de l'homme, de la douane, de la régie, du fisc, de l'électricité et de l'architecture du fer ; au point de vue pratique, comme une villégiature pour fonctionnaires. Aussi n'y envoyons-nous pas de colons, mais seulement, en effet, des fonctionnaires, lesquels n'ont pas du tout envie de se devouer à la colonie et ne caressent qu'un rêve : revenir.

Tout se tient. N'ayant ni l'envie de rester par plaisir, ni le sentiment qu'il faut rester par devoir, ils ne prennent pas la peine d'étudier la langue du pays qu'ils administrent. Cela leur interdit donc d'en comprendre les mœurs et combien ces mœurs sont incompatibles avec les idées, les lois, les habitudes qu'ils veulent importer de force d'Occident !

Ils considèrent comme de barbares enfantillages ce qui, au contraire, est un reste encore sacré d'institutions millénaires, une épave d'un glorieux passé historique. L'indifférence méprisante du vaincu leur fait croire à la soumission, et cette naïve illusion jointe à leur ignorance des devoirs supérieurs et particuliers qu'ils auraient dans ces circonstances leur fait accumuler toutes les erreurs : application à tort et à travers des règlements fiscaux et des articles du Code de notre pays, levées de *coolies* en vue de travaux sans utilité pour les populations, exactions de toutes sortes, tracasseries, concessions de monopoles immoraux et écrasants, etc., etc., sans compter les rappels fréquents de fonctionnaires et les volte-face politiques ahurissantes pour des indigènes habitués immémorialement à des traditions invariables.

M. Jean Ajalbert explique tout cela avec une lucidité, une richesse d'arguments, une logique extrêmes. Depuis vingt-cinq ans (cinquante pour la Cochinchine), nous avons accumulé dans notre magnifique Empire d'Extrême-Asie la plus considérable somme de « gaffes » qui se puisse imaginer, et il fallait que nous eussions affaire au plus patient de tous les peuples d'Orient pour que les récoltes, les pirateries, les famines aient été, somme toute, aussi peu nombreuses. Mais cette patience peut bien être le masque d'un formidable mécontentement qu'il ne faudrait pas exaspérer.

Il résulte du livre généreux, mouvementé, vivant, attachant, persuasif de M. Jean Ajalbert qu'il est grand temps de considérer notre plus belle colonie comme autre chose qu'un champ d'expérience à faire fructifier les graines du Code Napoléon et de la Déclaration des droits, grand temps de former une élite d'administrateurs intelligents et dévoués considérant la colonie comme une patrie où devra s'écouler la plus grande partie de leur vie, sachant la langue, pratiquant l'indigène, s'efforçant de le comprendre, évitant tout ce qui peut le froisser, le ruiner, le gêner. C'est en s'acquérant de cette manière souple et adroite la sympathie des peuples vaincus qu'on leur fait oublier le triste souvenir de leur défaite. Alors il se forme dans la colonie un noyau de population loyaliste, dévoué à la métropole qu'il juge sur ses représentants, persuadé que cette domination est préférable non seulement à celle des voisins avides (Chine, Japon), mais encore à celle même de la dynastie autochtone dépossédée.

La légèreté française est vraiment coupable parfois. Quand on pense que le souvenir de l'occupation de Duplex n'est pas encore complètement éteint dans les Indes et que toute la puissance anglaise n'a pu le faire oublier, on voit les éléments de succès considérables que nous conféraient auprès de ces peuples sensibles aux manières et à la bonté les seules séductions de notre politesse. Nous les avons négligés. Pensée mélancolique.

Privés de ces qualités si commodes, les Anglais les ont remplacées par une patience, une étude, un esprit d'organisation merveilleux. On ne pourra pas plus leur arracher l'Inde qu'on ne pourrait arracher Java aux Hollandais. Pour nous, — pour toutes les nations qui ont encore quelque idée d'Impérialisme, — relisons le livre de M. Ajalbert : il est, d'un bout à l'autre, un bon conseil.

FRANCIS DE MIOMANDRE

POUR CONSTANTIN MEUNIER

La pétition ci-après, signée de nombreuses personnalités du monde artistique et littéraire, va être incessamment adressée au ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts de France :

Monsieur le ministre,

Les soussignés, Belges, artistes ou amis de l'Art, vous signalent qu'une œuvre importante de leur glorieux compatriote Constantin Meunier se trouve en ce moment délaissée dans un hangar de Paris, exposée aux hasards fâcheux et aux tentatives les plus malveillantes.

Cette œuvre est la contribution de Meunier au monument destiné à perpétuer la mémoire d'Émile Zola; elle est digne de son auteur, digne de son objet...

Nous avons retenu que c'est à Paris que Meunier obtint sa première consécration, et, par un émouvant retour, c'est à Paris

qu'était destinée sa dernière œuvre, celle dont la mort interrompit l'exécution totale.

Nous n'avons pas à connaître pourquoi le monument de Zola tarde à s'élever sur une place publique, nous nous gardons d'être indiscrets, mais nous vous demandons d'accorder aux dernières productions d'un génie dont nous sommes fiers l'asile du Louvre ou du Luxembourg, continuant ainsi, selon les traditions du grand Paris, à Meunier mort la protection et l'hospitalité françaises qui entourèrent ses débuts de sculpteur.

Recevez, Monsieur le ministre, etc.

La mort d'Alexandre Charpentier, collaborateur de Constantin Meunier pour le monument Zola, laisse, en effet, inachevée l'exécution de l'œuvre. Il est urgent qu'on prenne des mesures pour conserver ce qui en a été fait jusqu'ici.

Les Artistes belges à Munich.

La Belgique est fort bien représentée à l'Exposition quadriennale des Beaux-Arts de Munich. Placée entre les sections hollandaise et suédoise, la section belge l'emporte assurément sur l'une et l'autre par la qualité des œuvres et par leur présentation. Elle se compose d'une bonne centaine d'envois, peintures et sculptures, soigneusement sélectionnés par un comité présidé par M. J. de Lalaing et dont le secrétaire, M. P. Lambotte, chef de division au ministère des Sciences et des Arts, organisa avec sa compétence habituelle l'installation. La participation des peintres ayant été limitée à un tableau par invité, tous ont pu être bien placés et aucune œuvre n'a été sacrifiée.

Voici la liste complète des exposants :

Peinture : M^{lle} A. Boch, MM. G. Bernier, G. Buysse, E. Claus, A. Ciamberlani, A. Cluysenaer, F. Courtens, J. de Lalaing, J. Delvin, J. De Vriendt, P.-J. Dierickx, Ev. Carpentier, J. Ensor, L. Frédéric, Farasyn, V. Gilsoul, F. Hens, A.-J. Heymans, René Janssens, Joseph Janssens, Fernand Knoopff, E. Laermans, J. Leempoels, G. Lemmen, H. Luyten, Ch. Mertens, J. Opsomer, A. Pinot, H. Richir, M^{lle} Alice Ronner, MM. Rosseels, Jakob Smits, A. Struys, J. Strobaerts, H. Thomas, F. Van Holder, F. Van Leemputten, A. Verhaeren, E. Viérin, E. Vloors, Th. Van Rysselberghe, E. Wauters, R. Wytzman, M^{me} Juliette Wytzman.

Aquarelle et pastel : M^{lle} Art, MM. R. Baseleer, H. Cassiers, F. Charlet, M^{les} d'Anethan, de Bièvre, MM. Alf. Delaunois, Lybaert, A. Lynen, Marcette, M^{me} Gilsoul, M. W. Vaes

Blanc et noir : MM. Baertsoen, M.-H. Meunier, A. Rassenfosse.

Sculpture : MM. P. Braecke, G. Charlier, G. De Groote, J. de Lalaing, G. Devreese, P. Dubois, J. Dupon, Ferd. Gysen, F. Huygelen, J. Lagae, E. Rombaux, V. Rousseau, Ch. Samuel, H. Van Perck, Ch. Van der Stappen et Th. Vinçotte

LE MONUMENT CLADEL

Le Comité du monument que l'on se propose d'ériger au puissant écrivain du *Boussacsié*, de la *Fête votive de Saint-Bartholomé-Porte-Glaive*, d'*Ompdrailles - le Tombeau - des Lutteurs* et autres romans fameux vient d'être constitué.

Il est composé comme suit :

Président d'honneur : M. Léon Bourgeois. *Président* : M. J. de Selves. *Vice-présidents* : MM. Carolus Duran et Rodin. *Secrétaire général* : M. Firmin Bouisset. *Secrétaires adjoints* : MM. Pierre Dantan, Ed. Campagnac. *Trésorier* : M. Louis Bénière.

Membres : MM. Paul Adam, Pierre Baudin, Ed. Benoit-Lévy, Bergougnan, F. Bracquemond, Ch. Canivet, Ch. Capéran, Jules Claretie, Lucien Descaves, Dujardin-Baumetz, A. d'Echérac, d'Esparbes, de Freycinet, Gémier, Adrien Hebrard, A. Huc, Izoulet, Jean-Bernard, Georges Lecomte, Alphonse et Désiré Lemerre, Camille

Lemonnier, Paul et Victor Marguerite, A. Mariani, Montorgueil, Paul Ollendorff, Georges de Peyrebrune, Edmond Picard, Onésime et Paul Reclus, Jean Richepin, Rolland, J.-H. Rosny, Henry Roujon, Albert et Maurice Sarraut, Sénac, G. Stiegler, Octave et Joseph Uzanne, Ch. Van der Stappen, Émile Verhaeren.

Une première réunion a eu lieu chez M. Léon Bourgeois. Le monument, destiné au jardin du Luxembourg, sera, comme nous l'avons dit, exécuté par le fils de l'écrivain, M. Marius Cladel. La souscription est dès à présent ouverte et des représentations organisées par M. Gémier seront données au bénéfice de l'œuvre.

Prière d'adresser les souscriptions à M. Louis Bénére, 58, rue de Vaugirard, à Paris.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Chant théâtral. — Jeunes filles : 1^{er} prix avec grande distinction, M^{lle} Callemien; 1^{er} prix avec distinction, M^{lles} Van Risseghem, Luwaert, Crabbe et Dardenne; 1^{er} prix, M^{lles} Burvenich, Latour et M^{me} Fein; 2^e prix, M^{lles} Roskams, Jordens, Kalker, Noos, Cuvelier, Bos, Derdeyn; accessit, M^{lles} Derval et Gontault.

Le prix de la Reine (duos pour voix de femme) a été décerné, par 3 voix contre 2, à M^{lles} Callemien et Dardenne, élèves de M^{me} Cornélis.

Jeunes gens : 1^{er} prix avec distinction, MM. Loriaux et Vanderschrick; 2^e prix, MM. Culot, Bureau, Daman et Hotermans.

NÉCROLOGIE

Jean Lahor.

Ce médecin doublé d'un poète, d'un philosophe et d'un érudit avait noué en Belgique des amitiés nombreuses. Tous ceux qui eurent recours à ses soins avisés apprécièrent la distinction de son esprit, sa culture et sa haute intellectualité. Les clients du docteur Henry Cazalis devinrent tous les amis de Jean Lahor, et l'admiration pour l'écrivain ne fut pas moindre, chez eux, que la reconnaissance qu'ils avaient vouée au praticien.

Nous le vîmes l'été dernier à Aix-les-Bains, où il exerçait pendant la saison thermale, et nous reprîmes avec lui le cours, interrompu par les années, des conversations littéraires qui, naguère, nous avaient charmé à Bruxelles. Rien ne faisait alors presager une fin qui plonge brusquement les Lettres dans le deuil. Malgré les exigences d'une profession absorbante entre toutes, Jean Lahor était merveilleusement renseigné sur toutes les particularités de la littérature d'aujourd'hui. Il lisait tout, et l'évolution littéraire de la Belgique, à laquelle il portait un constant et admiratif intérêt, lui était familière dans ses moindres détails. Il projetait de revenir en Belgique durant l'hiver, à l'époque où il avait quelques loisirs, pour se documenter à fond en vue d'un vaste travail, à la fois sociologique et littéraire, dont il nous exposait le plan avec un juvénile enthousiasme. La mort vient de briser cette vie de travail, de rêves, de philanthropie. C'est à Genève, où, malade, il s'était retiré il y a quelques semaines, que Jean Lahor est mort. S'il ne laisse qu'un petit nombre de volumes, l'activité de sa vie professionnelle ayant forcément restreint sa production littéraire, tous, du moins, sont de belle qualité. Son recueil de vers *l'Illusion* reflète la pensée aristocratique de Leconte de Lisle dont le poète fut un fervent disciple. « La forme en est luxueuse et fine, a écrit M. André Beaunier, qui a étudié de près l'œuvre du poète. Ce parnassien connaît à merveille son métier; il joue avec les mots comme un mailleur avec les paillons, comme un jongleur avec les boules, comme un musicien avec les sons. Mais il ne cesse pas d'être l'esclave de sa pensée. Pour le juste souci de l'idée, il est, en quelque sorte, le Vigny du Parnasse. Et, certes, il est moins grand que Vigny; mais aussi le Parnasse n'a point l'ampleur et la

puissante fécondité du romantisme. Toute mesure gardée, un poète philosophe emporte une double louange. »

Il composa aussi des *Vers dorés* et la *Gloire du Néant*, essai philosophique d'un pessimisme qui paraît aujourd'hui un peu démodé. La thèse en est résumée en ces lignes héroïques : « Je bénis tout ce qui m'a menti, l'illusoire beauté des choses, et les paroles des êtres bons, et tous les rêves qui peuvent encore donner aux hommes l'espoir, la force et la joie. Je bénis tout ce qui est grand : les grandes montagnes, les grands fleuves, l'océan sans bornes et les poèmes, profonds comme des forêts, et tout ce qui peut faire oublier l'étouffante limite de la vie... Je bénis tout ce qui m'a trompé, tout ce qui m'a consolé d'être. »

Préoccupé du bien-être matériel à dispenser aux masses, — et ici le médecin inspirait le littérateur, — Jean Lahor publia les *Habitations à bon marché* et aussi *l'Alimentation à bon marché, saine et rationnelle*. Esthète, il écrivit *l'Art pour le peuple à défaut de l'art par le peuple*.

Entre ces expressions divergentes de sa pensée, il n'y avait nulle contradiction. Un même idéal les inspirait, fait de bonté et de désintéressement.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir deux œuvres récemment exposées au Salon de Printemps : Un *Portrait de femme* par M. C. Montald et le *Château en Ombrie* de M. F. Scattola.

Au Salon des Beaux-Arts de Liège, la municipalité a acquis, pour le Musée de cette ville, d'accord avec l'Etat qui intervient par moitié dans le prix d'achat, le beau groupe en marbre de M. Paul Du Bois le *Dernier baiser (légende d'Orphée)* et le tableau de M. A. Struys représentant une dentellière et intitulé : *Un art qui se meurt*.

Le Cercle d'art *Doe stil voort* a inauguré hier au Musée de peinture moderne sa troisième exposition annuelle.

C'est le 1^{er} août que s'ouvrira, dans les salles du Casino, l'Exposition triennale des Beaux-Arts de Gand. Elle sera clôturée le 27 septembre.

La sévérité du jury a été, paraît-il, inhabituelle et fait l'objet, dans les ateliers, de nombreux commentaires. Voici la lettre qu'un des mécontents, le portraitiste Georges Lemmers, a adressée au *Petit Bleu* et qu'il nous prie de reproduire :

« Est-il possible que l'on juge attentivement 500 tableaux en un ou deux jours, et dans quel local !

Et est-il admissible que, sur 500 tableaux, 400 soient si médiocres ou insignifiants qu'ils doivent être refusés ! Je ne crois pas qu'un jury, quel qu'il soit, ait le droit d'empêcher par son vote que des artistes qui ont à leur actif des œuvres sérieuses ne figurent pas au moins avec une pièce dans les Salons officiels qui doivent renseigner le public sur le mouvement artistique du pays. On assure qu'on a donné à Gilsoul, auquel Camille Maclair vient de consacrer un volume enthousiaste, des numéros secondaires ! Et l'on a refusé tout l'envoi d'Auguste Levêque, alors qu'en 1899, si ma mémoire est fidèle, ce peintre avait au Salon de Bruxelles une salle entière qui lui a valu les éloges des critiques.

Ces deux exemples ne doivent-ils pas suffire à faire voir le danger du manque d'éclectisme du jury de Gand ? »

M. Lemmers invite tous ceux de ses confrères qui ont subi, comme lui, les rigueurs du jury à signer la protestation qu'il a déposée chez le gérant du Cercle artistique.

Le monument Joseph Dupont, exécuté par M. Paul Du Bois et destiné au théâtre de la Monnaie, vient d'être moulé et remis au praticien. Sa réalisation en marbre devant prendre six mois, ce n'est qu'au cours de l'hiver prochain qu'il pourra être inauguré. La Ville fera, au cours des vacances, effectuer les études nécessaires pour s'assurer de la solidité du palier désigné pour le recevoir. Un rapport vient d'être déposé par M. J. Barbier, auteur de la partie architecturale du monument.

Voici la composition des spectacles gratuits qui auront lieu au théâtre du Parc à l'occasion des fêtes nationales :

Mercredi 21 juillet (en matinée), *la Famille Plumet*, par E. Coveliers et *la Sœur aînée*, par M. Franck; même jour, en soirée, *la Martingale*, par F. Lutens; *l'Émeraude et la Bombe*, par E. Mournès.

Jeudi 22 (soirée), *Daisy*, par M. Franck et *la Gageure*, par M. L. De Coene.

Vendredi 23 (soirée), *la Victoire*, par M. E. Van Offel; *la Jarretière de Cascarinette*.

Les sociétés dramatiques qui organiseront ces représentations sont le *Cercle Thalie*, *Alliance et Progrès*, *La Grande-Harmonie*, *l'Union dramatique et philanthropique*.

La ville de Bruxelles accordera au théâtre de la Monnaie une subvention spéciale de 50,000 francs en vue des représentations extraordinaires que la direction compte organiser, ainsi que nous l'avons annoncé, à l'occasion de l'Exposition de Bruxelles 1910. Ces représentations auront lieu en mai et comprendront quatre séries de spectacles consacrées respectivement à Gluck, Richard Strauss, Beethoven et Wagner.

La première sera dirigée par M. S. Dupuis, la deuxième par M. R. Strauss, la troisième par M. H. Richter, la quatrième par M. F. Mottl.

D'une allocution de M. Firmin Van den Bosch publiée par la *Revue générale* nous extrayons ce couplet : « Si de riches moissons de beauté dorent à présent les plaines de Flandre et les collines de Wallonie; si notre Belgique a conquis enfin un art national unique, dans sa dualité d'expression, c'est que vers 1880, ici, en cette vieille cité universitaire où l'initiative est comme une vertu d'hérédité, deux jeunes hommes comme vous, et, comme vous, deux étudiants, eurent, vers tous les horizons de la patrie, des gestes audacieux et généreux de semeurs d'idéal : Max Waller et Albrecht Rodenbach! Retenez ces noms! » etc.

C'est très bien. Mais pourquoi M. Van den Bosch n'appelle-t-il pas Rodenbach Georges, comme tout le monde?

Paraîtra incessamment chez M. Oscar Lamberty, éditeur, *Au Clair de la Lune*, un volume en vers de Théo Hannon, orné d'illustrations par F. Rops, E. Chabine, H. Thomas, Ch. Michel, F. Melchers et A. Lynen; couverture par H. Cassiers.

Une revue allemande, les *Signale*, met au concours des œuvres pour piano seul, sans désignation de genre, pour lesquelles elle institue des prix de 500, 400, 300, 200 marks et six prix de cent marks chacun. On est prié d'adresser les manuscrits avant le 1^{er} septembre 1909 à la rédaction de la Revue, 10-11 Potsdammerstrasse, Berlin. W 9.

Voici, pour ceux de nos lecteurs qui prendront le chemin du Théâtre de Bayreuth, dont les portes s'ouvriront, ainsi que nous l'avons annoncé, le jeudi 22 courant, la distribution des principaux rôles :

L'Anneau du Nibelung. — Wotan, M. W. Soomer; Donner, M. A. Schützendorf-Bellwidt; Loge, M. O. Briesemeister; Albéric, M. Max Dawison; Mime, M. H. Breuer; Fasolt, M. L. Corvinus; Fafner, M. Karl Braun; Fricka, M^{me} L. Reuss-Belce; Freia, M^{me} L. Hafgren-Waag; Erda, M^{me} H. Dehmlow; Filles du Rhin, M^{mes} M.-L. Debogis, Bella Alten et A. von Krauss-Osborne; Siegmund, M. A. Burgstaller; Hunding, M. L. Corvinus; Sieglinde, M^{me} M. Wittich; Brunhilde, M^{me} E. Gulbranson; Siegfried,

M. E. Krauss; la Voix de l'oiseau de la forêt, M^{me} G. Foerstel; Gunther, M. C. Whitehill; Hagen, M. F. von Krauss; Gutrune, M^{me} C. Rüsche-Endorf; Waltraute, M^{me} A. von Krauss-Osborne; Nornes, M^{mes} H. Dehmlow, A. von Krauss-Osborne, O. Agloda.

Parsifal. — Parsifal, M. A. Burgstaller et F. Vogelstrom; Kundry, M^{mes} M. Löffler-Burckard et M. Wittich; Gurnemanz, M. K. Braun et F. von Krauss; Amfortas, M. W. Soomer et C. Whitehill; Klingsor, M. Max Dawison et A. Schützendorf-Bellwidt; Titurel, M. K. Braun, F. von Krauss et R. Moest.

Lohengrin. — Le roi Henri, M. R. Woest; Lohengrin, M. A. von Bary; Elsa, M^{me} L. Hofgren-Waag; Telramund, M. A. Schützendorf-Bellwidt; Ortrude, M^{mes} M. Löffler-Burckard et A. von Mildenburg; le héraut, M. N. Geisse-Winkel.

Sottisier. — Quelques chamois se montraient sur les pentes opposées, puis disparaissaient pour reparaitre quelques instants après, un peu plus haut encore, sur un roc plus abrupt. Des marmottes sifflaient. On commençait à rencontrer des touristes, des promeneurs. Nous rentrions dans la vie civilisée.

H. DINARD, *le Soir*, 6 juillet.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Vient de paraître chez MM. ROUART, LEROLLE & C^{ie}, éditeurs,

18, Boulevard de Strasbourg, Paris.

ERNEST CHAUSSON. — **CONCERT** pour violon, piano et quatuor à cordes, réduit à quatre mains par AUGUSTE PIERRET. Prix net : 9 francs. (Deux exemplaires sont nécessaires pour l'exécution).



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)
ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.
Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :
10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait
nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et
traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur
n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches
rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui
confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle.
Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des
Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Parois-
siens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement :
6 francs. (Étranger, 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDEAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts,
philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction
et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement :
5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois.
Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration :
2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs.
Le numéro : 1 franc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

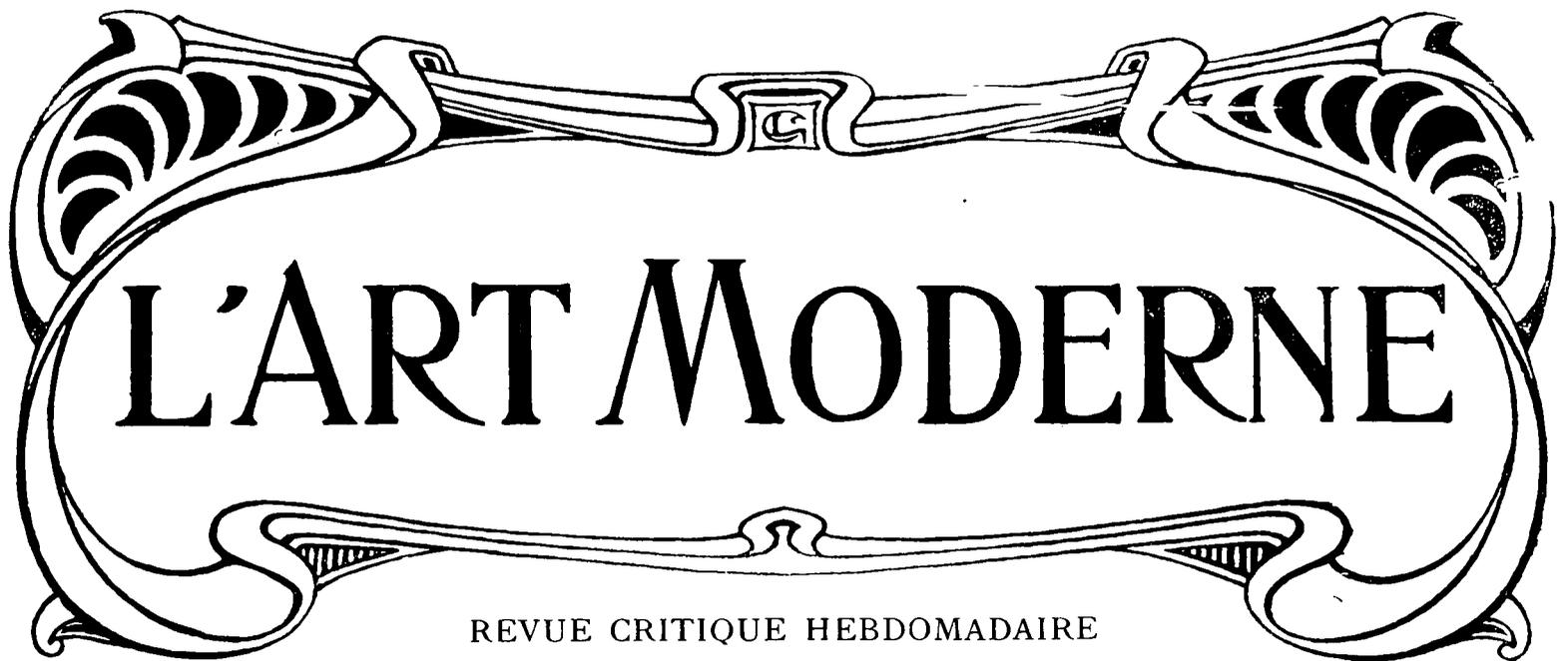
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Rouveyre (suite et fin) (LOUIS THOMAS). — L'Abbaye de Saint-Wandrille (O. M.). — Les Amis de la musique. — Autre plaideur, mêmes huitres (O. M.). — Albrecht Rodenbach. — Silhouettes liégeoises : *Le « Tôt Lidge »* (LOUIS PIÉRARD). — Concours du Conservatoire (fin). — Chronique judiciaire des Arts : *Les Lettres de Félicien Rops*. — Nécrologie : *Richard Muther, Giuseppe Martucci*. — Petite Chronique.

ROUYEYRE ⁽¹⁾

L'on s'étonnera peut-être de me voir remonter à des idées si générales pour expliquer un monsieur qui fait des « binettes » ; je répondrai à cela, d'après Jean Paul Richter, qu'il y a trois manières de comprendre l'univers ; l'idéalisme, qui méprise le monde réel ; l'humour cordial, qui se déclare satisfait de l'infiniment petit qui est son lot, et une combinaison de ces deux attitudes. Les caricaturistes sont des hommes qui combinent l'idée du néant avec le rire ; les uns pensent à peine à la vanité des choses, les autres y pensent toujours, même lorsqu'ils veulent rire. Rouveyre est de ceux-là.

Prenez les meilleurs de ses portraits, le Barrès, les deux Bourget, Madame Bartet, la série des Brandès et des Réjane, M. de la Gandara, vous y découvrirez toujours l'idée de la fin, du rictus suprême, de la décomposition. Et c'est bien ici que la chose devient magni-

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

fique : ces yeux taraudés, brûlés, desséchés d'un La Gandara ; cette bouche et ce regard mort d'un Barrès qui justifierait toutes les critiques de ses ennemis ; ce Bourget perdu dans la graisse d'un bourgeois arrivé au terme de ses ambitions ; et Madame Bartet, non plus telle que nous la voyons à la scène, mais telle que sont les femmes de son âge ; et cette série des Réjane, où l'on oublie qu'il fut une actrice de ce nom, pour ne plus voir que la satire de la femme de cinquante ans qui veut en paraître quarante ; et la première de ces Brandès, où s'en va pour la plus terrible des Cythères Madame la Mort en une robe XVIII^e parfum de roses mortes, rubans éteints, souvenir d'une beauté qui n'est plus.

Cela est pénible et triste à faire crier ; et c'est la vérité, une très grande vérité : le monsieur que l'on voit aux répétitions générales, glacé derrière son monocle, est venu nous la redire : « Nous mourrons tous, Messieurs ! »

* * *

Cependant on peut demander autre chose et plus que des portraits, quelque chose de plus large que cette éternelle recherche du tic et de la grimace propres à nos fantoches de boulevard : Sem laissera des documents précieux sur les Parisiens de notre époque, mais Sem est un petit maître à côté de grands dessinateurs comme Forain ou Naudin, qui vivent en même temps que lui. Il ne faut pas confondre, en art pas plus que dans le raisonnement, le particulier avec le général : le particulier amuse, le général seul arrive à satisfaire un esprit ordonné.

Le dernier volume de Rouveyre, *le Gynécée* (1), constitue dans son œuvre un nouvel effort vers le général, vers la vérité absolue, vers l'art; un effort plus significatif encore que les précédents et qui étonnera davantage, je veux dire : qui sera moins compris par ces personnes amies de la vérité toute faite et de l'art académique que contente seul le dessin à la Bouguereau, le style de l'école et le nu qui ne flamboie pas.

Le Gynécée se compose de soixante-seize études de nus, représentant des femmes en des attitudes où elles se montrent tout entières. Je sais que l'on ergotera sur la cruauté et l'horreur de ces notations que l'on estimera artificielles ou trop brutales. Mais je ne puis que déplorer l'aveuglement ou l'ignorance qui empêchera de saisir cette magnifique série de portraits, de « visions » nouvelles et justes.

Ce qui, en effet, me frappe surtout dans cet album, c'est la justesse et la vérité de l'observation et du rendu. Ce sont là des femmes qui ne ressemblent point, certes, à cette déesse que les poètes chantent et que les sculpteurs et les peintres se sont plu à représenter; mais est-il donné à tout le monde de fréquenter des déesses? Et l'ordinaire de la vie n'est-il point fait de gothons déguisées en perruches?

Les femmes de M. Rouveyre, ce sont ces oiselles, piques, échalas, pots de graisse, stryges, goules, harpies, harengères, guenuches avec qui notre jeunesse prit plaisir à s'initier aux choses de l'amour. Elles sont mamelues, prometteuses, hurlantes, obscènes, griffues, déformées par l'âge et le plaisir, la chose sur laquelle des générations se vautrent, le vestiaire de la luxure, « le gynécée » du riche et du pauvre, ce qui fait envie dans la rue et dégoûte après l'acte... Mais il faut un œil averti pour comprendre ces choses.

En effet l'époux de cette dinde à la chair blonde et tendre (planche III) admettra-t-il qu'il existe des corps musclés et fermes (XXXIV), d'autres séchés par la vie étroite et renfermée (IV), d'autres déformés, épaissis par le travail et les grossesses (XX)? Le vieux monsieur qui offre des bijoux et des toilettes à cet échassier haut sur pattes et glapissant (XLVIII) ne va-t-il point s'esclaffer devant ce mollasson boudiné (X) ou devant ce nabot, véritable « saucisson à pattes » qui n'a plus comme jambes que des gigots de mouton, grassouillets et dodus (XIV)? Et Monsieur Morale ne rougira-t-il point et ne s'indignera-t-il pas devant cette hideur du plaisir (XXXVII-LXXII-LXXIII-LXXVI) accepté (LII), imploré (LI), cherché (XXXI), subi (XXXIV) ou supporté (XXXIX)? Ah! il y a ici un beau champ pour les étonnements et les hauts-le-cœur du bourgeois!...

Mais pour celui qui connaît la femme, pour celui qui

a étudié ce bizarre et inutile complément de l'homme, pour celui qui a vu un grand nombre de ces animaux dépouillés de l'armure sous laquelle ils se cachent et qui s'est habitué à deviner sous la femme habillée celle qu'il pourra un jour mettre nue, quel défilé de souvenirs que l'album de Rouveyre! Et cela est pour lui une vérification de ce qu'il avait toujours pensé sur la femme (car celui qui a connu beaucoup de femmes n'ignore point qu'il en est à peine une sur cent qui vaille qu'on la lorgne un moment).

Après cela, comme de juste, je ne prétends point que Rouveyre ait dit dans ces soixante-seize études tout ce qu'il y avait à dire sur la femme. Je ne suis ni sot, ni emporté, et je n'ignore pas ce qu'ont dit sur elle d'autres artistes, de même que je devine qu'il n'y a point de raison pour qu'on dise pendant longtemps encore d'autres vérités sur cet animal horrible et charmant. Mais puisque c'est de Rouveyre qu'il s'agit, sachons voir ce qu'a voulu nous montrer ce satirique brutal, et remercions-le de ne s'être point borné aux bagatelles de la porte en un sujet aussi vaste que le sien.

Il resterait encore à revenir sur l'effort de cet artiste qui semble plutôt vouloir bâtir une œuvre que produire à la hâte des dessins de toute sorte pour les feuilles où trônent Gerbault, Préjelan, Guillaume and C^o, petits faiseurs dont le jeu nous semble chaque jour plus usé. Mais je crois qu'il n'est pas besoin d'insister là-dessus : le premier reproche que l'on fait à cet artiste est d'être mené par une volonté trop évidente; pour ma part, je le prie de trouver en ce jugement un éloge : nous avons assez de commerçants dans le monde de l'art pour ne pas être satisfaits lorsque nous rencontrons quelqu'un qui veut être autre chose qu'un fabricant. Si par-dessus le marché, comme c'est d'ailleurs le cas ici, cet homme pense, s'il a une manière originale de voir le monde, s'il sait traduire cette pensée et cette vision en un langage accessible aux gens de goût, je dis qu'il faut passer sur tous les préjugés pour l'admirer et le comprendre, et non seulement parce que cela est juste, mais encore parce qu'un jour ne saurait manquer de venir où cet homme aura vaincu préjugés et dégoûts, et où nous serions en définitive les dupes pour n'avoir pas voulu être depuis le premier moment ses alliés.

LOUIS THOMAS

L'Abbaye de Saint-Wandrille.

Le projet, vraiment extraordinaire, de représenter *Macbeth* dans la réalité du décor de Saint-Wandrille — projet que nous avons exposé ici il y a quinze jours — appelle l'attention sur la célèbre abbaye dont Maurice Maeterlinck a fait sa retraite d'été. On ne peut guère imaginer les proportions gigantesques de cette agglomération d'édifices, le nombre fantastique de salles, de couloirs, d'escaliers qu'ils renferment, non plus que la beauté

(1) *Le Gynécée*, précédé d'une glose par Remy de Gourmont. Paris, Société du Mercure de France, petit in-4^o, 1909.

du site, la paix et le charme de cette résidence unique. M. Abel Bonnard cherche à en suggérer l'impression dans ces lignes évocatrices :

« C'est une demeure fabuleuse que cette abbaye de Saint-Wandrille. Non loin de Caudebec, près d'une rivière, au pied des forêts, elle mêle dans une confusion enchantée tous les styles et tous les siècles, du douzième au dix-huitième : une entrée toute brodée de Renaissance, une église du quatorzième siècle avec ses colonnes brisées dans l'herbe, ses voûtes rompues en plein ciel, ses fenêtres vides qu'emplit seul un vitrail d'azur, ses pierres que la nature entoure et reprend, ses cintres usés où le lierre naturel se superpose au lierre sculpté, ses immenses faisceaux de colonnes qui semblent redevenir des bouquets d'arbres, et, à côté, un cloître du quinzième siècle avec son architecture ardente et fleurie, avec ses pierres tigrées de toutes les mousses, rosées, rongées, orangées par tous les lichens, et partout des statues gisantes, des bustes déformés par l'humidité, des clefs de voûtes précipitées dans l'herbe, de vieilles portes bouchées par les feuilles, des retraits aux ronces farouches, et, aussi, des jardins aux ifs taillés, de grands portails du dix-septième siècle, et des bâtiments du même temps, pompeux et mondains, et, sous les vieux toits gondolés, une salle capitulaire, une chapelle, une infinité de pièces désertes, un dédale de corridors silencieux, et des chambres du temps de Louis XV, avec leur robe de boiserie; et, surtout, le grand réfectoire du XIII^e siècle avec son ampleur barbare, ses arceaux engagés dans le mur, son silence où le moindre bruit est solennel, son ombre où la moindre lumière est importante, — et tout cela ne se heurtant pas, mais, au contraire, toutes les époques et tous les styles conciliés sous l'autorité du Temps comme les musiciens sous celle du chef d'orchestre, voilà ce qu'est Saint-Wandrille.

Et il y a quelque chose de satisfaisant à y voir demeurer M. Maurice Maeterlinck. Le plus souvent les hommes n'ont pas le bonheur de pouvoir traduire leur âme dans le logis qu'ils habitent et ils en sont moins les habitants que les prisonniers. Victor Hugo ne posséda jamais le château qu'on lui devait. Le magnifique Théophile Gautier, qui avait droit au plus beau palais de Venise, fut étreint toute sa vie par les petites chambres d'un appartement parisien. On se réjouit du moins de voir, à Saint-Wandrille, dans une solitude pleine de prestiges, dans cette demeure fantastique, contrastée et harmonieuse, celui qui, dans notre littérature moderne, aura été l'interprète de l'indicible, celui qui aura été le plus profondément poète puisqu'il aura dit le plus de vérités, et qui aura su, grâce à une simplicité inouïe, transporter sans les briser, jusqu'à l'expression, nos sentiments les plus intimes, que nous n'avions pas, avant lui, possédés dans des paroles. »

Ajoutons à cette jolie description — que nous certifions fidèle pour en avoir personnellement contrôlé l'exactitude — les renseignements historiques publiés sur la fondation de l'abbaye par M. Gérard Harry dans la *Chronique* :

« Ce monastère normand doit son nom à Wandregisilus (Wandrille), grand seigneur de la cour de Dagobert. Dans sa jeunesse, Wandrille, beau, élégant, instruit, galant avait été destiné aux plus hauts emplois publics et fiancé à une des plus jolies princesses de la cour. Mais un jour, tandis qu'aux fenêtres du palais de Dagobert batifolait toute une jeunesse frivole, on aperçoit Wandrille aidant un pauvre diable à dégager sa charrette enfoncée dans la fange. En ce faisant il reçoit les éclaboussures d'une

boue infecte, pour la plus grande joie de la « galerie gentilhomme », qui se tord d'hilarité en le voyant mis comme le plus crotteux des croquants. Mais une providence qui, en ce temps-là, mettait les rieurs du côté des gens charitables, nettoya Wandrille à l'instant et le fit apparaître devant Dagobert dix fois plus beau que le plus fastueux de ses railleurs, sous un costume d'éblouissante lumière.

Un pareil miracle fixa la vocation du bon Wandrille. Il suggéra à sa fiancée l'idée de renoncer aux joies de l'hyménée et de s'en aller, chacun de son côté, dans un couvent, pour se consacrer à l'humanité souffrante. Et c'est ainsi que Wandrille, affilié aux bénédictins de Saint-Maur, fonda l'abbaye qui porte son nom et fut canonisé depuis à la suite de je ne sais quelles persécutions saintement supportées et dont l'effet fut de faire voyager ses os, lesquels reposent, dit-on, en Belgique, à Maredsous ou dans quelque crypte d'église gantoise. De cette édifiante histoire du VII^e siècle, je ne déduis aucune moralité, sauf celle-ci : il faut dire « Saint » et non « Sainte » Wandrille. Jamais, même au temps de Dagobert, une femme prête aux plus affreux sacrifices n'eût immolé sa coquetterie et gâté sa toilette pour tirer de l'ornière une charrette embourbée. »

Nous ignorons si la documentation de M. Harry est puisée à des sources authentiques. Maeterlinck nous expliqua un jour que le fondateur du monastère était un moine flamand surnommé, à cause de ses fréquents voyages, Wandergesel, le Compagnon errant. De ce nom, on aurait fait en Normandie Wandrille. Et il trouvait quelque intérêt à ce caprice de la Destinée qui lui donnait, à lui Gantois, l'abbaye érigée jadis loin des Flandres par un Gantois et dont il avait d'avance, dans ses œuvres littéraires, pressenti en quelque sorte et décrit toutes les parties.

Cette origine a-t-elle été démentie par quelque découverte ultérieure? Faut-il admettre comme véridique la version de M. Harry? Souhaitons qu'un jour Maurice Maeterlinck publie l'historique de Saint-Wandrille et de ses transformations successives. Ce serait, traité par lui, un sujet hautement intéressant et dont les circonstances présentes augmenteraient l'attrait.

Ajoutons, pour terminer, les renseignements donnés par M^{me} Georgette Leblanc elle-même sur la représentation unique qu'elle prépare :

« En hâte, écrit-elle, je vous envoie les renseignements que vous désirez, et vous pourrez y choisir ceux qui vous conviendront. Je pars justement demain matin pour Bayeux, où je trouverai, d'après la tapisserie de la reine Mathilde, des documents sur les costumes, les objets usuels, les couleurs, les lignes, les formes.

C'est entre le 18 et le 25 août que la tragédie de *Macbeth* sera, non pas représentée, mais « réalisée » un soir, dans l'abbaye de Saint-Wandrille. Cette unique soirée sera donnée devant cinquante spectateurs seulement, dont les souscriptions seront versées à l'Office central des œuvres de bienfaisance.

Ce nombre est très restreint, parce que, chaque personne payant la même somme, toutes doivent être également bien placées, et que les chaises disposées aux lieux successifs où se déploiera l'action ne peuvent être nombreuses. Je craindrais aussi que, dans les déplacements divers des spectateurs, le bruit des pas ne troublât le silence indispensable. Chaque groupe de dix sera conduit, de place en place, par un serviteur du château de Macbeth. D'ailleurs, depuis le premier instant de l'arrivée jusqu'au départ, on ne verra jamais circuler que des personnes habillées

selon l'époque, et je tâcherai de faire en sorte que les spectateurs aient continuellement et dans les moindres détails l'illusion d'être les hôtes de Macbeth.

J'ajoute enfin que l'on ne connaîtra les noms des acteurs qu'après la soirée. Je tiens beaucoup à ce qu'il en soit ainsi afin d'éloigner de la tentative toute apparence de cabotinage et de laisser à la tragédie toute sa valeur propre. »

O. M.

LES AMIS DE LA MUSIQUE

Un groupement nouveau de musiciens et d'amateurs de musique vient de se constituer à Paris sous la présidence de M. Henry Roujon, secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts, et la direction artistique de M. Gustave Bret, fondateur-directeur de la *Société J.-S. Bach*.

Les Amis de la Musique, — tel est le titre de cette association, — se proposent d'aider au développement de l'art musical en France en provoquant des libéralités destinées aux auditions, en formant un groupe choral de professionnels rétribués pouvant, le cas échéant, prêter leur concours à ces manifestations, en favorisant chez les enfants la formation du goût musical par l'étude et la pratique du chant choral dans les institutions d'enseignement primaire et secondaire. La Société compte étendre son influence par des publications, conférences, auditions, cours, etc. Elle s'efforcera de constituer une bibliothèque musicale et critique et cherchera, en un mot, à employer tous les moyens d'action susceptibles de répandre et de développer le goût musical.

La musique prend de jour en jour, en effet, une place plus considérable dans les préoccupations artistiques de la société contemporaine. Pour la plupart des esprits les plus affinés de notre temps, elle est devenue mieux qu'un délassement ou un plaisir : un véritable besoin esthétique. A ce besoin, les initiatives particulières se sont efforcées de répondre de leur mieux. Concerts, récitals et auditions se multiplient sous l'influence d'artistes professionnels et de groupements de musiciens amateurs, et l'on ne saurait méconnaître les services considérables rendus par les uns et les autres à la cause de l'éducation du goût musical. Il n'en est pas moins vrai que ces efforts, si intéressants qu'ils soient, restent partiels et dispersés. La loi de la concurrence a souvent lourdement pesé sur eux ; la préoccupation de l'actualité, les exigences d'une critique mal avertie ou d'un public mal informé ont été des obstacles graves à l'éclosion de manifestations inspirées de la simple et exclusive préoccupation du beau.

Il semble donc que le moment soit venu de grouper en une sorte de ligne tous ceux qui aiment la musique non pour les profits que l'on en peut tirer, ou pour le succès qu'elle vaut à ses adeptes, mais simplement pour elle-même.

Nombreux sont les esprits éclairés et désintéressés qui pourraient apporter leur adhésion à une semblable association, et exercer par leur union une influence décisive sur le perfectionnement et la diffusion de l'art qui leur est cher.

Des groupements semblables ont été, depuis longtemps, établis à l'étranger : les résultats qu'ils ont produits sont aujourd'hui un juste sujet d'admiration (1). Conçus dans l'esprit

(1) Citons en particulier la Société des *Musikfreunde*, à Vienne.

le plus large et le plus désintéressé, jaloux de garder une indépendance artistique absolue, intervenant non point pour entrer en concurrence avec des sociétés déjà existantes, mais bien au contraire pour provoquer, pour encourager, pour aider, dans tout ce qui touche, de près ou de loin, au domaine de la musique, toutes les initiatives collectives ou privées dignes d'intérêt, tous les efforts généreux, ils ne pouvaient manquer de servir à la fois les intérêts du public et ceux des artistes.

La même ligne de conduite est l'idéal auquel la *Société française des Amis de la Musique* entend, en se fondant, demeurer fidèle. La tâche qu'elle prévoit est immense et multiple. Que toutes les bonnes volontés s'unissent ! De leur concours naîtra, nous en avons la ferme conviction, une œuvre noble, durable et féconde.

Les adhésions et communications doivent être adressées à M. J. Écorcheville, secrétaire général, 6, chaussée d'Antin, Paris.

Par suite d'une entente avec la *Société Internationale de Musique* (section de Paris), les membres de la *Société française des Amis de la Musique* recevront désormais gratuitement la Revue *S. I. M.* qui contiendra le Bulletin mensuel des *Amis de la Musique*.

Autre plaideur, mêmes huitres.

La bataille continue autour de la *Mangeuse d'huitres*, qui sera bientôt aussi célèbre que l'*Olympia* de Manet, — objet, jadis, des mêmes controverses, et dont le Louvre abrite aujourd'hui la sereine nudité. Un M. Grégoire (?) s'en prend, dans l'*Express*, aux critiques qui se permettent de louer le tableau de M. Ensor et de railler ceux qu'il effare :

« Malheur à quiconque ne s'incline pas respectueusement devant leur appréciation souveraine. — entre nous soit dit bien plus solennelle que nos effarements !

Pourtant ces Messieurs ne devraient pas oublier que, il y a quelques années, leurs semblables voulurent aussi imposer à tous l'admiration des pointillistes, des traitistes (?) et autres fantaisistes de la peinture.

Que sont devenues ces écoles, ces chapelles rénovatrices de l'Art, que les critiques fin de siècle de cette époque exaltaient avec la même véhémence, dépourvue souvent d'aménité, que leurs successeurs d'aujourd'hui apportent à défendre la *Mangeuse d'huitres* ? Oubliées comme dans un mauvais rêve ! »

Il est permis de n'être pas exactement renseigné à Liège sur l'évolution de la peinture moderne, mais l'ignorance de M. Grégoire (?) dépasse, semble-t-il, celle d'une « botresse ».

L'homme le moins informé sait que les peintres auxquels fait allusion l'ahurissant correspondant de l'*Express* sont aujourd'hui les plus cotés des peintres modernes : Cézanne, Gauguin, Van Gogh, Lautrec tiennent la tête du « marché » artistique avec Monet, Renoir, Sisley, Degas, Seurat, Cross, Signac, Van Ryssselberghe, Maurice Denis, Vuillard, Roussel, Bonnard, etc. Ce sont ces artistes qu'ont toujours défendus les critiques qui défendent Ensor, — et qui le défendent depuis vingt-cinq ans.

Au fond, il est heureux que la ville de Liège ait refusé d'acquiescer la *Mangeuse d'huitres*. Sa place est au Musée de Bruxelles, à côté du *Lampiste* du même peintre, et il est vraisemblable qu'il y entrera un jour, comme y sont entrés les tableaux de Van Ryssselberghe, Lemmen, Anna Boch, Evenepoel, Vogels, Claus, Wylsman et autres « pointillistes » et « fantaisistes ». O. M.

ALBRECHT RODENBACH

Nous avons tendu un petit piège innocent à notre excellent confrère M. Firmin Van den Bosch pour l'amener à nous donner quelques détails biographiques sur le poète flamand Rodenbach, qu'il ne faut pas plus confondre avec l'auteur de *Bruges-la-Morte* qu'avec l'Aveugle de Roulers, et dont un monument doit prochainement perpétuer la mémoire.

Ce jeu, qu'il nous pardonnera, nous vaut le charmant billet suivant :

Gand, ce 14 juillet.

Mon cher confrère,

C'est évidemment par distraction ou par plaisanterie que l'*Art moderne*, dans sa « petite chronique » du 11 juillet, me reproche de n'avoir pas, « comme tout le monde », appelé Albrecht Rodenbach, *Georges*. Si pourtant l'*Art moderne* ignorait Albrecht Rodenbach — le cousin de Georges! — il pourrait se renseigner et se documenter chez Verhaeren, chez Giraud, chez Gilkin, dont le poète de *Gulbrun* — car Albrecht Rodenbach est un poète mélodieux et puissant — fut le frère d'armes, à Louvain, et le collaborateur à la *Semaine des Etudiants*, en même temps qu'il se fit l'initiateur du *revival* merveilleux des *Lettres Flamandes*. Par là, son nom méritait d'être associé, dans une glorification de notre art national, à celui de Max Waller, — de qui le rapprochent encore une mort prématurée et une œuvre inachevée...

Jules Lagae et son ciseau original et nerveux ont taillé à la gloire d'Albrecht Rodenbach un monument que la Flandre reconnaissante inaugurerait le 22 août prochain.

Ce jour-là, l'*Art moderne* — de qui l'ambition demeure de combattre aux avant-gardes — jugera sans doute qu'il doit une réparation au fier artiste et au vaillant conquistador de Lettres que fut Albrecht Rodenbach, « le Poète, l'Âme, l'Esprit et le Verbe de la Flandre renaissante... » (1)

Veuillez, mon cher confrère, donner l'hospitalité de l'*Art moderne* à ce petit billet, et agréer l'assurance de mes sentiments très dévoués.

FIRMIN VAN DEN BOSCH

Silhouettes liégeoises.

Le « Tôt Lidje ».

Je connais M. Jacques Ochs, de Liège, comme un garçon charmant, comme un des plus redoutables ornements de la salle Thirifays, comme un amateur de canotage impénitent et — ce qui ne gêne rien — comme un jeune artiste de valeur. Je le savais caricaturiste, quelque chose comme le caricaturiste attitré de cette ville de Liège qui, de jour en jour, depuis sa World's-Fair, prend des allures de capitale.

Je bénis le dieu des miracles qui a transporté les silhouettes liégeoises de Jacques Ochs des cimaises du Cercle athlétique et des colonnes du *Journal de Liège* sur ma table. Elles sont là, à portée de ma main, contenues dans un à la fois simple et magnifique album, édité par l'antique maison Desoer. Les « gens d'art, d'armes, de sport et de couleur » qui composent ce premier livre de « remarqués » sont traités dans la manière vigoureuse d'un Forain. Je me réjouis de lire dans la spirituelle préface qu'a écrite M. Isi Collin pour ce recueil : « Les Liégeois se plairont à les considérer longtemps ; ils y admireront votre capacité, votre observation de la caractéristique, la souplesse et la rapidité du trait et cette spirituelle manière qui rend drôles même des croquis sans charge. Ceux qui vous ont vu sur la planche des

(1) HUGO VERRIEST. *Twintig vlaamsche Koppen : Albrecht Rodenbach*.

salles d'armes seront frappés de retrouver ici, dans ces caricatures, toutes les qualités qu'ils avaient notées chez l'épéiste que vous êtes : devination, netteté, agilité, assurance, dédain de la fioriture et travail de tête. »

Pour moi, je puis affirmer que MM. Delvaux, Kleyer, Digneffe, Ysaye, les deux Jongen, Valère Hénault, Joë Hogge, Albert Mockel, Auguste Donnay, Armand Rassenfosse, François Maréchal, Georges Faniel, pour parler de physionomies qui me sont bien connues, sont d'une parfaite vérité, ainsi offerts en holocauste aux crayons de Jacques Ochs.

LOUIS PIÉRARD

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Tragédie et Comédie. — Classe de M^{lle} Tordeus. — 1^{er} prix avec distinction, M^{me} Boine, M^{lle} Leroy. — 2^e prix, M^{lles} Raes, Vanderstraeten et Przybyszewska.

Classe de M. Chomé. — 1^{er} prix : MM. Hannès et Daix. — 2^e prix : M. Dewolf.

Chronique judiciaire des Arts.

Les Lettres de Félicien Rops.

Un procès dont l'intérêt juridique s'accroît de la renommée de celui dont les écrits donnèrent naissance aux débats a ramené le mois dernier devant la Justice de Paix du troisième canton de Bruxelles le problème épineux des lettres missives.

Une lettre appartient-elle au destinataire, et celui-ci a-t-il le droit de la publier à son gré? Demeure-t-elle, au contraire, la propriété exclusive de son signataire, qui peut en interdire toute reproduction? On sait que cette question a reçu dans la jurisprudence des solutions diverses et qu'il faut, pour la résoudre, établir de nombreuses distinctions entre les genres de lettres auxquelles elle s'applique.

Celles qui provoquèrent le différend furent adressées vers 1876 par l'illustre graveur Félicien Rops à son ami Théo Hannon. L'une de nos meilleures revues littéraires, la *Vie intellectuelle*, ayant publié dernièrement cette correspondance, intéressante à plus d'un titre, le fils de l'artiste défunt, M. Paul Rops, blâma cette publication faite sans son assentiment et assigna l'éditeur de la revue, M. Oscar Lamberty, en dommages-intérêts et en interdiction de vente pour avoir méconnu les droits exclusifs de propriété que lui confère sa qualité d'héritier de l'artiste.

Le jugement, rendu le 16 juin dernier, déboute M. Paul Rops de sa demande pour des motifs qu'il nous paraît utile de reproduire intégralement, les principes qui y sont énoncés ayant un intérêt général considérable.

« Attendu, dit la décision, que l'action tend à voir dire que c'est sans titre ni droit que le défendeur a publié, le 15 février 1909, cinq lettres adressées par feu Félicien Rops à Théo Hannon et un sonnet; à s'entendre condamner à payer à titre de dommages-intérêts la somme de 100 francs, et à s'entendre faire défense de mettre désormais en vente aucun exemplaire de ladite publication;

Attendu que si le destinataire d'une lettre missive en devient propriétaire par la transmission qui lui en est faite *animo donandi*, son droit de propriété n'est toutefois pas absolu, mais restreint dans une certaine mesure par le principe de l'inviolabilité du secret

des correspondances privées (AUBRY et RAU, t. VIII, § 760);

Attendu que la protection spéciale de la loi du 22 mars 1886 sur le droit d'auteur ne paraît devoir s'étendre aux lettres missives que pour autant qu'elles constituent une œuvre littéraire; c'est la production d'art que la loi protège, œuvre musicale, œuvre plastique, œuvre littéraire; or, la plupart du temps la correspondance privée n'est pas une œuvre littéraire, elle se borne à la communication de faits divers, à l'expression de sentiments à leur occasion, sans qu'il se révèle chez l'auteur la moindre préoccupation d'art;

Attendu que, dans ces dernières conditions, il convient de rechercher uniquement si les lettres sont ou non confidentielles ou si l'auteur a marqué sa volonté d'en demeurer le propriétaire;

Attendu que la correspondance privée, non littéraire et non confidentielle est la propriété du destinataire; qu'il lui est loisible de la publier à ses risques et périls;

Attendu que semblable publication pourrait, en effet, constituer, suivant la nature des lettres, une indiscrétion, une transgression du code des devoirs de l'amitié qui vaudrait à celui qui les publie la méséstime non seulement de l'auteur des lettres, mais éventuellement de tous « les honnêtes gens », ou bien même une offense à la considération ou à la mémoire de l'auteur pouvant donner ouverture à son profit ou au profit de ses héritiers à une action en dommages-intérêts;

Attendu que les lettres de Félicien Rops publiées dans le numéro du 15 février 1909 de la *Vie intellectuelle*, quelque intéressantes qu'elles soient, tant en raison de la personnalité de leur auteur qu'en raison des idées qu'elles expriment et de leur style primesautier, ne peuvent être classées dans la catégorie des œuvres littéraires protégées par la loi du 22 mars 1886;

Que, d'autre part, elles n'ont nullement le caractère confidentiel;

Attendu que le défendeur, loin de nuire par leur publication à la mémoire de Félicien Rops, a certainement contribué à rehausser l'éclat du mérite de cet artiste;

Par ces motifs, donnons acte au demandeur de ce qu'il évalue l'action à 300 francs au point de vue de la compétence; déclarons l'action recevable, mais non fondée. »

Cette décision paraît conforme à l'équité. Par la restriction qu'elle apporte au droit de publication en ce qui concerne les œuvres littéraires, protégées comme telles par la législation sur le droit d'auteur, elle sauvegarde l'intérêt des écrivains. C'est ce que fait remarquer dans une fort belle étude publiée par le *Journal des Tribunaux* (1) M. Charles Gheude, conseil de l'éditeur, qui envisage sous tous ses aspects le grave problème de la reproduction des lettres missives et résume avec clarté les opinions et les décisions judiciaires auxquelles il a donné lieu.

NÉCROLOGIE

Richard Muther.

Le critique d'art Richard Muther, que de nombreux travaux d'érudition ont signalé à l'attention, vient de succomber à Berlin. Conservateur du Cabinet des Estampes de Munich, puis professeur d'histoire de l'art à l'Université de Breslau, il se signala par une large compréhension de l'évolution moderne et par des méthodes d'in-

(1) Numéro du 11 juillet 1909.

vestigation qui tranchaient sur la pédanterie de la critique allemande de son époque. Aussi ses écrits soulevèrent-ils de nombreuses polémiques dont il sortit d'ailleurs toujours à son honneur. On lui doit une vaste *Histoire de la Peinture au XIX^e siècle*, en trois volumes, devenue aujourd'hui introuvable, mais dont certains chapitres, remaniés et complétés, formèrent dans la suite des traités spéciaux dans lesquels l'historiographe-esthéticien étudia tour à tour la peinture française, la peinture anglaise et la peinture belge. Ce dernier, traduit par M. Jean De Mot, parut en français à Bruxelles il y a cinq ans (1), et bien que l'auteur bornât au Musée moderne sa source de documentation, l'ouvrage donne un aperçu général assez exact de notre école contemporaine. Richard Muther avait débuté dès 1881 par des travaux sur les anciennes bibles illustrées allemandes et sur les livres illustrés allemands de l'époque gothique et de la première Renaissance. Il dirigeait, en ces dernières années, une intéressante publication, *Die Kunst*, dans laquelle il fit paraître de petits volumes de vulgarisation sur Cranach, Léonard de Vinci, Millet, Velasquez, Goya et Rembrandt.

Giuseppe Martucci.

On nous signale de Naples la mort du pianiste-compositeur Giuseppe Martucci, directeur du Conservatoire de cette ville, brusquement enlevé dans sa cinquante-quatrième année. Il laisse un assez grand nombre d'œuvres, — symphonies, sonates pour piano, pour piano et violon ou violoncelle, concerto pour piano et orchestre, etc. Il exécuta lui-même ce dernier à Bruxelles, il y a quelques années, aux Concerts Ysaye, sous la direction de M. Guidé, et se fit applaudir à la fois comme compositeur et comme pianiste de talent.

ERRATA. — Il s'est glissé quelques erreurs dans l'article sur Walt Whitman, paru dans le numéro du 4 juillet courant.

Il faut lire entre autres :

Page 208, ligne 13 : si peu personnel et si peu américain *cependant*.

Page 209, 1^{re} col., ligne 14 : Du point de vue...

Id. ligne 15 : On a peine à croire qu'il est né...

Enfin page 209, 2^e col., ligne 34 : Leaves of Grass (Feuilles d'herbe).

PETITE CHRONIQUE

C'est demain, lundi, à 10 h. 1/2, que sera inauguré le monument érigé à la mémoire de Julien Dillens dans le square de la place de l'Industrie. Des discours seront prononcés à cette occasion par MM. Ch. Buls, ancien bourgmestre de Bruxelles, De Mot, bourgmestre actuel, et Ch. Van der Stappen, directeur de l'Académie des Beaux-Arts.

M. H. Hymans vient d'être, sur sa demande, déchargé de ses fonctions de conservateur en chef de la Bibliothèque royale. Sa retraite sera vivement regrettée de tous ceux qui ont été en relations avec lui. Par la cordialité de son accueil, sa courtoisie et sa bienveillance, il avait conquis d'universelles sympathies.

M. Hymans est remplacé par le R. P. Van den Gheyn. M. Stainier, conservateur-adjoint, est nommé administrateur-inspecteur de la Bibliothèque royale. MM. Valère Gille et Goffin sont nommés respectivement conservateur et conservateur-adjoint.

(1) *La Peinture belge au XIX^e siècle*, par RICHARD MUTHER. Traduit par JEAN DE MOT, avec 32 planches hors texte. Bruxelles, Miché et Thron, 1904.

Un joli mot du R. P. Van den Gheyn, récemment nommé conservateur en chef de la Bibliothèque royale. Le ministre des Sciences et des Arts, en l'entretenant des nouvelles fonctions auxquelles il venait d'être appelé, lui ayant dit, pour le taquiner : « Avez-vous déjà réfléchi, mon Révérend Père, à ce que vous dictera votre conscience lorsque vous devrez acquérir pour la Bibliothèque des ouvrages mis à l'index ? » le savant Bollandiste lui répondit du tac-au-tac : « Pardon, Monsieur le ministre, c'est vous qui faites les acquisitions, et je me borne à les conserver. »

Pour être jésuite, le nouveau conservateur n'en est pas moins homme d'esprit. N'imagina-t-il pas aussi, pour remercier les amis qui lui adressèrent leurs compliments à propos de sa nomination, de leur envoyer une carte de visite sur laquelle il avait fait imprimer : *Le R. P. Van den Gheyn vous remercie de vos félicitations, mais il n'y a vraiment pas de quoi.* Et dans l'angle inférieur de droite : *Ni fleurs, ni couronnes.*

Le concours triennal de peinture de l'Académie des Beaux-Arts aura lieu du 19 au 31 juillet. Sont admis à y prendre part les élèves et anciens élèves de l'Académie, âgés de moins de trente ans, qui ont obtenu une distinction (prix ou accessit) dans la classe de peinture d'après nature.

Les inscriptions doivent être prises au Secrétariat de l'Académie, demain lundi, de 9 heures à midi.

Le haut-relief des *Passions humaines* sera, dit-on, livré au public au début de l'année prochaine. Le ministre des travaux publics a approuvé l'adjudication faite dernièrement à la direction des Bâtiments civils pour l'aménagement de l'édifice qui l'abrite. Ces travaux, dont le coût atteint près de 63,000 francs, dureront environ sept mois.

Le général de T'Serclaes vient, dit l'*Indépendance*, à la demande du ministre des sciences et des arts, d'entreprendre des recherches en vue de réunir dans une section spéciale au Palais du Cinquantenaire tous les documents nécessaires à la reconstitution du siège d'Ostende. Cet événement historique sera évoqué par une série de tableaux de l'époque, et spécialement par un plan en relief de l'investissement. On y verra exposés aussi quelques-uns des engins utilisés pendant le siège, des collections d'armures et de nombreux documents que M. Van der Haegen, bibliothécaire à Gand, recherchera dans les archives de l'époque.

La commission de patronage de l'Exposition Albert et Isabelle sera prochainement instituée. Elle comprendra une centaine de personnalités. Des comités locaux seront en outre nommés en Allemagne, en Angleterre, en France, en Espagne et en Autriche pour faciliter la recherche des œuvres d'art, qui seront présentées à Bruxelles dans un cadre d'une grande richesse.

Afin de favoriser le développement de la langue française, d'aider au perfectionnement de l'enseignement de cette langue dans les écoles, d'organiser, dans certaines localités, des cours, des bibliothèques, etc., une section brabançonne de la *Fédération internationale pour l'extension et la culture de la langue française* vient d'être constituée à Bruxelles sous la présidence de M. Jules Le Jeune, ministre d'Etat. Adresser les adhésions à M. J. Fürstenhoff, docteur en sciences, 28, rue de Pologne, Bruxelles.

La seconde épreuve du Concours international de sculpture ouvert par le gouvernement argentin pour commémorer le centenaire de la République sera jugé incessamment. M. Jules Lagae, dont le projet a été classé dans les six premiers, est parti pour Buenos-Ayres afin d'assurer le montage de son œuvre, dont la partie architecturale est due à M. Eugène Dhuicque.

Les autres projets retenus pour l'épreuve définitive sont ceux de MM. Gasq et Chedanne (France), Eberlein (Allemagne), Moretti et Brizzolaro (Italie), Blay (Espagne) et Iruria (République-Argentine.)

Le Roi a visité dernièrement l'œuvre de nos compatriotes, exposée pendant quelques jours au Palais du Cinquantenaire avant d'être expédiée à Buenos-Ayres. Il en a exprimé à M. Dhuicque, qui a reçu S. M. en l'absence de M. Lagae, toute sa satisfaction.

Sottisier :

Dix concurrents sont successivement entendus dans l'*Églogue*, de M. Jules Mouquet... Il est fort difficile de faire un choix entre ces élèves, tous trois méritants et très intéressants.

La Liberté, 12 juillet.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Paraît en livraisons mensuelles chez Ernest FLAMMARION

Éditeur, 26, Rue Racine, PARIS

LA PEINTURE AU XIX^{me} SIÈCLE

d'après les chefs-d'œuvre des maîtres et les meilleurs tableaux des principaux artistes

par **LÉONCE BÉNÉDITE**

CONSERVATEUR DU MUSÉE NATIONAL DU LUXEMBOURG

400 illustrations et 13 grandes planches en couleurs. — Ouvrage complet en douze livraisons.

Prix de chaque livraison : 75 centimes.



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle. Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Paroisiens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement : 6 francs. (Étranger, 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts, philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement : 5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois. Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration : 2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs. Le numéro : 1 franc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS
L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

« La Flamme » (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Chaplet (ARSÈNE ALEXANDRE). — Académie royale de Belgique. — L'Art à Paris : *Exposition Louis Charlot* (HENRI GENET). — Le Prologue de « la Habanera ». — Chronique judiciaire des Arts : *Remplacements à l'orchestre*. — Nécrologie : *Jules Chaplain* (O. M.) — Accusés de réception. — Petite Chronique.

« LA FLAMME »

Il y avait bien longtemps que M. Paul Margueritte semblait avoir abandonné le roman d'analyse et de passion où il excellait et où il a remporté, naguère, quelques-uns de ses plus nobles succès.

Depuis *la Tourmente* et *l'Essor*, d'autres sujets l'avaient requis. D'abord l'épopée de la défaite : et ce furent ces quatre gros livres appelés *le Désastre*, *les Tronçons du Glaive*, *les Braves Gens*, *la Commune* (1), efforts considérables d'historien et d'artiste, ensuite ces recueils d'impressions et de souvenirs : *Les Pas sur le sable*, *les Jours s'allongent* (dont j'ai parlé ici même l'an dernier) et tout récemment encore *la Lanterne magique* (2), ensemble de nouvelles la plupart humoristiques.

Et dans toutes ces œuvres, malgré leurs profondes

(1) Ces quatre livres en collaboration avec M. VICTOR MARGUERITTE.

(2) PAUL MARGUERITTE : *La Lanterne magique*. Plon et Nourrit.

différences de sujet, se retrouve, à un degré plus ou moins important, la qualité essentielle de M. Paul Margueritte : ce je ne sais quoi de réservé, d'honnête, de sage, de parfait, cette vision juste et mesurée de toutes choses qu'il apporte dans toutes ses démarches d'écrivain.

C'est très malaisé à exprimer clairement, et je me vois réduit aux longues périphrases. Mais lisez simplement *la Flamme* (1), par exemple, son dernier livre et celui où il a mis le meilleur de lui-même et vous comprendrez parfaitement ce que je veux dire. Au-dessous de l'intrigue, de la psychologie des personnages, de la description exacte des milieux, abstraction faite de toutes les qualités littéraires de l'œuvre et une fois que vous aurez admiré comme il convient quelques-uns de ses passages particulièrement beaux comme pensée ou comme style, vous sentirez ce je ne sais quoi de chaleureux, de vivant et de bon qui donne à toutes ces choses leur valeur, leur accent. Et voulez-vous que j'emploie un mot banal, mais ici nécessaire et là seulement juste? vous sentirez la présence d'une âme d'honnête homme.

La Flamme, c'est le journal d'un écrivain de quarante-neuf ans, au moment où cette crise d'âge correspond chez lui à une série d'événements tragiques ou intenses dont il sort définitivement meurtri et vieilli, abdiquant toute prétention à vivre. La flamme s'éteint. Le livre nous fait assister à ses derniers sursauts : sur-

(1) PAUL MARGUERITTE : *La Flamme*. (Les inédits de Modern Bibliothèque). Arthème Fayart.

sauts de vitalité, sursauts d'amour. A l'heure où paraîtront ces lignes, les quotidiens vous auront déjà raconté *la fable* du roman, l'intrigue, car c'est à cela que se réduit d'habitude leur critique (fort heureusement d'ailleurs, car lorsqu'ils se mêlent de généraliser...) je ne vous la répéterai donc pas.

Mais je vous assure que rien n'est plus poignant que cette lutte d'un homme mûr, illustre, fêté, un homme qui a donc accompli bellement sa vie et réalisé presque tous ses rêves contre l'horrible pensée de la vieillesse et de la mort, de la perte de l'amour.

Sujet tentant pour tout écrivain de talent, arrivé au point où toutes les forces de la pensée et les ressources du style s'équilibrent harmonieusement, et cependant je vois bien peu d'écrivains aujourd'hui capables de le traiter avec cette dignité tranquille, cette pureté d'intentions dont a fait preuve M. Paul Margueritte, et qui pour moi est si précieuse.

Le personnage d'Henri Clerbault est absolument simple et même ordinaire, du moins en apparence. Les événements de sa vie sont graves, mais pour lui seulement : ils n'ont pas de retentissement ni de portée sur un public. Sa sensibilité seule est d'une vivacité extraordinaire, impressionnable et riche comme celle d'un enfant, raffinée comme celle d'un artiste, toujours prête et vibrante comme celle d'un poète ; encore a-t-il pris soin de l'éduquer, de la maintenir, de la vaincre et a-t-il appliqué pour ainsi dire au-dessus d'elle, comme une armure, le sourire du sceptique parisien, et l'intelligence avertie du psychologue. Tel qu'il circule dans les rues, tel qu'il cause avec les gens, tel même qu'il se montre à ses intimes, c'est un honnête homme de France, comme il s'en trouve encore beaucoup en France et quelques-uns à Paris, discret, loyal, fin, indulgent, souple, spirituel, un de ces êtres infiniment appréciables comme il est si reposant d'en rencontrer.

Mais la vie intérieure de cet homme réservé est intense à un point dont il s'efforce de ne jamais donner l'idée. Là, sur les feuilles de ce cahier, elle s'avoue chaque jour, avec la plus haute liberté, avec pudeur cependant, mais une pudeur sans hypocrisie, une pudeur qui n'est qu'une manière plus indulgente et plus fine de dire toutes choses.

L'effroi de vieillir, de voir s'éteindre *la flamme* hante chaque ligne, et pourtant à la lueur de cette flamme, dont le dernier éclat est puissamment lumineux, les perspectives du monde physique et moral apparaissent avec une netteté, une coloration, une poésie inattendues. Ah ! comme Henri Clerbault aime la vie, comme il la connaît bien, comme tout d'elle lui est sensible ! La simplicité du style et de la syntaxe vous fera peut-être illusion. Creusez un peu, recueillez ce que roule dans son flot paisible (dont néanmoins parfois la phrase vive et courte étincelle) cette écriture

d'annaliste et d'homme d'action. Vous serez surpris de la subtilité inverse de l'analyse, de la délicatesse de la vision. Henri Clerbault, que torture jusque dans sa passion pour Noëlle Oger le sentiment de la mort, Henri Clerbault ne laisse échapper aucun aspect de la vie. Bien plus, de même que chaque minute goûtée lui rappelle qu'il ne la goûtera plus, la hantise de la mort donne à toutes ses sensations plus de force et plus de fièvre. Brèves, il les savoure d'une seule traite, jusqu'au fond.

Ce que les philosophes appellent *le sens spectaculaire*, il le possède inconsciemment. Au lieu de s'en servir pour examiner l'histoire humaine, il l'emploie pour son compte personnel. Jamais, même aux plus horribles instants de la douleur et du désespoir, il n'abdique ce pouvoir consolant du psychologue et de l'artiste.

Il descend dans son propre cœur sans hypocrisie, et si ce qu'il y découvre n'est pas beau suivant les préceptes de la morale courante et des conventions mondaines, suivant même les idées que nous nous plaçons à nous forger de l'honnête homme, il ne prendra pas pour cela cette facile attitude de pédant qui consiste à prétendre que, dans ce cas-là, les fripouilles valent mieux. Non, ces paradoxes répugnent à sa droiture foncière. Il se contente de constater l'infirmité de notre nature et d'accomplir son devoir, à coups de volonté si son désir n'est pas assez fort pour l'y pousser. Quant au reste, quant à ce trouble fourmillement de vellétés, de caprices, de pensées ardentes et impossibles, de rêves absurdes et fous, dont il paraît qu'on ne parle pas lorsqu'on est un homme rangé, casé, marié, social, au lieu d'en détourner son regard avec honte, il ne craint pas de contempler jusqu'au plus bas, avec tristesse sans doute mais avec l'indulgence générale du philosophe, du médecin, du savant.

Désabusé, humain, tendre, accessible à toutes les émotions de la famille et de l'amitié, intelligent, averti, connaisseur d'hommes, voluptueux amateur des choses, mais surtout sensible et amoureux, amoureux à un point extraordinaire, tel apparaît dans sa double vie, devant les autres et en face de lui-même, Henri Clerbault, le mari exquis de Gilberte, l'amant mélancolique et fougueux de Noëlle Oger, le père ému de Marcelle. Et *la Flamme* est un livre plein d'expérience, savoureux à lire, varié et d'une généreuse et noble maturité, un des plus parfaits, sinon le plus beau qu'ait signés son auteur.

Il y aurait bien d'autres choses encore à en dire, mais je n'ai voulu parler aujourd'hui que de la psychologie du héros, d'un honnête homme au grand cœur en face de la vie.

FRANCIS DE MIOMANDRE

CHAPLET (1).

C'est très beau le feu, mais ça brûle. Ceux qui jouent avec lui sont souvent victimes du jeu, et c'est lui, lorsqu'on a voulu lui arracher trop de secrets, qui a le dernier mot.

Le feu, c'est mystérieux et radieux; cela transfigure la matière et lui communique des beautés dont l'intensité est inaltérable. Cela transforme la terre informe et incolore, les cendres ternes et viles en vases sonores comme l'airain des cloches, en émaux splendides comme la pulpe de fleur, l'or chatoyant des scarabées ou le jeu changeant des flammes elles-mêmes. Mais, en revanche, c'est traître, vindicatif et cruel; cela finit par dompter son maître : cela dessèche les poitrines, casse les reins... et parfois, chose plus horrible pour ceux qui ont passionnément aimé la lumière et la couleur, cela éteint les yeux et ne laisse dans les orbites à demi vidées qu'un peu de braise desséchée et inutile.

Dans la façade humaine, les yeux apparaissent alors comme les fenêtres obscurcies des maisons après un incendie... Et cela est bien navrant à regarder lorsqu'on était accoutumé à voir, en passant, ces fenêtres habitées, claires et joyeuses.

* * *

Lorsque nous avons appris qu'un des maîtres en l'art du feu de notre temps — un de ceux dont on se disputera un jour les « tessons » comme on fait maintenant des œuvres du maestro Giorgio, des della Robbia, de Palissy, des vieux Japonais ou des flambeurs chinois inconnus, — le potier Chaplet perdait la vue, notre premier mouvement a été de croire à une fausse nouvelle. Cela est arrivé déjà, et, toutes constatations faites, les malades se portaient fort bien.

Mais cette fois il n'y eut pas à dire. Le hasard d'une visite à Sèvres, pour voir le musée, qui est toujours beau, et la manufacture qui est toujours différente, nous fit rencontrer un autre bon travailleur de la terre et du feu, Dammonse, qui nous dit :

— Chaplet est aux Frères de Saint-Jean-de-Dieu. On l'a opéré ces jours-ci.

L'opération, c'est encore l'espoir. Nous courûmes à la maison de la rue Oudinot. Le malade était déjà reparti chez lui, dans cette maisonnette et ce jardinet de Choisy-le-Roi, modestes comme une maison de petit rentier et paisibles comme la maison d'un sage, d'où sont sorties sans fracas tant de belles et précieuses choses, et qu'il aimait de sa bonne humeur de travailleur acharné, robuste et conquérant.

On alla me le chercher dans ce jardin où, proche de ses fours, il laissa errer, parmi les brumes qui maintenant flottent autour de sa tête, une rêverie sans doute bien poignante. Il arriva en tâtonnant, ne me voyant plus, pour ainsi dire, que par la direction de ma voix, et après une chaleureuse bienvenue, dans laquelle se sentait un peu de joie qui m'étonna, il montra, tout au long de l'entretien, un calme, une sérénité, une force d'âme qui m'étonnèrent bien plus encore.

Dans une espèce d'égoïsme qui serait odieux s'il ne prenait sa source dans la résignation et dans l'admiration, je me sentais

(1) Au lendemain de la mort de Chaplet, on relira avec émotion le touchant article que lui consacra naguère, lorsque le célèbre potier perdit la vue, M. Arsène Alexandre. C'est toute la carrière de l'artiste, résumée dans ses traits essentiels, qu'évoque cette étude, l'une des plus belles qu'ait signées le critique.

encore plus émerveillé de la beauté d'une âme humaine ferme et presque hautaine au milieu de telles épreuves qu'attristé de ces épreuves elles-mêmes qui fondaient sur mon vieil ami.

Ces yeux, que j'avais si souvent rencontrés des miens, ces yeux si nets, si brillants, si finement railleurs ou si clairement enthousiastes étaient maintenant baissés, et devant eux était tiré le rideau inexorable des paupières. Cette belle tête au front élevé, dévasté par l'âge et par le travail de l'esprit, prenait une douceur vague, roulait imperceptiblement de droite à gauche comme pour chercher une orientation dans les ténèbres. Mais, par-dessus tout, c'était une expression souriante, lointaine, sans inquiétude, sans souffrance, sans amertume — on aurait presque dit heureuse.

Ainsi je vis une beauté de douleur humaine qui pourrait presque se généraliser en une haute, triste, sévère, formelle image, et, leçon de nos projets arrêtés, des pelletées de sable que la destinée nous jette au visage au moment où nous regardions passer devant notre imagination, pour tâcher d'en faire des œuvres, les visions les plus triomphantes.

Je vis, en un mot, le potier aveugle !

* * *

Et quel potier ! Jamais, de notre temps, on n'a poussé plus loin et plus riche le sens de la magnifique matière. Tout à l'heure, nous parlions des Chinois et de leurs profonds flambés, où nous surprennent les rouges sombres du « poumon-de-cheval », du « foie-de-mulet », les tons lactés du « clair-de-lune », du « bleu de ciel après la pluie », les touchers onctueux des céladons qui faisaient dire à Carriès, avec une étrange sensualité de potier, que c'était plus voluptueux à toucher que la peau de la plus belle femme de Paris. Or, Chaplet a naguère lutté d'éclat et de finesse avec tout cela. Où les Chinois apportaient l'expérience imperturbable de plusieurs siècles et le prestigieux tour de main des sûres traditions, il se contenta de son énergie d'homme et d'ouvrier inventif, et il fit, lui aussi, des flambés que dans les vitrines on peut placer, sans faire injure ni aux uns ni aux autres, à côté de ceux de la Chine.

Puis, il chercha autre chose encore. Il se voua à la porcelaine, mais non point à cette mijaurée qui nous amuse par sa légèreté et ses airs d'évanouissement, ni encore bien moins à cette pim-bêche que l'on fabrique à Sèvres, cette porcelaine de fonctionnaires qui a fait place à la porcelaine de marquise qu'avait rêvée et obtenue la Pompadour.

Non, il voulut que cette porcelaine, qu'il aimait et vénérât comme la matière supérieure de l'art de la terre, fût non pas une femme, mais une héroïne. On a dit (je crois que c'est encore Carriès) que « le grès est le mâle de la porcelaine ». Cela mettait Chaplet en colère.

— C'est qu'ils ne savent pas ce que c'est que la porcelaine, disait-il avec une ironie dédaigneuse. Ils ne savent pas que c'est elle qui, traitée puissamment et non passée à l'état de coquille d'œuf, donne les silhouettes les plus fermes de toutes et les lignes aussi fortes qu'elles sont caressantes. »

De fait, il jetait à pleines mains, comme dans la crème, les émaux harmonieux et éclatants sur des formes primitives et joyeusement barbares : des creusets, des écuelles, des cornets qu'on pouvait et qu'il fallait tenir à pleines mains...

En réalité, il n'y a eu à notre époque que deux écoles de poterie qui ont exercé une influence décisive et apporté une sensation nouvelle : celle de Chaplet et celle de Carriès. Carriès, lui,

voulait des tons assourdis et presque ternes, sentant la terre et le bois, harmonieux par des rapports très rapprochés, à peine modulés et très intenses, comme ces voix qui sont à la fois enrourées et étrangement caressantes. Chaplet, au contraire, a recherché les tons les plus intenses, les plus purs, les bleus, les rouges, les verts, les blancs par-dessus tout, les blancs les plus blancs que l'on puisse concevoir, que le feu seul octroie dans ses bons moments — et qu'il fait payer si cher parfois. Carriès, c'étaient les feuilles mortes, l'écorce des arbres, la cosse des châtaignes qui l'inspiraient le plus, et il a trouvé le moyen, à force de goût, de sagacité, de volonté, de faire du pot à beurre du paysan de la Nièvre un objet d'art précieux, un objet qui coûtait quatre sous et valait quarante louis, parce qu'en plus des quatre sous il avait jeté dans le four une pincée de génie. Chaplet a mieux aimé le fruit vermeil, la pulpe écrasée et saignante, le blanc mat de la noix de coco, les grenats multiples de la prune, du brugnon ou de la mûre.

Ce qu'il y a de beau dans l'art, et d'éternellement encourageant, c'est qu'avec des points de départ ainsi opposés, des résultats aussi écartés, la beauté soit égale, et les rivaux aussi grands. Carriès et Chaplet se valurent donc, et ils ont été, c'est la preuve, également imités, et avec les mêmes insuccès.

Sans doute d'autres remarquables efforts ont été tentés. Les vitrines du Luxembourg et du musée Galliera l'attestent. Mais je ne veux pas faire un cours de poterie contemporaine, et il me suffit de répéter que de la matière seule, c'est Chaplet et Carriès, Carriès et Chaplet qui ont tiré les plus puissants effets.

Hélas ! ils auront connu l'égalité aussi dans la douleur. Carriès mourait à trente-huit ans, littéralement dévoré et calciné par ses fours, le désespoir au cœur de n'avoir pas dit son dernier mot. Chaplet laisse s'éteindre les siens, parce que ses yeux sont frappés, pour un temps que l'on ne sait pas. Il va sans dire, et ceci n'est pas sans importance, que tous les deux ne trouvèrent pas de l'or dans leur creuset, ou, tout brutalement, que leur lot fut la pauvreté.

Les grands potiers n'ont jamais eu des destinées très heureuses, ce qui les assimile, par une analogie de plus, aux autres grands artistes. S'ils avaient voulu faire de la bonne petite cuisine de poterie, profiter des efforts des autres, ou se consacrer aux coupes bleues pour distributions de prix, le démon narquois du feu les aurait bien laissés faire, et même encouragés. Prométhée, Palissy ont montré le chemin à ceux qui veulent être les jouets dérisoires des revanches de la flamme.

* * *

Pourtant, je ne sais pourquoi j'ai pris congé de mon pauvre potier aveugle sans tristesse, et même avec une sorte de persistant espoir.

Ces yeux aux trois quarts fermés peuvent encore s'ouvrir. Les brouillards épaissis qui s'y sont accumulés par l'afflux du sang peuvent se dissiper; ils reverront peut-être l'or des soleils couchants de la Seine, et la délicatesse des fleurs de chèvrefeuille dans l'humble jardin de Choisy-le-Roi. Cela ne serait pas un miracle, et ce serait une manifestation de bonté de la part du grand Inconnu qui a voulu cette épreuve... Je l'espère, je le crois presque. Comme il reviendrait de loin !

D'où me venait cette impression de confiance en causant avec le potier aveugle ? Il mettait cependant bien de la fermeté à ne se

pas bercer d'illusions. Il disait : C'est fini, c'est bien fini ! » du ton d'un homme qui n'espère et ne redoute plus rien.

Mais peut-être fut-ce une admirable flambée d'enthousiasme qui, à un moment, fit irruption dans l'entretien et réchauffa nos esprits qui devenaient frissonnants. Chaplet parlait de ce qu'il aurait voulu faire s'il avait vu jusqu'en 1900. La tête oscillant doucement, le visage doux et souriant, il dépeignait avec énergie une éblouissante gamme de blancs, revêtant des formes plus robustes que jamais; des blocs de neige, des masses de duvet de cygne. Rien n'était beau, encore une fois, comme cette nuit s'enthousiasmant devant ces rêves de blancheur. Car enfin c'est notre histoire, c'est l'histoire de nos déceptions, toujours divinement pansées par nos espoirs.

ARSÈNE ALEXANDRE

Académie royale de Belgique.

Programme des concours pour l'année 1911.

HISTOIRE ET CRITIQUE.

Première question. — Faire, à l'aide des sources authentiques, l'histoire de la peinture au XVIII^e siècle dans les provinces formant la Belgique actuelle. — Prix : 600 francs.

Deuxième question. — Faire l'histoire de l'enluminure et des enlumineurs belges des premiers temps jusqu'à la fin du XVI^e siècle. — Prix : 1.000 francs.

Troisième question. — Déterminer, à l'aide des constructions existantes, des documents graphiques et autres, le principe de l'architecture privée dans les centres urbains de la Belgique aux XVI^e et XVII^e siècles. Indiquer les différences et les rapports caractéristiques de ville à ville, en désignant, autant que possible, les principaux constructeurs. — Prix : 800 francs.

Quatrième question. — On demande l'histoire de l'orgue depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, et notamment au point de vue de son rôle musical et liturgique à partir du moyen âge. — Prix : 1.000 francs.

Cinquième question. — Faire l'histoire, au point de vue artistique, de la sigillographie dans l'ancien comté de Flandre et le duché de Brabant. L'auteur ajoutera à son manuscrit des reproductions graphiques des sceaux les plus remarquables de chaque série. — Prix : 800 francs.

Les mémoires envoyés en réponse à ces questions doivent être lisiblement écrits et peuvent être rédigés en français ou en flamand. Ils devront être adressés, franc de port, avant le 1^{er} juin 1911, à M. le Secrétaire perpétuel, au Palais des Académies.

ART PRATIQUE.

(Ces concours sont uniquement réservés aux Belges de naissance ou naturalisés.)

Peinture. — On demande pour le vestibule d'un musée des Beaux-Arts deux figures décoratives destinées à se correspondre; elles seront empruntées, au choix des concurrents, soit à l'allégorie, soit à l'histoire des temps anciens ou des temps modernes.

La dimension de chaque panneau à décorer est de 2^m50 de hauteur sur 1 mètre de largeur; on demande un projet au tiers de l'exécution. — Prix : 1.000 francs.

Gravure en médailles. — On demande le projet d'une médaille, face et revers, pour commémorer l'annexion du Congo. — Prix : 1.000 francs.

Les projets en plâtre ou en cire devront être du module de 40 centimètres de diamètre.

Conditions relatives au Concours d'Art pratique.

Les envois devront être faits, franc de port, à M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie, au Palais des Académies, avant le 1^{er} octobre 1911.

Les concurrents sont tenus de joindre à leur œuvre un billet cacheté renfermant leur nom et leur adresse; il est défendu de faire usage d'un pseudonyme. Le billet cacheté sera revêtu d'une devise ou d'une marque distinctive qui sera répétée sur le projet même. Faute de satisfaire à ces formalités, le prix ne sera pas accordé.

L'Académie n'accepte que des travaux complètement terminés. Les projets de peinture devront être sur toile et fixés sur châssis.

Les auteurs des projets couronnés sont tenus d'en donner une reproduction photographique pour être conservée dans les archives de l'Académie avec les autres pièces du concours.

L'ART A PARIS

Exposition Louis CHARLOT.

Louis Charlot habite toute l'année un village perdu dans les montagnes du Morvan. Le village est pauvre, les maisons sont petites. La sienne est la plus petite, mais par la fenêtre ouverte il découvre toute la campagne rocheuse et âpre. De beaux arbres robustes au premier plan, quelques toits rouges qui ont l'air de grosses fleurs dans l'herbe, un chemin rose qui grimpe et semble fuir très loin. Les aspects changeants et toujours nouveaux de la terre, des arbres et du ciel de son beau pays, Louis Charlot les a fixés sur la toile sans hâte ni fièvre, patiemment, et les trente tableaux qu'il a groupés dans la galerie de M. Blot ne devraient avoir qu'un seul titre : « Mon Village ». Il faut avoir vécu toujours dans un pays, il faut l'avoir longuement regardé, par tous les temps et à toutes les heures de toutes les saisons pour le peindre, comme l'a dit Carrière, « non avec la fougueuse imprudence des touristes novices, mais avec la sincérité des émotions éprouvées ». Il faut l'aimer passionnément pour le synthétiser avec une telle pénétration. Il faut surtout avoir beaucoup de talent.

Bien que Louis Charlot nous restitue la nature dans toute sa vérité, l'amour qu'il a de la sincérité n'exclut pas chez lui la recherche de la composition, du style de l'arabesque harmonieusement décorative. Il reste ainsi dans la tradition des grands maîtres paysagistes. Il aime les peintres impressionnistes, mais ses maîtres de choix doivent s'appeler Poussin, Corot et l'inégal mais génial Cézanne. Comme eux il a le culte de la nature, et c'est parce qu'il a été ému profondément par la contemplation silencieuse des grands horizons de son pays qu'il a su concentrer dans ses paysages la joie éblouissante de Juillet, la tristesse des mois d'hiver, la lumineuse transparence des ciels ensoleillés et la torpeur de plomb des journées de neige. Jusqu'ici nous ne connaissions Louis Charlot que par les toiles qu'il expose chaque année au Salon d'Automne. Remercions M. Blot d'avoir eu la bonne pensée de nous offrir un ensemble qui nous permet de mieux connaître et de mieux apprécier l'œuvre de l'artiste très original qui, là-bas, loin du bruit et des écoles, dans sa petite maison calme, poursuit son rêve de poète, près de la fenêtre ouverte, devant la nature.

HENRI GENET

Le Prologue de « la Habanera »

Il paraît que *la Habanera*, le bref et émouvant drame lyrique de M. Laparra représenté l'hiver dernier au théâtre de la Monnaie, a, dans sa version première, un prologue, qui fut supprimé. Ce prologue vient de paraître chez Enoch, et M. H. de Curzon nous donne à ce sujet, dans le *Guide musical*, d'intéressants renseignements :

« Il y avait donc un prologue au drame si coloré et si émouvant de Raoul Laparra? Oui, tout un acte, aussi bref que les autres d'ailleurs, deux scènes simplement nécessaires, musicale-ment surtout, à l'harmonie et aux heureuses proportions de l'ensemble, et d'une intensité d'effet, d'une saveur pittoresque extraordinaires. Leur défaut est peut-être leur étrangeté même, et la difficulté de leur réalisation de façon à les faire comprendre immédiatement d'un public non prévenu et qui se trouve, dès le lever du rideau, jeté dans une ambiance de mystère et d'appréhension à laquelle rien ne l'a encore préparé. Le titre en est *Le Sort*, et le sujet, une visite que fait Ramon, déjà hanté de cette vision qui le torture, du mariage prochain de son frère avec celle qu'il aime, à l'autre des sorcières et à la vieille Gitana liseuse de sorts. Réduit louche, au crépuscule, sur des lointains de montagnes, éclairé d'une flambée autour de laquelle grouillent et crient de furtifs groupes de gitanos, de gitanillas, d'enfants... tel est le décor. Mots qui se croisent, discussions d'argent, rires et terreurs, telle est l'impression qui s'impose au début. Elle s'accroît, elle commence à serrer le cœur, avec les premières incantations de la vieille. « Quelqu'un pleure!... Quelqu'un souffre!... C'est l'esprit!... » murmurent les assistants, les gitanos, qui sans bruit, peu à peu, s'écartent, s'éclipsent, laissant la sorcière interroger la tête de mort, et Ramon qui frissonne soudain comme si quelqu'un était entré... Et en effet, *quelqu'un* est entré, dans les rayons sanglants du soleil qui meurt... puisque la Gitana *lui* parle et que ce quelqu'un *sera* l'âme vengeresse de Pedro assassiné, ruisselant de sang!... « Mais non, crie Ramon horrifié, Pedro est vivant! C'est lui qui passe là-bas, au dehors, rentrant des champs et qui chante! » — « Il mourra peut-être un jour! » réplique l'énigmatique et ironique sorcière... »

La musique de cette scène impressionnante en suit avec âme les moindres nuances : elle est haletante, mystérieuse, d'un accent qui étire et ne lâche plus. Son exécution en tête de l'œuvre proprement dite devait incontestablement donner à celle-ci plus d'assiette, plus de carrure. La disposition des entr'actes symphoniques était d'ailleurs plus logique ainsi. Le premier doit être joué entre le prologue et le premier acte, donc avant celui-ci et non après. Le second doit être entendu avant le second acte et non après, où il fait fort mal immédiatement avant le troisième entr'acte (*la mala noche*) sans qu'aucun lien les unisse l'un à l'autre. Il est vraiment regrettable que l'œuvre de Raoul Laparra n'ait pu être jugée dans les proportions où il l'avait conçue. Le crime était mieux préparé, moins subit, et la hantise (que certains trouvent insupportable, mais c'est bien le fait de son éloquence même), l'obsession de la habanera vengeresse était mieux justifiée en même temps. »

Chronique judiciaire des Arts.

Remplacements à l'orchestre.

Un artiste a-t-il, lorsqu'il fait partie d'un orchestre, le droit de se faire éventuellement remplacer? L'usage est affirmatif. Mais voici que le Conseil des prud'hommes de Paris vient de se prononcer pour la négative. Deux exécutants de l'orchestre Rodolphe Berger aux concerts de l'exposition des *Cent portraits de femmes du XVIII^e siècle*, soutenus dans leurs revendications par le syndicat des musiciens, avaient demandé au Conseil des prud'hommes qu'il leur fût alloué une indemnité de 300 francs « pour brusque renvoi ».

Pourquoi avaient été congédiés ces deux musiciens? Parce qu'engagés pour toute une série de concerts ils n'étaient venus qu'à de rares intervalles et avaient envoyé à leur place différents collègues. Le droit au remplacement est une coutume constante pour les musiciens, disaient les poursuivants : dans un orchestre, un musicien a le droit de se faire remplacer à sa guise pourvu qu'il ait quelqu'un à son pupitre.

M. Paul Letombe, qui se présentait à la barre pour M. Berger, a protesté énergiquement contre ce système : avec les remplacements tels qu'ils se pratiquent à Paris, il n'y a plus de direction possible; les inconvénients au point de vue musical en sont évidents, et il ne faut pas chercher ailleurs la raison des exécutions defectueuses dont le public se plaint amèrement. Un orchestre est une sorte de petite armée qui doit être disciplinée et dont le chef doit connaître tous les soldats. Un musicien ne peut se faire remplacer qu'avec l'autorisation de son chef hiérarchique.

C'est la thèse de M. Letombe que le Conseil prit en considération, car, après s'être retiré pendant quinze minutes environ, il a prononcé de la façon suivante : « Le président : MM. Fleurquin et Hamelin, — les demandeurs, — le Conseil vous invite à retirer votre demande. — Le Greffier-Secrétaire : C'est fini, messieurs. Vous pouvez vous retirer. » *Et nunc erudimini...*

NÉCROLOGIE

Jules Chaplain.

Le graveur en médailles Chaplain, membre de l'Institut, qui vient de s'éteindre à Paris chargé d'ans et d'honneurs, était l'un des maîtres de la glyptique moderne. Il alliait à un sentiment très pur de la forme, orienté vers un idéal classique, un métier impeccable et un goût raffiné dans l'ornementation. Prix de Rome en 1863, il ne cessa de produire, depuis cette époque, avec une abondance et une fertilité d'imagination extraordinaires. On lui doit de fort beaux portraits de Gambetta, de Victor Hugo, du peintre Gérôme, du docteur Pozzi, de l'architecte Garnier, du comédien Got, de Massenet, de Jules Claretie, etc. C'est lui qui composa la médaille commémorative de l'Exposition universelle de 1878, l'une de ses œuvres les plus appréciées, la médaille d'honneur du Salon des Artistes français, celles de la Commission du mètre, de la Société des Études grecques, de la reconstruction de l'Hôtel de Ville de Paris, de l'Alliance Franco-Russe et bien d'autres. On peut dire que la plupart des événements marquants de l'histoire de France contemporaine ont été célébrés par le burin habile et souple de l'artiste. « C'était, a dit de lui M. Jules Claretie, dont il fut l'ami intime, un passionné dans

son art, un intransigeant de la beauté. Je l'ai vu poursuivre avec un acharnement étonnant, admirable, un profil de médaille. Chaplain n'était jamais satisfait de son œuvre. Il s'acharnait à saisir l'insaisissable, le sourire d'une Bartet, l'expression fugitive d'une mélancolie résignée. Ses figures d'hommes ont un caractère puissant. Et la médaille, avec Roty et Chaplain, aura acquis de nos jours une perfection qui rappelle les beaux temps de ce très grand art. Car la médaille, c'est ce qui survit parfois aux monuments, aux statues, à de plus ambitieuses effigies. »

O. M.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Une voix dans la foule*, par STUART-MERRILL. Paris, *Mercurie de France*. — *Carme di Angoscia e di Speranza*, par G. P. LUCINI. Milan, éd. de *Poesia*.

ROMAN. — *La Porte étroite*, par ANDRÉ GIDE. Paris, éd. du *Mercurie de France*. — *La Chanson de Naples*, par EUGÈNE MONTFORT. Illustrations d'après les aquarelles de V. Bernard. Paris, A. Fayard. Ed. « Les Inédits. »

CRITIQUE. — *Pointes sèches*, par LEBEN et ROUTCHKA. Bruxelles, librairie du Sablon, F. Ernest Goossens, éditeur. — *Un philosophe belge : Colins*, par JULES NOËL, avec un portrait. Mons et Paris, éd. de la *Société nouvelle*.

THÉÂTRE. — *Sigurd Ring*, oper in drei Aufzügen, Dichtung und Musik von MAX-JOSEF KUNKEL. Bad. Orb., W. Kempf.

PETITE CHRONIQUE

C'est dimanche prochain, à 11 heures du matin, qu'aura lieu l'inauguration du Salon triennal de Gand.

La Société J.-S. Bach exécutera dans ses concerts de l'hiver prochain plusieurs œuvres importantes : diverses cantates, l'*Oratorio de Pâques* et la *Passion selon saint Jean*.

Elle a engagé dans ce but les artistes dont les noms suivent : Soprani, M^{mes} Noordewier (Amsterdam) et Tilly Cahnbley (Dortmund); altos, M^{mes} De Haan-Manifarges (Rotterdam) et Martha Stapelfeld (Berlin); ténors, MM. G.-A. Walter (Berlin) et Gervase Elwes (Londres); basses, MM. Max Büttner (Karlsruhe) et Gérard Zalsman (Haarlem).

Ces concerts auront lieu à la salle Patria les 5 décembre, 21 janvier et 23 mars et seront dirigés par M. Albert Zimmer.

Les défis entre tireurs à l'épée, cavaliers, automobilistes, aéronautes, amateurs de lutte et de jiu-jitsu sont fréquents. Un défi entre chanteurs est moins banal. Aussi commentait-on dernièrement celui qu'avait adressé au fameux ténor Caruso son compatriote le ténor Constantino, en tournée à Boston avec la troupe de l'Opéra de San Carlo.

Constantino prétendait que Caruso usurpe le titre de « meilleur ténor de l'Univers »... Le meilleur ténor de l'Univers, c'était lui, Constantino. Et il s'offrait de le prouver dans une représentation sensationnelle, au cours de laquelle ils se mesureraient tous les deux devant experts. L'enjeu serait de 10,000 dollars (50,000 fr.). Caruso a-t-il relevé le gant et accepté ce concours renouvelé des Maîtres chanteurs de Nuremberg? Nous l'ignorons. Peut-être attend-il son complet rétablissement, car on sait qu'il fut assez sérieusement souffrant.

Ce match nous rappelle un défi analogue qui fit quelque bruit, il y a trente ans, parmi les dilettantes bruxellois. Le ténor Reubsael, qui devait devenir dans la suite le duc de Campo-Selice, paria un jour avec un amateur de musique bien connu qu'il chanterait l'air du « Printemps » de la *Valkyrie* sur la terrasse du restaurant du Jardin zoologique (actuellement le Parc Léopold) d'une voix assez

claire et puissante pour qu'un jury installé à la plaine des Manœuvres (aujourd'hui le Parc du Cinquantenaire) ne perdît pas une syllabe du texte. L'épreuve eut lieu avec pompe, un soir d'été. Et Reubsaet gagna son pari!

L'enjeu servit à payer l'addition d'un pantagruélique dîner qui réunit huit jours après chez Dubost (ah! que tout cela est loin!) les adversaires, les membres du jury et de nombreux amis qui célébrèrent joyeusement la victoire du ténor.

On s'amusait mieux qu'aujourd'hui, en ce temps-là, à Bruxelles...

Le nom de F. J. Tonsing ne nous est guère familier, et cependant il appartient à un artiste flamand du XVIII^e siècle d'un réel mérite, qui s'expatria et acquit une grande notoriété à l'étranger. C'est M. Paul Lafond, conservateur du Musée de Pau, qui nous révèle cette personnalité intéressante dans une étude documentée que publie *L'Art flamand et hollandais* (1). Les reproductions de quelques œuvres du maître, notamment son propre portrait et le portrait du Président Leberthon, nous donnent une haute idée de son savoir.

M^{me} Gabrielle Sand, petite-fille de George Sand, vient de léguer en nue propriété, à l'Académie française, le château de Nohant et une somme de 100.000 francs pour que l'illustre compagnie assure la conservation du domaine où vécut et mourut la célèbre femme de lettres.

La testatrice lègue également en nue propriété à l'Académie des sciences une autre somme dont les arrérages, sous le nom de « prix George Sand », sont destinés à la fondation d'un prix annuel à décerner à l'auteur de la meilleure découverte scientifique.

L'usufruit de ces legs est laissé à la sœur de M^{me} Gabrielle Sand, M^{me} Lauth-Sand, qui songe elle-même à donner au Musée Carnavalet divers souvenirs de sa grand'mère.

On connaît aujourd'hui les intentions du grand céramiste Châplet, dont nous avons annoncé la mort.

Il laisse à sa ville natale, Sèvres, un capital destiné à créer de nouveaux lits à l'Asile des indigents. Les plus belles pièces céramiques qui constituaient son musée personnel, admirable d'imagination coloriste et de science du feu, sont léguées aux Musées du Luxembourg, des Arts décoratifs, de Sèvres, Galliera et des Arts et Métiers. MM. Olivier Sainsère et Gaston Migeon sont chargés d'exécuter ces dispositions testamentaires.

On reparle de la statue de Villiers de l'Isle-Adam. Il serait question, enfin, de l'ériger. Rien ne serait plus équitable que de consacrer la gloire de ce magnifique écrivain, que la foule ignore complètement d'ailleurs, si les lettrés ont tous lu *L'Ève future* et *Tribulat Bonhommet*.

Villiers, ainsi que Verlaine, ne fut guère gâté de son vivant par la fortune et par les éditeurs. Un soir de novembre, par une pluie battante, l'auteur de *Sagesse* et l'auteur d'*Axel* noctambulaient mélancoliquement sur les bords de la Seine. Ils avaient le cerveau bouillonnant d'images, mais le ventre creux.

— As-tu de l'argent? demanda Villiers.

— Non, fit Verlaine...

— Ah! reprit avec douceur Villiers, en montrant du doigt la ville, nous nous en souviendrons, de cette planète!

Nous avons annoncé qu'un Festival Brahms aurait lieu du 10 au 14 septembre à Munich. Le programme en est arrêté et comprendra notamment : Œuvres chorales : Le *Requiem allemand*, le *Schicksalslied*, le *Triumphlied*, la *Rhapsodie* pour alto et orchestre, *Fest und Gedenksprüche*, le *Chant des Parques* et les chœurs *A Cappella*. — Œuvres instrumentales : Les quatre symphonies, les *Variations sur un thème de Haydn*, le Concerto pour violon. — Musique de chambre : Le Quatuor en sol mineur, le Trio pour clarinette, violoncelle et piano, la Sonate pour piano et violon en la majeur, les *Liebeshieder* pour quatre voix, des pièces pour piano et des mélodies.

Le Festival sera dirigé par M. F. Steinbach.

(1) *L'Art flamand et hollandais*. J.-E. Buschmann, éditeur, Anvers. Librairie G. Van Oest et Cie, Bruxelles.

Un autre Festival donné à Munich également par la Société des Concerts du 4 août au 7 septembre réunira les noms de Beethoven, Brahms et Bruckner. Au programme : les neuf symphonies de Beethoven et l'Ouverture (n^o III) de *Leonore*; les quatre symphonies de Brahms, ses *Variations sur un thème de Haydn*, son Double Concerto pour violon et violoncelle, son *Ouverture académique*, son *Ouverture tragique* et son Concerto pour piano; enfin, les 3^{me}, 4^{me}, 7^{me} et 8^{me} symphonies de Bruckner.

On poursuit activement l'idée de construire à Berlin un grand théâtre Richard Wagner. Les plans primitivement conçus ont dû être complètement remaniés à la suite des nouveaux règlements sur la construction des théâtres, et le soin de leur donner une forme appropriée a été confié à M. Dülfers, architecte de Dresde. Une commission directrice des travaux a été nommée. Elle se compose de MM. Seeling, Dülfers, Manzel, Léon Jolles, Ausspitzer, Fritz Guvenheim et Félix Hecht.

Un groupe d'admirateurs de Wagner a formé, dit le *Guide musical*, le projet d'acquiescer et de transformer en musée de souvenirs la villa de Tribschen, située aux environs de Lucerne, où habita Wagner à plusieurs reprises de 1866 à 1872. La maison est restée sensiblement pareille à ce qu'elle était alors. On voudrait éviter que cette jolie retraite, dans laquelle Richard Wagner écrivit plusieurs de ses chefs-d'œuvre, ne devint l'objet d'une basse spéculation. Elle se trouve sur un petit promontoire avançant dans le lac des Quatre-Cantons, sur le parcours des bateaux qui vont de Lucerne à Stansstadt et à Alpnach-Stadt, au pied du Pilate.

Sottisier.

Un point de ces mornes solitudes que sont les côtes du Pas-de-Calais avec, cependant, une petite plage régionale, Sangatte, sise à 1.500 mètres, et qui ne s'était jamais vue à pareille fête.

La Liberté, 9 juillet.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8^o, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.
ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMÉN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle. Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Paroisiens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement : 6 francs. (Étranger, 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDEAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts, philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement : 5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois. Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration : 2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs. Le numéro : 1 franc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Aubrey Beardsley (GEORGES KERBRAT). — Corbeille de livres (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Droits d'auteur en Hollande (O. M.) — De Gauguin et de Van Gogh au Classicisme (MAURICE DENIS). — Artisans d'Art : *Henri Husson* (LÉANDRE VAILLAT). — Publications d'Art : *Cités et Villes belges* (F. H.). — Chronique judiciaire des Arts : *Le droit de reproduire les œuvres d'architecture* (F. H.). — Petite Chronique.

AUBREY BEARDSLEY

Il apparaît, avec Walter Crane, et Anning Bell, comme l'un des premiers artistes de l'Angleterre contemporaine : gracieux et sensuel, terrible et brutal, bouffon même, doué d'un tempérament visionnaire, amoureux d'évocations effrayantes et de choses disparues, et tour à tour imaginant les déformations les plus singulières et les fantaisies saisissantes ou exquises. En son art, extraordinairement composite et fécond, se fusionnent les tendances multiples d'aujourd'hui et se confondent les styles. Il puise à toutes les sources et s'éprend des plus merveilleux et des plus subtils rêves qu'aient traduits et agrémentés la littérature et la musique de tous les pays et de tous les temps. Sa pensée est peuplée de somnambuliques et nocturnes apparitions qui déconcertent ; sous des formes lugubres et fantomatiques s'y dressent les personnages. Quelque chose de volontairement artificiel, apprêté, mièvre, est dans son talent maladif. Il a un goût spécial pour tout ce qui est bizarre, énorme, monstrueux, venu en serre chaude,

pour toutes les dépravations et toutes les recherches de la sensualité : ce sont de secrètes ceintures de roses qui s'arrondissent et pendent sur la mollesse ventrue et chaude d'arlequins aux pieds de bouc, c'est l'encoignure des meubles qui s'orne de seins innombrables et flasques, c'est une fièvre effrénée et impure dont le feu pervers allume tous les sens. Toutefois, et surtout dans les dernières années de sa vie malheureuse, invinciblement porté vers les charmantes créations des XVII^e et XVIII^e siècles français, il les imite ; les influences de Swinburne, de Rops, de Wagner, de Whistler, restent visibles aussi dans ses planches d'une étrangeté et d'une richesse rares ; il s'assimile également le faire ingénu des primitifs. Bien d'autres encore agirent sur son esprit, mais il sut se libérer, demeurant, envers et contre tous, vraiment lui-même. Et quand nous feuilletons ses dessins, il semble, tant est profonde leur intensité, qu'ils vivent hors du cadre et qu'ils s'enluminent et se colorient idéalement — telle est du moins mon impression — de rouge, de bleu sombre, de noir et d'or.

En 1893, Beardsley travaillait sous la direction et la tutelle de Burne-Jones. C'est aussi sous son inspiration qu'il illustra *Le Morte d'Arthur*, sa première œuvre. Ni Watts, avec le symbolisme de ses visions lumineuses et musicales, ni aucun autre préraphaélite ne l'attirèrent. Mais le peintre du *Merciful Knight* lui enseigna le secret de ses beaux chevaliers membrus et forts sous leurs armures brillantes ; et dans ce genre il inventa : *The Acheving of the San Greal*. Il se modifia peu à peu. Les hors textes et les vignettes qui suivirent révélèrent une plus franche originalité. Un paysage loin-

tain et bas, quelques arbres, une ou deux figures, forment l'ensemble; et tantôt, entre deux saules, un ange joue du psaltérion, tantôt, au pied d'un roc, Pan fait chanter une flûte. Souvent, on croirait assister à une pastorale de Keats : sur les fleurs mystiques d'une forêt, Amour se promène, bandant son arc, tandis qu'autour d'un puits, tout près, de belles femmes en robes longues se groupent; d'autres dessins sont conçus selon l'esprit du moyen âge et du Japon; d'autres figurent la joyeuse Yseult rêvant auprès du gnomon, dans un jardin, ou bien la reine Geneviève, vêtue comme une nonne, blanche comme une morte, écrivant sur je ne sais quel gros in-folio fantastique; d'autres enfin sont faits de cygnes et de paons. En ces mêmes années 1893-1894, Beardsley mit au jour *Perseus et le Monstre*, *le Crépuscule des Dieux*, *Madame Bovary*, *les Débris d'un poète*, *Sandro Botticelli*, *Siegfried*...; il fut de plus le caricaturiste ironique du *Pall Mall Budget*. Dans ces portraits et ces études, il développe et exalte sa manière, et de plus en plus ses tendances décoratives s'affirment. Combien irréelles et complexes en sont les bordures! Et combien précieux le volume dont les feuillets se parent de fruits très lourds, de rameaux dorés et de motifs d'ornementation enchevêtrés où grimpent de petits satyriens lascifs! Parfois le décor de branches souples qui les cerne est d'une élégance délicate.

Ensuite, par une transformation progressive, son art devient plus raffiné, plus tourmenté, s'oriente dans une voie nouvelle : alors se succèdent ses créations les plus outrancières, les plus déroutantes, soit qu'il embellisse *Salomé* ou qu'il compose des estampes. Celles-ci sont très curieuses, mais c'est dans *Salomé* surtout qu'il se montre magicien puissant et unique. Il nous stupéfie par l'émouvant colloque d'un légendaire héros à tournure mantegnesque et d'une femme-paon; il érige, sur un corps démesuré, la maigre face de la danseuse liant autour de ses doigts les touffes serpentine des cheveux de saint Jean dont la tête vivante se crispe et parle. Parmi les affiches, en est-il d'une plus adorable et plus troublante langueur que celle où, dans l'ombre pourpre et cendrée, se découpe la silhouette d'une femme accoudée et tenant un livre? Ce qui caractérise l'art de Beardsley, à ce moment, c'est l'accumulation — peut-être poussée trop loin — du sentiment, et le souci de la précision, du fini : dans un miroir *la Dame aux Camélias* contemple sa toilette funèbre dont la traîne est chargée de bijoux invraisemblables; les insolents compères de la *Pastorale rouge*, avec des masques presque exsangues, évoluent au milieu du silence d'une scène muette, dramatiquement, et sur leur front des plumes œillées de paon s'agitent; les grisailles de Whistler revivent en la svelte *Femme en blanc*, d'apparence si hautaine...; *Helen's toilet* : entourée de servantes aux yeux louches coiffant son infamie, Hélène s'habille

et

compte la fuite des heures, et des nains grotesques s'ébattent à ses pieds. — Un fouillis de robes, de chapeaux, de chevelures opulentes, témoignant de la préoccupation continuelle chez Beardsley des époques Louis XIV et Louis XV, devient la marque distinctive de sa manière, qui ne change plus. Ses couleurs étaient ordinairement violentes; dans ses ouvrages prédominaient le noir et le blanc, quelquefois le jaune ou le bleu ou le vert.

Tel fut ce maître. Même des artistes très personnels, tels que J. Rhead, Will-H. Bradley, Otto Eckman, se ressentent de son action. Et vraiment on ne doit pas seulement le parcourir des yeux comme tout autre, mais le lire comme un poète. Ne mériterait-il point d'être placé comme introduction à son œuvre, ce frontispice qu'il dessina sur la couverture de la revue *The Savoy*?

De chaque côté sont debout deux jeunes femmes. L'une, légèrement penchée, le visage voilé de noir, les cheveux chargés de plumes fabuleuses, relève, dans un geste élégant et sobre, les pans de sa robe; un bout de dentelle, un petit pied délicat s'avancent; autour de son cou, de son buste, de ses bras et de tout son costume, en grosses guirlandes s'enlacent des roses fleuries qui glissent, traînent à terre. L'autre, le corps redressé, une ceinture lui nouant la taille, le visage également dissimulé par une voilette noire, les poignets caressés par un flot de dentelles, le col emprisonné par des étoffes tordues, avec des pantalons à la Gille et des brodequins enrubannés, cache derrière son dos un large éventail. Au-dessus s'ouvre une draperie de deux rideaux, décorés de roses épanouies et soulevés par des attaches; dans le fond, un boudoir. Quels mystères s'y dérobent, quelle terrible fureur de luxure y agonise? Les deux statues ne le disent point, mais leur sourire irritant et énigmatique sollicite, appelle, invite. On aperçoit, posés sur une table intérieure, d'allégoriques chandeliers aux pieds de bouc, un éventail, un loup. Des bords de cette table descend jusque sur le sol un écroulement, prodigieux et tombant en cascade, de dentelles.

GEORGES KERBRAT

CORBEILLE DE LIVRES

Je lis dans un journal qu'il est regrettable que M. de Fersen veuille épater le bourgeois par la peinture de milieux hétéroclites et de moralité douteuse. Il s'agit de son dernier roman *Et le feu s'éteignit sur la mer* (1). J'avoue ne pas comprendre ce reproche, d'abord parce que chacun a le droit de choisir les « milieux » qu'il veut, sans intention d'épater; ensuite parce que précisément M. de Fersen l'a fait cette fois avec une légèreté de touche très particulière. Son héros est un chaste, un naïf, un être jeune et

(1) FERSEN : *Et le feu s'éteignit sur la mer*. Roman. Paris, Léon Vanier.

plein de délicatesses et d'illusions que le hasard de la naissance a jeté dans un milieu artificiel, vaniteux, lâche et cruel. Il en souffre.

La femme qu'il y aimera sera forcément une misérable. Il en souffrira plus encore. Il n'y a rien là de malsain. Je trouve au contraire dans ce livre quelque chose de dégoûté et de digne, une manière méprisante de toucher toutes ces pourritures, du bout des doigts, qui fait justice de tout soupçon d'avoir spéculé sur le sujet. Les auteurs qui s'adonnent à ce genre d'exploitation littéraire se complaisent davantage à leurs descriptions. M. de Fersen passe, très vite, nerveux et écœuré. Ce qu'il aime c'est la mer et le paysage italiens qu'il peint avec une amoureuse science.

Signalons le début d'un écrivain nouveau, M. Blaise Falerges, dont le recueil de nouvelles : *Mariage d'inclination* (1) (quatre cents pages en petits caractères) atteste une observation d'un réalisme ingénu et méticuleux, non sans malice parfois, et presque jamais sans humanité. L'auteur ne se doute pas encore de ce que c'est que le style, mais ce serait dommage que ce don ne lui vint pas un jour, ne serait-ce que pour aider à l'épanouissement de réelles qualités. Des nouvelles comme *l'Épave* contiennent une pitié sérieuse et attendrie, assez forte pour donner de la vie à un roman.

L'éditeur Ch. Carrington lance une collection de monographies : *les Écrivains français de la Belgique* dont le volume de début est consacré à M. Maurice Maeterlinck (2) par M. Gaspard Harry. Souhaitons que les études suivantes soient traitées avec un sens critique plus just. M. Gaspard Harry commence par comparer l'auteur de la *Princesse Maleine* à Jésus-Christ, et encore pour trouver que les débuts du poète furent plus « difficiles » que ceux du Dieu. Et le reste est à l'avenant. La Fontaine a écrit sur un sujet analogue une petite fable... Il faut avoir la figure solide pour résister à ces pavés.

L'inspiration de M. Stuart Merrill est double : elle est somptueuse et elle est mélancolique. Somptueuse, elle s'accommode des grands alexandrins et des formes classiques, elle célèbre des paysages décoratifs, des fables tragiques, des symboles. Mélancolique, elle chante sur de petits airs, légers ou câlins, des chansons d'amour ou de souci.

On retrouve encore en *Une Voix dans la Foule* (3) les traces de cette double source : *Des Cris dans la Nuit* et *Suite de romances* sont de la même venue que les anciens, exquis et inoubliables *Petits Poèmes d'automne*. Le reste est plus objectif. J'avoue que je préfère ces chansons dolentes ou vives, où le poète parle lui-même, pour lui-même, sans s'occuper de l'humanité ni de rien autre que de son cœur.

De même que je préfère dans *le Temple sans idoles* (4) de M. Alfred Mortier les pièces personnelles à toutes les autres, encore que même celles-ci gardent un accent et un mordant qui les sauve de l'abstraction. *Le livre des amants* et *S'ensuivent ses*

(1) BLAISE FALERGES : *Mariage d'inclination*. Paris, Librairie Molière.

(2) GÉRARD HARRY : *Maurice Maeterlinck*. Paris et Bruxelles, Ch. Carrington. Collection : *Les Écrivains français de la Belgique*.

(3) STUART MERRILL : *Une voix dans la foule*, poèmes. Paris, « Mercure de France ».

(4) ALFRED MORTIER : *Le Temple sans idoles*, poèmes. Paris, « Mercure de France ».

chansons d'amour sont pleins de ces poèmes un peu fiévreux et de ton ironique. Cela tient du madrigal, du pamphlet, de l'observation du psychologue, du lied d'amour et de l'épigramme. Le poète y apparaît, dirait-on, sous les traits d'un clown funèbre et mondain, énonçant d'une voix cassante et digne des choses extrêmement contradictoires aux allures qu'il prend. Je pense à Tristan Corbière. C'est un grand compliment.

Encore deux livres de M. Sylvain Bonmariage : *L'Automne* (1), un acte en prose, et *Poèmes* (2), des poèmes comme le mot l'indique, le tout également dénué de personnalité, d'originalité et d'intérêt.

Une préface de M. Albert Giraud m'apprend que l'auteur est très jeune. Je m'en doutais. Mais pourquoi, lorsqu'on n'y est pas obligé pour gagner sa pécheresse d'existence, publier coup sur coup tant de livres ? On les sent bâclés, bousculés, tellement bâclés et bousculés qu'il n'est pas resté le temps d'y mettre des images, du style, des choses neuves et vivantes. Cela ressemble aux essais de n'importe qui et c'est d'autant plus dommage car on voudrait retrouver dans ces œuvres d'un homme paradoxalement jeune un peu de cette jeunesse, de ce paradoxe, de cette « piaffe » dont parle M. Albert Giraud. Pour mon compte, j'aimerais follement les y retrouver. Mais qui sait si lors que M. Sylvain Bonmariage aura trente ans il ne nous donnera pas un livre qui rende l'impression de ses vingt ans ? Je le souhaite, car les livres de ses vingt ans n'ont que l'âge de l'inexpérience.

Citons encore *La Pâque des Roses* (3) de M. Touny-Lérys, livre aimable et doux pour lequel M. Francis Jammes a commis une préface du plus impertinent jemenfichisme, où il se compare à colibri qui laisse le reflet de son aile sur la première feuille du livre ; *les Ténèbres illuminées* (4), de M. Maurice Pézard, qui ne manquent pas de romantisme ; et *Frimousses* (5), plaquette de vers émus et amers sur les petites filles du Paris pauvre, par M. Alfred Machard.

Quant au livre de M. Otto Friedrichs sur Louis XVII (6), j'avoue mon incompetence. Cependant je ne puis m'empêcher de trouver bien inutile toute cette littérature autour d'un aussi mince problème historique. On n'en pourrait certainement pas plus écrire si un d'Orléans était sur le trône et qu'un Bourbon voulût l'y remplacer. Le nombre de gens d'esprit qui ont perdu leur temps à ce petit jeu est déjà considérable. Il y aurait beaucoup à dire sur la perversité intellectuelle des érudits et des historiens.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) SYLVAIN BONMARIAGE : *L'Automne*, un acte en prose. Paris, Association internationale des auteurs et compositeurs.

(2) SYLVAIN BONMARIAGE : *Poèmes*. (La Misère des Cœurs prodigues. — Nouveaux poèmes. — Néréïs), préface de M. Albert Giraud. Paris, Société française d'éditions modernes.

(3) TOUNY-LÉRY : *La Pâque des Roses*, préface de Francis Jammes. Paris, « Mercure de France ».

(4) MAURICE PÉZARD : *Les Ténèbres illuminées*. Paris, Bureaux de l'Art décoratif.

(5) ALFRED MACHARD : *Frimousses*, avec une présentation en vers de Vincent Muselli.

(6) OTTO FRIEDRICHS : *Autour d'un problème*. Réfutation du livre de M. Joseph Turquen sur Louis XVII. Paris, H. Daragon.

Les Droits d'Auteur en Hollande.

On sait que les droits d'auteur ne sont pas protégés en Hollande par la législation en ce qui concerne l'exécution des œuvres dramatiques et musicales. C'est ce qui permet, par exemple, de représenter à Amsterdam *Parsifal* malgré l'opposition des héritiers de Richard Wagner, qui protestèrent vivement, et avec raison, contre cette atteinte à leurs droits légitimes. Mais leur réclamation fut écartée. Déjà Victorien Sardou, Meilhac et Halévy, Charles Lecocq, qui procédèrent judiciairement, avaient échoué dans leurs revendications.

Cette situation inique va prendre fin. A la demande de M. Pichon, ministre des affaires étrangères en France, le gouvernement hollandais va soumettre aux États généraux un projet d'adhésion à la Convention de Berne. Ce projet, qui ne peut manquer d'être adopté, assurera désormais aux auteurs dramatiques et aux compositeurs la protection dont ils jouissent dans les autres pays.

Cette mesure rendra inutile la démarche collective faite, sur l'initiative de M. Poisat, représentant de la Société des Auteurs, Compositeurs et Éditeurs de musique, en vue de proposer au gouvernement hollandais la conclusion du traité littéraire hollando-belge élaboré par la commission réunie récemment à La Haye sous la présidence de M. Beernaert pour l'étude des questions économiques intéressant les deux pays, — démarche à laquelle s'étaient associés environ trois cent cinquante artistes et écrivains belges.

Mais peut-être cette imposante manifestation n'est-elle pas étrangère à la décision que vient de prendre le gouvernement de la reine Wilhelmine. On ne peut, au surplus, que féliciter celui-ci d'avoir enfin compris que l'intérêt des artistes mérite d'être pris en considération.

O. M.

De Gauguin et de Van Gogh au Classicisme (1).

C'est de la boutique du père Tanguy, marchand de couleurs, rue Clauzel, et de l'auberge Gloanec à Pont-Aven qu'est sortie la grande bourrasque qui vers 1890 a renouvelé l'art français. A Pont-Aven, Gauguin réunissait quelques disciples, Chamaillard, Séguin, Filiger, Sérusier, le hollandais de Hahn; et c'était là cette « pesante école de matières rudimentaires, parmi les gros pichets de cidre » (2). Chez Tanguy, un ancien de la Commune, un doux rêveur anarchiste, s'étaient pour l'édification des plus jeunes, les productions révolutionnaires de Van Gogh, de Gauguin, d'Émile Bernard et de leurs émules, accrochées en désordre à côté des toiles du maître incontesté, de l'initiateur du nouveau mouvement, Paul Cézanne.

(1) Il est toujours instructif d'entendre un peintre discourir sur la peinture. Mais l'intérêt est doublé lorsque celui qui parle est un artiste dont le talent certain est appuyé sur d'ardentes convictions et sur une volonté consciente. Nous croyons qu'on lira avec fruit la magnifique étude que vient de publier dans *l'Occident* M. Maurice Denis. C'est à la fois, dans une forme très littéraire, un exposé de doctrine et un aperçu historique, rédigé avec une sûreté et une impartialité remarquables, de la passionnante évolution de l'art contemporain.

(2) J.-E. BLANCHE.

Bernard, Van Gogh, Anquetin, Lautrec étaient des révoltés de l'atelier Cormon; nous fûmes, nous, Bonnard, Ibels, Ranson, Denis, autour de Sérusier les révoltés de l'atelier Julian. Sympathiques à tout ce qui nous paraissait nouveau et subversif, nous allions à ceux-là qui faisaient table rase non seulement de l'enseignement académique mais encore et surtout du naturalisme, romantique ou photographique, alors universellement admis comme la seule théorie digne d'une époque de science et de démocratie. Nous nous retrouvions aux premiers *Indépendants*, où déjà se faisait sentir l'influence de Seurat et de Signac.

Aux audaces des impressionnistes et des divisionnistes, les nouveaux venus ajoutaient la gaucherie d'exécution et la simplification presque caricaturale de la forme : et c'était là le symbolisme! Nous sommes maintenant blasés sur ce genre de hardiesse, et le public y est fait; mais il les confondait alors avec celles des Incohérents et des cabarets de Montmartre. L'affiche et les petits journaux illustrés ont popularisé ces énormes fantaisies de dessin, ces exagérations du caractère, alors inédites et fort inconnues de l'antique Grévin, de Willette ou même de Chéret dont les inventions élégantes commençaient alors de fleurir sur les murs de Paris. Les synthèses des décorateurs japonais ne suffisaient pas à alimenter notre besoin de simplification. Idoles primitives ou extrême-orientales, calvaires bretons, images d'Epinal, figures de tapisseries et de vitraux, tout cela se mélangeait à des souvenirs de Daumier, au style gauchement poussinesque des Baigneuses de Cézanne, aux lourdes paysanneries de Pissarro. Qui a été témoin du mouvement de 1890 ne s'étonne plus : les efforts les plus saugrenus, les plus incompréhensibles de ceux qu'on appelle maintenant les « fauves » ne peuvent qu'éveiller dans notre mémoire le souvenir des extravagances de notre génération. Pour connaître l'émoi, le vertige de l'inattendu, il faut avoir vu le café Volpini à l'exposition de 1889. Là, dans un coin retiré de la grande Foire, loin des arts officiels et des chefs-d'œuvre accumulés aux Retrospectives, étaient pitoyablement accrochés les premiers Gauguin, les Bernard, les Anquetin, etc., réunis pour la première fois. C'était à coup sûr une des curiosités les plus hilarantes de l'Exposition; et c'en serait une aujourd'hui encore, malgré la différence de public, que les œuvres de Willumsen ou de Razetti exposées quelques années plus tard au pavillon de la Ville de Paris (Indépendants).

Les critiques nous reprochaient à cette époque de vouloir rebalbutier. En effet, nous retournions à l'enfance, nous faisons la bête, et c'était alors ce qu'il y avait de plus intelligent à faire. Notre art était un art de sauvages, de primitifs. Le mouvement de 1890 procédait à la fois d'un état d'extrême décadence et d'une fermentation de renouveau. C'était le moment où le nageur ayant plongé touche le fond solide, et remonte.

Sans doute, la bourrasque de 1890 avait été préparée. Ces artistes dont l'apparition fit scandale étaient des produits de leur temps et de leur milieu : il serait injuste de les isoler de leurs aînés les impressionnistes : en particulier il semble que l'influence de Camille Pissarro fut sur eux considérable. On ne saurait d'ailleurs leur reprocher d'avoir méconnu leurs prédécesseurs immédiats; et ils ont manifesté dès leurs débuts la plus grande estime pour ceux qui les avaient mis dans la voie : non seulement Camille Pissarro et Cézanne, et Degas, et Odilon Redon, mais encore Puvis de Chavannes dont la gloire officielle aurait pu cependant déplaire à leur jeune intransigeance.

C'était donc l'aboutissement nécessaire — action et réaction

tout ensemble — du grand mouvement impressionniste. On a tout dit sur ce sujet : l'absence de toute règle, la nullité de l'enseignement académique, le triomphe du naturalisme, l'influence des Japonais avaient déterminé l'éclosion joyeuse d'un art apparemment affranchi de toute contrainte. Des motifs nouveaux, le soleil et les éclairages artificiels et tout le pittoresque de la vie moderne avaient été admis dans le domaine de l'art. La littérature mêlait aux vulgarités du Réalisme finissant les raffinements du Symbolisme ; la « tranche de vie » était servie toute crue ; en même temps l'amour aristocratique du mot rare, de l'état d'âme inédit et de l'obscurité dans la poésie, exaspérait le lyrisme des jeunes écrivains. Ce que nous demandions à Cézanne, à Gauguin et à Van Gogh, ils le trouvaient chez Verlaine, chez Mallarmé, chez Laforgue : « De toute part, disait Albert Aurier dans l'article manifeste de la *Revue Encyclopédique*, on revendique le droit au rêve, le droit aux pâturages de l'azur, le droit à l'envolement vers les étoiles niées de l'absolue vérité... La copie myope des anecdotes sociales, l'imitation imbécile des verrues de la nature, la plate observation, le trompe l'œil, la gloire d'être aussi fidèlement, aussi banalement exact que le daguerréotype ne contente plus aucun peintre, aucun sculpteur digne de ce nom (1). » Les musiciens, moins nihilistes que les peintres, mais comme eux préoccupés de plus de liberté individuelle et de plus d'expression, subissaient à la fois l'influence du romantisme wagnérien, du réalisme russe et de la musique pure que leur révélaient César Franck, Bach et les Primitifs du XVI^e siècle.

Tout fermentait. Mais enfin il faut bien dire que dans les arts plastiques, l'idée d'art d'abord limitée à l'idée de copie ne s'appuyait sur rien d'autre que sur le préjugé naturaliste du tempérament, ou, mieux, de la sensation individuelle. Ils voient comme ça, disait la critique. Nous portions à son comble le mépris des conventions, sans autre parti pris que celui de nier : le droit de tout faire ne connaissait nulle restriction. C'est l'excès de cette anarchie qui amena comme réaction l'esprit de système et le goût des théories. Seurat fut le premier qui essaya de substituer à l'improvisation, plus ou moins fantaisiste, d'après la nature, une méthode de travail réfléchi. Il chercha à mettre de l'ordre, à créer la nouvelle doctrine que tout le monde attendait. Il eut le mérite de tenter la réglementation de l'impressionnisme. La hâte avec laquelle il tirait des conclusions techniques ou esthétiques de certaines théories de Chevreul ou de Charles Henry, ou de ses propres tentatives, a fait de son œuvre, trop tôt hélas ! interrompue, une expérience tronquée. Quelque admirable qu'ait été ce premier effort contre la liberté, c'est un fait que malgré l'intelligence, la persévérance et le talent du collaborateur de Seurat, Paul Signac, il n'a pas eu de répercussion profonde ; tandis que le synthétisme et tous les partis pris de Gauguin et de Van Gogh ont eu une influence considérable sur les jeunes peintres en France, en Allemagne et jusqu'aux extrémités de l'Europe.

(A suivre.)

MAURICE DENIS

(1) *Revue Encyclopédique*, 1892.

ARTISANS D'ART

Henri Husson.

Imaginez, au début du XX^e siècle, un homme qui aurait pu vivre au Quattrocento, travaillant dans sa maison, au milieu des siens, sans le secours de la machine, avec l'aide de ses seuls outils — les plus anciens sont les meilleurs, — et réalisant des objets d'art qui ne soient pas de monotones répétitions ou des copies mal déguisées, tel est Husson, dont M. Hébrard expose l'œuvre infiniment divers. Husson est le type de l'artiste artisan. Il fait un projet, un simple croquis, qu'il interprète, au cours de l'exécution, en l'élargissant ou en l'amenuisant, suivant les nécessités de la technique employée, et corrigeant ainsi ce que le dessin pourrait avoir d'un peu abstrait.

On trouve dans ses origines les éléments d'une personnalité aussi complète. Fils d'un serrurier, il a commencé par apprendre le métier de son père. Une belle clef exécutée en cachette, voilà le point de départ de ses efforts d'artiste. Il suit les cours de dessin, le soir, travaille à des meubles dans le goût de la Renaissance, renonce à sa signature pendant vingt-sept ans, jusqu'au jour où le fondeur Hébrard, discernant ce qu'il y a en lui de talent dévoyé, d'originalité véritable et de sûreté technique, l'encourage et le rend pour ainsi dire à lui-même.

Le genre d'existence qu'il mène explique sa conception ornementale. Il vit en pleine campagne, près de Mantès, dans une vieille maison du pays, au milieu des fleurs et des champs. Les papillons et les coléoptères qu'il collectionne, les plantes qu'il entretient lui-même dans son jardin lui suggèrent chaque jour des thèmes de décoration. Par l'exactitude et le scrupule qu'il apporte à imiter la nature dans ses manifestations et dans ses combinaisons, Husson est un pur *gothique*. C'est à Chartres, Reims ou à Amiens, aux portails des cathédrales, sur les chapiteaux fouillés dans la pierre, que vous observerez le même grouillement de la vie des champs, le même souci naïf à reproduire des détails humbles qui s'harmonisaient à merveille avec la représentation des saints et des apôtres, gens du peuple, comme chacun sait. Les Grecs aimaient à sculpter la feuille d'acanthé, parce que l'acanthé abonde dans les jardins grecs. De même les artistes français du moyen âge regardaient autour d'eux : une bête à bon Dieu sur une feuille, un colimaçon sur un chou, un lézard qui se faufile sur un mur, des feuilles de lierre, et voilà toute leur imagination. Ainsi Husson croque sur son carnet des chauves-souris clouées à un mur, des cigales, des libellules, du panet sauvage, des algues, des poissons, du houx, des sauterelles.

Il les dessine avec leurs moindres particularités, et, comme cet artisan du portail de Vézelay, il remarque par exemple que les linéaments du lierre se tordent au gré des spirales d'enroulement. Mais ces notes, il ne les emploie pas à tort et à travers. Toujours il leur donne une destination logique, appropriée à l'usage de l'objet qu'il s'agit d'orne.

Le même équilibre existe entre le choix du décor, la matière utilisée et les techniques propres à cette matière. Ici Husson se montre un artisan merveilleux autant qu'un artiste et réunit les deux termes de cette hiérarchie. L'art du métal l'attire tout particulièrement : Husson aime à le forger, à le repousser, à le ciseler, à l'incruster.

Tantôt il emploie ces pratiques si diverses séparément, tantôt

il les combine en une exécution souple et variée où se rencontrent les délicatesses d'un orfèvre et les accents robustes d'un ferronnier. A ces combinaisons de pratique, il ajoute des combinaisons de matière et les raffinements de la patine. Il introduit ainsi, dans des objets d'un usage familial et vulgaire, un peu de cette noblesse que les artistes s'ingéniaient à mettre, par toutes sortes de moyens comme la niellure, la damasquinure, la ciselure et la fonte des métaux, dans les armes dont on ne se soucie guère aujourd'hui.

D'une manière générale, il se sert de cuivre rouge qu'il repousse, parfois dans une épaisseur formidable, pour former les grandes lignes du décor. Là-dessus, il verse des coulées d'argent. Si, à l'arrêt de la coulée, une goutte de métal s'est solidifiée, vite il la cisèle, improvisant dans cette même matière un détail charmant qui fait songer aux sourires de l'art japonais.

Pour parachever son œuvre, il la patine, et il parvient à unir à la nervosité de l'exécution le charme un peu voilé d'un objet terni par le temps. Et il suit ainsi son œuvre avec patience, de l'ébauche à l'achèvement, pareil aux anciens artisans dont il est le digne successeur.

LÉANDRE VAILLAT

PUBLICATIONS D'ART

Cités et Villes belges, par A. TH. ROUVEZ (1).

L'étude que M. Rouvez consacre aux « cités et villes belges » n'est pas une sèche série d'historiques; elle n'a pas l'ambition de tracer la biographie de nos vieilles cités. Ce sont des pages ferventes, écrites par un artiste dont l'âme et les yeux ont été impressionnés par le charme si captivant des villes belges. C'est le chant d'un poète auquel n'échappe aucune des beautés offertes par son pays. L'auteur a tenu cependant à suivre une certaine méthode dans sa louange des vieilles villes et des cités caduques; c'est ainsi qu'après avoir exalté *Notre Pays*, il se tourne successivement vers les *Villes des Flandres*, puis vers les *Cités flamandes*, vers la *Wallonie*, les *petites Villes wallonnes*. D'heureux chapitres sur la poésie et la mission des villes belges, et quelques fins et rapides croquis anversois — M. Rouvez se souvient à propos de sa « Métropole » — terminent ce livre écrit d'une plume alerte et piquante, et orné de quarante-cinq planches reproduites d'après des estampes des XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles. L'idée de ces illustrations est originale, à coup sûr. Une vive et savoureuse préface d'Edmond Picard présente au lecteur cet acte de bel attachement aux traditions de la Belgique, « cette Europe en miniature » comme l'appelle l'auteur de la *Forge Roussel*.

F. H.

Chronique judiciaire des Arts.

Le droit de reproduire les œuvres d'architecture.

Interrogé sur les principes qui règlent le droit de reproduire les œuvres architecturales telles que des façades d'édifices, etc., l'architecte Maukels a donné à l'un de ses confrères la petite consultation suivante, que publie le *Bulletin mensuel de la Société centrale d'Architecture de Belgique* et qu'il est utile de faire connaître parce qu'elle résume clairement la question :

(1) Bruxelles, librairie d'art et d'histoire, G. Van Oest et Cie, 1 vol. pet. 8°.

« La loi du 22 mars 1886 sur le Droit d'Auteur stipule que » l'auteur d'une œuvre d'art a seul le droit de la reproduire ou » d'en autoriser la reproduction, de quelque manière et sous » quelque forme que ce soit. »

Il en résulte que celui qui voudra reproduire la façade d'une maison devra obtenir, au préalable, l'autorisation de l'architecte, auteur de l'œuvre.

Que cette reproduction se fasse par la construction d'une façade nouvelle ou simplement par l'un des nombreux procédés que les arts graphiques mettent à notre disposition, l'autorisation sera nécessaire. Par conséquent, celui qui voudra photographier une œuvre d'art, une façade de maison pour illustrer un article descriptif, aura soin de demander au préalable l'autorisation de l'architecte.

La loi fait une seule exception à cette prérogative acquise à l'auteur de l'œuvre; c'est pour le cas où celui qui voudrait copier, par le dessin ou la photographie, une œuvre d'art, le ferait à titre de documentation personnelle, dans un but d'étude. Dans ce cas, il ne devrait pas recourir à l'autorisation de l'auteur.

On comprend aisément que l'un des résultats de la production d'une œuvre d'art nouvelle doive être l'enrichissement du domaine de l'art, fonds commun où viendront s'inspirer les artistes pour produire des formes nouvelles. Mais dès que la copie est motivée par un intérêt quel qu'il soit, autre que celui d'étude, on comprend aussi qu'il appartienne à l'auteur seul le droit d'autoriser la copie sous les conditions qu'il posera et éventuellement sous la condition d'en tirer un profit.

Les débats auxquels donna lieu à la Chambre l'adoption de la loi sur le Droit d'Auteur établirent que le propriétaire d'une maison n'acquiescerait d'autre droit que celui qu'il acquiert sur tout objet mobilier, c'est-à-dire qu'il peut le vendre, le modifier, le détruire. Cette faculté de modification donna lieu à des discussions fort intéressantes et qui motivèrent une déclaration du ministre sur laquelle la loi fut adoptée.

Il fut entendu que l'œuvre de l'architecte, c'était son plan, et que la construction ne devait être considérée que comme une reproduction autorisée dans le seul intérêt du propriétaire. »

PETITE CHRONIQUE

Concerts. — L'orchestre des « Concerts Rouge », de Paris, qui fait une tournée d'été avec le concours de M^{me} Félicia Litvinne et de la célèbre Trouhanowa, donnera une séance à Bruxelles, salle Patria, le vendredi 13 août prochain.

Il y a à Mons une vaillante association de musiciens qui donne depuis deux ans, pendant le printemps et l'été, des concerts dont le programme dénote un souci d'art qu'on ne trouve point toujours dans les entreprises qui ont pour but de déverser sur les foules estivales d'agréables flous-flous.

Les concerts de ce *Cercle symphonique* ont lieu d'ordinaire en plein air. Celui de jeudi dernier fut annoncé au théâtre. (C'est pourquoi, dès 8 h. 1/2, il fit un temps superbe.) On entendit à ce concert M. Georges Pitsch, le jeune violoncelliste de grand avenir dont nous avons eu si souvent l'occasion de parler ici même. Il interpréta avec cette délicatesse, cette intelligence si souvent appréciées déjà, le *concerto* de Lalo et l'*adagio du concerto* de Haydn.

Les auteurs belges à l'étranger. — Le *Petit Bleu* annonce qu'une traduction anglaise d'*Escal Vigor*, le puissant roman de Georges Eekhoud, vient de paraître en Angleterre, éditée par la *Gutenberg*

Press et écrite par un « master of arts » d'Oxford; il existait déjà de ce roman une traduction allemande. *L'Oiseau bleu*, de Maeterlinck, vient de paraître, en anglais, à Londres, traduit par Alexander Teixeira de Mattos. *Le Cloître* d'Émile Verhaeren, traduit en anglais par Osman Edwards, doit être représenté incessamment à Manchester, et le même beau drame, transposé en allemand par Opplen Broni Kourski, doit affronter prochainement les feux de la rampe à Cologne, tandis que le *Philippe II*, du même Verhaeren, traduit en russe, par Valère Brussov, est au programme de la saison d'hiver 1909-1910 du théâtre de Saint-Petersbourg.

Il paraît que Flaubert devait écrire un roman ayant pour titre *la Spirale*. M. W. Fischer vient d'en trouver le plan parmi les papiers de Flaubert que possède M^{me} Franklin Grout.

Ce roman métaphysique dont l'écrivain parle en termes assez vagues, dans une lettre à Louise Collet, mettait en scène un peintre ayant vécu longtemps en Orient. Il en a rapporté l'habitude du haschisch et la seule odeur de ce narcotique suffit à provoquer en lui des hallucinations étranges. Bientôt même, cette odeur n'est plus indispensable et, de par sa volonté, le peintre arrive à provoquer en lui toutes les sensations qu'il désire.

« Dès lors, dit M. Fischer, ses rêves deviennent réguliers. Mais, au plus beau moment, un réveil brusque le précipite encore dans la réalité. Peu à peu, cependant, ces états se prolongent et étendent comme un réseau sur sa vie active. Les heures de perception nette s'évanouissent et se fondent en un somnambulisme permanent. Un long et perpétuel rêve enveloppe finalement toute son existence. »

On a peine à imaginer quel roman Flaubert eût écrit sur cette donnée étrange. Sans doute, reconnut-il lui-même la difficulté de l'entreprise, puisqu'il l'abandonna avant même de l'avoir élaborée complètement.

Il confia de plus à Louise Collet qu'il craignait un tel sujet pour sa santé.

Dans les souvenirs de M^{me} Judith Gautier sur Wagner que publie la *Revue de Paris*, épinglons cette anecdote sur Goethe, vraiment amusante : « Il était, dit Wagner, souvent assiégé par des curieux dans sa maison de Weimar. Un jour, impatienté de l'insistance d'un Anglais inconnu à forcer sa porte, il ordonna soudain à son domestique de l'introduire. L'Anglais entra. Goethe se planta debout au milieu de la chambre, les bras croisés, les yeux au plafond, immobile comme une statue. Un instant surpris l'inconnu se rendit bientôt compte des choses et, sans se déconcerter le moins du monde, mit son lorgnon sur son œil, fit lentement le tour de Goethe, en le regardant de la tête aux pieds, et sortit sans saluer... Il est difficile de dire, conclut le Maître, lequel des deux avait montré le plus d'esprit. »

Le traducteur de Kipling :

C'est grâce au pauvre Oscar Wilde que nous avons, en France, dit le *Gil Blas*, une traduction de Rudyard Kipling. C'est lui qui, voici quelques années, au cours d'un dîner chez le bon romancier Edouard Ducoté, parla de son glorieux compatriote avec tant de ferveur et d'enthousiasme que l'un des convives, Louis Fabulet, s'exalta à son tour, et dès le lendemain faisait venir de Londres les *Livres de la Jungle*. Un an après, Rudyard Kipling acquérait chez nous la grande célébrité.

Autant qu'à lui-même, cette célébrité, Kipling la doit à son traducteur. Nul autre n'eût pu nous faire aimer cette œuvre barbare et subtile, rugueuse et raffinée, plutôt antipathique à nos cerveaux de Latins. Mais Louis Fabulet n'est pas seulement un lettré, un artiste et un écrivain de race, c'est aussi un Normand de bonne et vieille souche. Et c'était là, n'en doutons pas, une excellente condition pour pénétrer plus avant, et mieux que personne, au cœur même du poète saxon, et pour nous donner une œuvre admirable — qui est bien celle de Kipling, mais qui est la sienne aussi, à Louis Fabulet, une œuvre brumeuse et sombre puisqu'elle fut conçue là-bas, mais éclairée du clair génie français, puisqu'elle fut pensée de nouveau et recréée au doux pays de France par un compatriote de Flaubert et de Maupassant.

M. Ernest von Mendelssohn-Bartholdy, fils de M. Paul Mendelssohn-Bartholdy, qui était lui-même le frère du célèbre compositeur, a offert à l'empereur d'Allemagne, pour qu'il en disposât en faveur d'une institution publique, des autographes de J.-S. Bach et de Joseph Haydn, de Mozart et de Beethoven. L'empereur a décidé que ces documents, de premier ordre pour l'histoire de la musique, seront conservés à la Bibliothèque royale de Berlin. Les pièces les plus importantes de la collection sont : une cantate et un cahier de chorals de Bach; quatre symphonies et une messe de Haydn; la partition complète de *l'Enlèvement au sérail* de Mozart et un livre d'esquisses de la jeunesse de ce maître.

Les autographes de Beethoven sont d'une valeur inestimable; il y a : trois symphonies, la quatrième (en *si* bémol), la cinquième (en *ut* mineur), la septième en (*la*), toutes trois complètes et écrites de la main de Beethoven; le septuor, op. 20; le quintette en *ut* majeur, op. 29; le trio en *si* bémol majeur pour deux hautbois et cor anglais, op. 97; sept quatuors : en *fa*, op. 59-1, en *mi* bémol, op. 74, en *mi* bémol, op. 127, en *si* bémol, op. 130, en *ut* dièse mineur, op. 131, en *la* mineur, op. 132; parmi ces quatuors, trois sont complets; l'ouverture en *mi* majeur de *Fidélité*, le premier et le deuxième finals de cet opéra; enfin un livre d'esquisses excessivement intéressant. M. Ernest von Mendelssohn a offert en outre le manuscrit original du concerto pour violon de son oncle Félix Mendelssohn-Bartholdy.

Simple coïncidence :

Dans un journal suisse, sous une réclame pour la Mer de glace, l'hôtel du Monteverve et les ascensions à faire de Chamonix, cette annonce rafraîchissante :

Transports funèbres à destination de tous pays. — Grand assortiment de cercueils des plus simples aux plus soignés.
TH. HESSENMULLER, rue Chaucrau, Lausanne.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.
ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle.
Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des
Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Parois-
siens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement :
6 francs. (Étranger, 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts,
philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction
et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement :
5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois.
Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration :
2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs.
Le numéro : 1 franc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

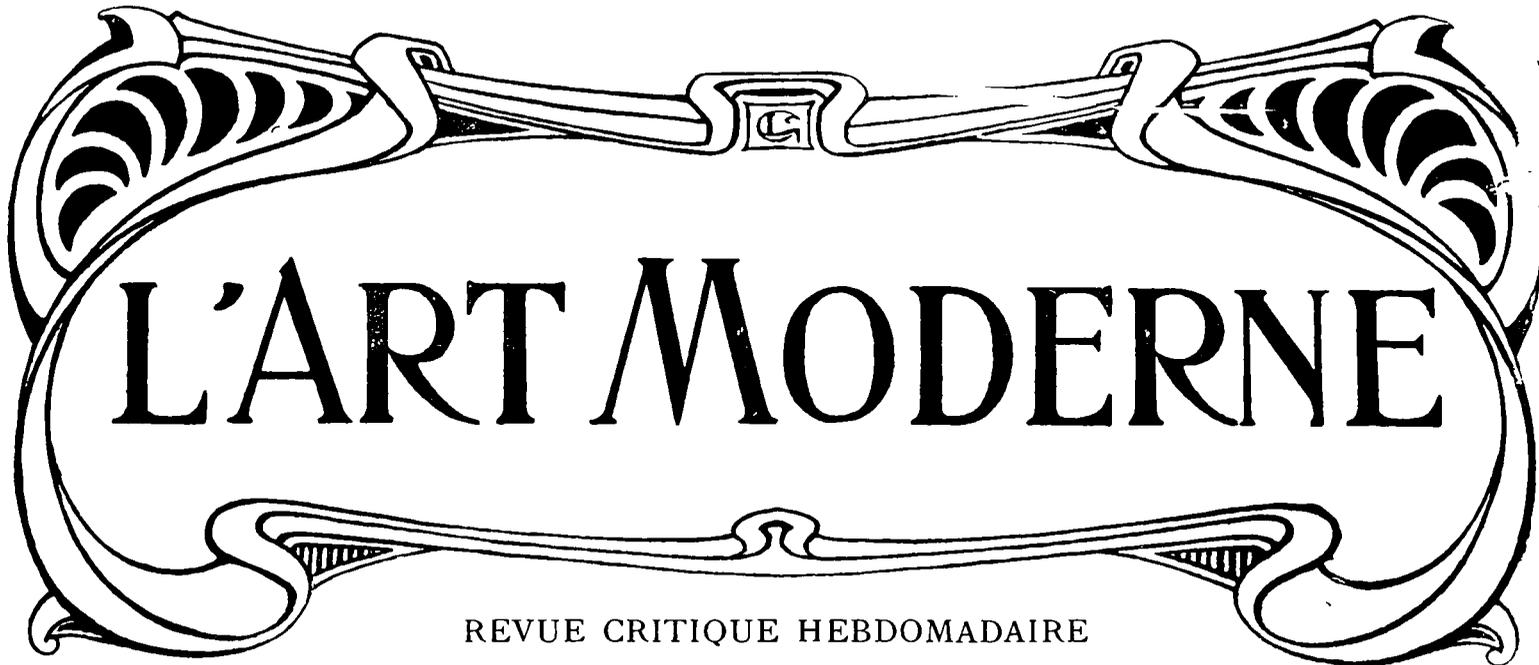
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Lettre à un Ami sur l'Exposition C. Meunier à Louvain (XAVIER MELLERY). — La Protection des Œuvres d'Art (O. M.). — Sur la Liberté du Nu (FRANCIS DE MIOMANDRE). — De Gauguin et de Van Gogh au Classicisme (suite) (MAURICE DENIS.) — Le Monument de l'Espérance à Buenos-Ayres. — Les Maîtres de l'Art : *Charles Le Brun*, par Pierre Marcel. — Chronique judiciaire des Arts : *Edmond Malherbe contre G. Astruc et Cie.* — Petite Chronique.

LETTRE A UN AMI

sur l'Exposition C. Meunier à Louvain.

..... Un peu plus tard, après avoir vu l'exposition des projets du monument Lambermont, je me rendis à Louvain pour visiter l'exposition de l'œuvre de Constantin Meunier : sculptures, peintures, dessins. On a eu l'heureuse idée de dresser dans le jardin du local où a lieu cette exposition son *Monument du Travail* en y fixant les sculptures et hauts-reliefs originaux; cette épreuve n'avait pas encore été tentée.

Je dois avouer que je n'aimais pas leur arrangement en hémicycle, tel que nous l'avons vu à l'Exposition triennale de Bruxelles. C'était peut-être une question d'éclairage qui en était la cause, mais la nature blanche du plâtre des hauts-reliefs avec le vélum blanc qui recouvrait la salle y faisait régner une lumière diffuse et pâle faite de reflets, où toutes les formes de ces reliefs aux accents puissants semblaient veules; de plus, les figures en bronze devenaient, par le contraste, des taches sombres qui parlaient avant leur forme.

Tout le monde est d'avis qu'au Musée de la rue de la Régence ils ne font pas mieux : ces hauts-reliefs en pierre blanche et neuve, que l'on voit de trop près, n'ont plus rien de leur mâle beauté; ce sont des œuvres éminemment décoratives qui ne peuvent voisiner avec des statues de salon ou de musée, quel que soit le mérite de celles-ci.

Je n'aimais pas encore, je dois l'avouer, le projet du monument inspiré par Horta dont nous avons vu l'esquisse au Cercle artistique lors de l'exposition Meunier. D'ailleurs, comment eussions-nous pu porter un jugement définitif sur une esquisse où les hauts-reliefs étaient tellement réduits qu'ils ne donnaient aucune idée des originaux et dont le cadre architectural, quoique bien parti, restait informe, fait de scories et de reliefs trop indéterminés : le tout était sans intérêt.

Mais quel miracle s'est opéré dans ce projet, celui-là même que l'on a édifié à Louvain? L'architecte aura été éclairé par l'échelle du monument et par les originaux mis en place, car l'esquisse est à côté et l'on voit fort bien qu'il a modifié les parties informes pour les dégrossir, leur donner certains plans les plus indispensables et les plus simples, et par suite une forme rigide qui cadre admirablement avec la sculpture de Meunier. Cette architecture fait penser aux monolythes égyptiens, formes classiques primitives qui font si bien dans le paysage où ils peuvent rivaliser d'aspect avec les hautes frondaisons, — ce qui nous confirme leur valeur d'art, leurs formes d'ailleurs géométriques les rendant déjà synthétiques. Une architecture qui a son mérite dans la pureté, la beauté de la ligne et des moulures ne

peut convenir à l'art de Meunier, ainsi que nous l'avons vu au Cinquantenaire.

Je ne sais pourquoi j'admire tant cette architecture simple et primitive. N'a-t-elle pas été d'ailleurs à toutes les époques l'élément fondamental de la forme, même aux plus belles époques? Dépouillez les plus riches monuments de tous leurs détails, usez-les par le temps, il restera encore en dessous une charpente imposante qui les rapprochera de ces formes en apparence simples, mais où se retrouvent l'âme, la synthèse en ébauche de leur conception.

Ces formes simples existent dans leur principe et paraissent à notre époque aussi belles qu'autrefois; elles sont trouvées et à notre disposition, mais ce qui restera toujours difficile, c'est d'y associer des sculptures capables de la soutenir et d'en doubler l'intérêt, en un mot d'en faire un monument.

Meunier est venu, et peut-être par une sympathie de la Création que nous ignorons a été réalisé ainsi pour l'Art une des expressions les plus utiles, les plus éloquents dans la marche du Génie moderne vers le but qu'il est destiné à atteindre.

En sortant du local où se trouvent exposées les œuvres de Meunier et où j'avais déjà réadmiré tant de choses, je tournai à gauche pour entrer dans le jardin et je me trouvai tout à coup devant ce gigantesque monument. J'y ai éprouvé une impression d'art grandiose égalant les plus belles que j'avais ressenties dans ma vie. — Ah! mon cher Meunier, tu m'apparus là dans toute la force de ton génie!

La sculpture de Meunier est faite de synthèse, et de synthèse moderne non dégrossie encore; elle en est d'autant plus belle dans sa création, car la synthèse est généralement le résultat final de l'analyse approfondie par toute une génération, l'affirmation de l'apogée de toute une époque, son architecture, enfin, qui restera toujours la mère des arts.

Meunier commence par la synthèse, il conçoit largement sa vision, par grands plans, il ne s'arrête pas aux détails, les dépasse tant sa main pressée a peur de voir s'altérer son émotion première ressentie sur nature et que l'analyse trop souvent refroidit et émiette.

Il enveloppe son modèle d'un regard et le grave dans son cœur, d'où il ne s'en ira plus; si c'est son œil et son esprit qui le guident, c'est son cœur qui approuve. En même temps qu'un sentiment profond, il y a une force architecturale très grande dans la statuaire de Meunier; par sa synthèse il s'apparente à l'art grec: entre le soulier, la coiffure, le tablier de ses ouvriers il y a autant de pondération et d'harmonie qu'entre toutes les parties du corps humain, dont l'expression fut le génie de l'art grec.

Lorsqu'il crée des groupes comme lorsqu'il modèle des figures, le puissant tempérament de Meunier les

ordonne avec toute la force et les moyens dont dispose la synthèse: les grandes lignes, les grands plans contrastent entre eux tout en se pondérant et la vie se répand à flots avec de grandes masses d'ombre et de lumière dans le calme de l'homogénéité; l'action ainsi est exprimée dans sa plus complète intensité et rendue sculpturalement. L'artiste surprend la nature sur le vif et sa technique synthétique l'aide à la saisir et à la traduire.

A voir ces quatre hauts-reliefs: *l'Industrie du fer, la Moisson, les Mines, le Commerce* enchâssés dans ce vaste monument, on peut se rendre compte de la grandeur de cet art. Quand on s'en éloigne, ils maintiennent leurs proportions ou plutôt ils imposent l'échelle du monument; de loin, quand celui-ci se détache sur le ciel et le paysage, il a l'air de faire corps avec eux et une impression de paix et de grandeur s'en dégage.

En plein air, ainsi soumis aux attaques brusques du soleil, où tant de sculptures succombent, les figures et les hauts-reliefs du *Monument du travail* ne deviennent que plus éloquents encore: les grandes ombres portées et les grandes lumières n'accusent qu'avec plus de vivacité la belle ordonnance des plans et des grandes lignes, et le sujet de loin se lit avec la plus grande clarté.

Oui, Meunier est un grand décorateur. De l'autre côté, à l'ombre du monument, les reliefs restent aussi éloquents. Ils mettent dans un doux clair-obscur la puissance de leurs plans entre les saillies et les profondeurs, et le sujet se présente avec autant de clarté dans la beauté de leur expression.

Qu'on s'éloigne davantage, le monument se dessine en silhouette et le Semeur tout en haut dressé sur quelques assises frappe tout d'abord le regard. En valeur sur le ciel où il semble agrandir encore ses formes accentuées par le soleil, il paraît se presser tout en gardant l'immobilité de son socle. Immobiliser le mouvement, c'est en résoudre la synthèse. Cette figure est éloquente, son geste viril semble rythmer ses pas; elle est dominatrice et répand sur le vaste horizon la gloire du travail dont plus bas les hauts-reliefs célèbrent la noble activité.

On devrait ériger ce monument non sur une place, à proximité d'un édifice gothique, ni même sur une promenade à l'attention oisive du flâneur, mais sur un plateau industriel où l'on irait expressément pour le voir et où, se détachant sur le ciel et le paysage, il personnifierait la richesse industrielle du pays résultant du travail. Et la jeune génération d'artistes irait là, en pèlerinage, étudier ce que l'art de ce monument aurait à lui apprendre.

J'ai entendu à diverses reprises reprocher à Meunier de représenter l'ouvrier laid, de ne le faire jamais beau. Certes, Meunier n'a jamais recherché parmi les ouvriers le bel homme pour lui servir de type, il a voulu au con-

traire comprendre l'ouvrier tel qu'il est en général, formé par le travail rude de l'industrie; il l'a vu comme une machine vivante et intelligente, se mouvant pour diriger en maître toutes les forces qui font corps avec son industrie et en complètent la beauté. Quelquefois, courbé par le travail, transformé mais jamais difforme, il exhibe ses muscles solides avec la mâle fierté de leur emploi. D'autres fois beau comme l'homme des champs, aisé et souple dans son action, l'ouvrier de Meunier est toujours intimement lié à l'ambiance. De là cette autre beauté synthétique et si moderne: l'homme dans son milieu, qui rend l'art du maître si lisible et si attachant.

Les ouvriers de Meunier dans ces hauts-reliefs concourent tous dans une si juste mesure à l'action qu'ils représentent! Admirables de vie commune, ils occupent toujours la place qui leur est due. On voit se réaliser l'action, et l'émotion du spectateur se porte vers l'industrie, le commerce, l'agriculture qui constituent les richesses de l'économie sociale, vers ces domaines où le génie de l'homme pénètre de plus en plus et dont il accroît incessamment les résultats.

Le *Monument du Travail* a une pensée de synthèse comme l'art qui l'a édifié. Il ne pourrait assez appeler toute notre admiration et nous faire espérer qu'il sera bientôt érigé définitivement pour la gloire du pays et celle de Meunier.

La démocratie de notre époque s'est emparée avec raison de l'Ouvrier de Meunier; aucune figure, en effet, ne pourrait mieux caractériser la part prise par le peuple dans la conception que ce grand artiste se fait du travail, qu'il fait jaillir en même temps du cerveau de l'homme que des mains de l'ouvrier.

C'est par sa qualité d'art synthétique que Meunier a élevé l'ouvrier et a su l'ennoblir. Art utilisé également dans sa *Pieta* et son *Enfant prodigue*. Là, son cœur se découvre tout entier par l'onction, la communion, l'ensemble des rapports qui nouent si étroitement les sentiments de piété et d'amour paternel exprimés par ces groupes et qui nous impressionnent si fortement. Un jour que je lui demandais des nouvelles de sa *Pieta*, il me répondit: « Oui, ça ne marche pas mal, je le sens plutôt que je ne le vois; car l'art est là », ajoutait-il en mettant la main sur son cœur.

Pour comprendre l'art de Meunier il faut le voir dans son ensemble. Il est trop personnel pour permettre d'en apprécier la haute portée dans une œuvre isolée. La place de Meunier est tout entière dans l'Évolution de notre art moderne; il va plus loin que ce qui est connu et ne cherche pas à réaliser un chef-d'œuvre avec ce que nous connaissons. Son œuvre intégral est un des plus beaux chefs-d'œuvre de notre temps.

Meunier n'est pas l'artiste recherchant la pureté des détails dans l'analyse; son art ne s'en inquiète pas. Il

n'est non plus un maître du buste, quoique ceux qu'il a exécutés paraissent toujours être les fragments d'une grande chose. Meunier est avant tout un grand décorateur. L'envergure de son art le rapproche de l'architecture, qui est la plus haute expression de la synthèse dans tous les arts plastiques.

La réputation de Meunier s'est faite très tard, tant chez nous qu'à l'étranger. Il avait tout sacrifié à son art, il a souffert pour atteindre son idéal; il sentait qu'il était au monde pour le servir, que c'était sa vie, sa seule raison d'être; il ne se sentait heureux qu'au travail et en le quittant il devenait inquiet. Dans ses plus noires misères, un de ses parents, qui allait le voir, me rapportait: « Oh! pour Meunier, quand le travail va, tout va ». Mais il fut frappé par le malheur: il perdit successivement ses deux fils. Son courage y aurait succombé s'il n'avait eu son travail pour suprême refuge, et sa résignation accrut encore la sensibilité de son cœur.

Dieu, qui l'avait suivi et qui soumet parfois aux plus dures épreuves ceux qu'il destine à ses meilleurs desseins, lui donna la satisfaction de voir son œuvre reconnue et appréciée par ses contemporains. Meunier est mort heureux car aucune souffrance au monde ne doit, je crois, dépasser celle de l'artiste qui le quitte sans avoir été compris.

XAVIER MELLERY

La Protection des Œuvres d'Art.

On sait qu'en Italie une loi interdit l'exportation des œuvres d'art à l'étranger. La France vient, à son tour, de prendre des mesures pour que son patrimoine artistique échappe autant que possible aux convoitises des marchands et collectionneurs américains, anglais et allemands, de même qu'aux déprédations que lui font subir, sous prétexte de restauration, de trop ingénieux spécialistes. Sur la proposition de MM. Aynard, Denys, Cochin, Delcassé, Jaurès, Roche et Sembat, la Chambre des députés a voté une loi qui, pour ne s'appliquer qu'aux objets mobiliers, n'en constitue pas moins une étape importante dans le mouvement protectionniste en faveur des œuvres d'art.

Cette loi étend aux objets appartenant à des particuliers la garantie du « classement » réservée jusqu'ici aux propriétés de l'État, des départements, des communes, etc., ayant fait l'objet d'un décret en raison de leur caractère artistique ou historique. Désormais tous les objets mobiliers offrant ce caractère pourront, si leurs possesseurs y consentent, être protégés de la même manière et leur conservation en sera officiellement imposée, même lorsqu'ils passeront en d'autres mains. On ne peut qu'approuver ces dispositions législatives, qu'il serait utile d'adopter également en Belgique, si riche en souvenirs historiques, en œuvres artistiques de tout genre.

Voici le texte de cette loi, dont l'importance n'échappera pas à nos lecteurs:

Article premier. — Les objets mobiliers autres que ceux qui appartiennent aux départements, aux communes ou à des établis-

sements publics et dont la conservation présente, au point de vue de l'art ou de l'histoire, un intérêt national, peuvent être classés avec le consentement du propriétaire.

Art. 2. — Les objets mobiliers classés ne pourront être restaurés, réparés ou modifiés qu'avec l'autorisation du ministre des Beaux-Arts et sous la surveillance de son administration.

Art. 3. — L'exportation hors de France de tout monument ou de tout objet classé est interdite.

Art. 4. — Les effets du classement suivent, en quelques mains qu'ils passent, tout objet mobilier ou tout immeuble par destination redevenu meuble.

Art. 5. — Toute infraction aux dispositions qui précèdent sera punie d'une amende de 100 à 10,000 francs, sans préjudice de l'action en dommages-intérêts qui pourra être intentée au nom de l'État. Un règlement d'administration publique déterminera les mesures propres à assurer l'application de la présente loi.

O. M.

Sur la Liberté du Nu.

Le nu ! C'est un lieu bien commun que de le défendre, je dirais même de tout repos. Chaque fois qu'un écrivain de dernier ordre et qui en toute autre question se montrerait d'une timidité idéologique absolue veut nous prouver (et peut-être se prouver à lui-même) qu'il est un libre esprit, il y va de sa petite croisade en faveur du nu. Et il développe brillamment quelques pensées de cette valeur : oppression de la pensée par l'Église, corruption des peuples à moralité affichée, perversité que suppose la pudeur, fausseté de l'idée de péché, droit au nu intégral, etc., etc.

Toutes ces belles choses ont une part de vérité dont on abuse pour traiter de cagots et d'imbéciles ceux qui voudraient y apporter quelques atténuations. Essayons pourtant, comme dit M. Rémy de Gourmont, un maître de la pensée calme, quelques dissociations d'idées.

Et d'abord, qu'aimons-nous dans le nu ? Toutes réflexions faites, il me semble, deux choses essentielles : la liberté, qu'il représente, et la plus haute émotion d'art, qu'il symbolise.

L'être nu est libre. Ses mouvements sont *désentravés*, pleins d'aise, naturels. Les vêtements tombés, il reprend contact avec l'instinct primitif. Il est léger, allègre, heureux. Pensez à la sensation unique éprouvée chaque matin, autour du tub, quelques misérables minutes. Comme cela est différent de toutes les autres sensations de la journée ! Comme l'existence de votre propriétaire, de votre percepteur des contributions directes, de votre concierge, de vos créanciers, de vos patrons, des milliers d'êtres sociaux qui vous ont attaché un fil à la patte, comme l'existence de tous ces gens là vous semble lointaine, inutile, invraisemblable ! Vous êtes nu, et même si votre anatomie n'est pas celle de l'Apollon Saurochtone ou de la Vénus de Milo, vous possédez (à moins de difformité) cette beauté particulière et certaine de tout organisme en mouvement et sans contrainte. Vous allez jusqu'au bout de votre respiration, vous vous sentez édenique et rajeuni et l'idée que vous avez un état-civil vous fait sourire.

L'être nu est, pour l'artiste, le symbole résumatif, l'abréviation la plus commode, la plus concentrée de toute beauté. C'est pourquoi il n'est pas d'artiste digne de ce nom qui n'ait été, à quelque moment de son évolution, passionné par le nu. Les

sensuels s'y arrêtent, les chastes le dépassent, les idéologues s'en servent : tous s'y intéressent, tous en tirent parti.

Indépendamment donc de sa beauté et de sa grâce propres, le corps de l'homme et celui de la femme bénéficient dans l'esprit de l'humanité moderne de toute la pensée et de tout le rêve dont les ont chargés les artistes depuis le commencement du monde. Malgré nous, aujourd'hui, lorsqu'on prononce ce mot magique : *le nu*, tous nos souvenirs de musées se lèvent, nos velléités de paganisme, notre vieux désir de libre et douce vie de paradis terrestre, jamais détruit en notre cœur, tout cela, comme autant d'images fallacieuses et charmantes, nous circonviennent, et c'est ce qui explique pourquoi nous sommes à la merci du premier cuisinier qui parle de la liberté du nu.

Pourtant il faut s'entendre. Que veut dire cette expression : la liberté du nu ?

Pratiquement, étant donné l'état de notre civilisation, rien du tout. Nous vivons sous un climat féroce, qui ne badine pas avec nous. Il faut se couvrir sous peine de mort. D'ailleurs, soyez certains que (la loi du moindre effort est universelle) si l'état de l'atmosphère le permettait, nous ne porterions pas de vêtements. Le fait est que nous en portons, et en face de ce fait tous ceux qu'on a allégués pour expliquer l'existence de la pudeur s'évanouissent comme fumée. La religion est une espèce de morale et la morale n'est que le code justificatif des habitudes. La honte d'être surpris nu vient uniquement de l'habitude que nous avons d'être habillés. Je défie qu'on sorte de là.

Or, nous ne pouvons pas quitter nos vêtements ; donc il faut nous résigner à ne pas revendiquer la liberté du nu, qui ne rime à rien. Et demandez à la mode si la liberté du vêtement, qui semble plus modeste, est facile à conquérir.

Le nu n'est libre qu'en lieu clos et bien chauffé. Mais l'obligation pour être nu de s'enfermer et d'allumer un excellent feu réduit considérablement l'importance de cette liberté.

Il en est d'elle comme de ces fameuses libertés civiques que la Révolution, paraît-il, nous a si gentiment offertes : elles semblent magnifiques et nécessaires, mais il est absolument impossible de s'en servir, et leur proclamation ne change rien à notre vie pratique.

Si cependant il ne s'agit plus de notre personne, mais de l'art, alors la liberté du nu signifie quelque chose en effet : elle signifie qu'un artiste a le droit de se servir du nu comme de tout autre moyen d'expression plastique. Seulement, voilà : Qui aura le droit de prendre la qualité d'artiste ? Toute la question est là.

Artiste, le quelconque directeur de café-concert qui spéculait froidement sur des obscénités pour attirer le public et qui est trop heureux d'un procès, car alors il peut parler des condamnations de Flaubert, de Barbey, de Baudelaire, ses égaux dans le malheur et l'audace ? Artiste, le dessinateur attiré du *Petit Pornographe pour tous* et autres publications de ce genre ? Artiste, la dame, malheureusement pas toujours jolie, qui s'exhibe ici ou là, avec plus ou moins de voiles mais sans que sa présence et ses attitudes soient justifiées par le plus petit talent de diction ou d'expressivité plastique ?

Certes, tous ces gens-là ne sont pas des artistes, et l'on devrait pouvoir les empêcher de se produire. C'est même pour cela que la Censure a été instituée, mais elle remplit son rôle avec une si constante ineptie que le régime de la liberté vaut mieux tout de même. Le goût des honnêtes gens doit suffire à organiser une répression tacite et étouffer les tentatives pornographiques sous l'indifférence.

Ces réflexions me sont suggérées par le livre de M. Normandy : *Le Nu à l'Église, au Théâtre et dans la Rue* (1), dont l'auteur est certainement sincère mais voit ses conclusions faussées par une erreur de raisonnement au commencement de son ouvrage.

Il rend responsable l'Église et après elle la morale bourgeoise d'un état de choses imposé par les seules circonstances climatiques, dont la puissance est d'ailleurs incalculable puisqu'elles ont après tout déterminé toute notre civilisation occidentale. Et il redemande pour l'art et la nudité dans l'art une liberté qui ne peut être qu'artificielle, rapportée pour ainsi dire, puisque la vie sociale ne s'accommode pas du nu. Or, l'art est le reflet de la société, toujours, partout. L'art grec fut nu parce que la vie grecque l'était, ou presque. Le nôtre ne peut l'être que dans certains cas, autant dire jamais, du moins s'il veut s'inspirer aux sources directes de la réalité.

C'est pourquoi, après avoir emporté de haute lutte les citadelles des préjugés à travers les âges, l'auteur en arrive à cette minime revendication : de demander pour quelques artistes plastiques, discutables d'ailleurs, le droit de s'exhiber sans risque de procès. Aucun esprit sensé n'y verra d'inconvénient, pas plus que de nécessité. Mais la disproportion entre les prémisses et la conclusion étonne un peu.

FRANCIS DE MIOMANDRE

De Gauguin et de Van Gogh au Classicisme (2).

Leur œuvre a conquis son influence par son côté brutal et paradoxal. Nous en voyons la preuve dans les pays du Nord, Russie, Scandinavie, Finlande, où leur influence a précédé — et préparé — celle de Cézanne. Sans l'anarchisme destructeur et négateur de Gauguin et de Van Gogh, l'exemple de Cézanne, avec tout ce qu'il comporte de tradition et d'ordre, n'aurait pas été compris. Les éléments constructifs de leur œuvre ont été véhiculés par les éléments révolutionnaires. Cependant, pour l'observateur attentif, il était facile de démêler dès 1890 dans l'outrance des œuvres et les paradoxes des théories les prodromes d'une réaction classique.

Il suffirait de rappeler que nous revendiquions dès cette époque lointaine le titre de « néo-traditionnistes » (3). Mais cela importe peu auprès de ce qui s'est passé depuis. Le fait énorme c'est que depuis ce temps une évolution s'est faite en faveur de l'ordre, et même parmi ceux-là qui ont participé au mouvement de 1890, ou ceux qui se réclament de ce mouvement. Et par exemple, deux des plus audacieux, deux initiateurs du synthétisme — de ceux qui « brisèrent les vitres au risque de se couper les doigts » (4) — M. Anquetin et M. E. Bernard, ont renié avec éclat leur première manière et se sont efforcés de présenter leur évolution récente comme un retour à la tradition des musées. D'autres, et j'en suis, qui avaient d'abord protesté contre les académies, viennent d'en fonder une : la volonté de communiquer un ensei-

(1) GEORGES NORMANDY : *Le Nu à l'Église, au Théâtre et dans la Rue*. Paris, Michaud.

(2) Suite. Voir notre dernier numéro.

(3) Voir mes *Notes d'Art* parues en 1890 dans *Art et Critique* sous le pseudonyme de PIERRE-LOUIS.

(4) GAUGUIN.

gnement implique qu'ils se croient en possession d'une vérité assez générale pour être utilement transmise ; et voilà qui est loin du farouche individualisme de 1890. Autour de ses aînés, la jeunesse est devenue résolument classique. On connaît l'engouement de la nouvelle génération pour le xvii^e siècle, pour l'Italie, pour Ingres : Versailles est à la mode, Poussin porté aux nues ; Bach fait salle comble ; le romantisme est ridiculisé. En littérature, en politique, les jeunes gens ont la passion de l'ordre. Le retour à la tradition et à la discipline est aussi unanime que l'était dans notre jeunesse le culte du moi et l'esprit de révolte. Je citerai ce fait que dans le vocabulaire des critiques d'avant-garde le mot « classique » est le suprême éloge, et sert par conséquent à désigner les tendances « avancées ». L'impresionnisme est désormais considéré comme une époque « d'ignorance et de frénésie » à laquelle on oppose « un art plus noble, plus mesuré, mieux ordonné, plus cultivé » (Il s'agit de l'art de M. Braque) (4).

En somme le moment est venu où il a fallu choisir, comme dit Barrès, entre le traditionnalisme et le point de vue intellectuel. Socialistes ou monarchistes, également revenus des *nûes* libérales ou libertaires, s'efforcent de rester dans la logique des faits, de raisonner seulement sur des réalités : mais le nationalisme intégral a l'avantage de tenir compte aussi des expériences réussies du passé. Et nous autres peintres, si nous avons évolué vers le classicisme, c'est que nous avons eu le bonheur de bien poser le double problème esthétique et psychologique de l'art au point de vue de la subjectivité, nous avons substitué à l'idée de « la nature vue à travers un tempérament », la théorie de l'équivalence ou du symbole : nous affirmions que les émotions ou états d'âme provoqués par un spectacle déterminé comportaient chez l'artiste des signes ou équivalents plastiques capables de reproduire ces émotions ou états d'âme sans qu'il soit besoin de fournir la copie du spectacle initial ; qu'à chaque état de notre sensibilité devait correspondre une harmonie objective capable de le traduire (2). L'art n'est plus une sensation seulement visuelle que nous recueillons, une photographie, si raffinée soit elle, de la nature ; non, c'est une création de notre esprit dont la nature n'est que l'occasion. Au lieu de « travailler autour de l'œil, nous cherchions au centre mystérieux de la pensée », comme disait Gauguin. L'imagination redevient ainsi, selon le vœu de Baudelaire, la reine des facultés. Ainsi nous libérons notre sensibilité ; et l'art, au lieu d'être la copie, devenait la *déformation subjective* de la nature.

(1) Préface du catalogue de Georges Braque par GUILLAUME APOLLINAIRE. 1908.

(2) J'ai déjà maintes fois donné cette définition du symbolisme. Elle est moins métaphysique que celle d'Aurier dans son manifeste déjà cité de 1892, mais celle d'Aurier n'a jamais été comprise des peintres. Méditons ce mot de Cézanne : « J'ai voulu copier la nature... je n'arrivais pas. J'ai été content de moi lorsque j'ai découvert que le soleil, par exemple (les objets ensoleillés) ne se pouvaient pas reproduire, mais qu'il fallait le représenter par autre chose que ce que je voyais, — par de la couleur... » L'émotion que dégage une œuvre belle est en tout semblable à celle qu'on ressent en entrant dans une nef gothique : telle est la force des proportions, des couleurs et des formes concertées par le génie qu'elles imposent fatalement au spectateur quelconque l'état d'âme qui les a créées. L'artiste doit donc découvrir dans les moyens dont il se sert, dans les éléments plastiques qu'il emploie, les signes les plus directs mais aussi les plus esthétiques de son émotion.

Au point de vue objectif, la composition décorative, esthétique et rationnelle à laquelle les impressionnistes n'avaient pas pensé parce qu'elle contrariait leur goût de l'improvisation, devenait la contre-partie, le correctif nécessaire de la théorie des équivalents. Celle-ci autorisant en vue de l'expression toutes les transpositions, même caricaturales, tous les excès de caractère, la *déformation objective* obligeait à son tour l'artiste à tout transposer en Beauté. En résumé, la synthèse expressive, le symbole d'une sensation devait en être la transcription éloquente et en même temps un objet composé pour le plaisir des yeux.

(A suivre.)

MAURICE DENIS

Le Monument de l'Indépendance à Buenos-Ayres.

Nos lecteurs ont appris déjà par les journaux quotidiens le brillant succès obtenu dans la République Argentine par MM. Jules Lagae et D'Huicque, proclamés lauréats du concours international ouvert à Buenos-Ayres pour l'érection du Monument de l'Indépendance. On sait, dit à ce propos le *Petit Bleu*, que dans la composition de ce monument, nos compatriotes — classés *ex æquo* avec leurs concurrents italiens — avaient poursuivi le but de constituer un véritable Panthéon national qui, en rappelant par des bas-reliefs et des statues entourant le monument principal les grands faits d'armes accomplis par les héros argentins, perpétuerait le souvenir d'un glorieux passé historique.

Pour réaliser cette conception et conserver ce panthéon, en se conformant aux conditions locales et à la disposition du terrain, MM. Lagae et D'Huicque ont dû quelque peu transformer leur projet primitif. Et, à la grande joie des Argentins, il sont en l'idée originale de placer leur panthéon dans une vaste crypte occupant une grande partie des sous-sols du monument. Cette crypte ne mesurera pas moins de 32 mètres de long sur 20 mètres de large. Elle sera située sous la magnifique terrasse entourant la colonne centrale. Trois escaliers monumentaux y donneront accès, et le groupe dominant la porte de l'entrée, qui se composera de neuf personnages — le groupe de *Nueva Junta* — est d'une grande originalité de mouvement.

Quant à l'intérieur de la crypte, les parois en seront spécialement disposées pour recevoir d'immenses tableaux et des bas-reliefs dont les sujets — les épisodes des victoires argentines — seront exécutés par des artistes argentins. Dans cette atmosphère mystérieuse, éclairée par une lumière mi-naturelle, mi-artificielle, seront placés également les bustes des hommes célèbres argentins, des souvenirs nationaux. Et cette décoration, qui se fera à la longue, réalisera dans son ensemble la conception rêvée par les artistes, celle de dédier leur œuvre à toutes les gloires argentines.

LES MAITRES DE L'ART

Charles Le Brun, par PIERRE MARCEL (1).

La collection des *Maitres de l'Art* vient de s'enrichir d'une nouvelle monographie due à la plume de M. Pierre Marcel et consacrée au peintre ordinaire de Louis XIV, à Charles Le Brun. De cette étude serrée et lumineuse la physionomie de l'auteur des *Batailles d'Alexandre* se dégage avec une netteté surprenante, exprimant, sans doute, une sensibilité médiocre, mais rachetée par des qualités supérieures d'homme d'action. Le Brun, à la faveur de ces subtiles déductions, de cet exposé substantiel et abondamment documenté, apparaît décidément comme un décorateur avant tout, dont les conceptions s'adaptèrent de façon merveilleuse « à la grandeur et à la beauté des synthèses du

(1) Paris, librairie Plon-Nourrit et C^{ie}.

siècle du Roi-Soleil ». Il fut aussi un administrateur de premier ordre, et rien que pour ses créations des Gobelins il mériterait de voir durer son nom. L'art français lui dut, avec le triomphe provisoire de l'académisme, une impulsion qui permit, un peu contre son vœu, l'évolution des tempéraments. Rien de plus mélancolique que les effets de la malheureuse rivalité du maître avec Mignard et le déclin de sa gloire après la mort de son protecteur Colbert. M. Pierre Marcel a rappelé cette triste fin de carrière en termes sobres, avec la scrupuleuse exactitude qui met son travail à un rang si honorable.

Chronique judiciaire des Arts.

Edmond Malherbe contre G. Astruc et C^{ie}.

En 1905, un concours musical fut ouvert par les soins de la Société musicale G. Astruc et C^{ie}, sous le haut patronage du prince de Monaco, de M. Deutsch (de la Meurthe) et de la *Société des Grandes Auditions musicales de France*, présidée par M^{me} la comtesse Greffulhe. Ce concours portait sur quatre genres d'œuvres : opéra ou drame lyrique, opéra comique, ballet, musique de chambre (trio ou sonate). Les prix étaient de 30,000 fr. pour l'opéra, 12,000 pour l'opéra-comique, 8,000 pour le ballet, 5,000 pour la musique de chambre. M. Edmond Malherbe, compositeur de musique, grand prix de Rome, fut l'heureux vainqueur du prix d'opéra-comique avec une œuvre intitulée *Madame Pierre*, et les 12,000 francs lui furent versés aussitôt.

Aujourd'hui, il assigne la Société musicale et M. G. Astruc devant la première chambre du tribunal de la Seine. Il invoque deux articles du règlement du concours qui disent que l'opéra, l'opéra-comique et le ballet primés seront joués soit au Grand-Théâtre de Monte-Carlo, soit sur une grande scène parisienne, et que la Société musicale éditera les œuvres. Il veut être joué et prétend faire fixer pour délai la saison théâtrale 1909-1910, et, faute de représentations dans ce délai, il demande 75,000 francs de dommages-intérêts.

M. Astruc et la Société musicale répondent qu'ils n'ont pu s'engager à jouer l'œuvre puisqu'ils ne sont pas directeurs de théâtre et justifient des démarches pressantes faites auprès des directeurs qui tous ont refusé de jouer l'œuvre de M. Malherbe. Ils ne sauraient donc être responsables du fait d'autrui. Au surplus, M. Malherbe, qui a touché 12,000 francs, n'a subi aucun préjudice et n'est pas fondé à réclamer des dommages-intérêts après avoir reçu une somme aussi élevée pour sa partition. Quant à l'édition d'une œuvre musicale dramatique, elle ne peut être faite qu'à l'époque des représentations.

La cause a été mise en délibéré.

PETITE CHRONIQUE

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale a élu, dans sa dernière séance, deux nouveaux membres associés étrangers : M. A. Roll, artiste peintre, président de la Société Nationale des Beaux-Arts, à Paris, en remplacement d'Hébert, et M. Ph. Rufer, compositeur de musique, à Berlin, qui succéda à Ernest Reyer.

Nos artistes ont, nous l'avons dit, obtenu à l'Exposition internationale de Venise un fort joli succès.

M. Fierens-Gevaert qui, cette fois encore, a présidé au choix et au placement des œuvres, secondé par M. Edmond De Bruyn, avait eu l'idée heureuse de réunir dans une des salles du Pavillon construit par le gouvernement belge une série de tableaux, de pastels et d'aquarelles inspirés à nos peintres par des sites vénitiens, et cette glorification de Venise par ses hôtes a été fort goûtée du public. Dans une autre salle étaient groupés les Peintres de la Lys : Emile Claus et son école. Dans le hall central, un ensemble assez considérable de tableaux et de sculptures, plusieurs toiles décoratives, etc. Enfin, les dessins, gra-

vures et eaux-fortes avaient trouvé place dans un cabinet spécial qui ne fut pas l'un des moins appréciés.

On nous communique la liste des œuvres acquises depuis la date de l'ouverture (26 avril). Elle complète celle que nous avons publiée il y a deux mois, et sans doute s'accroîtra-t-elle encore, l'exposition devant rester ouverte jusqu'au 31 octobre.

Peinture : *Hiver en Flandre*, par R. de Saegher (acquis par le ministre des Affaires étrangères); *Gens de mer*, par A. Oleffe (acquis par la Compagnie de navigation italienne à Venise); *la Maison du bonheur*, par F. Van Holder (Musée d'Udine); *Avant l'orage*, *Note argentée*, *Nuit d'émeraude*, par W. Vaes; *Matinée de septembre*, l'une des toiles les plus importantes d'Emile Claus.

Sculpture : *L'Automne*, buste en marbre de V. Rousseau (Galerie royale de Rome).

Gravure : *La Rafale*, d'H. Meunier (le Roi d'Italie); *le Canal* et deux exemplaires du *Vieux Pont*, de V. Gilsoul (l'un des exemplaires acquis par le Musée de Brescia); *Un Masque*, par F. Knopff; deux exemplaires de l'*Etude de Vie*, d'A. Danse, l'un pour le Musée de Brescia, l'autre pour la Bibliothèque Laurentienne de Florence; *les Quais*, de F. Maréchal; *Burano*, par M^{me} L. Danse (cinq exemplaires); *Torcello*, par la même (cinq exemplaires, dont l'un au Roi d'Italie); *San Francesco del deserto*, par la même (trois exemplaires); *la Cosa di Desdemona*, par la même (deux exemplaires, dont l'un au Roi d'Italie); *le Quadriga de Saint-Marc*, par la même (le Roi d'Italie).

Un nouveau succès à enregistrer dans la campagne engagée de toutes parts pour la protection des sites et des monuments. Le gouvernement français vient, par un arrêté en date du 8 juillet, d'instituer une commission composée de sénateurs, de députés, de conseillers municipaux, de fonctionnaires, d'architectes et de peintres qui aura pour mission de « centraliser l'action des divers services chargés de veiller au maintien des perspectives monumentales de la Ville de Paris ».

Ce sont MM. Landowski et Bouchard, statuaires, qui ont été définitivement chargés, à la suite d'un concours chaudement disputé, d'exécuter le monument de la Réformation que se propose d'ériger à Genève le gouvernement helvétique. La partie architecturale du monument est due à M. Nénot, président de la Société des Artistes français.

Nous avons annoncé la construction, projetée à Berlin, d'un théâtre Richard Wagner. L'entreprise, placée sous le patronage artistique de MM. Humperdinck, Schmidt et Delmar, présente cette particularité que les bénéfices, s'il y en a, feront retour au public. Les statuts expliquent fort bien cette partie financière de la tentative : « La Société Berlinoise d'opéra, disent-ils, fera représenter pour ses membres associés les œuvres musicales dramatiques et symphoniques sans distinction, et cela dans les meilleures conditions et aux prix les plus réduits. Elle entend contribuer ainsi à répandre dans tous les milieux l'amour de la musique et la compréhension des ouvrages signés de grands noms. La Société fera construire un Théâtre Richard Wagner qui contiendra 2,500 places assises. Les cotisations annuelles des associés amortiront le capital qui aura servi à l'achat du terrain et aux frais de la construction. Chacun des membres associés aura droit d'assister à 25 représentations chaque année sur la simple présentation de sa carte; et il n'aura à payer pour les autres représentations que des prix variant de fr. 1.50 à 5 francs. Le Théâtre Richard Wagner comprendra un personnel de 400 artistes environ ».

L'adhésion de 60,000 membres assurera la marche régulière de cette entreprise artistique. Quant aux bénéfices, s'il s'en produit, ils seront réservés à l'amélioration des spectacles. S'ils devenaient considérables, l'administration en profiterait pour diminuer encore le prix des places.

On espère pouvoir inaugurer le Théâtre Richard Wagner l'année prochaine.

Les amis et les élèves de Joseph Joachim ont ouvert une souscription à l'effet de lui ériger une statue qui sera placée dans

la grande salle de l'Ecole royale de musique de Berlin. M. Adolphe Hildebrand, sculpteur de Munich, a été chargé de l'exécution.

Le *Musikalisches Wochenblatt* publie un appel au public en vue de fonder une Société Gluck qui aurait pour but de faire imprimer toutes les œuvres musicales du maître, d'organiser des représentations fidèles de ses œuvres, de propager le goût et la compréhension des drames lyriques de Gluck, etc.

La nouvelle société, dont le siège est à Dresde, a pour président le Dr Max Arend. La cotisation annuelle est fixée à dix mark.

D'autre part, nous apprenons qu'une Société Mozart est en voie de formation à Paris.

Une importante vente d'autographes de musiciens célèbres vient d'avoir lieu à Berlin.

Seize lettres de Richard Wagner à son ami Uhlig, qu'on ne connaissait jusqu'à présent, dit le *Guide musical*, que par une édition tronquée et expurgée, ont été payées 1,600 francs. Deux lettres de Weber ont été payées 250 francs. Cinq lettres de Brahms n'ont trouvé preneur qu'à 370 francs; mais, par contre, les manuscrits de Brahms ont été chèrement disputés. La sonate pour piano, dédiée à son ami d'enfance Albert Dietrich, a été adjugée au prix de 5,000 francs, et la chanson *Der Abend* a atteint 1,875 francs. On a également payé 5,000 francs le *Breviarium Benedictinum, Completum IX-X Saeculi*, qui n'était même pas complet.

Un manuscrit de Bach a été poussé jusqu'à 500 francs et deux de Beethoven à 625 et 775 francs; trois petits morceaux de Mozart ont été vendus 850 et un manuscrit de Haydn 875 francs.

Les enchères pour trois manuscrits de Chopin se sont arrêtées à 4,750 francs, tandis que deux morceaux de Mendelssohn ont été enlevés à 430 francs. Pour les *Lieder* de Schubert, on a offert 693, 887 et 1,250 francs. Le même prix de 1,250 a été atteint par un original de Schumann : *Le Page et la Fille du roi*.

Le numéro le plus curieux de la vente était une œuvre de jeunesse de M. Richard Strauss intitulée : *Panegyrique de la souffrance*. L'auteur d'*Elektra* a composé cet ouvrage, qui porte le n° 15, il y a vingt-trois ans. Il a trouvé amateur à 225 francs.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pittoresque de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Hoффализе peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réalisent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait
nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et
traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur
n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches
rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui
confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 42, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle.
Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des
Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 34, rue des Parois-
siens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement :
6 francs. (Étranger, 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts,
philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction
et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement :
5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois.
Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration :
2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs.
Le numéro : 1 franc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

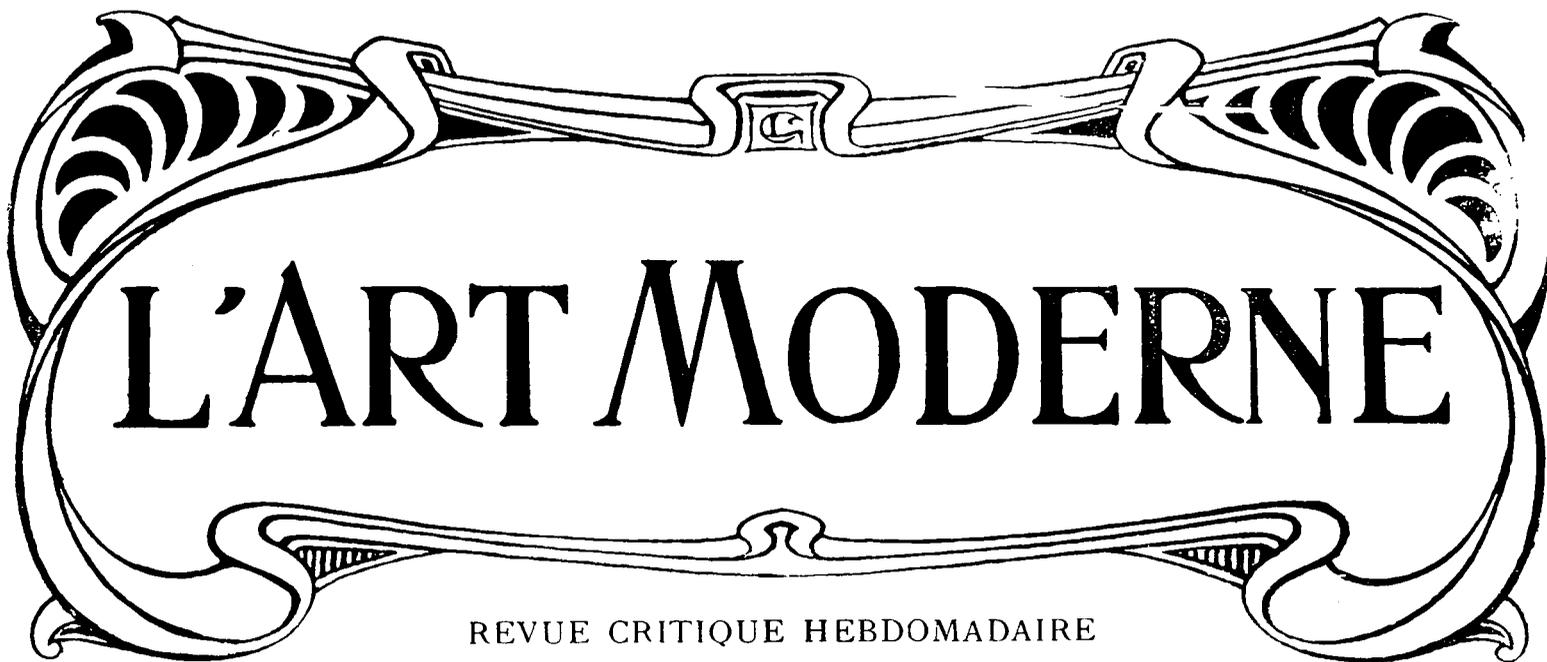
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Quelques Artistes belges à l'Exposition internationale de Munich (WILLIAM RITTER). — La Bibliothèque royale (O. M.). — Autour d'un problème (OTTO FRIEDRICH). — « La Justice » de Dillens. — Chronique judiciaire des Arts : Edmond Malherbe et G. Astruc et C^{ie}. — Accusés de réception. — Petite Chronique.

Quelques Artistes belges

à l'Exposition internationale de Munich. (1)

Si je ne dis pas : la Belgique au *Glaspalast*, c'est que je n'ai pas vraiment l'impression qu'elle y soit d'une façon suffisante. Cette salle claire, tendue d'un brun jaunâtre, voisin du vieil or, avec sa frise de guirlandes tourbe et or, ne nous donne en effet ni une idée générale de la Belgique, ni même un choix, le

(1) Par ses *Études d'art étranger* et d'autres travaux appréciés, M. WILLIAM RITTER s'est acquis une réputation bien assise de critique sagace et averti. On lira donc avec intérêt l'étude qu'il a bien voulu nous adresser de Munich, où il réside, sur l'exposition d'art belge organisée par le gouvernement au *Glaspalast* et dont nous avons sommairement mentionné le succès. Si son point de vue diffère parfois du nôtre, ses appréciations n'en seront pas moins accueillies avec sympathie pour leur sincérité et leur indépendance. Il est, au surplus, utile de connaître l'avis porté sur notre école par un écrivain étranger qui juge celle-ci avec le recul qui nous manque, dans ses relations esthétiques internationales et en dehors de toute attache personnelle, de toute influence locale.
O. M.

meilleur, une sorte de Salon-carré de sa production artistique des quatre dernières années. Dans un cas, trop d'éléments manquent : pas assez de vie populaire, de rues, de canaux, de campagnes; pas un tableau d'histoire, pas un tableau symbolique ou décoratif. Dans l'autre, trop de grands noms absents : M. Ensor n'y est pas; MM. Baertsoen et Rassenfosse n'y ont que des eaux-fortes... ailleurs. On est arrivé cependant à un compromis qui a permis de créer une moyenne estimable, très estimable même, où le point de vue le plus archaïque, sinon le plus attardé, serait celui de M. Théophile Lybaert, avec sa *Vierge de Gand*, au manteau bleu tout lisse, aux fins cheveux noirs, traités un à un, à l'enfant Jésus bénissant, jambes emmaillottées de blanc et enrubannées de rose, avec un paysage médiéval reproduisant le très exact aspect de la cité au temps de ses tours et de ses remparts; du reste l'un des très rares tableaux religieux de l'Exposition. D'autre part M. Jacob Smits, avec sa *Jeune mère tricotant auprès d'un berceau*, sous une fenêtre, œuvre raboteuse et brusque, d'un si ferme crépissage de couleur drue, marquerait le point d'arrivée moderniste.

Entre ces deux extrêmes s'entassent, au petit bonheur, les témoignages d'une activité fort disparate, beaucoup de bons et de réjouissants morceaux de peinture, mais rien qui constitue un ensemble de quelque ordre qu'il soit. En sortant d'autres salles, les suédoises, les russes, les suisses par exemple, on a acquis un ensemble de notions assez complet et coordonné pour pouvoir affirmer que l'on connaît l'école suédoise, l'école suisse ou la russe, et que l'on connaît aussi, par

surcroit, le pays, ses habitants, et un peu de ce que l'on y pense, et la façon dont on y vit. Je raconterais très facilement la Suède d'après les deux salles voisines, pleines de neiges dans des cadres noirs, de météores extraordinaires et de vie populaire à la chandelle. Je ne voudrais pas être chargé de raconter la Belgique d'après son exposition : je n'arriverais à rien ni de définitif, ni de bien caractéristique. En effet, Belgique et France sembleraient ici se démontrer les deux nations les plus impersonnelles, les plus cosmopolites, et il me semble que toute la section belge pourrait être versée dans la salle française ou l'inverse, sans que la physiologie de ces sections fût beaucoup modifiée : elles s'additionneraient simplement. Et puis, ni parmi les Français, ni parmi les Belges, tels qu'ils ont été recrutés cette année, pas une œuvre, pas un groupe d'œuvres qui s'imposent avec ce caractère indiscutable et péremptoire des portraits de Erler pour l'Allemagne, par exemple, des neiges de Fjaestad pour la Suède, ou des quelques toiles de Klimt pour l'Autriche. Rodin manque, Constantin Meunier n'est plus là. L'exposition belge s'étant faite, paraît-il, par invitations, et au taux d'un seul tableau par invité, il n'y avait aucune possibilité de mettre en vedette un artiste ; hors pair, une œuvre. J'ajouterai même que le plus intéressant tableau belge à mon sens, les radieuses et si simples *Baigneuses* de M. Th. Van Rysselberghe, les plus beaux nus féminins de l'Exposition, modelés dans le plus exquis vert et rose purs, mouvant de l'un en l'autre, au milieu du clapotement vert et rose de l'eau, dans des marges de pierre vertes et roses, avec même ces mêmes vert et rose jusque dans le sol, a été presque aussi mal placé que les Klimt à la section autrichienne, c'est-à-dire relégué dans le coin un peu sombre d'un mauvais passage où on le voit de très près, je veux bien, mais où la tendance est de passer sans s'arrêter. Il est vrai que, si calcul il y a eu, il se trouve jusqu'à un certain point déjoué : cela rutille, ruisselle et chatoie de façon à, bon gré mal gré, forcer l'attention. Arrivez-vous, par aventure, détourné, on dirait qu'un grand bruit de cascades vous force à la volte-face. Et alors c'est dans les yeux que l'on a l'éclat de ce bruit. Et on ne lui échappe plus.

L'Art moderne a publié que, telle quelle, la section belge l'emporte sur la hollandaise. Peut-être. Mais sur la suédoise, en tous cas pas, du moins à notre humble avis. Qu'importent du reste ces voisinages ? L'intérêt n'est pas d'admirer *contre* les autres, mais d'admirer *en soi*. Et certes les sujets d'admiration ne manquent pas plus ici qu'ailleurs. Qu'on me permette cependant de m'expliquer sur cette *impersonnalité*, non pas des artistes, grands dieux ! mais du pays à travers l'œuvre des artistes, à laquelle j'ai fait allusion. Tous les paysages exposés ici, pour ne parler que d'eux, tous

auraient pu être vus et peints tels quels ailleurs. On m'affirmerait que le *Village brabançon* de M. Victor Gilsoul, avec sa grande délicatesse ensoleillée, ses buées de chaleur, son voile de fumées horizontales traînant sur les toits rouges ou lilas, se trouve aux environs de Paris, dans la vallée de la Bièvre, si l'on veut, qu'il ne faudrait pas grands frais d'éloquence pour me persuader. Le *Pont-levis*, à l'entrée d'une petite ville, de M. Isidore Opsomer, n'évoque pas plus particulièrement Liège — si c'est Liège — que n'importe quelle forteresse de France ou de Navarre, à commencer par Besançon. Et bien d'autres cathédrales que l'église Saint-Pierre de Louvain pourraient fournir à M. Alfred-Napoléon Delaunois cet étonnant fricot de divers procédés, plein de lumières diffuses dans les voussures de sa chapelle Sainte-Catherine, « *après un chant liturgique* ». Et c'est du reste là l'intéressant, j'en conviens, que cette insistance de l'auteur : il a conscience que, par ses savants contrastes de fermetés et de frotis, qui font passer sa couleur à l'huile par tous les aspects de l'aquarelle époncée et du pastel, il est arrivé à rendre sensible aux yeux, par correspondances, la mort, dans le recueillement d'après vêpres, des ondes sonores. Mais il n'en est pas moins vrai que des sanctuaires tout semblables existent, nombreux, qui pouvaient l'inviter à ce tour de force. Le lever de soleil de février sur les roseaux desséchés d'un bord de rivière ou de mare, de M. Émile Claus, on pourrait me le rapporter ainsi charmant, délicat, floconneux, bien enveloppé, — toujours si l'on était Claus bien entendu, — aussi bien du Seeland suisse que de la Moravie. Le sable et les pins de M. Heymans, tout gris et roses de chaleur qu'ils soient, je les trouverais, en Bavière, aux portes de Nuremberg ou de Neumarkt dans le Haut-Palatinat, et non moins aisément dans la forêt de Fontainebleau.

Mettons-y cependant un peu de bonne volonté. Le seul paysage que je serais peut-être embarrassé de situer ailleurs qu'en Belgique serait le fond du tableau *Soir sur la plaine*, de M. Eugène Laermans. Il y a là, contemplé du sentier villageois par ces deux hommes voûtés, le vieux rouge et noir, le jeune blanc et noir, arrêtés auprès du fil de fer, courant à hauteur d'appui, de poteau en poteau, un paysage plantureux et monochrome, bien gras, bien flamand, où règne une qualité de gris-bleu ou de gris-vert, marécageux, sous un ciel laiteux, dans de successifs bocages aqueux, dont je saurais l'analogue en Pologne, chez Stanislawski, mais sans que ce soit *tout à fait* cela, et, dès lors, si je concède ici la couleur locale, c'est en faveur de ce *pas tout à fait* qu'un article comme celui-ci ne permet pas d'analyser ; car plus les nuances sont infinitésimales, plus elles touchent à l'abstrait, donc au domaine philosophique, qui est celui par excellence de la discussion, surtout dans un monde — celui artistique, — où les choses paraissent

d'autant plus discutables qu'elles tombent moins sous les sens ou en exigent un plus grand raffinement. Mais je crois bien que c'est la seule exception à peu près complète.

Tout au plus pourrais-je, avec encore plus de bon vouloir, y ajouter le très beau paysage, wallon celui-là, qui sert de fond au puissant *Enterrement du paysan*, aux blouses et mantes bleues, de M. Léon Frédéric, que voici tout à coup bien singulièrement assombri depuis notre dernière rencontre. Il me restera longtemps dans la mémoire, ce haut paysage d'hiver et de deuil, fait de revêches et durs plateaux, traversés par les profondes vallées mosanes avec, ici et là, sous le lourd ciel gris, exposés au vent et au chasse-neige, des villages qui tous se ressemblent, autour de leur petit clocher en étoile. Et cependant ce paysage wallon, ne le trouverais-je pas à peu près tel quel — à la forme des clochers près, — en Franche-Comté ou dans la région de Birkenfeld?

On m'accordera qu'avoir à mettre tant de bonne volonté pour n'arriver, en somme, qu'à deux fonds de paysage, et chez deux peintres de figures, un peu caractérisés de vos contrées, signifie de la part de vos paysagistes une étrange insouciance d'un caractère, autre que pictural, de leurs motifs. On dirait vraiment que les artistes sont devenus aujourd'hui jaloux, surtout chez vous, à en juger par l'état de cette exposition, même des motifs qui pourraient, par leur intérêt spécifique, détourner notre attention du seul métier, du seul intérêt technique. Je veux bien que les plus humbles sujets soient remplis de poésie, vus d'une certaine façon, et que la qualité de cette vision passe avant tout; mais un Claude Monet, qui conjugue les subtiles et féériques variations de l'heure et de la lumière sur des meules ou des nymphéas, sujets du reste déjà très spéciaux, ne s'est pourtant interdit ni les cathédrales de Rouen, ni les falaises d'Étretat, ni les rues de Paris. Et les pastels de Constantin Meunier, exécutés au pays noir, ne sont-ils pas avec les eaux-fortes de Pittsbourg et du nouveau New-York, de M. Joseph Pennell, le plus sérieux appoint apporté à l'établissement d'une notion du pittoresque moderne, en opposition tant à celle du pittoresque romantique de jadis qu'à celle du pittoresque cherché dans la couleur et la lumière, en soi et pour elles-mêmes, dont se meuvent tant de théories récentes? Et si ces théories ont trouvé immédiatement tant de faveur, qu'il soit permis à ma vieille expérience d'en accuser plus encore la bonne paresse physique de messieurs les peintres que d'en faire honneur à la sagacité de leur esprit. Il est si commode de peindre *l'en'importe quoi* que l'on a sous la main, autour de chez soi, auquel on atteint sans quitter son jardin ou même sa fenêtre, sans se voir en butte à la curiosité des passants et à l'effronterie des gamins. Eh oui! c'est déjà plein de poésie, et à certaines heures, par certains

éclairages, cela appelle le tableau... Mais est-ce une raison pour ne plus faire *que cela*, à toutes les heures, par tous les éclairages? On pourrait trouver dans les papiers du plus subtil notateur des nuances de l'heure exquise, Whistler, une bien sévère réponse! C'est ainsi que nous voyons tous les jours, dans des pays dont le vrai pittoresque national meurt, des peintres s'amuser à représenter, parce que cela est plus commode, des choses exactement semblables à ce qui se peut faire à Paris ou en Normandie et que toute la jeune école américaine de paysagistes n'a pas encore su créer un paysage américain: aux cañons de Colorado, aux terrains étranges du Dakota, aux grands lacs et aux grands fleuves, aux ports titaniques et aux monstrueuses villes d'usine, ils préfèrent le motif breton ou hollandais de tout le monde, le traditionnel *Kitch*, comme on dit en allemand. Et ce motif breton ou hollandais, c'est en Amérique qu'ils le trouvent!

Qu'on ne me réponde pas qu'un arbre penché suffisait à Corot. D'abord, de son temps, c'était une découverte et non un *Kitch*: cet arbre penché fut son invention. Mais il peignit aussi bien le Colysée ou le lac de Nemi. Il se consola de leur absence, quand ce n'était pas devant telle petite ville ou tel châtelet normands, en inventant le paysage français. Or, nous sommes d'accord! Tous les motifs sont bons, mais aucun n'est toujours le bon en n'importe quel cas; et tout ce que je veux dire, c'est qu'on pourrait croire aisément, d'après ce qui est exposé ici, que personne n'a encore inventé un paysage belge moderne, flamand ou wallon.

(*La fin prochainement*). WILLIAM RITTER

LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

La Bibliothèque royale a, lors de la discussion du budget de l'intérieur à la Chambre des représentants, fait l'objet d'un débat important. M. Émile Vandervelde en a critiqué avec raison l'organisation, tout en rendant justice au ministre des Sciences et des Arts qui y a récemment introduit quelques améliorations appréciables. Mais des réformes radicales s'imposent, et avant tout l'allocation de crédits plus élevés pour les acquisitions, une augmentation du personnel, la publication d'un catalogue des ouvrages imprimés, l'ouverture des salles de lecture le soir.

« Les crédits pour la Bibliothèque royale s'élèvent, a dit M. Vandervelde, à 175,600 francs pour le matériel et les acquisitions, et à 137,700 francs pour le personnel et le catalogue. Ces crédits sont dérisoires. Dans son état actuel, la Bibliothèque ne répond que très imparfaitement aux vues de ses fondateurs. Il n'y a pas de séances du soir, sauf pour des privilégiés. Et en outre la Bibliothèque présente maints vices d'organisation. »

Ces vices, le député de Bruxelles les a précisés en ces termes :

« Il y a des années et des années que le public réclame un catalogue des ouvrages imprimés. Or, on ne voit rien venir. Pourquoi? Parce que le personnel est insuffisant. A Paris, pour

le seul catalogue des imprimés, on dépense 100,000 francs; au British Museum de Londres, 161,425 francs; à Washington, 480,000 francs. Ici, les crédits sont regrettamment peu élevés.

Il n'y a qu'un fonctionnaire pour le catalogue de la Bibliothèque. Voilà une situation à laquelle le gouvernement devrait avoir à cœur de mettre un terme.

A-t-on commencé l'impression du catalogue du cabinet de numismatique?

Le personnel de la Bibliothèque est absolument insuffisant; il y manque même cinq fonctionnaires. Pourquoi ne les remplace-t-on pas? Les habitués de la salle de lecture se plaignent amèrement de cet état de choses. J'ai réclamé des stagiaires. M. le ministre en a nommé trois, et je l'en remercie.

Quant à la mise en vigueur d'un nouveau règlement d'ordre intérieur, tant de fois réclamé, le ministre nous répondra-t-il encore évasivement?

Depuis mon interpellation de mars dernier, M. Descamps a fait paraître un arrêté royal, qui, entre autres défauts, a celui de subordonner tous les services scientifiques à un fonctionnaire administratif; d'autre part, il n'augmente les crédits ni pour le personnel, ni pour les achats de livres.

La Bibliothèque royale n'est pas seulement destinée aux Bruxellois, mais aux travailleurs de tout le pays. Elle doit donc être outillée convenablement. On ne peut me reprocher de comparer notre Bibliothèque à celles des grands pays, puisque les besoins des savants sont identiques en tous pays; le gouvernement déclare d'ailleurs à toute occasion vouloir faire de Bruxelles l'un des centres intellectuels de l'Europe.

Pour cela, il faut non pas des arrêtés royaux, mais de l'argent et du personnel. »

Le livre publié récemment par M. Morel dans la collection du *Mercur de France* fournit à l'orateur d'intéressants éléments de comparaison. « La Belgique dépense annuellement en tout 260,000 francs pour sa Bibliothèque royale, y compris les estampes et le cabinet de numismatique. Elle consacre vingt-cinq mille francs aux périodiques, dont le service est bien organisé. Mais pour les livres, on ne dépense que 34,000 francs. C'est un chiffre d'autant plus ridicule que rien ne supplée à l'insuffisance de l'intervention gouvernementale. Car je tiens aussi à signaler que de son côté la ville de Bruxelles ne fait rien pour les bibliothèques populaires.

A Paris, en 1906, à la Bibliothèque nationale, le budget fut de 803,000 francs, dont 424,600 francs pour les imprimés et 180,000 francs pour les acquisitions.

Au British Museum de Londres, le budget de 1906 prévoit 2.964,000 francs, dont 1,327,375 francs pour les imprimés et 550,000 francs pour les acquisitions.

Ces chiffres énormes sont largement dépassés encore par les bibliothèques américaines, même les bibliothèques de province. Quant à la Bibliothèque du congrès de Washington, elle fait des achats, chaque année, pour 497,500 francs.

En Allemagne, la Bibliothèque royale de Prusse a dépensé, en 1907; 926.000 francs; et, à côté d'elle se trouve encore la Bibliothèque communale de Berlin qui a dépensé, elle, 301,000 francs. Cette Bibliothèque communale, qui se trouve à côté d'une des plus riches bibliothèques du monde, a un budget plus considérable que celui de notre Bibliothèque royale.

Rien n'est plus humiliant que de comparer l'inaction du gouvernement belge à l'action du gouvernement allemand. On va

construire à Berlin un local pouvant recevoir 5 millions de volumes. Il y a vingt-quatre grandes bibliothèques en Allemagne; il n'y en a qu'une en Belgique.

La Bavière est un pays moins peuplé que la Belgique. Or, tandis qu'à Bruxelles il y a 500,000 volumes, à Munich il y en a 1,300,000. Voilà une preuve manifeste de notre infériorité. Notre Bibliothèque royale reste ce qu'elle était jadis: une pauvre petite bibliothèque de province. »

M. Vandervelde désapprouve la mesure prise par le ministre en nommant, à côté du directeur scientifique de l'établissement, un administrateur-inspecteur dont les pouvoirs sont plus étendus que ceux du Conservateur en chef lui-même. « Voilà, dit-il, un conservateur adjoint dont on fait du jour au lendemain le supérieur de tout le monde! » Cette critique ne s'adresse d'ailleurs qu'au principe et ne vise pas la personnalité du titulaire de cet emploi nouveau.

Autres griefs. « Pourquoi ne met-on pas à la disposition du public un tableau indiquant les nouvelles acquisitions? Pourquoi certaines salles ne sont-elles pas, comme en Amérique, accordées aux enfants? A Chicago, il y a même une salle spéciale réservée aux aveugles.

En Belgique, les salles de lecture ne sont ouvertes qu'aux heures où les ouvriers ne peuvent y aller.

Nombre d'ouvrages manquent dans notre Bibliothèque: les étudiants en font quotidiennement la triste constatation. »

Et à un geste du ministre signifiant que les ressources pécuniaires lui font défaut, l'orateur riposte avec vivacité: « Il n'y a pas d'argent pour les livres, mais on a trouvé quinze millions pour la façade du Palais du Roi, seize millions pour l'École militaire, plus d'un million pour la façade de la caserne des grenadiers, cinquante millions pour la gare centrale d'Anvers, — qui n'est ni belle, ni commode, — des millions pour des tunnels royaux dont l'intéressé ne veut pas se servir et pour l'hippodrome d'Ostende, qui va devenir un parc d'exposition de bestiaux!

Cela contraste beaucoup avec quantité de déclarations sur l'avenir intellectuel de la Belgique. Au Congrès mondial de Mons, le roi a exprimé le vœu de voir Bruxelles devenir la capitale du monde intellectuel. Pour en arriver là, il faudra d'abord que notre Bibliothèque royale devienne autre chose qu'une bibliothèque de village! »

Souhaitons que ce discours, applaudi par toute la gauche, amène le gouvernement à prendre pour l'amélioration et le développement de la Bibliothèque des mesures décisives. Quelques progrès ont été réalisés. Une nouvelle salle de travail sera ouverte prochainement. L'affichage des acquisitions nouvelles est décidé. On travaille à la confection du catalogue des imprimés. L'État vient de confier à une maison d'édition la publication d'un catalogue des médailles. Pour les manuscrits, huit tomes ont paru: le neuvième est sous presse. Un volume du catalogue des estampes est terminé: les autres suivront.

En exposant cette situation pour répondre aux observations de M. Vandervelde, le ministre des Sciences et des Arts s'est plaint de ne pouvoir, en raison de l'insuffisance des crédits, réaliser avec plus de célérité les réformes nécessaires: c'est donner raison au député de Bruxelles, qui n'a pas manqué de le constater.

Quant à la création d'un poste d'administrateur-inspecteur analogue à celui qui existe dans les Universités de l'État et à l'Observatoire, le gouvernement n'a nullement entamé par cette

institution l'indépendance scientifique des conservateurs. Chacun de ceux-ci reste maître de faire pour la section qu'il dirige des acquisitions dans les limites du crédit dont il dispose : l'administrateur-inspecteur est uniquement chargé de veiller à ce que ces crédits ne soient pas dépassés. Il était urgent que cette déclaration du ministre précisât les conditions d'un régime dont l'instauration avait provoqué dans le personnel de la Bibliothèque une assez vive émotion.

O. M.

AUTOUR D'UN PROBLÈME

Nous recevons de M. Otto Friedrichs la lettre suivante :

Pointe du Bugull, Belle-Isle-en-Mer,
(Morbihan), le 5 août 1909.

CHER MONSIEUR ET AMI,

Veillez insérer ces quelques mots de réponse à l'appréciation que M. Francis de Miomandre a bien voulu émettre (dans *l'Art moderne* du 1^{er} août) sur mon livre *Autour d'un problème. Réfutation du livre de M. Joseph Turquan sur Louis XVII*.

M. Francis de Miomandre, tout en avouant son incompétence, déclare « trouver bien inutile toute cette littérature autour d'un aussi mince problème historique », et ajoute : « On n'en pourrait certainement pas plus écrire si un d'Orléans était sur le trône et qu'un Bourbon voulût l'y remplacer. »

Par cette dernière remarque, M. de Miomandre démontre, en effet, son incompétence en cette matière et l'ignorance du but que je poursuis, car, l'avouerai-je? s'il ne s'agissait que d'une compétition entre Bourbons et Orléans autour du très problématique trône de France, je n'aurais même pas écrit une seule ligne sur ce sujet, attendu que c'est le dernier de mes soucis de défendre les « droits » tout aussi problématiques des uns contre les « droits » beaucoup plus problématiques encore des autres. Étant républicain comme l'était Jules Favre qui défendit cette cause au même point de vue, comme l'est aujourd'hui Boissy d'Anglas, sénateur de l'Ardèche, je ne suis donc le « camelot » d'aucun roi — pas même de Louis XVII.

Mais si Louis XVII n'est pas mort au Temple, si le prétendu Naundorff est Louis XVII, celui-ci a laissé des descendants qui ont droit à la possession incontestée de leur nom et à leur héritage civil.

Les « érudits et historiens » ont surtout le droit, sans pour cela mériter d'être taxés de « perversité intellectuelle », de revendiquer la réhabilitation tout au moins historique de Louis XVII en la personne méconnue et tant calomniée de « Naundorff ». C'est ce droit seul que je me suis toujours donné. C'est ce droit-là que moi et quelques autres ont entrepris de démontrer, et je ne pense pas que cela soit de la « littérature inutile » puisque nous avons réussi à détourner la grande majorité du public de la légende autrefois tant prônée de la mort de Louis XVII au Temple.

Mais n'eussions-nous même aucun succès à enregistrer qu'il y aurait encore lieu de penser comme Guillaume le Taciturne : « Point n'est besoin d'espérer pour agir, ni de réussir pour persévérer. » Qu'il s'agisse d'une race de rois ou d'une race de manants, la « justice égale pour tous » est tout de même un but très noble à poursuivre, sinon facile à atteindre. Est-ce donc faire preuve de « perversité intellectuelle » que d'éprouver ce

besoin de justice idéale de défendre l'innocence? Serait-ce donc là sérieusement l'avis de M. de Miomandre?

Si ce dernier, après plus mûre réflexion, n'admet pas l'intérêt énorme qu'il y a, *même au point de vue philosophique* et sans aucune préoccupation politique ou dynastique, à déterminer la vérité sur la question de la survie de Louis XVII après le Temple; à protester contre l'injustice et le mensonge; à venger la victime et à flétrir les coupables — ne fût-ce qu'avec la férule de l'historien et sans autre joie que de flétrir à juste titre — alors je ne pourrai que le plaindre.

Mais M. Francis de Miomandre est un écrivain trop remarquable, un penseur trop profond et il compte à trop bon escient parmi les « gens d'esprit » pour ne pas renoncer, en ce qui concerne le problème de Louis XVII tout au moins, à développer cette idée qu'il y aurait « beaucoup à dire sur la perversité intellectuelle des érudits et des historiens ».

Veillez agréer, cher Monsieur et ami, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

OTTO FRIEDRICHS

« La Justice » de Julien Dillens.

Au lendemain de l'inauguration du monument érigé à la mémoire de Julien Dillens, on ne peut évoquer sans tristesse le souvenir de l'hostilité contre laquelle le statuaire, — l'un des plus purs artistes de notre École de sculpture, — eut à lutter au cours d'une carrière jalonnée d'inquiétudes, de déceptions et d'injustes traitements.

Dans un article de la *Chronique*, Champal retrace avec émotion les étapes douloureuses de cette vie tourmentée. Il rappelle le sort inique qui frappa la plupart des œuvres de Dillens, dont plusieurs demeurèrent inachevées, dont quelques-unes furent détruites avant d'avoir été réalisées dans leur matière définitive. L'une d'elles attend depuis près de trente ans la revision de l'arrêt de condamnation injustement prononcé contre elle; et celle-là, du moins, rien n'empêche de l'exécuter en marbre ou en bronze pour sauver d'une ruine certaine l'une des compositions que l'artiste anima de sa pensée. Il s'agit de *la Justice*, qu'un jury peu compréhensif refusa en 1880 d'accueillir au Salon triennal, mais qui fut, depuis, l'objet de maintes distinctions. Mais laissons la parole à Champal et nous associons à ses conclusions :

A l'Exposition universelle d'Amsterdam, en 1883, le jury, présidé par Guillaume, l'éminent statuaire français, membre de l'Institut, décerna à *la Justice* le diplôme d'honneur.

A l'exposition triennale d'Anvers, en 1885, ce groupe obtint le Grand Prix, et enfin, pour ne pas étendre l'énumération, la même récompense lui fut octroyée à l'Exposition universelle de Paris, en 1889, et Dillens fut proposé, à la suite de ce succès, pour le ruban de la Légion d'honneur.

Qui aurait cru, après tout cela, que les effets de l'erreur commise en 1880 pouvaient subsister, que l'odieux procès n'était pas révisé? Et cependant, c'est parce qu'une commission officielle jeta l'interdit sur le groupe *la Justice* que celui-ci expie toujours! L'œuvre couronnée à Amsterdam, à Anvers, à Paris, partout ensuite où elle fut exposée, se dégrade lentement dans la galerie de pourtour du Palais de Justice où elle est, en réalité, abandonnée.

Elle contribua, en effet, un jour, à la décoration éphémère du hall fameux où se déroulait exceptionnellement une fête, et, depuis, elle est demeurée là, exposée aux actes de mauvais gré et aux inconvenances des visiteurs du Palais. Traitant le magnifique groupe de Dillens comme une vulgaire ruine, des milliers d'individus ont recouvert le plâtre, aussi haut que leurs mains pouvaient atteindre, de leurs noms, de dates, de lieux d'origine, de mots bêtes.

La grossièreté n'a pas de patrie. C'est le « Botin » universel de l'incongruité.

Après la glorieuse réhabilitation dont *la Justice* a été l'objet, et devant le scandale qui aggrave chaque jour encore le crime de 1880, j'estime qu'il n'est pas utile et serait peu décent de plaider la valeur de l'œuvre de Dillens. Une affirmation qui soulage le cœur suffit : rien de plus puissamment sculptural, rien de plus émouvant n'a été produit dans notre pays depuis la renaissance actuelle de notre statuaire, dont les premiers promoteurs furent surtout Godecharle et Rude.

Et maintenant que j'espère avoir traduit le sentiment de tous les artistes au sujet de cette honte, que l'Etat doit faire cesser et faire oublier au plus tôt, penchons-nous sur « la blessure saignante — comme a dit M. Buis — que le coup porté en 1880 laissa au noble artiste.

« C'est à Sorrente, écrivait-il quinze ans après, que j'appris la réception faite à mon groupe ; c'est là que, loin de terre, au milieu des flots, je me laissais rouler sans résistance, tant la désillusion avait éteint en moi le goût de l'existence... Rôdant le long des falaises, m'égarant dans les cavernes et visitant les îles du golfe de Naples, je recherchais la trace du passage des hommes et les œuvres de la nature : j'oubliai...

» J'oubliai le petit ouvrage de l'homme si petit ; je compris le lazzarone couché au soleil devant un beau paysage ; je compris Diogène ; je compris la vie contemplative et le dédain de l'œuvre humaine. Je me « rattrapai » à la nature, à cette nature vivifiante, pleine de charme, qui recèle tout en elle et donne à qui sait prendre. »

Et, envisageant ses travaux, depuis cette mésaventure : « Je n'ai pas réalisé ce que je m'étais promis, confesse-t-il plus loin ; je n'ai pas eu l'énergie d'aller jusqu'au bout ; je me suis laissé arrêter par les accidents du chemin ; ma première grande œuvre mal reçue, un manque d'attention, de générosité, ont fait tomber tous mes projets. »

Et non, l'indomptable artiste conçu encore, comme on l'a vu, de grands projets, dans lesquels il aurait pu donner toute l'envolée de son tempérament, servi par une science impeccable et un goût d'une latinité parfaite ; mais le destin les a brisés dans ses mains ! Dites, ne serait-il pas odieux que l'Etat n'empêchât pas, au moins, la destruction du groupe « *la Justice* ? »

Chronique judiciaire des Arts.

Edmond Malherbe contre G. Astruc et C^{ie}

Nous avons exposé la demande présentée par le compositeur Edmond Malherbe, auteur de l'opéra-comique couronné au concours ouvert par la Société musicale Astruc et C^{ie}, et tendant à obliger cette dernière, sous peine de 75,000 francs de dommages-intérêts, à faire représenter son œuvre soit au théâtre de Monte-

Carlo, soit sur une grande scène parisienne, au cours de la prochaine saison théâtrale (1).

Madame Pierre, — tel est le titre de l'opéra-comique qui a fait l'objet du débat, — risque fort de rester, cette année encore, dans les cartons de son auteur.

La première chambre du tribunal de la Seine vient, en effet, de débouter M. Malherbe de son action et de le condamner aux dépens de l'instance.

« Attendu, dit cette décision, que le règlement, loi des parties, est signé par Astruc, éditeur du concours, pour le comité d'organisation, à côté des membres du comité de patronage, dont Astruc n'était que le mandataire ; qu'il s'est d'autant moins engagé personnellement que le comité de patronage a pris soin de délimiter lui-même les obligations réciproques de la Société musicale et des lauréats, à savoir, pour les uns, de faire éditer leurs œuvres par ladite Société, et pour la Société de payer une certaine prime aux lauréats ; qu'Astruc ou la Société musicale n'étaient donc pas les maîtres de la convention ;

Que dans ces conditions, ni Astruc, ni la Société musicale ne sont tenus d'assurer la représentation de l'ouvrage primé, qu'ils ont seulement le droit exclusif d'éditer ;

Que, Malherbe n'est, en conséquence, recevable à réclamer ni à Astruc ni à la Société la reprise de la libre disposition de son œuvre, pas plus que des dommages-intérêts. »

Il était en effet impossible d'admettre que M. Astruc, qui n'est pas directeur de théâtre, eût pu s'obliger, en organisant un concours, à faire jouer l'œuvre primée. Il a rempli ses engagements en versant à M. Malherbe le montant du prix (12,000 francs) que lui décerna le jury et en justifiant des démarches qu'il a faites, d'ailleurs en vain, auprès de plusieurs directeurs en vue de faire représenter par eux *Madame Pierre*.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *La Joie Vagabonde*, par PAUL CASTIAUX. Paris, *Mercur de France*. — *Au clair de la lune*, par THÉO HANNON. Bruxelles, O. Lamberty. — *Le Banquet Ridicule*, par JEAN-MARC BERNARD. Valence, éd. des *Guêpes*.

ROMAN. — *Le Médecin*, par CH. EDOUARD LÉVY. Paris, E. Fasquelle. — *Tragi-Comédie d'Amour*, par George Meredith ; traduction de MM. CLAUDE et JOËL RITT. Paris, F. Juven.

CRITIQUE. — *La Beauté des Formes*, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, Librairie universelle, 20, rue Saint-Marc. — *Voici la femme*, préférences, par AUREL. Paris, E. Sansot et C^{ie}. — *Contribution à l'histoire de la Symphonie post-beethovénienne (1824-1909)*, par PAUL MAGNETTE. Liège, Ch. GORDINNE. — *Georges Rens*, par RENÉ LVR. Mons et Paris, éd. de la *Société nouvelle*.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement vient d'acquérir le charmant portrait de fillette exposé par M. Fernand Khnopff au dernier Salon de la *Libre Esthétique*. L'œuvre est d'autant plus intéressante qu'elle marque le début du peintre dans l'art du portrait, qui lui valut dans la suite de si nombreux succès. Le modèle représenté est la fille du paysagiste Henri Van der Hecht, aujourd'hui M^{me} Paul Ariot. Daté de 1884, ce petit portrait fut exposé la même année au premier Salon des XX. Il figura récemment à l'Exposition d'Art belge organisé à Paris au Salon d'Automne, où il fut très remarqué.

(1) Voir notre dernier numéro.

La vingt-cinquième Exposition des Beaux-Arts et d'Art appliqué organisée par le Cercle Artistique de Tournai aura lieu dans la salle du local, rue des Clarisses, 13, à Tournai, et s'ouvrira le 12 septembre pour se fermer le 18 octobre.

Les adhésions sont reçues jusqu'au 15 août chez le secrétaire de la Société, rue des Carliers, 10, où l'on pourra obtenir tous les renseignements.

Le comité fait appel à MM. les artistes pour rehausser par leur participation cette vingt-cinquième exposition, qui est destinée à célébrer le travail accompli par le Cercle pendant cette longue période.

Le Roi des Belges fait école : on annonce que le duc de Warwick vient de vendre deux de ses plus beaux Van Dyck. L'un, qui appartient à la période dite génoise du maître, est un portrait de la duchesse de Brignole; l'autre, peint par Van Dyck avant son voyage en Italie, représente la femme du peintre Snyders. Les deux toiles ont été acquises par la maison Knoedler.

Un tableau du même artiste qui figura en 1899 à l'Exposition Van Dyck à Anvers, le *Portrait de M^{me} Vinck*, appartenant à M. Dansette, a été, dit-on, acquis par la maison Duveen.

La date du cinquième Congrès national des architectes vient d'être fixée aux dimanche 19 et lundi 20 septembre. Organisé par la Fédération des sociétés d'architectes belges, le Congrès se réunira à Gand, dont les nombreux monuments feront l'objet d'une visite détaillée. Plusieurs questions d'une sérieuse importance pour les intérêts corporatifs sont inscrites à l'ordre du jour.

M. Joseph Ryelandt, l'auteur de *Sainte-Cécile*, a terminé un nouvel oratorio, *l'Avènement du Seigneur*, qui vient de paraître chez l'éditeur Novello, à Londres, et sera exécuté pour la première fois en novembre prochain à Rotterdam sous la direction de M. B. Diamant.

On a inauguré le mois dernier au Palais de Justice de Paris, dans une salle située au-dessus de la Bibliothèque des avocats, le Musée du Barreau, composé de dessins, de gravures, d'aquarelles, de médailles, etc., relatifs à la vie judiciaire.

A l'occasion de son jubilé de cinquante ans, la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles organisa naguère, on s'en souvient, une exposition du même genre dont le succès fut considérable. Mais tous les souvenirs professionnels réunis temporairement à cette occasion ont réintégré les collections auxquelles elles avaient été empruntées. Ne serait-il pas intéressant de suivre l'exemple donné par le Barreau de Paris et de fonder à Bruxelles un Musée permanent renfermant un choix de portraits, d'autographes, de documents de tous genres concernant le monde judiciaire?

Il serait aisé de trouver dans les vastes dépendances des Cours et Tribunaux, au Palais de Justice, un local suffisant. Et l'exposition de 1891 a prouvé que les collections formées en Belgique par les magistrats et les avocats sont riches en curiosités dignes d'échapper à l'oubli.

Nous soumettons l'idée au nouveau bâtonnier de l'Ordre, M^e H. Bodson, et au président de la Conférence du Jeune Barreau, M^e Paul-Emile Janson, qui, avec la collaboration du *Journal des Tribunaux*, réaliseront sans peine cette intéressante entreprise, destinée à sauver de la destruction une foule de souvenirs jalonnant l'histoire de notre vie judiciaire.

L'administration du Musée du Louvre expose dans une vitrine au pavillon de Marsan (salle Moreau-Nélaton) toute une collection de souvenirs ayant appartenu à Corot et à Delacroix.

Les visiteurs peuvent y voir, dès à présent, la pipe en bois de Corot, le bonnet de coton rayé blanc et rouge dont il se coiffait quand il allait peindre les brumes matinales accrochées aux coteaux de Ville-d'Avray, son portrait par Desavary, daté de 1871, son médaillon par Etex, daté de 1841, sa palette et divers objets de moindre importance.

La même vitrine contient la palette et le pinceau dont se servit Eugène Delacroix lorsqu'il fit la décoration picturale de l'église Saint-Sulpice, un cuivre gravé par l'illustre peintre, son diplôme

de commandeur de la Légion d'honneur, daté du 14 novembre 1855, sa photographie datée de 1860.

Nul doute que la foule des amateurs ne fasse le meilleur accueil à ce lot de simples souvenirs.

Un tableau célèbre de van Dyck représentant *Une Dame dont un page nègre porte la traîne* a été acquis par M. P.-A.-B. Widener, de Philadelphie, pour le prix de 2,500,000 francs. Il formait, avec sept autres portraits, la principale décoration du petit palais Cattaneo, à Gènes.

Le sacristain de l'église Santa Leocadia, à Tolède, a, paraît-il, découvert dans une dépendance de l'édifice un tableau, en bon état, qui porte la signature du Greco. La toile, qui mesure 2 m. 35 sur 1 m. 13, représente l'*Immaculée Conception*. La figure de la Vierge surmonte un groupe de têtes de chérubins et, de chaque côté, se voient deux anges, jouant l'un de la lyre, l'autre de la cithare. Aux pieds de la Vierge et à droite, on aperçoit le fondateur de la chapelle, en attitude de prière. Au bas et au milieu du tableau, est représentée la chapelle objet de la donation, et, à gauche, le rameau de fleurs où est placée la signature.

D'autre part, derrière une pile d'in-folios poussiéreux, dans l'humble magasin d'un bouquiniste londonien, l'un des conservateurs de la National Gallery vient d'exhumer cinq superbes Turner d'un coloris flamboyant, qui y dormaient depuis des années. Ils représentent une *Petite ville au bord d'une rivière*, *Eton*, *l'Abbaye de Newark*, un *Château féodal* et le *Château de Windsor*. Ce dernier est un chef-d'œuvre.

Reentoilés, revernis, réencadrés, ces cinq tableaux d'un maître illustre font aujourd'hui l'admiration des visiteurs du musée.

Reste à savoir si les cinq Turner découverts sous les toiles d'araignées de l'échope en question sont authentiques... On sait qu'il existe plus de faux Turner que de vrais.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.
ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix M.OMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait
nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et
traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur
n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches
rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui
confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle.
Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des
Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Paroi-
siens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement :
6 francs. (Étranger, 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts,
philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction
et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement :
5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois.
Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration :
2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs.
Le numéro : 1 franc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1,070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

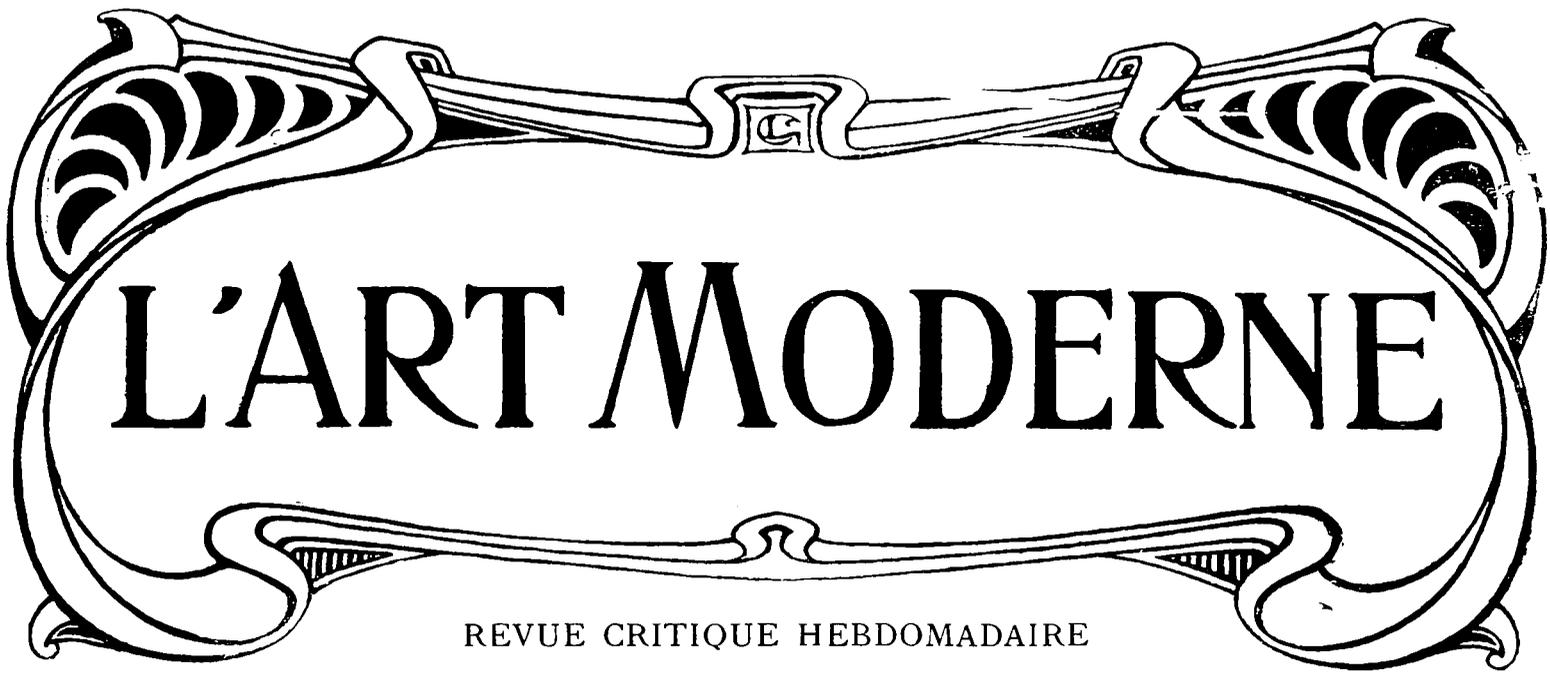
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Quelques Artistes belges à l'Exposition internationale de Munich (suite et fin) (WILLIAM RITTER). — Autour d'un problème : *Lettre à M. Otto Friedrichs* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — De Gauguin et de Van Gogh au Classicisme (suite) (MAURICE DENIS). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Théâtre de la Monnaie. — Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles et Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles : *Résultats des concours et principales distinctions*. — Petite Chronique.

Quelques Artistes belges

à l'Exposition internationale de Munich. (1)

En revanche, ce qui me plaît dans les tableaux belges, qu'il s'agisse de portraits, de paysages et marines ou d'intérieurs, c'est que le sujet en soit toujours abordé de front, simplement, honnêtement, sans aucun de ces

(1) Suite. Voir notre dernier numéro. Un ami de passage à Munich nous écrit que M. William Ritter a, dans son premier article, fait erreur en disant que MM. Ensor et Rassenfosse ne sont pas représentés à l'Exposition. Sans doute n'a-t-il pas pénétré dans la seconde salle belge, voisine de celle qu'il a décrite, et où sont placées, en bonne lumière, les œuvres de ces peintres et de beaucoup d'autres de nos meilleurs artistes. Il ajoute malicieusement : « Peut-être M. Ritter, qui veut avant tout un art national, regrettera-t-il qu'en peignant son *Chou*, M. Ensor n'ait pas choisi un chou de Bruxelles. En revanche, je puis lui certifier que le modèle de M. Leempoels parle le plus pur marollien. »

Notre correspondant occasionnel relève aussi les critiques formulées par notre collaborateur au sujet de l'emplacement qu'occupent les *Baigneuses* de M. Van Rysselberghe. « Que M. Ritter veuille bien,

recours à une coupure, à une mise en place anormales par lesquels des peintres de moindre hérédité ou tradition esthétique, mes amis tchèques, par exemple, croient se singulariser et se démontrer aussi raffinés que quelques artistes dandys d'Angleterre, inventeurs, après les Japonais, de ces façons précieuses, asymétriques et un rien prétentieuses, mais parfois tout de même charmantes, lorsqu'elles sont justifiées et portent une empreinte d'indéniable personnalité, mais dont, en tous cas, l'excentricité élégante doit demeurer discrètement isolée et ne peut, ni ne saurait devenir la règle. Car aussitôt que cette excentricité cesse d'être la propriété exceptionnelle de celui qui y a droit, *par tout de son existence, aussi bien que par son art*, elle devient presque vide et insupportable davantage encore que la bonne grosse vulgarité, qu'elle a tôt fait de rejoindre : une vulgarité alors qui minaude et se contorsionne.

De ce travers, les Belges ne veulent rien savoir et ont raison. M. Émile Wauters plante sa grosse dame en brun, debout au beau milieu de son tableau ; comme à travers le sien M. Franz Hens lance au vent, qui enfle légèrement leur voile, ses lourdes barques de pêche ; et comme M. Jacques de Lalaing a dit à son curé de campagne : « Monsieur l'abbé, asseyez-vous là sur cette chaise, bien en face de moi ! Je m'en vais faire votre

dit-il, entrer dans la galerie où rayonne ce panneau par la porte située, *en face du tableau*, à une douzaine de mètres au moins de celui-ci. Il trouvera là le recul et les conditions d'éclairage nécessaires. Loin d'être présentée « dans l'angle un peu obscur d'un mauvais passage », la toile de M. Van Rysselberghe occupe une place en vue dans une salle vaste et bien éclairée. » O. M.

portrait. » Et le bon abbé de croiser sur sa maigreur efflanquée ses bras et d'étaler ses lourdes mains brunes de paysan. Un photographe voudrait photographier le *Village brabançon*, il ne s'y prendrait pas autrement que M. Gilsoul. L'objectif n'ajouterait un centimètre ni à droite ni à gauche, et tout y est pour que la physionomie en soit complète : les maisons dans la grande clarté, groupées autour de l'église gothique grise ; l'étang presque en entier au premier plan, les nénuphars jaunes interrompant les reflets ; le tout coupé à gauche par le vieil arbre pleureur d'un vert cossu, à droite par les fourrés au bord de l'étang, en bas par le sentier qui court à travers la prairie. Les sages hardiesses orangées, lilacées et dosées avec tant de soin de M. Émile Claus ne l'écartent jamais d'une composition d'un naturel parfait. Et si M. Franz Courtens entend nous montrer une énorme truie, têtée par ses petits et fouillant du groin le fumier, une oreille emplie de lumière, il n'éprouve nul besoin d'en disperser le groupe anormalement et d'amputer les porcelets, ici d'un bout de museau, là d'une oreille, ailleurs d'une fesse ou d'une patte, comme tel artiste de Prague ne saurait s'en faire faute. Ce sont tous ici gens de calme et de bon sens, qui peignent, par plaisir de peindre, posément, rationnellement et de sang-froid, les sujets élus, sans aucune envie de les bouleverser ou de les présenter sens devant derrière, pour l'unique satisfaction de démontrer un esprit anarchique, qui ne saurait être le leur, ou pour se faire remarquer à la façon du monsieur qui va dans les rues son chapeau de guingois et son habit retourné.

Une autre observation intéressante est celle-ci. J'ignore si la Belgique est un pays particulièrement lumineux. Je le crois en tout cas plus souvent mouillé, brumeux et maussade que l'éblouissante plaine hongroise, où sans cesse passe le *fala morgana*, et cependant, grâce à l'habitude de clarté de ses peintres, il paraît, à en juger par cette trentaine d'œuvres comparée à la soixantaine de sombres médiocrités madgyares, indiciblement plus lumineux, plus heureux. A part le fait qu'il suffise de trois toiles comme celles de MM. Gilsoul, Claus et Heymans pour illuminer une salle, il ne se trouve ici ni un tableau matériellement sombre, ni, moralement, un spectacle de misère sordide. Cette petite tricoteuse de M. Jacob Smits, en casaquin rouge et jupe noire, assise de profil au bout du berceau qui repose à terre, contre le mur blanc et la porte sang de bœuf, a l'air si heureux, non seulement parce que le nourrisson dort si gentiment sous le tendelet vert, mais parce que le mur et le carreau sont bien propres et que, au-dessus d'elle, la fenêtre encadre un paysage bien frais, bien plantureux, sous son gros ciel blanc comme gonflé de lumière. Et c'est peint avec une sorte de fermeté qui aboutit à du crépissage, et dans ce crépissage un

dessin fort et vigoureux a tracé un lourd et sombre sillon.

Dans l'*Intérieur de tisserands*, de M. P.-Jacques Dierckx, joue une lumière discrète et agréable, à la Uhde, mais si elle passe des métiers aux bobines et aux blondes provisions de fil accrochées aux solives, elle ne s'arrête ni à des toiles d'araignée, ni à aucun indice de désolation et de désastre. Vieux et jeunes sont à leur ouvrage avec bonne humeur et entrain : aucun pli de souffrance ne marque les physionomies ; rien ne distrait du charme de cette exploration de l'atelier et des établis par la lumière.

Et c'est quelque chose de tout analogue chez M. Alexandre Struys. Son *Mois de Marie* nous vaut un minutieux inventaire de tout ce qui fait le charme d'un intérieur pauvre, mais bien astiqué, de vieille, dont la propreté est le seul luxe, comme la seule occupation. Maigre et rigide sous sa jupe rouge, elle s'agenouille, d'un seul genou, sur l'une de ses chaises de paille, devant sa commode chargée de souvenirs. Il y a la statuette pieuse, de plâtre verdi, entre deux bouquets de feuilles artificielles sous globe de verre, dont l'un a été cassé ; il y a surtout, pendus au tablard d'au-dessus, les petits cadres photographiques des foires du passé, toute la famille dispersée. Il est certain que la soie puce, le chapeau à plume et le gant si négligemment tenu de *M^{me} Jantet*, tout à côté, ne s'accommoderaient guère d'un tel décor ! Non plus que la jeune femme à écharpe de tulle par-dessus ses épaules nues et son costume Empire, de M. Juliaan De Vriendt. Et encore moins cette opulente paresseuse, aux aisselles blondes, de M. Hermann Richir, qui somnole voluptueusement, dans la tiédeur de l'ombre, sous des draps blancs, contre une fenêtre close aux invitations estivales du jardin, appétissant comme un cœur de salade. Mais du moins le soleil, qui luit pour tout le monde, lui, s'y plait, dans la chambrette brune de la vieille dévote et y caresse les objets, gentiment amical, comme tout à l'heure dans l'ancre de tisserands. C'est, autour de l'agenouillement anguleux de cette prolétaire, contente de son sort et de ses menus bibelots de pauvreté honorable, comme une atmosphère de piété rendue sensible.

Toutes les scènes de la vie populaire, grâce à cette santé de la peinture claire, conservent ce même aspect de bonheur paisible et recueilli. Il caractérise aussi bien les arrangements et le repas de ces matelots, au milieu des cordages et engins de pêche, sur les grands bateaux tirés sur le sable, de M. Charles Mertens que la fraîche jeune fille bleue raccommodant des filets dans un intérieur gris, de M. Hendrik Luyten ; que ce beau défrichement, à la Rosa Bonheur, d'une lande sous la nue, menaçante et basse, mais dont la qualité de blancheur semble promettre la bienfaisante fécondation des sillons, de M. Edgard Farasyn ; que cet autre labour.

heureux, ambré et vespéral, sous un beau ciel citrin, à l'horizon si profond, où semble se déchiffrer une lointaine, très lointaine allée d'arbres, de M. Georges Bernier; ou simplement enfin que ces deux vaches sous un hangar de M. Jan Stobbaerts.

Et quelle autre fenêtre sur le grand air, après celles ouvertes par MM. Heymans, Gilsoul et Émile Claus, que ces obtus sabots de pêche, de M. Franz Hens, qui cinglent, penchés et balourds, à travers la vague, d'un gris-bleu à la fois boueux et marbré, accompagnés par les jeux des goëlands. Du mauve pend aux voiles; du bleu ombre les rudes madriers coriaces des panses. Un nuage diagonal pend en rideau gris tout au travers du ciel lumineux. Bateaux, voiles, mer et ciel, c'est de la belle matière, ferme et jaspée, un peu trop uniformément opaque peut-être. Mais c'est âpre, c'est sain; c'est salé et plein de la brise du large. Cela claque et flanche au vent, retombe en coup de battoir sur la vague; cela fouette le sang et ouvre l'appétit. Rarement j'ai mieux compris cette façon gloutonne que certains ont de dire qu'ils *en mangeraient*. Et, en effet, on en mangerait de cette mer mieux qu'on n'y nagerait.

Autre fenêtre de grand air et autres barques, avec M. Georges Buysse. Celles-là sont de ces longs chaland, soutes bien garnies, submergées, effilés comme des libellules, pour enfler les maigres canaux, plats pour traîner leur ligne de flottaison au ras des fleuves, le long des paysages verdoyants ponctués de tuiles rouges. Leurs voiles bizarres et efflanquées et leurs antennes diagonales ont un air asiatique, et je sais un critique, qui resta longtemps convaincu que cela se passait au Japon. Oh! les beaux gouvernails qui, à eux seuls, feraient un tableau, tant ils ont quelque chose de monumental dans leur robustesse, de lent dans leur manœuvre et de décoratif dans leur parallélisme. Tout trempe dans du soleil autant que dans de l'eau, dans la belle eau, zébrée de reflets; tout chatoie et rit, orange, bleu et vert. Cela participe un peu du procédé de M. Claus, avec plus de légèreté et d'éclat, peut-être même encore plus de lumière, mais, à vrai dire, moins de profondeur. Oh! ce cercle, ce conciliabule de roseaux de Claus, cette rive, brouie dans les brumes lilas, et cette vieille orange sanguine de soleil pourri, qui, dans la vibration lente de ces brumes, dérangées de leur immobile froideur matinale, semble y faire s'agiter les bras à des fantômes d'arbres, d'un lilas plus compact! Et j'aime aussi, de M. Jacques Rosseels, ce coucher de soleil en feu de Bengale, au soupirail d'un horizon bas, entre un ciel et un pays de neige et de halliers bleuâtres, partagé par deux voies sur l'une desquelles arrive un train droit vers le spectateur. Et il y a encore cette *Jetée de Westkapelle* (île de Walcheren) de M. Richard Baseleer, avec des gens qui tournent le dos à un arc-en-ciel, et à gauche un terrain de vase ou de

sable d'un bleu-violet singulier de très pâle ancolie.

Un ou deux portraits pour finir, portraits et scènes d'intérieur : cette jeune femme de M. Émile Floors, en velours marron, occupée de sa petite fille, au milieu d'un beau désordre, souple et *pastoso*, de joujoux, étoffes et bibelots aux accords japons-whistlériens; ce portrait du peintre Emmanuel Viérin, par M. Franz Holder, maigre et fin, vêtu de velours brun à côtes, assis avec tant de naturel, dans l'intimité de l'atelier, son chapeau, encore rejoint par la main, jeté auprès de lui, dans l'angle du canapé écru, auprès d'un coussin bleu. Et, au-dessus, comme pour une démonstration, il y a ce qu'il fait, l'œuvre après l'homme : c'est-à-dire, de M. Emmanuel Viérin même, cette façade d'église, briques et crépissures écaillées, partagée entre l'illumination du couchant et l'angle d'ombre portée d'un édifice en face. En bas, quelques naïves croix du cimetière. Et encore, sur quoi notre promenade sera terminée, et il est frais et bon que ce soit sur un sourire d'innocence, ce portrait des deux enfants de M. André Cluysenaar : un blondin vêtu de vert terne, assis sur le tapis, devant un livre d'images, avec des yeux, un sourire et des cheveux fins et gentils, et auquel je serais bien embarrassé de dire pourquoi je trouve tellement l'expression d'un petit Belge, et, debout, à sa droite, une gamine en longue robe blanche, toute grave, avec une poupée japonaise maternellement endormie au creux de son petit bras.

WILLIAM RITTER

AUTOUR D'UN PROBLÈME

Lettre à M. Otto Friedrichs.

MONSIEUR,

Malgré que votre dernière lettre de l'*Art moderne* soit adressée à M. Maus, permettez-moi d'y répondre puisqu'après tout elle me concerne.

Je reconnais très volontiers que vous avez raison en revendiquant une réhabilitation historique, surtout puisque vous n'avez pas d'arrière-pensée politique. La justice est en effet égale pour tous.

Voici pourquoi, cependant, je me suis laissé entraîner trop loin : c'est que je suis persuadé que l'histoire fourmille d'erreurs d'état-civil dont on s'occupe beaucoup moins que de celle de Louis XVII et qui présentent le même intérêt philosophique aux yeux de l'historien impartial. C'est certainement parce que la question Louis XVII fut politique à l'origine qu'elle fut soulevée. C'est cela qui me choque. Mais je reconnais très volontiers avoir donné à ce sentiment tout personnel une importance d'autant plus excessive que je n'en avais pas expliqué les raisons. Prenez-le pour ce qu'il vaut et veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

FRANCIS DE MIOMANDRE

De Gauguin et de Van Gogh au Classicisme (1).

Intimement liées chez Cézanne, ces deux tendances se retrouvent à des états divers chez Van Gogh, chez Gauguin, chez Bernard, chez tous les vieux synthétistes. On correspond à leur pensée, on résume bien l'essentiel de leur théorie si on la réduit aux deux déformations. Mais tandis que la déformation décorative est la préoccupation la plus habituelle de Gauguin, c'est au contraire la déformation subjective qui donne à la peinture de Van Gogh son caractère et son lyrisme. Chez celui-là, sous de rustiques ou exotiques apparences on retrouve, en même temps qu'une logique rigoureuse, des artifices de composition où survit, j'ose le dire, un peu de rhétorique italienne. L'autre, au contraire, qui nous vient du pays de Rembrandt, est un romantique exaspéré : le pittoresque et le pathétique le touchent bien davantage que la beauté plastique et l'ordonnance. Ils représentent ainsi un instant exceptionnel du double mouvement classique et romantique. Cherchons auprès de ces deux maîtres de notre jeunesse quelques images concrètes pour illustrer un article trop abstrait et peut-être obscur.

Dans l'exécution fougueuse et saccadée de Van Gogh, dans ses recherches d'éclat et ses violences de ton, je trouve tout ce qui séduit les jeunes tachistes, et la raison pourquoi ils se contentent de flaques de couleur pure ou de quelques zébrures. Ils admirent son attitude agressive en face de la nature, sa vision anormale, exaspérée, mais vraiment lyrique des choses : son scrupule de tout dire ce qu'il sent, l'insistance avec laquelle il affirme les mouvements les plus capricieux de sa sensibilité — et par quels moyens rudimentaires ! Par un trait furieux, par le relief énorme d'un empâtement. Il y a chez lui cette mauvaise manière d'attaquer la toile que les derniers romantiques considéraient comme un signe de génie : voyez la lourde charge que Zola a faite dans l'*Œuvre* de ce type de peintre. Chez ce mystique, ce raffiné, ce poète, l'influence naïve et triviale du naturalisme a laissé des traces que j'aperçois encore dans la génération qui vient. Le mot de tempérament avec tout ce qu'il comporte de bestialité conserve son prestige. Van Gogh, enfin, a déterminé chez les jeunes une rechute de romantisme...

J'ai devant moi un beau portrait de Vincent par lui-même. Les yeux verts, la barbe et les cheveux rouges dans une face blême fièrement construite. Le fond, où se voit une estampe japonaise, compte peu. C'est une étude ; mais une étude réfléchie, préméditée. J'y vois les tares que je viens de signaler mais aussi une expression de vie et de vérité intenses. Le tragique de ce visage synthétisé avec un rare bonheur par quelques traits énergiques et quelques tons plaqués, l'indication sommaire mais inoubliable de l'essentiel du sujet, l'émotion qui vibre dans cette ébauche d'un vrai peintre, tout cela fait de cette esquisse une œuvre du plus grand style.

Le portrait de Gauguin (au Christ jaune) que j'en rapproche à dessein n'a pas tant d'allure ; mais il a davantage d'intérêt didactique, — et d'ailleurs il est fort inspiré de la technique de Cézanne. C'est d'abord une composition balancée : la distribution des ombres et des couleurs, le clair-obscur m'assurent que le peintre a pensé faire non une étude fragmentaire mais un tableau. Au lieu des angles durs qui soulignent les volontés de Van Gogh,

(1) Suite. Voir l'*Art moderne* des 1 et 8 août.

il y a un nez, une oreille, des traits qui se courbent pour obéir aux nécessités de la composition et qui sont stylisés à la façon des décorateurs italiens.

* * *

Les jeunes gens, ceux qui vont au classicisme, ne connaissent plus les théories de 1890. C'est pour eux que j'ai voulu une fois de plus les préciser. Ils font état des œuvres de notre génération, comme nous faisons de celle des impressionnistes. Ils suivent leur destinée dans un sens qui est le nôtre, celui de 1890, mais avec une mentalité différente. Ils sont moins théoriciens, ils croient davantage au pouvoir de l'instinct. Rien n'est à ce propos plus caractéristique que l'article publié dans la *Grande Revue* en décembre 1908 par M. H. Matisse, si on le compare, par exemple, à ce qu'écrivirent M. Signac, M. Émile Bernard, ou nous-même, ou bien encore aux lettres de Van Gogh et aux propos de Gauguin.

Cependant ils ont besoin comme nous de vérités non pas rudimentaires ou négatives, mais positives, constructives. L'individualisme philosophique, le culte du moi n'a pu donner qu'un excitant intellectuel aux hommes de notre génération : ils ont senti la nécessité d'une règle de vie plus ferme, et, après avoir erré à travers les nuées de la raison pure, ils reprennent maintenant contact avec des réalités solides et des idéals collectifs. Nous avons suivi dans les arts la même courbe. Mais trop de relativisme est resté au fond de notre belle théorie du symbole : la nouvelle génération nous renseigne sur la faiblesse de nos doctrines.

Nous avons discrédité l'idée d'école. Et quelques-uns reprennent cet argument facile que les écoles ne font pas les génies. Ils disent que tous les maîtres ont été des isolés, des révoltés. Je réponds qu'il n'y a pas d'exemple, même parmi les modernes, d'un seul génie qui n'appartienne malgré soi à une école, qui n'ait des procédés, une esthétique, une culture imposés par son milieu. Il faut bien qu'il soit en quelque manière le reflet de son époque. Les œuvres des génies, éternellement, universellement belles, contiennent cependant une part de contingence qui les situe dans un temps, dans une école déterminée. Cela, on ne le nie pas. Mais, de même que dans l'histoire du costume, il y a des modes plus ou moins esthétiques, et que les unes et les autres ont été portées par de belles femmes, il faut admettre aussi l'inégale valeur des modes de peindre auxquelles s'ajustent les génies. La mode que suivit Titien est supérieure, je le sais, à celle dont un Delacroix dut se contenter.

L'idée d'école présuppose non seulement une technique, mais une esthétique. A qui demanderons-nous un critérium de beauté, des règles de goût et les principes supérieurs qui nous permettraient d'organiser nos forces d'invention et d'atteindre notre idéal ? Quelle discipline fondera sur notre capricieuse mobilité un art vraiment synthétique ? Sous prétexte de synthèse, nous nous sommes souvent contentés, avouons-le, de généralisations hâtives : en devenant schématique notre art est resté fragmentaire, incomplet. Nous avons fait beaucoup d'esquisses et trop peu de tableaux. Nous ne savons par finir, soit ; mais même chez les anciens nous préférons l'ébauche à l'œuvre faite. Qui mettra un terme à cette perpétuelle surenchère où nous incite l'aitrait du nouveau et le goût de l'inachevé ?

Barrès, Maurras, Mithouard nous conseillent de chercher une

règle dans le passé de notre race. A la vérité je ne vois pas que nous puissions tirer de la tradition nationale autre chose que des généralités aussi vagues que celles dont nous sortons. L'art des cathédrales et l'art de Versailles, la suite ininterrompue de chefs-d'œuvre qui va de Poussin à Corot, nous révèle tout ce que la tradition française comporte de clarté, de mesure, d'atticisme : ce que nous appelons le goût français. Mais cette sagesse, cette haute culture, la loyauté de nos vieux artisans et des maîtres du XVII^e siècle, quelles méthodes nous rendront aptes à en perpétuer le prestige ?

Pour moi, séduit par la perfection de la statuaire grecque et de la peinture italienne, lorsque j'emploie le mot de tradition, j'y fais entrer toutes les forces du passé et tout ce que nos Musées contiennent d'heureuses formules et d'exemples vénérables ; mais c'est toujours à la tradition gréco-latine que vont mes secrètes préférences. Là j'entrevois mes limites naturelles, la patrie de ma pensée.

Le rétrécissement qu'imposerait une telle conception à des esprits différents et aux possibles de l'art moderne, je l'aperçois et le réprouve : je ne veux pas d'une poétique qui renouvellerait l'insupportable académisme où ont sombré la plupart des écoles au XIX^e siècle. J'ai peur du goût classique. Notre art a-t-il assez de substance ? Nos esprits fatigués ne vont-ils pas lui imposer seulement le masque d'une perfection qu'il ne comporte pas : superposer à une matière neuve des formes abolies ? Le rôle actuel du goût classique est analogue à celui du goût italien au début du Grand Siècle : ce qui a vieilli chez Poussin, l'artificial de ses clair-obscur, le théâtral de ses gestes, sont ce qu'il tenait du goût italien. N'allons pas demander au XVII^e siècle, aux Quattrocento, aux gothiques, autre chose que des principes généraux et une certaine tournure d'esprit ennemie de la virtuosité et du désordre.

Il nous faudrait avant de nous mettre à l'œuvre, — comme l'a dit Mithouard à propos de la réforme de Malherbe, — convenir de quelque chose sur quoi les bons esprits soient tombés d'accord. Le retour aux traditions, aux vérités françaises, l'instinct national réveillé par l'indignation, le sens de l'Occident éclairent et stimulent les intelligences, mais ne suppléent ni à la décadence des traditions du métier, ni à l'absence d'une esthétique généralement admise.

Ce qui fonde une renaissance, c'est moins la perfection des modèles qu'on se propose que la force et l'unité d'idéal d'une génération vigoureuse.

(*La fin prochainement.*)

MAURICE DENIS

LA MUSIQUE A LIÈGE

Le XXI^e Congrès archéologique tenu à Liège du 1^{er} au 5 août a innové en créant une section pour l'histoire musicale. Les mémoires ont donné lieu à d'intéressantes discussions et à des conclusions pratiques. L'inventaire des anciens instruments actuellement disséminés en Belgique s'impose, comme l'a démontré M. P. Bergmans, de Gand, tant pour l'histoire de nos fabricants que pour la connaissance générale des inventions et des rapports entre la musique et les moyens d'exécution. L'inventaire de nos documents s'impose encore davantage, a démontré M. Dwelshauvers, et les recherches que l'on pourrait faire depuis

longtemps en certains dépôts et certaines bibliothèques sont entravées par un défaut de classement, un manque d'organisation ; ainsi le fonds Terry, si riche en livres et en manuscrits, dort dans un grenier du Conservatoire de Liège, inutilisé depuis plus de trente ans. Il n'est à la disposition ni du public ni des élèves de l'École, ni même des professeurs. La Commission nommée jadis pour la publication des œuvres belges inédites ne comprend plus qu'un seul membre, paraît-il. Il est temps qu'une réforme soit introduite dans ce domaine secret.

Des notes bien documentées sur la musique liégeoise aux X^e, XI^e et XII^e siècles ainsi que pendant la Renaissance ont permis à M. Lavoye de suggérer des recherches nouvelles dans un sens déterminé.

M. F. Mawet a étudié et exécuté un *Magna vox* attribué à Notger ; il a également analysé un motet intéressant de Grétry, qu'on ne connaît que par son théâtre.

M. Jorissenne a comparé des textes du XV^e et du XVI^e siècle pour élucider plusieurs difficultés de l'écriture musicale à ces époques.

M. Bergmans a fait l'histoire du *Collegium musicum* fondé au XVI^e siècle à Hasselt par Vanderriest.

M. Ch. Van den Borren a écrit une excellente notice sur G. Dufay, et M. Dwelshauvers a montré que la forme musicale de la sonate *a tre* de Stamitz a été précédée, dix ans auparavant, par la disposition analogue des six *Ouvertures* de Jean-Noël Hamal, maître de chapelle à la cathédrale de Liège.

Le Congrès ne s'est pas borné à ouvrir une section spéciale à la musique, il a donné quatre auditions de musique ancienne et spécialement mosane. En trois églises, il a été exécuté des œuvres pour orgue, la plupart inédites ou extrêmement peu connues. A Saint-Jacques, M. Lucien Mawet donna des œuvres anglo-belges et belges, de Peter Philipps, Carolus Luython, Peter Cornet et Mathias van den Gheyn, toutes exquis pour le fond et la forme ; à Saint-Christophe, M. Fernand Mawet exécuta l'admirable *Pas-sacaglia* de Frescobaldi, étonnante par la grandeur des idées et l'originalité des enchaînements harmoniques ; à Saint-Denis, M. Lavoye reprit les œuvres du répertoire liégeois vers 1617 ; c'était du Gabrieli, du Merulo, du Sweelinck, du Scronx, etc. Nos excellents organistes ont obtenu un succès très mérité.

Le soir, un ravissant concert fut consacré aux compositeurs liégeois du XVII^e et du XVIII^e siècle J.-N. Hamal, Gressnick, Henry Du Mont, Grétry et J. Coelet. Le Cercle *Piuno et Archets* (MM. Jaspas, Maris, Bauwens, Foidart et Vranken), rendit avec un sentiment délicat l'ouverture en *ré* majeur qui date de 1738 et forme le n^o 1 de la série citée plus haut. Pour la Symphonie concertante de Gressnick, MM. Leva, clarinettiste, et Lambert, bassoniste, leur étaient adjoints et se firent chaleureusement applaudir. Il est singulier qu'en ces deux œuvres les auteurs aient accordé peu d'importance au clavecin, alors qu'ils étaient clavecinistes et organistes. M^{me} Philippens-Joliet se fit applaudir dans le *Quid est tibi?* de l'oratorio remarquable de Hamal : *In exitu Israël* ; l'Ariette de *Panurge* (Grétry) et la romance du *Jaloux* (Hamal) firent moins d'impression, étant moins originales en réalité.

Un difficile concerto pour flûte de Coelet fut l'occasion d'un vrai triomphe pour M. Nicolas Radoux ; les casse-cous de la *Polonaise* finale n'en diminuent pas le charme et tenteront les virtuoses, désormais renseignés par cette exécution irréprochable.

Enfin le chœur *A Capella* que dirige magistralement M. Lucien

Mawet, complété par le Cercle *Piano et Archets*, interpréta avec une noblesse, une pureté et une cohésion parfaites le *Cantica sacra* et un Madrigal de Henry Du Mont, œuvres de premier ordre, impressionnantes, larges de ligne et aussi sincères que savantes.

* * *

Nous avons appris que les séances de musique de chambre organisées grâce au legs Dumont-Lamarche comprendront, l'hiver prochain, deux auditions attrayantes pour nous, Liégeois; l'une a été offerte au quatuor Chaumont, notre concitoyen si choyé des Bruxellois; l'autre au Decem parisien, qu'un brillant violoniste, liégeois aussi, M. Herman, violon-solo des Concerts Lamoureux, dirige avec un souci de grand art. Ce Decem, placé sous la présidence d'honneur de M. Chevillard, est composé de virtuoses sympathiques aux dilettante de Paris; c'est un quintette à cordes uni à un quintette d'instrumentistes à vent. Son répertoire est considérable et non moins sérieux. Cet heureux groupement de grands artistes va révéler une quantité d'œuvres au public toujours en quête d'inédit ou de nouveau. Nos félicitations et nos remerciements aux organisateurs des séances Dumont-Lamarche.

GEORGES RITTER

Théâtre royal de la Monnaie.

Tableau du personnel pour la saison de 1909-1910 :

Chefs de service : MM. Sylvain Dupuis, premier chef d'orchestre; Fritz Ernaldy, chef d'orchestre; Léon Van Hout, chef d'orchestre; Georges Lauweryns, chef d'orchestre; Guillaume Steveniers, chef des chœurs; E. Merle-Forest, régisseur général; G. Delières, régisseur inspecteur; F. Ambrosiny, maître de ballet; Nicolay, chef du chant; G. Mertens et Ch. Strony, pianistes-accompagnateurs; M. Goffin, régisseur de l'orchestre; J. Duchamps, régisseur de ballet; M. Tytgat, dessinateur; M^{me} Victor La Gye, costumière; Maury, costumier; M^{me} Maertens, costumière; Bardin, coiffeur; Stein, armurier; Van Glabbeke, chef de comptabilité; Jean Cloetens, contrôleur en chef; Bouault, percepteur de l'abonnement; H. Delahaye, chef-machiniste, constructeur; A. Supli, constructeur électricien; J. Delecluze, peintre-décorateur.

Artistes du chant : *Chanteuses*, M^{mes} Lina Pacary, Claire Croiza, Marie Béral, Jeanne Laffite, Berthe Seroen, Juliette Lucey, Lilly Dupré, Zorah Dorly, Cécile Eyreams, Marthe Symiane, Alice Bérély, Henriette De Bolle, Jane Paulin, Jeanne Montfort, Suzanne Beaumont, Anny Bénonard, Alice Florin, Renée Aubry.

Ténors, MM. Léon Laffite, M. Verdier, Paul Saldou, Joseph Lucazeau, Octave Dua, Henry Grillières, Arthur Lheureux, Victor Caisso.

Barytons, MM. Maurice de Cléry, Jean Bourbon, Louis Le-telly, Robert Moore, Raoul Delaye, Louis Colin, Georges Villier.

Basses, MM. Henry Weldon, Henri Artus, Etienne Billot, G. La Taste, Charles Danlée.

Coryphées, M^{mes} Piton, Derudder, Patrice, J. Kohl, T. Kohl, Hègle. MM. Van Acker, Deshayes, Debbaut, Simonis, Deville, Deroy.

Artistes de la danse : *Danseurs*, MM. F. Ambrosiny, J. Duchamps.

Danseuses, M^{mes} J. Cerny, Olga Ghione, Irma Legrand, Paulette Verdoot, Dora Jamet, E. Berruccini. — 8 coryphées, 32 danseuses, 10 danseurs.

Ecole de Musique et de Déclamation d'Ixelles.

Résultats des Concours.

Principales distinctions obtenues.

Chant (Classe de M^{me} de Mazière, jeunes filles). — 2^e prix, médaille d'argent, prix du Gouvernement : M^{lles} Berthe De Cort (avec distinction) et M. L. Chesselet.

Piano (Classe de M^{me} Ghigo). — 2^e prix avec distinction : M^{lle} Maria De Cort; 2^e prix : M^{lle} M. Mœller.

Institut des Hautes Etudes musicales et dramatiques d'Ixelles.

Résultats des Concours

Principales distinctions obtenues.

Art théâtral (Classe de M. Christian). — 1^{er} prix avec distinction à l'unanimité : M^{lle} J. du Tillœul. Classe de M^{lle} Guilleaume). — 1^{er} accessit avec distinction à l'unanimité : M^{lles} M. Flameng; 2^e accessit à l'unanimité : M^{lle} M. Hoogstoel.

Pianos d'ensemble (Professeur, M^{me} D. Cousin).

Concours pour l'obtention de l'accessit. L'accessit est décerné avec la plus grande distinction aux trois élèves présentées : M^{lles} Ley, M. Boulanger et A. Boulanger.

Piano (Classe de M^{me} D. Cousin). — Concours pour l'obtention du diplôme d'enseignement.

Diplôme d'enseignement élémentaire à l'unanimité : M^{lles} E. Ley et M. Boulanger; mention spéciale d'encouragement : M^{lle} A. Boulanger.

I. Enseignement général.

Ont passé l'examen :

Degré primaire. — Avec distinction : M^{lles} Pire et Boly.

Degré moyen. — Avec la plus grande distinction : M^{lle} M. Boulanger; avec grande distinction : M^{lle} E. Ley; avec distinction : M^{lles} A. Boulanger et M. De Zangré.

II. Enseignement théorique et technique.

Solfège. — Ont subi l'ensemble des épreuves :

Degré élémentaire. — Avec grande distinction : M^{lles} Pire et Boly.

Degré moyen (jeunes gens). — Avec distinction : M. Vital Demeffe.

Harmonie. — D'une façon très satisfaisante : M^{lle} E. Ley. D'une façon satisfaisante : M^{lles} M. Boulanger et A. Boulanger.

Contrepoint et fugue (classe de M. De Bondt). — D'une façon assez satisfaisante : M^{lles} A. Boulanger, M. Boulanger et E. Ley.

III. Enseignement vocal.

Chant (jeunes gens) (classe de M. Welcker). — D'une façon très satisfaisante : M. Arthur Hapel.

IV. Enseignement instrumental.

Piano (classe de M^{me} D. Cousin). — D'une façon très satisfaisante : M^{lles} H. Licop, P. Deschamps et M. De Zangré.

V. Enseignement oratoire et dramatique.

Orthophonie et articulation (classe du D^r Daniel). — Ont subi l'examen avec grande distinction : M^{lle} M. Flameng. Avec distinction : M^{lle} M. Hoogstoel.

VI. Enseignement littéraire et esthétique.

Histoire de la littérature française (M^{lle} Biermé). — Avec la plus grande distinction : M^{lle} M. Flameng. Avec distinction : M^{lles} M. Hoogstoel et J. Du Tillœul.

Histoire de la littérature belge d'expression française (M. Henri Liebrecht). — Avec grande distinction : M^{lle} M. Flameng. Avec distinction : M^{lles} J. Du Tillœul et M. Hoogstoel.

Histoire de la littérature italienne (M. Balot). — Avec distinction : M^{lle} J. Du Tillœul.

Prosodie (M. Paul Cornez). — Avec distinction : M^{lles} M. Flameng et J. Du Tillœul.

Histoire de la musique (classe de M. Ch. Van den Borren). — D'une façon très satisfaisante : M^{lle} M. Boulanger.

VII. Enseignement plastique.

Gymnastique rythmique et esthétique (classe de M^{me} Ghigo). — Ont subi l'examen, cours de 1^{re} année, d'une façon très satisfaisante : M^{les} A. Massart, E. Vauthier, L. Vauthier, E. Ley et H. Licop.

Cours de 2^e année. D'une façon très satisfaisante : M^{les} Boly, Crabbe, A. Boulanger, M. Boulanger et L. Depret.

Reentrée des cours le 1^{er} octobre. Renseignements et inscriptions à partir du dimanche 19 septembre, pour l'École, 53, rue d'Orléans; pour l'Institut, 35, rue Souveraine.

PETITE CHRONIQUE

Maurice Maeterlinck, dont les œuvres ont été traduites dans la plupart des langues usitées, ne s'attendait pas, toutefois, à voir l'une d'elles pénétrer en slovaque parmi les populations pastorales de Karpathes. C'est *Pelléas et Mélisande* à qui échoit cette fortune singulière.

Un jeune écrivain slovaque, M. Janko Cădra, a traduit le drame dans sa langue nationale et notre collaborateur M. William Ritter l'a fait précéder d'une préface dans laquelle il expose l'art de Maeterlinck et analyse sa production.

L'auteur a fort courtoisement autorisé la publication de cette première traduction slovaque d'une de ses œuvres, qui paraîtra prochainement.

M. Ritter nous écrit à ce propos :

« Il n'y a en pays slovaque ni théâtre, ni tradition théâtrale. Mais étant donné que la vie populaire y est encore intacte, que le sens du mystère et de la légende n'y est pas éteint, une greffe de Maeterlinck peut suffire à produire quelque chose de grand. Ce théâtre, qui à force d'art revient au sentiment populaire, peut féconder les imaginations populaires au point de leur inspirer une création imprévue et belle. »

Plusieurs tableaux faussement attribués à l'excellent paysagiste A.-J. Heymans ont été, paraît-il, mis en circulation. En nous signalant ces contrefaçons, le peintre proteste contre l'usurpation qui est faite de sa signature et nous prie de mettre nos lecteurs en garde contre les procédés malhonnêtes dont il est la victime.

C'est *Sigurd* qui servira, au début de septembre, de spectacle de réouverture au théâtre de la Monnaie. L'œuvre de Royer sera chantée par M^{me} Pacary et M. Verdier. Suivront : *La Favorite* (M^{me} Croiza), *Madame Butterfly* de Puccini et *Iphigénie en Aulide*.

Des matinées spéciales, le jeudi, seront consacrées cette année à Gluck, dont la direction de la Monnaie fera représenter successivement les deux *Iphigénie*, *Alceste*, *Orphée et Armide*.

Agrandi, transformé, presque entièrement reconstruit, l'ancien théâtre de Beriot, à Louvain, change de nom. Il s'appellera désormais l'Alhambra et abritera des fêtes à spectacle, des revues de fins d'année, des ballets, etc. L'inauguration aura lieu en octobre.

C'est dimanche prochain qu'aura lieu, à l'Abbaye de St-Wandrille (Seine Inférieure), la représentation unique de *Macbeth* qu'organise M^{me} Georgette Leblanc dans les conditions particulières que nous avons relatées et qui feront de ce spectacle une très curieuse et très intéressante tentative d'art dramatique.

Le prix triennal Paul Hankar, constitué au moyen des fonds recueillis pour honorer la mémoire de l'architecte, sera attribué pour la première fois cette année. Le concours, ouvert entre les élèves et anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts âgés de moins de 30 ans qui se seront fait inscrire au plus tard demain, lundi, aura lieu en loge le 30 courant. Le montant du prix s'élève à fr. 452.80.

Signalons à nos lecteurs une nouvelle revue, le *Journal des Gens de lettres*, qui, depuis le mois de mai dernier, paraît à Paris, 38, rue du Mont-Thabor, le 5 et le 20 de chaque mois, et s'honore de collaborations telles que celles de M. J. Claretie,

R. Poincaré, G. Hanotaux, P. Baudin, G. Lecomte, A. Hermant, P. Marguerite, M. Prévost, M. Leblanc, E. Dujardin, J. Thorel, etc.

Organe professionnel des écrivains, auteurs dramatiques et journalistes, le *Journal des Gens de lettres* entend créer un lien entre les membres de ces corporations et défendre leurs intérêts collectifs. Un excellent article de notre collaborateur M. Georges Lecomte, président de la Société des Gens de lettres, a inauguré le premier numéro.

C'est la *Fille du Soleil*, drame lyrique de M. André Gailhard, qui sera représentée cette année dans les arènes de Béziers. Les représentations sont fixées aux 29 et 31 août.

Les amateurs de Londres viennent de donner un bel exemple de désintéressement et de patriotisme en achetant au prix de 1,800,000 francs (je dis : un million huit cent mille francs), pour l'offrir à la National Gallery, un portrait d'Holbein qui avait fait partie de la collection du duc de Norfolk et représente Christine de Danemark, duchesse de Milan.

Ce tableau, acquis par MM. Colnaghi, allait partir pour l'Amérique lorsque l'opinion publique s'émut. On prit aussitôt le parti d'ouvrir une souscription publique pour réunir la somme nécessaire. A ce que nous apprend le *Bulletin de l'Art ancien et moderne*, l'Etat s'inscrivit pour 250,000 francs. Les souscriptions atteignirent assez vite 500,000 francs, puis se ralentirent, et l'on avait déjà des craintes sur l'issue de l'opération quand un donateur anonyme, aussi modeste que généreux, laissa tomber un million dans la caisse. Du coup, la *Duchesse de Milan* était acquise à la National Gallery.

Sottisier.

Bien qu'il eût passé toute son après-midi à signer des autographes, le célèbre artiste chanta et sa voix parut plus divine que jamais.

Gil Blas, 14 août.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.
ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture,
Sculpture. Philosophie. Histoire,
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

PÉRIODIQUES RÉCENTS

LES VISAGES DE LA VIE, revue littéraire mensuelle.
Directeur : M. CHARLES DULAIT. Secrétariat : 57, Avenue des
Arquebusiers, Bruxelles. Administration : 31, rue des Parois-
siens, Bruxelles (librairie Ch. Van de Waele). Abonnement :
6 francs. (Étranger, 10 francs). Le numéro : 60 centimes.

L'IDÉAL PHILOSOPHIQUE, revue logoarchiste (arts,
philosophie, sciences). Directeur : M. JEAN HARDY. Rédaction
et Administration : 12, rue du Boulet, Bruxelles. Abonnement :
5 francs. (Étranger, 6 francs). Le numéro : 50 centimes.

GAZETTE LITTÉRAIRE, paraissant tous les trois mois.
Directeur : M. S. BONMARIAGE. Rédaction et Administration :
2, rue de la Révolution, Bruxelles. Abonnement : 4 francs.
Le numéro : 1 franc.

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

René Boylesve (LOUIS THOMAS). — Réflexions sur Walt Whitman (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Bibliographie musicale (O. M).. — De Gauguin et de Van Gogh au Classicisme (suite et fin) (MAURICE DENIS). — Art et Proverbes (L. MAETERLINCK). — Nécrologie : *Oscar Bystrom*. — Petite Chronique.

RENÉ BOYLESVE

Parmi nos contemporains, j'en sais peu qui me satisfassent autant, et je n'en connais aucun qui me satisfasse davantage.

Nous avons, en effet, un grand ramas de coquins et d'idiots qui encombre la littérature, prétend régenter Paris et la province, accable la critique de ses productions répétées, la décourage, et finira tout bonnement par dégoûter le public de tout ce qui est auteur du jour et ouvrage d'actualité. Ces animaux insupportables se divisent en deux classes : les déments et les simples ahuris. Ce sont d'abord les faiseurs de romans à la douzaine, assotés de succès mondains, copieurs et recopieurs fades et sans portée, qui passionnent nos belles dames et leur donnent des sujets de conversation. Ce sont les chercheurs de nouveautés, insensés, fantomatiques et hilarants qui se font des noms obscurs dans les disputes d'école et les caquetages de petite revue. Les uns aiment l'argent; les autres cherchent la gloire; les

célébrités du boulevard finiront par faire d'une façon toute commerciale du théâtre; les fous ne trouveront pas d'éditeurs pour leurs poésies incompréhensibles ou bouffonnes. Mais la vraie littérature n'est pas chez eux, qu'ils se nomment Marcel Prévost, Rapiapiat, Troularbe, Bonnepoire ou Lanturlu.

La vraie littérature est dans l'acceptation de quelques grands principes, expression naturelle de la logique propre à l'esprit humain, que certaines têtes incorruptibles, trop rares malheureusement, consentent encore à appliquer. Ces principes de cohérence, de clarté, de mesure et d'ordre se résument en un seul terme, auquel les vrais artistes sont d'ailleurs toujours sensibles, et qui est *la réalité*.

En sorte que, il n'est de grande littérature, en vers comme en prose, que dans une soumission constante à la réalité, jointe au pouvoir de traiter le sujet choisi avec une largeur qui le généralise et le rende entièrement humain. A notre époque, la plupart des livres de vers, des articles de journaux ou de romans ne sont qu'affaire de mode. Quelques rares auteurs, Charles Guérin dans sa poésie lourde de toute la faiblesse humaine, M. Charles Maurras dans sa politique réaliste, M. René Boylesve, dans ses études de mœurs provinciales, me semblent avoir eu ce don de faire juste et grand, qui est la marque des bons esprits. Je veux ici dire quelques mots de ce pouvoir, tel que je le découvre chez M. Boylesve. Cela a un intérêt qui passe la culture des bons principes littéraires.

*
**

Dans les romans de M. Boylesve (1), nul apprêt, aucune façon pour amorcer le public : des notations toutes simples, et rien de plus.

Par exemple les meilleurs romans de M. Boylesve, *la Becquée* et *la Jeune Fille bien élevée*, ne sont pas consacrés au récit d'une « histoire d'amour ». M. Boylesve pense sans doute, comme tous les honnêtes gens de ce pays, que les passions démesurées ne sont pas le but de la vie ni même le principal dans une existence généralement plate et sans relief; et quoiqu'il n'ignore point la facilité qu'il y a de toucher le public en lui parlant des sentiments qu'il admire et qui ne sont point en lui, notre auteur ne daigne pas chercher le succès par un étalage aussi facile. Il va son train, et au besoin parlerait devant cinquante personnes, s'il n'y avait que celles-là à vouloir l'écouter.

Bien plus, la plupart des romans de M. Boylesve ne sont pas consacrés au récit d'une anecdote, d'une « histoire ». Ce sont des chroniques, et non le développement d'une crise facilement poignante. Et remarquez que la plupart des mauvais romanciers ne conçoivent pas le roman sans anecdote. M. Boylesve, lui, est un observateur, et il nous donne le procès-verbal de ses observations plutôt qu'un conte à dormir debout. Cette probité est un signe de force. C'est aussi un signe de vérité. Car — les amateurs de romans-feuilletons ne le savent pas, mais ceux qui ont souffert ne l'ignorent point — l'existence la plus tragique n'est souvent faite que de menus événements enchaînés qui semblent peu au regard du vulgaire, et qui écrasent celui qui les subit. C'est pour cette raison de fait qu'il n'y a point de mélodrame dans les romans de M. Boylesve : il sait ce qui est, il ne veut dire que cela, et en fin de compte, dans les récits patients auxquels il nous habitue, l'ordre qu'il cherche est celui de la vie, du temps qui s'écoule, entraînant, amenant avec lui de petits faits qui retentissent diversement en nous. Et le naturel, ici, réside dans l'éloignement pour tout procédé de théâtre, pour toute ficelle trop dramatique, procédés et ficelles qui plaisent tant au public de second ordre.

M. Boylesve rejoint ici la véritable tradition du roman. Car le propre du romancier, si l'on n'avait pas abusé du genre romanesque, serait d'être simple et de dire les choses telles qu'elles sont. Il faut bien l'avouer : ce n'est que pour satisfaire à des lois toutes commerciales que l'on a négligé l'observation pour l'anecdote et la réalité pour cette insupportable utopie que l'on nomme le « romanesque », et qui consiste à croire que la vie est faite d'événements dramatiques et paradoxaux, de coups de théâtre et de machinations ahurissantes. La vie qui nous entoure est à la fois plus simple et plus profonde. Les romanciers romanesques ne la voient

(1) *La Jeune Fille bien élevée*. Paris, Floury. — *La Poudre aux yeux*. Paris, coll. des *Bibliophiles fantaisistes*, Dorbon l'aîné.

pas, ils ne la sentent pas, ils n'y comprennent rien : ils la déforment, obsédés qu'ils sont par un grossier idéal romantique. Il y a mieux à faire. Et M. Boylesve qui passe par-dessus soixante ans de production forcenée dans le roman pour ne se soucier que de la simple réalité, retrouve le genre tel qu'il était autrefois, alors qu'on ne l'avait pas encore perverti par un impossible essai de renouvellement.

(*La fin prochainement.*)

LOUIS THOMAS

Réflexions sur Walt Whitman.

Qu'on me pardonne d'avance l'insuffisance de cette chronique. Il est absolument impossible qu'elle donne une idée complète du grand poète dont le nom est écrit au titre. Il faudrait employer un autre langage que pour l'analyse hebdomadaire de la production courante. Les mots sont usés pour avoir trop servi. Puissent ceux que j'emploie, même vides de la force que je leur voudrais, garder encore assez de persuasion pour vous donner l'idée de lire *Feuilles d'herbe* (1). C'est un des rares livres dont on puisse très exactement prétendre qu'on n'a pas perdu son temps avec eux.

M. Léon Bazalgette, avant de donner au public la traduction de *Feuilles d'herbe*, a déjà écrit un très copieux in-8° de 513 pages sur *Walt Whitman : l'homme et son œuvre*. Je vous y renvoie pour tous les renseignements que vous voudrez posséder sur sa vie. Je ne veux parler ici que de son lyrisme (2).

Il est prodigieux, je n'en connais pas de plus intense, de plus direct, de plus humain, de plus ardent, de plus personnel. Vous pouvez ouvrir au hasard de l'épingle et lire la première strophe venue : vous serez surpris de son accent. *C'est celui de l'optimisme absolu*.

Walt Whitman, qui n'a commencé à écrire qu'à l'âge mûr, découvre le monde avec l'innocence et l'éblouissement d'un enfant, mais sa force et son enthousiasme sont d'un homme, et d'un homme au puissant cerveau, aux sens développés, à la sensibilité de cœur vibrante. Il se jette, littéralement, sur l'Univers, comme un nageur éperdu dont la main tâte l'épaisseur et la résistance voluptueuse du flot; il touche toutes choses passionnément, prodigieusement vite; et, pour ainsi dire du même acte qu'il les juge, les connaît, les compare et les quitte, il les aime aussi, comme un amant sa maîtresse, en une possession pleine et tranquille, profonde, définitive, heureuse.

Ce qui chez les philosophes idéalistes n'est qu'un artifice de dialectique, une abstraite façon de parler, lorsqu'ils prétendent que l'Univers est en nous, ce qui signifie simplement ce truisme : que l'intellect peut se représenter tous les spectacles du monde, chez Walt Whitman est une habitude de sentir, aussi essentielle à sa nature qu'il nous est ordinaire d'être sanguin, bilieux, gras ou maigre. Il est, vraiment, tout ce qu'il veut, tout ce qu'il voit.

(1) WALT WHITMAN. *Feuilles d'herbe*, traduction intégrale d'après l'édition définitive par LÉON BAZALGETTE. Deux volumes au *Mercur de France*.

(2) Rappelons l'article de M. J. LECOMTE que nous avons publié dans notre numéro du 4 juillet dernier.

On dirait qu'il n'a pas de personne, tant il est protéiforme. Sa force animatrice et quelque chose de sa vie entrent à chaque minute dans un être et dans une chose différente, dans une bête, dans un état d'âme, dans un paysage, dans un élément. Pourtant, il se retrouve toujours. Sa puissante et tranquille conscience est calme et immobile à l'image d'un soleil autour duquel tournerait le vertige infini des apparences terrestres qu'il éclaire.

Ce qui n'est pour les philosophes qu'une froide faculté verbale, une spéculation sans effet sur la sensibilité, est chez Walt Whitman quelque chose qui exprime la plus réelle émotion de son cœur, une sorte de conscience joyeuse que rien ne peut le decevoir et que, en dessous des souffrances les plus vives auxquelles il sera soumis, une région de lui-même demeurera intacte, je ne sais quoi d'éternel et de divin sur lequel la mort et le changement n'ont pas de prises. La doctrine théosophique ne ne dit pas autre chose, et rien n'est plus curieux que de noter les rencontres fréquentes de ce poète panthéiste, voluptueux, améri-ricain, vagabond, avec les théoriciens de l'ésotérisme. Rien n'est plus riche en suggestions métaphysiques, rien ne prouve mieux l'intuition géniale des vrais et grands poètes. Car Walt Whitman n'a certainement pas connu de théosophes. Mais le meilleur de leurs théories est par lui rendu vivant, sensible, passionnant. Et ils devraient bien l'adopter pour leur poète à cause de cette partie-là de son inspiration.

Mais je crois qu'ils seraient déconcertés par son effarante ardeur sensuelle, sa liberté étrange de païen invétéré, son refus souriant et irréductible de toute croyance, si légère paraisse-t-elle à l'esprit, son réalisme violent et fiévreux.

Walt Whitman, malgré ses dithyrambes en faveur du patriotisme américain, — qui parfois vont jusqu'à lui donner vaguement l'air d'un poète lauréat, — Walt Whitman reste l'aède de l'humanité. A l'entendre, on dirait qu'il se fait de l'homme une idée éternelle, comme si, du commencement des âges, un seul homme avait existé, perpétuel et jeune témoin de l'histoire du monde, acteur tour à tour de l'opéra édenique, des drames perses et grecs, du triomphe américain. Et c'est cet homme-là que Walt Whitman chante. Il n'a pas d'accents assez ardents pour célébrer sa beauté, le caractère sacré de ses fonctions naturelles et de son rôle social. Il est ivre de joie à le contempler. Il l'aime. Le culte lui tient lieu de religion et ses plus belles inspirations lui sont venues en face de lui lorsqu'il le contemplait comme une image résumative du monde, un univers en mouvement. On ne peut pas se faire une idée (à moins d'avoir lu les *Feuilles d'herbe*) de l'extraordinaire richesse avec laquelle il le décrit, corps et âme, apparence physique et vétilités morales, ni surtout de l'étonnante joie que cette constatation lui donne. Là, vraiment, un frisson religieux passe.

D'autres poètes ont chanté la douleur, Whitman non. Pourtant il a souffert et la douleur, il peut la décrire en maître, mais il n'y arrête sa pensée avec aucune morbidesse. Peu d'hommes ont été moins pervers ni inquiets. Je ne sais quelle prodigieuse santé anime l'œuvre de Walt Whitman jusqu'aux derniers moments de sa vieillesse, alors que le lyrisme du jeune homme, assagi par degrés, est devenu très calme, puis très faible. Mais la santé est restée.

La santé, et aussi la ferme croyance en la grandeur de son rôle de poète. Pas la moindre vanité d'écrivain, mais la conscience de sa place dans le monde, de son utilité.

A côté de son lyrisme grandiose, fervent, religieux, illimité,

celui d'un poète comme Hugo apparaît d'une piteuse mesquinerie. Et si on compare ces deux hommes, on mesure du même coup la distance qui sépare le véritable génie celui qui passe encore chez nous auprès de beaucoup de gens pour un grand poète. On demeure étonné de l'injustice immanente de la gloire. La gloire! Elle est allée tout entière à ce rhéteur sans âme, à ce bourgeois exaspéré, aux petits désirs et aux grands mots, alors qu'on la marchande encore à cet ami passionné de l'humanité, à ce simple et à ce pur, à cet homme agissant et vivant que fut Walt Whitman.

Et je défie bien que l'on trouve dans toute l'œuvre de Hugo, je ne dis pas un poème, mais un vers, un seul, qui ait l'accent, la qualité d'âme, l'inspiration, la grandeur lyrique de ceci, par exemple, une feuille comme vous en trouverez des centaines dans cette touffe qui sent bon la terre éternelle :

J'ai cela en moi — je ne sais pas ce que c'est — mais je sais que cela est en moi.

Je me tords couvert de sueur — puis mon corps devient calme et rassis.

Je dors, — je dors longtemps.

Je ne connais pas cela — cela est sans nom — c'est un mot qu'on ne dit pas.

Il n'est dans aucun dictionnaire, aucun propos, aucun symbole.

Cela oscille sur quelque chose qui est davantage que la terre sur laquelle j'oscille.

Pour ce je ne sais quoi la création est l'amie qui m'éveille en me prenant dans ses bras.

Je pourrais peut-être en dire davantage. Ébauches! Je plaide pour mes frères et mes sœurs.

Le comprenez-vous, ô mes frères et mes sœurs?

Cela n'est ni le chaos, ni la mort, — cela est forme, union, plan — cela est la vie éternelle — cela est le bonheur.

Jamais la pensée idéaliste, jamais l'optimisme (même celui d'Emerson) n'ont prononcé une affirmation plus belle.

FRANCIS DE MIOMANDRE

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Contribution à l'histoire de la Symphonie post-Beethovenienne (1824-1909), par PAUL MAGNETTE. Liège, Ch. Godin.

En vue d'un travail d'ensemble sur la Symphonie moderne, M. Paul Magnette a dressé la liste de toutes les symphonies publiées ou exécutées depuis 1824 jusqu'à nos jours. Il en dénombre 906. Et encore pense-t-il que sa nomenclature contient des omissions, qu'il prie les musiciens et les musicologues de bien vouloir lui signaler.

Allons-y donc de notre « contribution ». Parmi les symphonies non mentionnées par M. P. Magnette, révélons-lui, en Belgique, celle de M. Albert Dupuis, jouée aux Concerts Ysaye, et celle de M. Victor Buffin, dont l'*Andante* et le *Scherzo* furent exécutés aux mêmes concerts.

Rectifications, en outre, quelques erreurs : M. Marcel Labey, dont une seule symphonie est citée, en a écrit deux; la seconde fut jouée l'hiver dernier aux Concerts Lamoureux. — En revanche M. Vincent d'Indy, à qui M. Magnette attribue quatre symphonies, n'en a composé que deux. Peut-être, il est vrai, l'auteur de la

Contribution range-t-il parmi les Symphonies *Jour d'été à la montagne* et *Souvenirs*, mais cette classification est inexacte. — M. Roussel, l'auteur de la symphonie *le Poème de la Forêt* exécutée aux concerts Lamoureux ainsi qu'aux Concerts populaires de Bruxelles, a pour prénom Albert. — M. Savard, directeur du Conservatoire de Lyon, est l'auteur d'une symphonie qui ne peut être celle qu'indique M. Magnette puisqu'il l'attribue à un compositeur du même nom né en 1814 et mort en 1881. — C'est M. Witkowski (et non Witkorski) qui a écrit la symphonie cataloguée sous le n° 875. — M. F. Le Borne prend un *e* à la fin de son nom, qui s'écrit, croyons-nous, en deux mots.

Ceci dit, passons la plume...

O. M.

De Gauguin et de Van Gogh au Classicisme (1).

Nous n'avons pas cette unité d'idéal. Cependant si la jeunesse arrive à rejeter les systèmes négatifs qui ont désorganisé l'art et l'esthétique — en même temps que la société et l'intelligence françaises, — elle trouvera dans notre doctrine synthétiste ou symboliste, dans notre interprétation rationnelle de Cézanne et de Gauguin les éléments vraiment actuels d'une restauration classique. Les théories de 1890 auront fait mieux que de donner un attrait paradoxal à des vérités éternelles. Elles ont fait surgir de l'anarchie même un ordre nouveau. Nos méthodes simplistes avaient du moins l'avantage de s'adapter aux éléments neufs introduits par l'impressionnisme et de les utiliser. Issues d'une mentalité décadente, elles ne nous proposent pas, loin dans le passé, un idéal irréalisable, mais en organisant les ressources fraîches de l'art moderne, *nos réalités*, elles nous ont permis de concilier l'exemple des maîtres avec les exigences de notre sensibilité.

L'histoire de l'art n'est qu'un perpétuel recommencement. Les mêmes principes de couleur qui font la richesse d'un Gauguin ou d'un Van Gogh ont été appliqués par Tintoret et Titien. La beauté des courbes, le style des lignes d'un Degas ou d'un Puvion de Chavannes se retrouvent au flanc des vases grecs et dans les fresques des Primitifs.

Nous ne connaissons qu'un petit nombre de vérités positives; du moins les lois entrevues, les certitudes acquises par nos libres expériences, nous pouvons les vérifier dans le passé; et c'est ainsi que l'idée de tradition, d'abord informe et rudimentaire, tend à se développer et à s'enrichir.

Aussi bien, étant admis le symbolisme ou théorie des équivalents, nous pouvons définir le rôle de l'imitation dans les arts plastiques. C'est cette connaissance qui est le problème central de la peinture. L'école d'Overbeck, l'école de Ingres, toutes les écoles académiques ont eu le culte de la beauté canonique objective, — et ainsi la question était mal posée. Mais la grande erreur des Académies du XIX^e siècle, c'est d'avoir enseigné une antinomie entre le style et la nature. Les Maîtres n'ont jamais distingué la réalité, en tant qu'élément d'art, et l'interprétation de la réalité. Leurs dessins, leurs études d'après nature ont autant de style que leurs tableaux. Le mot d'idéal est trompeur : il date d'une époque d'art matérialiste. On ne

stylise pas artificiellement, après coup, une copie stupide de la nature. « Faites ce que vous voudrez, pourvu que ce soit intelligent », disait Gauguin. Même lorsqu'il copie, l'artiste véritable est poète. La technique, la matière, le but de son art l'avertissent assez de ne pas confondre l'objet qu'il crée avec le spectacle de nature qui en est l'occasion. Le point de vue symboliste veut que nous considérions l'œuvre d'art comme l'équivalent d'une sensation reçue : la nature peut donc n'être, pour l'artiste, qu'un état de sa propre subjectivité. Et ce que nous appelons la déformation subjective, c'est pratiquement le style.

Mais la nature n'est pas seulement le miroir où nous nous regardons nous-mêmes et où nous projetons les illusions de nos sens : c'est un objet sur lequel s'exerce comme sur l'objet d'art le jugement de notre raison. Toutes les belles œuvres comportent donc un certain équilibre entre la subjectivité et l'objectivité, — entre l'idéale nature révélée par nos sens d'artiste et la réalité que notre raison connaît. Appliquées au corps humain, par exemple, les deux déformations, subjective et objective, auxquelles je réduis la notion de l'art, se limitent par le sentiment du vraisemblable et du possible. La connaissance du type humain permet à des déformateurs comme Michel-Ange, Ingres ou Degas de créer des types particuliers d'une logique tellement harmonieuse que nous nous persuadons aisément de leur réalité. « L'art de peindre, dit Cennino Cennini, consiste dans la fantaisie d'inventer des choses qu'on n'a pas vues en les faisant passer sous l'apparence du naturel, et dans l'art de les définir avec la main de telle façon que ce qui n'est pas vrai ait l'air de l'être — *dando a dimostrare quello che non e, sia.* »

De là, de cette subordination de la nature à la sensibilité et à la raison humaine, découlent toutes les règles :

Les bonnes proportions, les mesures dont on peut, d'après l'École de Beuron, trouver les rapports numériques aussi bien chez les Japonais que chez les Égyptiens — proportions qui coïncident en effet avec notre besoin instinctif de symétrie, d'équilibre, de géométrie;

Les lois de composition, — dont la principale est d'ordonner les détails dans l'ensemble en fonction de la pensée directrice de l'œuvre, et, par exemple, de situer au centre objectif ce qui est le sujet central, c'est-à-dire l'émotion originale, motif et principe de l'œuvre. Qu'un Japonais compose une page vide dans un coin de laquelle passe un vol d'oiseaux, son sujet n'est pas le vol d'oiseaux, mais le grand ciel pâle que ces oiseaux ont traversé. Le désordre apparent, les gauches perspectives d'une desserte de Cézanne tendent à localiser au milieu de la composition le sujet de peinture, le devoir d'harmonie que Cézanne s'y est proposé ;

L'harmonie par les contrastes, loi fondamentale de la couleur ;

Le respect de la matière; l'amour de la clarté et du définitif; enfin la qualité du sentiment humain qui porte et soutient l'œuvre d'art.

Langage de l'homme, signe de l'idée, l'art ne peut pas ne pas être idéaliste. Toute confusion sur ce point est, espérons-le, définitivement écartée. Nous avons remis en honneur le rôle de l'intelligence et surtout de l'imagination dans le travail de l'artiste. Quel que soit l'entraînement du travail d'après nature, on ne doit plus oublier que l'art n'a de valeur supérieure qu'autant qu'il correspond aux plus généreuses comme aux plus mystérieuses tendances de l'âme humaine. Il n'y a pas d'exemple d'un grand artiste qu'il n'ait été en même temps un grand poète, ni d'une œuvre admirable dont le sujet soit seulement pittoresque.

(1) Suite et fin. Voir nos numéros des 1^{er}, 8 et 22 août.

Les plus peintres des peintres, Rembrandt, Rubens ou Corot, ne se sont pas contentés d'être d'étonnants techniciens : les œuvres qui les immortalisent sont, à proprement parler, et quel qu'en soit d'ailleurs le sujet littéraire, des œuvres religieuses.

Les productions de l'art moderne ne dépassent guère un petit cercle d'initiés. Ce sont de petites coteries qui en jouissent. Chaque espèce de sensibilité, chaque artiste, si incomplet soit-il, possède une catégorie d'admirateurs, son public.

Or, l'œuvre d'art doit atteindre et remuer tous les hommes. Soit parce qu'ils expriment et résument toute une civilisation, soit parce qu'ils provoquent une culture nouvelle, les chefs-d'œuvre classiques ont un caractère d'universalité, d'absolu. L'ordre de l'univers, l'Ordre divin que l'intelligence humaine manifeste en eux apparaît le même à travers la variété des formules individuelles. Ces formules ne deviennent classiques qu'autant qu'elles expriment cet ordre avec plus d'éloquence et de clarté. « Un grand homme, dit André Gide, n'a qu'un souci : devenir le plus humain possible, disons mieux, devenir *banal*... et, chose admirable, c'est ainsi qu'il devient le plus personnel. »

* * *

Nous n'avons pas cherché dans tout ce discours à éclairer l'énigme du génie. Nous tournons autour du miracle pour n'en définir que les approches et les aspects. L'évolution du symbolisme au classicisme que nous avons essayé de rendre évidente et d'expliquer ne tend pas à diminuer la spontanéité de l'artiste. Si nous souhaitons que la liberté de l'artiste soit limitée et que sa sensibilité se soumette au jugement de la raison, certes, nous espérons de ces entraves qu'elles augmenteront sa vertu, et que son génie comprimé par de justes règles acquerra plus de concentration, de force et de profondeur. Il est vrai que nous sommes las de l'état d'esprit individualiste, dont le propre est de rejeter toute tradition, tout enseignement, toute discipline, et de considérer l'artiste comme une sorte de demi-dieu, à qui son caprice tient lieu de règles ; il est vrai que cette erreur, la nôtre à l'origine, nous est devenue insupportable. Cependant nous persistons à considérer, du point de vue symboliste, l'œuvre d'art comme une traduction générale d'émotions individuelles. L'ordre nouveau que nous entrevoyons et que les expériences et les théories de 1890 ont fait naître, nous l'avons vu, de l'anarchie elle-même, s'appuie donc, en somme, sur un régime de subordination des facultés à la base duquel se trouve toujours la sensation : il procède de la sensibilité particulière à la raison générale. Et ce n'est pas la moindre originalité de notre point de vue que de fonder un nouvel art classique, un art très objectif, un système d'équivalences entre les sensations et les formes, un langage, sur le mouvant mystère de la subjectivité.

MAURICE DENIS

ART ET PROVERBES

On sait combien l'influence de l'esthétique flamande fut considérable au moyen âge. M. L. Courajod, dans ses célèbres leçons professées au Louvre, ne craignit pas de comparer la force d'expansion de l'art de la Flandre à une vague immense qui submergea les principaux pays de l'Europe pour nous revenir avec une force égale, au XVI^e siècle, imprégnée cette fois des formules italiennes.

Cette influence, prouvée dans un grand nombre de cas par des

pièces d'archives indiscutables, est curieusement confirmée, — notamment pour ce qui regarde l'art folklorique de nos huchiers, — par la connaissance des proverbes et des dictons encore en usage dans nos provinces flamandes.

C'est ainsi qu'une miséricorde de la cathédrale de Rouen, du XV^e siècle, représentant un personnage versant un panier de roses devant des pores, avait paru jusqu'ici inexplicable à tous ceux qui ne connaissent pas le proverbe thiois :

Rosen voor de verkens
(Des roses pour les pourceaux).

Car le proverbe latin : *Margaritas ante porcos* (Des perles pour les pourceaux), textuellement traduit dans toutes les langues, même dans l'idiome de nos voisins d'outre-Moerdyk, ne fait mention de roses dans aucune de ses versions.

M. Octave Sachot, le traducteur de l'*Histoire de la caricature* de M. Th. Wright, proposa, à tort, de découvrir dans ces fleurs des « marguerites », se basant sur un jeu de mots emprunté à la version latine, explication généralement adoptée jusqu'ici, alors qu'il était si facile d'y voir l'expression graphique de notre dicton flamand.

Chose à noter, l'illustration de ce même proverbe, qui trahit si incontestablement la nationalité de son auteur, nous l'avons rencontrée sculptée non seulement sur les miséricordes d'Aerschot et d'Hoogstraeten, en Belgique, mais aussi à Dordrecht et à Oirschot (près de Bois-le-Duc) en Hollande ; à Kempen, en Allemagne, et jusque parmi les sculptures des stalles, bien flamandes, de Barcelone.

Une autre miséricorde de Rouen se trouve dans le même cas. *Un homme faisant le grand écart*, d'après la version française, constitue tout bonnement l'illustration d'un proverbe satirique flamand applicable à l'indécis qui, ne sachant quelle chaise choisir, tombe entre les deux dans les cendres du foyer :

Tusschen twee stoelen in asch vallen.

Les sculptures profanes, moins connues, qui ornent l'église de Saint-Seurin, en Gironde, révèlent également, par les proverbes représentés, une origine identique.

Hy beschyt de werelt
(Il déverse son... mépris sur le monde)

est un sujet populaire en Flandre que nous voyons figurer non seulement parmi les *Proverbes* peints par Breughel et leurs nombreuses répliques des XVII^e et XVIII^e siècles, mais même sur les images populaires qui se vendaient encore en Belgique vers le milieu du XIX^e siècle. (Une curieuse planche gravée de ce genre, représentant ce sujet, est conservée au Musée d'archéologie de Gand.)

D'autres miséricordes de la même église de Saint-Seurin portent également les marques de l'art satirique flamand. La tarasque qui happe par le derrière un fuyard épouvanté, sujet aussi représenté à Aerschot, ressemble « comme un frère » à l'antique et gigantesque dragon qui sert de girouette au beffroi de la capitale de la Flandre.

Un autre proverbe du terroir :

Hij schijt eieren zonder schaaalen
(Il ch... des œufs sans écailles)

s'y trouve également figuré par un groupe bizarre, où nous voyons un personnage déculotté s'accroupir sur le nid d'une poule, qui considère avec étonnement l'étrange spectacle.

Le même sujet est représenté parmi les miséricordes (fort abimées) de l'église des Saints-Gervais et Protais, à Paris. Nous y voyons un passant pondre sans vergogne devant la porte d'une chaumière le même genre d'œufs, à la stupéfaction de la fermière accourue à sa fenêtre.

Une curieuse sculpture de stalle qui se trouve à l'église de l'Isle-Adam (Seine et Oise), représentant une femme qui passe un nœud coulant au cou de Belzébuth, moelleusement couché sur un coussin, a été signalée comme incompréhensible par les auteurs

français qui s'en sont occupés, alors qu'elle est tout simplement l'illustration d'un proverbe flamand :

Zij zou den duyvel op een kussen binden met lindjes.
Elle lierait le diable sur un coussin avec des rubans.

scène qui figure sur les répliques des *Proverbes* d'après Breughel et que l'on trouve aussi sculptée en Belgique, à Aerschot, et même en Espagne, notamment parmi les miséricordes des stalles de Barcelone.

Les consoles sculptées de l'église Saint-Martin, à Champeaux, ne sont pas moins certainement flamandes. Dans un « manneken-pis » arrosant un van de meunier, où spirituellement un archéologue parisien a cru voir l'illustration du dicton français

Petite pluie abat grand vent (van),

il faut reconnaître un émule d'Uylenspiegel qui, voyant un van de meunier, blanc de farine, l'arrose conformément à l'ancien dicton flamand :

Hij pist op de maane
(Il p... sur la lune).

On sait que ce proverbe, qui prend à partie les orgueilleux, figure dans l'œuvre de Breughel, déjà citée, et aussi sur l'estampe gantoise où un personnage fort bien habillé fait le même geste inélegant, sans se détourner à la vue d'une jeune fille qui le regarde.

Une autre miséricorde illustre le proverbe flamand :

Twee honden aan een been, etc.
(Deux chiens rongent le même os s'entendent rarement).

Ce sujet, que nous avons retrouvé en Allemagne et en Espagne, voisine avec une scène plus bizarre : Une femme nue enroule un mince ruban à côté d'un homme non moins dévêtu qui agite joyeusement son chapeau. Or cette scène burlesque ressemble étrangement à la *Cure du ver solitaire* figurée sur une miséricorde de stalle à Amsterdam, où nous voyons une vieille femme enrouler, de même, en un écheveau, le long ruban étrangement filé par une jeune commère, nue et accroupie.

Un sujet grotesque non moins bizarre que nous avons noté non seulement en France, à Villefranche, en Rouergue et à Presles, mais en Espagne, parmi les sculptures des stalles de la cathédrale de Zamore, se trouve dans le même cas. On y remarque tantôt des singes, tantôt des fous, tantôt des moines ou des enfants remplissant d'air, à l'aide d'un soufflet, une tire-lire ; ou, chose vraiment choquante, introduisant leur instrument à vent dans un orifice que la bienséance nous défend de nommer... Or, ici encore, nous sommes en présence d'un proverbe flamand :

In de bus (of, in de beurs) blazen
(Souffler dans la tire-lire ou dans la bourse),

dicton satirique qui s'applique à ceux qui veulent faire des dépenses disproportionnées avec l'état de leur fortune.

Presque partout, notamment à Séville, on voit la satire des flatteurs, que l'on appelle sans façon en Flandre *Gattekkers* (des « lèche-c... »), illustrée par les scènes les moins édifiantes.

Un autre proverbe flamand, encore populaire de nos jours, explique un groupe décrit par M. Pelayo Quintero dans ses *Sillas de Coro en España* : Un démon cornu assis dans un confessionnal donne des conseils spirituels (?) à un pénitent à genoux, qui ne s'aperçoit pas de la gaffe qu'il commet en s'adressant ainsi à l'ennemi de l'humanité. L'auteur avait cru y voir l'illustration du proverbe espagnol :

El diablo harto de carne se metio fraile
(Le diable devenu gras se fait moine),

l'assimilant au dicton français : Lorsque le diable devient vieux, il se fait ermite, tandis que nous avons un dicton flamand :

Bij den duyvel te biecht gaan
(Aller à confesse chez le diable)

qui explique avec clarté le groupe.

Nous pourrions citer bien d'autres miséricordes et sculptures profanes décorant des stalles étrangères qui attestent par leurs sujets une origine flamande. Mais notre article, déjà long, nous force à renvoyer ceux que la chose intéresse à un ouvrage, actuellement sous presse (1), où nous passons en revue d'une façon plus complète et avec de nombreuses illustrations inédites les plus curieux reliefs flamands et wallons relevés non seulement en Belgique, mais aussi en Angleterre, en Hollande, en Allemagne, en Suisse, en France et en Espagne.

L. MAETERLINCK

NÉCROLOGIE

Oscar Bystrom.

Le doyen des musiciens suédois, Oscar Bystrom, vient de mourir à l'âge de 88 ans. Il s'était consacré spécialement à l'étude du chant religieux, et ses livres sur la musique liturgique du Moyen-Age sont fort appréciés. On lui doit des compositions symphoniques et lyriques, des œuvres de musique de chambre, etc. Il y a une vingtaine d'années il visita l'Angleterre, la France, l'Italie, où sa curiosité esthétique trouva un nouvel aliment. Quant à la Suède, il n'est guère de presbytère dont il n'eût dépouillé et classé toutes les richesses documentaires.

PETITE CHRONIQUE

L'exposition organisée par le Cercle artistique de Tournai pour fêter son vingt-cinquième anniversaire réunira un ensemble de tableaux des peintres tournaisiens du XIX^e siècle, parmi lesquels Gallait, Stallaert, Hennebicq, Sauvage, Herbo, Legendre, etc.

A Liège est ouverte actuellement, au Palais des Beaux-Arts, une exposition de maquettes, statues et groupes du sculpteur liégeois J. Delcour, qui vécut au XVII^e siècle, et dont l'œuvre a été reconstituée en grande partie à l'aide de moulages.

Dans une salle voisine se trouvent réunies d'anciennes et curieuses peintures murales provenant de différentes églises de la ville, et très habilement reportées sur toile.

Parmi les nouveautés que la direction du théâtre de la Monnaie se propose de monter cet hiver, citons, outre *Eros vainqueur* et *Madame Butterfly*, que nous avons annoncés, un drame lyrique en trois actes, *Oudelette*, de MM. Ch. Radoux et R. Ledent, et un ballet en un acte de M. Szulc sur un scénario de M. A. Fijeau intitulé : *Une Nuit d'Ispahan*.

Les Wagnériens apprendront avec plaisir que des représentations cycliques de *l'Anneau du Nibelung* seront données au cours de la saison.

Fervaal, dont le théâtre de la Monnaie prépare la reprise, sera monté, au cours de la saison prochaine, au grand théâtre de Lyon. Le drame lyrique de M. Vincent d'Indy sera représenté à l'Opéra pendant l'hiver 1910-1911.

La réouverture du théâtre du Parc aura lieu le 2 octobre. Mais la scène sera occupée dès le 6 septembre par des représentations de *Madame Sans-Gêne*. Les matinées littéraires, dont le succès fut si vif les années précédentes, seront reprises à partir du 21 octobre et seront données en quatre séries jusqu'au 3 avril.

Il faut applaudir à l'initiative de l'administration du Waux-Hall qui, la semaine dernière, avec le concours de la Compagnie du théâtre en plein air, a donné, sur une scène de verdure, un

(1) *Le Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande et wallonne.* (Les miséricordes de stalles — Art et Folklore.) Chez M. Jean Schmit, librairie d'Art français, 52, rue Laffitte, Paris.

spectacle charmant, favorisé par la tiédeur d'une soirée délicieuse. Le programme, composé de *Les uns et les autres*, de Verlaine, et de *Polyphème*, le beau poème dramatique d'Albert Samain, musique de R. Bonheur, avait pour interprètes M^{mes} Derboven, Roger et Beaufre, MM. Froment, Mauray et Joachim, dont le succès fut unanime.

De grandes fêtes ont célébré à Roulers, dimanche et lundi derniers, l'inauguration du monument, œuvre de M. Jules Lagae, élevé à la mémoire du poète flamand Albrecht Rodenbach, mort en 1880 dans sa vingt-quatrième année. On applaudit avec enthousiasme des chansons du poète et d'autres écrivains flamands mises en musique par Peter Benoit, C. Mestdagh, P. Gilson et A. De Boeck et fort bien interprétées par M^{les} Seroen et Rodhain, par MM. Dua et Peuss. De nombreux discours, l'exécution d'une cantate composée par M. A. De Boeck, l'interprétation de *Gudrun*, l'œuvre capitale de Rodenbach, un cortège historique auquel prirent part d'innombrables sociétés flamandes remplirent le programme de ces journées de fête, que la jeunesse universitaire de Louvain et de Gand, les membres des Chambres de rhétorique, des délégations des Universités hollandaises, etc. contribuèrent à rendre particulièrement animées.

A propos d'Albrecht Rodenbach, que nous avons feint de confondre avec l'auteur du *Voile* pour amener notre ami Firmin Van den Bosch à nous adresser, à la veille des fêtes de Roulers, quelques lignes biographiques sur le poète flamand, le *Bien public* nous reproche notre « ignorance » sur le ton discourtois qui lui est habituel.

Il a, bien entendu, omis d'informer ses lecteurs du but de notre stratagème. Mais qui pourrait en être surpris ?

La direction du Kursaal d'Ostende organise pour le dimanche 12 septembre, à 2 h. 1/2, une reconstitution des Cours d'Amour médiévaux. Tous les poètes de langue française sont conviés à prendre part au Tournoi poétique qui aura lieu à cette occasion. Leurs poèmes, qui devront avoir pour objet *la Femme*, *l'Amour*, *la Galanterie*, seront reçus jusqu'au 7 septembre chez M. René Delhier, 64, rue Joseph-Lefèvre, à Marchienne-au-Pont. Les manuscrits, inédits, devront porter une devise et être accompagnés d'un pli cacheté contenant les nom et adresse du concurrent.

L'Union des Femmes belges contre l'alcoolisme (section de Verviers) organise un concours d'affiches.

S'adresser pour tous renseignements à la présidente de l'Œuvre, M^{me} A. Peltzer de Clermont, 102, rue Tranchée, à Verviers.

De Paris :

On exposera en octobre prochain au Louvre les collections léguées récemment à ce musée ainsi qu'aux musées de Sèvres, de l'Union centrale des Arts décoratifs, de Cluny et du cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale par M. Charles Piet-Lataud. Ces collections, très variées, groupent des pièces de céramique orientale, des objets d'orfèvrerie religieuse, des bronzes de la Renaissance italienne, quelques statuettes de Tanagra et de superbes émaux limousins.

Un drame en 3 actes, en vers, *la Victoire d'Aphrodite*, par le comte Albert du Bois, a été représenté avec un grand succès la semaine dernière au Théâtre de la Nature de Cabourg. L'œuvre fut admirablement interprétée par M. Armand Bour, qui prit l'initiative de cette représentation, par MM. Desjardins et Paul Mounet et par M^{mes} Lara, Barbieri et Roch.

L'excellent Reyer, dont le théâtre de la Monnaie va reprendre *Sigurd*, avait été, on le sait, critique musical, comme Berlioz jadis, comme certain « Monsieur Croche » que Claude Debussy connaît bien.

On a souvent représenté Reyer sous les espèces d'un wagnérien. Ceux qui reliraient ses *Notes de musique*, parues en 1875, et notamment le chapitre intitulé *Souvenirs d'Allemagne*, cessaient de le considérer comme tel.

Il est piquant, d'abord, de voir Reyer louer à tour de bras « l'illustre Rossini », et, couramment, le « génie » de Meyerbeer. Quand il parle de l'auteur de *Tristan*, sa colère devient comique. Racontant une soirée passée chez son ami Lassen, à Weimar, Reyer détaille ses impressions. Lassen lui joue la partition de *Tristan* au piano : « L'ouverture finie, les récits succédèrent aux récits, et d'autres récits leur succédèrent encore. Je n'apercevais au loin et de tous côtés que des horizons de sable; la chaleur devenait accablante, et pas une oasis pour nous reposer, pas le plus petit filet d'eau pour éteindre notre soif!... »

Voici comment Reyer juge le duo du deuxième acte : « Les modulations les plus inattendues, les retards, les anticipations et les résolutions les plus bizarres, des superpositions d'accords absolument incohérentes. » Et l'auteur de *Sigurd* ajoute ces paroles mémorables : « Au milieu du duo j'éprouvai cette folle rage de l'enfant qui, désespérant d'apprendre la leçon qu'on lui a donnée à étudier, trépigne et pleure, ferme son livre avec colère et le jette bien loin de lui. De mes doigts crispés je frappai le clavier comme l'eussent fait les griffes d'un chat furieux, et, mêlant au hasard les mots allemands et les phrases les plus bizarres, je poussai des cris plus ou moins inintelligibles, des sons inarticulés, incohérents, sauvages... »

Il serait vraiment excessif de considérer l'auteur de ces lignes comme un fervent wagnérien!...

Un Congrès international d'Histoire de l'Art se réunira à Munich du 16 au 24 septembre. S'adresser pour les inscriptions à M. le professeur Kautzsch, président du Congrès, à Eberstadt près Darmstadt.

Sottisier.

Famille française, mais d'origine florentine, donc doublement musicienne...

Gil Blas, 23 août.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture,
Sculpture. Philosophie. Histoire,
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBRE-PARIS.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

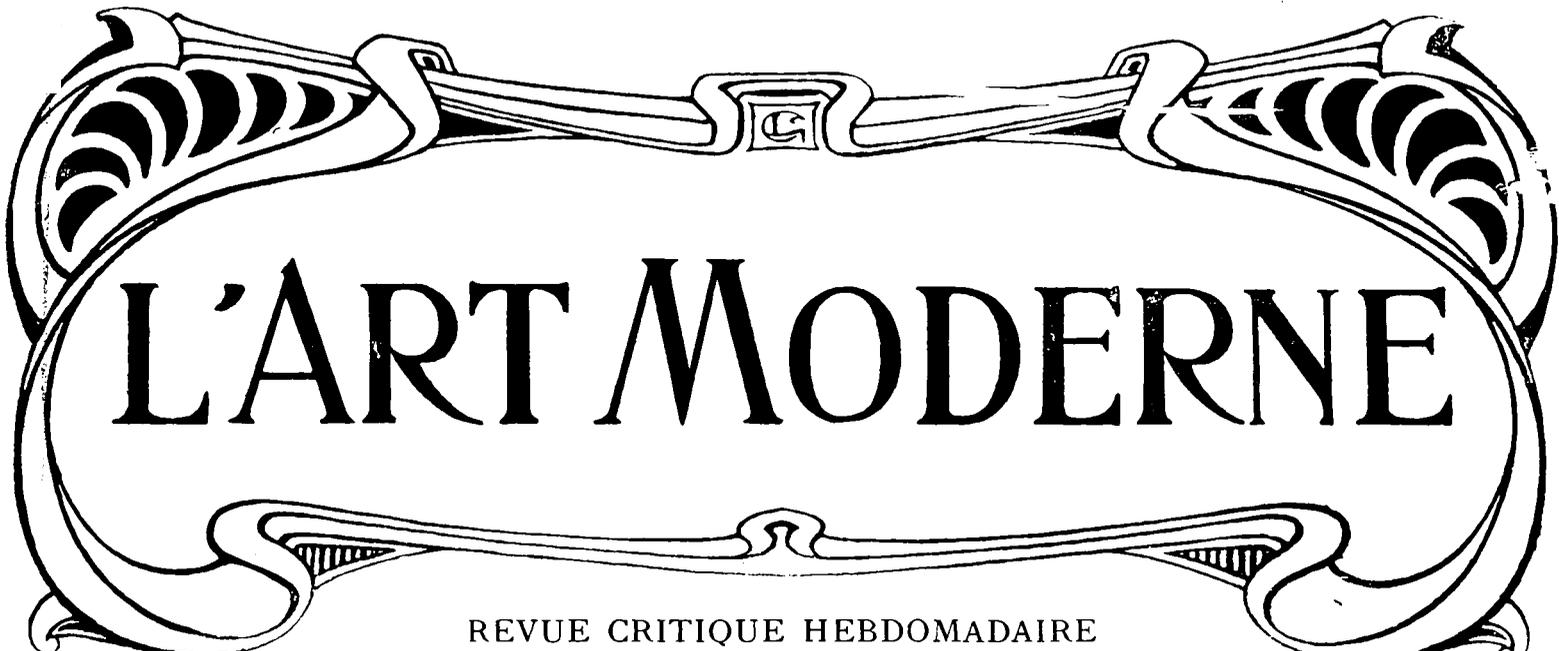
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

René Boylesve (suite et fin) (LOUIS THOMAS). — « Macbeth » à St-Wandrille (OCTAVE MAUS). — Le Salon triennal de Gand (F. H.). — Les Prisons russes et le Tsarisme (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Bibliographie musicale (CH. V.). — Publications artistiques. — Accusés de réception. — Chronique judiciaire des Arts : *Gaudissart, baryton*. — Petite Chronique.

RENÉ BOYLESVE ⁽¹⁾

Quoi qu'il puisse en effet paraître à ses détracteurs et à ses adversaires (qui ont en somme raison dans la plupart des cas), le roman a un but, qui est de faire l'histoire anonyme de la société, une histoire parallèle à la grande histoire, qui n'a pas tel ou tel homme à étudier en particulier, mais des types à définir, qui n'a pas des événements uniques à décrire et à expliquer, mais qui s'occupe de phénomènes généraux, universels, pour ainsi dire, de phénomènes qui se sont du moins répétés plusieurs fois et qui sont, eux aussi, « typiques » parce qu'ils expriment un peu de la nature des êtres et des choses à un moment donné. Tel ou tel romancier sera peut-être infidèle à ce programme, mais le véritable roman, le roman important, est toujours un tableau de mœurs.

Les romans provinciaux de M. Boylesve, parmi les-

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

quels *la Becquée* et *la Jeune Fille bien élevée* se distinguent par une plus vaste ampleur, constituent un tableau véridique, exact et ferme, d'une part instable de notre société française dans la dernière moitié du XIX^e siècle (1). C'est là ce qui fait leur importance; c'est

(1) Que M. Boylesve ait le don de voir juste, qu'il nous dépeigne exactement les personnages qu'il met en scène, leur état d'esprit, leurs habitudes et leurs mœurs, que ses romans apportent une contribution importante à l'histoire de la société française, c'est ce que me confirme, au cours d'une note sur *la Jeune Fille bien élevée* (dans *le Diran* de juillet-août 1909), un homme qui, par ses goûts autant que par ses fonctions, est arrivé à bien connaître la province française. Voici ce qu'écrivit le docteur HENRI MARTINEAU à propos de l'analyse faite par M. Boylesve d'une âme de jeune fille :

« Cela m'a semblé ravissant de grâce, de tact, de délié. Mais ensuite je me suis demandé si c'était bien une jeune fille ou seulement l'image claire qu'en peut avoir un psychologue averti.

« Qui nous renseignera sur Madeleine Doré, petit fille de Chinon, élevée au Sacré-Cœur? Heureusement que l'auteur ne vise jamais aux types d'exception, ceux qu'il peint sont de tous les jours. Dans l'Ouest vivent encore quelques centaines de Madeleine Doré; le livre de René Boylesve leur rappellera-t-il leur jeunesse, réveillera-t-il leurs souvenirs?

« Sans fortune, Madeleine, moins passive et pour ne pas être infidèle à ses rêves, fût demeurée fille plutôt que d'épouser M. Serpe. Elle eût vieilli doucement dans une petite maison de province, la musique l'eût consolée.

« Ne savons-nous pas ainsi de ces anciennes jeunes filles bien élevées qui trompent leur solitude avec leur broderie, ou en jouant au piano les romances de Mendelssohn, ou en copiant des fleurs à l'aquarelle? L'une d'elles m'a confessé ses impressions.

« — Moi-même, me dit-elle, j'ai connu M^{me} de Contebault et M^{me} du Cange au couvent de Marmoutier. C'est pour l'amour de M^{me} du Cange, qui était si belle, que j'ai manqué entrer en religion. Ensuite je me fis quelques chimères comme toutes les enfants. Achille

ce qui me pousse à dire qu'ils dureront, qu'on les étudiera plus tard comme des témoins toujours vivants d'une époque assez difficile à comprendre, et que dès aujourd'hui il nous les faut soigneusement distinguer des autres volumes qu'on nous donne sous le nom de « romans ».

Nos fils y verront une histoire de notre temps. Pour nous, qui faisons partie de cette société étudiée par le romancier, il nous faut prendre dans ces études ce qui est un peu dit à notre adresse. Ainsi, dans *la Becquée*, cet évangile de la terre que nous devons aimer, conserver et caresser presque, puisqu'elle est la mère de ce pays, la source de sa fortune et qu'elle constitue encore sa base principale de solidité; ainsi dans *le Bel Avenir* ou dans *la Poudre aux yeux* et les contes qui viennent à la suite (*Grenouilleau*, *Ce bon Monsieur...*, *l'Individu*) la satire de tel de nos défauts, — légèreté, vantardise, pépiage sans portée, — qui font de nous les enfants dont l'Europe s'amuse; ainsi surtout dans *la Jeune Fille bien élevée* la critique sobre et équitable de certains travers de la vieille éducation bourgeoise, qui, il faut le dire, ont tout simplement amené la furieuse réaction qui désorbite les esprits à la George Sand (car, remarquons-le sans fausse honte, c'est parfois de la trop grande dureté ou étroitesse des pères que sont faites les révoltes insensées de leurs fils).

Ces enseignements, nous pouvons les accepter avec confiance lorsqu'ils nous viennent d'un Boylesve: il n'exagère rien, il ne pontifie pas, il met seulement le doigt sur certaines vérités auxquelles nous étions en train de tourner le dos. Et c'est bien de cette façon-là que le roman doit dépasser la littérature, tout en se soumettant d'une façon absolue à des règles purement littéraires; c'est un tableau de la société, et c'est pour nous un prétexte à réflexions utiles, réflexions indispensables que l'auteur n'impose pas, mais qui découlent de ses analyses ingénieuses et précises.

C'est pourquoi, en fin de compte, il faut lire Boylesve, et il faut recommander sa lecture. C'est un bon esprit; il ne semble pas qu'il puisse déformer personne; il ne fait que dire *le vrai*. Que si, par ailleurs, des consciences timorées s'effarouchaient devant la vivacité

Serpe aussi s'est présenté, je n'eus pas le courage de l'épouser. Mais comment un homme a-t-il pu rendre d'une façon aussi vraie et aussi simple les sentiments cachés d'une femme? »

C'est bien l'impression que j'avais en lisant le livre de M. Boylesve: « Il y a dans l'Ouest quelques centaines de Madeleine Doré », dit M. Martineau. J'en dirai autant du Midi et du Centre, régions que je connais bien; d'autres parleraient de l'Est, qu'ils ont habité. Le vrai est que M. Boylesve parle de types généraux et qu'ainsi ces romans atteignent à ce haut degré de vérité qui réside dans *la généralité des types et des situations*. Remarquons-le en passant, ce qui fait l'importance d'une œuvre, ce qui la rend éternellement vraie, c'est cette généralité même: Homère est le plus humain des poètes parce qu'il s'adresse à tous les hommes.

presque àpre de certaines critiques touchant des choses bien établies (dans *la Jeune Fille bien élevée*, par exemple), je leur demanderais d'abord le temps de la réflexion, et je pense qu'elles verraient peu à peu que ce sont seulement certains angles aigus de la vieille demeure dont un Boylesve critique la rudesse, et qu'il en a bien le droit, en somme, puisqu'il admire l'édifice tout entier. Et enfin, s'agit-il même d'une maison dont on ne puisse déranger une partie sans que le reste s'effondre, mais plutôt, lorsque nous parlons de mœurs, d'habitudes, d'usages, ne sommes-nous pas en face d'une donnée perpétuellement changeante, qui se transforme progressivement, qui s'organise à mesure qu'elles s'accoutument à de nouveaux objets, et qui, par sa nature même, entre en de perpétuels rapports avec toutes sortes de choses qui, elles aussi, se modifient lentement? Ce sont justement ces transformations insensibles dont un Boylesve montre la nécessité: elles préviennent la ruine de l'ensemble probe et c'est le fait d'un esprit clair de voir où git le mal et de dire sans détour quels peuvent en être les remèdes (1).

Car, il me faut le remarquer en finissant, il y a aussi du moraliste dans ce romancier, quoi qu'il en veuille. Il prétend en effet à un art impersonnel, à la Flaubert, et certes il ne s'arrête jamais pour discourir au milieu de ses récits, il ne pédantise, il ne conclut pas: il est artiste, d'abord, et il prétend n'être que cela. Mais nous avons vu que son art est au service de la vérité. Or, la société qu'il dépeint est tout entière construite sur des idées morales corrigées, appropriées par un bon sens héréditaire. Il faut donc que M. Boylesve s'occupe de morale.

Et d'ailleurs, qui ne s'occupe de morale, ne serait-ce que pour la nier? Et qui donc oserait dire qu'il n'a point souci de ces réalités intimes dont vécurent tant de générations? Celui qui en serait là n'aurait point cette sensibilité qui fait les vrais artistes: pour voir les hommes, il faut se baisser, s'incliner vers eux. M. Boylesve n'y a point manqué: il les voit avec les « yeux du cœur »; et c'est avec justice que j'oserai dire de lui que ce n'est pas seulement un écrivain, mais aussi, mais surtout, un « honnête homme ». Il est peu d'auteurs, aujourd'hui, sur qui je tiendrais le même propos.

LOUIS THOMAS

(1) M. PIERRE LASSERRE écrit dans *l'Action française* du 3 août 1909: « Boylesve est, en matière d'éducation, un conservateur intelligent, un traditionnaliste éclairé, qui n'aime pas l'ordre pour l'ordre, l'ordre en soi et comme abstraction, mais qui l'aime en ami des hommes pour tous les maux dont la soumission à un ordre général et traditionnel sauve les destinées individuelles, pour tous les biens qu'il répand. Il l'aime donc sans superstition et nous fait entendre que la règle établie ne demeure féconde et ne peut même durer qu'au prix d'une souplesse intelligente par où elle s'adapte à la variété des individus et du temps. »

« MACBETH » A St-WANDRILLE

L'audacieux et extraordinaire projet conçu par M^{me} Georgette Leblanc a été ponctuellement réalisé à la date fixée, le 28 août dernier, et les cinquante amateurs d'art qui, par leur souscription, en assurèrent l'exécution ont vu se dérouler dans le décor grandiose de l'antique abbaye, à travers les arcades de son cloître gothique, sous les voûtes de son réfectoire, de sa salle capitulaire, de ses couloirs aux perspectives infinies, sur les pelouses et parmi les futaies qui enveloppent de verdure cet asile du silence, les péripéties de la tragédie la plus angoissante qu'ait créée le génie humain. Le drame s'est déployé dans sa vérité nue, dépouillé des artifices et des subterfuges qu'imposent les approximations auxquelles sont soumises les représentations théâtrales. Et du fait d'une communication directe, immédiate, entre les acteurs et les spectateurs, l'émotion de ceux-ci a été déçuplée. Certes, de leur côté, les artistes qui se dévouèrent au succès de cette périlleuse entreprise, si neuve qu'on la jugea utopique, furent-ils récompensés de leur effort en sentant s'accroître dans cette atmosphère de réalité la puissance de leurs moyens.

Parmi les nombreuses observations, laudatives ou hostiles, que provoqua la tentative hardie de M^{me} Leblanc, on a négligé cet aspect de la question, qui nous paraît capital. Puisque l'art dramatique repose sur l'illusion de la vie, n'est-il pas logique de placer ceux qui le pratiquent dans des conditions telles que leurs paroles, leurs gestes, leurs attitudes s'accordent avec les contingences dans lesquelles ils se meuvent? Comment exiger, par exemple, d'un acteur qu'il traduise avec fidélité l'acte d'ouvrir la lourde porte d'un palais quand cette porte est en toile et céderait à la pression du doigt d'un enfant? Qu'il s'appuie dans une attitude vraisemblable contre le fût d'une colonne figurée par quelques coups de pinceau sur un portant? Qu'il donne l'impression de marcher, de s'élaner, de fuir sur l'espace exigü d'une scène, dans le mensonge par lequel les décorateurs s'ingénient à créer d'illusoires forêts, de fallacieuses terrasses, de trompeuses perspectives de parcs, d'avenues et de places publiques?

En offrant aux membres de sa compagnie un champ d'action réel, en les faisant évoluer parmi les arbres, sur des escaliers de pierre, dans des salles où leurs voix reprirent leurs inflexions et leurs sonorités naturelles, M^{me} Georgette Leblanc les a affranchis de la contrainte dans laquelle les emprisonne l'art factice du théâtre. Elle leur a permis de déployer librement les ressources de leur tempérament. Elle les a rendus à la conscience d'eux-mêmes.

De là, sans doute, l'émotion intense qui étreignit les spectateurs, jetés en plein drame et jouissant du spectacle rare d'acteurs dépouillés en quelque sorte du masque, devenus, sans nul stratagème, les héros tragiques d'un drame humain vécu sous leurs yeux.

C'est la leçon que dégage la représentation de *Macbeth* telle que l'a imaginée et menée à bonne fin, avec toute la ferveur de son cœur d'artiste et son inflexible volonté, M^{me} Georgette Leblanc. Il n'est guère à espérer qu'une tentative de ce genre puisse être renouvelée et seul, peut-être, le féerique domaine de Saint-Wandrille pouvait convenir à pareille expérience. Mais elle marquera une date dans l'histoire de l'art dramatique, qu'elle éclaire d'une lueur imprévue. Elle amènera peut-être dans la mise en scène des réformes utiles en démontrant, par comparaison, la futilité des

inventions par lesquelles on tente d'imiter la nature au théâtre. L'impossibilité d'approcher, même de loin, du réalisme avec lequel le chef-d'œuvre de Shakespeare fut représenté en cette soirée unique, rendra plausible le retour à des suggestions plus significatives et moins puériles que les châssis de toile peinte et les praticables en planches. Sans souhaiter la restauration des écriteaux qui, au théâtre du Globe, suffisaient à fixer dans l'esprit des auditeurs le lien de l'action, il est permis de concevoir des décors évocatifs, synthétiques, tels que les compose, par exemple, M. Gordon Craig, et destinés simplement à créer autour des protagonistes l'ambiance voulue. Ainsi sera détruite, pour eux et pour nous, une part du mensonge, de la convention, du grossier trompe-l'œil qui régissent les spectacles et, sous prétexte d'aiguiser nos sensations, les amoindrissent. Il faudra finir par opter entre la réalité, telle qu'imagina M^{me} Leblanc de l'asservir à ses desseins, et la pure fiction d'un décor schématique. L'une et l'autre offrent au drame, dans des ordres contradictoires, une éloquente collaboration. Le réalisme absolu de *Macbeth* de Saint-Wandrille fut, au dire de ceux à qui fut offert ce spectacle d'exception, la source d'émotions profondes. Jamais, semble-t-il, l'œuvre ne produisit une impression plus poignante. Mais force nous sera d'accepter, à défaut de cette réalité qu'un miracle d'énergie et des circonstances absolument exceptionnelles ont seuls permis de poursuivre et d'atteindre, la mise en scène irrécusable, uniquement suggestive, que préconisent bon nombre d'esprits lassés par les abus, les erreurs et le mauvais goût des décorateurs et régisseurs habituels. On ne peut que féliciter M^{me} Georgette Leblanc d'avoir placé l'avenir du théâtre devant cette alternative.

Et qu'elle soit louée aussi pour l'intelligence pratique, la décision, l'esprit d'organisation qu'elle a déployés dans l'élaboration et la réalisation d'un plan qui eût fait reculer les directeurs de spectacles les plus audacieux. Je n'entends pas parler ici de son talent de tragédienne, qui trouva dans le rôle de Lady Macbeth, ainsi que le proclament unanimement ceux qui l'applaudirent à St-Wandrille, sa plus haute et complète expression. Je ne puis, à distance, qu'admirer sa volonté, sa vaillance et sa foi.

Ainsi que l'a constaté dans le *Figaro* M. Georges Bourdon, qui consacre à la représentation de *Macbeth* un article enthousiaste, « cette entreprise unique est celle d'une grande artiste dont l'illustration se trouve par elle accrue. Sans doute, bien des talents, bien des bonnes volontés, d'humbles et touchants dévouements la secondèrent; mais la grandeur du projet est le fruit de sa pensée, et il n'est pas un détail où elle n'ait imprimé la marque d'une intelligence supérieure et d'une miraculeuse divination. Lorsque ce fut fini, les cinquante assistants, battant des mains, firent à M^{me} Georgette Leblanc une longue ovation que répercutèrent les voûtes de bois sonores de la grande salle. Si elle avait pu lire en eux, elle aurait compris que cet hommage d'un applaudissement passionné n'était rien auprès de celui qu'ils lui rendaient dans leurs cœurs.

« Quand on réfléchit à ce qu'une réalisation si totale suppose de recherches, d'ingéniosité, d'invention, et en même temps de certitude volontaire, quand on songe qu'il a fallu faire mouvoir et adapter à un milieu pour eux si nouveau tant d'artistes pliés à des habitudes anciennes, et que cet effort a dû être nécessairement accompli en un temps assez court, on reste confondu de tant d'énergie créatrice et victorieuse. »

Un peu rétif au début à ce projet qui troublait la tranquillité de

sa retraite — il nous le confessait récemment dans une lettre — M. Maurice Maeterlinck finit par s'y intéresser vivement. Mme Georgette Leblanc obtint même de lui qu'il écrivit à son intention une traduction nouvelle de *Macbeth* en vue de cette soirée mémorable. M. Bourdon donne de cette version l'appréciation suivante :

« Beaucoup de traductions existent de *Macbeth*. Les lettrés se réfèrent plus volontiers à celles de François-Victor Hugo et de M. Maurice Pottecher. Ce n'est faire tort ni à la mémoire de l'un ni au talent de l'autre que de dire que M. Maurice Maeterlinck a imprimé à celle qu'il nous donne et que l'*Illustration* publie cette semaine une marque originale et probablement définitive.

On lira ce texte et on le comparera, si l'on en a la curiosité, à celui des devanciers. On y trouvera un respect scrupuleux non seulement de la nuance, mais du rythme même, un effort permanent et réussi de restituer littéralement la période anglaise dans son mouvement, dans ses images, dans sa savour initiale, de composer en même temps des phrases concentrées et trapues, qui soient directes et dramatiques et donnent à la pensée, avec le moins de mots, un maximum de relief.

Un tel ouvrage est mieux qu'une traduction, c'est une restitution. Elle était digne du glorieux écrivain, dont on a dit souvent que quelque chose du souffle de Shakespeare habitait en son âme profonde. Avant de convier le vieux poète en la demeure vénérable où se tapit un si long passé et qu'il a faite sienne, il lui avait dressé dans son cœur une maison magnifique. Il est beau, il est juste et raisonnable, que ce soit chez Maeterlinck que nous ayons vu, pour la première fois, se lever et palpiter l'âme vivante de Shakespeare. »

OCTAVE MAUS

Le Salon triennal de Gand.

Les Salons triennaux, — faut-il le répéter? — dépérissent de plus en plus. Il semble bien que celui de Gand de cette année se soit porté un coup mortel. Autrefois, lorsque les Salons triennaux admettaient d'innombrables morceaux, les œuvres médiocres ne manquaient pas d'encombrer ces grandes exhibitions ennuyeuses; aujourd'hui que le jury s'est montré d'une sévérité grincheuse, au point de n'accepter que cinq cents œuvres, le niveau artistique n'est guère relevé, bien au contraire. N'est-ce pas la preuve que ces Salons sont devenus inutiles, tels qu'ils sont organisés actuellement?

A propos de l'exposition de Gand, il n'y a rien à dire, parce qu'on en a tout dit déjà, avant même qu'elle fût ouverte. C'est là son premier défaut. Les toiles déjà vues y sont nombreuses. Les expositions des cercles, dont l'ensemble fut si particulièrement intéressant ces derniers hivers, nous en avaient donné la primeur. On voit à Gand des tableaux colportés d'endroit en endroit, comme de vraie pacotille. Encore ceux qui méritent l'attention sont-ils souvent placés de façon à ce que les visiteurs ne puissent les admirer comme il faudrait.

De plus, le nombre des œuvres fades, poncives, creuses, dépourvues de tout intérêt, dépasse vraiment les limites, et démontre quelle fut ou l'injustice ou l'insuffisance du jury chargé de faire le triage des envois. Le mouvement artistique de ces dernières années — pour ne parler que de notre pays — fut florissant; les artistes invités et les autres ne manquaient donc pas d'œuvres intéressantes à montrer. On a accepté quelques

bonnes toiles, on en a admis beaucoup de mauvaises, pour en refuser en gros, par centaines, d'excellentes que l'avenir se chargera de venger.

Faut-il le répéter encore? Les Salons triennaux ne pourront revivre et reprendre quelque splendeur, si tant est qu'ils en ont jamais eu de véritable — qu'à condition qu'ils soient réorganisés sur des bases nouvelles. La question, à différentes reprises, fut agitée. Il y a peu d'années, notamment, une revue gantoise, *La Tribune artistique*, développa un programme de réorganisation très détaillé et très précis, qui fit assez de bruit et rencontra d'unanimes sympathies. Mais il faudrait plus et mieux qu'une campagne de presse pour saper l'œuvre de la routine.

En attendant, ces expositions indignes ne méritent plus que le silence. Que les artistes sérieux s'abstiennent d'envoyer leurs œuvres aux Salons triennaux. Le public, du reste, semble se désintéresser de plus en plus de ces exhibitions périodiques. Le châtement est juste.

F. H.

Les Prisons russes et le Tsarisme.

Les récentes révélations de Vladimir Bourtzeff ont remis à l'ordre du jour, de la façon la plus brutale, la question des prisons russes et, d'une façon générale, celle du tsarisme tout entier. Des rééditions ont été faites d'ouvrages spéciaux, de souvenirs; et d'autres, tout nouveaux, viennent de paraître.

Parmi ceux d'autrefois, je citerai les deux livres de Georges Kennan : *La Sibérie et la déportation* et *Les prisonniers politiques en Sibérie*, malheureusement aujourd'hui presque introuvables.

Pour bien préciser la valeur de l'écrasante déposition contre le gouvernement russe que constituent ces deux ouvrages, il faut dire que Georges Kennan, envoyé à titre de reporter par une grande feuille américaine, était venu en Sibérie dans un état d'esprit très favorable au tsarisme, mais peu à peu cette sympathie se transforma en horreur au simple contact de la réalité quotidienne.

Lisez, par exemple aujourd'hui, le très récent ouvrage de M. Maurice Gehri : *Prisons russes* (1) et vous serez édifiés. N'y cherchez pas les agréments du style (encore qu'il y ait de temps à autre de très intenses morceaux) ne les jugez pas du point de vue littéraire.

Il ne s'agit ici que de souvenirs. L'auteur raconte, au jour le jour, l'aventure invraisemblable qui lui est arrivée. Jeune homme de nationalité suisse, enseignant le français à Gitomir, dans l'Ukraine, il est un jour soupçonné d'entretenir des relations avec des révolutionnaires. Il faut remarquer qu'on traite de révolutionnaire, en Russie, tout homme qui pense, tout intellectuel. Et il faut remarquer aussi qu'il y a en effet des chances pour que tout homme qui pense finisse par avoir une opinion dégoûtée du gouvernement sous lequel il vit, et donc devienne tout au moins suspect. Le soupçon, sans autres preuves, suffit pour le cas de M. Gehri. Il est enlevé de nuit, jugé sans procès, enfermé, puis, après un ensemble de formalités dérisoires, envoyé en Sibérie. Tout cela, sans qu'il ait pu un instant faire entendre à qui que ce soit, — sinon à ses co-détenus, — un mot pour sa défense. N'ayant plus qu'une ressource, s'il veut revoir l'Europe, il s'évade.

(1) MAURICE GEHRI : *Prisons russes*. Saint-Blaise : Foyer solidaire, en 1909, (en vente à Paris chez Fischbacher, rue de Seine).

Le fait est, paraît-il, plus fréquent qu'on ne croit, d'étrangers résidant en Russie et enlevés de la sorte. Rien ne les en protège, ni leurs talents, ni leur fortune, ni leurs relations. S'ils déplaisent à la police (et il faut voir de quelles basses canailles est composée la police russe !) ils sont dénoncés par elle et cela équivaut à un jugement sans appel.

Ce qui m'a le plus frappé dans le livre de M. Gehri, ce ne sont pas les descriptions des atrocités commises dans les prisons, de leur régime infâme, de leur saleté, etc. Car ces descriptions, pour pénibles qu'on les suppose, ne surprennent point, après tout. Etant donnés les règlements en vigueur dans les prisons, il est impossible qu'on l'applique autrement. La stupidité ou le lucre de la caste chargée de les faire respecter suffirait à tout jamais à empêcher qu'y pénétrât le plus mince rayon d'humanité, la plus infime velléité d'hygiène.

L'état mental du Russe de la plèbe est (d'ailleurs soigneusement entretenu par le gouvernement) tellement médiocre que l'on ne peut songer à s'étonner de la routine horrible qu'il entretient là, lorsqu'il fait partie du personnel administratif.

Le crime vient d'en haut et il est, dans le sens absolu des termes, sans excuses. Et la conduite du gouvernement russe est une honte pour l'Europe civilisée, littéralement. Aucun sophisme justificateur de l'idée de puissance ne peut la défendre.

Car il n'est pas vrai que cette crainte stupide de toute pensée libre, de toute idée personnelle, de toute science, de tout art, de tout altruisme constitue une attitude de protection envers les principes directeurs d'un État. Cet ensemble de maladresses et de férocités ne correspond qu'à ce vil sentiment du personnage indigne de sa place et qui, ne pouvant la conserver par le droit, s'y accroche par la force. Il ne correspond qu'à cela, il ne signifie que cela.

Et, bien entendu, soutenu par des motifs aussi peu nobles, il ne conserve aucune résistance sérieuse et il est obligé d'aboutir à un régime de plus en plus inique. Car le mensonge appelle le mensonge et l'injustice ne se maintient que par une plus grande injustice.

Les aventures des Dumas demeurent, à ce point de vue, bien instructives.

Soit que, croyant un instant à l'avenir et à la vérité du grand mouvement libertaire qui se fit irrésistible après la guerre de Mandchourie, le tsarisme ait pris peur et reculé devant les suites de son bon mouvement, soit que, hypothèse aussi probable, il ait laissé se convoquer les Assemblées pour leur tendre ensuite des pièges, ce qu'il y a de certain c'est qu'il a pesé de tout son absolutisme rétrograde sur ses décisions et qu'il les a usées, affolées et bernées jusqu'à la dissolution définitive.

Et les députés des Dumas devinrent d'excellent gibier de Sibérie.

Vis-à-vis de gens qu'il avait convoqués pour leur demander conseil, le gouvernement s'est conduit comme avec des rebelles. Et le plus grincheux juriste d'Occident aurait été bien en peine de trouver dans les fameux cahiers un article qui ne fût pas inspiré par le plus parfait, le plus respectueux, je dirais même le plus naïf loyalisme.

Ils ne contenaient presque aucune de ces propositions généreuses, mais utopiques dont les États généraux de 1789, chez nous, se firent les porte-paroles. Non. Rien que des projets pratiques, visant à l'amélioration de la vie matérielle, la répartition de la propriété du sol, des projets d'économie agraire, en un

mot. C'est-à-dire que si à sa cruauté constitutionnelle le tsarisme n'avait pas joint l'imbécillité propre à toutes les tyrannies que ne justifie pas la nécessité de la guerre, il aurait compris qu'il y avait là une manière de rénovation et de salut pour ses propres formes, respectées encore et que personne n'avait l'arrière-pensée de détruire.

Il a perdu là une belle occasion de se laver — à si peu de frais — du sang qu'il avait versé. Il en perdra d'autres encore. Il continuera peut-être longtemps à déporter par milliers chaque année tous ceux qui honoreront la patrie russe si on leur laissait le droit de penser et d'agir.

Encore qu'elle soit fort soutenable, j'ai peu d'inclination pour la théorie qui voudrait qu'un État, envisagé artificiellement comme une personne morale, soit responsable en face de la justice et de l'histoire, des atrocités qu'il commet. Mais il n'en est pas moins vrai que par son obstination insensée à étouffer, par peur que l'opinion ne le juge, toute manifestation de la pensée humaine, le tsarisme a fait de la Russie le pays le plus barbare de l'Europe et qu'il a obligé la conscience nationale à se venger sur ses maîtres par des crimes (méthode indirecte et sournoise) d'une injustice qu'il lui aurait été facile, tout bonnement, de supprimer lui-même et pour le plus grand intérêt de sa propre conservation.

FRANCIS DE MIOMANDRE

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Dans les propylées de l'Instrumentation,

par E. ERGO (Ed. Schott frères, Bruxelles.)

Le livre de M. Ergo ne doit pas être jugé à la légère. Il ne faut surtout pas se laisser rebuter, dès le début de sa lecture, par la maladresse et la naïveté avec lesquelles son but et les moyens d'y arriver sont annoncés et commentés dans une préface trop longue, mal construite et mal écrite. Si l'auteur est, en effet, très apte à concevoir l'abstraction dans ce qu'elle a de plus élevé, il lui manque la faculté de l'exprimer avec facilité et pondération. N'importe; l'essentiel, c'est que son « système » réponde à quelque chose d'objectif et contribue à mettre de la clarté et de l'ordre là où régnaient la confusion et l'incohérence. A cet égard, on peut dire que son travail a fait faire un beau pas en avant à la science jusqu'ici trop exclusivement empirique de l'instrumentation; aussi bien ce mérite ne lui a pas été marchandé par les spécialistes, et l'ouvrage a été généralement accueilli avec faveur (1),

M. Ergo réduit la science de l'instrumentation à un principe d'unité qui n'a rien de conventionnel, mais qui s'appuie sur un phénomène d'ordre purement physique : les *sons harmoniques*. La série des seize premiers sons harmoniques ou *naturels*, que l'on obtient en soufflant dans un cor simple, forme une échelle ascendante invariable, apte à servir de critérium pour déterminer d'une manière tangible les possibilités théoriques et pratiques de tous les instruments, y compris la voix humaine (2), au point de vue de leur étendue totale, de leurs registres et des qualités ou défauts inhérents à certaines notes ou à certains groupes de notes.

(1) Voir, entre autres, le compte rendu de M. Hammer dans le *Bulletin mensuel de la Société internationale de musique*, mai 1909, p. 247.

(2) M. Ergo l'assimile à un instrument à anche.

Etant donné cela, l'auteur consacre à chacun des instruments utilisés dans l'orchestre moderne un chapitre intimement uni à ceux qui le précèdent ou à ceux qui le suivent, grâce à l'application du principe commun de l'échelle des harmoniques. Un autre élément de liaison est naturellement fourni par le groupement classique des instruments d'après la manière dont ils produisent le son (instruments à vent et instruments à cordes, avec leurs sous-divisions).

Mais M. Ergo ne s'en tient pas aux principes, il vise aussi à la pratique ; aussi son livre répond-il parfaitement à son but, qui est d'initier l'élève aux arcanes de l'*instrumentation* pour le préparer à pratiquer l'art de l'*orchestration*. La monographie consacrée à chaque instrument décrit les variétés qu'il présente et les perfectionnements dont il a bénéficié au cours des temps ; elle aborde sous toutes ses faces le problème important et souvent complexe de la notation qui lui est propre (instruments transpositeurs) ; elle insiste à fond sur ce qu'il est possible ou impossible d'écrire pour tel ou tel instrument et sur les erreurs que les plus grands maîtres ont commises à cet égard. Bref, les renseignements d'utilité pratique abondent et sont le plus souvent exprimés sous une forme claire et frappante. Quelques parenthèses et digressions inutiles viennent rompre parfois l'ordonnance d'ensemble et rappeler au lecteur le style décevant de la préface. Mais ce sont là des détails dont il n'y a lieu de tenir qu'un compte très relatif en présence de la valeur intrinsèque et réelle du livre.

La partie purement esthétique de l'ouvrage est très restreinte et se borne à quelques allusions au pouvoir expressif des timbres ; très sagement, l'auteur laisse ici le plus souvent la parole à Berlioz et à Gevaert, qui ont dit à ce sujet des choses définitives.

Avant de terminer ce compte rendu, signalons d'une façon toute particulière le chapitre consacré à l'orgue ; il est magistralement développé et dénote une compétence exceptionnelle en la matière.

CH. V.

PUBLICATIONS ARTISTIQUES

La sixième livraison de *La Peinture au XIX^e siècle*, par M. Léonce Bénédite (1), est d'autant plus intéressante qu'elle embrasse une période particulièrement riche de l'École française, celle des trente années qui clôturèrent le siècle dernier. « Elle est, par la force même des choses, dit l'auteur, l'aboutissement de tous les efforts accumulés au cours des précédentes étapes. Mais les événements nouveaux dont la nation fut le théâtre exercèrent, de leur côté, leur action énergique sur la conscience générale. »

M. Bénédite y passe en revue le mouvement des Salons, théâtre du succès des Jules Lefèvre, des Tony Robert-Fleury, des Ferdinand Humbert, des Benjamin Constant, des Cormon, des Maignan, des Luc-Olivier Merson, des Detaille, des Aimé Morot, des Raphaël Collin, etc. Il étudie attentivement la grande décoration murale dans les toiles de Paul Baudry et surtout de Puvion de Chavannes, « dont l'œuvre monumentale, dit-il, domine entièrement notre époque ». L'histoire de l'Impressionnisme et l'art neuf créé par Manet, Degas, Renoir, Claude Monet, Camille Pissarro,

(1) *La Peinture au XIX^e siècle* d'après les chefs-d'œuvre des maîtres, par LÉONCE BÉNÉDITE, 400 illustrations et 13 grandes planches en couleurs. Paris, Ernest Flammarion.

Alfred Sisley, Paul Cézanne font l'objet, enfin, d'un examen attentif et impartial. Forcément succinct, cet aperçu n'en apporte pas moins à l'histoire de la Peinture française une contribution utile. De nombreuses reproductions, bien choisies, en éclairent le texte.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

ROMAN. — *Les Yeux de Louise*, par JULES GERNAERT. Malines, L. et A. Godenne.

CRITIQUE. — *Un sculpteur impressionniste : Medardo Rosso*, par LOUIS PIÉRARD. Paris et Mons, éd. de la *Société nouvelle*.

MUSIQUE. — *Noctuelles*, par RENÉ LYR ; adaptations mélodiques par CH. MELANT. Bruxelles, Breitkopf et Härtel. — *Ballade* pour piano, par LÉON DELCROIX (propriété de l'auteur).

THÉÂTRE. — *Toinette*, drame en cinq actes par ALEX. BEAUCLEERCQ. Bruxelles, imp. A. Breuer.

DIVERS. — *Aux victimes de la catastrophe Sicile-Calabre*, album de la *Belgique artistique et littéraire*. Bruxelles, F. Larcier.

Chronique judiciaire des Arts.

Gaudissart baryton.

Le tribunal de commerce de la Seine a été saisi dernièrement d'une contestation d'espèce assez rare pour mériter les honneurs d'une chronique judiciaire.

Le chef d'une grande maison de commerce apprit, il y a quelques mois, qu'un de ses voyageurs, se trouvant en tournée en Bohême, avait interprété dans un théâtre de province le principal rôle dans l'opéra *Dalibor*. Il fit faire une enquête qui révéla que son voyageur, doué d'une belle voix de baryton, était coutumier du fait et passait souvent ses soirées à chanter publiquement. Immédiatement il donna congé à son employé, sous prétexte que, pas plus qu'un directeur de théâtre n'autoriserait un de ses artistes à placer des marchandises à ses heures perdues, un chef de maison de commerce ne peut tolérer qu'un de ses voyageurs monte sur les planches, sa journée finie.

Le voyageur-chanteur congédié a intenté un procès à son patron et a prouvé qu'il n'a jamais chanté que le soir, à une heure où tout voyageur de commerce a depuis longtemps terminé ses affaires, et qu'en conséquence il n'a jamais négligé son devoir.

Le tribunal lui a donné raison.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui, dimanche, à 11 heures, que s'ouvrira à Tournai la vingt-cinquième exposition du Cercle artistique de cette ville. Indépendamment des œuvres de Gallait, de Boulenger, d'Hennebicq, d'Herbo, de Legendre que nous avons citées, le Salon réunira des toiles de Stallaert, Hennequin, Dumortier, Sauvage, Haghe, Houzé et d'autres peintres tournaisiens du XIX^e siècle, ainsi que des sculptures de Frison, Durieux, Erebe, etc.

Aujourd'hui également sera inaugurée à Louvain, à l'Athénée royal, la septième exposition d'art et d'art appliqué organisée par le Cercle artistique.

Le festival annuel Peter Benoit aura lieu à Anvers, dans la salle des fêtes de la Zoologie, le lundi 27 septembre, à 8 heures du soir. Répétition générale la veille, à 1 heure.

Au programme : *Cain et Abel*, la cantate qui valut au compositeur, en 1857, le grand prix de Rome; *Prométhée*, pour solo, chœur mixte et orchestre; concerto pour piano et orchestre (soliste : M. Raoul Pugno); *le Génie de la Patrie*, pour chœur mixte et orchestre.

Les matinées du jeudi que le théâtre de la Monnaie consacra à Gluck viennent d'être arrêtées comme suit :

Armide sera jouée les 4, 11 et 18 novembre; *Alceste*, les 2, 9 et 16 décembre; *Orphée* les 6, 13 et 20 janvier; *Iphigénie en Aulide*, les 3, 10 et 17 février; *Iphigénie en Tauride*, les 3, 10 et 17 mars.

Les représentations d'*Armide* commenceront à 1 heure 1/2, les autres à 2 heures.

Sur l'initiative de la *Société nouvelle*, un grand nombre d'écrivains belges ont envoyé à Maurice Maeterlinck, à l'occasion de la représentation à l'Abbaye de St-Wandrille, le 28 août, de sa traduction inédite de *Macbeth*, l'expression de leur sympathie et de leur admiration.

Si Albrecht Rodenbach, qu'on féta dernièrement à Roulers, écrit de beaux vers en langue flamande, il fut moins heureux dans ses essais de versification française. Témoin ce poème adressé à Georges Rodenbach, qui n'eut jamais, au surplus, pour son cousin qu'une admiration des plus modérées :

Peut-être, mon cousin, avez-vous souvenir
Comme, nous promenant tous deux en discutant,
Nous rompîmes, un jour, mainte courtoise lance,
Vous, jeune fransquillon, moi, jeune flamingant ?

Aujourd'hui, dans l'ardeur de ma pleine jouvence,
Je maudis et l'idée et la muse de France,
Sentant, moi, pour doubler ma haine de flamand,
Sourdre encore en mon cœur notre sang allemand.

Évidemment, Albrecht Rodenbach a bien fait d'abandonner la poésie française pour s'exprimer dans une langue qui lui était plus familière.

Un hasard a fait découvrir dans les combles de l'église San Giuliano, dépendant de la basilique de Saint-Marc, à Venise, une série importante de toiles de maîtres qui, depuis près de quatre-vingts ans, s'y trouvaient, roulées, à l'insu de tous. C'est en faisant, ces jours derniers, des travaux de réfection au toit de l'édifice qu'on mit inopinément au jour ce trésor. Les peintures en question décoraient autrefois l'église. En 1830, des remaniements apportés à celle-ci les firent enlever, et personne ne songea plus à les replacer. Or, d'après la *Chronique des Arts*, qui nous apporte cette extraordinaire histoire, les œuvres ainsi rebutées sont : un *Christ au Calvaire*, du Tintoret; une *Résurrection* et un *Ecce homo* de Palma le jeune; une *Flagellation* et le *Christ devant Caïphe* de Leone Corona; un *Saint Jérôme* et un *Saint Théodore* par le Vicentino et quelques autres tableaux de moindre valeur. Toutes ces peintures sont citées par Sansovino comme entourées de cadres somptueux, qui ont disparu. La toile la plus remarquable, au point de vue artistique et historique, est sans aucun doute celle du Tintoret.

Ces toiles, assez endommagées, n'étaient cependant pas dans un état irréparable. Il a été décidé, par conséquent, de prendre les mesures nécessaires pour procéder à une restauration convenable de ces œuvres et de les remettre ensuite à leur emplacement d'origine.

Le prix des tableaux de Monticelli a singulièrement augmenté depuis l'époque où l'artiste les offrait aux consommateurs attablés le long des terrasses des cafés de la Cannebière... A la vente de la collection Rambaud, qui a eu lieu à Marseille à la fin de mai, onze toiles du maître ont produit 62,475 francs. Voici les adjudications : *Marquise à l'éventail*, 2,550 fr.; *Sortie de bal à Venise*, 3,100 fr.; *La Ronde*, 19,000 fr.; *La Caravane*, 1,125 fr.; *La Dame au nid*, 1,000 fr.; *Portrait de Vilette*, 2,500 fr.; *Les*

Flamands, 3,200 fr.; *La Femme au paon*, 11,000 fr.; *La Cour sous bois*, 4,100 fr.; *Les Cuisiniers*, 4,900 fr.; *Le Concert*, 10,000 fr.

Nous avons signalé déjà les hauts prix qu'atteignent dans les ventes les eaux-fortes de Rembrandt. Une épreuve (2^{me} état) sur Japon de la *Pièce aux cent florins* (*Jésus guérissant les malades*), qui faisait partie de la collection Alfred Hubert, a été adjugée dernièrement à Paris 61,500 francs. Le *Paysage à la tour* (1^{er} état), exemplaire sur Japon également, est monté à 47,000 francs; *Jean Lutma* (1^{er} état), à 23,000; *les Trois Croix* (3^{me} état), à 17,000; *le Vieux Haring*, à 13,900; le *Paysage aux trois arbres*, à 12,500; *Jean Asselin, dit Crabelje* (1^{er} état), à 12,200; la *Grande Résurrection de Lazare* (5^{me} état), à 11,600; le *Jeune Haring* (2^{me} état), à 10,000; *Saint-François*, à 9,400.

Mais toutes ces enchères furent dépassées par celle que réalisa une épreuve du *Bourgmestre Sixt* (2^{me} état), avec le nom de Rembrandt et la date, dont les chiffres 6 et 4 sont intervertis. Cette planche fut adjugée 71,000 francs, le prix le plus élevé qu'ait jamais atteint une estampe.

Le produit total de la vente, qui se composait d'environ 850 pièces, parmi lesquelles plus de cent gravures de Rembrandt, se chiffra par 888.478 francs!

Statistique :

On ne se rend pas compte de la somme de dépense musculaire que représente le travail de la main qui écrit, ni des voyages qu'elle accomplit pour coucher sur le papier une simple lettre.

Une personne quelque peu habituée à manier la plume peut écrire en moyenne trente mots à la minute, ce qui représente, avec les courbes et les inflexions, une longueur de 5 mètres, ou 300 mètres à l'heure, 3,000 mètres dans une journée de dix heures de travail, ou 1,095 kilomètres par an.

De plus, en écrivant trente mots à la minute la plume fait en moyenne 480 courbes et inflexions, soit 28,000 à l'heure, 288,000 par journée de dix heures, ou 105,120 kilomètres par an, enlevés à la force du poignet et des doigts....

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.
Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

VICTOR GILSOUL

par CAMILLE MAUCLAIR

Un beau volume in-8°, illustré de 16 croquis dans le texte et de 37 planches hors-texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent deux eaux-fortes originales et inédites de Gilsoul.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

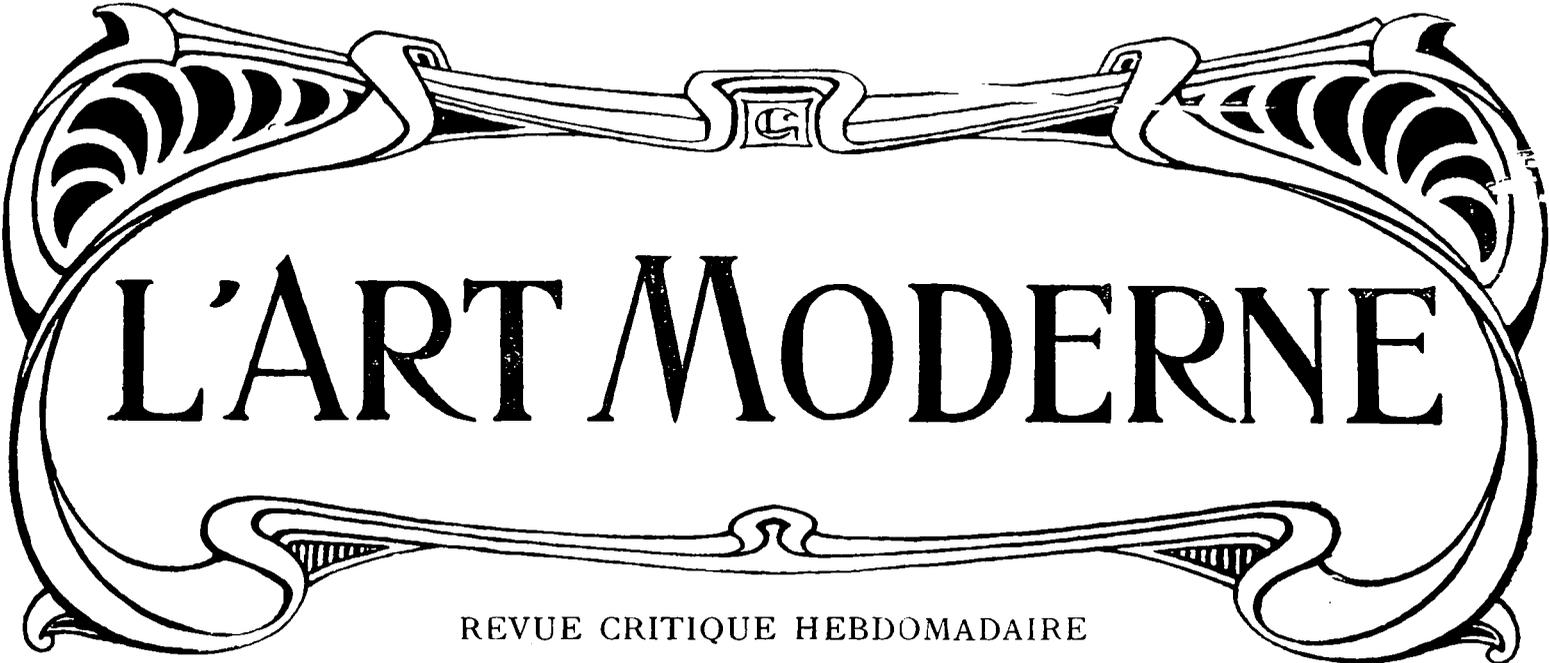
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Jean Dolent (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Le Théâtre de Hugo de Holmannsthal (MARCEL DOLIGNY). — Maurice Maeterlinck (H. MAILLEFAUD). — Richard Wagner en France. — A la Mémoire de Regnard. — Au Théâtre de la Monnaie : *Réouverture*; *Reprise de « Sigurd »* (Ch. V.). — Inédits de Barbey d'Aurevilly — Nécrologie : *Jules Adeline*. — Petite Chronique.

JEAN DOLENT

Il vient de mourir à soixante-quatorze ans. Il s'appelait Charles-Antoine Fournier et le public, très restreint, qui le lisait estimait en Jean Dolent un écrivain rare, en marge de la littérature courante, exquis, raffiné, bizarre; et peut-être même son admiration comportait-elle quelque chose d'exclusif et de fermé, à mon sens un peu injuste.

Il y a, comme cela, dans le monde littéraire, des réputations trop flatteuses et qui ne laissent pas de nuire à la vraie gloire de celui qu'elles accablent. Pour moi, qui n'ai jamais trouvé que Jean Dolent fût inaccessible, je voudrais dire combien son art n'eut rien de hautain ni de secret, combien il était au contraire généreux, humain, et combien étaient fragiles les barrières de style qu'il avait, naïvement parfois, interposées entre la foule et lui.

La vie de l'homme, chez lui plus peut-être que chez nul autre, éclairait la vie de l'écrivain. On serait bien en peine de séparer l'une de l'autre. Depuis de longues

années, ce vieillard charmant, plein d'une bonne humeur alerte et éternellement jeune, d'une courtoisie raffinée, et d'une conversation surprenante par l'ingéniosité de ses aperçus, cet amateur d'art éclectique et maniaque, fervent et amusé, vivait dans le *laudis* d'artiste qu'il s'était créé en plein quartier de Belleville, recevant là tous ceux qu'y attiraient le charme de sa parole et le magnétisme de bonté qui émanait de sa personne.

Au milieu des toiles, des sculptures et des bibelots de sa collection (unique, puisque tout venait de dons amicaux), il s'était composé une existence de sage; et le contraste que pouvait présenter, au sortir de ce décor précieux, le grouillement populaire de sa rue, au lieu de le faire souffrir, ne faisait que stimuler en lui le plaisir de vivre, de penser, de rêver et d'observer inlassablement des aspects nouveaux du monde mental, des rapports jusque là négligés.

Les amis qui le perdent vous diront la générosité de son caractère et son indulgence de philosophe pour les mœurs nouvelles qu'il aurait pu cependant juger avec plus de sévérité du haut de son honnêteté scrupuleuse, archaïque, exquise. Les critiques qui parleront de sa mort auront le devoir de rappeler que son talent savoureux et aigu fut également sans concession d'aucune sorte à la vulgarité, à la facilité. Ils feront même bien d'ajouter que la noblesse de son caractère personnel donna à son œuvre entière un accent qu'elle n'aurait pas eu sans cela. Et, à vrai dire, la bonté compréhensive et la pénétration psychologique ne se conçoivent pas, chez Jean Dolent, séparées.

Les dates de sa vie ne sont guère que celles de ses livres, car ce fantaisiste eut une existence calme et douce, dont les événements étaient tous *intérieurs*. La contemplation d'une belle toile, la découverte d'une vérité de l'âme constituaient pour lui de véritables péripéties et le bouleversaient jusqu'au fond de sa sensibilité. La lecture de ses œuvres est, à ce point de vue, un témoignage indiscutable

Si, vous défaisant du préjugé qu'un *livre* doit être *composé* et présenter une intrigue, un axe d'événements sur lequel s'ajustent pensée, rêve et style, vous acceptez de lire un volume où un homme s'avoue au jour le jour ingénu, sans prétention, et vous fait part de tout ce qu'il devine et de tout ce qu'il comprend, vous livrant pêle-mêle ses idées sur l'amour et l'amitié, les observations faites sur son cœur, ses sensations d'amateur d'art voluptueux, ses impressions de philosophe, de passant, d'amant, de confrère, d'habitant de Paris, de bohème, de vicillard, — alors vous vous laissez aller au charme certain de ces promenades sans but et vous demeurez surpris de la finesse d'esprit, de la rare *qualité d'intelligence* de l'homme capable de recueillir encore tant de fleurs sur les fossés d'où l'on avait déjà enlevé les plus apparentes. Vous êtes ému du parfum qu'elles dégagent. Le bouquet n'est pas bien lié mais son odeur, composite, n'en est pas moins émouvante.

Certes, j'accorde que Jean Dolent ne savait pas faire un roman. Lorsqu'il s'y essaya avec *Le Roman de la chair* (1866), il aboutit à un échec. Il n'avait aucune idée de ce que c'est qu'une histoire, et comme, un roman, ça tourne autour d'une histoire, celui-ci, fait de petites observations sans lien, est-il presque incompréhensible. Mais lorsque Dolent se laisse aller à son inspiration et intitule *Une volée de merles* (1862), *Avant le déluge* (1872), *L'Insoumis* (1872), *Le Livre d'art des femmes* (1877), *Amoureux d'art* (1888), *Monstres* (1896), *Maître de sa joie* (1902) ses recueils successifs, je devrais dire les feuilles qu'il arrachait de temps à autre de son journal intime, alors il est exquis et, comme on ne veut pas le trouver extraordinaire, on le trouve clair.

Il était si peu compliqué, en effet, ce bonhomme d'esprit qu'une élite défendait à l'accès de la foule ! Il me semble plutôt que son extrême simplicité avait quelque chose de déconcertant. En petites phrases courtes, d'une syntaxe tantôt négligée, tantôt concentrée jusqu'à la limite de l'excès, et presque toujours au présent de l'indicatif (ce qui donne à la pensée quelque chose d'immédiat et d'aveuglant qui gêne certains), il énonçait des vérités et des paradoxes, des rêveries et des axiomes d'art et, pardonnez-moi l'expression, tout ce qui lui passait par la tête.

Seulement, voilà, ce qui lui passait par la tête y entraient brut et neutre, comme toute donnée de la con-

naissance, mais en ressortait d'une tout autre manière, et parfois on ne le reconnaissait pas. Jean Dolent l'avait marqué. De cette chose vulgaire il avait fait un bibelot d'art et vous l'offrait d'un geste digne et courtois, dont on a un peu aujourd'hui perdu l'habitude.

C'est en cela que consiste ce que d'aucuns ont appelé l'obscurité de Jean Dolent. Il fallait rectifier cette erreur. Dites que l'homme qui vient de mourir fut délicat, distingué dans sa bonhomie, distant, cultivé et très averti, dites même qu'il fut un artiste incomplet, ne dites pas qu'il fut obscur, secret, hermétique. Il écrivit pour lui-même, et quand on écrit pour soi-même, on le fait toujours simplement.

FRANCIS DE MIOMANDRE

P. S. — Jean Dolent fut un intime de Carrière et bien des points de contact s'observent entre ces deux sensibilités à la fois populaires et raffinées. C'est avec lui qu'il visita, dans sa jeunesse, les musées des villes du Nord, dont l'influence fut décisive sur son sens artistique.

Il faut ajouter, pour les amateurs de bibliophilie, qu'il publia deux nouvelles : *Fend-le-Vent* dans les « Nouvelles à l'Eau-forte » qu'édita Lemerre en 1880 et *La Parade des joueurs* dans « Le livre des Têtes de bois » (1883).

Disons enfin que, recueillant ce que contenait de meilleur la collection de ses livres, il publia sous le nom de Hélo : *Façons d'exprimer*, une sorte d'anthologie de lui-même. Et, à la lire, on peut se faire une idée très suffisante de son auteur.

F. M.

Le Théâtre de Hugo de Hofmannsthal.

Le théâtre de Hugo de Hofmannsthal repose sur une psychologie curieuse et profondément pessimiste. « Nous nous croyons libres, s'écrie-t-il partout, et cependant nous ne sommes que le jouet de forces inconscientes qui toujours finiront par nous déchirer et nous entraîner vers la mort. » Ces forces inconscientes ne sont plus l'ancienne fatalité, la volonté des dieux : c'est un peu l'hérédité physiologique, mais surtout ce sont les images extérieures qui, perpétuellement, viennent se graver dans notre cerveau et déterminent notre volonté.

Toute la force tragique du drame consistera donc à nous montrer un héros obsédé par ces images, conduit et finalement tué par elles. Il est aisé de voir quel ressort dramatique tout nouveau cette théorie donne à Hofmannsthal. Aussi n'hésite-t-il pas à reprendre des sujets anciens, comme *Elektra* et *Œdipe* et à les représenter au théâtre sous un nouvel angle. Ce qui l'intéresse dans *Elektra*, ce n'est plus de montrer comment la volonté des dieux inspire à la fille d'Agamemnon le désir de venger son père, mais d'expliquer par quelle succession d'images toutes physiques la notion de haine est apparue en l'âme d'Elektra, si violente et si vivace qu'elle a tout brisé sur son passage, depuis l'instinct filial jusqu'à l'instinct sexuel, et de montrer comment, lorsque cette

haine est enfin assouvie, Elektra « doit » mourir, parce qu'après un effort aussi intense tous les ressorts de la vie se sont détendus en elle, comme la corde d'un arc qui vient de laisser partir une flèche et se casse tout à coup parce que la tension a été trop longue.

Elektra est donc la tragédie de la haine. Or, Hofmannsthal a composé d'après les mêmes moyens la tragédie de l'amour. Ce sont trois scènes très courtes qui s'intitulent : *La Femme à la fenêtre* et qui sont un pur chef-d'œuvre. Il s'agit de montrer cette fois-ci comment l'idée de l'amour sensuel apparaît pour la première fois chez une femme et avec une force si grande qu'elle la conduit instantanément à la mort. Madonna Dianora, mariée au fort et brutal Messer Braccio, entend au balcon son amant Palla degli Allizzi. Elle se souvient qu'à un festin il lui a donné une corbeille de pêches, et, depuis ce temps-là, elle a gardé en sa mémoire la vision claire de ses yeux. Elle l'attend donc ce soir et doit lui tendre une corde pour qu'il monte jusqu'à elle. Sa nourrice lui parle d'un moine espagnol célèbre dans la ville et des sentiments religieux montent en elle, semblant chasser l'amour qui l'envahissait déjà toute; mais ceux-ci servent seulement de contraste, faisant apparaître bientôt l'image de l'amant d'autant plus claire et distincte. Hallucinée, Dianora croit le voir et lui tend la corde. Au même instant Messer Braccio rentre, voit l'attitude de Dianora et comprend tout. Sa brutalité enflamme toujours plus Dianora, et quand Braccio lui demande : « Si je n'étais pas venu, qu'aurais-tu donc fait ? » elle se précipite au balcon, les bras tendus, les cheveux pendants, et s'écrie dans un délire d'amour : « Je l'aurais attendu, attendu, comme cela ! Attendu ! comme cela ! »

Et Braccio l'étrangle au moment où elle a la vision la plus intense de l'amour sensuel.

On voit donc le procédé d'Hofmannsthal. Mais pour montrer aux spectateurs la force de ces images jouant le rôle de fatalité, il fallait un verbe de grande richesse et de coloris très intense. Or, il a trouvé le secret de faire naître en nous une sensation par la chaleur de l'expression et la richesse des métaphores. Pour se rendre compte combien son théâtre est un théâtre de suggestion, il suffit d'entendre Elektra se remémorer, dès qu'elle apparaît sur la scène, le meurtre d'Agamemnon. La vision du sang poursuit les spectateurs comme elle poursuit Elektra elle-même.

On peut se demander : Hofmannsthal est-il un romantique, un impressionniste ou avant tout un coloriste ? Il y a des trois en lui et il a beaucoup appris de Victor Hugo, de Maeterlinck et de d'Annunzio. Mais il est préférable de constater simplement la largeur et la beauté de sa théorie dramatique. Il a dit un jour : « Il est aussi difficile de composer un drame que de juger un meurtrier ! »

MARCEL DOLIGNY

MAURICE MAETERLINCK

Il en est de la pensée de Maeterlinck comme d'un visage qui sort de l'ombre : nous avons distingué les contours, réuni les lignes et rêvé un regard, mais voici que la lumière nous le révèle tout différent. L'ignorance est toujours la cause de notre étonnement : relisons l'œuvre, nous y verrons la genèse des idées exposées dans le dernier livre (1).

(1) La nouvelle traduction que vient de faire de *Macbeth* M. Maurice Maeterlinck et la représentation qu'en a donnée, pour

Avec Prospero de *l'Eau de Jouvence*, M. Maeterlinck pourrait dire : « J'ai trop rêvé peut-être, mais c'est en rêvant que j'ai trouvé. » Ses rêves, *Les Serres chaudes* et les *Drames*, exagéraient l'angoisse de l'homme impuissant à deviner sa destinée. Il regarda la vie avec recueillement et écrivit *Le Trésor des Humbles*, doux comme un évangile. Il fut le mystique attendu des troublés qui ne croyaient plus aux puissances surnaturelles et gardaient cependant leur certitude de l'existence de l'âme. Il constatait dans les temps scientifiques le réveil de l'Inconnu, il affirmait l'existence d'un moi ignoré, plus profond que le moi des passions ; enfin il pénétrait ce qu'il y a d'étonnant dans le seul fait de vivre.

Le commentaire et le développement fut *la Sagesse et la Destinée*. Dans l'œuvre du penseur ce livre a une importance que les suivants n'ont pas diminuée. *Le Trésor des Humbles* certifiait les vérités mystiques, *la Sagesse* est leur transposition dans le domaine intellectuel. Maeterlinck parle du bonheur accessible à toutes les âmes : *L'humanité est faite pour être heureuse*. Le Sage n'est plus opprimé par les événements, il se les soumet ; sa destinée, souvent, marche à côté de lui. Maeterlinck espère en la révélation définitive que la science apportera, mais il est nécessaire que la Sagesse prépare à la surface de notre âme une certaine hauteur pour y recevoir cette idée sans quoi l'admirable ne nous améliorera pas.

La mystique chrétienne, par son exaltation à la sainteté, réclamait le même effort de ses fidèles. Elle leur promettait la révélation certaine en Dieu. Maeterlinck, qui ne peut affirmer une récompense supra-terrestre, ajoute : « Soyons sages avant de connaître le bonheur. » En attendant, nous avons une certitude plus forte que la Vérité scientifique, nous avons notre âme et notre caractère et quelques sages ont prouvé que cette vie était possible au sein même des plus grandes erreurs matérielles.

Il faut être bien ridicule et bien neuf pour s'étonner de ce qui arrive dans cette vie, dit Marc-Aurèle, car l'attente a lassé les plus forts et désenchanté les croyants.

Regardons *La Vie des abeilles*, elle nous donne une leçon excellente comme toute leçon de nature. Ces insectes ne désespèrent jamais. Savent-elles, les abeilles diligentes, pour qui elles amassent le miel dont n'ont besoin ni elles, ni leurs enfants ? Elles obéissent à un désir inconnu. Faisons comme elles, allons découvrir le mystère que nos yeux commencent à surprendre, allons de réalité en réalité afin d'être prêt à tout événement dans la certitude d'un devoir accompli.

Cette sérénité est possible loin des hommes, dans la paix d'un jardin, mais notre sagesse ne sait que répondre à la demande de nos frères. « Où trouverons-nous la justice ? » Elle est le bonheur des âmes moyennes ; nous l'appliquerons dans le cercle étroit de notre entourage, mais, la porte franchie, nous comprendrons aussitôt que nous prenons part malgré nous à la grande injustice anonyme. Les croyances mortes, nous sommes perdus dans un monde de forces mystérieuses. Tout nous échappe :

quelques privilégiés, dans le cadre grandiose de l'Abbaye de Saint-Wandrille, M^{me} Georgette Leblanc, donnent de l'actualité à l'intéressante étude que consacra naguère au philosophe du *Trésor des Humbles* et de *La Sagesse et la Destinée* M. H. MAILLEFAUD dans *la Phalange*. Cette page de haute critique, qui montre avec quelle logique Maurice Maeterlinck poursuit dans ses œuvres le développement d'une pensée orientée vers un idéal de justice et de bonheur collectif, a pu échapper à nos lecteurs : nous croyons utile de la reproduire intégralement.

N. D. L. D.

notre morale, notre état social sont à refaire et cela sans secours aucun. L'homme se sent, non plus un être distinct, libre, mais un élément d'une puissance mystérieuse, l'Espèce, à laquelle il obéit.

Maintenant que nous connaissons le problème véritable, cherchons dans quelle direction nous devons avancer. Écartons l'espoir de vivre des vérités incertaines, mettons notre confiance dans notre intelligence et nos croyances positives. Ces idées, exposées dans *Le Temple enseveli*, se précisent dans *Le Double Jardin*. Nous avons abandonné l'idée religieuse, nous avons substitué des énergies matérielles aux puissances spirituelles, mais nous n'avons rien changé à notre ignorance; nous hésitons entre le spiritualisme et le matérialisme.

Le spiritualisme, entaché de scepticisme souvent, croit au triomphe indéterminé de l'esprit; le matérialisme, avec toutes ses théories d'axiomes effrayants, ne peut prédominer. Si nous n'avons plus pour enrayer ses effets un seul antidote religieux, nous pouvons être assuré du concours des réactifs humains.

À la fin des siècles religieux, notre atmosphère morale est plus pure. La découverte de notre véritable place au milieu de la vie universelle a réveillé le sens de l'Infini qui s'atrophiait en nous. Pénétrés de l'idée de l'Inconnu, nous nous dépouillons de nos forces personnelles pour en faire don à l'humanité.

Ainsi notre sagesse individuelle, sans effet pour l'espèce, a reconnu son impuissance, nous avons substitué à un idéal fictif et individuel un idéal désintéressé, illimité et cependant tangible, dont il n'est pas encore possible de prévoir les conséquences et les lois.

La sagesse de Marc-Aurèle serait inutile à notre heure: l'amour des autres hommes nous entraîne vers des sommets plus élevés que ceux de la sagesse antique, d'aimantes paroles d'Évangile ont passé dans les âmes.

La conscience humaine se modifie et des transformations sociales se préparent. Nous n'eûmes jamais autant de motifs d'espérer. Nous avons découvert des joies nouvelles, nous sommes seuls, mais nous nous savons libérés du joug d'un maître; regardons le mystère sans frayeur car nous portons l'égal des plus profonds et des plus grands.

Demandons à notre morale de préparer des heures prochaines; l'humanité qui a abandonné la morale religieuse met sa confiance dans le sens commun. Il représente assez bien le niveau de la masse. Il est sans beauté et notre morale doit être plus haute que les plus nobles rêves, elle doit n'écouter que la raison mystique. Elle est le désir qui transfigure notre âme violente, et elle rêve la justice que le sens commun déclare impossible. Les suprêmes forces de l'intelligence s'aident en elle des folles aspirations de la foi.

La raison mystique nous dicte un devoir logique: nous dépouiller pour ceux qui n'ont rien. Comme, en dépit de notre sagesse, nous sommes bien décidés à ne jamais consentir à pareil acte, nous n'arriverons jamais au point où il faudrait que nous fussions d'abord.

Nous abandonnons la théorie, car rien ne sert de rêver une sagesse dans l'avenir que nous ne connaissons pas; il nous faut préparer demain. Ne nous contentons pas de la mesure, il faut dépasser notre raison car en toute chose, à l'appel de la terre il faut viser plus haut que le but qu'on aspire à atteindre.

Nous connaissons toutes les objections qu'on a faites à l'égalité des biens; nous mettons notre confiance dans une lente évolu-

tion, mais les souffrances silencieuses de ceux qui attendent dans l'injustice ne sont-elles pas plus graves que celles que subiront durant quelques semaines ou quelques mois les privilégiés d'aujourd'hui?

Notre devoir social est donc d'aller toujours aux lieux les plus extrêmes de nos pensées, de nos espoirs et de notre justice. Que rien ne ralentisse notre ardeur, nous rattrapons le temps perdu dans les siècles inactifs. N'écoutons pas la peureuse raison. Notre destin est d'être à l'avant-garde de l'humanité; assez d'hommes autour de nous ont le devoir exclusif, la mission très précise d'éteindre les feux que nous allumons.

L'instinct nous pousse, et s'il se trompe, il ne nous convient pas d'intervenir, nous sommes au bout et au sommet de nous-mêmes. Mais, objectera-t-on, quel sera l'état nouveau? Vous qui détruisez, saurez-vous relever la demeure des hommes? Nous n'avons pas à nous soucier de ce que nous mettrons à la place des ruines. La force des choses et de la vie se chargera de construire.

Cette foi en l'instinct que nous avons déjà trouvée dans *Le Temple enseveli* et dans *Le Double Jardin* a poussé Maeterlinck à des conclusions positives. « L'humanité, avait-il dit, a vécu en quelque sorte à mi-chemin d'elle-même. « Elle prend connaissance de ses forces, il est naturel qu'elle veuille évoluer rapidement. Des transformations brutales s'imposent

La logique qui préside au développement de la pensée de Maeterlinck est redoutable, car ses déductions, admirables dans l'idée, appliquées, sont généralement reconnues désavouables. Ne nous hâtons pas de conclure que M. Maeterlinck est un nouveau théoricien de l'anarchie. Remercions-le d'avoir bâti en utopie: c'est l'œuvre des sages. Aimons ses pensées excessives: l'humanité n'a jamais vécu que des folles audaces de quelques philosophes.

Ce sublime optimisme nous donne l'assurance de la vitalité profonde de notre race; ne le rejetons pas, si le scepticisme nous détourne d'une apocalypse sociale. Travaillons à l'avenir, comme les tisseurs de haute lice travaillent à leur tapisserie, sans la voir. Un des plus sages de ces temps nous a donné ce conseil.

Osera-t-on affirmer que Maeterlinck est un véritable sociologue? Je ne le crois pas. Si, à l'âme individuelle il a substitué l'âme collective, il n'a pas cessé de donner au mystère la prépondérance sur les faits, et ce demain qu'il appelle est la période spirituelle annoncée dans son *Trésor des Humbles*.

En nissant les vérités scientifiques aux vérités mystiques il essaie de créer une mystique nouvelle. L'avenir nous dira si les deux domaines de la science et de l'âme ne sont pas opposés et si une union est possible entre eux.

H. MAILLEFAUD

RICHARD WAGNER EN FRANCE.

Une brochure de M. G. Petrucci parue à Rome et dont M. H. de Curzon a traduit pour le *Guide musical* un fragment révèle le projet qu'avait en 1866 Richard Wagner de s'établir en France. On sait qu'il y séjourna en 1840, puis en 1860-1861, à l'époque où *Tannhäuser* fut monté à l'Opéra. Mais ce qui, jusqu'ici, était ignoré, c'est que malgré l'échec retentissant de son œuvre, malgré l'injuste accueil qu'il avait reçu du public français, le maître avait le plus vif désir de se fixer en France pour y travailler dans la solitude d'une retraite champêtre. La lettre ci-

après, adressée par Wagner à un personnage politique qu'il avait rencontré chez Émile Olivier, lettre qui appartient actuellement à M^{me} M. Hellman, témoigne de ce dessein :

1^{er} janvier 1866.

Genève, *Campagne des Artichauts*.

Merci, merci, mon cher ami! — Vous savez combien peu je suis fort dans le français. Pardonnez moi, si je ne fais autre chose pour réponse à votre magnifique lettre, que vous prier de m'assister pour arriver au seul but que je désire, c'est de gagner une retraite absolue, qui me mette hors du monde, pour pouvoir enfin travailler et finir mes œuvres commencées et projetées.

Je pense fort sérieusement à la France du Midi, et ce que je cherche, c'est une belle campagne — ou un petit château, depuis Avignon et Arles jusqu'à Perpignan et les Pyrénées, — pourtant où que cela soit, pourvu que cela ne soit pas ni Marseille, ni Nîmes, plutôt une de ces petites villes hors du commerce, délaissées, où l'on trouve cette vie à bon marché, si vantée, de la France méridionale.

Eh bien, mon ami! Je ne connais personne pour lui demander des renseignements. Mais à Paris, on sait tout, on trouve tout. Je voulais écrire à T... (Nutter), quand votre aimable lettre m'a tourné vers vous. Voilà mon affaire. Veuillez charger un agent, un homme d'affaires pour gagner les renseignements nécessaires. Peut-être avez-vous des connaissances au Midi? Enfin, faites tout votre possible pour me procurer ce que je cherche. Je préfère à tout autre arrangement un bail à cinq ou six ans, achat en vue. Prix, n'importe. La chose principale est de me placer hors du monde d'une façon agréable, de m'éloigner de tout contact avec mes horribles relations du passé.

C'est le seul moyen de sauver mes œuvres conçues, qui seront perdues si je passe encore une année dans des convulsions du genre de mon ordinaire. Toute somme que vous me demanderez pour les frais de l'agence, annonces, etc., etc., vous sera envoyée immédiatement.

Eh bien, cher Monsieur...., soyez si bon de prendre au sérieux ma grande prière, et tâchez de me faire avoir de favorables nouvelles. Aussitôt que tout est préparé, j'irai moi-même en route pour la France du Midi, je verrai tout ce qu'on m'aura indiqué et je serai immensément reconnaissant.

Mille amitiés bien sincères de votre dévoué,

RICHARD WAGNER

A LA MÉMOIRE DE REGNARD

Des fêtes ont célébré dimanche dernier dans la petite ville de Dourdan le 200^e anniversaire de la mort de Regnard : inauguration d'un buste du poète, représentation des *Folies amoureuses*, etc. M. Jules Claretie a très finement silhouetté le héros de cette manifestation dans un joli et très littéraire discours dont nous détachons ce fragment :

« L'œuvre de Regnard respire la santé et la belle humeur. C'est la joie de vivre, la joie de chanter, la joie d'aimer. Le vers du poète mousse et pétille comme du champagne. Il y a de la magie dans ses mascarades, et tel critique a comparé Regnard, à qui? A l'Arioste. Et il n'y a point de paradoxe. Ce Parisien a dans sa gaieté l'électricité du soleil d'Italie, et sa verve semble puisée à une fiasche du vin doré d'Orvieto.

C'est par le style que le théâtre de Regnard est resté si jeune, étincelant et coloré, plein d'une richesse verbale qui peut soutenir la comparaison avec les plus habiles parmi les amoureux et sertisseurs de mots, les orfèvres de la poésie moderne. Son vers, ce vers facile qu'il écrivait, paraît-il, si difficilement :

Et quelquefois

Pour faire quatre vers il se mange les doigts

va, vient, court, enjambe, s'envole, avec des gaietés de grelots et des légèretés de libellule. J'aurais presque envie de dire que la poésie a ses aviateurs. Et Regnard en est un. Il est léger, il est fringant, il est alerte, il est aérien. Il est aisé. C'est le mot par lequel l'ami Palaprat le caractérise.

De notre scène, il sait l'art enchanteur,
Il y badine, il fait rire avec grâce.

Il est aisé! Et il est habile aussi. C'est, comme nous disons à la Comédie, « un homme de théâtre ». Il y a déjà dans la con-texture de ses pièces, dans son art de manier l'accessoire, — par exemple le portrait dans le *Joueur*, — quelque chose de la dextérité d'un Beaumarchais, comme il y a dans son style je ne sais quoi d'alerte, d'entraînant, de clair, qui semble faire de ce poète du siècle de Louis XIV un écrivain du dix-huitième siècle. Ou plutôt il y a là-dedans l'amour et le goût, et la science du mot populaire, la verdure d'un Rabelais ou d'un Béroalde de Ver-ville.

Son théâtre a le diable au corps, mais ce démon a des ailes et point de griffes. La Muse de Regnard, ce n'est pas la vérité, l'apre vérité, disait Stendhal, c'est la Fantaisie. Elle papillonne, elle guitarise, elle s'incarne dans cette Agathe des *Folies amoureuses*, qui chante, danse, jette au vent les fusées de son rire, les refrains de ses chansons, berne le jaloux et prend la clef des champs, les grelots de Mamus au bonnet.

La Fantaisie! Il y a du Banville déjà dans Regnard, et ses personnages si français, avec leurs gestes de bouffons de la comédie italienne, font songer à l'idéale vision de la *Fête chez Thérèse*, où les trivelins plaisantent, flirtent, comme on dit à présent, avec les marquises.

...La Comédie

Est une belle fille et rit mieux au grand jour...

Je sais bien ce qu'on reproche à la « belle fille ». Elle divertit, elle ne moralise pas. Regnard n'est pas un moraliste. Il se moque du distrait, comme La Bruyère de son Ménalque; il s'amuse des mésaventures du joueur; il ne prétend à corriger ni la passion de celui-ci, ni les ridicules de celui-là. Il prend l'humanité comme elle est, il la voit passer, il s'en moque et il laisse aux réformateurs le soin de la corriger, s'ils peuvent.

Mais enfin puisqu'ici tous les hommes sont fous,
Ce n'est pas un grand mal; hurlons avec les loups.

Et encore dans son épître à M. du Vaulx :

En vain contre les mœurs la raison vous irrite;
Par quatre méchants vers, peut-être déjà dits,
Croyez-vous changer l'homme et redresser Paris?

Il n'entend pas « redresser Paris », il se contente de le charmer; *Démocrite*, les *Ménechmes*, les *Folies amoureuses*, le *Légataire* attirent la foule à la Comédie-Française. Alors cet amuseur fait scandale. Et les auteurs de tragédies maintenant oubliées tonnent contre ce comique et protestent contre son succès. De Brie, l'auteur des *Héraclides*, et Danchet, l'auteur des *Tyntarides*, trouvaient que ce gai Regnard déshonorait la Comédie-Française par ces farces tatarinesques.

« La plupart des victoires, a dit Voltaire, sont comme celles de Cadmus; il en naît des ennemis ». Victoires politiques, victoires littéraires, et au théâtre plus qu'ailleurs cette réflexion est une vérité. »

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Réouverture. — Reprise de « Sigurd »,

On peut dire que cet hommage à la mémoire de Reyer était largement mérité. Malgré ses défauts, parmi lesquels domine surtout une grandiloquence parfois un peu creuse dans les passages épiques, *Sigurd* reste une œuvre d'exception, d'une incontestable originalité, d'une noble inspiration, et d'une beauté plastique qui n'est pas sans rappeler, à certains moments, celle du meilleur Berlioz. Aucune vulgarité ne la dépare, un sentiment poétique délicat la traverse presque tout entière; son quatrième acte renferme des beautés de premier ordre, et, au total, si l'on tient compte de l'époque déjà lointaine où elle vit le jour (1), elle peut être considérée comme un compromis relativement audacieux entre les anciennes formules cultivées en France par les Meyerbeer, les Gounod, les Thomas, etc. et les procédés plus récents du drame lyrique. A ce titre, elle est unique et a sa place nettement marquée dans l'histoire de l'opéra en France (2). Aussi la Monnaie a-t-elle bien fait de reprendre *Sigurd*. Comme *Samson et Dalila*, comme le *Roi d'Ys*, et quelques rares autres œuvres, l'opéra de Reyer représente un art de transition, qui renonce presque entièrement aux concessions à faire au public, qui vise à un idéal de bonne tenue et de pureté, et qui, sans oser dépasser les limites que seuls les très grands maîtres sont aptes à franchir, possède néanmoins le charme d'une nouveauté ennemie des clichés et du mauvais goût.

M. Verdier, constamment en progrès, tient les promesses qu'il avait données dans *Siegfried* et dans *Samson*, et joue le rôle de Sigurd avec une exubérance de bon aloi, parfois un tant soi peu exagéré : mais il le chante supérieurement. On ne saurait trop louer M^{me} Pacary pour la manière dont elle représente Brunehilde: elle y met une vérité d'accent, une justesse d'expression et un tact parfaits. M. Lestelly est un fort bon Gunther; M^{me} Laffite donne assez peu de relief au rôle de Hilda, tandis que M^{lle} Lucey en donne beaucoup à celui de la nourrice Uta. La nouvelle basse, M. Weldon, — Hagen — manque de l'expérience de la scène et doit encore perfectionner sa diction, mais sa voix est fort belle. Les petits rôles sont très convenablement tenus, les chœurs sont bons, et l'orchestre fait vaillamment son devoir, sous la baguette de l'infatigable Sylvain Dupuis.

Ch. V.

Inédits de Barbey d'Aurevilly.

La Revue a publié dernièrement une série de pensées inédites de Barbey. Toutes sont marquées au coin de cet esprit étincelant et ironique. Qu'on en juge par ces citations :

N'avoir qu'un groupe de connaisseurs pour soi, — c'est assez. Ce n'est que gros comme le poing, mais c'est le poing de

(1) Reyer y travaillait déjà dès 1864, donc l'année qui suivit la première des *Troyens*.

(2) Je dis « en France », car en Allemagne Wagner, en avance de trente ans sur son temps, avait déjà réalisé des réformes dont la hardiesse est loin d'être atteinte par Reyer. En France, Berlioz lui-même, pour ce qui regarde la forme de l'opéra, n'a eu que des audaces très relatives : chez lui la témérité réside surtout dans le fond musical, dont il renouvelle le matériel, et dans cette conception sérieuse et indépendante qui fait que, malgré la forme, son art atteint un niveau bien supérieur à celui de son contemporain français.

Samson qui s'abat sur le Philistin et qui finit toujours par crever la résistance de cette grosse bedaine bête de l'opinion publique.

* * *

Même quand je suis dans le monde et que j'y cause avec la gaieté enivrante qui est, je crois, le caractère de ma causerie, je suis seul, profondément seul.

* * *

La grandeur de ceux qu'on tue se mesure à la bassesse des bourreaux.

* * *

Nous ne sommes vieux que pour ceux qui viennent après nous. Pour ceux qui ont vieilli avec nous, nous sommes toujours jeunes.

* * *

Il y a des jours où il faut vraiment respecter sa tête pour ne pas la casser.

* * *

Les Français traitent les femmes comme les Égyptiens les légumes. Ils les admirent et cependant ils envient le sort des peuples qui les foulent aux pieds.

NÉCROLOGIE

Jules Adeline.

Jules Adeline qui fut, en même temps qu'un aquafortiste de talent, l'historiographe des richesses archéologiques de la Normandie, vient de mourir à Rouen dans sa soixante-cinquième année. Il orna de jolies gravures le *Violon de faïence* de Chamfleury, l'*Histoire de Rouen* de Poirier-Le Boiteux et plusieurs autres ouvrages. Il publia les *Fontaines de Rouen disparues*, le *Rouen disparu*, etc., dans lesquels il fit revivre avec une réelle érudition les vestiges du passé de sa ville natale, à laquelle il avait voué un culte fervent. Il laisse aussi une série d'aquarelles, de pastels, de gouaches, qui constituent une intéressante iconographie de Rouen.

PETITE CHRONIQUE

Le concours annuel de la Société centrale d'Architecture de Belgique aura lieu du 18 au 20 septembre.

Les élèves architectes âgés de moins de 30 ans qui désirent participer à ce concours doivent adresser leur demande, par écrit, au siège de la Société, Palais de la Bourse, avant le 17 septembre.

Le cercle *l'Élan* vient d'ouvrir au Musée moderne son exposition annuelle.

Une exposition internationale des Beaux-Arts, organisée sous les auspices du gouvernement chilien, aura lieu à Valparaiso en septembre 1910 à l'occasion du centenaire de l'Indépendance et de l'inauguration du Palais des Beaux-Arts. Les artistes d'Europe et d'Amérique seront invités à y prendre part.

M. Pierre de Bréville est venu passer quelques jours à Bruxelles pour s'entendre avec M^m. Kufferath et Guidé sur l'exécution des décors d'*Eros vainqueur*, qui sera l'une des premières nouveautés de la saison au théâtre de la Monnaie.

Le second panneau décoratif de M. Fabry, représentant la *Musique*, vient d'être placé au théâtre de la Monnaie, sur le palier

du grand escalier de droite, où les spectateurs qui ont assisté à la réouverture du théâtre ont pu en admirer le style ample et la belle ordonnance.

Cette toile forme le pendant du panneau consacré à la *Danse* placé antérieurement dans le même édifice.

De même qu'Ostende, Spa aura sa Cour d'Amour. Elle se tiendra demain, lundi, sous les ombrages du Parc de Sept-Heures. Un tournoi poétique doté de nombreux prix sera ouvert à cette occasion entre écrivains français et wallons.

M. le duc d'Ursel, commissaire général du gouvernement belge, et M. J. Gody, commissaire général adjoint, viennent de prendre une excellente initiative. Ils ont pensé que le catalogue ne devait plus être une nomenclature aride, peu attrayante et pas du tout instructive, des exposants de chacun des groupes, mais qu'au contraire il était désirable que le catalogue fût un document qui donnât d'utiles renseignements sur les multiples branches de notre industrie nationale.

Le catalogue officiel de la section belge comportera en préface la statistique de la Belgique et une notice succincte précédant, pour chacune des classes, la nomenclature des exposants nationaux.

La note générale et synthétique sur la Belgique sera fournie par la direction générale de la statistique au ministère de l'intérieur et de l'agriculture; les notices qui seront d'ordre historique, économique et statistique seront rédigées par des rapporteurs spéciaux à désigner dans les divers comités de groupes et de classes de la section belge.

De l'*Éventail* :

Kantje, la jolie pièce de M. Spaak, fait le tour du monde. Tout récemment, M^{me} Suzanne Desprès et la troupe de l'Oeuvre l'ont jouée à Buenos-Ayres avec le plus grand succès.

Le Cloître, d'Émile Verhaeren, sera représenté dans le courant de la saison prochaine à Manchester et à Cologne. La traduction anglaise est due à M. Osman Edwards, la version allemande à M. Bronikowsky.

Philippe II, du même auteur, traduit par M. Valère Brussow, sera monté à Saint-Petersbourg.

Aperçu dans une gare suisse — précisons, c'était à Aigle, dans le Valais — parmi les affiches multicolores qui célèbrent en illustrations chatoyantes, artistement composées, les stations d'été à la mode, les sites alpestres réputés et les funiculaires dernier cri, une ridicule petite image appelée à vanter les avantages du voyage à Londres par Ostende et Douvres. Ce placard, en tête duquel se déploie l'inscription : *Etat belge, été 1909*, représente, grossièrement dessinés, deux touristes assis sur une jetée et dont l'un montre à l'autre, du bout de sa canne, le tracé du trajet en question. Une cartouche proclame : *La meilleure voie, — The best Way. — Der beste Weg*. Un autre riposte : *En effet. — Wirklich. — Indeed*.

Cette affiche puérile est signée G. Pitot et imprimée à Bâle. Elle n'est pas de nature à donner aux étrangers une haute idée du talent des illustrateurs belges ! Par quelle aberration le gouvernement a-t-il confié la réclame de son service de transports pour l'Angleterre à un dessinateur dénué de tout talent (un écolier eût mieux fait !) lorsqu'il n'avait que l'embaras du choix entre les Lemmen, les Cassiers, les Meunier, les Combaz, les Crespin, les Lynen, les Michel, les Nignot, les Berchmans, les Donnay et tant d'autres artistes qui ont fait leurs preuves dans l'art de l'illustration en couleurs ?

L'un des principaux attraits du Salon d'Automne, qui s'ouvrira prochainement à Paris, sera l'exposition rétrospective des figures de Corot, qui réunira une trentaine d'œuvres choisies parmi les plus significatives du maître.

On y verra la *Femme nue*, la *Judith* et la *Bretonne flûte*, appartenant à M. Paul Gallimard; la *Gitana à la mandoline* et l'*Italienne Agostina*, prêtées par MM. Bernheim; la ravissante *Songerie de Mariette*, quatre autres figures et un *Intérieur*, prêtés

par MM. Durand-Ruel; un magistral dessin, un torse de femme et la *Petite Séraphine*, appartenant au docteur Viau; le superbe et célèbre *Homme à l'armure*, de la collection Joseph Reinach; la *Source*, prêtée par M. Sarlin; la *Femme à la toque*, prêtée par M. Dufayel; la *Jeune fille au corsage blanc*, le curieux portrait de Léonide Leblanc, découvert grâce à Arsène Alexandre, chez M^{me} Blanche Marchesi.

On y verra encore une fort belle figure appartenant à M. Thiébauld-Sisson, le critique autorisé du *Temps*, et d'autres toiles que s'occupe de rassembler M. Albert Braut, l'un des membres les plus actifs du Salon d'Automne, chargé de l'organisation de cette section.

Fleurs de style cueillies dans les parterres des meilleurs auteurs :

FÉNELON. « L'eau est faite pour contenir ces prodigieux édifices flottants que l'on appelle des vaisseaux. »

BOSSUET. « Dieu est partout, même là où on ne croit pas qu'il soit. »

THIERS. « Le climat de la Provence serait froid si un soleil torride... »

F. COPPÉE. « Elle venait de s'asseoir entre ses deux filles, deux jumelles âgées l'une et l'autre de 18 ans. »

BALZAC. « Le bruit du galop de son cheval qui retentit sur le pavé de la pelouse diminua rapidement. »

X. DE MAISTRE. « Saint Jean-Chrysostome, né à Antioche (Asie), ce Bossuet africain... »

A. DE MUSSET. « L'esturgeon monstrueux soulève de son dos le manteau bleu des mers et contemple en silence... »

F. SARCEY. « La voix de M^{lle} Marguerite Ugalde est fort belle et on trouve dans sa diction la main de sa mère. »

LOUIS HAVIN (*le Siècle*). « Sitôt qu'un Français a passé la frontière, il entre sur le territoire étranger. »

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.
ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture. Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, FAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Les Leçons de la Préhistoire (FRANCIS de MIOMANDRE). — Un Peintre Russe : *Nicolas Tarkhoff* (PASCAL FORTHUNY). — Le Nu à l'Eglise, au Théâtre et dans la Rue (GEORGES NORMANDY). — Publications d'Art : *Les Néerlandais en Bourgogne* (F. H.). — L'Exposition internationale de Rome. — L'Art à l'École. — Théâtre de la Monnaie : *Reprise de « Faust » et de « Manon »* (Ch. V.). — Nécrologie : *Jean-Louis Lassalle*. — Chronique judiciaire des Arts : *Les acteurs ne sont pas justiciables des tribunaux de commerce*. — Petite Chronique.

Les Leçons de la Préhistoire.

Le livre que M. Ray Nyst vient de publier (1) n'a rien qui puisse séduire les amateurs de romans mondains. L'homme des cavernes n'est pas un homme du monde et M. Ray Nyst a choisi l'homme des cavernes pour héros. C'est audacieux parce que nous ne nous reconnaissons qu'en rechignant dans cet ancêtre peu flatteur, et c'était difficile parce que les documents, s'ils ne manquent point, ne se laissent pas consulter aisément. Il faut deviner, interpréter le caillou comme on ferait d'un texte d'épigraphie : et tout un jeu de déductions vous permet souvent de tirer d'un os... une moelle de conclusions admirables.

Cependant M. Ray Nyst, bravant préjugés et difficultés, a écrit *La Caverne*.

Tout ce qu'il y a d'hommes, a dit Pascal, que cite l'auteur, sont presque toujours emportés à croire, non pas par la preuve, mais par l'agrément. C'est pourquoi

(1) RAY NYST, *La Caverne*. Bruxelles, chez l'auteur, 46, rue Vautier.

La Caverne est divisée en deux parties : une introduction documentaire et le roman proprement dit. Je doute que le public qui aime l'agrément comprenne la portée du roman : il le lira comme on lit une belle histoire, et n'en retiendra, s'il s'en souvient, que quelques vagues tableaux où une espèce d'anthropopithèque, suivi de sa famille, mange tout vivants de petits animaux et finit par être tué lui-même par ses enfants, devenus grands, et qui le trouvent trop vieux. Il ne manquera pas de se révolter tout spécialement à ce dernier passage. Mais il ne faut pas compter qu'il tire de ce récit une conclusion philosophique. Car, s'il a préféré le roman au commentaire, en une si grave matière que la préhistoire, cela prouve avant tout sa frivolité. Et si, lecteur méditatif, il a commencé par l'introduction, le roman n'ajoutera rien à son émotion, d'ordre abstrait, je vous assure.

L'homme ne peut s'intéresser qu'à soi-même. D'esprit léger, il ne comprendra que des histoires où on le représente dans sa vie courante, et le roman contemporain sera pour lui la forme suprême de l'art littéraire. Mais s'il est assez sérieux pour attacher sa pensée à cette ressemblance si lointaine et si profonde de lui-même qu'est son ancêtre primitif, ce sera pour tirer de cette méditation un enseignement idéologique plutôt qu'une joie d'art proprement dite et il n'aura nul besoin d'y être graduellement amené par une affabulation.

L'homme de la préhistoire est tellement loin de nous par son aspect physique et ses mouvements sociaux que sa *représentation* n'éveille pas la sympathie néces-

saire qui doit s'établir entre le lecteur et le sujet d'un livre, et tout ce que l'on dit de lui, même juste, même délicatement déduit, ne peut nous émouvoir que d'une façon très indirecte, si l'on s'aide du raisonnement.

C'est pourquoi j'aime mieux les idées exprimées directement par le commentaire. Elles résument en quelques pages les leçons les plus importantes de la préhistoire.

Et d'abord, le génie humain. M. Ray Nyst rejoint ici l'idée si ingénieusement soutenue par M. Rémy de Gourmont : que toutes les inventions essentielles sont déjà trouvées, ce qui revient à dire que les quelques personnages de la préhistoire qui inventèrent les premiers outils et les premières armes, etc. eurent plus de génie que nous, les modernes.

C'est, philosophiquement, indiscutable.

« L'homme préhistorique, dit M. Ray Nyst, formé aux écoles d'une vie solitaire et dangereuse, presque sans armes, soutenait la lutte avec succès contre une flore et une faune maîtres du sol ; la main à la massue, il a ouvert les forêts et a tenu tête à la nature. ... Alors que nos sauvages modernes vivent de traditions immémoriale et d'industries sans progrès, que nous, les inventifs, ne nous faisons qu'un jeu d'ajouter invention sur invention, le préhistorique, lui, partit de rien. »

Quelle leçon de modestie, d'abord !

En effet, si toutes les inventions essentielles du génie humain datent d'avant la première ligne de l'histoire, ce n'est plus nous qu'il faut admirer mais l'homme de jadis, avec ses effroyables tares, sa cruauté et sa bestialité, et cela d'autant plus, en effet, que cette bestialité il l'a vaincue, et peu à peu, et tout seul, et sans éducateurs. Songez qu'il a été à peu près pareil au singe. Et songez également que, si nous lançons aujourd'hui des *Lusitania*, il a eu le premier l'idée de mettre à l'eau un bois creux. En face de cet être velu et hideux, nous faisons figure d'héritiers ingrats et jouisseurs. Nous sommes au plaisir et il a été à la peine. Et quelle peine ! Lisez *La Caverne*. L'homme est saisi là à sa source. Impossible de remonter plus avant puisque la pierre brute n'est même pas encore employée. Aucune apparence de civilisation. Ni tribu, ni vêtements, ni armes. Une caverne comme refuge et des silex utilisés comme moyens d'attaque. Il vit en pleine période tertiaire, quelque chose comme un million d'années avant nous. Cette vie était celle d'une bête harcelée par les intempéries des saisons, mais, déjà, luttant pour l'hégémonie universelle, contre toutes les bêtes environnantes qui toutes la craignent. Aucun repos, aucun loisir et l'obscur crainte que la cruauté des petits ne la supprime, sitôt impropre au combat, crainte toujours justifiée à la fin.

Il n'est pas sympathique, direz-vous, cet homme tertiaire. Ne renversez pas les termes. Il n'a pas à l'être.

Il est ce que la nature l'a fait. Et il s'est fait lui-même, lentement, parce que c'était très difficile, et il vous a fait, vous aussi. Il serait vraiment monstrueux à vous de le juger, du haut d'une morale qui n'a été trouvée que neuf cents quatre-vingt dix mille ans après lui. Avant de se créer une morale, il faut d'abord se faire un vêtement, une maison, une arme ; il faut vivre. L'homme préhistorique a mis près d'un million d'années à vous préparer le loisir de rêver à la métaphysique et d'organiser sous le nom de morale un jeu de rapports sociaux moins vilains et moins cruels que ceux dont il s'accommodait, lui, l'ancêtre. Il a fait la grosse besogne, et la plus ingrate. Mais d'un point de vue supérieur à notre sensiblerie de civilisés, cette besogne est la plus belle.

Et, soit que, comme M. Ray Nyst, nous admettions que sa cruauté foncière ait persisté jusqu'à nous et se manifeste encore, soit que, inversement, nous croyions à l'évolution et nous imaginions possesseurs d'un progrès lentement acquis au cours des âges, notre respect envers cet homme des cavernes demeure le même. Car, sauvages encore, nous ne pouvons le mépriser de l'avoir été, à peine plus que nous ; et, évolués, nous conviendrons que c'est lui qui a franchi les étapes les plus dures de cette évolution.

Je ne sais pas si des trouvailles insoupçonnables aidées de déductions puissantes ne nous amèneront pas à remonter de siècle en siècle, dans les âges de la préhistoire ; mais de même que le nombre des années de l'histoire ne se peut comparer à celui, écrasant, que demande la préhistoire pour s'être déroulée, ainsi l'importance des actions humaines depuis les premiers événements arrivés aux sociétés civilisées est nulle en face de l'importance, essentielle, des actes et des inventions émanés de l'homme entre la période oligocène et l'âge du fer.

M. Ray Nyst a tenu la gageure de prouver que l'homme tertiaire fut un héros et un génie dès sa première et sa plus grossière invention. Cela me paraît indiscutable.

FRANCIS DE MIOMANDRE

UN PEINTRE RUSSE

Nicolas Tarkhoff.

D'une conversation avec ce robuste moscovite désormais enraciné à Paris est ressorti pour moi, sous des couleurs originales, le curieux roman d'une vie au début de laquelle fut, ainsi que dans bien des carrières artistiques, une passion de beauté contrariée par l'obstruction familiale, d'une vie encore où l'opiniâtreté de triompher quand même soutint l'adolescent dans de rudes traverses, d'une vie enfin, — récompensée par le résultat d'un atelier aujourd'hui débordant de toiles allègres, — où la volonté de parvenir au but conduisit l'homme à la pleine réalisation de son idéal d'enfant.

Il me faut résumer en peu de mots le *curriculum vitæ* du Russe Nicolas Tarkhoff, éperonné depuis toujours du fervent désir d'être peintre, travaillant à Moscou avec un maître épris de rigoureuse tradition, tirant tous ses moyens de son propre fond, estimé certes de ses camarades, et de quelques personnes clairvoyantes, mais, à cause de ses qualités déjà révolutionnaires, tenu pour indigne par les jurys officiels lorsqu'il exprima l'intention d'entrer à l'École des Beaux-Arts. Impressionniste d'instinct, pressentant que sous d'autres cieux il y avait à respirer un air de liberté plus pur, moins alourdi de dogmes que dans les cénacles du Nord cristallisé, Tarkhoff, à la suite d'un semblant de succès dans un petit groupement privé, s'évada vers les pays de l'audace et de l'aventure, emportant son seul courage, passant les frontières, allant plus loin que l'Allemagne trop systématique, joignant enfin la France, Paris, terme de sa course vers l'indépendance.

Il était seul, désarmé, mal mis en garde contre les terribles influences qui le guettaient. Il eût pu se laisser prendre au mirage d'une palette illustre, adopter un maître, glisser sur l'irrésistible penchant où l'eût poussé une « affinité élective » vers tel ou tel. C'eût été un homme perdu, un imitateur et un « suiveur » comme il en est tant de par le monde. Tous les dangers le menaçaient : celui de son ignorance des optiques françaises, l'absence en lui d'une discipline acquise dans les écoles et, par-dessus tout, son impatience ardente de créer quelque chose. Avec ses facilités, son métier encore inconscient, incultivé, mais dès lors en pleine germination, il eût suffi d'un rien pour qu'il emboîtât le pas à quelque bon faiseur, voire même à quelque glorieux mentor.

Il en fut tout autrement. Si Tarkhoff consentit à entrer dans l'atelier de M. J.-P. Laurens, — c'était en 1899, — ce fut pour y vivre en rebelle souriant, qui écoutait avec déférence le conseil ou le reproche, s'inclinait fort courtoisement devant l'expérience du patron, mais, revenu à ses crayons, s'abandonnait à son propre « démon » et n'en faisait désormais plus qu'à sa guise, jusqu'à la prochaine correction. « Le professeur, dit-il, aimait beaucoup mes dessins, et aussi quelquefois ma peinture, mais nous n'étions tout de même pas souvent d'accord. »

On revoit Tarkhoff chez M. L.-O. Merson et chez d'autres maîtres encore. Cela dura trois années pendant lesquelles l'artiste ne se fit pas faute d'enquêter au dehors, de courir l'école buissonnière devant Besnard, Gauguin, Van Gogh, Cézanne, Carrière d'où il devait tirer une si singulière leçon, Manet et Renoir.

Plus nettement et de jour en jour, son vœu se précisait : *Fixer le plus possible la vie des formes par la richesse de leurs couleurs*. La définition est de lui. J'ai cru bon de la transcrire telle quelle, sans rien y modifier. Oui, c'était bien un rêve de vie, un appétit de couleurs, un souci de faire chanter la lumière à la gloire de tout ce qui naît pour mourir, mais pour renaître encore. Et déjà, par des voies très directes, encore qu'il n'en eût pas le clair sentiment à cette époque, Nicolas Tarkhoff se mettait en route vers ces tableaux de *Maternités* où, dès qu'il eut son premier enfant, s'inscrivirent, dans la grâce du tout petit, ses aspirations de peintre de la vie, en ce qu'elle a d'éternel et de sacré.

À ce moment, pourtant, il s'en tenait presque exclusivement au paysage, chassant le motif sur les berges de la Seine et abattant étude sur étude, d'un pinceau adroit, qui ne manquait jamais son effet. Ce qui le retenait le plus volontiers, dans ces thèmes de lumières mobiles, d'eaux courantes, d'arrière-plans

derrière lesquels grondait la fièvre des cités, ce qui le décidait toujours, par préférence aux calmes aspects de la nature campagnarde, c'était le mouvement des labeurs, les signes sensibles de l'énergie en travail, les quais où l'on charge les bateaux, les chalands traînant leurs quilles alourdies de denrées sur le fleuve incessamment déchiré par le va-et-vient des commerces, les lointaines fumées des fabriques où la matière s'élabore en produits utiles, la vie intense enfin, celle qui ne médite point, mais constamment engendre.

Une même idée, un jour, présentée sous un aspect plus riant, le retint à l'angle d'une avenue de faubourg, devant le papillotement des plaisirs forains, échelonnant dans le cadre des maisons ouvrières leurs drapeaux, leurs estrades, leurs jeux bruyants, leurs roues où s'accrochaient des ballons aux virements vertigineux. C'était encore là, hors les heures du travail, de la vie qui s'étalait, vie joyeuse des artisans libérés pour quelques instants et, par leurs cris amusés, par leurs refrains rythmés sur les bruyantes clameurs des fanfares mécaniques, répondant, comme en une sorte de revanche, aux cadences opprimantes des machines usinières, aux bruits industriels des besognes du gagne-pain.

Nicolas Tarkhoff se maria.

Et voilà qu'un matin, il vit, parmi les étoffes blanches et le lacs du berceau bleu, une petite nouveauté émouvante qui le fit penser. Il y avait là du rose tendre, de menus gestes blottis sur quoi jouait un soleil tamisé. Tout cela s'anima bientôt de mouvements ronds et de souples cambrures. De menus cris montèrent d'entre les rideaux. Les yeux interrogateurs questionnèrent d'un regard de pureté la chambre, la fenêtre et les horizons de la ville. C'était l'enfant.

Non loin, assoupie, encadrant la lassitude de son visage dans la double retombée des bandeaux, attendant en la tiédeur du lit le retour de ses forces pour s'élancer vers le nouveau devoir, une femme. Instinctives, ses mains sur les draps cherchaient le présent des dieux et la poitrine, au rythme du souffle apaisé, se gonflait, plus belle et plus auguste, sous la poussée des sèves vitales. C'était la mère.

Et une fois encore se produisit le grand miracle : celui de l'art exalté par l'amour, enrichi par la bonté, le miracle d'un artiste enfin révélé à lui-même, — après les vaines courses vers sa vraie destinée, — par la constatation, enfin facile, que rien n'est définitivement beau dans la nature hors le geste de la création incessante.

Tout le jour Tarkhoff médita en lui la joie profonde de cette révélation et quand, le soir, à la lueur blonde de la lampe, il revit, cette fois enlacés, la mère et l'enfant, dans le silence du nid bienheureux, il saisit un pinceau, fit un tableau hâtif et, d'un coup, devint peintre de maternités.

Dès lors, ses thèmes d'études furent autour de lui, chez lui, dans le périmètre de son toit. Il les vit grandir, évoluer, risquer, minuscules, leurs premiers pas, puis courir parmi l'atelier, brouiller ses tubes, mélanger ses pinceaux, crever peut-être les toiles où leur beauté était célébrée. Chaque saison lui apporta des inspirations nouvelles. Il avait maintenant trois enfants. Leurs mouvements, leurs timidités premières, puis leurs audaces, leurs assoupissements, leurs jeux suffirent à son effort. Et encore aujourd'hui il n'a pas épuisé la série des « mille et une merveilles de l'enfance ».

(*La fin prochainement.*)

PASCAL FORTHUNY

Le Nu à l'Église, au Théâtre et dans la Rue.

Réponse à un article de M. Francis de Miomandre (1)

Lorsque l'étude parfaite que mon excellent confrère Francis de Miomandre voulut bien consacrer à mon récent ouvrage *Le Nu à l'Église, au Théâtre et dans la Rue* (Préface de Gustave Kahn) me parvint, j'étais perdu parmi les *valleuses* du pays de Caux. Je m'excuse de revenir si tard sur cette question. Mais n'est-elle pas toujours actuelle?... Je ne veux rien reprendre à la thèse générale de M. de Miomandre, mais je tiens à lui apporter quelques explications rapides.

... « C'est pourquoi, écrit le lauréat du dernier prix Goncourt, après avoir emporté de haute lutte les citadelles des préjugés à travers les âges, M. Normandy en arrive à cette *minime revendication* : de demander pour quelques artistes plastiques le droit de s'exhiber sans risque de procès... La *disproportion entre les prémisses et la conclusion* étonne un peu ». Si M. de Miomandre m'a fait cette critique, c'est que j'ai paru la mériter. Cela tient sans doute à ce que je me suis laissé un peu trop emporter par le souci du document. On ne s'aperçoit de ces fautes-là qu'après. Au reste, que le chercheur qui n'a jamais péché de la sorte me jette la première pierre... Quoi qu'il en soit, il me paraît bien, à présent, que la richesse excessive de ma documentation médiévale et contemporaine écrase un tantinet la partie doctrinale de mon livre. J'ai commis une erreur de proportion, soit. Ma doctrine, pourtant, demeure précise et complète. En ces sortes de choses, pour faire coïncider sa pensée avec celle de l'auteur à travers la compacité de certains chapitres, le lecteur doit un peu collaborer avec ce dernier. M. de Miomandre, *critique*, n'avait pas à le faire. Je le remercie de la bienveillance qu'il me témoigna quand même. A moins qu'il n'ait lu un peu bien vite et à travers ses pensées personnelles (ce serait fort excusable en ce temps de surproduction littéraire où nos tables sont encombrées par tant d'épaves nouvelles qu'un océan d'encre Lorrilleux nous apporte chaque jour!) Vraisemblablement, c'est pour cela que l'artiste à qui nous devons *Écrit sur de l'eau...* m'a fait une critique aussi aimable que solitaire.

Il me semble que malgré son architecture à la fois trop pesante et trop légère, le *Nu à l'Église, au Théâtre et dans la Rue* conserve quelque utilité. Il me permet de constater, par mon courrier, combien d'esprits, de toutes cultures, m'ont vu formuler leur opinion intime. C'est quelque chose.

Je ne conteste pas l'influence souveraine du climat. Je l'ai dit à plusieurs reprises et dès le début de mon ouvrage (v. pp. 34, 36, etc.).

D'autre part, il serait insensé de traiter la question du Nu sans une très grande précision, secondée par une modération suffisante. Il importe de raisonner avec le plus grand calme, quel que soit le montant du sujet. Je n'ai rien à retrancher de ce que j'ai publié sur le rôle néfaste du clergé, inventeur de l'Immoralité, meurtrier de l'innocence naturelle.

J'estime que si le *Nu à l'Église, au Théâtre et dans la Rue* a contribué à redonner à la nudité parfaite le droit de cité qu'elle

(1) Voir *l'Art moderne* du 8 août dernier.

avait acquis, depuis plusieurs années, sur plusieurs de nos scènes, il aura accompli une utile mission. Nous ne verrions plus de procès aussi stupides et aussi grotesques que celui du *Nu au Théâtre*. Jules Bois a écrit : « Ce n'est pas un substitut qui analyse les vins frelatés, c'est un chimiste du laboratoire municipal. Pourquoi laisser apprécier une question d'art par un monsieur qui n'a fait que du droit ? ».

Croyez-vous que le jour où le Nu triomphera dans notre Académie nationale de Musique l'art n'aura pas remporté une belle victoire? (Songez au cycle wagnérien et à ce qu'il y gagnerait.) Les maillots et les tutus, inventés par des bonnetiers en délire, ne vous choquent-ils point?

Pour le Nu dans la rue, je ne fais que défendre *la ligne*. Convenez qu'il sera douloureux de voir disparaître les robes sylphides. (On nous promet pour cet hiver le retour des « paniers »!) Mais là encore, comme au théâtre, il nous faut des juges. On oublie trop que le costume est moins fait pour voiler la beauté que pour cacher la laideur. La robe sylphide abolissait le corset. Elle mériterait de vivre pour ce seul résultat que la *Ligue des mères de famille* (6, rue Olivier-de-Serres, Paris,) poursuit avec une louable opiniâtreté. (Oh! la Vénus de Milo, modifiée par le corset, qui décore l'éloquente brochure de propagande de cette ligue!) (1) La robe sylphide, « cette toilette unique qui moula les formes d'Antigone et de Mme Récamier, qui inspira Praxitèle et Prudhon », selon l'expression d'Anatole France, nous donnait des leçons de beauté. Si mon livre pouvait décider quelques femmes parfaites à demeurer fidèles à cette mode, je n'aurais pas perdu mon temps.

Enfin, je demande pour régir le *nu intégral au théâtre et approximatif dans la rue* un aéropage d'artistes et non une commission de magistrats et de policiers. *Il ne faut permettre qu'à la beauté de se montrer sans voile* et sévir contre la hideur inconsciente ou lubrique. Les juges, en ces sortes de questions, se sont jugés eux-mêmes. Souvenez-vous... Pour un Pacton conscient que de déplorable Sauvajol!

Je termine. Ce n'est ni avec la violence et l'absolutisme, que le délicat et paisible auteur d'*Écrit sur de l'eau...* semble regretter de ne pas trouver dans mon livre, ni avec l'indifférence et l'inertie, que l'on arrive à influencer sur l'évolution des mœurs. Le progrès est lent. Nous avons le devoir de le favoriser. Adroitement. Au diable, n'est-ce pas? les chiens désœuvrés qui aboient après toutes les caravanes en marche! Et qu'importe si nous ne voyons pas nos désirs réalisés? Lorsqu'un semeur ayant lancé ses graines aux sillons meurt à la fin de l'hiver, sa disparition empêche-t-elle la moisson de grandir, de mûrir, d'être fauchée?

En m'excusant pour la longueur involontaire de cette réponse qui ne fait qu'*indiquer* (et j'aurais tant encore à dire!), je veux remercier le courageux directeur de *l'Art moderne* et son collaborateur. Ils m'ont permis avec tant d'indépendance et de bonne grâce de faire ces quelques observations! Je suis tout heureux de pouvoir, en outre, affirmer ici la très cordiale estime en laquelle je tiens MM. Octave Maus et Francis de Miomandre.

GEORGES NORMANDY

(1) Préface d'EDMOND HARAUCOURT.

PUBLICATIONS D'ART

Les Néerlandais en Bourgogne, par ALPHONSE GERMAIN (1).

La recherche de l'action des artistes néerlandais en Bourgogne constituait le sujet d'une étude intéressante, fertile en aperçus nouveaux; c'est cette étude que vient de publier la Librairie d'art et d'histoire dans la collection des *Grands Artistes des Pays-Bas*. L'auteur, M. Alphonse Germain, à qui l'on doit déjà une monographie exacte et attachante des Clouet, étudie d'une manière complète la pénétration de l'art néerlandais dans les provinces bourguignonnes. L'action néerlandaise y apporte une vigueur nouvelle, et un sens de la vie et de la réalité plus développé. A vrai dire, il n'y eut rien de changé dans l'évolution de l'art bourguignon qui ne cessa pas de se développer normalement depuis qu'il eut rompu avec l'hieratisme stérile de l'influence byzantine. « Il n'y eut pas influence d'un art sur un autre, art au sens étroit du mot, les Bourguignons s'étant gardés de toute tendance imitatrice; il y eut, comme en Hellade, vers le III^e siècle avant notre ère, compénétration de plusieurs arts, fusion harmonieuse de divers éléments en un tout homogène. » C'est ce que l'auteur s'est proposé de démontrer dans sa remarquable étude qui analyse un aspect de l'une des périodes les plus importantes de l'art occidental. Ce qu'était l'art bourguignon avant Philippe le Hardi, ce qu'il fut depuis l'avènement de ce prince, dans le domaine de la sculpture et de la peinture; un rapide aperçu de l'art dans les Pays-Bas, des origines à la rénovation du XIV^e siècle; une étude suggestive sur l'œuvre de Claus Sluter, tels sont les principales parties de cet ouvrage où l'érudition et l'abondance des détails ne nuisent en aucune façon à l'intérêt de l'ensemble de l'œuvre.

Cette intéressante contribution à l'étude de l'art des XIV^e et XV^e siècles s'accompagne d'illustrations des œuvres les plus caractéristiques de l'époque et du milieu, parmi lesquelles cette étonnante suite des « Pleurants » du mausolée de Philippe le Hardi, due à Claus de Werve.

F. H.

L'Exposition internationale de Rome.

Le Comité exécutif des Fêtes commémoratives de Rome vient de publier le règlement général de l'Exposition internationale des Beaux-Arts qui aura lieu en cette ville de février à octobre 1911.

Deux cent mille francs de prix seront répartis de la manière suivante :

Deux prix de cinquante mille francs chacun, destinés à récompenser un peintre et un sculpteur soit pour une œuvre, soit pour un ensemble d'œuvres; quatre prix de dix mille francs et six prix de cinq mille francs, à partager entre la peinture et la sculpture; vingt mille francs réservés aux gravures en noir et en couleurs, aux monotypes, aux lithographies originales et aux illustrations du livre et du journal; dix mille francs aux meilleurs essais critiques qui seront publiés en Italie et à l'étranger sur l'exposition.

Un jury de sept membres, dont quatre artistes italiens et

(1) *Les Néerlandais en Bourgogne*, par A. GERMAIN. Bruxelles, Librairie d'art et d'histoire, G. Van Oest et C^{ie}.

trois étrangers, sera chargé de l'attribution des prix. Trois de ces membres seront élus par les exposants; les quatre autres seront désignés par la Présidence du Comité, sur la proposition de la Section des Beaux-Arts. Une commission spéciale, nommée par la Présidence, décernera les prix affectés aux essais critiques.

En outre, la Présidence du Comité garantit aux exposants un minimum de vente de cinq cent mille francs.

Seront seules admises au concours les œuvres d'artistes vivants, exécutées de 1901 à 1911.

Innovation particulièrement intéressante : un concours international d'architecture sera ouvert pour la construction de maisons complètement aménagées, de façon que leur ensemble puisse donner l'idée exacte et complète de tout ce qui a été essayé, pendant les trente dernières années, pour créer des types d'architecture répondant aux aspirations esthétiques et aux exigences pratiques de notre époque. Des prix de 150,000, 100,000 et 50,000 francs sont affectés à ce concours.

De plus, un concours national sera ouvert pour trois types différents d'habitation moderne répondant aux besoins et aux habitudes des différentes classes sociales. A chacun de ces types est affecté un prix de 100,000 francs, dont 25,000 pour l'architecte et 75,000 pour le constructeur.

Sauf les cas exceptionnels d'expositions individuelles spécialement organisées, d'expositions collectives d'un groupe d'artistes ou d'invitations personnelles, on ne recevra que trois œuvres de chaque exposant. Celles-ci seront refusées si elles ont été exposées antérieurement en Italie.

Les artistes invités seront exempts de tous frais de transport, de déballage, de remballage et de réexpédition. Les autres jouiront d'une réduction de 50 p. c. sur le parcours italien. S'ils sont admis, le Comité supportera les frais de déballage et de remballage afférents à leurs œuvres.

Dans chaque capitale ou centre artistique d'une importance reconnue, un commissaire général sera nommé soit par son gouvernement, si celui-ci intervient officiellement à l'Exposition, soit par le Président du Comité, sur la proposition de la Section des Beaux-Arts.

Les œuvres, annoncées au secrétariat du 1^{er} au 30 septembre 1910, devront parvenir à Rome du 1^{er} au 20 décembre de la même année. Passé cette date, aucune œuvre ne sera reçue.

Une commission de 10 p. c. sera prélevée sur les ventes, même lorsque celles-ci auront été conclues directement entre l'artiste et l'acquéreur.

Les présidents du Comité exécutif et de la Section des Beaux-Arts sont respectivement M. le comte E. di San Martino et M. le professeur E. Ferrari.

L'ART A L'ÉCOLE

Très justes, ces réflexions de M. Louis Dumont-Wilden dans une chronique du *Petit-Bleu* :

« Ce qui manque le plus souvent à nos ouvriers, et c'est ce qui fait leur infériorité vis-à-vis des étrangers, c'est le goût et le sens esthétiques. L'histoire de notre art décoratif est symptomatique à ce point de vue.

Dans les arts mineurs, nous avons en Belgique des créateurs admirables, et dans la rénovation de l'architecture et de l'ornementation notre pays a joué un des premiers rôles. Horta, Van

Rysselberghe, Serrurier-Bovy, Vandewelde, Hobé, Wolfers, Thys, Crespin, Donnay, d'autres encore, ont été les découvreurs de mille formes charmantes, et quand, dans les expositions à l'étranger, on aperçoit dans le compartiment belge les œuvres de ces artistes, on convient avec vraisemblance que nulle part l'art décoratif n'est plus florissant que dans ce pays.

Or, si l'amateur étranger qui a fait cette constatation à Paris, à Turin, à Berlin, à Londres, vient dans nos villes, il est singulièrement déçu. La plupart de nos façades, qui cherchent l'originalité du modern-style, font regretter la plus banale des façades Louis XVI; les meubles dits « esthétiques » par les tapissiers sont le comble de l'absurde et du mauvais goût. Les papiers de tenture « art nouveau » que l'on trouve dans le commerce sont sensiblement inférieurs aux fausses perses et aux cretonnes dont on décorait les salons de nos grand'mères. Cela tient à ce que les artistes-créateurs, dont je viens de parler, ont été maladroitement suivis; à ce que nos ouvriers d'art et les petits patrons qui les emploient manquent d'une véritable culture esthétique et ne savent mettre en œuvre les principes nouveaux.

Les causes de cette infériorité sont principalement l'insuffisance de l'enseignement professionnel. La création récente d'un grand nombre d'écoles y a paré; mais pour que les cours professionnels soient vraiment profitables, il faut que les élèves y soient vraiment préparés. A l'âge où ils entrent, leur goût naturel, au moins dans sa délicatesse ou sa sincérité, est déjà formé ou déformé.

C'est donc uniquement à l'école primaire que revient la tâche de poser les bases d'une éducation esthétique. Il s'agit simplement de montrer aux enfants que la beauté est partout dans la vie sociale, dans l'attitude, dans le langage, dans l'ameublement, dans toutes les humbles choses du ménage, aussi bien que dans les musées.

Mais c'est bien plus par les yeux que par l'esprit que doit se former le goût de l'enfant. C'est par le spectacle quotidien de ce qui est beau qu'on lui apprendra à aimer la beauté.

Rien ne lui formera mieux le goût de vivre parmi des formes et des couleurs harmonieuses. L'éducation esthétique de l'école primaire consistera donc surtout dans l'ornementation de la classe, conçue de telle façon que celle-ci soit pour les petits élèves un lieu toujours agréable et gai, souriant et joli, qu'aucune faute de goût ne s'y trouve. Il faudra d'autre part qu'elle soit décorée d'estampes véritablement artistiques et non de ces chromos horribles qu'on a trop répandus dans les écoles sous prétexte d'enseignement intuitif. Car ce sont ces images qui constitueront en somme le meilleur élément d'éducation. On ne peut espérer en effet donner, du jour au lendemain, au corps professoral le sentiment délicat de la beauté, qui n'est d'ordinaire que le privilège de quelques-uns. Il faut donc s'attendre à ce que les leçons de goût données par les instituteurs soient souvent plutôt médiocres. Le seul moyen de les relever, c'est de ne mettre entre les mains des éducateurs que des instruments parfaits; ils ne pourront enseigner la supériorité de la décoration Saint-Luc sur l'école de William Morris, de Walter Crane ou de Gallé, s'ils ne possèdent dans leurs cartons aucun exemple de cette aberration esthétique et les modèles qu'ils mettront sous les yeux des élèves, si mal commentés soient-ils, pourront peut-être affiner leur goût. »

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de « Faust » et de « Manon ».

Ces reprises ont permis d'apprécier les qualités de quelques-unes des nouvelles recrues dont la Monnaie s'est assuré le concours.

M^{me} Bérel a fait grande impression dans le rôle de Marguerite, auquel elle a apporté l'appoint d'une noble plastique, d'une voix chaude et sympathique qu'elle manie avec élégance et distinction, et d'un tempérament très heureusement doué au point de vue dramatique.

Dans Manon, M^{lle} Dorly a fait un début brillant et original. Son interprétation du rôle de l'héroïne est fouillée et personnelle, mais n'exclut pas la spontanéité; dans la scène de St-Sulpice elle fait preuve d'un puissant réalisme. Sa voix a toutes les qualités requises pour faire de l'effet au théâtre.

M. Girod a joué le rôle de des Grieux en chanteur rompu à toutes les finesses du chant. C'est un ténor exquis auquel l'expérience de la scène ne manque point et qui semble destiné à une heureuse carrière dans les rôles de demi-teinte. CH. V.

NÉCROLOGIE

Jean-Louis Lassalle.

L'un des barytons d'opéra les plus notoires de l'époque, J.-L. Lassalle, est mort la semaine dernière à Paris dans sa soixante-troisième année. C'est à Liège qu'il débuta, vers 1868, dans les *Huguenots*, dont le rôle de Saint-Brice, qui convenait fort bien à sa voix chaude, souple et timbrée, le mit d'emblée en vedette. Après avoir chanté à Lille, à Toulouse et à La Haye, il fut engagé au théâtre de la Monnaie, d'où il passa en 1872 à l'Opéra. Pendant près de vingt ans il remplit avec autorité les rôles de son répertoire (en particulier dans les *Huguenots*, *L'Africain*, *Hamlet*, *Don Juan*, *Guillaume Tell*) et attacha son nom à maintes créations, parmi lesquelles la plus remarquable fut celle d'*Henri VIII* de M. Saint-Saëns. Il donna à la figure du roi d'Angleterre une physionomie saisissante de vérité et de vie. MM. Massenet, Mermet, Joncières trouvèrent, de même, en lui un interprète de premier ordre pour le *Roi de Lahore* et le *Tribut de Zamora*, Charles VII de *Jeanne d'Arc*, *Dimitri*, etc.

En 1891 il quitta l'Opéra pour accomplir quelques grandes tournées à l'étranger, puis il fut nommé professeur de chant au Conservatoire national.

J.-L. Lassalle était né à Lyon le 28 janvier 1847.

Chronique judiciaire des Arts.

Les acteurs ne sont pas justiciables des tribunaux de commerce.

La Cour de Lyon vient de rendre un arrêt de principe qui offre pour les artistes dramatiques un sérieux intérêt. Engagée par le directeur du Kursaal de Lyon, M^{lle} Lise Fleuron n'avait pu remplir ses obligations à la date fixée et son directeur l'avait assignée en paiement d'un dédit. Le traité stipulant que toute contestation serait tranchée par le tribunal de commerce, c'est devant cette juridiction que le directeur introduisit son action. Mais le tribunal se déclara d'office incompétent, et, sur l'appel du directeur, la Cour confirma le jugement, attendu que « l'acteur qui s'engage vis-à-vis d'un directeur de théâtre ne fait pas un acte de commerce, mais simplement un contrat de louage de service ou d'industrie, justiciable uniquement du tribunal civil. Or, l'incompétence du tribunal de commerce est d'ordre public, on ne peut y déroger et la clause en question est nulle. »

Cette décision est conforme à la jurisprudence. Mais le principe sur lequel elle repose est souvent méconnu. Quant aux assignations à signifier aux directeurs de théâtres par les artistes, c'est devant le tribunal de commerce qu'elles devront être portées, l'exploitation d'un théâtre constituant un acte de commerce.

PETITE CHRONIQUE

Le cercle *La Guirlande* a ouvert à l'École de Dessin de Molenbeek Saint-Jean, rue Mommerts, une exposition d'Art et d'Art appliqué qui sera gratuitement accessible au public jusqu'au 26 courant.

INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES MUSICALES ET DRAMATIQUES D'IXELLES. — (*Élèves professionnels et élèves libres*) Réouverture des cours le 1^{er} octobre.

Le programme d'études comprend, en plus des cours complets d'enseignement vocal, instrumental, dramatique, littéraire : chant, piano, violon, violoncelle, diction et art dramatique, solfège, harmonie, contrepoint, fugue, histoires des littératures, etc., des cours généraux (degrés primaires et moyens) donnés par des régentes et institutrices diplômées de l'Etat, organisés spécialement en vue des élèves qui se destinent à la carrière artistique ou professorale.

Ces cours généraux ne sont accessibles qu'aux élèves du sexe féminin, alors que tous les autres cours sont organisés pour les deux sexes.

Rappelons aussi que l'Institut est le seul établissement d'instruction publique qui, en Belgique, enseigne la gymnastique rythmique et esthétique (méthode Jaques-Dalcroze) à laquelle non seulement la Suisse, mais encore l'Allemagne, la Hollande, etc., font l'accueil le plus enthousiaste.

S'adresser au secrétariat, 35, rue Souveraine, à partir du 19 septembre.

ÉCOLE DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION D'IXELLES. — Réouverture des cours le 1^{er} octobre.

L'enseignement comprend le solfège, le piano, la lecture à vue, la diction et la déclamation, l'harmonie et la composition, le chant, l'orthophonie et l'articulation.

Pour les enfants au-dessous de 7 ans, méthode spéciale de solfège (Chassevant) permettant de leur apprendre la musique en jouant au moyen de notes et de signes mobiles.

S'adresser au secrétariat, 53, rue d'Orléans, à partir du 19 septembre.

L'exposition du Cercle artistique de Tournai, inaugurée dimanche dernier, restera ouverte jusqu'au 18 octobre. L'exposition rétrospective des œuvres d'artistes tournaisiens, installée dans la Halle-aux-Draps, sera accessible au public jusqu'à la même date.

La ville de Bruges possède une très belle collection de gravures qui fut léguée par un riche amateur, M. Steinmetz; mais cette collection, reléguée dans d'obscurs cartons, n'était plus visible depuis de nombreuses années, malgré les réclamations répétées des artistes. Cette situation va prendre fin. M. Henri Hymans, conservateur honoraire de la Bibliothèque royale, s'occupe, en effet, en ce moment, de faire un choix parmi les pièces les plus intéressantes, pour les exposer ensuite dans un local approprié à cette fin.

C'est M. Marcel Rau, de Bruxelles, qui a remporté le premier grand prix de Rome au concours de sculpture. Le second prix a été décerné à M. Georges Verbanck, de Gand.

Un comité vient d'être constitué à Gand en vue de rendre un solennel hommage à la mémoire de F.-A. Gevaert. Il est question d'une audition de ses œuvres et de l'érection d'un monument.

Le comité est présidé par MM. Emile Braun, membre de la Chambre des représentants, et Arthur Ligy, président de la Commission de surveillance du Conservatoire de Gand; vice-président, M. Van Zantvoorde, président de la *Société des Mélomanes*.

Le Cercle artistique de Rotterdam a invité le peintre Van Ryselberghe à faire dans sa galerie une exposition de ses œuvres. Celle-ci s'ouvrira le 23 octobre prochain et réunira un ensemble important de toiles récentes de l'artiste.

A propos de M. Van Ryselberghe, signalons la décoration murale à laquelle il travaille, depuis son retour d'Italie, pour orner le jardin d'hiver d'un hôtel particulier à Neuilly. Cette

décoration comprend plusieurs panneaux de grande dimension, une série de médaillons, la composition d'une fontaine agrémentée de mosaïques, etc. Les esquisses de ce travail considérable, qui permettra à l'artiste de déployer les ressources multiples de son talent, sont déjà établies et le peintre a commencé l'exécution définitive.

A propos de la traduction de *Macbeth* écrite par Maurice Maeterlinck pour la représentation de St-Wandrille, un de nos confrères fait remarquer que toutes les traductions de Shakespeare, même les plus réputées, fourmillent d'erreurs et de grossiers contre-sens. Sans remonter au fade Ducis ni même à Le Tourneur, on peut dire que les traductions honorables dues à Alfred de Vigny, Jules Lacroix, Montaigut, François-Victor Hugo, Marcel Schwob, Maurice Pottecher, sont tout juste dignes du texte.

Mais la plus cocasse est celle des frères Rosny. D'avoir écrit *Nell Horn* — fort beau livre, d'ailleurs, et description émouvante des milieux londoniens — ne suffit pas pour pénétrer les mystérieuses obscurités shakespeariennes.

Un exemple (c'est Gérard Harry qui le signale) : *Kernes and gallowglasses*, mots de l'ancien dialecte *erse* que tous les commentateurs anglais de Shakespeare sont aujourd'hui d'accord pour présenter comme les équivalents de « cavaliers et fantassins mercenaires » deviennent, sous la plume de M. Rosny, deux *iles occidentales*. C'est l'homme pris pour le Pirée, cette fois... Plus loin, lorsque le roi Duncan parle de l'avance prise par Macbeth, qui le précède, en éclaircur, sur la route d'Inverness, — *whose care is gone before us* (dont la sollicitude nous a devancés), — s'écrie ce monarque. *Sa voiture est partie devant nous*, traduit J.-H. Rosny, qui a sans doute lu *car (moto-car)* pour *care*...

On ne saurait tout savoir...

Sottisier.

Le train reprit sa route, avec près d'une heure de retard. Les gendarmes se mirent à sa recherche. Il ne s'était pas éloigné de la voie.

Le Journal, 12 septembre.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^o

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8^o, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.
ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises. Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Profil de Montagnes (OCTAVE MAUS). — Actualités littéraires : *La Littérature et le Cinématographe* (FRANCIS de MIOMANDRE). — Un Peintre Russe : *Nicolas Tarkhoff* (PASCAL FORTHUNY). — L'Art décoratif en Allemagne (A. CHERAMY). — Chronique théâtrale : *Arsène Lupin* (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

PROFILS DE MONTAGNES

Ainsi que les édifices, les montagnes ont leur architecture. Il en est de sévères comme des temples, d'élégantes comme des campaniles, d'aristocratiques comme des cathédrales, de massives comme des citadelles. Elles ont aussi leur physionomie distincte, grave ou souriante, accueillante ou hostile, hautaine ou débonnaire. A les contempler superficiellement on les croit pareilles : chacune d'elles offre à ceux qui les comprennent un visage différent, qu'éclairent et assombrissent tour à tour l'irradiation de la lumière et le jeu mouvant des nuages.

Un ami qui ramène volontiers à la musique les déductions de son esprit lucide et prompt nous disait hier : « La nature alpestre est symphonique. Voyez autour du lac Léman : les longues crêtes parallèles du Jura, pédales harmoniques qui soutiennent le chant des sapins et des pâturages, c'est l'*andante*. Les monts fringants et rythmés de la Haute-Savoie, sur l'autre rive, l'*allegro*. Et quel brillant *scherzo* que le hériss-

sement tumultueux, à l'Est, des pics de l'Oberland ! »

Les montagnes ont leur style et leur beauté individuels. Au charme du mystère qui les enveloppe, à l'émotion qu'elles font naître dans le cœur de ceux qui se sont aventurés parmi leurs paysages minéraux et leurs solitudes glacées s'ajoute l'impression esthétique de leur silhouette harmonieuse, aux cadences infiniment variées, au dessin sans cesse renouvelé.

Les peintres les dédaignent ou les redoutent. Le paysage moderne veut les ignorer. Tout au plus Claude Monet a-t-il, dans ses vues d'Antibes, esquissé quelques profils neigeux à l'horizon des sites dont la mer et les quais forment le thème essentiel. A part Segantini, qui tenta, souvent avec bonheur, d'exprimer la psychologie des montagnes, et un peintre dauphinois, Baud-Bovy, dont la réputation demeure régionale, nul artiste occidental n'a, semble-t-il, osé affronter la difficulté de traduire la poésie intense qu'elles émanent. Songez au merveilleux parti qu'en tira l'art nippon, — aux variations polychromiques qu'inspira le trapézoïdal Fusi-Yama à Hokusai!

Je ne veux parler, pour essayer de combattre l'indifférence des peintres à l'égard des montagnes, que du panorama qui se déploie sous mes yeux. Par delà le moutonnement des collines que rougissent déjà, parmi les châtaigniers et les frênes, les pampres effleurés par l'automne et dont seule la campagne toscane égale la douceur, le Nivolet érige à l'extrémité de sa cime rocheuse la croix qui symbolise l'âme fervente de la Savoie.

Il termine brusquement vers le Sud les escarpements

du Revard, et ses paliers géants, que tapisse l'herbe rase des pâturages, s'étagent, appuyés sur d'inébranlables assises, comme les marches d'un autel. Au coucher du soleil, il s'illumine de clartés roses, ainsi que pour un mystique office, tandis que l'encens de la brume qui monte de la vallée enveloppe de volutes diaphanes ses pentes raviniées.

Aperçu obliquement du pied de ses contreforts, le Nivolet change brusquement d'aspect. Sa crête, qui semblait rectiligne, se brise en ressauts successifs. Des tours bastionnent le sommet de la montagne, jalonnant asymétriquement les remparts que les anfractuosités de la roche percent de meurtrières. A la vision religieuse succède celle d'un appareil de défense, et les rayons qui frappent à la chute du jour les parois de la forteresse évoquent le siège et l'incendie.

Au delà, émergeant de la déclivité du Nivolet vers Chambéry, c'est l'énorme tiare du Pennay, orgueilleuse et dominatrice. Vue de face, des hauteurs de La Bâthie ou de la route de Challes, elle apparaît comme la coupole d'une basilique gigantesque aux piliers trapus, à l'architecture fruste.

Au second plan, dessinée sur le ciel en courbes infléchies, se développe la chaîne que termine le casque antique de la Roche du Guet, postée en sentinelle vigilante à l'entrée de la vallée de l'Isère. Au loin, fermant l'horizon, les pics abrupts du massif de Belledonne, aux flancs marbrés de névés et striés de glaciers.

Mais le plus glorieux des monts qui m'entourent c'est, dominant de sa masse rectangulaire l'enceinte farouche qui encercle le monastère de la Grande-Chartreuse, le Granier. Jailli verticalement, d'un bloc, du massif isolé au centre duquel s'exila saint Bruno, il suggère l'impression de quelque Walhalla érigé pour célébrer le triomphe des dieux. Immémorial et solitaire, il n'a pour le parer que l'eurythmie de ses formes, et la sévérité de celles-ci est purement classique. De quelque côté qu'on l'examine, le Granier garde sa silhouette de palais fabuleux construit par les Titans, et quand les nuées s'amoncellent autour de ses murailles lisses on s'attend à y voir pénétrer sur un arc-en-ciel le cortège mythologique.

Les traces encore visibles d'un cataclysme ajoutent à la fiction qu'il évoque le caractère d'une montagne redoutable, hantée par la colère et la vengeance. Au XIII^e siècle, le Granier se fendit. Des quartiers de rochers, précipités du haut de ses falaises à pic, écrasèrent plus de vingt villages espacés dans la plaine. La vigne et le maïs recouvrent aujourd'hui la campagne tragique, mais dans les abîmes creusés par la catastrophe et jusqu'au centre de la vallée, sur les rives de l'Albane et du lac Saint-André, autour du sanctuaire de Notre-Dame de Myans, d'innombrables blocs de granit évoquent l'horreur des ravages accomplis.

Le Granier est relié par le col du Frêne au Mont Joigny, que gravit en lacets, sur des pentes boisées, la route qui mène de Chambéry à Saint-Pierre d'Entremont, proche des sources du Guiers. Un tunnel le traverse vers son point culminant, et la surprise est grande de découvrir, lorsqu'on s'en approche, surplombant la route, des figures de pierre que nul statuaire n'a sculptées et que seul le caprice des eaux, précédant de quelques milliers d'années l'imagination d'un Rodin rêvant de magnifier Balzac, a façonnées dans la roche.

Plus loin, la dent d'Otheran couronne d'un cube précis le cône tronqué que prolongent vers les gorges du Frou les dentelures régulières des monts de Couz et de Corbel. Châteaux-forts ruinés, remparts démantelés que hérissent, par intervalles, la hampe d'un sapin, ils se colorent de corail et d'opale avant de s'éteindre dans l'ombre améthyste du soir. Leur joaillerie luit sur le ciel limpide en vision irréelle longtemps après que le soleil a disparu derrière les versants broussailleux des montagnes de l'Épine.

Tel est le spectacle qu'offre chaque jour la région dont j'ai tenté d'esquisser la physionomie. Celle-ci est-elle, entre toutes, privilégiée? Ou l'émotion qu'elle fait naître s'accroît-elle des souvenirs littéraires qui lui confèrent sa noblesse? Ici, Rousseau aimait Madame de Warens. Lamartine écrivit *Raphaël*. George Sand y séjourna. Et la distance qui sépare Chambéry de Grenoble est si courte qu'on peut, sans effort, voir l'ombre de Stendhal errer sous les platanes.

Quelqu'évocatifs que soient ces sites revêtus d'intellectualité, leur beauté n'en réside pas moins dans la pureté hellénique de leurs lignes souples et dans l'harmonie délicate de leurs colorations.

Pays mystérieux, abondant, doux et tendre

Comme un conte enchanté qu'on veut toujours entendre.

Le clair argent de la roche s'allie en accords frais à la verdure des châtaigniers et des noyers, aux pointes dorées des clochers, aux toitures d'ardoise et de chaume d'où s'élèvent de lentes fumées à l'heure où

Le soir descend sur Chambéry.

Et telle est la proportion des montagnes de la Savoie, leur importance dans le paysage, la variété qu'elles lui apportent par la mobilité de leur physionomie, l'équilibre parfait que crée leur volume avec la superficie de la plaine limitrophe, qu'au lieu d'oppresser les regards, comme celles de la Suisse, elles composent, par les rythmes de leur arabesque et les caractères expressifs de leur structure, des motifs appelés, semble-t-il, à renouveler le répertoire de la peinture moderne. Mais qui réussira à en traduire l'éloquente splendeur?

OCTAVE MAUS

LA MOTTE-SERVOLEX, 23 septembre 1909.

ACTUALITÉS LITTÉRAIRES

La Littérature et le Cinématographe.

Les pauvres gens de lettres n'avaient pas déjà tant de moyens d'existence. Un des principaux qui leur restaient consistait en ce droit par eux exercé sur toutes les reproductions possibles de leur œuvre, une fois cette œuvre faite.

Ce droit, c'est la propriété littéraire. Un ennemi nouveau surgit, tout à fait inattendu : le cinématographe.

Qui l'aurait pu prévoir ? Tant de motifs de scénarios se présentaient que personne ne songeait qu'on en arriverait à exploiter la littérature.

C'est cependant ce qui s'est passé, tout récemment, à propos d'une pièce célèbre de M. Georges Courteline : *Boubouroche*. L'événement fit du bruit, l'auteur intenta un procès, il le perdit.

Une société cinématographique avait intitulé *Tu Femme nous trompe* une représentation par projections lumineuses dont le sujet et le développement étaient absolument pareils à ceux de *Boubouroche*, avec cette aggravation que le programme destiné à faire comprendre la pantomime aux spectateurs racontait tout bonnement, — mais sans le style, — *Boubouroche*.

Les motifs pour lesquels M. Georges Courteline perdit sa cause sont si discutables qu'il y a tout lieu d'espérer qu'il la regagnera en appel. S'il la perdait de nouveau, pour les mêmes « attendus », une nouvelle injustice serait commise à l'encontre de la corporation tout entière des gens de lettres, une nouvelle difficulté serait apportée à leur existence.

La Cour, en effet, considère que *Boubouroche* et *Tu Femme nous trompe* sont deux pièces inspirées l'une et l'autre par la banale mésaventure d'un amant trompé et que tout le monde a le droit de puiser dans ce fonds commun ; et en outre que tout ce qui fait l'originalité de l'œuvre de M. Courteline : finesse du dialogue et des transitions, perfection de l'écriture, analyse des caractères, etc., est proprement incommunicable par les moyens muets dont dispose le cinématographe et qu'il ne peut donc s'agir ici de contrefaçon.

Vous sentez le sophisme ? Autant dire : une contrefaçon n'est digne de ce nom que si elle est parfaite. Ratée, maladroite, elle n'est plus une contrefaçon. Et comme, par définition, le cinématographe est un moyen imparfait d'imiter une œuvre littéraire, voilà donc les entrepreneurs de cinématographes autorisés à prendre partout leurs sujets, sans payer de droits à personne.

Je pense à un exemple, qui serait bizarre.

Si un entrepreneur de cinématographes demandait à M. Rostand la permission de mettre en films *Chantecler*, il n'oserait guère lui offrir moins de 100,000 francs, certain de les regagner, et au delà.

Mais que M. Courteline perde définitivement son procès, le précédent fait force de loi, il n'y a plus de propriété littéraire devant le cinématographe, et le même entrepreneur n'aura plus qu'à intituler par exemple *Cocorico* ou le *Poulailler* une représentation qui reproduira d'un bout à l'autre *Chantecler*, sans en demander l'autorisation à personne. Et M. Rostand perdra ses 100,000 francs. Et tel autre, coté 10,000, perdra ses 10,000 fr., et ainsi de suite.

Il y a là, je le répète, une injustice d'autant plus grande que l'entrepreneur de cinématographes, loin de prendre, comme le voudrait un délicieux euphémisme, ses inspirations dans le fonds

commun, spéculé au contraire sur la célébrité de l'œuvre qu'il imite. Si *Tu Femme nous trompe* n'était que *Tu Femme nous trompe* et n'était pas *Boubouroche*, le public n'aurait pas été le même ni le succès aussi grand. Il y a plagiat, et hypocrisie.

Mais il ne faut pas se perdre dans les discussions d'à côté. Le fond de la question est très simple.

La propriété littéraire, déjà limitée au point de vue de la durée par une réglementation trop sévère, devrait, tout au moins, être sacrée... Toute reproduction devrait être soumise à un droit (à moins d'autorisation de gratuité formelle de la part de l'auteur et de l'éditeur). Et le fait, en traitant le même sujet qu'un prédécesseur, d'employer les mêmes matériaux, dans le même ordre, devrait être assimilé à une pure et simple reproduction, même si l'expression en est la pauvre technique du cinématographe.

Evidemment, c'est trop simple et ça n'ira pas tout seul, mais je crois que les gens de lettres, si peu syndicalistes d'ordinaire, feraient peut-être bien, pour cette fois, de se défendre.

FRANCIS DE MIOMANDRE

UN PEINTRE RUSSE

Nicolas Tarkhoff (1).

Telle fut, pourrait-on dire, la psychologie de Tarkhoff, sa formation morale en tant que peintre. Sa technique, parallèlement, vaut la peine d'être observée à dater du jour où il voulut fixer les mouvements du premier bébé. « Pourquoi j'aime les enfants ? me dit-il ; c'est précisément pour l'infinie diversité de leurs mouvements fugaces, pour le tourbillonnement de vie au centre duquel ils paraissent toujours marcher. Leurs gestes rapides, changeants, imprévus, animalesques, divins, ont été pour moi l'occasion inespérée de fixer enfin par des œuvres cette théorie longtemps latente en moi : l'expression de la vie par la justesse des formes, et la transcription des formes par la vérité de la couleur. Une telle ambition m'amena à cette manière fragmentée, mobile, tachée goutte à goutte, aux valeurs enchevêtrées, aux accents presque sténographiés, et, cela, toujours dans la pleine magnificence de la couleur, la plus belle joie qui, pour moi, soit au monde. »

Aussi bien entoure-t-il ses mamans et ses bébés de ce prisme chaud où apportent leurs notes vives les tapis, les robes voyantes, les fleurs, le pelage lustré des chats noir-bleu, les fruits et la verdure ensoleillée. Tout ceci moucheté, pailletant, vibrant, moiré à la façon de ces eaux où, tout ensemble, le vent léger soulève d'innombrables vagues et le soleil pique des écailles instables.

Dans sa pratique, on le voit, cet art-là est tout l'envers de celui de Carrière, mais assurément si, sous ce même titre des *Maternités* dont s'illustre l'œuvre de celui qui n'est plus, celui qui survit ne s'était pas laissé émouvoir par l'essence même du motif apparenté, on pourrait dire que Nicolas Tarkhoff eût fait fausse route.

Or, il suffit de considérer pour vérifier son œuvre qu'il ne s'est pas trompé. Il n'y a pas là qu'une prestidigitiation et des tours de force de coloriste d'autant plus distrayants qu'ils semblent toujours exécutés avec un minimum d'efforts pour un maximum de difficultés. On ne peut s'y tromper : cet artiste est singulièrement virtuose, certes, mais il est sincère profondément. Les deux

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Tarkhoff, — le psychologue bon père et le coloriste bon peintre — signent chaque toile, chaque dessin, par les subtils hiéroglyphes de l'intelligence et du cœur.

Suivez-le bien. Voyez ses fleurs, ses chrysanthèmes, ses pivoinés, ses lilas, ses altés. Il y a dans ce groupement, et jusqu'aux animaux et natures-mortes, une observation à faire, un secret à connaître et que je vais vous révéler.

Assurément l'artiste n'avait plus, devant le motif, le bonheur de dessiner de la vie parlante, agissante. C'est la magnificence brève des choses, l'éclat passager de ces tiges et de ces corolles qui s'élancent et s'entr'ouvrent en une jeunesse éphémère et qui défaillent, le soir, sans avoir eu le temps de vieillir. Le psychologue ici ne trouvait pas son emploi : mais le coloriste conservait ses droits et rencontrait le moyen de les exalter jusqu'à l'extrême. Sa passion de la lumière qui vibre, se pose sur les contours et les habille d'une splendeur que chaque minute transforme, le ramena souvent au milieu des jardins, devant les vases où les mains féminines assemblent la parure des végétations radieuses. Et il peignit des fleurs comme des visages en essayant de dégager, à côté de la grâce de leurs formes et de leurs masses, la qualité de leurs expressions, distinctes d'essence à essence. A cette intention, il étudia la fleur dans son détail. Les anatomistes recherchent la loi des mouvements humains en traçant avec soin et vérité l'assemblage des muscles, leurs résilles complexes, le jeu des ossements, les attaches et les rouages du corps. Ils agrandissent un tibia, un mastoïdien, un os frontal, s'acharnent à transposer sous le crayon la configuration d'un élément isolé du squelette.

Tarkhoff fit de même devant la fleur. La fluidité du thème donné, son apparence de presque impondérabilité dans le bain du soleil le dispensaient de traduire, cette fois, la forme autrement que par les modalités de la couleur. Et ce fut pour lui une étude très captivante que de prendre, par exemple, une fleur à larges pétales, d'en distraire un seul, de le reproduire sur le papier quinze fois, vingt fois plus grand qu'au réel, et sur cette surface, de modeler au pastel, comme vu au microscope, ce qu'il voyait dans le champ réduit qu'il copiait. Son atelier est semé de ces essais analytiques. Ils ne sont pas le moins étonnant de son labeur. Telle feuille de pivoiné, ainsi traitée à grande échelle, montre au regard — surpris d'un tel effort de patience — ce que nous pourrions reconnaître d'innombrables chromatiques dans la surface exigüe d'une particule florale, si nous avions la faculté d'amplifier ses dimensions jusqu'à celles d'une feuille de crucifères. Tarkhoff a fait là des trouvailles qui sont peut-être d'un caractère un peu théorique pour intéresser la grande généralité des visiteurs d'expositions, mais qui, tout de même, leur reviennent et les atteignent sûrement, car chacune de ces « expériences de laboratoire » fut utilisée par l'artiste, dans des œuvres toutes composées d'elles. C'est ainsi que sur les joues d'enfants qui sont aussi des pétales grandis, on constate le bienfait de cette étude, curieuse s'il en fut, en quête des accents les plus insaisissables et trop souvent, chez d'autres, les plus méconnus.

Même préoccupation pencha Tarkhoff, comme un opticien tenace, sur le flanc des courges, des grenades, sur la plume arrachée au panache d'un coq. Le fruit dessiné aussi gros qu'une tête, la plume longue comme une épée l'amènèrent à des réalisations de détails d'une richesse coloriste tout à fait inattendue.

* * *

Malgré mes promesses du début, je me suis attardé longuement sur l'originale personnalité de l'artiste russe. Mais rarement peinture se prêta mieux à la description, fut plus provocatrice de ces images que les écrivains, par la seule magie du verbe, s'essayent en vain à silhouetter et à faire revivre sous leurs styles.

PASCAL FORTHUNY

Le Droit d'auteur des Peintres et Sculpteurs (1).

Lorsqu'ils ont assisté à une vente de tableaux modernes à l'Hôtel des commissaires-priseurs ou à la galerie Georges Petit, il est rare qu'artistes, peintres, sculpteurs ou collectionneurs ne soient pas amenés à faire la réflexion suivante : « Voilà une œuvre d'art qui s'est vendue à un prix plus ou moins élevé, 10, 15, 20, 30, 50 ou 100,000 francs, et, à l'origine, lorsque l'artiste en a fait la cession, il a touché un prix infime, 3,000, 2,000, 1,000 et parfois 500 francs pour le prix de son œuvre ! » Il est arrivé parfois que cet artiste a terminé sa carrière dans une situation des plus gênées, qu'il a laissé sa femme et ses enfants dans une condition plus ou moins précaire, quelquefois même dans la misère. Et cependant son œuvre avait une valeur intrinsèque sérieuse, qui a fini par être reconnue et acceptée, et de cette plus-value, laborieusement conquise, il ne reviendra absolument rien à l'artiste ni à sa famille. Elle appartiendra tout entière à l'un des possesseurs de l'œuvre, qui aura su l'acquérir à un moment décisif dans des conditions avantageuses. Il y a évidemment là quelque chose qui froisse la plus élémentaire équité. On voudrait porter un remède à cette disproportion, parfois effrayante, entre le prix de vente et le prix définitivement obtenu.

Ce remède est-il possible ? Peut-on venir en aide, d'une façon efficace, aux artistes, et ne pas laisser le créateur absolument à l'écart, quand on voit une œuvre comme l'*Angelus* de Millet, vendu par lui 2,500 francs, atteindre en vente publique un prix de plus de 500,000 francs ? C'est là sans doute une enchère exceptionnelle, mais combien de fois avons-nous vu une plus-value plus ou moins considérable se produire sur des œuvres de Corot, de Millet et aussi de Delacroix, que Degas appelle le plus grand et le moins cher de tous nos maîtres ? Le même fait se reproduit presque journellement pour tous les artistes, à quelque école, à quelque tendance qu'ils se rattachent.

Encore une fois, la situation est-elle sans remède ? Faut-il se contenter de gémir sur des résultats déplorables qu'on ne saurait empêcher ? Faut-il se résigner à ne chercher aucune solution qui pourrait profiter à l'artiste et faire cesser, au moins en partie, pour la vente des tableaux et objets d'art, d'aussi extraordinaires anomalies ?

(1) La question du tantième à accorder aux peintres et aux sculpteurs ou à leurs héritiers sur la plus-value réalisée par leurs œuvres dans les ventes publiques est de plus en plus à l'ordre du jour. Nous avons annoncé qu'une ligue s'était récemment fondée à Paris pour hâter la solution du problème, qui offre certaines difficultés d'application. En Belgique, elle est au programme de la Fédération des Cercles d'art, récemment constituée. On lira donc avec intérêt le rapport très clair et très pratique dans ses conclusions que rédigea pour la *Société des Amis du Luxembourg* M^e Cheramy, d'autant plus compétent dans la matière que chez lui l'avoué est doublé d'un collectionneur émérite et d'un sincère ami des artistes.

La Société des Amis du Luxembourg a tenu à mettre à l'étude cette question si intéressante, et voici le résultat de ses recherches et de ses travaux.

Tout d'abord, il faut reconnaître qu'il n'y a rien à faire pour les ventes qui se traitent à l'amiable, de gré à gré. Nous sommes là en face d'habitudes qu'on ne peut modifier, et de principes de droit contre lesquels il serait inutile de se révolter. L'amateur ou le marchand qui a acheté une œuvre d'art à un artiste, qui l'a payée moyennant un prix librement débattu et accepté par l'artiste, est maître de cette œuvre d'art, et libre à lui de la vendre au prix qui lui convient, ou au prix qu'il peut trouver. Quand un particulier a vendu à un tiers un terrain ou une maison, que ces immeubles, par suite de circonstances particulières, de percement d'une voie nouvelle par exemple, acquièrent une plus-value plus ou moins considérable, cette plus-value appartient, sans contestation possible, au dernier propriétaire, et il ne serait pas possible au vendeur primitif de prétendre toucher une part quelconque dans cette plus-value. Les principes de droit, en matière de propriété et de vente, sont formels à cet égard, ils ne laissent pas place pour une discussion utile. Ce qui se passe en matière de vente d'immeubles ou de meubles, de quelque nature qu'ils soient, est également vrai pour les objets d'art. Celui qui en est devenu propriétaire a seul droit à la plus-value qu'ils obtiennent, comme il supporte seul la dépréciation qu'ils peuvent subir. On ne peut pas établir une distinction entre les œuvres d'art et les autres valeurs mobilières ou immobilières qui sont dans le commerce. La même règle s'impose uniformément à tous les objets compris dans les opérations d'achat et de vente. Vainement a-t-on imaginé d'établir une sorte de réglementation pour les ventes d'œuvres d'art, vainement a-t-on voulu astreindre les acquéreurs à faire, devant un office qui est encore à créer, les déclarations de mutations successives. Vainement a-t-on prétendu frapper chaque mutation d'un certain droit au profit du créateur de l'œuvre. Nous estimons que ces innovations ne sont pas réalisables, au moins quant à présent, et il faut ajouter, en fait, qu'une semblable réglementation irait directement contre l'intérêt des artistes eux-mêmes. Il faudrait, dans un pareil système, créer des pénalités contre les vendeurs et les acquéreurs qui ne feraient pas les déclarations prescrites ! Le commerce des œuvres d'art se trouverait assujéti à un ensemble de formalités compliquées, gênantes, qui ne parviendraient jamais à entraver les déclarations fausses ou incomplètes. A force de vouloir le réglementer, nous craignons qu'on arrivât à paralyser ou supprimer d'une façon complète le commerce des œuvres d'art en France. On ne pourrait en tous cas prétendre imposer ces formalités à l'étranger. Il en résulterait qu'on n'achèterait plus d'œuvres d'art qu'en dehors de la France; en voulant protéger les artistes dans une mesure excessive, on n'arriverait qu'à les ruiner et à tarir pour eux toutes les sources de ventes ou de transactions. Nous pensons donc qu'il faut, sans hésitation, renoncer à vouloir frapper d'un droit quelconque les ventes amiables. Si ingénieuses, si séduisantes par certains côtés qu'aient pu paraître les solutions imaginées dans cet ordre d'idées, nous persistons à croire qu'elles ne sont pas réalisables. Quant au projet de créer un office de garantie pour assurer l'authenticité des œuvres d'art, il est des plus intéressants, et nous reviendrons sur ce point à la fin de ce rapport.

A. CHERAMY

(La fin prochainement).

L'Art décoratif en Allemagne.

Dans l'un de ses feuilletons artistiques du *Journal de Bruxelles*, notre collaborateur M. Fierens-Gevaert publie d'intéressantes informations sur le développement qu'ont pris à Berlin les arts décoratifs et industriels :

Ce n'est point par la peinture que se manifestent l'originalité et les succès de Berlin dans le domaine artistique. J'ai visité l'exposition de la Sécession et certes, si de mes impressions berlinoises je ne tenais surtout aujourd'hui à dégager quelques remarques d'ordre général, je pourrais vous entretenir de cinq ou six peintres... Mais je préfère vous parler tout de suite de ce qui m'a paru le véritable attrait du mouvement artistique berlinois et le signe le plus certain de sa vitalité : c'est le magnifique développement de toutes les branches de l'art décoratif. Quand à Berlin, — comme d'ailleurs à Munich, à Darmstadt, à Dusseldorf et dans bien d'autres villes de l'Empire, — on parle d'*art décoratif moderne*, il n'y a plus d'équivoque ou de malentendu possible ; on sait qu'il ne s'agit plus de styles anciens plus ou moins bien accommodés, mais de créations originales, d'œuvres conçues par des artistes et exécutées par des industriels et des artisans.

L'architecture nouvelle élève des magasins immenses, des restaurants, des locaux de banque. Le signal a été donné par l'architecte Messer avec sa curieuse et impressionnante construction des magasins du Wertheim. Le dernier et non moins curieux spécimen en style moderne est le grand restaurant du Rheingold, de l'architecte Schmidt, où tous les objets — tables, services, damasserie, porte-manteaux, etc. — sont dessinés par le « maître de l'œuvre ». Il n'y a pas du tout lieu de croire que cet enthousiasme pour la conquête d'un style nouveau s'arrêtera. Les gens du monde sont réifiés et s'enferment comme à Paris dans leur XVIII^e siècle, presque toujours faux ; mais la bourgeoisie est convertie. Grâce à elle, les splendides magasins où les décorateurs de Berlin, Dresde et Munich exposent les meubles, tentures, céramiques, papiers peints, livres, etc., exécutés d'après leurs dessins, les *Werkstätten* vivent brillamment. De hauts fonctionnaires sont gagnés à la cause moderne. J'ai eu l'honneur d'être reçu par l'inspecteur général des écoles professionnelles, M. l'architecte Hermann Muthesius, dont la demeure à Nicolas-See est une éloquente démonstration. Il n'y a même plus dans les très hautes sphères officielles l'hostilité de jadis, puisque le jeune et célèbre Bruno Paul, l'un des protagonistes de l'architecture nouvelle, a été nommé récemment directeur de l'École des Arts décoratifs.

* * *

Sous la conduite du professeur Georg Lehner, secrétaire du Syndicat des ouvriers d'art, j'ai visité le *Kunstgewerbe Museum*, le musée des arts décoratifs qui ne fait qu'un avec l'école et la bibliothèque des arts décoratifs. Les trois établissements rassemblés constituent un organisme d'une cohésion admirable où les jeunes gens se forment dans des conditions exceptionnelles, où les producteurs et le public trouvent les enseignements les plus sérieux. Le *Kunstgewerbe Museum* possède des collections très complètes d'œuvres d'art appliqué de toutes les époques, de tous les pays. Ce sont ses petits flacons japonais en verre coloré et taillé qui ont inspiré au grand artiste nancéen Gallé la part la plus belle de son œuvre. Mais le *Kunstgewerbe Museum* ne croit pas qu'il suffit d'exposer de belles séries rétrospectives où seuls une vingtaine de spécialistes et collectionneurs trouvent leur compte. Des expositions, renouvelées tous les deux ou trois mois, s'organisent au musée. Pendant mon séjour à Berlin, c'était le tour de la passementerie. La production des siècles passés était très abondamment représentée ; mais à côté de ces éléments qui ravissent surtout les archéologues, les savants et les gens « chics » à prétentions érudites, l'exposition moderne offrait le plus haut intérêt. Elle montrait une série d'intérieurs complets conçus par des maîtres, — architectes et décorateurs, — où la passementerie intervenait comme garniture de rideaux, de tentures, de nappes, de fauteuils. Il y avait même un... catafalque pour indiquer comment la passementerie, si on en renouvelle les dessins, peut ajouter à la solennité des décorations funéraires...

Et devant les intérieurs, comme devant le catafalque, le public défilait en masse, — artisans, ouvrières, industriels, décorateurs, artistes. Car le nombre est grand des personnes pour qui un enseignement de ce genre est d'un intérêt direct et vital.

* * *

Que dire de l'admirable bibliothèque des Arts décoratifs voisine du musée? J'y ai passé de longues heures en compagnie de son directeur, le savant docteur Peter Jessen, aussi instruit de l'art du passé que de l'art d'aujourd'hui. Car c'est encore là une des supériorités des Allemands de ne point voir de solution de continuité entre l'art ancien et l'art moderne. En France et en Belgique, on s'occupe ou du passé ou du présent. L'imprudent critique qui s'aventure à parler des deux est très vite traité de dilettante. On lui reproche de trahir les intérêts de la science, s'il ne croit pas que l'histoire de l'art s'arrête un peu avant l'année 1800... Les Allemands n'ont point ces préjugés et comme je les en félicite! Le docteur Jessen est le type du savant nouveau-style, de l'intelligence la plus avisée, la plus prompte, la plus ouverte. Sa bibliothèque comprend sept étages de livres, documents, photographies, etc. Vous avez bien lu : *sept étages!* En outre une grande salle est spécialement consacrée à l'histoire du costume; on y trouve non seulement tous les textes et toutes les gravures désirables, mais une très intéressante collection de portraits (une centaine de tableaux environ dont quelques-uns fort bons), constituée uniquement au point de vue du vêtement. Enfin la salle de lecture — où se succèdent de petites expositions d'estampes, de couvertures de livres, d'illustrations etc. — est si agréablement aménagée (en style moderne) qu'on y voudrait travailler sur-le-champ et s'y attarder à la lecture de quelque beau livre.

* * *

Voici ce que m'a dit M. Jessen en me montrant les livres belges rassemblés dans sa bibliothèque.

« La possibilité d'un renouvellement de l'art décoratif m'a été démontrée, il y a quelque quinze ans, par une exposition de la *Libre Esthétique* à Bruxelles où j'ai vu un intérieur de Serrurier-Bovy. Le catalogue était dessiné par Henry Van de Velde, qui depuis s'est fait une si grande situation en Allemagne (1). Pourquoi ce mouvement s'est-il ralenti dans votre pays et pourquoi ne retenez-vous pas des maîtres comme le dessinateur De Pralere qui a organisé à Zurich une école d'art décoratif que je considère à l'heure actuelle comme étant la plus vivante et la plus remarquable d'entre les meilleures écoles d'art appliquée? »

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Arsène Lupin.

Pour la troisième fois en trois ans, le théâtre des Galeries a ouvert sa saison avec une histoire de voleurs. Cette entrée de jeu va-t-elle devenir une habitude de la maison? Le public, en tout cas, paraît y prendre goût et acclame consciencieusement chaque soir l'habileté professionnelle du plus charmant bandit qui ait jamais illustré le monde de la pègre. Il faut voir la joie qui brille dans tous les yeux, il faut entendre les rires ironiques et satisfaits qui dilatent toutes les rates quand Arsène Lupin, l'élégant, le séduisant voleur, dupe le fameux policier Guerchard et échappe à sa poursuite! Toute la salle est avec le voleur contre la police. Ah! le bon public, le bon public, à qui la rouerie d'un auteur malin et de quelques acteurs bien choisis fait applaudir les pires énormités! Rien n'est mieux fait que cette veulerie du public pour démontrer l'inanité du théâtre à thèse. Car enfin, qui croira un seul instant que ces gens qui applaudissent Arsène Lupin soient convertis à l'idée que le vol est licite et que l'on peut se faire désormais, dans la société, une place honorable par le vol aussi

(1) Petite erreur. Ce catalogue fut orné par M. Van Rysselberghe.
N. D. L. D.

bien que par l'épicerie ou le notariat? Surprenez-les plutôt au moment où ils auront acquis la conviction que leur servante les a frustrés de vingt-cinq centimes, et vous m'en direz des nouvelles! Comment, dès lors, s'imaginer que le public qui applaudit les *Avariés*, par exemple, ait renoncé à Satan et à ses œuvres; ou que les bons bourgeois qui versent un pleur sur le sort de la fille-mère abandonnée soient prêts à approuver la recherche de la paternité? On dit parfois que le théâtre est l'image de la vie: cela n'est vrai qu'à moitié; mais il est encore plus faux de prétendre que la vie se modèle sur le théâtre: les jeux scéniques n'ont jamais corrompu ni corrigé personne. On veut bien, de 8 heures à minuit, sympathiser avec un voleur séduisant et heureux, avec un généreux héros qui se sacrifie à la félicité d'autrui, avec une pauvre femme qui n'a pas assez médité le sérénade de Faust et qui a donné trop de baisers avant d'avoir la bague au doigt: mais au sortir du théâtre, chacun reprend, au vestiaire, en même temps que son pardessus, son manteau et ses galoches, ses préjugés et tout son égoïsme.

Et cela veut dire? Tout simplement que le succès d'*Arsène Lupin* n'est pas le désolant symptôme de démoralisation sociale que d'aucuns veulent voir en lui. Il est, sans doute, permis de s'affliger que le public accoure en foule entendre une pièce assez médiocre, alors qu'il fait le vide autour d'œuvres de grand mérite. Mais il en a toujours été ainsi et j'ai bien peur que cela continue jusqu'à la consommation des temps.

Au surplus, soyons justes et avouons qu'*Arsène Lupin* n'est pas une pièce désagréable. MM. Maurice Leblanc et Francis de Croisset ont certes écrit des œuvres plus littéraires et nul ne s'avivra de penser qu'ils ont grandi dans l'estime des lettrés depuis qu'ils ont adopté l'un au roman et l'autre à la scène, d'une manière peu originale d'ailleurs, un type que nous connaissions déjà sous d'autres noms. Cependant il convient de dire qu'il y a, au troisième acte de leur pièce, une scène assez émouvante, celle où Lupin démasqué et le policier Guerchard se trouvent seuls, face à face, enfermés dans une salle où Lupin a promis qu'il commettrait un vol à minuit. MM. Brulé et Escoffir ont joué cette scène admirablement: ce sont deux acteurs de grand talent. M. Brulé a tout à fait conquis le public, à Bruxelles aussi bien qu'à Paris. Il a une manière à lui de jouer de la prunelle à laquelle les femmes ne résistent pas: au théâtre bien entendu, car ses succès privés ne sont plus de leur domaine de la critique. J'oserai toutefois lui reprocher un brin d'emphase qui, peut-être, ne déplaît pas à certaines gens mais, très certainement, n'est pas d'un goût parfait. Après cela, ne va-t-il pas me répondre qu'un peu d'emphase et d'apprêt ne messied pas en un temps où, sous prétexte de simplicité, des comédiens, en pleine scène, se curent les dents ou se fourrent les doigts dans le nez?

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

Les tableaux formant la galerie d'art moderne du Roi seront exposés au début d'octobre, avec un choix de meubles anciens et d'objets d'art, au rez-de-chaussée du Musée de peinture ancienne. On travaille actuellement à leur installation, sous la direction de M. (h.-Léon Cardon, membre de la Commission directrice des Musées.

M. Jacques Marin vient d'achever deux statues allégoriques destinées à décorer la façade du pavillon de la Ville de Bruxelles à l'Exposition internationale de 1910. L'une symbolise le *Pouvoir communal*, l'autre la *Ville en fête*. Elles sont, toutes deux, composées dans l'esprit de la Renaissance flamande, dont le style a été adopté par l'architecte du monument, M. Van Neck.

Les statuaires G. Devreese, J. Lagae, E. Rombaux et Ch. Van der Stappen ont été chargés d'exécuter les groupes qui formeront le couronnement des quatre pylones auxquels sera fixée la grille du palais du Roi.

L'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek (solfège élémentaire et approfondi, chant individuel, diction et déclamation) rouvrira ses cours dimanche prochain, 3 octobre, sous la direction de M. G. Huberti. S'adresser pour les inscriptions rue Royale-Sainte-Marie 154 (jeunes filles) et rue Traversière 17 (jeunes garçons et hommes).

Le théâtre de la Monnaie s'occupe activement des études d'*Éros vainqueur*, dont la première représentation aura lieu à la fin de novembre ou au commencement de décembre. Les maquettes des décors sont terminées et l'auteur s'en montre très satisfait. La direction apporte, de concert avec M. Pierre de Bréville, des soins diligents au choix des costumes et aux détails de la mise en scène. Une répétition d'ensemble, qui a eu lieu la semaine dernière, fait présager un succès considérable.

La distribution du conte lyrique inédit de M. de Bréville groupera autour de M^{me} Croiza, qui interprétera le rôle principal d'*Eros*, M^{mes} Lilly Dupré, Laffitte, Seroen, Symiane, Bérelly, De Bolle, M^m. Billot, Artus, La Taste et Danlée.

Au sujet de l'auteur d'*Éros vainqueur*, l'*Éventail* publie ces intéressantes informations :

« M. Pierre Onfroy de Bréville n'est pas un inconnu pour le public bruxellois, qui a applaudi de lui, aux concerts de la *Libre Esthétique*, une scène mystique pour voix de femmes et orchestre : *Sainte-Rose de Lima*, des morceaux de piano et des mélodies qui dénotent un musicien de race, de goût très affiné, un poète pénétrant et subtil, et qui firent apprécier ses qualités de charme, d'élégance, de clarté. Après avoir fait d'excellentes études littéraires et avoir obtenu sa licence en droit, M. de Bréville entra au Conservatoire de Paris, dans la classe de Théodore Dibois, qui lui apprit l'harmonie, puis alla chez César Franck étudier la composition. C'est là qu'il se lia avec Chausson, d'Indy, Duparc, Ropartz, Bordes, groupés autour du maître, qui leur enseignait la science et leur montrait la beauté.

A cette école solide et probe, il apprit la technique de son art, forma son jugement, développa ses qualités natives et garda sa personnalité.

Nous avons parlé de ses mélodies; elles sont nombreuses et, comme ses œuvres pour piano, elles ont valu au compositeur les suffrages des artistes et du public.

Sa suite pour piano intitulée *Portraits de maîtres*, consacrée à Franck, d'Indy, Chausson, Fauré, est une œuvre de rare sensibilité artistique; son recueil de mélodies, sur des rondes populaires françaises, est en son genre un petit chef-d'œuvre, et ses interprétations musicales de certaines poésies de Jean Lorrain lui valurent un succès considérable.

Citons encore de lui une *Ouverture dramatique*, exécutée aux concerts Chevillard, une messe, une introduction et une musique de scène pour les *Sept Princesses* de Maeterlinck; la *Tête de Penwarc'h*, poème dramatique pour chœurs et orchestre; *Stamboul*, suite pour orchestre.

Eros vainqueur est la première œuvre théâtrale de ce très intéressant artiste, une des figures les plus sympathiques de la jeune école française. »

C'est le lundi 4 octobre que le Théâtre du Parc inaugurera sa saison d'hiver avec l'amusante comédie de M. Romain Coolus : *4 fois 7, 28*, dans laquelle M^{me} Juliette Clarens interprétera le rôle qu'elle a créé à Paris.

Le programme de M. Reding comprend un grand nombre de nouveautés belges et françaises. Citons, parmi les premières, la *Route d'Émeraude*, par MM. Eugène Demolder et Jean Richepin; *Lord Byron* et la *Victoire d'Aphrodite*, par le comte Albert du Bois; le *Mur de marbre*, par MM. Albert Giraud et Sylvain Bonmariage. Au nombre des secondes, *Connais-toi*, de M. Paul Hervieu; le *Scandale*, de M. Henry Bataille; les *Grands*, de M. Serge Basset; la *Rencontre*, de M. Pierre Berton; le *Refuge*, de M. Nicodémi; *Sire*, de M. Henri Lavedan; *Suzette*, de M. Eugène Brieux, etc.

Les matinées littéraires se composent de spectacles fournis par la littérature dramatique belge et étrangère. On y représentera *Philippe II*, d'Emile Verhaeren (reprise); *Mihien d'Avène*, de MM. Maurice des Ombiaux et Gabriel Nigond; la *Part du Roi* et la *Justice*, de Catulle Mendès; la *Perte noire*, de Victorien Sardou; *Judith*, de F. Hebbel; *Lemarda*, de Bjoensterne Bjoernson; comme pièces classiques, *Tancrède*, de Voltaire, et *Le Joueur*, de Regnard.

Le Salon d'Automne offrira, cette année, une section tout à fait originale : deux de ses salles seront consacrées à une exposition de dessins et d'enluminures d'enfants.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.** Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées. Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des artistes de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères. A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne. Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.
ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

Vient de paraître à l'ÉDITION MUTUELLE

269, rue St-Jacques, Paris; à Bruxelles chez BREITKOPF et HAERTEL

M. DUCOURAU. — Quatre Pièces pour Piano.

I. Prières et Cloches nocturnes.

II. Le Torrent. — III. Le Tocsin. — IV. a) Paraphrase; b) Fantaisie canonique.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie, Théâtre, Musique, Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait
nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse, » qui lit, découpe et
traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur
n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches
rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui
confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.
Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

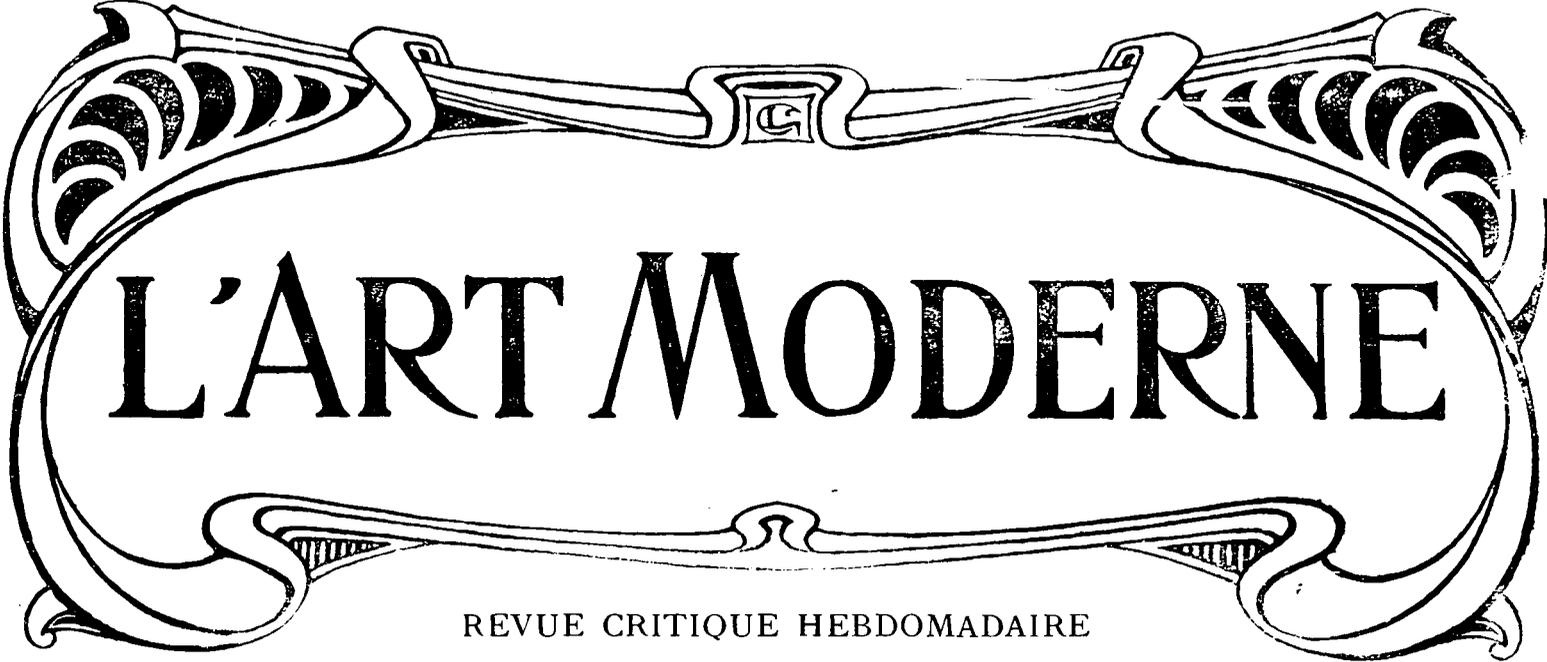
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Une préface (OCTAVE MIRBEAU). — Thomas Hardy : *A propos de « la Bien-aimée »* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — La Forêt de Soignes (BULS). — Le Droit d'auteur des Peintres et Sculpteurs (A. CHERAMY). — La Collection royale (CH.-LÉON CARDON). — L'art au « Vieux Cornet » (F. H.). — Au théâtre de la Monnaie : *Reprise de « la Favorite » et de « Samson et Dalila »* (CH. V.). — Petite Chronique.

UNE PRÉFACE ⁽¹⁾

Ce n'est point assez dire que je n'aime pas les Salons de peinture : je les ai en horreur. Pour toutes sortes de raisons générales et particulières qu'il serait oiseux d'énumérer ici. Deux suffiront amplement à me justifier du reproche d'exagération que ne manquent jamais de m'adresser certains critiques corrects et pondérés qui ne commurent jamais l'enthousiasme ni le dégoût, non moins que certains amis que ma frénésie désole.

Les voici, ces deux raisons. Elles sont très simples.

D'abord, dans les Salons de peinture, il y a bien trop de peintures, bien trop de sculptures, bien trop d'architectures, bien trop de tout. Mais cela ne serait rien

(1) M. OCTAVE MIRBEAU a écrit pour le catalogue du Salon d'Automne, inauguré à Paris avant-hier, une page où l'on trouvera la verve, l'esprit et l'indépendance d'idées qui marquent d'un accent si personnel les travaux de l'écrivain. Nous en reproduisons le début, dans lequel M. MIRBEAU raille impitoyablement l'organisation des Salons de peinture contre laquelle nous avons, ici même, protesté à maintes reprises.

encore. Il y a surtout trop de gens, que cela ne regarde pas, pour les regarder.

A travers ces vastes, nombreuses et monotones salles encombrées d'œuvres et de foules, qui composent ce qu'on appelle un Salon de peinture, rien n'est affolant comme, la tête en l'air, les côtes meurtries et les pieds écrasés, de tourner, tourner, tourner sans cesse et tourner encore, tel un vieux cheval aveugle qui, du matin au soir, fait mouvoir les rouages d'un manège ou la meule d'un moulin. Au moins est-il aveugle, ce veinard de cheval. Et, s'il ne l'est pas, de pieuses mains de charretier l'ont charitablement aveuglé, par un bandeau sur l'œil, comme l'Amour.

Et si ces salles, dans lesquelles on tourne, étaient nues! Ah! si elles étaient nues! Mais non... Grand Dieu, non... Du bas en haut, du stylobate à la corniche, les murs sont couverts de tableaux qui se répètent les uns les autres, se nuisent les uns les autres, se confondent les uns les autres dans le plus inextricable des mélanges, et dont on ne peut, enfin rentré chez soi, conserver que des souvenirs énervants de bousculade, de courbature, d'effacement, d'ennui et de similitude... Oh! cette vache, en longs habits de deuil, et cette veuve, tachetée de roux, sous un saule, dont Musset, n'est-ce pas? aimait les feuillages pareillement explorés... Comment se rappeler si c'est la première qui, ici, pleure son fiancé, son mari, ou son amant; si c'est la seconde qui, là-bas, boit à la rivière? Mais comment se rappeler quoi que ce soit?

Un tableau n'est supportable qu'à la condition qu'on puisse l'aimer. Et, pour aimer un tableau, il faut le

voir. Et pour le voir, il faut qu'il soit visible, non pas aux seuls yeux de l'âme, comme le voudrait élégamment M. Camille Maclair, mais aux vulgaires yeux de la tête, quelque impression grossièrement matérielle qu'on en ait. Or, je ne dis pas : comment aimer... je dis : au moyen de quel miracle visuel, dans une seule journée, et perdu parmi tant de foules qui crient, qui rient, admirent, protestent, se moquent, exultent ou se pâment, voir trois mille tableaux que peignirent trois mille peintres, et autant de sculptures qu'autant de sculpteurs sculptèrent, et tous ces objets d'art que, pour tromper la tristesse du célibat, enfantèrent, à défaut d'enfants, tant et tant de jeunes et vieilles demoiselles à marier? Je sais bien qu'on peut revenir le lendemain dans ces salles, si l'on est scrupuleux, et tous les jours suivants, si le cœur vous en dit. Mais rien que d'y penser, cela me rend fou. Et comme je comprends que beaucoup de pauvres critiques d'art, qui furent de braves garçons, comme tout le monde, pas plus bêtes que tout le monde, y aient perdu la tête, avec ce que Ruskin et Carrière avaient mis dedans. Heureux dans leur mésaventure s'ils ont pu ramasser un musée à conserver, un palais national à administrer, un rapport sur les beaux-arts à rédiger.

Depuis longtemps, je ne me hasarde plus dans les Salons de peinture. Par peur de la folie et par ordonnance du médecin, j'ai renoncé à tourner, tourner dans ces salles, parmi ces œuvres qui m'effarent et ces foules qui me neurasthénisent. Dois-je aussi confesser que, de jour en jour, je sens se flétrir en moi, se dessécher en moi et mourir la belle fleur de mon parisianisme? Hélas! je ne crois plus au parisianisme, à ses premières, à ses vernissages. Mais — j'y insiste — ce n'est pas tant le nombre toujours croissant des tableaux, statues, bijoux, cuirs travaillés, cornes polies, céramiques, gravures, photogravures et pyrogravures, qui m'éloigne de ces Salons, que le nombre, toujours croissant aussi, des amateurs qui les visitent. Les amateurs!

J'admets très bien qu'un chien regarde un radical-socialiste; il n'y a là vraiment ni contradiction, ni antinomie. Mais qu'un radical-socialiste, élite de cette belle bourgeoisie française du commencement du vingtième siècle, regarde un objet d'art, voilà un spectacle auquel je ne peux pas m'habituer. Et dites ce que vous voudrez, jamais vous n'arriverez à m'expliquer aussi comment il se peut faire que tant de gens qui, généralement, ne s'intéressent à rien dans la vie, du moins à rien de désintéressé, puissent, tout d'un coup, à heure et à jour fixes, s'intéresser à la peinture avec une telle violence contagieuse.

Une toute petite salle, avec les œuvres choisies d'un seul artiste, espacées sur très peu de murs, suffit à ma passion de l'art et au besoin que j'ai de recueillement, de tranquillité, pour qu'elle se satisfasse. En cette toute

petite salle que la mode ignore, que le chic réprouve, et dont aucun chef d'État n'a prémonitoirement décrété qu'elle serait d'utilité publique, la foule, par bonheur, ne se presse pas. Quelques amis de l'exposant, venus là par déférence; quelques oisifs qui ne savent jamais où aller; un vieux parent de province; un étranger, généralement Allemand, quelquefois Russe ou Norvégien, toujours blond, enthousiaste hier de Gauguin, aujourd'hui de Matisse; deux ou trois curieux d'art qui esthétisent doctement et, d'un doigt sûr, tracent dans l'air des ronds isolateurs, devant la surface des tableaux... et c'est tout, et c'est bien assez. Et qu'un très important artiste expose dans cette salle décriée et si calme le résultat de son travail, de ses recherches d'une année, et qu'elles soient, ces recherches, au plus haut point émouvantes et admirables, alors il ne vient plus personne... Et ne pas venir à une exposition de peinture, dans l'esprit du protocole démocratique, c'est protester poliment contre ses tendances subversives et ses dangers sociaux. Ah! comme M. Leygues montrait, lui, plus de franchise clairvoyante, plus de tact constitutionnel, quand il proclamait un jour devant moi, avec cette diction méridionale qui impressionna tant l'immortel Chauchard : « Monsieur, me déclarait-il, l'État ne peut encourager qu'un *certain degré* d'art. » A la bonne heure!

C'est pourquoi, dans cette petite salle que ne trouble aucun être humain autre que le fidèle employé occupé toute la journée à faire et à défaire des piles de catalogues, dans un coin, sur une table, il vous est loisible, en ces conditions de silence parfait et de douce solitude, de voir, d'admirer, de critiquer, de classer vos impressions, si vous en avez, d'enregistrer vos découvertes, s'il arrive que vous en ayez fait. Et non seulement cela est profitable, mais c'est charmant.

Il ne me coûte pas de l'avouer — et je crois rester ainsi d'accord avec moi-même — je vais toujours au Salon d'Automne et j'y prends un plaisir extrême.

Évidemment, le Salon d'Automne n'échappe pas à la fatalité qui pèse sur tous les Salons de peinture. Il partage, avec les autres organisations de ce genre, les inconvénients signalés plus haut : trop de salles, trop trop d'art, trop de foules. Trop de comités aussi, par conséquent trop de règlements et, surtout, oh! surtout, trop de conférences, à mon goût du moins.

Son mode de recrutement est le même : le jury. Or, un jury, quel qu'il soit, et sur quelque matière qu'il opère, comporte inévitablement du parti-pris, du favoritisme, de l'injustice. Je le sais, et M. Frantz-Jourdain, à l'heureuse et militante inspiration de qui nous le devons, ce Salon, le sait aussi bien et mieux que nous. Mais comment faire? Et quoi mettre à la place? Et où

donc, je vous le demande, y a-t-il de la justice là où il y a des hommes? Le problème n'est pas des plus simples. Si, par une mesure libérale, qui semble le rêve et un rêve, on ne met rien à la place, si on supprime le jury dans la réception des œuvres d'art, alors c'est bien pire. On ouvre la porte à tout ce que les esthétiques en délire, l'esprit de mystification, si fréquent chez nous, la vanité obnubilante des uns, la fureur de réclame des autres, peut suggérer d'œuvres démentes, d'extravagantes fumisteries, de pauvretés lamentables et de scandales idiots à une nombreuse catégorie de malades, de farceurs, d'inconscients, qui auraient vite fait de déconsidérer une société, statutairement contrainte de les accepter. Et je n'objecte même pas que la Galerie des Machines, ajoutée au vélodrome du Parc-des-Princes, et le vélodrome du Parc-des-Princes renforcé des pistes de Longchamps et d'Auteuil, fussent infiniment trop petits pour une telle hospitalisation.

Qui ne sut se borner ne sut jamais exposer, a dit, ou à peu près, Boileau.

Ah ! je crois bien que la question des expositions de peinture est aussi difficile à résoudre que la question sociale. Ici, il y a trop de pauvres et là trop de peintres. On ne sait qu'en faire et où les mettre. Éliminons, éliminons, ou bien que le diable les emporte tous !

Si le Salon d'Automne se bornait, selon le conseil de Boileau, je veux dire s'il se bornait à n'être qu'une concurrence similaire, une concurrence d'équinoxe, aux Salons de Printemps, s'il perpétuait, même dans un sens différent, avec les errements administratifs de ces derniers, leur fanatisme dogmatique, je n'irais pas plus au Salon d'Automne que je ne vais dans les autres, ce qui le laisserait parfaitement froid, je suppose. Heureusement, en dépit de ses complications bureaucratiques et parlementaires que je persiste à croire inutiles, en dépit de ses imperfections inéluctables, il offre des avantages très précieux aux artistes, au public, des innovations très intelligentes, où l'on reconnaît tout de suite — il n'est que juste de le proclamer — l'esprit généreux de M. Frantz-Jourdain, sa hardiesse d'entreprise, son amour combatif du progrès et son goût du nouveau.

Dès le début, le Salon d'Automne s'est ouvert à des individualités diversement intéressantes, à des tempéraments originaux, aux chercheurs libres, scrupuleux, passionnés et sacrifiés, que les autres Salons avaient déjà et auraient toute leur vie boycottés. On peut même dire que, primitivement, dans une légitime pensée de défense et de revanche, il ne fut organisé que pour eux. Mais comme il n'avait pas, au fond, cet esprit d'exclusivisme féroce, cette basse jalousie commerciale, cette incompréhension doctrinaire qui distinguent si fort les Sociétés parallèles — parallèles en ce sens qu'elles s'efforcent à ne se jamais rencontrer — peu à peu il accueillit d'autres artistes, des artistes de toutes ten-

dances et de toutes écoles, montrant par là que la tolérance en art, aussi bien qu'en politique et en morale, est non seulement une belle chose, mais une chose habile. Ainsi, par la seule vertu de la comparaison furent mis en lumière et en valeur des peintres dont nous nous plaisons à vérifier, chaque jour, qu'ils ont tenu les promesses données, réalisé les espérances mises en eux, et qui, sans aucun moyen de se faire connaître du public, eussent longtemps végété, dans la misère peut-être, et, peut-être, dans quelque chose de plus douloureux, de plus mortel : le découragement.

Voilà, il me semble, un résultat déjà appréciable.

OCTAVE MIRBEAU

THOMAS HARDY

A propos de « la Bien-Aimée » (1)

Dans sa préface à cette traduction d'une des œuvres les plus curieuses du grand romancier anglais, M. Paul Margueritte trace de lui un portrait moral si juste, si complet, qu'on ne saurait rien y ajouter, il me semble. J'y renvoie le lecteur. Il verra de quelle façon intense et fraternelle l'auteur de tant de nobles et sensibles livres comprend l'auteur noble, sensible, terrible et pathétique de *Jude l'Obscur* et de *Tess d'Urberville*. Il sera ému.

Les quelques lignes que je signe n'ont d'autre prétention que de retracer mon émotion à la lecture de *la Bien-aimée*, à celle de n'importe quelle œuvre de Thomas Hardy. Une analyse au véritable sens du mot serait au-dessus de mes forces.

Comme tous les grands romanciers, Thomas Hardy constitue un grand, un prodigieux spectacle intellectuel. On ne s'aperçoit pas de ces choses lorsqu'on lit leurs livres trop jeunes, mais plus tard, lorsque l'expérience de la vie et des bibliothèques vous a fait comprendre quelques-uns des secrets de ce mystérieux laboratoire qu'est une pensée humaine, alors, retrouver tout à coup Balzac, Dickens, Dostoïevsky, Tolstoï cause une sorte d'éblouissement. Les perspectives d'un monde infini, souterrain, nouveau, s'ouvrent sans fin. Et sur les plans du paysage mental s'animent, bougent, luttent, foisonnent, comme des personnages vivants, les idées, les rêves, les images. Leurs mouvements, sans arrêt, édifient les figures les plus belles et les plus inattendues, elles construisent, littéralement, des cités idéales et variables, cités cérébrales, visions magiques. C'est un monde qui se recrée devant nous.

Est-il pareil au monde réel, au monde où nous vivons? Non, il n'est point pareil, aucunement. Les éléments qui le composent sont, dans leur essence, différents. Ce sont des mots, des souffles, des nuages, un jeu d'idées pures assemblées dans l'illusoire. Et cependant, ces prestiges suggèrent toute réalité et toute vérité. Bien mieux, le monde ne nous paraît *juste* que pour autant qu'il reproduit l'image de cette image rêvée d'après lui. Et c'est ainsi que s'explique l'influence du génie sur nos esprits et sur notre conception subséquente de la vie. Les poètes sont des transmutateurs de valeurs morales.

(1) THOMAS HARDY. *La Bien-aimée* (*The Well-beloved*), traduit de l'anglais par ÈVE PAUL-MARGUERITTE. Paris, Plon-Nourrit et Cie.

Par sa puissance extraordinaire de suggestion de l'ambiance et des décors, par sa connaissance épouvantable du cœur, par sa cruauté d'observation qui, trop intense, rejoint l'indulgence universelle (comme l'extrême froid brûle aussi vraiment que l'extrême chaleur), par sa science des mœurs et des particularités sociales, par son audace tranquille de penseur en face des préjugés les plus anciens, par sa manière à la fois souveraine et si légère de différencier les personnages, surtout enfin par la contraction formidable de sa vie intérieure, Thomas Hardy est digne d'être placé à côté de ces grands esprits, honneur de l'humanité moderne, au même titre que les plus désintéressés et les plus purs des philosophes, des religieux et des savants.

Il possède aussi, cela va sans dire, tous les dons, inférieurs, dont se contenteraient tant d'écrivains. Il a la grâce, le charme, la finesse. Mais au lieu d'être l'esclave de ces dons, au risque de tomber dans la manière et la manie, il les domine, il s'en sert, au moment opportun, il ne leur sacrifie jamais rien.

Et quel compositeur!... Dickens lui-même, si adroit à renouer les fils que, prodigue, il jette par centaines tout le long de l'intrigue, jusqu'à donner l'illusion du désordre, lui crainte que « ça finisse par s'embrouiller », Dickens, qui ferme ses livres, fourmillants de vie pittoresque, avec la rigueur familière aux philosophes achevant un « système clos », Dickens lui-même n'offre pas cette virtuosité. Cela tient du prodige. La difficulté est défiée... et complètement vaincue. Je ne connais rien de pareil à la façon dont se résorbe, dont se résout l'action de *le Maire de Casterbridge*. Et la fin de *la Bien-aimée* est tout à fait extraordinaire. De tout autre que de Hardy, on croirait à une gageure, et ce serait manqué. Mais Hardy tient à sa disposition, pour les précipiter dans ces moules absolus, une telle masse, et si effervescente, de passion, de réalité et de rêve, que l'impression de la vie détruit absolument celle de l'artifice ; et, pour parler avec exactitude, il n'y a point là d'artifice, mais une parfaite, intime, indiscernable fusion entre les dons de l'observateur et les procédés de l'écrivain. La plus ardente « émotion de pensée » est le creuset où s'élabore cette alchimie mystérieuse.

Si Thomas Hardy ressemble aux grands romanciers ses prédécesseurs par ces qualités générales, il en possède de personnelles qui constituent son *style*, qui font reconnaître entre tous une page, un dialogue, une réflexion de lui.

Seulement, ici il est bien difficile de s'exprimer avec clarté. Car nous touchons à ce qui est le plus incommunicable d'un être, sa vision de la vie morale.

Toutes qualités littéraires à part, prenez une situation donnée, de sentiment par exemple. Faites causer vos personnages. Ils le feront suivant des méthodes tout à fait subconscientes et parfaitement inscrutables, peut-être même à vous-mêmes. Et le résultat aboutira à un dialogue qui, pour avoir le même enchaînement d'idées que celui que j'en aurais obtenu, par exemple, n'aura pas avec lui la moindre ressemblance réelle. Tout grand écrivain doit être objectif, mais le plus impersonnel de tous restera terriblement subjectif au point de vue dont je parle. Il ne pourra pas ne pas s'avouer, malgré ses plus adroites précautions.

Analyser chez un artiste cette part de la personnalité est proprement une besogne impossible à la critique. Les mots qu'elle emploie pour en suggérer de vagues allusions apparaissent d'un lamentable à peu près, pauvres, inertes, confus. Mais pour Thomas Hardy, la difficulté se double encore, car personne ne présente au même point cette rareté, cette distinction, cette absence

de banalité dans la note, dans la réflexion, dans les dialogues surtout et dans les jeux de scènes accompagnant ces dialogues.

J'ai retrouvé intact, dans ceux de *la Bien-aimée*, ce bizarre mystère qui m'avait tant frappé en lisant *Jude l'Obscur*. Comment exprimer cela? Je ne le puis. Mais lisez *la Bien-aimée* et arrêtez-vous tout spécialement à ces dialogues, par exemple le premier de Jocelyn avec Avice, celui du même avec Marcia puis la série, extraordinaire, des brèves rencontres avec Anne-Avice, la seconde Avice, et vous serez frappé de leur accent. A peine quelques mots s'échangent, d'un naturel parfait, comme surpris sur la vie même, écoutés à une porte, et on demeure, dès qu'ils sont prononcés, stupéfait de leur force, de leur concentration. Aucune *volonté d'auteur* ne les gonfle d'une intention symbolique ou expressive, et cependant ils résument toute la sensibilité du moment de l'être à qui ils viennent d'échapper, ils font avancer l'action et le personnage du même pas fatal et irréparable. Un monde de pensées, que les héros ne prononcent pas, s'évoquent aussitôt et on dirait que l'interlocuteur répond alors à ces pensées plus qu'aux paroles exprimées. Et ainsi de suite.

Il en résulte qu'en une page à peine, en quatre répliques, Thomas Hardy a fait tenir des jours et des mois de méditation antérieure, de silences. Et il peut, immédiatement, sauter un an, dix ans, vingt ans. Ses personnages sont si fortement caractérisés par leurs propres paroles et les actions qu'ils accomplissent qu'on les voit reparaitre aussi vivants et aussi familiers. L'influence du temps n'a pu altérer l'essentiel de leur caractère.

Entraîné à tracer une esquisse, combien imprécise, de ce maître insaisissable, de ce poète du pessimisme et des nuances du cœur, je m'aperçois que je n'ai point raconté *la Bien-aimée*, que M^{lle} Eve Paul-Marguerite vient de traduire avec une élégance, une clarté qui lui font autant honneur que la généreuse idée même d'avoir songé à cette traduction. Car Hardy est très peu connu en France, et il serait à souhaiter que le succès de ce livre encourageât d'autres tentatives ou, plus simplement, suggérât à la jeune traductrice de ne pas s'arrêter en si beau chemin.

Mais raconter *la Bien-aimée* est impossible. On ne peut que la lire.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LA FORÊT DE SOIGNES

Comment se fait-il que la Belgique, fière à juste titre de ses paysagistes, songe si peu à préserver les sites, les paysages, les forêts, sources de leur inspiration?

Bruxelles a la rare bonne fortune de posséder dans ses environs une admirable forêt, qui n'est inférieure à aucune autre, une forêt historique, qui autrefois opposa une barrière infranchissable à la romanisation de la Flandre, et cependant ceux qui l'admirent encore doivent constamment la défendre contre les entreprises des forestiers préposés à sa conservation.

Une promenade récente dans une de ses plus belles parties nous a révélé une nouvelle menace de dévastation. Après avoir créé sournoisement une piste d'entraînement, l'administration forestière semble préparer une voie d'accès pour laquelle on a déjà sacrifié des centaines de hêtres séculaires.

M. le ministre Schollaert, qui avait fait, en juillet dernier, des déclarations si rassurantes à la Chambre, en réponse à M. Carton de Wiart, va-t-il laisser commettre ce nouveau crime contre la

beauté de notre forêt, et son administration profitera-t-elle de l'hiver et de l'absence des promeneurs pour macadamiser cette voie déjà tracée et jalonnée, afin qu'au printemps prochain, au lieu du chant des oiseaux et du parfum des mugnets, on n'y entende plus que la trompe des automobiles et qu'on n'y sente plus que l'odeur de la benzine ?

BULS

Le Droit d'auteur des Peintres et Sculpteurs (1).

Reprenons la discussion sur le droit supplémentaire à appliquer aux ventes d'œuvres d'art. Nous avons dit qu'il ne nous paraissait pas possible de frapper de ce droit les ventes amiables. Mais ce qui est vrai à l'égard des ventes amiables a-t-il même force à l'égard des ventes publiques ? N'est-il pas possible, pour ces sortes de ventes, de faire intervenir l'État de façon utile pour les artistes ? Ne peut-on pas, avec cette intervention de l'État, en l'utilisant avec modération, atténuer, dans une mesure sage et équitable, ce que présente si souvent de choquant et de disproportionné l'écart entre le prix de vente originaire d'un objet d'art et le prix qu'il atteint en vente publique ? Nous estimons que sur ce terrain il y a quelque chose à faire et que le législateur, sans violer aucun principe de droit, peut intervenir d'une manière efficace.

Nous avons sous les yeux un exemple frappant et caractéristique qui confirme nos objections au sujet des ventes amiables, et qui fait bien ressortir les conditions spéciales dans lesquelles s'accomplissent les ventes publiques.

Que se passe-t-il, en effet, pour les ventes de fonds publics et les valeurs de Bourse ? On avait bien songé à frapper d'un droit les ventes amiables faites de gré à gré entre particuliers. On a reconnu, après discussion, que cela était impossible. Ainsi donc, si deux particuliers se vendent l'un à l'autre vingt actions de chemins de fer, par exemple, aucun droit n'est exigible, ni perçu. Si l'opération se traite en Bourse, par ministère d'agent de change, elle supporte les droits que l'État a fixés.

Or, pas de différence entre une vente à la Bourse, par agent de change, et une vente d'œuvres d'art par commissaire-priseur.

L'une et l'autre sont régies par les mêmes principes.

En effet, la vente publique d'œuvres d'art s'accomplit, comme la vente en Bourse, sous la surveillance et le contrôle de l'État. Elle s'accomplit par le ministère d'officiers publics, désignés par l'État, auxquels il fait confiance, et auxquels les particuliers doivent faire confiance à raison de la fonction publique dont ils sont investis. Ces ventes se font dans des conditions de publicité particulières ; elles sont entourées de formalités qui en assurent la régularité et la sincérité, et, pour prévenir les abus qui auraient pu se produire, le législateur n'a même pas voulu laisser aux intéressés le soin de fixer eux-mêmes et de gré à gré le quantum de la rémunération que ces opérations pourraient comporter. Ne semble-t-il pas qu'à raison de la garantie qu'il accorde à ces ventes par l'ensemble des dispositions légales qu'il leur a consacrées, l'État est bien en droit de déterminer lui-même les conditions sous lesquelles il accorde sa garantie et de faire en quelque sorte payer cette garantie comme il l'entend ?

Quand, en 1900, et à la suite de la loi des finances du 31 décembre 1900, les frais comprenant les déboursés et les honoraires des officiers publics se sont trouvés fixés à 10 p. c., l'État, pour obéir à un sentiment d'équité profondément respectable, n'est-il pas en droit de frapper ces ventes d'un droit supplémentaire dont le pourcentage serait à établir et dont il attribuerait le montant à l'artiste pendant sa vie, à sa veuve, à ses héritiers en ligne directe pendant cinquante ans après le décès de l'artiste ? Ce droit supplémentaire ne serait-il pas en lui-même aussi régulièrement établi que le droit d'enregistrement fixé par le législa-

teur, que l'honoraire de vente fixé par lui ? N'y aurait-il pas là un exercice parfaitement légitime, parfaitement normal, de la souveraineté de l'État ? Peut-on lui contester le droit de dire : les adjudications publiques faites par le ministère de commissaires-priseurs, qui comportaient un droit de 10 p. c., supporteront désormais un droit de 11 ou 12 p. c. ? C'est à ce prix que je fixe le prix de la protection, de la garantie dont j'entoure les adjudications publiques. Comment ce droit pourrait-il être contesté, une fois qu'il aurait été édicté par le législateur ? Viendrait-on soutenir qu'en grevant les marchandises de ce droit supplémentaire, le législateur fait tort au vendeur, parce qu'un objet qui paiera 11 ou 12 p. c. de droits se vendra naturellement un peu moins cher que s'il payait 10 ou 3 p. c. ? Cela est, dans une certaine mesure, exact, mais cette augmentation sera vite acceptée, elle passera dans les habitudes, et il reste indiscutable que l'État peut fixer au taux qui lui convient la garantie de sécurité, que son intervention confère à la vente publique. Les frais sont actuellement de 10 p. c. ; l'État aurait pu en fixer le montant à un taux moins élevé ou plus élevé, à lui seul appartenait le soin de déterminer le chiffre de ce quantum ; en l'élevant de 1 ou 2 p. c., le législateur fait ce qu'il a le droit de faire, et lorsque par cette surtaxe, il atténue, dans la mesure du possible, un état de choses qui est en lui-même choquant et contraire à l'équité, il a le droit de dire qu'il édicte une disposition sage, à laquelle tous les esprits honnêtes et impartiaux ne peuvent que donner leur approbation.

Ainsi donc, le droit du législateur d'augmenter le quantum des frais à percevoir sur les ventes publiques d'objets d'art est incontestable. Le droit qui serait ajouté à celui de 10 p. c., actuellement perçu sur le prix de la vente, serait attribué, pendant la durée fixée par la loi, pour l'exercice du droit de propriété littéraire et artistique, à l'artiste d'abord, ensuite à sa veuve et à ses héritiers en ligne directe. Dans quelle proportion la somme ainsi perçue serait-elle répartie entre la veuve et les héritiers ? Dans la proportion fixée par la loi civile en matière de succession.

D'un relevé fait par un de nos collègues, il ressort que, pour les œuvres de quelques artistes récemment décédés, et dont les œuvres sont discutées, un droit de un pour cent représenterait annuellement de 2,000 à 4,000 francs. On voit que ce résultat, sans être considérable, n'est pourtant point à dédaigner.

Une autre question sur laquelle il faut s'expliquer, c'est celle de savoir comment serait encaissé et à qui serait versé le droit supplémentaire dont nous venons de parler.

Il nous semble que la solution la plus simple consisterait à le faire encaisser par le commissaire-priseur, en même temps que les 10 p. c. actuellement établis. A qui le commissaire-priseur remettrait-il ensuite ce droit ? Nous estimons qu'il devrait être créé une société civile qui aurait mission de recueillir, de recevoir cette taxe supplémentaire, et d'en répartir ensuite le montant aux intéressés, suivant leurs droits. Les sommes encaissées auxquelles renonceraient les intéressés iraient à la masse commune. Il en serait de même pour les œuvres dont les auteurs seraient décédés et n'auraient laissé ni veuve ni héritiers capables de recevoir le montant de la taxe.

La création de cette société civile est le moyen pratique que nous croyons devoir indiquer pour assurer l'exécution de la loi nouvelle si elle était votée. Cette société pourrait également examiner et résoudre la question de la création de cet office de garantie, ingénieusement imaginé par M. Théry, et qui serait destiné à assurer l'authenticité des œuvres d'art. En tous cas, la loi pourrait réserver à un règlement d'administration publique le soin de régler ces questions de telle autre manière qui paraîtrait meilleure et plus pratique aux pouvoirs publics.

Pour nous résumer, nous proposerons de faire voter par les Chambres un projet de loi qui pourrait être ainsi conçu :

ARTICLE PREMIER. — Dans toutes les ventes publiques d'œuvres d'art, telles que peintures, dessins, eaux-fortes, sculptures, il sera prélevé sur le prix de vente un droit supplémentaire de *n* p. c. qui s'ajoutera aux 10 p. c. perçus par les officiers publics chargés de ces ventes. Ce droit supplémentaire de *n* p. c. est attribué par l'État aux artistes dont les œuvres seront mises en vente, et, en cas de décès, à leurs veuves et représentants en

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

ligne directe, pendant cinquante ans après le décès de l'artiste.

ART. 2. — Un règlement d'administration publique déterminera à qui ce n. p. c. devra être versé par les officiers publics, et par les soins de quelle institution il sera ensuite remis et réparti aux intéressés. Jusqu'à ce que ce règlement d'administration publique soit intervenu, les sommes encaissées, en exécution de l'article premier de la présente loi, seront provisoirement versées, pour le compte de qui de droit, à la Caisse des dépôts et consignations.

A. CHERAMY

LA COLLECTION ROYALE

Dans quelques jours s'ouvrira au Musée ancien, dans des salles spécialement aménagées à cet effet, au rez-de-chaussée, l'exposition des tableaux modernes du Roi. Organisée au profit de la Caisse centrale de retraite des artistes belges, elle inaugurera avec éclat la saison.

M. Ch.-Léon Cardon, qui préside à l'installation de l'exposition, a bien voulu nous donner sur la composition de la galerie ces intéressantes informations :

« Cet ensemble de 350 tableaux environ, qui ne comprend qu'une partie des richesses artistiques réparties dans les diverses résidences royales, constitue un vrai musée rétrospectif résumant toute l'histoire de la peinture belge depuis 1830 jusqu'aux luministes d'aujourd'hui.

L'École romantique y est représentée par N. De Keyser, Wappers, Bossuet, J. Jacobs, les deux Robbe, J.-B. Dejonghe, Simonneau, F. de Braekeleer, etc. A citer particulièrement une *Vache couchée* de L. Robbe et *les Adieux de Charles 1^{er} à ses enfants*, toile célèbre du baron Wappers qui, en son temps, déclina de furieuses polémiques parce que l'artiste avait tenté de réinstaurer dans cette composition les pratiques rubéniennes en opposition aux froides doctrines de David.

Gallait figure dans la collection avec la *Tentation de St. Antoine*, qui est peut-être son plus beau tableau, la *Lecture de la sentence aux comtes d'Egmont et de Hornes* et une série d'esquisses de personnages historiques pour la décoration de la grande salle du Sénat.

Il y a des Leys magnifiques : *l'Institution de la Toison d'Or*, œuvre magistrale où l'artiste a déployé dans leur splendeur pittoresque toutes ses qualités de coloriste et de metteur en scène; le célèbre panneau *Hors des murs*; d'autres toiles encore, datant de sa manière rembranesque : *Militaires jouant aux dés*, *le Maréchal ferrant*, etc. Puis un Willems très curieux de la première manière du peintre, des Verboeckhoven minutieux, la célèbre *Chasse au rat* de Madou, des Fourmois, T'Schaggeny, Stallaert, Markelbach, Pauwels, Kindermans, Hamman, De Knyf, Linnig, Stroobant, Cluysenaer, Verhas, Van Moor, Lamorinière, Clays, — le précurseur de la lumière à une époque déjà lointaine! Notons parmi les œuvres qu'on remarquera surtout la toile capitale de Verlat *Au loup!* et le *Souvenir de Rome* d'Eugène Smits, ainsi que des fleurs et de spirituelles marines de J. Robie exécutées à Ostende et aux Indes.

Portaels revit dans une série de tableaux. Mais parmi tous les artistes de son temps, Alfred Stevens l'emporte par une suite de chefs-d'œuvre : *Les Quatre Saisons*, *Tous les bonheurs*, *la Visite*, *l'Alsacienne*, purs joyaux aux colorations à la fois précieuses et puissantes, dont on ne trouve l'équivalent que dans l'œuvre de Vermeer.

Les riches et plantureuses interprétations de Courtens : *Sous bois* et *Paysage d'hiver* nous ramènent à la réalité. Et voici un très beau tableau d'Henri De Braekeleer, l'effigie d'une jeune femme dans un intérieur baigné de lumière devant une fenêtre ouverte sur la perspective d'une place publique; des œuvres de Boulenger, Artan, Verheyden, Claus, Gilsoul, Hagemans, Frédéric, Van Beers, Bellis, Herbo, Van Leemputten, Uytterschaut, Hannon; de M^{mes} Beernaert, De Bièvre, Georgette Meunier, Gilsoul, etc.

La collection renferme en outre quelques toiles de maîtres étrangers : les *Chevaux valaques s'abritant de la neige*, le chef-d'œuvre d'Adolphe Schreyer, le *Maître d'armes* de Carolus Duran, une superbe marine de Mesdag, deux Achenbach, deux marines de Vernet; enfin un Ingres : *Homère aveugle*.

Des meubles anciens ou reproduisant les chefs-d'œuvre du Garde-meubles de Paris, des porcelaines de Chine et du Japon et divers objets d'art compléteront cet ensemble, appelé à faire sensation. »

CH.-LÉON CARDON

L'ART AU « VIEUX CORNET »

Dans un cadre rustique et paisible, à Uccle, quelques artistes bien inspirés ont réuni récemment un certain nombre de leurs œuvres. C'est à la ferme du « Vieux Cornet », de vénérable réputation, située sur cette admirable avenue Defré que l'automne pare actuellement des plus séduisantes couleurs. L'idée est jolie, et si toutes les toiles accrochées aux murs de guingois ne sont pas d'égale valeur, il faut cependant convenir que pas une ne détonne dans ce coin pittoresque et charmant.

Par exemple, il ne faut exiger ici ni éclairage approprié ni arrangement d'aucune sorte. Inspirés, pour la plupart, par le soleil et les aspects chatoyants de l'atmosphère, ces peintres ont cherché l'ombre pour abriter leurs œuvres, et celles-ci sont jetées au hasard, avec le campagnard désordre des « pintes » qui se heurtent sur le comptoir de l'estaminet.

Voici les noms de ces amis de la nature : MM. Carlier, De Beer, Gaspard, Guilbert, Lambert, Londot, Martinez, Nasy, Oleffe, Paerels, Provins, Roidot, Thévenet, Warlemont. A remarquer surtout un effet de soir d'Oleffe, morceau d'une inspiration véhémement et large; des *Ports* mouvementés de Paerels; de Thévenet de fort jolis coins de verdure, de bons paysages de Lambert, Guilbert et quelques *Fauves* toujours intéressants de Gaspar. L'art appliqué est représenté par M. Provins dont les cuivres ont de fines teintes de feuilles fanées.

En somme, une très heureuse tentative de décentralisation à laquelle il convient d'applaudir sans réserve.

F. H.

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Reprise de

« La Favorite » et de « Samson et Dalila ».

« *Samson et Dalila* avait déjà été repris à la fin de la saison passée. La distribution des rôles a peu varié depuis lors. M. Bourbon a remplacé M. Lestelly dans celui du grand-prêtre qu'il a rempli avec beaucoup de physionomie. M^{lle} Croiza est restée la Dalila charmeresse que l'on imagine, et M. Verdier, en Samson, montre, à tous égards, des progrès de plus en plus décisifs, qui font augurer d'un bel avenir. M. Weldon a rempli avec modestie, mais non sans talent, le rôle du vieillard hébreu.

Dans *la Favorite*, M^{lle} Croiza est, comme on le devine facilement, une Léonor idéale, si tant est que l'on peut réaliser l'idéal sur la base d'une telle littérature et d'une telle musique, qui sont en dessous de tout ce que l'on peut rêver. Les autres rôles sont honorablement tenus par MM. Laffite, Weldon, Lheureux, etc., et fort bien par M. Lestelly et M^{lle} Berelly.

CH. V.

PETITE CHRONIQUE

Le cercle *l'Union* a inauguré hier au Musée moderne sa deuxième exposition annuelle. Y prennent part MM. A. Cluyse-naar, E. J. Crick, De Bremaecker, C.-G. Watelet, M^{lle} Denekamp, MM. V. De Haen, A. Denonne, J. Droit, G. Flasschoen, J. François, A. Geudens, J. Herbays, A. Jamar, E. Jacques, Fr. Jomouton, J. Lecroart, P. Leduc, G. Lemmers, M^{lle} Levert,

MM. P. Menet, J. Merchaert, J. Potvin, A. Rels, M^{me} Ringel, M. Thiriart.

Ce Salon sera ouvert jusqu'au 24 octobre.

La direction du théâtre de la Monnaie vient d'inscrire au programme des nouveautés de la saison un drame lyrique de M. Cesare Galeotti, *Dorise*, poème de MM. Illica et P. Ferrer.

Dorise sera mis à l'étude après *Eros vainqueur*, de M. Pierre de Bréville.

CONCERTS POPULAIRES. — Les quatre concerts d'abonnement de cet hiver sont respectivement fixés aux dimanches 24 octobre, 12 décembre, 23 janvier et 13 mars. Le troisième concert sera d'un genre tout particulier. Il sera consacré à l'exécution d'*Orfeo*, de Monteverde (1607), ouvrage illustre dans l'histoire de la musique comme l'un des premiers essais de drame lyrique. — Parmi les artistes engagés par M. Dupuis pour les autres concerts figurent M. Emile Sauer, le célèbre pianiste hambourgeois, et M^{me} Jeanne Delune, une des meilleures artistes sorties de l'école belge du violoncelle.

C'est par erreur que certains journaux ont annoncé que les *Concerts Durant* n'aurait plus lieu cette année. Cette information est entièrement inexacte. La direction publiera prochainement son programme de la saison.

A Capella, cours de chant d'ensemble et cours individuels, solfège, causeries sur l'histoire élémentaire de la musique, pose de la voix, chant solo, diction, déclamation, les lundi, jeudi et samedi, de 7 à 8 1/2 et de 8 1/2 à 10 h. du soir.

Les inscriptions (1 fr. pour les personnes habitant Bruxelles, 2 fr. pour celles habitant les faubourgs) sont reçues, toute l'année, les lundi, jeudi et samedi, à 8 1/2 heures du soir, à l'école communale n° 2, rue du Poinçon, 57.

Les projets envoyés au concours annuel organisé par la Société centrale d'architecture de Bruxelles seront exposés au local de la Société, palais de la Bourse (entrée par la rue du Midi), aujourd'hui dimanche 3 octobre, de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi et le mardi 5, de 8 heures à 10 heures du soir.

Les résultats de ce concours sont les suivants : 1^{er} prix : M. R. Wielmaeckers, Bruxelles; 2^e prix : M. E. Neutens, Bruxelles; 3^e prix : M. H. Derée, Bruxelles; mention : M. de Pape; prix spécial de perspective : M. Neutens, Bruxelles.

On se propose d'organiser à Gand une manifestation en l'honneur de feu Adolphe Samuel, qui dirigea pendant vingt-sept ans le Conservatoire de musique de cette ville.

M. Emile Mathieu et le corps professoral du Conservatoire ont pris l'initiative de cette manifestation et se proposent d'élever un monument sur la tombe du compositeur.

Une proposition faite par M. Ginisty au gouvernement français et qu'a signalée le dernier rapport sur le budget des Beaux-Arts mériterait d'attirer en Belgique l'attention du ministre des Sciences et des Arts.

Afin d'instruire les artistes du développement de l'art à l'étranger, M. Ginisty voudrait qu'on créât un office de renseignements sur le mouvement artistique du monde entier. « Nous ne connaissons ce mouvement, dit-il, que par hasard en quelque sorte, et non par des enquêtes régulières et suivies. »

Les artistes de toutes catégories qui désirent entreprendre un voyage à l'étranger ou se documenter sur les arts de tel ou tel pays pourraient trouver là d'utiles indications.

Le service serait confié à un fonctionnaire de l'administration des Beaux-Arts qui centraliserait tous les documents, tels que reproductions photographiques des nouvelles œuvres acquises par les musées étrangers, des découvertes archéologiques et des collections privées, ouvrages spéciaux et bibliographies, etc.

Nous avons réclamé l'an dernier la création d'un Commissariat des expositions des Beaux-Arts à l'étranger, analogue à celui qui existe en France et qui rend les plus grands services. Ce commissariat serait tout désigné pour centraliser les documents dont il est question ci dessus.

La réouverture de l'école de chant de M^{me} Emma Beauck, avenue des Fleurs, 84, Uccle, aura lieu mercredi prochain. Les nouvelles élèves sont admises à se faire entendre le mercredi, de 2 à 3 heures.

Les musiciens n'ont pas été inactifs au cours des vacances. On nous signale une série d'œuvres nouvelles qui recevront le baptême au cours de l'hiver prochain. Ce sont, notamment, de M. Théo Ysaye, une Suite pour piano et un poème symphonique dont le sujet, le *Vol nuptial*, fut inspiré au compositeur par la *Vie des Abeilles* de Maerlinck. M. Maurice Alquier, qui publia naguère une intéressante sonate pour piano et violon, vient d'achever une seconde sonate, pour piano seul cette fois. De M. Albert Groz, l'auteur d'un beau poème pour piano qu'interpréta Blanche Selva aux concerts de la *Libre Esthétique*, une sonate pour piano et violon qui est, paraît-il, d'un charme printanier délicieux. M. Gabriel Grovlez, dont la *Chambre blanche* est de plus en plus goûtée, a mis en musique quelques poèmes de *Sagesse* et écrit une pièce pour piano sur des rythmes espagnols. Citons aussi une *Sonate romantique* pour piano de M. Turina, dont la première audition aura lieu prochainement au Salon d'Automne.

Les fascicules VIII et IX du recueil des œuvres inédites d'A. Scarlatti que publient à Londres MM. Bach et C^{ie} sous la direction artistique de M. J. S. Shedlock renferment cinq toccatas pour piano qui intéresseront vivement les musiciens. Le succès qui a accueilli le recueil a décidé les éditeurs à en publier une seconde édition au prix réduit de 2 sh. 6 d. le fascicule au lieu de 5 sh.

Sottisier.

Il aperçut sur la locomotive le rire grimaçant du pseudo-mécanicien et lui demanda ce qu'il faisait à cette heure dans ce lieu.

Le Journal, 23 septembre.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictoral de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

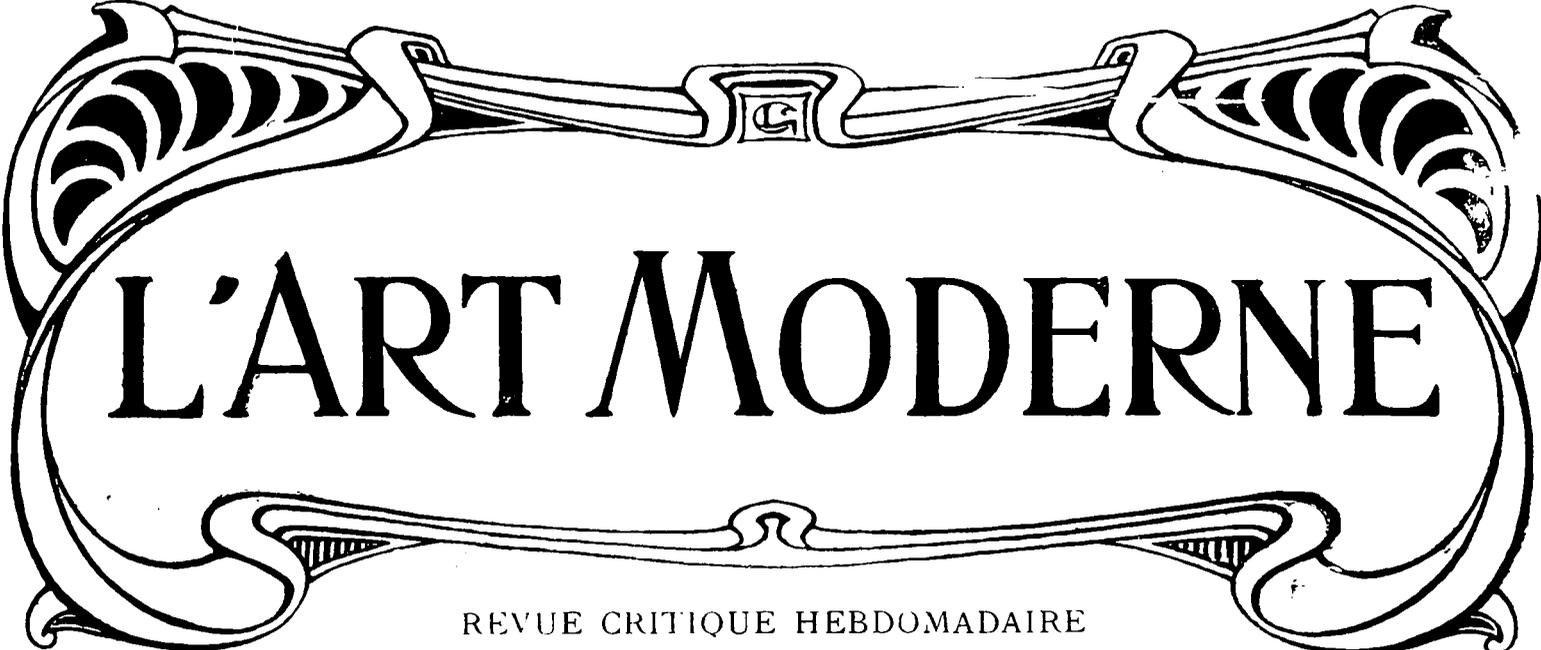
DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Légende de Jean-Jacques (M. S. M.). — La Forêt de Soignes (BULS). — A la mémoire de F.-A. Gevaert (O. M.). — Des livres : *La Sicile*, *Le Solitaire de la Lune*, *Dix ans d'art français*, *Medardo Rosso*, *Au clair de la Lune*, *Les Yeux de Louise* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — L'Esthétique de Bruxelles : *Le Déplacement de la statue du général Belliard* (JOS.-B. LECOMTE). — Chronique théâtrale : *Les Revues de fin d'année* (GEORGES RENCY). — Petite Chronique.

La Légende de Jean-Jacques.

Un livre récent (1).

A Chambéry, sous les « portiques » de la rue de Boigne, nous trouvons ce livre tout neuf parmi les cartes illustrées qui disent les tendres Charmettes, et, d'après ses différents portraits,

La dame de Lausanne au sein délicieux,
Qui fut prompte au plaisir, insouciant et triste.

Aux lieux où Jean-Jacques « connut le seul bonheur de sa vie », dans les rues sombres, étroites et fraîches que bornent les montagnes claires, sous le ciel bienheureux de Chambéry, on se prend à oublier et le citoyen de Genève, et le persécuté de l'Ermitage et de Motiers-Travers : il n'est ici qu'un Rousseau, le « Petit »

(1) *La Légende de Jean-Jacques Rousseau* rectifiée d'après une nouvelle critique et des documents nouveaux par M^{me} FREDERIK MACDONALD. Traduit de l'anglais par GEORGES ROTH. Paris, Hachette et Cie.

des Charmettes, et les *Confessions* ne comptent que deux livres, le cinquième et le sixième. Dans l'atmosphère incomparable de la Savoie, leur ferveur perdure, si essentielle, si limpide que toute autre histoire d'amour s'abolit. Et les commentateurs, les exégètes de Rousseau, en fut-il d'autres jamais que Francis Jammes et M^{me} de Noailles?

Rappel positif à la réalité, laissant dans un passé lointain les paisibles mais rapides moments qui donnèrent à Rousseau « le droit de dire qu'il avait vécu », l'ouvrage de M^{me} Macdonald mène directement au cœur des intrigues dont le prologue fut l'installation de Rousseau à l'Ermitage de M^{me} d'Épinay.

« L'objet spécial de cette étude est d'établir qu'une fausse idée du caractère de Jean-Jacques nous a été transmise par suite de la conspiration ourdie par deux hommes de lettres, ses contemporains. » C'est-à-dire, considérer la vie tourmentée du philosophe par rapport à l'opinion erronée qu'accrédita l'œuvre de haine menée par Grimm et Diderot; connaître enfin quelle version est la bonne et quelle figure vraie : « le vertueux Jean-Jacques », en faveur de qui témoignent Mirabeau, Kant, Schiller, M^{me} de Staël, ou « l'homme double, grand écrivain, affreux caractère », selon S^{te}-Beuve, S^{te}-Marc-Girardin et tant d'autres critiques.

Ces derniers s'appuient principalement sur les *Mémoires de M^{me} d'Épinay* : tous, en effet, nous avons été frappés des divergences qui séparent les *Mémoires* et les *Confessions* dans l'exposé des mêmes faits; le lecteur doit sans cesse choisir entre deux récits différents, deux lettres contradictoires.

Il faut l'avouer, il y avait là un doute pénible, — mais possible, — sur la véracité de Rousseau. Pour certains, c'était même sa condamnation; ceux-là ressortissent à cette « logique » étrange en vertu de laquelle nous voyons actuellement des préventions d'assassinat se changer en soi-disant certitude si l'on peut convaincre l'inculpé de mœurs réprouvées par notre civilisation : dans le débat de l'Ermitage, puisqu'il fallait trouver un menteur, ces mêmes déductions empiriques devaient désigner Jean-Jacques, dont la complexité morale déconcertait les préjugés.

M^{me} Macdonald a entrepris et réalisé la tâche difficile d'éclairer définitivement ces controverses. Soutenue par l'enthousiasme, par sa foi dans la vertu de Rousseau, elle a eu le courage et la patience de débrouiller l'inextricable; quelle lassitude pour une intelligence élevée que ces recherches obstinées parmi la vase des potins de salon! Car leur malignité concertée suffit seule à édifier la légende qui fit de Rousseau un martyr non point imaginaire mais réel.

Aussi misérables que ceux d'à présent, les potins d'alors étaient plus grossiers, plus nuisibles, arrivaient mieux à ruiner une vie. Peut-être puisaient-ils leur nocivité dans la crédulité plus grande des écouteurs, car, heureusement, la crédulité est un mal qui va toujours diminuant. Qui, par exemple, mettrait encore dans la bouche d'un flatteur les protestations excessives des filles du roi Lear? A la cour de Louis XIV déjà, de tels discours n'eussent plus trouvé créance. De même il paraît incroyable, après cent cinquante ans, que la perfidie de Grimm, usant de si visibles ruses, ait pu atteindre ses fins.

Aux assertions des mémoires, correspondances et libelles *imprimés et truqués*, M^{me} Macdonald n'oppose qu'un seul et absolu système de réfutation, *l'examen des manuscrits*. De là, cet air d'intrépidité, de certitude, par quoi le lecteur se sent gagné; cette forme souvent pamphlétaire rappelant celle du célèbre « J'accuse » :

1^o — Grimm savait commettre un mensonge en disant que...

2^o Grimm savait commettre un mensonge en soutenant que... », etc., etc. Il y a sept griefs, et ce ne sont pas les seules pages écrites sur ce ton.

Comment, après quelles patientes investigations et au prix de quelle ténacité l'auteur atteignit enfin « le talisman » — les indiscutables manuscrits, — ce livre d'ardeur et de réhabilitation nous l'apprend.

Pour autant que l'on puisse en quelques lignes résumer plusieurs chapitres, voici les principaux éléments de cette thèse nouvelle :

Il existe des mémoires de M^{me} d'Épinay deux manuscrits :

1^o un manuscrit fragmenté en deux séries de cahiers,

lesquelles se trouvent respectivement : A. aux Archives, sous le nom de *Lettres de M^{me} de Montbrillant*. B (et suite des premiers), à la bibliothèque de l' Arsenal, les quarante-quatre derniers étant intitulés : *Histoire de M^{me} de Rambure*.

2^o à Carnavalet, un manuscrit postérieur, de l'écriture d'un nommé Mailly, secrétaire de Grimm, manuscrit conforme au texte de la première édition (1818), et sensiblement différent des cahiers A et B. Ce manuscrit, exécuté sous les ordres de Grimm et légué par lui à son secrétaire Lecourt de Villière en vue de l'impression, fut, en effet, publié par Brunet, éditeur à la dévotion des Encyclopédistes. On y trouve, de sa main, plus d'une correction tendancieuse; il s'ingère même dans l'intrigue de ces mémoires-roman pour y introduire des anecdotes, voire un dénouement de sa fabrication. Ce ne fut donc pas le hasard, mais une sage précaution, qui fit retarder cette publication jusqu'au lendemain de la mort de M^{me} d'Houdetot, dernier témoin des faits et défenseur éventuel de Jean-Jacques.

C'est dans l'examen des cahiers A et B que M^{me} Macdonald a puisé ses révélations les plus sensationnelles. Ces cahiers, primitivement dictés par elle à son secrétaire, M^{me} d'Épinay, douze ans plus tard, les a criblés, de sa main, — mais d'une main que guidait l'influence perfide de Grimm et de Diderot, — de corrections et d'interpolations visant toutes au même but : noircir le personnage de René (Rousseau) au moyen d'anecdotes déformées et de lettres imaginaires ou falsifiées.

Ce n'est pas tout, et nous atteignons le point décisif. A ces cahiers sont jointes des *notes* détachées, indication des changements à apporter au récit (toujours dans le même sens) et se référant par des numéros d'ordre aux passages où ils doivent être intercalés. Or, si la plupart de ces notes sont tracées par M^{me} d'Épinay (sous la dictée de Grimm et de Diderot), d'autres sont d'une écriture bien connue, indiscutable, — celle de Diderot lui-même. Voici de quoi édifier, en dernière analyse, ceux qui ne reconnaîtraient pas à cent indices que les notes et corrections sont *dictées*, — ne fût-ce que par la conformité des pages calomnieuses avec les tablettes de Diderot et la *Correspondance littéraire*, journal secret de Grimm répandu dans les cours européennes, et qui fut un des instruments actifs des persécutions contre Rousseau.

Dans la dernière partie de son étude, l'auteur s'attaque à la légende des « Sept scélératesses du citoyen Rousseau », soigneusement consignées par Grimm sur ses tablettes. Elle élucide le fouillis de lettres, de comérages, d'accusations dans lequel se débattent l'exquise M^{me} d'Houdetot, son noble amant Saint-Lambert, Diderot, Grimm, M^{me} d'Épinay, Thérèse Levasseur. On y trouve cette explication curieuse d'une des « Scélératesses » : Diderot, — que nous trouvons partout s'éri-

geant en censeur de Rousseau, — reproche à celui-ci (et dans quels termes!) de ne s'être pas offert comme compagnon de route à M^{me} d'Épinay, qui, souffrante, projette un voyage à Genève. Jean-Jacques a précisément manifesté l'intention de revoir sa ville natale; et, d'ailleurs, combien ne doit-il pas être heureux de pouvoir prouver à M^{me} d'Épinay sa reconnaissance? (C'est Diderot qui parle.)

Jean-Jacques allègue le mauvais état de sa santé qui l'empêchera d'escorter utilement; il est même à craindre qu'il ne soit pour elle, pendant le trajet, qu'une source d'inquiétudes et de tribulations. Diderot, feignant de ne point croire à ces raisons, le presse d'en donner d'autres; Rousseau se laisse aller à avouer qu'il en a, mais qu'il ne les dira de sa vie, et Diderot le traite de scélérat.

Or, voici, semblerait-il, la vérité : la maladie de M^{me} d'Épinay n'était autre qu'une grossesse survenue au cours de son intimité avec Grimm; ayant déjà donné à jaser (1), M^{me} d'Épinay avait résolu cette absence de quelques mois, et Diderot, désireux de voir endosser à un autre qu'à son ami Grimm les conséquences de l'aventure, s'était ingénieusement avisé de mettre les apparences du côté de Jean-Jacques en lui faisant jouer le rôle de cavalier dans ce mystérieux voyage.

Rousseau — qui, avec bien d'autres, n'ignorait pas le secret, — garda le silence, mais ne donna pas dans le piège qu'on lui tendait.

Pour ceux qui contesteraient l'opportunité de remettre au jour de si vieilles querelles, M^{me} Macdonald, dans son introduction, devance leur critique : « Il me semble, pour ma part, que la réputation d'un grand écrivain qui dirigea les âmes à une époque décisive ne saurait nous laisser indifférents. Pour avoir contribué à former l'esprit qui nous anime, un tel écrivain, comme l'a dit finement Emerson, « est nous-mêmes plus que nous le sommes ». Sa déchéance morale lèse notre intérêt idéal; ce qu'il y a de meilleur en nous, ce qui « est nous-mêmes plus que nous », gagne en puissance quand la renommée d'un pareil directeur de conscience se trouve lavée d'injustes reproches. »

Certes, un travail de cette importance ne peut aller sans quelque aridité, et M^{me} Macdonald exige du lecteur qu'il la suive de la naissance de ses hypothèses à l'extrémité de ses déductions. Mais elle a su donner un charme véritable à certains passages de ce gros livre qui pourrait si bien en manquer. Ce charme, c'est son goût de la psychologie féminine; c'est de pouvoir, selon

(1) On se rappelle qu'elle eut de son premier amant, Francueil (Dupin de Francueil), un enfant, oncle « par bâtardise » de George Sand.

un esprit tout opposé à celui du « rat de bibliothèque », aimer à l'encontre de sa thèse, c'est d'éprouver et de laisser voir une réelle sympathie pour la femme charmante que fut M^{me} d'Épinay. Instrument passif entre les mains de son amant Grimm, celle-ci trahit; elle noircit son texte primitif; néanmoins, sous les surcharges, on peut saisir, « imparfaitement effacées, des expressions affectueuses ou admiratrices pour René, comme un sourire furtif adressé par M^{me} d'Épinay à son ancien favori, à travers les barreaux d'une prison ».

C'est ainsi que M^{me} Macdonald elle-même sourit à M^{me} d'Épinay. Elle sent avec délicatesse la compliquée M^{me} d'Houdetot, et l'on voudrait citer pour son émotion tragique toute la mort de M^{me} de Julli, sorte de commentaire philosophique au récit poignant des *Mémoires* et subtil hommage d'une septentrionale à ces Françaises frivoles et fortes que vivifie déjà l'esprit de la Révolution.

M. S. M.

LA FORÊT DE SOIGNES

L'article que *l'Art moderne* a bien voulu accueillir dans son dernier numéro a suscité une rectification officieuse dans le *Carillon* d'Ostende. D'après ce communiqué, aucune nouvelle avenue carrossable n'a été créée dans la Forêt de Soignes, il ne s'agit que de la rectification d'un ancien chemin de vidange, de façon à rendre possible l'exploitation rationnelle de la forêt! Hâtons-nous d'ajouter que nous n'avons pas imputé la responsabilité du méfait des bûcherons officiels à M. le Ministre Schollaert : ce travail a été commencé il y a trois ans et nous tenons pour sincères les déclarations catégoriques du chef du cabinet en faveur de la conservation du caractère pittoresque de la forêt. Mais ses bureaux l'ont trompé, qu'il aille voir, il constatera que la percée a bien quatorze mètres de largeur, dimension exagérée pour un simple chemin d'exploitation. De plus, cette partie de la forêt ne manque pas de voies de communication, car la nouvelle avenue, rameau détaché de l'ancienne avenue du Comte, coupe l'avenue Van Kerck, l'avenue St-Hubert, l'avenue des Bonniers, l'avenue de la Chapelle; elle est presque parallèle à l'avenue des Quatre Frènes, à l'avenue de la Longue Queue, à l'avenue du Comte; de plus, cette région a un sol dur et plat, planté seulement en haute futaie, de sorte qu'il n'est même pas besoin d'un chemin pour emporter les arbres abattus.

Ce qui doit nous mettre en défiance c'est que cette nouvelle percée se dirige vers la triste piste d'entraînement, pour laquelle on a sournoisement abattu des centaines de hêtres superbes; et pour n'avoir pas à rendre compte à la Chambre de l'aliénation d'une portion considérable du domaine de l'État, on a conclu un bail à long terme, qui sera certainement renouvelé si les députés, amis de la Forêt, n'y mettent le holà.

BULS

A la mémoire de F.-A. Gevaert.

L'éditeur Fonson a eu l'heureuse idée de perpétuer par la médaille le souvenir des Belges qui illustrent le pays, de créer pour les générations qui nous succéderont le Panthéon de nos gloires d'hier et d'aujourd'hui. L'initiative est d'autant plus méritoire qu'elle n'est secondée par aucun appui officiel. Très courageusement, et sans autre espoir que celui de couvrir à peu près ses frais (toute autre ambition n'eût-elle d'ailleurs pas été vaine?), M. Fonson a entrepris il y a quelques mois cette publication. La mort récente de l'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles désignait tout naturellement celui-ci pour ouvrir la série. Et c'est la médaille de F.-A. Gevaert, frappée ces jours-ci, qui inaugure, en effet, le pieux mémorial.

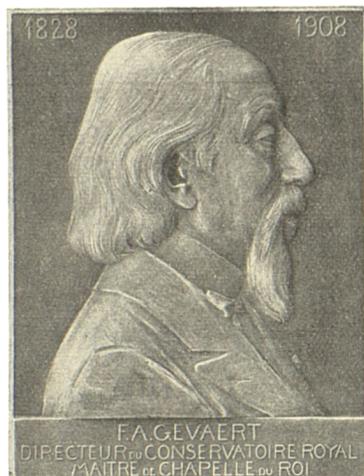
Confiée à M. Charles Samuel, l'exécution de l'œuvre ne laisse rien à désirer. Le profil caractéristique du maître est reproduit avec une vérité saisissante, et l'artiste a réussi à fixer dans les traits du visage le sourire ironique qui donnait à cette physionomie mobile tant de finesse et d'expression. C'est incontestablement le meilleur portrait qui demeurera de l'homme spirituel, savant, désintéressé, dont la haute personnalité semble s'être imposée davantage depuis que la mort en a fixé définitivement l'image intellectuelle.

Pour composer le revers, le statuaire a utilisé le charmant et mélancolique bas-relief modelé par Paul De Vigne pour la tombe de M^{me} Gevaert. Commentaire graphique du verset des Psaumes *In salicibus suspendimus organa nostra*, il allie à la délicatesse du sentiment une grâce et une pureté classiques. C'est F.-A. Gevaert qui en suggéra l'idée à son ami De Vigne, et celui-ci la réalisa dans l'une de ses plus belles inspirations. Aujourd'hui le marbre symbolique abrite, aux côtés de l'épouse, objet de ce touchant hommage, celui qui pieusement le lui rendit...

S'il faut louer M. Charles Samuel pour l'harmonieuse composition de la médaille, il est juste de féliciter l'auteur de la frappe. Celle-ci est irréprochable. Elle atteste de nouveaux progrès dans une industrie artistique dont nous avons salué avec joie la renaissance et qui, désormais, peut rivaliser avec la parfaite gravure en médailles qui réalisa les conceptions de Chaplain, de Roty et de Charpentier.

Suivront prochainement les effigies du docteur Kufferath et de Max Waller, par Godefroid Devreese; puis celles de MM. Auguste Beernaert et Jules Le Jeune, ministres d'État. Ces diverses plaquettes seront vraisemblablement terminées avant l'Exposition universelle de Bruxelles, où sera réservé, ainsi que nous l'avons annoncé, un Salon spécial à la Médaille.

O. M.



DES LIVRES

La Sicile (A. SEGARD). — **Le Solitaire de la Lune** (F. DE CUREL). — **Dix ans d'art français** (P. ADAM). — **Medardo Rosso** (L. PIÉRARD). — **Au Clair de la Dune** (TH. HANNON). — **Les Yeux de Louise** (J. GERNAERT).

Le temps des vacances est bien mélancolique. On voudrait voir tant de pays! Mais, au bout du compte, il faut choisir. Et si belle que soit la contrée élue, elle ne suffit pas à faire oublier toutes les autres, celles où on ne peut aller. Dans ces conditions, le mieux est encore de lire. Les relations de voyage sont innom-

brables et très souvent, depuis les succès obtenus par Pierre Loti et qui ont créé dans la littérature un mouvement d'exotisme prononcé, elles sont très lisibles et très élégantes.

A cette collection vient s'adjoindre indiscutablement le généreux et joli livre de M. Achille Segard : *La Sicile* (1).

Manuel d'archéologue averti mais pas pédant, *vide-mecum* de flâneur artiste, ému

devant toutes les occasions de s'émerveiller, ce recueil de sensations et de réflexions m'a paru du plus intelligent éclectisme. On le parcourra avec fruit, surtout à cause de la leçon de largeur d'esprit qu'il donne. Je l'ai lu moi-même, très lentement, pas à pas, chaque jour un peu, comme on voyage, et mon estime et ma sympathie pour M. Segard grandissaient chaque jour. J'y ai trouvé des paysages et des monuments, certes, mais, ce qui est plus intéressant, un homme, un homme que l'histoire attendrit, que les sites émeuvent, que la nature et son accord avec les monuments emplissent d'un sentiment religieux, à qui les méditations spirituelles sont familières.

A vrai dire, il ne s'agit même que de méditations spirituelles à propos du passé. J'aime cette forme. Elle permet les plus beaux développements littéraires, elle a l'avantage de s'opposer aux développements archéologiques, si odieux, si stériles. M. Achille Segard m'a semblé au moins aussi fort que tel disputeur aride évertué à prouver l'âge d'un fragment de pierre; mais il se garde bien de faire étalage de son érudition: on la sent présente et cachée. Elle donne à ses digressions leur stabilité et leur sens, elle ne les alourdit point.

Du reste, n'a-t-il pas donné, dans une page même de son œuvre, le secret de ce qu'il a voulu faire, en disant: « Il me semble que je suis, dans un coin du vaste univers, cet humble joueur de lyre. De ce que je vois, de ce que je ressens, j'essaie de faire une musique et je ne m'inquiète jamais de savoir si on l'écoute, n'ayant pas d'autre désir que de vivre selon ma nature et d'entendre le plus de musique possible avant de mourir. »

(1) ACHILLE SEGARD. *La Sicile*. Paris, Plon-Nourrit et C^o.



Je sais particulièrement gré à M. Segard de ne s'être pas, dans un livre sur la Sicile, limité exclusivement à des notations anti-ques. La bonne moitié de l'ouvrage est consacrée à la Sicile depuis l'époque normande, et jusqu'au style baroque même. Vous trouverez un très intéressant morceau sur Serpotta, un autre sur certaines églises du XVIII^e siècle. Pour chaque œuvre d'art proposée à son jugement, M. Achille Segard renouvelle sa vision et son impartialité. Il se refait ingénu, il trouve toujours à admirer. C'est qu'en effet toute chose où l'on a insinué de la vie peut être imparfaite. Elle ne peut pas être laide et indifférente.

Il n'y a d'indifférent que le banal et l'artificiel. Ne croyez pas cependant qu'une telle aptitude à découvrir de l'intérêt en toutes choses soit la marque d'une bienveillance vague et amorphe. Le même amateur d'art voluptueux a signé cette page, qui n'est pas d'un esthéticien irrésolu : « A quoi tient donc que tout est beau à certaines époques et que tout est laid à certaines autres ? Tout simplement, peut être, à l'atmosphère intellectuelle dans laquelle les artisans vivent, au goût général qui contrôle leurs œuvres et qui détermine la préférence de l'acheteur, enfin à l'éducation professionnelle des artisans qui, par l'organisation de l'apprentissage, assure une exécution parfaite. Les acheteurs, aux bonnes époques, sont de véritables amateurs et, même dans le populaire, suffisamment connaisseurs pour exiger de la bonne tenue dans l'ouvrage. Au douzième siècle, il y avait une mode comme il y en a une maintenant, mais ceux qui commandaient la mode étaient des gens de goût, et ceux qui la subissaient le devenaient aussi par contagion heureuse. »

Admirablement écrit, et d'une hauteur de pensée analogue à celle qui fait la noblesse de *la Fille sauvage*, d'un pessimisme farouche et absolu, *le Solitaire de la Lune* (1) place le dramaturge François de Curel parmi les meilleurs auteurs de contes philosophiques. Je trouve même à celui-ci une aptitude épouvantable, qui lui donne plus d'accent qu'à tous les autres. Les contes de Voltaire, à côté de cela, paraissent mesquins et puérils. Il faut dire, pour être tout à fait équitable, que les contes de Voltaire sont extrêmement surfaits. Littérairement, la langue en est sèche et d'une syntaxe indigente de simplicité, les images sans force et la philosophie étrangement absente. Peut-on, décemment, appeler philosophie cette gouaille basse et féroce, cette haine de tout idéal un peu fier, de tout effort un peu noble, ce besoin de tout ramener aux formules du découragement et de la moquerie ? Si quelque œuvre française mérite éminemment le titre de conte philosophique, c'est bien certainement *le Solitaire de la Lune*. Il y a moquerie et ironie, oui, mais après examen des choses et tentatives en vue d'un but plus beau. Et le héros peut rire, la souffrance l'a ennobli.

Comment M. Paul Adam peut-il rendre lisible un recueil d'articles sur des expositions de peinture ? Je n'en sais rien et cependant cela se lit avec facilité, et souvent même avec admiration (2). C'est que M. Paul Adam va toujours au delà de ce qu'il voit et touche aux idées générales. Cela lui permet des descriptions plus curieuses et moins anecdotiques et surtout, dès que le sujet le permet, des développements esthétiques. Et ses développements esthétiques revêtent le plus haut intérêt. Entre autres, je songe à tous les passages consacrés à l'art de Rodin : ils sont admirables.

(1) FRANÇOIS DE CUREL. *Le Solitaire de la Lune*. Paris, Collection des *Bibliophiles fantaisistes*.

(2) PAUL ADAM. *Dix ans d'art français*. Paris. Albert Méricant.

Si cursif que soit M. Paul Adam, si loin de ses préoccupations familières que la vie le jette, il reste magistral par son intuition. Il a du génie, indiscutablement, et je le répéterai avec d'autant plus d'obsination que les préjugés à la mode entraînent plus loin de lui et des idées-mères qu'il défend l'élite (est-ce bien l'élite ?) des jeunes intellectuels.

Je demande pardon à M. Louis Piérard d'avouer mon incompetence absolue à juger sa plaquette sur *Medardo Rosso* (1). Je ne connais pas cet artiste, ce qui enlève toute valeur, peut-être, à l'opinion que j'ai sur l'impressionnisme en sculpture (je crois cette formule d'art impossible). Mais je crois encore plus impossible de rendre pareille sculpture par les moyens de la photogravure. Quant à l'opinion même de M. Piérard, il n'y a aucun doute qu'elle ne soit plus justifiée que la mienne.

Citons, pour finir, *Au Clair de la Lune* (2), poésies de M. Théo Hannon, qui ont porté un coup terrible au souvenir ému que je portais à ce poète, sur la foi de Huysmans dans *A-rebours*, et *les Yeux de Louise* (3), roman encyclopédique et copieux sur l'hérédité, que seul un homme comme Balzac aurait pu aborder et sous lequel M. Jules Gernaert demeure, malgré l'excellence de ses intentions, un peu écrasé. Certes ce n'est pas sa faute.

FRANCIS DE MIOMANDRE

L'ESTHÉTIQUE DE BRUXELLES

Le déplacement de la statue du Général Belliard.

On nous écrit :

« Peu de Bruxellois, je pense, admirent comme il le mérite le majestueux paysage urbain qu'offre l'avenue du Parc de Bruxelles qui réunit la rue Lambermont au Passage de la Bibliothèque, lorsqu'on le contemple du Boulevard du Régent ou du petit bassin du Parc.

Rien n'est plus grandiose, par un beau soleil, que cette large et haute avenue d'ormes et de hêtres encadrant la statue du Général Belliard qui se détache sur un fond de tourelles et de lointains vaporeux. Tout, dans cet ensemble, concourt à l'effet produit, depuis les entrées du Parc, aux pilastres bas, relégués à droite et à gauche de la pelouse de manière à ne pas masquer l'échappée sur le « bas » de la ville, jusqu'à la statue du Général Belliard, dont la petitesse grandit, par contraste, les arbres qui l'encadrent. Cette statue est admirablement placée, dans l'enfoncement du Passage de la Bibliothèque, de façon que la coulée de lumière de la rue Royale la frappe et l'éclaire.

Or, ce superbe ensemble — l'un des plus magnifiques paysages urbains de Bruxelles — est compromis. Il est question de percer une rue dans le prolongement du Passage de la Bibliothèque et de déplacer en même temps le Général Belliard. Les nécessités de la circulation exigent peut-être ces modifications, mais il est indispensable, en tout cas, que la rue projetée (qui, quoi qu'on fasse,

(1) LOUIS PIÉRARD. *Un sculpteur impressionniste : Medardo Rosso*. Paris et Mons, édition de la *Société nouvelle*.

(2) THÉO HANNON. *Au Clair de la Lune*, poèmes. Bruxelles, Oscar Lamberty.

(3) JULES GERNAERT. *Les Yeux de Louise*, roman encyclopédique. Malines, Godenne.

et malheureusement, enlaidira le paysage urbain), soit percée dans l'axe même du Passage de la Bibliothèque, afin de masquer le moins possible le panorama. Il est indispensable aussi que la statue ne soit pas trop éloignée de son emplacement actuel. On pourrait la transférer à l'intérieur du Parc, entre les deux portes donnant sur la rue Royale. De cette façon, la perspective resterait à peu près ce qu'elle est aujourd'hui.

Je serais heureux qu'un comité d'architectes s'occupât de cette question délicate. La chose en vaut la peine. Il ne faut pas compromettre à la légère les ensembles majestueux que les anciens Bruxellois nous ont légués.

JOS.-B. LECOMTE

P.-S. — Un nouveau projet de transformation du Passage de la Bibliothèque conserve l'escalier et maintient la statue où elle se trouve. Ce serait, certes, la meilleure solution. »

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Les Revues de fin d'année.

De fin d'année! Si languissante qu'elle se montre, le long des tristes allées d'automne, jonchées de feuilles mortes, l'année 1909 n'a pas encore dit son dernier mot, et pourtant notre fièvre impatiente passe déjà en revue ses événements principaux. C'est à qui, parmi les directeurs de théâtre, inscrira le premier une revue à son programme. Dans cette course d'un nouveau genre, la Scala a dépassé en tête le poteau d'arrivée, semant en route l'Olympia qui se plaçait second.

La revue de la Scala est de MM. Théo Hannon, Georges Hauzeur et Quinel-Moreau. Je ne sais pas du tout quel rôle MM. Hauzeur et Quinel-Moreau jouent dans cette trinité, mais je sais bien que M. Hannon y représente l'esprit sain, la poésie, la grâce et le bon goût. Les nombreux couplets qu'il a rimés pour la Revue, les tableaux qu'il y a inspirés, parfois d'après ses propres aquarelles, font du spectacle de la Scala un authentique spectacle d'art, où le plaisir esthétique trouve son compte aussi bien que la simple satisfaction des oreilles et des yeux. Je signalerai surtout, à la fin du premier acte, une suite réellement admirable de tableaux évoquant les joyaux de la Belgique. De superbes décors de Dubosq, animés par de subtils jeux de lumière, nous montrent tour à tour le Steen d'Anvers, le Palais des Princes de Liège, le Rabot de Gand, le Lac d'Amour de Bruges et la vue générale de la ville de Dinant. Des figurantes viennent y incarner un instant la Mer, nos Fleuves, les Princes-Évêques, Charles-Quint et d'Artevelde, la Toison d'Or et les Dentellières, les Dinanderie aux formes exquises. La direction de la Scala a dépensé sans compter pour que ces évocations fussent dignes du poète qui les avait conçues. Elle a prodigué l'or et la soie, la chair blonde des femmes, l'éclat des lumières, la joie multiple des couleurs. C'est le moment le plus délicieux de la Revue qui, par ailleurs, est pleine d'animation et d'entrain. Le côté satirique y est peu développé et les scènes de la vie bruxelloise que l'on y a intercalées sont plus pittoresques que malicieuses. J'avouerai même que le patois flamand parlé par certains comiques me paraît d'assez mauvais goût. La jargon du bas de la ville a de la saveur; c'est du mauvais français, mais on peut le comprendre; au contraire, le plat flamand que des acteurs exubérants introduisent dans l'action est parfaitement incompréhensible à tout autre spectateur qu'à l'habitué du Paradis.

La revue de l'Olympia est due à M. Fernand Wicheler, qui a beaucoup d'esprit et qui, de plus, possède le sens du terroir bruxellois. Son œuvre est plus satirique et critique que celle de MM. Hannon et consorts. Elle s'intitule *Jubilons, ou 25 ans de gloire et de prospérité* et s'attaque surtout à nos gouvernants, qui célèbrent en ce moment leurs noces d'argent avec le pouvoir. Le cadre exigé de l'Olympia ne permettait pas le luxe de figuration et de

décors que nous avons admiré à la Scala. M. Wicheler a essayé de remplacer tout cela par des couplets bien venus, à la pointe finement aiguisée, et aussi par de jolies jambes aussi nues que la main, que des danseuses callipyges ont fait danser et pirouetter sous nos yeux charmés. Tudieu! Ce n'est pas à l'Olympia que l'on dira que la chair est triste! Elle a jeté son dernier tutu par-dessus tous les moulins! A retenir, parmi d'autres scènes amusantes, l'extraordinaire dialogue du garde-civique récalcitrant, mais bon prêtreur, et de son capitaine, tapeur avide et sans scrupule. M. Jacque l'a jouée en grand artiste. Nul mieux que cet acteur remarquable n'incarne le type bruxellois et ne lui donne sa vraie physionomie. M. Edmond Picard a écrit un jour qu'il possède une sorte de génie: c'est exact.

A la Scala, il y a M. Crommelynck, qui est excellent, et MM. Léopold et Nossent qui ont beaucoup de verve, mais qui dépassent souvent la mesure. Le compère est M. Franck, dont les ressources sont inépuisables et qui étonne par ses trouvailles ceux qui le connaissent le mieux. La comère, M^{lle} Maud Samson, fort jolie, a une voix juste et agréable et une poitrine qui mérite une mention d'honneur. N'oublions pas M^{lle} Gilberte Legrand, de l'Olympia, tout-à-fait charmante de gaieté gamine et frondeuse, et demandons-nous si l'on pourrait trouver ailleurs qu'à Bruxelles un tel choix d'acteurs autochtones, capables de silhouetter avec cette perfection les types caractéristiques du terroir. On l'a dit avec raison: la revue est peut-être ce que notre littérature théâtrale a produit, jusqu'ici, de plus directement national. Je ne dis pas qu'elle constitue un genre bien relevé, mais je pense qu'elle fournit une indication précieuse à ceux de nos contemporains qui veulent créer un théâtre vraiment original. On écrit bien des pièces pour Guitry ou pour M^{me} Réjane. Pourquoi l'un de nos auteurs ne s'avise-t-il pas d'en écrire une pour Jacque? Je lui prédis un succès complet.

* * *

Comme toutes les manifestations de l'activité moderne, le théâtre va-t-il, lui aussi, se spécialiser? Fera-t-on, désormais, des pièces pour les différentes catégories de citoyens? Y en aura-t-il qui n'intéresseront que les médecins, d'autres les avocats, d'autres les brasseurs d'affaires, d'autres les négociants en denrées coloniales? Déjà on en fabrique qui se proposent de charmer uniquement les fê ards, ou les cambrioleurs, ou les policiers. Voilà que l'Alcazar, pour les débuts de sa nouvelle direction, nous en donne une: *Master Bob*, qui semble ne vouloir plaire qu'aux bookmakers, aux jockeys et aux parieurs des champs de courses. L'art dramatique véritable demeure étranger à ces productions éphémères qui amusent quelques soirs la foule et disparaissent ensuite sans laisser de traces. La direction de l'Alcazar a, dans le cadre restreint dont elle dispose, réalisé un tour de force en montant *Master Bob* d'une manière aussi animée et réaliste. Les mouvements de foule, qui font tout l'intérêt de la pièce, sont bien réglés et produisent une forte impression. Mais on nous a promis que l'Alcazar nous donnerait des œuvres plus intéressantes, d'un caractère moins anecdotique et d'une vérité humaine plus large et plus haute. Nous attendrons donc que *Master Bob*, gagnant du Derby, soit rentré dans son écurie, dont ses auteurs, MM. Henry de Brisay et Marcel Luras, auraient bien dû ne jamais le tirer.

Si *4 fois 7. 28*, la pièce de rentrée du Parc, n'est guère d'une portée plus considérable, elle a du moins pour elle son esprit et sa distinction. M. Romain Coolus, écrivain paradoxal et charmant, s'amuse à prendre le contre-pied des idées reçues. Nous avons l'habitude d'entendre dire qu'une belle-mère est forcément un être acariâtre et insupportable, du moins aux yeux de son gendre. Il nous montrera, lui, une belle-mère délicate qui est, pour son gendre et sa fille, un ange de concorde et d'amour. Paul Lorbey et sa femme Juliette allaient se séparer: le divorce était aux portes du ménage; mais Paul aime sa belle-mère plus qu'il ne déteste sa femme et, pour l'amour de la première, il reprendra la seconde. C'est drôle, c'est même un peu choquant, mais c'est infiniment spirituel, à cause des mots innombrables, et des meilleurs, qui animent, égayent, font miroiter le dialogue. La pièce, au Parc, est admirablement jouée par une troupe

presque complètement renouvelée. La belle-mère, c'est M^{me} Fériel, excellente; et sa fille Juliette, c'est M^{lle} Juliette Clarens dont le jeu, déjà personnel, est très intéressant à suivre: le métier lui manque un peu, peut-être, mais elle possède un charme qui y supplée. Du côté des hommes, il y a MM. Bertic et Daubry qui ne méritent que des éloges. La mise en scène de 4 fois 7, 28 était particulièrement soignée et le décor du deuxième acte, un hall de grand hôtel à Cabourg, est une petite merveille de luxe et de bon goût.

GEORGES RENCY

PETITE CHRONIQUE

A l'occasion de la Semaine d'automne organisée par le commerce bruxellois, le théâtre de la Monnaie donnera mardi et samedi prochains deux représentations de gala. Le premier spectacle se composera de *Rigoletto*, qui sera chanté en italien par M^{mes} Frieda Hempel, Lucey, De Bolle, Aubry; MM. Anselmi, Sammarco, Weldon, La Tasse, Lheureux, Danlée, Villier et Colin. *La Tosca*, qui formera le second spectacle, aura pour interprètes M^{me} Bianchini-Capelli, MM. Anselmi, Sammarco, La Tasse, Artus, Delaye, Danlée, Villier et M^{lle} De Bolle. L'œuvre sera, comme *Rigoletto*, chantée en italien.

Au Parc, mercredi, M^{me} Gorgette Leblanc interprétera avec M. Séverin Mars et les artistes du théâtre *Macbeth* dans la version nouvelle qu'en a écrite M. Maurice Maeterlinck pour la représentation de Saint-Wandrille.

Le statuaire Lagae vient de rentrer en Belgique après six mois de séjour dans la République Argentine. Le monument de l'Indépendance dont il est l'auteur en collaboration avec l'architecte E. d'Huicque sera inauguré à Buenos-Ayres en janvier 1913.

Une comédie inédite en trois actes, en vers, *Le Roi Pétaud*, de M. Félix Bodson, sera représentée le 6 novembre prochain par le cercle *Euterpe*, au Théâtre communal.

L'œuvre, dit-on, allie à la bouffonnerie et à la satire une note sentimentale charmante. Elle paraît appelée au même succès que la pièce précédente de M. Bodson, *Pierrot millionnaire*.

Paraîtra prochainement à la Librairie moderne (162, rue de Mérode, Bruxelles), *les Saisons mystiques*, un volume de vers de G. Ramaekers.

Le *Vendredi des Poètes* reprendra le 15 courant, sous la direction de M. Ch. Dulait, ses séances mensuelles dans les salons de la *Smart Company*, avenue Louise. Ces attrayantes réunions auront lieu désormais le soir, à 8 1/2 heures précises. S'inscrire pour les abonnements (dix francs la série de six séances) au secrétariat, 76, rue Vauthier.

La *Société J.-S. Bach* donnera à la salle Patria, sous la direction de M. Albert Zimmer, les vendredi 3 décembre, vendredi 21 janvier et mercredi 23 mars, trois concerts avec orchestre et chœurs. Le premier programme comprendra trois cantates et le Concerto brandenbourgeois pour deux altos soli, violoncelles et basses. Le deuxième concert sera consacré à l'exécution de la *Passion selon saint Jean* (soli, chœurs, orchestre, orgue et clavicin). Enfin, à la troisième séance, on entendra la cantate *Du Hirte Israël, hère*, le Concerto en la mineur pour violon et orchestre d'archets et l'*Oratorio de Pâques* pour soli, chœurs, orchestre et orgue. Toutes les œuvres vocales qui composent ces programmes seront exécutées pour la première fois à Bruxelles.

Les solistes engagés sont M^{mes} Noordewier-Reddingius (Amsterdam), Cahnbley-Hinken (Dortmund), Crommelin (Bruxelles), De Haan-Manifarges (Rotterdam), MM. G.-A. Walter (Berlin), G. Elwes (Londres), Max Büttner (Karlsruhe), G. Zalsman (Haarlem), Ed. Jacobs (Bruxelles), J. Rogister (Liège), L. Baroen (Bruxelles), J. Massia (Paris) et G. Minet (Bruxelles).

Location chez MM. Breitkopf et Haertel.

Le Quatuor Zimmer, Ryken, Baroen et Doebaerd donnera ses quatre séances annuelles, dans la salle de l'Ecole allemande, les mercredis 3 novembre, 8 décembre, 26 janvier et 2 mars. Il donnera, en outre, chaque année dans la deuxième quinzaine d'avril cinq séances populaires consacrées à l'exécution de la série complète des quatuors de Beethoven.

Concerts Durant — Six grands concerts d'abonnement seront donnés dans la salle des fêtes de l'Ecole française, boulevard d'Anderlecht, 67 (près du boulevard du Hainaut, aux dates ci-après: 13/14 novembre, 4/5 décembre, 8, 9 janvier, 5/6 février, 26/27 février et 9/10 avril.

Les concerts auront lieu le dimanche à 2 1/2 heures et les répétitions générales le samedi à 8 1/2 heures du soir.

Outre les six grands concerts d'abonnement, les Concerts Durant donneront cette saison, dans la même salle, vingt-huit auditions populaires à grand orchestre tous les dimanches soir à 8 1/2 heures et vingt-huit séances de musique de chambre tous les mercredis soir à 8 1/2 heures.

L'Exposition de Bruxelles distribue depuis trois semaines des cartes d'abonnement pour l'an prochain. Ces cartes donnent dès à présent le droit de visiter les chantiers les dimanches et jours de fête. Les abonnés par anticipation pourront assister, en ce mois d'octobre, à un ou deux concerts-promenades que le Comité exécutif se propose de donner, le dimanche, dans l'Exposition.

Le service des abonnements est à même de distribuer deux cents cartes par jour. Il serait donc très désirable que tous ceux qui sont appelés à bénéficier de la réduction sur le prix des abonnements et, en général, que toutes les personnes dont l'intention est de s'abonner l'an prochain, fassent dès à présent leur demande au Comité.

Depuis quelque temps les revues ont coutume, et nous-même y prenons un certain agrément, à relever périodiquement les bévues, erreurs, distractions que laissent parfois échapper les écrivains. Chaque journal glane parfois, — nous le faisons comme les autres, — dans ses propres colonnes...

Ce qui est consolant, c'est que les poètes les plus illustres, les romanciers les plus éminents ne sont pas à l'abri de semblables distractions. Lamartine en possède à son actif quelques-unes qui mériteraient dans nos « sottisiers » une place d'honneur. Dans ses *Nouvelles Méditations*, par exemple, n'a-t-il pas écrit :

... Ni du fanon gonflé des fécondes génisses
Faire écumer le lait dans de brillants calices!

Vigny, lui aussi, pratiquait l'histoire naturelle à sa façon. Dans un passage d'*Eloa*, le chantre des *Destinées* célèbre en ces termes le ver-luisant :

Le vermisseau reluit : son front de diamant
Répète auprès des fleurs les feux du firmament...

Or chacun sait que la leur du ver-luisant est placée tout autre part que sur sa tête...

Vient de paraître chez A. DURAND & FILS, Editeurs

PARIS — 4, Place de la Madeleine, 4 — PARIS

GUSTAVE SAMAZEUILH. — **LE SOMMEIL DE CANOPE**

POUR CHANT ET ORCHESTRE

Poème d'Albert SAMAIN. — Réduction pour chant et piano par l'auteur.

Prix net : fr. 3.50



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

-S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture,
Sculpture, Philosophie, Histoire,
Sociologie. Sciences, Voyages, Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable
dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :
HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis,
grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines.
Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés
par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des
grands horizons aux belles teintes sévères

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui
contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs
et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8^o, illustré de 19 croquis dans le texte
et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impé-
rial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exem-
plaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

A propos de la « Porte étroite » (L. S^t-H.) — Propos d'esthétique (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Henri Boncquet (F. H.). — « Souvenir de Rome (OCTAVE PIRMEZ). — Chronique théâtrale : *Macbeth* (GEORGES RENCY). — Chronique judiciaire des Arts : *De la saisie des œuvres d'art*. — Petite Chronique.

A propos de « La Porte étroite ».

Die garstige Präntention auf Glück.
NIETZSCHE

Après le trouble et troublant *Immoraliste*, le ton simple, familial et quasi édifiant de la *Porte étroite* (1) a dû rassurer certains lecteurs peu soucieux d'aventures. D'aucuns sans doute auront cru à un retour en arrière, à une espèce de conversion. Qu'ils y regardent d'un peu plus près ; ils verront qu'au contraire ce roman est l'exacte balance du précédent, sa contre-partie logique, et d'une certaine façon sa démonstration par l'absurde.

La violence des passions, le pathétique de l'égarément y sont masqués par une sorte de familiarité aristocratique, par je ne sais quoi de légèrement suranné dans le ton, de passé dans la teinte. L'accent y est si mesuré, les proportions à tel point équilibrées qu'au premier abord il paraît tout en douceur et en mélanco-

(1) *La Porte étroite*, roman, par ANDRÉ GIDE. Paris, « Mercure de France ».

lie, et qu'il faut le pénétrer pour en percevoir la véhémence et la profondeur dramatique, pour saisir la douloureuse insolubilité du problème non tant proposé qu'involontairement soulevé. Y voir uniquement le procès de l'idéal chrétien serait sans doute un peu court. Certes, une psychologie comme celle d'Alissa ne saurait être comprise que comme l'aboutissement d'une longue série chrétienne. Mais n'est-ce pas par une disposition plus foncière de son âme que l'éducation protestante agit sur elle de cette façon spéciale ? Elle est de ces natures qui ne trouvent leur beauté totale, leur entéléchie, que dans le sacrifice, et qui, si la vie ne leur en propose pas, recourent à la mutilation volontaire. Ames fortes à la fois et désarmées, il semble qu'elles manquent de cette puissance constructive qui répare les organes, ferme les blessures, refait la vie avec ses débris mêmes, du grand principe d'oubli que l'instinct porte en lui. (Serait-ce pour cette raison qu'une pareille disposition nous paraît moins contre nature chez l'homme que dans la femme, par essence terrain passif et patient où se reconstitue continuellement la vie, désagrégée par l'individualisme masculin ?)

Des natures comme celle d'Alissa sont désorbitées par leur noblesse même ; la pureté de leur métal les rend impropres à la résistance. Ne nous y trompons pas, il n'est point, pour une Alissa, de développement normal. Certes, le désenchantement de sa jeune âme fut atroce. Mais qui de sensible n'a été, avant l'âge, désabusé d'aucune foi ? Cette douce jeune fille est en révolte contre ce qu'il y a de plus féminin dans sa nature, contre justement cet attachement à l'individu, cette compréhension

du particulier, cet amour passionné de l'être défini, limité et relatif qui est le propre du cœur des femmes. Elle veut embrasser l'universel, ses forces n'y suffisent pas, et elle trompe par de subtils sophismes sa logique. Sa vertu même, sa profonde honnêteté, son innocence de toute attitude la desservent. Tout son héroïsme n'aboutira qu'à créer autour d'elle une atmosphère de tiers ordre, il faudra qu'elle se dépêche de mourir pour sauvegarder un rayon de cette beauté intérieure qui comporte toujours de la joie.

Combien plus vraiment sage, et peut-être en un certain sens plus difficile, le parti que prend Juliette. Plus humble, sa vie n'est-elle pas plus humaine, plus utile, plus profondément respectable? Cependant il suffit d'affirmer ceci pour que l'inutile beauté d'Alissa revête soudain un éclat à côté duquel il nous semble que plus rien d'autre n'ait de clarté. Et si nous avons sangloté en l'entendant dire : « les lys des champs, mais Seigneur où sont-ils? », ne comprendrons-nous pas « un rêve si haut que tout sentiment humain le ferait déchoir », n'admettons-nous pas avec elle que « tout ce qui pourrait être héroïque se rétrécit dans le bonheur? »

Qui voudrait approuver Alissa ou la blâmer? Elle peut nous irriter terriblement, cette Marie qui met tant d'obstination à se faire Marthe; mais comment nous empêcher de pleurer de sa détresse, au plus profond de nous-mêmes, à ce cri déchirant : « Seigneur, entr'ouvrez un instant devant moi les larges vantaux du bonheur? » On pourrait objecter que cette volonté d'impossible qui mène naturellement à la mort ne saurait être qu'une faiblesse, comme tout ce qui n'est pas « dans le sens de la vie ». On oublierait que c'est nous qui disposons du sens à lui donner, puisqu'elle n'en a pas par elle-même.

La sublime absurdité d'Alissa peut se défendre, même en dehors de la foi. Difficilement, il est vrai, car elle finit par trop douter. Or, dans les domaines où il n'y a pas de vérité démontrable, on n'a raison que si l'on est exalté par une certitude.

A la considérer par le dehors, cette douce Alissa n'est guère moins inhumaine que Michel. Jérôme n'est-il pas une aussi pitoyable victime que Marcelline? Et ne serait-ce pas plutôt Jérôme que nous admirons, Jérôme qui met tout son héroïsme à servir celle qu'il aime comme elle veut être servie. Alissa, Michel, par quel fantôme de votre esprit êtes-vous égarés? En vous et autour de vous, quelles sont les forces déviées qui causent tant de ravages?

Cependant songeons que le génie, que l'intelligence, que la passion ne sont pas autre chose que des forces détournées, captées ailleurs, et que peut-être la force importe autant que son emploi.

L'erreur, ici, est dans la direction, et nul ne saurait prétendre qu'Alissa, que Michel aient été à eux-mêmes

infidèles. Le désir de l'illimité les a entraînés; Alissa, frop faible, a succombé. Que nous dira encore Michel?

On ne peut pas, en lisant *la Porte étroite*, s'empêcher de songer à *Armance*. Qu'on se donne la peine de relire cet autre livre où l'instinct sexuel étouffé, ou dévié, se fait orgueilleux souci de l'âme, et mène à la mort. Après la palpitante sincérité de Gide, il sera bien difficile de goûter, autour d'une situation analogue, le jeu élégant de Stendhal, de supporter la part de pose et d'attitude, l'imagination romanesque supplantant mal au sens poétique absent.

Le donquichottisme chez Henri Beyle (quelle occasion de déployer son goût pour les caractères à l'espagnole!), l'arbitraire dans le dénouement, nous feront apprécier davantage la profonde gravité morale du roman de Gide, la nécessité intérieure qui précipite les événements, cette fatalité dans les caractères sans laquelle il n'est point de véritable tragique. Nul emploi n'y est fait de la dissertation psychologique (méthode ingénieuse autant que facile), l'auteur est trop sûr de la vie de ses personnages pour condescendre à prouver leur logique par une démonstration de leurs rouages. Solidement autant que sobrement établis, les figures de second plan, le milieu, fournissent à la précision de l'équilibre total en renforçant la vraisemblance des personnes principales (non point leur vérité, qui n'en a nul besoin).

Que dans l'esprit du romancier *la Porte étroite* soit un plaidoyer contre la vertu, c'est ce qui paraît assez probable, encore que nulle tentative n'y soit faite d'incliner notre esprit en un sens plutôt que dans l'autre, car nous n'y saurions découvrir la moindre trace d'un apostolat à rebours. Bien au contraire, et que par exemple la lecture d'un livre comme celui de M. Léon Blum sur *le Mariage* soit venue nous dégoûter de la logique de l'auteur, et de la nôtre qui ne peut qu'y acquiescer, c'est d'une Alissa que nous prendrons prétexte pour préférer à tout bonheur trop facile la joie amère d'un vain sacrifice, la porte étroite dût-elle même ne pas mener à la vie.

Peut-on d'ailleurs poser avec une plus égale noblesse les deux données contradictoires d'un problème? Ce n'est pas dans les conclusions ou dans le sujet, c'est dans le ton que réside la valeur morale et moralisatrice d'une œuvre littéraire.

Voici un livre de passion, violent et subtil comme il n'y en eut point depuis longtemps; pourtant il coule strictement entre ses rives, tel un puissant fleuve endigué, et ne crève ses contours en aucun endroit. Sa parfaite mesure l'apaise. Est-ce parce qu'il n'est pas bruyant qu'il ne serait pas entendu?

L. S'-H.

PROPOS D'ESTHÉTIQUE

Lorsque M. Camille Mauclair publia, il y a quelques mois, *la Beauté des Formes* (1), je résolus de n'en point parler tout de suite et d'attendre pour cela que parût à son tour un autre livre d'esthétique que préparait le même auteur : *La Religion de la Musique* (2). C'est chose faite. Je m'exécute.

Malgré qu'il soit très connu et écrive beaucoup, M. Camille Mauclair n'a pas, selon moi, la réputation qu'il mérite. Il en a une, à côté : brillante si l'on veut, mais inexacte. Certains le considèrent comme un conférencier impeccable et un orateur parfait, capable de clarifier et d'expliquer les questions les plus complexes, et l'estiment comme un intermédiaire excellent entre le public et les créateurs. Tout cela est vrai et, somme toute, important. Mais il me plaît d'en considérer les raisons, car on n'est pas essayiste et critique, comme cela, tout d'un coup, sans avoir été autre chose. Et d'ignorer cette *autre chose* et ces raisons équivalait à avoir de cet écrivain une connaissance inexacte.

La lecture de livres tels que *la Beauté des Formes* et surtout *la Religion de la Musique* est éminemment propre à nous faire retrouver les origines mentales de M. Camille Mauclair et m'intéresse surtout par cela.

Avant tout, c'est un poète, un vrai (pas un versificateur, un poète) et un homme épris de métaphysique et de musique. A vrai dire, ces trois passions n'en font qu'une chez lui. Pour lui, la Musique n'est autre chose que la dernière forme, la forme moderne de la Métaphysique : « qui ne veut pas mourir dans le monde et, n'étant plus crue sur parole, s'est faite sonorité pour recommencer la conquête des âmes ». Et la poésie n'est pour lui qu'une forme *moins musicale* de la musique, quelque chose comme une musique sans timbres mais tirant des ressources verbales tous les effets possibles de rythme et d'émotion analogues à ceux des notes.

Et au-dessus de ces trois passions, si fraternelles, il y a autre chose, un sentiment plus profond et plus essentiel, sur lequel d'ailleurs l'auteur s'est si bien expliqué lui-même qu'il suffit de le transcrire :

« J'ai éprouvé que la recherche d'un rythme individuel ne serait qu'une amusette littéraire si elle ne coïncidait point aux plus sincères, profondes et émouvantes recherches qu'un jeune homme peut faire en soi-même. Se constituer un rythme, c'est ordonner ses états de conscience, c'est, selon une expression vulgaire qui prend ici un sens rare, tracer sa ligne de conduite. » Dessiner cette ligne idéale, qui circonscrit l'âme, et non céder au désir puéril d'aligner des phrases rimées et de se déclarer vaniteusement « poète », s'expliquer sa conscience, trouver le fil rythmique grâce auquel on se guidera dans le labyrinthe de ses états émotifs, voilà le fait poétique et le seul qui importe, n'écrivit-on pas un vers, si l'on parvient à disposer ses sentiments dans « l'état de poésie ». Et vouloir en venir là, le monde n'en sût-il jamais rien, voilà la passion, et la plus complexe, la plus absorbante, enivrante et redoutable des passions.

De toutes les « affaires personnelles », aucune, certes, ne l'est au point de la poésie... »

Cet « état de poésie » qui fait aimer tout ce qui possède un

(1) CAMILLE MAUCLAIR. *La Beauté des Formes*. Paris, Librairie universelle.

(2) Id. *La Religion de la Musique*. Paris, FISCHBACHER.

rythme et un sentiment, grâce auquel on découvre des sources d'émotions correspondant à notre nature intime dans la métaphysique et dans tous les arts et dans toute chose, cet « état de poésie » n'est pas donné à tout le monde. Il est même, la plupart du temps, refusé aux plus illustres des poètes officiels, dont le ronron est pris pour le rythme et les métaphores pour des images. L'œuvre entière de M. Clouard tient en quelques pages, et cependant M. Clouard n'a pas écrit une ligne sans être en « état de poésie », tandis qu'un écrivain en vers comme M. Coppée n'a presque jamais connu cette extase.

M. Camille Mauclair peut être fier d'avoir maintenu en lui cet état à travers son abondante production. A vrai dire, la notion de mérite ici perd toute valeur. Car cet état mental, lorsqu'il existe réellement en un homme, ne l'abandonne point. Chez lui, il est resté la direction même de sa pensée critique, l'axe de certitude autour duquel ont plus ou moins évolué ses préférences personnelles et ce qu'on appelle assez sottement chez quelqu'un : ses idées.

On a remarqué ses dons extraordinaires d'analogiste. Cela équivalait exactement à le déclarer poète, ce mot étant la forme abstraite du mot poète.

Au fond la raison essentielle et profonde de son talent d'essayiste consiste uniquement en ce qu'il est un poète authentique (1). Cela explique et son insuccès relatif (car le public est très influencé par le pédantisme, et quel pédantisme pourrait se nicher dans la critique toute subjective d'un poète qui énonce et ordonne son émotion ?) et sa véritable valeur d'un tout autre ordre que celle de la critique documentaire ou à tendances objectives.

Parce qu'il est poète et sait l'erreur des systèmes, cet amoureux de métaphysique n'a jamais tenté l'esquisse d'une métaphysique. Ses idées générales sont tout autre chose que des truismes philosophiques et des généralités. C'est pourquoi les esthéticiens proprement dits, race farouche et ivre de mots pompeux, ne l'aiment pas.

Mais il n'est pas davantage la dupe du détail exact, du document, de la critique restrictive. Et il entend rester étranger, obstinément, à toutes les questions d'ordre technique, et n'aborder toute discussion d'art qu'au point de vue émotif. Et c'est pourquoi les *compétents*, race également farouche mais ivre d'autres mots, ne l'aiment pas non plus. Il le sait, laisse passer leurs injures (car ces messieurs ont de la courtoisie en matière de polémique un sens particulièrement raffiné) et continue à suivre ses rêves.

En changeant quelques mots, mais sans altérer l'ordre de la pensée, cette page pourrait s'appliquer à tous les arts en particulier. Elle est empruntée à la préface de *La Religion de la Musique* et résume bien tout l'effort, toutes les tendances et toute la pensée de l'écrivain passionné à qui nous devons : *L'Art en silence, Idées vivantes, De Watteau à Whistler, l'Impressionnisme et la Beauté des Formes*. Elle est en même temps, à mon humble avis, la formule même de la sagesse critique :

« Sans la foi toute théologie est vaine, et l'acte d'adoration du plus humble des fidèles est le seul prétexte légitime de toutes les pompes de l'Église. La plus savante critique musicale, si elle n'inspire pas l'amour de la sonorité et du rythme, n'est qu'une

(1) Il suffit de lire *Le Sang parle* pour en avoir une preuve matérielle, s'il vous faut ce genre de preuves.

lourde et vaine rhétorique, un échec de ceux qui raisonnent devant ceux qui ressentent. La Musique, ce n'est pas l'ensemble des partitions qui ont été écrites. C'est un élément éternel auquel elles font allusion, c'est lui que nous révèrons à travers elles, c'est lui seul qui importe, c'est de lui, et non d'elles, que traitent les pages suivantes. La critique en parle trop comme d'un art que nous avons inventé et dont les réalisations tombent sous sa juridiction. Vous et moi qui avons la passion de la musique, nous savons bien que ce n'est point aussi simple, qu'il y a autre chose. C'est uniquement de cette « autre chose » que s'occupe ce livre, de cette chose que nous n'avons nullement inventée, qui nous préexistait, nous survivra, emplit l'éther, et nous crée un état de conscience hyperphysique, merveilleux, insolite et souverain, — la Musique comme volonté et comme représentation. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

HENRI BONCQUET

La vie de cet artiste trop tôt disparu est un exemple d'effort volontaire et tenace. Tout semblait conspirer pour contrecarrer sa vocation. Né à Roulers, de parents modestes, il fut condamné à travailler dans la boulangerie paternelle; son père ne manquait pas de s'opposer à ses aspirations naissantes. Le milieu lui était hostile. Seule une sœur, à qui Boncquet voua toute sa vie un véritable culte, le comprit et, avec ses maigres gages de servante, parvint à payer les frais de ses premières études artistiques. Plus tard, tombé au sort, son séjour au bataillon universitaire lui permit d'entreprendre à Bruxelles des études plus approfondies. Mais que de privations il dut supporter, quelle dure et matérielle existence l'artiste mena avant de mériter le prix de Rome et d'entreprendre les voyages dont il nous a laissé de curieuses relations! Le succès se présenta, cependant. Sa première œuvre importante, *Tourment d'amour*, fut bien accueillie. Mais la mort le terrassa au moment où sa maîtrise commençait à s'affirmer.

C'est cette vie âpre et laborieuse que M. Sander Pierron nous conte dans le beau volume qu'il vient de consacrer à la vie et à l'œuvre d'Henri Boncquet (1). Écrite avec émotion, cette étude donne une haute idée du caractère de l'homme qui signa ce chef-d'œuvre de grâce et d'élévation, *la Prudence*. Il faut lire le récit empoignant des derniers jours de l'artiste, lorsque Boncquet, hanté par le pressentiment de la mort, consulte ses amis sur la question de savoir à qui il laissera ses pauvres biens, et consent à favoriser ses parents qui, depuis longtemps pourtant, ne se souciaient plus de lui; et comment ceux-ci reconnurent cette preuve d'atavisme filial en faisant vendre, quelque temps après, sur le trottoir, toutes les reliques du peintre, jusqu'aux objets les plus infimes, jusqu'à ses bottes!

L'œuvre du statuaire est parfaitement mise en lumière par l'étude de M. Sander Pierron. Œuvre inachevée, fragmentaire, interrompue trop tôt, mais où l'on découvre tous les dons qui font les artistes de race. Elle se caractérise par un mélange curieux de grâce et de santé, de délicatesse et de force. C'est l'œuvre d'un Flamand robuste et réfléchi que les conceptions simples et élevées de l'art classique ne laissèrent pas insensibles.

F. H.

(1) Dans la *Collection des artistes belges contemporains*. Bruxelles, Van Oest et Cie.

« SOUVENIR DE ROME » (1)

C'est avec bonheur que nous voyons chaque jour s'accroître la petite légion des artistes belges qui semblent vouloir maintenir la renommée que nos anciennes écoles de peinture se sont acquise à l'étranger. La toile de M. Eugène Smits a été appréciée ainsi qu'elle le mérite par la critique parisienne et réservée pour le salon d'honneur. Elle a pour titre : *Souvenir de Rome*, et elle semble le fruit d'une longue observation et d'une patiente étude de la nature. La scène se passe aux lieux où l'artiste a longtemps vécu. Le sujet, pris dans la vie coutumière, représente la promenade de la Trinité des Monts, l'après-midi d'un jour de fête. C'est une peinture de mœurs où l'artiste, voulant nous montrer l'Italie sous ses diverses physionomies, fait passer devant nos yeux toutes les classes de la société : le campagnard, le marin, le moine, le soldat, la femme du monde et la pauvre. Il rapproche comme d'aventure sur sa toile l'enfance, la décrépitude, la jeunesse, la fortune et la misère; il fait mouvoir plus de trente personnages — tout un monde — dans un harmonieux coudoisement et avec la tranquille désinvolture de la bonté et du rêve. Le lieu élevé où affluent les promeneurs et d'où l'on découvre un quartier de la ville, ainsi qu'un large paysage, a permis au peintre de nous faire connaître sous son double aspect le pays qu'il reproduit. La saison aussi a été bien choisie : on est en une journée de printemps, douce et triste, où la terre semble recueillie dans le silencieux travail de la germination et où les âmes, accablées par la surabondance de la vie, s'alanguissent involontairement en songes. Une brume, chassée de la mer par un léger sirocco, enveloppe d'une teinte grisâtre le Monte Mario dont la pente, déclinant vers le Tibre, ferme l'horizon. Cette atmosphère un peu lourde et la silhouette de collines aux tons sourds convenaient bien à une scène sans action déterminée, dont la rêverie fait le grand charme. Après avoir gagné l'horizon dont il se sent mollement repoussé, le regard s'abaisse avec complaisance sur la foule qui chemine au premier plan sur la terrasse de la Trinité des Monts; frappé au premier abord de l'harmonie des contours, il est, tour à tour, séduit par l'élégance, la dignité, la mansuétude des personnages. Quelle variété dans les costumes et les attitudes, mais quelle confraternité dans la pensée! On devine que cette foule agit, aime, songe sous un ciel toujours clément, sur une terre de grands souvenirs qui approfondissent le sentiment et affermissent l'esprit. Quelle que soit la misère de la créature dépeinte, la distinction s'y reflète soit dans le regard, soit dans le tranquille dessin des formes. On reconnaît chez M. Eugène Smits cette puissance d'idéaliser qui fait pénétrer de poésie la matière la plus vile et nous attendrit en nous tournant vers le côté invisible des choses. Bien qu'il soit d'une fidélité parfaite

(1) L'exposition au Musée ancien de la collection royale offre au public l'occasion de revoir une toile de M. Eugène Smits qui inspira jadis à Octave Pirmez quelques pages émues et enthousiastes. Exposée en 1865 au Salon de Paris, cette vaste composition, envoyée de Rome par l'artiste dont ce fut le début, fit événement. Nous pensons qu'on lira avec intérêt quelques fragments de l'étude publiée à cette époque par le solitaire d'Acoz dans une brochure devenue rarissime et qu'un ami a bien voulu nous communiquer. L'intérêt documentaire qui s'y attache se double de la personnalité de l'écrivain qui la signa. Elle révèle, en outre, avec la conscience qui dictait aux critiques d'alors leurs jugements, la direction du goût et l'esthétisme d'il y a quarante-cinq ans.

dans la reproduction des formes et qu'il les rende en un rude relief, il s'éloigne d'instinct de ces réalistes qui se complaisent à exprimer la vulgarité et ne nous offrent que des œuvres appesanties dans leurs formes inertes. Chez lui, tout s'éclaire, s'allège, se divinise au foyer du sentiment; l'idéal qui l'inspire transparait dans toutes les figures qu'enfante son pinceau. Nulle part, le détail mesquin, la dureté ou la trivialité n'osent se montrer; où la bonté manque, il y a la fierté; où la fierté fait défaut, il y a la résignation. Partout règne le même caractère d'élévation morale et de calme indépendance. La mendicante romaine, au profil d'aigle, anguleuse et ridée par les ans, mendie avec fierté. Couverte d'un sombre panne tordu autour de ses reins, elle n'est pas déplacée près de ce jeune couple d'étrangers qui passe devant elle dans le triomphe de la jeunesse. Le vieux marin au bérêt rouge, arrivé sans doute des côtés de Sorrente, a sa sombre mélancolie; lui non plus n'est pas effacé par les belles *signorine* qui viennent de le frôler. La fille du transtévère, le col couvert du fazzoletto, qui s'éloigne lentement tenant par la main un bambin ébouriffé et en haillons, a sa sévérité et sa grandeur. Elle a la démarche lente et douce d'une jeunesse qui s'ébauche, la virginal paresse de l'adolescence. Silencieuse, elle suit le même chemin que cette femme du peuple qui porte dans ses bras un enfant à la chevelure bouclée, comme le sont les chevelures blondes de Rome — et qui monte, robuste et ferme, le rapide escalier qui mène à l'Église. Deux figures surtout, groupées vers le centre du tableau, sont d'une vérité saisissante, celles de deux moines dominicains. Le premier, à la stature roide, au caractère accentué, est un homme d'action, un soldat de la milice sacrée. Debout et immobile à la gauche de son compagnon, il semble attendre la réponse à une question qu'il vient de lui adresser. Le second, dont le profil toscan est empreint de langueur et d'un sentiment ineffable, a la joue appuyée sur sa main dans une attitude pensive. Il tarde à répondre à une interrogation peut-être inopportune et, s'emportant en ses souvenirs, il nous rappelle ces mystérieuses paroles du Dante : « Lorsqu'ils me demandaient quel était cet amour qui m'avait tant fait souffrir, je les regardais en souriant, et je ne leur disais rien. » C'est bien là toute la mélancolie religieuse, cet amour grave qui se perd dans les douloureux détours de la rêverie sans bornes et qui, exalté par une sensibilité inassouvie, s'effarouche de la vie présente. Devant ces figures réfléchies, et produisant un étonnant contraste, un jeune pâtre de la campagne romaine, dans son pittoresque costume, se courbe comme d'un mouvement instinctif pour ramasser un bouquet fané, débris de la fête. Il se dessine en un vigoureux relief et nous montre la ferme silhouette d'une statue antique de discobole. Il a la chair brunie par le hâle, le profil muet et cette promptitude à la proie de ces hommes errants dont les instincts ne sont jamais refrénés par la réflexion. Dans son attitude animale il a néanmoins la beauté calmante des formes grecques. Combien il diffère de ce cardinal qui, chargé du poids de ses souvenirs, chemine en silence et tout souffreteux le long du mur de pierres bordant la promenade publique et qui nous dit, en dépit des grands laquais qui l'escortent, que vieillir c'est s'isoler ! Cette ombre attristée n'est qu'un accident dans la foule et n'influe point sur le sentiment du tableau. Le regard s'est bientôt reporté sur un charmant groupe : une enfant, vêtue de blanc, subitement arrêtée, un cerceau à la main, et regardant de cet air distrait qui succède aux impétuosité de l'enfance; et, derrière elle, sa bonne, qui se penche avec sollicitude vers l'in-

nocente maîtresse confiée à sa garde, et dont la coiffure de fleurs d'argent aux épis d'or aussi bien que les traits robustes et calmes, nous rappellent les contadines d'Albano.... Non loin se tient une petite vendeuse d'oranges dont le costume et la délicatesse des traits nous aident à reconnaître une de ces *ragazzine* que l'on rencontre dans la Terre de Labour et où la sauvagerie se mêle à la distinction. Son abondante chevelure éparpillée sur ses épaules nues, ses pieds cambrés, son œil noir, aimant et métallique, accusent une de ces natures nerveuses et instinctives où la vie se condense aux rayons d'un soleil ardent. Tout autre est l'origine de ses voisines, deux amies ou deux sœurs, qui gardent une attitude songeuse et grave. Leur tournure altière, leur bouche petite aux lèvres avançantes où se lit la rêverie sensuelle, leur cou épais, leurs joues élargies et leur front bas et arrondi nous révèlent les caractères de la Romaine, aussi bien que le profil aquilin de matrone qui apparait au second plan. L'une d'elles, les bras dédaigneusement ployés sur la hanche, a cette pose nonchalante, pleine de dignité et de confiance, inconnue aux contrées du septentrion où le ciel ne peut inspirer la sécurité et où l'agitation des esprits s'oppose à la majestueuse douceur des formes païennes. On le voit, le but de l'artiste était de représenter non seulement Rome, mais l'Italie avec sa gravité recueillie. Il devait, et il l'a parfaitement compris, se servir d'un coloris robuste et condensé, en donnant aux chairs le ton mat, aux têtes le caractère aimant et indéterminé, et aux lignes la simplicité antique de l'art grec.

Nous n'avons décrit que les figures les plus saillantes, laissant dans l'ombre celles qui ne reflètent pas l'Italie. Ne nous arrêtant plus aux détails, nous remarquerons pour finir que l'expression générale de l'œuvre de M. Eugène Smits est douce, ferme, paisible; elle accuse la vie profonde et sourde dont la chaleur longuement couvée par la conscience et la modestie renferme en sa tranquillité même son élément de durée....

L'art profond s'exprime en un coloris robuste et doux, en des lignes sobres et calmes, qui ne semblent jamais sans gravité dans leurs mouvements même les plus rapides. Si l'artiste veut y atteindre, il faut qu'il laisse son œuvre se former lentement en lui, il faut qu'il thésaurise ses impressions de chaque jour, qu'il s'ouvre avec sincérité et confiance à la nature pour qu'elle le pénètre et lui permette de réaliser ses aspirations en généralisant ses sentiments. Le tableau que nous avons encore devant les yeux en traçant ces lignes ne fait que nous affermir dans notre croyance lorsque nous analysons le charme de la poésie qui s'en dégage et qui réside, comme nous l'avons dit, dans l'harmonie générale de l'œuvre, dans son caractère de sincérité, dans sa force et sa douceur infinie.... Bien que l'auteur procède en ligne directe de Velasquez et du Véronèse, son individualité est nettement accusée, sa propre âme vit en tous ses personnages et leur donne un caractère de distinction supérieur à la réalité.

Quel était son but? Rassembler en un même lieu, comme fortuitement, divers types de la physionomie italienne, les saisir comme au passage avec leurs costumes originaux et leurs instincts libres, montrer chaque tête dans son indépendance en isolant les caractères. Dès lors on comprendra que si l'artiste eût groupé ses personnages autour d'un centre commun en y faisant converger leurs efforts, il eût noyé les individualités dans un même sentiment en diminuant la portée de son œuvre. Loin de là, étrangers les uns aux autres, ses personnages gardent leur

attitude habituelle sans se laisser distraire par l'entourage; ils vivent de leur vie intime, sans nulle tension, et si leurs professions diverses les séparent, ils se réunissent dans une même atmosphère rêveuse et pleine de mélancolie qui donne au tableau son plus grand charme.

Certes, il est des œuvres d'un autre ordre qui séduisent doublement par l'art et les faits qu'il retrace; il est des toiles qui expriment la lutte, le tourment, le martyr héroïque; il est des artistes qui mettent leur art au service de l'humanité et dont le pinceau hardi éclaire les scènes du passé pour nous inspirer une salutaire horreur de la tyrannie ou pour célébrer de grands exploits en faisant croître en nous des sentiments de liberté et de vaillance. Si elles sont parfois utiles au peuple, ces conceptions n'influent en rien sur l'art. L'art est supérieur aux événements. L'art a sa beauté propre qui, en elle seule, renferme, pour qui la saisit, toutes les qualités humaines et nous les communique. La beauté, par son seul aspect, moralise sans qu'elle doive appeler à son aide les accidents de la vie; elle porte en elle-même son triomphe, évoquant en nous des sentiments d'admiration, de bienveillance, d'amour et de dévouement. A ce point de vue, l'œuvre que nous avons analysée est utilitaire; c'est une de ces œuvres rares que l'on pourrait toujours contempler sans en ressentir d'ennui ou de lassitude, parce qu'il y règne une heureuse atmosphère, pleine de magie, parce qu'elle est robuste dans sa candeur; parce qu'elle est conçue avec originalité et un art consciencieux; parce qu'elle n'éveille que des sentiments à la fois tendres et fermes....

OCTAVE PIRMEZ

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Macbeth.

C'était une entreprise périlleuse de recommencer sur la scène étroite du théâtre du Parc, à Bruxelles, ce qui avait si bien réussi dans les cours et dans les salles de l'abbaye de Saint Wandrille. *Macbeth*, en effet, n'est pas une pièce qui s'accommode aisément d'un cadre réduit et de décors mesquins, et le théâtre du Parc n'a rien de ce qu'il faudrait pour accueillir dignement la pompe barbare du roi Duncan et de ses thanes, la fantasmagorie horrible et grandiose des sorcières prophétiques. M^{me} Georgette Leblanc a cependant tenté l'aventure et les applaudissements d'un public enthousiaste, — tout le Bruxelles des grands soirs, y compris deux ministres, le baron Descamps et M. Hubert — lui ont prouvé que son audace avait eu pleinement raison. Sans doute, certaines scènes de la tragédie n'ont pas produit l'impression qu'elles auraient dû, et notamment la scène fameuse des sorcières. J'ajouterai que l'invasion de la scène par des figurants à demi-nus, au moment de la découverte du meurtre de Duncan, n'a pas paru d'un goût très sûr : c'est si laid le torse poilu d'un homme! A Saint-Wandrille, j'imagine, on les voyait moins distinctement, et ce devait être très bien. Mais que de rares et puissantes beautés dans la traduction de Maeterlinck, et comme le maître a su habilement grouper les scènes shakespeariennes de manière à leur donner la cohésion nécessaire sans nuire à la variété étonnante de l'œuvre! Quant à M^{me} Georgette Leblanc, elle a été une lady Macbeth inoubliable : ses yeux effrayants d'ardeur et de volonté étaient bien ceux de la femme qui conduit par la main son mari jusqu'au crime, comme un petit enfant.

« Ne donne le jour qu'à des enfants mâles! lui dit Macbeth, épouvanté lui-même de son cruel courage, car la trempe de ta nature intrépide ne doit former que des hommes. »

La grande scène de somnambulisme, au cinquième acte, lui a valu un triomphe complet et justement mérité.

On a moins aimé, généralement, le jeu excessif de M. Séverin-Mars. Cet artiste très consciencieux, très intéressant, a étudié de près le rôle de Macbeth et s'est attaché à en traduire les moindres

intentions. Mais le rôle est écrasant : c'est peut-être le plus lourd qui soit au théâtre. Macbeth est, d'abord, un homme d'honneur et de vrai courage, un fidèle serviteur de son Roi; puis la prophétie des sorcières allume en lui une ambition ardente que sa femme saura attiser et rendre irrésistible; puis sa pusillanimité première disparaît peu à peu, et le meurtrier de Banco, c'est lui seul qui le conçoit et le prépare, en dehors de sa femme et sous son impulsion; enfin il devient fou, sans cesser d'être le vaillant soldat d'autrefois, prêt encore à risquer sa vie; et il meurt en combattant, aussi courageux dans sa vieillesse et son ignominie qu'il l'a été à l'époque de sa jeunesse irréprochable. Rôle d'une complexité, d'une subtilité et d'une vérité humaine réellement extraordinaire; car, dans la vie, il en est toujours ainsi; les hommes ne sont jamais ni tout à fait bons, ni tout à fait méchants. Macbeth est un monstre, c'est bien certain; mais il a les vertus de ses vices. Et d'ailleurs il est le jouet de la destinée bien plus que l'artisan de ses propres crimes. Ne reprochons donc pas à M. Séverin-Mars d'avoir été parfois inférieur à ce que nous attendons d'un interprète d'Hamlet. Quand, durant plusieurs siècles, la critique s'est aiguisée sur un personnage de drame, quel est l'acteur qui oserait aspirer à exprimer par son jeu toutes les particularités dont l'imagination des hommes a enrichi un tel rôle? M. Séverin-Mars est un mime excellent, si, parfois, il enfle d'un peu d'emphase mélodramatique le ton de ses discours. Le reste de l'interprétation était convenable. Et, comme nous l'avons dit, la représentation a obtenu un grand et légitime succès.

GEORGES RENCY

Chronique judiciaire des Arts.

De la Saisie des œuvres d'art.

Une question de droit intéressante et souvent controversée a été tranchée dernièrement par le tribunal de la Seine. Et bien que les principes qu'elle consacre soient contestables, encore est-il utile de faire connaître la décision qui les a appliqués.

Il s'agissait de savoir si un créancier peut être autorisé à saisir, dans l'atelier d'un artiste, des esquisses de tableaux et des « états » de gravures. Le débiteur soutenait que, dans les deux cas, la saisie était vexatoire, celles-ci ne pouvant comprendre que des œuvres achevées.

Le tribunal a établi une distinction entre les peintures et les gravures. D'après lui, les esquisses de tableaux échappent seules à la saisie.

« En ce qui concerne les tableaux :

Attendu qu'il résulte de l'examen fait à l'audience par le tribunal que ces peintures sont de simples études à peine ébauchées n'ayant aucune valeur marchande, que le peintre peut donc valablement en demander distraction de la saisie, comme n'étant pas l'expression complète de sa pensée, de son talent...

Quant aux gravures :

Attendu que le peintre saisi soutient que ces gravures ne sont que des épreuves pas encore mises au point, qu'elles ne reproduisent pas l'expression entière de sa pensée;

Mais attendu que les états successifs constituent par eux-mêmes une œuvre artistique, qu'il peut être intéressant pour l'amateur et le collectionneur de les rapprocher de leur dernier état; qu'elles ont, par cela même, une valeur artistique et marchande et doivent être retenues dans la saisie... »

Cette distinction arbitraire n'est guère admissible. S'il est vrai que les épreuves d'état ont une « valeur artistique et marchande », n'en est-il pas de même, dans la plupart des cas, pour les études et esquisses peintes, souvent cotées très haut par les amateurs?

Mieux vaudrait se placer sur un autre terrain et considérer toute étude préparatoire, qu'il s'agisse de peinture ou de gravure, comme insaisissable parce qu'elle est la préparation d'une œuvre définitive, qu'elle constitue en quelque sorte pour l'artiste un instrument de travail. Il n'est évidemment pas toujours facile de décider si une toile est un document d'étude ou un tableau terminé. L'aposition de la signature pourra souvent servir d'indice. C'est, au surplus, une question de fait qu'il sera équitable de laisser à l'appréciation d'experts compétents.

ERRATUM. — Dans l'article que nous avons publié dimanche dernier sur *la Légende de Jean-Jacques Rousseau*, on a écrit par mégarde : «... consignées par Grimm sur ses tablettes ». Il faut évidemment substituer au nom de Grimm celui de Diderot, — ainsi qu'il résulte d'ailleurs des lignes précédentes.

PETITE CHRONIQUE

Le programme de la section des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de 1910 vient d'être définitivement arrêté. Il comprendra une partie moderne internationale et une partie rétrospective, installées l'une et l'autre au Palais du Cinquantenaire. La première occupera le grand hall Sud et ses annexes, la seconde l'aile y attenante vers l'avenue des Nerviens.

Le cadre de l'Exposition d'art ancien, qui ne devait à l'origine comprendre que l'époque des archiducs Albert et Isabelle, a été étendu de manière à embrasser tout le cycle Rubénien. En conséquence, l'Exposition d'art ancien sera consacrée à l'art belge du XVII^e siècle.

C'est M. Robert Herberigs, de Gand, qui a remporté le Grand prix au concours musical de Rome, dont les résultats ont été proclamés la semaine dernière. Le jury, composé de MM. Edgar Tinel, S. Dupuis, G. Huberti, E. Mathieu, J. Van den Eeden et P. Gilson, a décerné un rappel de second prix à M. Léon Jongen.

Selon la tradition, la ville de Gand a célébré avec enthousiasme le retour du lauréat, à qui fut remise, au nom du Conseil communal, une médaille d'or.

M. A. Van Rooy, l'admirable baryton de Bayreuth, chantera à la Monnaie, les mardi 9 et samedi 13 novembre, le rôle de Hans Sachs des *Maitres Chanteurs*.

Après la jolie comédie de M. Romain Coolus *4 fois 7, 28*, le théâtre du Parc représentera *la Route d'Émeraude*, tirée par M. Jean Richepin du roman de M. Eugène Demolder.

La première matinée littéraire, fixée à jeudi prochain, sera consacrée à *Mihien d'Avène*, pièce composée par M. Gabriel Nigond d'après le roman de M. Maurice des Ombiaux.

Une conférence de notre collaborateur M. Georges Rency sur *l'Ame de la Wallonie* complétera le programme.

Le théâtre Molière inaugurera samedi prochain sa saison d'hiver par *la Petite Bohème*, l'opérette de M. Hirschmann qui remporta à ce théâtre, lors de sa création, un très grand succès.

La renaissance de la médaille :

L'éditeur Fonson vient de frapper pour la Société des Chemins de fer vicinaux belges une médaille commémorative composée par M. G. Devreese et, pour le Cercle africain, une médaille plaquette du même auteur destinée à fixer le souvenir du voyage au Congo du prince Albert de Belgique.

Il a édité, en outre, une jolie breloque de M. Charles Samuel qui sera distribuée aux sociétés bruxelloises qui ont fêté, en août, le retour du prince.

Le premier Concert populaire aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. S. Dupuis et avec le concours de M. Emile Sauer, pianiste. Au programme : Symphonie en ré mineur (n° 2) de Haydn, Concerto en mi bémol (n° 5) de Beethoven, *Faust-ouverture* de Wagner, pièces pour piano de Mendelssohn, Chopin et Saint-Saëns, *Caprice espagnol* de Rimsky-Korsakow. Répétition générale samedi, à 2 heures. Billets chez Schott frères, 20, rue Coudenberg.

Les concerts Ysaye, au nombre de six, sont fixés aux dimanches 7 et 28 novembre, 16 janvier, 13 février, 6 mars et 3 avril. En outre, un concert hors série sera donné le 1^{er} mai.

Comme les années précédentes, les concerts et les répétitions générales du samedi auront lieu, dans l'après-midi, à la salle Patria. Nous ferons connaître prochainement le plan général des concerts et les noms des solistes qui y prendront part.

Concerts Durant. — Les solistes engagés pour les six grands concerts d'abonnement sont : M. Arthur De Greef, pianiste, professeur au Conservatoire de Bruxelles; M^{lle} Agnès Borgo, cantatrice, de l'Opéra de Paris; M. Frohlich de la Cruz, baryton; M. Lucien Capet, violoniste, professeur au Conservatoire de Paris; M. Joseph Hollmann, violoncelliste et M. Laurent Swolfs, ténor.

Nous apprenons que *Pelléas et Mélisande*, de Debussy, sera représenté à Gènes la prochaine saison.

On annonce pour février prochain la première représentation, à Mannheim, de *Ariane et Barbe-Bleue*, la belle œuvre lyrique de MM. Maeterlinck et Paul Dukas.

Ce conte musical figure aussi au programme de la prochaine saison de l'Opéra de Cologne.

En mémoire d'Albeniz :

La section musicale du Salon d'Automne a résolu de rendre hommage au souvenir du compositeur Albeniz, en consacrant une séance à ses œuvres. Ce festival, auquel prendra part M^{lle} Blanche Selva, est fixé à mardi prochain.

On a inauguré à Paris, la semaine dernière, le monument Victor Hugo par Rodin. Sur le désir du statuaire, c'est dans les jardins du Palais-Royal, au milieu des pelouses et des parterres, que l'œuvre fut édiflée. Et le cadre un peu désuet de ce square solitaire convient admirablement au mémorial du poète, que l'artiste évoque dans l'isolement de Guernesey, méditant au bord des flots.

Des discours furent prononcés par MM. Emile Blémond, vice-président du comité Victor-Hugo, Gustave Simon, au nom de la famille du maître, Doumergue, représentant le gouvernement. M^{lle} Roch récita un poème de circonstance de M. Volland et une délégation d'enfants déposa au pied du monument l'hommage fleuri des écoles de Paris.

Sottisier.

La Folle passion. — C'est l'histoire d'une jeune fille noble et d'un jeune comte. Ils sont fiancés et ils s'épousent. C'est la première partie du roman. Dans la seconde l'action devient plus tragique encore. S. COIGNARD. *Le Matin*, 8 août.

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique : **HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.**

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année
six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture,
Sculpture. Philosophie. Histoire,
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

ARGUS DE LA PRESSE

FONDÉ EN 1879

Le plus ancien bureau de coupures de Journaux

« Pour être sûr de ne pas laisser échapper un journal qui l'aurait nommé, il était abonné à l'Argus de la Presse. » qui lit, découpe et traduit tous les journaux du monde, et en fournit des extraits sur n'importe quel sujet ».

HECTOR MALOT (ZYTE p. 70 et 323).

L'Argus de la Presse se charge de toutes les recherches rétrospectives et documentaires qu'on voudra bien lui confier.

L'Argus lit 8.000 journaux par jour.

Écrire : 12, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS.

Adresse Télégraphique : ACHAMBURE-PARIS.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Actualités littéraires : *La Bonté de Nietzsche* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Eugène Fromentin : *Lettres de jeunesse* (M. S. M.). — A propos du Prix Nobel (HENRI GUILBEAUX). — Le Dessin (OCTAVE MIRBEAU). — Au Théâtre de la Monnaie (Ch. V.). — Chronique théâtrale : *Mihien d'Avène* (GEORGES RENCY). — Musique. — Petite chronique.

ACTUALITÉS LITTÉRAIRES

La bonté de Nietzsche.

Nietzsche est encore à la mode. Pauvre Nietzsche ! Triste mode !

Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu, à propos d'un artiste ou d'un poète quelconque, pareils malentendus. On peut même dire que toute la réputation de Nietzsche repose sur un malentendu. Et c'est bien triste. Car si elle reposait sur une opinion juste, elle n'en serait que plus pure. Et pourtant ce n'est pas la faute de certains de ses plus directs commentateurs (au premier rang desquels il nous faut ranger M. Henri Lichtenberger), qui ont employé tous leurs efforts à dissocier la figure réelle de Nietzsche d'avec le masque qu'il s'était imposé et les idées réelles de Nietzsche d'avec ce qu'on a plus tard nommé si improprement le Nietzscheïsme.

Effort vain auprès du grand public. Le grand public aime les situations nettes et les sentiments simples. Pour lui, la volonté de puissance c'est l'instinct de la

domination, — donc l'arrivisme. Un Nietzscheen est donc un arriviste et le Nietzscheïsme ne peut être autre chose que la théorie, la méthode raisonnée et fondée en philosophie de l'arrivisme.

Cette confusion, qui sauterait aux yeux d'un élève de philosophie, paraît l'évidence la plus plausible du monde aux snobs et aux gens des salons, et même à pas mal de gens de lettres (race moins réfléchie qu'on ne pense), à tel point qu'à l'apparition du beau livre de M. Paul Adam : *Le Serpent Noir*, presque personne ne s'aperçut de la terrible portée de ce réquisitoire. M. Paul Adam, avec ce sens supérieur de l'ironie qui n'appartient qu'aux très puissants et très graves écrivains, avait mis en scène une sorte de *mufti* colossal, emphatique, complet, fleuri de tous les vices et qui trouvait, pour toutes les occasions de sa triste existence, qu'il s'agit de la plus infâme bassesse ou de la plus minime goujaterie, une citation de Nietzsche en manière de justification.

Je n'oublierai jamais ce roman (dont la critique en général fut si peu intelligente), et qui comportait des développements psychologiques d'une intensité et d'une subtilité toutes balzacienne.

Eh bien ! L'opinion crut voir en ce vilain personnage de caricature, établi avec les procédés violents qu'employa Villiers pour bâtir un Tribulat Bonhomet, une sorte de porte-paroles des idées de M. Paul Adam sur le Nietzscheïsme, d'autant plus que l'auteur, entraîné parfois par son lyrisme personnel, mettait dans la bouche du héros quelques-unes de ses visions de la métaphysique et de l'histoire.

Rien n'était plus aisé que de discerner dans ces discours la part de l'écrivain et la part du personnage, puisque les plus justes et les plus nobles aperçus finissaient toujours par quelque monstrueux aphorisme d'égoïsme.

C'était là d'ailleurs la suprême finesse de M. Paul Adam, le dernier *accent* donné à sa peinture. On ne pouvait trouver mieux pour montrer le raffinement de cette hypocrisie bourgeoise.

Soit que ce procédé — qui est un procédé de grand romancier — ait échappé à une critique habituée à disséquer de toutes petites œuvres faites par de tout petits moyens, soit pour toute autre raison intellectuelle, presque personne ne vit dans cette magistrale étude le procès définitif qu'elle contenait du faux Nietzscheisme, et ce Guichardot, qui n'était au fond qu'une sorte de Judas vis-à-vis du maître de Sils-Maria, parut à tous un apôtre autorisé de sa doctrine.

Le pauvre livre de M^{me} Daniel Lesueur, quelques années plus tard, acheva d'embrouiller la question.

Elle est pourtant assez simple et se réduit à quelques mots : Nietzsche fut un homme profondément bon et tendre. Tout découle de là.

Comme tous les êtres de ce genre, sa sensibilité extrême ne fit que se heurter aux réalités de la vie. Et, comme c'était un philosophe, il chercha les raisons abstraites de cette antinomie. Que ces investigations dans le monde moral et dans le domaine de l'histoire l'aient amené à charger l'idéal chrétien de toutes les responsabilités, c'est évidemment discutable (c'est-à-dire qu'on peut trouver des arguments pour et d'autres contre), mais cette conclusion laisse, il me semble, intact le phénomène de sensibilité que je trouve à la base de toute la vie et l'œuvre de Nietzsche.

Cette sensibilité féminine, tendre, toujours offensée, fut, au fond, celle de Taine. M. Chevrillon dans *La Jeunesse de Taine* nous a fait de bien touchantes révélations sur les souffrances morales qui accompagnèrent la formation idéologique de l'auteur de *l'Intelligence*. On peut bien généraliser encore et prétendre que cette qualité-là se retrouve à un degré rare et absolu chez tous les grands méditatifs. Car on imagine difficilement un vrai philosophe, c'est-à-dire au fond un poète de l'abstrait, dénué de sensibilité. Et il est à remarquer que tous, à un moment quelconque de leur évolution, en arrivent à formuler les règles, presque toujours pareilles, d'un stoïcisme plein de pudeur. Chez Taine, ce stoïcisme se voilait d'ironie mondaine (*Thomas Graindorge*); chez Nietzsche il devint une farouche théorie du renoncement sous le nom de : volonté de puissance.

Au fond, comme cela est touchant ! Touchant comme le rire d'un pauvre homme qui rentre chez lui après une blessure reçue et qu'il veut cacher pour ne pas

effrayer. Touchant comme la gouaille d'un homme trompé affirmant qu'il est au-dessus de ces misères. Touchant, en un mot, comme tous ces pauvres appareils qu'on met par-dessus sa chair saignante et sous lesquels on souffre sans crier.

Et penser qu'on a dit de Nietzsche que c'était un homme ivre d'orgueil, et puni comme Satan par la folie définitive (car on les a dites, ces bêtises-là !), et que toute sa pensée, farouche, anormale, dissolvante, s'expliquait par l'existence anormale et farouchement solitaire que sa fierté l'obligeait à mener !

La vérité vraie, on ne saurait trop le répéter, c'est que Nietzsche, s'étant aperçu de la contradiction essentielle, fatale qui existait entre son désir de tendresse humaine et la réalité, aima mieux souffrir d'un seul coup en se retirant du monde que par d'interminables et mesquines agonies en y restant, et préféra se sacrifier entièrement à son stoïque idéal. Le pire, c'est que cela ne l'empêcha pas de souffrir, quotidiennement, quand même, malgré la compagnie de son aigle, de son génie. Et ses lettres à sa mère et à sa sœur, que nous connaissons maintenant, éclairent sa psychologie de manière indubitable.

Dans un récent article de *l'Opinion* (1), M. Henri Lichtenberger cite quelques passages de ces lettres. Qu'ils sont touchants ! Dans sa correspondance avec sa mère, il se révèle tout à fait pareil à un doux et brave Allemand des époques d'autrefois, aimant « l'intimité si cordiale de la vie de famille », et tâchant de ne point laisser rompre le lien qui rattache sa vie, ses joies, ses espérances à celles, moins nobles mais tout de même si émouvantes, des siens.

Mais dans sa correspondance avec sa sœur, alors l'homme déchiré de tristesse, le grand abandonné avoue son mal secret.

« Crois-moi, écrit-il, je ne me suis jamais laissé abuser par tes dehors enfantins. C'est là chez toi une enveloppe, un masque, sous lequel se cache un caractère capable des actions les plus hautes et les plus vaillantes. J'aurais dû te dire cela depuis longtemps, mais un vieux philosophe solitaire désapprend à la longue tout à fait de témoigner de l'affection et de l'estime. C'est seulement depuis que tu t'es sauvée si loin que je sens tout ce que tu as été pour moi. Tu as été mon délassement, le pont qui me reliait aux autres ! Me voilà maintenant assis, solitaire, sur mon roc aride. Des flots noirs me séparent des rives — nul son, nulle parole affectueuse ne peut plus m'atteindre. »

Et, dans une autre lettre, en 1887, il s'écrie :

« Oh ciel, que je suis solitaire aujourd'hui !... Je n'ai plus personne avec qui boire une tasse de thé, personne qui me console amicalement ! »

(1) HENRI LICHTENBERGER. *Les tendresses de Nietzsche*; ses lettres à sa mère et à sa sœur. (*L'Opinion*, 16 octobre 1909.)

Ce soupir déchirant, écho de ceux qu'ont dû pousser, dans le secret de leurs retraites, les grands ascètes et les grands sacrifiés, ne rappelle-t-il pas, invinciblement, l'imploration désespérée du *Moïse* de Vigny :

Seigneur ! Vous m'avez fait puissant et solitaire,
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Mais le sommeil de la terre, avec ses modestes joies familières, n'est pas pour eux. Ils n'ont droit, leur tâche remplie, qu'au *sommeil sous la terre*.

FRANCIS DE MIOMANDRE

EUGÈNE FROMENTIN

Lettres de jeunesse (1).

Souffrances, rêves, luttes, vocation contrariée, vers dans le style des *Rayons et des Ombres*, stérilité du milieu provincial, père sévère, mère dévote et prompte aux larmes, aspirations philosophiques et pensées de mort, — si douloureuse, si sympathique que puisse être cette jeunesse, elle relève d'un état d'âme trop général à toute une époque et à toute une catégorie d'adolescents pour pouvoir offrir un intérêt excessif : c'est trop, en quelque sorte, une histoire-type. En outre, M. Blanchon, commentateur de ces lettres, n'a pas su éviter le défaut de tant de biographes qui, entraînés par l'amour et le zèle, noient dans une exagération de détails et d'anecdotes les lignes véritables d'une vie. Volontiers il donne dans quelque littérature, encombre un peu le texte, et de la sorte nuit doublement à la psychologie indécise qui semble avoir été celle de Fromentin jeune.

Ce qui, toutefois, n'est pas indifférent, et qui suffit à motiver la publication de ces lettres et de leur commentaire très documenté, c'est de connaître les éléments qui devaient engendrer *Une année dans le Sahel*, *Un été dans le Sahara*, et cet irremplaçable chef-d'œuvre : *Dominique*.

Dès le premier voyage d'Algérie, les impressions de paysages révèlent une vision généreuse, réaliste, en avance sur le reste de la personnalité ; au surplus il est curieux de remarquer, depuis les lettres de la seizième année, l'accent plus individuel du style dans tous les passages descriptifs.

Chez cette nature toute en finesse et que la sensibilité seule dirige et ballote, l'expression des sentiments, au contraire, ne trouve pas encore sa forme ; elle est à la fois lyrique, impuissante et souvent banale.

Le peintre (si l'on néglige les tentatives littéraires du collège) semble donc s'être formé avant l'écrivain. La grande passion de son adolescence, elle aussi, n'est devenue soi-même que filtrée par des années de méditation, et le mélancolique amour de Fromentin pour M^{me} X... semble moins authentique en sa réalité que, dans le cher et unique roman, l'histoire de Dominique et Madeleine.

M. S. M.

(1) EUGÈNE FROMENTIN. *Lettres de jeunesse*. Biographie et notes par PIERRE BLANCHON (JACQUES-ANDRÉ MÉRYS), avec un portrait. Paris, librairie Plon.

A PROPOS DU PRIX NOBEL

Il est question, on le sait, d'attribuer le Prix Nobel pour la littérature à Émile Verhaeren, ou, en partage, à Émile Verhaeren et Maurice Maeterlinck, et ce projet rencontre dans les milieux intellectuels le plus sympathique accueil.

Voici, entre autres, l'opinion qu'exprime à ce sujet le *Gil Blas* dans un « premier Paris » signé par M. Henri Guilbeaux :

« Jusqu'ici — cette année — on n'a pas encore trop *potiné* autour du prix Nobel. Ce silence est-il de bon augure ? Nous cache-t-il quelque heureuse surprise ? Émile Verhaeren, le puissant poète des *Villes Tentaculaires*, le génial lyrique *européen* qui, avec l'*américain* Walt Whitman, a révélé toute la beauté de notre époque, le chantre de l'Univers, le barde de la joie, l'évo-cateur passionné des machines, de l'industrie, de la démocratie, le *Weltempfinder* — comme l'a si bien nommé un critique allemand — verra-t-il enfin son nom acclamé, sa gloire multipliée ?

La gloire actuelle de Verhaeren est déjà un signe suffisant du génie et de la beauté de son œuvre. Confondu d'abord avec les poètes d'un groupe demeuré légendaire, aimé pendant longtemps par quelques-uns — mais avec quelle ardeur, avec quel amour ! — il a connu une renommée grande, enviable et de bon aloi en Allemagne, en Angleterre, en Russie, en Amérique. Il est commenté et traduit dans toutes les langues et son œuvre, en passant de la langue originale dans la langue d'adaptation, n'a pas été défigurée ; elle est restée intacte, tant elle est pleine de substance et vigoureuse. Partout ont paru des choix de poèmes traduits, des versions de la plupart de ses œuvres : *Les Villes Tentaculaires*, *Philippe II*, *Les Aubes*, *Les Heures claires*. Mais en Belgique, son pays d'origine, et en France, son pays d'adoption, il est resté, durant longtemps, presque ignoré. En France, son nom barbare effarouche encore maint lettré.

Il y a tout juste un an, la Belgique, qui l'avait d'abord refusé, s'est ressaisie en un magnifique mouvement. Dans tous les milieux circulèrent des listes de pétition en faveur de Verhaeren. Des fêtes furent organisées à Bruxelles. A l'Hôtel de Ville de la capitale brabançonne, il fut reçu avec pompe par le bourgmestre et... décoré par S. A. le prince Albert ! D'autre part, ses éditeurs remarquent que depuis peu les œuvres de Verhaeren « se vendent bien » en Belgique.

Dans le même temps, la France est devenue plus attentive à son prestigieux chant épique. La France, à n'en pas douter, enregistrera bientôt *officiellement* la marche ascendante de la gloire de Verhaeren. Car avec Zola, Verlaine, Anatole France, Lemonnier et Maeterlinck, Émile Verhaeren est à l'étranger une glorieuse illustration des *lettres françaises* contemporaines.

Son théâtre commence à se répandre. *Hélène de Sparte*, son dernier drame, encore inédit en français, a paru récemment en Allemagne, dans une version due au poète autrichien Stephan Zweig. Celui-ci prépare, d'ailleurs, sur Verhaeren, un long essai analogue à l'hymne d'enthousiasme chanté par Léon Bazalgette à la gloire du grand Walt Whitman, le poète-prophète américain. *Le Cloître*, traduit en anglais par Osman Edwards, sera représenté bientôt à Manchester, et le même drame, adapté en allemand, à Cologne. Enfin, *Philippe II*, traduit par Valère Brussow, auteur de l'adaptation russe d'*Hélène de Sparte*, est inscrit au programme de la prochaine saison du théâtre de Saint-Petersbourg.

Le poète s'apprête à faire une série de conférences en Alle-

magne. Là, il suivra, à n'en pas douter, une route triomphale. Il faut espérer qu'au cours de cette grandiose promenade littéraire, il apprendra que les juges de Stockholm ont proclamé solennellement son génie et sa gloire.

Ainsi son œuvre si riche d'idées, d'images, s'intensifiera au contact de la multitude. Verhaeren ne sera plus alors le dieu de quelques fervents. La masse, la foule superstitieuse et pourtant distributrice de gloire communiera avec l'œuvre de l'un des écrivains les plus représentatifs de notre époque, d'un des grands poètes français que l'opinion mondiale nous concède. »

HENRI GUILBEAUX

LE DESSIN (1)

Vous verrez, cette année, au Salon d'Automne, une salle où seront exposés des dessins d'enfants. Ce n'est pas seulement une attraction curieuse, un numéro sensationnel imaginé pour amener la foule et surexciter l'orgueil des tendresses maternelles. Cette exposition originale a un sens scientifique. Elle pose un grave et intéressant problème qui touche aux plus hautes questions de la biologie humaine. J'attire sur ces documents l'attention des philosophes, particulièrement des psycho-physiologistes. Ils auront là, je suppose, de quoi méditer et travailler.

J'ai connu deux enfants, l'un de sept, l'autre de neuf ans qui, sans y avoir été encouragés par personne, entraînés seulement par un goût inné, dessinaient. Ils dessinaient de mémoire, jamais d'après nature, ce qu'ils voyaient quotidiennement autour d'eux, de préférence des animaux, des chats, des chiens, des chevaux, des vaches, des oiseaux, plus rarement des figures humaines. C'était quelque chose de tout à fait extraordinaire. Ces dessins avaient une aisance, une souplesse, une force d'observation et de mouvement, une science de la simplification et du raccourci qui rappelaient les surprenants dessins des maîtres japonais, que ces enfants, d'ailleurs, ignoraient totalement. J'en étais émerveillé.

La famille de l'un, croyant avoir donné le jour à un prodige, voulut que l'enfant cultivât ce don et devint un grand artiste. On le mena chez les plus illustres professeurs qui le firent travailler d'après la bosse, et ensuite d'après le modèle vivant. Peu à peu, les belles facultés que l'enfant tenait de la simple nature faiblirent, s'annihilèrent. Au bout de deux ans, le malheureux dessinait de laides et plates académies, comme tout le monde. Si la famille fut ravie, vous le pensez. L'année dernière il a concouru pour le Prix de Rome.

Plus sage fut la famille de l'autre, et, comme résultat, plus heureuse. Elle laissa l'enfant à ses seuls instincts. A mesure qu'il prenait de l'âge, ses dessins perdaient de leur grâce, de leur force, de leur fleur. Ils se compliquaient, se banalisaient. Ils devinrent vite quelconques. Je ne sais s'il s'en rendit compte. En tout cas, il s'en dégoûta. Un jour, il laissa là papier et crayons, et jamais plus il ne dessina. Aujourd'hui, il est ingénieur électricien, promis au plus grand avenir industriel.

(1) Cette très intéressante page de M. OCTAVE MIRBEAU, qui dissipe victorieusement un préjugé répandu par l'enseignement académique, forme la conclusion de la préface dont nous avons reproduit le début dans notre numéro du 3 octobre.

Je note que, dans ces deux familles bourgeoises, on ne connaissait aucun antécédent artistique.

Et ce ne furent pas là des cas exceptionnels. On m'en a cité beaucoup de semblables.

Alors, une question se pose : qu'est-ce que c'est que le dessin ?

Ne vous est-il pas arrivé, cent fois, de rencontrer dans des expositions de peinture quantité de gens — je dis des gens cultivés, des gens de goût, particulièrement des hommes de science et de lettres — arrêtés devant un tableau et qui proclament avec une moue de dédain :

— Tout ce que vous voudrez ! Mais ça n'est pas dessiné. Vous ne me direz tout de même pas que cette jambe, cette assiette de fruits, ce vase de fleurs sont dessinés.

Cette observation esthétique, qui ne s'appuie d'ailleurs d'aucune raison, vise tout naturellement Cézanne, Renoir, Bonnard, Vuillard, Roussel, tant d'autres, dont il est entendu « qu'ils ont bien quelque chose », mais « qu'ils ne savent pas dessiner ». Elle montre aussi l'étrange idée que se font du dessin les amateurs de peinture.

D'abord, chers messieurs et dames, il n'y a pas de dessin... ou plutôt il n'y a pas un dessin. Il y en a cent, il y en a mille, il y en a cent mille, il y en a autant qu'il y a d'artistes. Le dessin n'existe pas en soi. Il est strictement individuel, c'est-à-dire qu'il n'existe que par la personnalité, par la façon de sentir d'un individu. Admettriez-vous — ce serait bien monotone et bien fatigant — que tous les artistes, de même que tous les écrivains, possédassent la même sensibilité, et qu'ils l'exprimassent par un dessin et par un style identiques, style et dessin fabriqués à la machine et vendus dans le même magasin de quincaillerie ? Si le style est l'homme, comme on l'a proclamé, le dessin, qui est le style de l'artiste, est donc l'homme aussi. Ce n'est pas tous les hommes... Est-ce que Voltaire a le même style que Rousseau ? Est-ce que Châteaubriand a le style de Stendhal ? Est-ce que Flaubert a le style de Renan ou d'Anatole France ? Et parce qu'aucun de ces écrivains n'a le style de MM. de Flers et de Caillavet, direz-vous de leurs livres : « ça n'est pas écrit », comme vous dites des tableaux de Cézanne qui n'a pas le dessin de M. Cabanel : « ça n'est pas dessiné ? »

Oh ! je sais bien ce que vous entendez par dessin : un ensemble de lignes rondes, pleines, pompeuses et glacées qui enserrant pareillement les formes, ne leur confère qu'un aspect de chose morte, de mannequin immobile et vide, à l'usage de ceux qui, précisément, ne savent pas s'exprimer. Et moi, par le dessin, j'entends : un ensemble de lignes, pas enseignées par les professeurs, pas apprises par les élèves, des lignes quelquefois heurtées, quelquefois lâchées et rompues, imprévues, changeantes et bougeantes, au moyen desquelles un artiste rend visibles et sensibles les sensations individuelles que lui procure un objet.

Mais nous avons horreur de la nature, et c'est une loi académique que nous devons l'embellir, l'idéaliser. Car il y a des gens qui embellissent la nature, et, le diable m'emporte, ajoutent de l'idéal à la lumière céleste, à l'éclat du soleil et des fleurs.

Et surtout nous ne pouvons pas supporter la vérité. La vérité nous choque, comme une impolitesse, une grossièreté et comme une indécence. Nous n'avons pas le cœur assez pur, ni la générosité d'esprit qu'il faut pour l'aimer. Nous voulons qu'on nous mente, qu'on nous mente en tout, qu'on nous mente sans cesse, par le livre, par le théâtre, par le discours, par le marbre

et par le bronze. Et c'est ce mensonge universel que nous appelons l'idéal !

C'est en vertu de ce principe que les religions, les politiques, les morales, et aussi les philosophies ont érigé en vertus des crimes abominables, et, en crimes, les plus fières et les plus nobles vertus. De même que les académies ont décrété, du fond de leurs hypogées et de leurs nécropoles, qu'il ne saurait y avoir pour les écrivains qu'un style, pour les artistes qu'un dessin, par lesquels jamais ne s'exprimera la vérité, ne vivra la vie, ne s'animer la matière, immortelle et splendide.

OCTAVE MIRBEAU

AU THÉÂTRE DE LA MONNAIE

La dernière quinzaine a été fertile en reprises et en représentations. Les deux soirées de gala, organisées sous les auspices du Comité du Commerce, nous ont permis d'apprécier trois artistes de la Scala de Milan, M^{me} Bianchini-Appelli et MM. Anselmi et Sammarco, ainsi qu'une pensionnaire de l'Opéra de Berlin. Cette dernière, M^{me} Frieda Hempel, a manifesté son fin tempérament d'artiste et révélé ses admirables moyens vocaux dans le rôle de Gilda, de *Rigoletto*. Dans le même opéra M. Anselmi a fait valoir, en duc de Mantoue, le charme exquis de sa voix et de sa personne, et l'intelligence et l'aisance instinctives qu'il déploie dans la composition d'un rôle; et M. Sammarco s'est montré chanteur et comédien accompli dans le personnage principal de ce beau mélodrame musical.

Le second spectacle de gala, qui se composait de la *Tosca* de Puccini, a permis à MM. Anselmi et Sammarco de mettre en vedette la diversité de leur talent, le premier, dans le rôle tragique du peintre Caravadosi qu'il a joué avec infiniment de vérité, et le second, dans le personnage sombre et hypocrite de Scarpia, auquel il a su donner une physionomie très caractéristique, avec une singulière sobriété de moyens. C'est également dans la *Tosca* que s'est produite M^{me} Bianchini-Appelli. On a pu voir en elle une artiste de race, dont l'interprétation à la fois fouillée et spontanée marque une grande préoccupation de réalisme, et dont la voix, merveilleusement disciplinée, obéit avec un naturel extrême aux sentiments divers qu'elle exprime le drame.

Les artistes de la Monnaie ont contribué à compléter, par leur talent, ces deux belles représentations, dont le succès a été unanime.

En dehors de ces spectacles exceptionnels, il y a encore eu, à la Monnaie, deux reprises, celle de *la Fille du Régiment* et celle de *Tannhäuser*. M. Verdier et M^{me} Pacary ont joué avec une grande probité artistique les deux rôles principaux du drame lyrique de Wagner; M^{me} Laffitte est très consciencieuse dans le rôle de Vénus; M. Lestelly, en Wolfran, est agréable à entendre, mais son affectation par trop latine nuit au caractère un peu rêveur du personnage. M. Weldon est un bon landgrave.

Enfin, il y a eu une première, celle d'un ballet de M. Szulc : *Une Nuit d'Ispahan*. Le genre « ballet », qui pourrait cependant donner lieu à des innovations musicales et chorégraphiques intéressantes et d'un intérêt réellement esthétique, ne sera pas révolutionné par cette production à la fois violente et douceâtre, mi-slave, mi-allemande et mi-orientale, faite pour le plaisir des yeux blasés et des sens émoussés.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Mihien d'Avène.

Dans la conférence que j'ai faite jeudi, au théâtre du Parc, avant la première représentation de *Mihien d'Avène*, — spectacle choisi par la direction du Parc pour inaugurer la 11^e série de ses matinées littéraires, — j'ai attiré l'attention du public sur la confusion qui s'opère trop souvent entre les deux courants de

notre littérature : Le courant flamand, qui, semble-t-il, voudrait tout entraîner dans ses eaux, et le courant wallon, qui n'entend plus se laisser faire. On parle d'âme *belge*, de littérature *belge*, et quand on essaye de préciser ce prétendu caractère « belge », c'est toujours à l'aide de traits nettement flamands. Cependant la Wallonie a produit, elle aussi, de nombreux poètes et prosateurs dont l'intelligence, la sensibilité valent bien, je pense, celles de leurs émules flamands, et qui, d'ordinaire, ont un sens un peu plus sûr de la langue qu'ils emploient. Parmi ces prosateurs d'origine et d'inspiration wallonnes on distingue surtout M. Maurice des Ombiaux, le plus fécond, le plus varié d'entre eux, l'auteur du roman dont M. Gabriel Nigond, un poète français de grand talent, a tiré *Mihien d'Avène*.

Un mot de l'interprétation : M. Carpentier, à qui M. Reding a confié la direction des spectacles belges et des matinées littéraires, a fait tout simplement merveille. Il a non seulement obtenu de tous ses camarades un maximum d'efforts, de bonne volonté et de talent, mais il a si bien soigné tous les détails de la mise en scène que la fidélité de cette évocation de la vie wallonne, décors, meubles, costumes, allures des personnages, va vraiment jusqu'au scrupule. Un trait entre dix : ses figurants qui, au premier acte, crient dans la coulisse autour d'un char embourbé, sont de vrais wallons et crient en wallon. N'est-ce pas tout à fait amusant ?

C'est à lui qu'était confié le rôle de Mihien : il en a fait une création superbe, sachant être tour à tour le chemineau à demi idiot que Mihien est réellement, dans la vie ordinaire, et l'homme conscient et souffrant qu'il devient par échappées, aux moments pathétiques où l'amour allume en lui ses éclairs éblouissants. M. Carpentier, au surplus, est un artiste intelligent, compréhensif, sensible, travailleur et modeste, qui a su se concilier à Bruxelles les vives sympathies de tous les lettrés. Ses camarades l'ont secondé avec entrain : M. Richard, un Florent superbe, M. Daubry, un Constant grave et tendre à souhait, M^{me} Andrée Roger, une débutante, un bouton de rose, une Rosette exquise de fraîcheur, à qui il ne manque peut-être que d'aimer vraiment un Florent véritable pour donner au rôle toute son intensité d'accent. Le reste de l'interprétation, y compris toute une bande de gosses, ne mérite que des éloges et des félicitations. Il convient d'y citer particulièrement M^{me} Suzanne Dauger qui, dans un tout petit rôle épisodique, a montré qu'elle pouvait davantage et n'attendait pour cela que l'occasion.

Mihien est un pauvre chemineau, un peu simple d'esprit, qui aime d'un amour profond et quasi inconscient — cet amour, c'est sa raison d'être, c'est tout lui-même — une jeune et riche fermière, Rosette, fille du censier de Fleur-en-champs. Rosette, sans doute, aime aussi le pauvre diable, mais d'une affection pareille à celle qu'on voue à un bon chien. Elle se fiance à un beau gars du village, Florent, le fils du brasseur, le plus joyeux luron de la contrée, souple et robuste à la fois, un enjoleur qu'aucune jeune fille n'a su s'attacher définitivement. Rosette réalise ce miracle. Le jour du mariage est fixé : Tout le monde est dans la joie, sauf Mihien que la jalousie et la fureur achèvent de rendre fou. Il tente d'assassiner Florent et ne réussit qu'à le blesser. Le remords le ramène auprès de Rosette, la veille des noces, et il avoue tout à la jeune fille. Celle-ci le maudit d'abord, puis, attendrie par l'amour fidèle du chemineau, elle le renvoie en lui pardonnant. Comme il va fuir, Florent, qui le guettait, surgit devant lui. Une violente altercation met aux prises les deux hommes et Mihien est frappé par Florent d'un coup de couteau mortel. Il meurt dans les bras de Rosette et de Constant, son vieil ami, qui berce ses derniers moments en lui lisant, dans les étoiles, les légendes de Meuse, selon la mode antique des pâtres de ce pays.

Tel est, dans ses grandes lignes, le résumé de cette belle pièce — car le dénouement du roman est tout différent. M. Nigond a tiré un excellent parti du roman de M. des Ombiaux. Évidemment il lui était impossible de transporter sur la scène tous les détails qui donnent à l'œuvre de notre compatriote une couleur si franchement et si savoureusement wallonne. Il aurait pu user avec excès de mots patois : il ne l'a pas fait et l'on ne peut que l'en féliciter. Mais tout son premier acte, avec la figure si carac-

téristique de la vieille Maieure, tout son deuxième acte, avec la demande en mariage et la scène du bourgogne, sont des évocations vivantes de la vie wallonne. Quant au quatrième acte, une évocation si prenante s'en dégage que, jeudi dernier, la représentation s'est achevée dans un déluge de larmes.

La pièce de M. Gabriel Nigond a obtenu un grand, un enthousiaste succès. Il serait ridicule de dire que *Mihien d'Avène* sera le pendant de *Kaatje*, car jamais une œuvre littéraire n'est exactement le pendant d'une autre œuvre littéraire. Mais ce que l'on peut dire, c'est que l'âme de la Wallonie, toute de spontanéité ardente dans le plaisir et dans l'amour, comme dans la colère et dans le meurtre, s'exprime dans *Mihien d'Avène* avec autant de bonheur que l'âme de la Flandre s'exprimait dans *Kaatje*. Et il est permis d'espérer pour le beau, pour l'émouvant drame de MM. Nigond et des Ombiaux, un succès égal à celui qu'obtint l'œuvre délicate et charmante de M. Paul Spaak.

GEORGES RENCY

MUSIQUE

Pour rappel, aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, premier Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis, avec le concours de M. Emile Sauer, pianiste.

Les concerts que donnera à l'Exposition universelle de Bruxelles l'Harmonie de l'Exposition sous la direction de M. Tossens seront inaugurés aujourd'hui, à 3 heures précises. Prix d'entrée : 25 centimes. Les porteurs d'une carte de circulation permanente et les abonnés auront libre accès dans les halls, qui seront ouverts dès 2 heures.

Le violoniste Francis Macmillen donnera mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un récital avec orchestre. Celui-ci sera dirigé par M. G. Lauweryns. BILLETS chez Breitkopf et Haertel.

Vendredi, à 8 h. 1/2, à la salle Patria, concert du violoniste Mischa Elman.

La première séance du Quatuor Zimmer aura lieu à l'École allemande le vendredi 3 novembre, à 8 h. 1/2. Au programme : Quatuor (op. 77, n°1) de Haydn; trio (op. 10) d'E. von Dohnanyi; quatuor (op. 130) de Beethoven.

Le premier concert Ysaye, fixé au dimanche 7 novembre, à 2 h. 1/2, à la salle Patria, sous la direction de M. E. Ysaye, aura lieu avec le concours de M. Raoul Pugno, qui interprétera le concerto de Brahms et *les Djinn*s de César Franck. Au programme orchestral : Symphonie de Théodore Dubois (première audition), *Petite Suisse* de C. Debussy (première audition), *Espana* d'E. Chabrier. Répétition générale la veille, à 3 heures, même salle. BILLETS chez Breitkopf et Härtel.

M^{lle} Jenny Meid, pianiste, donnera le mercredi 10 novembre, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un concert consacré à Beethoven, Schumann et Chopin. L'orchestre sera dirigé par M. Harold Bernard, chef d'orchestre de la Société instrumentale de Bristol. BILLETS chez Schott frères, Breitkopf et Haertel, Katto, Oertel, etc.

Jeudi 11 novembre prochain, à la Grande-Harmonie, récital de violon par M. Max Roger, jeune violoniste aveugle, âgé de onze ans.

C'est le 16 novembre, à 8 h. 1/2, qu'aura lieu, à la Grande-Harmonie, le récital du violoniste russe A. Schkolnick, qui poursuit actuellement une tournée de concerts dans le nord de l'Europe. S'adresser pour les billets à l'agence James M. G. Fay, 10, rue Léopold.

M^{me} Cléricy du Collet, directrice de l'École Orthophonique de Paris, donnera dans la salle d'auditions de l'École de chant, dirigée par M^{me} Emma Beuck, 84, rue des Fleurs (Uccle), du 20 octobre au 30 novembre, le lundi et le jeudi, de 3 heures à 5 heures, un cours pour dames et messieurs, artistes et amateurs.

Ecrire pour les conditions à l'École ou s'y adresser le mercredi de 2 à 3 heures.

PETITE CHRONIQUE

La Société des Beaux-Arts se propose de consacrer son prochain Salon annuel à une exposition rétrospective du portrait. Elle y grouperait les œuvres les plus saillantes de Navez, Dewinne, Portaels, Gallait, Agneessens, Cluysenaar, etc., ainsi que des principaux portraitistes d'aujourd'hui.

Le cercle d'art *Union*, dont la deuxième exposition est ouverte en ce moment au Musée moderne, vient d'être invité par la *Gesellschaft für Litterature und Kunst* de Bonn à exposer en décembre prochain dans cette ville. C'est, croyons-nous, la première fois qu'une association artistique bruxelloise est invitée à organiser en Allemagne une exposition collective de ses membres.

M. Tony Van Os expose à la salle Boute, du 23 octobre au 3 novembre, quelques-unes de ses œuvres.

Nous avons annoncé qu'une exposition internationale des Beaux-Arts serait ouverte l'an prochain à Buenos-Ayres à l'occasion des fêtes du Centenaire de l'Indépendance. Le préfet de la capitale argentine, M. Manuel J. Guiralde, a accepté la présidence du Comité d'organisation, dont le vice-président est M. P. Chambers, président de la Société centrale des architectes.

Le gouvernement, la municipalité de Buenos-Ayres, les gouvernements des provinces et les municipalités des principales villes de la république se sont engagés à faire d'importantes acquisitions soit pour le Musée national, soit pour les Musées de province.

La *Societa degli Amatori e Cultori di Belle Arti* ouvrira à Rome, du 1^{er} février au 30 juin 1910, sa 80^e exposition annuelle. Le nombre des envois est limité à trois par exposant (cinq pour les sociétaires). Les œuvres doivent parvenir au Comité (Palais des Beaux-Arts, Via Nazionale) du 1^{er} au 10 janvier.

En exécution du legs Müller, une somme de 12,000 francs sera consacrée à l'acquisition pour le Musée de Munich, par les soins de l'ambassade d'Allemagne, d'une ou plusieurs œuvres exposées dans la section de sculpture. On sait que le Roi d'Italie, la Reine mère et le ministre de l'Instruction publique ont coutume de faire à l'exposition de nombreux achats pour la Galerie d'art moderne. A ne citer que les artistes belges, rappelons qu'au dernier Salon de la *Société des Amateurs*, MM. J. Ensor, F. Khnopff, V. Rousseau, A. Delaunois, M.-H. Meunier, A. Donnay, F. Maréchal, A. Danse, M^{mes} M. Destrée et L. Sand, etc. ont vendu plusieurs de leurs œuvres soit au Musée, soit à des particuliers.

S'adresser pour tous renseignements au secrétaire de la Société, M. G.-B. Dall'Oppio, Palazzo di Belle-Arti, Rome.

M. L. Titz a repris vendredi dernier au Palais du Midi la série de ses entretiens sur la Bijouterie. Les conférences, accompagnées de projections, ont lieu de quinze en quinze jours, à 8 h. 1/2 du soir.

L'Université des *Annales*, qui a pris à Paris une importance considérable, organise à Bruxelles, salle Patria, une série de conférences qui auront lieu, de novembre à avril, le vendredi, à 3 heures. Ce cycle, auquel prendront part MM. J. Richepin, M. Donnay, F. Masson, Dorchain, Georges et Henri Cain, G. d'Espèrès, M. Barrès, A. Brisson, Truffier, G. Claretie, G. Rageot, H. Roujon, Bourgault-Ducoudray, P. Wolff, Valléry-Radot et Edmond Picard, sera inauguré par M. Iwan Gilkin. S'adresser pour les abonnements à l'administration des Concerts classiques, 16, rue du Parchemin.

De Paris :

Les travaux d'aménagement nécessités par l'installation de la collection Chauchard au Pavillon de Flore devant prendre un temps assez long, il a été décidé que cette collection serait provisoirement exposée au Jeu de Paume. M^{me} Boursin, légataire universelle du défunt, a mis à la disposition de l'Etat soixante mille francs pour la réalisation de ce projet. Le public sera donc admis prochainement à contempler les toiles de Corot, de Troyon, de

Rousseau, de Jules Dupré, de Decamps, de Daubigny, de Fromentin, de Delacroix, d'Isabey, de Meissonnier, de Ziem, etc., dont se compose la célèbre galerie.

L'Opéra-Comique compte faire représenter cette année les nouveautés suivantes : *Le Mariage de Télémaque*, comédie lyrique en cinq actes et six tableaux, par MM. J. Lemaitre et M. Donnay, musique de M. Claude Terrasse; *Chiquito*, par M. H. Cain d'après P. Loti, musique de M. Nougès; *Leone*, opéra-comique en quatre actes, par M. G. Montorgueil d'après E. Arène, musique de M. S. Rousseau; *Myrtil*, conte musical en deux parties, musique de M. E. Garnier; *le Cœur du Moulin*, poème lyrique en deux actes, par M. Maurice Magrée, musique de M. Déodat de Séverac.

M. Albert Carré a reçu en outre un petit ouvrage dont on a déjà beaucoup parlé, dont on parlera plus encore. Il s'agit de *Pierrot qui pleure et Pierrot qui rit*, l'acte poétique de M. Edmond Rostand, mis en musique par son oncle, M. Alexis Rostand, directeur du Comptoir d'Escompte.

Donc, l'Opéra-Comique représentera cet ouvrage prochainement. Mais la musique des millionnaires est quelquefois, fait judicieusement remarquer *Comadia*, de la pauvre musique....

A propos de l'exposition des Figures de Corot au Salon d'Automne, le *Gil Blas* rappelle une amusante anecdote dont les héros furent Corot et Courbet.

Le premier copiait respectueusement la nature, mais il savait que la copie ne doit pas être littérale, servile, et qu'il faut interpréter. Il eût volontiers pris à son compte le mot connu de Delacroix : « La nature n'est qu'un dictionnaire. » Courbet, au contraire, qui était infiniment moins fin que le peintre des étangs de Ville-d'Aray, prétendait qu'il faut obéir passivement à la nature et ne rien tenter en dehors d'elle. Ce qui n'empê-

chait d'ailleurs pas le génial Franc-Comtois d'être tout de même une manière d'idéaliste.

Un jour, Courbet et Corot se trouvaient ensemble dans une forêt en Saintonge. Courbet proposa un match à son ami. « Peignons tous deux, dit-il, ce que nous avons sous les yeux. » Les deux artistes installent leur pliant. Devant eux un bouquet de châtaigniers, et dans le fond une allée. Une heure et demie après Courbet avait retracé, avec une admirable fidélité, l'allée et les châtaigniers. Corot, malicieux, avait peint un petit lac argenté et deux nymphes dansantes. « Voilà ce que j'ai vu », dit-il en riant. Courbet ne comprit pas que Corot venait de lui donner une charmante leçon d'esthétique.

Bordeaux vient d'assister à des fêtes lyriques d'un caractère peu ordinaire. Dans un théâtre en plein air pouvant contenir 25.000 spectateurs, M. Camille Erlanger a dirigé trois représentations du *Bacchus triomphant* qu'il a écrit sur un livret de M. Henri Cain. Les soli furent interprétés par M^{mes} Litvinne et Chenal et par M. Muratore, qui furent applaudis avec enthousiasme. L'orchestre se composait de 200 musiciens. Il y avait 150 danseuses, à la tête desquelles M^{mes} Régina Badet et Irène Lovati, de Milan. Les choristes étaient au nombre de 600 et il y avait 1,500 figurants !

Sottisier.

D'après la revue *Mon chez moi*, Miss Isadora Duncan aurait déclaré que la révélation lui vint de la Grèce ancienne, de ses statues, etc. Mais elle aurait ajouté : « Elle me vint aussi des musées où l'admirable xv^e siècle a poursuivi avec *Teniers*, *Boticelli*, etc., le rêve, la ligne, la joie et la beauté antiques. »

Il est permis de mettre en doute la fidélité de cette extraordinaire interview !

VILLÉGIATURE incomparablement recommandable dans le coin le plus joli, le plus sain, le plus pictural de la Belgique :

HOUFFALIZE, Hôtel des Postes et du Luxembourg.

Installation pittoresque et confortable, joli jardin, law-tennis, grandes salles de réunion, cuisine des plus soignées.

Houffalize peut répondre aux exigences artistiques et mondaines. Le printemps et l'automne y réunissent des peintres de talent, attirés par le charme des mystérieuses vallées, émus par la majesté des grands horizons aux belles teintes sévères.

A l'époque des vacances on y rencontre une société choisie qui contribue à rendre agréable la vie à la campagne.

Pension pour séjour de plus de huit jours depuis 6 francs et 6 fr. 50 par jour.

Arrangements mensuels en dehors de la saison.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE LA

Collection de feu M. ÉDOUARD FÉTIS

Conservateur en chef honoraire de la Bibliothèque royale,
Président de la Commission directrice des Musées royaux de peinture
et de sculpture,
Membre de l'Académie royale de Belgique, etc.

Tableaux Anciens et Modernes.

Miniatures, Aquarelles, Dessins.

Œuvres importantes de Pierre Aertssen, Henri Met de Bles, Pierre Breughel le Vieux, Pierre Breughel le Jeune, Paul Bril, Pierre Claesz, Lucas Cranach le Vieux, Lucas Gassel, Abel et Jacques Grimer, Barthélemy Van der Helst, Adrien Isenbrant, F. Van den Kerchove, Le Maître de Messkirch, Lucas de Leyde, Quentin Metsys, Théobald Michau, Bernard Van Orley, Henri Pot, David Vinckeboons, etc.

Sculptures. — Nombreux et importants bois sculptés des xv^e, xvi^e et xvii^e siècles. Marbres, pierres, albâtres, terres cuites, ivoires, cires.

Objets d'art. — Bronzes, cuivres, étains, porcelaines et faïences, terres émaillées, grès, objets divers, meubles anciens.

Bibliothèque. — Livres anciens et modernes.

Galerie J. et A. LEROY, frères, rue du Grand-Cerf, 8, Bruxelles.

Vente des tableaux, miniatures, aquarelles, dessins et objets d'art, les lundi 8, mardi 9, mercredi 10, jeudi 11 et vendredi 12 novembre 1909, à 2 heures. — Vente de la bibliothèque, les mardi 16 et mercredi 17 novembre 1909, à 2 heures.

EXPERTS : MM. J. et A. LE ROY FRÈRES, place du Musée, 12, à Bruxelles.

EXPOSITIONS

des tableaux, miniatures, aquarelles, dessins et objets d'art :

Particulière. — Le samedi 6 novembre

Publique. — Le dimanche 7 novembre 1909, de 10 à 4 heures; de la Bibliothèque, le matin de la vente de 10 heures à midi.



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

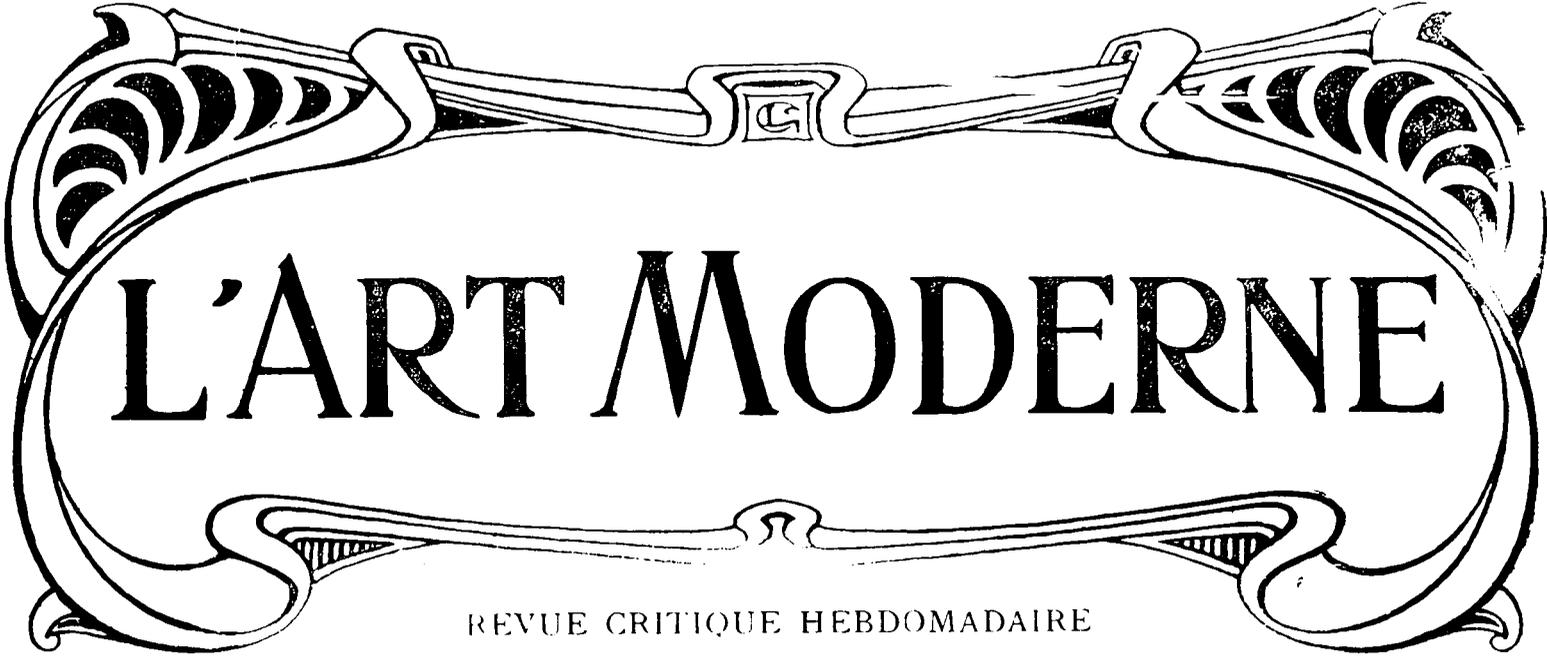
Vient de paraître chez A. DURAND & FILS, Editeurs

PARIS — 4, Place de la Madeleine, 4 — PARIS

- I. ALBENIZ. — **Catalonia**, Suite populaire pour orchestre. Première partie. Partition d'orchestre format de poche. — *Prix net : 5 francs.*
- CLAUDE DEBUSSY. — **L'Enfant prodigue**, scène lyrique. — *Prélude, Cortège et Air de danse* transcrits pour deux pianos à quatre mains par GASTON CHOISNEL. — *Prix net : 4 francs.*
- ID. — **La Mer**, trois esquisses symphoniques. I. *De l'aube à midi sur la mer.* II. *Jeux de vagues.* III. *Dialogue du vent et de la mer.* — Transcription pour deux pianos à quatre mains par ANDRÉ CAPLET. — *Prix net : 15 francs.*
- GABRIEL GROVLEZ. — **Sonate** pour piano et violon (1908). — *Prix net : 8 francs.*
- JOSEPH JONGEN. — **Trio (Prélude, Variations et Final)** pour piano, violon et alto (op. 30). — *Prix net : 10 francs.*
- ID. — **Deux Pièces** pour piano. I. *Clair de lune...* II. *Soleil à midi...* (op. 33). — *Prix net : 3 fr. 50.*
- RHENÉ-BÂTON. — **Menuet pour Monsieur, frère du Roy**, pastiche pour orchestre (op. 5). Transcription pour deux pianos à quatre mains par l'auteur. — *Prix net : 4 francs.*
- ID. — **En Bretagne**, suite de six pièces pour le piano (op. 13). — *Prix net (en recueil) : 6 francs.*
- ROGER DUCASSE. — **Suite Française** en ré majeur pour orchestre (*Ouverture, Bourrée, Récitatif et air, Menuet vif*). Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net : 7 francs.*
- C. SAINT-SAËNS. — **Barcarolle** (op. 108). Transcription par l'auteur pour violon, alto, violoncelle et piano. — *Prix net : 5 francs.*
- ID. — **Trois tableaux symphoniques** d'après *la Foi*, drame de Brioux (op. 130). Transcription pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net : 7 francs.*

THÉORIE MUSICALE

LÉON ROQUES. — **Principes théoriques et pratiques de la transposition.**
Prix net : 1 franc.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE. 40 FRANCS L'AN; UNION POSTALE. 13 FRANCS. — LE NUMÉRO. 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Soirée de Saint-Wandrille racontée par M^{me} Georgette Leblanc (M^{me} GEORGETTE LEBLANC). — Théâtre royal de la Monnaie : *Madame Butterfly* (O. M.). — Salle Boute : *Willy Schlobach* (GRÉGOIRE LE ROY). — Le premier concert populaire (Ch. V.). — La Musique à Verviers (J. S.). — Chronique théâtrale : *La Route d'Émeraude*; *le Greluchon* (GEORGES RENCY). — Musique. — Nécrologie : *Joseph Jacob* (O. M.). — Petite chronique.

La Soirée de Saint-Wandrille racontée par M^{me} Georgette Leblanc.

Chaque année, dans les grandes salles et parmi les ruines de l'abbaye, je reprenais mon rêve, sans vouloir encore l'approcher de la réalité. Nous avons tous ainsi de jolis songes que nous gardons en notre pensée comme des objets de luxe : on les regarde, on les aime, on ne leur demande rien de plus; mais les circonstances, qui sont généralement hostiles aux rêves, en étaient à Saint-Wandrille les créatrices.

Les choses étaient là, impérieuses, volontaires; elles attendaient, elles exigeaient ma réponse avec tant de force que, si j'avais cédé aux craintes, aux doutes et à toutes les influences qui, toujours, guettent l'action, j'aurais cru désobéir au destin.

La disposition des salles et des terrasses qui s'enchaînent, se succèdent dans une diversité absolue, permettait d'en user comme de décors merveilleux, admirables de grandeur, majestueux et uniques dans leur fixité. Il fallait donc aller vers eux, puisqu'ils étaient immuables.

Il fallait trouver le drame immense « qui emplirait ces lieux comme le bronze emplit le moule », le drame dont les scènes s'adapteraient aux décors dans un ordre assez logique pour permettre aux assistants de se déplacer rarement et facilement. On a discuté sur les inconvénients de ce déplacement; il fut dit surtout que l'atmosphère, cet air mystérieux qui se dégage peu à peu de la communion de la scène et de la salle, et dans lequel fleurissent la sympathie, l'émotion, l'enthousiasme, ne saurait, par suite du mouvement des spectateurs, se condenser autour des scènes. Je crois, d'abord, que ceux qui n'ont point visité les lieux ont imaginé des promenades et des difficultés qui furent soigneusement évitées, car les spectateurs n'eurent jamais que quelques pas à faire pour passer d'une salle dans l'autre et s'agitèrent souvent moins qu'ils ne le font pour leur seul plaisir en parcourant, pendant les entr'actes, le foyer des théâtres.

En vérité, il n'y avait rien à craindre de ce changement aux habitudes.

Le problème se posait ailleurs, dans le conflit qui pouvait surgir de la réalité prenant la place de l'illusion, et il ne devait se résoudre que le soir même de la représentation.

* * *

C'est à Saint-Wandrille, l'été dernier, que le hasard mit entre mes mains la traduction de *Macbeth* par François-Victor Hugo. Traduction brutale, mais fidèle, paraît-il. Je lisais en me promenant lentement à travers le cloître, les ruines et les grandes salles désertes, et

peu à peu il me parut que vivaient autour de moi les images créées en ma pensée par le grand poète...

Mes yeux, ivres de joie, allaient et venaient du livre aux choses, de Shakspeare à Saint-Wandrille, et chaque question obtenait sa réponse immédiate et décisive.

Je me souviendrai toujours de mon émoi. Entre les feuillets du petit livre que je serre en mes mains tremblantes, dormait un commandement qui tout à coup s'éveille, en ce beau jour d'été, guide mes pas, éclaire ma volonté et m'oblige à passer d'une salle dans l'autre, du cloître au jardin, des terrasses aux ruines, de la chapelle au réfectoire. En courant, je suis les scènes, qui se transforment devant ma pensée. Voici la partie du parc, sauvage, inculte, saupoudrée de bruyères, où dansent les sorcières. Macbeth et Banquo arriveront là-bas par la plaine; avant de les voir, on entendra le bruit de leurs voix et le hennissement de leur monture; ils mettront pied à terre pour interroger les vieilles barbes « aux lèvres de parchemin »; après la prophétie, ils s'approcheront, ils viendront si près des assistants qu'ils pourront chuchoter leur secret, et Macbeth, resté seul, Macbeth, déjà emprisonné dans son ambition, pensera tout haut son horrible rêve.

Mais je traverse la salle d'où je viens de surprendre cette première scène, et lady Macbeth se dresse devant moi. Elle tient une lettre dont elle connaît déjà le contenu, elle est illuminée de joie, déjà elle appartient toute à l'idée qui la possède et ne la quittera qu'au dernier instant; nous avons vu l'homme se débattre, se défendre et lutter; mais en la femme, plus faible, l'idée n'a pas rencontré d'obstacle...

Un bruit de voix dans la cour; des éperons sonnent contre les dalles, et voici le héros qui entre. Lady Macbeth s'est jetée dans ses bras, la porte se referme sur eux, ils s'embrassent longuement, ils sont seuls, ils sont chez eux, les murailles massives ne les trahiront pas, le grand secret qui dévore leur pensée palpite dans leur étreinte, il va s'échapper de leurs lèvres dans un même souffle d'amour et d'angoisse, et je tremble en pensant à ceux qui seront là, captifs du même silence, enveloppés comme malgré eux dans le réseau infernal que tisse l'ambition entre ces deux âmes primitives...

Une trompette sonne dans le lointain. C'est le glas du malheureux Duncan...

Nous voici sur la terrasse de Saint-Wandrille, ou plutôt sur la terrasse d'Inverness, car, maintenant, la représentation réelle rejoint mon rêve, et ils se confondent en ma pensée. A travers les branches, des torches sèment des étoiles dans la forêt, on devine un cortège qui descend la colline. Immobile, lady Macbeth se tient sur le seuil de sa demeure. Et c'est quelque chose de formidable que cette attente ainsi décuplée par la réalité.

Le pas des chevaux se rapproche, les flammes des

torches descendent doucement la colline. Les appels des guerriers deviennent plus distincts. Cet événement si simple, la rencontre de deux êtres, va avoir lieu; ici il prend des proportions telles que je pense à la vision que put avoir le grand Shakspeare en écrivant cette scène. Ce qu'il a vu en la splendeur de son imagination pouvait-il dépasser l'image extraordinaire qui, maintenant, me rive au portail de Saint-Wandrille? A-t-il rêvé d'une collaboration plus infinie que celle de la nuit? La nuit froide qui fait sonner le métal des voix, la nuit menaçante qui parle par le cri des hiboux et de toutes les bêtes mystérieuses, la nuit immense qui magnifie le rythme de la pensée?

Mais voici que le cortège surgit à l'entrée de la forêt, il s'avance maintenant dans l'herbe, vers la rivière qui limite la cour d'honneur au delà des trois grands bâtiments abbatiaux. Le roi franchit le pont. L'haleine de la source l'enveloppe d'un nuage, et, comme il est entouré de lumière, les hirondelles trompées par cette fausse clarté jaillissent de leur nid et tourbillonnent dans la cour en poussant des cris inquiets, une chauve-souris frôle mon front, au loin un chien hurle, la cloche de l'église voisine laisse tomber lentement ses neuf coups...

Les scènes suivantes, celles de l'assassinat de Duncan, se déroulent dans la grande salle haute comme une nef d'église et qui fut autrefois le réfectoire des moines. Cette salle, qui occupe le centre de l'abbaye, commande la plupart des appartements; on en traversera plusieurs avant de parvenir à la chambre du roi; ainsi, lorsque le meurtre sera découvert, les pas, les clameurs, les cris de détresse retentiront de voûte en voûte, de couloir en couloir, avant que les assistants soient avertis de ce qui se passe...

Le jour de la découverte, je continuai ma promenade non sans angoisse. Je craignais toujours de voir surgir l'obstacle invincible qui détruirait tout; mais jusqu'à la fin les scènes se déroulèrent avec le même ordre, la même harmonie parfaite; le banquet, les apparitions, les spectres, la promenade somnambulique de lady Macbeth, chaque scène était possible, et je ne me rassasiais point de constater l'entente parfaite qui régnait entre les lieux et la tragédie de *Macbeth*, dans laquelle la nature, la forêt, les plantes, les animaux, les forces mystérieuses jouent un rôle prépondérant et forment un chœur qui passe en horreur le chœur des Erynnies eschyliennes. Je trouvais même des liens curieux entre la sanglante tragédie et la paix monacale de l'abbaye où dort « l'histoire de Saint-Wandrille, superbe, dramatique, saisissante, comme dans un nid d'aigle de religieuse féodalité ».

Son silence écrasant, ses murailles énormes, où l'on trouve encore les traces d'un chemin de ronde, ses souterrains qui se perdent dans les ténèbres, ses inter-

minables corridors blancs, sa cathédrale en lambeaux, ... c'est à la fois la forteresse gothique et le couvent.

Le terrible drame de *Macbeth* pouvait seul vivre à l'aise dans ce décor terrifiant.

« Les mœurs et la tournure du caractère résultant de la féodalité sont marquées dans *Macbeth*, nous dit Montégut, par une circonstance toute particulière : la nature et l'intensité de ses terreurs. » En effet, le remords, sous la forme où nous le voyons chez Macbeth et lady Macbeth, ne s'explique pas seulement par la terreur résultant du meurtre commis, il s'explique aussi par l'isolement résultant de l'inégalité des conditions. Les deux époux ne sont-ils pas seuls à porter le poids de leur crime, comme ils ont été seuls à le concevoir ? Peut-on réfléchir sans épouvante à la puissance que devaient prendre les sentiments humains chez des êtres soumis à l'isolement de la vie féodale !

* * *

Macbeth fut donc la tragédie choisie. Elle était l'âme même de l'antique et féodale abbaye. J'allais tenter de faire revivre chaque scène à la place même où le poète l'avait conçue.

On a prétendu avec trop de bienveillance que la tentative était audacieuse et remplie de difficultés. Ne savons-nous pas que les obstacles s'aplanissent lorsque nous en approchons ? La côte qui de loin nous paraît terrible à gravir semble s'abaisser à mesure que nous marchons sur elle.

Il en est de même de l'acte, qui s'amoindrit et diminue, jusqu'à tenir dans la main de celui qui le conçoit.

Le plan s'établit rapidement ; il ressemblait à un plan de campagne plus qu'à une mise en scène ; en effet, si nous nous trouvions débarrassés de tout le fatras théâtral, nous étions également dépourvus des coulisses nécessaires où réside le poste de tous les commandements, où viennent aboutir tous les ordres, toutes les volontés, toutes les préparations !... A quoi servirait un poste de commandement au milieu d'un tel dédale de corridors, de salles, d'escaliers, de portes et de vestibules ? Sans cesse, pour obéir aux lois de la réalité, les artistes devraient surgir simultanément de plusieurs points opposés ; celui-ci de la salle du nord, celle-là de la tour du sud, tandis que le cortège se met en marche dans le haut de la colline, que les musiciens du roi se préparent dans la galerie, et que les serviteurs illuminent le réfectoire où l'on dresse la table du festin royal. Si l'on veut reproduire la réalité sans artifice, on est effrayé de la multiplicité des petits gestes qui la composent.

En vérité, je reconnus bientôt qu'il fallait se servir de principes stratégiques et disposer l'ordre de la représentation comme si l'on s'appretait à livrer une petite

bataille. Des sentinelles seraient en faction au bas de l'escalier, au bout des corridors, près des portes et des entrées ; à des capitaines, à des commandants seraient confiés des armées de figurants ; des estafettes porteraient les ordres, et sur tout cela planerait la haute surveillance du général et de ses officiers. Pendant ce temps, une évolution parallèle devait avoir lieu pour le public sous la direction de quelques autres officiers.

Ainsi réglée, la représentation de la réalité pouvait s'accomplir mathématiquement et simplement, à une condition cependant (condition qui fut pour moi jusqu'au dernier instant la seule inquiétude), c'est que chacun remplisse son devoir avec intelligence et conscience ! Bien souvent je fus effrayée à l'idée de toutes les bonnes volontés qu'il me faudrait réunir ! Qu'une seule manque à l'appel le soir de la bataille, et tout serait perdu, me disais-je ; mais j'ignorais la surprise heureuse qui m'était ici réservée ; je n'avais jamais espéré ce que j'ai rencontré de la part de ceux qui m'ont entourée. Dévouement, activité, conscience, intelligence, voilà ce que tous me prodiguèrent, depuis les premiers artistes jusqu'aux plus humbles figurants, et je ne dirai jamais assez avec quelle gratitude je garde leur souvenir en mon cœur.

GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK

(La fin prochainement.)

Théâtre royal de la Monnaie.

Madame Butterfly.

Drame lyrique en trois actes de MM. L. ILICA et G. GIACOSA, d'après JOHN L. LONG et DAVID BELASCO, traduction française de M. PAUL FERRIER, musique de M. GIACOMO PUCCINI.

La direction de la Monnaie mérite à tous égards le succès très net, très franc et très bruyant qui a accueilli la première représentation à Bruxelles de *Madame Butterfly*. Jamais, peut-être, le souci d'une mise en scène harmonieuse et raffinée n'avait été poussé aussi loin : décors, costumes, accessoires, éclairage, figuration, tout concourt, avec une interprétation excellente, à réaliser un spectacle homogène, d'un charme délicieux, qui respire la grâce voluptueuse des estampes japonaises.

C'est à Nagasaki que se déroule l'action. Selon les formules du drame vériste, celle-ci est brève et tragique. Sous la neige rose des pommiers, parmi les pivoines éblouissantes et les arbres nains, les quinze ans de la petite geisha Butterfly se sont éveillés à l'amour. Un lieutenant de la marine américaine cueille cette fleur fragile. Qu'importe, pour un séducteur sans scrupules, la cérémonie nuptiale accomplie entre des murs de papier, devant un paravent que le souffle d'un enfant renverse ? Pour cent yen payés au louche Goro, Butterfly sera l'épouse de Pinkerton, qui se réserve le droit — les lois nipponnes l'y autorisent — de résilier à l'expiration de chaque mois le marché...

Mais une tendresse fidèle habite le cœur de la petite geisha. Et trois ans après qu'un navire de guerre a emporté Pinkerton vers

Philadelphie ou New-York, elle l'attend toujours, confiante et amoureuse, et obstinément vertueuse, parmi les boîtes de laque, les éventails, les écrans de soie et les brinborions de jade. Il revient. Le *Lincoln* est signalé. Un coup de canon annonce son entrée dans la rade. Vite, des fleurs, des gerbes de fleurs dans les vases, des jonchées de fleurs sur les nattes. Que le retour de l'époux soit joyeux et triomphal!

Hélas! Les phares s'allument aux mâts des navires et les étoiles au ciel. La nuit tombe; la mer est d'encre. Par une déchirure du shosi, Butterfly guette en vain l'infidèle, immobile et désespérée.

Le jour naissant clôt la veillée d'angoisse, et c'est pour éclairer une scène plus affreuse encore. Pinkerton paraît, cruel et glacé. Une femme l'accompagne, — sa femme, celle que les lois américaines interdisent de répudier. Tous deux, ils viennent reprendre l'enfant dont les yeux reflètent le bonheur à jamais détruit. Cette fois la détresse est irrémédiable. D'un coup de poignard, Butterfly enferme dans la mort sa douleur.

N'analysons pas cette fable sentimentale, à la fois puérile et tragique. Bornons-nous à constater qu'elle est habilement choisie pour émouvoir, en excitant sa pitié, la portion du public qui n'attend du théâtre que des sensations et qu'un fait-divers ingénieusement présenté suffit à impressionner. Le succès de *Madame Butterfly* à Paris et sur plusieurs scènes étrangères prouve que les spectateurs de cette catégorie sont nombreux. Ce sont ceux qui applaudirent *la Tosca*, *la Vie de Bohême*, *Manon Lescaut*, par lesquelles M. Puccini manifesta son intarissable fécondité.

La musique de *Madame Butterfly* est, dans ses caractères généraux, pareille à celle des partitions que nous venons de citer. Elle a les qualités de celles-ci : la verve, l'abondance mélodique, l'habileté de métier. Mais elle n'échappe, pas plus qu'elles, aux reminiscences, aux clichés, aux artifices, et, en maintes pages, à la vulgarité.

Madame Butterfly est, à cet égard, une macédoine qui rassemble les éléments les plus hétérogènes. Le drame y coudoie l'opérette. Et la muse italienne de l'auteur frôle à tout instant des ombres illustres. On ferait, en feuilletant la partition, des observations curieuses sur les coïncidences qui ont rapproché l'inspiration de M. Puccini de telle ou telle phrase connue, de Richard Wagner à M. Massenet. Il n'est pas jusqu'à M. Gabriel Faure dont le souvenir soit évoqué par un thème délicieux de son quatuor en *ut* mineur, et — Dieu me pardonne! — jusqu'à M. Gabriel Fabre.

Il est juste de reconnaître que M. Puccini n'en apporte pas moins à son commentaire musical un accent particulier, une exacte appropriation de la phrase musicale au dialogue. Sa partition, colorée et chatoyante, n'est jamais ennuyeuse, ce qui la distingue de certaines productions contemporaines que leur solennelle emphase n'a pas empêché d'être accueillies avec une inexplicable faveur.

Au surplus, il a trouvé à la Monnaie des interprètes de choix. La voix charmante, la grâce, la vivacité ingénue de gestes et d'attitudes de M^{me} Dorly prêtent à la figure douloureuse de la petite geisha un charme exquis. M^{lle} Symiane est parfaite dans le rôle de la suivante Souzouki et prend rang parmi les meilleures artistes de la Monnaie. Pinkerton, c'est M. Saldou : jolie voix, silhouette élégante et dédaigneuse. M. Decléry s'affirme chanteur et comédien excellent dans le personnage du consul Sharpless et M. Octave Dua a composé un Goro fort amusant. Une

foule de petits rôles, tous bien tenus, donnent une animation extraordinaire à ces trois tableaux de la vie japonaise, fidèlement reconstitués d'après des documents authentiques par MM. Dubose et Delescluzc. Et la baguette impériative de M. S. Dupuis mène sans coup férir l'armée des chœurs et de l'orchestre à la victoire.

OCTAVE MAUS

Reprise d'« Orphée ».

Plus que jamais, la pure musique de Gluck aux lignes helléniques, aux accents expressifs, tour à tour touchants et douloureux, a conquis les auditeurs qu'assemble toute manifestation de la beauté classique. Ah! dans quel lointain recul les impressions que font naître les déplorations d'Orphée sur le cadavre d'Eurydice éloignent la pensée des malices musicales sur lesquelles se fixe avec trop de complaisance la curiosité! Quel plongeon dans la vie spirituelle! Quel bain réparateur!

Orphée est un des plus beaux rôles de M^{me} Croiza, et il n'est guère d'artistes qui lui confèrent au même point, avec le charme expressif de la voix, la noblesse des attitudes et la pureté du style. La tragédienne et la cantatrice sont dignes l'une de l'autre. Elles s'unissent pour réaliser dans son intégralité une conception dont le temps n'a pu altérer la jeunesse. Il semble que la composition qui nous fut offerte jeudi surpasse encore par la simplicité et la vérité du geste, par le caractère dramatique de l'expression vocale, celle qui, l'an dernier, classa M^{me} Croiza parmi les grandes tragédiennes lyriques de ce temps.

M^{lle} Seroen, dans la rôle d'Eurydice, fit applaudir sa voix étendue et homogène. Dans celui de l'Ombre heureuse, M^{lle} Beaumont fit un début remarqué, mais elle donne peut-être à cette ombre une réalité trop tangible. L'Amour, c'est, comme l'an dernier, M^{lle} Bérély.

O. M.

SALLE BOUTE

Willy Schlobach.

La myopie ponctuelle et tenace des critiques de la presse quotidienne a laissé passer presque inaperçue une exposition que quelques amis, unis simplement par une estime d'art réciproque, avaient ouverte au public. Ce ne sont pas, en effet, les épithètes banales de peinture gracieuse, agréable, aimable, bien venue, qu'ils ont prodiguées aux exposants qui dénotent de leur part une compréhension admissible. Je ne vois pas, en vérité, ce qu'il y a d'aimable dans la peinture de Lemmen, ni ce qu'il y a de gracieux dans les brutales notations d'un Finch, pas plus d'ailleurs que le gracieux d'un Hazledine ou le « bien venu » des œuvres de Paul Du Bois et de Gaspar. Mais n'insistons pas; ce sont là sourires indulgents de gens blasés qui voient les œuvres d'art à travers les ennuis de leur métier.

Il y avait cependant mieux à faire et, sans se donner grand mal, ils eussent pu remarquer, comme presque tous les artistes l'ont fait, la révélation inattendue et tout à fait remarquable de Willy Schlobach.

Ce nom n'est certes pas celui d'un inconnu. De sa première manière, qui date des origines des XX, le monde attentif aux choses d'art avait gardé le souvenir d'un peintre abondamment doué, qui manœuvrait avec aisance parmi toutes les difficultés et les raffinements de la couleur, mais qui, un beau jour, s'était éclipse, se conduisant en enfant prodige, autant envers le public

qu'à l'égard des trésors et des dons dont la nature l'avait doté.

Plusieurs années durant, ses amis se sont demandé ce qu'était devenu le bel et fougueux artiste, s'il peignait ou si seulement il vivait encore! Ce qui est certain c'est que, vivant, on le regrettait presque autant que mort, tant on avait regret à penser qu'un si beau talent se fût suicidé.

Heureusement il n'en était rien. S'il a, en véritable enfant prodigue, dissipé quelques années, du moins il n'a pas dissipé ses facultés et ses dons de peintre et le voici qui rentre dans la lutte, jeune quant à l'inspiration, comme il l'était lorsqu'il brûla la politesse au public; ayant évolué et fait peau neuve comme s'il n'avait cessé d'œuvrer depuis ce temps et, ce qui est mieux, non pas en enfant prodigue, craintif et confus, mais en triomphateur.

Délaissant son ancienne facture large et fougueuse où pourtant il excellait, il a sciemment et délibérément adopté le procédé des luministes. Bien entendu il l'a fait sien, c'est-à-dire adapté à sa vision, comme il convient que le fasse tout artiste qui ne se contente pas d'emboîter le pas aux maîtres à la mode.

Cette évolution lui sera-t-elle favorable? Oui, s'il faut juger, par les œuvres exposées, des aspects de la nature qui le solliciteront de préférence aux autres, c'est-à-dire tout ce qui est léger, vaporeux, lumière vibrante et nuancée, frémissement d'embruns sur la crête des flots, rayons roses du couchant sur l'or des gerbes liées, ombres multicolores et jaspées des rochers opposés au soleil, toute lumière, en un mot, qui sera comme vaporisée dans l'air, toute matière qui ne sera ni lourde comme le grès, ni compacte comme l'argile mais dont la densité, la structure ou la stratification permettra le jeu des irritations.

Ajoutez à cela que la couleur de M. Schlobach est belle en soi, toujours franche et noble, qu'aucune difficulté de ton n'est évincée ou dissimulée par le moyen d'une simple valeur incolore ou neutre et jugez à présent de la maîtrise à laquelle peut aboutir, par le travail, un tempérament aussi somptueusement doué.

Ces choses étaient bonnes à dire, sinon pour le public qui ne comprendra jamais, du moins pour l'artiste qui me paraît incrédule et manque de confiance en soi.

GREGOIRE LE ROY

Le premier Concert populaire.

Le centenaire de la mort de « papa Haydn » a été fêté aux Concerts populaires par l'exécution impeccable, souriante et spirituelle de l'une de ses plus belles symphonies. On aurait pu croire, d'après le n° « deux » que portait le programme pour la désigner, qu'il s'agissait de l'une de ses toutes premières. C'eût été une grave erreur car c'est, au contraire, l'une de ses toutes dernières. Elle date de 1795 et fait partie du groupe de celles dites « de Londres » ou de « Salomon » (1). Une erreur semblable attribuait, dans le programme, le n° 2 au 5^e et dernier

(1) Chef d'orchestre d'origine allemande qui s'était établi à Londres et y avait organisé des concerts. C'est lui qui commanda à Haydn les fameuses symphonies de Londres. Rappelons que le nombre de symphonies écrites par Haydn a été fixé définitivement à 104 par les éditeurs des *Œuvres complètes* du maître, qui sont en cours de publication (Breitkopf et Härtel). Le n° 2 que le programme des Concerts populaires attribue à la symphonie en *ré* est celui de l'ancienne édition Breitkopf et Härtel.

concerto de Beethoven (op. 73, en *mi* bémol majeur), que devait jouer le pianiste Sauer.

Outre la symphonie de Haydn, l'orchestre de M. Dupuis a exécuté dans un beau sentiment pathétique la sombre et tragique ouverture écrite pour *Faust* par Wagner, et, avec une fougue toute méridionale, le *Caprice espagnol* de Rimsky-Korsakoff, amusante mosaïque orchestrale où se combinent les timbres les plus divers et les plus singuliers, y compris celui d'une sonnerie électrique.

M. Sauer donne du concerto de Beethoven une interprétation plus nerveuse que puissante, plus mièvre que délicate, plus féminine que masculine. Il s'agit d'une œuvre somptueuse, à larges traits décoratifs, qui demande beaucoup de son, de la verve, de la couleur, et point de sécheresse. Dans cet ordre d'idées, je préfère l'interprétation de M. Arthur De Greef, qui lui restitue toute sa splendeur, toute sa richesse, toute sa gloire, sans négliger pour cela l'originalité du rythme et la finesse du détail.

M. Sauer est plus à l'aise dans les « petites choses », dans les « morceaux caractéristiques ». Il rend avec une incomparable délicatesse les minuties sentimentales de Chopin, l'aimable félicité mendelssohnienne, la correction élégante de M. Saint-Saëns.

Il a bien le tempérament qu'il faut pour ravir d'aise ceux qui mettent leur idéal dans cette littérature pianistique charmante mais limitée.

CH. V.

LA MUSIQUE A VERVIERS

La Société d'Harmonie a eu l'excellente idée de conserver à M. Louis Kefer la direction de ses deux concerts annuels d'hiver, et cette heureuse combinaison nous a valu tout récemment une de ces séances où l'artiste a de nouveau affirmé sa haute compréhension de l'art musical.

Le programme symphonique de la soirée comprenait la Huitième (en *fa*) de Beethoven, un *Cortège héroïque* de V. Vreuls, de facture polyphonique puissante, enfin l'ouverture d'*Hermann et Dorothee* de Schumann, qui offre un piquant contraste dans les alternances de la *Marseillaise* avec de tendres et émouvantes mélodies.

L'orchestre qui, stimulé par la présence et l'autorité de son chef affectionné, a parfaitement exécuté ces diverses pages, a accompagné avec non moins de précision et de brio l'air du *Billet de Loterie*, chanté par M^{lle} Chantre, et l'exquise *Fantaisie écossaise* de Max Bruch, jouée par M. Angenot. Dans ces morceaux, ainsi que dans leurs soli, ces deux artistes ont fait sincèrement applaudir les qualités qui les distinguent.

J. S.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Route d'Émeraude. — Le Gre'uchon.

Certains critiques en parlant de *Mihien d'Ivène* ont prétendu que la pièce de M. Nigond trahissait le roman de Maurice des Ombiaux et qu'elle n'était rien moins que wallonne. Ce reproche, à mon sens, n'était nullement fondé. Mais qu'auront dit ces mêmes critiques de la pièce de M. Richepin, en la comparant au roman de Demolder? Auront-ils trouvé que la brillante improvisation du poète illustre respecte si peu que ce soit l'esprit de l'œuvre de notre jovial compatriote? En ce cas, c'est qu'ils ont des indulgences spéciales pour les signatures célèbres et qu'ils réservent leurs foudres pour les débutants dans la carrière.

Pour moi, je dirai ici ce que je pense, en toute sincérité. La

pièce de M. Richepin utilise les personnages et les décors de l'action conçue et racontée par Demolder, mais cette action elle-même le poète français la dénature tellement qu'il en tire une sorte de sombre mélo, romantique et pleurnichard. Le roman de Demolder était une suite de tableaux que reliait le fil ténu d'une intrigue à peine indiquée. Ici l'intrigue passe au premier plan, et les tableaux n'existent plus que sur la toile peinte des décors. A ce point de vue, *Kaatje* était une pièce autrement plastique et évocatrice. Quant à l'intrigue, parlons-en : elle est d'une banalité rare. Ce jeune Kobus qui quitte sa tendre fiancée Lisbeth (dans le roman, Lisbeth est une simple servante) pour courir le monde à la remorque d'une courtisane, et qui, finalement, après de multiples aventures, est ramené au logis paternel où sa fiancée l'attend, par un brave garçon, ivrogne et paillard repentant, peut-on imaginer rien de plus banal, rien de plus contraire aussi à l'esprit du roman d'Eugène Demolder? Le Kobus de Richepin est une sorte de héros romantique, sombre et triste, en proie aux maléices d'une femme fatale, la Glu elle-même. C'est aussi une façon de don José que trahit et torture une nouvelle Carmen. Dirk, ce joyeux drôle, créé par Demolder, devient ici un frère-prêcheur, un ivrogne moraliste; une grande âme méconnue.

Et tout cela est appuyé, claironné, projeté dans une clarté sans mesure, d'un insupportable éclat. A tout moment, on a l'impression que ce qu'on entend, ce qu'on voit est faux, boursoufflé, conventionnel. On se croirait à l'Ambigu, ou, plus modestement, à notre vieil Alhambra, à l'époque où l'on y jouait *Kean* et *le Bossu*.

Cependant M. Richepin est un homme débordant de talent et qui a le sens du théâtre. Que prouve donc son échec? Tout d'abord qu'il y a entre Demolder et lui incompatibilité d'âme et d'humeur. Ensuite que le roman de Demolder, où l'action n'est qu'un prétexte, ne pouvait être transporté sur la scène. Qu'on essaye plutôt de faire une pièce avec *le Vent dans les Moulins*, de Camille Lemonnier : on se heurtera aux mêmes difficultés et on aboutira au même résultat négatif.

Convenons, toutefois, que le drame de M. Richepin est habilement conduit et qu'il abonde en mouvements oratoires d'un effet considérable. Ce n'est pas du tout « notre » *Route d'Émeraude*, mais c'est une œuvre qui s'écoute et se regarde avec plaisir. Les décors — ceux de Paris — sont superbes. Les costumes sont d'une scrupuleuse fidélité. Au Parc, l'interprétation a été très remarquable, avec M. Daubry dans le rôle de Dirk, M. Scott dans celui de Kobus et M^{lle} Lucie Brille, la séduction en personne, dans celui de Siska. M^{lle} Louise de Brandt est charmante en Lisbeth. M. Mondollot est un bon meunier Balthazar. Les autres interprètes, dans des rôles de moindre importance, ont fait de leur mieux, et ce fut très bien.

A Paris, *la Route d'Émeraude* n'a pas été un succès. Je ne crois pas que Bruxelles reformera ce jugement.

* *

Le *Greluchon*, de M. Maurice Sergine, que l'on joue en ce moment aux Galeries, est l'une de ces pièces dont on a presque tout dit quand on a parlé de leur brillante interprétation et de leur fastueuse mise en scène. Chacun sait que la direction des Galeries, à ce double point de vue, fait admirablement les choses. Réunir sur les mêmes planches des artistes comme M. André Brûlé, M^{lle} Madeleine Lely, M^{me} Daynes-Grassot, une duègne admirable, MM. Berry, Gildès, et tous leurs camarades, et cela dans un luxe de décors à faire envie à la plus somptueuse réalité, je crois bien que les Galeries sont actuellement le seul théâtre de France et de Belgique capable de réaliser un tel prodige. Malheureusement, à l'heure présente, quand un directeur engage une grande vedette de Paris, il doit l'engager avec ses rôles et monter pour lui ou pour elle (la vedette est mâle ou femelle), des pièces qui, en elles-mêmes, ne présentent qu'un intérêt assez médiocre. Il en est ainsi du *Greluchon*, dont tous les personnages, une fois de plus, sont pris dans ce vague monde interlope, si peu varié au fond, des viveurs, des boulevardiers et des demi-mondaines de Paris. Gaston Lagarde est le greluchon, l'amant de cœur, si vous voulez, d'une chanteuse, Francine Fernay. Mais

le greluchon a des scrupules : il souffre d'aimer Francine au milieu du luxe qu'elle doit à un autre. Cet autre, elle le quittera et vivra seule désormais avec Gaston. Comme ils vont être heureux! Non, car Francine est trop amoureuse et ne tarde pas à fatiguer son greluchon de ses prévenances, de sa surveillance, de sa trop flatteuse jalousie. C'est donc Gaston qui s'en ira et l'autre qui reviendra. Mais on devine que le greluchon ne tardera pas à reparaitre et à reprendre sa place — la meilleure — dans le beau petit trio d'autrefois. Monde charmant, comme on le voit : mœurs sans ceinture, comme on s'en doute. Beaucoup de mots d'auteur, quelques-uns très drôles, d'autres très fatigués... d'avoir beaucoup servi. Au demeurant, pièce bien parisienne, aimable, facile, qui traîne un peu en route, mais qui ne laisse pas d'amuser son public. M. Brûlé est tout à fait très bien dans le rôle de Gaston Lagarde; M^{lle} Madeleine Lely est une Francine Fernay délicieuse, et M^{me} Daynes-Grassot, la joie de la pièce, incarne d'une manière inoubliable Pauline Delanoy, une maîtresse de piano à l'usage de ces dames : elle leur fait les mains et les pieds, raccommode leurs ménages, reçoit leurs confidences et vit des miettes — il en est d'exquises — qu'elles laissent tomber de leurs tables. Cette création de Pauline Delanoy est peut-être la vraie raison du succès de *Greluchon*.

GEORGES RENCY

MUSIQUE

Les Concerts Ysaye, dont la réouverture est fixée, ainsi que nous l'avons annoncé, à dimanche prochain, à 2 h. 1/2, salle Patria (répétition générale la veille, à 3 heures) auront lieu avec le concours de M^{mes} Edyth Walker, la célèbre cantatrice berlinoise, dont ce sera la première apparition en Belgique, Hensel-Schweitzer, de l'Opéra impérial de Francfort, de MM. H. Hensel, de l'Opéra de Wiesbaden, Raoul Pugno, Pablo Casals et Ossip Gabrilowitsch, le jeune pianiste qui s'est placé en tête des virtuoses du clavier. M. Eugène Ysaye tiendra la baguette de direction et participera comme soliste à l'un des concerts.

L'administration des Concerts Durant a ouvert chez M. Katto, éditeur, 46-48, rue de l'Écuver, un bureau d'abonnement.

Indépendamment des six grands concerts annoncés avec le concours de MM. A. De Greef, L. Capet, Fröhlich, J. Hollmann, etc., M. Félicien Durant donnera cet hiver vingt-huit auditions populaires à grand orchestre et vingt-huit séances de musique de chambre. Les premières auront lieu tous les dimanches, à 8 h. 1/2, du 21 novembre au 29 mai inclus; les seconds, tous les mercredis, à la même heure, du 17 novembre au 25 mai inclus.

Pour les auditions populaires du dimanche soir et les séances de musique de chambre du mercredi soir, des billets de série seront vendus à prix réduits chez tous les marchands de musique.

NÉCROLOGIE

Joseph Jacob.

La mort de Joseph Jacob a causé dans le monde musical la plus douloureuse émotion. Si l'artiste y était admiré comme l'un des plus parfaits violoncellistes belges, l'homme n'était pas moins aimé pour la bonté de son cœur, sa droiture et son désintéressement. Né à Liège en 1835, Joseph Jacob fut choisi comme partenaire par M. Eugène Ysaye lorsque celui-ci fonda son célèbre quatuor. Il prit part à toutes les séances qui, soit aux XX, à la *Libre Esthétique* ou ailleurs, répandirent le goût de la musique et initièrent le public aux œuvres nouvelles. Qui ne se souvient de la belle sonorité du violoncelliste, de son expression pénétrante et du style avec lequel il phrasait ses soli?

Comme compositeur, Jacob laisse quelques œuvres intéressantes : deux ballets, *Lilia* et *La Légende de la Perle*, joués l'un et l'autre avec succès au théâtre de la Monnaie, un Concerto pour violoncelle et orchestre, qu'il interpréta aux concerts Ysaye, des pièces pour hautbois, etc.

Depuis quelques années, il professait au Conservatoire de Gand, où ses leçons étaient hautement appréciées. Au jour des funérailles, M. Emile Mathieu lui décerna ces justes éloges :

« Il appartient au directeur du conservatoire de Gand de dire ici ce que fut l'enseignement de Joseph Jacob, avec quelle joyeuse ardeur il menait ses élèves à la conquête de la technique instrumentale, leur communiquant le feu sacré, l'exubérant enthousiasme de son tempérament généreux, leur formant le goût sans toutefois leur imposer la tyrannie de son interprétation personnelle, provoquant plutôt en eux l'éclosion d'un sentiment individuel.

Plusieurs des jeunes artistes qu'il produisit au cours de ces quinze années tiennent avec autorité le pupitre du soliste dans des orchestres de premier ordre, en Allemagne, en Angleterre, aux Etats-Unis, au Canada, en Belgique même.

Tous adoraient leur maître, qui savait allier à l'énergie de l'éducateur convaincu la bonhomie familière d'un père indulgent.

Tous seront cruellement frappés par cette fin prématurée. Impérissable dans leur cœur ils conserveront son souvenir.

O. M.

PETITE CHRONIQUE

M. Louis Delattre publiera prochainement sous le titre *Le Pays Wallon*, en un volume absolument hors commerce, sa contribution à *Notre Pays* (2 vol. in-4°, édités chez M. Van Oest, à Bruxelles, sous le patronage du gouvernement, à 250 francs l'exemplaire).

Nous pouvons annoncer comme aussi prochaine la mise en vente des *Carnets d'un médecin de village*, un fort volume de plus de 350 pages, à 3 fr. 50, par le même auteur.

Les lecteurs de *L'Art moderne* qui feront parvenir à M. L. Delattre, 84, avenue de la Reine, Bruxelles, un avis de souscription aux *Carnets d'un médecin de village* recevront en prime, à titre gracieux, un exemplaire du *Pays Wallon*.

A l'occasion des fêtes jubilaires de l'Université libre, une représentation de gala sera donnée le vendredi 19 novembre au théâtre de la Monnaie. Le spectacle se composera du *Philippe II* de M. Emile Verhaeren et du deuxième acte de *Monna Vanna*, joué par M^{me} Georgette Leblanc.

Le *Sillon* ouvrira mercredi prochain, 3 novembre, sa XVI^e exposition au Musée moderne. Le Salon réunira des œuvres des membres du cercle MM. Apol, Bastien, Bouy, Bulens, Deglume, Godfrimon, Haustraete, Lefèbvre, Laudy, Mignot, Mascré, Puttemans, Simonin, Smeers, Swyncoep, Tordeur, Van den Brugge, Wagemans, Wouters, auxquels se joignent M^{lle} Jeanne Denève, MM. Oleffe, Jeffereys, etc. L'art appliqué sera représenté par M^{me} Delstanche et M. Lucien Rion. M. James Ensor, spécialement invité, montrera une importante série de dessins et de peintures inédits.

Il y aura l'an prochain une « saison italienne » à Paris. Les représentations auront lieu du 15 mai au 20 juin au théâtre du Châtelet et seront données par la troupe du Metropolitan Opera de New-York sous la direction de M. Catti Gasazza, avec M. Toscanini comme chef d'orchestre. Les spectacles se composeront d'*Aida*, *Mefistofele*, *Cavalleria rusticana*, *Manon* de Puccini, *Gioconda* et *Pagliaci*. Le programme comprend en outre l'exécution de la messe de *Requiem* de Verdi et deux grands concerts de musique française donnés dans la salle du Trocadéro, toujours sous la direction de M. Toscanini.

Parmi les artistes, on cite Caruso, Amato, Scotti, Chaliapine; M^{mes} Destinn, Cavaliéri et Farrar. *Cavalleria Rusticana* sera chantée par Caruso et M^{me} Destinn; *Manon* par M^{me} Cavaliéri. Chaliapine sera l'interprète principal de *Mefistofele*. Les chœurs seront ceux du Metropolitan de New-York.

Toulouse s'apprête à célébrer le centenaire de Vestrepain, cordonnier et poète. Antonin Mercié a édifié jadis une statue à ce

brave bottier qui avait l'âlène lyrique, et cette statue se dressera prochainement sous les quinconces de la jolie ville méridionale. Détail piquant : ce fut M. Pedro Gailhard, toulousain ultra-notoire, qui posa dans l'atelier de Mercié pour feu Vestrepain.

Vestrepain, comme le savetier de La Fontaine, chantait du matin jusqu'au soir. Et Pedro Gailhard, son jeune apprenti, écoutait, ravi d'extase, les rossignolades de ce Hans Sachs provençal.

Le dernier ne publia ses couplets qu'à l'âge de cinquante et un ans. Son recueil, qui se vendait quatre francs chez l'auteur, a pour titre : *Los espigos de la lenga moundino* (les épis de la langue toulousaine). Vestrepain fut un prédécesseur des félibres. Il avait de l'esprit, de la gaieté, du souffle.

Pour un bottier qui composa de jolis vers sans prétentions, fait remarquer à ce propos le *Gil Blas*, combien de soi-disant poètes connaissons-nous qui chevillent, accumulent les cuirs, versifient comme des gnafs et rinent — si vous permettez — comme des pieds...

Sottisier :

On ne perd jamais son temps à parcourir les revues que les vacances ont accumulées sur les tables de rédaction. Connaissez-vous M^{me} Nanny Lambrecht? — Ni moi non plus. Eh! bien, la *Revue bibliographique belge* proclame avec sérénité : « Des écrivains modernes Nanny Lambrecht est certes la figure la plus originale et la plus attachante. Elle est allemande. »

La *Revue* le prouve : « Avec son âme de poète, Nanny Lambrecht a éprouvé la solitude mortelle et le silence désespérant des nuits. »

Mais ce n'est pas tout : « Nanny Lambrecht aime ses sujets. Elle s'identifie avec ses héros, souffre ou jubile, pleure ou rit avec eux, fût-ce même un assassin. »

Un phénomène littéraire justifie le succès de son dernier livre, qui provoqua, paraît-il, une tempête à Malmédy : « La langue, d'une concision télégraphique, bizarre, est remplie de métaphores que l'on chercherait en vain dans le dictionnaire. L'œuvre gagnerait toutefois à être plus concise; une description plus succincte nous eût procuré des jouissances plus calmes. »

Si le langage télégraphique paraît manquer de concision à Malmédy, on se demande avec inquiétude à quelle brièveté d'élocution tend la littérature de cette aimable bourgade. Sérieusement, quel schéma de phrase donnera à Malmédy les « jouissances calmes » auxquelles elle aspire ?

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

Vient de paraître chez **E. DEMETS, éditeur.**

2, rue de Louvois, Paris.

RAYMOND HERVÉ. — **Quatre mélodies** sur des poèmes de L. EVEN.

Au large (1 fr. 75). — *Les Fontaines* (2 francs). — *Les Jardins* (1 fr. 75). — *Marine* (1 franc).

PAUL LADMIRAULT. — **Quatre esquisses** pour piano.

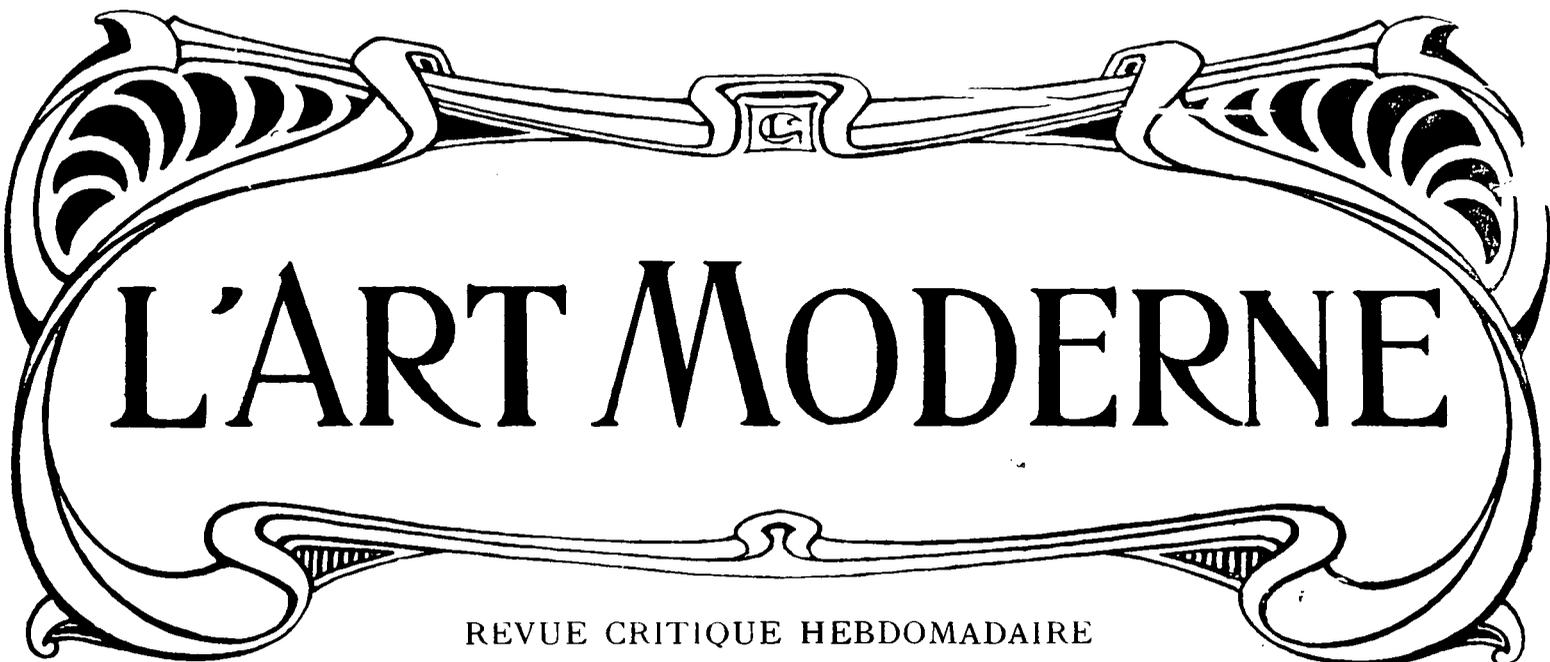
Chemin creux (1 franc). — *Valse mélancolique* (2 fr. 50). — *Vers l'église dans le soir* (2 francs). — *Minuit dans les clairières* (3 fr. 25).

A. LUZZATTI. — **Quatre pièces** pour piano.

Impromptu (2 fr. 50). — *Nocturne* (1 fr. 70). — *Scherzando* (2 fr. 50). — *Romance* (2 francs).

JOAQUIN TURINA. — **Sevilla**, suite pittoresque pour piano.

Sous les orangers. — *Le Jeudi-Saint à minuit*. — *La Feria*. — Le recueil : 6 francs.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

La Soirée de Saint-Wandrille racontée par M^{me} Georgette Leblanc (GEORGETTE LEBLANC - MAETERLINCK). — Réflexions sur Anatole France (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Inauguration, à Lunéville, d'un monument Charles Guérin (RENÉ D'AVRIL). — La Forêt de Soignes. — Bibliographie : *Henry Carton de Wiart*, par Paulin Renault. — Notes de musique : *Le Quatuor Zimmer* (Ch. V.). — Théâtre de la Monnaie : Reprise d'*Armide* (Ch. V.). — Musique. — Petite Chronique.

La Soirée de Saint-Wandrille racontée par M^{me} Georgette Leblanc⁽¹⁾.

Cependant une question importante n'avait pas été résolue, celle de la traduction. Tout en travaillant d'après le texte de François-Victor Hugo, j'avais recours sans cesse à Maeterlinck. Telle phrase me semblait si brutale, telle autre ralentissait le drame, une autre encore torturait l'action, altérait l'élan, si bien que les marges de ma brochure furent bientôt couvertes d'annotations, et que Maeterlinck, après avoir essayé de reviser le texte de F.-Victor Hugo, ne tarda pas à reconnaître qu'il fallait refaire le travail de fond en comble. Il entreprit résolument une traduction nouvelle, où le rythme, le mouvement, la couleur, l'accent, la musculature, l'allure et surtout les qualités scéniques du texte shakspearien (qualité négligée chez tous les traducteurs) seraient reproduits aussi fidèlement que possible.

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

Alors commença pour moi une joie que je ne soupçonnais pas et que je n'attendais point. Ce fut la révélation de Shakspeare. Ne sachant par la langue anglaise, je n'avais connu jusqu'ici le grand poète qu'à travers ses traducteurs, et bien souvent je m'étais demandé pourquoi ceux de tous les temps s'inclinaient devant lui comme devant le souverain incontestable. A présent, le destin répondait à ma question avec une éloquence étrange. Shakspeare m'était révélé d'une façon unique, plus mystérieuse, plus impressionnante que si je l'avais lu directement dans le texte anglais.

Chaque jour, dans l'admirable paix de la forêt de Saint-Wandrille, nous travaillons. D'abord, Maeterlinck lit une phrase en la construisant selon la forme française, puis il la redit en déchirant le vêtement français qui ne lui va pas, et déjà elle me fait tressaillir; elle apparaît à peine, mais au delà de la forme, de l'autre côté du mot! Et encore il la répète, en disloquant de plus en plus le premier sens qui s'était présenté... Alors, au-dessus d'un tas de mots qui tombent au hasard comme des coquilles vides, la vraie pensée du poète jaillit, énorme, immense, *intraduisible*; elle se dresse à mes yeux comme elle se lève dans l'esprit même qui l'enfanta, à mi-chemin entre la pensée et la forme, infinie parce qu'elle n'est pas encore entrée dans les mots...

Quand j'arrive à un passage que je sens admirable, je suis comme un être qui pénètre dans l'obscurité d'un palais qu'il sait merveilleux, mais dont il ne distingue rien; il attend immobile que la lumière vienne, et elle vient peu à peu, et graduellement les choses apparais-

sent, les beautés se précisent, et c'est un éblouissement de splendeurs!

Je crois qu'en lisant le texte anglais directement, cette magie ne saurait avoir lieu, car pour moi elle est créée par l'effort. J'ouvre les yeux dans les ténèbres, et la moindre lueur m'éblouit. Celui qui lit couramment accepte la beauté, il s'y habitue et va le long d'elle en suivant sa lecture.

Je dois avouer, avant de terminer, que l'honneur de jouer la féroce lady Macbeth ne me tentait point particulièrement, et que si je n'avais pas été entraînée par un sentiment plus puissant que mon seul intérêt, j'eusse reculé sans doute devant l'ingratitude de la tâche. Maeterlinck m'a gâtée en m'offrant des héroïnes conformes à mon rêve d'amour et de beauté; j'ai pris ainsi la douce habitude d'aimer les créatures que j'incarne, si bien qu'il m'a paru fâcheux un instant d'hospitaliser en mon âme une aussi terrible femme; mais là encore le génie de Shakspeare est intervenu, et j'ai bien vite oublié mes répugnances.

De même qu'en choisissant l'œuvre qui s'adaptait le mieux au cadre je n'avais pas songé au rôle dont la tâche m'incombait, emportée par l'enthousiasme que faisait palpiter en moi le lyrisme du grand Will, je ne sentis plus ce qu'il pouvait y avoir de laid en l'âme de son héroïne, et j'appartins tout entière à l'âme divine qui l'avait animée. Toute la soirée du 28, je fus possédée par une joie exaltée qui me tenait au dehors de moi-même, à tel point qu'aucune inquiétude ne m'atteignit. Et cependant plusieurs dangers nous frôlèrent au cours de cette réalisation.

Ma lampe, la lampe de lady Macbeth, s'enflamme dans ma main, au moment où je vais entreprendre la promenade somnambulique; je l'éteins; le hasard me fait trouver un bout de cire que j'ajuste à l'extrémité de la lampe... Mais le feu a gagné la portière derrière laquelle je me cachais!... Au même instant apparaissent à l'autre bout de la salle, à une distance de 60 mètres, le médecin et la dame de service. Tout en causant, ils s'avancent vers le public qui est là, au-dessous de la galerie que je dois suivre... Un mot, un cri, un signal, l'alarme est donnée, et toute la soirée est perdue!... La portière de toile légère continue à brûler près de moi... Je n'ai plus qu'une idée: fermer la porte qui donne accès dans la galerie que je vais suivre; elle est en bois et c'est dangereux; mais je ne vois plus que la minute présente; dans une seconde, je marcherai au-dessus des assistants, ils lèveront la tête, et, si la porte n'est pas close, ils verront la grande lueur insolite... Tout se passe ainsi... J'enferme le feu derrière moi, et je commence ma scène...

J'ai pensé depuis avec épouvante à ce qui aurait pu arriver si le courant d'air du corridor n'avait chassé les flammes contre la muraille de pierre jusqu'à ce que

le morceau de toile fût consumé. J'ai frissonné d'horreur et me suis demandé comment je n'avais pas hésité un instant à préférer un terrible danger au petit ennui de rompre une minute l'illusion de nos hôtes!...

Maintenant, la représentation a eu lieu, et le public a résolu favorablement le problème qui soulevait et soulève encore parmi ceux qui n'y ont pas assisté des discussions et des méfiances.

La tentative est-elle, comme le disent la plupart, essentiellement contraire à l'essence même du théâtre?

« Le théâtre est avant tout un art de convention », affirme Henri de Régnier. Et cette affirmation, qui semblait hier indiscutable, éveille aujourd'hui bien des objections en l'esprit de ceux qui furent, le 28 août, acteurs et auditeurs.

La séparation de la rampe qui isole le public n'est donc point indispensable? L'éloignement qui semble favoriser le jeu des artistes n'est-il pas nécessaire?

Qu'est-ce donc que cette illusion théâtrale qui, croyions-nous, doniait la vie au drame?

Y a-t-il donc dans la représentation d'une œuvre assez de vie, assez de réalité et de vérité pour que l'on puisse sans danger la faire descendre parmi la foule, la mêler à ceux qui la regardent et la débarrasser de tout le factice théâtral?

Pour mon humble part, je puis hautement reconnaître que jamais, jusqu'à ce soir, je n'avais senti, entre moi et ceux qui m'écoutaient, une aussi parfaite communion. Certes, la réalité la plus absolue enserrait et libérait nos gestes, les magnifiait ou les bornait tour à tour, mais sans jamais les entraver, car ses ordres étaient forcément logiques... Et faut-il croire que cette réalité avait chassé l'illusion? Parce qu'elle avait changé de forme, était-elle effacée?

Je crois qu'elle fut d'autant plus forte qu'elle fut plus sournoise. Au théâtre, elle est là, devant nous, derrière le rideau; elle nous attaque en face, elle n'a plus aucun secret pour nous tous, qui l'attendons et l'admettons à l'avance. Mais voilà que tout à coup son cadre a disparu, aucun rideau ne peut la voiler ou la révéler à nos sens. elle n'a plus sa place, et par cela même on croit qu'elle n'est plus. Quelle erreur! Elle est partout, au contraire; elle nous attaque si traîtreusement, et de tous côtés, que tous nous baignons en elle, artistes et auditeurs...

Elle a perdu soudain l'apparence que des siècles d'habitudes lui avaient prêtée, et nous sommes sans force contre elle, parce que nous ne savons plus où elle est; elle nous possède, nous dirige, nous domine: elle s'est mêlée à la réalité, si bien que nous devons reconnaître à présent qu'elles ne sont point ennemies, et qu'un chef-d'œuvre peut parfois les unir.

Mais il faut ajouter que le drame qui, non seulement, résiste à une épreuve de ce genre, mais en sort victo-

rieux, plus humain, plus éclatant, plus formidable, est réellement une œuvre unique en ce monde, le drame par excellence, le drame type et éternel de notre planète... Que la poésie, la grandeur, le mystère ambiant, la profondeur surnaturelle d'une œuvre de génie soit assez réelle, assez exactement humaine dans sa sur-humanité pour que pas une lueur d'outre-vie ne s'en perde quand nous la coudoyons dans une salle, dans des couloirs, le long d'escaliers où nous vivons, où nous passons nous-mêmes, voilà le miracle que nous venons de voir, et que Shakespeare seul, après trois siècles, pouvait réaliser.

Et le lendemain, Maeterlinck, qui avait longtemps résisté à une tentative qui lui semblait périlleuse, Maeterlinck, convaincu à présent, nous disait son émotion et ajoutait ces mots qui peignent bien le caractère de cette soirée : « La beauté nocturne, avec ses clartés et ses magnifiques ténèbres, demeurait attachée aux vêtements, aux paroles, aux gestes, aux pensées des héros, et de cette façon les deux nuits insondables, celle de la conscience humaine et celle de la terre, se mêlaient et se renvoyaient leurs feux assombrés. »

GEORGETTE LEBLANC-MAETERLINCK

Réflexions sur Anatole France.

Il est à la fois très agréable et un peu mélancolique de lire sur un artiste que l'on admire une étude où cet artiste est examiné suivant les procédés d'une analyse parfaite et à des points de vue nouveaux, surtout si, ces points de vue, vous les partagiez déjà et qu'ils ne soient point ceux de tout le monde.

Je viens d'éprouver ce sentiment complexe où il entre (pourquoi ne l'avouerais-je pas?) un rien de jalousie, en prenant connaissance de l'étude, absolument remarquable et complète dans sa brièveté, que M. Jacques Jary vient de publier dans le dernier numéro d'*Akademos* (1). J'aurais bien voulu la faire avant lui, mais je ne pense pas que je l'eusse réussie de la même manière car, mise à part la méthode excellente avec laquelle elle est conçue, il y entre des développements et des conclusions qui n'avaient pas encore atteint dans mon esprit assez de netteté. M. Jacques Jary me semble bien avoir dit sur Anatole France tout ce qu'on peut en dire, et sa sympathie n'a rien de naïf; elle ne se fait jour qu'après un examen attentif de la pensée du *sujet*.

Les lecteurs de l'*Art moderne* ne sauraient m'en vouloir de ne pas leur parler toujours de livres. J'en ai bien quelques-uns sur ma table mais, outre leur disparate, ils ne valent pas le diable et à eux tous pèsent moins que ces dix pages de revue, auxquelles je renvoie d'avance ceux qui penseraient, avec juste raison, que ces réflexions n'en donnent pas une suffisante idée.

(1) JACQUES JARY : *Le Dogmatisme d'Anatole France* (« Akademos », numéro du 15 octobre, page 526).

Pour prouver qu'Anatole France n'est pas un sceptique, mais bien au contraire un passionné, et un passionné d'idéal de justice, M. Jacques Jary n'invoque qu'en passant, et à titre d'exemple supplémentaire, ses discours et ses brochures politiques. Sa dialectique est plus *intérieure*, si je puis dire. C'est de l'examen psychologique des œuvres du maître envisagées dans leur évolution que ressort cette conclusion, laquelle a pour conséquence inattendue (1) quoique rigoureuse : Anatole France ne ressemble pas à ses ancêtres intellectuels apparents, Rabelais ou Renan; il est seul, un cas unique dans la littérature.

En effet, Anatole France a le culte de la beauté et des choses de la vie, avec cette sorte d'ardeur mélancolique de ceux qui ne croient qu'à la vie présente. Il répondrait volontiers à Renan : « Que peut me faire le point de vue de Sirius? Je ne suis pas dans Sirius. Je suis ici. Il faut que j'y organise ma vie morale et matérielle d'après ces conditions, rigoureuses et déterminées, qui me sont faites par la terre. C'est *du point de vue de la terre* que je juge. »

Tout homme d'esprit un peu noble ne peut pas ramener longtemps à sa seule personne les rêves de la terre qu'il imagine, il les étendra à l'humanité, et ainsi deviendra un idéologue, un utopiste, un socialiste, tout ce que vous voudrez, à coup sûr un altruiste.

Nous voilà loin du scepticisme.

D'où vient donc cette réputation de *scepticisme* qui a si longtemps suivi Anatole France, et qui commence à peine à se dissiper, grâce à des études comme celle dont je parle ou comme le livre de M. Raphaël Cor : « *Anatole France et la pensée contemporaine* »? Uniquement du *ton* de ses premiers ouvrages, et parce que la dissociation des idées reste l'opération intellectuelle la plus difficile à l'esprit du public. Pour comprendre qu'il allait progressivement sortir des ironies d'humaniste et des satires à la Hogarth ou à la Swift des premiers livres d'Anatole France tout autre chose qu'un hédonisme toujours plus accentué et plus égoïste, il aurait fallu comprendre simplement que ces procédés littéraires de satire et d'ironie étaient en effet des procédés, des *précautions*, et ne touchaient pas à la substance même du sujet.

Il aurait fallu que les préoccupations politiques et sociales du moment n'empêchassent point de deviner combien, quoique tacite encore, était ardente la protestation libertaire de l'homme qui agitait les pantins de l'*Orme du Mail*.

Les ironistes sont en général des êtres fort délicats et fort sensibles et il n'y a presque pas d'exemple qu'un véritable humoriste ait été gai et satisfait. C'est une loi sans exception qu'ils disent ce qu'ils pensent d'une façon détournée, et M. Jacques Jary discerne en cette attitude « une maîtrise de soi particulière et remarquable : la maîtrise littéraire ».

A vrai dire, quelques personnes avaient deviné le secret de ce sourire et la colère intime dissimulée sous l'urbanité narquoise de l'attitude; mais comme c'étaient ses ennemis (j'entends ses adversaires intellectuels), au lieu de le comprendre *passionné*, ils le dirent : *sectaire*, ce qui signifie en bon français : passionné pour une idée qui n'est pas la vôtre, et, bien entendu, avec des moyens déloyaux. Or, les moyens d'Anatole France n'étaient point déloyaux. Ceux qui aiment Sainte Thérèse à l'exclusion d'Hypathie ne peuvent pas admettre la bonne foi tranquille de ceux qui, admettant Sainte Thérèse, préfèrent cependant Hypathie.

(1) Inattendue, relativement aux idées courantes.

Mais enfin, l'indication était précieuse. Un sceptique réel n'eût pas rencontré d'adversaires. Ceux de M. Anatole France, en le déclarant sectaire, avaient implicitement découvert sa *passion*. Il suffisait de dégager cet élément, ce qui, d'ailleurs, se fit tout seul. A l'heure qu'il est, cet élément apparaît avec une netteté absolue et même dominatrice. Le sourire d'Anatole France n'est plus celui d'un homme qui propose timidement des vérités arrangées dans des paradoxes, mais d'un homme qui les dévoile avec la tranquille certitude de leur beauté. Lisez l'*Ile des Pingouins*. La théorie de l'éternel retour, malgré sa désespérance, ne me paraît pas absolument contradictoire à ce rêve d'idéal de justice que caresse, obstinément, l'écrivain. En effet, le cycle porte sur des milliers d'années et notre vie sur le temps d'une génération et l'on peut espérer, au cours de ces grands mouvements, quelques répit... parfois.

Et puis, du sentiment même de cette contradiction émane quelque chose de très élevé, et qui, à la vérité, constitue notre plus vraie noblesse humaine : cela s'appelle le *stoïcisme* et c'est la plus fière façon de ne pas s'incliner devant la fatalité.

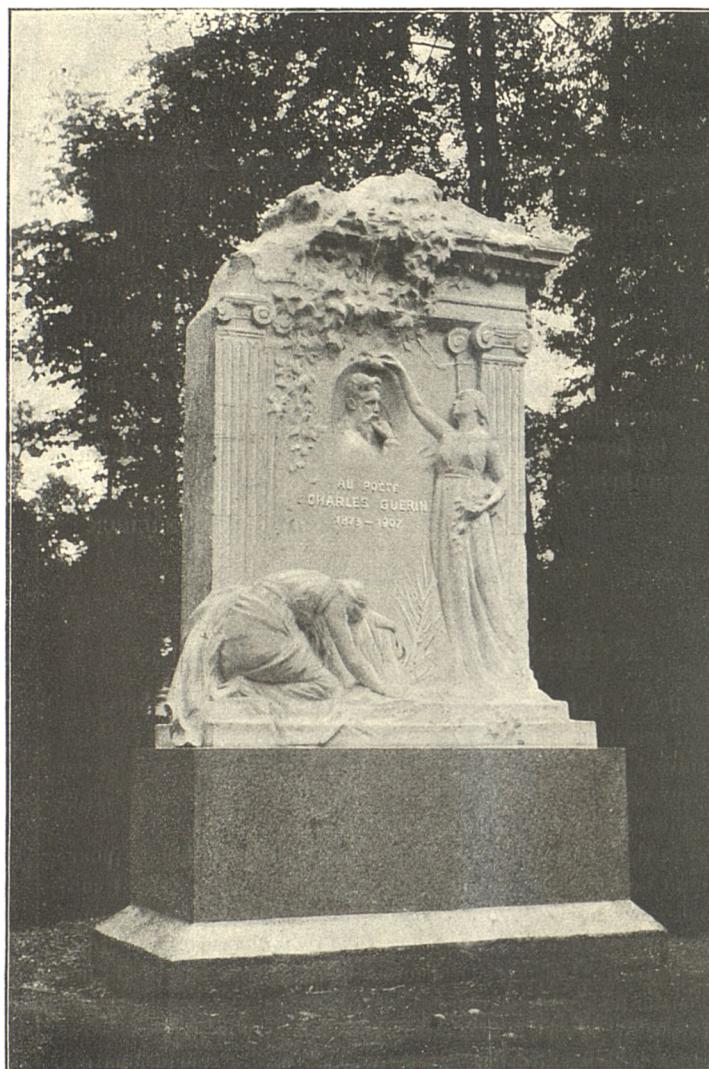
M. Jacques Jary ne me croira certes pas trahir à sa pensée si je conclus de son étude qu'Anatole France est un stoïque. Cela me paraît ressortir, avec évidence, de ces phrases, que je ne puis, tant elles sont justes, me retenir de citer :

« A mon sens, il est un *cas* unique dans l'histoire de la littérature. Il a inventé des manières de penser et de sentir particulières, et qui ont chance de faire époque. Cela n'est encore rien : ce qu'il y a d'irréductiblement original, c'est qu'il les a inventées *contre* ses passions, *contre* ses sentiments, *contre* son tempérament. Au profond de lui-même, rien ne le disposait à l'ironie, au scepticisme. Par un tour spécial de son intelligence, qui s'est appliquée à transposer ses sensations dans un registre « littéraire » où l'on ne retrouve ses vrais instincts intellectuels que par subtile analyse et artifice, il a fait de sa vie intérieure la source toujours féconde, mais toujours *en retrait* de son activité. Ainsi, loin de diminuer le cas qu'on doit faire de son grand talent, nous le grandissons en montrant ce qu'il contient de véritablement fort. Il ne serait pas sceptique s'il n'était pas dogmatique, au sens où nous l'entendons. Scepticisme et dogmatisme forment en lui un composé harmonieux et exquis. C'est le secret de sa grâce. Autant que nous, mais plus discrètement, il vit les inquiétudes de l'heure présente : sa place, en dépit des apparences, est marquée parmi les âmes troublées de notre époque. Car il faut, dans les belles œuvres d'art, comme si le feu qui les anime malgré les siècles ne s'éteignait jamais, quelque chose de triste et d'éternel par quoi les générations ultérieures seront émues. Il n'y a de grand parmi les hommes que les cris qu'ils poussent vers le ciel, pour qu'un poète les recueille. »

FRANCIS DE MIOMANDRE

Inauguration, à Lunéville, d'un monument Charles Guérin.

Le dimanche 24 octobre, à 2 h. 1/2 de l'après-midi, fut inauguré au parc du château du roi Stanislas — promenade publique que les Lunévillois appellent aujourd'hui « le Bosquet »



Le monument Charles Guérin.

— le monument élevé, en sa ville natale, à la mémoire du poète Charles Guérin, l'auteur connu du *Cœur solitaire*, du *Semeur de Cendres* et de l'*Homme intérieur*, pour ne citer que trois chefs-d'œuvre.

Un pâle soleil d'automne rend merveilleux de mélancolie ce décor de grands arbres aux ors rouillés. Deux tribunes se font face, trop petites pour contenir les invités ; mais, plus loin, c'est la foule, la foule anonyme, nombreuse, et que quelques gouttes de pluie n'effraient pas. Une certaine émotion nous vient en pensant qu'il y a là, sans doute, des gens qui ignorent le poète, ou tout au moins son œuvre, mais qui, comprenant ce qu'il

ajoute de gloire à leur cité, considèrent — avec raison — ce dernier beau jour comme un jour de fête.

M. Castara, maire de Lunéville, escorté des adjoints et du Conseil municipal, prend place dans une des tribunes. En face de lui, M. et M^{me} Edmond Guérin, le père et la mère du poète, leurs enfants, M. Georges Keller et la famille entière Keller et Guérin, si entourée de respect et de sympathie en Lorraine; les amis de Nancy et de la région.

Mais Charles Guérin appartient encore à une autre famille, celle des lettrés et des artistes. Beaucoup sont là. De Paris : MM. Henry Bordeaux, Horace Daillon, Émile Lachenal (les deux auteurs du monument), Désiré Ferry de la *Phalange*. De Nancy et de la région : MM. de Roche du Telloy, le chanoine Eugène Martin, le colonel le Joindre, de l'*Académie de Stanislas*, Paul Thiuaucourt, professeur à la Faculté des lettres, Alfred Renaudin, artiste peintre, le commandant d'Ollone, explorateur, Charles Sadoul, directeur du *Pays lorrain* et de la *Revue lorraine illustrée*, René Perroux, Henri Aimé, Campaux, Dassigny, Goutière Vernolle, directeur de la revue *Art et Industrie*; le Directeur du *Couarail*, Académie lorraine, et les poètes Garnier, Tonnelier et Weiss; d'Alsace (et cette manifestation n'est pas la moins touchante) : MM. le docteur Bucher, directeur de la *Revue alsacienne illustrée*, Édouard Schuré, Rémy Martin, Gerold, Vierne, M^{lle} Elsa Kœberlé...

C'est M. Paul Briquel, l'auteur des *Joies humaines*, ami de Charles Guérin, son compatriote, qui prend tout d'abord la parole. Au nom du comité, fondé en 1907, et dont il est le secrétaire, il présente les excuses de M. Émile Krantz, doyen honoraire de la Faculté des lettres, le premier qui ait eu foi dans le génie de Guérin. En termes excellents, graves et mesurés, il remet la belle œuvre de MM. Daillon et Lachenal à la ville de Lunéville.

M. Castara, maire de Lunéville, répond aux paroles de M. Paul Briquel. Il le fait avec flamme, citant judicieusement des vers de Guérin en son très remarquable discours.

Écoutons, alors, le poète !

En passant par la voix de M^{lle} Lara, sociétaire de la Comédie-Française, les vers du *Cœur solitaire*, du *Semeur de Cendres* et de *l'Homme intérieur* perdent peut être de leur âpre et profonde tristesse. Mais ce qu'il y a en eux de douceur résignée et mélancolique reste entier et nous émeut jusqu'aux larmes... Et puis M^{lle} Lara, svelte, blonde, en robe couleur du ciel d'arrière-saison, s'harmonise si bien au cadre vieil or qui l'entoure ! Elle est la vivante Muse d'un poète d'octobre.

M. Maurice Barrès devait prononcer le principal discours. Le récent chagrin causé par la mort de son neveu, Charles Demange, enlevé, lui aussi, aux Lettres françaises, l'en empêcha.

Ce fut M. Henry Bordeaux qui se chargea de ce soin. Son discours fut une œuvre littéraire. L'on sentait qu'il venait d'une âme sincèrement éprise de la beauté prosodique, et, coïncidence également heureuse, d'une âme restée fidèle, comme celle de Guérin, au pays natal.

...Le soir tombe. M. Lachenal conduit M^{lle} Lara au devant de la stèle et des moissons de fleurs admirables. Une longue gerbe de roses (qui semblent mauves au crépuscule) vient d'être apportée par le plus jeune frère de Charles Guérin.

La voix dit les beaux vers dédiés à Francis Jammes. Le soir confond les formes de la foule, mais les dernières clartés du ciel tragique frappent le profil de marbre qui semble sourire en s'écoulant. Alors le vent s'élève, harmonieux et désespéré; les

hauts arbres du « Bosquet » s'inclinent sous la rafale et laissent pleuvoir, au pied du monument, leur gloire, elle aussi défunte : d'innombrables feuilles, dorées et sonores.

C'est l'hommage suprême, l'hommage, émouvant et royal, de l'automne lorrain à son cher poète !

Nancy, 25 octobre.

RENÉ D'AVRIL.

LA FORÊT DE SOIGNES

M. Schollaert, ministre de l'intérieur, a fait adresser à l'inspection des eaux et forêts la circulaire suivante :

« Il conviendrait que la forêt de Soignes, si heureusement placée aux portes de la capitale, ne fût plus considérée et exploitée à l'avenir comme une forêt de rapport, au même titre que les autres forêts de l'État. Elle devrait être traitée non pas tant en vue de sa régénération que de sa conservation.

Plutôt que de chercher à rajeunir les massifs, il faudrait, comme je l'ai dit à la Chambre, les laisser vieillir et n'y porter la cognée qu'en cas de nécessité.

Les gros arbres surtout doivent être respectés; ils ne doivent être abattus que lorsque leur dépérissement devient manifeste.

Les opérations forestières doivent donc se borner, dans ce domaine, aux éclaircies nécessaires pour assurer la bonne venue des peuplements, leur amélioration et leur maintien aussi longtemps que la nature le permettra.

En attendant qu'un nouvel aménagement de la forêt vienne consacrer et régler l'application de ces principes, je vous prie d'agir dans le sens indiqué avec toute la circonspection désirable, et d'apporter d'urgence les modifications qu'il convient aux coupes à vendre pour l'exercice prochain.

Par la même occasion j'attire votre attention sur un autre point des déclarations que j'ai faites à la Chambre : « Il faut, ai-je dit, laisser aux forêts leur caractère sauvage ». Et dans cet ordre d'idées, j'ai donné l'assurance que je m'opposerais toujours à ce qu'on déparât la forêt de Soignes par l'établissement de nouveaux chemins de luxe. »

Cette décision, provoquée par les nombreuses réclamations formulées par la presse, et notamment par *l'Art moderne*, contre les méfaits de l'Administration forestière, a produit dans le public la meilleure impression.

BIBLIOGRAPHIE

Henry Carton de Wiart, par PAULIN RENAULT (1).

La Société Belge de Librairie offre au public un nouveau petit volume de la collection *Lettres et Arts belges*, et cette fois c'est l'œuvre littéraire d'Henry Carton de Wiart que M. Paul Renault étudie avec soin.

Sur le terrain de la littérature, Henry Carton de Wiart ne rencontre que des amis. Ses adversaires politiques eux mêmes rendent hommage à son esprit tour à tour caustique, ironique ou rêveur, qui s'affirme dans tous les domaines de l'intelligence en revêtant ses idées de mots justes, pittoresques et vibrants.

L'auteur de la notice a ingénieusement groupé les avis de nos meilleurs gendeleitres sur l'œuvre d'Henry Carton de Wiart et montré par ces extraits quel concert de louanges l'écrivain a fait naître dans tous les partis.

(1) Bruxelles, Société belge de librairie.

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatuor Zimmer.

La première séance du Quatuor Zimmer a eu lieu mercredi parmi l'affluence de ses fidèles, toujours heureux d'entendre de la bonne musique bien exécutée.

Au programme, un quatuor de Haydn (op. 77 n° 1), un trio pour violon, alto et violoncelle, de M. von Dohnanyi, et l'un des derniers quatuors de Beethoven (op. 130).

L'on sait que MM. Zimmer, Ryken, Baroen et Doehaerd sont passés maîtres en l'art de présenter les quatuors de Haydn sous l'aspect même de la perfection. Ils n'ont pas plus failli à leur mission cette fois-ci que les précédentes, et l'op. 77 n° 1 du vieux maître nous a été restitué, par eux dans tout l'éclat de sa fraîcheur, de sa suavité, de son esprit, je dirai même de sa profondeur.

Le trio de M. von Dohnanyi a été une agréable, une belle surprise. Sous une forme classique modernisée, où apparaît dans une certaine mesure le principe cyclique, cette œuvre se développe en cinq mouvements fort différents les uns des autres bien que d'une conception unitaire. Son allure générale est d'une parfaite tenue et d'une élévation qui fait honneur au musicien qui l'a composée.

Le *Scherzo*, spirituel, neuf et original, est écrit de main de maître; le *Tema con variazioni*, mélancolique et douloureux, donne lieu à une série de variations d'une impressionnante beauté et d'un sentiment profond; le *rondo* final est admirablement tourné. Ce remarquable trio a été exécuté avec beaucoup de chaleur par M. Zimmer et ses amis.

« Entendre les derniers quatuors de Beethoven et puis mourir »... Voilà par quoi l'on devrait remplacer le célèbre : « Voir Naples et puis mourir ». L'op. 130, avec son début où entrent en conflit des sentiments si contradictoires, son *presto* fatidique, son *andante* plein de visions célestes, son *alla tedesca* aux fantaisies arabesques, sa cavatine que Beethoven tenait pour la plus belle page de musique de chambre qu'il eût jamais composée, et son *finale*, joyeux retour à l'allégresse de la nature, l'op. 130, dis-je, est, parmi les derniers témoins de la vie intérieure du maître, l'un de ceux qui nous prennent le plus, qui insinuent en nous, avec le plus de force, un avant-goût de ce que l'on doit éprouver dans un monde meilleur, s'il en existe un.

Le quatuor Zimmer a accompli des progrès très marquants dans sa façon d'interpréter ces dernières œuvres de Beethoven, qui sont d'autant plus difficiles à rendre que le maître y a multiplié d'une façon inaccoutumée les signes expressifs, manifestant ainsi qu'il voulait une interprétation conforme, mesure par mesure, à son sentiment intérieur. Les nuances dynamiques et rythmiques qu'il indique sont parfois presque imperceptibles, et les prendre dans toute leur littéralité semble, dans certains cas, aller au delà de sa pensée. A cet égard, on pourrait trouver que M. Zimmer force quelque peu le rythme coupé de l'*alla tedesca*.

Mais pour les autres mouvements du quatuor, il réalise une interprétation ferme et cohérente qu'il ne serait pas parvenu à obtenir il y a deux ou trois ans.

CH. V.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE.

Reprise d' « Armide ».

Poursuivant la réalisation du cycle complet des grandes œuvres de Gluck, la direction de la Monnaie a fait suivre la reprise d'*Orphée* de celle d'*Armide*.

Armide est un spectacle délicieux pour les yeux et un régal pour les oreilles avides d'entendre de la vraie musique. Aussi le drame lyrique de Gluck reçoit-il toujours de la part du public l'accueil le plus favorable.

Une partie de l'intérêt de la reprise consistait dans l'interprétation du rôle d'*Armide* par M^{me} Béral. La succession de M^{me} Lit-

vinne était lourde à recueillir, du moins pour la cantatrice, car, pour ce qui concerne la « femme de théâtre », la célèbre artiste russe ne l'est guère. A ce dernier point de vue, M^{me} Béral n'a pas eu de difficulté à composer une *Armide* moins froide, plus vivante et plus passionnée, que celle de M^{me} Litvinne. Quant au chant, la voix de la nouvelle *Armide* ne peut prétendre ni à la puissance ni à la pureté presque monotone par lesquelles se distingue celle de sa devancière, mais elle n'en est pas moins d'une fort belle qualité et d'un timbre doux et prenant, qui parvient à s'amplifier dans les passages de force, grâce à un procédé de déclamation qui trahit chez l'artiste un réel instinct dramatique.

Le rôle de Renaud est resté confié à M. Laffitte, qui le chante avec style, mais sans originalité, et qui détonne à en donner le malaise dans l'air : « *Plus j'observe ces lieux* », d'ailleurs mal écrit pour sa voix. M. Bourbon est un noble Hidraot auquel tous s'accordent à trouver une allure vraiment princière. La Haine est personnifiée par M^{me} Bastien, qui l'interprète exactement comme il le faut. Les autres rôles sont tenus avec homogénéité. Les chœurs sont excellents et l'orchestre, sous la direction de M. Dupuis, remplit sa mission avec zèle et conviction.

CH. V.

MUSIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, Salle Patria, premier Concert Ysaye, sous la direction de M. Eugène Ysaye, avec le concours de M. Raoul Pugno. Première audition de la symphonie de Théodore Dubois et de la Petite Suite pour orchestre de M. Claude Debussy. — A 2 heures, distribution des prix au Conservatoire.

Mercredi, à 8 h. 1/2, concert de M^{lle} J. Meid (piano et orchestre) à la Grande-Harmonie. — Dans la même salle, jeudi, à 8 h. 1/2, concert du jeune violoniste aveugle Max Roger, avec le concours de M^{me} Brice.

Le premier Concert Durant aura lieu dimanche prochain, à 2 h. 1/2, à l'École française, 67, Boulevard d'Anderlecht, avec le concours de M. A. De Greef, pianiste, professeur au Conservatoire. Répétition générale la veille, à 8 h. 1/2 du soir. Location chez Katto, rue de l'Ecuyer, 46-48.

M. Georges Pitsch, violoncelliste, et M^{lle} Valentine Pitsch, pianiste, professeur au Conservatoire, donneront à Mons, demain, lundi, à 6 h. 1/2, avec le concours du Cercle symphonique, leur sixième concert annuel. Au programme : Concerto de Haydn pour violoncelle et orchestre, Concerto de J.-S. Bach pour piano et orchestre, *Concerto grosso* de Ph.-Em. Bach pour violoncelle et cordes, ouverture de la *Flûte enchantée* et Symphonie inachevée de Schubert.

A Liège, l'Association des Concerts Debefve prépare activement sa campagne. Elle donnera cette année six grandes auditions symphoniques partagées en deux séries. Les trois premiers concerts auront lieu dans la salle du Conservatoire en décembre, janvier et mars; les trois derniers seront donnés en avril au Théâtre royal. Deux de ceux-ci seront exclusivement consacrés aux compositeurs belges.

L'audition des œuvres de M. Victor Vreuls, que nous annonçons d'autre part, sera répétée à Verviers, à l'Émulation, le vendredi 19 novembre.

On nous écrit de Mons que M^{lle} Lily Van den Eeden a remporté un très grand succès en interprétant au théâtre de cette ville le rôle de Charlotte de *Werther*, qu'elle a chanté en musicienne accomplie et avec une émouvante justesse d'accent. La jeune cantatrice, dont nous avons signalé déjà les dons heureux, paraît appelée à un brillant avenir théâtral. Elle a fait, on le sait, son éducation musicale sous la direction de son père, M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons.

PETITE CHRONIQUE

Le *Sillon* a inauguré mercredi dernier, au Musée moderne, son exposition annuelle. Aux noms des exposants que nous avons cités il faut ajouter ceux des sculpteurs Rombaux et Kemmerich, des peintres Beuck et Van Zevenberghe.

Des œuvres de MM. Paul Servais et Léon Hellebrandt sont exposées actuellement à la salle Boute.

Une importante exposition rétrospective et contemporaine du Dessin s'ouvrira dimanche prochain à Liège, à la Bibliothèque Centrale, sous les auspices de l'Œuvre des Artistes. Elle réunira des œuvres à la plume, au lavis, au fusain, au crayon noir et aux crayons de couleurs d'Ingres, David, Géricault, Delacroix, Daumier, Th. Rousseau, Diaz, Millet, Corot, Carpeaux, Puvion de Chavannes, Cézanne, C. Meunier, Rops, Leys, et, parmi les artistes d'aujourd'hui, de MM. Degas, Claude Monet, Rodin, Renoir, Forain, Claus, Frédéric, Khnopff, Laermans, Van Rysselberghe, Ensor, Berchmans, Donnay, Rassenfosse, etc., etc.

Deux concerts, dont l'un consacré aux œuvres de M. Victor Vreuls, l'autre à celles de Liszt, seront donnés au cours de l'exposition. Le premier est fixé au jeudi 18 novembre, à 5 heures. Il aura lieu avec le concours de MM. Simon et Duparloir, professeurs au Conservatoire de Luxembourg, Maurice Jaspar, professeur au Conservatoire de Liège, et de M. Vrancken, violoncelliste.

Hier a été inaugurée à Verviers une exposition de dessins humoristiques et de caricatures qui restera ouverte jusqu'au 29.

L'exposition particulière des œuvres de M. Théo Van Rysselberghe au Kunstkring de Rotterdam suscite un très vif intérêt en Hollande, où les occasions d'apprécier les tendances nouvelles de l'art sont assez rares. Toute la presse s'occupe de notre compatriote et lui consacre de longues et élogieuses études.

L'ensemble réuni donne, au surplus, une idée complète de l'artiste. Il groupe, en effet, outre un certain nombre de dessins, environ quatre-vingts tableaux, c'est-à-dire la presque totalité de la production du peintre depuis cinq ans.

L'exposition restera ouverte jusqu'au 21 novembre. En raison du succès qu'elle obtient, elle sera transportée ensuite, — partiellement du moins, — à Utrecht, à Groningue et enfin à La Haye.

La réouverture de la Maison du Livre a eu lieu hier.

Pour l'hiver 1909-1910, le programme du Musée comporte un cycle de conférences et de causeries techniques sur le livre, des conférences littéraires, une série d'expositions spéciales, entre autres l'exposition du Livre belge de l'année. La première exposition, ouverte actuellement, est celle des nouveautés photographiques.

Le gouvernement italien vient de désigner le duc de Camastro pour remplir les fonctions de commissaire général à l'Exposition universelle de Bruxelles. Le duc de Camastro est arrivé la semaine dernière et a visité, en compagnie des directeurs-généraux, les chantiers de l'Exposition.

C'est, comme nous l'avons annoncé, mardi et samedi prochains, que le célèbre baryton Van Rooy interprétera au théâtre de la Monnaie le rôle de Hans Sachs des *Maîtres Chanteurs*. Les rôles de Walter, Beckmesser, David et Pogner seront respectivement chantés par MM. Laffite, de Cléry, Dua et Weldon. Les autres par MM. Artus, Lheureux, La Taste, Deshayes, Vinck, Deheeck, Delaye, Simonis, Danlée et Villier. Eva, ce sera M^{lle} Béral; Magdeleine, M^{me} Bastien.

La renaissance de la médaille :

Elle est vraiment charmante, la plaquette gravée par M. Godefroid Devreese à l'effigie de l'ingénieur belge Auguste Moyaux, qui depuis vingt-cinq ans créa et administre diverses compagnies de chemins de fer en Italie. L'artiste a reproduit avec une saisiss-

sante expression de vie le profil énergique et fin du jubilaire, qui déjà servit de modèle à Alexandre Charpentier. Le revers est formé d'une composition harmonieuse, la plus élégante peut-être de toutes celles que signa M. Devreese. Deux figures allégoriques, la Belgique et l'Italie, joignant leurs mains dans un geste de solidarité, en constituent le sujet principal. A leur droite se profile au loin la tour du château Sforza, à Milan; à leur gauche, celle du palais des Consuls dominant le panorama de Gubbio, en Ombrie. Sur une sorte de prédelle, le Vésuve érige sa silhouette dans le classique paysage du golfe de Naples. A l'extrémité supérieure de la médaille, les volutes d'un ruban qui porte les dates de 1884 et de 1909 encadrent discrètement une roue ailée et les écussons des deux nations associées.

L'œuvre, d'une conception heureuse et d'une exécution remarquable, atteste les progrès constants que fait en Belgique l'art de la médaille.

On se propose d'élever à Liège un monument à la mémoire du statuaire Delcour, qui fut une des gloires du pays au XVIII^e siècle. L'Œuvre des Artistes, qui prend l'initiative de ce projet, a déjà obtenu de la Ville et de la Province 40.000 francs de subsides. Elle espère que l'intervention de l'État lui permettra de donner au monument toute l'ampleur désirable.

M. Marix Loevensohn, installé pour quelque temps à Berlin, nous prie d'informer les compositeurs belges de ce qu'il compte donner cet hiver quatre séances de musique belge à Berlin. Il demande aux compositeurs de lui adresser leurs œuvres de musique de chambre : sonates, trios, quatuors, quintettes, compositions pour chant (*Lieder*). Celles qui ne seront pas exécutées seront restituées. Tout envoi devra être fait à M. Marix Loevensohn, 8, Xantenerstrasse, Wilmersdorf, Berlin.

Le pianiste J.-J. Nin, dont on applaudit l'an dernier à l'Université nouvelle le grand et sérieux talent, vient d'être prié d'accepter la direction du conservatoire de La Havane.

Sottisier :

« Il (Latham) s'est élevé à 60 mètres, jusque dans les nuées qui couraient au ras du sol. »

La Petite République française, 23 octobre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & Co, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le Mercredi 17 Novembre 1909 et 3 jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES ET ESTAMPES

provenant des collections

de feu M. Ch. ROGER, de Verviers, et de M. L***, bibliophile bruxellois.

La vente aura lieu à 4 heures précises par le ministère de l'huissier L. COX, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 968 numéros, se vend 50 centimes.

Exposition générale le samedi 13 Novembre, de 10 h. à midi et de 2 h. à 5 h. (le catalogue servant de carte d'entrée) et partielle les jours des vacances, de 10 h. à midi.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Hærtel, Bruxelles

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)
ANCIEN MERCURE MUSICAL
PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

E. DEMAN, Libraire-Éditeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

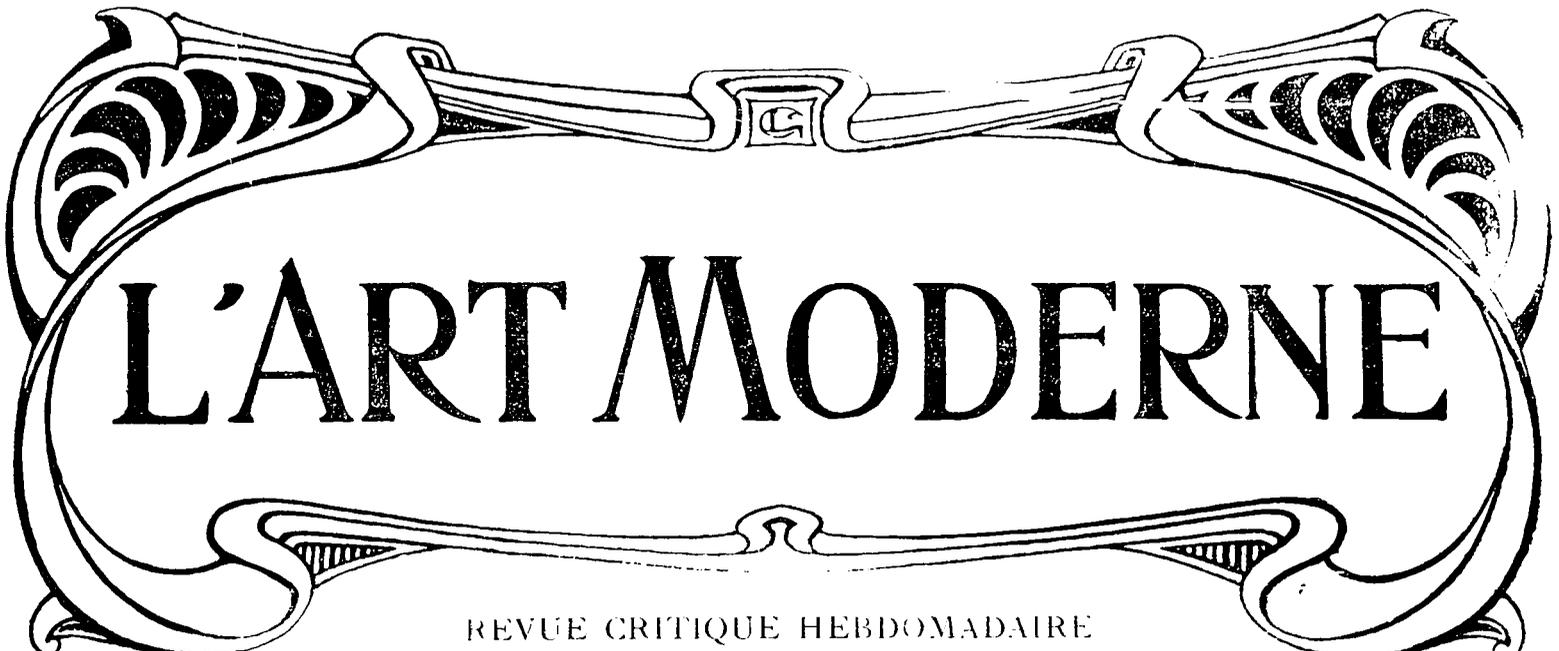
250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Charles Bordes (OCTAVE MAUS). — Des Livres (FRANCIS DE MIOMANDRE) — Expositions : *Les Collections du Roi*; *Le Sillon* (F. H.). — La Maison du Livre. — Théâtre Royal de la Monnaie (Ch. V.). — Notes de Musique : *Le concert Ysaye*; *le concert Jenny Meid*; *concerts divers* (Ch. V.) — Chronique théâtrale : *le Roi Pétaud*; *la Femme X.*; *la Perle noire*; *le Lys* (GEORGES RENCY). — Musique. — Petite chronique.

CHARLES BORDES

Il n'est guère de musiciens dont la vie ait été plus active, plus féconde en initiatives de toute nature, plus socialement utile et plus désintéressée. Au rebours des artistes qui, arrivés à la maîtrise, se bornent à cultiver leurs dons naturels ou à transmettre, dans un professorat de tout repos, le fruit de leur expérience à des disciples attentifs, Charles Bordes a usé sa courte vie à créer sans cesse des organismes nouveaux, à grouper et à aiguiller vers de nobles buts les bonnes volontés éparées, à exercer une incessante, une inlassable propagande uniquement destinée à répandre et à épurer le goût musical.

Merveilleusement doué, mûri à l'école de César Franck, il eût pu, s'il se fût consacré exclusivement à la composition, briller au premier rang de sa génération. Les pages, trop peu nombreuses, qu'il nous laisse sont toutes empreintes d'une musicalité parfaite unie à une technique irréprochable. Chacune d'elles est marquée

d'un accent personnel et reflète une nature exceptionnellement distinguée. Mais l'apôtre absorba en grande partie le compositeur et son influence fut plus décisive dans ses actes que dans ses écrits.

A vingt-sept ans, en 1890, il créa cette Maîtrise de Saint-Gervais qui fut l'instrument d'une réforme complète de la musique religieuse. Aux déplorables erreurs qui avaient peu à peu altéré, jusqu'à le travestir entièrement, l'accompagnement musical des cérémonies du culte, Charles Bordes substitua la beauté pure du chant grégorien, et malgré l'hostilité d'un clergé ignorant, malgré les résistances intéressées des maîtres de chapelle dont l'initiative du jeune artiste bouleversait les habitudes et éclairait l'incapacité, il poursuivit avec une extraordinaire ténacité l'œuvre esthétique que couronna, après d'ardentes luttes, un définitif triomphe.

L'Association des Chanteurs de Saint-Gervais fut le berceau de la *Schola Cantorum*, autre institution née de l'imagination, de la ferveur artistique, de l'esprit d'entreprise toujours en éveil de Charles Bordes. Destinée dans l'origine à fournir à Saint-Gervais et aux tribunes dans lesquelles pénétrait peu à peu l'évangile nouveau des chanteurs disciplinés aux exigences du plain-chant, l'école prit sous l'impulsion de son fondateur une extension rapide qui permit à celui-ci d'en élargir singulièrement le cadre primitif. Et bien qu'elle fût combattue avec acharnement, privée de toute aide officielle, livrée à ses modiques ressources, elle devint, grâce à l'autorité et au dévouement de MM. Vincent d'Indy et Alexandre Guilmant que Charles Bordes sut intéresser à son œuvre, le conservatoire libre dont

l'influence balance aujourd'hui celle des établissements de l'État. Énumérer les manifestations musicales dont elle fut le foyer, les compositeurs, les chefs d'orchestre et les interprètes qu'elle forma, les publications qu'elle répandit (et qui toutes trouvèrent en Charles Bordes leur inspirateur), ce serait retracer l'histoire musicale des quinze dernières années. Je ne puis que rappeler brièvement ici ce magnifique effort, dont les résultats sont trop éclatants pour qu'il soit nécessaire d'insister.

Mais l'âme inquiète de Bordes le poussait sans cesse à multiplier les ressorts de son activité. La direction de la *Schola*, ses travaux personnels, les très intéressantes reconstitutions d'œuvres anciennes auxquelles il présidait avec une érudition sûre ne pouvaient lui suffire. A la tête de ses Chanteurs de Saint-Gervais ou d'une partie des instrumentistes de la *Schola*, nous le voyons courir la France et l'étranger, organiser des concerts, réveiller la vie provinciale, aimer les villes les plus réfractaires à l'art, y créer de vivants centres musicaux. Il assemble tantôt en quelque ville du Nord, tantôt en pleine insouciance méridionale des congrès de musique religieuse et profane auxquels prennent part les plus hautes personnalités de l'Église, les compositeurs les plus réputés, les musicologues notoires. Il ressuscite des opéras oubliés de Rameau, il remet sur pied des cantates, des oratorios retrouvés sous la poussière des archives. On le voit partout : à Nice, où il conduit des représentations de *Castor et Pollux*, à Saint-Jean-de-Luz où il reconstitue les danses basques d'autrefois, à Bruxelles, à Bruges, à Rouen, à Lyon, à Marseille, à Montpellier. Entre deux trains, il dirige à Paris les offices de la Semaine sainte ou de la Toussaint, surveille la mise en pages de la *Tribune de Saint-Gervais*, corrige les épreuves de son *Répertoire des Maîtrises*, et, pour se délasser, met en scène *Anacréon* sur un théâtre de verdure....

Nulle énergie humaine ne pourrait soutenir longtemps pareille existence. Un premier accident arrivé à Bordes il y a quelques années l'avait, au désespoir de ses amis, privé de l'usage d'un de ses bras. Mais cette paralysie partielle n'avait pu arrêter ni même ralentir son élan, et c'est avec la même verve, le même entrain juvénile, la même foi et le même enthousiasme qu'il réalisa, jusqu'au jour où la mort le surprit, les projets que lui suggérait un apostolat passionné toujours inassouvi.

Il est mort en pleine action, terrassé brusquement à quarante-six ans au moment où, pendant une halte à Toulon, il s'efforçait d'intéresser un ami à ses entreprises musicales.

C'est un flambeau qui s'éteint, une force perdue. Ceux qui, depuis vingt ans, ont suivi cette carrière qu'orientait un altruisme dont l'histoire musicale n'offre guère d'exemples, savent que Bordes ne sera pas, ne pourra être remplacé. Mais sur sa tombe mûriront les mois-

sons dont il a prodigalement jeté les graines au vent. Et déjà celles-ci germent de toutes parts.

C'est à Bordes, en effet, qu'on doit, outre le retour aux traditions de la musique sacrée et à l'intelligence des chefs-d'œuvre du passé, l'éclosion de nombreuses écoles musicales qu'inspira la *Schola Cantorum*. Son influence, à cet égard, fut particulièrement heureuse, et l'exemple de désintéressement qu'il donna en dépensant généreusement sa vie pour les autres, — phénomène anachronique en ce temps d'égoïsme superlatif, — fortifiera les consciences hésitantes. Jamais cet homme simple, modeste et bon ne demanda pour lui quoi que ce fût. Jamais il ne retira de ses initiatives un profit personnel. Si, d'aventure, l'une ou l'autre de ses entreprises réalisait un bénéfice, il employait aussitôt celui-ci à remettre sur pied quelque autre œuvre périlante. C'est ce qu'il appelait naïvement un virement de fonds. Ah ! les « virements » de Bordes ! Combien ils amusaient ses amis ! Le sens commercial lui échappait à tel point qu'il eût conduit ses institutions vers la ruine s'il ne se fût trouvé, par miracle, des hommes prudents et avisés pour les sauver à temps et leur assurer la pérennité.

Compositeur, Charles Bordes fut des premiers à rafraîchir la musique aux sources de la chanson populaire. Épris des rythmes basques, qu'il affectionnait entre tous et qu'il avait étudiés de près au cours de ses séjours annuels à St-Jean-de-Luz et à Cambo, il les introduisit dans nombre de ses œuvres, auxquelles ils confèrent une saveur et une originalité toutes spéciales. On les retrouve dans sa *Rapsodie basque* pour piano et orchestre, l'une de ses meilleures compositions instrumentales, dans *Euskal Herria*, partition symphonique destinée à accompagner une partie de paume, dans sa délicieuse *Suite basque* pour flûte et quatuor à cordes, dans son *Caprice à cinq temps* et ses *Quatre fantaisies rythmiques* pour piano, dans son drame lyrique *les Trois Vagues*, — trois actes encore inédits et qu'on redoute de trouver inachevés.

Trop peu connues, ces œuvres attestent une inspiration mélodique charmante, reflet d'une nature spontanée que nulle vulgarité n'effleura. Il en est de même des quelque vingt ou trente mélodies par lesquelles Charles Bordes traduisit, avec un accompagnement soit d'orchestre, soit de piano, les plus beaux poèmes de Verlaine, de Moréas, de Francis Jammes et de Camille Mauclair ; de son duo *L'Hiver*, écrit sur un texte de Maurice Bouchor ; de son dialogue spirituel *Domine puer meus jacet*, la seule œuvre de musique religieuse qu'ait écrite, croyons-nous, l'artiste dont l'effort principal fut consacré à ramener l'Église au sentiment et au respect de l'art. Et en cela il fut logique puisque l'inspiration des maîtres du chant grégorien lui paraissait s'accorder seule avec la majesté des pompes liturgiques.

Souhaitons qu'on réunisse en recueil les mélodies qu'il dispersa depuis 1884 jusqu'en ces derniers temps chez divers éditeurs (1). Par leur justesse d'accent, leur personnalité et leur caractère intensément évocatif (rappelez-vous *Dansons la gigue, Sur un vieil air, Promenade matinale, le Son du Cor s'afflige vers les bois*, d'autres encore, qui furent chantées à la *Libre Esthétique*) elles surprendront et raviront ceux qui n'ont connu de Bordes que l'agitation extérieure de sa vie. A côté d'Henri Duparc, de Gabriel Fauré, d'Ernest Chausson, de Pierre de Bréville et de Claude Debussy, elles classent leur auteur parmi les maîtres du *lied* les plus sensibles et les plus délicats. Et dans le patrimoine restreint qu'il nous lègue, il y a plus de substance musicale, d'originalité et de talent que dans le bagage encombrant de tel membre de l'Institut chargé d'honneurs et de gloire.

OCTAVE MAUS

DES LIVRES

De tous les livres que je connaissais de M. Eugène Montfort, aucun ne m'avait satisfait comme *la Chanson de Naples* (2). Non qu'ils fussent mauvais, certes. Ils étaient même de la plus agréable lecture. Mais, justement, peut-être trop agréable. On y sentait je ne sais quelle réserve de la personnalité, quel secret égoïsme (entendez le mot au sens le plus abstrait possible). M. Montfort racontait des histoires avec charme, avec élégance, avec rapidité, avec le sourire de qui effleure, mais il ne s'y intéressait pas beaucoup, et le lecteur n'aurait eu garde de s'y intéresser davantage. Car le lecteur, au fond, est très docile. Il fait ce que veut l'auteur. Si l'auteur l'empoigne, il se laisse violenter; s'il le conduit, il le suit; s'il l'abandonne, il le quitte.

M. Eugène Montfort a le sens de la nouvelle. Il raconte à la perfection, et à ce point de vue il s'apparente aux petits maîtres du XVIII^e siècle dont il possède également le scepticisme, le tour d'esprit voluptueux, la mesure et la légèreté. Mais il a, en outre, une qualité qu'on ne rencontre pas chez eux : le sens du paysage. *La Chanson de Naples* est, à ce point de vue, tout à fait remarquable. Il me semble maintenant que je pourrais vivre six mois dans cette ville sans la mieux connaître qu'au sortir de ces pages, tant elles sont évocatrices. Cela tient sans doute à la légèreté de touche du peintre qui, avec subtilité, ne s'attache qu'à l'essentiel du paysage : c'est-à-dire plutôt à son atmosphère qu'à ses lignes et à ses masses. On sent, on voit, on ne toucherait pas. Et c'est bien ce qu'il faut pour décrire un paysage qui ne vit que par la diffusion lumineuse et où tout est mirage, depuis les couleurs des choses jusqu'aux pensées qui hantent le cerveau des habitants.

Le drame de *la Chanson de Naples* importe peu, quoiqu'il soit émouvant et que ses personnages ne manquent pas de relief, de réalité, de passion; mais c'est dans le décor que réside sa vie véritable.

Je le répète, M. Eugène Montfort est arrivé, dans cet ordre d'idées, à une maîtrise presque absolue, et avec des moyens infi-

niment simples, car son style est presque nu. L'exactitude et la sûreté de sa vision lui font trouver, presque inconsciemment, la place juste de chaque détail qu'il choisit, et ainsi s'établissent ses ensembles, précis et suggestifs à la fois.

L'Étoile (1) de M. Marc Evian est un roman comme il y en a beaucoup, et dont on ne saurait rien prévoir. Les analyses sont justes, il y a des passages intenses et même émouvants, le style est honnête, mais... Mais il est impossible de savoir si ce livre sera le premier d'une série toute pareille ou s'il sera suivi de romans chaque fois meilleurs. Défauts et qualités sont trop moyens.

Très amusant, *le Cahier des Charges* (2) de M^{me} Jehanne d'Orliac. Le jeu de mots du titre a d'ailleurs pas mal de semblables au cours du bouquin. Ce sont des monographies, des maximes, des digressions, des plaisanteries, des caricatures. Il en ressort une impression dominante de philosophie gouailleuse et sceptique, résignée et avertie, sans grandeur mais sans boursoufflement, aimable en somme. La finesse de certaines de ces monographies atteste chez M^{me} Jehanne d'Orliac qu'elle ferait de jolis romans, l'occasion venue. Je ne lui conseille pas de les écrire, parce qu'il ne faut jamais jeter personne dans une mauvaise voie, mais enfin elle s'en tirerait mieux que pas mal de gens.

Pieusement, MM. Legrand-Chabrier ont réuni les lettres qu'Emmanuel Chabrier écrivait à sa vieille bonne, Nanine (3). Elles sont touchantes, savoureuses, ces lettres comme seul un maître d'autrefois pouvait en écrire à sa servante. Il la traite en personne de la famille, un peu comme une grand'mère. Pas trace de ton autoritaire ou de morgue dans ces confidences bon enfant où le musicien ne se montre que comme un homme, un brave homme de père de famille : travailleur, jovial, spirituel, — si français ! Plus tard, on les consultera peut-être comme de précieux documents sur la vie intime et les mœurs provinciales de la fin du XIX^e siècle, — plus tard, lorsqu'auront tout à fait disparu les traditions que suivaient cette vie et ces mœurs.

M. Charles Moulié, sans prétention, avoue que dans les *Mignardises* (4) il a imité Théocrite, Chénier et M. Henri de Régnier. Il les imite en effet. Il aime les faunes, les sylvains, les nymphes, les grâces pastorales de la vie antique. Il sait bien que ce ne peut être que regret et artifice, mais il s'illusionne le temps d'écrire ses petits poèmes, où l'on fait l'amour avec de jolies demoiselles grecques, et où l'on mange des rayons de miel... C'est bien bon, un rayon de miel !...

Je ne sais trop que dire de *Eglesygne et Flourdelys* (5) pièce symbolique et légendaire dont la tenue et les idées étonnent un peu. C'est si loin, tout cela ! On y retrouve un attirail complet d'épées, d'écuyers, de vieux rois aveugles, de jolies princesses, de tours, d'échelles de cordes et de navires qui fuient. Il faut beaucoup de talent pour tirer quelque émotion humaine ou simplement quelque frisson intellectuel de ce magasin d'accessoires. Il serait temps de renoncer à y puiser.

FRANCIS DE MIOMANDRE

(1) MARC EVIAN : *L'Étoile* (roman). Paris, Ollendorff.(2) JEHANNE D'ORLIAC : *Le Cahier des Charges*. Paris, Sansot.(3) EMMANUEL CHABRIER : *Lettres à Nanine*, précédées d'une vie de Nanine par LEGRAND-CHABRIER. Paris, Collection de la *Grande Revue*.(4) CHARLES MOULIÉ : *Les Mignardises*, poèmes. Paris, édition du *Nain rouge*.(5) PIERRE BROODCOORENS : *Eglesygne et Flourdelys*, pièce en trois actes, en vers blancs. Bruxelles, Louis Verhellen.

(1) La plupart d'entre elles ont paru à l'Édition mutuelle, dont il fut l'instigateur.

(2) EUGÈNE MONTFORT : *La Chanson de Naples* (illustrés par Valère Bernard). Les Inédits de Modern-Bibliothèque, Paris, Fayard.

EXPOSITIONS

Les Collections du Roi.

Le principal intérêt que présente cette exposition consiste en ce qu'elle résume d'une manière assez complète le mouvement de l'école belge de peinture. Je dis : assez complète, et j'indique par là qu'on y trouve la plupart des peintres marquants qu'il convient de nommer lorsque l'on fait l'histoire de l'école. Il y a là d'assez nombreux Galait, deux De Braekeleer, quelques Leys, Wappers, Charles De Groux, Madou, Portaels, Eugène Smits, Stevens, Boulanger, Artan, Lamorinière, de Kniff, Verheyden, Claus, etc. Cependant, il faut regretter bien des lacunes ; mais l'on doit surtout déplorer le choix généralement médiocre de ces nombreuses toiles signées des noms les plus célèbres, et qui donnent une assez pauvre idée de notre école de peinture. On découvre néanmoins quelques œuvres de réelle valeur, qui certes mériteraient de prendre place dans nos musées : l'*Institution de la Toison d'or*, de Leys ; un superbe Lamorinière : *Ile de Walcheren* ; le *Profil de jeune fille* et *Roma* d'Eugène Smits ; le *Verger* de Verheyden. Quant aux objets d'art, ils présentent presque tous un réel intérêt et quelques-uns des meubles exposés sont de pures merveilles.

Le Sillon.

Il y a cette année peu de chose à dire de l'exposition de ce cercle, qui nous avait accoutumé à constater de plus remarquables efforts. On y sent moins de travail que de coutume ; il semble que les œuvres exposées aient été assemblées avec quelque hâte et que les peintres les aient eux-mêmes produites trop rapidement, pour faire nombre. Je ne parle pas de la très intéressante série de natures mortes d'Ensor, où celui-ci s'avère peintre dans toute la force du terme. Ce sont des morceaux d'un coloris truculent, d'un dessin souple et vivant, des pages vraiment savoureuses. Ses grands dessins sont aussi curieux, robustes, et campent de vrais types, saisissants et admirablement observés.

Mais le Salon ne nous réserve aucune autre surprise. Le *Portrait de Louis Thévenet* par Oleffe a été vu ailleurs. Alfred Bastien, que l'on retrouve avec son tempérament ardent, me paraît pécher par l'emploi d'un coloris qui touche au clinquant. Marcel Jefferys montre une *Japonaiserie* d'un joli effet, mais ses rapides notations de foules n'ont pas toute la légèreté que l'on désirerait. Il faut noter, cependant, de Swyncop quelques curieuses impressions qui sont d'un peintre bien doué, entre autres *Betsy*, une *Étude en bleu* d'un faire large, et de bons dessins. L'envoi de Georges Van Zevenberghen n'offre pas les qualités de forme et de coloris que l'on attendait de ce peintre dont la vision si juste s'est déjà maintes fois révélée. François Beauck nous montre une *Vue de Venise* chatoyante et d'un rythme exquis, et d'autres *Impressions vénitiennes* très fines et nuancées. Par contre, les nombreuses toiles de Frans Smeers, encore que lestement enlevées, sont d'un coloris fade, blafard et vulgaire. De Wagemans aussi l'on était en droit d'attendre mieux. Citons encore quelques *Nus* intéressants d'Arthur Navez, de claires études de Jean-François Tordeur, les plâtres d'Égide Rombaux. De fort jolis cuirs décorés de M^{me} Berthe Delstanche complètent cette exposition. Le *Sillon* se doit à lui-même une sérieuse revanche.

F. H.

LA MAISON DU LIVRE

La séance de rentrée de la Maison du Livre, qui a eu lieu la semaine dernière, a été consacrée à des exposés de l'activité belge dans le domaine du livre pendant l'année écoulée. Les représentants des diverses associations dont le groupement constitue la Maison du Livre ont fait connaître les travaux accomplis et les projets en cours de réalisation ou à l'étude.

L'organisme comprend actuellement 38 groupes, entre autres l'*Association des écrivains belges*, la *Libre Académie*, le *Cercle d'études typographiques*, les Ecoles de lithographie et de reliure, le *Club d'amateurs photographes* et l'*Institut de photographie*, le *Cercle de la librairie*, les diverses associations patronales et ouvrières de l'Industrie du Livre, l'*Union de la Presse périodique*, l'*Institut de Bibliographie*, la *Section du Livre et de la Presse du Conseil national des femmes*, etc.

Une magnifique série de projections lumineuses empruntées aux conférences de l'année a récapitulé les données de celles-ci et rendu sensibles les multiples et attrayants aspects du Livre. Le nombre des conférences a été de 27, celui des expositions de 4 ; les cours ont été au nombre de 295, les séances de travail et de commissions de 245. Ces chiffres témoignent de l'importance grandissante des choses du Livre en Belgique. — Le Livre (revues, journaux, imprimés de toute nature) dont on a pu dire avec raison qu'il était l'auxiliaire indispensable de toutes relations sociales et la forme même que prend la majeure partie des communications d'esprit à esprit.

Le Livre aussi a donné lieu chez nous à des industries prospères. A Bruxelles seul, celles-ci occupent plus de cinq mille ouvriers. Dans toute la Belgique, leurs produits s'élèvent annuellement à près de vingt millions. Un organisme central tel que la Maison du Livre est nécessaire pour faire mieux comprendre la solidarité entre tous ceux qui coopèrent à la production du Livre et pour appeler le public à goûter, connaître, aimer et honorer le Livre.

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Deux magnifiques solennités artistiques ont eu lieu dans l'espace de quatre jours à la Monnaie : le concert Van Rooy et la première représentation des *Maîtres chanteurs* avec le concours de M. Van Rooy.

Le concert a été un véritable triomphe pour l'admirable chanteur de lieder qu'est le grand artiste hollandais. Ses interprétations de Schubert et de Schumann ne laissent rien à désirer ; leur plus grand mérite consiste dans leur naturel parfait et dans leur absolue sincérité. On aime à retrouver chez lui le chanteur pour qui les artifices du chant ne comptent pas — en apparence du moins — et qui, en exprimant ce qui fut le rêve commun d'un poète et d'un musicien, semble vivre ce rêve et le continuer par delà le temps et l'espace. Oh ! cette manière hallucinante de chanter le *Wegweiser* du *Voyage d'hiver* et cette façon d'évoquer la silhouette des deux grenadiers de Heine !...

Le concert tout entier avait d'ailleurs été organisé et préparé de main de maître par M. Sylvain Dupuis. Ce fut une vraie jouissance d'art que d'entendre se succéder ces joyaux du romantisme allemand, l'ouverture d'*Obéron*, celle du *Vaisseau Fantôme* et l'*Inachevée* de Schubert, qu'interrompt un moment la note claire et gaie de l'ouverture des *Nozes de Figaro*. Et tout cela fut exécuté avec verve, rythme et couleur.

La représentation des *Maîtres* n'a pas été moins révélatrice. M. Van Rooy y est apparu sous les traits d'un Hans Sachs merveilleux de beauté morale et de vérité physique. Les moindres détails de son interprétation contribuent à la grandir, à en faire une sorte de synthèse qui satisfait complètement le cœur et l'intelligence. Ici encore l'incomparable artiste arrive à réaliser le rêve, mais cette fois d'une manière plus tangible, puisqu'il s'agit de faire parler et se mouvoir en scène un personnage de

drame et non plus d'exprimer, comme dans le lied, la subtilité fugitive d'une vision toute subjective.

M. Van Rooy — qui chantait en allemand — était entouré par MM. Laffitte — un bon Walthier, — de Cléry — un Beckmesser très finement observé, — Dua — un excellent David, — M^{me} Béral — une Eva très vivante, — M^{me} Bastien, etc.

L'orchestre paraissait fatigué et manquait un peu de nuances et de précision. (Ch. V.)

NOTES DE MUSIQUE

Le concert Ysaye

Concert copieux, et varié, pour ne pas enfreindre une vieille tradition. En dehors du concerto de piano de Brahms (op. 83 en si bémol), rien que de la musique française ou franco-belge (César Franck).

Le concert débutait par la *Symphonie française* de M. Théodore Dubois, le prédécesseur de M. Fauré à la direction du Conservatoire de Paris : Vaste composition, sagement équilibrée et construite, sagement harmonisée et orchestrée par un homme de métier qui sait son métier et par un musicien honnête et assez clairvoyant pour ne pas commettre des fautes de goût; au demeurant, œuvre d'un convaincu qui manque d'inspiration, d'un probe éclectique sans originalité, d'un brave homme qui aime la musique et qui met à le prouver toute l'ardeur de sa verte vieillesse... Pour commencer, un court *targo* qui paie de mine et que suit un *allegro* d'allure classico-romantique, assez superficiel; puis de jolies bien qu'artificielles variations sur un thème populaire français, dans un mouvement *andantino*; un *scherzo* spirituel comme doit l'être un *scherzo*, mais frisant la vulgarité; enfin un *finale* tumultueux dans lequel interviennent des fragments de la *Marseillaise*, qui semblent furibonds de ne se voir accorder qu'une toute petite place et expriment leur rage par la voix frénetique des trombones.

Le concerto de Brahms joué par M. Pugno a paru, du moins dans ses deux premiers mouvements, terriblement « profond » et presque révolutionnaire après cette symphonie qui l'est si peu, en dépit de la *Marseillaise*. Le grand pianiste français a joué cette œuvre grandiose, parfois un peu touffue, avec ce sens de la ligne d'ensemble qui lui est propre, et cette belle puissance de son qui lui permet d'aborder sans crainte les œuvres pianistiques les plus difficiles. L'*Andante* du concerto, dans lequel il y a un solo de violoncelle d'une suavité délicieuse, a donné à M. Emile Doeberd la occasion de faire preuve de ses remarquables qualités de son et de style, qui le mettent au rang de nos meilleurs virtuoses.

M. Ysaye avait inscrit à son programme une *Petite Suite* pour orchestre (*En bateau, Cortège, Menuet, Ballet*) de M. Cl. Debussy, œuvre sans prétention, qui suit des sentiers battus quant à la forme et s'écarte des néologismes habituels du maître : son originalité n'en est pas moins profonde et délicieuse.

Les Djivns, œuvre assez rarement entendue, et pourtant digne de l'être, bien que n'appartenant pas à ce que C. Franck a fait de meilleur pendant la dernière partie de sa vie, reçurent de la part de M. Pugno et de l'orchestre une fort belle interprétation.

Le concert se terminait par l'*Espana* de Chabrier. On réentend toujours avec plaisir cette musique qui possède le rare, l'unique privilège de savoir faire rire par elle-même, abstraction faite de tout programme littéraire.

M. Ysaye, admirablement disposé, a dirigé avec sa verve accoutumée la partie symphonique de ce beau concert.

Le Concert Jenny Meid.

M^{me} Jenny Meid est une pianiste de rare mérite, qui n'a peut-être pas encore toute l'autorité et toute la force physique nécessaires pour atteindre l'idéale perfection, mais qui n'en possède pas moins un ensemble de qualités de premier ordre, qui font d'elle une artiste véritable.

Son programme comportait un concerto de Beethoven, celui

de Schumann, et l'un des deux concertos de Chopin. Elle a fait preuve d'un phrasé exquis dans le deuxième mouvement de l'œuvre de Beethoven, et a rendu celle de Schumann tout entière avec une émotion et un charme remarquables; dans le Chopin, elle a su mettre tout le brio nécessaire et a montré qu'aucun des secrets du mécanisme pianistique ne lui est étranger.

Les tutti étaient exécutés par des musiciens d'ici, sous la direction pleine d'autorité de M. Harold Bernard, chef d'orchestre de la Société symphonique de Bristol. Cet excellent musicien, qui comprend à merveille le « principe concertant » et possède à fond l'art difficile d'établir l'équilibre complet entre les tutti et le solo, sait également interpréter avec talent les œuvres purement orchestrales. Il l'a prouvé en donnant une exécution pleine de jolies nuances de l'ouverture de *Figaro* et de la *Siegfried-Idyll*.

Concerts divers.

Il nous est matériellement impossible d'assister à tous les concerts qui ont lieu au cours de la semaine. C'est ainsi que nous avons été privé d'entendre jeudi le jeune violoniste aveugle M. Max Roger, dont on dit grand bien, et, hier soir, le pianiste Albert Demblon qui donnait, à la *Scola musicæ*, un récital dont le programme, composé d'œuvres françaises et espagnoles modernes (Chabrier, Debussy, Séverac, Ravel, Albeniz), était fort alléchant. (Ch. V.)

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Le Roi Pétard. — La Femme X... — La Perle noire. — Le Lys.

Le *Roi Pétard*, de M. Bodson, qui fut joué la semaine dernière par le Cercle Enterpe au théâtre communal, est un joli conte en vers, pas trop long pour un conte, un peu long tout de même pour une pièce. Il est vrai que c'étaient des amateurs qui la jouaient et, quels que soient leur bonne volonté, voire leur talent, des amateurs auront toujours la plus grande peine à rendre le mouvement rapide d'un dialogue tout plein d'esprit, où foisonnent les mots fins à mettre en valeur et les jeux de scène délicieusement subtils auxquels il convient de faire un sort. La pièce de M. Bodson, c'est un long dialogue de ce genre, découpé en trois actes : Pétard est malheureux dans sa cour irrespectueuse. Sa filleule l'envoie en voyage et rétablit l'ordre dans son palais. Pétard revient, désiré par tous ses courtisans qui, désormais, l'entoureront d'une affectueuse déférence. Et vous ne doutez point qu'il n'épouse sa filleule au dénouement. On a fait un gros succès à cette aimable fantaisie, moins amusante que le *Pierrot millionnaire*, mais supérieure au *Rabelais* du même auteur. Il reste maintenant à se demander si un écrivain de la notoriété de M. Bodson a raison de confier à des amateurs la première représentation de l'une de ses pièces. Je n'ai pas le temps de justifier ici mon opinion, mais je ne cacherai pas que je penche franchement pour la négative : Rien ne peut faire plus de tort à une pièce et à un auteur qu'une interprétation médiocre dans son ensemble, et il serait déraisonnable d'espérer qu'une troupe d'amateurs pût jamais dans son ensemble (j'insiste sur ce mot) s'élever au-dessus d'une honorable médiocrité.

* * *

La *Femme X...* que la troupe de l'Alcazar, renforcée de M^{me} Jane Hading, joue en ce moment, est un mélodrame qui a pour auteur un vaudevilliste, M. Alexandre Bisson. Il est permis de ne pas s'arrêter longtemps sur cette pièce qui n'a avec l'art et la littérature que des rapports lointains. Cependant il serait injuste de ne pas reconnaître qu'elle présente au quatrième acte, l'acte de la Cour d'assises, une scène profondément émouvante et d'un effet entièrement nouveau : Le femme X..., accusée d'avoir tué son amant, refuse de rien dire pour sa défense; elle ne veut pas que son passé misérable et honteux arrive jamais à la con-

naissance de son fils qu'elle a dû abandonner autrefois. Mais le hasard veut que ce fils lui-même soit l'avocat que la Cour a désigné d'office pour assister judiciairement la malheureuse. La plaidoirie du fils pour la mère, cette mère qu'il ignore et qui l'écoute, on devine avec quels atroces et sublimes sentiments, produit une émotion profonde.

On sait avec quel art méticuleux, d'une conscience et d'une patience admirables, M^{me} Jane Hading compose tous ses rôles. On ne peut pas dire qu'elle joue avec naturel; mais tout, dans son jeu, se tient et s'enchaîne si merveilleusement qu'elle parvient à nous imposer sa conception de son personnage. Dans le rôle de la Femme X..., son succès est vraiment triomphal.

M^{me} Hading est fort bien entourée à l'Alcazar. MM. Hauterive, Paulet, Bureau-Lindet, et surtout M. Bosc, méritent particulièrement une citation au tableau d'honneur.

* * *

Au théâtre du Parc, nous avons eu la deuxième matinée littéraire de la saison : une conférence de M. Jean Bernard sur Victorien Sardou, et la représentation de la *Perle noire*, une des pièces les plus oubliées — et à juste titre — de ce Prince regretté du métier théâtral. M. Jean Bernard, selon une habitude déjà ancienne, nous a parlé d'une foule de choses et même un peu de Sardou. Ce qu'il nous a dit de plus clair, c'est que Sardou était une sorte d'Harpagon cupide à l'excès, dépourvu de tout esprit de générosité, et qu'il avait emprunté à d'autres les idées de la plupart de ses pièces. On savait tout cela, sans doute, mais quand il s'agit d'un auteur aussi médiocre que Sardou et dont le succès aussi scandaleux fut un véritable défi à la belle littérature, au vrai théâtre éternel et au bon goût, on éprouve une espèce d'apre joie à se l'entendre répéter. Je suis très sûr, par exemple, que M. Jean Bernard se fût bien gardé de dire tout cela du vivant de Sardou. N'importe : mieux vaut tard que jamais. Sardou est de ces morts qu'il faut qu'on tue.

Quant à la *Perle noire*, elle n'offre d'autre intérêt que de nous montrer un type de bourgmestre-juge d'instruction dont Conan-Doyle aurait bien pu tirer son Sherlock-Holmès et Bernstein le policier amateur du *Voleur*. La troupe du Parc, M. Richard en tête, a fort bien joué ces trois actes, si oubliés hier et qui le redeviendront demain.

* * *

Le *Lys* enfin, aux Galeries, le *Lys*, de Pierre Wolff et Gaston Leroux, le *Lys* qui devrait avoir trois actes et qui en a quatre, parce que les directeurs de théâtres n'aiment que les pièces en quatre actes, ô misère ! Après le troisième acte, la pièce est finie, et le quatrième acte, ce tableau de Sorrente, la patrie des amants, avec ses jeux de lumière sur la mer, ses couples enlacés, ses chansons, son clair de lune, n'ajoute rien du tout à l'action. Seulement, comme nous sommes aux Galeries, ce dernier acte, si inutile, est le plus joli, le plus agréable de la pièce. Quel décor ! Quelle musique ! Quelle belle voix passionnée, là-bas, au bord de la baie où s'alanguissent les derniers feux du soir ! Vous irez voir le *Lys*, aux Galeries, pour la mise en scène de ce dernier acte qui vous laissera à tous la nostalgie du « pays où l'on s'aime », où toutes les femmes sont belles et où l'on respire un air chargé de volupté. Et puis, pendant que vous révèrez de la sorte, vous oublierez peut-être que les deux premiers actes du *Lys* ne sont pas d'un intérêt palpitant, que l'exposition de la pièce est lente et confuse, que ses personnages sont un peu quelconques et que, disons-le aussi, les acteurs des Galeries n'ont pas tous joué d'une manière irréprochable. Sans doute, M^{lle} Madeleine Lély est parfaite dans le rôle de Christiane, et il n'y a que des éloges à adresser à M. Gildès. Mais M. Capellani est un amant sans conviction qui parle beaucoup trop bas; M. Darcey manque de noblesse et de tendresse dans le rôle du comte de Magny; M. Dufroy hache bien désagréablement, tout à fait comme chair à pâté, les tirades du jeune et égoïste Gérard; et M^{lle} Marie Kalff, le *Lys*, Odette, la grande sœur sacrifiée, celle qui a payé la rançon de sa cadette, exagère vraiment ses attitudes d'hallucinée. Mais il faut reconnaître que les faiblesses et de

l'œuvre et de l'interprétation disparaissent complètement au troisième acte, le meilleur de la pièce, quand Odette et Christiane revendiquent pour la jeune fille sans dot le droit d'aimer, même en dehors du mariage, si le mariage lui est interdit. Cette fin d'acte est d'un mouvement superbe. Elle a emporté le succès qui, jusque-là, hésitait à se prononcer. M^{lle} Marie Kalff s'y est révélée la belle et vibrante artiste qu'elle est sans doute, mais que, dans les actes précédents, elle ne nous avait pas suffisamment montrée.

GEORGES RENCY

MUSIQUE

M. Félicien Durant inaugurera aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, la série de ses concerts symphoniques dans la salle des fêtes de l'École française, 67 boulevard d'Anderlecht. M. Arthur De Greef professeur au Conservatoire, prêtera son concours à ce concert.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/2, dans la même salle, première séance de musique de chambre, avec le concours de M^{lle} G. Bernard, cantatrice. Au programme : Mozart et Brahms. Location chez Katto.

Jeudi soir, récital Wilhelm Backhaus au Cercle artistique.

Le nouveau cercle *Deutscher Kunstverein* donnera dimanche prochain à la salle Patria son premier concert. On y entendra surtout des ballades de Loewe et, outre quelques *Lieder* de Schubert et de Schumann, des mélodies flamandes de M. Tincl. Ces œuvres seront interprétées par le baryton Carl Goetz, de Berlin, et par M^{me} Thekla Bruckwilder-Rockstroh.

M. Gustave Simon, professeur au Conservatoire de Luxembourg, donnera le mardi 23 novembre un récital de chant à l'École allemande.

C'est M. Maurice Dambois qui a été choisi par MM. Bosquet, Chaumont et Van Hout pour remplacer dans le Quatuor « Piano et Archets » le regretté Joseph Jacob. L'association donnera cette année ses quatre séances de musique de chambre au Palais des Arts (ancien hôtel de Somzée), 22 rue des Palais. Elles auront lieu les vendredis 26 novembre, 10 décembre, 21 janvier et 4 février, à 8 h. 1/2. S'adresser pour tous renseignements à MM. Breitkopf et Härtel, éditeurs.

MM. Marcel Jorez et Henri Wellens donneront le vendredi 26 novembre, à l'École allemande, leur séance annuelle de sonates pour piano et violon. Au programme : Brahms, Sjögren et César Franck. Location chez Breitkopf et Härtel.

M^{lle} Marguerite Rollet, qui se fit apprécier à maintes reprises, à Bruxelles et à l'étranger, pour ses qualités de cantatrice et de musicienne, donnera le lundi 29 novembre, à 8 h. 1/2, à la salle Patria, avec le concours de M^{lle} G. Schellinx, violoniste, un récital dont le programme, des plus intéressants, porte les noms de Bach, Schubert, H. Wolf, Brahms, Rimsky-Korsakow, Vincent d'Indy, H. Duparc, E. Chausson, C. Debussy, P. de Bréville et A. Roussel.

Le concert de bienfaisance annuel de la *Croix verte coloniale* aura lieu à la Grande Harmonie le samedi 11 décembre, à 8 h. 1/2, avec le concours de M^{mes} V. Perin, Derboven, Georges-Dumarès; de MM. R. Delaye, G. Vaucamp, F. Poels, H. de Ryemacker et du *Quatuor vocal gantois*.

Le deuxième concert populaire aura lieu le dimanche 12 décembre sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{me} Jeanne Delune, violoncelliste. Au programme symphonique, outre les pittoresques airs de ballet du *Prince Igor*, de Borodine, figurent en première audition une ouverture dramatique de Martin Lunsens, *Phèdre*, ainsi que la *Sérénade* pour onze instruments solos, à cordes et à vent, de Bernhard Skles. M^{me} Delune exécutera, en première audition également, le Concerto pour violoncelle de Tartini (revu par Grützmacher, orchestré par Delune) et le Concerto pour violoncelle de Louis Delune. Répétition générale le samedi 11 décembre.

Une nouvelle société de concerts, *Symphonia*, vient d'être fondée à Paris. Elle donnera tous les dimanches, de 3 à

5 heures, des concerts d'orchestre au Théâtre des Arts sous la direction de MM. Bachelet, Busser, Catherine, Rabaud, Paul Vidal, Alfred Bruneau, Widor et Reynaldo Hahn; et tous les jeudis, de 9 à 11 heures du soir, à l'Université des Annales, 51 rue Saint-Georges, des séances de musique de chambre. Les solistes engagés par *Symphonia* sont M^{mes} Bréval, Litvinne, Féart, Hatto, Charlotte Lormont, Vallandri, Isnardon, Yvonne Gall, Croiza; MM. Duclos, Enesco, Salmon, A. Cortot, Wurmser, M^{lles} Long, Marthe Dron, Blanche Selva, etc.

Sous le titre *Les Grandes Époques de la musique*, M^{lles} Mary et Fernande Pironnay ont pris l'an dernier, avec le concours de M. Paul Landormy, une initiative dont nous avons signalé le caractère éducateur et l'intérêt artistique. L'œuvre s'est largement développée cette année, grâce aux collaborations nouvelles acquises par ses promoteurs. Parmi les interprètes des dix auditions qui illustreront les conférences de M. Landormy figurent, en effet, outre M^{lles} Pironnay : M^{mes} Fournier de Nocé et Marie Anne Weber, cantatrices; les pianistes Marthe Dron, Berthe Duraanton, Andrée Gellée, Marthe Landormy; Blanche Selva, MM. Motte-Lacroix et Marseillac; M^{lles} Crespi, MM. Pitois et Baudoin, violonistes; le Quatuor vocal Philip; le Quatuor Parent, etc. La première séance, qui a eu lieu lundi dernier à la Société d'Horticulture, fut consacrée à la musique instrumentale antérieure au XVIII^e siècle. Les auditions suivantes, qui se succéderont de quinzaine en quinzaine jusqu'en mars, embrasseront la musique vocale et instrumentale de Schütz à Beethoven (cantates, concertos, sonates, fragments d'oratorios et d'opéras, lieder, etc.).

Le Quatuor Parent a inauguré mardi dernier, dans la salle de la *Schola Cantorum*, la série de séances qu'il consacre chaque année à l'audition intégrale des œuvres d'orgue, de musique de chambre et de piano de César Franck. L'orgue est tenu par M. J. Boulnois, le piano par M^{lle} Marthe Dron. Les autres concerts se succéderont les mardis 16, 23 et 30 novembre.

Signalons aussi, parmi les concerts les plus intéressants de la saison, les quatre auditions d'orchestre, exclusivement consacrées à la musique française moderne, qui auront lieu à la salle Gaveau, sous les auspices de MM. A. Durand et fils, les 16 et 23 février, 2 et 9 mars, à 9 heures. Les programmes seront composés d'œuvres de MM. Saint-Saëns, Vincent d'Indy, P. Dukas, C. Debussy, M. Ravel, A. Caplet, Roger-Ducasse, G.-M. Witkowski, L. Aubert et Rhené-Baton, dirigées pour la plupart par leurs auteurs.

PETITE CHRONIQUE

C'est aujourd'hui, dimanche, que s'ouvre à Liège l'importante Exposition de dessins des maîtres du XIX^e siècle que nous avons annoncée. Organisé par l'Œuvre des artistes, ce Salon sera accessible au public jusqu'au 5 décembre.

M. Jakob Smits expose actuellement et jusqu'au 24 novembre quelques-unes de ses œuvres au Cercle artistique d'Anvers.

Le Cercle artistique annonce pour les jeudi 23 et vendredi 26 novembre, à 5 heures, deux conférences qui promettent d'offrir, en raison de la personnalité des orateurs et des sujets choisis, un grand intérêt. La première, qui a pour titre : *L'Allemagne jugée par un Français*, sera faite par M. Pierre Baudin, sénateur, ancien ministre. La seconde, intitulée *La France jugée par un Allemand*, aura pour auteur le comte Kessler.

Le banquet du X^e anniversaire de la revue d'art *le Thyrsé*, fixé au 27 novembre, sera présidé par M. Henry Maubel, qui succéda à Max Waller à la direction de la *Jeune Belgique*. M^{me} Derboven, du Parc; M^{lle} De Win, de la Monnaie; M. Carpentier, du Parc, assisteront à cette fête et interpréteront des œuvres de nos meilleurs écrivains. Le montant de la souscription est de 5 francs. Les adhésions sont reçues dès à présent à la Direction du *Thyrsé*, rue du Fort, 16, Bruxelles.

Le texte de la belle causerie sur *l'Ame de la Wallonie* faite par M. Georges Rency aux matinées littéraires du théâtre du Parc a paru dans le numéro d'octobre de la *Vie Intellectuelle*. A lire aussi dans ce numéro un très intéressant article de M. Pierre Leguay sur le Public de la Sorbonne; des vers de M. Prosper-Henri Devos; une étude de M. Paul Oulet sur l'Organisation de la Vie internationale; un conte wallon de M. Georges Rency : *le Clerc et le Curé*; et le mois théâtral de M. Dumont-Wilden.

Le Musée d'art industriel de Zurich que dirige avec une haute compétence notre compatriote M. Jules De Praetere vient, pour la seconde fois, de prendre l'initiative d'une exposition destinée à démontrer qu'on peut construire à bon marché des habitations d'ouvriers qui réunissent toutes les conditions exigées par les nécessités de la vie moderne sans exclure l'agrément d'une décoration harmonieuse.

L'exposition de *l'Habitation ouvrière*, à laquelle prennent part la plupart des architectes et artisans de Zurich, restera ouverte jusqu'à la fin de novembre.

On a inauguré au mois de septembre à Berne le gigantesque monument de l'Union postale auquel M. René de Saint-Marceaux, qui l'emporta sur cent douze concurrents au concours international ouvert en 1903, travaillait depuis cinq ans. De grandes fêtes ont célébré cette cérémonie, à laquelle assistaient le président de la Confédération helvétique, MM. Millerand, ministre des travaux publics de France, Kraetke, secrétaire d'Etat aux postes d'Allemagne, les membres du corps diplomatique, etc.

Le monument a grande allure. Le statuaire y a symbolisé par des effigies féminines, autour du globe terrestre que supporte un nuage, les cinq parties du monde.

Les notices joyeuses :

Un sculpteur suisse exposait dernièrement à l'un des Salons de Paris une série de médailles en bronze et en argent, d'ailleurs jolies. Un cartel définissait en ces termes ces objets d'art : « Battus, repoussés, ciselés sur pièces d'après nature. »

Or, le n^o 6 représentait le portrait d'Erasme...

Sottisier :

C'était alors un frémissement dans l'auditoire quand, avec son masque dramatique, elle jetait en allemand le *Roi des Aulnes* ou les *Deux Grenadiers* de Schubert.

Gil Blas, 10 novembre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8^o, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MEDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S.-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

le Mercredi 17 Novembre 1909 et 3 jours suivants
d'une importante réunion de

LIVRES ET ESTAMPES

provenant des collections

de feu M. Ch. ROGER, de Verviers, et de M. L... bibliophile bruxellois.

La vente aura lieu à 4 heures précises par le ministère de l'Intrusion L. COX, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86, rue de la Montagne.

Le catalogue, comprenant 968 numéros, se vend 50 centimes

Exposition générale le samedi 13 novembre, de 10 h. à midi et de 2 h. à 5 h. (le catalogue servant de carte d'entrée) et partielle les jours des vacances, de 10 h. à midi.

Le Courrier musical

Directeur : M. Albert DIOT

Paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Rédaction et Administration : 29, rue Tronchet, Paris.

ABONNEMENTS : France, 12 francs l'an; Étranger, 15 francs.

Dépôt pour la Belgique chez MM. Breitkopf et Härtel, Bruxelles.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)
ANCIEN MERCURE MUSICAL
PARAISSANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 400 revues.

Catalogue (1 070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

FRANZ HELLENS (HUBERT KRAINS). — Henry Bataille (LOUIS THOMAS). — L'Exposition Jacob Smits au Cercle artistique d'Anvers (JEAN LAENEN). — Les Concerts Durant (CH. VAN DEN BORREN). — L'Art Belge à Paris. (O. M.) — Notes de Musique : *le Recital Bachhaus au Cercle artistique; Concerts et auditions diverses* (CH. V.); *Concert Pitsch à Mons* — Musique. — Accusés de réception. — Nécrologie : *Francis Thomé*. — Petite chronique.

FRANZ HELLENS

Voilà trois ans, M. Franz Hellens publiait son premier livre. Cette œuvre, intitulée *En ville morte*, racontait l'histoire d'un jeune homme d'une sensibilité suraiguë, requis jusqu'à la hantise et moralement écrasé par les vieux quartiers d'une ville, par ses ruelles tortueuses, par ses louches impasses, par ses maisons sinistres, par tous les miasmes de mort qu'un passé de vices et de misères abandonne derrière lui. C'était un livre cruel et violemment pessimiste, dont le style tordu avait des reflets et des duretés de métal. C'était moins une œuvre qu'une grande promesse. L'habileté et la souplesse faisaient défaut, mais le talent surabondait.

Nous retrouvons ce talent-là dans le nouveau livre de M. Hellens : *Les Hors-le-Vent* (1). Sans rien abandonner de sa force, l'auteur a tiré cette fois un parti

(1) Bruxelles, Oscar Lamberty.

plus judicieux et plus artistique de ces belles facultés. S'il n'a pas secoué tout à fait le cauchemar qui pesait sur lui il y a quelques années, il s'est familiarisé avec son compagnon et l'a à peu près dompté. Il est beaucoup plus maître de ses impressions et il les analyse, sinon avec froideur, du moins avec un certain calme; il les couve même souvent d'un sourire ironique.

Dans le premier des six récits que renferment les *Hors-le-Vent*, nous rencontrons une famille de petits bourgeois claquemurés dans leur villa, au bord de la mer, un soir d'ouragan. Le père est vieux. C'est un pauvre homme timide, un très pauvre homme écrasé par toute une vie d'obéissance et de sujétion. Le vent hurle et, dans ses cris sinistres, il distingue la voix de son dernier maître, le plus redouté et le plus impitoyable. Sa peur se trahit par des paroles à double sens qui irritent et inquiètent ses proches. En lisant ces pages, on songe un peu à l'*Intruse* de Maeterlinck. Ici aussi la mort est présente. On ne la voit pas et elle n'est pas nommée. Mais elle rôde autour de sa proie et c'est elle qui tient le premier rôle.

Si je cite le nom de Maeterlinck à propos de cette histoire, ce n'est pas pour reprocher à M. Hellens de s'être laissé influencer par l'auteur de l'*Intruse*. Il y a entre ces deux petites œuvres, qui appartiennent d'ailleurs à des genres différents, assez de divergences pour qu'elles puissent subsister l'une à côté de l'autre. Je n'entends pas non plus les comparer. Mais c'est ici qu'on peut le mieux surprendre une des deux grandes facultés de M. Hellens, celle de nous faire voir, avec une puissance remarquable, par delà les formes sen-

sibles des choses, l'âme obscure qui les anime. M. Hellens, qui est flamand, s'apparente par là à son illustre compatriote.

Il s'apparente aussi à Verhaeren par un don extraordinaire d'hallucination. Dépouillées de tout ce qu'y rassemble son œil de visionnaire, ses histoires n'ont rien de fort saillant. Ce ne sont même pas, à proprement parler, des contes ou des nouvelles. Ce sont des tranches de vie. Tous les personnages qui évoluent dans *la Veille de l'Enterrement*, — ces deux parentes prostrées dans une douleur conventionnelle, qui s'observent avec des yeux sournois et qui cachent mal leur impatience d'être débarrassées du mort, cette nonnette babillarde, maniaque et gourmande, cette vieille servante aux allures de cloporte, — nous les avons rencontrés dans les romans naturalistes et particulièrement chez Huysmans, le Huysmans d'avant *A Rebours*, celui des *Sœurs Vatarde*. C'est la même vie grise, morne et plate. Mais, tandis que les naturalistes s'arrêtaient à la vérité crue, M. Hellens va secouer au fond de ces loques humaines les racines qui les rattachent à un grand moteur et, sous leur vie terne, s'allume un drame mystérieux et troublant.

Cette faculté d'hallucination et de pénétration, qui permet à M. Hellens de voir en quelque sorte le « double » de ses héros et de surprendre leur vie secrète, est très visible encore dans deux autres récits : *La Cuisine des Fous* et *Salles d'Attente*. Ici, ce ne sont même plus des tranches de vie. Nous n'avons devant nous que des portraits. Mais ce sont des portraits composés de telle sorte qu'ils parlent plus à l'esprit qu'aux yeux. Les détraqués qui gesticulent dans *la Cuisine des Fous*, où ils viennent prendre place le soir, autour de leur ami, le concierge, parmi les poules, les pigeons, les coqs, les chiens et les canaris, ne sont pas des détraqués quelconques, mais des épaves de la vie, des êtres qu'un mauvais sort a lancés hors de leur voie normale. Il y a de la fantaisie, de la caricature, de la farce et du grotesque dans cette arche de Noé de la folie, mais il y a aussi, à l'arrière-plan, un grand lambeau d'humanité et le tout aboutit à une violente impression de cauchemar. Dans *Salles d'Attente*, le cauchemar se hausse jusqu'à la tragédie. Pour acteurs, de simples passants. Des portefaix, des terrassiers, des maçons, des soldats, un gréviste, une marchande de journaux. De pauvres hères qu'un charitable poêle public arrête un instant. Ils se chauffent les mains, échangent quelques mots et s'en vont. Ils ne font rien d'extraordinaire. Il y a bien un coup de couteau ou quelque chose d'approchant à la fin, mais on pourrait s'en passer. Le drame est sur les masques, où grimacent le vice et la souffrance. Toutes ces figures hagardes, craintives, ironiques, pitoyables, haineuses ou révoltées grandissent à mesure qu'elles défilent. Des blessures

cachées s'ouvrent et saignent. C'est véritablement là une grande fresque douloureuse.

Tous les récits de M. Hellens sont, en général, fort bien composés. Il a fait, comme je l'ai dit, de grands progrès depuis son premier livre. On pourrait toutefois encore lui reprocher çà et là un manque de mesure. Il franchit parfois encore aussi la limite au delà de laquelle la force devient de la violence. Il abuse quelquefois encore aussi du détail macabre. Il est permis de faire également quelques réserves au sujet de certains effets, trop cherchés, de style. Mais ces petites tares sont abondamment rachetées par de nombreuses pages parfaites et véritablement burinées. En voici, par exemple, une très belle :

« Voici Saint-Jacques et ses tours pointues, comme trois cornes diaboliques. Tout autour de l'église, la place du Marché s'étend ligotée par deux cordons de platanes aux branches tordues en solides chainons. Ici, c'est le carré du vendeur de ferrailles : outils rouillés, cerceaux, vieux clous, trousseaux de clefs disgraciés. Ici le marchand de nippes étale, au petit jour, sa friperie multicolore. Le bouquiniste basané comme le vélin d'une bible occupe le trottoir et tourne le dos au sellier qui suspend aux aspérités de l'église des harnais, des courroies et d'énormes lambeaux de peaux saignantes dont il semble avoir scalpé les murailles. Neste Rattokop renifle. L'obscurité sent le lard ; les pavés s'arrondissent et reluisent comme des jambons et des fromages. La place est vide. Mais l'ombre des vendeurs se masse autour de l'église et l'empreinte des négoce raccornis reste marquée, sous les platanes, dans le gravier. »

Ce style à l'emporte-pièce est émaillé d'images imprévues et neuves. M. Hellens nous montre des gouttes de pluie qui *griffent* les vitres, de l'eau qui est noire comme une *bohémienne* ; un de ses personnages bâille un rire *moisi*, et le marteau du concierge répond aux phrases *en lambeaux* que la corneille semble arracher, *avec ses dents*, au brouillard épais de ses idées.

Dans *la Cuisine des Fous*, on rencontre un caricaturiste qui, seul, ne déraisonne pas. Il écoute, impassible, les propos extravagants de ses compagnons ; il suit de ses yeux, aux reflets d'acier, les jeux comiques de leurs figures : il conserve une lucidité parfaite et *fait sa proie de toute cette matière d'hallucination*.

Sortez ce caricaturiste de son sous-sol, mettez-le en face de la vie, enlevez-lui son crayon et donnez-lui une plume et vous aurez l'image fidèle de Franz Hellens : un œil exacerbé, dont le regard impitoyable se fixe sur les choses ou descend au fond des âmes comme un rayon de lanterne sourde, servi par un cerveau lucide et par une main ferme et très savante.

HUBERT KRAINS

HENRY BATAILLE

M. Henry Bataille est un homme sensible, et s'il y a quelque raison à vouloir enfermer un artiste dans un mot aussi bien qu'à essayer de le résumer par l'analyse de la plus forte de ses tendances, — de ce que Taine appelait chez un individu *la qualité maîtresse*, — cette sensibilité, qui est dans toutes les œuvres de M. Henry Bataille, doit suffire à nous les expliquer comme elle suffirait également à expliquer sa vie, dont il n'y a d'ailleurs point à parler ici puisqu'on en sait peu d'aussi secrète chez un auteur que sa renommée expose plus que tout autre à la curiosité des journalistes, à celle des habitués des salles de rédaction et aux indiscretions courtoises des diners académiques.

M. Bataille dit avec délicatesse des maisons qui furent siennes : « Que le silence soit sur elles ! ». Cela peut s'appliquer à sa façon de vivre ; c'est presque la devise de son éloignement pour toute réclame ; et c'est aussi un principe tout opposé à ceux qui éclairent l'existence falotte de nos modernes rois de la rampe.

Ce serait avec plus de liberté que je parlerais de l'accueil courtois de cet homme encore jeune et que le succès n'a point corrompu, de son amitié sûre, des coins d'ironie qui font de sa conversation un plaisir qu'on recherche, et surtout de ce détachement supérieur qui lui fait voir toutes choses sous un angle d'indifférence — à leur vraie place, dans le néant où elles se débattent. M. Henry Bataille est sceptique, et un peu plus que ne le sont les Parisiens de son temps, et mille fois plus que ne peuvent l'être les personnes qui vivent du théâtre, où tout est fait de minuscules réalités auxquelles on accorde une importance définitive. Ici, la sensibilité prend un tour philosophique, général : M. Bataille aime, sent et comprend trop de choses pour que chacune d'elles ne lui semble pas infime : il a raison.

C'est d'ailleurs parce qu'il s'intéresse à tout, et même à des objets inexistantes pour d'autres, que M. Bataille fut poète, poète rare, touchant, apitoyé sur les êtres qui changent, sur les sentiments qui ne durent pas, sur sa propre vie, si transitoire...

L'accent persuasif de ces poèmes fit leur succès ; et c'est lui encore que nous retrouvons dans son théâtre, ce théâtre si en dehors du théâtre contemporain, si à côté (et je l'en félicite), ce théâtre qui est écrit, ce théâtre où l'on ne nous accable pas de mots d'auteur en brochettes, ce théâtre qui est l'expression de la sensibilité d'un homme, d'un artiste, d'un poète, ce théâtre enfin que *les planches ne déshonorent pas*.

On n'en saurait pas dire autant de beaucoup d'œuvres qu'accable, aujourd'hui, la faveur du public. Mais c'est justement là qu'est toute l'explication : M. Bataille est sensible, c'est un artiste, c'est un poète, tandis que les commerçants en matière théâtrale dont je parle ont le cœur, la cervelle et la chair en bois, en bois honnête et simple dont on fait les sièges de cuisine et les comptoirs des magasins.

Ah ! comme il avait raison, celui-là qui disait : « Il n'est pas donné à tous de savourer la douceur du ciel de Corinthe. »

LOUIS THOMAS

L'Exposition Jacob Smits au Cercle Artistique d'Anvers.

« Dans l'appréciation des œuvres qui échappent aux règles établies, aux conventions admises, l'opinion du mufler est une pierre de touche infailible.... »

OCTAVE MAUS

(*L'Art moderne*, 4 avril 1909.)

Décidément Anvers échappe de plus en plus à l'arriérisme artistique de son esprit de clocher. Après *L'Art contemporain* qui, à l'instar de *la Libre Esthétique*, s'est imposé la tâche de faire œuvre d'apostolat, voici que le *Cercle artistique* anversoise

vient d'être révolutionné, d'être rénové par les éléments nouveaux. Les peintres routiniers, les traditionnalistes, les amateurs, les professeurs de l'Académie qui jadis se réunissaient en sections, en comités, en bureaux pour délibérer doctement sur le choix des tableaux dignes de l'hospitalité des salons de la rue d'Arenberg, ont été remplacés par un seul comité d'acceptation des œuvres à exposer. Celui-ci est composé de sept membres choisis parmi les esthètes anversoises (MM. Van Nieuwenhuizen, Fester, Franck, Speth, etc.) connus pour leur éclectisme et leur sagacité.

Le premier geste du Cercle ainsi transformé a été de réhabiliter le peintre Jacob Smits qui, il y a une dizaine d'années, eut à souffrir de l'incompréhension doctrinaire des mécènes anversoises. (Les lecteurs de *L'Art moderne* se souviendront très probablement de l'hostilité systématique que provoqua chez les artistes anversoises l'exposition de l'œuvre de Jacob Smits organisée en 1901 sous les auspices de M. le ministre Beernaert et de M. Camille Lemonnier.)

L'exposition actuelle de Jacob Smits (1), franchement tendancieuse, constitue pour Anvers un véritable événement. Et, fait étrange, cette fois il n'y a plus de dénigrement, plus de cris d'hostilité. Le mufler s'est tu, le bourgeois s'incline, le professeur-esthète ne ratiocine plus. Chacun s'applique à comprendre cette esthétique nouvelle, diamétralement opposée aux conventions académiques, à l'école anversoise.

Il ne m'appartient plus de découvrir Jacob Smits. Qui ne connaît le *Père du Condamné*, le *Symbole de la Campine*, — cette œuvre unique dont, lors de son acquisition pour le Musée moderne de Bruxelles, j'eus l'honneur d'analyser ici même la valeur ? L'art de Jacob Smits s'est depuis longtemps imposé à l'attention universelle. Il est très discuté, parce qu'il est toujours intéressant. Je ne tenterai pas de passer en revue la cinquantaine d'œuvres que réunit cette exposition, me bornant à signaler aux curieux d'art l'intérêt que présente celle-ci. Elle leur offre une haute leçon d'art, l'occasion de dégager la quintessence de l'œuvre d'un peintre novateur qui n'obéit qu'à son instinct, travaille sans souci de la tradition, sous la seule poussée de son émotion vive et puissante. On peut y étudier Jacob Smits comme peintre religieux, comme paysagiste, comme portraitiste et particulièrement comme coloriste exceptionnel.

Le rouge, le bleu, le noir, le blanc et le jaune sont les couleurs qu'il affectionne. Il se plaît à les marier, à juxtaposer un bleu à un rouge et à un jaune, comme un défi aux règles de l'harmonie tonale. Cela déconcerte au premier abord, mais, peu à peu, le spectateur est conquis et l'accord de ces couleurs primaires, qui semblent disparates, le captive. A cet égard, *Mater Simplissima* est d'une rare audace. Dans cette composition, une femme en camisole rouge donnant le sein à un bébé vêtu de bleu se détache en viguer sur un fond jaunâtre ombragé par un arbre vert. A première vue, vous restez interdit ; mais petit à petit la vigueur d'expression, l'émotion intense, la vie de cette scène d'intimité vous pénètrent et le tableau acquiert sa signification.

Comme paysagiste, Jacob Smits possède une vision personnelle. Il néglige volontiers le détail pour la grande ligne synthétique et s'il ne recherche pas dans ses compositions le côté pittoresque, décoratif, il les considère moins encore comme un banal exercice de virtuosité. L'expression le domine, et il « voit grand ». Le moindre petit intérieur l'enveloppe de son atmosphère réelle, intensifiée sans nulle sensiblerie.

Bref, Jacob Smits accuse désormais dans l'art d'aujourd'hui une personnalité transcendante. C'est avec raison que Camille Lemonnier a dit de cet artiste humain, tendre, austère, absolu : « Je n'ai jamais pu voir ses œuvres sans en être remué jusqu'en mes racines ».

JEAN LAENEN

(1) Du 13 au 24 novembre.

LES CONCERTS DURANT

Les projets de M. Durant, pour cette saison, sont fort nombreux. Puissent-ils réussir et récompenser ainsi les efforts de ce musicien qui aime vraiment la musique, que rien ne décourage et qui n'épargne aucun effort pour arriver à ses fins.

Les concerts Durant entrent, cet hiver, dans leur quatrième année : c'est dire qu'ils ont acquis, dès maintenant, le caractère d'une institution bien établie et devenue indispensable parce qu'elle répond aux besoins du public de Bruxelles et des villes de province où le vaillant chef transporte parfois son orchestre. L'idée d'organiser tous les dimanches des auditions populaires où l'on donnera des œuvres telles que les concertos pour orchestre à cordes de Hindel et la *Psyché* de César Franck (la première de ces auditions aura lieu ce soir même) est belle, généreuse et susceptible de devenir féconde au point de vue de la formation du goût public. Celle d'organiser une fois par semaine des séances de musique de chambre n'est pas moins intéressante et permettra sans nul doute à M. Durant de faire entendre, grâce aux éléments dont il dispose, des œuvres que l'on a rarement l'occasion de pouvoir apprécier autrement que par des réductions pour piano à quatre mains (1).

Le premier concert d'abonnement débutait par l'ouverture de *Coriolan* qui, comme on le sait, n'était autre chose, dans l'esprit de Beethoven, qu'un court poème symphonique à programme. M. Durant lui a donné l'interprétation rythmée et nette qui lui convient (2). Il a dirigé aussi avec beaucoup d'entrain les curieuses *Variations* (op. 56 a) écrites par Brahms sur un thème de Haydn : curieuses par leur orchestration si personnelle, où il est fait un usage tout nouveau des bois et des cuivres ; curieuses par leur infinie variété de combinaisons, curieuses surtout par cette tendance, qui est à la fois le défaut et la qualité du maître, à trop se complaire dans ce qu'il fait et à donner ainsi l'impression d'une ivresse purement musicale qui lasse à la fin l'auditeur avide d'entendre exprimer des sentiments d'un caractère moins individuel. La salle de l'École française, où se donnait le concert, n'est malheureusement pas très favorable à l'émission de certains sons : les cuivres, et les bois dans le grave, y sonnent non sans aigreur et crudité.

Cette circonstance, qui a plus ou moins nui à l'œuvre de Brahms, n'a pas été sans faire du tort à la *Symphonie néo-classique* de M. Eugène d'Harcourt, dans laquelle les cuivres jouent un rôle fort important.

Symphonie néo-classique ! Pourquoi néo-classique ? Parce que, dit le programme, l'auteur « a pris comme modèles les maîtres anciens tout en usant des procédés que les modernes ont mis à notre disposition ». Qui sont les anciens ? Qui sont les modernes ? A vrai dire, on ne les reconnaît guère dans l'œuvre de M. d'Harcourt, qui, à première audition, apparaît comme un mélange confus des tendances propres à toutes les écoles symphoniques à partir de Beethoven. On y trouve « l'idée fixe » de Berlioz. On y rencontre une vague atmosphère romantique que vient corser de temps à autre une légère note moderniste. Si « classique » signifie « ordonnance, logique et équilibre d'ensemble », alors la symphonie de M. d'Harcourt l'est fort peu, car ce n'est précisément pas par la clarté du plan et les belles proportions qu'elle brille. Dans les deux premiers mouvements, la fin est amenée trop brusquement ; dans l'*all. gro* final, l'« idée », qui réapparaît en forme de conclusion, intervient avec une insistance trop systématique. Le *scherzo* est ingénieux, mais avec des lourdeurs. L'orchestration de la symphonie est aussi, dans l'ensemble, assez mal équilibrée, et l'abus des cuivres produit, par moments, des empâte-

(1) La première a eu lieu mercredi. Outre des lieder de Schumann, que chantait M^{lle} Bernard, M. Durant y a fait exécuter le Quintette en si mineur pour clarinette et cordes, de Brahms, et un Divertissement en ré majeur pour cordes et deux cors, de Mozart.

(2) Voir, à ce sujet, l'intéressant article (*Beethoven Coriolan Ouverture*) qu'a écrit M. Zinner dans *Die Musik* (n° du 1^{er} octobre 1909). Cette étude développe aussi d'importantes considérations sur l'emploi des cors et des trompettes dans cette belle œuvre symphonique.

ments peu élégants. Enfin, dans son désir trop prémédité de créer des contrastes, l'auteur arrive, particulièrement dans le *lento*, à des oppositions de *piano* et *forte* qui pèchent par trop de brusquerie.

S'il me fallait comparer la *Symphonie néo-classique* de M. d'Harcourt à la *Symphonie française* de M. Th. Dubois exécutée au dernier concert Ysaye, je dirais que cette dernière est plus réellement néo-classique que l'autre, en ce sens qu'elle a plus de tenue et de clarté ; mais elle n'a peut-être pas cette vie et cette animation par lesquelles se distinguent tout au moins certaines parties de l'œuvre de M. d'Harcourt.

Le grand pianiste Arthur De Greef prêtait son concours au premier concert Durant. Inutile de dire quel a été son succès. N'est-il pas un interprète idéal des œuvres qu'il joue, à quelque genre et à quelque école qu'elles appartiennent ? Ses exécutions du Concerto en ré mineur de J.-S. Bach et du Concerto en mi bémol de Liszt ont été en tous points excellentes, et lui ont valu des acclamations méritées.

CH. VAN DEN BORREN

L'ART BELGE A PARIS

Depuis que l'automne a interrompu les villégiatures et ramené vers les villes les peintres dispersés sur les plages et parmi les forêts, les artistes belges ont fait dans les expositions parisiennes d'assez heureuses apparitions. Au Salon d'Automne, M. Georges Lemmen exposa toute une gerbe d'œuvres diverses : sept toiles au coloris harmonieux, deux beaux dessins. L'artiste traite, on le sait, avec une égale aisance la figure, les fleurs, le portrait, le paysage, et c'est toujours avec intérêt qu'on voit — ou qu'on revoit, car la plupart de ces tableaux nous étaient connus — ses interprétations fidèles et délicates de la vie étudiée dans son intimité. Un *Paysage d'hiver*, un *Jardin*, un *Portrait de M. Grégoire Le Roy* furent particulièrement appréciés dans cet ensemble assez considérable, que favorisa un placement judicieux.

On vit, au même Salon, une toile de M. Oeffe, *Sous la feuillée*, exposée naguère à Bruxelles sous un autre titre (n'était-ce pas *la Dame en gris* ?). Deux intérieurs de M. Thévenet, que hante la vision d'Henri De Brackeleer, ne passèrent pas inaperçus. Il convient de citer encore, pour leur consciencieuse traduction de la lumière et de la nature algériennes, les trois paysages rapportés de Biskra par M. Eugène Boch, et de M. Georges Barwolf d'exactes notations de sites parisiens. Dans la section de Sculpture, M. Jean Gaspar s'affirma, par trois bronzes expressifs (*Lion*, *Lionne*, *Bison au repos*), l'animalier observateur et pénétrant qu'on révélait à diverses reprises les Salons de la *Libre Esthétique*.

L'exposition de la Gravure originale en couleurs, qui vient d'occuper pendant un mois l'élégante galerie Georges Petit, a prouvé que dans le domaine de la pointe sèche et de l'eau forte la Belgique possède des spécialistes qui ne le cèdent en rien, par l'habileté du métier, à leurs confrères français. M. Frantz Chariet, l'un de ces virtuoses, a eu la satisfaction de voir une des épreuves de sa *Muternité* acquise par l'État. Proche d'Albert Baerissoon par le sentiment et la puissance avec lesquels il interprète des coins de villes flamandes et hollandaises, M. Julien Célos s'est classé parmi les maîtres de la gravure en couleurs, à la grande joie du président de la société, M. Raffaëlli, qui ne lui marchandait pas les éloges. D'excellentes planches de MM. Marc-Henry Meunier et Marien Van der Loo, qui synthétisent respectivement le caractère du paysage de la Wallonie et des Flandres, ainsi qu'un *Soir d'hiver à Bruges* de M. Omer Coppens, attestèrent les progrès réalisés en Belgique par un art dont la renaissance mérite de fixer l'attention.

Nous retrouvons aux Aquarellistes, dont l'exposition succède à celle des Graveurs, quelques noms d'artistes belges connus : MM. Maurice Romberg, spécialisé dans l'illustration des fantasias, des marchés et des paysages marocains, Maurice Hagemans, Édouard Elle, etc. Bornons-nous à signaler leur présence et à constater que leurs envois, placés en bonne lumière, sont favo-

ramblement accueillis en cette exposition « fashionable », où se coudoient l'art et la mondanité.

Dans la petite galerie Weil sont exposés en ce moment quelques pastels de M. Henry De Groux. Ce sont des œuvres déjà anciennes, qui datent, croyons-nous, de l'époque où l'artiste résidait à Paris. On remarque un portrait du roi de Bavière Louis II peint « d'après nature », s'il faut en croire un cartouche peut être hasardé, une composition qui réunit Dante et Virgile parmi les âmes errantes du purgatoire, un *Cid* équestre, une *Walkyrie*, etc. Pour n'apporter aucune lumière nouvelle sur l'art inquiet et tourmenté de M. De Groux, cette petite exposition n'en offre pas moins quelque intérêt.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Le Récital Backhaus au Cercle artistique.

Je m'étais rendu au Cercle d'assez mauvaise humeur et me disant : il va falloir entendre encore un de ces virtuoses qu'on vous présente comme des animaux rares et qui viennent vous montrer comment *Ils* jouent telle ou telle œuvre de Bach, de Beethoven ou de Chopin. L'éternel programme classico-romantique pianistique composé *ad hoc* m'avait induit en défiance et je me préparais à exhaler mon humeur maussade contre cette habitude peu esthétique de mettre les œuvres au service de l'exécutant, alors que l'inverse devrait toujours se pratiquer.

Je dois avouer qu'après avoir entendu M. Backhaus, je perdis toute envie de discuter à ce sujet. Cet artiste m'a, en effet, donné l'impression d'une si parfaite sincérité que je m'en voudrais de rappeler à propos de lui les idées si saines qu'a développées M. Nin, dans son pamphlet *Pour l'Art*, sur la mission de l'exécutant.

M. Backhaus a une incontestable beauté de son, une franchise, une netteté, une clarté et une sûreté d'attaque qui vous mettent étonnamment à l'aise ; il a du style ; il sent juste, il comprend la poésie qu'il y a dans une œuvre et parvient à la dégager avec ses mille nuances et inflexions ; son phrasé est d'une exquise suavité, sans nulle affectation ; il sait faire « chanter » le piano comme pas un, et c'est merveille de voir avec quel raffinement il saisit le sens véritable de chacune des compositions qu'il exécute. Aucune critique ne peut lui être faite à cet égard. Ses interprétations des œuvres de Bach, de Brahms (*Händel-Variationen*), de Beethoven (*Appassionata*) et du Chopin sont toutes également bonnes, également adéquates à ce que l'on attend, à ce que l'on espère. M. Backhaus est un très grand pianiste et nul de ceux qui assistèrent à son beau récital ne regrettera de l'avoir entendu.

Concerts et auditions diverses.

Parmi les séances intéressantes qui ont eu lieu en ces derniers temps, signalons la soirée musicale organisée par M^{me} Beuck chez M et M^{me} Haardt. On y a entendu une élégante causerie de M^{me} Cléricy du Collet sur l'*Art du chant*, des morceaux de violon joués avec beaucoup de style par M^{lle} Jeanne Samuel, et des lieder ou fragments de drames lyriques chantés par M^{me} Haardt, dont la voix est exquise, par M^{lle} Davanzi, un soprano *di primo cartello*, et par M^{lle} Willia, un fort beau contralto. La soirée se terminait par une exécution du grand duo de *Lohengrin*, dans lequel M^{me} Beuck fit valoir l'autorité d'une interprétation supérieure-ment intelligente, et M. Troyen les belles notes d'une voix de ténor moelleuse et souple.

Ch. V.

Concert Pitsch à Mons.

L'excellent violoncelliste Georges Pitsch, qui a élu domicile à Paris, revient chaque année dans sa ville natale, à Mons, pour y donner, au début de l'hiver, un concert. Il s'y est fait entendre il y a quelques jours avec sa sœur, M^{lle} Valentine Pitsch, au piano, dans un concerto de Haydn et dans un *Concerto grosso* de Ph.-Emmanuel Bach.

Le *Cercle symphonique montois*, une vaillante association de jeunes musiciens que dirige M. Nève et dont nous avons déjà fait ici l'éloge, a joué l'ouverture de la *Flûte Enchantée* et la *Symphonie inachevée* de Schubert. Gros succès pour tous.

Le surlendemain, M. Pitsch est parti pour Londres avec M^{me} Bathori, le ténor Engel et les promoteurs des Concerts français. Ils ont donné un concert où figuraient des œuvres d'André Caplet, Inghelbrecht et Rinaldo Hahn.

MUSIQUE

L'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* interprétera, aujourd'hui, dimanche, à 10 heures du matin, à l'occasion de la Fête de Sainte-Cécile, la messe : *Dies Sanctificatus*, à 4 voix, de Palestrina, ainsi qu'un *Ave Maria* à 4 voix, de Vittoria.

La première audition populaire à grand orchestre des Concerts Durant aura lieu ce soir, dimanche, à 8 h. 1/2, avec le concours de W. Bouilliez, baryton, dans la salle des fêtes de l'École française. Au programme : Haendel, Beethoven, Wagner et César Franck.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, Salle Erard, concert donné par la famille Zoellner (quatuor à cordes) sous les auspices du journal *Theatra*.

Rappelons le récital que donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à l'École allemande, M. Gustave Simon, professeur de chant au Conservatoire Grand-Ducal de Luxembourg. M. Simon chantera dans leur texte original (italien, allemand et français) des lieder de Carissimi, A. S. Arlatti, Vivaldi, Caldara, Schubert, Schumann, Lekeu, Vreuls, Duparc, Fauré et Debussy.

C'est à l'École allemande également que MM. Marcel Jorez et Henri Wellens donneront, vendredi prochain, à 8 h. 1/2, leur séance annuelle de sonates pour piano et violon.

Le *Deutscher Gesingverein* fêtera cette année son vingt-cinquième anniversaire. A cette occasion, un concert de gala sera donné samedi prochain à la Grande Harmonie. Les membres exécutants de la Société interpréteront, sous la direction de M. F. Welcker et avec le concours du baryton viennois F. Steiner, la *Vita Nuova* de Wolf Ferrari (première audition en Belgique), le *Wandrer Sturmlied* de R. Strauss et *Dem Vaterland* d'Hugo Wolf.

Grande attraction pour le deuxième concert Ysaye, fixé à dimanche prochain, sous la direction de M. Eugène Ysaye. M^{me} Hensel Schweitzer, de l'Opéra de Francfort, et son mari, le ténor Heinrich Hensel, du Théâtre de Wiesbaden, apporteront à ce concert l'appoint de leurs belles voix et de talents reconnus comme les premiers de l'art lyrique allemand. Au programme : Symphonie n° 4, ouverture et fragments de *Fidelio* (Beethoven) ; les « Murmures de la Forêt » et scène finale de *Siegfried* (Wagner).

Le prochain concert de la *Société de Musique de Tournai* aura lieu dimanche prochain, à 3 heures, à la Halle aux Draps, et sera entièrement consacré aux œuvres de W. Massenet.

On y exécutera, entre autres, *Terre promise*, oratorio en trois parties, avec le concours de M^{me} Dubois, MM. Dubois et Noté, de l'Opéra.

Le célèbre pianiste Frédéric Lamond, l'un des plus parfaits interprètes de Beethoven, donnera le lundi 29 novembre, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, un récital consacré aux œuvres de ce maître. Location chez Schott.

La Société J.-S. Bach donnera son premier concert le vendredi 3 décembre avec le concours de M^{me} Tilly Cohnbley, de Dortmund, soprano ; Max Buettner, du théâtre grand ducal de Carlsruhe, basse ; J. Rogister et I. Baroen, altistes. Chœurs et orchestre sous la direction de M. A. Zimmer.

La *Scola Musicae* consacrera son prochain concert, lundi 6 décembre, aux œuvres de M. Victor Vreuls, directeur du Conservatoire Grand-Ducal de Luxembourg : Sonate, Trio, Poème pour violoncelle. Triptyque pour chant et mélodies, interprétées par MM. G. Simon, M. Duparlor, Ch. Scharrès, E. d'Archambeau et F. Charlier.

M. Paolo Litta, qui se fit entendre naguère avec succès à Bruxelles aux concerts de la *Libre Esthétique*, passera en revue, en six séances historiques données les 23 et 30 novembre, 14 et 21 décembre, 11 et 18 janvier, à la salle des Agriculteurs, à Paris, avec le concours de M^{me} Ida Isoi, cantatrice, et de M. Wittner, violoniste, les chefs-d'œuvre de la musique italienne ancienne. Son programme, des plus intéressants, porte les noms de Veracini, Corelli, Tartini, Locatelli, Porpora, etc. pour la musique instrumentale; et pour les œuvres vocales, ceux de Mon everde, Peri, Cuccini, Paisiello, Cimarosa, etc.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Les Villes à Pignons (Toute la Flandre)*, par ÉMILE VERHAEREN. Bruxelles, Ed. Deman.

ROMAN. — *Ailleurs et chez nous*, par GEORGES VIRRÉS; précédé d'une lettre de L. DUMONT-WILDEN. Bruxelles, imp. Vromant. — *La Maison qui dort*, par CAMILLE LEMNNIER. Paris, Eugène Fasquelle. — *Les Hors-le-Vent*, par FRANZ HELLENS. Bruxelles, O. Lamberty. — *Le Fils de ma Femme*, par MAX DEAUVILLE. Bruxelles, éd. de la *Belgique artistique et littéraire*.

CRITIQUE. — *Benozzo Gozzoli*, par URBAIN MENGIN. Paris, Plon-Nourrit et C^{ie} (Collection des *Maîtres de l'Art*). — *Peter Vischer et la sculpture franco-normande du XIV^e au XVI^e siècle*, par LOUIS REAU. Paris, id. — *Reyer*, par ADOLPHE JULLEN. Avec douze illustrations hors texte. Paris, H. Laurens. (Coll. des *Musiciens célèbres*). — *Le Genre satirique, fantastique et licencieux dans la sculpture flamande et wallonne; les miséricordes de stalles (art et folklore)*, par L. MAETERLINCK. Nombreuses illustrations. Paris, Jehan Schemit. — *Histoire de la Littérature belge d'expression française*, par HENRI LIEBRECHT. Préface d'EDMOND PICARD. Bruxelles, librairie Vanderlinden. — *Les Maîtres classiques du XVIII^e siècle (Bach, Haydn, Mozart, Beethoven)*, par VICTOR HALLUT. Bruxelles, éd. du *Thyrse*. — *La Peinture mosane*, par G. JORISSENNE. Liège, imp. H. Poncelet. — *Les Sociétés humaines avant l'âge du livre*, par E. WAXWEILER. Bruxelles, éd. du *Musée du Livre*. — *Les Lettres flamandes d'aujourd'hui*, par ANDRÉ DE RIDDER. Anvers, Nederlandsche Boekhandel. — *Impressions de voyage (France et Italie)*, par LUCY BLONDEL. Dessins d'ANNA BOGH. Bruxelles, imp. V^e Monnom.

THÉÂTRE. — *L'Oiseau bleu*, féerie en cinq actes et dix tableaux, par MAURICE MAETERLINCK. Paris, Eugène Fasquelle.

DIVERS. — *Inventaire des sculptures commandées au XVIII^e siècle par la direction générale des Bâtiments du Roi (1720-1790)*, par MARC-FURCY RAYNAUD. Paris, Jehan Schemit. — *Jugement, martyre et triomphe du Christ; Un drame spirité; Le Guide par l'éducation et la science vers le Bien-Être dans la paix*, par le D^r J. VINDEVOGEL. Bruxelles, Institut médical. — *La Gnose*. I. Essai sur la Haute Science, les Doctrines et les Écritures à travers les âges. II. Jésus de Galilée et le Christianisme révélés par la Sagesse de l'Orient et la Philosophie ésotérique des Aryas de l'Inde, par le D^r J. VINDEVOGEL. Bruxelles, imp. de la *Mutuelle médicale*. — *Le Suicide*, par LUCA RIZZARDI. Mons et Paris, éd. de la *Société nouvelle*. — *La Bible devant l'Église*. Bruxelles, Bibliothèque de propagande.

NÉCROLOGIE

Francis Thomé.

Le compositeur Francis Thomé est mort à Paris mardi dernier. Né à Port-Louis (Ile Maurice) en 1850, il venait d'entrer dans sa soixantième année.

Un grand nombre de mélodies, de morceaux de piano avaient, dès 1880, fait connaître son nom. En 1886, son ballet *Djemmah*

fut représenté avec succès à l'Eden. Plusieurs pantomimes : *Barbe-Bluette*, *le Trottin*, *Mademoiselle Pygmalion*, un opéra-comique : *Marion et Frontin*, joués sur diverses scènes, le désignèrent ensuite à l'attention. A diverses reprises, il fut chargé d'écrire la musique de scène d'œuvres dramatiques montées soit à l'Odéon, soit à la Porte-Saint-Martin ou au Théâtre Sarah Bernhardt, et depuis 1890 il se spécialisa dans les tâches de ce genre. On lui doit des partitions pour *l'Infidèle* de M. de Porto-Riche, pour *Roméo et Juliette* de M. G. Lefèvre, pour *l'Enfant Jésus* de M. Grandmougin, pour *Quo Vadis*, pour *la Belle au Bois dormant*.

Francis Thomé, dont l'esprit critique était très aiguisé, signa dans *le Pays*, *le Constitutionnel* et la *Revue des Familles* des chroniques musicales appréciées.

PETITE CHRONIQUE

Des œuvres de M^{mes} Mathilde Demanet-Speekaert et Marie Ramy, de MM. Oscar Halle et Paul Van de Venne sont exposées actuellement, et jusqu'au 24 courant, au Cercle artistique.

A la Galerie Boute : *l'Art dans l'Ameublement*. — A la Maison du Livre : Nouveautés photographiques. — Aux Arts de la Femme : Exposition d'Art appliqué.

En raison du grand succès remporté par M. Van Rooy dans *les Maîtres Chanteurs*, la direction du théâtre de la Monnaie a obtenu de l'éminent artiste deux représentations supplémentaires de cet ouvrage, qui seront données au début de décembre.

C'est en décembre également qu'aura lieu la première représentation d'*Eros vainqueur*, dont l'auteur surveille en ce moment les études. La distribution du drame lyrique inédit de M. Pierre de Bréville vient d'être complétée. M^{mes} Béral et Georgette Bastien prêteront, aux côtés de M^{me} Croiza, chargée du rôle principal, de M^{mes} Lily Dupré, Symiane, Bérély, De Bolle, de MM. Billot, Artus, La Taste, Lheureux, Dua et Danlère, prêteront leur concours à l'interprétation, qui s'annonce comme devant être de premier ordre.

Le dessinateur Job, frère de M. de Bréville, qui a composé les projets de décors, confiés à M. Delescluze, ainsi que ceux des costumes, a passé quelques jours à Bruxelles pour s'entendre avec la direction sur leur exécution.

Un grand nombre de personnalités artistiques et de critiques parisiens se proposent d'assister à cette « première » sensationnelle.

La partition d'*Eros vainqueur*, gravée par les éditeurs Rouart, Lerolle et C^{ie}, est sous presse et paraîtra incessamment.

Il fut beaucoup question dans la presse, au lendemain de la représentation de *Macbeth* à l'abbaye de Saint-Wandrille, de la « collaboration » de M. Maurice Maeterlinck à cette mémorable manifestation artistique. On voulut même attribuer à l'illustre écrivain l'honneur d'en avoir conçu le plan et pris l'initiative.

La vérité est que M. Maeterlinck, peu soucieux d'être dérangé dans la quiétude de son travail quotidien, s'opposa d'abord énergiquement à l'entreprise imaginée par M^{me} Georgette Leblanc et fit tous ses efforts pour dissuader celle-ci d'en poursuivre l'exécution. L'envahissement de sa retraite lui causait une répugnance qu'il fut extrêmement difficile de vaincre. Ce ne fut que peu à peu, séduit par la nouveauté et par la hardiesse du spectacle projeté, qu'il se rallia aux desseins de M^{me} Georgette Leblanc et consentit à les voir réaliser. Galamment, il alla jusqu'à écrire, en vue de cette représentation unique, une traduction nouvelle de *Macbeth*; et après s'être promis de désertir l'abbaye avant la date fatale, il finit par s'intéresser aux répétitions d'ensemble au point de vouloir assister au spectacle.

Il s'occupa même activement d'une partie du programme qui, à ce que nous révéla dernièrement l'un des assistants, fut exceptionnellement appréciée. Le sang flamand de M. Maeterlinck s'était révolté à la pensée qu'après les tragiques émotions d'une

longue soirée on laisserait les cinquante spectateurs de *Macbeth* se disperser dans la nuit, en pleine solitude, sans les avoir restaurés et rafraîchis. Un souper réconfortant s'imposait! Mais quelle gastronomie serait digne du cadre et des proportions démesurées de la représentation? Le menu offert aux assistants fut, paraît-il, épique. L'hospitalité fastueuse du poète fit apparaître des mets qui évoquèrent la table de l'argantua, un chevreau rôti tout entier, dressé sur ses pattes enrubannées, un monstrueux saumon servi sur un lit de capucines, sept chapons enfilés à la même broche. Sur la nappe, recouverte de dentelles anciennes, on avait disposé, parmi les fleurs et les cristaux, des corbeilles de fruits aux dimensions fabuleuses, des tartes grandes comme des roues de voitures. Ce fut somptueux et magnifique, d'une splendeur barbare, et durant plusieurs jours les pauvres des environs se rassasièrent des reliefs du festin.

Cette « collaboration » de Maurice Maeterlinck à la soirée du 28 août, pour être demeurée anonyme, n'en mérite pas moins un élogieux écho.

Le *Thyrse* a consacré l'hiver dernier ses samedis publics à la lecture de pièces qui furent tantôt lues par les auteurs eux-mêmes, tantôt dialoguées. C'est ainsi qu'on entendit la *Carotide*, trois actes de Gaston Heux, *Vivia perpetua*, quatre actes de Ed. de Talleu, *l'Oiseau mécanique* quatre actes de Horace Van Offel, *l'Eau et le vin*, trois actes d'Henry Maubel, *l'Étreinte*, trois actes de Maurice Gauchez.

Le *Thyrse* organise cet hiver une nouvelle série de lectures dialoguées publiques de pièces. La première séance, qui a eu lieu hier, fut consacrée à Maurice Maeterlinck (*Intérieur* et *la Mort de Tintagiles*). Au programme des séances suivantes : Albert Giraud (*Pierrot Narcisse*), Henry Maubel (*Les Racines*), Camille Lemonnier (un acte inédit tiré de *l'Hallali*), Fernand Crommelynck (*Le Sculpteur de masques*). Les jeunes auteurs qui désiraient faire lire une œuvre aux samedis publics du *Thyrse* peuvent soumettre leur manuscrit à la Direction de la Revue, 16, rue du Fort, Bruxelles.

Une comédie satirique, en vers, du comte Albert du Bois, *Nonotte et Patouillet*, formera le premier spectacle du théâtre de l'Œuvre et passera au théâtre Femina dans les premiers jours de décembre.

Une collection originale vient d'être créée au Musée d'art industriel de Stuttgart par son directeur, M. Pazaurek. Jusqu'ici, dans les musées de ce genre, on s'était contenté de réunir les objets jugés les plus dignes d'être admirés pour la beauté de leurs formes et de leur technique. M. Pazaurek a eu l'idée de compléter cet enseignement par un autre, basé sur l'horreur du laid, en réunissant dans une section spéciale toutes les manifestations artistiques de mauvais goût. Le catalogue-programme de cette curieuse collection les répartit en trois séries : objets péchant au point de vue de la matière (par la mauvaise exécution, par la bizarrerie des matériaux employés, par les combinaisons malheureuses de divers éléments, par le déguisement des matériaux); objets mal construits, mal proportionnés ou illogiques, ou pastiches grossiers; objets condamnables au point de vue du décor modelé ou peint.

Le procédé spartiate des « Hotes » appliqué aux objets d'art! Il y a peut-être là une idée à creuser. Pourvu que les visiteurs ne s'y trompent pas et n'admirent de confiance les produits exposés!

A l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Schumann, la ville de Zwickau inaugurerait le 8 juin 1910 un musée consacré au souvenir du maître.

M. Joseph Bédier, l'auteur de *la Légende de Tristan et Yseult*, est actuellement en l'Amérique où il a été invité à faire dans diverses universités une série de cinq conférences sur les Légendes épiques.

On sait que selon la théorie de Gaston Paris, les chansons de geste du douzième siècle sont des survivances de chants héroïques composés dès le huitième siècle et au lendemain d'événements historiques. Pour M. Bédier, elles datent bien du

douzième siècle et narrent des événements que les poètes ont imaginés.

M. Joseph Bédier exposera par des exemples précis que certaines de ces chansons se rattachent à des sanctuaires, à des pèlerinages ou à l'itinéraire de grandes voies de communication du Moyen Age. Il parlera de la *Chanson de Roland* à Harvard, des *Légendes de la route de Compostelle* à Yale, de *Gormont et Isambert* à Columbia, de *Renald de Montauban* à l'Université de Johns-Hopkins (Baltimore) et des *Légendes de l'abbaye de Saint-Denis* à Chicago.

La Fondation *Mozarteum* de Salzbourg est enfin parvenue, dit le *Guide musical*, à se procurer les ressources nécessaires pour élever à Salzbourg une Maison Mozart. On en commencera la construction l'année prochaine. Il est question de donner, à cette occasion, dans la ville natale de Mozart, entre le 29 juillet et le 6 août 1910, plusieurs représentations de *La Flûte enchantée* et de *Don Juan*. Les chefs d'orchestre seront MM. Félix Mottl, Muck, Ernest von Schuch et Félix Weingartner. A la même époque, la Société philharmonique de Vienne interprétera, dans une série de concerts, les œuvres de Mozart les plus réputées.

Le livre le plus répandu de l'univers entier est un livre chinois. C'est un almanach, imprimé chaque année à Pékin et tiré à dix millions d'exemplaires. En quelques mois, tout est épuisé.

Les plus gros tirages de l'Occident ne viennent que bien loin après celui-là. Le livre le plus lu en Europe et en Amérique est la Bible : une librairie de Halle en imprime à elle seule plus de cent mille par an.

Après la Bible arrivent *Don Quichotte* et la *Case de l'Oncle Tom*. Le cinquième rang appartient à un alphabet publié à Essen par l'imprimerie Bæleker, qui en a déjà fait plus de douze cent éditions. Viennent ensuite la *Géographie illustrée* de Seydlitz et le *Guillaume Tell* de Schiller, dont l'édition-reclam, de Leipzig, a vendu à elle seule plus d'un million d'exemplaires.

Une grande manifestation en l'honneur de Richard Strauss — dont *l'Elektra* vient d'être traduite en français par M. Henry Gauthier-Villars — aura lieu à Munich au cours de l'été prochain. Ses œuvres lyriques *Guntram*, *Feuersnot*, *Salomé*, *Elektra* seront représentées à l'opéra, et plusieurs concerts seront consacrés à ses œuvres symphoniques.

Sottisier :

Le fossé s'est creusé en Belgique, et il paraît aujourd'hui si profond que l'on peut se demander s'il ne se transformera pas bientôt en barrière infranchissable.

(Le Journal, 15 novembre.)

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^T-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE MIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



38, Rue du Treurenberg

BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE D'ESTHÉTIQUE MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS

LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES - CORDES JUSTES

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture, Philosophie, Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25 ; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs ; étranger, 30 francs.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
{ France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

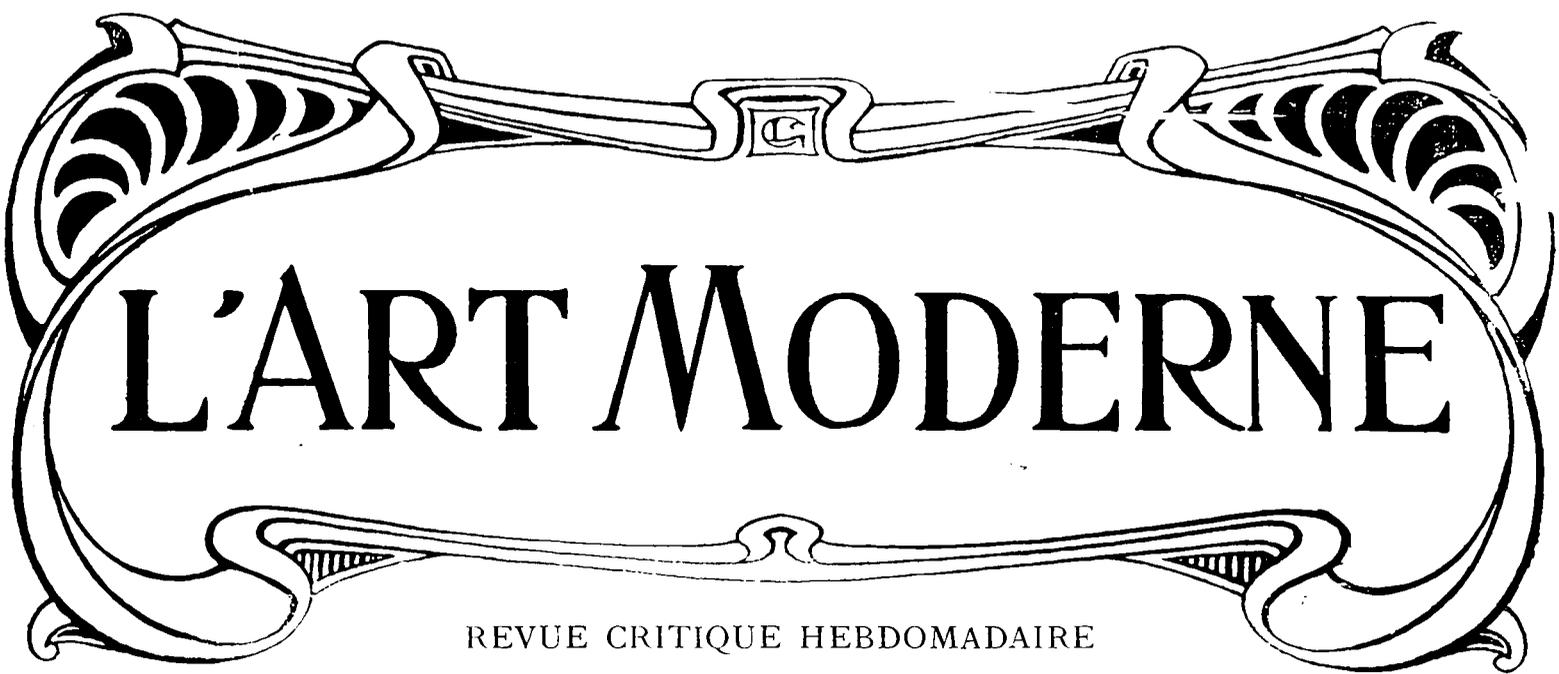
Livres rares ou précieux, anciens et modernes.

ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS

Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Choderlos de Laclos, poète satirique et libertin (CHARLES MOULIÉ). — Université libre de Bruxelles : *Exposition de portraits et de souvenirs* (O. M.). — Les Concerts du Salon d'Automne (M. D. CALVOCORESSE). — « Le Studio » (H.) — Notes de Musique : *La Messe de Sainte Cécile à l'Eglise Saint-Boniface; Auditions diverses*. (CH. V.) — Chronique théâtrale : *Connais-toi; Monsieur de Couppière; l'Incendiaire* (GEORGES RENCY) — Chronique judiciaire des Arts : *Les sculpteurs ne sont pas des commerçants*. — Concours musical. — Nécrologie : *Paul D'Hooghe, Edmond Lempereur, Alfred Le Petit*. — Musique. — Petite Chronique.

Choderlos de Laclos poète satirique et libertin.

Depuis déjà quelque temps, une véritable tendance se fait sentir vers une critique moins pédante et moins rationnelle. On ne disserte plus à grand renfort de phrases pompeuses sur une œuvre prise en soi. On tâche à situer cette œuvre dans son époque; on a souci de la relativité. On ne juge pas Hugo comme on jugerait Boileau. Autres temps, autres auteurs. On ne s'intéresse plus seulement au style; on s'intéresse aussi à l'homme. On étudie sa vie, son caractère, sa personnalité; et l'on ne perd pas de vue ce qu'il a été pour ne s'attacher qu'à ce qu'il a fait. Rien de ce qui touche à un auteur ne nous laisse indifférents; l'homme explique l'œuvre et nous nous plaisons à rechercher jusqu'aux plus petites aventures survenues aux poètes que nous aimons. On recueille des correspondances; on publie des mémoires; on exhume des fragments et des projets

d'ouvrages. On ne livre pas au public un drame ou un roman sans les faire précéder d'une biographie souvent fouillée. La critique tend à n'avoir plus rien de sorbonnique et d'absolu.

C'est parce qu'ils ont sans doute une pareille conception de la critique que M. Arthur Symons, célèbre auteur anglais, et M. Louis Thomas, poète exquis et parfait humaniste, viennent de publier, en une délicieuse édition à la manière du XVIII^e siècle, chez Dordon l'aîné, les poésies de Choderlos de Laclos. Jusqu'aujourd'hui Laclos n'était connu que par ses *Liaisons dangereuses*, le chef-d'œuvre certainement du roman français. Un seul ouvrage avait suffi pour la gloire de son auteur. On savait toutefois qu'il avait écrit aussi des poésies dans le goût de son temps et que ces *Pièces fugitives* avaient été imprimées en tête des *Liaisons*, dans une édition actuellement introuvable, même à la Bibliothèque Nationale. Au vrai, on s'était peu occupé de trouver ces *Pièces fugitives*. On estimait sans doute qu'elles n'apporteraient rien de nouveau à la mémoire de Laclos. Mais un hasard, que nous qualifierons d'heureux, a mis entre les mains de MM. Symons et Thomas un exemplaire de cette édition ignorée. Et MM. Symons et Thomas ont publié les poésies de Laclos : dont il faut les louer.

Certes, comme on le prévoyait, Laclos reste, quand même, et avant tout, l'auteur des *Liaisons dangereuses*. Son talent de poète n'éclipse pas son talent de prosateur. Mais les *Pièces fugitives* ne sont pas une œuvre indifférente : d'abord elles furent écrites par Laclos, ce qui, pensent MM. Thomas et Symons,

suffirait pour nous les faire estimer. Et puis, elles ont un charme véritable. Peu nombreuses, elles offrent toutes un intérêt : il ne semble pas y avoir là des compositions de circonstance, des à-propos fastidieux. Ce sont des poésies d'esprit bien français, bien du XVIII^e siècle, avec un mélange de libertinage et de causticité.

Écrites en vers légers, de huit ou dix syllabes, ces *Pièces fugitives* ont encore un parfum de jeunesse, et, en même temps, elles respirent une mélancolie très douce pour qui sait quelle fut la mort lamentable de leur auteur. Au reste, toutes les compositions du même genre qui nous viennent du XVIII^e siècle sont imprégnées pour nous d'une tristesse infinie : toute cette joie badine, toute cette préciosité de porcelaine, toute cette fragilité, qui se termine dans une effroyable boucherie. ., on comprend quelle doit être, à ce souvenir, l'émotion d'un artiste comme M. Henri de Régner ou d'un délicat comme M. Maurice Magnien (1).

L'inspiration de Laclous, dans ses poésies, ne diffère guère de celle de ses contemporains : l'Amour est toujours en scène, sous les traits d'un enfant malin, tel que l'avait représenté Anacréon. L'originalité des poètes n'est que dans la façon dont ils traitent ce sujet, — je n'ose pas dire, tant le mot est gros, ce thème. Laclous, lui, ne se contente pas d'être léger. Il relève ses minauderies et ses mignotises d'un peu de sel et quelquefois de poivre. Cueillons d'abord quelques pointes, elles sont sans méchancetés : elles ne sont pas aiguës comme celles de Voltaire. Ce ne sont pas des coups de griffes, ce sont des coups d'ongles.

Sur le bas-bleu que fut M^{me} de Genlis :

Change donc, ma fille,
Ta plume en aiguille,
Brûle ton papier.
Il faut se résoudre,
A filer, à coudre,
C'est là ton métier.

C'est gentil et sans apreté. Voici plus fin et plus serré :

Vous savez tous comment l'habile Octave,
Toujours heureux, sans jamais être brave,
Eut la victoire et ne combattit point...

Une réflexion spirituelle, digne de M. Maurice Donnay :

Parlant le mieux, quoiqu'il parlât le plus.

Cela ne vous fait-il pas penser à ces deux vers de l'auteur d'*Éducation de Prince* :

Ma muse a des souliers pointus,
Pointus comme des épigrammes...!

Mais c'est encore sa maîtresse qui lui inspire ses plaisanteries les plus françaises, qu'elle ait nom Églé, Margot ou Mademoiselle***. Voici :

(1) *Dans le Parc*, un volume, chez Lemerre.

Quoi! Le jour d'un départ, passer son temps à rire!
Pas l'ombre même du chagrin!
Encor n'aurais-je eu rien à dire
Si c'eût été le lendemain...

Ou bien :

Margot, en ménagère habile,
Mélant l'agréable à l'utile,
Veut aisément suffire à tout.
Le travail est fort de son goût :
Toute la journée elle file
Et toute la nuit, elle... coud.

Et encore, ceci :

La dévote et sensible Hortense
Aux genoux de son directeur,
Pour obtenir quelque indulgence,
Des fautes qu'à sa Révérence
Sa bouche vient de confier,
Veut bien en faire pénitence.
Mais ne veut pas les oublier.

Parfois une blquette, une petite chose sans importance :

Perrette, vous avez six ans
Et les goûts heureux de votre âge,
Le bonbon doit être un hommage
Pour vous au-dessus de l'encens.
De votre mine enchantresse
Quelqu'autre un jour vous parlera,
Mais que de peines il faudra,
Pour obtenir votre tendresse!
Trop éloigné de mon printemps
Je n'en pourrai plus prendre aucunes,
Et je veux profiter du temps
Où vous la donnez pour des prunes.

Puis le ton s'élève un peu. Le poète s'attendrit :

L'Amour lui-même a créé ma bergère,
Mais un enfant à tout ne peut songer ;
Trop occupé de la former pour plaire,
Il ne la fit point pour aimer.

Il lui donna beauté, grâce touchante,
Dons précieux faits pour être adorés ;
Mais elle n'eut qu'une âme indifférente
Par qui ces dons sont déparés.

De mille feux son regard étincelle,
Et de l'Amour c'est encore une erreur ;
Il les mit tous dans les yeux de la belle,
Et n'en garda point pour son cœur.

Laisse à ses yeux leur douceur naturelle,
Et dans son cœur, Amour, place tes feux :
Glicère ainsi ne sera pas moins belle,
Et je serai moins malheureux.

Ailleurs, c'est un badinage :

Trois mois ensemble nous parlâmes
Le métaphysique jargon
Que, sur la liaison des âmes,
Inventa le divin Platon ;
Et pour égayer la leçon,
Parfois, aussi, nous y mêlâmes
Les préceptes d'Anacréon.

Plus souvent la grivoiserie devient sensualité :

Si je pouvais ne chercher qu'à séduire,
J'aurais sans doute avec toi plus d'esprit.
Las! en t'aimant, ce que l'on voudrait dire,
Cruelle Églé, n'est jamais ce qu'on dit!

Pour prix des soins que l'on me voit te rendre
J'ai pris la peine et suis presque mourant.
Las! en t'aimant, ce que l'on voulait prendre,
Cruelle Églé, n'est jamais ce qu'on prend!

Que puis-je encor, que puis-je pour te plaire?
Tu veux des vers? Vient un mauvais couplet.
Las! en t'aimant, ce que l'on voudrait faire,
Cruelle Églé, n'est jamais ce qu'on fait!

Ceci aussi :

Que deviendront les doux propos,
Les bons contes, les jeux de mots,
Dont un amant, avec adresse,
Se sert auprès de sa maîtresse,
Pour charmer l'ennui du repos?
Si l'on est réduit à se taire,
Quand tout est fait, que peut-on faire?
Quand tout est fait, on recommence
Et même sans recommencer,
Il est un plaisir plus facile,
Et que l'on goûte sans penser :
C'est le sommeil...

Enfin, j'ai gardé pour la bonne bouche ce distique digne d'un grand poète et non plus d'un vague Trissotin faiseur de vers :

Le souvenir de ce qu'on aime
Est au moins l'ombre du bonheur.

Cette simple phrase d'une aimable philosophie n'étonnerait pas dans un sonnet de Sully-Prudhomme. Et ce n'est pas un vain éloge.

J'ai fait ici de nombreuses citations; j'aurais voulu pouvoir en faire davantage. Mais autant vaudrait reproduire *in extenso* tout le livre. Je n'aurais pas perdu ma peine si j'avais donné envie de le lire.

Les éditeurs, philosophes eux aussi, se défendent d'avoir la prétention de présenter Laelos comme un grand poète. A mon avis, leur modestie pour l'auteur des *Pièces fugitives* est excessive et, en somme, peu justifiée. Ce petit livre, élégant d'allure, où chaque vers a de quoi plaire, vaut bien plus que le gros recueil de Voltaire; je ne veux pas rabaisser le talent de Voltaire, mais, ôtées les épigrammes, fort spirituelles, il ne reste qu'un ramas de compositions cousines des rhapsodies de l'abbé Delille ou de tel autre barbouilleur de papier. Au contraire, Laelos a la grâce et la facilité du style; mais ce n'est pas tout. Il a, de plus, une assez forte sensibilité; Laelos laisse souvent apercevoir son petit *moi* de poète. Discret, presque élégiaque, il nous intéresse autrement que le nuageux Saint-Georges de Bouhélier ou le préadamique Jules Bois. En un mot, voici un livre à conserver et à relire, de temps à autre...

CHARLES MOULIÉ

Université libre de Bruxelles.

Exposition de portraits et de souvenirs.

En groupant, à l'occasion de son jubilé, les portraits de ses anciens professeurs et les souvenirs divers — médailles, sceaux, autographes, publications, etc. — qui évoquent les étapes de son développement, l'Université libre de Bruxelles a pris une initiative heureuse. Le Barreau lui en avait d'ailleurs donné l'exemple. Qui ne se souvient, parmi ceux qui de près ou de loin touchent à la vie judiciaire, du succès qui accueillit l'exposition du *Souvenir professionnel* organisée au Palais de Justice par la Conférence du Jeune Barreau lors des inoubliables fêtes par lesquelles elle célébra le cinquantième anniversaire de sa fondation.

Aujourd'hui comme alors, les visiteurs affluèrent, intéressés et souvent attendris à la vue des effigies familières qui peuplèrent le vivant Panthéon de leurs jeunes années. Dispersés dans la mort, les voici, comme par miracle, ressuscités, ceux qui nous initièrent au Droit, à la Philosophie ou à la Médecine, les Arntz, les Mainz, les Duvivier, les Cornil, les Rivier, les Olin, les Tiberghien, les Vanderkindere, les De Roubaix, les De Smeth, les Van den Corput, et leur assemblée académique, moins austère à nos yeux d'aujourd'hui puisqu'elle ne se lie plus à l'effroi des examens, se pare de regrets et d'émotion.

Parmi leurs portraits et leurs bustes, il en est d'excellents; d'autres n'ont qu'une valeur de souvenir. Mais ici l'attrait artistique cède le pas à l'intérêt documentaire. Signalons, parmi les meilleurs, le portrait de Bischoffsheim par Liévin de Winne, superbe toile qui unit au charme d'un coloris harmonieux et soutenu une intense expression de vie, les portraits de Victor De Smeth, de Joseph Bommer et d'André Fontainas par Agneessens. Il y a un curieux portrait d'Auguste Orts par Wiertz, dont il faut rapprocher diverses effigies par Wappers et par Navez. Et les signatures de Cluysenaer, Jan Verhas, Vanaise, Ed. Duyck voisinent avec celles d'Émile Wauters, De la Hoese, Pinot et Vauthier.

Les bustes sont nombreux. En marbre ou en bronze ils se déploient, dès l'entrée, en hémicycle, et l'on y remarque des œuvres, de qualité inégale mais que la personnalité des modèles rend toutes intéressantes, dues à Paul de Vigne, Constantin Meunier, Jef Lambeaux, Mignon, à MM. Van der Stappen, de Lalaing, de Rudder, G. Charlier, G. Devreese, à M^{lle} H. Cornette. Dans les vitrines, des médailles et plaquettes de J. Dillens, de MM. Paul Du Bois, Ch. Samuel, P. Braecke et G. Devreese. De ce dernier, un portrait du Docteur Kuffenath tout récemment édité par M. Fonson et exposé pour la première fois. M. Devreese a tenté le tour de force de représenter son modèle de face. S'il faut le louer pour avoir osé aborder cette difficulté, il semble que le résultat ait trahi son effort, au point de vue, tout au moins, de la ressemblance.

O. M.

Les Concerts du Salon d'Automne.

Toujours ces séances venant au début de la saison et offrant, en même temps que le rappel des nouveautés les plus intéressantes jouées l'année d'avant, un nombre important de premières auditions sont attendues avec une sympathique curiosité qui est des plus méritées. Les organisateurs, cette année encore, n'ont point déçu cette attente, et nous ont offert des programmes bien

composés, où figurent des œuvres de plusieurs auteurs peu connus : de M. William Molard, un *Cortège nuptial* qui décèle un tempérament curieux et sincère; de M. Abel Decaux, des *Clairs de lune* pour piano qui ne manquent point de poésie; de M^{me} Jeanne Herscher, des mélodies d'élégance un peu menue, qui furent assez bien accueillies. De M. Jean Cras, un Trio où de jolies idées musicales sont bien présentées.

On y entendit aussi des compositions nouvelles de MM. Eugène Cools et Louis Thirion. Il me souvient d'avoir ici parlé de la Symphonie du premier, de la Sonate du second; c'était, si je ne me trompe, avec quelque sévérité. La Sonate de piano et flûte de M. Cools, dont j'ai aujourd'hui à rendre compte, m'a au contraire paru très sympathique par ses allures simples et par la qualité de l'invention mélodique. Elle fut remarquablement exécutée par M^{lle} Marcelle Atoch et M. Henri Bouillard.

Dans le Quatuor de M. Thirion se révèle un effort plus intéressant que dans sa Sonate, mais que j'aurais voulu voir aboutir de manière plus complète. Le compositeur sait trouver des thèmes, mais ses développements sont parfois un peu laborieux. J'ai goûté la belle conclusion de l'*allegro* initial, le *scherzo* et l'*andante*.

Une première audition intéressante fut celle de la *Sonate romantique* de M. Turina en qui il faut reconnaître un des bons représentants de la jeune école espagnole. Très simple de plan, elle est écrite dans un style non moins simple mais ingénieux avec spontanéité et plein de saveur, où des tournures propres à la musique nationale de l'Espagne sont reconnaissables sans que s'impose jamais un parti pris de couleur locale.

L'on eut plaisir à voir annoncer un programme entièrement consacré aux œuvres du cher et regretté Isaac Albeniz, disparu naguère au moment même où sa force créatrice se révélait dans sa plénitude. Et encore, d'entendre une nouvelle fois l'admirable Quintette de M. Florent Schmidt, la pittoresque et charmante mélodie *Gnomes* de M. P. Ladmirault; les beaux et pensifs *Crépuscules d'automne* de M. Louis Aubert, qui de plus en plus se classe parmi les compositeurs dignes de retenir l'attention; les *Gaspard de la nuit* de M. Maurice Ravel, dont M. Théodore Szanto donna une interprétation intelligente et vivante.

Parmi les interprètes de toutes ces œuvres, M^{me} Jeanne Lacoste mérite une mention spéciale; elle a une jolie voix et s'en servit à merveille, en chantant tour à tour, à plusieurs des concerts, le *Sommeil de Canope* de M. Samazeuilh, des pièces de M. Duparc et de M. Raymond Bonheur, celles de M. Ladmirault et de M^{me} Jeanne Herscher.

Les curieux et un peu déconcertants *Poèmes* pour quatuor et archets de M. Paul Dupin furent très consciencieusement interprétés par M. Parent et ses dévoués associés. Avec M. Casella, M. Parent fit applaudir une assez élégante sonate, de M^{lle} Germaine Corbin.

M^{lles} Blanche Selva et Marthe Dron, M^{lle} Vila, M. Santelet, M. Motte-Lacroix et le Quatuor Guillaume eurent chacun leur juste part de succès. M.-D. CALVOCORESSI

« LE STUDIO »

C'est le nom d'une nouvelle et coquette salle d'exposition, récemment ouverte à Bruxelles, au coin de la rue de Namur et de la rue des Petits-Carmes « Le Studio » abrite pour le moment un ensemble de tableaux, dessins et eaux-fortes de tendances diverses et parfois curieusement disparates; c'est ainsi que de

jolis et gracieux profils féminins de G.-M. Stevens voisinent avec les trognes grotesques mais si amèrement observées que De Bruyker fait vivre dans le pittoresque décor gantois. Il y a quelques bonnes pages à glaner dans ce pimpant salonnet, où se coudoient encore des œuvres de M^{lle} Ronner, de MM. Bernier, A. Etienne, J. Gouweloos, Halleu, R. Janssens, Amédée Lynen, Melchers, Ch. Michel, Nicolet, A. Pinot et Uyterschaut.

II.

NOTES DE MUSIQUE

La Messe de Sainte Cécile à l'église Saint-Boniface.

L'église Saint-Boniface possède le privilège malheureusement trop rare d'avoir à sa disposition une association de chanteurs capables d'exécuter dans le style voulu et avec toutes les qualités vocales nécessaires les grandes œuvres polyphoniques *a capella* du XVI^e siècle. Sous la direction habile et précise de M. Carpay, ces chanteurs — hommes et enfants — se font entendre dans les grandes occasions, telle que la fête de sainte Cécile, et permettent ainsi à ceux qui aiment la vraie musique religieuse d'en goûter le charme profond et l'inspiration grave et pure.

L'Association des Chanteurs de Saint Boniface avait préparé pour dimanche passé une messe de Palestrina et un motet de Vittoria. La messe *Dies sanctificatus* du grand Pierluigi appartient à son sixième livre de messes, publié l'année de sa mort (1594), et emprunte son matériel thématique à un motet antérieurement écrit par le maître et qui porte le même titre. C'est une composition grandiose, d'une admirable pureté de lignes, où le ton séraphique alterne avec celui de l'allégresse mystique la plus fervente. Les chanteurs de M. Carpay en ont donné une interprétation musicale irréprochable, à laquelle il ne manquait qu'un peu plus de conviction religieuse et une compréhension plus vive du merveilleux lyrisme qui caractérise le texte littéraire de la messe. Peut-être est-on mal venu à reprocher à ces excellents musiciens l'absence de conviction et de compréhension profonde. Comment voudriez-vous obtenir d'eux le respect absolu de l'œuvre qu'ils exécutent, alors que le milieu dans lequel ils la chantent montre si peu de respect et de ferveur à son égard? Comment, en effet, qualifier cette coutume qui consiste à faire une quête aussi bruyante qu'indiscrette pendant que se chante la messe, et que penser des dissonances pénibles que produisent l'argent et le nickel secoués dans des sébiles de métal, tandis que le *Credo*, l'Acte de Foi, s'exprime en une langue d'une beauté surhumaine?

N'y aurait-il pas moyen d'ordonner la liturgie d'une manière plus décente et sera-ce aux profanes à défendre la religion contre ses propres erreurs?...

Le motet du grand maître espagnol Vittoria (dont on publie en ce moment l'œuvre complète) (1) était consacré à la Vierge. Les chanteurs de Saint-Boniface ont rendu dans un sentiment très pur le charme extatique de cet *Ave Maria*. Les fragments de plainchant qui alternaient avec les œuvres polyphoniques *a capella* n'ont pas été chantés suivant l'orthodoxie qui exclut à bon droit l'accompagnement d'orgue. Rythmé et ponctué par des accords dont le choix est naturellement très restreint dans le domaine limité des modes d'église, le chant grégorien perd tout son élan, toute sa richesse mélodique, toute sa souplesse, toutes ses qualités de vigueur et de spontanéité. Le *Te Deum* qui, lorsqu'il est chanté *a capella* et selon le principe de la déclamation libre à rythme intérieur produit une impression de sublime grandeur et d'élan semblable à celui d'un cathédrale gothique, devient, interprété avec le soutien d'une base harmonique, une cantilène sans âme, mécaniquement monotone et d'une décevante indifférence.

À la sortie de la messe, l'organiste, M. Deboeck, exécuta avec maîtrise une splendide fugue de J. S. Bach.

(1) Chez Breitkopf et Haertel, sous la direction de M. Pedrell.

Auditions diverses.

Il y en a eu pas mal cette semaine et je n'ai pu naturellement les suivre toutes : séance organisée par la famille Zoellner, récital de chant de M. Gustave Simon (1), deuxième concert de musique de chambre donné par M. Durant (2), séance de Sonates (Brahms, Sjögren, Franck) par MM. Jorez et Wellens. Cette dernière coïncidait avec la première audition du Quatuor *Piano et Archets*, dont nous ferons compte rendu dimanche prochain.

Signalons enfin la charmante audition qu'ont donnée chez eux M. et M^{me} Demest, et dans laquelle ils ont fait exécuter par des éléments de premier choix, dont M^{me} Demest elle-même, l'admirable *Chant élégiaque* (op. 118) composé par Beethoven à la mémoire d'Éléonore Pasqualati et écrit pour quatuor vocal et quatuor à cordes (1814); la *Chanson perpétuelle* de Chausson, où la sensibilité si prenante de l'auteur du *Roi Artus* trouve son expression la plus pure; l'*Enfant prodigue* de M. Debussy, dans lequel le maître, jeune encore (cette œuvre lui a valu le Prix de Rome) et sujet à diverses influences, — celles de Gounod, de Franck et de M. Massenet, entre autres, — laisse pourtant déjà entrevoir cette originalité et cette force de création qui vont l'amener, quelques années plus tard, à concevoir *Pelléas*.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

Connais-toi. — Monsieur de Courpière. —
L'Incendiaire.

Que penser, que dire de la pièce de M. Paul Hervieu? Faut-il la prendre au sérieux, ou bien en rire, ce que fait d'ailleurs le public chaque soir, au théâtre du Parc, depuis la première représentation? Notre public a bien des défauts, mais il a aussi une qualité solide, son bon sens; et quand il rit, je ne puis m'empêcher de croire qu'il y a de bonnes raisons pour que cette hilarité soit fondée. Et pourtant M. Hervieu est un auteur grave, et il a l'ambition d'avoir renoué la tragédie française. Sa pièce *Connais-toi* est construite sur une idée noble et juste. D'où vient donc que son œuvre, irrésistiblement, fait rire et qu'elle laisse après elle un arrière-goût désagréable de parodie et de farce?

Le premier défaut de la pièce, celui qui frappe tout de suite, dès les premières répliques, c'est l'insupportable langue pompeuse qui parle les personnages. J'ai noté au passage cette petite phrase typique : « Jeanne... ou Jacqueline est sortie. Courez après la chance de la rejoindre! » O ma chère! Cette langue précieuse et fausse, que l'on parle au surplus dans toutes les pièces de M. Hervieu, mais qui ne me parut jamais plus agaçante que dans celle-ci, est en outre horriblement difficile à dire, et les acteurs s'en plaignent à juste titre. Ils ont l'air de bafouiller, de ne pas connaître leurs rôles, alors que c'est le texte qu'ils ont à prononcer qui est la cause de tout le mal. Au bout d'un acte, la salle, d'abord ahurie, puis énervée, puis amusée, prend le parti de rire des tournures plus qu'étrangères, d'une complication recherchée à l'excès, qu'affectent les propos, au fond bien simples cependant, échangés entre les personnages.

Ces personnages eux-mêmes, qui ont la prétention d'être des types représentatifs, donnent bien plus l'impression d'être des caricatures vaudevillesques. Le général Sibéran s'est appelé ailleurs le colonel Ramolot. Il est la vertu faite homme, la vertu ronchonante qui n'admet ni compromission, ni indulgence. Une femme doit être répudiée dès que l'idée seule d'être infidèle l'a effleurée. Un jeune officier doit être envoyé aux colonies s'il a convoité la femme de son prochain. Mais tout cela n'est vrai que s'il s'agit de gens qui ne lui tiennent pas au cœur. Que cette femme soit sa femme, et non seulement il ne la répudie pas, mais il la suppliera à genoux de demeurer auprès de lui. Que ce

(1) Charmant programme comportant des mélodies italiennes anciennes, des lieder allemands et des mélodies belges et françaises modernes.

(2) Un Quintette de Mozart pour clarinette et cordes, un Sextuor de Beethoven pour deux cors et cordes, etc.

jeune homme soit son fils, et il ne sera pas question d'envoi aux colonies, à peine d'une simple punition. Connais-toi! Oui, sans doute, nul ne se connaît, et ces brusques revirements sont dans la nature humaine. Ils peuvent servir de thème à de fines et profondes comédies. Mais ils n'ont rien de tragique, du moins à notre époque de mœurs paisibles et dans le monde ultra-select où M. Hervieu place ses intrigues. De là l'impression fausse que laisse la pièce. Le fond du sujet est sérieux, la forme est pompeuse jusqu'à friser le charabia, et l'intrigue, les personnages sont au contraire d'une drôlerie intense qu'accentue encore le contraste qu'ils font avec la pompe, la gravité de tout le reste. Peut-être, — et on l'a dit, — tout cela est-il voulu par l'auteur. Si l'on rit, c'est qu'il s'est proposé de faire rire. Ce contraste qui nous stupéfie, c'est de son plein gré qu'il figure dans son œuvre. Je n'en crois rien pour ma part, mais cela serait-il vrai que *Connais-toi* n'en produirait pas moins sur l'esprit des spectateurs un effet douteux qui ne satisfait personne.

La pièce est bien jouée au Parc, par M^{lle} Clarel, — très applaudie à l'occasion de sa rentrée, — et Terka Lyon, toujours si charmante et si fine; par MM. Daubry, qui exagère encore le côté brutal du rôle du général, Scott et Henri Richard.

L'Incendiaire, pièce de M. Schürmann, d'après Heyermans, est un petit drame judiciaire assez émouvant. M. Théo Bouwmeester, acteur hollandais de talent, y joue sept rôles très différents de ton : s'il change de costume avec une rapidité vraiment prodigieuse, il change aussi chaque fois son personnage : on a surtout admiré sa composition très pittoresque et très vraie d'un juif alsacien. M. Théo Bouwmeester a obtenu un grand succès.

M. de Courpière, la pièce de M. Abel Hermant, que l'on joue à l'Olympia, est certes d'un cynisme rare, d'aucuns diraient excessif. M. Abel Hermant est le censeur sans pitié des classes oisives de la société moderne. Il ne faudrait pas le pousser beaucoup pour lui faire dire que les descendants des croisés, au titre ronflant, mais à la poche trop souvent vide, ne diffèrent que par leur culture plus raffinée et leurs manières plus polies, des messieurs aux casquettes symboliques qui hantent les fortifs et les boulevards extérieurs. Comme un vulgaire apache, M. de Courpière, sorte de charubin calculateur et vicieux, exploite les femmes et les fait chanter. Seulement, quelle grâce exquise est la sienne! C'est un monstre, c'est un infâme gremlin, et il demeure malgré tout le personnage le plus sympathique de la pièce. Très puissante et très habile, l'œuvre de M. Abel Hermant est un véritable tour de force. Elle dit tout, elle montre tout, à tout instant il semble qu'elle va dépasser les bornes, et cependant on ne cesse d'y goûter un plaisir qu'un frisson de peur pimente délicieusement. C'est un gymnaste élégant et souple dont on admire les mouvements subtils et dont on redoute en même temps la chute mortelle. Faut-il ajouter que la pièce est merveilleusement jouée à l'Olympia? M. de Courpière, c'est M. André Brulé. Le séduisant aristocrate est entouré de M^{mes} Paul Andral, Sylviac et Jane Delmar, qui rivalisent de talent et de beauté, de M^{lle} Frémont, Lenbas et Joachim dont le tact parfait a aidé à sauver les situations les plus délicates.

Grand succès également pour la matinée mondaine de mercredi dernier à l'Alcazar. M. Nozière y a parlé avec beaucoup de charme de la poésie de la Femme, et M^{les} Bréval, Sorel et Badet ont appuyé aussitôt son hymne fervent du triple témoignage d'une voix superbe, d'un talent de diseuse exquis et d'une danse qui évoque tout l'Amour et toute la Volupté.

GEORGES RENCY

Chronique judiciaire des Arts.

Les Sculpteurs ne sont pas des Commerçants.

Un sculpteur animalier, M. Lecourtier, hors-concours aux Artistes français, avait eu avec un élève, M. Ganuchet, quelques difficultés au sujet d'un règlement de salaire. Ce dernier assigna son patron devant le Conseil des prud'hommes, qui condamna

l'artiste à payer 180 francs au demandeur. Mais devant le tribunal de la Seine, saisi de l'appel, M. Lecourtier plaida que n'étant ni commerçant ni industriel il ne pouvait être justiciable que des tribunaux civils. Les juges accueillirent cette thèse en infirmant, pour cause d'incompétence, la première décision.

CONCOURS MUSICAL

L'Express Musical de Lyon ouvre son treizième concours de composition. Sujet : un morceau de piano de genre absolument libre. Les compositeurs français et étrangers peuvent concourir. Premier prix : 100 francs; d'autres prix importants. Pour tous renseignements, s'adresser à M. le Directeur de *L'Express Musical*, 65, rue de la République, à Lyon.

NÉCROLOGIE

Paul D'Hooghe.

Un musicien que sa grande modestie empêcha peut-être de conquérir parmi les virtuoses du clavier la place dont le rendait digne son talent, Paul D'Hooghe, est mort la semaine dernière à Bruxelles. âgé de soixante-deux ans. Il avait consacré sa vie au professorat et formé, grâce à l'excellence de sa méthode et à la diligence de son enseignement, un grand nombre d'élèves distingués. C'est ce que fit ressortir, aux funérailles, M. Léon Du Bois, directeur de l'École de musique de Louvain, qui eut l'honneur de compter Paul D'Hooghe parmi ses collaborateurs :

« Il y a quelques mois disparaissait Emile Agniez, un délicat et probe artiste; récemment Joseph Jacob, un remarquable virtuose; aujourd'hui, c'est Paul D'Hooghe qui va rejoindre ses confrères dans l'éternel silence de la tombe. Paul D'Hooghe était un artiste d'une rare conscience, un professeur incomparable, au cœur bon et loyal, à l'esprit largement ouvert à toutes les manifestations du vaste domaine intellectuel. Quelle ardeur, quel dévouement il apportait dans ses fonctions professorales! « Les jours où je viens donner mon cours à Louvain, disait-il, sont pour moi des jours de joie... » Il aimait son école, il aimait ses élèves, et ceux-ci avaient pour leur Maître une profonde estime, unie à une sincère admiration pour son impeccable science didactique. Et pourtant il lui fallait souvent un courage vraiment héroïque pour accomplir son devoir. Que de fois l'avons nous vu donner ses précieuses leçons alors qu'il souffrait terriblement du mal qui devait l'emporter. Cependant aucune plainte ne sortait de sa bouche; au milieu de ses souffrances, il gardait toujours sa bonne humeur, son exquise sérénité.

Paul D'Hooghe sera pleuré par tous ceux qui l'ont connu et tous ceux qui ont pu apprécier son inflexible droiture et son inépuisable bonté; par ses élèves, ses chers élèves pour lesquels il s'est dévoué corps et âme pendant les sept années qu'il professa à Louvain. Nombreux sont les pianistes qui furent formés à son école; école remarquable non seulement au point de vue technique mais aussi au point de vue esthétique. Il savait communiquer à ses disciples son enthousiasme et sa délicieuse sensibilité; en un mot, il faisait de ses élèves des musiciens. Aussi chaque concours était-il pour lui un triomphe et je ne pourrais assez dire avec quelle satisfaction je lui exprimais les félicitations du jury pour son enseignement. C'était un professeur, un initiateur dans toute la force du terme.

Laissez-moi, Messieurs, vous dire encore que Paul D'Hooghe, si grand par les qualités du cœur, si profondément musicien et si noblement artiste, était un homme d'une inégalable modestie. Il semblait vraiment avoir pris pour devise :

S'oublier soi-même pour faire valoir et grandir les autres ».

Au nom du Conservatoire de Bruxelles, où Paul D'Hooghe remplit les fonctions de moniteur avant d'être appelé à diriger une classe de piano à Louvain, M. Camille Gurickx s'associa, en un discours ému, à ces paroles de regret et d'affection.

Edmond Lempereur.

Un peintre qui donnait de belles promesses et dont les envois au Salon d'Automne et aux Indépendants furent élogieusement appréciés, Edmond Lempereur, vient de succomber à Paris dans sa trente-troisième année. Épris des sites harmonieux de l'île de France, il plantait son chevalet sur les rives de la Seine, à Meulan ou dans la banlieue de Paris, et interprétait d'une façon personnelle, par des oppositions accusées d'ombre et de lumière, les aspects synthétiques du paysage. C'était un tempérament robuste, une nature réfléchie et volontaire qui déjà prenait rang et groupait parmi les artistes et les amateurs d'ardentes sympathies.

Sa dernière exposition refléta la forte impression qu'il avait ressentie au cours d'un voyage dans le Midi, d'où il avait rapporté de bonnes études peintes à Toulon et à Menjon. La mort a brusquement interrompu une carrière qui s'annonçait féconde et brillante.

Alfred Le Petit.

Un autre sociétaire du Salon d'Automne, Alfred Le Petit, connu surtout comme caricaturiste et illustrateur, est mort à Levallois-Perret, à l'âge de soixante-huit ans. Collaborateur au *Journal amusant*, à l'*Éclipse*, fondateur du journal la *Charge*, il s'était spécialisé dans les scènes rustiques, qu'il excellait à interpréter d'un crayon ironique et mordant.

MUSIQUE

Rappelons qu'aujourd'hui dimanche, à 2 heures, aura lieu à la Salle Patria le deuxième concert Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de M. et M^{me} H. Hensel-Schweitzer.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, dans la même salle, récital de M^{lle} Marguerite Rollet. — Le même jour, à 8 h. 1/2, récital de M. Frédéric Lamond, à la Grande-Harmonie.

M^{lle} Hélène Gobat donnera le jeudi 2 décembre, en la Salle Erard, un récital de piano.

Billets chez Breitkopf et Haertel.

C'est vendredi prochain, à 8 h. 1/2, qu'aura lieu à la Salle Patria, ainsi que nous l'avons annoncé, le premier concert de la *Société J.-S. Bach*, sous la direction de M. Albert Zimmer.

Le deuxième grand concert d'abonnement des Concerts Durant aura lieu à l'École française le dimanche 5 décembre à 2 h. 1/2 et la répétition générale le samedi 4, à 8 h. 1/2 du soir.

Samedi, à 8 h. 1/2, *Lieder Abend* de M^{lle} Elsa Homburger à l'Institut musical de M^{lle} Olga Miles, 24, rue de Florence.

M. Edouard Deru, violoniste, se fera entendre le mardi 7 décembre, à 8 h. 1/2, à la Salle Patria également, en un concert pour lequel il a obtenu le concours de M. Arthur de Greef, pianiste, et de M^{lle} Germaine Cornélis, harpiste. Billets chez Breitkopf et Haertel.

Le Quatuor Zimmer donnera sa deuxième séance à l'École allemande le mercredi 8 décembre, à 8 h. 1/2. Au programme : Quatuor en ré majeur (op. 44) de Mendelssohn; Trio à cordes (op. 9) de Beethoven; Quatuor en fa majeur (op. 96) de Dvorak.

Le deuxième Concert populaire aura lieu au théâtre de la Monnaie, le dimanche 12 décembre, avec le concours de M^{me} Jeanne Delune, violoncelliste, et sous la direction de M. Sylvain Dupuis.

Les quatre concerts annuels du Conservatoire sont définitivement fixés aux dimanches 19 décembre, 30 janvier, 20 février et 20 mars. Au programme du premier concert : l'*Actus tragicus* de J.-S. Bach; la VII^e Symphonie de Beethoven; *Nänie* et le *Chant des Parques* de Brahms.

Parmi les fêtes musicales qu'offrira à ses membres le Cercle artistique, citons un *Lieder Abend* de M. L. Frölich (7 décembre); une Soirée Haydn (28 janvier) pour commémorer le centième anniversaire de la mort du maître; trois séances de quintettes par le Cercle *Piano et Archets* (5, 19 et 26 février); un concert Max Schillings (1^{er} mars) avec le concours de l'auteur et de M^{lle} F. Lautman; un *Lieder Abend* de M^{me} Edith Walker (8 mars);

enfin, un Festival consacré à Schumann (17 et 18 mars) pour célébrer le centenaire de sa naissance.

La *Société de musique de Tournai* dont le premier concert, consacré à M. Massenet, aura lieu, ainsi que nous l'avons annoncé, aujourd'hui à 3 heures, a fixé au dimanche 23 janvier sa deuxième matinée, dont le programme sera réservé à l'Ecole scandinave. A la troisième séance, le dimanche 3 avril, la Société interprétera *Godelieve*, oratorio de M. Edgard Tinel.

Les trois premières auditions que donnera à Liège, sous la direction de M. Jules Debeve, l'Association des Grands concerts symphoniques, auront lieu les samedis 14 décembre, 2 janvier et 12 mars. Les nouveautés inscrites au programme sont, entre autres, la Polonaise de *Boris Godounow* (Moussorgski); *Penthésilée*, poème symphonique (Hugo Wolf); *Christian II*, suite pour orchestre (Sibelius); *Introduction et allegro* pour harpe et orchestre (Maurice Ravel); *Islande*, poème symphonique (Sporeck) et *Werther*, poème symphonique (Victor Vreuls). M. Debeve, qu'il faut féliciter de ses artistiques initiatives et du choix des œuvres qu'il exécute, fera entendre en outre les symphonies en ré de Beethoven, en mi de Brahms, en fa de Goetz; la *Méphisto-Valse* de Liszt; *L'apprenti sorcier* de Paul Dukas, etc.

PETITE CHRONIQUE

La séance publique annuelle de la classe des Beaux-Arts de l'Académie aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au Palais des Académies. Programme : *De la tradition en art au contact de l'évolution scientifique moderne*, discours de M. Henri Hymans, directeur de la classe. Proclamation des résultats des concours. Audition de *La Légende de saint Hubert*, poème de M. G. Ramaekers, musique de M. R. Herberigs, premier prix du concours de Rome.

Le jury chargé de décerner les prix annuels de littérature de la province de Brabant a couronné six œuvres : *L'Âme des Saisons*, de M. Victor Kinon; *Un Sourire dans les pierres*, de M. Charles Bernard, et *Figures du pays*, de M. Hubert Krains, d'une part; *Livveken* de Mme Elise Mare; *Uit het Nethedal*, de M. Fr. Verschoren, et *Leliën van dalen*, de M. César Gezelle, d'autre part.

Le jury était composé de MM. des Ombiaux, Dumont-Wilden, de Bruyn, Gheude, Ad. Max, de Wouters d'Oplinter et Vermeylen.

Le Musée d'art ancien où doit s'ouvrir l'an prochain, dit un de nos confrères, l'exposition rétrospective destinée à remplacer l'exposition Albert-Isabelle dont l'idée vient d'être abandonnée, est en voie d'achèvement. L'entrepreneur a reçu pour instructions de hâter autant que possible l'exécution de toutes les parties extérieures en vue de l'Exposition de 1910. Le ministre des travaux publics a décidé que l'on construirait dans le Parc, en avant de la rotonde, un grand escalier qui servira en quelque sorte d'assise au monument et qui aura le même développement qu'une façade.

Le Commissariat général du Gouvernement nous informe de ce que MM. L. R. Tuxen et J. Schultz, professeurs à l'Académie royale des Beaux-Arts, ont été désignés en qualité de commissaires spéciaux du Danemark près de l'Exposition Internationale des Beaux-Arts qui sera annexée à l'Exposition de Bruxelles 1910.

Le statuaire G. Devreese vient d'achever le second panneau décoratif qui lui a été commandé pour orner une des façades du Palais de l'Exposition. Ce panneau symbolise la Sculpture et l'Architecture. Le premier évoque, on le sait, la Peinture et la Musique.

M. Henri Liebrecht donnera le jeudi 2 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison du Livre, 3, rue Villa Hermosa, une conférence sur : *Les Ex Libris*.

Cette conférence sera accompagnée d'une exposition démonstrative provenant des collections de M. le baron du Sart de Bouland, ancien gouverneur du Hainant.

Du jeudi 25 novembre au dimanche 3 décembre, au Cercle artistique, exposition d'œuvres de M. François Beauck.

Les auteurs dramatiques et les compositeurs ont bien tort de se plaindre quand leurs œuvres ne rapportent pas le million chaque année...

Les nouvelles lettres de Richard Wagner que publie M. Paul Flat dans la *Revue Bleue* nous font pénétrer dans la détresse du maître de Bayreuth à l'époque de ses débuts. *Rienzi* triompha à Dresde; mais Wagner n'en toucha que trois cents thalers, par faveur spéciale encore.

« — Après tout cela, confesse-t-il, j'étais dans l'attente de mes honoraires : tout le monde citait des chiffres fabuleux. Tantôt j'allais recevoir les recettes des trois premières représentations; tantôt on parlait de 2,000 thalers... En lieu et place, je reçus, après la troisième représentation, une lettre de son Excellence m'annonçant, dans les termes les plus flatteurs, que « pour une œuvre si parfaite et si belle » m'étaient attribués des honoraires montant à 300 thalers, « bien que les honoraires pour un opéra ne fussent, habituellement, que de 20 louis d'or. Son Excellence n'avait pu s'empêcher de faire une exception en ma faveur, afin de me témoigner aussi de cette façon sa gratitude ». Vous voyez donc comme on est dupé lorsqu'on doit abandonner ces choses à la magnanimité d'un intendant. »

Qu'aurait-ce été alors si *Rienzi* n'avait remporté qu'un médiocre succès ?

Petites nouvelles musicales :

M. W. Braunfels, l'auteur déjà réputé de *Brambilla*, vient de composer une suite de *Variations symphoniques sur un vieil air populaire français*. L'œuvre sera exécutée prochainement à Munich, Strasbourg, Stuttgart et Darmstadt.

Islamey, la célèbre fantaisie pour piano de M. Balakirew, vient d'être transcrite pour orchestre par M. Alfred Casella.

M. E. Kronke, pianiste à Dresde, a publié chez D. Rahter, à Leipzig, sous le titre *la Technique moderne*, un recueil d'études spécialement composées en vue de préparer les jeunes artistes à l'interprétation des œuvres contemporaines.

A propos de cet éditeur, signalons le catalogue qu'il vient de faire paraître des publications de sa maison au cours des dix dernières années. Le catalogue Rahter groupe près de deux cents compositeurs.

ottisier :

Nous avons surpris, à la sortie, des casquettes qui s'essuyaient les yeux, en disant d'un air résigné : « Nous voila mûrs pour le mariage ! »

L'Étoile belge.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMÉN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

VILLE DE BRUXELLES

VENTE PUBLIQUE

DE LA

Belle Collection d'Objets d'Art

PORCELAINES

de Chine, du Japon, de Saxe, de Tournai, de Vienne, etc

Faïences de Delft, tapisserie, meubles anciens, objets divers, de **M. le Vicomte Louis de Buisseret**, galerie J. et A. Leroy frères, rue du Grand-Cerf, 6, à Bruxelles, les lundi 6 et mardi 7 décembre 1909, à 2 heures.

Experts : MM. J. et A. LE ROY FRÈRES, place du Musée, 12, à Bruxelles.

EXPOSITIONS :

Particulière. — Le samedi 4 décembre 1909, de 10 h. à 4 h.

Publique. — Le dimanche 5 décembre 1909, de 10 h. à 4 h.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES

Fernand Lauweryns

Editeur de Musique

38, Rue du Treurenberg

BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE
D'ESTHÉTIQUE
MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS

LUTHERIE D'ART

MÉTRONOMES - CORDES JUSTES

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture.
Sculpture. Philosophie. Histoire.
Sociologie. Sciences. Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)
ANCIEN MERCURE MUSICAL
PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : { Étranger, 15 francs par an.
France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin,
PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Editions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprime sur papier de la Maison KEYM. rue de la Buanderie, 12-14.



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Déodat de Séverac (M. D. CALVOCORESSI). — Choses de Flandre : *Henri Liebrecht; Franz Hellens; Camille Lemonnier; Georges Virrès; A. Michel* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — A la Monnaie. — Les Artistes belges à Venise. — Notes de Musique : *Le concert Ysaye; la première séance du Quatuor Piano et Archets; Auditions diverses* (CH. V.) — Chronique théâtrale : Théâtre de la Monnaie : *le Cycle Gluck, Reprise d'« Alcaste »* (CH. V.); Théâtre du Parc : *Suzette, Philippe II* (G. R.). — Musique. — Nécrologie : *Cyprien Godebski; Henri Maquet; Peter-Severin Kröyer*. — Petite Chronique.

DÉODAT de SÉVERAC

Ce fut pour tous les fervents de musique une grande joie de savoir prochaine, à l'Opéra-Comique, la première représentation du *Cœur du Moulin*, œuvre d'un vrai jeune et d'un de ceux en qui s'incarnent le mieux les qualités propres de l'École française, M. Déodat de Séverac.

On sait assez comment, depuis quelque vingt ou vingt-cinq ans, cette école a progressé, et progressé dans un sens tout national, en s'efforçant avant tout de faire preuve de cette pureté, de cette clarté, de cette force précise et sobre qui sont inséparables des véritables manifestations du génie français. Malgré les courants assez différents, parfois même opposés qui la divisent, tous les musiciens de mérite qui la composent sont tacitement d'accord sur ce point : tout ce qu'ils écrivent proteste contre l'emprise du style conventionnel des conservatoires allemands autant que contre la désastreuse influence italienne sous laquelle suc-

comba trop longtemps le goût français, influence aujourd'hui plus dangereuse que jamais, grâce au succès des plus piteux opéras veristes.

M. de Séverac est élève de M. Vincent d'Indy; par conséquent, son éducation musicale le rattache à cette école franckiste qui pratique avec un zèle jaloux le culte de la musique française tant par de justes hommages aux classiques nationaux longtemps oubliés que par la probité de l'idéal artistique qu'elle adopta et s'efforce de répandre.

A cette culture forte, essentiellement française, M. de Séverac joint une sensibilité curieuse, ardente et vivace, qui fait de lui un vrai frère d'armes des artistes les plus hardis que compte la jeune école, de ceux dont les œuvres, accueillies d'abord avec scepticisme, voire avec malveillance, se sont pourtant vite imposées de la manière la plus simple du monde : par la seule force de leur vitalité. Il possède au même degré que n'importe lequel d'entre eux l'ingéniosité la plus raffinée de l'expression, et une audace d'autant plus grande qu'elle s'éclaire d'un sûr discernement. Les recherches les plus délicates abondent dans sa musique, mais c'est à peine si on les remarque d'abord, tant le tempérament déborde. Et ce n'est pas le trait le moins singulier de ses œuvres qu'un tel mélange d'une extrême subtilité d'artiste très modifié par la culture, et d'une robuste et primesautière simplicité que M. de Séverac doit à son origine et a su préserver intacte.

Rusticité serait même plus exact : né au cœur du Languedoc, il aime et comprend son pays, où il vit, dont l'atmosphère l'a pénétré et vivifié, et auquel il

demande toute son inspiration artistique. Lui-même, dans un intéressant essai où il critiquait avec une douceur sévère la « centralisation » dangereuse à l'art, les milieux factices et à haute pression dont les artistes, dans les capitales, subissent la délétère influence, a fort justement écrit qu'« à toutes les belles époques d'art les œuvres ont été non pas seulement l'expression d'un individu isolé dans une contrée déterminée, mais la synthèse même de l'âme de cette contrée », — vérité profonde, assez évidente pour ne nécessiter aucun commentaire.

Et, en la formulant, M. de Séverac a donné de son propre art la meilleure définition possible. Son œuvre est avant tout régionaliste, un peu à la façon de celui d'un Mistral; c'est-à-dire qu'il a plus qu'un superficiel coloris de terroir : l'âme harmonieuse d'une âme s'y révèle et s'y résume. M. de Séverac est le chantre de la terre du Languedoc, des paysages méridionaux, du « bon soleil méditerranéen ». On aurait peine à trouver dans l'histoire de la musique un tempérament aussi exclusivement agreste que le sien. Toutes les ressources de son invention restent au service d'un intense désir d'exprimer de manière communicative tout ce qu'il ressent à contempler la nature autour de lui, de restituer pour ses auditeurs le charme intime et jusqu'au caractère des spectacles qui l'ont ému. Qu'on voie par exemple comme il sait, dans ses suites de piano le *Chant de la terre* et *En Languedoc* (1), évoquer tour à tour la poésie des travaux des champs, du repos, le soir, autour de l'âtre, cependant que l'aïeule se remémore une légende, la tristesse des cloches sonnant au milieu d'un orage, la joie des fêtes sur la place ensoleillée, ou bien le calme mélancolique du soir sur l'étang, du petit cimetière où sourit un soleil d'avril. De telles pages sont précieuses entre toutes, et pour leur beauté intrinsèque, et pour la leçon qu'elles contiennent. La musique, que ses commentateurs ont voulu de tout temps dissocier d'avec les autres arts pour l'enfermer dans la tour d'ivoire de l'« universel », de l'« absolu », du « purement humain », acquiert, grâce à l'effort d'une petite pléiade de novateurs qui tous appartiennent à l'école française, de nouvelles richesses. Au même titre que les passions ou les rêveries spéculatives, la joie de vivre avec tout ce qu'elle a d'immédiat, de concret, lui sert aujourd'hui d'inspiratrice. Il appartenait à M. de Séverac de montrer jusqu'au bout combien, pour un artiste sincère, la communion avec tout ce qui l'entoure pouvait être intime et féconde.

Naguère un des critiques les plus pénétrants qui soient, M. Hadow, parlant du style raffiné, mobile, sensitif à l'extrême et, selon lui, fragile de certains

jeunes musiciens français, se demandait « s'il était aussi capable que le style traditionnel d'exprimer des idées épiques ». La musique de M. de Séverac, qui précisément est riche de tous ces caractères qu'elle doit à son temps, répond de victorieuse manière. Elle a la mâle aisance d'allure, l'ampleur spontanée de la pensée, de la vision, de la touche, la puissance convaincante, directe, cordiale qui sans doute sont le propre du caractère « épique » tel que l'entend M. Hadow. C'est pourquoi le jeune compositeur, en qui il me plaît de saluer, au moment où va paraître sa première œuvre de théâtre, une des forces les plus vives de l'École française, doit être mis au nombre de ceux qui ne peuvent manquer d'enrichir l'art d'un apport durable.

M.-D. CALVOCORESSI

CHOSSES DE FLANDRE

Henri Liebrecht. — Franz Hellens. — Camille Lemonnier.
— Georges Virrès. — A. Michel.

J'ai sur ma table, arrivés ces derniers temps, un petit lot de livres qui ne traitent que des choses de Flandre : âme, paysages et littérature. Il me plaît d'en parler à part, au lieu de les mélanger, dans ma chronique, à la production courante.

C'est qu'il y a dans tous ces livres, si différents de sujets et de style, un accent de patriotisme qu'on ne retrouve pas en France, dans des œuvres du même genre. L'amour du sol natal, en Belgique, est extrêmement sensible et violent. Et cela donne aux œuvres qu'il inspire une saveur toute particulière, un relief plus vif, quelque chose de neuf, de frais, d'ingénu et de farouche qu'on ne retrouve en France que dans certaines manifestations de la littérature régionale et populaire, très peu connues d'ailleurs et qui souvent ne dépassent point les limites de la province qui les a suscitées.

M. Henri Liebrecht, dont on connaît l'œuvre théâtrale, qu'il composa seul ou en collaboration avec M. Charles Morisseaux, et dont il me souvient avoir analysé ici même, il y a deux ans, un roman : *Le Masque tombe*, vient d'achever une *Histoire de la littérature belge d'expression française* (1) qui est, à mon avis, définitive. Enorme bouquin de près de cinq cents pages, véritable monument de patiente érudition qui embrasse une époque allant du XII^e siècle jusqu'à nos jours, mine de renseignements, d'anecdotes et de vues générales. Et, avec cela, léger, facile à lire, intéressant, à cause de la vie et du sentiment qui l'anime.

Tant de noms à citer, tant d'œuvres à analyser ! De ce travail délicat et où l'on perd si vite le sens des proportions, M. Liebrecht s'est tiré avec un tact surprenant; c'est même, selon moi (car l'érudition est toujours à la portée de la patience), le mérite le plus certain de ce livre. Il me semble bien que tout le monde est à sa place, que de chacun il est parlé ni plus ni moins qu'il faut, et cela (sauf exceptions très rares) même lorsqu'il s'agit des modernes, des vivants.

(1) HENRI LIEBRECHT. *Histoire de la littérature belge d'expression française* (préface d'EDMOND PICARD). Bruxelles, librairie Vandervinden.

(1) Jouées l'une et l'autre aux concerts de la *Libre Esthétique* par M^{lle} BLANCHE SELVA.

Si les Belges ont un défaut en critique, c'est l'enthousiasme exagéré. Ils admirent en bloc et souvent un peu à côté. Cela vient de ce que leur renaissance littéraire est toute récente, c'est l'expression d'une sorte de défense vitale. Mais on aimerait souvent plus de mesure. Eh bien ! Cette mesure, ce ton impersonnel et cependant vivant, je le trouve chez M. Liebrecht. Pour qui ne connaît pas bien la littérature belge d'expression française, le résumé de M. Liebrecht est une lecture indispensable : il n'y trouvera pas que des faits et des notions, mais un essai complet et très organique d'histoire littéraire, l'étude des réactions des idées les unes sur les autres, des rapports des événements sur les pensées et vice-versa. Et je suis persuadé qu'il fera plus pour donner l'intelligence et le goût des lettres belges que tous les dithyrambes naïfs des jeunes revues.

Je croyais jusqu'ici connaître assez bien la littérature belge, mais je dois à M. Liebrecht d'avoir mis de l'ordre dans cette connaissance, et ce service qu'il m'a rendu, et dont je lui suis reconnaissant, il le rendra à tous ses lecteurs.

Je n'ajouterai rien de plus à la lumineuse et parfaite critique que M. Hubert Krains a faite, dans le numéro du 21 novembre, des *Hors-le-Vent* (1). Mais je désire que M. Franz Hellens sache combien je trouve intense son talent et savoureux son style. *Les Hors-le-Vent* me paraissent un de ces livres comme on n'en peut écrire qu'en Flandre, mais comme on en écrit peu, même en Flandre. Il y a là-dedans un réalisme à vif d'une telle qualité qu'on ne peut pas saisir le point où il devient une espèce de rêve et de folie. Il me semble toucher là comme le centre secret et vivant de l'imagination flamande, — de cette imagination flamande que M. Camille Lemonnier sait, lui aussi, très puissamment évoquer, mais d'une manière tout de même moins directe, et plus littéraire.

C'est un très charmant et joli livre que *la Maison qui dort* (2), et en le lisant vous en subirez le magnétisme doux, lent et subtil. M. Camille Lemonnier est très *écrivain*. C'est une qualité qu'on lui a parfois reprochée et je me demande pourquoi, car elle n'est pas du tout chez lui l'indice d'un tempérament faible et qui veut donner le change sur ses insuffisances, mais, bien au contraire, quelque chose de surajouté à une sensibilité très vive et même violente, et, plus exactement, une méthode pour tirer littérairement le parti le plus grand de cette sensibilité.

Et même, si l'on veut descendre un peu plus profondément dans l'analyse, il ne sera pas difficile d'arriver à cette constatation : c'est que la virtuosité littéraire, l'amour des mots rares et truculents, enfin le goût de tous les prestiges du style et surtout du verbalisme n'est chez des hommes comme M. Lemonnier qu'une des formes de leur amour de la vie. Chez eux les tournures inusitées, les mots archaïques ou populaires, ou même argotiques, les comparaisons et les images brutales ne sont que des moyens d'exprimer avec plus de relief et plus directement les émotions, plus vives et plus directes, que leur donne le spectacle de l'univers.

Le conte appelé *la Maison qui dort* est une petite merveille. Il s'apparente, par sa tenue, sa délicatesse, ses nuances, son intimisme à cette chose adorable que j'ai lue il y a si longtemps et que je n'ai jamais oubliée : *l'Arche*, et il me paraît aussi exquis.

(1) FRANZ HELLENS. *Les Hors-le-Vent*. Bruxelles, Oscar Lamberty.

(2) CAMILLE LEMONNIER. *La Maison qui dort (Au beau pays de Flandre, Mon Mari)*. Paris, Fasquelle.

Que d'autres s'amuse à en démontrer les ressorts de technique, travail dont je me sentirais, aussi bien, capable, mais qui, je crois, ne ferait que me donner davantage le respect du labeur littéraire en me montrant à quel point les opérations les plus difficiles et les plus volontaires de ce travail sont liées aux manifestations les plus secrètes et les plus inconscientes de l'imagination créatrice et de l'observation.

Dans sa préface au livre de M. Georges Virrès : *Ailleurs et chez nous* (1), M. Dumont-Wilden explique fort justement : « On sent bien que tous vos souvenirs, tous vos vœux, tout le meilleur, tout le plus profond de vous-même retourne vers cet humble coin de terre. Mais par le fait même que vous y êtes si profondément attaché, vous pouvez avec d'autant plus de liberté vous écarter de lui et jeter les yeux sur un monde différent dont vous comprenez d'autant mieux les beautés inquiètes et grandioses que vous avez eu d'abord la sagesse de vous en tenir au modeste enclos où votre race vous avait fixé. »

Rien de plus exact, en effet, et l'on retrouve, dans les notes de ce carnet de voyage, la justesse et la fraîcheur d'observation d'un homme qui est longtemps resté chez lui et qui a vu le reste de l'univers avec des yeux neufs.

Enfin je ne voudrais pas terminer cette chronique sans parler, avec la plus sincère sympathie, de l'œuvre de vulgarisation pédagogique si généreuse tentée par M. A. Michel dans ses petites brochures : *Promenades pratiques, historiques et esthétiques aux environs de Bruxelles* (2). Elles sont fort instructives et peuvent rendre de grands services aux touristes sans prétention.

FRANCIS DE MIOMANDRE

A LA MONNAIE

La direction du théâtre de la Monnaie annonce l'exécution à la scène de *l'Enfance du Christ* de Berlioz, trilogie sacrée qui n'a jamais été jouée qu'au concert mais dont l'auteur a prévu l'interprétation scénique puisque les décors sont, pour chacune des parties qui la divisent, soigneusement décrits dans la partition.

Elle se propose de monter aussi un acte des *Fêtes d'Hébé*, l'une des plus belles œuvres de Rameau. « *Les Fêtes d'Hébé ou les talents lyriques*, poèmes de Gaultier de Mondorge, dit *l'Eventail*, est une de ces allégories mythologiques où se plaisait le public aristocratique et mondain de Paris, de Versailles et de Fontainebleau. Postérieures à *Hippolyte et Aricie* et aux *Indes galantes*, les deux premières œuvres dramatiques de Rameau, les *Fêtes d'Hébé*, dont la première remonte à 1739, eurent un succès prodigieux et durable, à en juger par les nombreuses reprises que cet exquis divertissement eut en 1747 et 1748, 1754, 1756, 1764 et 1765 et jusqu'en 1775-1776 et 1777, époque où les œuvres de Rameau commencèrent à céder la place à celles de Gluck.

Les *Fêtes d'Hébé* comprennent un prologue et trois entrées, avec rôles chantés, chœurs et rôles dansés. Le sujet en est bien simple. Hébé, qui versait le nectar à la table des dieux, subissant leur inconstance, est obligée d'abandonner l'Olympe et de chercher sur la terre un asile plus heureux. Mais son exil fera le bonheur des humains. La déesse de la Jeunesse inspirera tous les arts : la *Musique*, la *Poésie* et la *Danse*. Polhymnie et Terpsichore sont chargées par l'Amour et grâce à Hébé de faire triompher les

(1) GEORGES VIRRÈS. *Ailleurs et chez nous* (préface de L. DUMONT-WILDEN). Bruxelles, Fromant et C^{ie}.

(2) A. MICHEL. *Promenades pratiques, historiques et esthétiques aux environs de Bruxelles*. a) Waterloo; b) La Forêt de Soignes; c) Kockelberg, Ganshoren, Jette; d) De Bruxelles à Ninove; e) Bouchout, Meysse, Grimberghen. Bruxelles, bureaux de *Pages amies*.

talents lyriques sur les bords de la Seine. Voilà l'idée exposée par le poète Gautier de Mondorge dans le prologue; les trois entrées ont pour objet de la réaliser.

En somme, ce ballet en trois actes est un véritable opéra, où le ballet occupe une place prépondérante. Déjà, au XVIII^e siècle, on en avait fréquemment scindé les différentes parties, que l'on jouait séparément. C'est à cette tradition que se conformeront MM. Kufferath et Guidé en donnant seulement la troisième entrée : l'acte de la *Danse*, qui est d'ailleurs le plus délicieux des trois et celui qui fut jadis le plus fréquemment repris. Les plus célèbres artistes du temps parurent à tour de rôle dans cet acte : le fameux ténor Jelyotte, puis Legros, la haute-contre pour qui Gluck écrivit le rôle d'Orphée, M. et M^{me} Larrivée, enfin M^{lles} Sallé, Allard et la Guimard, les étoiles de la danse dont Lancret, Boucher et Watteau ont immortalisé les traits délicats et spirituels.

Enfin, pour ajouter à l'intérêt de cette reprise, MM. Kufferath et Guidé donneront cet acte dans les costumes du temps, au sujet desquels ils ont pu rassembler les documents les plus précieux et les plus authentiques, grâce à l'érudition de M. Henri de Curzon, secrétaire de la Société de l'Histoire du Théâtre, à Paris, et à l'aide de M. Malherbe, archiviste de l'Opéra. M. de Curzon a retrouvé aux Archives Nationales la description minutieuse de tous les costumes qui ont servi pour l'exécution de l'acte de la *Danse*, donné à Versailles en 1764, avec l'indication des artistes chargés des rôles; et à la bibliothèque de l'Opéra, l'obligeance de M. Malherbe a permis aux dessinateurs de la Monnaie de prendre copie des dessins de ces costumes, réunis dans la précieuse collection de Conquet.

Ce sera donc une reconstitution intégrale de ce petit chef-d'œuvre de grâce, d'esprit et d'élégance, reconstitution qu'aucune scène n'aura tentée avant le théâtre de la Monnaie. »

Ces deux ouvrages ne passeront, bien entendu, qu'après *Éros vainqueur*, dont les études occupent en ce moment le théâtre. Les répétitions d'orchestre ont commencé la semaine dernière et la charmante instrumentation de M. Pierre de Bréville a produit sur les interprètes la meilleure impression. Il est probable que la première représentation sera fixée au début de janvier.

Les Artistes belges à Venise.

Voici la liste, exceptionnellement brillante, des ventes effectuées au Pavillon belge depuis l'ouverture de la huitième exposition des Beaux-Arts de Venise (commencement de mai) jusqu'à la clôture (7 novembre).

TABLEAUX : Blicq, Maurice, *Chioggia* (à M. Brocca, maire de Magenta); Claus, Émile, *Matinée de septembre* (à Victor Schäffer, Autriche); Paysanne *flamande* (à R. Goldscheid, id.); Leempoels, J., *Les éplorés* (à R. Goldscheid); Oleffe, Auguste, *Gens de Mer* (à la Compagnie vénitienne de navigation); Van Holder, Franz, *Maison du Bonheur* (au Musée d'Udine); Khnopff, Fernand, *Un Ange* (à M^{me} Maria Canova, Turin). Soit sept tableaux.

PASTELS : Vaes, Walter, *Avant l'Orage* (à M. Gallatin, Paris), *Le Soir d'Émeraude* (à M. de Sigmund, Trieste), *Note argentée* (au même); De Saegher, Rodolphe, *Hiver en Flandre* (au ministère des affaires étrangères). Soit quatre œuvres.

SCULPTURES : Minne, George, *L'Homme à l'Outre*, marbre (à la Galerie moderne de Venise); Rousseau, Victor, *L'Automne*, marbre (à la Galerie nationale de Rome); *Devant la Vie*, bronze (à la Galerie moderne de Venise). Soit trois œuvres.

BLANC ET NOIR : Danse, Louise, *Le Palais de Desdémone* (12 exemplaires dont 1 au roi d'Italie), *Torcello* (6 exemplaires dont 1 au roi d'Italie), *Le Quadrigé de Saint-Marc* (2 exemplaires dont 1 au roi d'Italie), *San Francisco del Deserto* (3 exemplaires), *Burano* (4 exemplaires); Danse, Auguste, *Étude de Nu* (5 exemplaires), *Le Pape Pie X* (8 exemplaires); Delaunois, Alfred, *Le Fanatique* (1 exemplaire); De Bruycker, Jules, *Cour en Flandre* (2 exemplaires); Gilsoul, Victor, *Le Canal* (2 exemplaires); *Le Vieux Pont* (3 exemplaires); Khnopff, F., *Un Mus-*

que (1 exemplaire), *Des Grelots* (2 exemplaires); Meunier, M.-H., *La Rafale* (1 exemplaire au roi d'Italie); Oleffe, A., *Gens de Mer* (3 exemplaires); Vaes, W., *Sottoportico* (1 exemplaire). Soit cinquante-six œuvres.

La somme totale des ventes s'est élevée à vingt-huit mille quatre cent cinquante-neuf francs.

NOTES DE MUSIQUE

Le concert Ysaye.

Un concert sans virtuose et sans concerto! Ah! quel soulagement! C'est incroyable comme les concerts sans virtuoses paraissent plus courts que les autres, malgré le temps généralement trop long qu'ils durent. Nos grands concerts ont presque toujours un programme trop chargé et il est impossible de les suivre jusqu'au bout sans éprouver une fatigue qui supprime toute aptitude à bien juger les deux derniers numéros qu'ils comportent. Cela est surtout vrai lorsque les chefs d'orchestre se sont mis en tête d'interpréter des œuvres modernes inédites : ce n'était pas le cas pour le dernier concert Ysaye, et ce fut une raison de plus pour le faire paraître moins long.

Seuls Beethoven et Wagner en faisaient les frais, le premier représenté par la *Quatrième Symphonie* et des fragments de *Fidelio*, le second par les *Murmures de la Forêt* et la scène finale de *Siegfried*.

Ce n'est une joie sans mélange de dire avec quel charme exquis M. Ysaye et son orchestre ont rendu la *Quatrième Symphonie* de Beethoven. Avec deux ou trois autres parmi les neuf, la *Quatrième* représente non plus le Beethoven éloquent et sublime de l'Héroïque, de la Cinquième et de la Neuvième, non plus le musicien panthéiste et romantique de la *Pastorale* ou le génie mystérieux et fantasque qui créa la Septième, mais bien le Beethoven aux expansions à la fois naïves, juvéniles et spirituelles que nous retrouvons aussi dans la Huitième. Ces expansions n'ont d'ailleurs rien de superficiel ou de purement extérieur; elles demandent donc avant tout une interprétation intime, atténuée et légère, qui en rende l'esprit plutôt que la lettre. Et c'est précisément ce que M. Ysaye a su réaliser avec une maîtrise parfaite, tant pour ce qui est de l'allure d'ensemble que pour ce qui concerne la finesse du détail. Sur ce dernier point, louons particulièrement le maître d'avoir su, dans l'*Andagio*, dégager d'une manière admirable les parties mélodiques des vétilleuses figures d'accompagnement sur lesquelles elles se profilent.

De *Fidelio* M. Ysaye nous a redonné l'ouverture *Léonore n° 3*, dont il a exprimé, avec plus de relief que jamais, les aspects si divers dont l'ensemble constitue une synthèse du drame plus poignante peut-être que le drame lui-même. Puis, avec le concours de M. et de M^{me} Hensel, — dont le premier appartient au théâtre royal de Wiesbaden et la seconde à l'Opéra de Francfort, — il nous a proposé une exécution très vivante du début du troisième acte de *Fidelio* et du grand duo final. Les deux chanteurs allemands ont de belles voix solides et bien campées et un style correct et sans affectation; ils n'ont pas le beau tempérament d'un Van Rooy ou d'une Wittich, mais ils ont pour eux le goût et la conscience de bien faire. C'est déjà beaucoup et cela peut suffire à nous donner de grandes satisfactions. Ils ont rendu avec bonheur leurs rôles respectifs de Florestan et de Léonore. Chose curieuse, la langue allemande convient bien peu aux passages animés de l'air de Florestan et du grand duo; elle leur donne à certains moments un caractère haché presque comique et l'on a la sensation qu'ils ont dû être « pensés » en italien. Beethoven n'avait-il pas fait, d'ailleurs, un apprentissage spécial de la musique vocale sous la direction de l'Italien Salieri?

Dans la scène finale de *Siegfried*, M. et M^{me} Hensel ont fait preuve de la plupart des qualités exigées des authentiques chanteurs wagnériens. Je ne sais pourquoi cette scène, malgré les conditions favorables dans lesquelles elle était présentée, m'a donné, du début à la fin, une impression d'excessif et de déme-

suré. Me laisserais-je, à propos de Wagner, entraîner malgré moi par la contagion française, par cet esprit de réaction qui règne actuellement à Paris contre l'œuvre du maître de Bayreuth? Ou peut-être cette musique exige-t-elle à tout prix la scène et ne peut-elle donner une impression complète au concert que si on la connaît d'avance par cœur? Je ne sais... Mais je manquerais à toute sincérité si je ne rendais pas compte ici de cette impression, en exprimant toutefois l'espoir qu'elle est le résultat d'une erreur ou d'une illusion.

La première séance du Quatuor Piano et Archets.

Hélas! une bonne et chère figure, un artiste fin et délicat manquait à cette séance : le pauvre Joseph Jacob, que la mort a fâché il n'y a guère plus d'un mois. Il a fallu le remplacer et l'on a eu la main heureuse en choisissant pour ce poste difficile M. Maurice Dambois. Tout jeune encore, M. Dambois est un violoncelliste excellent qui possède une grande beauté de son et un vrai tempérament de musicien.

Elargissant de plus en plus le répertoire de la musique de chambre (1), MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Dambois avaient inscrit à leur programme deux concerts en trio (piano, violon et violoncelle) de Rameau, le Quatuor op. 30 de Chausson, et le Septuor op. 65 de M. Saint-Saëns pour trompette, deux violons, alto, violoncelle, contrebasse et piano.

Le triomphe de la soirée a été au Quatuor de Chausson, qui n'a jamais paru plus beau et n'a jamais été mieux joué. Plus l'on entend cette œuvre qui dégage, dans son ensemble, comme une impression de mysticisme païen, plus on est convaincu que l'auteur du *Roi Arthur* est l'un des plus grands musiciens de la fin du XIX^e siècle. D'un bout à l'autre de ce Quatuor on assiste à des effusions de lyrisme d'une incomparable fraîcheur et d'une exquise juvénilité; c'est l'œuvre d'un merveilleux sensible en même temps que d'un coloriste né, dont les sentiments trouvent leur expression la plus parfaite au contact de la nature et de ses mille nuances. Aussi retrouvons-nous dans son quatuor comme l'écho de ce panthéisme subjectif dans la sensation ininterrompue de plein air qu'il nous suggère dans la limpidité et la transparence de son atmosphère, dans la lumière tantôt vaporeuse et tantôt éclatante dont il est baigné... Et cette variété dans la sensation n'exclut nullement la perfection de la forme et l'équilibre d'ensemble. Si l'on ajoute à cela la merveille d'une technique polyphonique digne de César Franck, l'on ne s'étonnera plus de la place d'honneur qu'occupe le Quatuor de Chausson dans la musique de chambre moderne, et l'on saura les raisons pour lesquelles il produit toujours une irrésistible impression d'enchantement.

Les deux *Concerts* en trio de Rameau sont d'un aristocratismes délicieux et laissent pointer à plus d'une reprise une sensibilité d'une extrême délicatesse; plusieurs des pièces qu'ils comportent, tels que *La Livri* et *La Timide* existent également dans une version pour clavecin seul. L'intervention du violon et du violoncelle ne font qu'accentuer leur élégance et leur exquise suavité harmonique. MM. Bosquet, Chaumont et Dambois jouent ces *Concerts* avec beaucoup de style, mais il faut avouer que la confortable salle du Palais des Arts (ancien hôtel Somzée) où se donnait la séance est un peu grande pour ces pièces menues qui s'accommoderaient mieux d'un salon de dimensions restreintes.

Le *Septuor* de M. Saint-Saëns est un pastiche quelconque dont la valeur dérive uniquement d'un emploi fort heureux de la trompette. Il a bénéficié d'une exécution charmante de la part du trompettiste Deherve, des membres habituels du quatuor, de M^{lle} Maud Delstanche (violoniste) et de M. Danneels (contrebassiste).

(1) M. Alfred Heuss attire l'attention sur cette nouvelle tendance, du moins telle qu'elle se manifeste en Allemagne, dans un excellent article du *Bulletin mensuel de la Société internationale de musique* (*Zur Neugestaltung der Kammermusikprogramme*) et donne, à titre d'exemple le programme varié et intéressant des six séances de musique de chambre du *Gewandhaus* de Leipzig (voir *Bull. mens. de la S. I. M.*, novembre 1909, p. 51).

Auditions diverses.

La première d'*Alceste* m'a empêché d'aller entendre M. Frédéric Lamond, l'intéressant interprète de Beethoven. Parmi les autres concerts et auditions de la semaine mentionnons, outre la séance hebdomadaire de musique de chambre de M. Durant, le concert donné par l'Union artistique (chorale mixte), sous la direction de M. Arpay. Cette phalange a notamment interprété l'admirable chœur final de la *Passion selon St Mathieu* de Schütz et un chœur à quatre voix *les Vendanges* d'Orlande de Lassus. Signalons enfin le récital de piano de M^{lle} Gohat (interprétation d'œuvres de Brahms, Beethoven, etc.).

Nous parlerons dimanche prochain du premier concert de la Société J.-S. Bach.

CH. V.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

THÉÂTRE DE LA MONNAIE

Le Cycle Gluck. — Reprise d' « Alceste ».

Le cycle Gluck poursuit victorieusement sa carrière. A *Orphée* et *Armide* a succédé l'admirable *Alceste*, dont l'interprétation nous a valu d'agréables surprises : M^{me} Pacary s'est, en effet, montrée artiste tout à fait excellente dans le rôle de l'héroïne, dont elle a mis en relief, avec un véritable talent vocal et plastique, le caractère et l'allure générale. M. Verdier, dans le rôle généralement sacrifié d'Admète, a fait preuve d'une parfaite autorité; il chante notamment le récitatif — si souvent sacrifié, lui aussi — avec une ampleur de diction, une force et une majesté qui évoquent réellement la beauté antique. M. Moore — un sympathique grand-prêtre — devra se débarrasser de son accent anglais avant de pouvoir produire tout l'effet auquel on s'attend dans les rôles du répertoire gluckiste. Les personnages secondaires sont représentés avec bonheur par M^{mes} Bérély et Debolle et par MM. Dua, Delaye et Villier. M. Dupuis préside de très heureuse façon aux ébats de son orchestre, et les chœurs chantent avec une impressionnante conviction les sublimes lamentations du peuple thessalien.

CH. V.

THÉÂTRE DU PARC

Suzette. — Philippe II.

Cette semaine, nous ne quitterons pas le théâtre du Parc. On y joue une pièce de Brieux, *Suzette*, qui produit un effet considérable et qui, cependant, n'est pas une très bonne pièce.

L'effet est dû à des moyens assez faciles : un enfant est en scène, un enfant qu'un père stupide et des grands-parents barbares veulent arracher à sa mère; sa pauvre mère, plus imprudente que coupable, et à qui on refuse un pardon imploré à genoux. Comment ne pas s'émouvoir? Comment ne pas s'indigner et verser enfin dans un unanime attendrissement? *Suzette* est une pièce où l'on pleure, où l'on pleure beaucoup. Ne nous étonnons donc pas si elle obtient un grand succès.

Mais elle n'est pas une très bonne pièce, parce que, tout d'abord, ses personnages sont aussi peu sympathiques les uns que les autres, et que l'on ne saurait s'intéresser réellement à leurs démêlés ridicules. La mère de Suzette est une mondaine dépensière et évaporée que son mari surprend dans les bras d'un monsieur. Soudain elle se transforme en une mère farouche qui aime son enfant par-dessus tout au monde. Cet amour lui est venu bien subitement. Son mari, d'ailleurs, ne vaut pas mieux qu'elle. Il a quelque quarante ans et ses parents le mènent encore par le bout du nez. Il prétend qu'il eût aimé une vie de famille, mais c'est lui qui déprave sa femme et l'oblige à fréquenter des désœuvrés vicieux et stupides. Industriel, il a commis des actes délictueux. Triste sire, en somme. Quant aux grands-parents de Suzette, ils sont dignes de leur fils et de sa femme : le grand-père est sans volonté, la grand'mère est entêtée, bargneuse, méchante, cruelle même.

Tout à coup, au dernier acte, tout ce beau monde est métamorphosé. Tous s'embrassent. Tous s'adorent. Tous sont devenus de petits saints laïques. Et Suzette est presque étouffée sous leurs baisers. Comment prendre au sérieux de pareils fantoques ?

Pour meubler la pièce, Brioux y a intercalé des scènes amusantes, mais absolument inutiles : la leçon de déclamation donnée à sa fille par un vieux marin retraité, la scène du suiveur remis à sa place — et à la porte — par une jeune fille énergique et vraiment moderne. Ce sont là de bons moments, mais qui ne peuvent suffire à faire oublier l'incohérence et le décousu de l'ensemble.

La troupe du Parc a fort bien joué *Suzette*. La petite Yoyo est étonnante de talent précoce et déjà réfléchi. M. Daubry, qui exagère toujours un peu son jeu, est un mari plus veule que nature. M^{lle} Lucie Brille, sa femme, a de superbes mouvements de passion maternelle. Il faut encore citer M. Richard et M. Carpentier, excellents tous deux dans les rôles du grand-père et du vieux marin fort en gueule quoique parfait honnête homme.

* * *

Aux matinées littéraires, on a revu avec plaisir *Philippe II*, la tragédie bien imparfaite mais si vibrante d'Émile Verhaeren. M. de Gravone a de la fougue dans le rôle difficile de don Carlos. M^{lle} Lucie Brille est une comtesse de Clermont sans vraie noblesse, mais tendre et passionnée à souhait.

La conférence préliminaire était faite par M. Spaak qui a paraphrasé très clairement et avec beaucoup de charme l'œuvre d'Émile Verhaeren. M. Spaak est un des meilleurs conférenciers que nous ayons entendus au Parc.

G. R.

MUSIQUE

Le deuxième grand concert symphonique Durant aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 2 h. 1/2, à l'École française, avec le concours de M^{lle} Agnès Borgo, de l'Opéra. Au programme : Symphonie en la majeur (Beethoven), air d'*Alceste* (Gluck), sérénade en ré majeur (Brahms), scène finale du *Crépuscule des dieux* (Wagner). — Aujourd'hui, également, à 4 h. 1/2 précise, au Théâtre royal d'Anvers, concert populaire sous la direction de M. Constant Lenaerts. La deuxième partie consacrée aux œuvres de M. Victor Vreuls sous la direction de l'auteur, avec le concours de MM. M. Duparloir, violoniste, et G. Simon, baryton, professeurs au Conservatoire Grand-Ducal de Luxembourg : Symphonie pour orchestre avec violon principal, *Triptyque* pour chant et orchestre, *Jour de fête*, poème symphonique pour orchestre.

Demain, lundi, à 8 h. 1/2, à la *Scola Musicæ*, séance de musique de chambre. Œuvres de M. Victor Vreuls avec le concours de MM. G. Simon, M. Duparloir, Ch. Scharrès, Ed. d'Archambeau et F. Charlier : Trio, Poème pour violoncelle, Scène, Mélodies, etc.

Pour rappel, mardi prochain, à 8 h. 1/2, salle Patria, concert de M. Édouard Deru avec le concours de M^{lle} G. Cornélis et de M. A. De Greef.

Mercredi, 8 décembre, à 8 heures du soir, Salle des fêtes du Conservatoire, à Liège, premier concert Dumont-Lamarche avec le concours du Cercle « Piano et Archets » (MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Fordart et Vranken). Programme : Quatuor d'archets en ut mineur (Beethoven); 2^e Sonate pour piano et violon (G. Lekeu); 3^e Quintette en fa mineur pour piano et cordes (Brahms). — Mercredi également, à 8 h. 1/2, deuxième séance du Quatuor Zimmer à l'École allemande : Mendelssohn, Beethoven, Dvorak. — Même jour, à 8 h. 1/2, à l'École française, concert extraordinaire F. Durant donné par la *Société des Instruments anciens de Paris* (MM. H. Casadesus, M. Hewit, M. Casadesus, M. Devilliers, A. Casella), avec le concours de M^{lle} M. Buisson. Œuvres de Bruni, P. de Monteclair, W. Nicoley, Lorenziti, G. Legrenzi et J.-S. Bach.

Samedi, à 8 heures, au Conservatoire de Liège, premier concert Debeve avec le concours de M. Edouard Risler, qui interprétera le concerto en ut mineur de Beethoven, des pièces de Schumann et de Chopin.

Dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire sous la direction de M. Sylvain Dupuis, avec le concours de M^{me} Jeanne Delune.

M^{lle} Clara Janiszewska, qui vient de se faire entendre avec succès dans une tournée de concerts à l'étranger, donnera à Bruxelles le vendredi 17 décembre, à l'École allemande, un récital de piano dont le programme, des plus intéressants, comprend des œuvres de Mozart, Paradies, Scarlatti, Bach (transcription de Liszt), Beethoven (sonate op. 109) et Chopin.

NÉCROLOGIE

Cyprien Godebski.

Le 25 novembre est mort à Paris, âgé de soixante-quatorze ans, le statuaire Godebski, qu'un long séjour à Bruxelles et des attaches de famille avaient un peu fait nôtre. Français, d'origine polonaise, Cyprien Godebski épousa en premières noces la fille du célèbre violoncelliste François Servais et devint ainsi le beau-frère de Joseph Servais, de Franz Servais et d'Ernest Van Dyck. A l'époque déjà lointaine où l'hospitalière villa Servais, à Hal, réunissait l'élite des artistes belges et les notabilités musicales étrangères de passage en Belgique, Godebski participait à toutes les réceptions et les animait de son esprit, de sa bonne humeur et des récits de sa vie aventureuse et mouvementée. On l'aimait pour son intelligence et sa culture autant que pour son talent, qui lui valut de nombreux succès. Il éparpilla ses œuvres par toute l'Europe, et parmi elles il faut citer le monument de Théophile Gauthier, le monument Hector Berlioz, le portrait de Rossini, le monument François Servais à Hal, la Vierge de la Pointe du Raz, de nombreux bustes, médaillons, etc.

Membre de l'Académie impériale de Saint-Petersbourg, Godebski était commandeur de l'Ordre de François-Joseph d'Autriche, chevalier de l'Ordre de Léopold, etc. Ses funérailles ont été célébrées le 27 novembre à l'église de Notre-Dame-de-Grâce, à Passy, et l'inhumation a eu lieu au cimetière de Montmorency.

Henri Maquet.

L'architecte Maquet, l'auteur des plans du Mont-des-Arts, est mort à Bruxelles la semaine dernière, à l'âge de soixante-dix ans. Né à Avenne, près de Wareme, en 1839, il fit ses études à l'Académie des Beaux-Arts de Liège et termina son éducation professionnelle à Bruxelles sous la direction de Beyaert et de Deman.

L'État lui confia des travaux importants, parmi lesquels, ne première ligne, la prison cellulaire de Saint-Gilles et la nouvelle École militaire. Il fut chargé aussi de la restauration du Palais du Roi, et les travaux qu'il y exécuta — et dont il ne put voir l'achèvement — équivalent à une reconstruction totale. On lui doit en outre un grand nombre d'hôtels et de châteaux.

Henri Maquet était vice-président de la Commission royale des Monuments, membre de l'Académie royale de Belgique, officier de l'Ordre de Léopold. Il dirigea la classe des Beaux-Arts de l'Académie en 1902 et le discours qu'il prononça sur l'*Éducation de l'architecte* fut très remarqué.

Peter-Severin Kroyer.

Un artiste danois de talent, à la fois peintre, aquarelliste et graveur, P.-S. Kroyer, né à Stavangen en 1855, vient de succomber à Copenhague, et sa mort impressionnera douloureusement tous ceux qui ont suivi le développement de ce tempérament à la fois énergique et délicat, l'un des plus intéressants de l'École scandinave.

Kroyer avait fait ses études à Paris sous la direction de M. Bonnat dont il eut le bon esprit de ne pas suivre les recettes. Il se fit remarquer dès 1876, au Salon, par une composition importante, *Daphnis et Chloé*, et l'année suivante par une toile intitulée *Dans une sapinière à Concarneau*. Mais c'est surtout par la représentation des sites et des figures de son pays, par les *Pêcheurs de Skagen*, par des groupes de portraits, etc. qu'il donna sa véritable mesure. Ayant repris contact avec la terre danoise, il la célébra dans des tableaux qui alliaient à un coloris harmonieux de sérieuses qualités de métier. Kroyer participa aux premiers Salons des XX, aux Salons annuels de Paris, aux Expositions universelles de 1889 et 1900, aux Expositions de Venise, etc.

PETITE CHRONIQUE

La Société royale des Aquarellistes vient d'ouvrir au Musée moderne son Exposition jubilaire.

Pour faire suite à l'intéressante Exposition de nouveautés photographiques, qui a obtenu un très vif succès, la Maison du Livre organise une Exposition comparée de publicité touristique appelée à rencontrer la même faveur.

Cette Exposition, préparée avec le concours du *Touring-Club de Belgique*, de la Ligue de propagande pour attirer les étrangers en Belgique et de plusieurs administrations communales importantes du pays, s'ouvrira dimanche prochain, à 10 heures. Elle sera accessible au public tous les jours, du 12 au 31 décembre, de 10 à 12 heures et de 2 à 6 heures. Le dimanche, de 10 à 12 heures.

Le Comité exécutif de l'Exposition de Bruxelles, en sa séance du 30 novembre, a nommé M. le baron Léon Janssen président du Comité en remplacement de feu Emile De Mot.

Le Président de la République du Brésil a sanctionné la décision du Congrès national qui autorise le Gouvernement à ouvrir au ministère de l'Agriculture un crédit de 500,000 dollars pour les frais de la représentation de ce pays à l'Exposition internationale de Bruxelles. M. le Président de la République du Brésil vient de signer le décret relatif à ce crédit.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique a décerné, en partage, le prix de symphonie de son concours annuel à MM. Marchand et Léon Delcroix. Ce dernier est l'auteur de plusieurs compositions de musique de chambre exécutées avec succès dans les concerts bruxellois, et notamment à la *Libre Esthétique*. C'est la première fois, croyons-nous, qu'élargissant son cadre il aborde le domaine de la musique orchestrale. Neuf symphonies avaient été présentées au jury.

Le résultat des autres concours (architecture, histoire du drame musical et histoire de la céramique) a été négatif : aucun prix n'a été décerné.

Notre excellent confrère Georges Systemans, dont les chroniques musicales sont hautement appréciées, vient d'être nommé trésorier-administrateur du Conservatoire de Bruxelles où il exerçait déjà, depuis quelques années, les fonctions de trésorier.

Une exposition des maîtres français du XVIII^e siècle s'ouvrira à Berlin le 27 janvier, jour anniversaire de la naissance de l'empereur. La peinture y sera représentée par Watteau, Boucher, Loncret, Fragonard et Chardin, dont les œuvres seront prêtées au comité par l'empereur lui-même et par plusieurs collectionneurs parisiens, au nombre desquels le prince d'Arenberg et le baron de Rothschild. La sculpture aura pour représentants Houdon, Bouchardon et Clodion.

La musique à programme :

Elle est vraiment d'actualité, cette symphonie de M. Auguste Bungert qui vient d'être exécutée à Coblenze. Qu'on en juge par les impressions qu'elle est appelée à traduire : *Le départ du « Zeppelin »*. *Préparatifs*. *Ascension*. *Béatitudes des aéronautes*.

Voyage au-dessus des monts, des villes et des vallées. Approche de la tempête. Symphonie de l'ouragan. Le Dirigeable évolue au-dessus de Strasbourg. Atterrissage. Nouveau départ. Nouvelle tempête. Le Dirigeable éclate. Confiance dans l'avenir.

Après tout, pourquoi pas ? Claude Debussy n'a-t-il pas décrit le *Dialogue du Vent et de la Mer*.

Le violoniste Willy Burmester possédait, dit-on, un Stradivarius de 100,000 marks qui fut, tout récemment, détruit ou du moins fortement endommagé à la suite d'un accident : « Il ne faut pas exagérer, dit à ce propos le *Gil Blas*. Il n'y a pas de Stradivarius valant 100,000 marks ou même 100,000 francs. Deux des plus beaux, le *Messie* qui a appartenu à Joachim, et l'*Hercule*, qui fut à Ysaye, et qui est réellement perdu, celui-là, volé en Russie, valaient de 50 à 60,000 francs. Il y a vingt-cinq ans la marque authentique de l'illustre luthier de Grémone ne montait pas à la moitié de ce prix. Les violons joués par des artistes célèbres font toujours prime, voilà la seule marque qui ne périsse pas.

Un journal d'outre-Rhin publie une liste de chanteurs célèbres qui, avant de se destiner à la scène, ont exercé les professions les plus diverses.

Le fameux ténor Wachtel fit ses débuts dans la vie comme cocher de fiacre; M. Burgstaller, le célèbre chanteur wagnérien, est un ancien horloger; MM. Jean et Edouard de Retzké, avant de triompher au théâtre, comptaient parmi les plus riches propriétaires fonciers de la Pologne, ce qu'ils sont encore.

Deux chanteurs bayreuthois, bien connus, MM. Otto Briese-meister et Paul Knupfer, ont étudié la médecine, et M. Burrian, le ténor de l'Opéra de Dresde, a fait ses études de droit.

Caruso a été serrurier et a gagné comme tel deux *lire* par jour. M. Werner Alberti a fait ses débuts comme employé de banque et M. Th. Reichmann, l'admirable Amfortas de Bayreuth, comme vendeur dans un grand magasin de cigares. Chaliapine fut choriste avant d'être un des plus puissants chanteurs du monde. Ernst Krauss, le ténor de l'Opéra de Berlin, est un ancien brasseur. Tamagno a vécu à Turin comme simple ouvrier. Deux artistes éminents, Ernest Van Dyck et Henri Ernst, commencèrent par faire du droit et du journalisme.

Ajoutons que le ténor Unger, qui créa *Siegfried* à Bayreuth, était garçon boucher; que Dalmorès, — *Siegfried*, plus récent et d'ailleurs très supérieur au premier, — fut corniste au Théâtre des Arts de Rouen; que Dufranne pétrissait encore le pain lorsqu'il débuta au Conservatoire de Bruxelles dans l'*Or du Rhin*...

En revanche, un ténor qui eut à Bruxelles, à l'aurore du wagnérisme, un moment de succès, Reubsæet, devint, par une métépsychose inverse, le Duc de Campo-Selice.

De Paris :

C'est le 16 décembre qu'aura lieu au Théâtre de l'Œuvre (salle du Théâtre Femina) la première représentation de *Nonotte et Putouillet*, trois actes en vers de M. Albert du Bois.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

Vient de paraître chez ROUART, LEROLLE & C^{ie}, éditeurs,
18, boulevard de Strasbourg, PARIS

- I. ALBENIZ. — **Quatre Mélodies** (texte anglais de FRANCIS COUTTS, traduction française de M.-D. CALVOCORESSI). — *Prix net* (le recueil) : 5 francs.
- CHARLES BORDES — **Dix Danses, Marches et Cortèges populaires** du Pays basque espagnol. (Archives de la Tradition basque). — *Prix net* (le recueil) : 5 francs.
- CHARLES HENRY. — **L'Archet** (Ch. Cros), réduction pour piano, violon et chant (op. 94). — *Prix net* : 3 francs.
- ALBERT ROUSSEL. — **Le Poème de la Forêt**, symphonie (op. 7). — *Forêt d'hiver. — Renouveau. — Soir d'été. — Faunes et Dryades.* Réduction pour piano à quatre mains par l'auteur. — *Prix net* : 10 francs.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



38, Rue du Treurenberg

BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

**LIBRAIRIE
D'ESTHÉTIQUE
MUSICALE**

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS

LUTHERIE D'ART

METRONOMES - CORDES JUSTES

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Parait le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

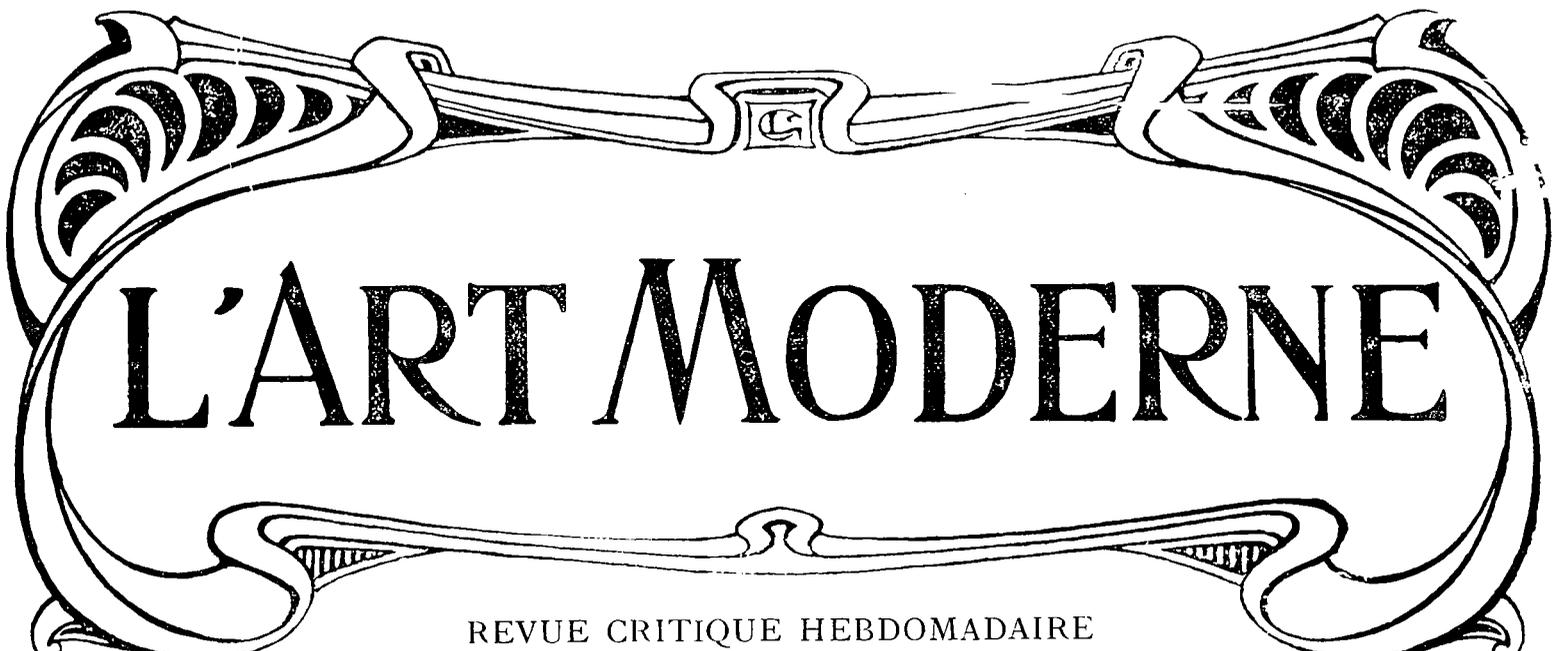
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat. Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprime sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-1



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

Léopold Courouble : *Madame Kaekebroeck à Paris* (B. F.). — Le Salon des Aquarellistes (F. H.). — La Renaissance de la Médaille (O. M.). — Notes de Musique : *Le premier concert de la Société J. S. Bach* (Ch. V.). *Œuvres de Victor Vreuls* (O. M.). — Lettre de Paris (F. M.). — La Musique à Liège (GEORGES RITTER). — Chronique théâtrale G. R.). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

LÉOPOLD COUROUBLE

Madame Kaekebroeck à Paris.

M. Courouble est le plus modeste des écrivains. De temps à autre il publie un livre toujours impatientement attendu, puis, ceci fait, il semble qu'il oublie sa qualité d'homme de lettres. Aucun, moins que lui, ne prodigue son nom aux couvertures des revues jeunes ou vieilles; il ne pontifie dans nul cénacle. Cependant on le lit. A Bruxelles on le lit même énormément, et dans tous les mondes. Dans celui de la rue de Laeken, dont les habitants se regardent avec satisfaction dans le miroir fidèle que leur présente M. Kaekebroeck, et dans celui du « Haut de la Ville », où certains sont flattés dans leur vanité et se rengorgent à se sentir si distants de leurs concitoyens inférieurs, tandis que d'autres franchissent gaiement le pont jeté sur le fossé qui les en sépare.

Par quelle fortune paradoxale M. Courouble, aimé par ceux-ci, loué par ceux-là, mérite-t-il par surcroît l'es-

time de ses confrères de lettres? C'est que ce parrain des Kaekebroeck se trouve être le plus athénien des auteurs belges. A travers ses fantaisies les plus bruxelloises on le devine tout imprégné d'une culture classique par laquelle s'est affiné le don qu'il a du style. On la retrouve, cette culture, dans chacune de ses œuvres, même, en boutades imprévues, dans celles auxquelles il semble qu'elle soit inadaptable. « Je n'ai qu'un chalumeau, dit-il, et je dois m'en contenter... » Mais en lisant tel petit poème en prose : « Salut, palmier dont la fière silhouette se découpe sur le ciel de feu... » (1), l'on se dit que sûrement ce chalumeau dut être fait d'un roseau cueilli jadis « aux bords sacrés de l'Ilissos, où bourdonnent les abeilles de l'Hymète », et l'on déplore que celui qui parfois en a joué en vrai poète n'ait pas plus souvent usé du présent divin.

Est-ce négligence ou paresse? Défaut de confiance en soi-même, plutôt, et méconnaissance de sa valeur? Ou bien encore timidité, retenue extrême devant son propre sentiment?... Car il ne lui plaît pas que son lyrisme déborde; il ne faut pas que sa bonté s'attendrisse, ou vite il va la farder de quelque plaisanterie taquine. Surtout, il serait malséant de pleurer sur soi-même! De la tenue!... Défense aux larmes de couler!... Jolie vaillance; défaut charmant... Ce serait trop que d'y insister, puisqu'il plaît le plus souvent à l'écrivain de se dérober à son émotion par une pirouette!

Dans la sauvagerie du Congo, à Bankana, après dix jours d'une marche exténuante à travers la brousse et

(1) *Profil blanc et Frimousses noires.*

la forêt, voici l'étape. C'est le paysage tropical incomparable, empreint de langueur et de tranquille majesté. Mais de l'autre côté le panorama évoque les chères Ardennes, et le cœur est gonflé du regret de la patrie... Une sonnette résonne, venue là qui sait comment, de celles qui tintaient aux portes à claire voie des vieilles boutiques de l'enfance. Douce musique! Souvenirs délicieux dont il reste tout vibrant!... Mais quand son hôte, avant le bonsoir, lui demande en quoi il peut le servir: « Och, dit-il, faites encore une fois sonner la *belleke* de la boutique » (1).

Les impressions que M. Courouble rapporta de ses deux voyages au Congo sont tout animées d'une vérité qui sait se dire avec fantaisie, se marquer de quelque trait drôle, profond ou sensible; car il n'est pas interdit de s'émouvoir pour les autres. De ces récits, quelques silhouettes se dressent inoubliables, douloureuses, ou ridicules lamentablement. C'est Zoungo (2), c'est le nain Famba, le boy fidèle, à bord déjà du steamer qui va l'emporter: « Famba éclata en sanglots; et rien n'était plus émouvant que la douleur de ce petit homme grotesque qui roulait sa tête sur le bordage et la relevait tout en larmes sans oser, par respect sûrement, faire un signe d'adieu à son maître bien-aimé » (3).

Ailleurs, c'est la mort du Krooboy, d'une tragique horreur: « Le pauvre diable gisait là, comme une chose encombrante, les bras étendus en croix et les jambes ouvertes. Ses yeux exorbités ressemblaient à de grosses billes en verre dépoli qui luisaient étrangement au clair de lune. Hélas! oui, ce nègre, comme cela, était bien une chose fongible, sans importance! Ça n'émouvait pas, ou du moins si peu! Et je songeais à nos morts tant aimés, tant pleurés! » (4).

Mais c'est des enfants que M. Courouble sait le plus exquisement parler. Je me souvenais de tant de pages délicates qu'il leur consacra en lisant l'autre jour une de ces causeries charmantes qu'a parfois avec son petit ami Caillou Pierre Mille, le premier des conteurs français de cet instant.

Ce furent d'abord Lili, Mémenne, les petites filles à qui il disait des histoires, au temps déjà lointain des *Contes et Souvenirs*. Puis les négroillons de Bankana, la joie, le continuel ravissement de ses yeux, « les marmots bouffis et lustrés qui se vautrent dans la poussière; ils ont la grâce lourde, adorable, des petits chiens gonflés de lait, et se mordillent, se chevauchent comme eux avec des cris rageurs » (5).

Ceux encore qu'il visitait dans ses promenades quotidiennes aux environs de Boma: « On a fini par me

connaître; les femmes m'apportent leurs petits enfants tout nus, tout frais, que je berce un instant dans mes bras. Ils sourient, plongent sans façon leurs petites mains de singes dans mes poches bourrées de biscuits; et cela me remplit de satisfaction » (2).

Ce monde, enfin, d'enfants expansifs, tapageurs, roses et parés, gourmands et bourrés, lançant à tout venant *des cliques et des baisés*, qui peuplent le logis des bons vieux Van Poppel, doux ancêtres qui trônent au sommet de l'arbre généalogique de la famille Kaekebroeck.

Cette sensibilité et cette finesse ont une grande part dans le succès qui accueillit dès son apparition la série des Kaekebroeck. Le public naïf n'aime rien tant que s'arrêter de rire pour verser une larme, et dans ces descriptions des fêtes du « bas de la ville », bruyantes et fraternelles, un émoi léger est toujours en éveil. Ne sont-ils pas touchants, ces vieux Van Poppel dont on célèbre les noces d'or: « Ils s'avançaient lentement, entre deux rangs compacts de spectateurs qui s'inclinaient sur leur passage. Et ils avaient l'air de deux personnages insignes, tant l'émotion du bonheur et de la reconnaissance envers ce cher peuple cordial empreignait leurs honnêtes visages de quelque chose d'auguste et de souverain... » (3)?

La sympathie de l'auteur pour ses modèles se marque de la sorte à chaque instant; mais il fait plus que les aimer pour s'en faire accueillir: il se fait semblable à eux. Et c'est là le vrai chemin par où l'on trouve le cœur des êtres un peu primitifs. Les auteurs français qui ont essayé de parler bruxellois n'y ont jamais réussi et sont taxés de malveillance là où, le plus souvent, leur intention n'est que d'une moquerie souriante et amicale. C'est qu'ils ne pénètrent pas le génie de la langue! Ils ne font que répéter, sans discernement ni mesure, quelques vocables kaekebroeckiens qui leur paraissent savoureux. M. Courouble, lui, ne se contente pas de faire parler leur langue à ses héros; il n'hésite pas à la parler comme eux quand le pittoresque de ses récits le commande. Cela donne de plus à ceux-ci une parfaite homogénéité. Pour arriver à ce résultat il fallait sans doute être né dans le « bas de la ville »; mais il fallait aussi posséder un instinct d'art très clairvoyant.

Madame Kaekebroeck à Paris (4), dernier venu de la série, n'en est pas l'épisode le moins comique. L'innarrable Adolphine, emmenée en partie de plaisir « dans la Capitale » par son mari, a, dès le *dining-car*,

(1) *Profil blanc et Frimousses noires*.

(2) *Id.*

(3) *Id.*

(4) *Images d'Outre-Mer*.

(5) *Profil blanc et Frimousses noires*.

(1) *Profil blanc et Frimousses noires*.

(2) *Id.*

(3) *Les Noces d'Or*.

(4) *Madame Kaekebroeck à Paris*. Bruxelles, P. Lacomblez.

des ahurissements et des mots sensationnels. Sa première promenade dans Paris le lendemain matin, sa terreur de traverser la chaussée encombrée de voitures, le cours de sang-froid que lui fait son mari sur ce sujet, l'étonnement où la plonge le jargon des fleuristes et des gavroches réveillent, avouons le, en nos mémoires d'étrangers ou de provinciaux, quelques-uns de ces souvenirs dont on sourit à part soi. Elle s'ébaubit devant les femmes et devant les affiches. monte sur l'impériale des omnibus, roule en taxi, vogue en bateau-mouche, affronte le métro. En cinq jours, — *cinque* jours! — elle a tout vu : l'Opéra et les Grands Magasins, les Folies Bergères, la Tour Eiffel et le Théâtre français, le Louvre et le Jardin des Plantes, Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, le Panthéon, les Halles et les Invalides, Versailles et Saint-Cloud, clamant ses admirations exaltées sans consentir à mettre une sourdine à sa voix fortement timbrée : « Och, qu'est-ce que ça fait, puisqu'on ne nous connaît tout de même pas! » Mais nous trouvons ce voyage trop court. Cinq jours, *cinque* jours! M. Courouble, il semble que vous nous en deviez davantage et nous avons l'envie d'une fois réclamer!

Cependant, très doux est le retour aux habitudes. Les jeunes mamans passent leur après-midi au Jardin Botanique avec les enfants; voici *Alberke* et la petite Hélène; *Léion*, *Georgke*, Cécile. Adolphine porte dans son sein un « petit parisien » et sa sœur Hermance attend son premier-né. Le repopulation ne chôme pas dans la famille! Nous retrouvons les vieilles rues aimées; la boutique où les demoiselles Janssens, toujours pareilles sous leurs bandeaux poussiéreux d'un gris verdâtre, continuent à vendre des images; celle, si jolie, du boisselier : « Elle évoquait le moyen âge, avec son pêle-mêle d'arcs et d'arbalètes, de flèches et de carquois, de cibles, de robinets et de bondes étalés sous une penderie de cages et de tamis bigarrés comme un jupon écossais... »

C'est la Saint-Nicolas. Puis, Noël rassemble toute la famille chez les vieux Van Poppel. A toute occasion les ripailles recommencent; et l'on s'aime comme on mange, d'un appétit robuste et qui n'a point honte de s'afficher. Nous tremblons parfois, entraînés d'une course aveugle « sur la voie déclinive de la grivoiserie... » Mais un rebondissement inattendu a vite fait de nous remettre d'aplomb, et, d'ailleurs, quelques propos gras, c'est si naturel dans ce monde violemment joyeux qu'il serait ridicule de s'en effaroucher.

La grâce de ce récit, c'est l'amour d'Hippolyte, le lycéen de seize ans, pour la jolie M^{me} Mosselman. Sa passion juvénile s'exprime délicieusement. Et quand la jeune femme, très honnête mais si troublée, donne à l'adolescent un baiser qu'elle voudrait encore croire maternel... « Oh! méchant garçon... cher méchant

garçon... » nous ne savons pas très bien où cela les conduira... Mais à quoi bon nous le demander?

Le dirai-je pourtant, sur cet aimable livre plane une ombre de mélancolie. Je n'ai pu le lire sans anxiété. Ces bons amis que nous aimions tels qu'ils étaient, les voici tous enclins à reconnaître leurs amusants travers. Ils s'essayaient à *fransquillonner* à qui mieux mieux, depuis la brune Thérèse, qui jamais ne s'en fit faute, jusqu'à la brave Adolphine que nous croyions incorruptible! Jefke tance vertement son fils à chaque incartade de langage, et les grands-parents eux-mêmes contemplent avec respect le prodige accompli sur « leur Benjamin » par quelques mois de séjour à Paris. Vers quelle désagrégation d'un monde marchons-nous? Vers quel abîme? C'est le crépuscule des Kaekebroeck!

Amère destinée, pensais-je, pour cet Hippolyte, — charmant, jeune, trainant tous les cœurs après soi!... — La même fatalité pèse sur lui, au moment où le cycle se ferme, qui pesait lorsqu'il s'ouvrit sur son grand beau-frère Joseph, le Kaekebroeck averti, celui qui, pour accorder sa vie à son nom malsonnant, fut contraint de redescendre des hauteurs de la rue de la Loi, où de trop bons et naïfs parents l'avaient hissé, vers l'ancestrale rue des Chartreux.

Certes, le nom de Platbrood est moins pénible à porter. Il fleurit une meilleure pâte; mais encore, il est de ceux qui par leur ridicule énervent tout génie. Nulle carrière cependant n'est inaccessible à cette jeune intelligence; toutes lui sont ouvertes, — l'industrie?... la finance?...

Ici, tout à coup ma pensée se fixa, dans un éblouissement... Je voyais l'issue :

Nous vivons sous un prince ami de l'imprévu. Il tient dans ses mains un pouvoir par lequel il peut, quand cela lui plaît, donner au nom le plus plébéien un appât, un lustre souverains... Quel gros bourgeois du quartier Léopold, si millionnaire et si gourmé pût-il être, ne s'efforcerait de rechercher pour sa fille l'alliance de celui dont la carte porterait ces mots prestigieux : LE BARON PLATBROOD?

B. F.

Le Salon des Aquarellistes.

Pour célébrer dignement l'événement de sa cinquantième exposition, la Société royale des Aquarellistes a pensé qu'il convenait de rester en famille. Une société a beau être royale, cela n'implique nullement longévité; aussi ces expositions vieilles de dix lustres méritaient qu'on les fêtât par une manifestation patriotique. Les Belges font bien les anniversaires. Mais ils aiment d'être entre eux pour ces jouissances. C'est pourquoi il n'y a ici que des œuvres d'artistes belges. Faut-il le regretter? Bien au contraire, car s'il est vrai que les invités de marque contribuèrent au succès de quelques-unes des expositions précédentes, il n'est que plus heureux de constater qu'avec ses propres éléments la Société a réussi à grouper cette année un ensemble des plus intéressants.

Deux grandes pages superbes d'Alfred Delannoy requièrent surtout l'attention. C'est, d'abord, un intérieur d'église, *Prières du soir au couvent*, exécuté dans une note plus sombrement mystique que précédemment; l'atmosphère fantasmagorique, la conception mouvementée et presque tragique en font une œuvre d'une extraordinaire puissance. La deuxième est intitulée *Avril au pays monastique*, et c'est une page magistrale et forte traduisant un tempérament dont le fond pessimiste n'altère nullement la vigueur. Quelle que soit l'opinion que l'on ait du remarquable talent de M. Jacob Smits, il faut convenir qu'à côté de ces œuvres bien vivantes les œuvres qu'il expose ici perdent en profondeur et laissent transparaître une manière un peu artificielle dans son simplisme persistant.

De ces peintures farouches on passe sans trop de heurts aux fantaisies étranges de James Ensor, que revêt un coloris spirituel et sain, et aux dessins si personnels de Xavier Meleury : une vieille lampe, un Christ poudreux, toute une synthèse pourtant de vie calme et concentrée que le peintre modestement intitule *Chez moi*. Il faut s'arrêter tout spécialement et méditer les paysages hollandais de M. Henri Van Seben; cela semble d'abord maladroit et gauche; mais bientôt l'on y découvre de fortes qualités, un sentiment contenu et juste et une égale sobriété d'exécution qui font des *Environs de La Haye*, *Muideberg* et *Hiver* des pages excellentes. L'atmosphère à la fois vague et transparente qui baigne ces œuvres fait penser aux paysages de Van Goyen.

Parmi ceux qui donnent la note claire dans ce Salon, Lemmen se présente le premier, avec une série de curieuses notations où l'on retrouve toute la richesse et l'harmonie de coloris dont ce prestigieux artiste sait entourer les moindres objets. Ce sont plutôt des dessins au pinceau, si l'on peut s'exprimer ainsi. J'aime surtout sa *Liseuse*, un petit poème délicat, d'une saveur exquise. Claus nous montre une fois de plus, mais avec quelle rayonnante maîtrise, les bords de la Lys; Victor Uytendaele, Théo Hannon mettent une égale sincérité à traduire la fraîcheur des feuillages baignés de lumière gaie. J'apprécie fort les *Marais fleuris* de Mme Gilsoul-Hoppe, son *Jardin hollandais* diaprés des tons les plus heureux, les très délicats *Portraits* de Fernand Khnopff qu'on ne peut assez admirer, la *Baigneuse* d'Engèle Smits, les *Marines* d'Alexandre Marcette, les très belles impressions d'Anvers signées par Richard Bas-leer, les paysages de Cassiers. Tout cela forme, je le répète, un ensemble très heureux.

Pour compléter cette exposition jubilaire, un pieux hommage est rendu à la mémoire de Stacquet dont on peut revoir ici quelques-unes des meilleures inspirations.

F. H.

La Renaissance de la Médaille.

Le Ministre des Sciences et des Arts vient de ratifier d'une façon définitive une décision prise à l'unanimité par la Commission des Beaux-Arts dans sa dernière réunion : un compartiment international distinct sera réservé à la médaille dans la section des Beaux-Arts de l'Exposition de Bruxelles de 1910. MM. Charles Buls et Alphonse de Witte ont été chargés, en leur qualité de présidents de la *Société hollandaise belge des Amis de la médaille d'art*, de l'organisation de ce Salon, et M. V. Tourneur, du cabinet des médailles de la Bibliothèque royale, a été autorisé à leur prêter son concours.

Cette décision du baron Descamps est des plus heureuses; elle place désormais l'art de la médaille sur le même pied que la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture, et il importe que ce premier essai d'un Salon international soit un succès. Aussi faisons-nous un pressant appel à tous les artistes médailleurs pour qu'ils contribuent, par l'envoi de leurs œuvres, à faire du Salon de la médaille l'un des plus importants de l'Exposition des Beaux-Arts.

La *Société des Amis de la médaille d'art* vient de distribuer à ses membres la médaille de M. J. Lecroart destinée à commémorer les travaux de Bruxelles-Port de mer. Une élégante

effigie féminine symbolisant le commerce maritime — à en juger par le caducée qu'elle porte à la main et par l'ancre qui décore sa chevelure — égrène dans une corbeille des fleurs et des fruits. A l'horizon se profilent les tours de Sainte-Gudule, la flèche de l'Hôtel de Ville et le dôme du Palais de Justice. Au revers, un batelier aux traits énergiques manœuvre le gouvernail dans un port dont les quais sont remplis de grues et de marchandises. Composition ingénieuse et bonne exécution, bien qu'on puisse trouver exagéré le relief de la figure allégorique.

Parmi les médailles belges les plus récentes, signalons aussi celle que vient de frapper M. G. Devreese en souvenir du soixante-quinzième anniversaire de l'Université libre de Bruxelles (1834-1909). L'artiste a, sur l'avers, reproduit le sceau de l'Université; Saint-Michel terrassant l'esprit du mal et brandissant une torche. En exergue : *Universitas bruxellensis. Scientia vincere tenebras*. Une inscription commémorative orne le revers.

O. M.

NOTES DE MUSIQUE

Le premier concert de la Société J. S. Bach.

Deux cantates d'église, une cantate profane et un concerto brandebourgeois : tel était le menu un tant soit peu copieux de ce premier concert.

Disons de suite que, dans son ardeur à poursuivre son apostolat en faveur du grand cantor M. Zimmer a accompli, depuis les débuts de sa belle entreprise, de notables progrès dans sa façon de diriger l'orchestre et les chœurs. Il ne faut pas se dissimuler les difficultés qu'implique l'exécution de cette musique en apparence si simple, quand on la compare à la musique moderne, mais qui ne supporte pas à peu près et les mises au point incomplètes. Il faut donc savoir gré au vaillant directeur de la Société Bach d'avoir mis tous ses soins et son enthousiasme à rendre parfait ce qui, naguère, était encore imparfait, et d'avoir atteint, dans cet ordre d'idées, une perfection, qui, pour toute relative qu'elle soit, n'en est pas moins apte à nous faire éprouver à fond les merveilleuses satisfactions esthétiques que nous attendons des œuvres de Bach.

Il faut aussi louer M. Zimmer d'avoir su créer, pour l'exécution des chœurs un groupe d'amateurs d'ici, auquel il est parvenu à communiquer son ardeur et sa foi et dont il est arrivé à stimuler le zèle à tel point qu'il a obtenu d'eux cette chose que j'aurais jugée utopique à première vue : chanter Bach en allemand. Quand on songe aux grimaces qu'on font les chanteurs de *lieder* lorsqu'on cherche à les persuader de chanter en allemand Schubert, Schumann et Brahms qui en ont infiniment plus besoin que Bach, on se prend à songer que M. Zimmer a opéré un vrai miracle, un miracle d'autant plus reconfortant que la peine qu'on consent à se donner pour prononcer une langue à laquelle on n'est pas habitué est déjà, à elle seule, l'indice d'une conviction arrivée à maturité.

Enfin, M. Zimmer mérite encore des éloges pour le discernement avec lequel il choisit ses solistes. M^{lle} Tilia Hill est une cantatrice d'oratorio dans toute la force du terme : sa voix solide, égale et pure, son style impeccable sans froidur la désignent tout naturellement pour chanter les soprani des cantates de Bach. M. Max Büttner, dont la voix manque peut-être de consistance et est parfois trop « rentrée » (il prononce toujours l'a comme si c'était un o), possède néanmoins le secret d'une interprétation juste, pleine de noblesse et toujours à la hauteur de la situation.

Il l'a bien prouvé dans la cantate *Ich habe genug*, dont le poème est une paraphrase du cantique de Simeon (Evang. sel. S^t Luc, II, 25 et ss.) et où une voix de basse traduit, en une langue ineffablement belle, les phases diverses par lesquelles passe un esprit chrétien qu'inspire la nouvelle loi de la mort. Quoi de plus impressionnant que cette « berceuse » (2^e air de la basse) où l'aspirant à la vie spirituelle sent déjà se fermer ses yeux et éprouve comme un avant-goût de la félicité qui emplira son âme lorsque son corps sera réduit à néant?

La cantate *Wachet auf* développe la parabole des Vierges sages

et des Vierges folles (Év. sel. St. Mathieu, XXV, 1 et ss.) d'après un choral de Philipp Nicolai, poète mystique du XVII^e siècle. Le chœur initial est une merveilleuse évocation, à la fois lyrique et pittoresque, dont l'exécution est très soignée : les collaboratrices et collaborateurs de M. Zimmer s'en sont tirés fort adroitement et en musiciens accomplis. Peut-être les soprani qui chantaient le choral auraient-ils dû être renforcés pour qu'on entendit planer leur cantilène de façon plus distincte au-dessus des cris d'appel lancés par les trois autres voix du quatuor.

A défaut d'avoir un ténor solo à sa disposition, M. Zimmer a fait chanter par M^{lle} Hill le récitatif confié à cette voix : cela n'avait rien de choquant ; mais faire exécuter à demi-voix par les ténors du chœur le deuxième verset du choral, c'était, par contre, une véritable erreur, qui a compromis tout l'effet de ce morceau : il est certain que ce verset, commenté à l'orchestre par une joyeuse musique de fête, doit, pour pouvoir produire l'impression que Bach en attendait, être « claironné » au premier plan par un soliste à la voix puissante. M^{lle} Hill et M. Büttner ont chanté d'une manière irréprochable les deux duos de la cantate, où s'exprime en volutes d'une irréelle suavité l'amour spirituel de la fille de Sion pour son Sauveur.

La cantate paysanne de Bach (*Mer habn en neue Oberkeet*) est une œuvre d'exception, non seulement dans la production totale du maître, mais encore dans toute la littérature musicale du XVIII^e siècle. Le cabaretier et la cabaretière qui y sont mis en scène sont de vrais paysans qui pensent et agissent comme le feraient encore de nos jours des gens de la campagne ; leur honnêteté joyeuse, leur langage réaliste, d'une singulière verdeur, leur horizon intellectuel limité par ce qui se fait dans le village voisin, tout cela a été rendu à merveille par le librettiste Picander. Bach, en bourrant sa partition d'airs et de danses populaires puisés un peu partout et en les adaptant avec un tact exquis à l'amusant patois des personnages, en a fait un petit chef-d'œuvre d'humour dans lequel la lourdeur rustique est exprimée avec une délicieuse légèreté de touche.

M^{lle} Hill et M. Büttner ont été parfaits dans la *Bauernkantate*. L'orchestre a joliment détaillé les finesses de l'œuvre, et, à part un ou deux petits effets manqués, n'a guère failli à sa tâche.

L'interprétation du Concerto brandebourgeois en si bémol majeur a été excellente. Cette œuvre, d'un caractère archaïque, est écrite pour deux altos, deux violes de gambe, violoncelle et contrebasse. MM. Rogister et Baroen ont exécuté les parties d'alto dans un sentiment fort juste et avec un beau phrasé.

CH. V.

Œuvres de Victor Vreuls.

Notre correspondant de Liège nous transmet, avec ses appréciations élogieuses, l'écho du succès qui accueillit récemment l'audition des œuvres de M. Victor Vreuls, et c'est avec joie que nous enregistrons la victoire d'un artiste pour qui la vie ne fut guère clémente à ses débuts, mais dont la volonté persévérante et le probe talent ont triomphé peu à peu du sort hostile.

Déjà, antérieurement, une séance organisée à Verviers par le Quatuor « Piano et Archets » de Liège avait groupé, en un programme de choix, quelques-unes des œuvres de M. Vreuls, et l'impression, que nous transmet un des assistants, fut unanimement favorable au musicien. « Le concert fut triomphalement clôturé, nous écrivait-on entre autres, par la magnifique Sonate pour piano et violon, une des plus belles compositions modernes du genre, supérieurement exécutée par MM. Duparloir, un violoniste au jeu à la fois vibrant et souple, et Maurice Jaspas, toujours excellent pianiste. »

L'audition d'un programme plus développé, donnée à Bruxelles lundi passé par la *Schola Musica* avec le concours de MM. G. Simon, Duparloir, Scharrès, d'Archambeau et F. Charlier, valut à l'auteur, présent, une chaleureuse ovation. La veille, les Concerts populaires d'Anvers avaient réservé aux compositions symphoniques de M. Vreuls la seconde partie du programme. Et sous la direction du compositeur, qui est en même temps un chef d'orchestre de premier ordre, l'*Orkestvereniging*, opérant une libérale fusion des races, fit valoir à merveille l'inspiration toute wallonne du musicien verviétois. Sa Symphonie avec

violon principal (1899) que récompensa le prix Eugène Ysaÿe, reçut une interprétation excellente, à laquelle contribua le soliste, M. Duparloir ; son *Triptyque* pour chant et orchestre (W. G. Simon) fut, comme la Symphonie, très favorablement accueilli, et son pathétique poème symphonique *Jour de fête*, qui est peut-être celle de ses œuvres que M. Vreuls a marquée du meilleur de sa personnalité, termina magnifiquement le festival.

Commettons nous une indiscretion en annonçant que M. Vreuls travaille, pendant les loisirs que lui laisse la direction du Conservatoire de Luxembourg, à un drame lyrique dont M. Jules Delacere a écrit pour lui le poème et qui est intitulé *Olivier le Simple* ?

O. M.

A huitaine, l'espace nous faisant défaut aujourd'hui, la revue des autres concerts de la semaine.

LETTE DE PARIS

Ce fut une tout à fait charmante soirée que celle où nous fûmes conviés, samedi 4 décembre, à la salle Mors. Sur une petite scène toute blanche et très bien meublée, M. Louis La'oy vint s'accrocher au piano et nous fit une conférence sur Claude Debussy. Sa voix était hésitante, mais cela plaisait toujours car on l'interprète comme le plus délicat hommage d'émotion et de trouble devant le spectateur. Les aperçus qu'il nous soumit n'eurent rien de particulièrement nouveau, mais à quoi bon ? Nous étions tous des avertis, et cette conférence eut, avec un suprême tact, l'air d'une concession polie à un usage.

M. Trillat, le pianiste, n'a point l'autorité et la fougue de M. Ricardo Viñes, mais il ne manque ni de netteté, ni de charme, ni de force, ni des plus délicates nuances. M^{me} Raymonde Delaunoy fut la triomphatrice incontestée de la soirée par le triple prestige de la jeunesse, de la beauté et du talent. Pareille, en ses écharpes et sous sa chevelure noire, à quelque apparition orientale, elle chanta, sans mouvements, sans gestes, presque hérétique. Et sa voix enchanta. Elle la mania avec une sûreté merveilleuse ; sa maîtrise l'incline à ne servir qu'une diction sévère et ne la laisse libre qu'à de rares moments, ce qui impressionne.

Debussy passe avec juste raison pour un auteur difficile. Cette jeune femme l'a traduit avec la finesse, l'intelligence et le goût le plus sûrs. Elle fut toujours excellente et, par moments, la perfection même. Elle obtint le plus mérité des succès. F. M.

LA MUSIQUE A LIÈGE

Brèves seront mes observations sur les trois derniers concerts, très intéressants, mais trop rapprochés. Celui du Conservatoire a pris du caractère par l'intervention de M. et M^{me} Hensel-Schwitzer. Quoique M. Hensel ait plus de fougue et de feu que d'émotion profonde et communicative, il use habilement d'une voix peu timbrée dans les registres supérieurs et excelle dans les mouvements énergiques. Le duo de Siegmund et Sieglinde lui convient particulièrement. Trop emphatique et rhetor dans les adieux de *Lohengrin*, il n'a rien du personnage surhumain que Van Dyck et Demest représentaient glorieusement. Sa bravoure lui réussit mieux dans Walther ; il donna le *Prislied* comme bis aux applaudissements de la salle. La voix claire, égalisée, et le talent noble, élevé, aristocratique de M^{me} Hensel forment un contraste tout à l'avantage de la grande cantatrice ; de toute sa personne n'émane que de la beauté. C'est peut-être un art trop pur pour le public. Quelle exquise Sieglinde ! Quelle sublime Elisabeth !

Victor Vreuls, le sympathique et renommé directeur du Conservatoire de Luxembourg, assistait à la séance de l'*Œuvre des Artistes* entièrement consacrée à ses compositions. Dans ses *Lieder* pour voix et piano, la structure orchestrale est frappante ; les thèmes sont à l'instrument et expriment les sentiments des auditeurs en modulations très suggestives, tandis que le récitatif du chanteur semble issu du rythme introduit par ce qui s'appelle trop banalement : accompagnement. Dans le *Poème* pour violoncelle, le piano joue le même rôle ; M. Vrancken a passionnément

tiré de son violoncelle des accents impressionnants et adroitement conduit son chant continu. Le *Triptyque* basé sur trois poésies de Verlaine exige l'orchestre ; mais M. Maurice Jaspas a su donner le change à force de variété dans les sons du piano, et ce n'est pas peu dire. M. Simon, chanteur très convaincu, doué d'un fausset puissant comme un ténor italien, a su émouvoir et charmer. Enfin la belle Sonate pour violon et piano a fourni toutes les occasions à MM. Duparloir et Jaspas de prouver leur virtuosité et leur compréhension hautement musicale. Toutes ces œuvres, d'allure moderne, de facture fouillée, de développement logique et d'émotion sincère, sont les dignes sœurs des poèmes symphoniques qui ont été applaudis dans toute l'Europe.

Un récital Liszt réclame aussi des virtuoses, et certes, M. Guil. König en est déjà un. Düsseldorf vient de nous l'enlever pour son Conservatoire, mais nous ne l'oublions pas. Espérons qu'il se souviendra aussi de ses succès chez nous. La *Fantasia quasi sonata* (quasi est entièrement nécessaire), les *Jeux d'eau de la villa d'Este* (les idées y vont, en effet, à vau-l'eau), le *Spozalizio*, — délicieux et sagement écrit, celui-ci, — enfin et surtout le *saint François de Paule marchant sur les flots* furent interprétés avec une aisance, une force, une multiplicité de ressources réellement étonnantes.

M^{lle} Hortense Tombeur, experte en l'art de conduire sa voix, n'a pas seulement fait apprécier son beau médium et la fusion parfaite de ses registres, une diction nette, aussi accomplie en allemand qu'en français, une saine intelligence des phrases musicales, elle a su passer de la tendresse à la jovialité et du ton léger au grave sans se préoccuper trop de l'effet vocal matériel. Nous n'entendrons jamais mieux chanter « Es muss ein wunderbares sein ». M. Jaspas, qui avait bien voulu prendre le rôle d'accompagnateur, s'est fait rappeler par de longs applaudissements.

GEORGES RITTER.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

M^{mes} Du Minil, Lara et Ève Francis, MM. Fenoux et Grand ont donné au Cercle artistique une représentation de *Maison d'Argile*, la pièce puissante, balzacienne de M. Émile Fabre. Le succès de la soirée a été considérable. L'œuvre de M. Émile Fabre a profondément impressionné l'assistance et ses admirables interprètes ont été longuement et justement acclamés.

Le théâtre des Galeries est revenu à l'opérette. Nul ne s'en plaindra si toutes les opérettes qu'il se propose de monter ont l'animation joyeuse de *S. A. R.* Ce n'est point que le texte de MM. Xanrof et Chanet soit d'une nouveauté étourdissante, mais il est suffisamment ingénieux et intéressant. Quant à la musique de M. Ivan Caryll — un Belge anglicisé, dit-on — elle est extraordinairement sautillante et cahotée. Dans cette pièce agitée, tout se fait en dansant, et rien n'est plus drôle que ces entrées et ces sorties de ministres, en grand costume, agitant bras et jambes comme des pantins au bout d'un fil. Faut-il raconter l'anecdote ? Elle est à la fois sentimentale et croustillante : d'une part, il y a les amours de la reine Sonia et du prince consort Cyril ; de l'autre, l'humeur incandescente de la princesse Xénofa, en qui revit l'ardeur amoureuse de toute sa royale race. Mais on ne raconte pas une opérette. Disons plutôt que M^{lle} Marguerite Deval chante avec son talent si fin les couplets brûlants de la princesse Xénofa ; que M^{lle} Gaby Boissy est une reine Sonia au sourire exquis, à la voix pleine de charme ; que M. Doussat — le prince Cyril — barytonne avec élégance ; et que M. Villot — le président du Conseil — est le comique le plus amusant dont il nous souvienne.

À l'Olympia, la *Petite Chocolatière* de M. Paul Gavault obtient un grand succès, et c'est justice. C'est une pièce intermédiaire entre la comédie et le vaudeville. Précisons : c'est une comédie extrêmement gaie, mais d'une gaieté de très bon aloi. Sachez donc que M. Paul Normand — l'excellent M. Berry a fait dans ce rôle une création étonnante — est un bon jeune homme, ennemi des aventures, bureaucrate ponctuel, fiancé à la fille de son sous-chef, disposé à rester dans la vie, et pour toute la vie, le médiocre petit bourgeois, casanier, grognard, pas plus poli que cela, qu'il est à l'âge de vingt-huit ans. Il a compté sans son hôte, je veux dire son

hôtesse. M^{lle} Benjamine La Pistolette, — c'est la délicieuse M^{lle} Delmar, très applaudie dans ce rôle qui est l'un de ses meilleurs, — la fille du grand, du richissime chocolatier La Pistolette, la plus adorablement mal élevée de toutes les jeunes filles de France et de Navarre. Elle tombe chez Paul Normand au milieu de la nuit, grâce à une panne d'automobile, brise son mariage, le fait révoquer et chasser de son ministère et finit par l'épouser. Et tout cela, pourquoi ? Simplement parce que le dit Paul Normand, furieux de toutes les avanies qu'elle lui vaut, ne se gêne pas pour lui dire qu'elle est une pécote et qu'il la déteste. Comprenez-vous ? C'est le seul homme qui ait jamais su lui tenir un pareil langage : elle ne peut mieux faire, pour le remercier, que de lui donner son cœur, sa main et ses millions. Ajoutons que le méridional Bédarrich, peintre amateur et ami de Paul, ne demeura pas étranger à l'heureux dénouement de cette idylle orageuse. M. Baudouin, dans ce rôle, a partagé le grand succès de M. Berry et de M^{lle} Delmar. Il faudrait d'ailleurs citer tous les interprètes de la *Petite Chocolatière*, qui, très certainement, restera la pièce la plus franchement gaie que nous ayons vue depuis longtemps à Bruxelles.

L'Alcazar a repris le *Ruisseau*, la jolie comédie de M. Pierre Wolff. M^{lle} Paz Ferrer, la fille du fusillé de Montjuich, y joue le rôle de Denise. M^{lle} Ferrer a du talent, et les applaudissements qu'elle obtient chaque soir ne s'adressent pas seulement à la fille de son père, mais à l'artiste gracieuse et touchante, à son jeu naturel et simple, à sa grave et pure beauté.

Après *Miss Helyet*, le théâtre Molière nous donne *Véronique*. Est-il besoin de dire que la célèbre opérette de Messager fait chaque soir salle comble ? M^{lle} de Brasy, très fêtée, a fait sa rentrée dans le rôle de M^{me} Coquenard. L'ensemble de l'interprétation a toujours la belle homogénéité à laquelle M. Munié nous a habitués.

G. R.

CONCERTS ANNONCÉS

Aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, au théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire, sous la direction de M. Sylvain Dupuis et avec le concours de M^{me} Jeanne D'une, violoncelliste, qui exécutera, en première audition, un concert de Tartini orchestré par M. L. Delune et le Concerto pour violoncelle et orchestre de ce dernier. Au programme symphonique : *Phédre*, ouverture dramatique (M. Lunssens), *Sérénade* (B. Sekles), Airs de ballet du *Prince Igor* (A. Borodine).

Mardi prochain, à 8 heures, audition des élèves de M^{me} Miry-Merck et de M^{lle} L. Merck au Théâtre du Film, 72, rue du Bailly.

Jeudi, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, récital de violon par M^{lle} J. Schumm avec le concours de M. G. Lauweryns.

Le récital de piano que devait donner vendredi M^{lle} Clara Janiszewska est, par suite d'une indisposition de l'artiste, remis à une date qui sera fixée ultérieurement.

En vue de donner satisfaction à un vœu souvent formulé par les amateurs de musique, le ministre des Sciences et des Arts vient d'approuver la décision prise par la Commission de surveillance et le directeur du Conservatoire royal de Bruxelles de rendre accessible au public la première répétition générale des concerts de l'établissement. Cette répétition, qui aura lieu le mercredi précédant chaque concert, à 2 heures, sera donnée en dehors du patronat et de tout abonnement. Toutes les places seront donc mises à la disposition du public aux prix suivants : 4 francs par place de fauteuil, de baignoire ou de loge de premier rang ; 2 fr. 50 par place de loge de deuxième rang ; 50 centimes par place de troisième galerie.

Les billets seront délivrés au Conservatoire le lundi et le mardi précédant la répétition, de 9 heures à midi et de 2 à 4 heures, ainsi qu'à l'entrée de la salle, avant la répétition. La répétition générale du vendredi est maintenue comme par le passé.

Les quatre concerts du Conservatoire de cette saison sont fixés aux dimanches 19 décembre, 30 janvier, 20 février et 20 mars. On exécutera au premier concert la Septième Symphonie de Beethoven, *Nanie* et le *Chant des Parques* de Brahms, et l'*Actus Tragicus* de J.-S. Bach.

Les Concerts Durant du mercredi et du dimanche soir n'auront plus lieu régulièrement jusqu'à nouvel ordre. Il sera organisé pendant la saison un certain nombre de séances de musique de chambre et d'auditions populaires d'orchestre qui seront annoncées ultérieurement. Les séances du Quatuor Capet et les grands concerts d'abonnement sont maintenus à leurs dates.

PETITE CHRONIQUE

Expositions ouvertes : au Musée, Cinquantième Salon des Aquarellistes. — Au Cercle artistique, œuvres de MM. A. Denonne et F. Jomonton. — Salle Boute : tableaux de M. Jules Brouwers. — Au Studio, MM. P. Stobbaerts, peintre, et L. Devos, bijoutier.

Une exposition des œuvres de M. Jan Van Beers sera ouverte du 18 décembre au 10 janvier à la Galerie du Régent.

La Société des Amis des Musées fera publiquement remise au Musée royal de Peinture de quatre tableaux acquis récemment par elle : *L'Adoration des Mages*, de Pierre Breugel le Vieux ; *Apollon et Diane*, de Lucas Cranach ; *la Tentation de saint Antoine*, de Lucas de Leyde, provenant tous trois de la collection Fétis, et une *Nature morte* de François Snyders. Cette remise aura lieu au Musée, demain, lundi, à 2 heures, et sera accompagnée d'une causerie explicative par M. A.-J. Wauters.

L'exposition annuelle des membres de la Société centrale d'architecture sera ouverte au Palais de la Bourse samedi prochain, de 2 h 1/2 à 5 h., le dimanche 19 et le lundi 20 décembre dès 10 h. du matin. Exposants : MM. Anciaux, Bochoms, Bodson, Bonduelle, Charle, De Bruyne, De Win, Dhucique, Dumont, Francotte, Marq, Moenaert, Pompe, Puissant, Thirion, Van Montfort, Van Neck, Hebbelynck et Haughe, architectes, Samuel et Lagae, statuaires, ainsi que les lauréats du concours de la Société en 1909.

Les Amis de la Littérature ont choisi comme conférenciers pour l'hiver 1909-1910 MM. Camille Lemonnier, qui parlera de l'influence de Charles Decoster sur les lettres belges d'aujourd'hui, Georges Virrès et Georges Rency, qui étudieront respectivement les influences du milieu flamand et wallon, Firmin Van den Bosch, qui traitera des rapports de la Littérature et du Journalisme au point de vue de leur influence collective, et M. L. Dumont Wilden, qui analysera les influences étrangères sur l'évolution littéraire nationale.

L'Exposition internationale de Buenos-Ayres organisée à l'occasion du centenaire de l'Indépendance argentine et à laquelle le gouvernement belge participera officiellement sera inaugurée le 25 mai prochain et sera clôturée le 30 septembre. Elle comprendra des sections internationales de peinture, aquarelle, pastel, dessin, sculpture, architecture, arts décoratifs et graphiques, et une section nationale rétrospective. Un grand prix, des médailles d'or, d'argent, de bronze, et des mentions honorables seront attribués à chaque section.

Le Comité pour l'érection d'un mémorial au fondateur de la *Jeune Belgique* adressa l'an dernier une demande de subside aux administrations des localités de quelque importance.

La ville de Bruxelles ayant souscrit 1,000 francs, son exemple fut suivi par plusieurs administrations communales qui réservèrent à cette requête un accueil favorable : la ville de Louvain souscrivit 50 francs, les communes de Waternael Boitsfort, 20 francs, de Laeken, 50 francs, d'Amay, 5 francs, la ville de Charleroi, 25 francs, les communes de Lummen, 25 francs, de Saint-Gilles-Bruxelles, 200 francs, de Schaerbeek, 50 francs, de Dison, 25 francs, de Saint-Josse-ten-Noode, 50 francs, d'Ixelles, 100 francs.

Le Comité vient de rappeler sa requête aux communes qui n'y ont pas encore répondu. Il fait un pressant appel à tous les amis

de la littérature pour qu'à l'occasion du vote imminent du budget pour 1910 les Conseils communaux soient saisis de la question et lui réservent une solution favorable.

Le Secrétaire du Comité, M. Léopold Rosy, Directeur du *Thyrse*, 130, rue de Bruxelles, à Uccle, tient à la disposition de ceux qui voudraient s'intéresser à la réalisation du projet des exemplaires des circulaires adressées aux Collèges des Bourgmestre et Echevins.

M. Gérard Harry annonce dans une correspondance de Londres à la *Chronique* que M. Guidé, directeur de la Monnaie, a été chargé par le ministre des Sciences et des Arts d'assister à la première représentation de *l'Oiseau bleu*, de Maurice Maeterlinck, au Haymarket Theatre, afin d'étudier la possibilité de réaliser cette curieuse tentative théâtrale à Bruxelles l'an prochain, durant l'Exposition.

L'œuvre a été jouée jeudi dernier devant une assemblée extrêmement brillante et a remporté un succès triomphal. Dissimulé dans une baignoire, l'auteur assistait, avec Mme Gerorgette Leblanc, à la représentation, pour laquelle directeur et régisseur ont réalisé des miracles de mise en scène. Jamais féerie ne fut montée avec pareille prodigalité.

Les amis de feu l'abbé Vander Elst se proposent, sur l'initiative de M. des Ombiaux, de réunir en un volume les écrits les plus significatifs que cet écrivain primesautier, érudit et clairvoyant a dispersés dans plusieurs journaux et revues.

M. Henri Liebrecht fera tous les mercredis à 5 heures à l'Université Nouvelle, à partir du 15 décembre, un cours sur *l'Histoire de la Littérature belge d'expression française*.

Le théâtre du Prince Régent, à Munich, vient de fixer aux dates suivantes les représentations de gala qu'il donnera l'été prochain des œuvres de Wagner et de Mozart : *Tristan et Isolde*, 28 juillet, 12 et 23 août ; *les Fées*, 30 juillet, 11 et 25 août, 6 septembre ; *L'Anneau du Nibelung*, 1^{er} 6 août, 15 20 août, 29 août-3 septembre ; *les Maîtres Chanteurs*, 9 et 26 août, 9 septembre. Œuvres de Mozart : *Don Juan*, 27 juillet et 5 septembre ; *les Noces de Figaro*, 8 août et 8 septembre ; *Bastien et Bastienne*, *l'Enlèvement au sérail*, 13 août ; *Così fan tutti*, 22 août ; *Titus*, 27 août.

Le transfert du Musée du Luxembourg dans les bâtiments de l'ancien Séminaire de Saint-Sulpice est enfin officiel : le Président de la République vient de signer le décret qui l'ordonne.

On a, d'autre part, l'espoir qu'à la suite de l'énergique campagne menée par les esthètes amoureux des beautés de Paris, l'hôtel Biron et l'admirable jardin du Sacré-Cœur qui l'encadre de verdure seront acquis par l'État, de concert avec la Municipalité, et seront soustraits de la sorte à la cupidité des entrepreneurs de bâtisses.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & C^{ie}
16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.
ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MCMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOIAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE ST-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE VIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1 070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



38, Rue du Treurenberg

BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE
D'ESTHÉTIQUE
MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS

LUTHERIE D'ART

METRONOMES - CORDES JUSTES

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture. Philosophie. Histoire. Sociologie. Sciences, Voyages. Bibliophilie. etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50

Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : } Étranger, 15 francs par an.
} France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

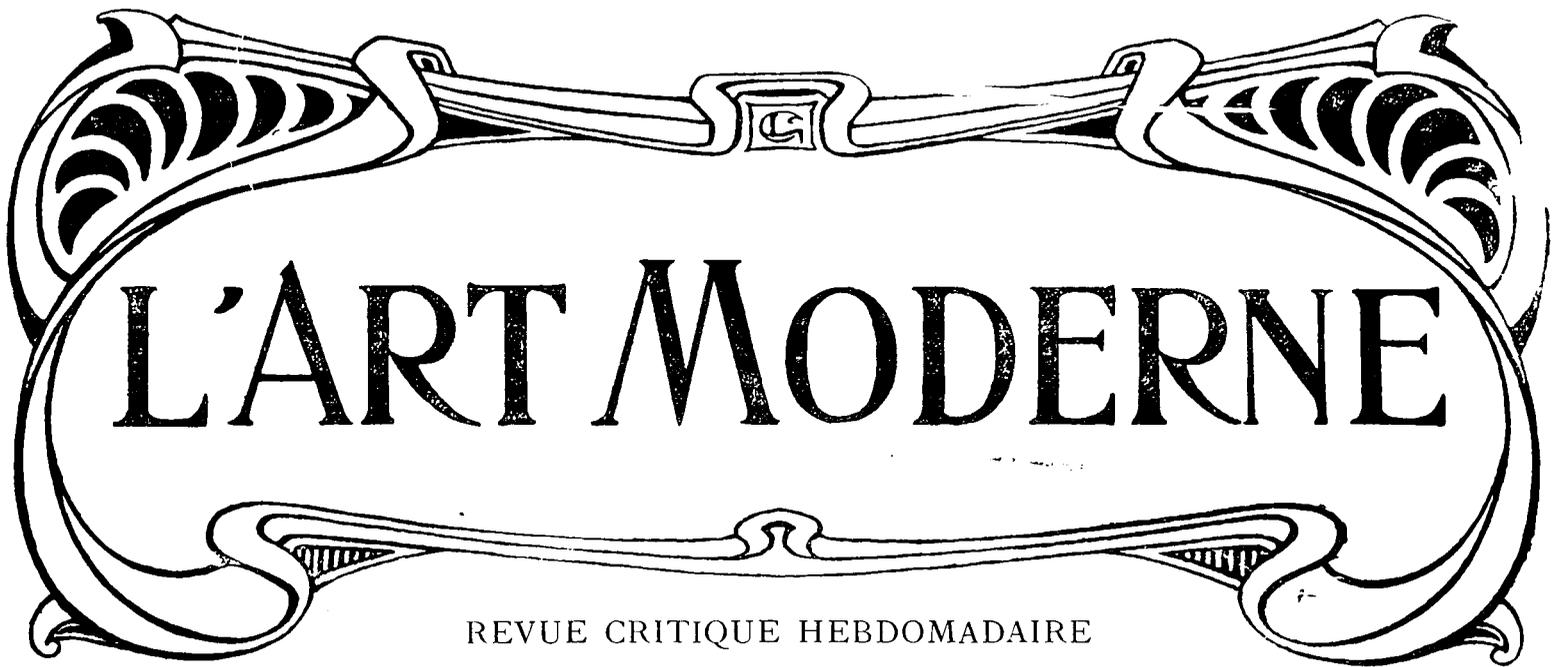
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLE, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes. ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

L'Art moderne (XAVIER MELLERY). — Jean Vignaud : *La Passion de Claude Bernier* (FRANCIS DE MIOMANDRE). — Les Amis des Musées. — Le Bois de la Cambre (BULS). — Notes de Musique : *Le Deuxième Concert Durant : la Deuxième Séance du Quatuor « Piano et Archets »* (CH. V.). — Chronique théâtrale : *La Blessure* (GEORGES REXCY). — Concerts annoncés. — Petite Chronique.

L'ART MODERNE

L'art puisera dans la réalité,
toujours de plus en plus, ce qui
touche au sublime.

Un jeune artiste en me parlant un jour de deux chefs-d'œuvre. L'un grec, l'autre romain, s'exprimait ainsi : « D'un côté, disait-il, la noblesse de la forme élève les sentiments à la hauteur d'une idée supérieure et complète; de l'autre, le buste romain, si réaliste, nous pose carrément dans la vie. »

Si tout a été dit sur les chefs-d'œuvre du passé, chaque époque nouvelle les voit à travers l'objectif de son propre idéal, s'aide ainsi à se former elle-même, et dans son admiration pour les grandes époques du passé elle reconnaît ses signes d'hérédité. Certes la noblesse et la grandeur de l'art grec sont dues à sa synthèse, qui est le résultat de toute la civilisation grecque; celle-ci a eu le culte de la figure humaine et a su élever jusqu'à la synthèse l'admiration de son analyse.

Les Grecs ont confirmé dans leurs œuvres, pour le diviniser, le chef-d'œuvre de la création : l'homme, et la nature le donnera toujours comme une de ses plus belles inspirations, car la nature reste inépuisée et inépuisable, et quoique immuable elle a toujours su inspirer comme il le fallait, selon l'esprit de leur temps, les arts les plus diamétralement opposés.

Oui, tout le secret de la grandeur de l'art grec réside dans sa synthèse. N'est-elle pas d'ailleurs la forme la plus accomplie de l'union de l'art et de la nature? Les *Parques*, l'*Ilissus*, le *Thésée* du Parthénon ne sont-ils pas d'un art aussi réaliste qu'idéal? La nature n'est complète que sous cette forme : la seule feuille d'un arbre est déjà une merveille, ayant sa place indiquée; l'arbre tout entier, si majestueux, n'est lui-même qu'un fragment de la nature entière, cette grande synthèse qui les renferme toutes; de même, la plus parfaite synthèse des arts est celle qui les réunit tous dans un même rapport collectif pour leur faire atteindre leur but hiérarchique et social.

La Renaissance, qui avait injustement jugé l'art gothique trop naïf et trop barbare, se tourna vers le génie grec et s'en inspira; elle alla à cette beauté antique, à cette sérénité plastique, et la fit mouvoir pour lui donner plus de liberté, plus de vie apparente. La figure humaine qui avait été créée d'une pièce dans la synthèse grecque renaît à la Renaissance avec des analyses peut-être plus complètes vis-à-vis d'elles-mêmes, mais moins oubliées dans une grande pensée générale : analyse d'une musculature puissante et exagérée, accentuant le mouvement pour le faire mieux voir et com-

prendre, vie débordante, exubérante, mais vie plus en surface et moins profonde que celle de l'art grec.

Si nous suivons la décadence grecque, nous y retrouvons toujours de beaux restes, tandis que celle de la Renaissance est souvent lamentable. Le génie de Michel-Ange lui-même est parfois à deux pas de la chute; celui de Raphaël dans sa pureté et sa correction est parfois aussi froid et conventionnel.

Pour exprimer toutes les beautés séduisantes de la forme, la Renaissance la sépare de la couleur, afin de donner à celle-ci tout l'éclat et la richesse possibles; il faut se rappeler Florence et Venise, par exemple, pour savoir ce que la forme et la couleur ont produit respectivement là de chefs-d'œuvre. Art de faste décoratif, répondant à l'esprit de son temps, celui-ci aussi riche et aussi divisé qu'était l'art lui-même. On ne sent pas, comme chez les Grecs, que la race entière a été créatrice de son propre génie.

Cette riche et orgueilleuse Renaissance italienne influença toutes les écoles de l'Europe, même l'école flamande; on ne pouvait plus être vrai sans aller en Italie étudier la forme du Beau. Un seul petit peuple n'en fut pas atteint, les Hollandais; attachés à leur pays, à leur foyer, ils peignaient ce qui les entourait, ce qu'ils voyaient, les choses avec lesquelles ils vivaient. Pays du Nord au ciel gris, leurs peintres sont les seuls de toutes les grandes écoles de la Renaissance qui aient peint le soleil; dans l'ombre de leurs intérieurs intimes, un rayon de soleil devient toute une poésie.

Ils ne regardèrent plus, comme le faisait la Renaissance, la forme et la couleur comme des résultats magnifiques et séparés, mais bien comme des moyens physiologiques et unis; ils pénétrèrent la vie des choses et des hommes, leur intimité, leur âme; un portrait de Rembrandt est toute une existence. Ils ne s'inspirèrent plus de l'homme antique, mais de l'homme moderne, celui qu'ils connaissaient, qu'ils voyaient, avec lequel ils vivaient; ils étendirent au delà des limites connues le règne de la Beauté, beauté plus humaine et plus moderne. Le génie de Rembrandt crée une vie nouvelle, originale, obsédante et profonde, une ère nouvelle et humanitaire, — berceau classique moderne, bien plus rapproché de nous que ne l'est toute la Renaissance italienne.

En effet, l'intimité de l'art des Hollandais n'existe-t-elle pas tout entière dans les rapports indissolubles qui existent entre la figure et ce qui l'environne, entre l'homme et son milieu? Et cet art ne nous a-t-il pas mis sur le chemin de la synthèse moderne qui veut étendre ses rapports, ses harmonies sur tout ce que comprend la nature et l'espace, sur tout l'au delà qui nous entoure?

Si les Grecs ont eu pour inspiration de leur belle synthèse l'homme, le Créateur réalisa un chef-d'œuvre plus grand encore et qui surpassa le premier : c'est l'homme

au milieu des animaux, des plantes, de l'air, de la lumière qui l'environnent et qui furent créés à son intention. Quelle plus vaste et plus merveilleuse synthèse que celle des Grecs ce milieu nous inspire!

Nous n'avons plus, il est vrai, l'homme isolé au centre de la nature, ni la beauté de l'homme aussi répandue que chez les Grecs, mais tout en gardant toujours ces thèmes dans nos problèmes d'art, nous avons en plus, aujourd'hui, l'homme dans le milieu de sa condition sociale, dans l'ambiance matérielle et morale de son existence. — ambiance aussi complète et aussi belle vis-à-vis de la synthèse que l'était Adam au milieu du Paradis, ou les Grecs au milieu de l'arène. La beauté de l'homme ne fait que grandir parmi les plantes, les animaux, les murs, les meubles qui l'environnent et où se complait sa vie dans un tout homogène qui recèle les secrets de notre art et de notre humanité. Tout est vie autour de nous et sujet à étude, tout est vivant, même ce qui ne bouge pas; une chaise, une plante, un mur sont autant d'organes composant la vie commune, réelle et profonde, des hommes et des choses où nous découvrirons, malgré les chefs-d'œuvre du passé, un art insoupçonné, des émotions d'art qui n'ont jamais été dites et où nous exprimerons notre humanité à nous.

Ne croirait-on pas que notre époque de démocratie n'ait plus voulu s'en tenir au chef-d'œuvre de la création, mais qu'elle ait voulu fouiller tous les coins, découvrir les déshérités et les humbles, les retirer de leur isolement et de leur oubli pour les associer à la grandeur de la vie collective, et cela non en vue d'invertir les rôles mais afin d'attribuer à chacun la part qui lui est due, le rang qu'il doit occuper pour faire régner le bon ordre et la belle harmonie qui sont les bases de notre société?

Malgré notre temps, où l'on produit beaucoup trop, où l'on n'étudie, ne regarde ni ne pense assez, bien que ce soit peut-être le contraire pour d'autres, notre belle activité moderne avide de progrès peut avoir confiance en l'avenir. Attendons que le fruit soit mûr et que nous puissions le cueillir; l'art moderne aura ainsi résolu un problème dépassant celui des plus beaux siècles d'art du passé.

XAVIER MELLERY

JEAN VIGNAUD

La Passion de Claude Bernier.

Avec *les Amis du Peuple* et *la Terre ensorcelée*, M. Jean Vignaud s'était classé en très bonne place parmi les romanciers et les conteurs d'aujourd'hui. La publication de son dernier livre, *la Passion de Claude Bernier* (1), le situe d'une manière plus nette encore, et, je crois, définitive dans la littérature contemporaine. C'est l'histoire d'un médecin de campagne devenu député,

(1) JEAN VIGNAUD. *La Passion de Claude Bernier*. Paris, Eugène Fasquelle.

puis ministre, et ayant ainsi gravi tous les degrés de l'échelle sociale, depuis les misères d'une vie demi-paysanne jusqu'aux enivrants de la puissance. Le malheur est que, aussitôt arrivé à ce point culminant, l'amour le touche, et l'amour grave et mélancolique et fort de la cinquantième année. Sa femme et sa fille lui deviennent indifférentes, les affaires de l'État, qu'il gère cependant en parfait et intègre ministre, un fardeau, et, dès lors, une fatalité terrible s'empare de la direction de sa vie. Avec un sens admirable des nuances, M. Jean Vignaud a noté les étapes de la marche de cette fatalité. Les circonstances s'enchaînent les unes aux autres, et bientôt forment un tel filet que la volonté et le pouvoir de Claude Bernier sont impuissants à se débattre. Cela n'est rien d'abord, une distraction, de légères fautes de calcul, mais un homme d'État ne doit pas appartenir à autre chose qu'aux affaires. Chaque minute qu'il leur vole est utilisée par ses ennemis pour miner sa puissance. Et nous assistons alors à l'émouvante lutte que Claude Bernier soutient pour concilier, par un travail surmenant, les exigences de sa double vie. D'ailleurs l'obsession amoureuse devient si forte qu'il ne peut vraiment plus penser efficacement à autre chose et parfois, au fort de la course du char, il rend un peu les rênes...

Le drame se précipite sa maîtresse, après une agonie horrible de cardiaque à laquelle il ne peut même pas assister tout le temps, meurt. Le fiancé de sa fille reprend sa parole. Les électeurs de son pays natal se refroidissent. Cependant Claude Bernier, indispensable au gouvernement par sa haute probité, son énergie et son sens des affaires, est encore en pleine puissance... Il pourrait demeurer. Mais, avec la disparition de sa maîtresse, sa vraie vie d'homme a pris fin. Il démissionne et s'en retourne chez lui, dans son village. Il reprend son métier de médecin. Alors son agonie à lui commence. Il végète, misérablement, impuissant à reprendre goût à la vie simple des champs, isolé dans un monde qu'il ne comprend plus et cependant refusant les offres qu'on lui fait de rentrer dans la vie politique. Le ressort est brisé. Il mourra là, fantôme de lui-même, regrettant la domination, la vie brillante, l'amour, dans un ruminement de pensées désespérées.

Tel est, brièvement esquissé, le plan de cette œuvre forte et pathétique, et que je ne crois pas que l'on puisse lire sans une profonde émotion. Il s'agit vraiment d'une passion, au sens latin et chrétien du mot, d'un calvaire. Claude Bernier gravit un calvaire et subit une passion. Et cette passion, c'est la fin de sa vie. On dirait que tous les désastres répartis d'habitude sur une existence d'homme avaient attendu qu'il ait atteint le but de ses désirs pour lui faire payer cette réussite en s'abatant sur lui ensemble. M. Jean Vignaud dirige avec une admirable science de la vie cette marche de la fatalité, ou, plus exactement, il la suit pas à pas et il tire les plus grands effets de pathétique du respect qu'il garde pour tous les détails de l'enchaînement des faits. Il n'omet rien : chaque accident, chaque caractère, chaque passion même d'un personnage de second plan joue son rôle dans ce drame complexe où un seul homme semble lutter contre une foule.

Je connais peu de livres qui donnent davantage l'impression du pessimisme foncier de la vie. Nulle tirade là-dedans, pas même une remarque en passant sur l'injustice des répartitions sociales, pas un mot d'auteur, mais la constatation sereine et épouvantable que tout ce qui est beau, noble, généreux et tendre non seulement est condamné mais encore, — chose pire, — n'est pas exempt de créer autour de soi du malheur.

Y a-t-il quelque chose de plus fier et de plus noble que l'amour de Claude Bernier pour Geneviève Brévanes? Cependant cet amour, empêché dans son développement par les contraintes sociales, ne peut exister (et de quelle vie misérable et furtive!) qu'en faisant le malheur de la famille du ministre et en prenant à celui-ci un temps qu'il ne peut plus donner à sa carrière.

Y a-t-il quelque chose de plus généreux que la pensée politique de Claude Bernier? Cependant cette pensée ne peut se réaliser qu'en s'opposant à une majorité d'arrivistes sans idéal qui profiteront de toutes les erreurs de l'homme pour le harceler et hâter sa chute.

La rigueur absolue avec laquelle est composé le roman renforce encore cette impression de fatalité. Il a fallu, pour écrire ce livre, un cœur assez généreux et assez tendre pour comprendre les plus délicates subtilités sentimentales et une pensée assez fortement trempée pour envisager, stoïquement, l'épouvantable spectacle de l'injustice immanente de la société. Rencontre admirable si l'on y réfléchit, extrêmement rare et qui, à elle seule, est l'indice d'une œuvre maîtresse.

Mais les qualités strictement littéraires de M. Jean Vignaud sont également de premier ordre. Tout homme ayant un peu l'habitude de cet art difficile : la suggestion de la réalité par le moyen de l'écriture, reconnaîtra dans *la Passion de Claude Bernier* que cet art atteint ses limites. Est-ce bien un art, en vérité, d'ailleurs? Ne serait-ce pas plutôt une intuition supérieure et extrêmement rapide, un instinct dont la sûreté déconcerte? Je pencherais plutôt pour la seconde hypothèse. Dans cet ordre d'idées, on dit que du choix des détails dépend l'impression de vie. Est-ce bien du choix?... Non. En tout cas, ce n'est pas la volonté de l'écrivain qui choisit, mais son tact qui devine. M. Jean Vignaud possède ce tact souverain. Et je suis à peu près certain que ce tact ne provient chez lui que de la force de sa méditation. *La Passion de Claude Bernier* paraît une œuvre profondément creusée et pensée, et dans le sens tout idéal du mot : vécue. L'auteur n'a pas, suivant l'irritante formule à la mode, composé son livre par les moyens tout artificiels d'une intrigue pour ainsi dire rapportée sur la matière vivante de l'observation, mais au contraire il a laissé, patiemment, s'accroître en sa pensée la vie de tous ces êtres, à qui chaque jour s'ajoutait quelque élément nouveau de vraisemblance et de passion et lorsque ce monde intérieur a été tout organisé, il n'a eu qu'à le produire; tout le travail était fait. Le reste n'est plus qu'une rédaction.

En comparaison de cet énorme labeur du subconscient, la mise en ordre, la composition et les retouches, quelque mal qu'elles puissent d'ailleurs donner, ne comptent pas. Je ne répéterai jamais assez que les œuvres vraiment intéressantes et dignes de durée ne se sont jamais faites autrement que par cette opération mystérieuse, très analogue au travail de l'enfantement et dont la beauté fait peut-être toute la noblesse du métier d'écrivain.

On sent chez chaque personnage et dans chaque réflexion du livre de M. Jean Vignaud cette extraordinaire concentration de la sensibilité et de la méditation, cette lente recreation spirituelle. La sève de l'arbre cérébral, lente et dense, aboutit à des fruits massifs, pressés, succulents, incorruptibles d'avoir mis longtemps à se développer.

Les critiques ne manqueront pas de remarquer que *la Passion de Claude Bernier* contient la matière de plusieurs livres. En effet, un auteur ordinaire n'aurait pas évité la tentation des développements, Mais M. Jean Vignaud a un sens trop subtil des propor-

tions pour se laisser aller aux digressions, même si elles paraissent nécessaires au premier abord, ou permises. Un mot, comme jeté en passant, lui suffit à dessiner un paysage ou à suggérer un état d'âme. Cette sobriété donne aux passages de douceur et de tendresse une émotion inouïe. M. Jean Vignaud connaît ainsi cette grâce des forts, plus belle et plus pure cent fois que la grâce molle des aimables et des tendres. M. Jean Vignaud est un fort. Avec un talent qui demain sera la maîtrise, il renoue la tradition du solide roman réaliste français, que les écrivains faciles et légers d'aujourd'hui semblent, généralement, avoir oubliée.

FRANCIS DE MIOMANDRE

LES AMIS DES MUSÉES

La *Société des Amis des Musées* a officiellement remis à la Commission des Musées, lundi dernier, au Musée ancien, les quatre tableaux dont elle fait don à l'Etat. La cérémonie avait attiré dans la Salle 10, où les quatre œuvres étaient exposées sur chevalet, une nombreuse assistance, dans laquelle fraternisaient les « Amis » et les membres de la Commission. Au nom des donateurs, M. A.-J. Wauters a présenté, en ces termes, les quatre tableaux offerts :

« En dehors de quelques ouvrages de valeur secondaire, l'École primitive hollandaise n'était jusqu'ici représentée au Musée de Bruxelles que par le triptyque du maître d'Oultremont. Il lui manquait surtout un spécimen du meilleur artiste national avant Rembrandt : Lucas de Leyde. Cette lacune vient d'être heureusement comblée par le don fait au Musée de l'Etat par la *Société des Amis des Musées*.

Lucas de Leyde, peintre et graveur, fut un jeune prodige versé dans tout ce qui est du domaine des arts graphiques. A l'âge de douze ans, on le signale déjà comme ayant peint un tableau à la détrempe représentant la *Légende de saint Hubert*. Il n'avait que quatorze ans lorsqu'il exécuta la gravure représentant *Mahomet tuant Sergius*, datée de 1508. Neuf sujets de la *Passion* sont de l'année suivante, ainsi qu'une gravure célèbre représentant le pauvre *Saint Antoine* aux prises avec une jolie femme richement parée.

Le solitaire n'a pas aussi fort à faire dans le tableau acquis, où il n'a à résister qu'aux enlèvements d'une bande de démons. La *Tentation* peinte a suivi d'assez près la *Tentation* gravée ; elle est datée de 1511. Lucas de Leyde, né en 1494, avait donc dix-sept ans. Il est encore visiblement sous l'influence de Jérôme Bosch et vous avez sous les yeux un spécimen des premiers tableaux familiers de l'école. L'œuvre peinte de Lucas est, du reste, fort restreinte ; l'artiste, très accaparé par ses gravures et qui mourut à 39 ans, n'a laissé que peu de tableaux. Même sa patrie est pauvre en souvenirs de son pinceau : le Musée de Leyde possède son œuvre capitale, un triptyque du *Jugement dernier* ; celui d'Amsterdam, une *Prédication*. C'est tout. La Belgique détient notre seul tableau, car les tableaux d'Anvers, longtemps attribués au maître, ne sont que des peintures anonymes, faites d'après ses gravures. Il y a surtout un petit peintre anversois du XVII^e siècle nommé Marcel Koffermans qui s'est abondamment livré à ce genre d'exploitation : le Musée de Bruxelles possède un spécimen de son talent spécial, spécimen qui a longtemps, par erreur, figuré sous le nom de Lucas, le *Bat de la Madeleine* exposé sous le n^o 600.

A l'étranger, les œuvres du maître sont également très clairsemées : beaucoup de grands musées n'en possèdent pas. On en trouve à Berlin, Munich, Oldenbourg, Saint-Petersbourg, Turin, Vienne, Brunswick et dans quelques collections privées. Le tableau de Bruxelles, authentiqué par un monogramme et une date, est donc aussi une rareté.

En plus de ces différents titres, l'œuvre, qui provient de la collection de notre regretté président, M. Fétis, et qui a été achetée à sa vente pour la très modique somme de 6,000 francs, a le

mérite, le précieux mérite, d'être un fort beau tableau, bien conservé. Bien que ce ne soit qu'une œuvre de jeunesse, il montre déjà en germe les rares et multiples dons de celui qui n'allait pas tarder à devenir un artiste de grande envergure, comparable à Dürer dans ses gravures, et qui comme peintre n'a pas son pareil en Hollande avant le XVII^e siècle. Notre *Tentation* se recommande par ses qualités de coloration raffinée, par la jolie exécution de certains détails et surtout par le style acerbe de plusieurs attitudes et de plusieurs mouvements.

Le second achat fait à la vente Fétis par la *Société des Amis des Musées* n'est pas moins précieux que le premier. Le vieux Bruegel I. « Bruegel le drôle », est, au XVII^e siècle, le très artistique trait d'union qui unit l'école d'Hubert van Eyck à celle de Rubens. Il est à la fois le dernier des primitifs et le premier des modernistes. Il est le plus rare et le plus curieux des maîtres nationaux, à une époque où l'italianisme troublait toutes les palettes flamandes, comme vous pouvez le voir par les grands tableaux des Michel Coxcie, des Frans Floris et des Otto Venius, qui tapissent les parois supérieures de ce Salon.

Pierre Bruegel le Vieux est l'ancêtre de plusieurs générations d'artistes renommés, parmi lesquels Brueghel d'Enfer et Brueghel de Velours. Par son mariage, David Teniers devint son petit-fils. Né près de Bréda, il mourut, à Bruxelles, en 1569, au moment où le duc d'Albe, remplaçant Marguerite de Parme, s'installait dans l'ancien palais de Philippe le Bon, sur le futur Mont des Arts. On voit encore dans l'église de la Chapelle son tombeau, qui était décoré jadis d'une peinture de Rubens.

L'École nationale n'a pas eu, au XVII^e siècle, de plus grand artiste. Pendant longtemps son nom a été absent du catalogue de notre Musée. Sa *Chute des Anges rebelles*, acquise en 1846, était cachée sous le nom de Jérôme Bosch, erreur qui n'a été reconnue qu'il y a une douzaine d'années. Le *Dénombrement de Bethléem* a été acquis, en 1902, à la vente Huybrechts, à Anvers, pour la somme très modérée de 9 000 francs. C'est au même prix qu'a été adjugée à la vente Fétis l'*Adoration des Rois*, que voici. C'est un tableau à la détrempe, peint sur toile. C'est dans ce procédé que Bruegel a exécuté son chef d'œuvre, les *Arènes*, du Musée de Naples, et deux autres tableaux qui sont au même musée et dans une collection particulière, à Rotterdam.

De même que Lucas de Leyde, le vieux Bruegel est un maître rare. On ne connaît pas plus d'une trentaine d'œuvres peintes de son pinceau. La plus riche collection est au Musée de Vienne, où il y a treize numéros. L'artiste, qui fut un dessinateur hors ligne et qui travailla beaucoup pour les marchands d'estampes d'Anvers, ne semble avoir peint que dans la dernière partie de sa carrière, après son installation à Bruxelles. C'est donc un peintre local.

L'œuvre nouvelle a subi les injures du temps et des hommes. Il fut une époque où ce genre de peinture était méprisé. On raconte que M. Fétis l'acquit à la fin d'une vente, dans un lot quelconque auquel ce morceau de canevas encombrant et recouvert d'un reste de couleur avait été ajouté comme par pitié. Seul, il n'eût pas trouvé d'acquéreur. C'est avec émotion que, l'autre jour, j'ai entendu adjuger aux *Amis des Musées* cette précieuse relique. Les colorations en sont un peu flétries. Hélas ! La *Vénus de Milo* n'a-t-elle pas perdu ses bras et n'est-ce pas sans tête que la *Victoire de Samothrace* poursuit son vol triomphal ?... Mais que de beautés n'y découvrirez-vous pas si vous voulez vous recueillir un instant devant la toile et faire parler chacune de ses figures, si merveilleuses de dessin caractéristique, d'attitudes originales, de tons subtils, de verve railleuse et satirique !

Bruegel est le continuateur de Jérôme Bosch et de Lucas de Leyde. Il fut le contemporain de Rabelais : plusieurs de ses sujets n'auraient pu avoir plus de drôlerie, ni de mordant, sous la plume du grand satirique. Enfin, il est l'ancêtre de cet autre admirable écrivain français, dont chaque nouveau volume fait notre joie et nos délices : maître Anatole France. Le Musée de Bruxelles est grandement reconnaissant à la *Société des Amis des Musées* du don princier qu'elle lui a fait.

Deux autres tableaux complètent l'envoi de celle-ci : un Lucas Cranach et un François Snyders. Le Cranach renferme un spécimen de ces étranges figurines de femme si personnelles au

maître (*Apollon et Diane*). Le Snyders (*La Lice*) complétera la représentation déjà si importante et si belle de l'artiste au Musée de l'État. Le tableau qui nous est offert est une variante de deux peintures du Musée de Dresde. »

LE BOIS DE LA CAMBRE

Nous avons tout lieu de croire que la Commission de l'Exposition se propose de demander de pouvoir ouvrir une allée d'une dizaine de mètres de largeur en face du pavillon central du Palais belge à travers la lisière du Bois de la Cambre pour aboutir, en ligne droite, à l'avenue de Flore, à peu près vis-à-vis de l'avenue de la Laiterie.

Les Amis de la Forêt de Soignes se voient obligés de protester contre ce projet. Ils demanderont aux autorités compétentes de le repousser pour les motifs suivants :

1° Parce que l'allée rectiligne serait en désaccord avec le plan adopté pour les chemins du Bois, qui sont tous sinueux (à part deux tronçons de l'ancienne drève de Lorraine), et qui ne donnent ni vers le vide, ni vers une construction. L'allée projetée viendrait donc troubler inutilement l'harmonie du beau plan de Keilig. Remarquez que tous les chemins d'issue au Bois sont courbes, de façon que lorsqu'on se trouve à leur entrée le regard tombe sur une muraille de verdure; et cela était nécessaire afin d'isoler le Bois des constructions voisines; à certains endroits l'écran de feuillage n'est que trop mince.

2° L'effet serait déplorable parce que l'allée nouvelle franchirait en remblai et en pont le chemin de l'Aube, l'un des plus délicieux et des plus fréquentés par les promeneurs qui veulent éviter la puanteur des automobiles et flâner au frais; ce serait un véritable acte de vandalisme que de toucher à ce site.

Et pourquoi? Nous avons dit que ce serait gâter inutilement le plan de Keilig. En effet, l'accès à l'Exposition que l'on veut créer de ce côté serait très peu employé par suite de la tendance qu'ont toujours ceux qui se rendent à un endroit déterminé à prendre le chemin le plus court, en vertu de la loi du moindre effort; puis les trams conduiront les visiteurs à l'entrée même de l'Exposition. Tout au plus cette porte latérale sera-t-elle employée par les sortants qui voudront gagner le Bois ou la Laiterie. Pour les piétons, il suffirait donc d'un court sentier donnant accès au chemin de l'Aube, et par le chemin des Mésanges en quelques pas ils seront dans l'avenue de Flore. On ne songe pas, espérons-nous, aux gens qui voudraient entrer en voiture, car où établir le garage des équipages, où la station de fiacres et d'automobiles? Reste un dernier motif qui me paraît le principal: la façade de l'Exposition se trouvant trop près de la lisière du Bois, il faut obtenir un point de vue depuis l'avenue de Flore. Cette opinion serait peut-être défendable s'il s'agissait d'une construction permanente, mais elle est insoutenable pour un palais qui ne durera que sept mois! Sacrifier le caractère du Bois pour une œuvre aussi éphémère serait impardonnable. L'Exposition disparue, il ne resterait qu'une brèche dans la ceinture du Bois. Répondra-t-on qu'on rétablira les lieux dans leur état primitif? Mais il faudrait non seulement replanter, mais enlever les terres du remblai et démolir le pont. Qui en fera la dépense?

BULS

NOTES DE MUSIQUE

Le Deuxième Concert Durant.

Le deuxième concert d'abonnement a été fort brillant et a obtenu un beau succès. M^{lle} Agnès Borgo, de l'Opéra de Paris, y a chanté un air d'*Alceste* et la scène finale du *Crépuscule des Dieux*. Belle femme, plastique superbe, voix fermement campée, elle connaît les secrets du chant théâtral et s'en sert avec art et intelligence. Son interprétation du rôle de Brünnhild est remarquable: fort bien secondée par l'orchestre, elle fai-

déferler avec une hiératique grandeur le flot mouvant de la formidable conclusion tétralogique.

Le concert débutait par la VIII^e Symphonie de Beethoven, dont M. Durant a donné une interprétation soignée mais qui eût peut-être gagné si les nuances et le phrasé avaient été mieux observés par une partie des exécutants. On ne pourrait faire ce reproche à ces derniers en ce qui concerne la *Sérénade* en ré majeur de Brahms (op. 14) écrite pour grand orchestre (1). Cette œuvre, fort longue, mais qui ne cesse pas un instant d'être intéressante, a bénéficié d'une exécution vivante, fouillée et empreinte de la plus grande conviction. On y retrouve toutes les qualités de charme et de séduction de Brahms jeune: un goût exquis dans le choix des motifs mis en œuvre, une instrumentation d'une originalité parfaite et d'un coloris extrêmement délicat.

La Deuxième Séance du Quatuor « Piano et Archets ».

Le souvenir du génial Lekeu, évoqué par l'audition de l'une ou l'autre de ses trop rares œuvres, est toujours un événement qui nous touche profondément parce qu'aucun musicien, en dehors de Franck, n'a su exprimer avec plus de passion concentrée cette nostalgie spéciale à nos contrées wallonnes, qui n'est ni la *Sehnsucht* souvent trop sentimentale des Allemands, ni l'effusion naturaliste tantôt mélancolique et grise, tantôt élégamment sensuelle des Français modernes.

Le *Quatuor inachevé* du maître verviétois, que MM. Bosquet, Chaumont, Van Hout et Dambois avaient inscrit en premier ordre à leur programme, donne, peut-être plus encore que la *Sonate*, cette impression de rêverie douloureuse, d'intensité dans la mélancolie et d'aspiration véhémement vers l'idéal à laquelle nous donnons volontiers pour cadre la Fagne âpre et douce, aux étendues vagues et aux horizons infinis. Plus qu'ailleurs, Lekeu a manifesté dans cette œuvre, où la technique traditionnelle du quatuor semble à certains moments avoir été modifiée de fond en comble (2), sa vive originalité et son sens profond de la poésie musicale subjective poussée jusqu'aux dernières limites.

Le *Quatuor Piano et Archets* a — faut-il le dire? — donné de l'œuvre aimée une interprétation empreinte de tendresse et de pitié.

La *Sérénade* en trio de M. Sinigaglia a paru bien nulle après l'émouvant quatuor de Lekeu. Par ses incessants pizzicati imitant la guitare, elle fait penser à l'Italie légère et frivole, et serait fort bien à sa place sur une gondole, à Venise, au clair de la lune.

La séance se terminait par une exécution du beau quintette en fa mineur, romantique et schumannien, de Brahms.

CH. V.

Nous sommes contraints, faute d'espace, d'ajourner à huitaine le compte rendu du deuxième Concert populaire et des autres auditions musicales de la semaine.

CHRONIQUE THÉÂTRALE

La Blessure (3).

Cette pièce est de M. Henry Kistemaekers, écrivain belge qui, assure-t-on, renie son pays d'origine. Cependant, qu'il le veuille ou non, M. Kistemaekers demeure bien de chez nous, par toutes ses qualités et par tous ses défauts. Des qualités, M. Kistemaekers en a, et d'abord cette gravité, ce sérieux qui nous appartient et qui ne nous permet pas de traiter à la légère les choses de l'Amour; ensuite cette force, cette fougue, cette passion que nous dissimulons très souvent sous nos dehors placides. A ces qualités

(1) Brahms a également écrit, vers la même époque, une *Sérénade* pour petit orchestre (op. 16).

(2) Qu'on se rappelle le manque de fusion entre les parties confiées dans le premier mouvement aux quatre instruments. Est-ce là le fait d'une simple esquisse, ou bien est-ce un effet volontaire?

(3) *La Blessure* a été représentée, il y a dix ans, dans une première version que l'auteur a complètement remaniée. Le théâtre du Parc a eu la primeur de la version nouvelle.

là M. Kistemaekers doit d'avoir écrit *l'Instinct*, une forte belle pièce, l'un des plus impressionnantes que nous ait données le théâtre contemporain.

Mais M. Kistemaekers a aussi des défauts, et ces défauts lui sont communs avec la plupart de ses compatriotes qui écrivent : il est romantique comme il n'est plus permis de l'être ; il s'enfle, il outre tout, il exagère ; il n'a pas le sens du ridicule ; quand il veut faire de l'esprit, il patauge, il est brutal, et non de cette brutalité voulue que l'on admire ou que l'on déteste chez Bernstein, mais d'une brutalité inconsciente, innée, irrésistible.

Ces qualités et ces défauts, mais surtout ces derniers, s'épanouissent dans la *Blessure* et je vais m'efforcer de le montrer. Prenons en premier lieu l'idée même de la pièce : Tout être qui aime ou qui a aimé porte en soi une blessure que l'amour lui a faite. Voilà bien une de ces thèses excessives qui plaisent tant à nos écrivains. Comment M. Kistemaekers essaye-t-il d'en prouver la vérité ? En imaginant une histoire aussi invraisemblable que compliquée où ne sont en scène que des êtres spéciaux, des détraqués, des malades, des anormaux. Jacques Hervay, représenté comme un avocat célèbre, parvenu au faite de la gloire, est pourtant resté un incorrigible coureur de jupes. Où diable trouve-t-il le temps de se livrer à ce sport ? Jadis, à Ajaccio, il a été fiancé à une charmante et ardente jeune fille dont il s'est empressé de faire sa maîtresse. A la veille du mariage, il a eu une intrigue de quelques jours avec une actrice du théâtre. Sa fiancée a appris sa trahison et, bien qu'elle l'adore au point de s'être livrée à lui, elle le chasse impitoyablement. Déjà ceci est bien invraisemblable, et cette étrange fiancée a beau être Corse, il est bien peu croyable qu'elle ait, pour cette peccadille, repoussé à jamais un homme qu'elle aime, dont elle est la maîtresse, et qui veut l'épouser. Mais passons. Jacques Hervay vient à Paris, s'y marie et rend sa femme abominablement malheureuse. Est-il sans excuse ? Non, car Hélène, son épouse, est malade et entoure son mari d'une affection geignarde, pleurnicharde, et, disons-le, absolument insupportable. Elle a sa blessure aussi, Hélène, et Raymonde, l'ancienne fiancée, a sa blessure également, et Jacques aussi, et son ami Esseneuil, papillon blessé, a la sienne comme tous les autres. Bref Jacques reçoit Raymonde, dont il est toujours amoureux, et en refait sa maîtresse. Hélène s'en aperçoit et, dans une scène fort belle, très prenante, supplie sa rivale de ne pas lui prendre son mari. Raymonde accède à sa prière ; seulement, au cours d'une scène d'adieu avec Jacques, elle se laisse reconquérir et tombe dans ses bras. Hélène les observe à travers les carreaux de la fenêtre. A la lueur livide des éclairs — car un orage épouvantable dramatise encore cet incident si émouvant, et voilà bien du romantisme, où je ne m'y connais pas ! — on aperçoit sa pauvre figure pâle collée aux vitres. Un cri, un lamentable cri de bête blessée à mort... Quelques instants plus tard, on apprend qu'Hélène a cessé de souffrir. Jacques et Raymonde, séparés par ce cadavre, se quittent pour toujours.

Et la pièce est finie, ou plutôt elle devrait l'être. Mais M. Kistemaekers a cru devoir écrire un cinquième acte pour nous montrer, huit ans plus tard, Jacques et Raymonde réunis sur le pont d'un paquebot en route pour Ajaccio. Après d'eux joue une fillette, fruit de leurs amours d'autrefois. Pendant huit ans, Raymonde a élevé cette enfant sans que Jacques soupçonnât seulement son existence. Pendant huit ans, Jacques, qui aime toujours Raymonde, ne s'est pas informé d'elle, n'a rien su de sa vie. Mais le hasard les réunit et, aussi ôt, ils se prennent les mains en se promettant de ne plus se quitter jamais. Pourquoi donc attendre huit ans ? Ce dernier acte est encore plus invraisemblable que tout le reste.

Et quel est en somme le grand défaut de cette pièce ? C'est qu'elle a été conçue en dehors de l'observation attentive et scrupuleuse de la nature humaine et de la vie. Elle est sortie de l'imagination romanesque et romantique de M. Kistemaekers. Elle n'est point basée sur des documents psychologiques puisés à même la grande cuve où bouillonnent les vraies passions, les vrais drames humains. Que vous disais-je ? M. Kistemaekers est Belge, Belge malgré lui. En Belgique, on sait peindre, on sait chanter, on fait remuer beaucoup de mots, faire du bruit, crier

très fort ; mais nous n'avons pas même appris à analyser le cœur de l'homme.

La Blessure est très bien jouée au Parc. M^{lles} Lucie Brille et Terka Lyon ont été toutes deux admirables. M. Henri Richard a été excellent, comme toujours, dans le rôle d'Esseneuil, et son tact exquis a sauvé, au premier acte, une scène bien pénible, bien brutale, où ce papillon d'Esseneuil fait la cour à une religieuse, ô Kodenbach !

GEORGES RENCY

CONCERTS ANNONCÉS

Par suite de la mort du Roi, le premier concert du Conservatoire, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est ajourné.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2, séance de musique à la Maison du Peuple (section d'Art et d'Enseignement populaires) avec le concours de M^{lle} Das, de MM. Th. Kaufman et J. Frigola.

Les concerts Durant seront donnés désormais à la Salle Patria. Le concert annoncé pour mercredi prochain avec le concours de la *Société des Instruments anciens de Paris* est, en raison de la mort du Roi, ajourné à une date qui sera fixée ultérieurement.

Le Conservatoire grand-ducal de Luxembourg inaugurera aujourd'hui, à 4 h. 1/2, sous la direction de M. V. Vreuls, la série de ses concerts symphoniques. Au programme : symphonie n° VIII (Bee-hoven) ; concerto en *la* pour clarinette et orchestre (Mozart) ; *Werther*, poème symphonique (Vreuls) ; prélude de *Fervual* (V. d'Indy) ; *Danses béarnaises* (Bordes).

PETITE CHRONIQUE

☞ L'un des groupes du *Monument au Travail* de M. Ch. Van der Stappen vient d'être moulé. Il est superbe de vie, d'expression et de mouvement. Dressé sur ses pieds de derrière, un Pégase, les ailes frémissantes, bondit vers la lumière. Devant lui, un homme dont tous les muscles semblent tendus cherche à le maîtriser. Jamais l'artiste n'a mieux allié la grande allure d'une œuvre décorative à un style plus pur, à une forme plus personnelle.

Ce groupe, qui symbolise l'Art, occupe la face antérieure du monument. A gauche, un bœuf de labour précédé d'un paysan qui, d'un geste ample, enseme les sillons, évoque l'Agriculture. A droite, c'est le Commerce, allégorisé par un débardeur qui mène le long d'un quai aux pierres de taille géométriquement appareillées un robuste cheval de « Nation ». Sur la face postérieure, l'Industrie et la Science, personnifiées l'une par une figure d'ouvrier au travail, l'autre par une élégante effigie de femme tenant un fil qui relie le présent au passé, — et le passé c'est la silhouette fabuleuse de l'iguanodon.

Au sommet du monument, qui aura plus de 8 mètres de hauteur, l'artiste a figuré, sous les traits d'un juriste surpris dans une attitude vivante d'enseignement ou de plaidoirie, le Droit qui est à la base de notre société et qui est mêlé intimement à toutes les manifestations du travail humain.

M. Van der Stappen n'a plus à exécuter que quelques raccords, à parachever certaines figures, à donner le « coup de fion » définitif qui fera de cette œuvre considérable la plus belle et, par sa conception et sa réalisation plastique, la plus audacieuse de toutes celles qu'il a créées.

Souhaitons que l'éminent statuaire, qu'une indisposition éloigne momentanément de son atelier, se rétablisse promptement et qu'il reprenne sans tarder le travail interrompu. Dans sa probe carrière, le monument auquel il s'est consacré presque exclusivement depuis plusieurs années marquera, semble-t-il, le point culminant de son essor artistique.

Le théâtre de la Monnaie fait relâche et ne reprendra ses représentations que jeudi prochain, lendemain des funérailles du Roi. Constatons que son affiche présentait jeudi dernier un attrait

artistique exceptionnel : elle annonçait pour le même jour, en matinée *Alceste*, en soirée *Armide*. Jamais, croyons-nous, les deux chefs d'œuvre de Gluck n'avaient été joués sur la même scène au cours de la même journée. C'est un record dont il faut féliciter la direction.

M^{me} Croiza, qu'une indisposition a forcée de garder la chambre depuis trois semaines, est en voie de complète guérison. La sympathique artiste reprendra prochainement son service et les études d'*Eros Vainqueur*, momentanément interrompues, seront poursuivies régulièrement aussitôt après la réouverture du théâtre. L'œuvre de M. de Bréville passera vraisemblablement dans le courant de janvier.

Après la clôture de la saison théâtrale, en mai, la troupe du théâtre de Monte-Carlo, — artistes, chœurs et ballet, — viendra donner sous la direction de M. R. Gunsbourg une série de représentations. L'orchestre sera dirigé par M. Léon Jehin, chef d'orchestre du théâtre de Monte-Carlo et du Grand Cercle d'Aix-les-Bains.

Le gouvernement a acquis au Salon jubilaire de la Société des Aquarellistes une magistrale impression de M. Alfred Delaunois, *Prière du soir au Couvent*.

Au Cercle artistique sont exposées jusqu'à dimanche prochain des œuvres de M^{les} A. Drumaux, A. Léotard et de M. G. Carlier. — Galerie du Régent, jusqu'au 10 janvier, exposition Jan Van Beers (de 10 à 5 heures). — Salle Boute, demain, clôture de l'exposition Jules Brouwers.

La Société centrale d'architecture de Belgique, s'associant au deuil national, a décidé de remettre à une date ultérieure son exposition annuelle ainsi que la réunion plénière, la conférence de M. Buls et le banquet qui devaient avoir lieu aujourd'hui.

Malgré les dénégations déjà formulées par la Compagnie de l'Exposition, des bruits persistants circulent dans le public quant à la réduction qui serait accordée sur le prix habituel des abonnements. La Direction générale nous prie d'affirmer qu'aucune réduction supérieure à 50 p. c. n'est consentie aux membres de sociétés, quelle que soit la nature de celles-ci ou le but qu'elles poursuivent. Nous engageons, en conséquence, les intéressés à se rendre au plus tôt aux bureaux du Comité exécutif, 34, rue des Douze-Apôtres, pour l'obtention de leur abonnement.

L'Exposition comparée de la Publicité touristique, organisée au Musée du Livre avec le concours du *Touring Club* et de la Ligue pour attirer les étrangers en Belgique, a un double but : mettre sous les yeux de ceux qui ont à décider des mesures de publicité en faveur de nos villes et de nos sites des spécimens de types caractéristiques imaginés dans divers pays ; permettre aux illustrateurs, aux imprimeurs, aux lithographes, aux papetiers d'étudier les procédés techniques les plus récents mis en œuvre pour la réclame.

L'exposition se compose d'affiches murales, albums, guides illustrés, prospectus, circulaires, cartes postales, ouvrages de propagande. Tous les grands pays du tourisme sont représentés : la Suisse, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suède, la Norvège, l'Italie, la France, etc., et aussi certains pays d'Orient et d'outre-mer : la Turquie, l'Égypte, l'Inde, le Japon. Et la Belgique a sa part : elle montre ce qu'il faut faire et aussi... ce qu'il ne faudrait plus refaire.

M. Ricciotto Canudo a inauguré hier à l'Université Nouvelle une série de trois conférences sur *Dante* qui sera poursuivie demain, lundi, et mercredi prochain, à 8 h. 1/2.

Le Théâtre de la Renaissance (197, avenue de la Reine, à Bruxelles) inaugurera le 13 janvier prochain sa campagne d'hiver sous la direction artistique de M. R. Colleye. Le premier spectacle se composera de *Clapotin*, pièce nouvelle en 3 actes, de MM. Candrey et Clerc, et de *la Madeleine repentie*, pièce nouvelle en 2 actes de M. Ch. Desbonnets.

De Paris :

C'est M. Edmond Jaloux, le jeune écrivain dont M. Francis de Miomandre vanta ici, à plusieurs reprises, le grand talent, qui a remporté le prix de 5.000 francs offert par *la Vie Heureuse* au meilleur romancier de l'année.

Le Théâtre de l'Œuvre a définitivement fixé aux 27, 28 et 29 décembre les représentations annoncées de *Nonotte et Pa-touillet*, la pièce nouvelle de M. A. du Bois.

La Société des *Bibliophiles fantaisistes*, dont nous avons annoncé la fondation à Paris sous la direction de M. Louis Thomas, a, pendant son premier exercice, fait preuve d'une grande activité en publiant *la Poudre aux yeux* de M. René Boylesve, *le Solitaire de la Lune* de M. F. de Curel, *Cléopâtre Dussay* par M. L. Laloy, *Nos élégances* de M. M. Boulenger, *Ondine Valmore* de M. J. Boulenger et *l'Esprit de Monsieur de Talleyrand*, par M. L. Thomas. Elle prépare pour l'an prochain une série de volumes de MM. Maurice Barrès, J. E. Blanche, Ed. Ducoté, Claude Farrère, Gérard d'Houville, Pierre Louys, Paul Marguerite, Eugène Marsan, Francis de Miomandre, Nozière, H. de Régner, L. Tailhade, etc. M. Eugène Marsan, 11 bis, rue Poussin, à Paris, tient à la disposition des intéressés les conditions de la souscription à cette bibliothèque de choix.

On a inauguré à Saint-Sauvur-le-Vicomte, petite ville de la Manche où naquit Barbey d'Aurevilly, un monument à la mémoire du « connétable des lettres ». Rodin y a représenté celui-ci la tête rejetée en arrière, les cheveux en coup de vent découvrant le front haut et bombé, marqué d'un pli qui révèle une décision obstinée et forte. Le cou, très gros, émerge d'une chemise au col rabattu, à deux pointes brodées, longues et molles, que laisse voir la redingote à grands revers, largement ouverte. La physionomie si caractéristique du maître : son nez en bec d'aigle, sa moustache longue et plaquée, ses lèvres minces et pincées, ses joues creusées, son menton volontaire, ses yeux étranges, dominants et méprisants, sont merveilleusement exprimés. Tout, dans ce masque énergique, dit la résolution, la hauteur aristocratique, l'amour de la lutte, le dardain qui défie l'adversaire.

Sottisier.

La Comtesse de Flandre lui expédia une dépêche des plus affectueuses portant ce simple mot : « Venez ».

Le XX^e Siècle, 16 décembre.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERRON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs ; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE



Maison Félix MOMMEN & C°, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES

Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture, la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S'-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : Armand DAYOT.

Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

La Lecture Universelle

86, rue de la Montagne, BRUXELLES

(entre les rues d'Arenberg et d'Assaut).

250.000 volumes français et étrangers. — 100 revues.

Catalogue (1.070 pages) Prix : 2 francs.

ABONNEMENTS : 10 francs par an ou 2 francs par mois.

Service de périodiques à domicile.

Arrangements spéciaux pour la province et les villégiatures.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

L'Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPÉRIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



38, Rue du Treurenberg

BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE
D'ESTHÉTIQUE
MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS

LUTHERIE D'ART

METRONOMES - CORDES JUSTES

MERCURE DE FRANCE

26, RUE DE CONDE, PARIS

Paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois et forme dans l'année six volumes

Littérature. Poésie. Théâtre. Musique. Peinture, Sculpture. Philosophie. Histoire, Sociologie. Sciences, Voyages. Bibliophilie, etc.

Prix du numéro : France, 1 fr. 25; étranger, 1 fr. 50
Abonnement annuel : France, 25 francs; étranger, 30 francs.

BULLETIN FRANÇAIS

DE LA

S. I. M.

Société internationale de musique (Section de Paris)

ANCIEN MERCURE MUSICAL

PARAISANT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Le numéro : 1 franc.

Abonnements : } Étranger, 15 francs par an.
} France, 10 francs par an.

Rédaction et Administration : 6, chaussée d'Antin, PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Gh. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY, MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



L'ART MODERNE

REVUE CRITIQUE HEBDOMADAIRE

BUREAUX : RUE DE L'INDUSTRIE, 32, BRUXELLES

ABONNEMENT : BELGIQUE, 10 FRANCS L'AN; UNION POSTALE, 13 FRANCS. — LE NUMÉRO, 25 CENTIMES

SOMMAIRE

A. S. M. Albert, Roi des Belges (OCTAVE MAUS). — Le Paysage urbain : *Faut-il employer l'or dans la décoration sculpturale des villes?* (CH.-LÉON CARDON). — Notes de musique : *le Deuxième Concert populaire* (CH. V.). — Nécrologie : W.-P. Frith. — Accusés de réception. — Concerts annoncés. — Petite Chronique. — Table des matières.

A. S. M. ALBERT

ROI DES BELGES

Sire,

Les artistes saluent avec confiance l'avènement de Votre Majesté et tendent vers Elle leur espoir.

Le monarque illustre auquel Elle succède, le Roi qu'absorba le constant souci d'une Belgique plus prospère, plus grande et plus forte n'attribuait à notre Renaissance littéraire, musicale et artistique qu'une importance secondaire et presque négligeable. Ignorait-il que l'Art est une force sociale dont la puissance ne le cède ni à celle du Droit, ni à celle de l'Argent?

Lorsque notre pays sortit de sa léthargie intellectuelle et prit conscience de lui-même,

Léopold II régnait depuis plus de quinze ans. Peut-être était-il déjà trop tard pour que sa Volonté se détournât de la direction inflexible qu'elle avait choisie. Peut-être aussi le Souverain jugeait-il qu'avant de faire fleurir les parterres de l'Art une nation jeune doit assurer sa Vie économique et sociale, accroître ses richesses, affermir son crédit et consolider son indépendance. Le siècle de Thémistocle n'a-t-il pas précédé et préparé celui de Périclès?

Mais l'essor de l'Art est incompressible. Peu secondé et souvent contrarié par les pouvoirs publics, ignoré de la Cour, il s'est accompli hors du rayon de la protection royale, et ses seules forces expansives l'ont miraculeusement élevé au niveau qu'il occupe.

Cette situation a créé entre l'Art et la Monarchie une sorte d'incompatibilité de vues et de sympathies dont les artistes ont pu souffrir, bien que ces gens, Sire, — Votre Majesté a pu le constater, Elle qui les interroge, les comprend et les aime, — aient la fierté de n'entendre asservir à aucune contrainte, fût-ce celle de la Volonté royale, la libre expression de leur Pensée.

Il appartient à Votre Majesté de consacrer

par une Bienveillance, une Cordialité d'accueil, une Déférence qui leur ont manqué jusqu'ici les laborieux efforts des citoyens qui, depuis plus d'un quart de siècle, donnent à la Belgique sa physionomie intellectuelle, — la seule dont se souviennent la postérité. Que serait la Grèce sans ses sculpteurs, l'Italie sans ses poètes et ses peintres, et sans Shakespeare la coloniale Angleterre? Qu'on supprime du Panthéon germanique Goethe, Bach, Beethoven et Wagner, quelle sera la gloire de l'Empire allemand? Et l'héroïsme de ses armées a-t-il conféré à la France une noblesse comparable à celle que lui assignent le siècle de Racine et celui des Encyclopédistes, et la théorie ininterrompue des artistes qui se transmettent d'une génération à l'autre les pures traditions du génie latin?

Maintes fois Votre Majesté a prouvé que les manifestations de l'Art avaient en Elle un observateur attentif et un admirateur clairvoyant, tandis qu'elles fixaient, de même l'intérêt d'une Reine exceptionnellement compréhensive et avertie de toutes les productions de l'esprit. Prince héritier, en présidant naguère une assemblée d'hommes de lettres où l'on acclama le plus illustre et le moins académique de nos poètes, Votre Majesté a établi le premier contact entre la Royauté et l'Art. Dès ce jour, une aube d'espérance a lui aux yeux de ceux qui rêvent pour la Belgique une destinée plus haute que celle d'étonner les nations voisines par l'extension de son négoce, la multiplicité de ses travaux publics et la hardiesse de ses spéculations financières. Des sculpteurs, des peintres, des musiciens ont été familièrement reçus à la table de Votre Majesté. Le futur Souverain n'a pas craint de déroger en pénétrant dans les ateliers, et le geste de François I^{er} doit paraître à Votre Majesté trop naturel pour mériter d'être consigné dans l'Histoire à titre exceptionnel.

L'évolution des idées modernes et le souffle démocratique qui agite tous les peuples imposent aux Rois des devoirs nouveaux. La pensée d'aujourd'hui s'est libérée, l'esprit d'indépen-

dance anime les nations d'une vie profonde, fertile et généreuse. En favoriser l'expansion, activer son cours, c'est assurer le développement logique des forces de l'État. Au cœur de celui-ci, les artistes érigent en trophées les œuvres issues de leur souffrance et de leur fièvre. Elles marquent l'étiage de la civilisation et survivent seules aux vicissitudes.

Le libéralisme de Votre Majesté, Sa Haute culture, le sentiment de la solidarité humaine qui La pénètre nous rapprochent instinctivement du nouveau Roi, dans la joie d'avoir entendu proclamer par Lui que « seules les forces intellectuelles et morales d'une nation fécondent sa prospérité. »

En faisant dans son Discours inaugural une spéciale allusion aux artistes et aux écrivains de Flandre et de Wallonie, n'a-t-Il pas renversé une barrière élevée par d'injustes préventions?

Ce n'est pas, Sire, sous le règne de Votre Majesté que l'administration des Beaux-Arts eût été, comme elle le fut trop longtemps, dédaigneusement reléguée dans le département de l'Agriculture. Et certes n'eût-Elle pas toléré qu'on fît au plus noble statuaire du pays l'affront de refuser à son œuvre capitale l'honneur d'une place publique parce que cette œuvre exalte le Travail et glorifie l'Ouvrier.

Sire,

L'heure est propice aux décisions que souhaite le pays, aux réformes qu'il attend. Orienter le troisième stade de notre patrie vers le culte esthétique, perfectionner l'éducation artistique du peuple, contribuer à répandre et à épurer le goût, créer autour du Trône une atmosphère de beauté et d'intelligence, c'est répondre aux vœux d'une nation dont les racines ataviques plongent dans un sol fertile en chefs-d'œuvre. La période d'utilitarisme qu'elle vient de traverser n'a pas altéré l'orgueil de son passé artistique. Léopold II a construit l'édifice, et ses proportions surprennent nos regards. Votre Majesté voudra le parer et l'orner. En restituant l'Art au rang qu'il occupa jadis dans la vie publique,

Elle renouera, Sire, la plus glorieuse des traditions et Elle complétera, saluée par la reconnaissance des Belges, la tâche opiniâtrement accomplie par le Roi défunt.

OCTAVE MAUS

LE PAYSAGE URBAIN

Faut-il employer l'or
dans la décoration sculpturale des villes ?

Sur nos places publiques, dans nos squares et jardins, l'emploi de la statuaire est toujours d'un effet heureux. Que le sujet soit emprunté à l'allégorie ou à l'histoire, qu'il évoque une personnalité marquante ou ne soit que le prétexte d'un beau morceau de sculpture, c'est toujours, pour le passant, une bonne fortune de pouvoir détacher pendant quelques instants son esprit des ordinaires préoccupations de la vie. Aussi ne faut-il rien négliger pour mettre en valeur la plastique beauté des monuments et songer à l'appoint sérieux que peut apporter à celui-ci le choix des matériaux destinés à leur présentation.

Si les anciens n'ont pas utilisé le bronze dans la décoration des jardins, c'est évidemment parce que la coloration foncée de ce métal ne se marie pas à la verdure. La pierre et le marbre lui sont préférables : bien entretenus, ils résistent au temps et nous donnent pleine satisfaction. La statuaire de notre vieux Parc s'harmonise de la façon la plus parfaite avec son architecture de feuillages.

Il en est tout autrement de la décoration sculpturale d'une place publique ou d'un édifice, à laquelle conviennent indifféremment la pierre, le marbre et le bronze — même doré. Mais pour l'emploi du bronze, de sérieuses réserves s'imposent. Est ce notre climat humide ou le manque de procédés d'entretien qui lui donne cette couleur morne rappelant le ton de la fonte de fer, tandis que la beauté des patines antiques hante nos souvenirs ? Jusqu'ici les différents essais tentés pour améliorer cette situation sont demeurés à peu près vains. Quelque énergiques que soient les recourages, ils n'arrivent pas à enlever au métal cette couleur antipathique. La question mérite d'être étudiée par les spécialistes de l'Académie des Sciences.

Pourquoi ne pas recourir dans certains cas à l'emploi de la dorure, qui, dans l'antiquité et à la Renaissance, a produit des résultats excellents, encore visibles de nos jours ? Citons, entre autres exemples, la statue équestre de Marc-Aurèle sur la place du Capitole, à Rome; celle du Coleone, à Venise, et, de nos jours, la Jeanne d'Arc de Frémiet qui décore à Paris l'entrée de la rue des Pyramides. Maintenant que sous l'action du temps la dorure a pris une patine harmonieuse, il faut reconnaître que l'effet en est très heureux. Combien le bronze du Godefroid de Bouillon sur notre Place Royale nous semble lourd, noir et opaque ! Ne serait-il pas beaucoup mieux doré ? La question se pose aujourd'hui pour le quadrigé de Vinçotte qui domine l'arcade du Cinquantenaire, et même pour toute la statuaire de ce monument. L'appoint de la dorure donnerait certainement aux sculptures de l'édifice l'aspect de légèreté qui leur fait défaut.

Rappelons-nous la présentation somptueuse des pylones du Pont Alexandre, à Paris, grâce aux groupes dorés qui les dominent et les accordent si heureusement avec la splendeur du ciel dont ils reflètent la lumière. L'emploi du bronze qui se détacherait en noir ne pourrait provoquer cette impression esthétique. Insistons en passant sur le mode d'application de la dorure, et constatons que si des témoignages de son ancienneté sont parvenus jusqu'à nous, c'est à cause de l'emploi de la dorure au feu ou d'un procédé qui semble perdu. La dorure à froid, telle qu'elle se pratique de nos jours, ne peut, lorsqu'elle subit l'épreuve du plein air, produire que des résultats éphémères.

Pour revenir à l'œuvre de Simonis, souhaitons lui aussi un piédestal plus simple de lignes et en beau marbre. La pierre grise dont il est actuellement composé n'a rien de séduisant; l'aspect en est triste et sale. Et pour compléter la toilette du monument, ne conviendrait-il pas de le délivrer de sa « grille », ferronnerie de forme lamentable qui, sans raison, emprisonne le héros campé en plein mouvement sur son destrier de bataille ?

Dans nos pays du Nord si souvent assombrés par l'inclémence de la température, il faut réagir par de l'éclat, par l'emploi de l'or, de la verdure et des fleurs. A ce propos, souhaitons que bientôt on crée sur la place des Palais des jardins et des squares qui, dans la mesure la plus large, enlèveront de cette place (si bien située entre un palais et un parc) le plus de pavés possible. Il y aura là un bel emplacement pour la sculpture décorative, entourée et mise en valeur de la façon la plus heureuse.

Ayons toujours le souci de l'embellissement de Bruxelles et ne négligeons rien pour que cette noble cité puisse rivaliser de goût et d'élégance avec les plus belles capitales.

CH.-LÉON CARDON,

Membre de la Commission royale des Monuments.

NOTES DE MUSIQUE

Le Deuxième Concert populaire.

L'ouverture dramatique écrite par M. Lunssens pour la *Phèdre* de Racine, et par laquelle débutait le concert, est une œuvre programmatique solidement construite, orchestrée avec talent et basée sur un matériel thématique qui, pour manquer dans une certaine mesure de variété et d'originalité, n'en est pas moins traité avec un grand souci de noblesse et d'expression juste. Malgré quelques longueurs, malgré une abondance romantico-moderne qui fait trop contraste avec la clarté symétrique du chef-d'œuvre racinien, l'intéressante composition de M. Lunssens plaît par son allure générale d'un caractère vraiment dramatique, très influencé — trop peut-être — par la tradition wagnérienne, si lourde à porter pour la musique belge.

M^{me} Jeanne Delune, violoncelliste, était la soliste du concert : soliste parfaitement discrète, interprète classique, plus soucieuse du style que de l'effet, possédant une technique correcte et un son menu qui ferait mieux dans un salon que dans le vaste espace d'une salle de théâtre. Elle a exécuté dans un mode sobre et distingué un concerto de Tartini dont le deuxième mouvement seul (*Grave ed espressivo*) dégageait une impression de beauté profonde et durable, et un concerto de son mari, M. Louis Delune, dont la principale qualité est la concision : l'on n'a jamais entendu un concerto aussi court; grâce à ces dimensions restreintes, on en a accepté sans protester la sécheresse et le manque de sens expressif. M. Delune a, heureusement, écrit mieux que cela, et il est à espérer qu'il nous donnera encore à l'avenir des œuvres aussi agréables à entendre que ses belles *Variations et Fugue sur un thème de Händel*, entendues naguère aux Concerts Ysaye.

Le temps est aux sérénades. M. Durant vient de nous donner la plus importante de celles écrites par Brahms; le Quatuor *Piano et Archets* nous en a fait entendre une de M. Sinigaglia. Voici qu'à son tour M. Sylvain Dupuis tente de nous déridier en nous offrant une composition appartenant à ce genre musical cher au XVIII^e siècle : il s'agit d'une sérénade (op. 14) pour onze instruments solo de M. Bernhard Sekles — un Hongrois, disait-on dans la salle; œuvre ingénieuse, variée, carnavalesque, pleine de détails piquants et originaux. Exécutée par les meilleurs solistes de l'orchestre et dirigée avec les soins les plus attentifs par M. Dupuis, — comme tout le reste du concert, — elle a amusé les auditeurs par l'imprévu de ses combinaisons.

CH. V.

NÉCROLOGIE

W.-P. Frith.

L'auteur du curieux tableau *le Jour du Derby* qui figure au Musée de Bruxelles (et dont la Galerie Nationale de Londres possède une réplique), William-Power Frith, est mort le mois dernier à Londres, dans sa quatre-vingt douzième année. Parmi ses œuvres, presque toutes inspirées par l'observation des mœurs populaires, il faut citer aussi la *Station de chemin de fer*, du Musée Tate.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

POÉSIE. — *Anacréon (Odes érotiques)*, transposition de L.-M. THYLIENNE. Liège, Société belge d'éditions. — *Les Matinales*, par FRANCE DARGET. Paris, librairie générale et internationale G. Ficker. — *Quelques Vers*, par le comte d'ARSCHOT. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Les Sagesse*, par C.-FRANCIS CAILLIARD. Paris, Bibliothèque du *Temps Présent* (H. Falque). — *Les Mains Jointes*, par FRANÇOIS MAURIAC. Paris, id.

ROMAN. — *Aventurine*, par SAINT-MARCE. Paris, P.-V. Stock.

CRITIQUE. — *Ferrer* (l'Homme et son œuvre, Sa Mort, Castille contre Aragon) par G. NORMANDY et E. LESUEUR; avant-propos d'ALFRED NAQUET. Paris, A. Méricant. — *Camille Lemonnier*, monographie anecdotique et documentaire, illustrée d'héliogravures, etc., par MAURICE DES OMBIAUX. Paris et Bruxelles, Ch. Carrington. — *L'Art et le Geste*, par JEAN D'UDINE. Paris, Bibliothèque de philosophie contemporaine, F. Alcan. — *Heures d'Italie* (Lombardie, Vénétie, Marches, Ombrie), par GABRIEL FAURE. Paris, Eugène Fasquelle. — *Neben meiner Kunst*, Flugstudien, Briefe und Persönliches von und über Arnold Böcklin, herausgegeben von FERN. RUNKEL und CARLO BÖCKLIN. Mit 125 Illustrationen. Berlin-Ch., Vita. Deutsches Verlagshaus.

MUSIQUE. — *Fantaisie sur un thème populaire wallon* pour grand orchestre, par THÉO YSAÏE. Partition. New-York, G. Schirmer. — *Quatre Mélodies*, par VICTOR BUFFIN. *Enfant, si j'étais roi* (V. HUGO); *Parfois lorsque tout dort* (Id.); *La Lune* (A. FIAMMETTA-SODERINI); *Dieu, qui sourit et qui donne...* (V. HUGO). Bruxelles, Breitkopf et Härtel.

ART MUSICAL. — *Cours de Composition musicale*, par VINCENT D'INDY. II^{me} livre; première partie. Paris, A. Durand et fils.

CONCERTS ANNONCÉS

Le Groupe des Compositeurs belges donnera à la Salle Patria les jeudis 20 janvier, 17 février, 17 mars et 21 avril quatre séances consacrées aux œuvres de ses membres.

Le pianiste Backhaus, dont la presse a été unanime à constater le brillant succès au Cercle artistique, donnera le 15 janvier un récital Chopin dans la nouvelle salle du palais de Somzée, 22, rue des Palais.

Le célèbre pianiste Émile Sauer annonce pour le lundi 24 janvier, Salle Patria, un récital de piano. On peut dès à présent s'inscrire pour cette soirée chez MM. Breitkopf et Härtel.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon des Aquarellistes sera irrévocablement clôturé demain, lundi, à 4 heures.

La Compagnie de l'Exposition de Bruxelles vient d'éditer une nouvelle affiche, d'un caractère particulièrement artistique. Les collectionneurs peuvent se la procurer au prix d'un franc aux bureaux de l'Exposition, 34, rue des Douze-Apôtres, de même que celle de M. Cassiers. Celle-ci est presque épuisée.

M. Anton Van Rooy, dont le succès dans *les Maitres Chanteurs* fut triomphant, chantera au théâtre de la Monnaie, les 13 janvier

et 3 février, le rôle de Wotan de *la Valkyrie*. Il sera entouré de M^{mes} Pacary (Brunnhilde), Béral (Sieglinde), Croiza (Fricka), MM. Swolfs (Siegmund) et Weldon (Hunding).

Dans le courant d'avril, M. Van Rooy donnera quelques représentations du *Vaisseau Fantôme*, que la direction de la Monnaie remontera à neuf. L'œuvre sera interprétée par une troupe allemande.

Prochainement, reprise de *Carmen* pour les représentations de M^{me} Claire Friche.

Il y a un an, débutait, à la *Libre Esthétique*, une jeune cantatrice qui depuis émigra à Paris. L'autre jour, l'un de nos collaborateurs parlait d'un concert Debussy qu'elle vient de donner. Et les poètes aussi lui ont fait un succès, ainsi qu'en témoignent ces vers :

A M^{me} Raymonde Delaunois.

Une forme aux contours délicats et fragiles
Ainsi qu'un bibelot très rare et précieux...
Un iris noir surgi d'un lac mystérieux...
Une apparition... Un fantôme immobile...

Le piano prélude, et, du fantôme noir.
Soudain, dans le silence, une voix sort et vibre,
Lente et câline et fluide comme un vers libre,
Qui se déploie, écharpe souple dans le soir. .

La voix monte, voluptueuse, puis descend :
Une caresse dans l'oreille et jusqu'à l'âme...
Puis la musique a des douceurs de jeune femme
Et la voix meurt très doucement, si doucement!...

CHARLES MOULIÉ

Un comité vient de se constituer à Londres en vue de créer un musée destiné à recevoir tout ce qui se rapporte à Dickens et qui sera analogue au musée Victor Hugo de Paris. L'inauguration du musée Dickens aura lieu en 1912 pendant les fêtes du centenaire de l'illustre romancier.

Il existe à Grimstad, petite ville de la côte sud de la Norvège, une officine du pharmacien célèbre pour avoir abrité le jeune apprenti Ibsen. C'est là qu'il a découvert sa vocation poétique, là qu'il a eu les vibrants échos des révolutions de 1848, de la première guerre dano-allemande, là enfin qu'il a écrit son poème *A la Hongrie* et son drame célèbre *Catilina*.

George Brandès, le célèbre critique, s'élève très vivement dans le *Politiken* de Copenhague contre l'aliénation prochaine de cette demeure historique. Il estime justement qu'il est du devoir des lettrés et de l'État même de conserver dans son état cette maison où la vie infligea tant d'expériences à un grand poète.

LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE

G. VAN OEST & C^{ie}

16, place du Musée, BRUXELLES.

Vient de paraître dans la

Collection des Artistes Belges contemporains

HENRI BONCQUET

par SANDER-PIERON

Un beau volume in-8°, illustré de 19 croquis dans le texte et de 34 planches hors texte.

Prix : broché, 10 francs; relié, 12 fr. 50

Il a été tiré de ce livre 50 exemplaires de luxe, sur papier Impérial du Japon, à grandes marges, texte réimposé. Ces exemplaires contiennent trois esquisses inédites de Boncquet.

Prix : 40 francs.

En distribution :

Le catalogue illustré des publications de notre maison.

ENVOI FRANCO SUR DEMANDE

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA VINGT-NEUVIÈME ANNÉE (1909)

DE L'ART MODERNE

ÉTUDES ET PORTRAITS

A. S. M. Albert, Roi des Belges (OCTAVE MAUS)	497
L'Art moderne (X. MELLERY)	399
A la mémoire de Fantin-Latour (OCTAVE MAUS)	137
Portraits et figures (Id.)	65
Une préface (OCTAVE MIRBEAU)	311
Lettre sur l'Exposition Meunier à Louvain (X. MELLERY)	247
Actualités littéraires. Le préjugé de la jeunesse (FRAN-	
CIS DE MIOMANDRE)	41
La Littérature et le Cinématographe (Id.)	305
La Bonté de Nietzsche (Id.)	335
Littérature anglaise (Id.)	129
L'Esprit de M. de Talleyrand (Id.)	199
Les Leçons de la préhistoire (Id.)	295
A propos de la <i>Porte étroite</i> (L. S.-H.)	327
La Légende de Jean-Jacques (M. S. M.)	319
Divergences musicales (OCTAVE MAUS)	17, 25
<i>Ariane et Barbe-Bleue</i> (Id.)	9
<i>Monna Vanna</i> (CH. VAN DEN BORREN)	33
Une Étape (OCTAVE MAUS)	97
La Saison russe à Paris (Id.)	169
Le Ballet russe (Id.)	193
Shakespeare chez Maeterlinck (Id.)	207
Profils de montagnes (Id.)	303
PAUL ADAM sociologue (F. DE MIOMANDRE)	58
ISAAC ALBENZ OCTAVE MAUS)	179
AUBREY BEARDSLEY (GEORGES KERBRAT)	239
HENRY BATAILLE (LOUIS THOMAS)	369
MAURICE BEAUBOURG (F. DE MIOMANDRE)	171
HENRI BONCQUET (F. H.)	330
CHARLES BORDES (OCTAVE MAUS)	359
RENÉ BOYLESVE (LOUIS THOMAS)	271, 279
CHAPLET (ARSÈNE ALEXANDRE)	233
ALEXANDRE CHARPENTIER (OCTAVE MAUS)	73
CHODERLOS DE LACLOS (CHARLES MOULLE)	375
LÉON CLADEL (OCTAVE MAUS)	201
LÉOPOLD COUROUBLE (B. F.)	391
LOUIS DELATTRE (FRANCIS DE MIOMANDRE)	145
JEAN DOLENT (Id.)	287
ISADORA DUNCAN (Id.)	82
ALBERT ÉRLANDE (Id.)	1
ANDRÉ FONTAINAS (G. RENCY)	57
GUSTAVE GEFFROY (HARLOR)	154
THOMAS HARDY (F. DE MIOMANDRE)	313
HAYDN (H. GUILBEAUX et J. REBOUL)	202
FRANZ HELLENS (HUBERT KRAINS)	367
HENRI HUSSON (LÉANDRE VAILLAT)	243
MAXIMILIEN LUCE (ÉMILE VERHAEREN)	123
MAURICE MAETERLINCK (H. MAILLEFROID)	289
CATULLE MENDÈS (FRANCIS DE MIOMANDRE)	49
CHARLES MILCENDEAU (L. V.)	188
MONTICELLI (ANDRÉ GOUVRAND)	121
REGNARD (JULES CLARÉTIE)	291
ROUYEYRE (LOUIS THOMAS)	215, 223
SEM (H. BATAILLE)	164
DÉODAT DE SÉVERAC (M.-D. CALVOCORESSI)	3-3
PAUL SÉRISIER (MAURICE DENIS)	147
NICOLAS TARKHOFF (PASCAL FORTHUNY)	296, 305

EDMOND VERSTRAETE (FRANZ HELLENS)	153
HANS VON MARÉES (MARCEL MONTANDON)	173
WALT WHITMAN (J.-B. LÉCONTE)	208

PEINTURE

Le Romantisme de Tintoret (ADRIEN MITHOEARD)	173
De Gauguin et de Van Gogh au classicisme (MAURICE	
DENIS)	242, 251, 266, 274
« Souvenir de Rome » (OCTAVE FIRMEZ)	330
Le Dessin (OCTAVE MIRBEAU)	338
Le Bovarysme du collectionneur (LOUIS PIÉRARD)	181
La Collection royale (CH.-LÉON CARDON)	316
MUSÉE DE BRUXELLES. Les collections du Roi (F. H.)	362
La vente des tableaux du Roi	167, 174
<i>Les Amis des Musées</i> . Dons à l'État	402
Acquisitions du Musée de Bruxelles. 86, 212, 260, 397, 402, 405	
Un Office de renseignements	347
LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Portraits et figures (OCTAVE MAUS)	65
Autour de la <i>Libre Esthétique</i> (Id.)	105
Les peintres belges (FRANZ HELLENS)	81
La sculpture (GRÉGOIRE LE ROY)	113
La gravure (ROBERT SAND)	114
Transpositions (JEAN HOSTIE)	180
La <i>Libre Esthétique</i> et les Académies	95
La <i>Libre Esthétique</i> et le Peuple (L. P.)	85
La <i>Libre Esthétique</i> et la presse	134
Acquisitions	95, 111, 127, 260
LE SALON DE PRINTEMPS (GRÉGOIRE LE ROY)	76, 161, 177
Exposition de <i>Vie et Lumière</i> (F. H.)	149
MONTICELLI (ANDRÉ GOUVRAND)	121, 134
Le 1 ^{er} Salon des <i>Aquarellistes</i> (F. H.)	393
Le XVII ^e Salon de <i>Pour l'Art</i> (Id.)	44
Le III ^e Salon de <i>l'Estampe</i> (Id.)	11
Le X ^e Salon des <i>Aquarellistes et Pastellistes</i> (Id.)	179
Le Salon des <i>Indépendants</i> (Id.)	209
Exposition du <i>Sillon</i> (Id.)	362
Exposition de Cent portraits	151
CERCLE ARTISTIQUE. Exposition de MM Houben et	
Id. NIEKERK (O. M.)	20
Id. de M et M ^{me} WYTSMAN (F. H.)	62
Id. de M VAN ZEVENBERGHEN et de	
M ^{lle} VEROECKHOVEN (Id.)	76
Id. de M. MAURICE BLEECK (Id.)	108
SALLE BOUTE. Exposition de M. L. BERTEAULT (O. M.)	68
Id. de M. WILLY SCHLOBACH (GRÉGOIRE LE ROY)	346
GALERIE ROYALE. Exposition de M ^{me} HYNDERICK (O. M.)	116
GALERIE RUBENS. Exposition de M ^{me} CLYSENAAR (Id.)	68
STUDIO. Exposition inaugurale (H.)	378
Exposition de l'Université libre (O. M.)	377
L'art au « Vieux Cornet »	316
La Fédération professionnelle des Beaux-Arts	174
Les Artistes et l'Exposition de Bruxelles	66
A propos du Musée Wilson	75, 87
Le prix Verheyden	103
Les panneaux décoratifs de M. Fabry à la Monnaie	292
ANVERS. <i>L'Art Contemporain</i> (GEORGES SERIGHERS)	89
Id. Exposition JACOB SMITS (JEAN LAENEN)	369

BRUGES. La collection Steinmetz	301
GAND. Le Salon triennal (F. H.)	282
Le Jury du Salon triennal	220
Achats du gouvernement	221
HELSINGFORS Exposition FINCH	23
LIÈGE. L'Exposition des Beaux-Arts	93, 108
La <i>Mangeuse d'huîtres</i> de M. ENSOR (O. M.)	217, 226
Exposition Delcour	276
LONDRES. Acquisitions de la National Gallery	7
Découverte de tableaux de Turner	261
LOUVAIN. L'Exposition C. Meunier (NAVIER MELLERY)	247
MUNICH. Les Belges à l'Exposition des Beaux-Arts	219
La Belgique au <i>Glaspalast</i> (WILLIAM RITTER)	255, 263
PARIS. Le Salon des Indépendants (L. VAUXCELLES)	124
Les artistes belges à la Société nationale des Beaux-Arts (OCTAVE MAUS)	185
L'art belge à Paris (ID.)	370
Exposition VAN DONGEN (LOUIS VAUXCELLES)	5
Id. MARY CASSATT (ID.)	13
Id. BRANGWYN (GABRIEL MOREY)	68
Id. de <i>La Peinture à l'eau</i>	71
Id. LOUIS CHARLOT (HENRI GENET)	235
Id. PIERRE LAPRADE (LOUIS VAUXCELLES)	109
Id. LOUIS SUE (ID.)	132
Id. J.-F. RAFFAELLI	196
Id. LOUIS VALTAT (LOUIS VAUXCELLES)	109
Exposition d'estampes japonaises	205
Le Musée du Barreau	26
Le legs Chauchard	196
Le testament Chaplet	237
Une décoration de M. Van Rysselberghe à Neuilly	301
ROME. L'Exposition internationale	299
ROTTERDAM Exposition Van Rysselberghe	357
VENISE Les Belges à l'Exposition internationale	252
Achats d'œuvres belges en Italie	111, 167, 175, 386
Découverte de tableaux anciens	285
Un Musée Ziem à Martignes	39
Un Greco à Tolède	261
Un Velasquez au Musée de Budapest	79
La ressemblance d'un portrait (MAX LIEBERMANN)	159
PUBLICATIONS ARTISTIQUES. — L. BENÉDITE. <i>La peinture au XIX^e siècle</i>	284
CH. BULS. <i>Le Vieux Bruxelles</i> (O. M.)	131
D ^r J.-C. MARDRUS. <i>Le Livre des Mille Nuits et une Nuit</i>	157
CH. MOREAU-VAUTHIER. <i>Les chefs-d'œuvre des grands maîtres</i> (L.)	4
J. OCHS. <i>Le Tot Lidge</i> (L. PIÉRARD)	227
V. FIGA. <i>A travers les albums et les portefeuilles</i> (O. M.)	115
ID. <i>La "Galleria d'arte moderna" à Venise</i> (ID.)	115
ROUYEYRE. <i>Caricatures théâtrales, le Gynécée, etc.</i> (L. THOMAS)	216, 223
<i>Bibliothèque des classiques de l'art. Michel-Ange</i> (L.)	4
<i>Sicile-Calabre</i>	14, 37
Vente Henri Say (Paris)	15
Id. de la collection Gerbeau (ID.)	134
Id. à l'hôtel Drouot (ID.)	175
Id. des œuvres d'art de <i>Sicile-Calabre</i> (Bruxelles)	183
Id. d'œuvres de M. Walter Sickert (Paris)	197
Id. d'eaux-fortes de Rembrandt (ID.)	213, 285
Id. de M. A. Baillehache (ID.)	213
Id. de la collection Coquelin (ID.)	213
Id. de la collection du V ^e Chabert (ID.)	213
Id. de tableaux de Van Dyck	261
Id. d'un Holbein pour la National Gallery (Londres)	269
Id. de la collection Rambaud (Paris)	285
NÉCROLOGIE — JULES ADELINÉ	292
CHARLES CONDER	102
W.-P. FRITH	410
PETER-SEVERIN KROYER	388
EDMOND LEMPEREUR	380
ALFRED LE PETIT	380
RICHARD MÜTHER	228
PAUL-ÉLIE RANSON	70
M ^{me} HENRIETTE RONNER	78

SCULPTURE

La Chapelle de Ruysbroeck (THOMAS BRAUN)	59
A propos du monument Ruysbroeck (JEAN LAENEN)	68
<i>La Justice</i> de Julien Dillens (CHAMPAL)	259

<i>Les Passions humaines</i> de J. Lambeaux	159, 229
Le Monument au Travail, par Ch. Vanderstappen	63, 404
<i>La Mort d'Omphralles</i> de Ch. Vanderstappen	95
La Statue du général Belliard ((J.-B. LECOMTE)	323
Le Monument Abbe à Iéna par H. van de Velde	119
Id. Barbey d'Aurévilly par Rodin	405
Id. Beethoven à Vienne	135
Id. du Centenaire à Buenos-Ayres	229, 252
Id. Léon Cladel à Paris (OCTAVE MAUS)	200, 219
Id. Delcour à Liège	357
Id. Dillens à Bruxelles	183
Id. Dupont par P. Du Bois	220
Id. Gogol à Moscou	151
Id. Charles Guérin (RENÉ D'AVRIL)	354
Id. Constantin Guys par Godebski	191
Id. Victor Hugo par Rodin	333
Id. Joachim à Berlin	253
Id. Lambermont (concours)	111, 117
Id. de la Réformation à Genève	253
Id. Ernest Reyer au Lavandou	39, 45
Id. A. Rodenbach par J. Lagae à Roulers	277
Id. de l' <i>Union Postale</i> par R. de Saint Marceaux à Berne	365
Id. Vanderkindere par S. Vanderkindere à Uccle	213
Id. Théodore Verstraete par G. Charlier à Anvers	159
Id. Vestrepain par A. Mercié à Toulouse	349
Id. Max Waller	396
Id. Oscar Wilde par J. Epstein à Paris	205
Id. Zola par A. Charpentier et C. Meunier	63, 219
Le Mémorial Paul Hankar	159
Statues de M. Marin au Pavillon de la Ville de Bruxelles	308
La Société des <i>Amis de la Médaille d'art</i>	38
A la mémoire de F.-A. Gevaert (O. M.)	322
Médailles de MM. G. Devreese, J. Leeroart et Ch. Samuel (ID.)	333, 357, 394
La Médaille à l'Exposition de 1910 (ID.)	394
NÉCROLOGIE. JULES CHAPLAIN (ID.)	236
ALEXANDRE CHARPENTIER (ID.)	73
CYPRIEN GODEBSKI	

ARCHÉOLOGIE, ARCHITECTURE
ARTS APPLIQUÉS

Nos Imagiers à Séville (L. MAETERLINCK)	131
Miséricordes belges (ID.)	188
Art et Proverbes (ID.)	275
Faut-il employer l'or dans la décoration sculpturale des villes? (CH.-L. CARDON)	409
Les Peintures à fresque de N.-D. d'Anvers	183
LIÈGE. Causerie du D ^r Jorissenne sur l'École de Lambert Lombart	95
L'Art décoratif en Allemagne (H. FIÉRENS-GEVAERT)	307
La Maison du Livre	362
La Reconstruction du Campanile de Venise	175
L'Art à l'école (LOUIS DUMONT-WILDEN)	299
Concours d'affiches	53
Une affiche de l'État belge en Suisse	293
NÉCROLOGIE. — CHAPLET (L. V.)	198
PAUL CLAESSENS	204
HENRI MAQUET	388

LITTÉRATURE

George Sand à Nohant (A. DE ROTHMALER)	35, 42
Le legs de George Sand	237
Réflexions sur Anatole France (F. DE MIOMANDRE)	353
A propos du prix Nobel (HENRI GUILBEAUX)	357
La Bibliothèque royale (O. M.)	257
Le personnel de la Bibliothèque royale	228
PAUL ADAM <i>Les Disciplines de la France. — Le Progrès des races</i> (FRANCIS DE MIOMANDRE)	58
ID. <i>Dix ans d'art français</i> (ID.)	323
J. AJALBERT. <i>Les Destinées de l'Indo-Chine</i> (ID.)	218
PAUL ANDRÉ. <i>Maitre Alice Hénault</i> (ID.)	140
ADRIEN ARENNES. <i>La Route douloureuse</i> . (ID.)	211

GEORGES BATAULT. <i>Crémuscules d'amour</i> (F. DE M.)	140	CAMILLE MAUCLAIR. <i>Victor Gilsoul</i> (F. H.)	197
MAURICE BEAUBOURG. <i>Aventures du Petit prince de Roussiqui et de sa Roussiquine</i> (ID.)	171	ID. <i>La Beauté des formes — La Religion de la musique</i> (F. DE M.)	329
ANDRIEN BERTRAND <i>Les Soirs ardents</i> (ID.)	12	STUART MERRILL. <i>Une voix dans la foule</i> (ID.)	241
FRANCIS BŒUF. <i>Le Cœur nu</i> (ID.)	188	A. MICHEL. <i>Promenades aux environs de Bruxelles</i> (ID.)	385
S. BONMARIAGE. <i>Bobette, petite sœur de la Lune</i> (ID.)	12	E.-W. MOES. <i>Frans Hals, sa vie et son œuvre</i> (F. H.)	201
ID. <i>Attitudes</i> (ID.)	140	EUGÈNE MONFORT. <i>La chanson de Naples</i> (F. DE M.)	361
ID. <i>L'Automne</i> (ID.); <i>Poèmes</i> (ID.)	241	ALFRED MORTIER. <i>Le Temple sans idoles</i> (ID.)	241
CHARLES BAUDON. <i>Le double dessin</i> (ID.) . — <i>Le Flambeau de bronze</i> (ID.)	407	CHARLES MOULIÉ. <i>Les Mignardises</i> (ID.)	361
ALBERT DE BERSAUCOURT. <i>Notules</i> (ID.)	140	J. JOACHIM-NIN. <i>Pour l'art</i>	156
ID. <i>Triptyques</i> (ID.)	12	G. NORMANDY. <i>Le nu à l'église, au théâtre et dans la rue</i> (F. DE M.)	250
MARCEL BOULENGER. <i>Nos élégances</i> (ID.)	139	Réponse à M. de Miomandre (G. NORMANDY)	298
RENÉ BOYLESVE. <i>La Poudre aux yeux</i> (ID.)	187	PIERRE NOTHOMB. <i>L'Arc-en-ciel</i> (F. DE M.)	145
ID. <i>La Jeune fille bien élevée</i> (L. THOMAS)	271	RAY NYST. <i>La Caverne</i> (ID.)	293
ID. <i>La Becquée</i> (ID.)	279	JULIEN OCHSÉ. <i>Entre l'heure et la faute</i> (ID.)	163
R. BRANCOUR. <i>Félicien David</i>	132	JEHANNE D'ORLIAC. <i>Le Cahier des charges</i> (ID.)	361
P. BROODCOORENS. <i>Egleyssyne et Flourdelys</i> (F. DE M.)	361	PÉLADAN. <i>Rapport au public sur les Beaux-Arts</i> (ID.)	12
OLIVIER CALLEMAND DE LA FAYETTE. <i>La Montée</i> (ID.)	107	CLÉMENT PERDIEUX. <i>Le poète Georges Ramaekers</i>	157
EMMANUEL CHABRIER. <i>Lettres à Nanine</i> (ID.)	361	MAURICE PÉZARD. <i>Les ténèbres illuminées</i> (F. DE M.)	241
CHODERLOS DE LACLOS. <i>Dans le parc</i> (CH. MOULIÉ)	375	L. PIÉRARD. <i>Medardo Rosso</i> (ID.)	332
L. COUROUBLE. <i>Madame Kachebroeck à Paris</i> (B. F.)	391	SANDER PIERRON. <i>Henri Bonquet</i> (F. H.)	330
F. DE CUREL. <i>Le Solitaire de la Lune</i> (F. DE MIOMANDRE)	322	E. PSYCHA. <i>Rèes païens</i> (F. DE MIOMANDRE)	12
MARIE DAUGUET. <i>Les Pastorales</i> (ID.)	12	ROBERT RANDAU. <i>Les Explorateurs</i> (ID.)	107
GUSTAVE DAVOIS. <i>Les Bonaparte littérateurs</i> (ID.)	13	PAULIN RENAULT. <i>Henry Carton de Wiart</i>	355
L. DELARUE MARDRUS. <i>Marie, Fille-Mère</i> (ID.)	11	CLAUDE RENÉ. <i>Mariages nouveaux</i>	107
ID. <i>Le Roman de six petites filles</i> (ID.)	187	E. REUIL. <i>Georges Rodenbach</i>	157
L. DELATTRE. <i>Le Jeu des petites gens</i> (ID.)	145	G. M. RODRIGUE. <i>Fernand Séverin</i>	157
ID. <i>Le Roman du chien et de l'enfant</i> (ID.)	146	LUCIEN ROLMIER. <i>Maïvine</i> (F. DE MIOMANDRE)	122
JEAN DOMINIQUE. <i>L'Âne mouillée</i> (ID.)	28	J.-H. ROSNY. <i>Marthe Baraquin</i> (ID.)	163
ALBERT DU BOIS. <i>Le premier livre des poèmes impériaux. — Les Wallons</i> (ID.)	140	ID. <i>Traduction des œuvres de Shakespeare</i> (ID.)	195
ID. <i>Le second livre des poèmes impériaux. — Paris la Prostituée</i> (ID.)	140	A. TH. ROUVEZ. <i>Cités et villages belges</i> (F. H.)	244
J.-F. ELSLANDER. <i>Le Musée de M. Dieulafoit</i> (ID.)	140	HIPPOLYTE SCHEFFER. <i>Sept nouvelles</i> (F. DE M.)	12
ALBERT ERLANDE. <i>Le défaut de l'armure</i> (ID.)	2	A. SEGARD. <i>La Sicile</i> (ID.)	322
MARC EVIAN. <i>L'Étoile</i> (ID.)	361	A. CH SWINBURNE. <i>Les Chants d'avant l'aube. — Poèmes et ballades. — Nouveaux poèmes et ballades</i> (ID.)	129
BLAISE FALERGES. <i>Mariage d'inclination</i> (ID.)	241	ADOLPHE THALASSO. <i>Le Théâtre libre</i> (ID.)	194
CLAUDE FARRÈRE. <i>La Bataille</i> (ID.)	210	LOUIS THOMAS. <i>L'Esprit de M. de Talleyrand</i> (ID.)	199
ÉLIE FAURE. <i>Eugène Carrière</i>	31	TOUNY-LERYS. <i>La Pâque des roses</i> (ID.)	241
GABRIEL FAURE. <i>Paysages passionnés</i> (F. DE M.)	12	RENÉE D'ULMÈS. <i>Sybille mère</i> (ID.)	140
CHARLES FÉNESTRIER. <i>La Vie des frelons</i> (ID.)	140	J. VACHER. <i>Ma meilleure pensée</i> (ID.)	241
FÈRSEN. <i>Et le feu s'éteignit sur la mer...</i> (ID.)	240	BON CH VAN BENEDEN. <i>La peste de Torgarlet</i> (ID.)	12
A. FONTAINAS. <i>La Nef désenparée</i> (G. RENCY)	57	FIRMIN VAN DEN BOSCH. <i>Littérature d'aujourd'hui</i> (ID.)	12
O. FRIEDRICH. <i>Autour d'un problème</i> (F. DE M.)	241, 265	MARGUERITE VAN DE WIELE. <i>Ame blanche</i> (ID.)	12
Lettre de M. OTTO FRIEDRICH.	259	G. VAN ZYPE. <i>Franz Courtens</i> (F. HELLENS)	67
EUGÈNE FROMENTIN. <i>Lettres de jeunesse</i> (M. S. M.)	337	EMILE VERHAEREN. <i>James Ensor</i>	76
RÉMY DE GOURMONT. <i>Couleurs</i> (F. DE M.)	72	JEAN VIGNAUD. <i>La Passion de Claude Bernier</i> (F. DE M.)	400
MAURICE GEHRI. <i>Prisons russes</i> (ID.)	283	HENRY VIGNEMAL. <i>Le Fruit défendu</i> (ID.)	140
A. GERMAIN. <i>Les Néerlandais en Bourgogne</i> (F. H.)	299	GEORGES VIRRÈS. <i>Ailleurs et chez nous</i> (ID.)	385
J. GERNAERT. <i>Les Yeux de Louise</i> (F. DE M.)	323	GILBERT DE VOISINS. <i>Le Bar de la Fourche</i> (ID.)	211
ANDRÉ GIDE. <i>La Porte étroite</i> (L. ST-H.)	327	ID. <i>Les moments perdus de John Shag</i> (ID.)	11
GEORGES GRAMPE. <i>Dans le jardin de Sainte-Beuve</i> (F. DE M.)	139	OMER DE VUYST. <i>Icones féodales</i> (ID.)	140
LÉOPOLD GROS. <i>La Dame aux œillets</i> (ID.)	188	H.-G. WELLS. <i>Deux histoires et un rêve. — Quand le dormeur s'éveillera</i> (ID.)	130
TH. HANNON. <i>Au clair de la lune</i> (ID.)	323	LÉON WÉRY. <i>Une Philosophie de l'art flamand</i>	158
THOMAS HARDY. <i>La Bien-aimée</i> (ID.)	313	WILLY. <i>Pimprette</i> (F. DE M.)	12
GÉRARD HARRY. <i>Maurice Maeterlinck</i> (ID.)	241	ID. <i>La journée du petit Duc</i> (ID.)	107
FRANZ HELLENS. <i>Les Hors-le-Vent</i> (HUBERT KRAINS)	367, 385	WALT WHITMANN. <i>Feuilles d'herbe</i> (ID.)	272
N. HENNIQUE. <i>Du Vent sur la plaine</i> (F. DE MIOMANDRE)	139	Lettre ouverte à M. F. de Miomandre (VALBERT)	91
EMILE HENRIOT. <i>XI portraits dont un de femme</i> (ID.)	107	La Société des Bibliophiles fantaisistes	405
EDMOND JALOUX. <i>Le reste en silence</i> (ID.)	116	PÉRIODIQUES NOUVEAUX. — <i>La Revue française. — La Flandre artiste. — La Nouvelle Revue française</i>	7
JACQUES JARY. <i>Le dogmatisme d'Anatole France</i> (ID.)	353	<i>Akademos</i>	31
ADOLPHE JULLIEN. <i>Fantin-Latour</i> (OCTAVE MAUS)	137	<i>L'Idéal philosophique</i>	79
G. KENNAN. <i>La Sibérie et la déportation</i> (F. DE M.)	283	Conférences des Amis de la Littérature. M. IWAN GILKIN : <i>Les origines du mouvement poétique belge</i> (G. R.)	22
ID. <i>Les prisonniers politiques en Sibérie</i> (ID.)	283	ID. M. EDM. PICARD : <i>Le Théâtre belge</i> (ID.)	62
RUDYARD KIPLING. <i>Simplex contes des collines. — Nouveaux contes des collines. — Trois troupiers. — Autres troupiers</i> (ID.)	19	ID. M. FIERENS-GEVAERT : <i>L'Indépendance des lettres belges</i> (ID.)	84
GREY LAVAUD. <i>Du Livre de la mort</i> (ID.)	12	Conférences de M. Joseph Bédier en Amérique	373
MARIUS-ARY LEBLOND. <i>L'idéal au XIX^e siècle</i> (ID.)	106	M. Firmin van den Bosch et Alb. Rodenbach	221, 227, 285
PAUL LECLERQ. <i>Aventures de Bécot</i> (ID.)	12	Une traduction des <i>Fioretti</i> par M. PERATÉ	199
CAMILLE LEMERCIER D'ERM. <i>Les Exils</i> (ID.)	140	Villiers de l'Isle Adam et Verlaine	237
CAMILLE LEMONNIER. <i>La Maison qui dort</i> (ID.)	385	Une traduction anglaise d' <i>Escal Vigor</i>	245
HENRI LIEBRICHT. <i>Histoire de la littérature belge</i> (ID.)	384	Une anecdote sur Gœthe	245
RENÉ LYR. <i>Dans le Silence</i> (ID.)	108	Un roman projeté par Flaubert : <i>La Spirale</i>	245
ALFRED MACHARD. <i>Primousses</i> (ID.)	241	Le traducteur de Kipling	245
M ^{me} F. MACDONALD. <i>La légende de J.-J. Rousseau rectifiée</i> (M. S. M.)	317	Induits de Barbey d'Aurevilly	292
PIERRE MARCEL. <i>Charles Le Brun</i>	252	Les livres les plus répandus du monde	373
PAUL MARGUERITE. <i>La Flamme</i> (F. DE MIOMANDRE)	231	Les Prix de littérature du Brabant	381
EUGÈNE MARSAN. <i>Les cannes de Paul Bourget</i> (ID.)	211		

Les Concours de l'Académie pour 1911	234
Fleurs de style	293
Accusés de réception . . . 126, 174, 204, 236, 260, 284, 372, 410	410
Vente d'autographes à Berlin	253
Verhaeren et l'instinct natal (SAINT-GEORGES DE BOUHELIER)	172
A M ^{me} Raymonde Delaunois (CH. MOULIÉ)	410
EUGÈNE DEMOLDER (SACHA GUITRY)	63
NÉCROLOGIE. — EDGAR BAES	62
JEAN DOLENT (F. DE MIOMANDRE)	287
ÉDOUARD FÉTIS	46
JEAN LAHOR (O. M.)	220
CATILLE MENDÈS (FRANCIS DE MIOMANDRE)	49
CHARLES TARDIEU (O. M.)	30

MUSIQUE

Divergences musicales (OCTAVE MAUS)	17, 25
Le Quatuor à cordes (VINCENT D'INDY)	147
Le Cas Dupin (ALBERT GROZ)	211
PIERRE DE BRÉVILLE	309
Conseils aux musiciens	156
Préceptes de Moussorgski	166
Le Prix de Rome	333
Le Prix de symphonie de l'Académie	389
La Direction du Conservatoire (O. M.)	3
Le Musée du Conservatoire (Id.)	51
Le Don Cavens	119
CONSERVATOIRE DE BRUXELLES. Saison 1908-1909. 1 ^{er} Concert. <i>L'Héroïque</i> . Hommage à Gevaert (CH. V.)	51
3 ^e et 4 ^e Concerts. <i>Samson</i> de H. ENDEL (Id.)	118, 140
Concours	198, 203, 212, 220, 227
CONCERTS POPULAIRES. Saison 1908-1909. 2 ^e Concert. Le petit ZIMBALIST (CH. V.)	36
3 ^e Concert. <i>Werther</i> , par V. Vreuls, M. TAGLIAFERRO et M ^{me} SCHUMANN-HEINK (Id.)	60
4 ^e Concert. <i>Le Déluge</i> de Saint Saëns, <i>la Sulamite</i> de Chabrier, <i>la Kaisermarsch</i> (O. M.)	93
Saison 1909-1910. 1 ^{er} Concert. Le Centenaire de Haydn M. SAUER (CH. V.)	347
2 ^e Concert. <i>Phèdre</i> , par M. Lunssens, M ^{me} J. DELUNE	409
CONCERTS YSAYE. Saison 1908-1909. 3 ^e Concert. MM. CORTOT, THIBAUD et CASALS (CH. V.)	29
4 ^e Concert. MM. BIRNBAUM et PUGNO (Id.)	52
5 ^e Concert. MM. F. VAN DER STUCKEN et F. KREISLER (O. M.)	93
6 ^e Concert. M. A. VAN ROOY (Id.)	109
Concert extraordinaire. MM. E. YSAYE, DERU et CHAUMONT (CH. V.)	140
Saison 1909-1910. 1 ^{er} Concert. MM. YSAYE et R. PUGNO (Id.)	363
2 ^e Concert. (Id.)	386
LES CONCERTS DURANT (Id.)	22, 37, 102, 149, 370, 403
CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. L'Activité musicale de la <i>Libre Esthétique</i> (MAUBEL)	83
1 ^{er} Concert M ^{me} M.-A. WEBER, MM. J. TURINA et J. JONGEN (CH. V.)	93
2 ^e Concert. M ^{me} M. ROLLET, MM. LAUWERYS, DELCROIX et LAMBOTTE (Id.)	101
3 ^e Concert. M ^{lles} BLANCHE SELVA et M. ROLLET; M. CHAUMONT (Id.)	108
4 ^e Concert. M. R. VINÈS. Œuvres de MM. DEBUSSY et RAVEL (Id.)	116
CERCLE ARTISTIQUE. MM. CORTOT, THIBAUD et CASALS. L'Œuvre de Beethoven (Id.)	21
Musique russe. Causerie de M. CALVOCORESSI	45
Le Quatuor « Piano et Archets » (O. M.)	84
Récital SAUER (CH. V.)	102
<i>Lieber Abend</i> VAN ROOY (Id.)	109
Récital BACKHAUS (Id.)	371
SALLE PATRIA. Concerts de la <i>Société J.-S. Bach</i> (O. M. et CH. V.)	36, 85, 109, 394
Le Chœur A <i>Capella</i> d'Amsterdam (CH. V.)	44
Concert M ^{me} HENRIETTE SCHMIDT (Id.)	51
Id. de M ^{me} GERMAINE LIEVENS (Id.)	61
Id. du <i>Groupe des Compositeurs belges</i> (Id.)	133
GRANDE HARMONIE. Concerts JENNY MERID et MAX ROGER (Id.)	362
THÉÂTRE DE LA MONNAIE. Concert VAN ROOY (Id.)	363
UNIVERSITÉ NOUVELLE. MM. G.-J. AUBRY et J.-J. NIN.	

<i>Les origines de la musique de clavier</i> (CH. V.)	52
ÉCOLE ALLEMANDE. MM. N. et E. LAUREUX (M. M.)	61
Le Quatuor Zimmer (CH. V.)	356
ÉCOLE DE MUSIQUE D'IXELLES. La <i>Musik-Ausstellung</i> (CH. V.)	45
Récital JEAN JACOB (Id.)	133
Concours	268
SCOLA MUSICÆ. Récital DEMBLON (Id.)	363
Concert VREULS (O. M.)	395
PALAIS SOMZÉE. Le Quatuor <i>Piano et Archets</i> (CH. V.)	387, 403
La Messe de Sainte-Cécile à Saint-Boniface (Id.)	378
Auditions musicales de M ^{me} BEAUCK	118, 371
Audition de M. et M ^{me} DEMEST	379
LIÈGE. Concert du Conservatoire (GEORGES RITTER)	395
Les Concerts Brahy (Id.)	6, 61, 77
Concerts de l' <i>Œuvre des artistes</i> (Id.)	125, 190, 195
Le 125 ^e concert de charité des <i>Amateurs</i> (Id.)	5
Le Festival wallon (Id.)	190
Récitals de MM. LAVOYE et ROBERT (Id.)	190
Récital Liszt. M. KÖNIG et M ^{me} TOMBEUR (Id.)	396
Section musicale du Congrès d'archéologie de Liège (Id.)	268
LOUVAIN. Concert de l'École de musique	96
Festival musical des fêtes de l'Université N.	182
MONS. Concerts GEORGES PITSCHE	371, 244
TOURNAI. La <i>Sainte Ludmille</i> de DVORAK	133
VERVIERS. Concert d'hiver (J. S.)	347
PARIS. Concerts Lamouroux (O. M.)	46, 52, 61
Concerts du Salon d'Automne (M. D. CALVOCORESSI)	377
Auditions ENGEL-BATHORI (O. M.)	52, 61
Conférences-auditions de M ^{me} MARY PIRONNAY et M. LANDORMY (Id.)	46
SALLE ÉRARD. Concert PITSCHE (Id.)	31
SALLE PLEYEL. Séance BLANCHE SELVA (Id.)	46
SALLE GAVEAU. Concert de la <i>Schola Cantorum</i> (Id.)	46
SALLE MORS. Séance CLAUDE DEBUSSY (F. M.)	395
COLOGNE. Concert consacré à M. NEITZEL	95
Concours musicaux	52, 380
Le Centenaire de Haydn et le 3 ^e Congrès de la S. I. M. A propos du 150 ^e anniversaire de la mort de Hændel	166
BIBLIOGRAPHIE MUSICALE — OSCAR CHILOSETTI. La <i>Bibliotheca di Rivista musicale</i> (CH. V.)	165
A. COQUARD. <i>Hector Berlioz</i>	132
ERGO. <i>Dans les propylées de l'instrumentation</i> (CH. V.)	281
PAUL MAGNETTE. <i>Contribution à l'histoire de la symphonie post-beethovénienne</i> (O. M.)	273
R. STRAUSS. <i>Le Traité d'orchestration d'Hector Berlioz</i>	125
VINCENT D'INDY. <i>Nouvelle édition française de musique classique</i>	203
Les Manuscrits de Paganini	47
Une lettre inédite de Liszt	138
Une accusation de plagiat contre Richard Strauss	151
Les défis entre chanteurs	236
Don d'autographes à Guillaume II	245
Reyer critique musical	277
Le testament de Pablo Sarasate	47
Le testament musical de Verdi	142
NÉCROLOGIE. — ÉMILE AGNIEZ (O. M.)	182
ISAAC ALBENIZ (Id.)	79
OSCAR BYSTRÖM	276
MARIE-AUGUSTE DURAND (O. M.)	182
CYPRIEN GODEBSKI	388
LUCIEN HILLEMACHIER (O. M.)	190
PAUL D'HOOGHE	380
JOSEPH JACOB (O. M.)	348
CLOTHILDE KLEEBERG-SAMUEL (HENRY LESHROUSSART)	54
GIUSEPPE MARTUCCI	228
ERNEST REYER (O. M.)	27
FRANCIS THOMÉ	372

THÉÂTRE

Le théâtre de Hugo de Hofmannsthal (MARCEL DOLIGNY)	288
A propos de <i>Monna Vanna</i> (lettre de M. MAETERLINCK)	21
Le théâtre belge à l'Exposition de 1910 (M. GÉRARD HARRY)	101
THÉÂTRE DE LA MONNAIE. Saison 1908-1909. <i>Ariane et Barbe Bleue</i> , par PAUL DUKAS (OCTAVE MAUS)	3, 9
<i>Monna Vanna</i> , par MAETERLINCK et FÉVRIER (CH. VAN DEN BORREN)	33

<i>Katharina</i> , par EDGAR TINEL (O. M.)	74
Reprise du <i>Jongleur de Notre-Dame</i>	85
<i>La Habanera</i> , par LAPPARA (O. M.)	99, 235
<i>Le Tableau parlant</i> , de GRÉTRY (ID.)	100
Reprise de <i>Samson et Dalila</i> (CH. V.)	141
Tableau de la troupe pour 1909-1910	268
Reprise de <i>Sigurd</i> (CH. V.)	292
Reprises de <i>Faust</i> et de <i>Manon</i> (ID.)	300
Id. de <i>la Favorite</i> et de <i>Samson et Dalila</i> (ID.)	316
MM. ANSELMi et SAMMARCO, M ^{mes} BIANCHINI et HEMPEL dans <i>la Tosca</i> et <i>Rigoletto</i> (ID.)	339
<i>Madame Butterfly</i> , par MM ILLICA, G. GIACOSA et PUCCINI (OCTAVE MAUS)	345
Reprise d' <i>Ophée</i> (ID.)	346
Reprise d' <i>Armide</i> (CH. V.)	356
Reprise des <i>Maîtres Chanteurs</i> . M VAN ROOY (ID.)	362
Reprise d' <i>Alceste</i> (ID.)	387
Les <i>Fêtes d'Hébré</i> , de RAMEAU	385
Manifestation <i>Kufferath</i> et <i>Grüde</i> . Discours de M. OCTAVE MAUS	97
THÉÂTRE DU PARC. Saison 1908-1909. <i>Qui perd gagne</i> , par PIERRE VEBER (G. RENCY)	13
Reprise du <i>Monde où l'on s'ennuie</i> (ID.)	13
<i>La Patronne</i> , par M. DONNAY (ID.)	37
<i>L'Oiseau blessé</i> , par A. CAPUS (ID.)	53
<i>La Victoire</i> , par H. VAN OFFEL (ID.)	85
<i>Le Bon Roi Dagobert</i> , par ANDRÉ RIVOIRE (ID.)	93
Les danses de M ^{lle} RITA SACCHIETTO (ID.)	125
Reprise du <i>Voyage de M. Perrichon</i> (ID.)	141
<i>Le Marché</i> , par H. BERNSTEIN (ID.)	141
Saison 1909-1910. 4 fois 7, 28, par ROMAIN COOLUS (ID.)	324
M ^{me} GEORGETTE LEBLANC dans <i>Macbeth</i> (ID.)	332
<i>La Route d'Émeraude</i> , par RICHEPIN et DEMOLDER (ID.)	347
<i>L'Incendiaire</i> , par SCHIRMANN d'après HEYERMANS (ID.)	379
<i>Connais-toi</i> , par PAUL HERVIEU (ID.)	379
<i>Suzette</i> , par BRIEUX (ID.)	387
<i>La Blessure</i> , par H. KISTEMAËKERS (ID.)	403
MATINÉES LITTÉRAIRES. Conférence de M. DE BOUSIES : <i>François Coppée</i> (ID.)	13
Conférence de M. WILMOTTE : <i>Giacosa</i> (ID.)	38
Conférence de M. DWELSHAUVERS : <i>Henri Becque</i> (ID.)	69
Conférence de MM. RIVOLLET. A. BEAUCIER et M. DONNAY (ID.)	94
Conférence de M. G. RENCY : <i>L'Ame wallonne</i> . <i>Mihien d'Avène</i> , par MM. NIGOND et des OMBIAUX (ID.)	339
Conférence de M. JEAN BERNARD : <i>Victorien Sardou</i> (ID.)	364
Conférence de M. SPAAK : <i>Émile Verhaeren</i>	388
GALERIES. <i>Le Passe-Partout</i> , par G. THURNER (ID.)	38
<i>Ocrupe-toi d'Amélie</i> , par G. FEYDEAU (ID.)	54
<i>Le Chant du Cygne</i> , par DUVAL et ROUX (ID.)	77
<i>Le Foyer</i> , par O. MIRBEAU et THADÉE NATANSON (ID.)	110
Reprise du <i>Roi</i> , par DE FLERS et CAILLAVET (ID.)	126
La troupe lilliputienne de Rome (CH. V.)	150
<i>Arsène Lupin</i> , par MAURICE LEBLANC et F. DE CROISSET (GEORGES RENCY)	308
<i>Le Greluchon</i> , par MAURICE SERGINE (ID.)	348
<i>Le Lys</i> , par P. WOLFF et G. LEROUX (ID.)	364
S. A. R., par XANROF, CHANCEL et IVAN CARYLL (ID.)	396
ALCAZAR. La Revue de M. ENTHOVEN (G. RENCY)	53
<i>Marthe</i> , par H. KISTEMAËKERS (ID.)	110
<i>Béguin de Roi</i> , par DE MARSAN et NUNES (ID.)	126
<i>Master Bob</i> , par DE BRÉSAY et LAURAS (ID.)	324
<i>La Femme X.</i> , par A. BISSON (ID.)	363
Matinées mondaines. M. NOZIÈRE (ID.)	379
MOLIÈRE. Reprises du <i>Toréador</i> , de <i>Bonsoir Voisin</i> , de <i>l'Étoile</i> (ID.)	30
Reprise du <i>Petit Duc</i> (ID.)	38
Id. des <i>Cloches de Corneville</i> (ID.)	54
<i>Mam'zelle Gogo</i> , par PESSARD (ID.)	77
<i>Zénire et Azor</i> , de GRÉTRY (ID.)	126
Reprise des <i>Brigands</i> (ID.)	126
Id. de <i>la Fille de Madame Angot</i> (ID.)	126
OLYMPIA. <i>Feu la mère de Madame</i> , par G. FEYDEAU (ID.)	30
<i>Le Poussin</i> , par ED. GUIRAUD (ID.)	30
<i>Bruxelles-Potins</i> , par MALPERTUIS et WICHELER (ID.)	53
<i>Jubilons</i> , Revue de WICHELER (ID.)	324
<i>Monsieur de Courpière</i> , par ABEL HERMANT (ID.)	379
SCALA. La Revue de MM. HAUZEUR et HANNON (ID.)	324
THÉÂTRE COMMUNAL. <i>Maître Alice Hénaut</i> , par P. ANDRÉ (ID.)	30
<i>Le Roi Pétaud</i> , par BODSON (ID.)	363
CERCLE ARTISTIQUE. <i>La Maison d'Argile</i> , par E. FABRE (ID.)	396

WAUX-HALL. <i>Les Uns et les Autres</i> , de VERLAINE. et <i>Polyphème</i> , d'ALBERT SAMAIN (ID.)	277
ABBAYE DE SAINT-WANDRILLE. La représentation de <i>Macbeth</i>	207, 224, 343, 351, 372
<i>Macbeth</i> à Saint-Wandrille (OCTAVE MAUS)	281
Les erreurs des traducteurs de <i>Macbeth</i>	301
PARIS. THÉÂTRE DU CHATELET. <i>Ivan le Terrible</i> , par RIMSKY-KORSAKOW (OCTAVE MAUS)	169
Le Ballet russe (ID.)	193
Les recettes de la Saison russe	205
THÉÂTRE ANTOINE. <i>La Dette</i> , par GABRIEL TRARIEUX (O. M.)	36
Id. <i>Les Jumeaux de Brighton</i> , par TRISTAN BERNARD (ID.)	36
Id. <i>La Clairière</i> , par L. DESCAVES et M. DONNAY (F. de M.)	118
THÉÂTRE DE L'ŒUVRE. <i>Perce-Neige et les Sept gnomes</i> , de GRIMM	47
Représentations du Schauspielhaus de Dusseldorf (F. de M.)	91, 100
<i>Le Roi Bombance</i> , par M. MARINETTI (ID.)	117
THÉÂTRE DES ARTS. <i>En Camarades</i> , par M ^{me} COLETTE WILLY (O. M.)	37
VAUDEVILLE. <i>La Route d'Émeraude</i> , par JEAN RICHEPIN et E. DEMOLDER (A. F.)	85
Id. <i>Peter Pan</i> , par J. M. BARRIE et J. CROOK (F. DE M.)	196
BORDEAUX. <i>Bacchus triomphant</i> , par ERLANGER et CAIN	341
CABOURG. <i>La Victoire d'Aphrodite</i> , par le C ^{te} A. DU BOIS	277
DOURDAN. Le 200 ^e anniversaire de la mort de Regnard	291
ROUEN. GEORGETTE LEBLANC dans <i>Mefistofele</i> de Boïto	103
M. d'HARCOURT et <i>Salomé</i> (H.)	4
L'identité de Rosine Stoltz	63
Le Prix triennal de littérature dramatique	198
<i>Pelléas et Mélisande</i> traduit en slovaque	269
Les lettres de RICHARD WAGNER	79, 151
Un Musée Wagner à la Villa de Tribschen (Lucerne)	237
Richard Wagner en France	290
Un Théâtre Wagner à Berlin	237, 253
Les professions de quelques chanteurs	389
NÉCROLOGIE. - HEINRICH CONRIED	143
CONSTANT COQUELIN (O. M.)	34
COQUELIN CADET	54
JEAN-LOUIS LASSALLE	300

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le Droit d'auteur des peintres et sculpteurs (A. CHERAMY)	306, 315
Une Association française pour la protection de la propriété artistique	199
La Société <i>Le Droit d'auteur aux artistes</i>	205
La Protection des œuvres d'art (O. M.)	249
Le Droit d'auteur en Russie	157
Id. en Hollande	242
Le Droit de reproduire les œuvres d'architecture	244
Les faux Heymans	269
Acteurs et Directeurs (Porel c/ Brulé)	6
<i>Monna Vanna</i> (Maeterlinck c/ Messager et Broussan)	14
Leblanc et Leblanc (Renée Leblanc c/ Marlot)	78
Directeurs et acteurs (Lantelme c/ Réjane)	142
Fausses antiquités (Stéphane Bourgeois c/ Champy)	166
Boeckliniana (Société des Arts de Zurich c/ Rudishuly)	204
Les Lettres de Félicien Rops (P. Rops c/ O. Lamberty)	227
Remplacements à l'orchestre (Fleurquin c/ Berger)	236
Concours musical (E. Malherbe c/ G. Astruc & C ^{ie})	252, 260
Gaudissart baryton	284
Les acteurs ne sont pas commerçants (Kursaal de Lyon c/ Lise Fleuron)	300
La Littérature et le cinéma (G. Courteline c/ une société cinématographique)	305
la saisie des œuvres d'art	332
sculpteurs ne sont pas commerçants (Ganuchet Lecourtier)	379

DIVERS			
La Protection des sites pittoresques	132	La maison de Rembrandt.	31
La Forêt de Soignes (B.C.S.)	314, 321	Id. de Schubert	7
Id. (circulaire de M. Schollaert)	355	Un « Musée du laid » à Stuttgart	373
Le Bois de la Cambre (B.C.S.)	403		
Une Cour d'amour à Bruxelles	7		
Le IV ^e Congrès de la Presse périodique.	5		
L'origine du nom des Tinel	15		
La ruine du Rocher Bayard à Dinant	191		
Les incendies au Louvre	199		

ILLUSTRATIONS

Frontispice (G. LEMMEN)	1
Médaille Kufferath et Guidé (G. DEVREUSE)	97
A la mémoire de F.-A. Gevaert (Ch. SAMUEL)	322
Le monument Charles Guérin (H. DAILLION et E. LACHENAL)	354



Maison Félix MOMMEN & C^o, Brevetés

FABRIQUE ET ATELIERS : 37, RUE DE LA CHARITÉ, BRUXELLES
Téléphone 1947

Fabrique de Couleurs, Panneaux, Toiles, Vernis, etc., etc.

Spécialité de tous les articles concernant la peinture, la sculpture,
la gravure, l'architecture et le dessin.

RENTOILAGE, NETTOYAGE ET VERNISSAGE DE TABLEAUX

GRAND PRIX ET MÉDAILLE D'OR A L'EXPOSITION DE S^t-LOUIS 1904

Premières médailles aux Expositions d'Amsterdam, Paris, Liverpool, Le Havre, Bruxelles, Chicago, etc. etc.

DEMANDER CHEZ TOUS LES PAPETIERS

Encre à écrire indélébile

BLUE-BLACK Van Loey-Noury

SUPERIEURE A TOUTES LES AUTRES MARQUES



38, Rue du Treurenberg
BRUXELLES

TÉLÉPHONE 9782

LIBRAIRIE
D'ESTHÉTIQUE
MUSICALE

ABONNEMENT

PIANOS - HARMONIUMS
LUTHERIE D'ART
METRONOMES - CORDES JUSTES

L'Art et les Artistes

Revue d'Art ancien et moderne des Deux-Mondes

Directeur-Fondateur : **Armand DAYOT.**

Secrétaire : FRANCIS DE NIOMANDRE.

Abonnement. — France : 20 francs ; Étranger : 25 francs.

Le numéro : France, 1 fr. 75 ; Étranger, 2 fr. 25.

DIRECTION ET ADMINISTRATION :

10, Rue Saint-Joseph. — PARIS

Fabrique de cadres pour tableaux.

Ch. XHROUET

192, rue Royale, Bruxelles

Cadre de tous styles et d'après dessin pour tableaux
aquarelles, pastels, etc.

Le plus grand choix du pays. — Prix modérés

E. DEMAN, Libraire-Editeur

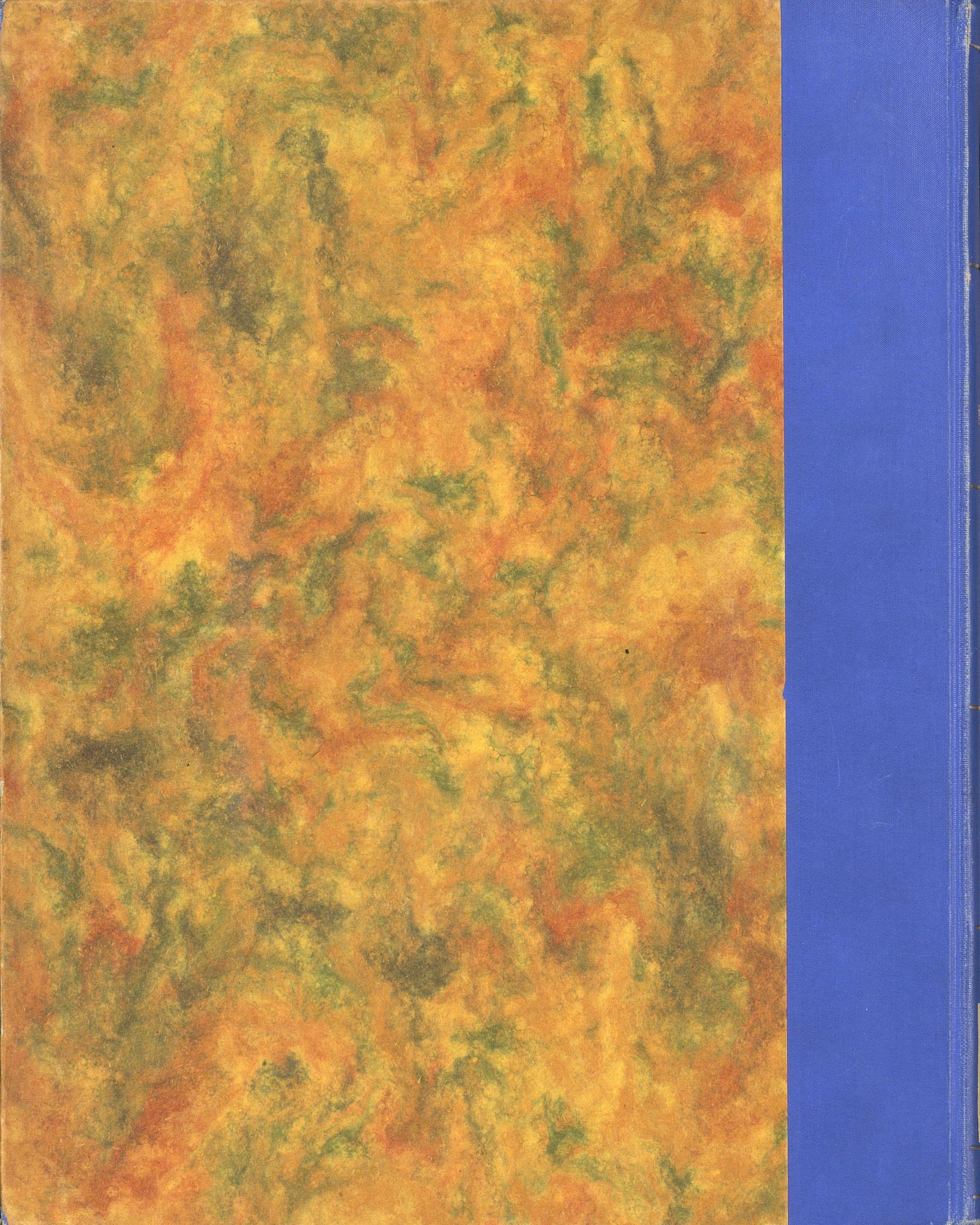
86, RUE DE LA MONTAGNE (Entresol)

Éditions d'Art. — Œuvres de J. BARBEY D'AUREVILLY,
MALLARMÉ, MAETERLINCK, VERHAEREN, VILLIERS DE L'ISLE-
ADAM, CONSTANTIN MEUNIER, FÉLICIEN ROPS, etc.

Livres rares ou précieux, anciens et modernes.
ESTAMPES ANCIENNES, EAUX-FORTES ET DESSINS DE F. ROPS
Commission, Achat, Expertises, Direction de ventes publiques.

Salle d'Exposition

Imprimé sur papier de la Maison KEYM, rue de la Buanderie, 12-14



Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

Protection

1. Droits d'auteur

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

2. Responsabilité

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

3. Localisation

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom_du_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

Utilisation

4. Gratuité

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

5. Buts poursuivis

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s). Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles. Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

6. Citation

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

7. Liens profonds

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

Reproduction

8. Sous format électronique

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

9. Sur support papier

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

10. Références

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.